

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET, DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VEGETAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur l'*Original Anglois, *& où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été* supprimé *ou omis par le Traducteur; exactement distingué ses* Additions *du Reste de l'Ouvrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME TROISIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. XLVII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale, & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

AVERTISSEMENT
DE Mr. L'ABBÉ PREVOST.

SI l'estime du Public répondoit toûjours à son empressement pour un Livre, je ne serois pas mal-fondé à juger favorablement de mon entreprise; & trois Editions des deux premiers Tomes, dont la vente ne s'est pas réfroidie dans l'espace d'une année, me mettroient peut-être en droit d'en tirer des conclusions assez flateuses. Mais une longue expérience m'a trop appris comment ces apparences de succès doivent être expliquées. J'ai reconnu par l'éxemple d'une infinité d'Ecrivains, & quelquefois par le mien, que souvent les suffrages du Public tombent moins sur la forme que sur la matière d'un Ouvrage; c'est-à-dire, qu'en faveur de l'utilité ou de l'agrément du sujet, on fait grace de ses fautes à l'Auteur: distinction humiliante, qui réduit son partage à l'indulgence. Ma rigueur n'ira pas si loin pour moi-même, que je veuille me faire absolument l'application de cette remarque; mais après avoir déclaré qu'une juste défiance de mes forces me retient du moins dans le doute, je n'en aurai que plus de hardiesse à vanter le mérite de mon sujet, lorsque je fais si peu de fond sur celui de mon travail.

Le troisième Tome de l'Histoire Générale des Voyages, offre une variété extrême de choses utiles & curieuses. Il n'est plus nécessaire ici de plaider pour le désordre des récits, & pour la sécheresse des Descriptions. Le Plan de l'Ouvrage, dont l'éxécution n'a pû commencer proprement qu'au quatrième Livre, parce que les premières Découvertes des Portugais, & les anciennes Relations Angloises n'étoient pas susceptibles de l'ordre qu'on s'est proposé, se trouve désormais rempli avec une fidélité qui ne sera plus sujette à se démentir. Les Journaux des Voyageurs deviennent plus intéressans dans leurs extraits. Les Réductions forment des corps réguliers, qui portent toûjours le double caractère de l'agrément & de l'instruction. Les Mœurs, les Usages, la Géographie, l'Histoire civile & naturelle, &c. sont traités méthodiquement (*a*). En un mot, je ne vois plus d'apologie à faire, dans la suite de ce Recueil, que pour quelques Voyageurs moins éclairés, ou moins attentifs, dont on ne dissimulera point les défauts, mais qu'on n'a pas dû supprimer dans un Ouvrage où l'on se propose de recueillir toutes les Relations de Voyages.

IL n'est pas surprenant que les Hollandois ayent entrepris de réimprimer un Livre si utile, comme ils l'ont annoncé dans un Programme qui m'est tombé entre les mains. Mais faisant profession de donner mon travail, sans y changer, disent-ils, un seul mot, ils auroient pû s'en tenir de même à copier éxactement (*b*) les Cartes & les Figures. C'est entendre mal leurs intérêts,

(*a*) Ce ne sera proprement que dans le quatrième Tome de cette Edition, qui est presque achevé, qu'on verra l'Histoire Naturelle des Pays dont il est parlé, traitée méthodiquement. On attend pour la publier, qu'on puisse y joindre les Planches que Mr. Prevost promet avec son quatrième Volume. R. d. E.

(*b*) Ils n'en donnent pas quarante dans les deux Tomes, quoique j'en aye donné environ quatre-vingt.

térêts, & décréditer toutes leurs promeſſes, que de faire eſpérer de leurs Artiſtes une perfection ſi ſupérieure à celle des nôtres. On n'y ſera pas trompé en France, où perſonne n'ignore la décadence de la Gravûre Hollandoiſe, depuis la mort du fameux *Picart*, tandis qu'elle n'a pas ceſſé de ſe perfectionner à Paris.

A l'égard des Supplémens, par leſquels ils veulent faire appercevoir dans leurs Notes, ce que j'ai cru devoir retrancher du Texte Anglois ou devoir y joindre, j'étois fort éloigné de m'attendre à l'honneur d'un Commentaire. Mais j'appréhende encore qu'une affectation de cette nature, qui ne peut ſervir qu'à multiplier inutilement (*c*) les Volumes, ne nuiſe beaucoup à leur Edition. Ce que j'ai retranché dans quelques Relations regarde des détails inutiles, ſur leſquels on m'a même reproché de n'avoir pas été plus ſévère, ou des répétitions choquantes. Mes Additions conſiſtent dans les Liaiſons Hiſtoriques, qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits & quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux (*d*). Je ſuis trompé, ſi des Remarques en forme de Commentaire, ſur cette eſpéce de changemens, ne paroîtront pas ſuperflues. J'ai ſupprimé auſſi pluſieurs Notes Angloiſes, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honnêtes-gens auroient trouvé choquantes. Dans quel Pays du Monde, & dans quelle Religion même, liroit-on volontiers des invectives contre le Gouvernement & la Religion d'autrui, ſur-tout lorſqu'elles ne ſont d'aucun uſage pour l'éclairciſſement du Texte Hiſtorique ? Où eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe approuver qu'à l'occaſion du nom de *Serviteurs de Dieu*, que d'humbles Miſſionaires s'attribuent, les Anglois ayent remarqué dans une Note qu'*ils méritent plûtôt celui de Serviteurs du Diable*? Dans une autre, ils prétendent que le Père *Baglion*, excellent Miſſionaire Jéſuite, devoit être nommé *le Père Bélial*, & qu'au lieu de Saint Dominique, il faudroit dire *Saint Démoniaque*, &c. Les belles idées! & que je ſuis coupable d'avoir retranché des Notes de cette importance, ou d'en avoir adouci les expreſſions, ce que le Programme Hollandois appelle des contre-ſens! Les principes d'honnêteté qui régnent en France me paroiſſent ſi juſtes & ſi néceſſaires, qu'ils m'ont ſervi de régle dans tous mes Ecrits. J'aurois fort mal auguré du ſuccès d'un Ouvrage que je n'aurois pas ſoigneuſement purgé de toutes ces indécences.

MAIS il m'importe peu que les Hollandois s'écartent de mes régles dans une Edition à laquelle j'ai refuſé de prendre part, & que je déſavoue. On ſent fort bien qu'en s'appropriant mon travail, par une uſurpation qui bleſſe toutes ſortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injuſtice & pour faire illuſion au Public; ſur-tout lorſqu'en diminuant les frais de l'Edition par le retranchement d'un ſi grand nombre de Figures & de feuilles, ils ne laiſſent pas d'éxiger pour chaque Volume à peu près le même prix que les Libraires de France. Il ſe trouvera même, ſuivant le projet qu'ils ont adroitement conçu de transformer mes dix Volumes en douze, qu'à la

fin

(*c*) Ils annoncent douze Volumes, au-lieu de dix que j'ai promis. Cependant il eſt certain que mes retranchemens ne montent pas à plus de deux feuilles. D'ailleurs les deux premiers Tomes de leur Edition ne contiendront que cent vingt-cinq feuilles, tandis que les miens en ont près de cent cinquante: d'où il faut conclure qu'ils employent un plus petit caractère, ou qu'ils défigurent les pages en y mettant beaucoup plus de lignes.

(*d*) Sans faire injuſtice à Mr. Prévoſt, le Public eſt fondé à lui demander qu'il cite l'endroit des Auteurs Originaux dans leſquels il glane. On ſçaura alors à quoi s'en tenir. R. d. E.

fin de l'Ouvrage, leur Edition se sera vendue plus cher que celle de Paris.

QUOIQU'IL en soit, mes soins ne faisant qu'augmenter pour la perfection de mon entreprise, j'avertis le Public que les Figures de *l'Histoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* ne seront délivrées qu'au mois de Juillet prochain, avec le quatrième Tome. La raison de ce délai ne sçauroit déplaire aux Curieux. Après avoir remarqué que la plûpart de ces Figures se ressemblent peu dans les diverses Relations des Voyageurs, j'en ai conclu que les unes ou les autres manquent d'éxactitude; & ne m'appercevant point que les Anglois y ayent apporté assez de choix, j'ai pris le parti d'en donner de nouveaux Desseins, d'après nature, sur les Animaux, les Végétaux, & les autres curiosités de cette espèce qui se trouvent dans les plus riches Cabinets de Paris. L'éxécution d'un si beau projet a pris plus de tems que je ne m'en suis accordé pour la Publication de chaque Volume. Mais personne ne doit se plaindre d'un retardement dont l'avantage est sensible. On en sera quitte pour différer six mois à faire relier le troisième Tome.

RÉPONSE

Des Editeurs de Hollande à l'Avertissement précédent.

DANS l'Avertissement qu'on vient de lire, Mr. *Prevost* a pris à tâche de décrier cette Edition, sans l'avoir vue, & uniquement sur l'exposé du Programme, qui en a été publié. Il auroit mieux fait d'attendre qu'elle fut parvenue jusqu'à lui; cela l'auroit vrai-semblablement empêché de tomber dans diverses erreurs, qu'il nous importe de relever.

IL nous accuse d'avoir retranché un grand nombre de Cartes & de Figures, qui ornent son Edition, & d'en avoir réduit quatre-vingt qui se trouvent dans les deux premiers Tomes, à moins de quarante. Mais s'il avoit attendu la publication de notre troisième Volume, qui finit précisément avec le IIe. Volume de l'Edition de Paris, il y auroit vû paroître ces Planches qu'il nous blâme d'avoir supprimé; & nous assûrons ici le Public une fois pour toutes, qu'il ne nous arrivera jamais d'en omettre une seule. C'est-là tellement notre intention que nous n'avons pas même cru devoir retrancher le Portrait de Mr. *Prevost*, dont on auroit cependant pu se passer à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci.

MAIS si nous ne supprimons aucune de ces Planches, nous avons au moins grand tort *de les annoncer*, c'est encore Mr. Prevost qui parle, *comme aussi belles que celles de Paris*; & cela pourquoi? *parce que depuis la mort du fameux* Picart *la Gravûre est tombée en Hollande, tandis qu'elle n'a pas cessé de se perfectionner à Paris.*

C'EST-À-DIRE qu'il n'y a point de Graveur passable dans ces Provinces & que toute l'Europe, qui admire la force du burin d'un *Wandelaar*, & la délicatesse de celui d'un *Houbraken*, & de plusieurs autres qu'il nous seroit aisé de nommer,

nommer, eſt de mauvais goût. Tous les François ne feront pas dans les Idées de Mr. *Prevoſt*, & rendront plus de Juſtice à l'habileté des Graveurs de Hollande. C'eſt dans cette confiance que nous ôſons en appeller au jugement des connoiſſeurs de cette Nation. Qu'ils prononcent ſi nos Planches, gravées par Mr. *van der Schley*, digne Elève du fameux *Picart*, ne valent pas bien celles qui ont été faites à Paris; & ſi nous n'avons pas leur ſuffrage en notre faveur, nous accorderons à Mr. *Prevoſt*, que, quoiqu'il ne les ait pas vûes, il n'a pas laiſſé que d'en parler avec connoiſſance de cauſe.

Mr. Prevost déſaprouve que nous ayons fait remarquer dans des notes ce qu'il a cru devoir ajoûter ou retrancher de ſon Original. Mais il ſemble n'avoir pas bien compris le plan ſur lequel nous avons travaillé. Ce qu'il a ajouté ſe trouve diſtingué par une marque qui eſt à la marge du texte; & nous avons lieu d'être ſurpris qu'il nous blâme à cet égard. S'il veut bien ſe donner la peine de lire l'Avertiſſement que nous avons mis à la tête du premier Tome, il y verra que nous avons pris ce parti, afin de relever le ſoin qu'il a apporté pour rendre ſa Traduction ſupérieure même à ſon Original; car on ne ſçauroit diſconvenir que pluſieurs de ces Additions ne ſoient intéreſſantes, ſur-tout lorſqu'il les a glanées après les Anglois dans les Auteurs Originaux. Mais auſſi il faut avouër que celles qu'il appelle des Liaiſons Hiſtoriques ne ſont pas toutes de ce genre; des Liaiſons qui ſont purement de l'invention d'un Traducteur, ne ſont pas toûjours fort juſtes; & il nous feroit aiſé de faire voir que pluſieurs de celles de Mr. *Prevoſt* ſont dans ce cas, ſi nous n'étions pas perſuadés que le Lecteur s'en fera pleinement convaincu par le moyen des Marques qui les font diſtinguer. Quant aux paſſages que Mr. *Prevoſt* à trouvé à-propos de ſupprimer, nous ne les avons pas non plus inſéré dans les Notes, mais dans le texte même, & comme nous les avons auſſi diſtingué par un Caractère Marginal, il eſt aiſé de voir s'ils conſiſtent tous dans des répétitions inutiles, comme Mr. *Prevoſt* voudroit le faire croire. Il s'en faut beaucoup auſſi que leur nombre ſoit auſſi petit qu'il le prétend; nous en avons ſuppleé dans les deux premiers Tomes près de douze-cens; & il n'y a qu'à les parcourir pour voir que Mr. *Prevoſt* eſt bien éloigné du véritable compte, quand il dit qu'ils ne montent pas en tout à plus de deux feuilles. C'eſt préciſément pour prévenir une pareille aſſertion, que nous avons cru devoir les diſtinguer par des marques particulières; & nous avons lieu de nous féliciter d'avoir pris ce parti; puiſque, ſans qu'il ſoit néceſſaire de nous étendre davantage ici ſur cet article, il met les Lecteurs en état de juger aiſément de l'étendue & du prix de notre travail. Au reſte nous ne nions pas que Mr. *Prévoſt* n'ait eu quelques fois raiſon de ſupprimer des détails & des répétitions inutiles; auſſi l'avons-nous imité en cela; mais en avertiſſant toûjours dans une note des raiſons que nous avions pour ne pas ſuppléer à ſes Omiſſions. Il diſtingue les retranchemens qu'il a fait dans le texte d'avec les notes qu'il a jugé à-propos de ne pas traduire; les unes, *dit-il*, étoient inutiles; c'eſt ſans doute parce qu'elles contenoient ou des citations, ou des détails de Géographie, ou des éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire civile & naturelle des Pays dont il eſt queſtion. Mais nous avouons qu'à l'égard des inutilités de ce genre, nous ne ſommes pas auſſi ſcrupuleux que Mr. *Prevoſt*; nous les avons toutes fait reparoître dans cette Edition. Quelques autres Notes, *ajoute-t-il*, auroient paru choquantes à d'honnêtes-gens, parce qu'à

ſon

son avis, elles renferment des invectives peu décentes contre la Religion Catholique. Nous ne disconvenons pas tout-à-fait de cela; il est vrai que les Auteurs Anglois ont quelques fois employé des expressions, qu'un Ecclésiastique de la Communion de Rome pouvoit se dispenser de rendre mot à mot; aussi les avons-nous adoucies de façon qu'elles n'offrent rien de choquant aux Lecteurs raisonnables, de quelque Communion qu'ils soient. Mais il faut avouer en même-tems que Mr. *Prévost* a poussé la délicatesse trop loin; si les Anglois ont parlé dans quelques occasions avec trop d'aigreur, c'est moins quand il s'agissoit de la Religion Catholique même, que de quelques Superstitions, ou de certains Ecclésiastiques libertins, que Mr. *Prévost* n'a garde de vouloir prendre sous sa protection.

En voilà assez pour faire voir qu'il nous attribue mal-à-propos d'avoir voulu commenter son Ouvrage. Suppléer à ses Omissions, & distinguer ses Additions; est-ce-là faire un Commentaire? Ce qui mériteroit mieux ce nom, sont les notes dans lesquelles nous avons rectifié la Traduction, lorsqu'elle n'étoit pas conforme à l'Original. Si c'est à cet égard que Mr. *Prevost* dit agréablement qu'il ne s'attendoit pas à l'honneur d'un Commentaire, il ne se rend pas la justice qui lui est due; puisqu'il y a bien des endroits dans sa Traduction, qui seroient inintelligibles sans ce secours; & afin qu'il ne nous accuse pas d'alléguer ce fait sans preuves, nous prendrons au hazard les premières expressions qui se présenteront à l'ouverture du Livre. Il dit (*a*), que les revenus annuels que le Prince Henri retiroit *des Cannes de Sucre qu'il avoit fait planter dans l'Isle de Madère*, montoient à plus de 60000. Arobes, dont chacune fait *environ* 500 *livres*, *monnoye de France*. Qui croiroit, sans notre commentaire, que cette phrase signifie que ce Prince retiroit toutes les années 15000 *quintaux de Sucre*? Devineroit-on, si nous ne l'avions pas dit, *qu'une certaine sorte de pâte* (*b*), désigne *des Citrouilles*? Quand Mr. *Prevost* nous rapporte (*c*) qu'un Ambassadeur du Roi de Perse fit à Albuquerque divers présens qui consistoient entr'autres en *Parfums*; pour rendre cette phrase intelligible, ne falloit-il pas remarquer que ces *Parfums* sont des *Animaux dont les Persans se servent à la chasse des Gazelles*? Lorsqu'il dit (*d*) en parlant de l'Expédition (*e*) du Comte de Cumberland, que ce Seigneur s'empara de trois Bâtimens François, *sans approfondir les droits*; soupçonneroit-on que cela signifie qu'il s'en saisit *parce qu'ils étoient de bonne prise*? Une preuve, suivant Mr. *Prevost*, (*f*), de la hardiesse des Habitans d'un Canton d'Irlande, c'est qu'ils sont *sans cloches*, *sans tambours*, & *sans trompettes*; ne faut-il pas être aussi-bien au fait de ce stile, que nous y sommes, pour sçavoir que cette phrase signifie que les Habitans de ce Canton n'ont ni cloches, ni tambours, ni trompettes *pour appeller les gens à l'Eglise*? N'étoit-il pas à-propos d'avertir que ce qu'il appelle *liqueur* (*g*), est *de la farine*; qu'un *Chien* est un *Bijou* (*h*), dans son langage; qu'un Eléphant *bleu* (*i*) est un Eléphant *blanc*; que des oreilles *entières*

(*a*) Voyez Tom. I. pag. 6.
(*b*) *Ibid.* pag. 55.
(*c*) *Ibid.* pag. 131.
(*d*) *Ibid.* pag. 331.
(*e*) Remarquons ici en passant que par-tout Mr. Prevost à pris à tâche de faire envisager cette Expédition, comme une véritable course de Corsaire; quoique le Comte fut muni d'une Commission de la Cour d'Angleterre qui étoit alors en guerre avec l'Espagne.
(*f*) *Ibid.* pag. 344.
(*g*) Tom. II. pag. 3.
(*h*) *Ibid.* pag. 279.
(*i*) *Ibid.* pag. 313.

entières (*k*) sont des oreilles *percées*; que des *paons* (*l*) sont des *poëles à frire*, qu'une Frégate où l'on trouve *treize petites piéces d'Artillerie* (*m*) est un Bâtiment chargé de *treize balots d'étofe?* Toutes ces expressions, & quelques *centaines* d'autres de la même nature, ne méritoient-elles pas bien *l'honneur d'un Commentaire?* A la vérité nous aurions pu insérer dans le texte même la Traduction littérale, en supprimant celle de Mr. *Prévost*; mais n'auroit-ce pas été là prendre une liberté dont il auroit eu raison d'être choqué; la méthode que nous avons suivie le rend intelligible à tous les Lecteurs, sans qu'il puisse dire que nous ayons rien changé à son Ouvrage; & nous espérions nous être mis par-là à couvert du reproche qu'il nous fait de nous être approprié son travail par *une usurpation qui blesse toutes sortes de droits*. Cette phrase lui a été dictée apparemment par la juste crainte que notre Edition ne fasse tomber celle de Paris; car il n'y a qu'une raison d'intérêt qui ait pû l'aveugler au point de s'écarter des premières régles de la Politesse, dont il semble faire profession. Pour ce qui est de la chose en elle-même, nous avons été en droit de donner une Edition de cet Ouvrage, sur la fidélité de laquelle le Public pût faire fond, & nous croyons n'avoir rien fait en cela, qui ne soit autorisé par la pratique constante des Libraires de France aussi-bien que de ceux de nos Provinces.

APRÈS ce que nous venons de dire, il n'est pas nécessaire de nous arrêter à prouver que ce n'est pas un inconvénient pour cette Edition, si elle est composée de douze Volumes, tandis que celle de Paris n'est composée que de dix. On comprend aisément que les Additions qu'on y fait, ne permettent pas qu'elle soit moins étendue.

AVANT que de finir, il est bon d'avertir les Lecteurs que nous continuerons toûjours avec la même éxactitude à rendre cette Traduction aussi conforme à l'Original qu'il sera possible. Nous pousserons même l'attention plus loin; Nous examinerons les sources où les *Auteurs Anglois* vont puiser; & s'il leur échape quelques inadvertences, nous prendrons la liberté de les relever, persuadés qu'ils sont trop raisonnables pour le trouver mauvais. On s'appercevra dans ce troisième Tome, que nous avons déja pris ce soin.

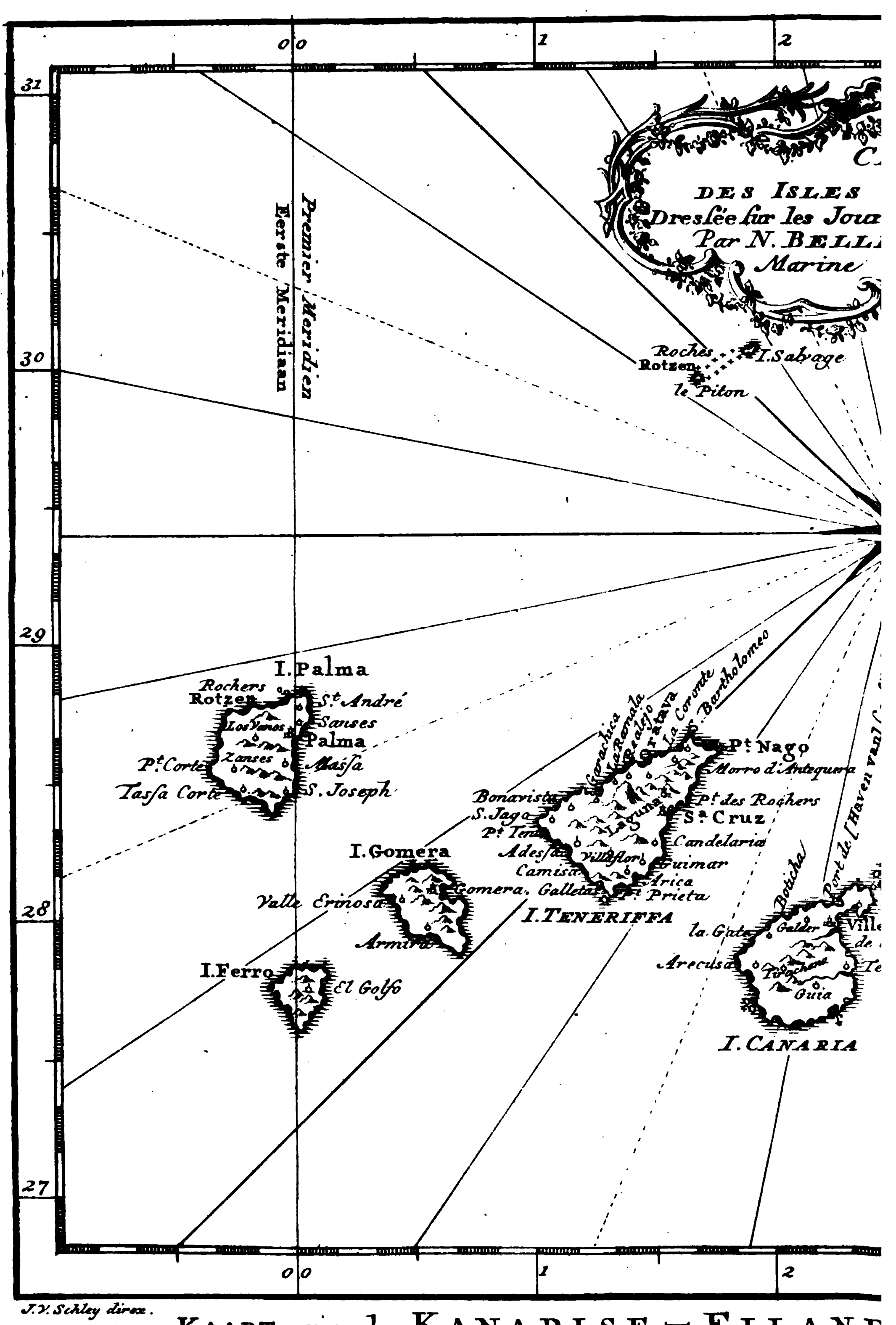
(*k*) *Ibid.* pag. 331.
(*l*) *Ibid.* pag. 400.
(*m*) *Ibid.* pag. 406.

	Ce Volume Contient		Sols	Flor.	
62	Feuilles, y compris le Titre Rouge. à 1 sol. - - *font*	3	2	0	
41	Figures & Cartes Géographiques. - à 3 sols. - - *font*	6	3	0	
1	Vignette. -	0	2	0	
	pour le *petit Papier*.	9	7	0	
	pour le *grand Papier*.	14	0	0	

Selon les Conditions de la Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront

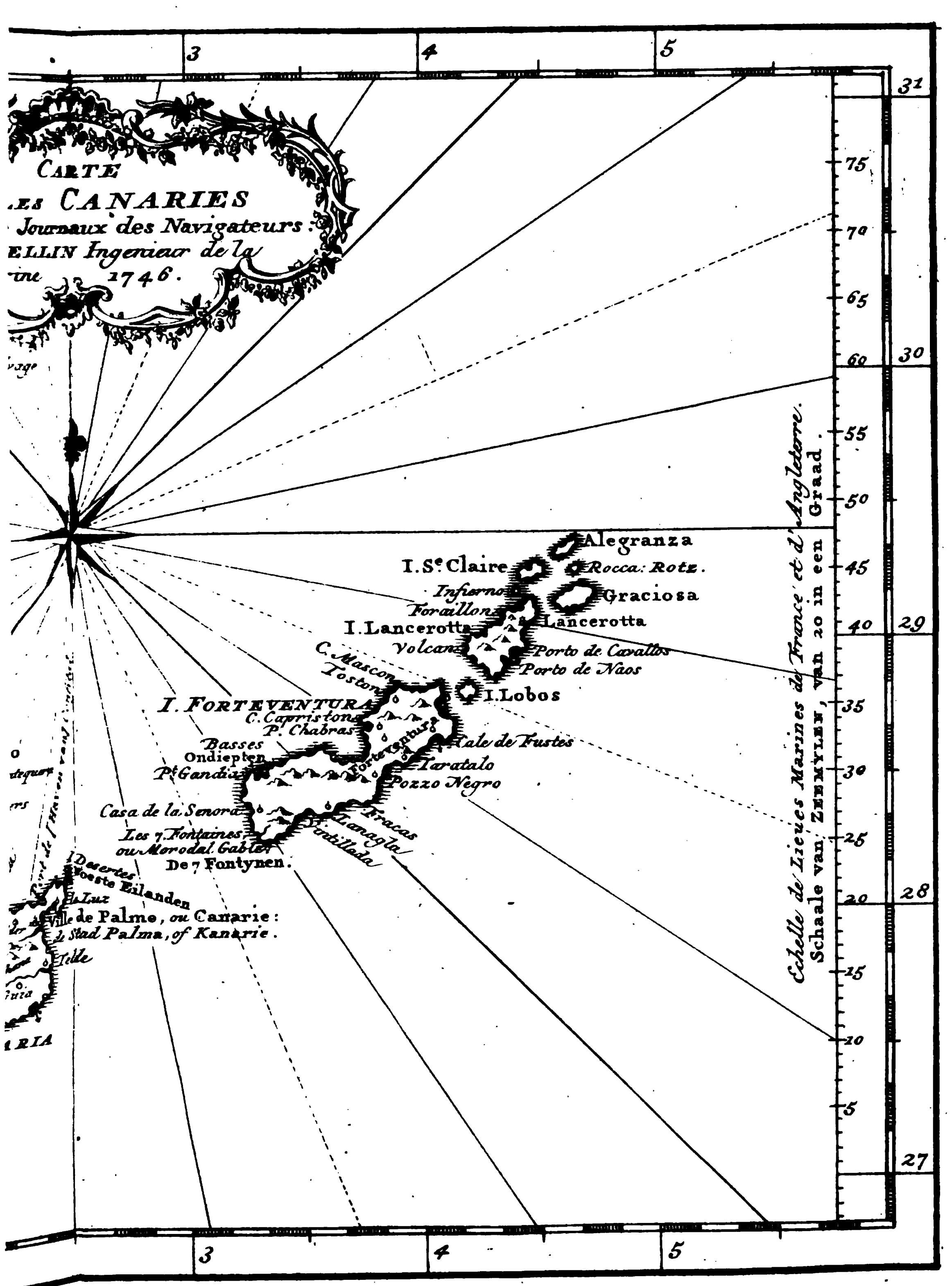
pour le PETIT PAPIER que - - 7 - 15 - 0
pour le GRAND PAPIER - - - - 11 - 12 - 0

HISTOIRE



KAART van de KANARISE — EILAND

Door N. BELLIN, Ingenieur va



ANDEN, gerigt op de Daghregisters der Zeelieden,
...ur van de Fransse-Zeemagt, Aº 1746.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME (a).

VOYAGES EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE ET DANS LES ISLES ADJACENTES,

AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Isles Canaries & de l'Isle Madère, par Thomas Nicols.

INTRODUCTION.

[IL n'y a personne qui ne puisse remarquer sensiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'éxécution du plan qu'on s'est formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir suivi leurs Marchands au long d'une immense étendue de Côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont guères pû nous apprendre que les noms, & sortant enfin d'une carrière ennuyeuse & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractère de l'agrément & de l'utilité.]

THOMAS

(a) C'est le IV. de l'Original. R. d. E.

NICOLS. 1560. Qui étoit Nicols.

THOMAS *Nicols*, qu'ils font monter le premier fur la fcène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-fept ans (*b*) aux Canaries, & qu'il n'a pû réfifter à la paffion d'écrire, en lifant les erreurs & les fauffetés de quelques Voyageurs, fur-tout celles d'André *Thevet*, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dédié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien apporté dont il n'ait été témoin.

HACKLUYT (*c*) nous a confervé l'Ouvrage de Nicols, mais fans date, & fans autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Ifles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célébres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Caftelin. Il paroît par d'autres témoignages que ces trois Marchands Anglois étoient affociés en 1554 pour le commerce de Guinée: & les deux derniers jufqu'en 1556, mais fans Mr Loke, de forte qu'on en peut conclure que la réfidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille auffi de quelques-uns de fes termes, que fon ouvrage fut compofé plufieurs années après fon retour. Quoiqu'il en foit, il a toûjours paffé pour une piéce d'autant plus curieufe, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de chofes qui lui font propres, telles par éxemple, que les Caves des Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raifon, qui a dû faire choifir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la defcription des Canaries, on ajoûte, qu'il eft le feul qui ait parlé de toutes les Ifles de ce nom. Mais pour donner une jufte perfection à cet article, en fuppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à fes lumières, celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occafion d'écrire fur le même fujet fans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Médecin, dont l'ouvrage, compofé vers le milieu du dernier fiécle, a paru digne au Docteur Sprat [qui a été enfuite Evêque de Rochefter,] d'être inféré dans l'hiftoire de la Société Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les obfervations fur le Pic de Ténérife en 1715, ont été placées dans les Tranfactions Philofophiques.

Raifons qui font placer ici fa Relation.

Suplémens qu'on y joint.

Exacte pofition des Ifles Canaries.

LES Ifles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en eft à quarante lieuës, s'étendent l'efpace de cinq degrés trente minutes de l'Oueft à l'Eft. Du Sud au Nord leur étendue n'eft que de deux degrés quinze minutes; mais fi l'on y comprend l'Ifle de Madère & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles font fituées entre le premier Méridien, qui traverfe la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-fept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord; ou, fi l'on y comprend les deux autres Ifles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette pofition, qui eft celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle eft fondée fur d'éxactes obfervations, dont on aura foin de rendre compte dans le cours de cet article.

(*b*) *Angl.* fept ans. R. d. E.

(*c*) Vol. II. Part. II. pag. 3.

§. I.

NICOLS.
1560.

§. I.

Isles Canaries en général.

Difficultés sur leur découverte & sur leur nom.

CES Isles sont au nombre de sept. Leur première découverte fit naître des contestations fort vives entre les Espagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoissance est dûe aux Espagnols; & l'on ne peut contester, du moins, qu'ils n'en ayent fait la première conquête, avec le secours de plusieurs Anglois.

On ne s'est pas mieux accordé sur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui se nomme proprement Canarie, a donné son nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui se trouvoient dans son sein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Insulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils pensoient de ce récit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient sçû que leur Isle eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit sans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Ouest & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourrissent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquérans mêmes, que les Isles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine espèce de Cannes dont on aura l'occasion de parler. Ces Cannes croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil, & dont quelques Espagnols éprouvèrent malheureusement le danger dans le tems de leur première découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il est certain qu'elles y furent plantées par les Espagnols, plusieurs années après la conquête. Ainsi le nom de Canarie ne peut être venu des Cannes de Sucre.

Origine & caractère des premiers Insulaires.

Les Insulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes sans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même (d). Ils se nourrissoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chèvres. Ils faisoient aussi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils composoient une espèce de pain, appellé *Goffia*, qui est encore en usage parmi leurs descendans. L'Auteur en a mangé plusieurs fois avec goût, & le trouve extrêmement sain.

Quant à l'origine des Insulaires, ce qu'il en a pû découvrir de plus vraisemblable, c'est qu'ils viennent de certains éxilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blasphêmé les Dieux de Rome; cependant il confesse qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

Les

(d) On n'y parle, il est vrai, qu'une même langue, mais qui est diversifiée par des Dialectes particuliers à chaque Isle.

NICOLS. 1560.

Dépendance des Canaries.

Les Canaries font fous le gouvernement du Roi d'Efpagne, dont les Officiers font leur réfidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne poffede proprement que les trois Ifles fécondes, qui font Canarie, Ténérife & Palma (e), il s'eft réfervé le pouvoir d'éxercer fa jurifdiction dans les autres, pour garantir les Vaffaux de l'oppreffion de leurs Seigneurs (f).

Nombre de ces Ifles.

Supplement. Nicols ne compte que fept Ifles, la grande Canarie, Ténérife, Gomera, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a fix autres, qui font fituées autour de Lancerotta. Elles fe nomment Gratiofa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, & Lobos, qui s'appelle auffi Vecchio-Marino, & qui eft placée entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui font entre les Canaries & Madère; petits Rocs à la vérité, qui ne font utiles à rien; & c'eft apparemment ce qui a caufé le filence de Nicols.

Si les Anciens ont connu les Canaries.

Dans fon titre, il employe l'alternative d'Ifles Canaries, ou d'Ifles Fortunées, en fuppofant que ce font celles dont on trouve le nom dans Ptolomée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce font les mêmes, plutôt que les Ifles du Cap-Verd; comme d'autres fe l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Ifles, fituées au long de la Côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vrai-femblance qu'ils connuffent les Ifles du Cap-Verd, fans connoître les Canaries, (ce qu'il faudroit néanmoins penfer, dans la fuppofition que les premières fuffent les Ifles Fortunées) puifque les Canaries font directement dans la route qui y conduit, qu'elles font la moitié plus proches du Continent, & la moitié moins éloignées du Détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, fi les Grecs avoient étendu leurs connoiffances vers le Sud, auffi loin que les Ifles du Cap-Verd. Enfin, ce qui femble décider la queftion, c'eft qu'une des Ifles Fortunées eft nommée formellement Canarie par Ptolomée; à moins qu'on ne veuille fuppofer, que ceux qui ont découvert les Canaries les ayent ainfi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il eft certain que les Arabes, fucceffeurs des Romains dans les fciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux inftruits de tout ce qui appartenoit à l'Afrique, ont appellé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'eft-à-dire Ifles Fortunées.

D'où vient le nom d'Ifles Fortunées.

Les Anciens plaçoient leur Elyfium aux Ifles Fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureufe température de l'air & de la fécondité du terroir (g). D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'ôfoit encore s'éloigner des Côtes, [c'eft-à-dire avant qu'on fit ufage de la Bouffole,] quelque ancien Navigateur pouffé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Ifles, leur donna le nom de Fortunées, parce qu'il croyoit leur être redevable de fon falut (h). A l'égard du nom de Canarie, la plûpart des Ecrivains

☞ (e) La découverte de ces trois Ifles a été faite aux dépens du Roi. Voyez. *P. Martyr. Décad. I. pag.* 9.

☞ (f) Le Roi a cédé la propriété de ces Ifles, à l'exception des trois qui viennent d'être nommées, à ceux qui en ont fait la découverte ou la conquête & à leurs héritiers.

☞ (g) Beckman, dans la Rélation de fon Voyage à Borneo, pag. 5. & d'autres Auteurs difent que l'Air de ces Ifles, eft fort fain, quoique très chaud; & que le terroir y eft extrêmement fertile.

☞ (h) Voyez les Voyages d'Atkins en Guinée, Bréfil &c. en 1721. p. 31.

Écrivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de Chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans sa Description de l'Afrique nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Ténérife. On ne sçauroit douter quelles ne fussent connues des Romains; mais après la chûte de l'Empire, elles furent oubliées, pendant plusieurs siécles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long-tems l'Espagne sous le joug. La première mention qu'on en trouve parmi les Modernes, est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne. En 1417, Betancour conquit Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent subjuguées par Fernando Pereyra & sa femme (*i*), au nom peut-être de Massiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Isle de Madère. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquérir les autres Isles; mais il abandonna ce dessein, sur les prétentions du Roi de Castille. L'année 1445 se passa sans aucun changement (*k*), & peu après, la grande Canarie fut conquise par Pedro de Vera, simple habitant de Xericium, comme Palma & Ténérife le furent ensuité par Alphonse de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique (*l*). Enfin l'an 1483, elles furent annéxées à la Couronne d'Espagne, par un traité entre Alphonse de Portugal & Ferdinand de Castille.

NICOLS. 1560.

Conquête de ces Isles.

EN 1445, lorsqu'Aluise da Cada-Mosto en fit le voyage, les quatre Isles, qui avoient été déja conquises, étoient habitées par des Chrétiens soûmis à l'Espagne; & leur Gouverneur étoit un Espagnol, nommé Herrera, natif de Séville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur observe, que les trois autres Isles étant plus considérables, les Espagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Ténérife quatorze ou quinze mille.

Par qui elles étoient habitées.

ON peut prendre une idée de ces Aborigenes, sur ce qu'on rapporte de ceux qui se sont conservés dans l'Isle de Ténérife. Linschoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race grossière & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le desirent. Ils font alaiter leurs Enfans par des chèvres. Tous leurs biens sont en commun, c'est-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoissent pas d'autres richesses. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'usage du feu. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur (*m*), de sorte qu'ayant pris un petit Vaisseau Espagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuse vengeance que de les employer à garder les chèvres, exercice qui passoit entr'eux pour le plus méprisable (*n*). Ne connoissant pas le Fer, ils se servoient de pierres tranchantes pour se raser les cheveux & la barbe. Leurs maisons étoient des cavernes creusées entre les rochers.

Anciennes mœurs des Habitans.

CET excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état futur; car chaque communauté avoit toûjours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorsqu'ils perdoient leur Chef, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin; & le plaçant debout dans une caverne, ils lui mettoient

(*i*) *P. Martyr. Dec. I. p.* 9.
(*k*) Voyez la Navigation de Cada Mosto, dans la Collection de Ramusio. Vol. I. pag. 98.
(*l*) *P. Martyr. ubi supr.*
(*m*) Voyages de Herbert. pag. 3.
(*n*) Voyez Cada Mosto, *ubi. sup.*

NICOLS. 1560.

toient à la main une sorte de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage (o).

Du tems de Cada-Mosto, chaque Isle étoit divisée en plusieurs Seigneuries. L'Isle de Ténérife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit souvent entre ces petits Etats faisoit oublier les sentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toûjours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une sorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend aussi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre contre le froid. [Les Hommes aussi-bien que les Femmes se servoient du jus de certaines herbes, pour se peindre le corps en verd, en rouge, & en jaune; couleurs qu'ils estimoient le plus.]

Neuf sortes d'Idolâtrie dans une même Isle.

Il paroît que chaque canton avoit ses usages & son culte de Religion particuliers. Dans l'Isle de Ténérife, on ne comptoit pas moins de neuf sortes d'Idolâtrie; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes &c. La Polygamie étoit un usage général; mais le Seigneur avoit les premiers droits sur la virginité de toutes les femmes, qui se croyoient fort honorées lorsqu'il vouloit en user.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conservèrent long-tems une (p) pratique fort barbare. Quelques jeunes personnes s'offroient toûjours pour être sacrifiées à son honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au sommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles mystérieuses, accompagnées de diverses cérémonies; après quoi les victimes se précipitant elles-mêmes dans une profonde Vallée, étoient déchirées en piéces avant que d'y arriver. Mais pour récompenser ce sanglant hommage, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les parens des morts; [ce qui fait douter si le sacrifice ne se faisoit pas plûtôt à la tendresse du sang, qu'au respect pour le Souverain.]

Cérémonie barbare.

Caractère & qualités des Guanches.

Durret dans (q) la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Espagnols leur ont donné, étoient une Nation robuste & de haute taille, mais maigre & bazanée, que la plûpart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vîte. Ils étoient si grands mangeurs qu'un seul homme mangeoit quelquefois dans un seul repas, vingt lapins & un chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (r) il reste encore dans l'Isle de Ténérife quelques descendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils composent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toûjours des provisions, suspendues dans des peaux de Boucs, au dessus de leurs fours. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'est pas une nourriture qui les tente. Ils sont si agiles & si legers, qu'ils des-

Leur agilité surprenante.

(o) Herbert. pag. 4.
(p) Voyez Cada Mosto, *ubi. supr.*
(q) Durret, pag. 72.
(r) Hist. de la Société Royale, pag. 212. & suiv.

descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien éxercés, s'y rompent quelquefois le cou. Ils se servent pour cela d'une sorte de pique, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyent pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignage (s) qu'il les a vû monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effrayoit. Sprat raconte l'Histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Château d'immense hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laissérent pas de s'échaper, au travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoûte qu'ils ont une maniére extraordinaire de sifler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles; ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assûre encore, qu'ayant fait sifler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement.

Nicols. 1560.

Force avec laquelle ils sifient.

On trouve aussi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une bale de Mousquet. Cada-Mosto assûre la même chose, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils disent tous deux sur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de justesse, qu'ils sont sûrs d'atteindre au but qu'on leur marque; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils brisent un bouclier; ☞ & si loin, qu'on la perd de vûe dans l'air. [Peu de tems après la découverte de ces Isles, les habitans étoient si habiles dans ce genre d'éxercice, qu'un homme offrit de donner douze Oranges à trois personnes, & d'en prendre douze pour lui, en s'engageant de frapper ses Antagonistes avec chacune de celles qu'il jetteroit, pendant qu'il pareroit en même-tems de la main toutes celles dont on tâcheroit de le toucher.]

Productions naturelles des Canaries.

A l'égard des productions de ces Isles, les Espagnols n'y trouvérent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fromage, qui étoit fort bon dans son espéce, les peaux de Boucs que les habitans passoient en perfection, & le suif (t), qu'ils avoient en abondance. Dans la suite on y a planté des vignes & semé toutes sortes de grains. Lorsque Sir Richard Hawkins (v) fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays (x); mais il s'engendre dans le bled un ver qui se nomme Gorgossio, & qui en consume toute la substance sans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du sucre, des conserves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui est propre par conséquent aux gros ouvrages des Vaisseaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes espéces, & beaucoup de bestiaux. La plûpart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur provision d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les représenter comme une source féconde de toutes sortes de commodités, mais relèvent particuliérement les bestiaux, le bled, le miel, la cire, le sucre, le

(s) Voyage de Sir Richard Hawkins à la Mer du Sud, & toutes les Relations Espagnoles de ces Isles.

☞(t) Cada Mosto *ubi sup.*
(v) Hawkins, *ubi sup.*
(x) Beckman vante aussi le millet, pag. 4.

NICOLS. 1560.

Qualité de leurs vins.

le fromage & les peaux. Le vin des Canaries est agréable & très-fort. Il se transporte dans toutes les parties du Monde (y). Roberts (z) prétend que c'est le meilleur vin de l'Univers. Linschoten (a) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoûte qu'il n'y pas de grains qu'elles ne produisent avec la même abondance, & parmi les bestiaux qu'elles nourrissent, il compte les Chameaux.

Eau médiocre.

Le Maire (b) rend le même témoignage à la fécondité de ces Isles pour tout ce qui est agréable & nécessaire à la vie; mais il parle moins avantageusement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puisqu'ils se croyent obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le Maire fait observer que le tems de la moisson aux Canaries est communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moissons chaque année. Il ajoûte qu'il y a vû un cerisier porter du fruit six semaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Orisolle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de soin & de ménagement dans ces Isles, tandis qu'elle croît (c) sans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiseaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le plumage si beau & si varié que dans le lieu de leur origine (d).

Double moisson.

Végétaux.

Outre les Végétaux qu'on a nommés, ces Isles produisent aujourd'hui des pois, des féves; & des *coches*, qui sont une sorte de grain semblable au maïs, dont on se sert pour engraisser la terre; des papas, des groseilles, des framboises & des cerises, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes sortes de racines, de légumes & de salades, avec une variété infinie de fleurs. Entre les poissons, le maquereau y (e) est dans une prodigieuse abondance, & l'esturgeon n'y est guères moins commun (f) puisqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont aussi beaucoup de chevaux & de daims (g).

Ces observations regardent toutes les Canaries en général; mais Lancerotta est particulièrement renommée pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténérife pour ses vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims (h).

Différence de cherté pour les provisions.

Il est utile d'observer que les provisions sont plus chères dans les Isles de commerce que dans les autres; de sorte que l'avantage des Vaisseaux est toûjours de relâcher à celles-ci, lorsqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'est Dampierre qui pese soigneusement sur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheuse expérience. Durret nous apprend que les Soldats qui sont à la garde des Forts y sont transportés d'Espagne.

(y) Voyages des Hollandois, Vol. I. pag. 96.
(z) Voyage au Cap-Verd, pag. 4.
(a) Voyez ses Voyages. Chap. 96. pag. 177.
(b) Voyage aux Canaries, pag. 19.
(c) Le Maire, *ubi sup.*
(d) Durret, *ubi sup.* pag. 71.
(e) Voyages de Dampierre, Vol. III. pag. 8.
(f) Durret, *ubi sup.*
(g) Dampierre, *ubi sup.*
(h) Le même, *ibid.*

§. II.

NICOLS. 1560.

§. II.

Isle Canarie.

Grandeur de l'Isle.

SA longueur est de douze milles, à peu-près sur la même largeur. Elle est regardée comme la principale des Isles du même nom, mais par la seule raison qu'elle est le siége de la Justice & du Gouvernement. La Cour Souveraine est composée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui sont en possession de toute l'autorité, & qui reçoivent les appels de toutes les autres Isles.

Différens noms de la Capitale.

LA Ville se nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Espagnol *la Ciudad* (*a*) *das Palmas*, communément *Palme* ou *Canarie*. Elle est ornée d'une magnifique Cathédrale, où les Offices & les Dignités sont en fort grand nombre. L'administration ordinaire des affaires civiles est entre les mains de plusieurs Echevins qui forment un Conseil. La Ville est grande (*b*), & la plûpart de Habitans fort riches. Le sable, dont l'Isle est composée, rend les chemins si propres, qu'après la moindre pluye, on y marche communément en souliers de velours. L'air est tempéré, sans qu'on y connoisse jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moissons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il est d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui se nomment *Telde*, *Galder* & *Guia*. L'Isle a douze Manufactures de Sucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers (*c*).

Trois autres Villes.

Méthode des Canaries pour la culture & la fabrique du Sucre.

VOICI la méthode qui est en usage aux Canaries pour le Sucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'espace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Espagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un sillon on la couvre de terre. Elle y est arrosée par de petits ruisseaux, qui sont ménagés avec une écluse. Cette plante, comme une sorte de racine, produit plusieurs cannes, qu'on laisse croître deux ans sans les couper, & non six mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe jusqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles, qui se nomment *Cobolia*, on les transporte en fagots à l'Inganios, où elles sont pilées dans un moulin, & le jus est conduit par un canal dans une grande chaudière, où on le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une juste épaisseur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de sucre, pour le transporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe à le purger & à le blanchir. Des restes de la chaudière, qui s'appellent *Escumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compose une troisième sorte de sucre, qui se nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations, se nomme *Remiel* ou *Melasse*, & l'on en fait encore une autre sorte de sucre, nommée *Refinado*.

Tems de sa récolte.

LORSQUE la première récolte est finie, on met le feu à toutes les feuilles qui sont restées dans le champ, c'est-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui consume toutes les tiges, jusqu'au niveau de la terre; & sans autre secours que

(*a*) [C'est du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procédures de Justice.]

(*b*) *Angl.* est belle. R. d. E.

(*c*) *Angl.* & on y fait une très grande quantité de fort bon sucre. R. d. E.

NICOLS. 1560.

que le soin d'arroser & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produisent dans l'espace de deux ans une seconde moisson, qui se nomme *Zoca*. La troisième, qui arrive dans le même période, est appellée *tertia Zoca*, la quatrième, *quarta Zoca*, & toûjours de même jusqu'à ce que la vieillesse des plantes oblige de les renouveller.

Fruits divers.

L'ISLE Canarie produit un vin d'une bonté spéciale, sur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'est pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverses espèces, [les patates] & sur-tout le *Plantano* ou le Plantain. Cet arbre n'est pas propre aux édifices. Il croît sur le bord des ruisseaux. Son tronc est fort droit, & ses feuilles extrêmement épaisses. Elles ne viennent pas aux branches, mais aux sommet de l'arbre, où elles sortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, sur lesquelles croissent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme est à peu-près celle du concombre. Ils sont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi continuellement. L'Isle de Canarie est fort bien fournie (*d*) de bêtes à cornes, de chameaux, de chèvres, de poules, de canards, de pigeons & de grosses perdrix. Le bois est ce qui lui manque le plus. Sa situation (*e*) est à vingt-sept degrés du Nord.

Plantano.

Divers témoignages sur la même Isle.

SUPPLEMENT. Cette Isle a de tous côtés treize ou quatorze lieuës d'étendue, & son circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle est la même que les Anciens, particulièrement Ptolomée, ont appellée du nom qu'elle porte encore. C'est la principale de toutes ces Isles. Le nom de sa Capitale est *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (*f*).

LE MAIRE, qui étoit dans cette Isle en 1628, nous apprend que la Ville est défendue par un Château situé sur une Colline, mais peu capable (*g*) de résistance. Elle est au Sud-Sud-Ouest, à une lieuë & demie de la Rade, où l'ancrage est aussi bon, qu'il est dangereux contre le rivage même de la Ville, à cause des rocs qui sont cachés sous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie environ douze mille Habitans, dont on assûre que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a guères moins d'une lieuë de circuit, ses Edifices sont fort beaux; & la plûpart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet: la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Isles, ont leur siége à Canarie; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (*h*) à Ténérife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (*i*); les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Récolets

Fortifications de Canarie.

Cours & Couvens de la Capitale.

(*d*) Herbert dit que la grande Canarie est pleine de chèvres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de ris, d'orge & d'une variété de fleurs & de raisins. Voyages d'Herbert, pag. 4. Linschoten y joint les chameaux.

(*e*) C'est plutôt 25 degrés. La Capitale du moins est à cette dernière latitude.

(*f*) Beckman Voyages à l'Isle Borneo, pag. 4. & suivantes.

(*g*) Durret dit qu'elle a une bonne Citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaisseaux demeurent à l'ancre; pag. 71. & suivantes.

(*h*) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(*i*) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genois.

NICOLS. 1560.

colets (*k*). L'Auteur fut appellé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre visites; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caressèrent beaucoup, elles le chargèrent de biscuits, & de toutes sortes de confitures [sèches & liquides, de limonade, de malvoisie, & de toutes sortes de fruits, qu'elles lui envoyoient sur des plats & des soucoupes de porcelaine, garnies de roses, d'oeillets, de fleur d'orange, de jasmin, & de tubereuses, sans compter force bouquets.] [& cela avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son séxe.] Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie; le Maire fut appellé pour voir sa femme, dont les infirmités auroient demandé des Médecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (*l*).

Observation sur le Plantain.

Le Plantano ou le Plantain, aux Indes Occidentales, est de la hauteur d'un Pommier ordinaire; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grosseur à mesure qu'il s'éleve. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le concombre seroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il est plus gros; il croît en grappe, qui en porte depuis seize jusqu'à trente & quarante. Lorsqu'il commence à meurir, sa couleur est d'un brun blanchâtre: il est alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaisse, d'un verd pâle. A mesure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jaunissent; & lorsqu'il commence à passer, la peau devient noire; mais si on la leve, le fruit est d'un jaune foncé & rougeâtre, qui semble beaucoup à l'or. Il n'y a personne qui ne le trouve délicieux.

[Pour éclaircir ce qui a été dit sur les Cannes de sucre, nous décrirons ici la manière de les planter, & de faire le Sucre dans la Jamaïque. Premièrement on plante les cannes dans des creux ou fossés d'environ un pied en quarré, & qui pour l'ordinaire n'ont pas plus de six pouces de profondeur. On met dans chacun de ces quarrés quatre ou six tronçons de cannes; les nouvelles cannes poussent par les nœuds de ces tronçons & sont en état d'être coupées au bout de seize ou dix-huit mois. Le premier jet s'appelle cannes de plan; on donne au suivant le nom de Rottins de la première année; au troisième, celui de Rottins de la seconde année &c. Il y a peu de terroirs qui donnent plus de trois ou quatre récoltes de Rottins.

Dans la Jamaïque, pour expédier l'ouvrage, on se sert de cinq, de six, & même de sept chaudières, dont la derrière s'apelle *Tech*, ou la Batterie; après qu'on a fait passer le sucre par toutes ces chaudières, on le met dans les Rafraichissoirs, mais auparavant on y jette un peu de chacun pour perfectionner son grain. Du Rafraichissoir on le transporte dans des Canots, auxquels on donne le nom de pots, apparemment parce qu'on les a dabord fait de terre; à présent ils sont composés de quatre planches, jointes de façon qu'elles forment une pyramide, mais un peu ouverte à son sommet, qu'on nomme le fond du pot, parce que cette partie est située vers en bas dans les purgeries, pour que les sédimens du sucre puissent s'écouler. C'est avec la

(*k*) Le Maire dit que c'est un Couvent de Récollettes. R. d. E.

(*l*) Le Maire, Voyage aux Canaries, pag. 19. & suiv.

NICOLS. 1560.

la liqueur qui en sort, qu'on fait par la distillation la meilleure espèce de Rum: la moins estimée se fait avec l'écume que jette le sucre, quand il bout dans les chaudières. Le sucre qui se prépare de cette manière s'appelle Moscouade, ou sucre brut; celui dont l'Auteur a parlé ci-devant se nomme sucre terré. Le sucre qui s'attache aux parois des Rafraichissoirs est fort dur; on lui donne le nom de Pannelle. Il y a peu de cette dernière espèce de sucre, & l'on n'en fait pas beaucoup usage]

§. III.

Isle de Ténérife.

Situation de Ténérife.

CETTE Isle est au 27e. degré & demi (*a*) de latitude. Sa (*b*) distance de l'Isle de Canarie est de douze lieuës au Nord. On lui donne dix-sept lieuës (*c*) de longueur: la terre en est haute. Au milieu de l'Isle s'éleve une Montagne ronde, qu'on appelle le (*d*) Pic de Teithe, & dont la hauteur est si prodigieuse, qu'elle a plus de quinze lieuës de chemin. [Elle a à peu-près la figure d'une de ces mesures dont on se sert pour mesurer le charbon de terre, & qu'on nomme chauderons.] Du sommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il sort quelquefois des flammes & du souffre. A deux milles au-dessous, on ne trouve que de la cendre & des Pierres de Ponce. A deux milles encore, la Montagne est couverte de neige pendant toute l'année: un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur surprenante, qui se nomment *Vinatico*, dont le bois est fort pesant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre sorte, qu'on appelle Barbusane, & qui est de la même qualité que le Pin: plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur: le passage en est charmant, par la quantité de petits Oiseaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulièrement qui est fort petit, & de la couleur de l'Hyrondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine: son chant est délicieux; mais s'il est renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems

Son Pic & sa Description.

Arbre Vinatico & Barbusane.

Oiseau charmant.

TÉNÉRIFE produit les mêmes fruits que l'Isle de Canarie. Il s'y trouve aussi, comme dans les autres Isles, une sorte d'Arbrisseau nommé Taybayba, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaissit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui se nomme *Dragon* (*e*) est propre à l'Isle de Ténérife. Il croît sur les terres hautes & pierreuses; & par les incisions qu'on fait au pied il en sort une liqueur qui ressemble au sang, & dont les Apoticaires font une drogue médicinale. On fait, du bois de cet Arbre, des Targettes ou de petits Boucliers qui sont fort en estime, parce qu'ils ont cette propriété

Taybayba, arbrisseau.

Dragon, & son usage.

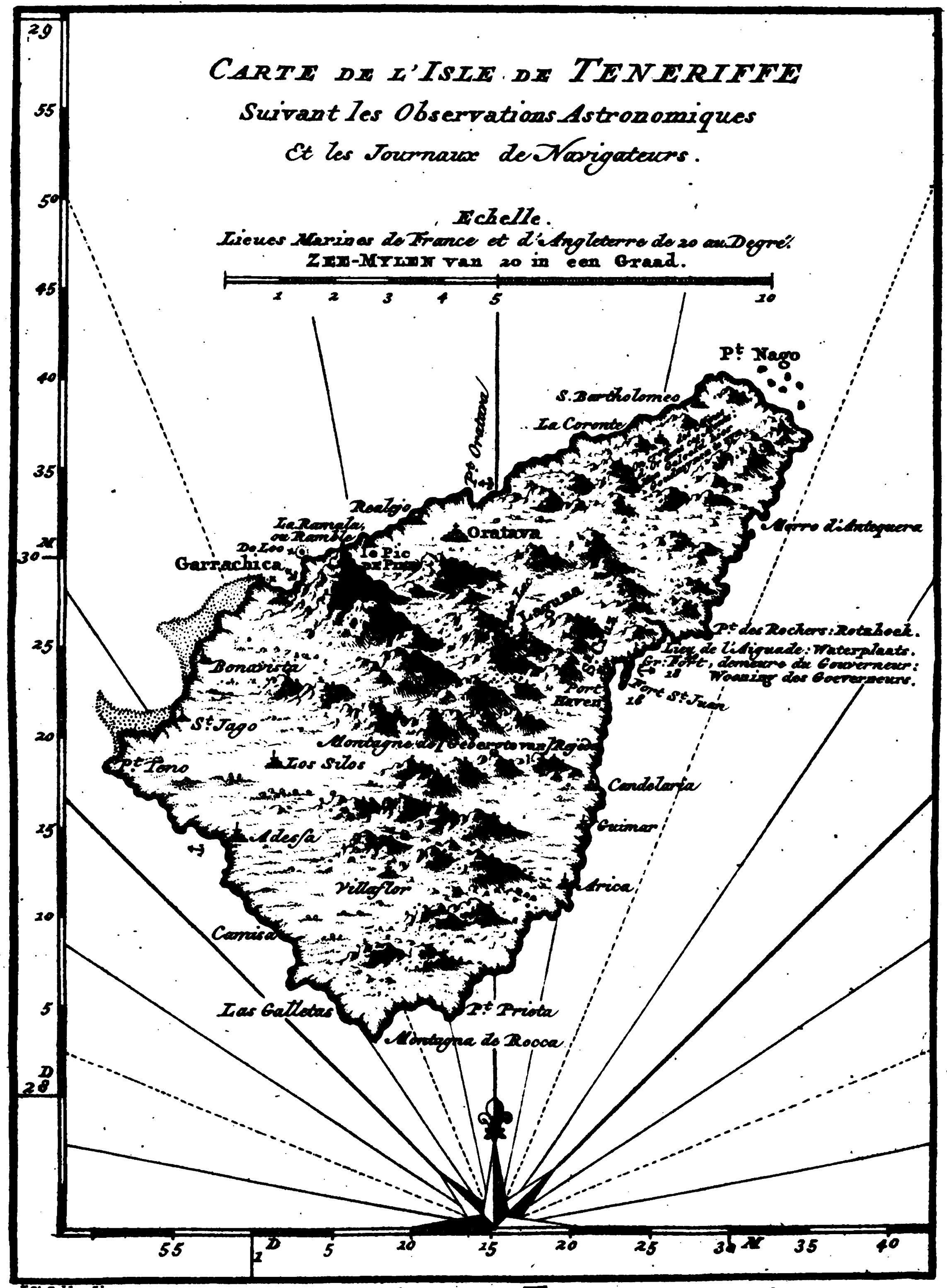
(*a*) La partie la plus Méridionale est presqu'à 28 degrés. La partie du Nord à 28 degrés 40 minutes.

(*b*) Plûtôt à l'Ouest qu'au Nord-Ouest.

(*c*) La longueur de Ténérife est contestée. Les uns lui donnent 22 lieuës, d'autres plus ou moins. Sa largeur est fort irrégulière, depuis trois lieuës jusqu'à quinze, & son circuit d'environ soixante lieuës. *Beckman*, Voyage à Borneo, pag. 4. & suiv. Dellon assûre qu'elle a dix-huit lieuës de long & dix de large.

(*d*) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment Varene & Beckman. Ils ajoûtent que les Habitans le nomment *Pico de Terraria*. Dapper dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.

(*e*) Durret confirme cet endroit, pag. 7. Ce jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, ou sang de Dragon.



J. v. Schley direx.

KAART van 't EILAND TENERIFFE,
Volgens Sterrekundige-Waarneemingen, *en* Daghregisters *van* ZEELIEDEN.

priété qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient si fort au bois qu'on ne l'en retire pas sans peine.

CETTE Isle porte plus de bled que toutes les autres; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de Grenier dans les tems de disette & de cherté. Il croît sur les Rochers de Ténérife une sorte de mousse, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Isle a douze Inganios ou Manufactures de sucre; mais on y admire particulièrement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieuë de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il est situé entre deux Villes, dont l'une se nomme Larotava, & l'autre Rialejo. Ce petit espace produit tout-à-la-fois de l'eau excellente, qui s'y rassemble des Rocs & des montagnes; des grains de toutes espèces; toutes sortes de fruits; de la soye, du lin, du chanvre, de la cire & du miel; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de sucre, & beaucoup de bois à brûler. En général l'Isle de Ténérife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays; le meilleur croît sur le revers d'une Colline, qui s'appelle Ramble. La Ville Capitale, nommée (*f*) *Lagane*, est située sur le bord d'un Lac, à trois lieuës de la Mer. Elle est bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroisses. C'est la résidence du Gouverneur; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Espagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Isle de Ténérife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Isle avoit sept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui se nourrissoient des mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déja remarqué que la sépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes consistoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'autorité souveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de sceptre, avec un vase plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau si séche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoûte rien ici qui puisse expliquer comment ils étoient si bien conservés. Chaque Isle avoit sa langue particulière, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Mousse pour les teintures.

Prodigieuse fécondité d'un petit Canton.

Ville Capitale de Ténérife.

Sépulture des Princes Canariens.

LES Isles de Canarie, de Ténérife & de Palme (*g*) appartiennent au Roi d'Espagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles sont aussi sous la Jurisdiction d'un seul Evêque, dont le revenu annuel est de douze mille ducats.

SUPPLEMENT. Ténérife, quoique la seconde des Isles Canaries en dignité, est la plus considérable par l'étendue, les richesses & le commerce.

SIR Edmund Scory, homme de sçavoir, prétend que cette Isle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier; & le nom de Ténérife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Isle de Palme, dans la langue desquels *Tener* signifie de la neige, & *Iffe* une montagne (*h*).

Ténérife nommé Nivaria.

LE Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques sur l'Isle de Ténérife.

(*f*) Plus proprement S. Christoval de la Laguna, ou S. Christophe du Lac.

(*g*) Ces trois Isles sont les principales, & leur situation est au milieu des autres.

(*h*) Voy. le Pilgrimage de Purchass.pag.715.

NICOLS. 1560.

Ses principaux Ports & leurs propriétés.

Ténérife. Il observe que son étendue étant Nord & Sud, ses principaux Ports sont du côté de l'Est & de l'Ouest. Il nomme pour les plus considérables (*i*) Oratava à l'Ouest, & Santa-Cruz à l'Est. C'est Oratava qui est le plus célébre par le Commerce. Les Anglois y ont un Consul & plusieurs Marchands. Il est plus dangereux dans les vents de l'Ouest, que Santa-Cruz dans ceux de l'Est. La meilleure eau se trouve aussi à Santa-Cruz; de sorte que les Bâtimens y envoyent leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port est éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en est séparé que par une petite langue de sable où l'abordage est extrêmement doux & commode. C'est le plus sûr des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades sont tellement ouvertes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest, que les Vaisseaux se voyent souvent forcés de mettre en mer, & de laisser même couler leurs ancres pour faire plus de diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'est pas à plus d'un demi (*k*) mille du rivage, sur trente, quarante & cinquante brasses d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaisseaux, ils sont fort resserrés l'un (*l*) près de l'autre. Le Rivage est généralement fort élevé, & même escarpé dans la plûpart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte: la Ville, qui est sans murs & fort petite, est défendue aussi par deux autres Forts (*m*).

Ses Fortifications.

LES maisons de Santa-Cruz ne surpassent pas le nombre de deux cens; mais elles sont toutes de pierre, à trois étages [& couvertes de tuiles:] les meilleurs Edifices sont l'Église Paroissiale & deux Couvens (*n*).

[LES Forts dont on vient de parler ne purent pas garantir les Galions d'Espagne contre l'Amiral Blake, quoiqu'ils se retirassent aussi près qu'il leur fut possible sous le plus considérable. Les Anglois endommagèrent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs boulets de canon dans les murailles de ce Fort. Les débris de ces Galions ne sont qu'à 15 brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y est restée.]

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (*o*) Laguna sur une petite éminence

(*i*) Dampierre rapporte sur la foi d'autrui, qu'Oratava est plus grande que Laguna, qu'elle a plusieurs Couvens, mais une seule Paroisse. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feüillée a fait en 1724, le 26 d'Août, plusieurs observations sur la longitude de cette Isle. Il a trouvé la distance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 degrés 23 minutes, & par conséquent entre Paris 18 degrés 48 minutes; [& entre Ferro, qui est à l'Ouest, un degré 12 minutes. Le même Auteur place cette Ville 5 minutes à l'Est de Laguna.]

(*k*) Durret dit, un mille.

(*l*) Vis-à-vis de Santa-Cruz est un autre Port nommé *la Rota*. Le reste de l'Isle est environné de rochers inaccessibles, *Supplément au Voyage des Indes Orientales par Dellon*, pag. 6.

(*m*) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre bastions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui est le lieu le plus sûr de l'Isle pour l'abordage; que sur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts; & au Sud, un Château avec des tours rondes, & deux petits Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Durret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts, il en joint un quatrième en forme de Tour.

(*n*) On y voit trois Monastères d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve aussi un Hermitage le plus agréable du monde, [& à travers lequel coule l'eau d'une Source qui se rend à la Ville, & qui sort des montagnes,] *Durret*, pag. 74.

(*o*) Le P. Feüillée, par l'observation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre 1724.

NICOLS. 1560.

éminence: la terre des deux côtés de la Rade, est parsemée de rocs; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout est rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de ☞ Rochers, qui ne produisent que [des buissons qu'on nomme Dildos, & qui ressemblent à] cette espéce de Cannes venimeuses, dont Nicols a fait mention.

Laguna, Capitale de Ténérife.

Sa Description par Dampierre.

LA Ville de Laguna forme une Perspective fort agréable du côté qu'elle s'étend sur le penchant de la Colline; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'est ni petite, ni mal-bâtie; ses Maisons sans être uniformes, lui don- ☞ nent l'air d'une Ville considérable, [elles sont bâties comme celles de Santa-Cruz] On en distingue plusieurs, qui s'élevent comme autant de Palais: elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes; un Hôpital, quelques ☞ Chapelles & deux Eglises Paroissiales, avec de fort beaux Clochers. [Les Couvens d'hommes sont ceux de S. Augustin, de S. Dominique, de S. François, & de S. Diégo ou S. Jaques.] Les rues sont spacieuses & fort belles: elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui est entourée de fort beaux bâtimens. La plûpart des maisons sont ornées de jardins, & de parterres ou de terrasses, sur lesquelles on voit régner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La situation de Laguna peut recevoir quantité d'embellissemens. Comme elle domine sur la mer, & qu'elle est ouverte du côté de l'Est, elle a l'avantage du vent de commerce, qui est ordinairement fort doux; de sorte que pendant tout le jour elle n'est guères sans quelque souffle rafraîchissant, dont la Plaine voisine tire tant d'avantage, que l'herbe y est d'une verdure charmante. Cette Plaine est terminée à l'Ouest par des Montagnes, qui lui fournissent une autre source d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux: la principale fontaine (p) est conduite jusqu'à la Ville par des tuyaux de pierre, élevés sur des piliers. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'Est; la nature a placé un Lac, ou un Etang (q) d'eau fraîche, d'un demi-mille de tour: on voit dans toutes les saisons sur ses bords une multitude de Bestiaux; mais en Hiver il est couvert de toutes sortes d'Oiseaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaisir de la chasse; c'est de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin si l'on considère dans la Capitale de Ténérife, la situation, l'étendue de sa vûe à l'Est; (car la vûe s'étend jusqu'à la grande Canarie) ses Jardins, ses Allées d'arbres & ses Bosquets, sa Plaine, son Lac, son Aqueduc, & la douceur des vents dont elle est rafraîchie; elle doit passer pour une habitation délicieuse. On ne fait pas la même peinture du reste de l'Isle, qui est rempli de Rochers & de Monts escarpés, dont les

1724, trouva que cette Ville est située à 22 degrés 28 minutes Ouest de Toulon, & par conséquent 5 minutes Ouest d'Oratava, & un degré 7 minutes Est de Ferro.

(p) C'est la Fontaine dont Durret parle. Mais Dellon ajoûte que la fraîcheur de l'eau y est entretenue par de grands arbres qui sont autour de la Source, & que toutes les Collines voisines sont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & se rassemblant dans un canal, arrose la Plaine l'espace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un Aqueduc, qui la conduit l'espace d'une demi-lieuë jusqu'à deux cens pas de la Ville, où elle est reçue dans deux citernes. *Dellon, ubi sup.*

(q) Il y a aussi, près de la Ville, sur une petite Colline, un Lac environné d'autres Collines, qui abreuve les bestiaux des Habitans. *Dellon, ubi sup.*

NICOLS. 1560.

les Voyageurs ne se dégagent qu'avec peine, avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en sert aussi pour les chariots & les autres voitures.

De Laguna, on découvre au Sud-Ouest une pointe de Montagne qui surpasse toutes les autres; mais qui paroît peu considérable dans ce point de vûe, parce qu'elle est environnée de plusieurs autres Monts; c'est le fameux (r) Pic, qui est regardé avec raison comme la partie du Globe Terrestre la plus éloignée du Centre.

Autre description par Scory.

La terre, dit Sir Edmund Scory, s'éleve insensiblement depuis le Port de Santa-Cruz jusqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale est admirablement située au milieu d'une Plaine, dont la circonférence est d'environ dix milles, & qui est environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Ouest. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville: c'est ordinairement à midi qu'il commence, pour durer jusqu'à minuit, quoiqu'en-même tems il souffle pleinement Sud-Est sur Mer. Pendant la nuit, sa fraîcheur est quelquefois excessive, à cause de la rosée qui tombe alors en abondance. Les Maisons de la Ville sont bâties de pierre brutes, presque toutes à deux ou trois étages: elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuisine; mais seulement un fourneau contre le mur. Aussi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville est fort belle, & les rues assez droites: elle n'a point de murailles; mais elle est bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Ouest, & sur lequel il se trouve quantité d'Oiseaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus gros que ceux de Barbarie.

" Je ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroissent tous les soirs aux environs du Lac. C'est un spectacle fort agréable que de voir les Négres occupés à les chasser & même à les combattre; ils sont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (s) assistant un jour à cette chasse, & voyant le plaisir que l'Auteur y prenoit, l'assûra qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Espagne au Duc de Lerme, étoit revenu d'Andalousie à Ténérife, c'est-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas reposé sur quelque Vaisseau, il avoit fait d'un seul vol deux cens cinquante lieuës d'Espagne; aussi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de son départ d'Espagne jusqu'à celui de sa prise, il ne s'étoit passé que seize heures (t).

Vol prodigieux d'un Faucon.

Observations sur le Pic de Ténérife.

Le fameux Pic de Ténérife est, suivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linschoten assûre qu'on le voit en Mer de soixante (v) milles; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce

(r) Le P. Feüillée a trouvé que le Pic est à 22 degrés 29 minutes 30 secondes Ouest de Toulon. Par conséquent il doit être une minute 30 secondes Ouest de Laguna, & un degré 5 minutes Est de Ferro. La latitude est de 28 degrés 30 minutes d'après les mêmes observations.

(s) D'autres ne l'appellent que Gouverneur Général.

(t) Observations de Sir Edmund Scory, dans le Pilgrimage de Purchass, pag. 785.

(v) Le Maire dit quarante lieuës; Beckman, cinquante; Durret, soixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchass raconte que *Thomas Briam*, un de ses amis, l'avoit vû de 48 lieuës dans un tems serein. Il ajoûte à la marge que d'autres prétendent l'avoir vû de cent cinquante milles. *Pilgrimage*, pag. 783.

NICOLS. 1560.

ce que le reste de l'année il est couvert (*x*) de neige, quoiqu'il n'en paroisse point dans tous les lieux voisins; qu'on employe trois jours à gagner le sommet, d'où l'on découvre aussi-tôt toutes les autres Isles; & qu'il en sort beaucoup de souffre (*y*) qui est transporté en Espagne. Beckman dit, que cette merveilleuse Montagne est située au centre de l'Isle, & qu'elle s'élève comme une Pyramide, ou plûtôt comme un pain de sucre; mais qu'il ne put en voir le sommet (*z*), parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas pyramidal de Rocs brutes (*a*), qui ont été comme incrustés ensemble par quelque embrasement soûterrain qui dure encore.

Sa hauteur mesurée à l'aide du Barometre.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs sur la véritable hauteur du Pic (*b*), que sur la distance d'où l'on peut l'appercevoir en mer. Cependant, par une observation sur le Barometre, on a reconnu que le vif-argent s'abbaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne, c'est-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, suivant les Tables (*c*) du Docteur Halley, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde assez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il observe aussi que les Hollandois y placent leur premier Méridien (*d*).

Corail à Ténérife.

Poix de pin.

Dampierre observe que l'Isle de Ténérife est abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on transporte souvent dans les autres Pays; & qu'elle surpasse (*e*) en fertilité toutes les Isles voisines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (*f*) connu dans le monde. Durret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloës pour une production naturelle de Ténérife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une espèce de poix, qu'on en tire par une méthode fort simple: on couche l'arbre coupé en piéces, sur une fosse qu'on ouvre dans la terre; & mettant le feu (*g*) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la fosse.

Trois sortes d'excellent vin.

Cette Isle produit trois sortes d'excellent vin, qui sont connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdona; les Anglois les confondent tous trois sous le nom commun de Sack. Beckman observe que les Vignes qui produisent le Canarie, ont été transplantées du Rhin à Ténérife par les Espagnols, sous le régne de Charles-Quint: on prétend que dans une seule année, il en est venu jusqu'à quinze & seize mille muids (*h*) en Angleterre. Dampierre, le Maire & Durret donnent la préférence à la Malvoisie de Ténérife sur celle de tous les autres Pays (*i*) du Monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoûtent qu'elle n'étoit pas connue à Ténérife avant que les Espagnols

(*x*) Le Maire dit qu'il est perpetuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(*y*) Voyage de Linschoten, Chap. 90. pag. 177.

(*z*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4. & suiv.

(*a*) Atkins, Voyage de Guinée, pag. 30.

(*b*) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Durret 47812 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(*c*) Voyez le Parfait Géographe, Part. I. pag. 348.

(*d*) Voyez des détails plus curieux sur le Pic à la dernière Section de ce Chapitre.

(*e*) Voyez ses Voyages, Vol. III. pag. 3. & suiv.

(*f*) Son Voyage aux Isles du Cap-Verd, pag. 4.

(*g*) Voyage à Lima, pag. 71.

(*h*) Herbert dit que Ténérife surpasse Canarie en raisins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barrils de vin, pag. 4.

(*i*) Les Anglois l'appellent par corruption Malmsey.

NICOLS. 1560.

Origine du vin de Canarie.

Espagnols y eussent apporté quelques ceps de Candie, qui produisent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Isle même de Candie; le transport & la navigation ne font qu'augmenter sa bonté. Dampierre parle aussi du Verdona, ou du vin verd. Il est plus fort & plus rude que le Canarie; mais il (k) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il est fort estimé. Comme il croît à l'Est de l'Isle, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Ouest, s'embarque à Oratava (l).

Prix de la Malvoisie.

DELLON observe que le prix d'une pipe de Malvoisie ne surpasse pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-sept réaux. Ainsi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf liv. de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe est composée. Dellon ajoûte que l'argent étant fort commun à Ténérife, les Marchands Etrangers commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandises dont la vente est la plus certaine aux Canaries, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris; les rubans, & toutes sortes de linge, fin & commun (m).

Marchandises estimées à Ténérife.

IL ne manque rien aux richesses de Ténérife, s'il est vrai, comme le Capitaine Robert nous l'assûre, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il observe à cette occasion qu'un pauvre homme, plus avide de richesses que ses voisins, fut surpris sur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres instrumens, qui firent connoître ses intentions. On trouva même déja sur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut si avéré, qu'il fut pendu peu de jours avant (n) l'arrivée du Capitaine.

Mine d'or. Elle coûte la vie à un Pauvre.

UN homme d'esprit, qui a fait sur l'Isle de Ténérife des observations curieuses, dont on doit la publication au (o) Docteur Sprat, parle ainsi des productions de cette Isle. „ Les Vignes qui produisent l'excellent vin „ de Ténérife croissent toutes sur la Côte, à la distance d'un mille de la „ Mer. Celles qui sont plus loin dans les terres sont beaucoup moins estimées, & ne réussissent pas mieux quand on les transplante dans les autres Isles.

Observations d'un homme d'esprit, publiées par Sprat.

„ DANS quelques endroits de l'Isle de Ténérife, il croît une sorte d'arbrisseau, nommé *Legnan*, que les Anglois achetent pour du bois aromatique. „ On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux „ fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce „ qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Ténérife produit du coton & „ de la coloquinte. Les rosiers y fleurissent à Noël. Il n'y manque rien aux „ roses, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes „ n'y croissent point. Les rochers y sont couverts de crête-marine. Il croît „ sur les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, si forte & même „ si venimeuse qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'est pas si „ pernicieuse aux autres animaux. On a vû jusqu'à quatre-vingt épis de froment sortir d'une seule tige; il est aussi jaune & presqu'aussi transparent que

Limon Pregnada.

(k) Voyez les Voyages de Dampierre, Vol. III. pag. 3. & suiv.

(l) Dellon, Supplément, pag. 6.

(m) Robert, Voyage aux Isles du Cap-Verd.

(n) Histoire de la Societé Royale, pag. 208.

(o) *Ibid.*

NICOLS. 1560.

„ que l'ambre. Dans les bonnes années un boiſſeau de ſemence en a rendu „ juſqu'à cent.

Où naiſſent les Serins à Ténérife.

„ Les Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre ſont nés dans les „ *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en deſcendant des montagnes. L'Iſle „ de Ténérife eſt auſſi fort abondante en cailles & en perdrix, qui ſont d'une „ grande beauté & beaucoup plus groſſes qu'en Europe. Les pigeons ra- „ miers, les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes „ de Barbarie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des eſſains d'a- „ beilles. Les chèvres ſauvages grimpent quelquefois juſqu'au ſommet du „ Pic. Les porcs & les lapins ne ſont pas moins communs dans l'Iſle. A l'é- „ gard du poiſſon, il y eſt généralement de meilleur goût qu'en Angleterre. ☞„ [On y trouve des Goulus de mer & des Dauphins.] Les écreviſſes de mer „ n'y ont pas les pattes ſi grandes. Le *Clacas*, qui eſt ſans contredit le meil- „ leur coquillage de l'Univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve ſouvent „ cinq ou ſix ſous une grande écaille. On eſtime auſſi une ſorte d'anguille, „ qui a ſix ou ſept queuës, longues d'une aune, jointes à un corps & à une „ tête de la même longueur. Les *Turtles* * & les *Cabridos* ſont des poiſſons qui „ l'emportent ſur nos truites.

Poiſſons excellens. Clacas, Anguilles monſtrueuſes.

Turtles & Cabridos.

„ Le Port de Santa-Cruz eſt au côté Nord-Eſt de l'Iſle; mais elle a trois „ autres Villes qui le ſurpaſſent en beauté comme en grandeur, S. Chriſto- „ val de Laguna, Oratava & Garrachico.

Autre idée de Ténérife par Scory.

Sir Edmund Scory (*p*), qu'on a déja cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-ſeptième ſiécle. L'idée qu'il nous donne de Ténérife eſt plus éxacte que tout ce qui ſe trouve dans les Relations qui ont ſuivi la ſienne. Cette Iſle eſt partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui reſſemble beaucoup à la nef d'une Egliſe, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la diviſe en douze parties, il y en a dix qui ne ſont compoſées que de montagnes impraticables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reſte conſiſte en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que, malgré la petiteſſe de l'eſpace, il a vû tirer dans une année cinq mille deux cens hannaks, ☞de Froment, outre une prodigieuſe quantité d'orge & de ris. [Ce Terroir eſt ſi bon qu'il n'y a rien qu'il ne put produire, s'il étoit cultivé comme il faut.]

Les principaux Vignobles.

Les principaux Vignobles ſont ceux de Buena Viſta, Dante, Oratava, Figueſte, & ſur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Iſle. Il y a deux ſortes de vins fort eſtimés, la Malvoiſie & le Verdona. Celui-ci vient ☞d'un grain fort long & paſſe pour peſant. L'autre d'un grain rond, [qui forme une liqueur divine,] & digne d'être tranſportée dans toutes les parties du Monde. Elle eſt à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fourniſſe de meilleures eſpèces de melons, de grenades, de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La ſoye, le miel, & par conſéquent la cire, y ſont de la même excellence; & ſi ces trois ſources de richeſſes y étoient cultivées avec plus de ſoin, elles ſurpaſſeroient celles de Florence & de Naples.

Ses Arbres.

Le côté du Nord eſt rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le

(*p*) Obſervations de Scory dans le Pilgrimage, pag. 785.

* Les Turtles ſont une eſpèce de Tortues.

NICOLS. 1560.

le cèdre, le cyprès, l'olivier ſauvage, le maſtix, le ſavinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garrachico, on trouve une forêt entière de pins, qui parfume l'air des plus délicieuſes odeurs. L'Iſle n'a pas de canton qui n'en produiſe; c'eſt le bois dont ſe font les tonneaux & tous les autres uſtenciles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargiſſant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne ſe corrompt jamais ni dans l'eau, ni ſous terre. Il eſt preſqu'auſſi rouge que le bois du Bréſil, auquel il ne céde pas non plus en dureté; mais il n'eſt pas ſi onctueux que l'autre eſpèce. Il s'en trouve de ſi gros, que les Eſpagnols ne font pas difficulté d'aſſûrer fort ſérieuſement, que toute la charpente de l'Egliſe de los Rémédios à Laguna, [qui a quatre-vingt pieds en longueur, ſur quarante huit en largeur,] eſt compoſée d'un ſeul de ces arbres.

Egliſe bâtie d'un ſeul arbre.

Arbre nommé Dragon, & ſes propriétés.

MAIS l'arbre qu'on appelle Dragon, ſurpaſſe tous les autres par ſes propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'éleve fort haut, ſon écorce reſſemble aux écailles d'un dragon ou d'un ſerpent; & c'eſt delà ſans doute qu'il tire ſon nom. Ses branches, qui ſortent toutes du ſommet, ſont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles ſont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles [qui ont environ deux pieds de longueur,] ſortent comme entre les doigts. La ſubſtance du tronc ſous l'écorce n'eſt pas un véritable bois; c'eſt une matière ſpongieuſe, qui ſert fort bien, quand elle eſt ſéche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en ſort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *ſangre de draco* ou ſang de dragon. Elle eſt beaucoup meilleure & plus aſtringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (q) altèrent ordinairement de quatre à un.

Nombre des Habitans de Ténériſe.

DANS la proportion de ſa grandeur, l'Iſle de Ténériſe contient plus d'Habitans qu'aucune autre Iſle de l'Océan. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on eſt porté à croire qu'il l'a ſuppoſé plus grand, lorſqu'il ajoûte (r) que l'Iſle peut mettre douze mille hommes ſous les armes. A l'égard des Habitans Eſpagnols, Dellon & Durret obſervent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune eſt aiſée, ſont fort affables & fort polis; mais que le caractère des Pauvres eſt, comme en Eſpagne, l'orgueil & la pareſſe. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de ſe donner le moindre mouvement pour ſe rendre la vie plus douce; quoique le poiſſon, le gibier & les autres commodités ſe préſentent en abondance. Dampierre (s) ajoûte que les femmes, [auſſi lâches que les hommes pour le travail,] ſe couvrent d'un grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On ſuppléera dans l'article ſuivant au Caractère des Habitans de Ténériſe, par une relation curieuſe qui regarde les Guanches.

Pareſſe des Eſpagnols.

(q) Dellon & Durret, *ubi ſup.*

(r) *Angl.* le Maire en fait monter le nombre à quinze mille hommes; mais Dampierre le ſuppoſe plus grand lorſqu'il dit &c. R. d. E.

(s) *Angl.* Dellon. R. d. E.

§. III.

NICOLS. 1560.

§. III.

Isles de (*a*) *Gomera*, *de Palma*, *d'Hiero* ou *Ferro*, *de Lancerota* *&* *de Fuerte-Ventura.*

Situation de Gomera, & ses propriétés.

LA première de ces cinq Isles est située à l'Ouest de Ténérife, à six lieuës de distance. Elle n'a pas plus de huit lieuës de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les différends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résidence dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (*b*) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (*c*) des rafraîchissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des Vignes en abondance, [& de l'Orchel.] Sa latitude, 27 degrés du Nord (*d*).

Isle de Palma (*e*).

Situation de Palma.

CETTE Isle est à douze lieuës de Gomera au (*f*) Nord-Ouest. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieuës de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (*g*) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très-belle Eglise. L'administration des affaires & de la Justice est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conseil d'Echevins. L'Isle n'a qu'une autre Ville, nommée S. André, assez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre; deux qui se nomment *Zanzes*, & les deux autres *Tassacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs besoins, les Habitans ont recours à l'Isle de Ténérife.

Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

Volcan, dans l'Isle de Palma.

SUPPLEMENT. Les meilleurs vins de Palma croissent dans un Canton qui se nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barrils de Malvoisie. Il n'est pas moins fertile en fruits (*h*) & en bestiaux. Vers l'année 1652, il se forma dans cette Isle un Volcan, avec un tremblement de terre si violent, qu'il se fit sentir jusqu'à Ténérife, où la première éruption du souffre enflammé fut entendue comme un coup de tonnerre. On vit de la même Isle, pendant plus de six semaines, la flamme aussi brillante dans les ténébres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y vit tomber quantité de cendre & de sable, que le vent avoit la force de transporter (*i*) à cette distance. *Isle*

(*a*) Ou la Gomera.

(*b*) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.

(*c*) Il y a une belle rivière d'eau douce à trois lieuës au Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.

(*d*) La Partie Nord de Gomera est 28 degrés dans nos Cartes.

(*e*) Ou la Palma.

(*f*) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.

(*g*) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.

(*h*) Voyez le Parfait Géographe, Part. II. pag. 221.

(*i*) Voyez la Relation du Pic de Ténérife dans l'Histoire de Sprat.

NICOLS. 1560.

Isle de Ferro, d'Hiero (k) ou de Fer.

L'ISLE de Ferro n'est qu'à deux lieuës à l'Ouest de Palma. Son circuit est d'environ six lieuës. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa situation (l) est à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions sont la chair de chèvre & l'orchel. On n'y a jamais vû qu'un seul Vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui se nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluye, à la faveur d'un grand arbre (m) qui se trouve au milieu de l'Isle, [dont les feuilles ressemblent à celles de l'Olivier] & qui est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a construites au pied de l'arbre, & suffit pour (n) les besoins des Habitans & des bestiaux.

Vignoble unique dans l'Isle de Fer ou Ferro.

SUPPLEMENT. La plûpart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet Arbre, & quelques-uns y joignent des circonstances qui augmentent le prodige. Ils observent (o) que le tronc a deux brasses d'épaisseur, qu'il s'éleve de quarante-huit pieds, & que le diamétre de ses (p) branches est de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (q) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une rosée si abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles sont de pierre, profondes de seize pieds, & larges de vingt (r) pieds quarrés. Leur situation est au Nord de l'arbre. Dapper ajoûte que les Insulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Espagnols *Santo*; qu'il est d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toûjours la verdure du laurier, mais qu'elles ne sont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fruit, il porte (s) une sorte de noix ou d'aveline qui est fort douce & fort agréable. Pour conserver plus sûrement l'Arbre Santo, on a pris soin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorsque les Espagnols ne trouvant dans l'Isle ni fontaines, ni puits, ni rivière, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Insulaires leur dirent qu'ils ramassoient l'eau de pluye dans des vases. Ils avoient couvert soigneusement leur arbre avec de la terre & des

Merveilleux Arbre qui lui fournit de l'eau.

(k) Les Espagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(l) Sa latitude a trente minutes de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé sa longitude à 20 degrés Ouest de l'Observatoire de Paris. C'est la même que M. de L'Isle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes [François] tracent leur premier Méridien par l'Isle de Fer. [en conséquence d'une ordonnance de Louïs XIII. en 1534.]

(m) Pierre Martyr dit qu'il est sur la plus haute terre de l'Isle. Décad. I. pag. 12.

(n) Dapper dit qu'il a fourni leur provision d'eau à des Flottes entières.

(o) Beckman, pag. 7.

(p) Durret, Voyage de Lima, *ubi sup.*

(q) Linschoten dit qu'il est toûjours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne grossissent ni ne diminuent. Voyez ses Voyages, pag. 177.

(r) Linschoten dit qu'il y a quantité de citernes sous l'arbre & à l'entour, & que l'eau est claire, legère & fort belle. *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde éxactement avec Linschoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent recevoir dans des vases; ce qui est conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet Arbre.

(s) Linschoten dit que les feuilles sont longues & étroites, & toûjours vertes.

des cannes, dans l'espérance que leurs Vainqueurs se trouveroient forcés d'abandonner l'Isle. Mais le secret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (*t*) le découvrit à son Galant Espagnol.

Nicols. 1560.

Diversité d'opinions sur cet Arbre.

La plûpart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un seul Arbre qui fournit à l'Isle sa provision d'eau; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Insulaires tirent le même service. Il raconte que le grand Arbre est dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils sont environnés au Sud-Est, reçoivent sur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaissies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent sur l'Arbre qui est au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les citernes; mais ce secours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramassent l'eau (*v*) de pluye avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conservent dans d'autres citernes. Quoique le récit de Hawkins différe ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un seul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté si sérieusement: c'est Le Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Isles Canaries en 1628. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonstances qu'on a rapportées jusqu'ici; mais il nous assûre que les ayant toûjours regardées comme une fable (*x*) il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de le Maire furent prises dans l'Isle de Ténérife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confesse ensuite d'avoir trouvé quelques Insulaires qui lui tinrent un langage différent (*y*), & qui reconnoissant l'éxistence de plusieurs Arbres (*z*) de cette nature, se réduisirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une aussi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Le Maire le traite de fable, & se dément.

Rélation d'un témoin oculaire.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité jusqu'ici les noms ne parlent que sur le témoignage d'autrui; mais nous y joindrons le récit de Louis Jacksons, qui passe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchass qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vû l'Arbre de ses propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la grosseur d'un chene, l'écorce fort dure, & six ou sept aunes de hauteur; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saule (*a*), mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits; qu'il est situé sur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri, & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorsque la nue qui le couvre commence à s'épaissir, enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'Isle, c'est-à-dire, suivant le récit de Jacksons, à huit mille ames & à cent mille bestiaux (*b*). Il ajoûte que l'eau

(*t*) Voyez Dapper, sur les Isles Canaries.

(*v*) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud. pag. 25.

(*x*) Le Maire *ubi sub.* pag. 28.

(*y*) *Id Ibid.*

(*z*) Dans la Relation même de Le Maire, il n'est pas parlé de plusieurs de ces Arbres; il y est dit simplement que quelques habitans avouèrent à l'Auteur qu'il pouvoit y avoir eu un tel arbre, mais qu'il n'avoit jamais fourni cette prodigieuse quantité d'eau qu'on lui attribue R. d. E.

(*a*) *Angl.* les branches rudes, & les feuilles semblables à celles du laurier. R. d. E.

(*b*) Purchass remarque que le Chevalier Edmond Scory diminuoit beaucoup ce nombre.

NICOLS. 1560.

l'eau est conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un grand réservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de briques & pavé de pierres; que de-là on la transporte dans des barrils à divers endroits de l'Isle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand bassin est rempli toutes les nuits (c).

Jugement sur cette variété d'opinions.

APRÈS avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne soyons pas portés à rejetter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vû, sur-tout à l'égard d'un fait dont on ne sçauroit démontrer l'impossibilité, il nous semble néanmoins que le récit de Le Maire est le plus probable, parce qu'il est plus aisé de concevoir que plusieurs arbres puissent fournir de l'eau à l'Isle de Ferro qu'un seul: on pourroit demander aussi comment faisoient les Insulaires avant la naissance de cet Arbre, ou quelle seroit leur ressource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linschoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voisins de la Côte; mais qu'il est si difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrain de l'Isle est si sec, qu'il ne s'en (d) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

Etat présent de l'Isle de Ferro.

LE même Voyageur ajoûte que l'Isle de Ferro est fort stérile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits & de plantes; sans parler d'un grand nombre de bestiaux, qui fournissent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (e) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Isle en essuya pendant six semaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de plusieurs tremblemens de terre (f).

Volcan terrible.

Isle de Lancerota ou *Lanzarota.*

CETTE Isle est (g) au 26e. degré de latitude, à dix-huit lieuës de la grande Canarie vers le Sud-Est; & sa longueur est de douze lieuës. Ses seules richesses sont la chair de chèvre & l'*Orchel.* Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Augustin de Herrera, qui se qualifioit Comte de Fuerte-Ventura & de Lanzarota; mais ses Vassaux avoient le droit d'appel aux Juges Royaux de Canarie, comme on l'a déja fait observer. Cette Isle envoye chaque semaine à Canarie, à Ténérife & à Palma, des Barques chargées de chair de chèvre séchée, qui s'appelle *Tussinetta*, & dont on se sert dans ces Isles au lieu de lard.

Comté de Lanzarota. A qui il appatient.

SUPPLEMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieuës, du Nord au Sud, sur neuf lieuës de largeur (b). Son circuit est d'environ quarante lieuës. Elle fut

(c) Purchass observe que le même arbre croît dans l'Isle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, si l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y rassemblent qu'après-midi, & se dissipent ensuite deux heures avant le jour, après quoi les feuilles & l'arbre entier distillent de l'eau & ne séchent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, pag. 784.

(d) Linschoten, *ubi sup.* Barbot prétend que cet arbre est connu aujourd'hui pour une fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 525.

(e) Ce fut la même année que Port-Royal à la Jamaïque fut englouti par un Tremblement de terre.

(f) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 30.

(g) C'est peut-être une faute d'impression, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(b) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.

fut prise en 1596. par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (*i*) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (*k*) plus de soin. Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillèrent avec le reste de l'Isle; & d'où ils enlevèrent quatre cens soixante-huit Prisonniers.

Nicols. 1560. Ville de Cayas.

Lancerota n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte Orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui est le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuse situation de ces deux Ports les rend si déserts qu'on n'y voit pas même une maison. Ils sont à trois lieuës de la Ville, & le chemin de communication est entre des montagnes; cependant on a bâti une Eglise à Cavallos.

Deux Ports dans l'Isle de Lancerota.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, son Chapelain, nous ont laissé deux Relations de la prise de Lancerota, où l'on trouve une Description (*l*) curieuse de la Ville & de ses anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Allegranza, la plus septentrionale des Canaries, & presqu'immédiatement, celle de trois petites Isles nommées Granges, ils les laissèrent à l'Ouest, pour venir relâcher dans l'après-midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jettèrent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Est-Sud-Est, proche (*m*) d'une dangereuse chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Isle & de Fuerte-Ventura possédoit plus de cent mille livres sterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pû emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très-fort, situé au sommet d'une Colline. On se crut dans la nécessité de former un siége; mais une centaine d'Espagnols ou d'Insulaires qui gardoient la Place, cherchèrent leur sûreté dans la fuite. Les Anglois entrant sans résistance trouvèrent douze piéces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie supérieure du mur, à la hauteur d'une pique; de sorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pû la défendre contre cinq cens.

Expédition du Comte de Cumberland dans cette Isle.

Ville & Château abandonnés.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise

Description de la Ville.

(*i*) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges, [& l'on ne conçoit pas pourquoi Purchass, de qui celle-ci est tirée, le nomme Leonidas.]

(*k*) Herbert, *ubi sup.* pag. 5.

(*l*) Purchass, Pilgrim. Vol. IV. pag. 1151 & 1155.

(*m*) C'est apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

NICOLS. 1560.

glise même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumière que par la porte: il n'y avoit aucune division pour le chœur; des deux côtés régnoit un banc de pierre qui alloit jusqu'à l'Autel. Les Anglois y trouvèrent différentes marques de la Religion Romaine, [telles que des bulles & des indulgences.] Il y avoit à peu de distance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley défendit que les Edifices fussent détruits ou brûlés.

Usages & qualités des Habitans.

QUOIQUE les Habitans fussent si agiles qu'il fut impossible aux Anglois d'en arrêter un seul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, observa qu'ils sont fort bazanés (n) & d'une taille fort haute. Leurs armes sont des piques & des pierres. Lorsqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils se jettent par terre; mais aussi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils se relevent avec leurs piques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Isle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest: elle est à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. [On la croit plus grande que l'Isle de Wight.] Une chaîne de Montagnes, qui la divise, sert d'azyles à quelques bêtes sauvages, qui n'empêchent pas les chèvres, les moutons [& les ânes] d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, [& de chameaux] & moins encore de chevaux [qui y sont petits.] Les Vallées sont séches & sabloneuses; elle ne laissent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moisson devoit se faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une seconde vers le mois de Septembre.

Propriétés de l'Isle.

Isle de Fuerte Ventura (o).

Situation & étendue.

CETTE Isle est à 27 degrés (p) de latitude: on ne la compte éloignée que de cinquante lieuës du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Est de la grande Canarie. On lui donne quinze lieuës de long sur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions sont le froment, l'orge, les chèvres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la distance d'une lieuë, elle a une autre petite Isle, qui se nomme *Gratiosa*. Les plus grands Vaisseaux passent sans danger dans l'intervalle.

SUPPLEMENT. Sa longueur du Sud-Ouest au Nord-Est n'est pas moins de vingt-cinq lieuës: mais elle est fort irrégulière dans sa largeur; car elle est composée de deux Péninsules, jointes par un Isthme qui n'est large que de quatre lieuës. Son circuit est d'environ soixante-dix lieuës, à cause des deux Golphes (q) qui sont formés par l'Isthme; cette Description est conforme à celle de nos Cartes.

Villes de Fuerte-Ventura.

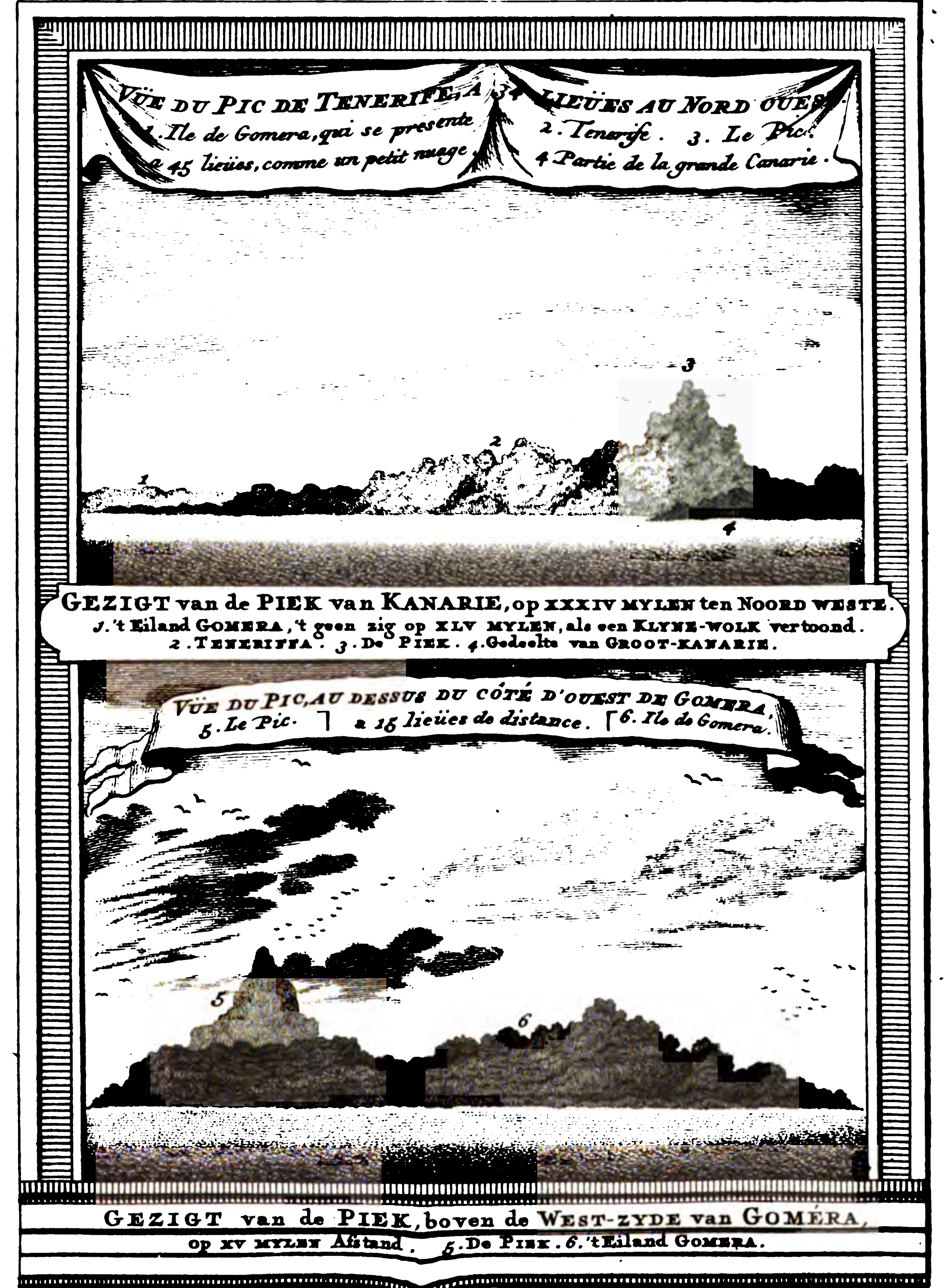
DAPPER dit que Fuerte-Ventura a trois Villes sur les Côtes; *Lanagla*; *Tarafalo* & *Pozzo-Negro*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Ouest, dont on vante la bonté. Entre cette Isle & celle de Lancerota, les

(n) Ce récit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici des Guanches. [Mais les Voyageurs modernes parlent si peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est éteinte, ou qu'elle est fort diminuée.]

(o) D'autres écrivent *Forte Ventura.*

(p) La Partie du Sud est à 28, & la Partie du Nord à 29.

(q) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.


VÜE DU PIC DE TENERIFE, A 34 LIEÜES AU NORD OUEST.
1. Ile de Gomera, qui se presente a 45 lieües, comme un petit nuage.
2. Tenerife. 3. Le Pic.
4 Partie de la grande Canarie.
1
2
3
4
GEZIGT van de PIEK van KANARIE, op XXXIV MYLEN ten NOORD WESTE.
1. 't Eiland GOMERA, 't geen zig op XLV MYLEN, als een KLYNE-WOLK vertoond.
2. TENERIFFA. 3. De PIEK. 4. Gedeelte van GROOT-KANARIE.
VÜE DU PIC, AU DESSUS DU CÔTÉ D'OUEST DE GOMERA,
5. Le Pic. a 15 lieües de distance. 6. Ile de Gomera.
5
6
GEZIGT van de PIEK, boven de WEST-ZYDE van GOMÉRA,
op XV MYLEN Afstand. 5. De PIEK. 6. 't Eiland GOMERA.
J. v. Schley direx.

les plus nombreuses Flottes peuvent trouver (r) une retraite sûre & commode; mais la Côte est dangereuse au Nord-Est, & la mer y bat furieusement contre une multitude de rocs.

SCORY. 1600.

(r) Hawkins, *ubi sup.* pag. 24.

§. IV.

Trois Voyages au sommet du Pic de Ténérife, avec des observations sur l'origine des Guanches, & sur les Caves des Morts.

Remarques préliminaires sur les Auteurs de ces Relations.

IL manque tant de circonstances aux anciennes descriptions du Pic de Ténérife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici rassemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui sont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les seuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal éxact de ce voyage. La première est du Chevalier Scory, Homme de sçavoir, qui a fait sur l'Isle de Ténérife & sur le Pic, des observations, dont Purchass à publié l'Extrait (a). Mais cet Editeur en ayant négligé la datte, on est réduit à supposer (b) qu'elles sont de l'année 1600. L'Extrait est composé 1°. d'un voyage au Pic & des observations de l'Auteur. 2°. de ses Remarques sur la nature du terroir de Ténérife, & sur ses productions. 3°. d'un détail sur les anciens Habitans de l'Isle. 4°. d'une Description de Laguna. Le second & le dernier de ces articles ont déja trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la description de Nicols. Les deux autres vont entrer ici; mais il faut observer que Purchass suivant sa méthode ordinaire, qui est de mutiler grossièrement ses meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier; de sorte qu'on ignore à quoi le reste avoit rapport.

LE second voyage au Pic est inseré dans l'Histoire de la Société Royale de Londres (c) par le Docteur Sprat, ensuite Evêque de Rochester: elle y est sans nom d'Auteur & sans datte; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonstances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troisième voyage est de M. Edens, qui le fit en 1715, & qui a consenti que sa Relation fut inserée (d) dans les Transactions de la Société Royale. Comme ces trois piéces sont extrêmement curieuses, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici séparément; & pour n'y laisser rien à desirer, on y joindra plusieurs observations sur l'Histoire naturelle de Ténérife, communiquées par l'Auteur de la seconde Relation.

Description du Pic de Ténérife, & Recherches sur les Guanches.

LA fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Ténérife, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend

(a) Voyez *Pilgrim.* pag. 785.

(b) Il est certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canaries en 1582, mais il paroît ensuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(c) Publié pour la première fois en 1667, *in* 4°. 200. pages.

(d) Nombre 345, pag. 317; & dans l'Abrégé des *Jones*, Vol. V. Part. II. pag. 147.

SCORY. 1600.

étend sa base jusqu'à (e) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demies de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue, comme un pain de sucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de ressemblance; elle est plate néanmoins, à l'extrémité, dans l'étendue de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant sept lieuës sur des Mules ou sur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun est obligé de porter ses provisions de vivres.

Manière de monter au Pic de Ténérife.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les espéces; & le terrein est même arrosé de petits ruisseaux sortant de leurs sources, qui venant à se joindre, descendent jusqu'à la mer en larges torrens, surtout lorsqu'il arrive quelque pluye violente qui les grossit. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable; & l'on est forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour seulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieuës du sommet, où la chaleur n'est pas moins (f) extrême qu'au fond de la Vallée; ainsi par une raison toute opposée, on est obligé de marcher du côté du Nord, & seulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage est le cœur de l'Eté, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au sommet vers la fin de la nuit, on peut y passer quelques heures; mais il est impossible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Est, des vapeurs si ardentes qu'on les croiroit sorties d'un four enflamé.

On ne peut s'arrêter longtems au sommet.

Il est remarquable que du sommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorsqu'il est monté sur l'horison, que lorsqu'on le voit au-dessous de soi, & qu'il semble tourner sur son centre. Le Ciel y est fort clair & fort serein. Il n'y tombe jamais de pluye, & le vent ne s'y fait jamais sentir (g); on rapporte la même chose du Mont Olympe. Quoique l'Isle soit si remplie de Rochers qu'on en compte jusqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, divisée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'est au fond que les nuées, qu'on a plusieurs milles (h) au-dessous de soi.

Le Soleil paroît tourner sur son centre.

Toute la partie d'en haut est ouverte & stérile, sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Il en sort du côté du Sud plusieurs ruisseaux de souffre qui descendent dans la région de la neige: aussi paroît-elle entremêlée dans plusieurs endroits de veines de souffre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Eté. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaisseau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuse grosseur; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*, [dans lequel on fait bouillir toutes les ☞ Provisions

Ruisseaux de souffre.

(e) Ville Maritime, au côté Nord-Ouest de l'Isle, & au Sud d'Oratava.

(f) Elle pouvoit venir alors de quelque effervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur excessive.

(g) D'autres ont trouvé au sommet, du vent & du froid. Scory est le seul qui parle ☩ de ce tournoyement du Soleil, [& de ces vapeurs ardentes, qui viennent du côté de l'Est].

(h) Dans l'Anglois il y a *plusieurs furlongs*, ce sont des mesures de chemin, dont huit font un mille. R. d. E.

Provisions de l'Enfer.] Mais les Naturels de l'Isle étoient persuadés sérieusement que c'est l'Enfer, & que les ames des méchans y faisoient leur séjour, pour être tourmentées sans cesse, tandis que celles des bons habitoient l'agréable Vallée, où l'on a bâti la Ville de Laguna: en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, ni de perspective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine, [qui est arrosée par quantité de ruisseaux formés par la réunion de divers filets d'eau, qui descendent des montagnes.]

Scory. 1600.

Idée des anciens Habitans.

On connoît peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des Espagnols; ils le sont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas cessé de subsister dans la Ville de Candelaria, ressemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, [Gentilhomme François,] qui découvrit le premier leurs Isles, les représente (*i*) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu; mais au contraire le Chevalier Scory assûre qu'ils reconnoissoient un pouvoir suprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Achuhuchumar, Achguaya-xerax, qui signifient le plus grand, le plus sublime, le conservateur de tout ce qui éxiste. Lorsqu'ils manquoient de pluye, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des Saisons & par quelqu'autre disgrace, ils conduisoient leurs moutons & leurs chèvres dans un lieu destiné aux éxercices de Religion; & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs mères, ils tiroient du sang à tous leurs Troupeaux, dans l'opinion, que c'étoit le moyen d'appaiser la colère divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'Immortalité & d'une punition future du crime, puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'Enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayotta; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

Origine des Guanches.

Sacrifice fort singulier.

Dans les affaires civiles, ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils se reconnoissoient les Vassaux; & le serment de leur soûmission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux, sans y admettre les Bâtards: ils avoient un certain nombre de Loix, auxquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature: on en voit encore un très-grand nombre, [entre lesquelles on croit distinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation.] L'Isle de Ténérife fut gouvernée long-tems par un seul Roi, qui portoit le nom d'*Adexe*: ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Père, divisèrent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Frères. Il s'éleva, entr'eux & leurs Successeurs, des guerres qui affoiblirent insensiblement la Nation; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux, particulièrement des Chèvres mouchetées, dont ils faisoient beaucoup d'estime, [& qu'ils regardoient

Leur Gouvernement civil.

Cause de leurs guerres.

(*i*) Ce n'est pas le seul éxemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont représenté comme Athée, & qu'on a trouvé dans la suite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injustice. [Peut-être n'y a-t-il aucune Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne croye pas en un Etre suprême. Cette croyance se répand par-tout où il y a la moindre lueur de raison.]

SCORY. 1600.

doient comme des animaux sacrés:] il y a beaucoup de ressemblance, pour la taille & la couleur, entre leurs Chèvres & les Daims d'Angleterre.

Leurs Mariages.

ILS avoient une forme établie pour les Mariages: elle consistoit à demander le consentement des Pères avec quelques cérémonies; mais après l'avoir obtenu, il y avoit peu de formalités pour la consommation: aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer successivement plusieurs autres, avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passoient pour illégitimes: le Roi seul étoit exempt de cette loi, en faveur de la succession; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa Sœur. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une sorte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race.

Exercices de leurs jeunesses.

LES Jeunes-gens s'éxerçoient à sauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais sur-tout à la danse, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La vertu & l'honnête simplicité étoient en si haute recommandation parmi eux, que, par une loi inviolable, ceux qui faisoient quelque violence à une femme, étoient punis de mort.

Géans.

LA plûpart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne compléxion. Il s'y trouvoit quelquefois des Géans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & son corps, qui fut trouvé dans la caverne sépulchrale des Rois de Guymur, de la race desquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'Isle, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, sur-tout les Femmes, qui avoient aussi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une casaque courte de peau d'agneau, sans manches & sans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les Femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette casaque se nommoit *Tamarce*; mais la modestie leur y faisoient joindre une autre robe de peau, qui descendoit par dessous, jusqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indécence pour leur séxe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les ensevelissoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (*k*).

Habillement des Guanches.

Leurs Alimens.

POUR Alimens, les Guanches semoient de l'orge & des fèves; le froment leur étoit inconnu. Ils faisoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en use en Espagne, ils en tiroient la farine, pour en composer une sorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'est ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faisoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chèvre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Il s'assembloient alors, pour joindre d'autres réjouissances à la bonne chère. Leur Roi, qui présidoit à ces assemblées, distribuoit de sa propre main trois Chèvres à chaque bande, composée de vingt Guanches, & du Giffio,

(*k*) L'article qui regarde la sépulture des Morts, & toutes les cérémonies des cavernes sépulchrales est renvoyé à la fin de la troisième Relation. [Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds paroît une éxagération.]

Giffio à proportion: après quoi toutes les bandes venoient fucceffivement devant le Monarque, & montroient leur habileté [à fauter, à courir, à luter, à lancer le javelot, à danfer, &] dans tous les éxercices dont l'ufage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armiftice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverfer le Pays de leurs ennemis; & fouvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des feftins mutuels avec un parfait oubli de toutes fortes de reffentimens. Dans la faifon d'enfemencer les terres, le Roi faifoit des lots de chaque canton, & les diftribuoit entre les Hommes. On fe fervoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles myftérieufes en y jettant la femence; tous les ouvrages domeftiques étoient le partage des Femmes.

SCORY. 1600. Leurs Fêtes.

ILS ont une forte de fruit qu'ils nomment Mozan, de la groffeur d'un pois: il eft d'abord très-verd; enfuite rougiffant à mefure qu'il meurit, il devient enfin très-noir. On le compareroit à nos grofeilles noires, s'il n'étoit d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en fucent que le jus [qu'ils nomment Joya:] Ils en font une efpèce de miel, qu'il appellent Chacerguen. Le Mozan fe cueille fort meur: on le laiffe fécher au foleil pendant fept ou huit jours; enfuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, jufqu'à ce qu'il s'épaiffiffe en fyrop. C'eft la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont auffi l'ufage de la faignée aux bras, aux temples & au front; mais leur lancette n'eft qu'un cizeau (*l*) fort aigu.

Fruit qu'ils nomment Mozan, & fon ufage.

Second Voyage au Pic de Ténérife.

QUOIQUE le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il affûre que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes-gens, dont le témoignage ne fouffre aucune exception. Après s'être pourvûs d'un Guide, de Chevaux & de Domeftiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Ténérife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arrivèrent à huit heures du matin au pied de la Montagne (*m*), où ils s'arrêtèrent fous un grand Pin, pour s'y rafraîchir jufqu'à deux heures après-midi; enfuite continuant leur chemin au travers de plufieurs montagnes fabloneufes & ftériles, fans y trouver un feul arbre, ils eurent beaucoup à fouffrir de la chaleur jufqu'au pied du Pic, où ils ne trouvèrent pour abri que de gros Rochers, qui fembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

ANONYME. 1652. Départ d'Oratava.

A fix heures du foir ils commencèrent à monter le (*n*) Pic; mais après avoir marché l'efpace d'un mille, ils trouvèrent le chemin fi difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laiffer derrière eux avec leurs Domeftiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs reffentirent des foibleffes & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomiffemens

Les Voyageurs reffentent des foibleffes & des tranchées.

(*l*) *Angl.* qu'un caillou. R. d E.

(*m*) *Angl.* au fommet de la première montagne qui eft vers le Pic. R. d. E.

(*n*) On l'appelle proprement *Teitbe*, *Teyde* & *Terraira*. [C'eft par excellence qu'on le nomme fimplement le Pic de Ténérife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage fe fait d'un côté du Pic différent de l'autre.]

ANONYME. 1652.

vomissemens & des tranchées; mais ce qui parut encore plus surprenant, le crin des chevaux se dressa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barrils, ils le trouvèrent si froid qu'ils n'en purent boire sans l'avoir fait chauffer: cependant l'air étoit calme & modéré; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint si violent & si froid, qu'étant forcés de s'arrêter sous les rocs, ils y allumèrent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencèrent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'espace d'un mille, un des Voyageurs se trouva si mal qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reste de la Compagnie continua sa marche jusqu'au pain de sucre, [c'est-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme.] La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combatre fut le sable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des souliers, dont la semelle étoit plus large d'un doigt que le cuir supérieur: ils gagnèrent avec beaucoup de peine le dessus des Rochers noirs, qui est plat comme un pavé. Comme il ne leur restoit plus qu'un mille jusqu'au sommet, ils sentirent redoubler leur courage; & sans être tentés de se reposer, ils gagnèrent enfin le sommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée aussi épaisse qu'elle leur avoit paru d'en bas; mais ils n'y sentirent que des exhalaisons assez chaudes, dont l'odeur étoit celle du souffre, [& qui les incommodoient fort au visage.]

Souliers pour marcher dans le sable.

Sommet du Pic, & ce qu'on y trouve.

Dans la dernière partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux; mais ils le trouvèrent si violent au sommet, qu'ayant voulu commencer par boire la santé du Roi, & faire une décharge de leurs fusils, à peine pouvoient-ils se soûtenir. Ils avoient besoin de réparer leurs forces, que la fatigue avoit épuisées. Leur surprise augmenta beaucoup, lorsqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouvèrent sans force; le vin au contraire leur parut plus vif & plus spiritueux qu'auparavant.

Forme & qualités de la Chaudière.

Le sommet du Pic, sur lequel ils étoient, sert comme de bord au fameux gouffre que les Espagnols appellent *Caldera*: Ils jugèrent que l'ouverture peut avoir une portée de mousquet de diamétre; & qu'elle s'étend vers le fond l'espace d'environ quatre-vingt verges. Sa Forme est celle d'un entonnoir; ses bords sont couverts de petites pierres tendres (o), mêlées de souffre & de sable, entre lesquelles il s'éxhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui sont si dangereuses, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre assez grosse, faillit d'être suffoqué. Les Pierres mêmes sont si chaudes qu'on ne peut y toucher sans précaution. Personne n'ôsa descendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrain s'enfonçant sous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les risques, & qu'étant parvenus jusqu'au fond, ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une espèce de souffre clair, qui paroît comme du sel sur les pierres.

Ce qu'on découvre du sommet du Pic.

Du haut de cette célèbre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en est à quatorze lieuës; l'Isle de Palma qui en est éloignée de dix-huit, celle de Goméra qui n'en est qu'à sept lieuës, & celle de

(o) *Angl.* de petites pierres détachées. R. d. E.

de Ferro à plus de vingt; mais leur vûe s'étendoit à l'infini fur la furface de l'Océan, & l'on en doit juger par une fimple remarque: c'eft que la diftance de Ténérife à Gomera, qui eft de fept lieuës, ne paroiffoit pas plus grande que la largeur de la Tamife. ANONYME. 1652.

AUSSI-TÔT que le Soleil parut à l'Horifon, l'ombre du Pic parut couvrir non-feulement l'Ifle de Ténérife & celle de Gomera, mais toute la Mer, auffi loin que les yeux pouvoient s'étendre; & la pointe du Mont fembloit tourner diftinctement (p), & fe peindre en noir dans les airs. Lorfque le Soleil eût acquis un peu d'élévation, les nuées fe formèrent fi vîte qu'elles firent perdre tout-d'un-coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Ifle de Ténérife, à la réferve de quelques pointes des montagnes voifines qui fembloient percer au travers. Nos obfervateurs ne pûrent fçavoir fi ces nuées s'élèvent quelquefois au-deffus du Pic même; mais quand on eft au-deffous, on s'imagineroit qu'elles font fufpendues fur la pointe, ou plûtôt qu'elles l'enveloppent; & cette apparence eft conftante pendant les vents de Nord-Oueft: c'eft ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognoftic certain de quelque tempête.

Effets du Soleil dans ce lieu.

UN des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au fommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert fous un roc, pour fe garantir de la fraîcheur de l'air, il s'apperçut bientôt que fes habits étoient fort humides; il jetta les yeux autour de lui, & fa furprife fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des rocs. Il remarqua auffi que du fommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui fe raffemblent ou qui fe difperfent fuivant la facilité qu'elles trouvent à leur paffage.

Humidité au fommet du Pic.

APRÈS avoir paffé quelque tems au fommet du Pic, les Anglois defcendirent par une route fablonneufe jufqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de fucre; & comme elle eft fi roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur caufa de l'admiration: fa forme eft celle d'un four, dont l'ouverture feroit au fommet. Ils eurent la curiofité d'y defcendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domeftiques. La profondeur de cette cave eft de dix verges, & fa largeur de quinze. En defcendant, ils furent obligés de s'arrêter fur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui eft directement au-deffous de l'ouverture de la cave. Il a fix braffes de profondeur, fans que les Anglois puffent juger fi c'eft une fource d'eau vive, ou l'affemblage de la neige fondue, ou la diftillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons fufpendus, qui defcendent jufqu'au tas de neige, dont le fond eft rempli; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid quittèrent ce lieu pour continuer de defcendre. Ils arrivèrent à Oratava, vers cinq heures du foir, le vifage fi rouge & fi cuifant, que pour fe rafraîchir, ils furent obligés de fe faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs.

Cave ou Grotte fingulière.

LA

(p) *Angl.* & vers le bord de l'horizon, la pointe du mont fembloit fe relever diftinctement. R. d. E.

ANONYME. 1652.

Hauteur du Pic, sa stérilité.

La hauteur perpendiculaire du Pic est d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, de buissons [ni d'arbres, excepté de Pins;] mais au milieu du sable blanc, ils remarquèrent une plante qui a quelque ressemblance avec le Jonc (q). Près du lieu où ils avoient passé la nuit, ils découvrirent aussi plusieurs de ces Cannes quarrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols: leur racine a presqu'un demi-pied de largeur, & les scions sont hauts de sept à huit pieds. Ils portent au sommet un petit fruit rouge, qui rend, en le pressant, une sorte de lait si venimeux, que si l'on en distille sur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber aussi-tôt le poil. Il s'en trouva de secs, dont les Anglois se servirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'est pas propre au Pic de Ténérife. Elle croît dans toutes les parties de l'Isle, & quelques Naturalistes la prennent pour une espèce d'Euphorbium.

Espèce d'Euphorbium.

Troisième Voyage au Pic de Ténérife, par M. Edens.

EDENS. 1715.

Le Mardi 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du soir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domestiques & des chevaux pour le transport de leurs provisions, partit du Port d'Oratava: leur Guide étoit le même qui en avoit servi depuis plusieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

Départ d'Oratava.

Ils arrivèrent avant minuit à la Ville d'Oratava (r), qui est à deux milles du Port; & suivant les instructions du Guide, ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Détail de la route.

Le jour suivant, à une heure du matin, ils s'avancèrent jusqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. Delà, suivant le pied de la montagne, ils gagnèrent une plaine que les Espagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'est-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le suppose, d'un trou très-profond qu'on trouve un peu plus loin sur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui descend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aisés, ils arrivèrent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Espagnols appellent *la Cruz de la Solera*, [& qui est faite d'une piéce de Solera, c'est-à-dire d'une longue perche, qui a un trou à chacun de ses bouts. Les Espagnols s'en servent pour trainer du bois qu'ils attachent à une extrémité, tandis que des bœufs sont attelés à l'autre. On dit que cette croix a été mise dans cet endroit, parce que quelqu'un y a été tué.] Delà nos Voyageurs apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils eussent monté presque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

UN

(q) *Angl.* ils remarquèrent une sorte de Genets fort touffus. R. d. E.

(r) La Ville & le Port sont sur la Côte du Nord.

UN demi-mille plus loin, ils se trouvèrent sur le dos d'une montagne fort rude & fort escarpée, qui se nomme *Caravalla*; nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'observer: Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la manière dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui ressemble à la partie d'avant d'une Caravelle (*s*), on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent plusieurs ruisseaux de souffre enflamé, qui descendoient de la montagne en serpentant (*t*), & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le souffre avoit commencé à s'enflamer. Ils eurent le même spectacle la nuit suivante, lorsqu'ils se retirèrent sous les rocs pour s'y reposer; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient ensuite ces ruisseaux ardens (*v*).

EDENS. 1715. Quantité de pins sur les montagnes.

Ruisseaux de souffre enflamé.

VERS cinq heures du soir ils arrivèrent au sommet de la Montagne, où ils trouvèrent un fort gros arbre, que les Espagnols appellent *el Pino de la Merienda*, c'est-à-dire, l'arbre de la Colation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de térébentine. Nos Anglois en allumèrent un grand, à peu de distance, & s'arrêtèrent pour se rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux déserts & sabloneux. Depuis cet endroit jusqu'assez près du Pain de sucre, on est fort incommodé par l'abondance du sable.

Lapins qui habitent ces lieux.

ILS se remirent en marche vers six heures; & trois quarts d'heure après ils arrivèrent à *Portillo*, c'est-à-dire, à l'ouverture de plusieurs grands rocs, d'où ils recommencèrent à découvrir le Pic, qui ne leur paroissoit plus qu'à deux lieuës & demie d'eux. Leur Guide les assûra qu'ils étoient à la même distance du Port. Mais le Pic ne cessoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A sept heures & demie, ils arrivèrent à *las Faldas*, c'est-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, jusqu'à la Stancha, qui n'est qu'à un quart de mille du pain de sucre, ils eurent à marcher sur de petites pierres si mobiles, que les chevaux y enfonçoient jusqu'au-dessus du pied. La couche en devoit être fort épaisse, puisque l'Auteur y fit un grand trou sans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort mobiles.

A mesure qu'on s'approche du Pain de sucre, on voit quantité de grands rocs dispersés, qui, suivant le récit du Guide, ont été précipités du sommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve aussi des tas, qui ont plus de soixante toises (*x*) de longueur; & l'Auteur observe que plus ils sont loin du pied du Pic, plus ils ressemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui sont moins éloignés paroissent plus noirs & plus solides. Il y en a même qui ont la couleur du cailloux, avec une sorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été altérés par le feu: au lieu que la plûpart des autres tirent beaucoup sur le charbon de forge; ce qui ne laisse pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent,

Effets des Volcans.

(*s*) L'Auteur remarque qu'une Caravelle est un Bâtiment de structure antique, & qui étoit fort en usage autrefois en Espagne. Elle est mal façonnée de tous côtés; sa proue est aigue; ses mâts panchent en avant; ses voiles sont triangulaires; & reçoivent mieux le vent que les autres, mais elles ne sont pas si commodes à manier.

(*t*) *Angl.* Ils virent à une hauteur peu considérable dans l'Air, du souffre enflamé comme une fusée, qui retomba en forme de rayons de feu. R. d. E.

(*v*) *Angl.* mais ils ne purent remarquer si ces Feux produisoient quelque bruit. R. d. E.

(*x*) *Angl.* soixante verges. R. d. E.

EDENS. 1715.

nent, ils n'ayent souffert les impressions d'une ardente chaleur. [Il y en a quelques-uns qui sont poussés hors de la Caldera, ou du Goufre, qui est au haut du Pic, & d'autres sortent d'une Cave ou Citerne qu'on voit en y allant, & (y) que quelques Voyageurs ont cru n'avoir point de fond.]

La Stancha, où les Voyageurs passent la nuit.

A neuf heures, les Voyageurs arrivèrent à la Stancha, un quart de mille au-dessus du pied du Pic, au côté de l'Est. Ils y trouvèrent trois ou quatre grands rocs, durs & noirs, qui s'avancent assez pour mettre plusieurs personnes à couvert. Ils placèrent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencèrent par se livrer tranquillement au sommeil. Ensuite leurs gens préparèrent diverses sortes de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur dessein étoit de se reposer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour observer mille objets qui le frappoient d'admiration. A l'Est du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de distance plusieurs montagnes, qui s'appellent *Malpesses*; & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puisse douter, à la vûe des rocs noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui ressemblent à tout ce qu'on rencontre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réfléxions d'Edens, rien n'est comparable à cet amas confus de débris entassés les uns sur les autres, qui peuvent passer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir; mais étant reposés de la fatigue qui les avoit forcés d'abord au sommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit si peu commode; & leur unique ressource fut de jouër aux cartes pendant le reste de l'après-midi; [tandis que Edens s'amusoit plus agréablement à contempler les différens objets qui s'offroient à sa vûe.] Vers six heures du soir, ils découvrirent la grande Canarie, qu'ils avoient à l'Est quart au Nord.

Les Voyageurs ne peuvent dormir.

La faim redevint si pressante, qu'on fit un second repas avant neuf heures. Chacun se promit ensuite de pouvoir dormir sous le rocher. On se fit des lits avec les habits, & l'on choisit des pierres pour oreillers. Mais il fut impossible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient persécutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un si grand nombre dans un lieu où l'air est si rude & si perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y sont attirées par les chèvres, qui grimpent quelquefois sur ces rocs; d'autant plus que dans une caverne fort proche du sommet de la montagne, il trouva une chèvre morte. Elle n'avoit pû monter si haut sans beaucoup de peine; & s'étant sans doute échauffée dans sa marche, le froid l'avoit saisie jusqu'à lui causer la mort. A moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit morte de [faim, ou peut-être] de quelque vapeur sulphureuse qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoûte qu'elle s'étoit séchée jusqu'à tomber presqu'en poudre. Enfin le Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on se remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus

Ils sont surpris de trouver beaucoup de mouches.

(y) C'est la Cave qui est située au pied du *Pain de sucre*, & dont il est parlé dans le Journal précédent.

plus de mener les chevaux, on laissa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

EDENS. 1715.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

ENTRE la Stancha & le sommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La première est parsemée de petits cailloux, sur lesquels il est aisé de glisser. L'autre n'est qu'un amas monstrueux de grosses pierres, qui ne tiennent à la terre que par leur poids, & qui sont mêlées avec beaucoup de confusion. Après s'être reposés plusieurs fois, les Voyageurs arrivèrent au sommet de la première montagne, où ils prirent quelques rafraîchissemens. Ensuite ils commencèrent à monter la seconde, qui est plus haute que la première, mais plus sûre pour la marche, parce que la grosseur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en essuyèrent pas moins de fatigue pendant une grosse demi-heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de sucre, qui leur avoit été caché par l'interposition des deux montagnes.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de sucre.

AU sommet de la seconde, ils trouvèrent le chemin assez uni, dans l'espace d'un quart de mille, jusqu'au pied du Pain de sucre, où regardant leurs montres, ils furent surpris qu'il fût déja trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune se faisoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient sur la mer des tas de nuées, qui paroissoient au-dessous d'eux comme une Vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent assez frais au Sud-Est quart au Sud où il demeura presque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demi-heure qu'ils furent assis au pied du Pain de sucre, ils virent sortir en plusieurs endroits une vapeur semblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages disparoissoit bientôt & faisoit place à d'autres petits tourbillons qui suivoient les premiers. A trois heures & demie, ils se remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelqu'autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au sommet dans l'espace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reste de la Compagnie n'y arrivèrent qu'à quatre heures.

Forme & étendue du sommet du Pic.

Goufre nommé Caldera.

LE sommet du Pic est un Ovale, dont le plus long diamétre s'étend du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toises (z) de longueur, sur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand goufre, qu'on a nommé *Caldera*, c'est-à-dire la Chaudière, dont la partie la plus profonde est au Sud. Il est assez escarpé sur tous ses bords; & dans quelques endroits il ne l'est pas moins que la descente du Pain de sucre. Toute la Compagnie descendit jusqu'au fond, où elle trouva vers quarante toises (a) de profondeur, des pierres si grosses que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la Chaudière, peut se paîtrir comme une sorte de pâte; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du souffre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorsqu'on y leve une pierre on y voit du souffre attaché. Au-dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir long-tems la main. La cave, où Edens trouva une chèvre morte, est au Nord-Est quart à l'Est, dans l'enceinte du sommet. Le Guide l'assûra qu'il s'y distilloit souvent du véritable esprit de souffre; mais ce Phénoméne ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y passèrent.

Diverses observations sur le Pic.

EDENS

(z) *Angl.* cent-quarante Verges. R. d. E. (a) *Angl.* quarante Verges. R. d. E.

EDENS. 1715.

EDENS obſerve que c'eſt une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de quelques Relations, que la reſpiration ſoit difficile au ſommet du Pic: il rend témoignage qu'il n'y reſpira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air auſſi froid qu'il l'eut jamais reſſenti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer ſans ſes gants. Il tomba une roſée ſi abondante que tout le monde eut ſes habits mouillés. Cependant le Ciel ne ceſſa point d'être fort ſerein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent ſur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit juſqu'à l'Iſle de Gomera; & celle du ſommet leur paroiſſoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de ſucre. Mais les nuées étant aſſez épaiſſes autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Iſles que la grande Canarie & Gomera.

Cave ou Citerne qu'Edens trouve à ſon retour.

A ſix heures du matin, ils penſèrent à partir pour retourner ſur leurs traces. A ſept heures, ils arrivèrent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui paſſe pour être ſans fond. Leur Guide les aſſûra que c'étoit une erreur, & que ſept ou huit ans auparavant, il l'avoit vûe à ſec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne peut avoir trente-cinq braſſes de long ſur douze de large, & que ſa profondeur ordinaire eſt d'environ quatorze braſſes. Elle a ſur ſes bords une matière blanche, que les Anglois, ſur la foi de leur Guide, prirent pour du ſalpêtre. Il s'y trouvoit auſſi dans pluſieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de ſucre. Mais il n'en avoit jamais bû de ſi froide. [A l'entrée de la Caverne, la glace étoit rompue, ☞ & faiſoit voir les pierres qui étoient au fond.] Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginèrent que l'eau couloit dans la citerne.

Caverne ſépulchrale.

TROIS ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de ſquelletes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur ſi extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Géans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne (*b*).

LE 15 d'Août, ils rentrèrent à ſix heures du ſoir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

Conjecture ſur l'origine du Pic, avec la Deſcription de la Cave des Morts, & des Momies de l'Iſle Ténérife.

ANONYME. 1652. A qui l'on doit ces obſervations.

L'AUTEUR de la ſeconde Relation du Pic, y joint un détail curieux ſur l'Iſle de Ténérife, & ſur les Habitans. Elle n'eſt pas ſon ouvrage; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vêcu vingt ans dans cette Iſle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverſes remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réſervé ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle de l'Iſle, & les Momies qu'on y a trouvées,

(*b*) C'eſt apparemment une de ces Caves ou Grottes qu'on a déja vûes dans l'article précédent, [& où les Guanches mettoient leurs ☞ morts.]

vées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curiosité que le Pic même.

ANONYME. 1652.

Explication physique des apparences du Pic & des environs.

L'OPINION du Médecin, ou du Marchand, est que tout le terroir de Ténérife étant imprégné de souffre, a pris feu dans (c) les anciens tems; & que l'Isle entière, ou la plus grande partie, a sauté tout-à-la-fois. Alors sont sortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vastes rocs, qui paroissent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Isle; mais particulièrement dans la partie du Sud-Ouest: & suivant les mêmes idées, la plus grande partie du souffre s'étant trouvée au centre de l'Isle a soulevé le Pic à cette hauteur prodigieuse qui fait (d) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur est persuadé que ceux qui observeront attentivement, sur les lieux, la situation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout-d'un-coup dans son opinion; car ces grandes masses sont couchées autour du Pic, à trois ou quatre milles de distance, l'une sur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du souffre, a crevé tout-d'un-coup, pour vomir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par dessus les autres, sur-tout vers le Sud-Ouest; car dans cette partie de l'Isle, depuis le sommet du Pic jusqu'à la Côte, on voit non-seulement de vastes amas de ces rocs brûlés, mais jusqu'aux traces d'une infinité de fleuves de souffre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir, que la stérilité paroît son partage éternel. Du côté du Nord on ne voit presqu'aucun rocher.

Mines & Minéraux.

L'AUTEUR conçoit que dans le tems de la grande éruption, il sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces sur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particulièrement dans les *Azulcios*, qui sont de hautes montagnes de cette partie Sud-Ouest, où peu de personnes ont pénétré. Mais l'Auteur, qui se vante d'avoir eu le tems & la curiosité de les visiter, rend témoignage qu'il y a vû, dans plusieurs endroits, de la terre blanchâtre (e), mêlée de pierres bleues, qui sont couvertes d'une rouille jaune, semblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué aussi de petites sources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre. Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, assûroit qu'ayant apporté sur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes Occidentales, répétoit souvent qu'il ne doutoit pas que l'Isle de Ténérife n'eût d'aussi bonnes Mines que celles du Méxique & du Pérou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuillères d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuses, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de safran, qui a le goût du fer.

Faits qui servent de preuves.

LE même Ecrivain nous apprend que l'Isle est remplie de sources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait (f); & qu'à Laguna, où l'eau est rare, on l'épure

(c) Voyez l'Histoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, pag. 204.

(d) On prétend que le Pic de St. Philippe ou de Fuégo, une des Isles du Cap-Verd, s'est formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces Isles, pag. 416.

(e) *Angl.* de la terre bleuâtre. R. d. E.

(f) L'eau qui a ce goût n'est pas estimée des Mariniers; ils la croyent mêlée d'eau de Mer.

ANONYME. 1652.

pure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plûpart des obſervations de Nicols.

Caves des morts. A quel titre l'Auteur les viſite.

A l'égard des enterremens, il raconte que ſa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des ſervices conſidérables aux Inſulaires, il obtint d'eux la liberté de viſiter leurs Cavernes ſépulchrales; ſpectacle qu'ils n'accordent à perſonne, & qu'on ne peut ſe procurer malgré eux, ſans expoſer ſa vie au dernier danger. ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs Ancêtres; & la curioſité des Etrangers paſſe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils ſont ſi fiers & ſi jaloux de leurs uſages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Eſpagnole en mariage. L'Auteur ſe trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée preſqu'uniquement par les deſcendans des anciens Guanches, eut le crédit de ſe faire conduire à leurs Caves. Ce ſont des lieux anciennement creuſés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur ſuivant la diſpoſition du terrain. Les corps y ſont couſus dans des peaux de chèvres, avec des courroyes de la même matière, & les coutures ſi égales & ſi unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe eſt éxactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cauſe beaucoup d'admiration, c'eſt que tous les corps y ſont preſqu'entiers; [mais ils ont perdu leur couleur & ſont un peu ridés.] On trouve également dans ceux des deux ſéxes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les lèvres, & la barbe; & juſqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés ſur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre ſi dur, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer.

Ce qu'il y trouve.

Découverte d'une cave & d'un corps.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chaſſe fort éxercée dans l'Iſle de Ténérife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & diſparut lui-même ſans qu'on pût reconnoître ſes traces. Un des Chaſſeurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des rocs & des broſſailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais ſa frayeur ſe fit connoître auſſi-tôt par ſes cris. Il y avoit apperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête repoſoit ſur une pierre, les pieds ſur une autre; & le corps ſur un lit de bois. Le Chaſſeur devenu plus hardi en ſe rappellant les idées qu'il avoit ſur la ſépulture des Guanches, coupa une grande piéce de la peau que le Mort avoit ſur l'eſtomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus ſouple que celle de nos meilleurs gants, & ſi éloignée de toute ſorte de corruption, que le même Chaſſeur l'employa pendant pluſieurs années à d'autres uſages. Ces cadavres ſont auſſi legers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vû quelques-uns de briſés, proteſte qu'on y diſtingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les artères, qui paroiſſent comme autant de petites cordes.

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres, une Tribu particulière qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conſervoit comme un myſtère ſacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu compoſoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne ſe méloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Iſle, la plûpart furent détruits par les Eſpagnols, &

leur



Cave Sépulcrale des Guanches.

GRAF-SPELONK der GUANCHOS.

Cochin filius inv. J. V. Schley sculp.

ANONYME. 1652.

leur secret périt avec eux, La tradition n'a conservé qu'un petit nombre d'ingrédiens qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graisse d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chèvre. Ils faisoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une espèce de lavande qui croît en abondance entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une substance gommeuse & glutineuse, qui se trouve sur le sommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une sorte de *Cyclamen* ou de Trufle, la sauge sauvage, qui croît par-tout dans les montagnes; enfin plusieurs autres simples qui faisoient dans ce mêlange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ses intestins, & le laver avec une lescive faite d'écorce de Pins, séchée au Soleil pendant l'Eté, ou dans une étuve en Hyver. Cette purification étoit répétée plusieurs fois. Ensuite on faisoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand soin de la laisser sécher à chaque reprise. On la continuoit jusqu'à ce que le baume eût entièrement pénétré les cadavres, & que la chair se retirant, on vît paroître tous les muscles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorsque le corps étoit devenu extrêmement leger. Alors on le cousoit dans des peaux de chèvres, comme on l'a déja fait observer. Il est remarquable que pour éviter la dépense, lorsqu'il étoit question des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient cousus aussi dans des peaux, mais auxquelles on laissoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient si fines, & passées si (g) proprement, qu'elles se conservent fort douces & fort souples jusqu'aujourd'hui.

Caves des Rois toûjours inconnues.

LES Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui sont les dépositaires d'un si respectable secret, & qui ne doivent jamais le révéler. Enfin l'Auteur observe que la grande Canarie a ses caves comme Ténérife, & que les Morts y étoient ensevelis dans des sacs; mais que loin de se conserver si bien, les corps y sont entièrement consumés.

LES Guanches ont dans ces lieux funébres des vases d'une terre si dure qu'on ne peut venir à bout de les casser. Les Espagnols en ont trouvé dans ☞ plusieurs caves, & [les pauvres gens] s'en servent au feu pour les usages de la cuisine.

Supplément de Scory.

IL ne reste pour la perfection d'un article si curieux, qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (h) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque séxe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de composer une certaine prépara-☞tion de poudres différentes [faites de genêt, d'une sorte de pierres, d'écorce de pins,] & de plusieurs herbes mêlées ensemble, & liées avec du beurre de chèvre, qu'après avoir lavé soigneusement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les exposant au Soleil & les tournant sans cesse jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement secs & roides: (le tems de cette

(g) Histoire de la Société Royale par Sprat, pag. 209. & suiv. On ne trouve rien qui puisse faire juger d'où cet art venoit aux Guan-☞ches. [Ceux qui les font venir d'Afrique pourroient rapporter leur secret à la même origine, & le faire remonter même jusqu'à l'Egypte.]

(h) Pilgrimage de Purchass, pag. 783.

ANONYME. 1652. te cérémonie régloit pour les Parens la durée du deuil) qu'ensuite on envelop-poit les corps dans des peaux de chèvres, cousues ensemble avec une adresse & une propreté merveilleuse; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Ministres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténérife avoit vû plusieurs de ces corps, qui étoient ensevelis depuis plus de mille ans. [Cependant il n'ajoûte point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité.] Purchass rend témoignage lui-même qu'il avoit vû deux de ces Momies à Londres (*i*).

(*i*) Pilgrim. de Purchass pag. 783.

§. VI.

Description de l'Isle de Madère.

NICOLS. 1560. *Sa découverte, son nom & sa situation.*

L'ISLE de Madère est située à 32 degrés de latitude du Nord, [au Sud-Ouest du Détroit de Gibraltar,] & à soixante-dix lieuës de l'Isle Ténérife au Nord-Est (*a*). Elle fut découverte par un Anglois, nommé *Macham*; mais conquise ensuite & possédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres sauvages de toutes les espèces, [comme Cèdres, Cyprès, Pins, &c.] dont elle étoit remplie. Cependant on fut persuadé assez long-tems qu'entre l'Isle de Palma & celle-ci, il y avoit une Isle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madère, [où Macham avoit abordé.]

Ses Villes, sa grandeur & ses productions.

MADÈRE produit un revenu considérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui se nomme Funchal, est fortifiée par un Château. Le Port est commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Eglise Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établissement du Clergé, [qui est sous la dépendance d'un Evêque.] Le Gouvernement est formé sur celui de Portugal, où l'appel des causes se porte en dernière instance.

[LE circuit de l'Isle est d'environ trente lieuës. Sa terre est haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croissent sur des montagnes, au travers desquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverses machines.] Elle a une seconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade est aussi fort avantageuse aux Vaisseaux; [Elle doit son nom à Macham, qui en a fait la découverte.] On compte dans l'Isle de Madère six (*b*) Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre. Elle produit une abondance extrême de toutes sortes de fruits; poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues; & des légumes de toute espèce. L'arbre qui donne le sang de dragon y croît aussi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ses excellens vins, qui se transportent dans tous les autres Pays du Monde.

Isle de Puerto-Santo.

DU côté du Nord, à douze lieuës (*c*) de distance, on trouve une autre Isle, nommée Port-Saint, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre

(*a*) Ou plûtôt suivant notre Carte dressée d'après des observations astronomiques, au Nord-Ouest ou au Nord quart à l'Ouest.]

(*b*) *Angl.* seize. R. d. E.

(*c*) L'Auteur s'est trompé en ne mettant que trois lieuës

CARTE DES ISLES DE MADERE ET PORTO SANTO,

Dressée sur les Journaux des plus habiles Navigateurs.

Echelle

Lieus Communes de France de 25 au Degré.

Schaal van 25 Gemeene-Fransse Mylen, uitmaakende eene Graad.

1 2 3 4 5 10 15 20 25 Lieues

M 30 — 15 — D 33 — 45 — M 30

ISLE DE PORTO SANTO

On ne connoit point de Mouillage dans cette Partie:
Men kend hier aan deeze Zyde geen Ankergrond.

ISLE DE MADERE

Sta. Cruz

Funchal

Fort

Manchico ou Maracalo

Les Isles Desertes:
De Woeste Eilanden.

J. V. Schley direx.

KAART van de EILANDEN van MADERA en PORTO SANTO,

Geschikt volgens de Daghregisters *der* bequaamste *ZEELIEDEN.*

propre œconomie. L'Isle de Madère produisant (*d*) peu de bled, ils se sont livrés à l'Agriculture, qui les rend indépendans du secours de leurs voisins. A six lieuës de Madère, du côté de l'Est, on trouve encore quelques Isles, nommées (*e*) les Déserts, qui dans une fort petite étendue ne produisent que de l'orchel & des chèvres.

NICOLS 1560.

Les déserts.

ENTRE Ténérife & Madère, la nature a placé, presqu'à la même distance de ces deux Isles, celle qu'on nomme les (*f*) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas plus d'une lieuë de tour, & l'on n'y a jamais vû d'arbre ni de fruit. Cependant les chèvres y trouvent de quoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

Les Sauvages.

SUPPLEMENT. Dapper & quelqu'autres Géographes, comptent Madère entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne sa Description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

IL est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madère (*g*) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, *les Madères*; [comme on n'en compte plus à présent qu'une, il faut que ce soit un ancien usage qui ait donné lieu à cette expression.] Nous n'avons aucune Relation particulière de ces deux Isles. La plûpart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumières sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverses Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (*h*) *Aluise de Cada Mosto*, qui étoit à Madère en 1455. Son voyage aux Isles du Cap-Verd est inséré dans la (*i*) Collection Italienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapellain (*k*) du Roi Guillaume, nous a donné dans son voyage de Surate en 1689 un Chapitre entier sur les propriétés de Madère. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son voyage de Guinée, du Brésil,

Remarques de divers Ecrivains.

Deux Isles sous le nom des Madères.

Trois Auteurs qui ont parlé de Madère.

(*d*) Elle en tire ordinairement sa provision de France & de l'Isle de Ténérife. Cependant il y a des années où elle peut se passer de ce secours. On assûre qu'en 1455, elle produisit trente mille *stores* Vénitiens, qui font dix-huit cens soixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(*e*) Le Chevalier Jean Narborough dit que les *Déserts* sont des Isles nues & stériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne sont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Est de Madère; qu'il y a de l'eau suffisamment dans l'intervalle, sans aucun danger pour les Vaisseaux. Voyez son Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3. Ces Isles sont appellées aussi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apperemment du nom *Deserts*. [On en compte trois.]

(*f*) Elle est au Nord de la Pointe Nord-Est de Ténérife, dont elle est éloignée de trente lieuës & soixante de Madère.

(*g*) Le Chevalier Richard Hawkins dit expressément que les Isles Madères sont au nombre de deux, l'une nommée la grande Madère, l'autre Porto-Santo. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, pag. 24.

(*h*) Son nom a déja paru dans les Sections précédentes.

(*i*) Volume I. pag. 97.

(*k*) Il servoit d'Aumônier sur le *Benjamin*. Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fondement dans sa Relation des Indes Orientales, imprimée en 1727 à Edimbourg, [comme n'ayant composé la plus grande partie de son ouvrage que sur les Relations d'autrui. En supposant la vérité de cette accusation, on est toûjours obligé de reconnoître qu'il y a dans son Livre plusieurs remarques très curieuses. Et loin que nous lui fassions un crime des informations qu'il a prises de différentes personnes, nous croyons au contraire qu'il faut blâmer la plûpart des Voyageurs de ce qu'ils ne font pas la même chose].

NICOLS. 1560.

Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas crû devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

Situation de cette Isle.

MADÈRE, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre 32 degrés douze minutes, & 32 degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnel (l) prétend que par de bonnes observations, il a trouvé que cette Isle est à 32 degrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est 18 degrés quinze minutes, de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les observations du Chevalier Narborough (m) placent 10 degrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madère est vers 32 degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Est de Ferro. Elle a soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur.

Sa grandeur contestée.

LE Docteur Fryer, dans sa Relation (n) de l'Inde Orientale, assûre que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténérife peut lui disputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madère cent quarante lieuës de circuit, & d'autres cent soixante; tandis que Cada Mosto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur observe (o) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais sans aucun Port. Puerto-Santo n'en est qu'à douze lieuës, & se découvre aisément dans un tems serein (p).

Différentes opinions sur sa découverte.

OVINGTON, dans son voyage de Surate, observe que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la première découverte de Madère à Jean Gonsalve & Tristan, sous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Isle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1342, un Gentilhomme Anglois (q) qui avoit épousé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour passer de Bristol en France, fut poussé par des vents impétueux jusques dans cette Isle. Il y prit terre; mais la trouvant sans Habitans & sans culture, il tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile & gagnèrent heureusement la Côte de Barbarie. Ils y trouvèrent quelques Portugais, auxquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Isle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver, si on leur fournissoit des Vaisseaux & des hommes. Cette offre parut si avantageuse aux Portugais, que l'ayant proposée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les secours qu'ils desiroient, avec lesquels ils trouvèrent effectivement l'Isle de Madère; & dans peu d'années, ils firent de ce Pays sauvage, un jardin de plaisir (r).

Première colonie envoyée à Madère.

SUIVANT Cada Mosto, le Prince Dom Henri envoya la première Colonie à Madère, vers l'année 1431, sous la conduite de Tristan Tessora & de Jean (s) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le

(l) Voyez son Voyage, pag. 3.

(m) Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3.

(n) Voyages de Fryer, pag. 3.

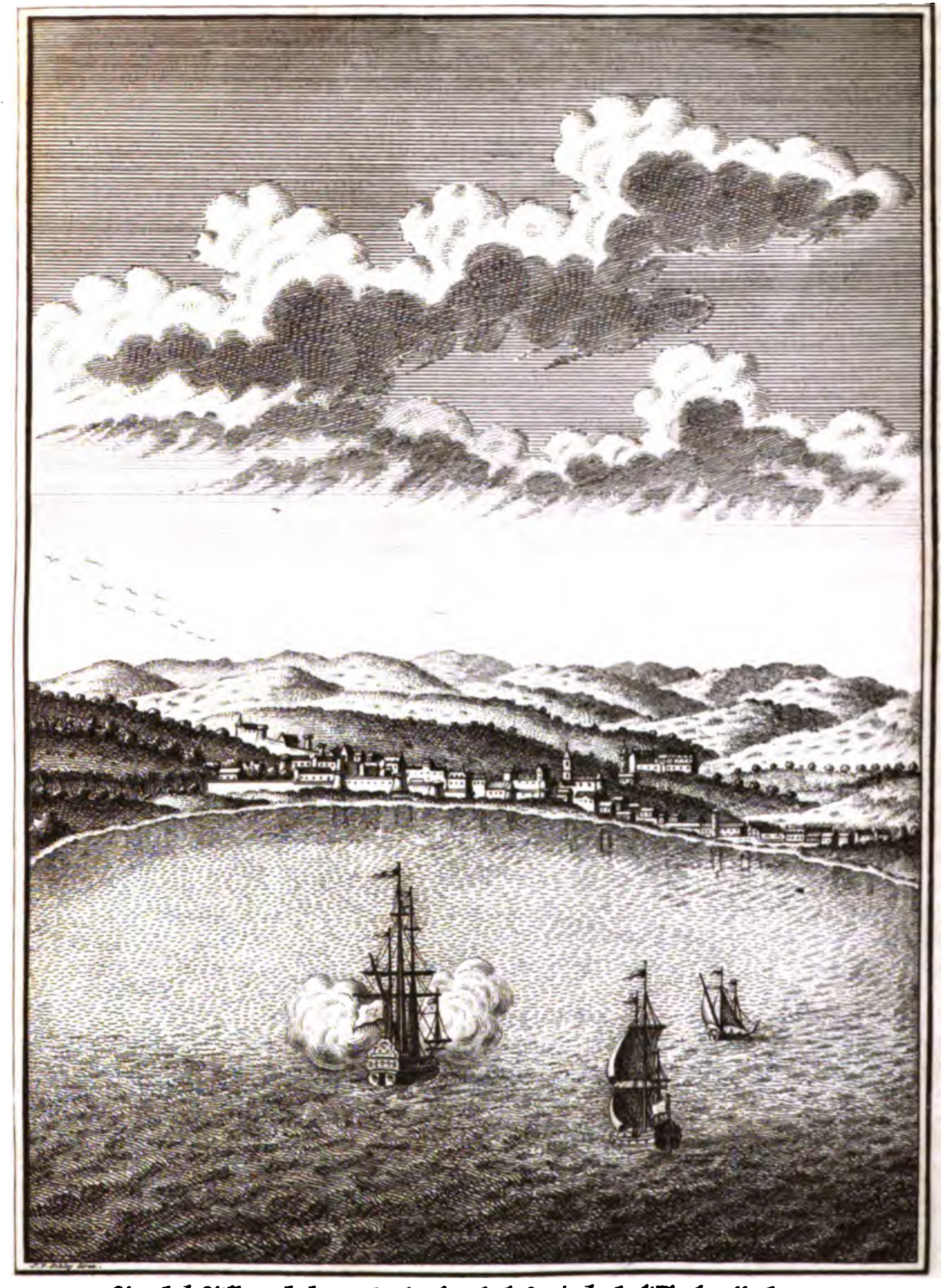
(o) Navigation de Cada Mosto, dans Ramusio.

(p) Voyez ci-dessus Tome I. aux premières pages.

(q) C'est Machan, dont on a déja parlé. Son histoire est racontée différemment au Tome I. & plus au long à la suite de cet article.

(r) Voyez son Voyage à Surate, pag. 4. & suiv.

(s) D'autres le nomment Gonzalve.



Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Île de Madere.
GEZIGT van de STAD en de RÉE van FUNCHAL, HOOFDSTAD van 't Eiland MADÉRA.

le partage de l'Isle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans pensèrent aussi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint si impossible de l'arrêter, que plusieurs personnes, entre lesquelles Gonzales (*t*) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en se retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurèrent dans l'eau jusqu'au cou, sans aucune nourriture. Madère étoit alors habitée dans (*v*) quatre parties; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins considérables; & la totalité des Habitans (*x*) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'est pas surprenant que depuis tant d'années ils se soient multipliés jusqu'à se trouver en état, suivant le récit d'Atkins, ☞ de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes sous les armes (*y*); [ce qu'ils ont déja pû faire depuis la Révolution arrivée en Portugal, lorsqu'en 1640 les Portugais sécouèrent le joug des Espagnols.]

NICOLS. 1560.

Forêts brûlées, & danger des Habitans.

En 1601, lorsque Moquet se trouvoit (*z*) dans cette Isle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garnison de l'un étoit composée d'Espagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madère, & qu'il devoit nommer Funchal, est située dans une Vallée, au pied d'une montagne, d'où il sort, dit-il, une si prodigieuse abondance de sources, qu'elles causent quelquefois des inondations terribles jusqu'à ruiner les Ponts, les Maisons, les Eglises, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint-Denis en France, mais fort peuplée, à cause du grand nombre d'Esclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de sucre. Jean *de Cloux* qui avoit épousé la Niéce de Dom Cristoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Consul de France; & diverses Nations de l'Europe avoient des (*a*) Facteurs dans l'Isle. ☞ [De tous côtés on y voit d'agréables maisons de Campagne.]

Situation de Funchal.

LE Chevalier Narborough, qui s'y trouvoit en 1669, observe que Funchal, ou Fonchiale, c'est ainsi qu'il l'écrit, est situé dans une Baye au Sud de l'Isle, & fort près de la mer. Elle est défendue par un mur & par d'autres Fortifications du côté du rivage (*b*). Plusieurs ruisseaux d'eau fraîche, dont elle est arrosée, viennent se jetter dans la Baye par une arche qui passe sous le mur. Le rivage est couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond est fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaisseaux peuvent jetter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye est à 32 degrés (*c*) dix minutes de ☞ latitude du Nord; [& à dix degrés & une minute Ouest du Lézard.] Barbot qui étoit à Madère en 1681, représente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans sa longueur. Il ajoûte qu'elle est munie de trois Forts ou de

Description de Funchal & de sa Baye.

(*t*) Ovington raconte à peu près la même chose, *ubi sup.* pag. 6.

(*v*) Là-dessus quelques-uns ont prétendu que les Chefs avoient divisé l'Isle en quatre Parties.

(*x*) Cada Mosto, *ubi sup.*

(*y*) Atkins, Voyage de Guinée, &c. pag. 28.

(*z*) Voyages de Moquet en 1601, pag. 17. & suiv.

(*a*) *Angl.* & par une bonne artillerie. R. d. E.

(*b*) Voyages de Moquet en 1601. pag. 19.

(*c*) Voyez Voyage de Norborough au Détroit de Magellan en 1669, pag. 3.

NICOLS. 1560.

de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (d) sa résidence.

Elle se nomme proprement Tonchal.

OVINGTON observe que le nom de cette Ville est *Tonchal* ou Tonzal, mais qu'on la nomme communément Funchal (e) à cause du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui est l'année de son voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Eglises, [ou Chapelles.] C'est le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui consiste principalement en vin & en sucre. Le sucre de Madère passe pour le meilleur de l'Univers.

LES Campagnes de l'Isle sont fort montagneuses, mais elles n'en sont pas moins fécondes & moins délicieuses. La Ville est rafraîchie par sept ou huit rivières, & par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. On ne sçauroit voir sans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils sont aussi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment est pernicieuse (f) au raisin.

Autre idée de la même Ville.

LE Capitaine Uring étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle est défendue par deux grands Forts, & que sur un roc à quelque distance du rivage elle en a un troisième (g) qui est capable d'une bonne défense par sa situation. Derrière la Ville, continue-t'il, le terrain s'éleve par degrés jusqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'espace de plusieurs milles. Cette campagne est remplie de jardins, de vignobles, & de maisons agréables; ce qui rend la perspective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui sont conduites assez loin par des Aqueducs, & qui servent aux Habitans pour arroser & pour embellir leurs jardins (h).

FUNCHAL, dit Atkins qui y étoit en 1720, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (i) grande & bien peuplée. Elle a six Paroisses, plusieurs Chapelles, trois (k) Monastères d'Hommes & trois de l'autre séxe. Les Religieuses sont moins resserrées à Funchal qu'à Lisbone. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes sortes de bagatelles. Le Collége des Jésuites est un fort bel Edifice. [Ici de même que dans les autres pays Catholiques, ces Religieux sont attentifs à bien vivre, & ils sont fort respectés tant pour leur érudition que pour leurs richesses.] A l'égard des Habitans, c'est un mélange de Portugais, de Négres & de (l) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages.

Mauvais Port à Funchal.

LE Port est incommode & dangereux, sur-tout pendant les vents d'Ouest & de Sud-Ouest, qui régnent librement dans la Rade. L'ancrage n'est sûr qu'à plus d'un mille du rivage, sur un fond de quarante brasses, & seulement du côté de l'Ouest. Encore est-on forcé, lorsque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (m) cables & de gagner promptement la

(d) Voyez la Relation de Barbot dans la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 524.

(e) La plûpart des Ecrivains la nomment Funchal, & ne varient qu'entre Fonchal & Fonchiale.

(f) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 7.

(g) On l'appelle Loo.

(h) Uring, Hist. de ses Voyages, pag. 334.

(i) *Angl.* & par les punaises.

(k) Il est Suffragant du Patriarche de Lisbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faisoit sa résidence à Funchal. [Voyez les Voyages de Wybants van Warwick. Vol. II. part. II. pag. 500.]

(l) Voyez Cada Mosto.

(m) Voyage d'Atkins en Guinée, pag. 26.

NICOLS. 1560.

la mer. Les bords du rivage sont si rudes, que les cargaisons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on est obligé de choisir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre sous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Ouest. Mais si la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaisseau à tous les hazards. Si les logemens sont plus sûrs à terre, ils ne sont guères plus commodes; car on y est (*n*) sans cesse tourmenté par les mouches & par d'autres insectes (*o*).

Autres Villes de Madère.

BARBOT nous apprend qu'outre Funchal, l'Isle a deux autres Villes, *Moncerico & Santa-Cruz*; qu'elle a trente-six Paroisses, un Collége, [un Couvent de Jésuites] cinq autres Monastères, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maisons de Campagne (*p*).

Leur situation.

LES Cartes particulières mettent trois Villes dans Madère, toutes dans la partie méridionale de l'Isle. *Marasylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle. L'ancrage y est excellent, sur douze, quinze, dix-sept & vingt brasses: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Isle. C'est entre cette pointe & Santa-Cruz, que Machico doit être située. Quoique son nom ne paroisse pas sur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Eglise, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madère est excellent. Ovington (*q*) assûre qu'il est fort tempéré, & que le Ciel y est presque toûjours clair & serein. Il observe à cette occasion que les climats, qui sont, comme Madère, entre le 30e. & le 40e. degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, sont non-seulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables à la constitution humaine, & par conséquent les plus favorables à la santé.

Agrémens de cette Isle.

MOQUET (*r*) parle de Madère comme du plus charmant séjour de l'Univers. L'air, dit-il, y est d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être surpris que les Anciens y ayent placé (*s*) les Champs Elisés. Ainsi Moquet semble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madère entre les Canaries (*t*).

Mauvais chemins.

SUIVANT la Description d'Atkins (*v*), l'Isle est un amas de Montagnes, entremêlées de Vallées fertiles. Les parties hautes sont couvertes de bois, qui servent de retraite aux chèvres sauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y sont fort mauvais; ce qui oblige d'y transporter le vin dans des barrils (*x*), sur le dos des ânes.

LA Description que Cada Mosto nous a donnée de Madère, semble préférable

(*n*) Barbot (dans la Collection de Churchill, pag. 524. Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoûte que la raison qui force les Vaisseaux de gagner la mer, est pour éviter les Isles *Desertes* ou *Deserts*.

(*o*) Barbot, *ibid.* pag. 27.

(*p*) *Idem*, *ibid.* pag. 524.

(*q*) Ovington, Voyage de Surate, pag. 7.

(*r*) Moquet, *ubi sup.* pag. 17. & suiv.

(*s*) Narborough dit que le terrain est formé de Collines irrégulieres, qui sont couvertes de bois charmans.

(*t*) Quelques Anciens ont mis leur Elysium aux Isles Fortunées, qui étoient les Canaries.

(*v*) Voyage d'Atkins en Guinée, &c. pag. 23 & suiv.

(*x*) *L'Anglois dit* qu'on les transporte dans des Outres, faits de peau, & qui leur communiquent quelque goût. R. d. E.

NICOLS. 1560.

Diminution de fertilité à Madère.

ble à toutes celles qui sont venues (y) après lui. Il observe que le terrain quoique montagneux, est d'une rare fertilité; qu'il produisoit autrefois jusqu'à trente mille stares (z) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit soixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture, (a) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il est rempli de sources excellentes, outre sept ou huit rivières; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal, la pensée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette transplantation dans un climat plus chaud, leur donna tant de fécondité, qu'elles (b) surpassèrent toutes les espérances [& qu'on a tiré d'une seule récolte, de quoi faire quatre-cens Cantaros de sucre, à cent douze livres, poids de Venize, le Cantaros:] que le vin y étoit fort bon de son temps, quoiqu'alors extrêmement près de son origine; & l'abondance si grande, que les transports étoient déja considérables. Entre les vignes qui furent portées à Madère, le Prince Henri fit choisir à Candie quelques ceps de Malvoisie, qui réussirent parfaitement. En général le terroir de Madère est si favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y sont (c) d'une grosseur extraordinaire, [puisqu'on en voit qui ont depuis deux jusqu'à quatre paumes en longueur.] On y trouve aussi, dans sa perfection, le raisin noir qui se nomme *Pergola*. Cada Mosto ajoûte que les Habitans (d) commençoient alors la vendange à Pâques.

Vins de Madère.

L'ISLE ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en distingue trois ou quatre espèces, qui viennent des ceps de Candie: Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle est beaucoup plus fort. La troisième espéce, qu'on nomme Malvoisie, est véritablement délicieuse. La quatrième est le *Tinto*, qui n'est pas moins coloré que la Malvoisie (e) mais qui lui est fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conserver que pour leur donner de la couleur. Cada Mosto remarque qu'en le faisant cuver, on y jette une sorte de pâte, composée de la pierre de *Jess* qu'on pile avec beaucoup de soin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madère a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air (f).

LE

(y) Vers 1455, c'est-à-dire, 35 ans après la découverte.

(z) Le *Stare* est une mesure de grains, qui pèse trois livres. *Ogilby*, pag. 744.

(a) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine soixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il observe ensuite qu'il y a des années où le bled manque à Madère, jusqu'à mettre l'Isle dans le danger de la famine. [Pour prévenir cet inconvénient, on oblige quelquefois les Vaisseaux qui abordent là, de fournir une quantité suffisante de grains, avant qu'on leur permette de trafiquer aux Açores. C'est ce qu'il a vû faire en 1689, lorsqu'il étoit dans cette Isle] *Voyage à Surate*, pag. 10. Le Capitaine Uring assûre que l'Isle ne produit guères que sa provision pour trois mois, & qu'elle tire le reste des autres Pays. *Voyages d'Uring*, pag. 334.

(b) Atkins, *ubi sup.*

(c) Ovington observe qu'après l'Incendie des Bois dont on a parlé, les cendres causèrent cette extrême fertilité, [qui a fait donner à cette Isle, le nom d'Isle de la Reine.]

(d) Cada Mosto, dans Ramusio, Vol. I. pag. 98.

(e) *Angl.* que le Tinto d'Alicante. R. d. E.

(f) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 8. & suiv.

LE produit d'un vignoble se partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui pressent le raisin. Cependant on voit la plûpart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vandangeurs languissent dans la pauvreté, Les Jésuites étant en possession du meilleur vignoble de Malvoisie en tirent un profit considérable, [& ont le monopole de cette espèce de vin.]

NICOLS. 1560.

Partage du profit.

Malvoisie des Jésuites.

ON compte qu'années communes, l'Isle de Madère donne vingt mille pipes de vin. Il s'en consume huit mille entre les Habitans, [on en employe trois ou quatre à remplir ce qui se perd dans les tonneaux,] & le reste se transporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particulièrement à la Barbade où les Anglois le préfèrent à toutes sortes (g) de vins de l'Europe.

Causes de fertilité.

ATKINS prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers tems de la découverte, donnèrent beaucoup de fécondité aux Cannes (h) de sucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en Vignobles qui dédommagèrent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoisie est un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jésuites de Funchal. La vendange se fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madère n'a proprement que deux sortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, suivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il est teint; quoique les Habitans s'obstinent à (i) le désavouer. [On mêle de la chaux dans ces Vins, pour les préserver contre les chaleurs des Indes Occidentales, auxquelles les autres espèces de vins ne résistent pas si bien.]

Fruits de l'Isle.

MADÈRE produit une singulière abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de cerises, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de résider dans cette Isle, y ont transporté d'Angleterre des groseilles, des framboises, des noisettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réussi dans un climat chaud, que la plûpart des fruits de Madère ne font sous un Ciel aussi froid que le nôtre. La *Banane* est estimée (k) des Habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils allèguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Pères. C'est comme un crime à Madère de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit ensuite dans la substance du fruit quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié. [Les oranges & les limons, y sont en si grande quantité, que quand on mange à l'ombre des arbres qui les porte, on a le plaisir de voir ces fruits tomber d'eux-mêmes dans les plats.]

Banane pris pour le fruit défendu.

LES

(g) *Ibid.* pag. 9. Le Capitane Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie est achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez son Voyage, pag. 334.

(h) Dapper qui écrivoit long-tems avant l'altération dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors si haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(i) Atkins, Voyage en Guinée, &c. pag. 24.

(k) Ou *Banana*.

NICOLS. 1560. Sucket, confiture.

Les Habitans font de leurs citrons (*l*) une forte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaisseaux. le sucre qu'ils y font entrer se transporte rarement, parce qu'il est lui-même (*m*) fort rare. On en prescrit l'usage avec succès pour la maladie Angloise, qu'on appelle *Consomption*.

Cèdre & Nasso.

Entre les arbres, Cada Mosto vante beaucoup le Cèdre & le *Nasso* (*n*) de Madère. Le premier est fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur est d'un agrément singulier. On en fait de belles planches, qui servent particulièrement pour les lambris. Le *Nasso* est couleur de rose. Outre les planches, on en fait des bois de fusil, & des arcs d'un excellent ressort. On envoye les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (*o*).

Atkins découvrit dans les jardins de Madère une curiosité qui lui parut fort extraordinaire. C'est la fleur immortelle (*p*), qui étant cueillie dure plusieurs années sans se faner. Elle croît comme la sauge, & la fleur ressemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit plusieurs, qui se trouvèrent aussi blanches & aussi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

Peu d'animaux sauvages.

Cada Mosto rapporte que de son tems l'Isle étoit abondante en toutes sortes de bestiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de sangliers. Les Perdrix & les Phaisans sont communs dans l'Isle. On y voit des Phaisans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux sauvages, excepté des cailles. Quelques Habitans racontèrent à l'Auteur, que dans l'origine de l'Etablissement, on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui se laissoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne se défiant d'aucune trahison regardoient stupidement l'Oiseleur tandis (*q*) qu'il concertoit sa perte. Il ajoûte que ce récit lui parut d'autant plus vrai-semblable qu'on voyoit encore la même chose dans quelques Isles nouvellement découvertes (*r*).

Provisions de l'Isle.

Les principales provisions de l'Isle sont le chevreau, le porc, le veau, qui est communément assez maigre, les légumes (*s*), les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (*t*) Marchés fixes, la Campagne envoye dans les Villes ce qu'elle juge nécessaire à la consommation. Uring se plaint qu'ordinairement les alimens y (*v*) sont fort chers. Le Commerce se fait par des échanges. Atkins observe que les provisions qu'on reçoit le plus volontiers à Madère sont la farine, le bœuf, le pilchard & le harang, le fromage, le beurre, le sel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce sont des chapeaux, des perruques, des chemises, des bas, toutes sortes de grosses étoffes, & de (*x*) draps fins, sur-tout les noirs, qui sont la couleur ordinaire des Portugais. On demande aussi des meubles & des ustenciles, comme

(*l*) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui se transportent aussi, pag. 19. Cada Mosto rend le même témoignage de son tems, pag. 98.

(*m*) Ovington, *ubi sup*. pag. 10.

(*n*) D'autres nomment par préférence le Dragon & le Gayac, qui est pourtant médiocre à Madère. Voyez le Parf. Géog.

(*o*) Cada Mosto, *ubi sup*.

(*p*) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 27.

(*q*) Alcaforado s'est fort étendu sur la familiarité des oiseaux.

(*r*) Cada Mosto, dans Ramusio, pag. 97.

(*s*) *Angl*. les Choux. R. d. E.

(*t*) Voyage de Guinée par Atkins, pag. 20.

(*v*) Voyez ses Voyages, pag. 335.

(*x*) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaisseaux Anglois.

me de la vaisselle d'étain, des chaises, des écritoires, du papier, des livres de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (y); le vin commun sur le pied de trente Milreys la pipe; la Malvoisie sur le pied de soixante. Chaque Milrey monte à douze schellings & demi, dont six & demi se payent en marchandises de la même valeur, & six en billets. Mais lorsqu'il est question d'un envoi considérable, ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils transportent ensuite ces (z) marchandises au Brésil, elles sont quelquefois d'une grande cherté à Madère. NICOLS. 1560.

[POUR la satisfaction du Lecteur, Atkins a inséré dans sa Relation un petit détail des marchandises de peu de valeur qui sont de débit à Madère. Le voici. On peut y vendre deux habits, à moitié usés, pour une Pipe de Vin. Trois perruques déja portées, pour le même prix.

	sols	deni.
UN pain de sucre.	1.	8.
LA livre de fromage.	0.	8.
CELLE du Biscuit.	0.	2.
UNE piéce de bœuf.	0.	10.
ON y achete 100 Citrons.	1.	3.
- - - - - - - 100 Limons.	1.	8.]

LES Marchands Anglois qui résidoient à Madère pendant le séjour qu'Ovington fit dans cette Isle en 1689, n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient suivant les usages de leur Patrie, se traitant fort bien dans leurs Maisons de Campagne & n'épargnant rien pour se rendre la vie agréable. Là, ils s'assembloient entr'eux sous des berceaux d'orangers, & de limoniers, rafraîchis continuellement par des ruisseaux d'eau vive. Rien n'approche de la scène qu'ils avoient devant les yeux. Les Collines étoient couvertes de vignobles, & les Vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les bosquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perspective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit serein. Le chant des oiseaux y faisoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaisseaux formoient un autre point de vûe plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils trouvoient sans cesse de nouveaux charmes (a) dans cette admirable diversité d'objets dont ils étoient environnés.

Remarques particulières d'Ovington. 1689.

Délicieuse situation de douze Anglois.

DANS le tems de la vendange, les pauvres n'ont guères d'autre nourriture, que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur seroit difficile d'éviter la fiévre dans une Saison si chaude; & les plaisirs des sens auxquels ils s'abandonnent sans réserve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempérammens. Aussi les Portugais mêmes les plus riches s'imposent-ils des régles de sobriété, dont ils ne s'écartent presque jamais. Ils ne pressent jamais leurs Convives de boire. Les domestiques qui servent dans un repas ont toûjours

(y) Dapper y joint le sucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoûte le maddar. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les Habitans de Madère plus civils que ceux des Canaries. Cada Mosto observe qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, pag. 98.

(z) Atkins, *ubi sup.* pag. 25.

(a) Voyage à Surate d'Ovington, pag. 12. & suiv.

OVINGTON. 1689. Sobriété des Portugais.

toûjours la bouteille à la main, mais ils attendent si éxactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un simple signe ne seroit pas entendu. Cette affectation de tempérance est portée si loin, qu'un Portugais n'oseroit uriner dans les rues, parce qu'il s'exposeroit (b) au reproche d'yvrognerie.

Leur parure à Madère.

LES Habitans de Madère ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déférence, comme Ovington se l'imagine, pour le Clergé de l'Isle, qui s'y est mis en possession d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment sans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inséparables. On les voit servir à table, l'assiéte à la main, & l'épée au côté, jusques dans les plus grandes chaleurs; & leurs épées sont d'une longueur extraordinaire.

Leurs Maisons.

LES Maisons n'ont rien néanmoins qui sente le faste. L'édifice & les meubles sont de la même simplicité. On voit peu de Bâtimens qui ayent plus d'un étage. Les fenêtres sont sans vîtres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le soir, elles se ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (c) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lézards, qui nuisent beaucoup aux fruits & aux raisins. Les serpens & les crapaux qui multiplient prodigieusement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madère (d).

Nul animal venimeux.

Cause de l'altèration du terroir.

L'ISLE a beaucoup perdu de sa fertilité depuis l'origine de ses Plantations. A force de fatiguer la terre, on a tellement diminué sa force, qu'on est obligé dans plusieurs endroits de la laisser reposer pendant trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, elle est regardée comme absolument stérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la molesse des Habitans qu'à l'affoiblissement du terrain. Tous les vices, & sur-tout celui de l'incontinence, régnent à Madère dans toutes les conditions. L'éxemple des hommes a comme autorisé les femmes à satisfaire aussi leurs inclinations déréglées. Elles n'en perdent jamais l'occasion, particulièrement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce désordre sur l'usage établi de se marier sans se connoître. & souvent sans s'être vûs. Il raconte que pendant son séjour à Madère, un jeune homme fort riche devant épouser une jeune personne qui l'étoit aussi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, sans avoir jamais eu l'occasion de se voir. Cependant une curiosité peu conforme à l'usage, conduisit le jeune homme chez celle qui devoit être sa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hazard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voisine. Il y jetta aussi-tôt les yeux par le trou de la serrure, en priant qu'on lui fit distinguer sa femme. Demain, lui dit-on. Il sera assez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & son origine, pour se garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui sont en grand nombre à Madère. Les hommes n'ont point la même délicatesse

Singularité de leur mariages.

(b) *Ibid.* pag. 14.

(c) Tous les poisons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou secs, comme le vitriol, il semble que ces qualités ou leur mélange devroient plûtôt se trouver à Madère qu'en Irlande, qui est un Pays humide & par conséquent moins propre à former toutes ces causes, [& il n'y a ajoute-t-il, aucun poison qui soit simplement humide; car l'humidité est une qualité purement passive, & qui n'est pas nuisible par elle même]. [Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madère n'en n'a point.]

(d) *Ibid.* pag. 15-18.

licatesse dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la dernière bassesse, de prendre pour une jeune fille, un mari qui n'est pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend jusqu'aux Anglois, avec la seule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugaises en se faisant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'est pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on passe sur l'objection en faveur des richesses; mais on a vû rompre aussi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la décision des Casuistes s'accorder là-dessus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaisamment qu'il n'auroit jamais regardé la sobriété & la continence comme un obstacle au mariage. Cependant une Dame de Madère, qui se proposoit de donner sa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toûjours joui d'une santé parfaite, sans s'être amusé avec les femmes de mauvaise vie, & sans avoir jamais gagné de maladie honteuse, conclut que tant de sagesse ne pouvoit venir que d'une constitution foible, & ne le crut pas propre à devenir son (e) gendre.

OVINGTON. 1689. Différence que les Portugais mettent entre les Juifs & les Anglois.

Raisons bisarres d'un refus.

LE meurtre est dans une sorte d'estime à Madère. Il y est devenu comme une marque de distinction; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ses mains dans le sang d'autrui. La source de ce détestable usage, est la protection que l'Eglise accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui sont en grand nombre. Funchal en est rempli, & les Campagnes mêmes en ont plusieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature est la honte de [la religion & de] l'humanité. C'est assez qu'un Criminel puisse toucher le coin de l'Autel, pour braver toutes les rigueurs de la Justice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre est le bannissement ou la prison, dont il peut même se racheter par des présens.

Le meurtre trop libre à Madère.

LE Clergé y est très nombreux [& comme dans tous les autres pays catholiques il augmente tous les jours, & cela pour opprimer les Laïques, avec lesquels ils semble vouloir disputer qui l'emportera par le nombre.] Il paroît surprenant que tant de riches Ecclésiastiques puissent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un si petit nombre d'Habitans (f). Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet personne au Sacerdoce, s'il ne jouit déja de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Eglise. On se garde bien d'y recevoir ceux qui sont descendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Eglise, nommée Saint-Jacques, où l'on permet aux Prêtres Afriquains d'officier. Les Jésuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. [Ils se sont acquis la reputation dont ils jouissent, par la facilité avec laquelle ils accordent l'absolution à leurs pénitens, & par leur affectation à vouloir passer pour plus saints que les autres. Pour cela, ils dérobent soigneusement à la connoissance du Public, toutes les énormités & les irrégularités, de même que les plus petits défauts dans la conduite des membres de leur Société. Il n'y a que leur ignorance qu'ils ne puissent pas déguiser.

Richesse du Clergé.

(e) *Ibid.* pag. 18. & suiv.

(f) On a déja remarqué qu'Ovington étoit Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il servoit en qualité d'Aumônier, sur un Vaisseau de Roi nommé le *Benjamin*; [ainsi il doit être cru sur l'article du Clergé.]

OVINGTON. 1689.

déguiser. Entre ceux à qui Ovington parla, de trois à peine y en avoit-il un qui entendit le latin. S'ils chassent quelqu'un de leur Couvent, ils cachent scrupuleusement la faute qu'il a commise, de peur que si le bruit s'en répandoit dans le public, cela ne diminuât le respect qu'ils éxigent du peuple. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se sont ainsi défaits d'un de leurs membres, ils répondent simplement, c'est parce qu'il étoit indigne de notre Société.] [On n'est pas surpris qu'Ovington, qui étoit Prêtre de l'Eglise Anglicane, les maltraite un peu; mais c'est pousser trop la haine que de vouloir faire passer, sans preuves, la réputation d'honnêteté dont ils jouissent, pour un voile dont ils ont l'adresse de couvrir leurs désordres; & les Auteurs de ce Recueil sont encore plus coupables, lorsqu'ils avertissent ici malignement qu'Ovington doit être crû sur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Ecclésiastique (g).]

Eglise des Jésuites.

L'EGLISE des Jésuites surpasse toutes les autres en richesse & en beauté. L'Auteur eut l'occasion de la voir dans tout son lustre, le jour où l'on célébroit la Fête de S. Ignace. La musique étoit des plus belles, les ornemens extraordinaires, & les illuminations composoient un spectacle magnifique. [La veille de tous leurs Saints, de même que celle de St. Jean Baptiste, se célébroit à la clarté d'un prodigieux nombre de lampes, qu'on plaçoit au haut des Clochers après le coucher du Soleil, mais toutes ces Illuminations n'étoient rien en comparaison de celle que les Jésuites firent cette nuit-là; de loin elles éblouissoient les yeux des spectateurs. Quelques-unes de leurs Chapelles sont bâties sur la descente de montagnes si escarpées, qu'il ne faut pas moins que la protection des Saints à qui elles sont dédiées, pour garantir d'une chute très dangereuse ceux qui en sortent.] Près de cette Eglise est un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit plusieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais si l'on a la liberté de les voir, il ne faut laisser rien échapper qui les offense; car dans la plus humiliante situation, ils conservent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confusion & de repentir (h).

Hopital pour les maux vénériens.

LES Eglises sont les lieux où l'on ensevelit les Morts. On orne avec beaucoup de soin le cadavre; mais on l'enterre sans cercueil, & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre, pour le consumer plus promptement; de sorte qu'en moins de quinze jours sa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Eglise Romaine a décidé [peu charitablement,] sur le sort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madère sont moins considérés que les carcasses mêmes des bêtes; car on leur refuse toutes sortes de sépultures, & leur partage est d'être précipités dans la Mer. Ovington rapporte un éxemple de cet usage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut sous ses yeux. Tous les Marchands de la même Nation voulant l'enterrer avec décence, & le sauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le transporter entre les rochers, dans l'espérance qu'il y seroit à couvert des recherches ecclésiastiques. Mais ils furent trahis dans leur marche.

La Sépulture refusée aux Hérétiques.

(g) Voyez le Voyage d'Ovington; pag. 23. & suiv.

(h) *Ibid.* pag. 25, 26.

che. Les Portugais se rendirent en foule au lieu de la sépulture, éxhumèrent le corps, & l'exposèrent aux insultes publiques; après quoi ils le jettèrent dans l'Océan. On en use de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaise. Il n'y pas de lieu qui paroisse assez vil pour y enterrer un Hérétique; [& lui rendre les derniers devoirs de l'humanité, c'est commettre un péché mortel.] On appréhende que les vapeurs de son cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres se laisse quelquefois adoucir par une somme d'argent. L'Auteur rapporte l'éxemple d'un enfant qui avoit été secrettement enterré, & pour lequel on obtint grace, [à des conditions, qui devroient paroître fort étranges, si le récit d'Ovington avoit ici plus de vrai-semblance. Mais comme il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, on peut supposer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables.] Il raconte donc que le Clergé Portugais éxigea que l'enfant fût éxhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (i), il consentit qu'on lui rendît la sépulture.

OVINGTON. 1689.

La même pratique s'éxerce aux Indes.

Exception peu vrai-semblable.

LES Chanoines de l'Eglise Cathédrale jouissent du plus heureux sort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur régle les oblige à la vérité de se rendre à l'Eglise dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favorise point assez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont soin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle fasse entendre quatre heures, lorsqu'il en est réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout-à-la-fois leur sommeil & leur réputation.

Chanoines de Madère.

[Au reste cette censure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître assez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que son Capitaine essuya de la part des Ecclésiastiques de Madère. Il en rejette la principale cause sur les Jésuites, en les accusant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il est surprenant qu'il prétende leur en faire une offense.] Quelques Matelots Anglois [qui sçavoient la langue Portugaise ayant été bien reçus au Collége des Jésuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaisseau se disposoit à partir. Ils] se trouvèrent absens à la revûe que leur Capitaine fit de l'Equipage. [On devina aisément qu'ayant pris la résolution de se faire Catholiques, ils avoient renoncé au voyage des Indes.] Le Capitaine s'adressa au Gouverneur, qui ordonna, pour satisfaire la Nation Angloise, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais son autorité n'alloit pas jusqu'à pouvoir forcer le Collége des Jésuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils se rendirent à bord, d'où ils envoyèrent au rivage leur Pinasse bien armée; dans l'espérance d'y enlever quelques Pècheurs & de les faire suppléer à la place de leurs Matelots. En croisant dès le premier jour, le hazard leur fit rencontrer deux Ecclésiastiques, qui se rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Révérends, [comme l'Auteur les appelle,] furent extrêmement surpris de se voir arrêtés par une trouppe de Matelots; mais leur douleur surpassa beaucoup leur étonnement, lorsqu'on leur déclara

Embarras des Anglois à l'occasion de quelques-uns de leurs Matelots convertis par les Jésuites.

Ils arrêtent deux Prêtres par représailles.

(i) *Ibid.* pag. 27.

OVINGTON. 1689.

clara qu'il falloit dire adieu au délicieux séjour de Madère & se preparer au voyage des Indes [au cas que les Jésuites ne rendissent pas les Matelots Anglois, qu'ils avoient enlevé.] Ils demandèrent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refusèrent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prières & des instances passionnées, [ils demandoient pour l'amour de Dieu & de la Vierge Marie] d'être secourus à toutes sortes de prix. Le Capitaine écrivit en même-tems au Consul de sa Nation pour justifier sa conduite.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'allarme se répandit dans toute la Ville, & le Peuple aussi animé que le Clergé, déclara que si l'on ne se hâtoit de lui rendre ses Prêtres, toute la Nation Angloise en porteroit la vengeance à Madère. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Isle, commencèrent à trembler pour leur sûreté. Ils tentèrent inutilement toutes sortes de moyens pour appaiser la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ses Prêtres & maudissant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obstination du Capitaine ne les exposât bientôt aux dernières violences, ils demandèrent la permission de se rendre à bord, pour lui faire entendre raison; & dans le doute du succès, ils portèrent avec eux tout leur argent, résolus de ne pas retourner dans la Ville, s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Prisonniers sans causer un tort considérable à l'Angleterre. [La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Ecclésiastiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie.] Enfin s'étant déterminé à satisfaire les Portugais, [il renvoya les deux Prêtres, qui, suivant la remarque de l'Auteur, lui auroient été aussi inutiles sur mer, qu'ils le sont sur la terre; &] [il abandonna sa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (k) a crû bien l'éxercer en parlant fort injurieusement de l'Eglise Romaine & de ses Ministres.]

Ils sont obligés de les rendre.

Leur vengeance.

Isles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.

Découverte & propriétés de Puerto-Santo.

CADA Mosto, qui est entré le premier dans quelque détail sur ces deux Isles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (l) 1418, le jour de la Toussaints; & que c'est de cette Fête qu'elle a tiré (m) son nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une Colonie, sous la conduite de (n) Barthélemi Perestrella, qu'il revêtit de la (o) qualité de Gouverneur. On donne à l'Isle environ (p) quinze milles de tour.

LE même Auteur ajoûte qu'elle produit assez de bled & d'avoine pour sa provision; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (q), mais sur-tout une prodigieuse quantité de lapins. Entre plusieurs espèces d'arbres, elle a le

(k) Ovington, *ubi sup.* pag. 31. & suiv.

(l) L'Auteur se trompe. C'est en 1413.

(m) Faria en donne une autre raison. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(n) Dans Ramusio, c'est Pollastrello.

(o) Lorsque Breston se saisit de Puerto-Santo, en 1595, l'Isle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de bestiaux, ni de fruits, d'oiseaux & de poisson. Voyez Hakluyt, troisième Vol. de sa Collection, pag. 578.

(p) Barbot dit huit lieuës. D'autres plus ou moins. Elle est à douze lieuës au Nord-Est de Madère.

(q) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

OVINGTON. 1689.

le dragon, dont la féve ou le jus se tire dans certaines Saisons; [il découle par des incisions qu'on a faites au bas du tronc l'année auparavant,] & forme une gomme qui par diverses épurations (r) devient ce que les Apoticaires nomment sang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on estime le goût, & qui est jaune, avec la forme d'une cerise. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le poisson est abondant sur les Côtes, sur-tout la Dorade (s) & le Dentali. L'Isle n'a pas de Port; mais la Rade est commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Est; ce qui la rend dangereuse lorsque le vent souffle de ce côté-là. Cada Mosto (t) borne ici ses éclaircissemens.

Elle est prise & brûlée par les Anglois.

AU mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preston s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec soixante hommes. Elle étoit alors assez grande & fort bien bâtie. Les Habitans se retirèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux sur une montagne voisine, où les Anglois n'osèrent les attaquer. Ils proposèrent une rançon pour la Ville; mais Preston se ressentant de quelques insultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler jusqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Isle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (v) comme une récompense de leurs services. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Isle, y trouva (x) quelques Villages & plusieurs Hâmeaux.

Opinions diverses sur l'Isle de S. Brandon.

NICOLS parle de Saint Brandon (y), sans expliquer la grandeur ni les propriétés (z) de cette Isle. Linschoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (a) environ cent lieuës de Ferro, le hazard a fait souvent rencontrer une Isle nommée par les gens de mer, *San-Borandon*, ou Boranora. Ceux qui l'ont vûe la représentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes sortes de provisions sont en abondance. On prétend qu'elle est habitée par des Chrétiens; mais personne n'a pû rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Espagnols, qui sont partis plusieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réussi à la découvrir; ce qui a fait supposer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'est une Isle enchantée, qui ne se montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ses jours & ses tems pour se faire voir & pour disparoître, ou que c'est la force des Courans qui en éloigne les Vaisseaux. Enfin d'autres conjecturent plus raisonnablement que l'Isle étant fort petite & presque toûjours enveloppée de nuages, les Courans ne permettent guères en effet qu'on puisse en approcher assez pour la voir. Quoiqu'il en soit, on

(r) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries. *C'est-là une Remarque du Traducteur, qui sans doute n'aura pas fait attention à ce que disent les Auteurs Anglois: ceux-ci observent simplement* qu'il paroît par cette Rélation, que le sang de Dragon est un jus épaissi. R. d. E.

(s) Orate Vecchio.

(t) Voyez la Collection de Ramusio, Volume I. pag. 96.

(v) Collection de Hackluyt, Volum. III. pag. 578.

(x) Barbot, dans la Collection de Churchill, Volum. V. pag. 524.

(y) Elle est ainsi nommée dans la Traduction Françoise des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Boranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieuës, d'autres à cent milles des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Ouest.

(z) Nicols la place entre Madère & Palma. Pour accorder cette situation avec Linschoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(a) Voyages de Linschoten, pag. 177.

OVINGTON. 1689.

on est persuadé, suivant Linschoten, que l'Isle de Saint Brandon éxiste, à la distance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûte-t'il, d'un fait qui est attesté par divers témoins oculaires. Malgré l'air de persuasion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil sont portés à croire que c'est une Isle chimérique, comme celle d'*O-Brésil*, qui semble se joüer aussi de la curiosité des Matelots.

§. VII.

Histoire de la Découverte de l'Isle de Madère.

ALCAFORADO. 1421.

Remarques préliminaires.

ON trouve, dans plusieurs Auteurs, différentes Relations de la même Découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la première Décade de son *Asie*. Le Docteur Manuel *Clement* en a publié l'Histoire en Latin, avec une Epitre dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a composé sur le même sujet un Poëme Latin sous le titre d'*Insulana*. Antoine *Galvano* s'étend sur cette découverte dans le Traité des Entreprises des Espagnols & des Portugais (*a*) jusqu'à l'année 1550. Manuel de *Faria y Sousa*, illustre Commentateur du *Camoens* (*b*), cite Galvano à la première Stance du cinquiéme Chant de la Lusiade. Mais nous n'avons pas de Relation si complette que celle de François *Alcaforado*, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précédé celles de tous les autres Ecrivains, elle fut composée pour le Prince, [dans un tems où l'attention du Public auroit exposé les moindres faussetés au démenti;] & personne n'étoit plus capable qu'Alforado de donner un détail éxact de cet événement, puisqu'il étoit au nombre de ceux qui assistèrent à la seconde découverte.

SON Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Dom Francisco Manuel. Ensuite ayant été traduit en François, il parut à Paris (*c*) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pû se procurer l'Original. [on ne sçait pas même où il a été imprimé. Le Traducteur dit que le Manuscrit Original est gardé avec soin par Dom Francisco: cela semble insinuer que l'Edition Portugaise n'a pas précédé de beaucoup la Françoise.] L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le style chargé de comparaisons, de digressions, d'étimologies, & de réflexions ennuyeuses, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conservé scrupuleusement les moindres circonstances historiques.

Doutes sur la vérité de cette Histoire.

IL est fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Historiens Anglois; & que Hackluyt, qui en a parlé le premier, est obligé à Galvano de tout ce qu'il (*d*) rapporte après lui. [Mais, par l'Extrait que nous allons donner, nous nous approprierons en quelque

(*a*) Imprimé en 1560, traduit en Anglois & publié *in* 4°. par Hakluyt. Purchass en a mis l'extrait dans son Pilgrimage, Vol. II. pag. 1671.

(*b*) Faria parle aussi de cette découverte de Madère dans son Asie Portugaise.

(*c*) Sous le titre de Relation historique de la découverte de l'Isle de Madère. [C'est un petit format, de cent-huit pages, sans la préface qui en contient douze, & d'où nous en avons tiré les particularités qu'on lit ici. L'Ouvrage est imprimé en assez grands caractères].

(*d*) Collection de Hackluyt, Vol. II. Part. II. pag. 1.

quelque façon cette Histoire, & les Anglois ne seront plus étrangers dans un événement qui a rendu un de leurs Compatriottes fameux pendant plusieurs siécles, parmi les autres Nations.] On ne peut dissimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette Histoire, dans certains endroits où les circonstances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raison de rejetter l'ouvrage, il faut supposer qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il est vrai du moins que ce qui regarde la personne de Machan se trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit sur le témoignage des Habitans même de Madère. ALCAFORADO. 1421.

Cause des avantures de Machan.

Sous le régne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'esprit & de courage, nommée Robert (e) Machin, ayant concû une passion fort vive pour une jeune personne d'une naissance supérieure à la sienne, obtint la préférence sur tous ses Rivaux. Mais les parens de sa Maîtresse, qui se nommoit Anne d'Arfet, s'apperçurent des sentimens de leur fille; & dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessoit leur fierté, ils se procurèrent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouser un Homme de qualité, dont Machin refusa de déclarer le nom après sa triste avanture. Anne fut aussi-tôt conduite à Bristol dans les terres de son mari. L'Amant prisonnier obtint immédiatement la liberté; mais animé par le ressentiment de son injure autant que par sa passion, il entreprit de troubler le bonheur de son Rival. Quelques amis lui prêtèrent leur secours. Il se rendit à Bristol, où, par des artifices ordinaires à l'Amour, il trouva le moyen de voir sa Maîtresse. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle se fit conduire au bord du Canal par un domestique de confiance; & se mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaisseau, que son Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enlève sa Maîtresse.

L'ANCRE fut levée aussi-tôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut si peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vûe avant la nuit, il se trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de l'Océan. Cette situation dura treize jours, pendant lesquels il fut abandonné à la merci des Flots. [On parle d'un tems où la Boussole n'étoit point encore en usage dans la Navigation.] Enfin, le quatorzième jour au matin, ses gens apperçurent fort près d'eux une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts, & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Une tempête le jette dans l'Isle de Madère.

ILS mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joye. L'Isle paroissoit déserte; mais elle leur offroit du moins un

(e) Galvano, & Hackluyt après lui, l'appellent Machan. Ils ne marquent pas précisément l'année de cette avanture. Galvano dit seulement que ce fut vers 1344, sous le régne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAFORADO. 1421. un azyle après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vû des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maîtresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussi-tôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancèrent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouvèrent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruisseau, qui descendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle solitude. Ils y dressèrent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer sur leur situation. [Ils y passèrent le tems très agréablement; ils faisoient continuellement de nouvelles découvertes, & les productions du pays leur fournissoient toûjours des sujets d'admiration.] Mais leur tranquillité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Est arracha le Vaisseau de dessus les ancres, & le jetta sur les Côtes de Maroc; où s'étant brisé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite prison.

Il s'établit à terre.

Le vent entraîne son Vaisseau dans l'Afrique.

MACHIN n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de son Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle disgrace répandit la consternation dans sa troupe, & fit tant d'impression sur sa compagne, qu'elle n'y survécut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient suivi son départ avoient abbatu son courage. Elle en avoit tiré de noirs présages, qui lui faisoient attendre quelque funeste catastrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre jusqu'à l'usage de la voix. Elle expira deux jours après, sans avoir pû prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident si tragique ne vécut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grace à ses amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creusé sa fosse au pied d'une sorte d'autel, qu'ils avoient élevé sous le grand arbre. Ils y placèrent aussi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois sur ce triste monument, Ils y joignirent une inscription qu'il avoit composé lui-même & qui contenoit en peu de mots sa pitoyable avanture. Elle finissoit par une prière aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Eglise sous le nom de *Jesus Sauveur*.

Sa Maîtresse meurt, & lui après elle.

APRÈS la mort du Chef, le reste de la Troupe ne pensa qu'à sortir d'un lieu si désert. Tous les soins furent employés à mettre la Chaloupe en état de soûtenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vûe, s'il étoit possible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaisseau, on alla tomber sur la même Côte, & l'on n'y essuya pas un meilleur sort.

Esclavage de ses gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

LES prisons de Maroc étoient alors remplies d'Esclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le sont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Espagnol de Séville, nommé Jean de Morales, qui ayant éxercé longtems la profession de Pilote, prit beaucoup de plaisir au récit des Prisonniers Anglois. Il apprit d'eux la situation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre auxquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Historien se croit obligé de reprendre les circonstances qui conduisirent à la seconde Découverte de Madère.

JEAN

JEAN Premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Castille, entreprit de passer en Afrique à la tête d'une puissante Armée, pour la conquête de Ceuta qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infants de Portugal, entre lesquels Dom Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Christ, se distingua singulièrement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques, trouva l'occasion chez les Mores [& les Juifs,] de prendre des informations sur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une passion insurmontable pour les Découvertes. Après la réduction de Ceuta, il se retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint-Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca-Nabal*, mais qui prit ensuite le nom de *Villa do Infante*. Il s'y livra si entièrement à l'exécution de ses projets, qu'il y destina d'abord tous les revenus de son Ordre.

ALCAFORADO. 1421. Causes de la seconde Découverte de Madère.

LE principal instrument sur lequel il jetta les yeux pour une si noble entreprise, fut Juan Gonsalvo Zarco, Gentilhomme de sa Maison. La valeur de Zarco s'étoit signalée au Siége de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert, en 1418, l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Dom Sanche, dernier Fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant une grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Espagne un *Foist*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Esclaves Chrétiens sortirent des prisons de Maroc. Jean de Morales (*f*) qui fut de ce nombre, passoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorsque la Flotte de Zarco traversoit le Détroit. Les deux Couronnes, sans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autorisoient le Commandant Portugais à se saisir du Foist. Cependant la cargaison n'ayant pû lui inspirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu assez d'habileté

Gonsalvo Zarco, principal instrument du Prince Henri de Portugal.

Comment il rencontre Jean de Morales.

(*f*) Il faut avouër que l'objection qui naît ici contre la vérité de cette Histoire est difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ses Compagnons partirent aussitôt, & trouvèrent Jean de Morales dans les prisons de Maroc. Or si l'on suppose, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Castille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la prison de Morales n'ait pas duré moins de soixante seize ans jusqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle seroit encore plus long, si l'avanture de Machin étoit arrivée dès la 1328, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Histoire place cet événement sous le Régne d'Edouard III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la dernière année de ce Règne, ce seroit toûjours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la prison de Machin; ce qui est non-seulement peu probable, mais contraire au sens de l'Historien, qui semble mettre un espace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expressément que Machin passa lui-même en Afrique, & qu'il fut présenté ensuite au Roi de Castille. A la vérité cette supposition de la Chronique peut passer pour l'invention de quelque Espagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Espagne sur Madère; mais la première objection demeure dans toute sa force. On n'y voit même aucune autre réponse, que de dire, ou que Morales avoit blessé la vérité en déclarant qu'il sçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Esclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidellement ce qu'il tenoit de Morales.

ALCAFORADO. 1421.

bileté pour le croire capable de servir le Prince Henri dans ses desseins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cause de sa détention que pour en marquer de la joye, & s'offrir volontairement au service du Prince de Portugal. Il s'empressa même de communiquer à Zarco l'espérance qu'il avoit de se faire considérer tout-d'un-coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Isle que les Anglois avoient découverte, & l'histoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Il le mene au Prince Henri.

ZARCO charmé de ce qu'il entendoit, n'eut rien de si pressant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un si riche présent à son Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ses propositions, que Henri dépêcha [Zarco & Morales] au Roi son Père, pour lui en relever les avantages, & demander la permission de les exécuter.

Obstacles levés.

ELLES trouvérent des obstacles à la Cour, par l'opposition secrete de quelques ennemis du Prince, Mais, sur les informations de Zarco, il s'y rendit lui-même, & sa présence fit évanouir aussi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaisseau, accompagné d'une Chaloupe à rames, suivant l'usage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval (g), Ruy Paës, Alvares Alfonso, François Alcaforado Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez.

Départ pour la découverte de Madère.

ZARCO toucha dans sa route à Puerto-Santo, où les Portagais, qu'il y avoit laissés deux ans auparavant, lui racontérent comme une vérité constante, qu'au Nord-Est (h) de l'Isle, on voyoit sans cesse des ténébres impénétrables, qui s'élevoient de la Mer jusqu'au Ciel; que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuassent, & qu'elles paroissoient gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cause inconnue. Comme on n'ôsoit encore s'éloigner de la terre, faute (i) d'Astrolabe, & d'autres instrumens dont l'invention est postérieure, & qu'on s'imaginoit qu'après avoir perdu la vûe des Côtes, il étoit impossible d'y retourner, sans un secours miraculeux de la Providence; cette prétendue obscurité passoit pour un abîme sans fond, ou pour la bouche même de l'Enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumières, soûtenoient que c'étoit l'ancienne Isle de Cipango, que le Ciel se plaisoit à tenir cachée sous un voile mystérieux, dans laquelle on étoit alors persuadé que les Evêques Espagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour se garantir de l'esclavage & de l'oppression des Mores, [& des Sarrazins.] Ils ajoûtoient qu'on ne pouvoit entreprendre sans crime de pénétrer dans un secret si divin, puisqu'il n'avoit point encore plû au Ciel de faire précéder cette découverte par les

Opinions fabuleuse sur cette Isle.

(g) *Angl.* François de Carvalail. R. d. E.

(h) Ce devroit être au Sud-Ouest, qui est la situation de Madère par rapport à Puerto-Santo.

(i) Si cette remarque est véritable, voici la décision d'un point fort contesté, puisque l'Auteur déclare que les instrumens nécessaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorsque Puerto-Santo & Madère furent découverts par les Portugais. D'un autre côté, il est clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puisqu'ils l'étoient lorsque l'Auteur composa sa Relation; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est une interpolation de Dom Francisco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuscrit avant lui. [On verra dans la suite quelques exemples de semblables additions.]

les signes qui sont annoncés dans les anciennes Prophéties, [qui parlent de ce Miracle.]

ALCAFORADO. 1421.

Difficultés qui n'arrêtent point Zarco & Morales.

LES exhortations de Morales firent mépriser à Zarco ces fausses terreurs. Ils jugèrent tous deux que les ténèbres dont on vouloit leur faire un sujet d'épouvante, étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo jusqu'au changement de la Lune, pour observer quel effet il produiroit sur l'ombre. La Lune changea, sans qu'on s'apperçût de la moindre altération dans ce Phénoméne. Alors tous les Avanturiers furent saisis d'une si vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entreprise, si Morales n'étoit demeuré ferme dans ses idées, soûtenant toûjours d'après les informations qu'il avoit reçûes des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faisoit comprendre à Zarco que cette terre, étant sans cesse à couvert du Soleil par l'épaisseur de ses forêts, il en sortoit une humidité continuelle, qui produisoit cette nuée épaisse, l'objet de tant de craintes & de fausses imaginations.

Approche du Vaisseau vers l'Isle, & frayeur des Matelots.

ENFIN Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au matin, sans avoir communiqué sa résolution à d'autres qu'à Morales; & pour ne laisser rien manquer à sa découverte, il tourna directement la proue de son Vaisseau vers l'ombre la plus noire. Cette hardiesse ne fit qu'augmenter les allarmes de son Equipage. A mesure qu'on avançoit, l'obscurité paroissoit plus épaisse. Elle devint si terrible qu'on ôsoit à peine en soûtenir la vûe. Vers le milieu du jour en entendit un bruit terrible, qui se répandoit dans toute l'étendue de l'horison. Ce nouveau danger redoubla si vivement la frayeur publique, que tous les Matelots poussèrent de grands cris, en suppliant le Capitaine de changer de route & de leur sauver la vie. Il les assembla d'un visage ferme, & par un discours prononcé avec le même courage il leur inspira une partie de sa résolution. L'air étant calme & les Courans fort rapides, il fit conduire son Vaisseau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit servoit de marque pour s'avancer ou se retirer, suivant qu'il paroissoit plus ou moins violent. Déjà la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Est elle étoit sensiblement moins épaisse, mais les vagues ne cessoient pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, quoiqu'à la distance où l'on étoit, il fût impossible de le distinguer. Quelques Matelots assurèrent qu'ils avoient apperçu des Géans d'une prodigieuse hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclaircissant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne doutèrent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent presqu'aussitôt, lorsqu'ils n'ôsoient encore s'y attendre. La joye des Matelots se conçoit plus aisément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint-Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vûe d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait disparu, la perspective devint charmante jusqu'aux montagnes.

Première vûe de la terre.

Ruy Paës & Jean de Morales y descendent les premiers.

RUY Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrèrent dans une Baye, qu'ils trouvèrent conforme à la description que Morales avoit reçûe des Anglois. Etant descendus au rivage, ils découvrirent sans peine le monument de Machin, & les

autres

ALCAFORADO. 1421.

autres marques qu'ils s'attachèrent à distinguer. [Après avoir satisfait leur piété au tombeau des deux Amans,] ils portèrent ces heureuses nouvelles au Vaisseau. Zarco prit possession du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Christ. Ensuite rapportant ses premières vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La datte de ce grand événement est le 8 de Juillet, jour de Sainte Elisabeth.

Recherches que Zarco fait dans l'Isle.

Le premier soin des Avanturiers Portugais fut de chercher, dans le Pays, des Habitans & des Bestiaux. Mais ils n'y trouvèrent que des oiseaux de diverses espèces, & si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main. On résolut de suivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Ouest, on trouva une Plage où quatre belles rivières venoient se rendre dans la Mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin, on arriva dans une Vallée arrosée par une autre rivière. Plus loin encore, on trouva une seconde Vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva sur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils passèrent une Pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnèrent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conserve encore.

Cette pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à deux lieuës, forme un Golphe, alors bordé de beaux cèdres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une Vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la Mer. Tant d'agrémens naturels engagèrent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la Mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Isle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du Continent d'Afrique.

Il reconnoît que sa découverte est une Isle.

Zarco ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis, qui est devenue la Capitale de l'Isle, [& la Métropole de tout l'Orient pour le spirituel] en a tiré le nom (k) de *Funchal*. Là, trois belles rivières sortant de la Vallée & s'unissant pour se jetter dans la mer, forment deux petites Isles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin, il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage, furent emportés par le

Divers lieux qu'il visite & qu'il nomme.

(k) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions aux Manuscrit d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pû parler de plusieurs choses qui n'arrivèrent qu'environ quatre-vingts ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, [qui n'a eu lieu que vers le seizième siècle; ou autour de l'an 1500: & ce ne fut encore que plusieurs années après, que l'Archevêque des Indes y fit sa résidence; & cependant c'est à cette résidence qu'il est fait allusion dans ces mots, *la Metropole de tout l'Orient pour le spirituel*.

le Courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Soccoridos*; cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une rivière de la Mer Arabique dont les Historiens Portugais (*l*) font mention. ALCAFORADO. 1421.

En continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux; ce qui rendit sa curiosité d'autant (*m*) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore apperçu. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de Loups-Marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (*n*) à sa postérité, [de la même manière que Scipion & Germanicus ont tiré des surnoms des Provinces qu'ils avoient conquises.]

Camera de Lobos.

Les nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son Vaisseau. Il se pourvut d'eau, de bois, d'oiseaux & de plantes de l'Isle, pour en faire présent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, sans avoir perdu un seul homme dans le voyage.

Raisons qui arrêtent Zarco.

Le succès d'une si belle entreprise lui attira tant de considération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ses découvertes. Il présenta au Roi plusieurs troncs d'arbres d'une grosseur extraordinaire; & sur l'idée qu'il donna de la prodigieuse quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Isle couverte, ce Prince la nomma l'Isle Madère. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Isle; titre auquel ses descendans joignent aujourd'hui celui de Comte (*o*).

Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit.

L'Isle est nommée Madère.

Le second voyage se fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de sa femme, Constance Rodrigue de Sa (d'autres disent d'Almeyda;) de Juan Gonsalvo son fils aîné, & de ses deux filles, Hélène & Béatrix. Il retrouva son Isle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore distinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y est formée depuis, a conservé le nom de *Machino* ou *Machico*. En descendant au rivage, il fit abbatre le bel arbre sous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé; & l'usage qu'il en fit aussi-tôt fut pour bâtir une Eglise, qu'il dédia à *Jesus Sauveur*, suivant les intentions de Machin qui subsistoient encore dans son épitaphe. Il donna aux tristes restes des deux Amans une sépulture honorable dans le chœur.

Son second voyage à Madère.

Port nommé Machico. Eglise bâtie.

Après

(*l*) Cette réflexion sur la Rivière de *los Agraviados*, dans le Golphe Arabique, est une autre interpolation; puisque l'événement qu'elle suppose est postérieur de cent vingt ans à la découverte de Madère.

(*m*) Machin avoit vû différentes sortes d'animaux.

(*n*) On reconnoît encore ici une interpolation.

(*o*) C'est encore ici vrai-semblablement une autre interpolation.

ALCAFORADO. 1421. Fondations de Funchal.

APRÈS avoir accordé ses premiers soins à la Religion, il choisit pour l'établissement de sa Colonie, l'endroit de l'Isle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle Vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jetta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuse. Constance sa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine; ce qui se trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui suppose deux Eglises bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort suspect tout ce qu'il raconte ensuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant sept ans; d'autant plus que Madère n'a jamais été sans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de sucre, dont on a vû jusqu'à cent cinquante à la fois.

Autres dispositions en faveur du Prince Henri.

Récompense de Zarco.

APRÈS la mort du Roi Jean, Edouard son Fils & son successeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Isle pour tout le tems de sa vie, en dédommagement des sommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation se fit à Cintra par un Acte solemnel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité spirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Christ. Alphonse, successeur d'Edouard, confirma ces dispositions en 1439. A l'égard de Juan Gonsalvo Zarco, dont le mérite & les services méritoient aussi des récompenses, les Princes ses Maîtres changèrent son nom & ses armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit [sur un champ de sinople] une tour ☞ d'argent supportée par deux Loups-marins & chargée d'une Croix d'Or. Ses Descendans conservent encore le même nom & les mêmes armes. [Ce ☞ changement d'armes ne doit pas paroître fort surprenant, puisqu'on changea aussi celles de Portugal, qui étoient auparavant d'Argent, à une Croix d'Azur.]

CHAPITRE II.

Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique jusqu'à Rio grande, en 1455.

CADA MOSTO. 1454. Remarques préliminaires sur les voyages de Cada Mosto.

NOUS avons deux voyages de Cada Mosto, qui se trouvent dans les Collections de Ramusio & de Grynæus; l'un, aux rivières de Sanaga ou Sénégal; de Gambra, ou Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Isles du Cap-Verd.

CES deux Ouvrages ayant été [vrai-semblablement] composés en Italien, ☞ Ramusio nous les a conservés dans la même langue; mais Grynæus en a donné une Traduction Latine, qui diffère de l'Original dans plusieurs points essentiels, [& sur-tout dans les dattes.] Par exemple, l'Italien fait partir l'Au- ☞ teur de Venise, en 1454, & la Traduction en 1504. On juge aisément que de part ou d'autre l'erreur vient de l'Impression, & l'on est d'abord porté à croire, que c'est l'Imprimeur du Latin qui doit être accusé de cette négligence.

gence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le Prince Henri, par qui Cada Mosto (*a*) fut employé, mourut en 1463.

CADA MOSTO. 1454.

LES deux voyages sont précédés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. On lit dans la seconde de ces deux piéces, qu'Aluise da Cada Mosto fut le premier qui découvrit les Isles du Cap-Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (*b*) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant représenté les Pays voisins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ses Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ses découvertes pouvoient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paroît avoir été persuadé que par les rivières du Sénégal, & de la Gambra (*c*) qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainsi passer l'Or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vastes & dangereux déserts qui séparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Leon, étoit la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux Négres, on se proposoit de prendre du sel dans l'Isle de *Sal*, qui est une des Isles du Cap-Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne supposoit pas que le cours eut moins de cinq-cens milles. On espéroit d'en tirer, pour échange, de l'Or & des Esclaves; & tandis que l'Or passeroit en Europe, les Esclaves devoient être transportés au marché de Saint-Jago, autre Isle du Cap-Verd, d'où il seroit aisé de les conduire immédiatement aux Indes Occidentales.

Imaginations de Ramusio sur le Commerce.

POUR entreprendre un si beau commerce, il auroit été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramusio, dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puisque tous les Européens avoient la permission de porter leur commerce [à l'Isle de St. Thomas, qui est sous l'Equateur, c'est-à-dire] jusqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en n'avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté plusieurs fois; mais les obstacles qu'ils y ont trouvé marquent assez, que si le succès n'est pas impossible, il n'est pas aussi facile que Ramusio se l'imaginoit. D'ailleurs il supposoit une communication entre le Niger & les autres rivières qui tombent dans la mer Occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monsieur de l'Isle l'a rejettée lui-même dans ces derniers tems; & sa dernière Carte d'Afrique représente le Sénégal, la Gambra & le Niger comme des fleuves absolument séparés.

Défauts de son projet.

CADA Mosto, dans sa Préface, après avoir fait l'Apologie de son Ouvrage

(*a*) Ramusio écrit toûjours Aluise da Cada Mosto. [Aluise est le même nom que Louis].

(*b*) Voyez le Chapit. I. du Tome I.

(*c*) *Angl.* & de Rio Grande. R. d. E.

CADA MOSTO. 1454.

Eloge du Prince Henri de Portugal par Cada Mosto.

ge & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'est-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élévation de son génie & son habileté dans toutes les connoissances Astronomiques. Il ajoûte qu'il se livra tout entier au service de la Religion, en faisant la guerre contre les Mores, & que ses Exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean son Père, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeller, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de la sainte Foi. Ce généreux Prince engagea sa parole; & pour la remplir presqu'aussitôt, il entreprit avec Dom Edouard son Frère, & successeur de Jean, cette fameuse guerre contre le Royaume de Fez, qui dura plusieurs années. Son zéle ne se relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque année ses Caravelles pour croiser sur les Côtes (*d*) d'Azafi, & de Messa; mais n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commission celle d'avancer sans cesse au long de la Côte. Elles poussèrent en effet jusqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (*e*), & qui n'a tiré ce nom que de l'impossibilité qu'on se figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri, qui pensoit autrement, ajoûta trois Caravelles au nombre qu'il avoit jusqu'alors envoyées. Elles passèrent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes sabloneuses & désertes, elles revinrent sur leurs traces.

Ardeur invincible de ce Prince pour les Découvertes.

LEUR progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en Mer, l'année suivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller aussi loin qu'il seroit possible, en promettant d'enrichir par ses bienfaits tous ceux qui tenteroient cette entreprise. Ils partirent; mais tout leur courage & leur respect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pousser plus loin leurs Découvertes. Cependant la force de son jugement ne lui faisoit pas voir avec moins de clarté, qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles Nations. Il ne se lassa point d'envoyer des Caravelles, jusqu'à l'heureux tems où l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du désert, & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainsi les Négres ayant été découverts, on continua de découvrir successivement les autres Nations, comme Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

Age de Cada Mosto, & ses vûes en commençant ses Voyages.

IL raconte ensuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans lorsqu'il entreprit son voyage; qu'il en avoit déja fait plusieurs dans quelques parties de la Méditerrannée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit proposé de recommencer pour travailler à sa fortune; car il ne désavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus anciennes qui nous restent des Navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes qui les ayent précédées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abrégés donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voyageurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence, qui a fait un usage

(*d*) Zafi, ou al Saffi.

(*e*) Faria prétend que le Cap Non fut doublé & celui de Bojador découvert en 1415, c'est-à-dire, plusieurs années avant la mort du Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Mosto, sans s'attacher à l'éxactitude de la Chronologie.

CADA MOSTO. 1454.

usage continuel de ces deux qualités dans son Ouvrage; & si l'on excepte quelques circonstances sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plûpart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus interressant que le sien. On y trouvera particulièrement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto & sur ses principales branches, qui ont été si peu connues de nos derniers Voyageurs: ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matières obscures; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juste des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux. [Dans des Grynæus, & dans Ramusio, ces Voyages sont distingués par des Sections, que nous n'avons pas suivies ici.]

Mérite de ses Journaux.

CADA Mosto, résolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua sur une Galère Vénitienne commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier [de Malte.] Ils partirent de Venise le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'élevèrent près du Cap Saint-Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un Village nommé *Riposera*, où il s'étoit retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célébre Protecteur de la Navigation & des Voyageurs, envoya aussi-tôt au Vaisseau, Antoine Gonzalez son Sécretaire, accompagné d'un Vénitien nommé (f) Patricio Conti, qui étoit alors Consul de sa République en Portugal, & que son goût pour les Voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madère, du sang de dragon de la même Isle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaisseau que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles désertes, & que les richesses qu'ils leur montroient en étoient déja les fruits. Ils ajoûtèrent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit éxécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénétré dans des Mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables; que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plûpart des passagers, & particulièrement Cada Mosto, se sentirent enflamés de la passion des voyages. Ils demandèrent si le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettroit: C'étoit 1o. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens; ou seulement de le charger, parce qu'il fournissoit volontiers des Caravelles. 2o. Que dans le premier cas, il se réservoit au retour, la quatrième partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le second, il éxigeoit la moitié de la cargaison. 3o. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assûrer, qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajoûta que Dom

Cada Mosto part de Venise & relâche au Cap St. Vincent.

Rencontre du Prince Henri à Riposera.

(f) Grynæus dit, sans le nommer, que c'étoit un Patricien de Venise.

CADA MOSTO. 1454.

Dom Henri feroit charmé d'y voir entrer des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoit que les Négotians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce [de cette espèce de Marchandises.]

Cada Mosto se détermine à servir les Portugais.

CADA Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laissèrent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux desseins. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-Bas; & ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galères Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Lagos. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presqu'entièrement à ses frais, ils partirent ensemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.

Il arrive à Puerto-Santo.

DÈS le 25, ils arrivèrent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloigné de six cens milles au Sud, du Cap Saint Vincent (g). Il y avoit déja près de vingt-sept ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrèrent dans *Monchrico* (h) un des Ports de l'Isle de Madère, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madère étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les soins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Tristan Tessera, & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilshommes, entre lesquels l'Isle & le Commandement étoient partagés. Tristan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco, celle où il avoit jetté luimême les fondemens de Funchal.

Il touche à Madère.

MADÈRE avoit déja quatre Habitations considérables; Manchico, Santa-Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissemens qui commençoient à se former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (i) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Isle est arrosée par huit rivières, qui la traversent presqu'entièrement & sur lesquelles on avoit construit des moulins à scier les planches, qui en fournissoient de diverses sortes au Portugal. Les plus estimées étoient celles de Cédre & de Nasso, dont on employoit les premières à tous les usages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fusil (k). Le Cédre ressemble beaucoup au Cyprès; mais il rend une odeur extrémement agréable. Le bois de Nasso est couleur de rose & d'une rare beauté. Cada Mosto rend témoignage que la vendange se faisoit alors à Madère vers le tems de Pâques, au plus tard, l'octave d'après.

IL

(g) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madère, qui ont déja trouvé place dans le Chapitre précédent.

(h) C'est apparemment ce que les autres nomment *Machico*, ou Manchico.

(i) C'est-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(k) *Angl.* & des Arbalettes. R. d. E.

CADA MOSTO. 1455.

Il passe aux Canaries.

IL quitta cette Isle, pour prendre au Sud; & dans peu de jours il arriva aux Isles Canaries, qui sont à trois cens vingt milles de Madère. Il compte sept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens; Lancerota, Fuerte-Ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur, sous l'autorité du Roi d'Espagne, un Gentilhomme Espagnol, nommé Herrera, natif de Séville. On transportoit de ces Isles à Cadix & dans la rivière de Séville, une grande quantité de l'herbe qui se nomme *Orchel* ou *Oricello*, pour les usages de la teinture. Les peaux de chèvres, le suif & le fromage faisoient le reste du commerce. L'Auteur remarque que les Habitans naturels des quatre Isles soûmises aux Chrétiens étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entr'eux. Leurs habitations étoient de simples Villages, sans fortifications & sans défense dans les Plaines, mais si bien fortifiés dans les Montagnes, qu'il falloit un Siége pour les forcer. Les trois autres Isles, qui se nomment la grande Canarie, Ténérife & Palma n'avoient encore que des Idolâtres pour Habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, sur-tout celle de Ténérife, qui est la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perspective. Ces trois Isles étant bien gardées par des Habitans fort courageux, les montagnes d'une hauteur excessive, & les Places imprenables, il avoit été jusqu'alors impossible aux Chrétiens de s'en rendre Maîtres. Ténérife est une des plus hautes Isles du Monde, & se découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut assûré par quelques Matelots, qu'ils l'avoient apperçue de soixante & soixante-dix lieuës Espagnoles, qui font environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans son centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuse & toûjours brûlante. Cada Mosto apprit ces circonstances, de plusieurs Chrétiens qui avoient été prisonniers dans cette Isle. Il prétend que depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, il n'y a pas moins de quinze lieuës Portugaises, qui font soixante milles d'Italie. ☩ [Mais on a vû, dans le Chapitre précédent, des régles plus justes pour la véritable hauteur du Pic.]

Etat où ces Isles étoient alors.

Anciens usages.

(*l*) L'ISLE de Ténérife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes, qui prenoient le titre de Ducs. C'étoient autant d'Usurpateurs, qui avoient divisé l'autorité souveraine, après s'en être saisis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux causoient souvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres, & des massues, en forme de dards, dont la pointe étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce secours manquoit, se contentoient de faire durcir leurs massues au feu. La plûpart des Habitans étoient continuellement nuds, quoique plusieurs se couvrissent de peaux de chèvres. Mais ils s'enduisoient la peau de suif, mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient assez épaisse pour résister au froid. D'ailleurs, étant si avancés au Midi, ils n'avoient jamais beaucoup à souffrir de l'Hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils se nourrissoient d'orge, de chair & de lait de chèvre, qu'ils avoient en abondance

(*l*) On trouvera dans le Chapitre précédent ☩ la Description entière de Ténérife, & du Pic, avec celle des autres Canaries.

CADA MOSTO. 1455.

Ancienne Religion.

bondance, & de quelques fruits; mais particulièrement de figues. Comme le climat est fort chaud, ils faisoient leur moisson aux mois d'Avril & de Mai. On connoissoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil; d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit jusqu'à neuf sortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge, qu'après avoir proposé à leur Seigneur de passer la première nuit avec elle; & ceux qui obtenoient cette grace, s'en croyoient fort honorés.

Informations de Cada Mosto.

Si l'on veut sçavoir d'où Cada Mosto avoit tiré ces connoissances, il répond que les Chrétiens des quatre Isles s'approchoient souvent de Ténérife pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient souvent des Insulaires de l'un & l'autre séxe, qu'ils vendoient en Espagne pour l'esclavage. Lorsqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques prisonniers Espagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris, qu'ils regardoient comme la dernière punition, ils les employoient à nettoyer les Chèvres & à tuer les mouches dont ces animaux sont tourmentés.

Sacrifice barbare.

Les anciens Canarins étoient dans l'usage d'offrir à leur Seigneur, non seulement leurs services & leur fidélité, mais le sacrifice même de leur vie, lorsqu'il entroit en possession de l'autorité souveraine. Il s'en trouvoit toûjours plusieurs qui passoient de l'offre à l'éxécution. Ils se rendoient avec un nombreux cortège sur le bord de quelque profonde Vallée, où les victimes après quantité de cérémonies & de paroles mystérieuses, se précipitoient à la vûe de tout le monde. Le même usage obligeoit le Seigneur de marquer une considération particulière aux Parens des Morts & de les distinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coûtume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embrasser le Christianisme. Ils sont d'une légèreté extrême à la course, & fort agiles à descendre & monter au milieu de leurs rocs & de leurs précipices. Ils sautent [à pieds nuds] de pierre en pierre, & souvent ils s'élancent à des distances incroyables. Leur adresse à jetter des pierres est si merveilleuse, qu'ils sont sûrs de toucher toûjours au but. Les deux séxes se peignent le corps, en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes, & cette variété de couleurs passe entr'eux pour un grand ornement. Cada Mosto relâcha dans les deux Isles de Gomera & de Ferro. Il toucha aussi à celle de Palma; mais sans y descendre.

Adresse & légèreté des Canarins.

Cada Mosto arrive au Cap-Blanco.

Ayant remis à la voile, il continua sa course vers l'Ethiopie; & le vent ne cessant pas de le favoriser, il arriva au Cap Blanco, qui est à [huit cent] soixante-dix milles des Canaries. Il observe que portant au Sud dans ce passage, il se tint sans cesse éloigné de la Côte d'Afrique, qu'il laissoit sur la gauche; les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'Ouest. Il fit voile ainsi pendant la moitié (*m*) de sa course; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vûe des Côtes, dans la crainte de passer le Cap sans l'appercevoir; car on est ensuite assez long-tems sans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golphe, qu'on appelle *Forna d'Arguim*,

Description de cette Côte.

(*m*) *Angl.* les deux tiers. R. d. E.

d'Arguim, du nom d'une petite Isle qui est située dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement, & l'on y trouve trois autres Isles, auxquelles les Portugais avoient déja donné des noms. La première porte celui de *Blanca*, à cause de ses sables blancs. La seconde, celui d'Isle *das Garzas*, ou des Hérons, parce qu'on y trouva un si grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques; la troisième celui de (n) *Coori*. Elles sont toutes trois petites, sabloneuses, & désertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche.

CADA MOSTO. 1455.

Il faut observer qu'au Sud du Détroit de Gibraltar, la Côte, qui est celle de Barbarie, n'est pas habitée au-delà du *Cap-Cantin*, d'où l'on trouve jusqu'au Cap-Blanco une Région sabloneuse & déserte, qui est séparée de la Barbarie par des montagnes (o) du côté du Nord, & que ses Habitans nomment (p) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Négres, & dans sa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou soixante journées. Ce désert s'étend jusqu'à l'Océan. Il est couvert de sable blanc, si aride & si uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une Plaine jusqu'au Cap-Blanco, qui tire aussi son nom de la blancheur de son sable, où l'on n'apperçoit aucune sorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'est si beau que ce Cap. Sa forme est triangulaire, & les trois pointes qu'il présente sont l'une de l'autre à la distance d'un mille.

Isles du Golfe d'Argin ou d'Arguim.

Déserts de Sara.

On trouve sur cette Côte une prodigieuse quantité de gros Poisson de toutes les espèces & d'une bonté extraordinaire: [il ressemble assez pour le goût au Poisson qui se mange à Venise.] Le Golfe d'Arguim est fort [peu] profond dans toute son étendue; il est plein de rocs, & traversé par des Courans qui rendent la navigation fort dangereuse dans les ténèbres, [& pendant le jour il faut toûjours avoir la sonde à la main.] Cada Mosto apprit qu'il s'y étoit déja perdu deux Vaisseaux. La situation du Cap-Blanc est au Sud-Ouest du Cap-Cantin.

Derrière le Cap-Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à six journées du rivage, une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui est fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (q) & des autres Régions du Pays des Négres. Leurs alimens sont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs Chameaux, [& de quelques Animaux: & ils n'ont point de vin.] Le Pays est si sec qu'ils y ont peu de vaches & de chèvres, [& encore leurs vaches sont-elles très petites en comparaison de celles d'Italie.] Ils sont Mahométans, & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils sont sans cesse errans dans les déserts, & leurs courses s'étendent jusques dans cette partie de la Barbarie qui est voisine de de la Méditerranée. Ils voyagent toûjours en grand nombre, avec un train nombreux de Chameaux, sur lesquels ils transportent du cuivre, de l'argent, & d'autres richesses, de la Barbarie & du Pays des Négres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *Malaguette*, [qui est une espèce de poivre.] Leur couleur est bazanée. Les deux séxes ont pour unique vêtement, une sorte de robe blanche bordée de rouge. Les Hommes portent le turban, à la manière

Ville nommée Hoden.

Commerce des Négres à Tombuto.

(n) Grynæus écrit *Cori*.
(o) Ce sont les Monts Atlas.
(p) Ou Sarrah.
(q) Grynæus met *Atanbuto*.

CADA MOSTO. 1455.

manière des Mores, & vont toûjours nuds pieds. Leurs déserts sont remplis de Lions, de Panthères, de Léopards, & d'Autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en àvoir mangé plusieurs fois.

Commerce des Portugais au Golfe d'Arguim.

LE Prince Henri de Portugal, connoissant l'importance du Golfe d'Arguim, en avoit défendu l'entrée pour l'espace de dix ans, à tous ceux qui n'étoient pas compris dans son Ordonnance, c'est-à-dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Isle du même nom une Habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais, qui jouissoient du privilège, commerçoient avec les Arabes qui venoient sur la Côte. Pour l'Or & les Négres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fournissoient différentes sortes de marchandises, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Isle d'Arguim, pour la sûreté du Commerce; & tous les ans, il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négotians Arabes menoient au Pays des Négres quantité de Chevaux de Barbarie, qu'ils y échangeoient pour des Esclaves. Un beau Cheval leur valoit souvent jusqu'à douze ou quinze Négres. Ils y portoient aussi de la soye de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandises, pour lesquelles ils recevoient des Esclaves & de l'Or. Ces Esclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils passoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis, & sur toute la Côte de Barbarie. Le reste venoit dans l'Isle d'Arguim; & chaque année, il en passoit sept ou huit cens en Portugal.

AVANT l'établissement de ce Commerce, les Caravelles Portugaises, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golfe d'Arguim, & faisoient pendant la nuit des descentes sur la Côte, pour enlever les Habitans de l'un & l'autre séxe qu'elles vendoient en Portugal. Elles poussèrent ainsi leurs courses au long des Côtes, jusqu'à la rivière du Sénégal, qui est fort grande, & qui sépare la Nation des Azanaghis de la première Contrée des Négres.

Nation des Azanaghis, & ses usages.

LES Azanaghis [sont bazanés ou plûtot d'une couleur d'un brun très foncé; ils] habitent plusieurs endroits de la Côte au-delà du Cap-Blanco. Ils sont voisins des déserts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, & du lait de leurs Chameaux. Comme ils sont plus proches du Pays des Négres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui se borne à tirer d'eux du millet [des légumes] & d'autres secours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connoît pas de Nation qui supporte si patiemment la faim. [Une écuellée de farine d'Orge leur suffit pour un jour entier. A la vérité leur sobriété doit être attribuée en partie à la rareté des vivres dans leur pays.] Les Portugais en enlevérent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour esclaves que des Négres. Mais, depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des régles de commerce qui ne permettoient plus aux Portugais de les insulter. Il espéroit que se familiarisant avec les Chrétiens, ils recevroient d'autant plus facilement les impressions du Christianisme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuses de la Religion de Mahomet.

CADA Mosto attribue une coutume fort singulière à la Nation des (r) Azanaghis.

(r) L'Auteur les appelle souvent Indiens, c'est-à-dire, Indiens Orientaux. On ne leur donnoit pas d'autre nom avant le Voyage de Gama.

Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une sorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raison de cet usage est que regardant [le nez &] la bouche comme des canaux fort sales, ils se croyent obligés de les cacher aussi sérieusement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée, dans des Pays moins barbares. Aussi ne se découvrent-ils la bouche que pour manger.

CADA MOSTO. 1455.

Ils ne reconnoissent aucun Maître; mais les plus riches sont distingués par quelques témoignages de respect. En général il sont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands voleurs du monde. Leur taille est médiocre. Ils se frisent les cheveux, qu'ils ont fort noirs, & flottans sur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graisse de poisson, & quoique l'odeur en soit fort désagréable, ils regardent cet usage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les Portugais, [qui avoient fait sur eux un grand nombre d'esclaves, &] avec lesquels ils avoient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cada Mosto assûre que lorsqu'ils avoient vû des Vaisseaux, spectacle inconnu à leurs Ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiseaux avec des aîles blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Ensuite les voyant à l'ancre & sans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des Poissons. D'autres observant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir passé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour suivant à cinquante milles, & toûjours en mouvement au long de la Côte, s'imaginèrent que c'étoient des esprits vagabonds, & redoutoient beaucoup leur approche. En supposant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'elles fissent plus de chemin dans une nuit, qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours; & ce raisonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des Esprits. Plusieurs Esclaves de leur Nation, que Cada Mosto avoit vûs à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette mer, rendoient là-dessus le même témoignage.

Imaginations des Azanaghis à la vûe des premiers Vaisseaux.

Environ six journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui signifie Caisse d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de sel de roche, qui se transporte sur le dos des Chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*, qui est du Pays des Négres. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, [aussi-bien que les Azanaghis] disposent, en huit jours, de toutes leurs marchandises, & reviennent chargés d'or. [Car ils ont pour la charge d'un Chameau jusqu'à deux ou trois-cens Mitigals; & chaque Mitigal est de la valeur d'un ducat].

Ville de Teggazza, d'où l'on tire du sel.

Ce Royaume de Melli est situé dans un climat fort chaud, & fournit si peu d'alimens pour les Bêtes, que de cent Chameaux qui font le voyage avec les Caravanes, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Aussi cette grande Région n'a-t'-elle aucun quadrupéde. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de Teggazza à Tombuto, & trente de Tombuto à Melli. Cada Mosto ayant demandé aux Négres quel usage les Marchands de Melli font du sel, ils répondirent qu'il s'en consumoit d'abord une petite quantité dans le Pays, secours si nécessaire à des Peuples situés près de la Ligne, où les jours & les nuits sont d'une égale longueur, que sans un tel préservatif contre la chaleur, leur sang se corrompt bientôt. Ils employent peu d'art à le

 préparer

CADA MOSTO. 1455.

Usage du sel parmi les Négres.

préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font dissoudre dans un vase d'eau; & l'avallant avec avidité, ils croyent lui être redevables de leur santé & de leurs forces. Le reste du sel est porté à Melli en grosses piéces, deux desquelles suffisent pour la charge d'un Chameau. Là, les Habitans du Pays le brisent en d'autres piéces, dont le poids ne surpasse pas les forces d'un homme. On assemble quantité de gens robustes qui les chargent sur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, sur laquelle ils s'appuyent (s) lorsqu'ils sont fatigués. Dans cet état, ils se rendent sur le bord d'une grande eau, sans que l'Auteur ait pû sçavoir si c'est la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'est de l'eau douce, parce que dans un climat si chaud il ne seroit pas nécessaire d'y porter du sel si c'étoit la Mer. [Ces porteurs sont ordinairement des Négres qu'on prend à gages, & dont on est obligé de se servir faute de Chameaux ou d'autres bêtes de somme; & par ce qui vient d'être dit, on comprend qu'ils doivent être en très grand nombre, de même que ceux auxquels ils portent ce sel.]

Commerce du sel, & sa méthode.

LORSQU'ILS sont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du sel font décharger la marchandise, & placent chaque monceau sur une même ligne, en y mettant leur marque. Ensuite toute la Caravane se retire à la distance d'une demie journée. Alors d'autres Négres, avec lesquels ceux de Melli sont en commerce, mais qui ne veulent point être vûs, & qui sont apparemment les Habitans de quelques Isles, s'approchent du rivage dans de grandes Barques, examinent le sel, mettent une somme d'or sur chaque monceau, & se retirent avec autant de discrétion qu'ils sont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, considérent si l'or qu'on a laissé, leur paroît un prix suffisant. S'ils en sont satisfaits, ils le prennent & laissent leur sel. S'ils trouvent la somme trop petite, ils se retirent encore, en laissant l'or & le sel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laissent absolument le sel. Leur commerce se fait ainsi sans se voir; usage ancien, qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occasion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vrai-semblance dans ce récit, il assûre qu'il le tient de plusieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres personnes, dont il vante le témoignage.

Négocians invisibles.

Entreprise de l'Empereur de Melli, pour les découvrir.

IL demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui est un Souverain si puissant, n'avoit point entrepris, par force ou par adresse, de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni se laisser voir. Ils lui racontérent que peu d'annés auparavant, ce Prince ayant résolu d'enlever quelques-uns de ces Négotians invisibles, avoit fait assembler son Conseil, dans lequel on avoit résolu qu'à la premiére Caravane, quelques Négres de Melli creuseroient des puits au long de la riviére, près de l'endroit où l'on plaçoit le sel, & que s'y cachant jusqu'à l'arrivée des Etrangers, ils en sortiroient tout-d'un-coup pour faire quelques prisonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un seul avoit paru suffire pour satisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les assûrant que le quatriéme ne seroit pas plus maltraité. Mais l'entreprise n'en eut pas plus de succès. Le Prisonnier

Ce qui l'empêche de réussir.

(s) *Angl.* & qui portant deux longues fourches, sur lesquelles ils reposent leur charge. R. d. E.

nier refusa de parler. Envain l'interrogea-t'on dans plusieurs langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que rejettant d'un autre côté toutes sortes de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux Négres de Melli que leurs Négotians étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le Prisonnier étant revêtu de la forme humaine ne pouvoit pas être privé de l'usage de la parole; mais que dans l'indignation de se voir trahi, il avoit pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé rapportèrent à leur Empereur, qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux d'un demi-pied; que sa lèvre inférieure étoit plus épaisse que le poing, & pendante jusqu'au dessous du menton; qu'elle étoit fort rouge & qu'il en tomboit même quelques gouttes de sang; mais que sa lèvre supérieure étoit de la grandeur ordinaire: qu'on voyoit entre les deux, ses dents & ses gencives [d'où il découloit aussi du sang], & qu'au deux coins de la bouche, il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire; que ses yeux étoient noirs & fort ouverts: enfin que toute sa figure étoit terrible.

Effet du Sel contre les maladies des Négres.

Cet accident fit perdre la pensée de renouveller la même entreprise d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avoient reçûe, laissèrent passer trois ans sans reparoître au bord de l'eau. On étoit persuadé à Melli, que leurs grosses lèvres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu supporter plus long-tems la privation du sel, qui est leur unique reméde, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des Négres de Melli; ce qui est assez indifférent à l'Empereur, pourvû qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'Auteur a pu se procurer de lumière (t) sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnoissant fort étranges, il ajoûte qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux, après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés; & lui-même, dit-il, qui a vû dans le monde & entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

Route de l'or, pour traverser l'Afrique.

L'or qu'on apporte à Melli se divise en trois parts; une qu'on envoye par la Caravane de Melli à *Kokhia*, sur la route du grand Caire & de la Syrie; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément; l'une pour (v) *Toet* & de-là pour Tunis en Barbarie: l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux Villes d'Oran & d'One (x), dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa, hors du Détroit. C'est dans ces dernières Places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais ayent tiré du Pays des Azanághis, c'est que de l'or qu'il envoye chaque année à Hoden, ils trouvèrent le moyen d'en attirer quelque partie

(t) Le témoignage des Afriquains paroîtra sans force. Cependant il est vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Cada Mosto. Jobson, qui étoit dans la Rivière de Gambra ou de Gambia en 1620, répéte la même chose avec les mêmes circonstances. Movette le rapporte aussi d'après le témoignage des Mores de Maroc. Voyez ses Voyages en 1671, [dans la Collection de Stephens, Vol. II. pag. 81. A la vérité cet Auteur ne parle point de ces terribles lèvres. mais chaque fiction a cours pendant un certains tems, & peut-être que le tems de celle-ci est passé.]

(v) Grynæus met *Ato*.

(x) Grynæus met *Hona*.

CADA MOSTO. 1455.

partie sur les Côtes (y) du Golfe d'Arguim, & de se le procurer par leurs échanges avec les Négres.

La monnoye inconnue chez les Azanaghis.

DANS les Régions des Mores bazanés, il ne se fabrique point de monnoye. On n'y en connoît pas même l'usage, non plus que parmi les Négres. Mais tout le commerce se fait par des échanges d'une chose pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs Villes intérieures, de petites coquilles (z) qui leur tiennent lieu de monnoye courante. Les Vénitiens en apportoient du Levant, & recevoient de l'or pour une matière si vile. Les Négres ont pour l'or un poids qu'ils appellent Mitigal, & qui revient à la valeur d'un ducat. [Les Habitans des déserts de Sara, n'ont ni Religion ni Souverain ; cependant dans certains endroits, les plus riches d'entr'eux, acquièrent quelque autorité sur les autres.] Les femmes portent des robes de coton, qui leur viennent du Pays des Négres; & quelques-unes, des espèces de frocs qu'on appelle *Alkhezeli*. Mais elles n'ont pas l'usage des chemises. Les plus riches se parent de petites plaques d'or. Elles [sont bazanées &] font consister leur beauté dans la grosseur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, qu'elles se les serrent avec des cordes, pour les faire descendre quelquefois jusqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval [à la manière des Mores,] & font leur gloire de cet éxercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conserver long-tems. La chaleur est excessive dans cette immense étendue de sables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Mosto fut informé qu'il y paroît quelquefois de grandes troupes de Sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obscurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes visites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans; mais il ne faut pas espérer de vivre dans les lieux où l'armée des Sauterelles s'arrête, tant elle cause de désordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en passant sur les Côtes.

Parure de leurs femmes.

Exercice des hommes.

Armées de Sauterelles.

Rivière de Sénégal. Son embouchure.

APRÈS avoir doublé le Cap-Blanco, la Caravelle Portugaise continua sa course jusqu'à la rivière de Sannaga, ou du Sénégal, qui sépare le désert & les Azanaghis, du fertile Pays des Négres. Cinq ans avant le voyage de Cada Mosto, cette grande rivière avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores; & depuis ce tems-là, il ne s'étoit point passé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaisseaux.

LA rivière du Sénégal a plus d'un mille de largeur à son embouchure, & l'entrée en est fort profonde. Avant que de se resserrer dans son lit, elle offre une Isle, qui présente un Cap vers la Mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de sable & des Basses qui s'étendent assez près du rivage; ce qui oblige les Vaisseaux d'observer le cours de la marée [, qui revient de six heures en six heures,]

(y) Ce récit des lieux d'où vient l'Or, & de la manière dont il traverse l'Afrique, est le plus ancien & le plus vrai-semblable.

☞ (z) Ce sont apparemment les petites Coquilles qu'on appelle Porcelaines, ou Coris.

heures,] pour entrer dans la rivière. Elle y remonte l'espace de soixante-dix milles, suivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap-Blanco, qui en est à trois cens quatre-vingt milles, la Côte se nomme Anterota, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte est continuellement sabloneuse jusqu'à vingt milles de la rivière.

CADA MOSTO. 1455.

Grande différence entre les hommes dans un petit espace.

CADA Mosto fut extrêmement surpris de trouver la différence des Habitans si grande, dans un si petit espace. Au Sud de la rivière, ils sont extrêmement noirs, grands, bienfaits, & robustes. Le Pays est couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes sont bazanés, maîgres, de petite taille, & le Pays sec & stérile. L'opinion (a) des Sçavans est que la rivière du Sénégal sort de celle de *Ghion*, qui vient du Paradis terrestre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arrosé l'Ethyopie & s'avançant à l'Ouest vers l'Océan, elle se divisoit en plusieurs autres branches. Le Nil, qui sort aussi du Ghion, arrose l'Egypte & tombe dans la Méditerranée.

Pays des Négres.

LE premier Royaume des Négres (b) est le Sénégal, situé sur la rivière du même nom, & ses Peuples se nomment Jalofs. Tout le Pays est fort bas, non-seulement au long de la rivière, mais fort loin au-delà jusqu'au Cap-Verd, qui est la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cent milles du Cap-Blanco. Ce Royaume de Jalofs ou du Sénégal a pour bornes à l'Est, le Pays de Tukhusor; au Sud, le Royaume (c) de Gambra; l'Océan à l'Ouest, & la rivière au Nord.

LE Roi du Sénégal se nommoit alors *Zukbolin*, il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'est pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays est rempli, s'accordent ordinairement pour se choisir un Maître, qui ne régne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détrônent par la force, à moins que le Roi ne se rende assez puissant lui-même pour leur résister; ce qui met dans le Gouvernement la même instabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint sans cesse d'être banni ou massacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois sur l'idée que l'Europe a des siens. Leurs Peuples sont également pauvres & féroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de misérables Villages, dont les maisons sont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas; mais ils n'en connoissent pas l'usage. Le Royaume du Sénégal n'a, suivant l'Auteur, que deux cent milles d'étendue au long des Côtes, & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain: mais les Seigneurs du Pays, pour gagner sa faveur, lui font présent de Chevaux & d'autres Bêtes, telles que des Vaches & des Chèvres. Ils y joignent différentes sortes de

Richesses du Roi de Sénégal.

(a) Toutes ces notions du Niger & du Nil ont été reconnues fausses.

(b) Quoique les premiers Cantons des Négres soient sur la Rivière de Sénégal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette Rivière lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment aussi Sanhagas, & qui habitent du côté du Nord. Quoiqu'il en soit, la supposition d'un Royaume de Sénégal ou de Sannaga, est une fausseté que plusieurs Géographes ont copiée d'après Cada Mosto.

(c) Il n'y a pas non plus de Royaume de Gambra, mais une Rivière nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords sont habités aussi par les Négres, qui étoient divisés en Tribus plutôt qu'en Royaumes.

CADA MOSTO. 1455.

de légumes & de racines; sur-tout du millet. La plus grande partie de ses richesses lui vient de ses vols & de ses brigandages. Il enleve, pour l'esclavage, les Peuples des Pays voisins. Il ne fait pas plus de grace à ses propres Sujets. Une partie de ces Esclaves est employée à la culture des terres qui lui appartiennent: le reste est vendu soit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des Chevaux & d'autres commodités, soit aux Vaisseaux Chrétiens depuis que le commerce est ouvert avec eux. Chaque Négre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il distingue entr'elles, suivant leur naissance & le rang de leurs Pères. Il les entretient dans certaines habitations (*d*) voisines de sa Cour, huit ou dix ensemble, avec des femmes pour les servir, & des Esclaves pour cultiver les terres qui leur sont assignées, [& du revenu desquelles elles vivent.] Elles ont aussi des Vaches & des Chèvres, avec des Esclaves pour les garder. Lorsque le Roi les visite, il ne se fait accompagner d'aucunes provisions, & c'est d'elles qu'il tire sa subsistance pour lui-même, & pour tout son cortège. Tous les jours, au lever du Soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du Chevreau, du Poisson & d'autres délicatesses du goût des Négres, qu'elle fait porter par ses Esclaves, au logement du Roi; de sorte qu'en s'éveillant, il trouve quarante ou cinquante mets qu'il se fait servir suivant son appétit. Le reste est distribué entre ses gens. Mais comme ils sont toûjours en fort grand nombre, la plûpart sont toûjours affamés. Il se promene ainsi d'une habitation à l'autre, pour visiter successivement toutes ses femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorsqu'une femme devient grosse, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs suivent le même usage.

Ses Femmes, & manière dont il les entretient.

Religion du Pays.

CES Négres sont profession de la Religion Mahométane, mais avec moins de lumière & de soûmission que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toûjours près d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les exercices de leur culte; & c'est une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus soûmis aux loix divines que le Peuple, [qui n'a point Religion.] Mais depuis qu'ils sont devenus familiers avec les Chrétiens, leur respect est fort diminué pour le Mahométisme, [qu'ils n'ont embrassé que parce qu'ils n'avoient aucun commerce qu'avec les Azanaghis ou les Arabes.]

Habillement des hommes & des femmes.

LES Négres du Sénégal sont toûjours nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils se couvrent de peaux de Chèvres, à peu près dans la forme de nos hautes chausses. Mais les Grands & les Riches portent des chemises de coton, que les femmes filent dans le Pays. Le tissu de chaque piéce n'a pas plus de six pouces de largeur, car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs piéces plus larges. Ils sont obligés d'en coudre cinq ou six ensemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemises tombent jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches en sont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. [Ils portent des Caleçons de coton, qui leur descendent

(*d*) *Angl.* dans certains Villages. R. d. E.

descendent jusqu'au bas de la jambe, & qui sont si larges, qu'ils ont entre trente & quarante empans de circonférence Quand ils sont noués, ils sont tout plissés; par devant ils ont la figure d'un sac, mais par derrière, ils trainent par terre, & ressemblent assez à une longue juppe. Ceux qui sont revêtus de cet ajustement ont une figure des plus bizarres; cependant ils en sont charmés, & ils demandent souvent aux Européens, s'ils ont jamais vû d'habillement de meilleur goût.] Les femmes sont absolument nues depuis la tête jusqu'à la ceinture; le bas est couvert d'une juppe de coton, qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Les deux séxes ont la tête & les pieds nuds; mais ils ont les cheveux fort bien tressés, ou noués avec assez d'art, quoiqu'ils les ayent fort courts. Les hommes s'employent, comme les femmes, à filer & à laver les habits.

Cada Mosto. 1455.

Le climat est si chaud qu'au mois de Janvier la chaleur surpasse celle de l'Italie au mois d'Avril; & plus on avance, plus on la trouve insuportable. C'est l'usage pour les hommes & les femmes de se laver quatre ou cinq fois le jour. Ils sont d'une propreté extrême pour leurs personnes; mais leur saleté au contraire est excessive dans leurs alimens. Quoiqu'ils soient d'une ignorance & d'une grossièreté étonnante sur toutes les choses dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auxquelles ils sont accoutumés. Ils sont si grands parleurs que leur langue n'est jamais oisive. Ils sont menteurs, & toûjours prêts à tromper. Cependant la charité est entr'eux une vertu si commune, que les plus pauvres donnent à dîner, à souper, & le logement aux Etrangers, sans éxiger aucune marque de reconnoissance.

Chaleur du climat.

Caractère des Habitans.

Ils ont souvent la guerre dans le sein de leur Nation ou contre leurs voisins. Leurs armes sont la Targette, qui est composée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui est fort difficile à percer; la Zagaye, sorte de ☞ dard [léger, & de la longueur d'un empan,] qu'ils lancent avec une adresse admirable, armée de fer dentelé; ce qui rend les blessures extrêmement dangereu-☞ ses: une espèce de cimeterre, [fait de fer qui n'est pas trempé,] courbé en arc, & qui leur vient des Négres de Gambra; car s'ils ont du fer dans leur Pays, ils l'ignorent, & leurs lumières ne vont pas jusqu'à le pouvoir mettre en usage. Ils ont aussi une sorte de javeline, qui ressemble à nos demi-lances. Avec si peu d'armes, leurs guerres sont extrêmement sanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils sont fiers, emportés, & si pleins de mépris pour la mort qu'ils la préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de Chevaux. Ils connoissent encore moins la navigation, & jusqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vû de Vaisseaux sur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la rivière ou le rivage de la mer ont de petites Barques, qu'ils nomment Zappolies & Almadies, composées d'une piéce de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur servent pour la pêche, ou pour le transport de leurs ustenciles au long de la rivière. Ils sont les plus grands Nageurs du monde, & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences.

Leurs guerres & leurs armes.

Après avoir passé la rivière du Sénégal, Cada Mosto continua de faire voile au long de la Côte, jusqu'au Pays de *Budomel*, qui est plus loin d'environ huit cent milles. Toute cette étendue est une terre basse, sans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour se procurer des informations sur le Prince mê-

Pays du Prince de Budomel.

CADA MOSTO. 1455.

me de Budomel, que plusieurs Portugais avoient déja vû, & dont ils louoient beaucoup le caractère. On avoit à bord quelques Chevaux Espagnols, qui sont fort estimés par les Négres, des étoffes, de la soye & d'autres marchandises.

AUSSI-TÔT qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui se nomme *Palma* de Budomel, Cada Mosto envoya [un Négre qui étoit] son Interpréte au rivage, pour y donner avis de son arrivée & faire des propositions de commerce. Le jour suivant, on vit paroître le Prince Négre, avec un cortège de quinze Chevaux, & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à descendre, en promettant de leur rendre service. Cada Mosto ne fit pas difficulté de se rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince sept Chevaux avec les harnois, & plusieurs autres marchandises, de la valeur d'environ trois cent ducats. Le payement devoit se faire à la maison du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles du rivage, & Cada Mosto fut invité à l'aller recevoir de ses propres mains. Il résolut de se fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de passer même quelques jours dans sa maison, pour satisfaire sa propre curiosité. Avant que de partir, Budomel lui fit présent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le servir dans sa Cabane. [La Négresse fut acceptée, & envoyée à bord.]

Commerce de Cada Mosto avec ce Prince.

LE Prince Négre fournit des Chevaux à Cada Mosto & tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité du voyage. Lorsqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisboror* son Neveu, & Seigneur d'une Ville voisine, de le traiter avec toutes sortes de caresses. Cada Mosto passa vingt-huit jours dans ce lieu, [où il fut toûjours en bonne compagnie, & traité fort civilement.] On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes visites au Prince Budomel, avec son Neveu; & dans chaque voyage il fit ses observations sur les usages du Pays. Mais il eut l'occasion d'en faire beaucoup plus en descendant par terre jusqu'à la rivière du Sénégal. Le tems étoit devenu si mauvais que ne pouvant retourner au Vaisseau sans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette rivière, & de s'y rendre lui-même à Cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ses ordres à bord, il demanda parmi les Négres si quelqu'un vouloit se charger de sa lettre. Plusieurs s'offrirent avec empressement. Le Vaisseau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroissoit impossible d'exécuter une commission, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de sable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre lesquels il passoit un Courant d'une si grande violence qu'il étoit très-difficile de le passer à la nage; sans parler de la force des vagues, qui se brisoient sur les bancs, & qui sembloient former un obstacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Négres. Cada Mosto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils desiroient pour récompense, leurs prétentions se bornèrent à deux *Mavulgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoye. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. „ On ne peut se représenter, dit l'Auteur, les difficultés „ qu'ils eurent, dans une mer si furieuse, à passer les bancs de sable. Quel„ quefois je les perdois de vûe, & je les croyois ensevelis dans les flots. Enfin „ l'un des deux, ne pouvant résister plus long-tems à la force des vagues, tour„ na le dos au péril & revint au rivage; mais l'autre, apparemment plus vi„ goureux, passa les bancs, après avoir disputé plus d'une heure contre la vio„ lence

Il pénétre avant lui dans les Terres.

Il revient par terre au Sénégal.

Habileté des Négres à nager.

CADA MOSTO. 1455.

„ lence des vents & de l'eau. Il porta ma lettre, & m'apporta la réponse, „ [que j'osois à peine toucher, comme une chose merveilleuse & sacrée.] „ Ainsi, conclud Cada Mosto, j'appris que les Négres de Budomel sont les „ plus habiles Nageurs du monde.

On a déja remarqué que les Rois & les Seigneurs Négres n'ont ni Villes ni Châteaux. Ils ne sont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations sont de misérables Villages. Le Prince Budomel étoit maître d'une [petite] partie du Royaume; mais dans un Pays, où la subordination des rangs est peu connue, sa qualité de Seigneur ou de Prince, & le respect que les autres Négres avoient pour lui ne venoient que de l'opinion qu'ils avoient de ses richesses. Le mérite personnel, tel que la force, le bon sens, la justice, le courage & la bonne mine, produisent quelquefois le même effet; & Budomel avoit aussi ce second avantage (e). Le lieu de sa résidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit assigné, pour lui & pour ses femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit successivement. Celle où Cada Mosto s'étoit arrêté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maisons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un fossé & de grands arbres qui les environnoient, & deux au trois passages pour y servir d'entrée. Cependant chaque maison avoit sa cour, avec un enclos de hayes vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit servie par cinq ou six jeunes filles, avec lesquelles le Prince pouvoit coucher quand il le souhaitoit, sans que ses femmes s'en trouvassent offensées. Les deux séxes sont également lascifs. Budomel pressa beaucoup Cada Mosto de lui apprendre quelque secret pour satisfaire plusieurs femmes, [& il promettoit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, s'il vouloit lui rendre ce service.] Il étoit persuadé que les Chrétiens avoient plus de lumières là-dessus que les Négres. La jalousie est le vice commun de toute la Nation. C'est outrager un Négre que d'entrer dans la maison de ses femmes, & ses fils mêmes en sont exclus.

Résidence du Prince Budomel.

Son Cortège & son Palais.

Budomel étoit toûjours accompagné d'environ deux cent Négres; mais [cette garde ou ce cortège n'étant retenu près de lui par aucune loi,] les uns se retirent, d'autres viennent; & par la correspondance qui régne entr'eux, les places sont presque toûjours remplies. D'ailleurs il se rend sans cesse à l'habitation du Prince, quantité de personnes des habitations voisines. A l'entrée de sa Maison, on rencontre une grande cour, qui conduit successivement dans six autres cours, avant que d'arriver à son appartement. Au milieu de chacune est un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortège du Prince est distribué dans ces cours, suivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures soient pour les plus distingués, il y a peu de Négres qui approchent familièrement de la personne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens sont presque les seuls qui ayent l'entrée libre dans son appartement & qui ayent la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majesté. On ne

(e) *Angl.* Mais dans un pays où il n'y a point de richesses, & où l'on ne connoît pas même l'usage de la monnoye, les Seigneurs ne s'y font estimer que par leurs bonnes manières, & par le nombre de gens qui sont toûjours à leur suite; & cependant ils sont plus respectés & plus craints par leurs sujets, qu'aucun Prince d'Italie. R. d. E.

CADA MOSTO. 1455.

Orgueil des Princes d'Afrique à l'égard de leurs Sujets.

ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heure. Le soir, il paroît pendant quelques momens dans la dernière cour, sans s'éloigner beaucoup de la porte de son appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ses Sujets: mais c'est dans ces occasions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que soient ceux qui viennent solliciter des graces, ils sont obligés de se dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Ensuite lorsqu'ils entrent dans la dernière cour, ils se jettent à genoux, en baissant le front jusqu'à terre; & des deux mains, ils se couvrent la tête & les épaules de sable (*f*). Personne, jusqu'aux parens du Prince, n'est éxempt d'une si humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent assez long-tems dans cette posture, continuant de l'arroser de sable. Enfin, lorsque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, sans quitter le sable & sans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne cesse pas de s'entretenir avec d'autres personnes. A la fin de leur discours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un simple coup d'œil, il leur fait sa réponse en deux mots. Cada Mosto, qui fut témoin plusieurs fois de cette scène, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de respects à prétendre, s'il daignoit se montrer à la race humaine. Il ajoûte que cet excès de soûmission ne peut venir que d'un excès de crainte: c'est-à-dire, que les Négres se voyant enlever leurs femmes & leurs enfans [pour la moindre faute], [par ceux qui les surpassent en richesses & en ☞ puissance,] prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont ✠ tant de mal à craindre, & de les respecter plus que Dieu même, dont ils connoissent à peine le nom.

Budomel conduit l'Auteur à sa Mosquée. Ce qui s'y passe.

LA complaisance de Budomel alla si loin pour Cada Mosto, qu'il le conduisit dans sa (*g*) Mosquée, à l'heure de la prière. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ses Prêtres, avoient reçu ordre de s'y assembler. En entrant dans le Temple avec quelques-uns de ses principaux Négres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Ensuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de son long sur la terre, qu'il baisa repectueusement. Les Azanaghis & son cortège se prosternèrent & baisèrent la terre à son éxemple. Il se leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Hardiesse de Cada Mosto, & raisonnement de Budomel.

AUSSI-TÔT qu'il eût fini, il se tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce qu'il pensoit de ce culte, & le priant de lui donner quelqu'idée de la Réligion des Chrétiens. Cada Mosto eut la hardiesse de lui répondre, en présence de ses Prêtres, que la Réligion de Mahomet étoit fausse, & que celle de Rome étoit la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes & Budomel (*h*). Cependant, après un moment de réfléxion, ce Prince dit à Cada Mosto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses & d'esprit. Il ajoûta

(*f*) Johson, dans son Voyage de la Gambra en 1620, a fait presque toutes les mêmes remarques.

(*g*) Marseds, ou Eglises.

(*h*) *Angl.* ce discours déplut fort aux Arabes, & fit rire Budomel. R. d. E.

ta que celle de Mahomet lui paroiſſoit bonne auſſi, & qu'il étoit même perſuadé que les Négres étoient plus ſûrs de leur ſalut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un Maître juſte, & que faiſant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réſervât de grandes récompenſes aux Négres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainſi beaucoup de ſens & de réfléxion dans tous ſes diſcours. Il prit plaiſir à faire raiſonner Cada Moſto ſur les principes & les cérémonies de ſa Religion. Son attachement pour la ſienne n'étoit pas ſi grand, qu'il n'eut embraſſé facilement le Chriſtianiſme, s'il n'eut appréhendé d'irriter les Négres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Moſto, qui étoit logé dans ſa maiſon, & paroiſſoit charmé lui-même de l'entendre parler ſur cette matiére.

CADA MOSTO. 1455.

LA table de Budomel & des Seigneurs de ſa Nation étoit entretenue par leurs femmes, ſuivant l'uſage du Sénégal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Négres mangent à terre ſans aucune régularité, ☞ & ſans autre compagnie que [deux ou trois de leurs principaux Négres, &] leurs Mores, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les inſtructions. L'uſage du Peuple eſt de ſe mettre dix ou douze autour d'un ſeul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandiſe n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort ſobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume eſt de recommencer quatre ou cinq fois le jour.

Table des Seigneurs Négres.

LA chaleur eſt ſi exceſſive dans les Régions des Négres, qu'il n'y croît ni froment, ni ris, ni aucune ſorte de grain qui puiſſe ſervir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureuſement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverſes ſemences qu'ils reçoivent des Vaiſſeaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré, & de fréquentes pluyes, qu'ils n'ont preſque jamais; car ils paſſent neuf mois ſans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des féves & des noiſettes de diverſes couleurs. Leur féve eſt large, platte & d'un rouge aſſez vif. Ils en ont auſſi de blan- ☞ ches, [& une très grande quantité d'une autre eſpèce fort petite.] Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'eſt le tems des pluyes, les rivières s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moiſſon ne prend ainſi que trois mois. Mais les Négres entendent peu l'œconomie, & ſont d'ailleurs trop pareſſeux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent néceſſaire pour le cours de l'année, ſans penſer jamais à faire des proviſions qu'ils puiſſent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, eſt de ſe mettre cinq ou ſix dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de bêches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluyes lui donnent aſſez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Alimens du Pays.

Agriculture des Négres.

LEURS liqueurs ſont l'eau, le lait & le vin de Palmier. Ils tirent la dernière d'un arbre qui ſe trouve en abondance dans le Pays, & qui n'eſt pas celui qui produit la date, quoiqu'il ſoit de la même eſpèce. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en ſort toute l'année. Il n'eſt queſtion que de faire deux

Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

CADA MOSTO. 1455.

deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y suspendre des calebasses pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin jusqu'au soir un arbre ne remplit pas plus de deux calebasses. Elle est d'un fort bon goût; & si l'on n'y mêle rien, elle enyvre comme le vin. Cada Mosto assûre que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisième ou le quatrième jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de sa douceur elle devient purgative. Cada Mosto en faisoit usage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail; & les mieux partagés sont toûjours les Seigneurs, qui employent plus de gens à la recueillir.

Leurs fruits.

LES Négres ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs si l'on prenoit soin de les cultiver. En général le Pays est très-fertile. Il est rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce [fort profonds,] remplis de poissons qui ne ressemblent point à ceux d'Italie; sur-tout un grand nombre de serpens d'eau, que les Négres nomment *Kalkatrici*.

Poissons, serpens d'eau.

ILS ont une huile dont ils font usage dans leurs alimens, sans que l'Auteur ait pû découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables: son odeur, qui ressemble à celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive; & sa couleur, qui teint mieux les vivres que le saffran.

ON trouve dans le Pays des Négres, différentes sortes d'animaux, mais sur-tout une prodigieuse quantité de Serpens, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises (*i*) de longueur, sont sans pieds, & n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vû plusieurs qui avalloient une Chèvre d'un seul morceau. Les Négres racontent que ces terribles animaux se retirent en troupes dans certains cantons du Pays, voisins des montagnes, où les Fourmis blanches, qui sont d'autres monstres, ont aussi leur retraite, & par un instinct merveilleux, bâtissent, avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche, des maisons pour ces terribles voisins. L'Auteur raconte [d'après les Négres] que ces maisons ressemblent à des fours, & qu'on en voit jusqu'a cent cinquante dans un même lieu. [On peut croire jusqu'ici que la vrai-semblance n'est pas blessée. Mais Cada Mosto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.]

Serpens de terre.

LES Négres, dit-il, sont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes sortes d'occasions, mais sur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon sens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans le

(*i*) *Angl.* deux pas. R. d. E.

Cada Mosto.

Enchantemens prétendus des Négres.

le Pays de Budomel, & logé aussi chez Bisboror son neveu, il avoit entendu à minuit de grands sifflemens autour de la maison. Ce bruit ayant troublé son sommeil, il avoit vû Bisboror qui se levoit, & qui donnoit ordre à deux Négres de lui amener son Chameau, en disant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit si tard. Bisboror avoit répondu qu'il étoit appellé par quelques affaires, mais qu'il seroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Le Génois curieux d'apprendre le fond de cette avanture, lui fit de nouvelles questions à son arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisboror, des sifflemens autour de la maison vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes bestiaux.

Art de Budomel pour empoisonner ses dards.

Le Génois paroissant surpris de ce discours, Bisboror ajoûta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel son oncle faisoit beaucoup plus; que lorsqu'il vouloit empoisonner ses dards, il avoit coûtume de former un grand cercle, dans lequel il rassembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voisinage; qu'ensuite il leur laissoit la liberté de se retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux: que le voyant seul il le tuoit, & que mêlant dans son sang la semence d'une certaine plante, il infectoit si puissamment ses dards, que leur moindre blessure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois assûroit encore que le Prince Bisboror lui avoit offert de le rendre témoin de plusieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux spectacle, il avoit refusé ses offres. Cada Mosto conclud de ce témoignage, que les Négres sont d'habiles Sorciers; & poussant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoûte que l'histoire des Serpens lui paroît fort vrai-semblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui sçavent aussi les enchanter.

Animaux privés.

Le Pays du Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chèvres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat si chaud. Ainsi la nature a pourvû, suivant la différence des Pays, à toutes les nécessités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en passer dans un Pays aussi froid (k) que celui qu'ils habitent; au lieu que les Négres, qni n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y supplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches sont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une Vache rousse. Elles sont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proye, tels que les Lions, les Panthères, les

Bêtes de proye.

☞ Léopards & les Loups, sont en grand nombre dans le Pays des Négres. [On y a des Chèvres & des Lièvres.] Les Eléphans sauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Venise; mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur observe seulement qu'il est d'une grosseur extraordinaire. On en peut juger par

(k) Cependant dans la plûpart des pays de l'Europe, & même dans les Isles Britanniques, les Habitans alloient nuds dans les commencemens.

CADA MOSTO. 1455.

par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette espèce, à la machoire inférieure, comme le Sanglier; avec la seule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Eléphant la tournent en bas. Cada Mosto avoit cru, sur les récits communs, avant son voyage, que les Eléphans ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'est une étrange fausseté, & qu'il les a vûs, non-seulement plier les genoux en marchant, mais se coucher & se lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort (*l*). Quelque sauvages qu'ils soient naturellement, ils ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point attaqués. Mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la nature leur a donné à la place de nez, & qui est d'une excessive longueur. Ils l'étendent & la resserrent à leur gré. S'ils saisissent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent presqu'aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est envain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils sont d'une vîtesse surprenante. Les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux (*m*). La portée des femelles est de trois ou quatre petits à la fois. Ils se nonrrissent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec le secours de leur trompe, [qui est un ☞ cartilage fort (*n*) épais.] L'Auteur, pendant tout le sejour qu'il fit chez les Négres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

Fausse opinion qu'on a de l'Eléphant.

Portée de l'Eléphant. Sa nourriture.

MAIS il vit un grand nombre d'oiseaux, & sur-tout quantité de perroquets, que les Négres haïssent beaucoup, parce qu'ils détruisent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de plusieurs espèces. Cada Mosto n'en distingua que de deux sortes; les uns semblables aux Perroquets qu'on apporte (*o*) d'Alexandrie, mais un peu plus petits: les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le col, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, sur-tout de la petite espèce, dont plusieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en resta plus de cent cinquante qu'il vendit en Espagne, un demi-ducat piéce. Ces oiseaux ont beaucoup d'adresse à construire leurs nids. Ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de sorte qu'y étant suspendu, il est agréablement balancé par le vent. Sa forme est celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage. On est porté à croire que la nature leur fait choisir les branches foibles, pour se garantir des Serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Négres ont une grande abondance de de ces gros oiseaux, qu'on appelle en Europe (*p*) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Mosto, sans s'arrêter aux noms ni aux descriptions, ajoûte qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux d'Italie.

Perroquets de deux espèces.

Manière dont ils construisent leur nids.

PENDANT

(*l*) *Angl.* Leurs grandes dents ne tombent jamais avant leur mort. R. d. E.

(*m*) *Angl.* Ils sont plus dangereux quand ils ont des petits, qu'en un autre tems. R. d. E.

☞ (*n*) Mais cependant très fléxible.

(*o*) C'est-à-dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voye. R. d. T.

(*p*) Apparemment des Poules d'Inde. R. d. T.

Marchés & Foires des Négres.

Pendant le séjour qu'il fit chez Bisboror, sa curiosité le conduisit plusieurs fois au Marché ou à la Foire des Négres, qui se tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de distance de son Habitation. Il s'y assembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de personnes des deux séxes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient aussi des Marchés dans leurs Cantons. C'est-là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, ☞& quelques piéces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois aussi [des armes, & même] de l'or, mais en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune sorte de coin, le commerce ne se fait que par des échanges. Ils troquent une chose pour une autre, ou deux pour une, suivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à considèrer Cada Mosto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroissoient pas moins étonnés de ses habits que de sa couleur. Il étoit vêtu à l'Espagnole, c'est-à-dire, qu'il portoit un manteau sur une veste de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur salive, pour s'assûrer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en se rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

Leur admiration à la vûe de Cada Mosto.

Les Chevaux sont dans une estime égale à leur rareté parmi les Négres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amenent de Barbarie, & des Pays voisins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laisse pas vivre long-tems. ☞D'ailleurs les [feuilles de] féves & le millet, qui sont leur unique nourriture, les engraissent si fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre plusieurs Négres, depuis neuf jusqu'à douze & quatorze, suivant sa beauté. Lorsqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ses Sorciers, qui allument un feu d'herbes séches, sur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répétant quelques mots. Ils l'oignent ensuite de la meilleure huile, & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, sans le laisser voir à personne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître se persuade qu'il peut s'exposer avec confiance à toutes sortes de périls.

Estime qu'ils ont pour les chevaux. Ils les conservent difficilement.

Les femmes des Négres ont l'humeur fort gaie, sur-tout dans leur jeunesse, & prennent beaucoup de plaisir à la danse & au chant. Le tems de ces divertissemens est la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aisément l'Auteur, lorsqu'il assûre que les danses des Négres sont fort différentes de celles d'Italie.

Gaieté des femmes, & leurs danses.

Rien ne causoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuses (q) & l'artillerie de la Caravelle Portugaise. Cada Mosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Négres qui étoient montés à bord, leur effroi se fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine, il pouvoit

Effroi que l'artillerie cause aux Négres.

(q) *Angl.* les Arbalettes. R d. E.

CADA MOSTO. 1455.

voit ôter la vie tout-d'un-coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarèrent à leur tour, qu'une chose si pernicieuse ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit sur différens tons. Cada Mosto riant de leur simplicité, les assûra que c'étoit une simple machine & la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurèrent persuadés que des sons si doux & si variés ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raison, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de semblable. Ainsi tout leur paroissoit admirable, jusqu'aux moindres instrumens du Vaisseau. [Ils prenoient les sabords de la sainte-barbe, pour des yeux véritables, qui servoient à conduire le Bâtiment.] Ils répétoient sans cesse que les ☞ Européens devoient être des sorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même: que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec leurs Vaisseaux, ceux-là ne manquoient pas leur route sur mer, à quelque distance qu'ils fussent de la terre; [ce que les Négres ne pourroient faire ☞ sans le secours du Démon. On comprend aisément que leur ignorance dans l'art de la Navigation, & dans l'usage de la boussole, étoit la cause de leur étonnement. Mais ce qu'ils admiroient le plus, étoit une chandelle qui bruloit dans un chandelier. Ils n'avoient jamais rien vû de semblable, & ils étoient enchantés de la beauté de ce spectacle: La seule lumière dont ils faisoient usage pendant la nuit, étoit celle du Feu de leurs foïers.]

Leur ignorance.

LES Négres sucent le miel dans la gauffre, & laissent la cire comme une chose inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la manière d'en tirer le miel, & leur demanda ensuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reste. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrêmement surpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur présence. Les blancs, s'écrièrent-ils, n'ignorent rien. Cada Mosto finit la description du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoît que deux instrumens de musique; l'un qui vient des Mores (r), & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Ils n'ont que deux instrumens de musique.

UN si long séjour ayant donné l'occasion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il résolut après avoir acheté quelques Esclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il se souvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Sénégal il y avoit une autre rivière, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déja rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage sans acquérir d'immenses richesses. Une si belle espérance lui fit regâgner la Caravelle, & mettre aussitôt à la voile.

Cada Mosto se détermine à doubler le Cap-Verd.

UN jour au matin, il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Uso di Maro, Gentilhomme Génois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au service du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le dessein de passer le Cap-Verd, & de chercher

Rencontre de deux Vaisseaux auxquels il se joint.

(r) Ramusio le nomme *Tabaube*, & Grynæus l'appelle *Sambuka*.

Cada Mosto. 1455.

chercher fortune en faisant de nouvelles découvertes. Cada Mosto, qui n'avoit pas d'autre vûe se joignit avec eux. Ils firent voile ensemble vers le Sud, ☞ sans cesser de voir la terre, & dès le jour suivant [à environ trente milles d'Italie, de l'endroit d'où ils étoient partis,] ils découvrirent le Cap.

Cap-Verd.

On lui donne le nom de Cap-Verd, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la première fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance assez loin dans la Mer; & sa pointe est terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve plusieurs Villages de Négres du Sénégal, composés de chaumières qu'on découvre en passant à la voile. La Côte a quelques bancs de sable, qui s'étendent dans la mer l'espace d'un demi-mille.

Trois Isles voisines du Cap.

Après avoir doublé le Cap-Verd, les trois Vaisseaux apperçurent trois Isles désertes, & remplies de grands arbres. Le besoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugèrent la plus grande & la plus fertile. ☞ Mais ils n'y trouvèrent aucune source, [excepté dans un seul endroit, où il leur fut impossible de faire leur provision.] Cependant comme elle etoit remplie de nids d'Oiseaux, & d'œufs dont ils ne connoissoient pas l'espèce, ils s'y arrêtèrent un jour entier, qu'ils employèrent à la chasse & à la pêche. Ils prirent un nombre incroyable de poissons, entre lesquels il se trouva des [Den- ☞ tali &] Dorades (s) qui pesoient douze & quinze livres.

Verdure continuelle des arbres.

On étoit alors au mois de Juillet. Le jour suivant, ils continuèrent leur course, en conservant toûjours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en est basse & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient sans cesse; c'est-à-dire que les feuilles nouvelles succédant sans intervalle à celles qui tombent, on ne s'apperçoit jamais comme en Europe que les arbres se flétrissent. Ils sont si près de la mer qu'on s'imagineroit qu'ils en sont arrosés. La perspective est si belle qu'après avoir navigué à l'Est & à l'Ouest, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vû de comparable. Le Pays est arrosé de plusieurs petites rivières, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y entrer.

Nations des Barbasins & der Serreres.

Au de-là du petit Golfe, la Côte est habitée par deux Nations de Négres, l'une nommée les *Barbasins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Sénégal. Ils sont sans Rois & sans Maîtres. La distinction ne vient parmi ☞ eux que des richesses ou des qualités personnelles. [Ils ne veulent pas avoir de Maîtres, peut-être parce qu'ils craignent qu'ils n'enlèvent leurs femmes & leurs enfans, pour les vendre, & les reduire ainsi dans l'esclavage; comme ils voyent que cela se pratique, parmi les autres Négres qui sont soûmis à des Princes.] Ils sont idolâtres, sans aucunes loix, & d'un caractère fort cruel. Leurs armes plus familières sont l'arc & la fléche. S'il sort une goutte de sang de la blessure, on en meurt immédiatement. Ils sont du plus beau noir du monde, & de la plus belle taille. Leur Pays est rempli de bois, de lacs & de rivières; ce qui sert merveilleusement à les défendre, car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'est aussi ce qui a toûjours servi à la conservation de leur liberté. Les Rois du Sénégal ont tenté plusieurs fois de les subjuguer, & n'ont remporté que de la honte de leur entreprise.

En

(s) Ramusio dit *Orate Vecchie*; Grynæus, *Ostreas Veteres*.

CADA MOSTO. 1455. Rivière de Barbasini.

En avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une rivière, qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnèrent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap-Verd. Ils continuèrent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir, ils jettèrent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil, ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arrivérent à l'entrée d'une autre rivière, qui ne paroissoit pas moins large que celle du Sénégal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordoient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminèrent à faire descendre un de leurs Interprètes Négres. Chaque Vaisseau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Esclaves que les Portugais avoient enlevés (*t*) dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres; [Ils avoient embrassé le Christianisme. Leurs Maîtres les avoient laissé partir à condition que ceux à qui ils les avoient confiés, leur donneroient pour chacun deux Esclaves à leur choix d'entre ceux qu'ils rameneroient; & si l'un de ces Interprétes pouvoit faire avoir quatre Esclaves à son Maître, il obtenoit sa liberté.] On tira au sort lequel des trois Vaisseaux enverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Genois. Il dépêcha aussi-tôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interpréte, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays; [Dès que les habitans avoient vû les Vaisseaux qui s'approchoient de la Côte, ils avoient pris leurs armes, & s'étoient mis en embuscade, pour se saisir de ceux qui débarqueroient.]

Un Interpréte descend au rivage.

Il est massacré par les Négres.

Ceux qui conduisoient la Chaloupe, mirent l'Interpréte à terre, & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Négres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes (*v*), & le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâtèrent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuèrent de ranger la Côte, qui étoit basse, mais toûjours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arrivèrent à l'embouchure d'une fort grande rivière. Dans sa moindre largeur, elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paroissoit s'y opposer à la navigation. Ils y entrèrent avec confiance, & le jour suivant ils apprirent que c'étoit la rivière de Gambra.

Grande Rivière de Gambra.

On y entre.

Les gens des trois Caravelles se crurent proches de quelque riche Contrée, qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire précéder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit aussi loin qu'il seroit possible; avec ordre, s'il rencontroit des bancs de sable, de sonder toutes les profondeurs; &, si la rivière se trouvoit toûjours navigable, de retourner incessamment, de jetter l'ancre

(*t*) *Angl.* que les Portugais avoient acheté des Seigneurs du Sénégal. R. d. E.

(*v*) avec leurs *Gomies*, sorte d'épées courtes que portent les Mores. R. d. E.

l'ancre & de faire connoître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses; sur quoi, lorsqu'il eût donné les avis dont on étoit convenu, on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées, avec ces instructions: que si les Négres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournassent sans aucune dispute, parce qu'il n'étoit pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce, & qu'il ne falloit rien espérer que de la civilité & de la douceur.

CADA MOSTO. 1455.

Les Chaloupes rencontrent des Négres & les évitent.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la rivière, trouvèrent, pendant l'espace de deux milles, douze & seize brasses de fond. Elles continuèrent d'avancer, & les deux rives lui parurent toûjours extrèmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'appercevant qu'elles commençoient à se courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugérent point à-propos de pénétrer plus loin. En retournant, elles apperçurent, à l'entrée d'une petite rivière qui tomboit dans la grande, trois petites Barques, que les Négres nomment Almadies, [& que les Italiens appellent Zoppoli,] composées d'une seule pièce de bois, dans la forme de nos Esquifs. Quoique les Voyageurs fussent assez forts pour se défendre, la crainte des fléches empoisonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle; mais n'ayant pas été moins poursuivis par les Négres, ils furent surpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés, à leur tour, d'un spectacle aussi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurèrent quelque tems à la regarder: mais on employa inutilement toutes sortes de signes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remontèrent sur leurs traces.

Etonnement des Négres.

Le jour suivant, à trois heures du matin, les deux Caravelles, qui étoient demeurées à l'embouchure, [espérant de trouver des gens plus civilisés que ceux qu'on avoit vû dans les Almadies], profitèrent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la rivière, & réjoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagèrent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles, qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'Almadies, sans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirèrent de bord, & s'avancèrent vers les Négres, après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvoit servir à les défendre contre leurs fléches empoisonnées. Le combat paroissoit inévitable. Les Almadies se trouvoient déja sous la proue du Vaisseau de Cada Mosto, qui étoit le plus avancé; & se divisant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze, qui portoient environ cent cinquante Négres, tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemises blanches de coton, & sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Négre, couvert d'une targette ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les événemens. Dans la situation où ces Barbares étoient aux deux côtés du Vaisseau, ils cessèrent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurèrent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la

Combat des trois Caravelles contre les Négres.

CADA MOSTO. 1455.

L'artillerie les effraye.

vûe du péril. Lorſqu'ils les virent fort proches, ils abandonnèrent leurs rames, & ſans autre préparation, ils ſe mirent à lancer leurs fléches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirèrent quatre coups de canon qui rendirent les Négres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jettant les yeux de tous côtés avec les dernières marques de frayeur, ils paroiſſoient chercher la cauſe d'un bruit ſi terrible. Cependant s'étant raſſûrés lorſqu'ils eurent ceſſé de l'entendre, ils prirent courage & recommencèrent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la diſtance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyèrent quelques coups d'arquebuſe (*x*), dont le premier perça un Négre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, ſans perdre un ſeul homme ſur les trois Vaiſſeaux.

Ils reprennent courage.

CEPENDANT lorſqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la réſolution de tourner tous leurs efforts ſur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Moſto jugea de leur deſſein par la diverſité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuſes (*y*). [Quoiqu'on prît encore ſoin de ne pas tirer ſur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau cauſèrent tant d'épouvante aux Négres, qu'ils ſe retirèrent en déſordre.] Après leur départ, on lia les trois Caravelles enſemble, & par le moyen d'une ſeule ancre on les rendit auſſi fermes qu'un Vaiſſeau l'eſt dans le plus grand calme.

Ils ſe retirent avec perte.

CADA Moſto chercha l'occaſion, pendant les jours ſuivans, de faire connoître aux Habitans du Pays, qu'on ne penſoit point à leur nuire. Les Interprètes s'approchèrent d'une Almadie, ſaluèrent les Négres dans leur langue, & leur demandèrent pourquoi ils avoient attaqué des Etrangers qui ne deſiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Négres du Sénégal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée, avec des préſens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aſpiroient qu'à d'heureuſes conditions de paix & de commerce. Ils les prièrent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays, & celui de leur rivière; & les invitant à venir prendre ſur les trois Vaiſſeaux toutes les marchandiſes qui pourroient leur plaire, ils les aſſûrèrent qu'on ne leur demanderoit en échanges qu'une petite partie de leurs propres commodités, ou rien même, s'ils ne ſe croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

Efforts des Portugais pour ſe lier avec eux.

A toutes ces inſtances, les Négres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Sénégal; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puiſqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Négres que pour les dévorer: que pour eux, ils ne vouloient aucune liaiſon avec des gens ſi cruels; qu'ils s'efforceroient de les tuer, & qu'ils feroient préſent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faiſoit ſon ſéjour à trois journées de la mer; que leur Pays ſe nommoit *Gambra* (*z*), & leur rivière d'un autre nom, dont l'Auteur

Ils rejettent la paix & le commerce.

(*x*) *Angl.* coups d'arbalêtes, dont ils admiroient les dards. R. d. E.

(*y*) *Angl.* des arbalêtes. R. d. E.

(*z*) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays [& non de la Rivière] eſt *Gambra* & non *Gambia*, comme pluſieurs Hiſtoriens l'écrivent

CADA MOSTO. 1455.

teur ne put se souvenir. Pendant cette conférence, le vent devint si favorable que les trois Caravelles en profitèrent pour s'avancer vers les Négres. Mais ils prirent la fuite à cette vûe; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Mosto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux.

Retour des trois Caravelles.

LES Commandans des trois Caravelles n'en résolurent pas moins de remonter la rivière l'espace de cent milles, dans l'espérance de rencontrer des Peuples mieux disposés. Mais ils trouvèrent de la résistance dans leurs Matelots, qui, dans l'impatience de retourner en Europe, déclarèrent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Mosto & les autres Chefs, se défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd.

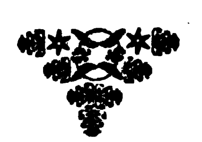
Observations astronomiques.

PENDANT le séjour qu'ils avoient fait dans la rivière, ils n'avoient vû qu'une fois l'étoile du Nord, & fort bas à l'Horizon; car l'ayant observée dans un tems fort clair, elle ne paroissoit que de la hauteur d'une lance au-dessus de la mer. Ils observèrent aussi presqu'à la même élévation six étoiles fort grandes & fort brillantes, qui se présentoient au Sud sous cette figure, & qu'ils prirent pour le *Chariot*. Mais n'ayant point encore perdu de vûe l'étoile du Nord, ils ne pouvoient espérer de voir mieux cette constellation. Dans le même endroit, ils trouvèrent que le 1 de Juillet, la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat est excessivement chaud. On assûra l'Auteur que dans l'intérieur des terres, la pluye même est d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus tempéré; & le tems, où cette diminution arrive, porte le nom d'Hyver. Il commence au mois de Juillet, par des pluyes qui continuent jusqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorsqu'il s'élève des nuées au Nord-Est quart à l'Est, ou à l'Est-Sud-Est, les pluyes sont accompagnées de violens tonnerres. C'est néanmoins dans cette saison que les Négres commencent à planter & à semer, comme ceux du Sénégal. Leurs vivres sont le millet, les légumes & les racines, la chair de Chèvre & le lait. Ils ont des crépuscules fort courts, car il ne se passe pas plus d'un quart d'heure entre les ténébres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît troublé, comme s'il étoit obscurci par une fumée épaisse. Cada Mosto s'imagine que cette subite apparition du Soleil vient de ce que le ☞ Pays est fort bas & sans montagnes, [& il dit que ce fut-là le sentiment de tout l'équipage.]

Chaleur du climat.

Apparences du Soleil.

crivent. Ce n'est donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobson dit qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur Rivière que *Gi* ou *Ji*, qui signifie Rivière dans leur Langue. Voyez ci-dessous Liv. VII.



CHA-

CHAPITRE III.

Second Voyage d'Aluise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap-Verd.

Motifs du second voyage de Cada Mosto.

LA barbarie des Négres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laissé le tems à Cada Mosto de connoître parfaitement le Pays, il s'associa l'année suivante avec le Gentilhomme Génois qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut si agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troisième Caravelle équipée en son nom. Les trois Bâtimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & sans s'y arrêter, ils continuèrent leur course avec la même faveur du Ciel jusqu'à la vûe du Cap-Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit suivante, ils furent surpris avant la fin des ténébres par un orage du Sud-Ouest, qui les fit porter à l'Ouest quart au Nord, pendant trois jours & deux nuits, pour céder à la violence des vagues plûtôt que de retourner en arrière. Le troisième jour, ils découvrirent la terre, avec une joye extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort éloignés. Deux hommes, qu'ils firent monter au Perroquet ayant reconnu clairement deux grandes Isles, la satisfaction fut d'autant plus vive sur les trois Vaisseaux, que tout le monde se persuada qu'elles étoit ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aspiroient qu'à trouver l'occasion de s'enrichir, ils oublièrent la Gambra, pour saisir ce que la fortune leur présentoit. Ils cherchèrent un ancrage commode autour de l'une des deux Isles, & l'ayant trouvé, ils dépêchèrent au rivage une Chaloupe bien armée.

Tempête, qui lui fait découvrir les Isles du Cap-Verd.

Il descend dans la première, & la trouve déserte.

QUELQUES Matelots, qui prirent terre, rapportèrent qu'après avoir poussé assez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour suivant, Cada Mosto, pour éclaircir tous les doutes, fit descendre dix hommes armés de fusils & d'arbalêtes, avec ordre de se rendre au sommet d'une montagne qui paroissoit fort élevée, & d'observer de-là, non-seulement si l'Isle étoit habitée, mais s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vûe. Ils ne virent point d'Habitans; mais ils trouvèrent un prodigieux nombre de Pigeons qui se laissoient prendre à la main, & dont ils apportèrent leur charge aux Vaisseaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Isles, dont l'une étoit sous le vent, vers le Nord; & les deux autres au Sud, dans leur route, à la vûe l'une de l'autre. Ils avoient crû découvrir encore à l'Ouest quelque chose qui ressembloit à des Isles, mais dans un si grand éloignement qu'ils n'avoient pû les distinguer. Cada Mosto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant désertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une saison précieuse. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y con-

Ses gens en découvrent d'autres.

y conduisit après lui (*a*) en trouvèrent dix, de différentes grandeurs, habitées seulement par des Pigeons & d'autres Oiseaux. Les trois Caravelles levèrent l'ancre, pour s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du sommet des Mâts. Elles se firent bientôt appercevoir, & l'une paroissant couverte d'arbres, on chercha le moyen d'y aborder. Le hazard fit découvrir l'embouchure d'une rivière. Comme l'eau manquoit sur la flotte, on y mouilla pour renouveller la provision. Plusieurs Matelots, qui remontèrent assez loin dans la Chaloupe, apperçurent des lacs couverts de fort beau sel, dont ils apportèrent une grande quantité sur leur bord. L'eau de la rivière ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouvèrent une multitude de Tortues, dont plusieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une Targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuisiniers de la Flotte préparèrent diversement, comme ils avoient déja fait au Golfe d'Arguim, où les Tortues sont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curiosité en ayant fait goûter à l'Auteur, il les trouva d'aussi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en saler une bonne quantité pour la provision du voyage.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456. Rafraîchissemens qu'il trouve dans la seconde.

CADA Mosto fit pêcher d'autres Poissons dont l'abondance lui parut surprenante; & sans en connoître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur grosseur que pour leur bonté. L'embouchure de la rivière est large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y passa deux jours à se rafraîchir, & n'en partit qu'avec d'excellentes provisions, entre lesquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Mosto nomma la première de ces Isles, *Buena Vista*, comme la première sur laquelle sa vûe étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos* (*b*) le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Rivière commode.

Cada Mosto nomme deux Isles du Cap-Verd, Buena Vista, & S. Jago.

IL remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vûe de la terre dans un lieu nommé Spedegar, il ne cessa plus de suivre les Côtes jusqu'aux *deux Palmes*, lieu situé entre le Cap-Verd & la rivière du Sénégal. Il connoissoit si bien cette mer que dès le jour suivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer sans obstacle jusqu'à la rivière de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager aussi-tôt. Quelques Négres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardiesse de s'approcher de la Flotte. On remonta, la sonde à la main, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à la vûe ☞ d'une Isle dont on s'approcha pour y jetter l'ancre. [Elle avoit la figure d'un fer (*c*) à repasser.] Un Matelot de la Flotte, qui se nommoit André, étant mort le même jour, il y fut enterré, & comme il étoit aimé de ses Compagnons, ils donnèrent à cette Isle le nom de Saint André, quelle porte encore.

Il arrive à la Rivière de Gambra & la remonte.

ON continua de remonter la rivière de Gambra, sans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui suivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Mosto mit dans sa Chaloupe quelques-uns de ses Interprétes, pour tenter

(*a*) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Mosto fut composée quelques années après son Voyage, & qu'elle fait ici allusion à la découverte d'Antoine de Noli, en 1462. Il est surprenant que Faria n'ait pas parlé de Cada Mosto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

(*b*) *Angl.* parce qu'il y avoit jetté l'ancre. R. d. E.

☞(*c*) Ramusio l'appelle *Poletine*. Cette Isle semble être celle de St. Jaques, quoique les distances ne s'accordent pas trop bien.

CADA-MOSTO. II. Voyage. 1456.

Ses Interprétes attirent les Négres.

ter les Négres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répéta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher sans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des caresses d'une troupe d'Etrangers qui leur ressembloient aussi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, surmontant leur défiance, ils s'avancérent par degrés; & deux d'entr'eux (d), qui entendoient parfaitement le langage des Interprétes, montèrent sur le vaisseau de Cada-Mosto. Ils marquèrent beaucoup de surprise en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ses voiles & tous ses agrets; [Ils n'avoient pas d'idée qu'on put aller sur mer autrement qu'à force de rames.] Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Etrangers.

On leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit plusieurs petits présens, dont ils parurent extrêmement satisfaits. Cada Mosto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays se nommoit *Gambra*, & leur Prince *Forosangoli*; que sa résidence étoit entre le Sud & le Sud-Ouest à neuf ou dix journées de distance; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Négres: mais que des deux côtés de la rivière il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée; & que si Cada Mosto souhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui se nommoit Battimansa. Cette offre fut si bien reçue, que redoublant les caresses, on garda les deux Négres dans la Caravelle, en continuant de remonter suivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Battimansa faisoit sa résidence; & suivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Informations qu'on reçoit d'eux.

Il faut observer qu'on n'avoit pas cessé de remonter à l'Est, quoiqu'on eût rencontré plusieurs autres rivières qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, sa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jetta l'ancre; & Cada-Mosto députa au Prince, avec les deux Négres, un de ses Interprétes, qu'il chargea de quelques présens, [& entr'autres d'un bel habit de soye, fait en forme de chemise, & nommé par les Mores Alzimba.] Il leur donna ordre aussi de déclarer à Battimansa qu'un Roi Chrétien, qui se nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrémité du Monde quelques-uns de ses Sujets pour lui offrir son amitié, & des richesses inconnues aux Afriquains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Cada Mosto députe au Prince Battimansa.

Aussi-tôt que les Messagers eurent expliqué leur commission à Battimansa, il envoya quelques Négres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Esclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des espérances qu'on avoit conçues sur le récit des Peuples du Sénégal, qui, étant fort pauvres, avoient une haute idée des richesses de leurs voisins. D'ailleurs les Négres de la Gambra n'estimoient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquèrent aussi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent assez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurèrent à l'ancre, il y vint, des deux côtés de la rivière, un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curiosité, d'autres pour vendre leurs marchandises, entre lesquelles il se trouvoit toûjours quelques anneaux d'or. Ils apportoient du coton cru & travaillé. La plûpart des piéces étoient

Traité de paix avec les Négres de Gambra.

(d) *Angl.* un d'entr'eux. R. d. E.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

étoient blanches; quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient aussi de la civette, & des peaux de l'animal du même nom; de gros Singes & de petits, qu'ils donnoient à fort bon marché, c'est-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix sous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apportèrent des fruits, sur-tout des dattes sauvages, que les Matelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvassent inférieures à celles de l'Europe, & d'un goût fort différent. Cada Mosto n'y voulut pas toucher, par ménagement pour sa santé.

Commerce avantageux.

Curiosité des Négres.

LES Caravelles étoient continuellement remplies d'une multitude de Négres, qui ne se ressembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que si l'on s'étoit connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre instrument que leurs rames pour la navigation. Leur usage est de ramer debout, sans tenir les rames appuyées sur le bord de la Barque. Elles sont de la forme d'une demi-lance, longues de sept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une assiette, qui est attachée à l'extrémité. Ils s'en servent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivières; mais la crainte d'être pris par leurs voisins & vendus pour l'esclavage, ne leur permet guères de se hazarder trop loin dans la mer.

Leur Religion & leurs usages.

CADA MOSTO s'étant apperçu que la fièvre commençoit à se répandre entre ses Gens, fit consentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les soins qu'il avoit donnés au commerce ne l'avoient point empêché de faire ses observations sur les usages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Négres de la Gambra consiste en diverses sortes d'Idolâtries. Ils reconnoissent un Dieu; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la sorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, sans que les Gens du Pays connoissent leurs marches & leurs diverses relations (e). Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Négres de la Gambra & ceux du Sénégal. Mais ils mangent de la chair de chiens, usage que l'Auteur n'a vû dans aucun autre lieu. Leur habillement est de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui est cause sans doute qu'ils ne vont pas nuds comme au Sénégal, où le coton est plus rare. Les femmes sont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaisir dans leur jeunesse à se faire, sur les bras, sur le cou & sur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'un aiguille chaude. La chaleur du climat est extrême, & ne fait qu'augmenter à mesure qu'on avance vers le Sud. Cada Mosto le trouva beaucoup plus chaud sur la rivière qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ses bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une grosseur prodigieuse, près d'une source d'eau fort fraîche où les Matelots faisoient leur provision. Ayant pris la peine de le mesurer, il lui trouva dix-sept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais son feuillage n'en étoit pas moins verd, & ses branches répandoient une ombre immense. Il s'en trouve

Usage des femmes.

Grosseur de arbres.

(e) *Angl.* parce que les gens du Pays sont fort ignorans; ce que Ramusio exprime en disant *& non stanno fermi a case perche li paesani non ne sanno cosa alcuna.* R. d. E.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

ve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays est fort fertile. Aussi est-il arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

Multitude d'Eléphans.

Il est rempli d'Eléphans; mais les Négres n'ont encore pû trouver l'art de les apprivoiser. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois Eléphans sortis des bois voisins vinrent se promener sur le bord de l'eau. On y envoya aussi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche, les Eléphans rentrèrent dans l'épaisseur du bois. Ce sont les seuls que l'Auteur ait vû vivans. (*f*) Gnumi Mansa, Seigneur Négre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois, après une chasse de deux jours. Les Négres n'ont pour armes, dans ces chasses, que leurs arcs & des zagayes empoisonnées. Leur méthode est de se placer derrière les arbres, & quelquefois au sommet. Ils passent d'un arbre à l'autre en poursuivant l'Eléphant, qui de la grosseur dont il est, reçoit plusieurs blessures avant que de pouvoir se tourner & faire quelque résistance. Il n'y a pas d'homme qui ôsât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût espérer de lui échaper par la fuite. Mais cet animal est naturellement si doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'est offensé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vû mort n'avoient pas plus de trois paumes de long; ce qui marquoit assez qu'il étoit fort jeune en comparaison de ceux qui ont les dents longues de dix & douze paumes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou six bœufs ensemble. Le Seigneur Négre fit présent à Cada Mosto de la meilleure partie, & donna le reste à ses Chasseurs. Cada Mosto apprenant qu'elle pouvoit se manger, en fit rôtir & bouillir quelques morceaux, pour se mettre en droit de raconter dans son Pays qu'il avoit fait son dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vû. Mais il la trouva fort dure & d'un goût désagréable: ce qui ne l'empêcha point d'en faire saler une partie, dont il fit présent au Prince Henri à son retour [avec quelques poils noirs & épais qu'il avoit pris sur le Corps de cet Animal, & qui avoient une paume & demie de longueur.] Il observe que l'Eléphant a le pied rond comme les Chevaux, mais sans sabot; & qu'à la place, il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaisse, avec cinq gros durillons sur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de cloux. Le pied du jeune Eléphant avoit une paume de diametre. Gnumi Mansa fit présent à Cada Mosto d'un autre pied d'Eléphant, qui avoit trois paumes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paumes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri, qui les envoya peu de tems après à la Duchesse de Bourgogne, comme une curiosité des plus rares.

Chasse de ces animaux.

On mange leur chair.

Serpens & autres animaux.

La rivière de Gambra & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces Serpens qui se nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne sont pas moins redoutables. On y voit quantité de Chevaux-Marins, animaux amphibies, qui ressemblent beaucoup à la Vache-Marine. Ils ont le corps aussi gros qu'une Vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le Cheval, & deux dents monstrueuses qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vû de deux paumes &

Chevaux-Marins & leur figure.

(*f*) Jobson nous apprend que dans la Langue du Pays, Mansa signifie Roi, ou Seigneur. Il appelle cette Langue, la Langue de *Mandingo*.

& demie de longueur. Cet animal sort de l'eau pour se promener sur la rive, & marche à la manière des Quadrupédes. Cada Mosto se vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vû avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit aussi des Chauve-Souris, ou plûtôt des Chouettes (*g*) longues de trois paûmes, & quantité d'autres Oiseaux fort différens des nôtres, mais presque tous fort bons à manger.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Monstrueuses Chauve-Souris.

EN quittant le Pays du Prince Battimansa, les trois Caravelles mirent peu de jours à descendre la rivière. Elles emportoient assez de richesses, pour leur servir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes, & personne ne marqua d'éloignement pour cette entreprise. Cependant comme le cours de la Gambra les emportoit fort loin au-delà de son embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avançoit au Sud-Sud-Ouest jusqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Mosto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Ouest. Mais en s'approchant de la pointe, on s'apperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque distance, parce que le battement des vagues fit connoître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à plusieurs milles dans la mer; & l'on mit deux Hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on se croyoit menacé. A ces précautions, on ajoûta celle de n'avancer qu'à la lumière du jour, & de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de dispute, les Caravelles tiroient chaque jour au sort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On suivit cette méthode pendant deux jours, en se tenant sans cesse à la vûe de la Côte. Le troisième, on découvrit l'embouchure d'une rivière, qui avoit un demi-mille de largeur, & vers le soir, on vit un petit Golfe, qu'on prit pour une autre rivière. Mais comme les ténèbres approchoient, on jetta l'ancre, dans la résolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande rivière, dont les deux rives étoit couvertes d'arbres verds d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-seulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour se procurer des informations. Les Interprétes, après quelques heures d'absence, rapportèrent que la rivière se nommoit *Kaza Mansa*, du nom d'un Seigneur Négre qui faisoit sa résidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre ses voisins.

Cada Mosto continue de suivre les Côtes d'Afrique.

Rivière de Kaza Mansa.

LES circonstances étant si peu favorables, on sortit le lendemain du Golfe. Il est à cent milles de la rivière de Gambra. Trente-cinq milles plus loin, on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reste de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo-Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une rivière assez large, à laquelle on donna, sans y entrer, le nom de *Sainte Anne*. Plus loin on en découvrit une autre, à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint Dominique*, ou *San Domingo*. Celle-ci est à cinquante-cinq ou soixante milles de Capo-Roxo.

Rivières de Sainte Anne & de S. Dominique.

LE jour d'après, on apperçut un enfoncement, qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais

(*g*) Grynæus dit des Chauve-Souris & des Chouettes.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Mais il fut aisé de reconnoître bientôt l'embouchure d'une très-grande rivière, & de distinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté, sur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverser ; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Isles, à peu de distance en mer. Cada Mosto, résolu de les reconnoître, fit consentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies, qui s'approchèrent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre seize. Leur audace faisant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorsqu'ils furent assez près, ils levèrent un linge blanc au sommet d'une rame, pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même signe. Alors, la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtiment de Cada Mosto, & tous les Négres donnèrent des marques de surprise, en voyant des visages blancs. Ils éxaminèrent la forme du Vaisseau, les mâts, les ponts, les voiles & les cordages. Un Interpréte leur demanda le nom de leur Pays ; mais leur langage ne pût être entendu. On ne laissa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers signes. Mais Cada Mosto fut extrêmement mortifié de se voir dans la nécessité de les quitter sans en avoir tiré plus de lumières. Il en conclut même que ses Interprétes ne lui étant plus d'aucune utilité, il serviroit peu de pénétrer plus loin. Ainsi prenant le parti de retourner sur ses traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ses intentions.

Négres que les Interprétes ne peuvent entendre.

Observations de Cada Mosto.

ILS passèrent deux jours à l'embouchure de la rivière, qu'ils nommèrent (b) *Rio Grande*. L'Etoile du Nord leur parut fort basse. Entre autres observations, ils trouvèrent, dans les marées, des différences qu'ils n'avoient encore vûes dans aucun Pays. Au lieu qu'à Venise & dans les autres Pays de l'Europe, le flux & le reflux s'entresuivent de six en six heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures (*i*). L'arrivée du flux est d'une violence incroyable. Trois ancres suffisoient à peine pour soûtenir chaque Caravelle ; & la force de l'eau l'emportant même sur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en Portugal.

EN se remettant en mer pour retourner en Portugal, la curiosité porta Cada Mosto à visiter deux grandes Isles & quelques petites, qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes sont habitées par des Négres. La terre en est fort basse, & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obstacle invincible, & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureusement.

(*b*) Suivant Faria, Rio Grande avoit été découverte par Nunez Tristan dès l'année 1447, c'est-à-dire neuf ans auparavant. Voyez ci-dessus, le Chap. I. du Tome I.

(*i*) *Angl.* huit heures. R. d. E.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Voyage de Piedro de Cintra (a) à Sierra Leona, écrit par Cada Mosto.

CINTRA. 1462.

LES deux entreprises de Cada Mosto excitèrent quantité de Portugais à tenter la fortune sur ses traces. Entre plusieurs Vaisseaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles, après la mort du Prince Henri, sous le commandement du Capitaine *Piedro de Cintra*, un de ses Gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin sur les Côtes des Négres, & d'y faire de nouvelles (b) découvertes. Un jeune Portugais qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit servi de Sécretaire à Cada Mosto dans les siens, vint le voir à son retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, qui avoit été le terme du voyage précédent. ✠ [Cada Mosto prit ensuite la peine de l'orner de son stile.]

Auteur & motif de ce Voyage.

LES deux Caravelles abordérent aux deux grandes Isles qui sont à l'embouchure de Rio Grande. Quelques Négres, que Cintra se fit amener, parlant un langage auquel les Interprétes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumières fort pauvres, la plûpart ornées de quelques statues grossières, que les Négres adoroient. N'ayant pû tirer aucune information des Habitans, il continua de faire voile au long des Côtes, jusqu'à l'embouchure d'une autre rivière, qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui est à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Besegue*, du nom d'un Seigneur Négre, qui fait sa résidence assez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouvèrent un Cap, auquel ils donnèrent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte, qui est d'environ cent quarante milles depuis la rivière de Besegue jusqu'à ce Cap, est fort montagneuse & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perspective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouvèrent un autre Cap, le plus haut qu'ils eussent jamais vû, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il est couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altère jamais. On le nomma *Sagres*, à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresse de ce nom au Cap de Saint Vincent; & pour distinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

On se rend à Rio grande.

Rivière de Besegue.

Cap-Verga.

✠ [L'AUTEUR, sans expliquer comment Cintra se fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs usages qui suppose une grande connoissance du Pays.] Ils sont idolâtres. Les objets de leur culte sont des statues de bois qui ont la forme humaine, auxquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes & les femmes sont plûtôt bazanés que noirs. Ils ont au visage & sur les autres parties du corps différentes marques, qu'ils se font volontairement avec un fer

Cap de Sagres de Guinée.

Mœurs des Habitans.

(a) Ramusio écrit *Sintra*.

(b) Faria met ce Voyage avant la mort du ✠ Prince Henri. [Mais son témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.]

Cintra. 1462.

fer chaud. Les deux séxes sont également nuds, & couverts seulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. [Ils n'ont pas des armes, parce qu'il n'y a pas de fer dans leur Pays.] Leur nourriture est le ris, le millet, avec diverses sortes de féves, plus grosses que les nôtres. Ils ont aussi des Bœufs & des Chèvres, mais en petite quantité. A peu de distance du Cap, on voit deux petites Isles, couvertes de beaux arbres, mais sans Habitans.

Deux Isles près du Cap.

Les Négres de cette rivière (*c*) ont de grandes Almadies, qui sont capables de contenir jusqu'à trente & quarante hommes. Ils rament debout, comme on l'a déja fait observer de plusieurs autres Nations. Leurs oreilles sont percées de plusieurs trous, dans lesquels ils passent diverses sortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez, qui est aussi percé; & lorsqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de distinction portent des anneaux jusqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher: [& cela est pour elles une marque de noblesse, qu'elles peuvent cependant quitter & reprendre quand bon leur semble.]

Anneaux d'or que les Négres portent au nez, &c.

Après avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une rivière qu'il nomma *Saint Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette rivière, il en trouva une autre dont l'embouchure est encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde* (*d*). Toutes ces Côtes sont montagneuses, mais sûres pour la navigation & l'ancrage. Vingt-quatre milles au de-là de Rio Verde, on trouva un autre Cap, que les Portugais nommèrent *Liedo*, c'est-à-dire, gaye & riante, parce que la vûe en est fort agréable.

Rivière Saint Vincent.

Rio Verde.

Depuis le Cap Liedo, la montagne régne l'espace de cinquante milles au long de la Côte. Elle est fort haute & couverte de gros arbres verds. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à sept ou huit milles en mer, trois Isles dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur donna le nom d'*Isles Saluezze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cause d'un effroyable tonnerre qui se fit entendre du sommet, & qui ressembloit au mugissement des Lions.

Isles Saluezze, Sierra Leona.

Au-delà de cette montagne, dont la cime est toûjours cachée dans les nues, on trouva une Côte basse, & dangereuse par ses bancs de sables, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra Leona, les Portugais découvrirent une grande rivière, dont l'embouchure est large de trois milles. Ils lui donnèrent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouvèrent un Cap qu'ils nommèrent aussi Roxo, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raison ils donnèrent le nom de Roxo à une petite Isle déserte, qui est à sept ou huit milles de la Côte. De cette Isle, qui n'est aussi qu'à neuf ou dix milles de la rivière, ils observèrent que l'étoile du Nord ne paroissoit élevée au-dessus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Rio Roxo.

Apparence de l'étoile du Nord.

Après le Cap Roxo, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre

(*c*) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune Rivière, il faut supposer quelque omission. C'est apparemment la Rivière de Pougue, qu'il a oublié de nommer. Elle est dans notre seconde Carte.

(*d*) L'Auteur remarque que ce furent les Matelots du Roi, qui donnèrent ces noms à ces deux rivières.

CINTRA. 1462.

tre une rivière que les Portugais nommèrent Sainte Marie aux Néges, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette rivière, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Isle. Le Golfe est rempli de bancs de sables qui s'avancent à dix ou douze milles de la Côte, & contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des Courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Isle le nom de *Scanni*. Vingt-quatre milles plus loin, on trouva un grand Cap auquel on donna le nom de Sainte Anne, à l'honneur du jour.

Isle Scanni.

SOIXANTE-dix milles au-delà du Cap Sainte Anne, on découvrit une rivière, qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de Palmiers. L'embouchure, quoiqu'assez large, est remplie de bancs de sables & de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante [dix] milles plus loin, on vit une autre rivière, qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'apperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette rivière, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derrière lequel est une haute montagne, qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ 60 milles plus loin, on tomba sur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo Cortese* ou *Mesurado*. Après avoir jetté l'ancre, on apperçut la nuit suivante, entre les arbres, quantité de feux, que les Négres effrayés de la vûe des Vaisseaux avoient allumés pour s'entr'avertir.

Rio das Palmas.

Rio de Fumi.

Capo del Monte.

Capo Mesurado.

AU-delà du Cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verds, que les Portugais nommèrent *Bois de Sainte Marie*. Les Caravelles y ayant mouillé, on vit paroître quelques Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Négres [nuds,] armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entr'eux avoient des arcs, & des targettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque chose de blanc qui ressembloit à des dents humaines. Les Interprètes leur parlèrent long-tems sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces Négres étant montés fort hardiment sur une Caravelle, on en prit un; & les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince, jugeant que les Interprètes n'entendroient pas toûjours la langue des Pays qu'on alloit découvrir, avoit souhaité que par force ou par adresse on se saisît de quelque Habitant; dans l'espérance qu'entre les Négres, dont le nombre étoit fort grand en Portugal, il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre, ou qu'en apprenant la langue Portugaise, il se mettroit lui-même en état de donner quelques lumières sur son propre Pays.

Bois de Sainte Marie.

Cintra prend un Négre par l'ordre du Roi.

CINTRA n'ayant rien à se proposer dans un plus long voyage, prit la résolution de retourner en Portugal. Il y présenta son Négre au Roi, qui le fit examiner par d'autres Négres. Mais il ne se trouva qu'une femme, Esclave d'un Portugais de Lisbonne, à laquelle son langage ne fût pas inconnu; non quelle y trouvât celui de son propre Pays, mais elle sçavoit une autre langue que le Négre sçavoit aussi. Cada Mosto ignora quels éclaircissemens l'on avoit tirés de lui, parce que le Roi les tint fort secrets; excepté néanmoins au sujet des Licornes, dont on déclara ouvertement que le Pays du Négre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de caresses. On lui fit voir diverses curiosités du Royaume.

Il retourne en Portugal.

Unique éclaircissement qu'on tire des Négres.

CINTRA. 1462.

me. On lui donna des habits fort propres; & l'année suivante, on le fit partir pour son Pays dans une Caravelle.

CADA Mosto ajoûte que ce fut le seul Vaisseau qui entreprit ce voyage avant son départ pour Venise, qui fut le premier de Février 1463.

CHAPITRE V.

Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Isles du même nom. en 1721.

ROBERTS. 1721. Observations sur cet Ouvrage.

DANS cette Relation, qui fut publiée à Londres en 1726 (*a*), l'Auteur déclare qu'à la réserve de ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, il n'écrit rien qui ne soit d'une éxacte vérité; & qu'avec de fortes raisons de croire ce qu'il (*b*) n'a pas vû de ses propres yeux, il ne laisse pas d'en parler avec plus de ménagemens & de précautions. Il ajoûte à cette apologie que si l'on ne prend pas beaucoup de plaisir à ses avantures, il ne doute pas du moins que la Description qu'il donne des Isles du Cap-Verd, de leurs productions, de leurs manufactures, &c. ne soit d'une extrême utilité pour les Anglois qui portent leur commerce dans ces Isles. [Il s'excuse sur ce que l'Ouvrage n'est pas trop bien digéré; qu'il auroit pû l'être mieux, s'il s'étoit proposé de publier ses Avantures; mais qu'il n'a pû résister aux empressemens de ses Amis, qui ont profité d'un moment de foiblesse pour les rendre publiques.] La première partie (*c*) de l'Ouvrage contient les avantures de l'Auteur. Le reste est donné à la Description des Isles du Cap-Verd, & peut passer pour la meilleure Relation qu'on ait de ces Isles dans aucun langage. Elle est accompagnée de plusieurs (*d*) Cartes de l'Isle, composées par Roberts même, & de quatre Planches: 1. Une vûe de la Baye de *Salt Point* dans l'Isle de *S. Jean*, où l'Auteur aborda dans sa Chaloupe. 2. L'arbre nommé, *le Dragon*. 3. Un homme & une femme de la même Isle, nuds, suivant l'usage du Pays. 4. Les mêmes, en habits dont ils ont aussi l'usage. On s'est arrêté d'autant plus volontiers au détail des infortunes de Roberts, qu'ayant passé onze (*e*) jours entre les mains des Pyrates, ce récit devient utile pour la connoissance des usages & des mœurs de ces Brigands.

Dessein du Voyage.

LE 14 de Septembre 1721, le Capitaine Roberts s'engagea au service de quelques Marchands de Londres pour le Voyage de Virginie. Là, il devoit prendre le commandement d'un Vaisseau nommé le *Daupbin*, avec une cargaison pour la Côte de Guinée; d'où il devoit retourner à la Virginie ou aux Barbades, suivant l'espérance qu'il auroit de rendre son voyage plus utile aux Propriétaires.

LE

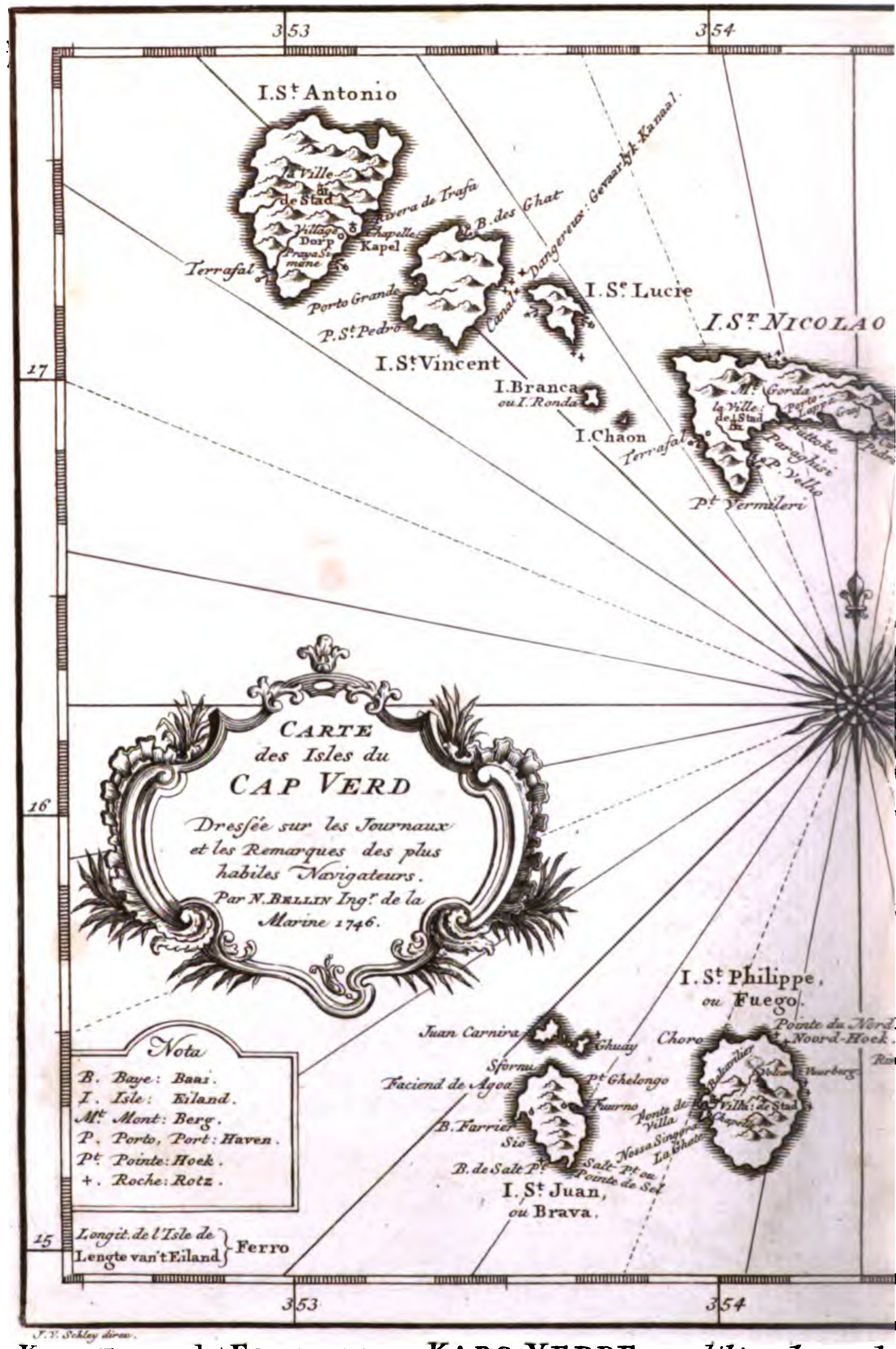
(*a*) C'est un *in* 8vo. de 29 feuilles avec l'*Epitre Dédicatoire* à *Guillaume Teller* de *Gorlestown* dans le Comté de *Suffolk*, qui est datée de *Shad Thames* le 11e. *Juin* 1726.

(*b*) *Angl.* & que sans avoir de raisons de douter de ce qu'il R. d. E.

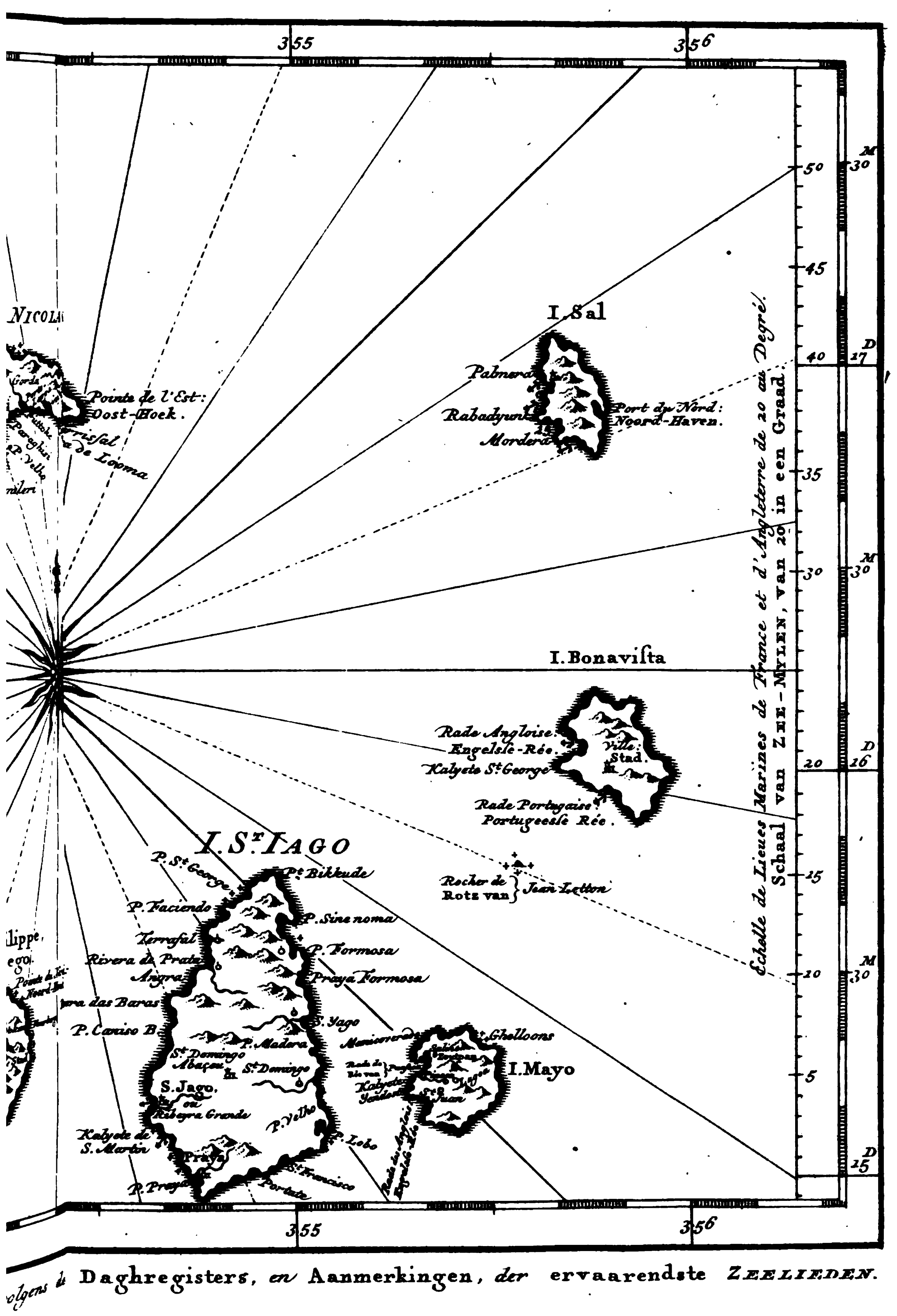
(*c*) *Angl.* les trois-cens quatre-vingt six premières pages. R. d. E.

(*d*) *Angl.* d'une Carte de ces Isles. R. d. E.

(*e*) *Angl.* Dix. R. d. E.



KAART van de EILANDEN van KABO VERDE, *geschikt volgens de*



...olgens de Daghregisters, en Aanmerkingen, der ervaarendste ZEELIEDEN.

ROBERTS. 1721.

Roberts part avec le Capitaine Scot.

LE Capitaine Scot, un des Chefs de l'entreprise, faisant voile à la Virginie dans un Vaisseau de vingt-deux piéces de canon, nommé le *Roi Sagamore*, Roberts partit avec lui. Mais un vent contraire les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils trouvèrent dans ce Port le Comte de *Belhaven*, nommé au Gouvernement de la Barbade, que la même raison avoit forcé d'y entrer sur le *Royal Anne*, grand Vaisseau de guerre. Le tems s'étant adouci, sans promettre beaucoup de constance, ce Seigneur remit à la voile, sous de si malheureux auspices, qu'il fut jetté [par la faute, à ce qu'on croit, de son Lieutenant,] sur les rocs du Lézard, où il périt avec la plus grande partie de son équipage. Scot, plus attentif à sa sûreté, attendit un mois entier pour se remettre en mer. Sa course fut heureuse, & n'eut même rien de remarquable; excepté les observations de Roberts sur l'Isle de Ténérife, dont on a déja rendu compte dans la description de cette Isle.

Naufrage de Mylord Belhaven.

ILS arrivèrent à l'Isle de Sal, une des Isles du Cap-Verd; mais n'y trouvant aucun des Habitans, ils en partirent le soir à huit heures, & le lendemain ils abordèrent à dix heures du matin dans l'Isle de Buona-Vista, où leur dessein étoit de prendre leur cargaison de sel. Ils mouillèrent dans la Rade Angloise, sous la petite Isle, au-delà du Roc abîmé.

On arrive aux Isles du Cap-Verd.

LE jour suivant ils descendirent au rivage, pour convenir de prix avec les Ouvriers qui devoient tirer le sel des Mines (*f*), & pour acheter d'autres marchandises, telles que des Chevaux & des Anes, dont ils vouloient faire une partie de leur cargaison (*g*). Ils s'attachèrent ensuite au travail. La méthode [du Pays] est que les gens d'un Vaisseau reçoivent le sel aux Mines (*h*) & le transportent à peu de distance dans quelque lieu propre à le faire sécher [où ils le mettent en grands monceaux.] après quoi les Habitans le chargent sur des Anes, & mettent un Négre pour conduire ces animaux par troupes, dont chacune est composée de quinze. Mais il faut prendre garde de ne pas faire porter plus de sel à la fois qu'on n'a de gens pour l'embarquer aussi-tôt; car s'il en arrive trop au lieu de l'embarquement, il n'y a point de soins ni de précautions qui puissent le garantir du sable, que le moindre souffle met en mouvement, parce qu'il est d'une extrême légéreté. Il se mêle alors avec la marchandise, & lui cause un tort irréparable pour la vente. L'Auteur donne un autre conseil, qui regarde la cargaison des Bêtes vivantes. Tandis qu'on s'occupe à faire tirer le sel, il faut veillèr soigneusement à faire porter chaque jour du foin aux animaux qu'on veut conserver; car si l'on s'en repose sur la fidélité des Négres, ils violent leurs engagemens avec tant de mauvaise-foi, qu'on perd ses meilleures Bêtes, ou que devenant moins propres au travail, leur valeur diminue dans d'autres lieux. Enfin l'Auteur ajoûte qu'il faut apporter assez d'eau pour la provision du Bâtiment, tandis qu'on est à tirer le sel; parce que les sources étant fort éloignées des Mines, il en coûte beaucoup pour faire venir de l'eau sur le dos des Anes, & que si l'on a des Bestiaux à bord il est impossible de fournir à cette dépense.

Méthode de tirer du sel.

Précautions pour le faire transporter.

ON

(*f*) *Angl.* avec les Habitans qui devoient leur aider à porter le sel des Marais Salans jusqu'au Vaisseau. R. d. E.

(*g*) *Angl.* pour fixer celui des Marchandises, & pour acheter des Chevaux & des Anes pour voiturer leur sel. R. d. E,

(*h*) *Angl.* le fassent eux-mêmes. R. d. E.

ROBERTS. 1721.

ON quitta l'Isle de Buona-Vista pour se rendre à celle de Maio, ou de Mai, où l'on trouva cinq Bâtimens qui chargeoient du sel pour la Mer Baltique. Cette rencontre fut heureuse pour les Matelots Anglois, qui commençoient à se ressentir de ce qu'ils appellent la famine de l'Ouest; c'est-à-dire, à manquer d'eau & de tabac. De l'Isle de Mai, on mit à la voile pour celle de S. Jago: mais ayant voulu s'approcher du Port *Villa de Praya* avec toutes les voiles, on fut jetté par le vent au-dessous de la Rade, & pendant trois jours on s'efforça inutilement d'y entrer. La disette d'eau fit périr dans cet intervalle une partie des Anes; triste leçon qui apprit aux Anglois à serrer leurs voiles en approchant de cette Baye, parce qu'il y souffle ordinairement un vent de terre dont il n'est pas aisé de se garantir.

Dangers près du Port Villa de Praya.

APRÈS avoir renouvellé la provision d'eau & de bois, & pris du foin & des cocos verds pour les Bestiaux, on tourna les voiles vers la Barbade. Dans le passage on trouva une Baleine morte, & sur elle un prodigieux nombre d'Oiseaux qui la dévoroient, quoique la terre la plus proche fût à plus de trois cens lieuës. On aborda au Port de la Barbade vers la fin du mois de Mars 1722. Les Chevaux & les Anes étoient en si mauvais état qu'on n'en put vendre qu'un petit nombre; & les provisions se trouvoient si chères au Marché que si quelques honnêtes gens de l'Isle, amis de nos Marchands, ne leur en eussent fourni gratis, il auroit fallu prendre le parti de tuer la plus grande partie de ces animaux. Pour comble de disgrace, le vin de Canarie qu'on avoit acheté à Ténérife, se vendoit moins que celui de Madère, quoiqu'il eût coûté le double & qu'il fût beaucoup meilleur. Mais le goût des Habitans de la Barbade est si déclaré pour le Madère, qu'ils le préfèrent à tout autre vin.

Baleine morte & dévorée par les Oiseaux de mer.

1722. Scot se rend à la Barbade.

TOUS ces contre-tems firent hâter son départ au Capitaine Scot (*i*). Roberts, à qui sa résolution déplut, [lui ayant demandé son Congé, l'obtint le ☞ 24 d'Avril, &] l'engagea, pour ses gages & pour quelque argent prêté, à lui acheter une Felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ soixante tonneaux, pour éxercer le commerce [en son propre nom.] L'ayant chargée de ☞ diverses marchandises pour la Côte de Guinée & pour les Isles du Cap-Verd, la crainte de quelques Pyrates, qui croisoient aux environs des Isles Caraïbes, l'obligea de partir avec Scot, vers le milieu du mois de Juillet. Cependant il en fut séparé, trois jours après, par un coup de vent. Ensuite son mauvais sort le fit tomber malade. Tandis qu'il étoit confiné dans son lit, le Pilote, par inattention ou par ignorance, perdit sa route. Il erra long-tems sans se reconnoître. Enfin, par de longs détours, on arriva vers le milieu d'Octobre (*k*) à l'Isle de Sal.

Roberts quitte Scot, & commande un petit Bâtiment.

Son Pilote perd sa route.

Il arrive à l'Isle de Sal.

ON jetta l'ancre dans la Baye de Palmera, qui est au Nord de l'Isle. C'étoit la saison des Tortues vertes. Roberts observe à cette occasion que les François viennent souvent aux Isles du Cap-Verd dans la seule vûe d'y prendre des Tortues, qu'ils salent au rivage, [& qu'ils séchent ensuite] à peu près ☞ comme la Morue de Terre-Neuve, & qu'ils vendent [de même que l'huile] ☞ aux Indes Occidentales avec beaucoup de profit. Ils gardent les écailles pour la

(*i*) *Angl.* prendre la résolution au Capitaine Scot de ne point aller à la Virginie, selon les Ordres qu'il en avoit. R. d. E.

☞ (*k*) Le tems n'est pas marqué dans l'Auteur, mais on le conjecture de celui où il fut pris par les Pyrates.

ROBERTS. 1722.

Tortues vertes.

Ambre gris.

la France, où le débit en est plus avantageux qu'en Angleterre ; sur-tout celui des Tortues de ces Isles, qui ont l'écaille plus fine & plus transparente que dans tout autre lieu. D'ailleurs ils y trouvent quelquefois de l'Ambre gris particulièrement dans l'Isle de Sal ; & l'on prétend que si les Chats sauvages, & même les Tortues vertes, ne mangeoient pas cette précieuse gomme, on y en trouveroit beaucoup davantage.

Négres à la pêche des Tortues.

ROBERTS, qui avoit besoin de rafraîchissemens, ayant envoyé sa Chaloupe à terre pour lui trouver quelques Tortues nouvellement pêchées, la vit revenir en moins de deux heures. Elle lui en apportoit une, qui pesoit entre deux & trois cens livres, avec un Négre de Saint Nicolas, qui lui en fit présent au nom de ses Compagnons. Ils étoient venus à Sal au nombre de soixante, pour y pêcher des Tortues par l'ordre d'un Capitaine de Vaisseau ☞ qui étoit allé depuis près d'un an (*l*) charger [du sel] à Buona-Vista. Mais une si longue absence leur faisant perdre l'espérance de le revoir, ils offroient à Roberts la moitié de leurs Tortues, de leur huile, de leurs écailles & de leur ambre gris, pour transporter l'autre moitié dans l'Isle de Saint-Nicolas ☞ [d'où ils étoient tous natifs.] Comme son dessein étoit de se rendre dans cette Isle, il leur offrit d'y transporter leurs marchandises ; mais il ne voulut point accepter leur présent sans sçavoir (*m*) à qui le fond appartenoit. Le Négre croyoit avoir été employé par un Capitaine Anglois. Cependant on lui nomma les Ports d'Angleterre & d'autres lieux qu'il ne put reconnoître. Enfin Roberts nomma les Bermudes, & le Négre assûra que le Capitaine étoit venu de ces Isles. Le jour suivant, on mit à la voile pour Saint Nicolas, après s'être chargé de six Négres, avec deux de leurs femmes & un enfant à ☞ la mammelle, [sans rien prendre de ce qui leur appartenoit que ce qui étoit nécessaire pour leur Voyage.] On mouilla, la nuit suivante, dans la Rade de *Trefall*, sur six brasses de fond.

Traité de Roberts avec un Prêtre Portugais.

LE lendemain au matin, il vint à bord un Prêtre Portugais, qui se donna pour le Maître de tout ce que les Négres avoient acquis dans l'Isle de Sal. ✠ Il prétendoit les y avoir envoyés pour la pêche des Tortues [& de l'ambre ☞ gris,] avec la convention d'un salaire [pour ceux qui n'étoient pas ses esclaves.] Comme le plus grand nombre y étoit resté avec le fruit de leur travail, & que sur le récit de Roberts il appréhendoit qu'ils ne lui manquassent de fidélité, il convint avec lui que pour la somme de cent dollars & un bel ✠ Esclave, il iroit prendre à Sal les Négres & leur pêche. [Roberts ne se fit pas presser, dans une occasion si simple de gagner de l'argent, & de se rendre agréable aux Portugais.] Mais il se fit promettre que les cent dollars lui seroient comptés avant que les Négres & les marchandises fussent débarqués.

Projets de Roberts.

AVANT ce voyage, il quitta la Rade de *Trefall*, qui est à quinze ou dix-huit milles de la Ville, pour aller jetter l'ancre dans l'ancienne Rade de *Paragbisti*, d'où le chemin est plus court & plus commode jusqu'à la Ville de S. Nicolas. Il se proposoit de trocquer son bled & son ris pour des étoffes (*n*) de coton, de l'ambre gris, du sang de dragon, & d'en vendre même une

(*l*) *Angl.* dix semaines. R. d. E.

(*m*) *Angl.* Il leur offrit le passage pour rien ; mais il ne voulut point se mêler des marchandises sans sçavoir. R. d. E.

(*n*) De celles qu'on porte aux Côtes de Guinée, & que les Portugais nomment Baraful.

ROBERTS. 1722.

une partie argent comptant. D'un autre côté il avoit appris que les Isles au-dessus du vent étoient dans un si grand besoin de provisions, que depuis un an il étoit mort [à St. Nicolas] plus de cinq cens personnes de faim & de misère. Ainsi la principale partie de sa cargaison consistant en ris & en bled, il n'avoit à se promettre que de grands avantages. Cependant il résolut de ne pas remettre plus loin à satisfaire le Prêtre Portugais, de peur que ses Négres ne trouvassent le moyen de revenir sans son secours. Cette entreprise ne demandoit pas plus de huit jours; & dans la saison où l'on étoit, il ne devoit pas craindre qu'il arrivât d'autres Vaisseaux pour lui enlever ses espérances de commerce, [qui n'étoient point diminuées par la nouvelle que le Capitaine Scot y avoit été dix jours auparavant, parce qu'il ne leur avoit pas pû fournir assez de provisions.]

Il s'arrête à Currisal.

DANS cette résolution il tourna le lendemain vers *Currisal*, pour y renouveller sa provision d'eau & de bois. Ce lieu est fort commode pour l'eau, qui y descend jusqu'à la mer; mais le bois est assez loin, & le chemin si difficile, que sans l'assistance de quatre Négres, qui étoient à bord avec le Prêtre, il ne feroit jamais parvenu à s'en procurer. Aussi ne l'avoient-ils accompagné que pour lui rendre ce service (*o*), & le quittèrent-ils lorsqu'il mit à la voile.

Il rencontre des Pyrates.

LE jour suivant vers dix heures du matin, il fut arrêté par un calme, qui dura tout le reste du jour. Vers le soir, il découvrit trois Bâtimens; & le premier, qu'il observa soigneusement avec sa lunette, lui parut gros & chargé. Il ne douta point que les autres ne fussent de même, & qu'ils n'arrivassent ensemble [pour faire de l'eau.] Cependant comme le calme continuoit, & qu'ils ne faisoient aucun signe, il passa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le Soleil, il apperçut bientôt, sur le Vaisseau qu'il avoit observé, un grand nombre d'hommes en chemise, & une longue bordée de canons, qui lui rendirent cette rencontre fort suspecte. Il étoit trop tard pour se dérober par la fuite. Déja le Vaisseau étoit fort proche. Cependant lorsqu'il fut à la portée du canon, il arbora le Pavillon d'Angleterre; ce qui rendit l'espérance aux Anglois. Roberts se hâta de faire paroître aussi le sien. Il remarqua que le Vaisseau portoit environ soixante-dix hommes & quatorze piéces d'artillerie. Le Capitaine se faisant voir sur l'avant, demanda à qui appartenoit la Felouque & d'où elle venoit. Roberts répondit qu'elle étoit de Londres & qu'elle venoit de la Barbade. Fort bien, lui dit-on, c'est ce qu'on n'ignoroit pas. Là-dessus, on lui ordonna brusquement d'envoyer sa Chaloupe.

Les Pyrates l'abordent & l'interrogent.

ROBERTS ne fit pas difficulté d'obéïr. Le Capitaine du Vaisseau étoit un Portugais, nommé *Jean Lopez*, comme on l'apprit ensuite; mais sçachant fort bien la Langue Angloise, il avoit jugé-à-propos de se faire passer pour un Anglois, né vers le Nord de l'Angleterre, sous le nom de *John Russel*. Il demanda aux deux Matelots que Roberts lui avoit envoyés, où étoit le Patron de la Felouque. Ils lui montrèrent Roberts, qui étoit à se promener sur son tillac. Aussi-tôt la fureur paroissant dans ses yeux, il l'accabla d'injures. Roberts

Qui étoit leur Capitaine.

(*o*) *Angl.* les quatre Négres & le Prêtre étoient venus à bord pour aller à *Sal*; & il ne le quittèrent que parce qu'ils se trouvèrent malades la nuit qu'il se proposoit de lever l'Ancre, si le calme ne l'en avoit pas empêché. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

Roberts étoit en mules & en chemiſe, auſſi peu capable de défenſe par ſa ſituation que par la petiteſſe & le mauvais état de ſon Bâtiment. Il comprit dans quelles mains il étoit tombé, & qu'en déclarant ſon mépris par le ſilence, il s'expoſoit à ſe faire tuer d'un coup de balle. Sa réponſe fut une marque honnête d'étonnement ſur la manière dont il ſe voyoit traité. On continua les outrages, & l'on y joignit les plus furieuſes menaces, avec des reproches de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même à bord. Il répondit que n'ayant entendu demander que la Chaloupe, il n'avoit pas cru que cet ordre le regardât perſonnellement. Quoi! miſérable chien, reprit Ruſſel, tu feins de ne m'avoir pas entendu. Je vais te faire prendre de meilleures manières. ✠ [Le récit des emportemens d'un Pyrate mériteroit peu d'entrer dans cette Hiſtoire, ſi l'Auteur n'avoit averti qu'il le croit utile pour faire connoître les mœurs de cette (p) odieuſe race.]

Ses emportemens & ſes menaces.

RUSSEL donna ordre auſſi-tôt à quelques-uns de ſes gens de lui amener Roberts, & chargea dix ou douze autres de ces Brigands de prendre poſſeſſion de la Felouque. A l'arrivée de Roberts, qui lui fut amené ſur le champ, il tira ſon ſabre, en répétant, avec d'affreux blaſphêmes, qu'il ſçauroit lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts ſe crut à ſa dernière heure, & continua de s'excuſer ſur ſon ignorance. Mais l'autre, dans le deſſein apparemment de l'effrayer, tenoit ſon ſabre levé & continuoit ſes menaces. Un de ſes gens affecta de lui retenir le bras, & promit à Roberts qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Alors Ruſſel voulut ſçavoir pourquoi il étoit ſi mal vêtu. L'excuſe de Roberts fut qu'il ne s'attendoit pas à paroître devant un homme ſi redoutable. Et pour qui me prenez-vous, reprit Ruſſel? Ici Roberts fort embarraſſé chercha long-tems ſa réponſe. Enfin, dans la crainte de l'offenſer également par la vérité ou par la flaterie, je crois, répondit-il, que vous êtes un Homme de diſtinction, qui fait de grandes entrepriſes ſur mer. Tu mens, répliqua Ruſſel; ou ſi tu crois dire vrai, apprends que nous ſommes Pyrates.

Il ſe fait amener Roberts, & le maltraite.

ROBERTS lui ayant offert d'aller ſe vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il étoit trop tard & qu'il demeureroit dans l'habillement où il s'étoit laiſſé prendre; mais que ſon Bâtiment & tout ce qu'il contenoit ne lui appartenoit plus. Je ne le vois que trop, répondit Roberts. Cependant lorſqu'il m'eſt impoſſible de l'empêcher, j'eſpère de vôtre générosité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, & que vous me laiſſerez le reſte. Le Pyrate lui dit, avec moins de brutalité, que ſes Compagnons en décideroient. Mais en même-tems il lui demanda un Mémoire exact de tout ce qu'il avoit à bord, ſur-tout de ſon argent; & s'il s'y trouvoit quelque choſe de plus qu'il n'auroit accuſé, il proteſta qu'il le feroit brûler vif avec ſa Felouque.

Diſcours du Pyrate, & réponſes de Roberts.

TOUS les gens du Vaiſſeau, qui prêtoient l'oreille à cette conférence, avec un air affecté de compaſſion, lui conſeillèrent d'un ton d'amitié d'être ſincère dans ſa déclaration, ſur-tout à l'égard de l'argent, des armes & des munitions, qui étoient, lui dirent-ils, leur objet principal; en l'avertiſſant que leur uſage étoit de punir fort ſévèrement les gens de mauvaiſe-foi. Il leur rendit

Fauſſe compaſſion des Pyrates.

(p) Malgré cet Avertiſſement le Traducteur a ſagement ſupprimé la plus grande partie des termes injurieux & des diſcours emportés du Pyrate. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

rendit le compte le plus fidèle qu'il pût trouver dans sa mémoire. [ajoûtant que s'il avoit la liberté de recourir aux papiers qui étoient dans le Vaisseau, il seroit en état de donner un inventaire plus juste de la Cargaison. A quoi Russel répondit qu'il en auroit soin & qu'il s'en serviroit pour vérifier sa déclaration. Cependant les Pyrates visitoient le Vaisseau de Roberts, dans lequel ils ne trouvèrent au-delà de ce qu'il avoit déclaré qu'une bague & des boucles d'Argent, dont il ne s'étoit pas souvenu. Pendant cet intervalle, le Prêtre Portugais & les Négres, qui avoient vû ce qui s'étoit passé & ne sçachant à quoi tout cela aboutiroit, s'éloignoient du rivage pour s'enfuir dans les Montagnes. Les Pyrates les apperçurent, & les ayant fait remarquer à Russel, celui-ci demanda à Roberts s'il les connoissoit? N'ôsant pas déguiser la vérité, il déclara naturellement ce qui en étoit.] Aux questions qu'on lui fit sur le dessein de la navigation présente, il ne répondit pas moins sincèrement qu'il alloit à Sal, pour remplir ses conventions avec un Prêtre Portugais. Mais Russel lui apprit là-dessus que son Prêtre ne verroit jamais le trésor sur lequel il fondoit ses espérances, parce qu'il l'avoit fait enlever par quelques Fripons de sa Troupe, qui avoient pris la fuite avec leur butin. Il ajoûta que les informations qu'il avoit reçues touchant l'arrivée de Roberts, joint à quelques lumières sur une somme de quinze cens ou deux mille dollars que le Prêtre & le Gouverneur de S. Nicolas avoient dans leurs coffres, étoient le seul motif qui l'avoit amené; sans quoi, son dessein & celui de ses Compagnons auroit été de se rendre à Buona-Vista. Roberts lui demanda de qui il tenoit tous ces éclaircissemens. Il répondit que c'étoit du Capitaine Scot. Mais vous êtes donc de ses amis, reprit Roberts? Plus qu'il ne mérite; répliqua le Corsaire; car nous nous sommes contentés de brûler son Vaisseau, & nous l'avons mis à terre dans l'Isle de Buona-Vista.

Ce qu'ils avoient déja fait, & ce qu'ils alloient entreprendre.

CEPENDANT Russel ne pouvant perdre de vûe le Prêtre & le Gouverneur, prit la résolution de s'avancer dans la Rade de Paraghisi, pour gagner la Ville & les y surprendre. Il donna ordre à Roberts de lui servir de Guide dans sa Felouque. Comme elle n'avoit pas cessé d'être à l'ancre, les Pyrates laissèrent couler le cable, pour s'épargner l'embarras de la manœuvre. Les deux autres Bâtimens étoient demeurés jusqu'alors immobiles sur leurs ancres; mais lorsqu'ils virent le premier à la voile, la *Rose*, Vaisseau de trente-six piéces de canon, commandé par *Edmond Lo*, Chef général des Pyrates, se mit en mouvement pour le suivre. S'étant bientôt rejoints, Russel rendit compte à Lo de ce qui s'étoit passé, & de l'espérance qu'il avoit le même soir d'enlever le Prêtre & le Gouverneur. Son projet fut applaudi, & Lo fit passer sur son bord quelques-uns de ses gens pour le renforcer.

Edmond Lo, Général des Pyrates.

LE Vaisseau de Russel continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de *Porto-Lappa*, qui est une petite Baye entre Currisal & Paraghisi. Là, un Pyrate de la Troupe fit serment que suivant ses lumières, c'étoit l'endroit le plus proche de la Ville & le plus commode pour débarquer. Aussi-tôt Russel fit tourner vers la Baye; & lorsqu'on fut à demi-lieuë de la terre, il descendit dans sa Chaloupe avec trente-cinq hommes, pour gagner le rivage. Le Vaisseau n'en eut pas moins ordre de continuer sa course, & d'aller mouiller dans l'ancienne Rade de Paraghisi.

Ils enlevent le Gouverneur & le Prêtre de S. Nicolas.

LE lendemain Russel & ses gens revinrent à bord, avec le Prêtre, le Fils du Gouverneur, & cinq ou six Négres, qu'ils avoient enlevés. On mit à la

voile

voile aussi-tôt, pour rejoindre les deux autres Vaisseaux, qui étoient demeurés à l'entrée de la Rade. Le Général paroissant sur le sien, demanda de loin s'il y avoit d'heureuses nouvelles. Russel répondit qu'il se réservoit lui-même à lui en rendre compte. Le Prêtre & les autres Prisonniers furent mis dans la Chaloupe, & Roberts avec eux, pour être présentés au grand Général Lo. Russel les suivit dans son propre Esquif. ROBERTS. 1722.

Roberts est présenté au Général Lo. Leur entretien.

„ A leur entrée dans le Vaisseau, tous les Pyrates vinrent les saluer successivement & les assûrer qu'ils étoient touchés de leur infortune. Cette „ cérémonie se fit si gravement que les Prisonniers ne purent distinguer si „ c'étoit une insulte. On leur dit du même ton qu'il falloit rendre leurs respects au Commandant. Un Canonier se chargea de lui présenter Roberts. „ Il trouva Lo assis sur un canon, quoiqu'il y eût des chaises près de lui. „ Mais un Héros de cet Ordre ne pouvoit paroître que dans une posture „ Martiale. Ayant ordonné qu'on le laissât seul avec Roberts, il lui dit qu'il „ prenoit part à sa perte; qu'étant Anglois comme lui, il ne souhaitoit pas „ de rencontrer ses Compatriotes, excepté quelques-uns dont il étoit bien-„ aise de châtier l'arrogance: mais que la fortune le faisant tomber entre ses „ mains, il falloit qu'il prît courage & qu'il ne marquât point d'abattement. „ Roberts répondit qu'au milieu de son chagrin, il se flattoit encore qu'ayant „ affaire à des gens d'honneur, sa disgrace pourroit tourner à son avanta-„ ge. Le Corsaire lui conseilla de ne pas se flatter trop, parce que son sort „ dépendoit du Conseil & de la pluralité des voix. Il ne desiroit point, ré-„ péta-t'il, de rencontrer des gens de sa Nation; mais comme lui & ses Com-„ pagnons n'attendoient rien que de la fortune, ils n'ôsoient marquer de l'in-„ gratitude pour ses moindres faveurs, dans la crainte que s'en offensant, elle „ ne les abandonnât dans leurs entreprises. Ensuite prenant un ton fort „ doux, il pressa Roberts de s'asseoir, mais sans lui faire l'honneur de quitter „ lui-même sa posture. Roberts s'assit. Alors, le Général lui demanda ce „ qu'il vouloit boire. Il répondit que la soif n'étoit pas son besoin le plus „ pressant; mais que pour reconnoissance pour tant de bonté, il accepteroit „ volontiers tout ce qui lui seroit offert. Lo lui dit encore qu'il avoit tort de „ se chagriner & de s'abattre; que c'étoit le hazard de la guerre, & que le „ chagrin étoit capable de nuire à la santé; qu'il feroit beaucoup mieux de „ prendre un visage riant, & que c'étoit même la voye la plus sûre pour „ mettre tout le monde dans ses intérêts. [Tous ces conseils étoient sans „ doute autant d'ironies, & Roberts fut surpris de trouver cette figure si „ familière à des Corsaires.] Allons, reprit Lo, vous serez plus heureux „ une autre fois. Et sonnant une cloche, qui fit paroître un de ses gens, „ il donna ordre qu'on apportât du *Pounch*; & dans le grand bassin, ajoûta-„ t'il. Il demanda aussi du vin. L'un & l'autre fut servi avec beaucoup de „ diligence. En buvant avec Roberts, il lui promit tous les services qui „ dépendroient de lui. Il regrettoit beaucoup, lui dit-il, qu'il n'eût pas „ été pris dix jours plûtôt, parce que sa Troupe avoit alors en abondance „ diverses sortes de marchandises qu'elle avoit enlevé à deux Vaisseaux „ Portugais qui faisoient voile au Brésil, telles que des étoffes de soye & de „ laine, de la toile, du fer & toutes sortes d'ustenciles; il auroit pû enga-„ ger ses Compagnons à lui en donner une partie, qu'ils avoient jetté dans „ la mer comme un bien superflu: que s'il le rencontroit quelque jour dans

Ironie des Corsaires.

ROBERTS. 1722.

„ une occasion si favorable, il lui promettoit de le dédommager de sa perte; „ enfin qu'il faisoit profession d'être son serviteur & son ami. Quand j'au„ rois ôsé lui faire une réponse outrageante, dit Roberts, tant de caresses, „ feintes ou sincères, m'en auroient ôté la force, & m'obligeoient de le „ remercier.

Russel est admis à l'Audience, avec les Prisonniers Portugais.

CEPENDANT on avertit le Général que le Capitaine Russel, avec les Prisonniers Portugais, attendoit ses ordres pour entrer. Il consentit à les voir. Les principaux Corsaires entrèrent avec eux & remplirent tout l'espace. Lo fit asseoir les Prisonniers. Ensuite il se fit raconter par Russel toutes les circonstances de l'Expédition. Les trente-cinq hommes, qui étoient descendus à terre, avoient commencé par se saisir de deux Négres de l'Isle [envoyés par le Gouverneur pour s'informer d'où ils venoient & quel étoit leur dessein, &] dont ils s'étoient fait des Guides pour s'approcher de la Ville pendant la nuit. Ils y étoient arrivés à neuf heures du soir, & le chemin qu'ils avoient fait par terre ne surpassoit pas douze milles. Ainsi, trouvant les Portugais sans défiance, ils avoient pû compter qu'il ne leur échaperoit aucune partie du butin. Ils s'étoient rendus d'abord à la maison du Gouverneur, où ils avoient laissé une Garde. Ensuite ils étoient allés surprendre le Prêtre dans la sienne. Il ne faisoit qu'arriver de Currisal: mais quelque étonnement qu'il eût dû recevoir de cette visite, il avoit eu le courage de n'en faire paroître aucune marque. Il avoit fait servir de la viande & du vin, en priant ses Hôtes de ne pas s'offenser de la mauvaise chère qu'il leur faisoit dans une occasion si peu prévûe, & leur promettant de leur présenter le lendemain tout ce que l'Isle avoit de meilleur.

Récit de son Expédition.

RUSSEL l'avoit remercié. Mais il lui avoit déclaré qu'étant chargé d'une commission importante, il souhaitoit que l'éxecution n'en fût pas différée; qu'ayant appris par des témoignages certains, que lui & le Gouverneur avoient dans leurs coffres une bonne provision de dollars, il étoit venu pour demander sa part de ce trésor, sur le principe que rien n'étoit plus nuisible au Commerce que de tenir l'or & l'argent caché & d'en arrêter la circulation. A cette déclaration le Prêtre avoit répondu, sans se troubler, que ceux qui lui avoient donné ces informations l'avoient trompé, & qu'il n'y avoit aucune vrai-semblance que dans une Isle si déserte & si peu cultivée, on pût amasser des trésors. La replique de Russel avoit été, qu'ayant reçu de la Nature deux secours pour la vérification de cette espèce de faits, c'est-à-dire, des yeux & des mains, il alloit les employer. Loin d'en paroître plus timide, le Prêtre avoit fait allumer quantité de cierges, car il n'avoit pas d'autres chandelles; en regrettant seulement que ces provisions ecclésiastiques, qu'il recevoit de l'Evêque de S. Jago, fussent employées à d'autres usages que ceux du service divin. Russel avoit fait visiter tous les coins & tous les détours de la maison, où n'ayant trouvé que vingt dollars, il avoit dédaigné de prendre une si petite somme. Delà il étoit retourné à la maison du Gouverneur. Les recherches s'y étoient faites avec le même soin, mais avec aussi peu de succès. Ne doutant point alors de la fausseté des informations, il avoit fait faire une garde éxacte à ses gens pendant le reste de la nuit, & le matin il avoit résolu d'emmener quelques Prisonniers pour la satisfaction du Général.

Il ne trouve pas d'argent dans l'Isle.

Chagrin du Général des Corsaires.

LO, qui avoit écouté ce récit avec plusieurs marques de chagrin, ne put s'empêcher ici de l'interrompre. Est-ce-là, dit-il en jurant, ce qui me revient d'avoir

d'avoir attendu toute la nuit! Quel besoin avons-nous de ces Misérables? C'est de l'argent qu'il nous faut; & s'ils n'en ont point, je les donne au Diable avec leur Isle.

ROBERTS. 1722.

Fermeté de Russel à lui répondre.

RUSSEL piqué de se voir interrompu si brusquement, répondit d'un ton fort aigre qu'il avoit autant d'intérêt que le Général & toute la Troupe à trouver de l'argent quand il y en avoit, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui quand il assûroit qu'il n'avoit rien négligé; qu'il étoit persuadé que le Prêtre & le Gouverneur n'avoient que vingt dollars, qui partagés entre tous leurs Compagnons, ne feroient pas six sols à chacun pour sa part; & que pour leur honneur, il ne jugeoit pas à-propos de s'arrêter à de si petites sommes. Pour moi, continua-t'il, je ne m'attache qu'à ce qui mérite mon attention; & quand je trouverai quelque chose de cette nature, je ferai voir que je ne manque ni de hardiesse, ni de courage. Mais si je fais le métier de Voleur, je veux que l'occasion soit digne de moi, sur-tout dans des lieux que nous devons regarder comme un azile contre une infinité de cas qui peuvent nous arriver. Lo parut se repentir de son emportement. Il déclara d'un ton plus doux, que tout ce que Russel avoit dit étoit vrai; qu'il le reconnoissoit pour homme de courage & de jugement, & que sans disputer sur une bagatelle, il le prioit d'achever son récit.

Russel reprend son récit. Fuite du Prêtre Portugais, & menaces de Russel.

RUSSEL flatté de cet éloge, reprit sa narration. De la maison du Gouverneur, il avoit envoyé ordre au Prêtre de le venir trouver; mais ce rusé Portugais avoit déja pris la fuite avec tous ses Esclaves. Il ne restoit chez lui qu'une vieille femme, de qui l'on apprit son évasion. Russel s'en prenant au Gouverneur, qui étoit un homme fort âgé, ne lui avoit donné que deux heures pour retrouver les Fugitifs; & paroissant peu touché de lui entendre dire qu'il seroit peut-être impossible de les découvrir, parce qu'il y avoit des retraites impénétrables dans les Montagnes, il avoit juré que s'ils ne paroissoient pas dans deux heures, il réduiroit la Ville en cendres. Une partie des Négres s'étant mis à chercher le Prêtre, on l'avoit enfin découvert. Il étoit venu d'un air soûmis, faire des excuses de sa fuite, en la traitant lui-même de folie & d'imprudence, puisqu'il n'avoit aucune raison de se cacher. La seule vengeance que Russel en avoit tiré, avoit été de se réjouir avec tous ses gens aux dépens de son vin & de ses provisions, & d'inviter même tous les Habitans à prendre part à la Fête; mais après s'être amusé long-tems de son chagrin, il lui avoit déclaré qu'il falloit le suivre à bord, avec le Gouverneur & cinq ou six autres Insulaires. Le Prêtre effrayé de cet ordre avoit demandé, la larme à l'œil, s'il devoit s'attendre à l'esclavage. On l'avoit assûré, pour le consoler, que les Pyrates étoient aussi bons Chrétiens (q) que lui, & qu'on ne pensoit qu'à le présenter au Général, pour rendre témoignage que le Gouverneur & lui n'avoient pas d'argent. Ils étoient venus sans avoir fait d'autre objection. Vous les voyez devant vous, ajoûta Russel, en s'adressant au Général. Disposez d'eux comme vous le jugerez-à-propos.

Les Prisonniers Portugais sont renvoyés.

LO parut fort content de la conduite de son Capitaine. Il fit diverses questions aux Prisonniers; & n'ayant pas d'autre utilité à tirer de leur présence, il les fit remettre à terre avec assez d'humanité.

ROBERTS

(q) *Angl.* membres de l'Eglise Romaine. R. d. E.

ROBERTS. 1722. Roberts trouve une consolation dans sa captivité.

ROBERTS ne fut pas traité si généreusement. On lui déclara qu'il ne manqueroit de rien sur le Vaisseau, mais qu'il falloit y demeurer jusqu'à ce que le Conseil eût décidé de son sort. Le jour suivant, tandis qu'il étoit à rêver tristement sur le tillac, un des Pyrates s'approcha de lui, & lui ayant marqué civilement la part qu'il prenoit à sa peine, lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vû. Il ajoûta qu'il avoit servi sous ses ordres lorsqu'il commandoit en 1718 une Frégate de trois cens tonneaux, nommée *la Susanne*. Pendant cet entretien, deux autres Pyrates, qui avoient été dans le même tems à son service, s'approchèrent aussi, & lui tinrent les mêmes discours. Il se rappella leur figure; mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsqu'ayant ajoûté qu'ils avoient entr'eux 40 ou 50 piéces de toile fine, & 5 ou 6 ballots d'étoffes de soye, avec d'autres marchandises, ils l'assûrèrent qu'ils attendoient que le Conseil eût décidé de son sort, & lui eût du moins rendu sa Felouque, pour lui faire une petite cargaison, à laquelle ils joindroient tout ce qu'ils pourroient obtenir de leurs autres Compagnons. Là-dessus, regardant autour d'eux, comme s'ils eussent appréhendé d'être entendus, ils se rapprochèrent pour lui dire plus secrétement, que s'il ne prenoit garde à lui, il seroit forcé de demeurer avec eux, parce que son Pilote avoit déclaré qu'il connoissoit parfaitement la Côte du Brésil, & que le dessein des Pyrates étoit de tourner de ce côté-là, lorsqu'ils auroient croisé quelque tems sur celle de Guinée; qu'il n'avoit qu'une seule voye pour s'en garantir, mais que sa liberté & leur propre vie dépendant de ce qu'ils alloient lui confier, ils lui demandoient un secret inviolable: qu'entre les loix sur lesquelles leur association étoit fondée, ils s'étoient imposé, avec un redoutable serment, celle de ne forcer aucun homme marié à les suivre; que son Pilote, à qui l'on avoit déja demandé s'il l'étoit, avoit répondu qu'il n'en étoit pas sûr, mais qu'il le croyoit néanmoins; & qu'eux au contraire, qui l'avoient reconnu dès le premier moment, ils s'étoient efforcés de lui rendre service en assûrant qu'il étoit marié, & qu'il avoit quatre enfans; qu'ils avoient rendu témoignage d'ailleurs à la bonté de son caractère & à sa fidélité dans ses promesses: que s'il vouloit donc être libre, c'étoit à lui de soûtenir qu'il avoit effectivement une femme & cinq ou six enfans.

Loi inviolable des Pyrates.

Russel veut la violer pour l'intérêt commun.

ILS lui apprirent encore qu'un homme des plus distingués dans leur Troupe demandoit avec beaucoup d'instances que ce serment fût annullé, sous prétexte que la nécessité devoit être leur principale loi, & qu'il leur étoit impossible de croiser sur les Côtes de Guinée sans un Pilote qui les connût; que pour se faire écouter plus facilement, il ajoûtoit que dans la course qu'on alloit faire en Guinée, on pouvoit espérer de prendre quelqu'un qui eût les qualités nécessaires sans avoir celle d'homme marié, & qu'alors on mettroit Roberts au rivage; mais qu'il falloit attendre cette heureuse rencontre pour se défaire de lui. A la vérité, le Général étoit fort opposé à cet avis, & représentoit que si l'on violoit une fois quelque article des sermens fondamentaux, on ne pouvoit plus être sûr de rien. Toute la Troupe panchoit pour son opinion. Cependant Russel, qui étoit le Chef du Parti contraire, s'étoit acquis tant de considération, qu'il étoit à craindre que son sentiment ne l'emportât. Après ce discours, les trois Matelots appréhendant de se rendre suspects, quittèrent Roberts & lui laissèrent le reste de ses intérêts à ménager.

A peine s'étoient-ils retirés, que le Général parut sur le tillac, pour ordonner

ner qu'on assemblât le Conseil avec le signal ordinaire. C'étoit un Pavillon de soye verte, que les Pyrates appelloient *the green Trumpeter*, c'est-à-dire le *Trompette verd*, parce qu'il portoit la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu sur le Vaisseau du Général & s'étant placé, les uns dans sa chambre, les autres sur les ponts, & dans les endroits que chacun voulut choisir, il leur déclara qu'il ne les avoit fait assembler que pour déjeûner avec lui. Cependant il se tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il étoit marié. Sa réponse fut qu'il l'étoit depuis dix ans, & qu'en partant de Londres il avoit cinq enfans, sans compter un sixième dont sa femme étoit grosse. On continua de lui demander s'il avoit laissé sa famille à son aise. Il répondit qu'ayant autrefois essuyé plusieurs disgraces, la cargaison de sa Felouque composoit une grande partie de son bien, & que s'il avoit le malheur de la perdre, il n'espéroit guères de pouvoir donner du pain à ses enfans. Lo, regardant Russel, lui dit qu'il falloit y renoncer. Renoncer à quoi; répondit l'autre en blasphêmant. Vous m'entendez, reprit le Général; & jurant à son tour, il répéta qu'il y falloit renoncer. Russel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la première loi de la nature étoit, pour chacun, le soin de sa propre conservation, & rapporta plusieurs Proverbes (r) pour prouver que la nécessité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y consentiroit jamais; mais que si la pluralité des voix étoit contraire à son sentiment, il se réduiroit à la patience. Il ajoûta que tout le monde étant assemblé, c'étoit une affaire qui pouvoit être décidée sur le champ. Alors il donna ordre à tout le monde de se rendre sur les ponts, & Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

ROBERTS. 1722.

Le Conseil des Pyrates est assemblé.

On interroge Roberts. Partage des Chefs.

LE Conseil dura deux heures. Lo & Russel étant descendus les premiers, demandèrent à Roberts s'il n'étoit pas vrai que sa Felouque étoit en fort mauvais état. Hélas! répondit-il, elle fait eau de tous côtés. Elle fait eau? reprit Russel. Qu'en feriez-vous donc, si elle vous étoit rendue? D'ailleurs vous êtes sans Matelots, car à présent tous les vôtres sont à nous. Et continuant de lui représenter ses besoins, il s'efforça long-tems de lui faire sentir sa misère. Ensuite, venez, venez, lui dit Lo, nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. On apporta du pounch en abondance, & chacun se mit à parler de ses expéditions passées, en Terre-neuve, aux Isles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur servit des viandes, qu'ils s'arrachèrent de la main l'un de l'autre, comme une Troupe de Chiens affamés. C'étoit, disoient-ils, un de leurs plus grands plaisirs; & rien ne leur paroissoit si Martial.

Embarras de Roberts.

LE jour suivant, un des trois Matelots, qui avoient parlé la veille à Roberts, vint lui faire des excuses de leur peu d'empressement, qu'il rejetta sur un des articles de leur société, par lequel il étoit défendu sous peine de mort, d'entretenir des correspondances secrétes avec un Captif. Il lui apprit qu'il n'avoit pas beaucoup à se louër de son Pilote; qu'il le croyoit disposé à prendre parti avec les Pyrates, & que le reste de ses gens ne lui étoient pas plus fidéles; de sorte que si on lui rendoit sa Felouque, il ne lui resteroit que son valet & un petit garçon pour la conduire; qu'il auroit souhaité, lui & ses Compagnons

Explications utiles qu'il reçoit.

(r) *Angl.* allégua le Proverbe; *Que la nécessité n'a point de Loi.* R. d. E.

ROBERTS. 1722.

Compagnons, de pouvoir lui offrir leurs services; mais qu'ils étoient liés par un autre article, portant que si quelqu'un de la troupe proposoit quelque chose qui tendît à la séparation, ou qui marquât quelqu'envie de se retirer, il seroit poignardé sur le champ, sans autre formalité. Il ajoûta que jusqu'au moment où le Pilote de Roberts avoit déclaré que son Maître connoissoit parfaitement les Côtes du Brésil, Russel avoit témoigné de l'inclination à le servir, & qu'il avoit parlé de le dédommager de la perte de son bled & de son ris, en lui formant une petite cargaison de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de souliers, de bas, de galons d'or & de quantité d'autres marchandises, que les Pyrates gardoient dans la seule vûe de les donner à ceux qu'ils prenoient, lorsqu'ils les avoient déja connus ou qu'ils se sentoient pour eux de l'amitié; mais que Russel ayant changé de disposition, ce seroit peut-être envain que Lo prendroit les intérêts de Roberts, parce que Russel ayant été deux fois Général, avoit conservé beaucoup d'ascendant sur toute la Troupe, & que d'ailleurs il avoit toûjours traité les Prisonniers avec plus de ménagement que Lo.

Proposition de Russel.

AUSSI-TÔT que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut; & sans toucher au sujet de sa peine, il lui parla de plusieurs sujets indifférens. Roberts fut obligé de soûtenir gayement une conversation fort fatiguante; car les Pyrates prennent un air d'autorité si absolue, qu'au moindre mécontentement, ils outragent leurs Prisonniers, de coups ou de paroles, & le plus vil de la Troupe s'en fait quelquefois un amusement. Russel arriva dans le même tems, & s'adressant à Roberts avec un visage riant, il lui dit, que plus il pensoit à la proposition de lui rendre sa Felouque, moins il y trouvoit d'avantage pour lui-même; qu'il l'avoit pris pour un homme sensé; mais que dans les instances qu'il faisoit pour obtenir sa Chaloupe, il ne voyoit que de l'obstination & du désespoir; que pour lui, il croyoit l'honneur de la Compagnie interressé à ne pas souffrir qu'un galant-homme courût volontairement à sa perte; que lui voulant beaucoup de bien, il avoit cherché pendant toute la nuit quelqu'expédient plus utile à ses véritables intérêts que la restitution de sa Felouque, & qu'il croyoit l'avoir trouvé: qu'il falloit commencer par mettre le feu à ce mauvais Bâtiment: nous vous retiendrons, continua-t'il, en qualité de simple Prisonnier, tel que vous êtes à présent; & dans cette supposition, je vous promets & je m'engage à vous faire promettre par toute la Compagnie, que la première Prise que nous ferons, sera pour vous. Ce secours, ajoûta-t'il, servira mieux que votre Felouque à rétablir vos affaires, & pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille.

Réponse de Roberts.

ROBERTS lui fit des remercimens; mais témoignant peu de goût pour ses offres, il le pria de considérer que loin d'être aussi avantageuses qu'il paroissoit le croire, elles n'étoient propres qu'à consommer sa ruine. Quelle espérance auroit-il jamais de pouvoir disposer du Vaisseau & de la cargaison qu'on vouloit lui donner? Qui voudroit les acheter de lui, s'il n'étoit en état de prouver qu'il avoit droit de les vendre? Et si les Propriétaires en apprenoient quelque chose, ne seroit-il pas obligé de leur restituer la valeur entière de leur bien, avec le risque d'ètre jetté dans un cachot & de se voir mener peut-être au supplice.

Russel l'embarrasse par ses instances.

CETTE réponse n'embarassa point Russel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit sur le Vaisseau & de la crainte d'être découvert, il prétendit

prétendit que les Pyrates pouvoient faire à Roberts un billet de vente, & lui donner par écrit d'autres titres qui assûreroient sa possession: qu'il étoit aisé d'ailleurs de se dérober à la connoissance des Propriétaires, parce que les Pyrates sçavoient toûjours, soit par les déclarations du Maître d'un Vaisseau, soit par ses papiers, dont ils avoient soin de se saisir, qui étoient les principaux Intéressés dans une cargaison & quel étoit leur Pays ou leur demeure. Il ajoûta que les écrits & les titres pouvoient se faire sous un autre nom que celui de Roberts & lui servir jusqu'à la fin de sa vente; après quoi il pourroit reprendre son véritable nom, & s'assûrer ainsi de n'être jamais découvert.

ROBERTS. 1722.

ROBERTS se vit forcé de reconnoître qu'il y avoit non-seulement de la vrai-semblance, mais une espèce de certitude dans cette proposition. Il loua même l'esprit & l'habileté de Russel. Cependant après avoir confessé qu'un plan si adroit pouvoit le mettre à couvert, il eut le courage de déclarer qu'il étoit retenu par un motif beaucoup plus puissant que la passion de s'enrichir: c'étoit sa conscience, dont il craignoit les remords. De-là, s'étendant sur la nécessité de la restitution, il toucha plusieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ses Auditeurs quelque sentiment de repentir. En effet son discours produisit différentes impressions. Les uns le félicitèrent sur son éloquence, & lui dirent qu'il étoit propre à faire un bon Aumônier de Vaisseau. D'autres lui déclarèrent brusquement qu'ils n'avoient pas besoin de Prédicateur, & que les Pyrates n'avoient pas d'autre Dieu que l'argent, ni d'autre Sauveur que leur épée. Mais, il s'en trouva aussi quelques-uns qui louèrent ses principes, & qui souhaitèrent que l'humanité du moins fût plus respectée dans leur ☞Troupe. [Ce qui tourneroit à leur honneur, & les rendroit plus estimables aux yeux de Dieu & des hommes.] Cette variété de propos fut suivie de quelques momens de silence. Mais Russel le rompit, pour prouver à Roberts par quantité de sophismes, qu'en supposant même que la Pyraterie fût un crime, ce n'en pouvoit être un pour lui de recevoir ce que les Pyrates auroient enlevé, parce qu'il n'auroit pas de part à leurs prises, & qu'il étoit prisonnier malgré lui. Supposez, lui dit-il, que nous ayons pris la résolution de brûler notre butin ou de le jetter dans la mer. Que devient le droit du Propriétaire, lorsque son Vaisseau & ses marchandises, sont brûlés? L'impossibilité de se les faire jamais restituer annéantit toutes sortes de droits. Dites-moi, conclut Russel, si nous ne faisons pas la même chose, lorsque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler.

Probité de Roberts, & son effet sur les Pyrates.

Sophisme de Russel pour gagner Roberts.

☞ Lo & tous les Spectateurs sembloient prendre plaisir à cette dispute [& disoient que Russel, qui trouvoit rarement d'Antagoniste de sa force, en avoit rencontré un dans la personne de Roberts.] Mais celui-ci s'appercevant que le ton de son adversaire devenoit aigre, brisa tout-d'un-coup, en déclarant qu'il reconnoissoit à la Troupe le pouvoir de disposer de lui; mais qu'ayant été traité jusqu'alors avec tant de générosité, il ne faisoit pas moins de fond sur leur bonté à l'avenir: que s'il leur plaisoit de lui rendre sa Felouque, c'étoit l'unique grace qu'il leur demandoit; & qu'il espéroit, par un travail honnête, de réparer ses pertes présentes. Lo, touché de ce discours, se tourna vers l'assemblée: Messieurs, dit-il, je trouve que ce pauvre-homme ne propose rien que de raisonnable, & je suis d'avis qu'il faut lui rendre sa Chaloupe.

Prière à laquelle Roberts se réduit.

ROBERTS. 1722.

Il obtient sa demande.

pe. Qu'en pensez-vous, Messieurs? Le plus grand nombre répondit oui; & le différend fut ainsi terminé.

VERS le soir, Russel voulut traiter Roberts sur son bord, avant leur séparation. La conversation fut d'abord assez agréable. Après le souper, on chargea la table de Pounch & de vin. Le Capitaine prit une rasade, & but au succès de la Troupe. Roberts n'osa refuser cette santé. On but ensuite à la prospérité du commerce, dans le sens des avantages qui devoient en revenir aux Pyrates. La troisième santé fut celle du Roi de France. Ensuite Russel proposa celle du Roi d'Angleterre. Tout le monde la but successivement (s) jusqu'à Roberts. Mais Russel ayant mêlé dans le Pounch quelques bouteilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avoit de l'aversion pour ce mêlange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette santé avec un verre de vin. Ici Russel se mit à blasphêmer, en jurant qu'il lui feroit boire une rasade de la même liqueur que la Compagnie. Hé bien, Messieurs, reprit Roberts, je boirai plûtôt que de quereller, quoique cette liqueur soit un poison pour moi. Tu boiras, répondit Russel, fut-elle pour toi le plus affreux poison; à moins que tu ne tombes mort en y portant les lévres. Roberts prit le verre, qui tenoit presqu'une bouteille entière, & porta la santé qu'on avoit nommée. La santé de qui? interrompit Russel. Mais, dit l'autre, c'est la santé qu'on vient de boire; celle du Roi d'Angleterre. Et qui est-il le Roi d'Angleterre? demanda Russel. Il me semble, lui dit Roberts, que celui qui porte la Couronne est Roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte? insista Russel. C'est le Roi Georges, répondit Roberts. Alors Russel entrant en furie, s'emporta aux dernières injures & jura que les Anglois n'avoient pas de Roi. Il est surprenant, lui dit Roberts, que vous ayez proposé la santé d'un Roi, dont vous ne reconnoissez pas l'éxistence. Le furieux Corsaire, sautant sur un de ses pistolets, l'auroit tué, s'il n'eut été retenu par son voisin. Il sauta sur l'autre, en répétant plusieurs fois que l'Angleterre n'avoit pas d'autre Roi que le Prétendant. Ses voisins l'arrêtérent encore. Le Maître Canonier, [qui étoit à table, homme considéré dans la Troupe, se leva d'un air ferme &] & s'adressant à la Compagnie; Messieurs, leur dit-il, si notre dessein est de soûtenir les loix qui sont établies & jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus puissans motifs de la raison & de notre propre intérêt, il me semble que nous devons empêcher Jean Russel de les violer dans les accès de sa fureur. Russel, qui n'étoit pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre sa conduite; mais le Canonier s'adressant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avoit pas donné le pouvoir de tuer un homme de sang froid, sans le consentement de la Troupe, qui avoit les Prisonniers sous sa protection. Je vois, ajoûta-t'il, que ce qui vous irrite est de n'avoir pu violer nos articles au sujet de Roberts. On sçaura mettre un frein à vos emportemens, & garder le Prisonnier jusqu'à demain, pour le conduire à bord du Général, qui, [à la pluralité des voix] ordonnera de son sort avec plus d'équité. Toute la Compagnie paroissant approuver ce discours, Russel à qui l'on avoit ôté ses armes, reçut ordre de demeurer tranquille s'il ne vouloit offenser la Troupe &

Souper que Russel lui donne, & ses circonstances.

Fermeté d'un Canonier qui sauve la vie à Roberts.

(s) C'est l'usage d'Angleterre. R. d. T.

& se voir traité comme un mutin. Le Canonier dit à Roberts qu'on l'auroit conduit sur le champ au Général, s'il n'eut été défendu, par un ordre exprès, de recevoir les Chaloupes après neuf heures du soir.

Nouveaux outrages de Russel.

LE lendemain, il fut transporté sur le Vaisseau de Lo, [qui lui promit sa protection.] Dans l'après-midi, Russel vint à bord, accompagné de François Spriggs Commandant du troisième Vaisseau des Pyrates. Il dit au Général que le Pilote & les Matelots de Roberts vouloient entrer au service de la Troupe en qualité de Volontaires. Lo répondit que rendre la Felouque à Roberts sans aucun de ses gens, c'étoit le livrer à la mort; & qu'il valoit autant lui casser la tête d'un coup de pistolet. Je ne m'y oppose pas, repliqua Russel; mais ce que je propose est pour l'utilité de la Compagnie; & je voudrois voir qui seroit assez hardi pour me contredire. Il ajoûta qu'en qualité de *Quartier-Maître*, & par l'autorité que lui donnoit cet emploi, il vouloit que le Pilote & les Matelots fussent reçus sur le champ dans la Troupe: que graces au Ciel il soûtenoit la justice & l'intérêt public, comme il y étoit obligé par son Poste; & que si quelqu'un avoit la hardiesse de s'y opposer, il avoit un pistolet à sa ceinture, & une poignée de balles pour se faire raison. Ensuite se tournant vers Roberts; mon ami, lui dit-il, la Compagnie t'a rendu ta Felouque, & tu l'auras. Tu auras deux Hommes, & rien de plus. Pour les provisions, tu n'auras que ce qui est actuellement dans ton Vaisseau. Il m'est revenu, continua-t'il, que plusieurs de nos gens se proposent de te former une cargaison. Mais je leur en fais défense, en vertu de mon autorité; parce qu'il n'est pas sûr que les marchandises qu'ils veulent te donner, ne nous soient pas bientôt nécessaires à nous-mêmes. En un mot, je jure par tout ce qu'il y a de redoutable, que s'il passe quelque chose de nos Vaisseaux dans le tien, sans ma participation & sans mon ordre, je mets aussi-tôt le feu à ta Felouque & je t'y brûle toi-même avec tout ce que tu possédes (*t*).

Sa furieuse obstination.

COMME son emploi de Quartier-Maître lui donnoit effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'opposer à sa résolution. Il ne restoit plus qu'à conduire Roberts sur sa Felouque. Il quitta le Vaisseau du Général sans que personne [quelque amitié que plusieurs eussent pour lui,] osât lui présenter le moindre secours, effet des menaces de Russel; car la générosité est une vertu fort commune entre les Corsaires. Comme ce furieux Capitaine étoit prêt à retourner sur son propre Bord, il se chargea de prendre Roberts dans sa Chaloupe. En arrivant à son Vaisseau, il donna ordre que le souper fût préparé; & dans l'intervalle il se fit apporter du pounch & du vin, avec des pipes & du tabac. Tous les Officiers furent invités, & Roberts avec eux. Russel lui dit qu'il l'exhortoit à boire & à manger beaucoup, parce qu'il avoit un voyage aussi difficile à faire que celui du Prophête Elie au mont Horeb, & que n'ayant ni vivres ni liqueurs dans sa Felouque, il devoit faire un bon fond dans son estomac, pour résister long-tems à la soif & à la faim; [parce qu'autrement il ne pouvoit échaper sans miracle.] [Une raillerie si amère fit sentir à Roberts tout le malheur de sa situation.] Cependant, il répondit qu'il espéroit mieux de la générosité de ceux qui lui laissoient la vie & la liberté.

Il emmene Roberts sur son Bord. Leur dernier entretien.

Russel

(*t*) Le Traducteur a sagement retranché de cette conversation plusieurs choses de peu conséquence; & qui, à proprement parler, ne font que des répétitions inutiles de ce qu'il en a conservé. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

Ruſſel jura qu'il n'avoit plus d'autre faveur à ſe promettre que le ſouper qui ſe préparoit.

Je le conjurai, dit l'Auteur, plûtôt que de m'abandonner dans cet état aux funeſtes extrémités qui ſembloient me menacer, de me mettre à terre dans l'Iſle voiſine, où ſur les Côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugeroit-à-propos dans ſa colère ou dans ſa bonté, pourvû qu'il me diſpenſât d'entrer à ſon ſervice. Il me répondit qu'il avoit dépendu de moi d'être de ſes amis; mais qu'ayant mépriſé ſon amitié, il falloit me tenir au choix que j'avois fait; & qu'il avoit encore pour moi plus de bonté que je ne devois en attendre, après l'avoir mis plus mal avec ſa Compagnie qu'il n'y avoit jamais été, & qu'il n'y vouloit être.

Raillerie de Ruſſel.

Roberts s'étant excuſé par l'innocence de ſes intentions, le ſupplia, lui & tous ſes Convives, de le regarder comme un objet de pitié plûtôt que de vengeance. Il répondit „ vos argumens & vos perſuaſions ſont inutiles. Il „ eſt trop tard. Vous avez refuſé notre pitié lorſqu'elle vous étoit offerte; „ votre ſort eſt décidé. Rempliſſez-vous l'eſtomac, pour ſoûtenir vos for- „ ces auſſi long-tems que vous le pourrez; car il y a beaucoup d'apparence „ que le repas que vous allez faire ſera le dernier de votre vie; à moins „ qu'ayant la conſcience ſi tendre, vous ne ſoyez aſſez bien avec le Ciel pour „ en obtenir des miracles. Si je ſens quelque pitié, c'eſt pour les deux „ Hommes qui doivent vous ſuivre. Je ſuis tenté de les prendre avec moi, „ & de vous laiſſer profiter ſeul des ſecours du Ciel. Quelques perſonnes de l'Aſſemblée lui dirent que ces deux hommes s'expoſoient volontairement à ſuivre leur Maître & qu'ils étoient réſolus de partager toutes ſes diſgraces. Apparemment, reprit Ruſſel, qu'il leur a rendu la conſcience auſſi délicate que la ſienne. Vous verrez que le Ciel ne refuſera rien à de ſi honnêtes-gens.

Triſte état de la Felouque de Roberts.

Ces railleries furent continuées pendant le ſouper. A dix heures, Ruſſel fit appeller quelques Matelots qu'il avoit nommé pour la garde de la Felouque, & leur demanda s'ils avoient tout enlevé ſuivant ſes ordres. Ils jurèrent qu'ils n'avoient rien laiſſé, & qu'il n'y reſtoit que de l'eau. Comment de l'eau; reprit Ruſſel en blaſphémant. Ne vous avois-je pas donné ordre de vuider tous les tonneaux; Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, & l'eau que nous avons laiſſé n'eſt que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le Bâtiment. Cette réponſe calma le Corſaire, & lui donna occaſion de redoubler ſes ironies (v). [Le Canonier ſeul parut conſerver quelques reſtes d'humanité. Il conjura Ruſſel de prendre garde qu'il rendroit un jour compte de cette action, qu'il ſouhaiteroit alors n'avoir jamais faite. Vous avez obtenu, ajouta-t'il, le conſentement de la Compagnie, je ne ſçais comment; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage; je ſçais ſeulement une choſe, c'eſt que moi, auſſi-bien que la plûpart d'entre nous, ne nous ſommes reünis que pour gagner de l'argent, & non pas pour tuer des hommes de ſang-froid ou par eſprit de vengeance. Je vous déclare donc, que ſi pareille choſe arrive à l'avenir, je tâcherai de quitter la Compagnie auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible.

(v) Ici l'on trouve encore dans l'Original Anglois, une converſation fort peu interreſſante entre Ruſſel & quelques Matelots, au ſujet de ce qu'ils avoient enlevé ou laiſſé dans la Felouque. R. d. E.

ble. Ruſſel ne lui repondit rien; mais s'addreſſant à Roberts, il dit qu'avant de ſe ſéparer il vouloit lui faire un préſent afin qu'il ſe ſouvînt de lui: ſur quoi il lui préſenta un vieux Mouſquet & quelques bagatelles ſemblables.] Enfin lorſqu'il ſe ſentit preſſé du ſommeil, il donna ordre que Roberts & ſes deux Hommes fuſſent conduits à leur Felouque. En mettant le pied dans l'Eſquif, Roberts crut entendre la voix de ſon Pilote, qui lui diſoit avec un faux air de triſteſſe; Capitaine, vous êtes donc réſolu de m'abandonner. „ Je „ lui demandai, raconte Roberts, ſi ce n'étoit pas lui-même qui me quittoit „ volontairement. Il me répondit; je crois que j'y ſuis forcé. Adieu donc „ lui dis-je. Il m'appella encore une fois, pour me prier d'écrire à ſon frè- „ re, & de lui marquer où je l'avois laiſſé. Je lui répondis que j'ignorois „ la demeure de ſon frère. Il demeure, me dit-il, à Carlingfort en Irlan- „ de. Traître, lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit à la Barbade que „ vous étiez Ecoſſois, & que toute votre famille étoit en Ecoſſe. Il ne ré- „ pliqua point. Le tems étoit obſcur. En un moment nous perdimes le ☞„ Vaiſſeau de vûe. [C'eſt la dernière fois que j'ai parlé à aucun de cette „ troupe; & je ne ſouhaite pas de jamais les voir, ſi ce n'eſt dans quel- „ que lieu d'éxécution.]

ROBERTS. 1722.

Adieu qu'il reçoit de ſon Pilote.

CE Pilote, que Roberts avoit pris à la Barbade, lui avoit dit effectivement qu'il étoit d'Ecoſſe; & qu'ayant ſervi ſur un Bâtiment de la Nouvelle Angleterre, il avoit perdu tout ſon bien dans un naufrage. A la vérité, il étoit preſque nud lorſque Roberts l'avoit engagé à ſon ſervice, & ſa conduite n'avoit pas laiſſé d'être ſi bonne à la Barbade, qu'il n'y devoit rien à ſon départ. Roberts en avoit eu la preuve dans la liberté qu'on lui avoit laiſſé de partir; car la méthode de cette Iſle, eſt d'arrêter un Capitaine pour les dettes de ſes gens, & de ne lui laiſſer lever l'ancre qu'après avoir ſatisfait leurs créanciers ſur leurs gages futurs, ou qu'après avoir donné de bonnes cautions. Roberts, prévenu en faveur de ſon caractère, lui avoit acheté des habits & les inſtrumens néceſſaires pour ſa profeſſion. Il ne lui avoit trouvé aucun des vices qui ſont communs entre les gens de mer, tels que le jurement & le blaſphême, l'yvrognerie, la débauche, &c. C'étoit un Preſbitérien rigide, qui obſervoit ſcrupuleuſement les loix de ſon Egliſe; & les ſeuls démélés que Roberts avoit jamais eus avec lui, n'avoient regardé que l'Egliſe Anglicane, contre laquelle il s'emportoit ſouvent dans ſes diſcours. ☞ Cependant, depuis qu'il s'étoit familiariſé avec les Corſaires, [ou plûtôt qu'il en avoit repris le métier] il étoit devenu plus méchant qu'eux. Il avoit formé en deux jours l'habitude de toutes ſortes de vices. Son nom étoit *Hunter*.

Caractère du Pilote.

✠ [COMME c'étoit dans ſon propre Eſquif que Roberts avoit eu la liberté de retourner à ſa Felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnoître en quel état elle lui étoit rendue.] Il y trouva d'abord de quoi remplir ſon chapeau de miettes & de croutes de biſcuit, avec quatre ou cinq poignées de ☞ tabac à fumer. [& des pipes rompues à proportion.] Tout étant précieux pour lui dans la ſituation qu'on lui avoit annoncée, il recueillit ſoigneuſement ces miſérables reſtes. Il retrouva ſa bouſſole (x), ſon quart de cercle,

Roberts arrive dans ſa Félouque. Proviſions qu'il y trouve.

(x) *Angl.* il retrouva ſon Arbalête. *C'eſt un Inſtrument dont les Pilotes ſe ſervent pour prendre la hauteur.* R. d. E.

ROBERTS. 1722.

cle, & quelques autres instrumens de mer. On lui avoit laissé son lit, comme un meuble inutile pour les Corsaires, qui, à l'exception des seuls Officiers, n'ont pas d'autres lits que le Tillac, Pour provisions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie & trente livres de ris, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui restoit dans les tonneaux ne montoit pas à plus de trois pintes.

Il employe trois jours à réparer ses voiles. Sa nourriture.

SES recherches tournèrent ensuite vers les voiles. A la place des siennes, on en avoit mis de vieilles, qui étoient à demi-pourries. Mais quelque Pyrate avoit eu l'humanité de laisser six aiguilles, avec un peu de fil retors, & quelques piéces de vieux canevas, dont il commença aussi-tôt à faire usage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui & ses deux Hommes. Ils ne vêcurent dans cet intervalle, que de farine & de ris cru, avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils espéroient faire de la pâte. Le quatrième jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagèrent fidellement en trois parts, & qui fut le meilleur mets qu'ils eussent mangé depuis qu'ils avoient quitté les Pyrates. Un autre jour ils composèrent une sorte de bouillie, qui les soulagea beaucoup. C'étoit le 3 de Novembre. [Avec une extrême difficulté, ils avoient mis leurs voiles en état de servir.] Roberts observa le même jour, qu'il étoit à dix-sept degrés de latitude Nord. Le Pilote de Russel lui avoit dit en le quittant, qu'on étoit à soixante-cinq ou dix lieuës de l'Isle S. Antoine, Est quart au Sud demi-Est.

Il tourne vers les Isles du Cap-Verd.

DANS cette supposition il porta vers les Isles du Cap-Verd, sur-tout vers celle de S. Nicolas. Le 7 de Novembre, il se trouva par ses observations à seize degrés cinquante-cinq (y) minutes du Nord, environ quarante-six lieuës de S. Antoine. La nuit suivante, il tomba un peu de pluye, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut suivie d'un calme de plusieurs jours. [l'Auteur prend cette occasion pour définir, en faveur de ceux qui n'entendent pas les termes de Marine, trois espèces de vents qui ont beaucoup d'affinité. La première est une légère agitation de l'air, qui ne s'étend pas au de-là d'un demi-mille, & quelques-fois pas plus d'un Acre sur l'eau. Si ce vent parvient jusqu'au Vaisseau, il est déja tombé avant qu'on ait déployé les voiles. Il différe de ce qu'on nomme *Brise*, en ce que celui-ci souffle sur la Mer du moins d'un côté, aussi loin que la vûe peut s'étendre. L'un & l'autre ne causent qu'une legère agitation à la surface de l'eau, qui fait néanmoins qu'on peut l'appercevoir à une distance assez considérable. Ces Vents soufflent d'ordinaire après ou durant le calme. Ils diffèrent tous les deux du *Vent frais*. Ce dernier est plus fort, & la *Brise* en prend le nom lorsqu'elle continue à souffler quelque tems. Le *Vent frais* a divers degrés selon qu'il souffle avec plus ou moins de véhémence.] Le 10, avec le secours d'un vent frais qui dura jusqu'au seize, il s'avança jusqu'à la vûe de S. Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieuës de distance. Le calme ayant recommencé l'après-midi du 16, il prit un *Shark*, [que les François nomment le Requin.] Cette pêche lui coûta beaucoup de peine, & mit même le Bâtiment en danger par les violentes secousses du monstre marin, qui avoit onze pieds & demi de longueur. Roberts & ses deux Compagnons jugèrent qu'il ne devoit pas peser moins de trois-cens livres. Après l'avoir

Pêche d'un Shark, monstre marin.

crû

(y) *Angl.* cinquante-six. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

crû mort sur le tillac, ils lui virent recommencer ses mouvemens avec tant de furie qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, ou réside sa principale force. Ils lui trouvèrent dans le ventre ☞cinq petits [vivans] qui n'avoient encore que la grosseur d'un [petit] mer- ☞lan. Son foye n'étoit pas d'un noir rougeâtre, comme il est ordinairement dans les animaux de cette espèce, mais d'un fort beau gris. Roberts faisant aussi-tôt du feu avec son fusil, seule arme qu'on lui avoit laissée, se servit d'eau-de mer pour faire cuire quelque partie de sa pêche, dont il fit un repas, qui lui parut délicieux. Comme il manquoit de sel pour conserver le reste, il le coupa en longues tranches qu'il fit sécher au Soleil. Son fusil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avoit laissé aucun autre instrument pour allumer du feu. Etant aussi sans chandelle, il se servoit pendant la nuit d'un charbon ardent pour observer l'aiguille aimanteé & régler ainsi sa course.

Usage qu'il en fait.

DANS le séjour que l'Auteur avoit fait avec les Pyrates, il avoit découvert la route qu'ils vouloient prendre, quoiqu'ils affectassent d'en faire un secret. Leur dessein étoit de gagner directement la Côte de Guinée, & d'y croiser aussi long-tems qu'il leur seroit possible. De-là ils devoient prendre vers les Côtes du Brésil, où ils se promettoient des monts d'or, & descendre ensuite vers les Isles, pour se rendre à la fin du Printems sur les Côtes de l'Amérique Septentrionale, d'où ils vouloient gagner en Eté celles de Terre-neuve.

Plan des Pyrates pour leurs courses.

LE 17, Roberts n'étant qu'à huit lieuës de S. Antoine, crut pouvoir user de son eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il y fit cuire quelques tranches de son Poisson avec du ris. La vûe de la terre excitant ses espérances, il mangea pour la première fois avec autant de goût que d'appétit. Le lendemain (z) au matin il découvrit clairement *saint Antoine*, *saint Vincent*, *sainte Lucie*, *Terra-Bianca* & *Monte-Guarde*, qui est la plus haute montagne de l'Isle S. Nicolas. Elle se fait voir de tous les côtés de l'Isle, dans la forme d'un pain de sucre, dont la pointe vient ensuite à s'élargir. Enfin, le 20, il mouilla dans la Rade de Currisal, sur seize brasses, à un quart de mille du rivage. Son premier soin fut de chercher le cable que les Pyrates avoient laissé couler dans leur première rencontre. Il en avoit apperçu le bout en arrivant dans la Rade. Il prit sa Chaloupe pour le retrouver, avec un paquet de petite corde qu'il se proposoit d'attacher à l'extrémité, dans l'espérance de le ramener ainsi jusqu'à Bord. Mais la nuit vint interrompre son entreprise.

Roberts arrive à Currisal.

UN de ses gens, nommé *Potter*, lui demanda la permission de se rendre à terre dans l'Esquif pour en apporter de l'eau fraîche. Il y consentit; & se sentant accablé de sommeil, il donna ordre à l'autre de veiller jusqu'au retour de son Compagnon; après quoi il se mit à dormir. S'étant éveillé en sursaut avant la fin de la nuit, il appella son homme, qui ne lui fit pas de réponse. Il se leva pour le chercher, & l'ayant trouvé endormi sur le Tillac, il s'apperçut en jettant les yeux autour de soi, que le Courant l'avoit éloigné de l'Isle. Sa surprise fut extrême. Il se voyoit exposé aux flots pendant toute la durée des ténébres, & dans une situation plus dangereuse que jamais, sans espérer

Il perd un de ses hommes.

(z) *Angl.* le dix-neuvième. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

eſpérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer, il trouva le moyen avec beaucoup de peine, de gagner une Baye ſabloneuſe que les Habitans nomment *Puttako*, où il jetta l'ancre le 22 de Novembre ſur ſix braſſes d'un beau fond de ſable.

Vaines offres de ſept Négres.

VERS le ſoir, il lui vint ſept Négres de Paraghiſi, qui lui apportèrent une petite proviſion d'eau, de la part du Prêtre & du Gouverneur de S. Nicolas. Ils [ſe donnèrent pour Mariniers &] l'aſſurèrent qu'il pouvoit s'approcher de Paraghiſi, auſſi-tôt que le Courant ſeroit paſſé, c'eſt-à-dire dans l'eſpace d'une heure; & lorſqu'il leur parla d'attendre un de ſes gens qui étoit reſté à Curriſal, ils lui proteſtèrent que le vent étant contraire, il ſe paſſeroit au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la Côte. Cette objection l'ayant emporté ſur ſes deſirs, il mit à la voile avec les Négres, [pour aller au-devant de Potter.] Mais le vent ſe trouva ſi fort, qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui ſe nomme *Porto-Gary*; & voulant tenter un nouvel effort, ſa grande voile fut ſi maltraitée, que les Négres parlèrent de l'abandonner pour rentrer dans leur Barque. Il employa toutes ſortes de motifs pour leur faire perdre cette penſée. Il leur repréſenta d'un côté, qu'il y auroit de la barbarie à le laiſſer ſans ſecours; & de l'autre, qu'ils alloient s'expoſer encore plus follement à la fureur des flots, dans une Barque beaucoup plus fragile que ſon Bâtiment. Il ne put les perſuader. Leur réponſe fut qu'ils ne voyoient pas plus de danger dans leur Barque que dans un Vaiſſeau ſans voiles, ſans eau & ſans proviſions; ou que s'il falloit périr, ils aimoient mieux que ce fut à la vûe de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entr'eux ajoûta que Roberts étoit ſûr de ne manquer de rien lorſqu'il toucheroit à quelqu'autre terre; au lieu que la ſeule ſûreté qu'il y avoit pour eux étoit d'y tomber dans l'eſclavage. [C'eſt pourquoi, ajouta-t-il, je ſuis réſolu, quoiqu'il en arrive, de me confier à la Chaloupe & à *St. Antoine*; & je ne doute point qu'il n'obtienne mon ſalut de Dieu. Allons donc, dit-il aux autres, & faiſons voeu à ce Saint, que ſi nous arrivons heureuſement chez nous, nous ferons chanter une Meſſe dans ſon Egliſe le premier Dimanche après nôtre retour. Vouons la même choſe à la bien-heureuſe Vierge Marie, Mère de Dieu, afin qu'elle commande à ſon Fils d'aider *St. Antoine* à nous conduire heureuſement à terre.

IL faut ſçavoir, remarque l'Auteur, qu'il y a une grande différence, tant pour le prix que pour l'efficace, entre une Meſſe chantée & une Meſſe dite, la coutume de l'Egliſe Romaine étant de mettre à ces ſortes de choſes un prix proportionné à leur mérite. La première ſe chante par le Prêtre accompagné du Chœur, compoſé d'un petit nombre d'hommes inſtruits dans cette Iſle par le Maître de la muſique. Cette Meſſe coute dix *Teſtons*, c'eſt-à-dire environ cinq ou ſix Schellings, qu'on donne au Prêtre, qui eſt chargé de payer les Muſiciens. La Meſſe ordinaire n'en coûte que deux, de ſorte que ſa proportion avec l'autre par rapport à l'efficace, eſt comme un à cinq. C'eſt ce qui fait qu'il eſt preſque honteux, pour tout autre que pour les plus pauvres, de faire dire une Meſſe ſoit pour un Vivant ſoit pour un Mort. Chanter & dire des Meſſes eſt auſſi une des branches les plus lucratives de leur Commerce.]

Roberts retombe dans un cruel embarras.

SUR cela les Négres ayant quitté nôtre Auteur, malgré ſes plaintes & ſes reproches & le vent continuant avec beaucoup de furie, il demeura incertain de quel côté il devoit porter. Sa ſituation ne lui laiſſoit guères d'eſpérance de pouvoir gagner l'Iſle de May ou celle de S. Jago. Il ne connoiſſoit pas celles

celles de S. Jean & de S. Philippe. Les Cartes qu'il en avoit vûes étoient fort imparfaites ; & dans plusieurs Relations il se souvenoit d'avoir lû que ces deux Isles sont fort dangereuses. Il trouva néanmoins dans la suite que l'idée qu'il en avoit conçue étoit tout-à-fait fausse. ROBERTS. 1722.

[IL passa la nuit dans toutes les allarmes qu'on peut se représenter.] Mais à la pointe du jour il apperçut à l'Est-Nord-Est *Terra Vermilia*, ou *Punta de ver Milhari*, comme la nomment les Habitans. [Il eut besoin du jour entier & de la nuit suivante pour s'en approcher. Le lendemain, sans s'être apperçu que personne fût monté sur son Bord, il entendit la voix d'un homme qui demandoit en Portugais si le Vaisseau étoit à l'ancre. Aussi-tôt il découvrit trois Négres, de qui étoit venue cette question. Il leur répondit que dans l'embarras mortel où il étoit, à peine connoissoit-il la situation ; mais qu'il cherchoit l'Isle de S. Jago. Alors un d'entr'eux, qui se nommoit *Colau-Verde*, l'assûra qu'il connoissoit parfaitement S. Jago, S. Philippe & S. Jean ; qu'il pouvoit le mener dans quelque Port de ces trois Isles qu'il voulût choisir : que celle de S. Philippe étoit abondante en provisions, mais l'ancrage mauvais & la mer fort haute ; qu'au contraire S. Jean avoit un excellent Port, où il promettoit de le conduire sûrement. [Ils ajoutèrent tous ensemble qu'ils étoient fâchés que leurs Camarades, après avoir bû de son Rum, l'eussent abandonné, que pour eux, ils étoient restés par amitié & par respect pour lui, & qu'ils étoient résolus à ne point le quitter. Il parut cependant que la véritable raison pourquoi ils n'avoient pas suivis les autres, c'est qu'étourdis par l'yvresse, ils étoient tombés yvres-morts dans le lieu où ils avoient bû.]

Secours imprévû qu'il reçoit de trois Négres.

ROBERTS accepta leur offre. Il s'efforça d'abord, avec le secours des trois Négres, de réparer un peu le désordre de ses voiles. Ensuite, se livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe Nord de S. Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au Sud en suivant les Côtes, jusqu'à la vûe de *Ghors*, qui est une partie de la même Isle. De-là il découvrit l'Isle de S. Jean, vers laquelle il porta directement ; & lorsqu'il eut passé les petites Isles qui sont situées dans l'intervalle, avec beaucoup de confiance pour Colau, qui lui fit prendre au-dessus de la plus Orientale, il gagna aisément la pointe Ouest de S. Jean. Il restoit, suivant le Pilote Négre, à s'avancer vers la pointe Nord, que les Habitans nomment *Ghelungo*, & qui est éloignée de l'autre d'environ deux lieuës. Alors Roberts voulut sçavoir de son Pilote, où il plaçoit le Port. Mais il fut extrêmement surpris de reconnoître aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignoroit. L'unique éclaircissement qu'il en tira, fut qu'il étoit sûr de ne l'avoir point encore passé. Ils s'attachèrent à suivre la Côte, en observant soigneusement leur situation. Enfin le Port se fit appercevoir ; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé sous le vent ; car étant derrière une pointe, il faut l'avoir passée pour le découvrir ; & comme le vent est toûjours assez fort au long de la Côte, il devient très-difficile de remonter pour gagner le rivage : sans compter qu'on est poussé par un Courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté. Roberts embarrassé par ces obstacles demanda à son Pilote, s'il ne connoissoit point au-dessous du vent quelque endroit où l'on put mouiller. Le Négre répondit non, & que si l'on ne gagnoit pas le rivage avant qu'on eut passé *Punta de Sal*, non-seulement il seroit impossible d'aborder ; mais très-difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conseil. Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le Négre, que d'aborder sur les

Il gagne l'Isle de Saint-Jean.

Les embarras de Roberts augmentent.

rocs,

ROBERTS. 1722.

Son Pilote Négre s'échappe à la nage.

rocs, d'où chacun se sauvera comme il pourra. Mais je ne sçais pas nager, lui répondit Roberts, & mon Matelot non plus. La replique du Négre fut qu'étant si près des rocs, il alloit aborder [sans s'embarrasser de son consentement.] Roberts prenant son fusil lui dit qu'il sçauroit empécher qu'on ne lui fit violence sur son Bord. Le Négre sauta aussi-tôt dans l'eau, & lui souhaitant une bonne fortune, il gagna la terre à la nage. Ses deux Compagnons, qui ne sçavoient pas si bien nager, n'ôsèrent suivre son éxemple, & protestèrent même qu'ils n'étoient pas capables de laisser Roberts sans secours; mais ils le prièrent aussi de ne les pas abandonner aux flots sans eau & sans provision. Il leur dit qu'il ne cherchoit que le moyen d'aborder dans un lieu sûr, ou même de se faire échouër; & lorsqu'ils lui représentèrent de quoi Colau l'avoit menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avoient pû le remarquer eux-mêmes, s'étoit attribué des connoissances qu'ils n'avoit pas [& que s'il l'avoit sçû, il seroit présentement en sûreté, & peut-être, en état de les mettre à terre à St. Nicolas.] Alors les deux Négres chargèrent Colau d'imprécations, & souhaitèrent de le voir périr avant qu'il put gagner les rocs. Roberts leur dit que s'ils vouloient travailler à la pompe pour soulager un peu la Felouque, il espéroit encore de les mettre sûrement à terre. Mais ils lui déclarèrent qu'ils ne travailleroient à rien que lorsqu'ils le verroient à l'ancre (*a*), s'engageant néanmoins par d'horribles sermens à ne pas l'abandonner.

Les deux autres refusent de l'aider.

ROBERTS s'approcha du rivage, & serra de si près Punta de Sal, que vers l'extrémité de la pointe un homme auroit pû sauter du Bord sur le rivage. La raison, qui lui faisoit tant hazarder contre les rocs étoit sensible. Cette pointe lui paroissant l'extrémité de la Côte au-dessous du vent, il n'étoit pas sûr, au-delà, de trouver la terre assez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étoient unis, & fort escarpés. Il sçavoit qu'ordinairement cette sorte de rocs ne s'avancent pas sous l'eau; & la difficulté n'étant que d'y grimper lorsqu'il en seroit assez proche pour y mettre le pied, il cherchoit quelque lieu qui fut favorable à ce dessein. Mais à la première vûe qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite Baye assez profonde, dans laquelle il ne balança point à s'engager. La sonde, qu'il avoit à la main, lui donna d'abord treize brasses; ensuite douze. Un Courant du Nord, qui entre dans la Baye, l'aidant beaucoup plus que ses voiles, il s'approcha insensiblement de la terre; & quoique le rivage lui parut fort inégal, ce qui est ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne se vit pas plûtôt sur neuf brasses qu'il mouilla l'ancre à toutes sortes de risques. Les deux Négres se voyant si près de la terre, se jettèrent aussi-tôt dans l'eau, & nagèrent heureusement jusqu'au rivage.

Il entre dans une Baye de Saint Jean.

Secours qu'il reçoit de trois Insulaires.

[LA nuit approchoit. Roberts la passa tranquillement dans ce lieu.] Au point du jour, trois Insulaires parurent sur le bord de la mer, [& n'appercevant que deux Hommes sur la Felouque,] se mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, jusqu'à lui proposer d'aller dîner (*b*) à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne sçavoit pas nager.

(*a*) C'étoit, sans doute, une ruse de leur part. Ils craignoient que, si le Vaisseau étoit une fois vuide d'eau, Roberts ne gagnât la mer avec eux: au lieu que le danger de couler à fond l'Obligeoit à relâcher dans ce lieu.

(*b*) *Angl.* ce dîner se bornoit à lui fournir de l'eau & un potage de Courge. R. d. E.

ger. Leur étonnement fut extrême. Ils répétérent plusieurs fois qu'il leur paroissoit bien étrange, que des gens qui traversoient la grande mer, ôsassent l'entreprendre sans sçavoir nager; [& que tous les Anglois devroient sçavoir nager, eux qui entreprenoient plus de Voyages sur l'eau qu'aucune autre Nation, & plus même que les Portugais, de qui, à ce qu'on leur avoit dit, les autres peuples avoient appris la Marine. Ensuite] vantant l'usage de leur Nation, ils l'assurèrent qu'il n'y avoit pas d'enfant parmi eux qui ne pût se sauver de toutes sortes de périls à la nage; [que leurs femmes même y étoient fort habiles; & qu'aucun d'eux ne se hazarderoit à aller pêcher sur un roc s'il ne sçavoit nager, de peur que tombant dans l'eau il ne se noyât.] Cependant comme l'eau manquoit à Roberts, ils consentirent à lui en apporter. Etant bien-tôt revenus avec deux calbasses qui tenoient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de son poisson. A la vûe des tranches séches, ils lui dirent qu'ils croyoient les reconnoître pour la chair d'un poisson qu'ils nommèrent *Sarde*: sur quoi ils demandèrent s'il ne dévoroit pas les Hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avoit quantité d'éxemples, ils jettèrent avec effroi ce qu'ils tenoient entre leurs mains, en disant qu'ils n'auroient jamais crû que des hommes fussent capables de manger un animal qui se nourrit de leur chair. [Sur-tout des Anglois qu'ils regardoient pour le peuple le plus délicat & le plus propre de l'Univers.] Ce mécontentement ne les empêcha point de travailler à la pompe, & de nettoyer entièrement la Felouque. Roberts, pour les récompenser de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les Pyrates ne lui eussent pas laissé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refusèrent d'en boire. Puisqu'il en avoit si peu, lui dirent-ils, & qu'il étoit accoûtumé à cette liqueur, ils lui conseilloient de la garder pour ses besoins. Ils ajoûtèrent que l'eau étoit leur boisson naturelle & qu'ils s'en trouvoient fort bien; qu'ils n'avoient jamais goûté d'*aqua ardenta* (c'est le nom qu'ils lui donnoient) quoiqu'ils n'ignorassent pas qu'elle étoit fort bonne; mais qu'ils se souvenoient qu'un Pyrate François nommé *Maringouin*, ayant abordé dans leur Isle avec une grosse provision de cette liqueur, qu'il n'avoit pas épargnée aux Habitans, la plûpart de ceux qui en avoient bu, étoient devenus fous pendant plusieurs jours, parce qu'ils n'y étoient point accoûtumés, & que d'autres en avoient été dangereusement malades: [où étoient morts de fiévre chaude] que cependant il se trouvoit encore des Négres qui souhaitoient d'être enlevés par quelque Pyrate; pourvû qu'ils fussent conduits dans une Région où cette liqueur chaude fut en abondance.

ROBERTS. 1722. Discours qu'ils lui tiennent & lumières qu'il en reçoit.

ROBERTS leur demanda s'ils avoient beaucoup de coton dans leur Isle. Ils lui dirent que chaque année en produisoit abondamment. Mais que la rareté des pluyes avoit rendu la dernière assez stérile: qu'il n'y avoit pas de Négre néanmoins qui n'eût cinq ou six robes, quoiqu'ils en fissent peu d'usage; que les Vaisseaux venant rarement dans leur Isle, ils employoient le coton à leurs propres besoins, & qu'il n'y avoit pas d'Habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque piéce pour racommoder ses voiles. Mais il les assûra qu'il ne prendroit rien d'eux sans le payer. Si j'avois eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres bagatelles, j'aurois acquis tout le coton de l'Isle.

Abondance de coton dans cette Isle, sans aucun commerce.

ILS admirèrent beaucoup son horloge de sable & ses Instrumens Astronomiques.

ROBERTS. 1722.

miques. [Les Portugais, à qui ils avoient quelquefois vû des machines de la même espèce, n'avoient jamais voulu leur en apprendre l'usage.] Roberts prenant plaisir à leur donner quelque explication, ils lui dirent que tous les Blancs étoient autant de *Fittazaers*, nom qu'ils donnent à leurs Sorciers. Il leur répondit que toute correspondance avec le Diable faisoit horreur aux Anglois, & que dans leur Pays les Sorciers étoient brûlés vifs. C'est une fort bonne loi, lui dirent-ils, & nous en souhaiterions ici l'usage. Mais pour expliquer l'habileté des Blancs, ils conclurent que sans être aussi méchans que les Sorciers, puisqu'ils les punissoient par le feu, ils devoient être plus sçavans que le Diable même; & la raison qu'ils en apportèrent, c'est qu'ils avoient remarqué que leurs Sorciers, dont le sçavoir venoit du Diable, n'avoit aucun pouvoir contre les Blancs. Là-dessus, ils prièrent Roberts d'employer ses lumières pour les empêcher de nuire à leurs bestiaux, & sur-tout à leurs enfans, qu'ils faisoient mourir par des maladies de langueur, lorsqu'ils portoient de la haine à leur famille. [Comme il étoit environ neuf heures, ils souhaitèrent qu'il allât coucher; mais auparavant ils lui demandèrent combien de fois son horloge de sable devoit s'écouler avant le jour. Il le leur dit, après quoi il demanda s'ils étoient sûrs d'en tenir un Compte juste? Ils répondirent, oui; ajoûtant qu'il ne devoit pas croire qu'ils fussent comme les Négres du Continent; car, quoique Noirs, ils croyoient qu'il y avoit un Dieu & un Christ; & ils en remercioient *St. Antoine*, qu'ils mettoient au dessus de tous les Saints, même de *St. Jean*, le Patron de l'Isle, & sous la protection du quel les Portugais l'avoient mise à leur arrivée dans le Pays. La raison de cette préférence, étoit que *St. Antoine* avoit dirigé les Portugais vers eux; & qu'il les avoit amené à la connoissance de Dieu, de Christ, de *St. Jean* & de tous les autres Saints, aussi-bien que de la Vierge Marie, qui étant la Mère de Dieu pouvoit ordonner à son Fils ce qu'elle jugeoit-à-propos. Ils étoient pleinement convaincus que Dieu ne pouvoit rien refuser à sa Mère; & c'est la raison pourquoi ils lui addressoient plus souvent leurs prières qu'à Dieu ou à Jesus-Christ; parce qu'étant femme, semblable à celles de son séxe, elle se laissoit plus aisément persuader que les hommes. Ils ajoûtoient que plusieurs d'entr'eux pouvoient lire, écrire, & faire des Comptes, quoiqu'ils n'eussent pas l'usage des lettres, comme les Anglois, qui, comme on leur avoit dit, l'emportoient sur tous les peuples du monde pour la Navigation, la Médecine, la Magie, & l'Arithmétique.

Idées des Négres sur les Sorciers.

LE lendemain, au lever du Soleil, l'Auteur entendit un grand bruit, vers le sommet des rochers les moins élevés, comme s'il y avoit eu une centaine de personnes. Les Négres lui dirent, qu'ils croyoient que c'étoit les Avant-Coureurs de la Compagnie envoyée par le Gouverneur; mais ils lui firent remarquer en même-tems que le bruit se multiplioit entre les rochers, & qu'ils sçavoient fort bien que ces gens n'étoient qu'au nombre de deux.]

Manière dont Roberts entendoit les Négres.

ON sera peut-être surpris, dit Roberts, que j'entendisse si parfaitement leur langage. Mais sçachant la Langue Portugaise, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien Mandingo, qui est leur première Langue, ils ne me disoient rien dont je ne comprisse du moins le sens. D'ailleurs leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvemens & de gesticulations, sur-tout dans cette Isle & dans celle de S. Philippe, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils ayent achevé de l'exprimer.

DANS l'après-midi le vent devint fort impétueux & le Ciel se couvrit de nuages si épais, que Roberts se crut menacé d'une tempête. Il étoit venu à bord plusieurs autres Négres. A sa prière un d'entr'eux se mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarrer le Bâtiment contre les rocs. Mais il le fit si légèrement, que la corde ayant coulé aussi-tôt, son travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il répondit que si le vent éloignoit la Felouque, il se chargeoit, lui & ses Compagnons, de porter les deux Anglois au rivage [en fussent-ils cent fois plus éloignés.] Cependant quelques-uns d'entr'eux consentirent à retourner à terre, pour chercher Colau Verde, dont l'adresse & l'effronterie pourroient être de quelque secours (*c*). Le vent fut inégal pendant la nuit suivante. Une heure avant le lever du Soleil, il plut beaucoup (*d*) au Nord-Est & à l'Est-Nord-Est; ce que les Négres expliquèrent comme un signe de vent, qui ne feroit qu'augmenter pendant le jour. [ce qui arriva à point nommé quoique, ajoûte l'Auteur, je n'en eusse rien pu remarquer auparavant.] En effet le Soleil se leva fort clair. Mais vers huit heures, le vent souffla fort impétueusement, & devint si furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avoit jamais vû les vagues dans une telle agitation. Il ne sçavoit quel parti prendre, & tous ses efforts se tournèrent à persuader aux Négres de ne pas l'abandonner. Le reste du jour & la nuit suivante se passèrent avec moins d'allarmes. Mais le lendemain, qui étoit le 29 de Novembre, les vents redevinrent si furieux, qu'ayant arraché le Bâtiment de dessus son ancre, ils le précipitèrent sur la pointe d'un roc, où il se brisa misérablement. L'eau pénétroit de toutes parts, & les Négres à cette vûe se jettèrent à la nage pour gagner la terre. Cependant ils revinrent au secours de Roberts, & de son Matelot, qui jettoit des cris lamentables. A la faveur de quelque planches brisées ils les conduisirent au pied d'un roc, où ils trouvèrent assez de facilité à monter plus de quinze pieds au-dessus des flots. Là, le roc s'applanissant dans un espace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, tandis que d'autres Négres qui avoient vû leur disgrace du sommet de la Côte, leur apportèrent de l'eau & quelques alimens du Pays. Ils allumèrent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges; & le tems ayant commencé à s'adoucir, ils y passèrent toute la nuit.

ROBERTS. 1722.

Tempête qui brise son Bâtiment.

Il est sauvé par les Négres.

LE jour suivant fut employé par les Négres à sauver les débris de la Felouque, sur-tout les moindres piéces de bois où il restoit quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que s'il pouvoit imaginer quelque moyen de rejoindre ensemble les mâts, le gouvernail & quelques autres parties qui ne paroissoient pas fracassées, ils croyoient pouvoir les conduire jusqu'au Port d'*Ovens*, où peut-être en tireroit-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette proposition, & touché de reconnoissance, il leur promit que s'il arrivoit dans ce Port quelque Bâtiment qui eût besoin de ces tristes restes, il les vendroit dans la seule vûe de leur en donner le prix, & de récompenser leurs services par un présent fort inférieur à sa reconnoissance. Leur sensibilité pour cette promesse, mérite d'être représentée dans les termes de l'Auteur. „ Ils lui protes- „ tèrent

Leur bonté naturelle.

(*c*) *Angl.* cependant quelques-uns allèrent à terre pour chercher Colau-Verde & plus de secours. R. d. E.

(*d*) *Angl.* avant le lever du Soleil l'air paroissoit chargé & comme enflammé.

ROBERTS. 1722.

Idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

„ tèrent qu'ils croyoient n'avoir fait que leur devoir en assistant des Etrangers (*e*) dans l'infortune; que malgré la différence de leur couleur, & quoiqu'ils fussent regardés par les Blancs comme des Créatures d'une autre espéce, ils étoient persuadés que tous les hommes sont de la même nature; mais qu'ils avouoient néanmoins que Dieu les avoit créés fort inférieurs aux Blancs. Roberts, surpris de leur trouver tant de raison, leur répondit, qu'au fond il n'y voyoit pas d'autre différence que la couleur, & qu'il n'en connoissoit pas d'autre cause que la chaleur excessive de leur climat. Il ajoûta que si quelque Blanc venoit vivre dans leur Isle avec une femme de son Pays, exposé comme eux à l'ardeur du Soleil, il ne doutoit pas que dans trois ou quatre générations leur postérité ne fût de la même couleur & de la même complexion.

Il fut beaucoup plus surpris de leur entendre dire [qu'on leur avoit appris] que dans cette supposition les Blancs perdroient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux conserveroient toûjours leur nature & ne deviendroient pas frisés comme ceux des Négres. Ils lui dirent encore [qu'ils n'avoient que trop reconnu, par une longue expérience], qu'il y avoit sur eux quelque malediction, & qu'ils étoient faits pour être les Serviteurs & les Esclaves des Blancs (*f*). Roberts, assez content de les voir dans cette idée, leur répondit que c'étoit une opinion assez reçue dans le monde. Ils entrèrent si fort dans sa réponse, qu'ils la confirmèrent en lui disant que c'étoit une vérité prouvée par l'usage annuel des Blancs, qui venoient [annuellement à ce qu'on leur avoit dit] prendre ou acheter des milliers d'Esclaves en Guinée. [que, pour ce qui les regardoit, ils ne sçavoient pas si la liberté dont ils jouissoient étoit une faveur qui leur fut accordée par toutes les Nations ou seulement procurée par les *Brancas*, qui les premiers les avoient placés dans ce lieu; Mais que de quelque part qu'elle leur vint, il se croyoient obligés à faire tout le bien qu'il pouvoient aux Etrangers en général, & aux *Anglois* en particulier, qui ont toûjours passé pour les meilleurs Amis des Portugais. Ils ajoûtoient qu'on leur avoit même dit qu'un Roi d'Angleterre avoit épousé la fille d'un Roi de Portugal (*g*). Ce que Roberts leur ayant confirmé, ils donnèrent mille marques d'amitié, d'estime & de respect pour les Anglois, dont ils disoient faire autant de cas que des Portugais.]

Leur habileté à nager & à plonger.

Non-seulement les Négres sauvèrent tous les débris qui étoient sur la surface de la Mer; mais plongeant avec une hardiesse extrême, ils ramenèrent du fond des flots deux pots de fer qu'ils se hâtèrent de rendre à Roberts. Ils excellent à nager & à plonger. [& disent que sans la crampe, un homme pourroit rester plusieurs jours dans l'eau.] La petite Baye de Punta de Sal étant d'une eau si claire, que dans le beau tems on voit le fond jusqu'à huit & dix brasses, c'est un de leurs plus doux éxercices, après la pêche, de jetter une pierre au fond de l'eau & de parier entr'eux qui aura le plus d'adresse à la retrouver. Ils ont un art de ménager leur haleine, qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

VERS

(*e*) Ils donnent le nom d'Etrangers à tous les Européens, excepté aux Portugais, qu'ils appellent *Brancas* ou *Blancs*.

(*f*) Les Prêtres Portugais leur avoient sans doute dit cela pour les tenir dans la crainte.

(*g*) C'étoit Catherine, femme de Charles II, qui eut pour Douaire l'Isle de *Mayo*, comme on le verra ci-dessous.

ROBERTS. 1722.

Vers midi, ils firent à Roberts un dîner, composé de courges bouillies & de quelques poissons qu'ils avoient pêchés. Pendant que les deux Anglois oublioient leur infortune, pour manger avec assez d'appétit, il leur vint un Messager du Seigneur Lionel Consalvo, Gouverneur de l'Isle, qui s'excusoit de n'être pas venu lui-même, parce qu'il étoit tourmenté d'un rhume. Il envoyoit à Roberts quelques courges & trois ou quatre pommes de terre, en lui faisant espérer, pour le jour suivant, une piéce de chevreau sauvage. Au même moment, il parut un autre Messager de la part du Prêtre. Loin d'apporter quelques provisions aux deux Anglois, il étoit chargé par son Maître de leur demander s'ils n'avoient pas sauvé quelques restes de farine. Après cette question, il ajoûta, comme de lui-même, que s'il leur restoit de l'aqua ardenta, ils feroient beaucoup de plaisir au Prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les restes de son naufrage, qui consistoient dans quelques planches & les deux pots de fer. A la vûe des deux pots, le Messager releva beaucoup le pouvoir de son Maître, qui le rendoit plus capable d'être utile aux Etrangers que le Gouverneur même; & pour conclusion, il déclara aux Anglois qu'ils lui feroient plaisir de lui envoyer un des deux pots. D'autres Négres vinrent successivement, & parmi eux Domingo (b) Gomez, fils d'Antonio Gomez, qui avoit été Gouverneur de l'Isle avant Lionel Consalvo. [Roberts prit une juste opinion de Consalvo en ne voyant qu'un Négre dans Gomez. Les Portugais dédaignent de venir commander personnellement dans une Isle si pauvre, & laissent volontiers prendre aux Négres leurs noms & leurs titres.] Gomez [aussi-bien que son Frère,] présenta au Capitaine Anglois quelques courges, un papayo & des bananes, avec un gâteau composé de bananes & de maïz. [Ils disoient que le gâteau étoit un présent de leur Mère, qui leur enverroit du lait s'ils souhaitoient.] Roberts lui ayant demandé ce qu'il éxigeoit de sa reconnoissance pour tant de faveurs, il répondit qu'il feroit fort satisfait de son amitié; & que tous les autres Habitans n'avoient pas d'autre prétention, à la réserve du Prêtre, qui ne cesseroit pas, suivant sa coûtume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prévenoit là-dessus, afin qu'il ne se laissât pas tromper. Roberts lui dit qu'à son retour en Angleterre, il ne manqueroit pas de se louër beaucoup de la générosité des Négres, pour engager ses Compatriotes à venir souvent dans leur Isle. Gomez répondit que malheureusement l'Isle ne produisoit rien d'avantageux au Commerce; que son père & d'autres Négres fort anciens se souvenoient d'y avoir vû des Etrangers qui leur avoient dit qu'elle étoit fort pauvre, & que non-seulement les Habitans en étoient fort misérables, mais que leur misére étoit la raison qui empêchoit les Vaisseaux de les visiter.

Message de la part du Gouverneur & du Prêtre de l'Isle.

Le Gouverneur est un Négre.

Pauvreté de l'Isle.

Pendant cet entretien, Roberts observa un Négre qui paroissoit prêter l'oreille avec une attention extraordinaire; & jettant les yeux plus particuliérement sur lui, il crut remarquer qu'il ne ressembloit pas aux Négres de Guinée, mais qu'il étoit bazané comme les Arabes des Parties Méridionales de Barbarie, & qu'il avoit les cheveux droits & bruns, quoiqu'assez courts. Tandis qu'il le considéroit, il fut extrêmement surpris de lui entendre dire en

Roberts y trouve un Anglois nommé Franklin.

(b) Il y a dans l'Anglois *Gomms*; mais il est clair que c'est une faute.

ROBERTS. 1722. Avantures de Franklin.

en Anglois, que l'Isle produisoit quantité de richesses qui n'étoient pas connues des Portugais, & dont les Insulaires ignoroient l'usage; telles que l'or, de l'ambre gris, de la cire & divers bois de teinture. En s'expliquant davantage, Roberts apprit avec une joye égale à son étonnement, que cet Etranger étoit Anglois, né à Carleon sur la Rivière d'Usk, dans le Pays de Galles (*i*), que son nom étoit Charles Franklin, & qu'il étoit fils d'un Juge de Paix. Il avoit commandé plusieurs Bâtimens de Bristol. Dans un voyage aux Indes Occidentales il avoit été pris par le Pyrate *Barthelemy*, & conduit sur la Côte de Guinée, d'où il avoit trouvé le moyen de s'échaper. Il s'étoit réfugié à Sierra Leona, chez un Prince Négre, nommé *Thome*. Barthelemy avoit employé les menaces pour l'arracher de cet azile; mais le Prince Thome, fidéle à ses promesses, lui avoit fait une réponse fière & méprisante, qui avoit obligé le Pyrate à se retirer. Après son départ, le Capitaine *Plunket*, Chef du Comptoir Anglois de Sierra Leona, ayant entendu parler de Franklin, & le prenant pour quelque Scélérat de la Troupe du Pyrate, l'avoit fait demander au Prince Thome, dans la seule vûe de le condamner au supplice, suivant la rigueur des loix Angloises. Le Prince Négre en avoit averti Franklin, sans lui cacher qu'il étoit embarassé par la crainte de déplaire aux Anglois. Franklin, comprenant qu'il lui seroit difficile de prouver son innocence, l'avoit conjuré d'attendre l'arrivée de quelque Vaisseau de Bristol, dont il connût le Capitaine. Son malheur avoit touché si vivement le Prince, qu'il avoit obtenu le renouvellement de sa protection avec un redoutable serment. [Après quoi il fit dire à Plunket, qu'il étoit pleinement convaincu de l'innocence de l'homme blanc qui s'étoit mis sous sa protection; & qu'il ne pouvoit s'empêcher de le secourir & de le défendre comme un étranger en détresse; d'autant plus qu'il étoit du même pays que le Capitaine, avec lequel il avoit toujours vêcu en bonne intelligence.] Cependant, Plunket ne se relâchant pas dans ses instances, il avoit souhaité pour l'intérêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, & le Prince ne lui avoit pas refusé cette faveur. Outre le motif de sa sûreté, il avoit appris qu'on trouvoit beaucoup d'or dans l'intérieur du Pays, sur-tout entre douze & treize degrés de latitude, tant du Nord que du Sud, & peut-être jusqu'à l'extrémité méridionale de cette vaste Région [dont il auroit pû tirer plus de parti qu'un autre, parce qu'il avoit été quelque-tems en apprentissage chez un orfévre de Bristol. L'occasion de satisfaire sa curiosité étoit très favorable pour lui, puisqu'il pouvoit facilement entrer dans le pays, sans donner lieu aux habitans de le prendre pour un espion. En effet, ceux des Côtes ont grand soin de prévenir ceux de l'intérieur du Pays contre les *Bakkaraus*, ou les *Blancs*, qu'ils disent n'avoir d'autre but que de les emmener comme esclaves; & ils font accroire à ceux-ci que le pays est désert & rempli de bêtes féroces, dont ils sçavent qu'ils ont une grande frayeur; & que d'ailleurs il n'y a point d'or que celui qu'on ramasse sur le bord des Rivières, au long des Côtes. Leur but, en déguisant ainsi les choses, est de se rendre maîtres de tout le Commerce, & d'empêcher ceux de l'intérieur des terres de traiter avec les étrangers. D'ailleurs ces habitans sont dans l'idée que

Fidélité d'un Prince Négre.

Endroit de la Guinée où l'on trouve beaucoup d'or.

☞ (*i*) Ce qui l'avoit fait appeller *Gualego* par les Habitans de S. Jean, mot, qui dans leur langue, signifie un *Galois*.

que les *Bakkaraus* ont un Nouveau Monde, infiniment meilleur que l'Ancien, où ils se proposent d'aller demeurer & dans lequel ils envoyent tout ce qu'ils ont de plus précieux, y faisant faire tout le travail nécessaire par les Négres qu'ils viennent annuellement chercher en Guinée, qui y doivent travailler sans relâche & sans espérance d'être rachetés, jusqu'à ce qu'il soit mis dans un bon ordre & que les *Bakkaraus* y soient établis. Alors, n'ayant plus besoin de l'Ancien Monde, ils y enverront les Nègres pour l'habiter, & ils ne seront plus inquiétés par les Blancs, qui n'y reviendront jamais: ils soupirent après cet heureux tems. Ils s'imaginent encore que les *Bakkaraus* n'ont d'autre pensée que de les transporter de *Guinée* dans ce Nouveau Monde, où ils les livrent au pouvoir de certains *Fittazacs*, ou espèce de demi-Dieux, qui sont chargés du soin de le rendre aussi agréable & aussi délicieux qu'il est possible. Ces *Fittazacs*, disent-ils, sont ceux qui imposent les tâches aux Négres, & qui, pour la moindre faute, *fum fum*, ou les battent, sans miséricorde.

FRANKLIN avoit eu occasion de s'instruire des opinions de ces Habitans, par sa longue résidence parmi eux; & il avoit si bien sçû gagner leurs bonnes graces, que] le Prince Thome l'envoya au Roi de Bembolu, accompagné de quatre Gardes & d'un *Bâton d'Etat*, qui lui tenoit lieu d'une Lettre de créance. Son voyage avoit duré sept jours, & sur le calcul de sa marche, il croyoit avoir fait environ cent milles. Il avoit passé dans sa route par plusieurs Villes, où il avoit été fort bien reçu. Pendant les quatre premiers jours, il n'avoit fait aucune remarque importante: mais il avoit ensuite observé que l'or étoit fort commun parmi les Habitans. L'attention que ses Gardes avoient continuellement sur lui, l'avoit empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avoient ordre de lui ôter toutes les occasions d'acquérir trop de lumières, & de le conduire par les routes les plus désertes, mais sur-tout de ne pas lui laisser la liberté d'écrire. Le Prince Thome avoit eu soin de lui prendre tous ses papiers, sous prétexte de les conserver jusqu'à son retour; mais les Négres étant persuadés que les Blancs sont autant de *Fittazaers* ou de Sorciers, s'imaginent que le Diable ou quelque Génie, est toûjours prêt à leur fournir les commodités ☞ dont ils ont besoin. [Aussi les Gardes avoient-ils ordre, s'ils lui voyoient quelque papier, ou s'il faisoit mine d'écrire, de le livrer incontinent au Roi *Aukadingo*, qui étoit, ce semble, leur ennemi aussi-bien que des Blancs, & sur lequel seul les *Fittazaers* ou les Génies des *Bakkaraus* n'avoient aucun pouvoir.] Enfin, il étoit arrivé à la Cour du Roi de Bembolu, où la vûe du Bâton d'Etat l'avoit fait recevoir avec beaucoup de civilité & d'affection. Il y avoit fait l'admiration du Roi & de tout son Peuple, qui n'avoient jamais vû d'Européen dans leur Ville.

Franklin est envoyé au Roi de Bembolu.

ROBERTS ayant remarqué, pendant le discours de Franklin, que les Négres qui étoient autour de lui, l'écoutoient fort attentivement, leur demanda s'ils avoient compris quelque chose à son récit. Ils lui dirent que non, mais qu'ils admiroient que le Seigneur Carolos (ils donnoient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une Langue qu'ils n'entendoient pas. Franklin leur apprit alors qu'il étoit du même Pays que Roberts. Une nouvelle si surprenante fut répandue aussi-tôt dans toute l'Assemblée. Ils venoient tous prier Roberts de la confirmer de sa propre bouche, parce qu'ils

ont

ROBERTS. 1722.

ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui, lorſqu'ils peuvent employer celui de leurs propres ſens.

Roberts veut voir la Ville des Négres.

L'IMPATIENCE de Roberts étoit de voir leur Ville. Franklin lui en avoit repréſenté le chemin comme inacceſſible, par la multitude de rochers eſcarpés & pointus qu'il falloit traverſer. Les Négres, qu'il interrogea auſſi, confirmèrent la même choſe, & lui firent une deſcription extravagante de leur Iſle.

[CEPENDANT lorſque *Franklin* voulut un peu la rectifier, ils prirent une pincée de Tabac en fronçant le ſourcil, & l'un d'eux élevant ſa voix dit, qu'il étoit bien ſurpris que *Franklin* prétendit mieux connoître l'Iſle qu'eux qui en avoient parcouru tous les ſentiers, ce dont il n'oſeroit ſe vanter. Il ſe plaignit auſſi de ce qu'il parloit toûjours au Capitaine dans une langue qu'eux n'entendoient point, tandis qu'il pouvoit s'expliquer avec lui dans la leur. Cette querelle, qui ne venoit que de leur jalouſie, n'eut pas de ſuite. Cependant cela n'empêchoit pas l'Auteur de ſouhaiter d'être à la Ville, où le Gouverneur & le Prêtre l'avoient invités. C'eſt auſſi ſurquoi les Négres ne ſe trouvèrent pas d'accord. Roberts les entendit raiſonner entr'eux là-deſſus. L'un diſoit qu'à la place du Capitaine, il iroit loger chez le Seigneur *Antonio Gomez* plûtôt que chez aucune autre perſonne de l'Iſle, parce que ſa cuiſine étoit mieux fournie que celle du Gouverneur. Il eſt vrai, diſoit un autre, mais perſonne ne mange plus ſouvent de la Viande & du Poiſſon que le Prêtre. J'en conviens, diſoit un troiſième, mais s'il loge chez lui, il demandera au Capitaine juſqu'à ſes Habits; car vous connoiſſez l'homme. Nous ne pouvons rien avoir d'un peu joli qu'il ne nous le demande auſſi-tôt. Les Etrangers, ſur-tout les Anglois, reprenoit un autre, ne ſont pas dans une ſi grande dépendance des Prêtres, & ne les eſtiment pas autant que nous &, ſi je ſuis bien informé, les Portugais eux-mêmes n'en font pas auſſi grand cas; Le pouvoir des Prêtres ſur nous eſt le fruit de nôtre ignorance. En effet, continua-t-il, la choſe ne peut pas être autrement, parce que, quelque chétives que ſoient nos connoiſſances, c'eſt au Prêtre ſeul que nous en ſommes redevables; comme lui doit ce qu'il ſçait au livre d'où les Portugais ont tirés les inſtructions qu'ils lui ont donné, qu'ils lui ont laiſſé en partant, & dont l'Evêque s'eſt ſervi pour donner le pouvoir de pardonner les péchés: Mais ces Etrangers n'ont pas beſoin de recevoir des inſtructions du Prêtre; & tout l'avantage qu'ils retirent de lui, c'eſt d'en obtenir l'abſolution de leur péchés.]

CEPENDANT dans le lieu où Roberts étoit, il ſe voyoit expoſé le matin & le ſoir à périr par la chute des pierres, qui rouloient du ſommet de la montagne. Les Négres lui dirent que ces mouvemens venoient des chévres ſauvages qui ſe retiroient le ſoir ſous les rocs. En effet l'Auteur obſerve que l'Iſle entière, n'eſt qu'un compoſé de montagnes, qui s'élèvent l'une au-deſſus de l'autre, & que le ſommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment enſemble une eſpèce de dôme. Lorſqu'il ſe fut déterminé à partir, Domingo voulut lui ſervir de guide, avec la précaution de le lier derrière lui, pour le ſoûtenir dans ſa marche. La première partie du chemin ſe fit aſſez facilement; & l'on s'arrêta pour prendre quelques momens de repos. Mais en avançant plus loin, Roberts s'apperçut bientôt qu'il lui ſeroit fort difficile de continuer. Quelques Négres s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une groſſe piéce de roc, qui mit

Difficultés inſurmontables du chemin.

en

en danger tous ceux qui les ſuivoient. Domingo déclara qu'il n'expoſeroit pas le Capitaine Anglois pendant le jour, parce que l'ardeur du Soleil rendoit les rocs moins capables de conſiſtance & les pierres plus faciles à ſe détacher; au lieu que l'humidité de la nuit formoit une eſpèce de ciment qui les arrêtoit. Sur ce raiſonnement, dont Roberts ajoûte qu'il reconnut la vérité par ſon expérience, on ne penſa qu'à retourner au lieu d'où l'on étoit parti. Domingo propoſa de faire venir une Barque pour gagner la Ville par la voye de la mer. Quoique ce deſſein demandât pluſieurs jours, Roberts ſe vit forcé d'y conſentir par les premières atteintes d'une violente fiévre. Tant de chagrins & de fatigues, joint à l'ardeur exceſſive du Soleil qu'il falloit eſſuyer continuellement, avoient épuiſé ſes forces. Il tomba dans une maladie ſi dangereuſe, que pendant plus de ſix ſemaines ſon Matelot & Franklin déſeſpérèrent de ſa vie. Les Négres lui rendirent plus de ſervices & de ſoins qu'il n'auroit pû s'en promettre dans la région la plus polie de l'Europe, & la plus affectionnée aux Anglois. Enfin lorſqu'il fût en état d'entrer dans la Barque, les Négres qui ſe chargèrent de le conduire avec Domingo, prirent au Sud-Oueſt, & trouvèrent toûjours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne ceſſe pas de ſe faire ſentir, ſur-tout à meſure que le Soleil s'approche du Méridien. On arriva le ſoir à *Furno*, où Roberts trouva un cheval du Gouverneur, ſur lequel il monta pour ſe rendre à ſa maiſon. Ce n'étoit proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il ſe rendit enſuite chez le Signor Antonio, Père de ce Négre. On y avoit déja pris ſoin de lui préparer un lit, ſecours précieux, ſi l'on conſidère le Pays & les Habitans. Il étoit compoſé de quatre pieux, enfoncés dans la terre à de juſtes diſtances, & de quatre piéces de bois informes qui les joignoient enſemble, ſans autre lien que des cordes de Bananier. Le fond étoit rempli d'une paillaſſe de cannes, ſur laquelle on avoit mis une grande quantité de feuilles ſéches de Bananier, couvertes d'une natte; & pour draps, deux piéces d'une étoffe blanche de coton. La courte-pointe étoit auſſi de coton à rayes bleues & blanches.

Il y va par mer.

Maladie qui l'arrête.

Il arrive à Furno & à la Ville.

Deſcription de ſon lit.

ROBERTS paſſa deux mois dans la maiſon du Seigneur Antonio Gomez, ſans pouvoir ſe rétablir. Mais ayant commencé à reprendre ſes forces, il ſe fit un amuſement de la Pêche. Il employoit ſouvent trois ou quatre jours entiers à cet éxercice. Les Négres portoient le bois dont ils avoient beſoin pour allumer du feu & faire cuire le poiſſon. Ils trouvoient du ſel ſur les rocs, où la chaleur du Soleil le formoit naturellement de l'eau de la mer.

Il s'amuſe à la Pêche.

DANS la familiarité où Roberts vivoit avec les Négres, il s'informa quels Vaiſſeaux ils avoient vûs dans leur Iſle depuis quelques années. Il n'en étoit arrivé que deux dans l'eſpace de ſept ans; l'un d'Angleterre, qui avoit acheté des Porcs; l'autre, Portugais, qui tranſportant des Eſclaves de S. Nicolas au Bréſil, avoit relâché à S. Jean pour faire de l'eau, mais s'étoit vû enlever de deſſus ſes ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts étoit de paſſer dans l'Iſle de S. Philippe, où il ſçavoit que les Vaiſſeaux abordoient plus ſouvent. Après de longues réfléxions, il prit le parti de raſſembler tous les débris de ſa Felouque, & d'en compoſer une Barque, avec le ſecours des Négres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long, ſur dix de largeur, & quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton & de mouſſe, avec un enduit de ſuif mêlé de fiente d'âne. Cette compoſition acquit tant de dureté en

Il forme une Barque des débris de ſa Felouque.

ROBERTS. 1722.

en séchant au Soleil, que non-seulement la chaleur n'étoit pas capable de la fondre, mais que l'eau de la mer, ne pouvoit l'endommager. La fiente d'âne la défendoit contre les poissons, qui auroient mangé le suif sans ce mêlange. D'ailleurs Roberts n'auroit pû se procurer assez de suif pour fournir à tout l'ouvrage; car il observe que quarante Chévres ne lui en donnoient pas plus de cinq livres, & qu'une Vache grasse n'en rendoit pas davantage.

Franklin l'abandonne; ce qui ne l'empêche pas de partir.

LORSQU'IL crut avoir mis sa Barque en état de suporter la Mer, il obtint des Négres une ancre qu'ils avoient pêchée après le départ du Vaisseau Portugais, dont on a raconté l'accident. Ils s'approcha ainsi de Furno, d'où il se rendit à la Ville, pour y faire ses derniers adieux: mais il fut fort surpris que Franklin, après lui avoir promis constamment de s'embarquer avec lui, eut changé tout-d'un-coup de résolution. Il affecta de paroître satisfait de ses raisons (*k*), & sans autre compagnie que son Matelot & six Négres qui s'étoient offerts à le suivre, il partit deux heures avant le jour, avec la marée du matin. Son espérance étoit de pouvoir traverser le Canal avant les vents dont on a parlé, qui sont ordinairement fort impétueux vers midi. Il gagna le vent au-dessus de *Villa*, pour tomber à *Fonte de Villa*, qui est une Baye sabloneuse, mais où il se crut obligé d'entrer, parce que le vent commençoit à tourner au Nord. Il eut la patience de suivre la Côte jusqu'à la pointe de (*l*) Nossa Singora, qu'il doubla heureusement; & s'engageant dans la Baye du même nom, il y mouilla sur six Brasses. Cette Baye est aussi sabloneuse, mais l'eau fort claire, & plus tranquille qu'à Fonte Villa, du moins pendant le vent qui souffloit. Cependant Roberts s'y arrêta peu, sur l'avis de quelques Négres envoyés par Thomé-Santi, qui lui conseillèrent de gagner une autre petite Baye, nommée *Laghate*, où la mer étoit si unie, avec si peu de difficulté au rivage, qu'il pourroit s'en approcher & descendre à toute heure. Ils s'offrirent à lui servir de Guides jusqu'à la Baye. Thomé-Santi commandoit la Cavalerie de l'Isle. Il avoit reçu ordre du Gouverneur de s'avancer sur les Dunes jusqu'à Nossa Singora, pour la sûreté de la Côte, en attendant qu'on fût informé quel étoit le dessein de Roberts.

Diverses Bayes de l'Isle Saint-Philippe.

Il arrive à celle de Laghate.

[LA Baye de Laghate étoit telle que les Négres l'avoient représentée.] ⊕ Roberts trouva dans l'Isle de S. Philippe, qui se nomme aussi *Fuogo*, deux Charpentiers Négres qui avoient été élevés au comptoir François du Sénégal, & qui avoient ensuite passé cinq ans à Nantes en Bretagne pour se perfectionner dans leur profession. Ils lui firent appercevoir tant de défauts dans sa Barque, qu'il se détermina à retourner avec eux dans l'Isle de S. Jean, où le bois étoit en abondance. Thomé-Santi & quelques autres Passagers lui demandèrent la permission de l'accompagner. Il mit à la voile une heure avant la marée, & profitant d'un vent Sud qui dura jusqu'à la pointe de Nossa Singora, il eut le bonheur d'y arriver avant le reflux. Ensuite ouvrant la pointe, il ne fut pas moins heureux à trouver le vent de commerce qui le fit avancer jusqu'à *Bakavillier* avant la fin du reflux. Mais trouvant ensuite le vent au Nord, il craignit de ne pouvoir gagner Furno avec la marée suivante, ce qui lui fit jetter l'ancre à Bakavillier, pour attendre celle d'après.

Il retourne à Saint-Jean pour réparer sa Barque.

(*k*) *Angl.* il fut forcé d'aquiescer aux raisons qu'il allegua de son changement. R. d. E.

(*l*) Nom corrompu, pour Neustra Segnora. R. d. T.

d'après. Elle le servit si bien avant la fin de la nuit, qu'étant parti à quatre heures du matin, il arriva vers midi à Furno. Ses Passagers lui donnèrent dix robes de coton, qui lui servirent à faire une fort bonne voile, & des habits pour lui & pour son fidéle Matelot.

ROBERTS. 1722.

Comment il se fait une voile & des habits.

IL se passa deux mois avant que les réparations de sa Barque fussent achevées. Enfin remettant à la voile, avec la résolution de se rendre à S. Jago, il ne laissa pas de toucher à S. Philippe, pour y remettre Thomé-Santi & les autres Passagers. Il y passa trois jours, à prendre de l'eau & des provisions; après quoi, partant pour S. Jago, il confesse que s'il n'employa que dix jours à ce passage, il en eut l'obligation à la connoissance qu'il avoit du Courant, sans quoi les difficultés qu'il eut à vaincre seroient devenues peut-être insurmontables. Il chercha la Baye qui s'appelle *Rivero das Bharkas*; mais après y avoir mouillé, le chagrin de n'y voir aucun Vaisseau & d'y trouver fort peu de sel, lui fit prendre le parti de gagner l'Isle de May. Il s'étoit fait une petite cargaison de Courges & de Maïz, dont il espéroit tirer beaucoup de profit dans cette Isle, où il n'ignoroit pas qu'on étoit affligé depuis longtems par la famine. Son expérience lui avoit appris que la meilleure route pour se rendre à l'Isle de May étoit de gagner la pointe Nord de S. Jago. Il leva l'ancre, pour l'aller jetter, à la marée suivante, dans la Baye de *Rivero de Pinta*. La marée d'après il gagna *Porto Terrafall*, où il fut obligé d'attendre pendant treize jours un meilleur tems. Enfin saisissant une marée contre le vent, il s'avança jusqu'à *Porto Facienda*. Mais n'ayant pû gagner la pointe du Nord, il vint tomber dans une Baye inconnue, qu'il nomma *Porto Signore Georges*, par des raisons qui vont être expliquées. L'entrée de cette Baye est fermée par quantité de rocs, dont le plus large ne l'étoit pas de plus d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-dessus de l'eau, & s'étendant à plus d'un mille du rivage: mais, avec beaucoup d'attention & de défiance, il trouva le moyen de passer au travers de tant d'écueils. Il se trouva dans la Baye comme dans un nid aussi sûr qu'agréable, à couvert de tous côtés, & sans découvrir même la mer, à qui les rocs servent comme de rempart. Le fond est de sable mêlé de limon, depuis cinq brasses jusqu'à trois. Il vit bientôt paroître un Homme fort âgé, suivi de quatre Esclaves armés de lances, qui le pria civilement de descendre à terre, & qui lui offrit (*m*) dans l'intervalle un melon d'eau. Il prit lui-même la peine de le couper, avec un air de goût ⊞ & de propreté qui sembloit marquer un homme de distinction. Roberts [trouva le melon excellent; mais il] sentit d'abord peu de penchant à suivre l'Etranger, parce qu'il se souvenoit d'avoir appris que cette partie de S. Jago est habitée par des Bandits, qui s'y font une retraite contre les poursuites de la Justice. Cependant il sçavoit aussi que cette race de Brigands se laisse gagner de bonne-foi par les présens & les témoignages d'amitié (*n*). Cette pensée lui fit prendre la résolution de descendre à terre. Il y fut reçu par le Vieillard avec beaucoup de civilités, & sans se rendre importun par sa curiosité, il apprit bientôt de lui-même qu'il se nommoit *Signore Georges Wharela*; qu'il étoit

Il passe à Saint-Jago, d'où il veut gagner l'Isle de May.

Baye inconnue qu'il nomme Porto Signore Georges.

Rencontre du Seigneur Georges Wharela.

(*m*) *Angl.* c'est Roberts qui offrit le melon d'eau à l'Etranger, & qui le lui jetta de sa Chaloupe dans la Mer, où il l'envoya chercher par un de ses Esclaves. R. d. E.

(*n*) *Angl.* Mais voyant qu'il avoit accepté son présent, ce qui passe parmi ces Peuples, pour une marque ou un lien d'amitié, il se hazarda d'aller à terre. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

Ses Mines d'argent.

étoit le Juge du Pays; que toutes les terres qu'on pouvoit découvrir de la Baye lui appartenoient; qu'il avoit des Mines d'argent dans son domaine; mais qu'il ignoroit le moyen de les mettre à profit, & que jusqu'alors il n'avoit pas voulu faire venir les Artistes de la Ville, dans la crainte que le Roi de Portugal ne se saisît de ses richesses [ajoûtant que ce seroit, peut-être un moyen de leur faire perdre leurs privilèges, qu'ils avoient conservés depuis que l'Isle de *St. Jago* étoit habitée.] Cependant il promit de faire voir à Roberts quelques essais de ses Mines.

Roberts les trouve fausses.

Il en fit apporter le lendemain. Mais Roberts, qui avoit trop d'expérience pour être trompé par de fausses apparences, ne trouva dans le minéral qu'un morceau de roc feuilleté, avec un mélange de quelques paillettes blanches qui brilloient au Soleil comme de petits grains de cristal. [Le Vieillard assez surpris de ne pas remarquer dans ses yeux les marques d'admiration auxquelles il s'attendoit, fit emporter tristement ses essais,] & ne laissa pas de lui faire (*o*) présent d'un Chevreau gras & de quelques pintes de lait.

Le tems ayant changé pendant la nuit suivante, Roberts en profita le lendemain, pour s'avancer jusqu'à *Bighude*, qui est la pointe Nord-Est de S. Jago. Vers midi, le vent devint Nord-Est, & le servit si heureusement qu'il eut à trois heures, la vûe de l'Isle de May, & celle de *Monte Pinoso*, qui portoit Sud-Est quart à l'Est. Dès le lendemain il mouilla dans *Porto Englese*, que les Habitans de l'Isle nomment *Tindoss*: mais n'y trouvant pas de Vaisseaux, & la Côte lui paroissant inégale, il remit en mer pour gagner *Kalyete*, ou *Paceco*, qui est au-dessus de Kalyete. Il auroit pû s'arrêter à Paceco, s'il n'eut fait réfléxion que les mines de sel en sont trop éloignées. Ayant poussé jusqu'à Kalyete, où il jetta l'ancre, il s'y fit apporter du sel par les Habitans, qui prirent en échange les denrées qu'il avoit sur sa Barque.

Il gagne la pointe de Saint Jago.

Et de-là Kalyete dans l'Isle de May.

Tandis qu'on chargeoit le sel, les Négres dont l'équipage de Roberts étoit composé, s'étant imaginé que son dessein étoit de les transporter à la Barbade avec cette cargaison, l'abandonnèrent sans lui avoir témoigné leur défiance. Il demeuroit dans le dernier embarras, avec son unique Matelot, lorsque deux autres Négres, l'un natif de S. Nicolas, l'autre de S. Antoine, vinrent lui offrir leurs services. Le dernier l'assûra qu'il se déferoit plus avantageusement de son sel dans l'Isle de S. Antoine, & qu'il y pourroit prendre un grand nombre de Tortues, pour les aller vendre ensuite à S. Nicolas où les provisions étoient encore fort rares. Roberts suivit d'autant plus volontiers cette ouverture, que s'il ne pouvoit gagner ces deux Isles, il étoit sûr d'avoir sous le vent celle de S. Jago, où il pourroit toûjours tomber.

Diverses courses de Roberts.

Il partit de Kalyete dans cette résolution; mais le vent secondant mal son dessein, il abandonna le projet d'aller à S. Nicolas & à S. Antoine, pour se rendre droit à S. Jago, en portant vers la pointe Nord-Est de cette Isle. Il y trouva une belle Baye, d'environ deux lieuës de largeur, au Sud de Bighude, & n'apprenant pas qu'elle eût de nom, il lui donna celui de Porto Sine Nome. Il y jetta l'ancre dans un lieu fort commode; mais le Négre de S. Antoine lui dit que cette station n'étoit pas sûre, parce que c'étoit la principale

Baye de Bighude.

Porto Sine Nome.

(*o*) *Angl.* & remerçia Roberts de son melon, dont la semence lui faisoit un grand plaisir, parce que venant de dehors, le fruit seroit toûjours une rareté dans l'Isle; & en échange il lui fit. R. d. E.

cipale habitation des Bandits. A peine avoit-il cessé de parler, qu'il leur vint du rivage une volée de pierres, qui fut suivie d'une autre, & qui n'auroit pas reçu d'interruption, si Roberts ne s'étoit avisé de nommer aux Négres qui l'insultoient du rivage, le Seigneur Georges Wharela, comme un de ses meilleurs Amis. A ce nom, ils lui promirent la paix & leur amitié. Cependant il sentit peu d'inclination à demeurer plus longtems près d'eux ; & levant l'ancre dans un tems fort calme, il se servit de ses rames pour gagner *Porto Formosa*, où il prit de l'eau & du bois.

ROBERTS. 1722.

Porto Formosa.

ETANT descendu lui-même au rivage, il y rencontra le Signor *Antonio Thavar*, un des plus distingués du Canton, qui ne marchoit pas sans être accompagné de huit Esclaves armés de lances & de pistolets. Il étoit obligé à cette précaution, par le voisinage de *Wilbancas* & de *Terrafall*, autres habitations de Bandits ; & lorsque Roberts lui eut appris l'accueil qu'il avoit reçu à Porto Sine Nome, il le félicita du bonheur qu'il avoit eu d'échaper à cette dangereuse race. Thavar étoit un Blanc de race Portugaise & d'un caractère si obligeant qu'il offrit à Roberts une demie douzaine de ses Négres pour lui faire sa provision de bois. Le lendemain, il lui envoya un âne chargé de vivres & de fruits. Enfin ses civilités s'étant soûtenues jusqu'au départ, il lui fit ☞ présent, le dernier jour, de six fromages [qui tous ensemble pesoient environ une livre & demie,] de quantité de Poisson, & d'une calebasse remplie ☞ de miel, [ou plûtôt de Melasse.]

Civilités que Roberts reçoit du Signor Thavar.

ROBERTS quitta Porto Formosa, pour suivre la Côte avec un excellent vent jusqu'à Porto Madera. Il y mouilla contre un roc, sous lequel il étoit fort à couvert ; mais le lieu n'étant point habité, & le chemin paroissant très-mauvais jusqu'à la Ville de S. Jago, il se remit à suivre les Côtes vers *Praya Formosa*, & de-là jusqu'à *Porto Lobo*, où il reçut une lettre du Commandant Général de toutes les Isles du Cap-Verd, avec un Homme & un Cheval pour le conduire à la Ville. Ainsi laissant sa Barque à l'ancre, il entreprit le chemin par terre. On ne lui parloit que de vingt milles, mais il en trouva plus de quarante.

Porto Madera.

Praya Formosa.

Porto Lobo.

LE tems approchoit où l'air devient extrêmement dangereux à S. Jago. Roberts assûre qu'à l'exception de *Cachao*, le Continent de Guinée n'a pas ☩ de lieu plus mal-sain que cette Isle, [pendant les mois de Juin & de Juillet.] D'ailleurs c'est la saison de l'année où l'on y voit arriver le moins de Vaisseaux (*p*). Avec ces lumières, il conservoit toûjours le desir de gagner quelque Isle au-dessus du vent, sur-tout celle de S. Nicolas, où il y avoit le plus d'apparence de trouver quelque Bâtiment de l'Europe. Aussi ne s'arrêta-t'il à S. Jago que pour y faire l'échange de son sel & se procurer une assez bonne cargaison de Maïz, de Manioc, de Noix de Cocos, de Plantains & de Bananes. Ensuite ayant remis promptement à la voile, il s'efforça de gagner l'Est de l'Isle, non-seulement parce qu'il pouvoit s'avancer de-là plus facilement avec un vent de Sud ou d'Ouest, mais encore parce que c'est le côté de l'Isle où les Rades sont les plus sûres, à la réserve néanmoins de Kalyete & de S. Martin. S'étant donc avancé jusqu'à la hauteur de *Porto Lobo*, il se proposa d'abord de toucher, s'il étoit possible, à Bona-Vista,

Mauvais air de Saint-Jago.

Ville de Saint Jago.

(*p*) C'étoit vers la fin de Juin, ou le milieu de Juillet 1724. Car l'Auteur est fort négligent à marquer les dattes.

ROBERTS. 1724.

Vista, où le marché est excellent pour les provisions. Mais le Courant du Nord lui fit abandonner cette résolution, & prendre celle de se rendre à Porto Madera; où il attendit le vent pendant huit jours. Enfin le trouvant favorable, il porta droit à l'Isle de May. Vers la fin du jour, un autre vent le força de mouiller devant Kalyete. Il prit le lendemain vers l'Est, en côtoyant par *Paceco*, & *Navia Coverada*, à la vûe de plusieurs feux que les Habitans allumoient dans l'espérance de l'attirer dans leurs Cantons. Mais il étoit résolu de n'interrompre sa course qu'après avoir passé les *Gallons*, qui sont une longue chaîne de rocs, au Nord-Est de l'Isle. Alors il porta directement vers Bona-Vista, où il seroit bientôt arrivé, s'il n'eut été surpris par un calme, suivi de vents incertains qui le firent errer pendant trois semaines dans le Canal. Il fut forcé de tourner autour de la pointe Sud de l'Isle, où il eut l'occasion d'observer ce que les Pilotes appellent la rivière, & qui n'est qu'une chaîne de rocs abîmés & de sables cachés, entre lesquels la mer passe & bat, l'espace d'une lieuë & demie avec beaucoup de violence. Cependant il s'y trouve des canaux assez profonds pour le passage de toutes sortes de Bâtimens. Roberts en prit un qui n'avoit pas moins de trois ou quatre brasses d'eau. Mais le battement de la mer est si effrayant qu'on le croiroit beaucoup plus dangereux. Enfin s'étant approché de Bona-Vista, il entra dans la Rade Angloise, où il trouva une petite Barque Portugaise, abandonnée par les Pyrates. Il s'en servit pour faciliter sa cargaison de sel. On étoit alors au milieu du mois d'Août 1724. La saison étoit devenue si pluvieuse que ce travail lui prit trois semaines.

Kalyete. Paceco. Navia Coverada. Rocs nommés les Gallons.

Arrivée d'un Bâtiment de Bristol à Bona-Vista.

DANS cet intervalle, il vit arriver un Bâtiment de Bristol, dont le Capitaine lui témoigna tant d'amitié qu'il n'auroit pas balancé à le suivre, s'il n'eut appris de lui-même le véritable dessein de son voyage. Ici Robert, sans nommer cet Officier, déclare que son projet lui parut contraire à ce qu'il nomme la Justice universelle, & que c'est la raison qui l'empêche de rapporter son nom, comme ce fut celle qui lui ôta la pensée de le suivre. Cependant il assûre qu'il n'étoit pas question de Pyraterie.

IL fut si bien traité par le Capitaine de Bristol, que malgré toutes ses précautions, ce changement de régime lui causa plusieurs jours de fiévre. Mais les secours qu'il reçut de la même main, le délivrèrent bientôt de ce fâcheux accident; [& en partant, le Capitaine lui laissa quelque remédes, & ☞ des provisions de bouche; comme du pain, du vin, de l'eau de vie, du sucre, du beurre, des gruaux, de la farine, & en général tout ce qu'il pouvoit s'imaginer lui être nécessaire.] L'obscurité où Robert affecte ici de s'envelopper ne l'empêche pas de nous apprendre que le Capitaine avoit à bord, l'Evêque de S. Jago & le Visiteur Général, avec leur Cortège, qui alloient visiter toutes les Isles; après quoi le Visiteur devoit faire la visite de toute la Côte de Guinée qui est sous la domination du Roi de Portugal. [Quel ☞ moyen de s'imaginer comment tant d'honnêtes Portugais pouvoient se trouver sur un Bâtiment de Bristol, ou ce qu'il y avoit de contraire à la Justice universelle dans la commission qu'un Anglois prenoit de les conduire? A moins que son dessein ne fût peut-être d'abuser de leur confiance pour les retenir prisonniers, & leur faire acheter leur liberté. Il pouvoit l'avoir communiqué à Roberts, qui, dans ses principes de Religion & d'honneur, avoit sans doute refusé d'y consentir. Mais cette explication n'est qu'une conjecture.

Etranges Passagers qu'il avoit à bord.

Conjecture sur cet événement.

ture. Il falloit d'ailleurs que le Capitaine ne fût pas un Homme sans mœurs & sans probité, puisque] l'Evêque de S. Jago, surpris des marques d'affection qu'il donnoit à Roberts, lui ayant demandé s'il étoit son Parent; il répondit d'un ton Romain: c'est un Chrétien, un Protestant, un Homme, & mon Compatriote; quatre titres qui lui donnent droit à mes services & à mon amitié. ROBERTS. 1724.

ROBERTS partit la nuit suivante, pour l'Isle de S. Nicolas, qui est la plus renommée pour le commerce des Anes. Il se fait particuliérement aux mois de Novembre & de Décembre, au lieu que celui de Janvier est la saison ordinaire pour la cargaison du sel. En arrivant à S. Nicolas, Roberts chercha la Rade qui se nomme *Porto Ghuy*, parce que la mer y est plus tranquille que dans celle de Paraghisi. Il y entra le lendemain, & dans peu de jours il fit l'échange de son sel, mesure pour mesure, contre du Maïz & du bled d'Inde.

Rade de Porto Ghuy.

DE petites pluyes, qui commençoient à tomber par intervalles, lui firent craindre l'arrivée des vents du Sud ou de l'Ouest, qui étoient les seuls qu'il eût à redouter. Mais les Négres l'assûrèrent qu'il ne devoit pas s'allarmer, & lui montrant une montagne pointue qui se nomme *Monte Fradre*, ils lui apprirent que le brouillard dont elle étoit couverte annonçoit toûjours les vents du Nord aussi long-tems qu'elle en seroit enveloppée. Malgré ces assûrances, il s'éleva un orage qui brisa la Barque de Roberts contre les Rochers. Heureusement il étoit alors à terre avec tous ses gens.

La Barqué de Roberts se brise contre les rocs.

SON unique ressource consistoit dans quelques lettres de recommandation qu'il avoit obtenues à Bona-Vista, de l'Evêque de S. Jago & de ses Prêtres. Il en avoit une de l'Evêque pour deux Religieux de S. Antoine. L'Aumônier de ce Prélat, qui étoit le même Prêtre que le Pyrate Russel avoit pris à Saint-Nicolas, lui en avoit donné une aussi pour son Successeur. Avec ce secours il se rendit à la Ville, où il fut si bien reçu, que le Successeur du Prêtre ayant besoin de bois pour élargir le Chœur de son Eglise, lui offrit aussi-tôt dix dollars des débris de sa Barque. Et, pour s'en assûrer la possession, il prononça une excommunication publique contre ceux qui en détourneroient un seul clou. Roberts se trouva plus riche en argent qu'il ne l'avoit été depuis plusieurs années. Mais il fut attaqué d'une fiévre tierce, qui le rendit fort languissant jusqu'à la fin d'Octobre. Les secours qu'il reçut du Prêtre & des Habitans contribuèrent beaucoup moins à sa santé, que l'heureuse nouvelle qu'il reçut enfin de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à Terrafall. Tandis qu'il cherchoit à se procurer un Cheval pour ce voyage, on lui apporta une lettre du Capitaine, dont le nom étoit John Harfoot, qui se trouva heureusement de sa connoissance. Ayant appris des Négres, le nom & les infortunes de Roberts, il s'étoit hâté de lui écrire, pour le presser de se rendre à bord. Leur joye fut extrême de se revoir. Harfoot devoit faire voile à la Barbade. Il tira beaucoup d'avantage des conseils de Roberts pour faire sa cargaison; & partant ensemble, ils s'arrêtèrent quelques jours à Bona-Vista. Ensuite ils passèrent par l'Isle de May, d'où ils allèrent jetter l'ancre à Porto Praya dans celle de S. Jago. Ils y trouvèrent un autre Vaisseau Anglois, qui revenoit des Côtes de Guinée avec sa cargaison d'Esclaves, de cire & de dents d'Eléphans pour Lisbonne. Le nom du Capitaine étoit Moyse Durel, & celui du Vaisseau le ☞ Merry Thougt, [dont les propriétaires étoient Mr. *Lewen*, Marchand de *Londres*, Mr. *Henri Gibs*, Marchand de *Lisbonne*, & le Capitaine lui même.]

Ressource qu'il trouve dans sa disgrace.

Arrivée d'un Vaisseau Anglois commandé par un de ses amis.

Roberts

ROBERTS. 1724. Il rencontre un autre Vaisseau Anglois sur lequel il part pour l'Europe.

Roberts ne balança point à saisir cette occasion pour retourner droit en Europe. Il partit le 15 de Novembre avec Durel, en portant au Nord, dans la vûe de se rendre à *Porto Cidade*. Mais le Bâtiment commençant à faire eau, on fut obligé de relâcher à Sainte Lucie. Quelques autres disgraces, qui lui arrivèrent dans ce Port, le mirent en si mauvais état, que Roberts conseilla au Capitaine de tourner vers la Barbade. Il y avoit à bord cent quatre-vingt Esclaves, un Supercargo Portugais, quelques Officiers de la même Nation, & le Seigneur *Antonio de Barra*, dernier Gouverneur de Cachao. Ce Gentilhomme fit quelques objections contre la Barbade, & représenta particulièrement que ce n'étoit qu'une petite Isle. Roberts lui répondit qu'à la vérité c'étoit une Isle; mais qu'à la réserve d'un Roi, d'un Patriarche, d'un Evêque & d'un Homme noble, il n'y avoit rien à Lisbonne qu'on ne pût trouver dans l'Isle de la Barbade. On se détermina enfin à prendre cette route; mais le Capitaine, pour justifier sa conduite, eut soin de faire signer sa résolution par tous les Officiers Portugais. On arriva dans la Baye de Carlile le 25 Décembre 1724. On y passa quelques semaines, & remettant à la voile pour Lisbonne, on eut la vûe des Côtes du Portugal au commencement du mois de Mars. Roberts trouva au Port de Lisbonne, Alexandre *Baxter*, Commandant d'un Brigantin, qui lui accorda généreusement le passage jusqu'à Londres, où il arriva sur la fin de Juin, avec son fidèle Matelot.

Il est forcé d'aller à la Barbade.

1725. Son arrivée en Portugal & de-là à Londres.

CHAPITRE VI.

Description des Isles du Cap-Verd.

ROBERTS. En divers tems. INTRODUCTION.

IL se trouve assez de Voyageurs qui nous ont donné une courte Description de quelque Isle du Cap-Verd, à laquelle ils ont touché en faisant voile vers le Sud; mais le Capitaine Roberts est le seul qui en ait publié la Description générale. Aussi fera-t'elle le fondement de cet article, en y joignant, suivant notre méthode, les Observations des autres Ecrivains.

ROBERTS, après avoir donné, dans sa Première Partie, l'histoire de ses propres avantures, présente, dit-il, dans la Seconde, le détail de ses Remarques sur la nature, la situation, les productions & les usages des Pays du Cap-Verd. Il distingue deux tems de sa vie, auxquels il rapporte ses lumières: celui du Commerce qu'il a fait dans ces Isles; & le dernier tems, où n'ayant guères d'autre qualité que celle de Voyageur, & même d'Habitant, il a pû satisfaire encore plus soigneusement sa curiosité. Aux remarques qu'il a faites de ses propres yeux, il a joint celles qu'il a pû recueillir du témoignage des Habitans naturels, quand il les a trouvées dignes de son attention & de sa confiance. Car les Peuples de ces Isles ayant quantité de notions confuses que leurs Ancêtres ont apportées de Guinée, [jointes à ce que leurs Prêtres leur ont raconté des plus communes Legendes des Saints,] il s'est dispensé de recueillir toutes ces fables (*a*). IL

☞(*a*) Pour ce qui concerne la fidélité de la Narration de l'Auteur, voici ce qu'il nous apprend

Roberts. En divers tems.

Il s'est attaché particulièrement à tout ce qui concerne le commerce, soit pour la nature des productions, soit pour la commodité des lieux. [Il regrette seulement dans sa Dédicace, de n'avoir pas eu les connoissances nécessaires pour pénétrer dans la nature des Sels, des Minéraux, &c. qu'il avoit une si belle occasion d'éxaminer. D'ailleurs, son dessein n'étant pas de faire imprimer son Voyage, il n'avoit rien écrit que sur quelques chiffons de papier, faute de livres pour le mettre dans un meilleur ordre.] La Carte qu'il a pris la peine de composer appartient proprement à son Ouvrage; c'est-à-dire qu'elle répond à tous les lieux dont il fait la Description. Il en relève beaucoup l'éxactitude (*b*). En effet, comme on a déja vû dans la Relation de son Voyage, qu'il y a peu d'Isles dont il n'ait suivi les Côtes, & qu'il passoit continuellement de l'une à l'autre, on conçoit que sa Carte mérite beaucoup de préférence sur celles qui ont été publiées par des Voyageurs moins instruits, du moins par rapport à la distance mutuelle des Isles, à leur figure & à leur grandeur (*c*). A l'égard du point de leur situation, il peut rester quelque doute; non que Roberts n'ait pris soin de marquer la latitude & même la longitude de chaque Isle à la tête de sa Description; mais on ne voit pas que ces positions ayent été observées, à l'exception de celle de Paraghisi; ou si elles l'ont été, on ne fait pas connoître particulièrement dans quel lieu, ce qui les rend de fort peu d'usage. On peut supposer à la vérité qu'elles ont été prises au milieu de chaque Isle; mais quand cette supposition auroit plus de vrai-semblance, elle ne pourroit regarder que Mayo & S. Philippe, puisque les Côtes Septentrionales des Isles de Sal & de S. Jean, & les Côtes Méridionales de S. Jago, S. Nicolas & S. Antoine, répondent fort bien aux latitudes qui sont marquées dans la Description. La Carte de Roberts ne paroît pas plus sûre pour les longitudes; car si elles s'accordent avec sa Description sur les Côtes Orientales de Sal, de Bona-Vista, de S. Jago & de S. Philippe, les mêmes Côtes sont trop à l'Ouest de quatre minutes pour l'Isle de May, & trop à l'Ouest aussi de vingt minutes pour celle de S. Jean, tandis qu'au contraire celles de S. Nicolas y sont trop peu de vingt-deux minutes, & celles de S. Antoine trop peu aussi de cinquante-trois. Il est donc certain que les latitudes & les longitudes de Roberts ne sont point éxactes, ou que ses Plans ont été gravés avec beaucoup de négligence. On est porté à faire tomber le reproche sur les Graveurs, quand on considère que les contrariétés de la Carte & de la Description pouvoient être accordées facilement.

Observations sur la Carte de Roberts, & sur ses défauts.

Il faut encore observer que, si Roberts a marqué sur les Côtes plusieurs Places qui ne se trouvent pas dans les autres Cartes, en leur reprochant cette omission, il n'a pas laissé d'en omettre quelques-unes [dont il parle dans sa Description,] qui l'exposent à la même censure, telles que *Ribeira Grande* dans l'Isle

prend lui même, pag. 453. de ses Voyages: *je puis assûrer n'avoir rapporté aucune fausseté tant dans ce qui me regarde, que dans ce que j'ai dit des Habitans de ces Isles.*

(*b*) Voyez pag. 453.

(*c*) La Carte du Capitaine Roberts diffère de la nôtre qui se trouve à la pag. 12. du I. Volume, pour la figure & la grandeur de quelques-unes de ces Isles; mais elles s'accordent pour ce qui regarde leur position, excepté celle de *S. Philippe* & de *S. Jean*, ou *Fuego* & *Brava*, qui dans la nôtre gissent du Nord au Sud, & dans la sienne de l'Est à l'Ouest. Nous jugeons, par les fréquens tours qu'il a fait entre ces Isles, que ce doit être leur véritable position.

ROBERTS. En divers tems.

l'Isle de S. Jago, & *S. Domingo Abacou*. Il a négligé aussi de marquer le lieu de chaque Place par un petit cercle, pour en assûrer éxactement la position. Enfin il a tracé rarement la course de son Vaisseau; & s'il l'a fait quelquefois, ce n'est point avec autant d'éxactitude qu'on devoit l'attendre d'un Voyageur si curieux & si attentif.

[C'EST dans la vûe de remédier à tous ces défauts, qu'on a composé une nouvelle Carte, où l'on s'est aidé de la sienne pour corriger les autres, & des autres aussi, pour suppléer à la sienne. Mais il est échapé de donner le nom de Sainte Lucie à S. Vincent, & celui de S. Vincent à Sainte Lucie; erreur de gravûre, dont il suffit que le Lecteur soit averti (*d*).]

(*d*) l'Erreur de gravûre, dont parle le Traducteur, ne se trouve pas dans cette Nouvelle Carte; mais bien dans celle de la pag. 12. du I. Volume, comme on l'a déja observé. R. d. E.

§. I.

Observations générales sur les Isles du Cap-Verd.

Origine de leur nom.

LES Portugais, en découvrant ces Isles, leur donnèrent le nom de *las Ilhas de Cabo-Verde*. Le Cap tire le sien de la verdure perpétuelle dont il est couvert; & les Isles, du Cap vis-à-vis duquel elles sont situées. Cependant elles sont nommées aussi par les Portugais *las Ilhas Verdes*, soit par simple contraction, soit par allusion à l'herbe verte, qu'ils nomment *Sargosso*, dont toutes ces Isles sont environnées. Elle a beaucoup de ressemblance avec le cresson d'eau, & son fruit ressemble à la groseille. La Mer en est couverte depuis le vingtième degré jusqu'au vingt-quatrième. Dans quantité d'endroits elle est si épaisse, qu'elle présente comme un grand nombre d'Isles flotantes, qui sont capables d'arrêter les Vaisseaux lorsque le vent n'est point assez fort pour leur faire surmonter cet obstacle; sans qu'on puisse (*a*) s'imaginer ce qui produit cette verdure dans une partie de l'Océan, qui est à plus de cent cinquante lieuës des Côtes de l'Afrique, & qui n'a pas de fond. Les Hollandois appellent les Isles du Cap-Verd, Isles de Sel, parce qu'il s'y en trouve beaucoup.

Herbe dont la Mer est couverte.

Nombre des Isles du Cap-Verd.

ON en compte dix: *Sal*, *Bona-Vista*, *Mayo*, *S. Jago*, *Fuego*, ou S. Philippe, *Brava*, *S. Nicolas*, *Sainte Lucie*, *S. Vincent* & *S. Antoine*. D'autres en comptent douze, & quelques-uns quatorze; mais ils donnent mal-à-propos le nom d'Isles à quatre Rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés *Ghuny* & *Carnera*, sont au Nord de *Brava*; & les deux autres, nommés *Chaor* & *Branca*, à l'Ouest de S. Nicolas.

Leur position.

LES Isles du Cap-Verd prennent un peu plus de trois degrés du Sud au Nord, avec la même étendue de l'Est à l'Ouest; c'est-à-dire qu'elles sont entre quatorze degrés trente minutes & dix-sept degrés quarante-cinq minutes de latitude. De même leur longitude, de Ferro, est entre quatre & sept degrés. Sal, Bona-Vista & Mayo sont un peu plus à l'Est, du Nord au Sud; S. Jago, Fuego & Brava plus au Sud, de l'Est à l'Ouest: S. Nicolas,

(*a*) Voyages de Mandeslo aux Indes, pag. 271.

las, Sainte Lucie, S. Vincent & S. Antoine plus au Nord-Ouest, sur la même ligne, du Sud-Est au Nord-Ouest. Ovington dit qu'elles s'étendent dans la forme d'un croissant (*b*), dont le côté convexe est tourné vers le Continent d'Afrique. Beckman observe qu'elles présentent une perspective fort agréable à ceux qui les traversent à la voile. Mayo, qui est la plus proche du Cap-Verd, en est éloignée d'environ quatre-vingt-treize (*c*) lieuës, Ouest quart au Nord. La situation de ces Isles est très-favorable pour le rafraîchissement (*d*) des Vaisseaux qui font le voyage de Guinée ou des Indes Orientales, ☞ [& il en va peu dans ces Pays, sans s'y arrêter. La flotte Portugaise du Brésil n'y manque jamais.]

ROBERTS. En divers tems.

Qualité de l'air & du climat.

TOUT le monde convient que l'air des Isles du Cap-Verd est d'une chaleur extrême & fort mal-sain. Sir Richard Hawkins prétend que le climat est un des plus pernicieux à la santé des hommes, qui soit connu dans l'Univers. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ses gens par (*e*) des fiévres malignes & par la dissenterie. Comme il y pleut rarement, la terre y est si brûlante qu'on n'y sçauroit poser le pied dans les lieux où le Soleil fait tomber ses rayons. Le vent du Nord-Est, qui s'y leve un peu avant quatre heures après-midi, apporte ensuite une fraîcheur soudaine dont les effets sont souvent mortels. Aussi les Habitans ont-ils la précaution de (*f*) se couvrir la tête d'un bonnet qui leur descend jusqu'aux épaules, & le corps d'une robe fourrée, ou doublée de coton. Hawkins observe encore que dans ce climat, comme aux Côtes de Guinée & dans tous les Pays chauds, la Lune a beaucoup d'influence sur le corps humain, ☞ & qu'il est par conséquent fort dangereux d'y passer (*g*) la nuit à l'air [ou de laisser seulement une fenêtre ouverte.]

Précaution des Habitans.

Influence de la Lune.

Principales productions des Isles du Cap-Verd.

BECKMAN (*h*) remarque que dans la plûpart des Isles du Cap-Verd, le terroir est pierreux & stérile, sur-tout dans celles de Sal, de Bona-Vista & de Mayo. Sal & Mayo ont un grand nombre de Chevaux Sauvages. Outre les Chevaux, Mayo a quantité de Chèvres, & du sel en si grande abondance, qu'on en pourroit charger, dit-on, plus de deux mille Vaisseaux. Les autres Isles sont beaucoup plus fertiles & produisent du ris, du maïz, du bled d'Inde, des bananes, des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix de cocos, des figues & des melons. On y trouve ☞ aussi du coton & des cannes de sucre; [dont on fait une double récolte.] Les Chèvres y donnent généralement trois au quatre Chevreaux d'une portée, & souvent trois fois dans une année. Les vignes y portent aussi deux fois.

DAMPIERRE observe que les Oiseaux & les Bêtes sont les mêmes dans toutes les Isles du Cap-Verd; mais que plusieurs Isles sont mieux partagées que les autres, de pâturages & d'autres alimens pour certaines espéces d'Animaux. S. Jago par exemple ayant plus de bois & de grains, nourrit un plus grand nombre (*i*) de Volatiles. La principale partie des Bestiaux consiste en Chèvres & en

(*b*) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 40.
(*c*) Voyage à Borneo, pag. 8.
(*d*) Voyage en Afrique & à la Barbade, dans la Collection de Churchill, Volume VI. pag. 188.
(*e*) Avec des tranchées furieuses.
(*f*) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud, pag. 27.
(*g*) *Ibid.* pag. 28.
(*h*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 9.
(*i*) Voyage autour du Monde Vol. III. pag. 25.

ROBERTS. En divers tems.

en Moutons. Les Bœufs & les Vaches y font rares. Mais il s'y trouve un si grand nombre d'Anes, que les Vaisseaux Anglois en font un commerce (k) particulier à la Barbade & dans leurs autres Plantations.

LA richesse des Habitans consiste dans leurs peaux de Chèvres & dans le sel de Bona-Vista, de Mayo & de S. Jago. Barbot rapporte qu'ils préparent excellemment leurs peaux, à la manière du Levant; & Beckman (l) assûre qu'il n'y en a pas de meilleures au monde dans la même espèce. Dapper dit que la Volaille [comme les poules, les grues, les tourterelles, les coqs-d'Inde, les pintades, les cailles, les flamingos,] multiplie admirablement dans toutes les Isles. Ce témoignage est confirmé par Mandeslo, qui prétend que les poules, les Pintades, les Phaisans (m) & les Pigeons y furent apportés par les Portugais. Les Cailles, les Perdrix, les Ramiers & les Poules d'Inde y font à fort bon marché; & les Lapins dans une extrême abondance.

Abondance des Tortues.

ON y prend un si grand nombre de Tortues, que plusieurs Vaisseaux viennent s'en charger tous les ans, & les salent pour les transporter aux Colonies de l'Amérique. Ces animaux prennent les tems de pluye pour faire leurs œufs dans le sable, & les laissent éclore au Soleil. C'est alors que les Habitans leur donnent la chasse, sans autre embarras que de les tourner sur le dos avec des pieux, car elles font si grosses qu'on n'en auroit pas la force avec les mains. La chair des Tortues n'est pas moins en usage dans les Colonies, que la Morue dans (n) tous les Pays de l'Europe.

ATKINS observe que les Portugais, établis aux Isles du Cap-Verd, reçoivent indifféremment tous les Vaisseaux qui s'y arrêtent, & leur vendent à fort bon marché des rafraîchissemens & des provisions. Mais S. Jago est la principale (o) source. Barbot nous apprend que les François du Sénégal & de Gorée envoyent prendre leurs provisions dans cette Isle, lorsqu'ils ressentent la disette dans cette partie de la Nigritie, & qu'ils en tirent des vivres, pour des Esclaves & d'autres richesses. Vers l'an 1593, dans le tems que le Chevalier Hawkins étoit en voyage, ils faisoient un commerce considérable à S. Jago, à Fuego, à Mayo, à Bona-Vista, à Sal & à Brava, où ils venoient continuellement de Guinée & de Bénin. Ils en tiroient des Esclaves, du sucre, du ris, des étoffes de coton, de l'ambre gris, de la civette, des dents d'Elephans, du salpêtre, des pierres de ponce, des éponges, & quelque petite quantité d'or, que les Insulaires tiroient eux-mêmes (p) du Continent.

Commerce des François dans ces Isles.

Les Anglois y achetent des Anes.

SUIVANT le Capitaine Philips, le principal commerce des Isles du Cap-Verd en 1693, consistoit dans le sel de Mayo, que les Vaisseaux Anglois venoient charger pour l'Isle de Terre-Neuve. On y voyoit aussi plusieurs Bâtimens de la même Nation, qui prenoient cette route en allant à leurs Colonies de l'Amérique, pour acheter des Anes & d'autres bestiaux, dont ils trouvoient (q) à se défaire avantageusement à la Barbade. Roberts observe qu'on trouve à S. Jago (r) une pierre singulière dont on verra la Description dans l'article de Mayo.

LE

(k) Ibid. pag. 21.

(l) Voyage de Borneo pag, 10.

(m) *Angl.* les Paons. R. d. E.

(n) Voyez Barbot Description de la Guinée. pag. 539.

(o) Voyage d'Atkins en Guinée fait en 1721. pag. 31.

(p) Hawkins, *ub. sup.* pag. 29.

(q) Voyage de Philips en Afrique, pag. 188.

(r) *Angl.* dans la plûpart de ces Isles. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

LE même Auteur raconte que toutes les Isles du Cap-Verd étoient presque inhabitées lorsqu'elles furent découvertes par (s) les Portugais; mais il ne put apprendre des Habitans, dans quelle année ils virent arriver ces nouveaux Hôtes. Ils se souvenoient seulement d'avoir vû arriver à S. Jago une troupe d'Etrangers qui s'y étoient établis; & qui avoient envoyé diverses Colonies dans les autres Isles. Ces Etablissemens particuliers s'étoient mal soûtenus, parce qu'ayant manqué de vivres, la famine en avoit ruiné plusieurs. La pluye leur avoit manqué long-tems. A peine se souvenoit-on, [en 1723,] dans les Isles de Bona-Vista, de Mayo, & particuliérement dans l'Isle de Sal, d'en avoir vû depuis six ou sept ans (t): Il n'en étoit tombé du moins que dans les Montagnes, où les Habitans racontent que les nuées se rassemblent, & qu'étant beaucoup plus pesantes, elles se fendent, [pour arroser inutilement des lieux stériles & déserts.] Les Isles de Sal, de Bona-Vista & de Mayo, qui sont fort plates, arrêtent d'autant moins les nuées, qu'elles en sont continuellement chassées par le vent; & c'est à cette raison qu'on attribue la sécheresse qui régne dans ces trois Isles.

Maniére dont ces Isles se sont peuplées.

SAL, Sainte Lucie & S. Vincent, trois des plus grandes Isles du Cap-Verd, n'ont aucun (v) Habitant; tandis que les autres sont assez bien peuplées de Négres & de Mulâtres. On en donne une raison qui mérite d'être rapportée. Les premiers Portugais, sur-tout ceux de S. Jago, se procuroient des Négres de Guinée pour le travail de leur Colonie; mais comme la plûpart ne menoient pas une vie fort réguliére, ils se croyoient obligés, en mourant, de donner la liberté à quelques-uns de ces misérables Esclaves, pour expier une partie de leurs déréglemens. Après avoir reçu la liberté, la plûpart ne pensoient qu'à s'éloigner de leurs Tyrans, & passoient dans les Isles voisines, où l'air différant peu de leur climat naturel, ils trouvoient le moyen de s'établir heureusement. Les Portugais voyant leur prospérité, y passérent après eux. Mais le commerce du Portugal déclina bientôt dans cette Partie de l'Afrique, lorsque les autres Nations de l'Europe eurent pénétré dans la Guinée & jusqu'aux Indes Orientales. Alors le nombre des Négres, qui n'avoit pas cessé de se multiplier, devint si supérieur à celui des Blancs, que ceux-ci pour éviter la honte de la soûmission, se retirérent à S. Jago ou en Portugal. Ceux qui restérent dispersés parmi les Négres, n'eurent plus d'autre ressource que de se joindre à eux par des mariages, qui produisirent (x) cette race couleur de cuivre dont toutes les Isles se trouvent peuplées. Le Roi de Portugal observant ce qui s'étoit passé dans l'espace de plusieurs années, donna la plûpart des Isles du Cap-Verd aux Seigneurs de sa Cour, & ne se réserva que celle de S. Jago, à laquelle il a joint dans ces derniers tems, Saint Philippe. Cependant le Gouverneur de S. Jago prend le titre de Gouverneur général de toutes les Isles du Cap-Verd, & de la Côte de Guinée depuis la Riviére du Sénégal jusqu'à Sierra Leona. Les Seigneurs particuliers peuplérent leurs Isles de Vaches, de Chèvres & d'autres Bestiaux. Ils les gouvernoient d'abord

Testament des Portugais.

Origine d'une sorte de Négres.

(s) Voyez ci-dessus les circonstances de leur découverte dans la Relation de Cada Mosto. Ovington dit (pag. 38.) qu'en 1689. il y avoit encore dix Isles sans Habitans; mais c'est une erreur grossiére.

(t) *Angl.* seize ou dix-sept. R. d. E.

(v) Dampierre Vol. I. pag. 70. & Beckman pag. 8. disent que les premiers Habitans furent des Portugais bannis.

(x) Voyages de Roberts, pag. 387. & suiv.

ROBERTS. En divers tems. Gouvernement des Isles du Cap-Verd.

d'abord par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort médiocre, puisque non-seulement le pouvoir de vie & de mort, mais les autres punitions corporelles, appartenoient au Gouverneur de S. Jago. Dans ces derniers tems, on a établi pour toutes les Isles, un Officier nommé *Ovidor*, qui est revêtu de la Jurisdiction civile, & même de l'inspection & du ménagement des revenus de la Couronne; de sorte qu'il ne reste (y) au Gouverneur général que l'administration militaire.

Leurs Fortifications & leur revenu.

LE Port de S. Jago est comme la Douäne Portugaise pour tous les Vaisseaux de cette Nation, qui commercent dans les Parties de la Guinée dépendantes du Portugal. Mais les revenus que la Couronne tire des Isles du Cap-Verd ne sont pas considérables. A la vérité, il lui en coûte peu pour la garde de ces Isles, car il n'y a pas d'autres Fortifications qu'à S. Jago & à S. Philippe. Encore les Ouvrages sont-ils d'une foible défense, excepté ceux de la Ville même de S. Jago, qui ont été construits par les Espagnols tandis que le Portugal étoit sous leur domination. Aussi les Isles du Cap-Verd ne sont-elles défendues (z) que par leur propre Milice, sans le secours d'aucunes Troupes du Roi. Il faut observer que les Habitans de S. Jago & de S. Philippe étant Vassaux immédiats de la Couronne, sont sur un meilleur pied que ceux des autres Isles, qui changent souvent de Propriétaires & de Maîtres, [selon qu'il plaît au Roi.] ☞

Observation sur le nitre des Isles du Cap-Verd.

ROBERTS dit qu'il pourroit s'étendre fort au long sur les Manufactures de coton (a) des Isles du Cap-Verd, & prouver que les Vaisseaux Anglois pourroient s'y fournir à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, des étoffes qui servent au commerce des Esclaves en Guinée; mais qu'il n'oseroit décider en général, si ce seroit à l'avantage de l'Angleterre. Il pourroit, dit-il, s'étendre aussi sur le nitre que plusieurs de ces Isles produisent; mais il croit s'être assez expliqué sur un point qui étoit presqu'inconnu en Europe avant ce qu'il en a publié. A la vérité, continue-t'il, on avoit transporté en Portugal, quelques années auparavant, une quantité considérable de nitre tiré de l'Isle de S. Vincent; & ce commerce avoit été abandonné, sur ce qu'on croyoit avoir découvert que la plus grande partie étoit de la nature du sel marin. Il avoue même qu'en ayant fait l'expérience, il avoit trouvé qu'il s'allumoit difficilement, qu'il ne s'en dissipoit pas un huitième, & que le reste demeuroit fixe comme le sel de mer. Mais il assûre que dans la même Isle, il en a trouvé d'autre, dont il ne reste pas la moitié après l'inflammation, & quelquefois même, pas un quart. Dans l'Isle de S. Jean, il est si volatile & si inflammable qu'il s'évapore entièrement, à l'exception de celui qu'on ramasse près de la Mer. Roberts laisse aux Curieux à trouver la raison de cette différence.

Observations sur les Marées.

IL observe que la Mer, autour des Isles du Cap-Verd, a régulièrement son flux & son reflux dans l'espace de six heures & quelques minutes; que les mortes-marées ont aussi leur cours régulier, excepté lorsqu'il est troublé par les vents incertains, qui sont ici plus fréquens que dans tous les autres lieux du monde. Mais quelque tranquille que le tems puisse être, la Mer y est toûjours plus agitée dans les Bayes vers les pleines Lunes & dans leurs changemens,

(y) Voyages de Roberts, pag. 388.
(z) *Ibid.* pag. 388.
(a) Voyez ses Voyages, pag. 453.

ROBERTS. En divers tems.

changemens, que pendant les Quartiers. L'Auteur a remarqué que, tandis qu'un gros vent soulevoit beaucoup la mer dans le Canal qui sépare S. Philippe & S. Jean, elle étoit fort douce à Furno, qui est une Baye de la dernière de ces deux Isles. Au contraire, vers la pleine Lune ou dans le changement, lorsqu'il régnoit depuis trois ou quatre jours un calme profond dans le Canal & que la mer y étoit aussi tranquille que la Tamise, elle s'élevoit si impétueusement au rivage, qu'à Furno même on ne pouvoit entrer dans une petite Barque sans s'exposer à se voir couvert d'eau.

Autres observations.

LE courant de la Marée est au Nord-Est, & le reflux au Sud-Ouest, à moins qu'il ne soit détourné par les pointes de quelques Isles ou par la forme irrégulière des Côtes. Le flux & le reflux sont également réguliers entre S. Jago & S. Philippe. Ils sont plus violens entre S. Philippe & S. Jean, comme entre S. Jean & les petites Isles qui sont au Nord. Mais les plus impétueuses marées sont entre S. Nicolas & S. Antoine, sur-tout dans l'étroit Canal qui sépare Sainte Lucie de S. Vincent. Roberts compare leur vîtesse à celle des marées de la Tamise (*b*).

Courans périodiques.

IL ajoûte à la variété des vents & aux pointes des Isles, une troisième cause, qui altère le cours naturel des marées; c'est la force des Courans, dont il n'entreprend pas néanmoins de déterminer la qualité ni le nombre. Ce qu'il a pû découvrir de leur qualité, c'est qu'un peu avant la saison des pluyes, qui est au mois de Juin, de Juillet, d'Août & quelque partie de Septembre, les Courans sont au Nord-Est; & qu'alors, à quelque distance des Isles, le flux commence à s'avancer vers les Canaux, & s'y engage avec une impétuosité fort supérieure à celle du reflux. Au contraire, lorsque les Courans portent au Sud-Ouest, ce qui arrive ordinairement vers la fin des pluyes, & quelque tems après, le reflux est plus violent que le flux.

Différence des Saisons & des Vents.

CES Courans dépendent des saisons, qui ne reviennent pas toûjours dans les mêmes tems de l'année, quoique la différence ne soit pas fort grande. On attend la pluye avec les vents du Sud vers la fin de Juin; cependant on ne les a quelquefois qu'au mois de Juillet, ou même vers le milieu du mois d'Août. Le mois de Septembre amene généralement, mais avec beaucoup de variété, des vents impétueux d'Est, de Sud-Est & de Sud-Sud-Est; accompagnés de pluyes. Au mois d'Octobre, ce sont des vents de Sud-Sud-Ouest & de Sud-Ouest. Vers la fin du même mois, ce sont ceux d'Ouest-Nord-Ouest, & de Nord-Ouest, avec des tonnerres, des éclairs, de grosses pluyes, & quelquefois des ouragans d'une grande violence, mais qui durent peu. Dans l'intervalle de ces pluyes, & dans le tems qui les précéde, l'air est serain, & les vents doux & variables; mais c'est encore une propriété de cette saison, qu'un petit vent du Sud souleve plus la Mer qu'un vent impétueux du Nord. Au mois de Novembre, s'il tombe un peu de pluye, elle est généralement suivie d'un vent frais du Nord, qui devient quelquefois fort violent; mais une grosse pluye l'abbat aussi-tôt & rend la Mer fort unie.

APRÈS la saison des pluyes, il est fort ordinaire que le tems se tourne aux brumes, sur-tout pendant le jour; & si les pluyes cessent dès le commencement de Novembre, cette disposition de l'air commence alors & dure souvent jusqu'à

(*b*) Voyez ses Voyages, pag. 454. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

qu'à la fin de Janvier. Dans tout cet intervalle, les vents sont impétueux, Nord, Nord-Nord-Est & Nord-Est quart Nord. Mais au mois de Février, de Mars & d'Avril, ils sont assez constamment Nord-Est quart Nord; &, delà jusqu'au tems des pluyes, presque toûjours Est. A mesure qu'ils deviennent plus Est, ils vont en s'affoiblissant.

Vents Travado & Turnado.

LORSQUE le vent qui amène la pluye souffle, suivant la saison, il dure peu s'il est subit & violent; & les Portugais l'appellent alors *Travado*. Lorsqu'avec beaucoup de violence il est accompagné de tonnerre & d'éclairs, ils le nomment *Turnado*.

§. II.

Isles de Sal & de (a) Bona-Vista.

Position de l'Isle Sal.

ROBERTS place l'Isle de Sal à dix-sept degrés de latitude du Nord, & cinq degrés (*b*) dix-huit minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle n'a ni rocs, ni bancs de sable qui en rendent l'approche difficile. Cependant l'ancrage n'y est pas commode dans la saison des pluyes. La meilleure Rade est celle qui est devant la Ville de Palmera. Elle a l'apparence de deux Bayes, qui sont séparées au milieu par une pointe de Rochers.

Rade de Palmera.

LA situation de cette Rade est au côté Occidental de l'Isle. On la reconnoît facilement à trois Palmistes, dont elle tire son nom, & qu'on a conservés d'autant plus soigneusement, qu'outre l'avantage de servir de marque aux Vaisseaux, ils sont seuls de leur espéce dans toute l'étendue de l'Isle. Un mille au Sud de la Rade, on voit une petite Isle, si couverte de fiente d'Oiseaux qu'elle paroît blanche comme de la neige. Pour entrer dans la Rade, il faut avoir les trois Palmistes [à l'Est quart] au Nord, & s'avancer jusques au Sud-Ouest de la petite Isle. Avec un petit Bâtiment, on peut entrer dans celle des deux Bayes qui est au Nord, sûr d'y pouvoir mouiller par tout sur trois brasses ou trois brasses & demie. Quand on est vers *Rabadijunk*, l'autre Baye paroît fort belle, quoique le fond en soit fort mauvais: mais après avoir passé la pointe de *Morderea*, on peut jetter l'ancre dans toutes les parties de la Baye, qui porte ce nom, & trouver un bon fond sur toute sorte de profondeur. L'Isle a plusieurs autres Bayes, où les petits Vaisseaux peuvent mouiller; mais (*c*) celles-ci sont les principales.

Isle voisine.

Rabadijunk.

Morderea.

Cinq montagnes.

DE cinq montagnes qu'on compte dans l'Isle de Sal, les plus hautes sont celle du Nord & celle de l'Est, qui présentent la forme de deux pains de sucre. Sal étoit autrefois bien fournie de Chèvres, de Vaches & d'Anes; mais vers l'an 1705, peu d'années avant que Roberts y abordât, le défaut de pluye la fit abandonner par tous les Habitans, à l'exception d'un Vieillard qui résolut

(*a*) De Buena Vista, *ou* Bona Vista; les gens de mer ont fait par corruption *Boa-Vista*. R. d. T.

(*b*) Suivant notre Carte elle est à cinq degrés trente minutes du Cap-Verd; de sorte que la différence est ici d'environ douze minutes. Dampierre prétend (Vol. I. pag. 70.) qu'elle est à seize degrés de latitude du Nord, & dix-neuf degrés trente-trois minutes de longitude Ouest du Lézard; ce qui fait environ trois degrés huit minutes plus que Roberts. Il ajoûte qu'elle s'étend du Nord au Sud d'environ huit ou neuf lieuës, & qu'elle n'a pas plus de deux lieuës de largeur.

(*c*) Voyage Dampierre Tom. I. pag. 390.

ROBERTS. En divers tems.

folut d'y mourir ; ce qui arriva affectivement la même année. La sécheresse avoit été si excessive, que la plus grande partie des Bestiaux périrent de soif & de faim. Cependant il tomba un peu de pluye, qui rétablit insensiblement ce qui étoit resté, jusqu'à ce qu'un bizarre événement acheva, deux ou trois ans après, de l'extirper entièrement. Un Bâtiment François, arrivé à Sal pour la pêche des Tortues, fut contraint par le mauvais tems, d'y laisser une trentaine de Négres, qu'il avoit apportés de Saint Antoine pour ce travail. Ces malheureux, ne trouvant aucun autre aliment, vêcurent de Chèvres sauvages, & ne laissèrent qu'un vieux Bouc, qu'ils ne purent prendre dans les montagnes. Ils tuèrent aussi presque toutes les Vaches ; de sorte qu'à la fin ils furent réduits à manger les Anes.

ENVIRON six (d) mois après, un Vaisseau Anglois faisant voile à l'Isle de May, pour y charger du sel, apperçut de la fumée qui s'élevoit de l'Isle de Sal. Comme il n'ignoroit pas qu'elle étoit déserte, il se figura que ce devoit être l'équipage de quelque Vaisseau, qui s'étoit brisé contre cette Isle. Il y envoya sa Chaloupe ; & la compassion lui fit recevoir à bord les trente Négres, qu'il remit à terre dans l'Isle de Saint Antoine. Roberts apprit cet incident d'un des Négres qui avoient eu part à l'avanture.

Bestiaux qui y sont restés.

LES Négres de Saint Nicolas qui accompagnèrent Roberts en 1722, lui dirent qu'il y avoit alors dans l'Isle de Sal neuf Vaches ou Taureaux, avec le seul Bouc dont on a parlé ; mais que le nombre des Anes y étoit encore fort grand, quoique beaucoup moindre qu'avant la sécheresse. [Ils faisoient ce récit, sur le témoignage de leurs propres yeux.]

[DANS le tems que Roberts étoit dans ces Isles, les habitans de Sal n'avoient d'autres Végétaux à manger, qu'une plante qui avoit été semée peu d'années auparavant à *Palmera*, & qui y réussissoit fort bien. On la sème en Octobre & en Novembre, & elle ne pousse qu'au printems. Elle s'attache alors aux Cotoniers (e), qui se trouvent à portée, comme le Houblon fait en Angleterre aux perches qui lui servent d'appui. Cette plante est bonne à manger au mois d'Août (f).]

Usage du coton.

LE coton qui croît aux Isles du Cap-Verd, n'y a jamais été d'un grand usage. Cependant les Habitans de quelques Isles s'en servent pour garnir leurs lits ; [ou s'ils en font des robes, c'est pour s'en servir fort rarement.] L'Auteur observe que c'est le meilleur amadoux qu'il y ait au monde. Le bois de cet arbrisseau jette une flamme éclatante, mais ne dure pas long-tems au feu ; & lorsqu'il est bien sec, il s'enflame par le seul frottement (g).

LES dates de l'Isle de Sal sont aussi bonnes que dans aucun autre Canton de l'Afrique. Mais des trois Palmiers dont on a parlé, il n'y en a qu'un qui porte du fruit.

Eau qui se trouve dans l'Isle.

LA Vallée de Palmera est arrosée par un ruisseau qui se forme dans la saison des pluyes & qui continue de couler un mois après qu'elles sont passées. Mais il se séche alors, & l'Isle se trouve absolument sans eau fraîche. Cependant on a remarqué qu'en creusant la terre un peu au-dessus du Palmier qui porte du fruit, on peut encore s'en procurer jusqu'à Noël (h).

[IL

(d) *Angl.* environ seize mois. R. d. E.

(e) On en trouvera la description dans ce que le Capitaine Dampierre a jugé-à-propos de dire de l'Isle de *Mayo*.

(f) Voyez les Voyages de Roberts pag. 391.

(g) Ibid. pag. 392. 429.

(h) Ibid.

ROBERTS. En divers tems.

[IL y a en abondance des Crabes de terre & des Tortues, comme dans les Indes Occidentales.] Entre plusieurs sortes de Poissons qui abondent sur les Côtes, il y en a un que les Négres appellent *Mear*, de la grandeur d'une Morue, mais plus épais, qui prend le sel comme la Morue. Roberts est persuadé qu'un Vaisseau pourroit en faire plûtôt sa cargaison qu'on ne la fait de Morue dans l'Isle de Terre-Neuve, & qu'elle se vendroit aussi-bien, surtout à Ténérife. Le sel étant si près, l'opération en seroit plus prompte, & se feroit à moins de frais; d'autant plus que les Négres de Saint Antoine & de Saint Nicolas sont d'une adresse extrême pour la pêche & la salaison (*i*).

Poisson nommé Mear. Usage qu'on en pourroit faire.

Ambre gris.

ON trouve plus souvent de l'ambre gris dans l'Isle de Sal que dans toutes les autres Isles. Mais les Chats sauvages, & les Tortues vertes (*k*) en dévorent la plus grande partie. Dampierre raconte que pendant le séjour qu'il y fit en 1683, un certain Coppinger acheta une piéce de faux ambre-gris, couleur de fiente de Pigeon (*l*), mais sans aucune odeur. Un Marchand de Bristol, nommé Read, dit à Roberts qu'il en avoit trouvé une piéce à Fuego, qui surnageoit près de son Vaisseau, & qui étoit de véritable ambre gris [son Maître avoit fait sa fortune par ce moyen.]

On le contrefait. Lieux où il se trouve.

L'AUTEUR remarque qu'il s'en trouve à Nicobar & dans le Golphe de la Floride, mais que les Habitans ont l'art de le contrefaire, & que cette fraude en impose quelquefois aux Marchands. Il ajoûte qu'un Négotiant nommé Hill, homme d'honneur, lui en montra un morceau, d'une beaucoup plus grande piéce, qui avoit été trouvée dans la Baye de Honduras. Elle étoit de couleur foncée, tirant sur le noir, de la dureté du fromage tendre & d'une odeur fort agréable. Roberts, qui avoit beaucoup voyagé, assûre qu'à la réserve des Bermudes, des Isles de Bahama, & de cette Côte d'Afrique, avec les Isles qui sont entre Mozambique & la Mer Rouge, il n'a jamais pû (*m*) vérifier qu'on ait trouvé de l'ambre gris dans d'autres lieux.

Différentes observations sur l'Isle de Sal.

DAPPER dit que l'Isle de Sal est presqu'entiérement couverte de pierres, & qu'elle n'a ni arbres ni plantes, enfin qu'elle ne produit que des Chévres, dont on tue tous les ans un grand nombre pour en prendre seulement la peau. Le Capitaine Cawley, qui étoit à Sal en 1683, n'y trouva pas de fruits ni d'eau douce; mais (*n*) il y vit quantité de Poisson & quelques Chévres fort petites. L'Isle n'avoit alors que cinq Habitans; le Gouverneur, un Mulâtre, deux Capitaines, un Lieutenant, & un Valet pour les servir. Ils étoient tous Négres; mais ils vouloient être appellés Portugais, & c'étoit les choquer que de leur donner un (*o*) autre nom. Seize ans après, le Capitaine Dampierre ne trouva que cinq ou six Hommes dans l'Isle, avec un Gouverneur fort pauvre, qui lui fit un présent de trois ou quatre Chèvres maigres, en l'assûrant que c'étoient les meilleures du Pays. Dampierre lui donna par reconnoissance un habit complet; car il eut pitié de lui en voir un fort déchiré, avec un chapeau qui ne valoit pas un sol. Il acheta de lui vingt boisseaux de sel

(*i*) Ibid. pag. 392.
(*k*) Ibid. pag. 20.
(*l*) *Angl.* de fiente de Brebis. R. d. E.
(*m*) Dampierre, Vol. I. pag. 72.
(*n*) Voyage de Cawley dans les Voyages de Dampierre, Vol. IV. pag. 4.
(*o*) Ce n'est pas qu'ils ne soient noirs, mais ils se vantent que leur sang est mêlé de celui des Portugais.

fel pour quelques autres vieux habits; & voulant le combler de joye, il lui (p) donna un peu de plomb & de poudre à tirer.

ROBERTS. En divers tems.

EN 1689, Le Guat vit dans l'Isle de Sal un Cheval sauvage de couleur baye, d'une belle taille. Il y vit aussi un Chat sauvage, ou un Renard, avec un grand nombre d'Anes & de Chèvres: mais la chair de Chèvre ne flatta pas beaucoup (q) son palais. Le même Auteur observe qu'une multitude d'Oiseaux de mer vint se percher sur ses mâts ou se reposer sur ses ponts, & qu'ils se laissoient prendre à la main; mais que leur chair faisoit un fort mauvais aliment. Dans l'Isle il n'apperçut pas d'autres volatiles que des Moineaux, encore les trouva-t'il moins (r) gros qu'en France. Il ajoûte qu'il avoit apporté des Canaries, une Hirondelle qu'il laissoit sortir de sa cage tous les matins, & qui revenoit fidellement le soir; mais qu'elle fut tuée par accident. Le rivage, continue-t'il, est couvert de Tortues, sur-tout dans la saison de leur ponte. Il en prit deux, dont chacune ne pesoit pas moins de cinq-cens livres. ☞ [Elles avoient l'écaille d'une beauté admirable.] [Le Guat admira aussi plusieurs (s) Coquillages très beaux, qu'il vit sur le rivage.]

Hirondelle privée.

DAMPIERRE, qui étoit à Sal en 1699, observe que l'Isle est fort stérile. On n'y voit pas un arbre, à l'exception de quelques ronces qui se présentent du côté de la Mer. Quoiqu'il n'y eut pas d'herbe, il y vit quelques misérables Chèvres, qui trouvent leur nourriture. Mais il (t) ne put découvrir aucun autre animal, ☞ [quoiqu'il jugeât qu'il devoit y avoir quelques oiseaux sauvages.]

LE Guat remarque, avec Roberts, que la nature y forme elle-même le sel, dans les fentes des rocs, sans autre secours que la chaleur (v) du Soleil. Cawley rend témoignage que de son tems, les Vaisseaux Anglois y venoient souvent charger du sel pour les Indes Occidentales, & que les salines (x) y avoient alors environ deux milles de longueur. Dapper dit que vers la pointe Sud-Est, près d'une Côte sabloneuse, on comptoit de son tems soixante-douze mines de sel (y).

ON ne doit pas oublier dans la Description de l'Isle de Sal, les Oiseaux que les Portugais ont nommés *Flamingos*, & la forme de leurs nids, d'après le Capitaine Dampierre qui avoit vû plusieurs de ces animaux. Ils ont à peu près la figure du Héron; mais ils sont plus (z) gros, & de couleur rougeâtre. Ils se rassemblent en grand nombre, & leur habitation ordinaire est dans les lieux bourbeux où il y a peu d'eau. C'est-là qu'ils bâtissent leurs nids, en ramassant la boue, qu'ils élèvent d'un pied & demi au-dessus de l'humidité. Le pied en est assez large; mais ils vont en diminuant jusqu'au sommet, où la nature apprend aux Flamingos à creuser un trou dans lequel ils déposent leurs œufs. Comme ils ont la jambe fort longue, ils les couvent en tenant le pied

Oiseaux nommés Flamingos; leur forme, leurs nids & leurs propriétés.

(p) Dampierre, Vol. I. pag. 70.
(q) Voyage de Le Guat aux Indes Orientales, pag. 11.
(r) Ibid. pag. 13. & 18.
(s) Ibid. pag. 13.
(t) Dampierre, Vol. I. pag. 70.
(v) Le Guat, *ubi sup.* pag. 13.
(x) Cawley & Dampierre disent ici la même chose. Ce dernier dit que l'Isle est pleine de marais salans. Vol. I. pag. 7. & Vol. IV. pag. 4.
(y) *Angl.* soixante-douze Marais Salans. R. d. E.
(z) Mandelslo dit que ces oiseaux ont le corps blanc & les ailes d'un rouge presque de feu, & qu'ils sont de la grosseur des Cygnes. Voyez ses Voyages, pag. 271. d'autres disent qu'ils sont gros comme une Oye.

ROBERTS. En divers tems.

pied sur la terre & le croupion sur le nid. Ils ne font jamais plus de deux œufs; mais il est rare qu'ils en fassent moins. Les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grosseur. En récompense, ils courent avec une vîtesse singulière. Cependant l'Auteur en prit quelques-uns; & n'ayant pas manqué de faire l'essai de leur chair, il la trouva d'un fort bon goût, quoique maigre & fort noire. Ils ont la langue fort grosse, & vers la racine un peloton de graisse qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de Flamingos seroit, suivant Dampierre, un mets digne de la table des Rois. La couleur des petits est d'abord un gris clair, qui s'obscurcit à mesure que leurs aîles croissent: mais il leur faut dix ou onze mois pour arriver à la perfection de leur couleur & de leur taille. Ces Oiseaux se laissent approcher difficilement. Dampierre & deux autres Chasseurs, s'étant placés le soir près du lieu de leur retraite, les surprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuèrent quatorze de leurs trois coups. Ils se tiennent ordinairement sur leurs jambes, l'un contre l'autre, sur une seule ligne, excepté lorsqu'ils mangent. Dans cette situation, il n'y a personne, qui, à la distance d'un demi-mille, ne les prît pour un mur de brique (*a*), parce qu'ils en ont exactement la couleur.

Description de l'Isle de Bona-Vista.

II. L'ISLE de *Buena-Vista*, *Bona-Vista*, *Boa-Vista*, ou *Bona-Vist*, a reçu ce nom des Portugais, parce qu'elle est la première des Isles du Cap-Verd (*b*) qu'ils ayent découverte. Elle est à seize degrés dix minutes de latitude du Nord, & cinq degrés quatorze minutes de longitude, Ouest du Cap. Sa longueur (*c*) du Sud-Est au Nord-Ouest est de huit lieuës; & sa largeur, du Nord-Est au Sud-Ouest, d'environ quinze milles.

Ancienne abondance à Bona-Vista.

IL y a trente ou quarante ans, que de toutes les Isles du Cap-Verd, Bona-Vista passoit pour la plus abondante en Vaches, en Chèvres, en Porcs, en Chevaux, en Anes, en Maïz, en Courges, en Melons d'eau & en Patates. Roberts, sur le témoignage désintéressé d'un vieux Négre, hazarde ici une Histoire qui lui paroît incroyable à lui-même. Un Gouverneur de Bona-Vista, dit-il, entre plusieurs présens qu'il crut devoir au Capitaine d'un Vaisseau Anglois qui avoit chargé du sel dans son Isle, lui envoya une Patate si grosse, que deux Hommes furent obligés de la lier d'une corde (*d*) & de la porter avec un pieu sur leurs épaules, comme les Brasseurs portent un baril de bierre. Mais en 1722, il n'y croissoit plus de Patates (*e*) ni presque aucune autre plante. Les Vaches mêmes y ont été détruites, à la réserve de trente ou quarante qui appartiennent au Gouverneur (*f*). Cependant Roberts y vit apporter par le Capitaine Manuel Domingo un jeune Taureau, qui produisit en peu de tems sept Veaux ou Genisses (*g*).

LA plûpart des Habitans nourrissent des Chèvres, dont le lait fait leur principal aliment, avec le Poisson & les Tortues. Pour les autres provisions, leur plus grande ressource est dans l'arrivée des Vaisseaux Anglois qui viennent

(*a*) Dampierre, Vol. I. pag. 70.

(*b*) Ce sont les Anglois, qui l'appellent *Bona-Vist*. Le Docteur *Fryer* prétend que ce nom lui vient de quatre collines qui forment une belle perspective pour ceux qui en approchent. Voyez ses Voyages, pag. 5.

(*c*) Voyages de Roberts, pag. 393.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Ibid.* pag. 394.

(*f*) *Angl.* Appartiennent au propriétaire de l'Isle, R. d. E.

(*g*) Barbot parle d'une sorte d'Anes roux, d'une grande taille, que les François & les Hollandois achetent à Bona-Vista pour leurs Plantations. Descript. de la Guinée, pag. 538.

viennent charger du sel, & qui employent les Insulaires au travail. Ils sont payés en biscuit, en farine, en vieux habits, &c. On leur donne aussi de la soye crue, dont ils se servent (b) pour orner leurs chemises, leurs bonnets, & la coeffure de leurs femmes. Les Hommes sont généralement vêtus à la manière de l'Europe, soit parce qu'ils n'ont guères d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, ou parce qu'ils ont appris à tailler leurs étoffes de coton d'après ces modéles. Les femmes, c'est-à-dire, celles qui sont habillées, portent des jupes de coton, liées d'une ceinture. Leurs chemises sont faites comme celles des Hommes, mais si courtes qu'elles ne leur passent guères l'estomac. Leurs mouchoirs de cou sont brodés à l'aiguille, de différentes figures de soye, sur-tout ceux des jeunes filles & des veuves, qui ont toutes l'humeur fort vive & fort enjouée. Les pauvres, & les vieilles n'employent que du coton bleu pour ces ornemens. Sur la chemise, elles ont toutes une sorte de camisole, avec des manches qui se boutonnent. Elle n'a pas plus de quatre pouces par devant; mais elle se ferme sous le sein, qu'elle sert à soûtenir. Sur cette camisole, elles portent une mante de coton, qui est toûjours bleue pour les femmes mariées, & qui passe pour d'autant plus riche que le bleu en est plus foncé. Mais les jeunes filles la portent indifféremment blanche ou bleue, rayée ou d'une seule couleur. Il y a peu de femmes qui portent des souliers & des bas; encore n'est-ce que les jours de fête; mais les hommes ont l'usage de ces deux chaussures. Dans toute l'Isle, Roberts n'en vit pas trois qui eussent les jambes & les pieds nuds.

Roberts. En divers tems.

Payement des Négres pour leur travail.

Leurs habits pour les deux séxes.

Cette Description de leurs habits ne regarde néanmoins que les jours de fête; car, dans tous les autres tems, les deux séxes vont presque nuds. Les femmes n'ont qu'un léger morceau d'étoffe de coton, autour de la ceinture, qui leur tombe jusqu'aux genoux; & les hommes une sorte de hautes-chausses, à laquelle on n'éxige même que la grandeur nécessaire pour sauver la bien-séance. Quelques-uns, faute de hautes-chausses, portent à la ceinture de vieux lambeaux d'habits; & leur paresse est telle qu'ils ne prendroient point une aiguille pour raccommoder le meilleur habit du monde.

Leur paresse.

Le même vice leur fait négliger le coton, quoique leur Isle en produise plus que toutes les autres ensemble. Ils attendent, pour en ramasser, qu'il leur soit arrivé quelque Vaisseau qui leur en demande, & leurs femmes ne pensent à le filer que lorsqu'elles en ont besoin. Aussi quand la saison de le recueillir est passée, on n'en trouveroit pas cent livres dans l'Isle entière. Cependant Roberts assûre qu'elle en fourniroit aisément, chaque année, la cargaison d'un grand Vaisseau. Il remarque même que dans quelques années où toutes les autres Isles en ont manqué, celle de Bona-Vista en a toûjours produit abondamment. C'est sur cette observation qu'il propose d'en faire un commerce dans la Guinée. Il voudroit qu'on le mît en *Barrafouls*, dont il prétend qu'en fort peu de tems on pourroit faire un ou deux mille, qui ne reviendroient qu'à six ou huit sols piéce. Le Barrafoul est d'environ cinq pieds & demi de longueur, sur quatre de largeur, mesure Angloise. Avec cette quantité, dit Roberts, on achéteroit cent Esclaves, & quelquefois la

Autres effets du même vice.

Projet d'un commerce de coton.

(b) Voyages de Roberts. pag. 394.

ROBERTS. En divers tems.

la moitié plus, dans tous les endroits de la Guinée où le coton se vend bien.

BONA-Vista produit de fort bon sel. L'Auteur en fit une cargaison dans le cours de l'année 1724, pendant la saison des pluyes, c'est-à-dire dans un tems où le rivage de la Rade étoit si humide & si glissant que les Anes avoient beaucoup de peine à le transporter à bord. La pluye ayant fondu le sel dans les mines, les Négres que Roberts mit au travail trouvèrent le moyen de le congeler dans l'espace de trois semaines & d'en faire sa provision (i).

Bona-Vista produit de l'Indigo.

L'Isle produit aussi de l'Indigo, qui croît naturellement comme le coton, sans autre peine pour les Habitans que celle de le cueillir. Malheureusement ils n'ont pas l'art de séparer la teinture, ou de faire comme aux Indes Occidentales, ce qu'on appelle la pierre bleue. Ils se contentent de prendre les fueilles vertes & de les broyer dans des mortiers de bois, faute de moulins. Ils en forment ainsi une espéce de bouillie, dont ils composent des tourteaux ronds, qu'ils font sécher pour leur usage.

Expérience inutile de l'Auteur.

L'AUTEUR est persuadé que dans cet état même, l'Indigo de Bona-Vista mériteroit d'être transporté en Angleterre. Il prit la peine d'y en apporter cinq ou six tourteaux, pour essayer s'il pourroit les rendre utiles au commerce. Il les mit entre les mains d'un Négotiant. Mais on manqua d'art & de méthode pour cette expérience. Roberts ignoroit lui-même comment il falloit s'y prendre, pour en tirer la teinture. Il apprit dans la suite, de quelques Habitans de Saint Nicolas, que cette opération peut se faire par le moyen d'une lescive. Mais il s'imagine qu'il y a des voyes plus sûres, qu'il exhorte les Anglois à tenter (k).

Pierre végétable.

LA Pierre végétable (l) est plus commune à Bona-Vista que dans les autres Isles. Elle sort en tiges, comme la tête d'un choux-fleur, ou comme le corail; mais elle est plus poreuse que le corail, & d'une couleur grisâtre, [assez semblable aux Coquillages pétrifiés.] On trouve aussi de l'ambre gris autour de Bona-Vista. Qu'on se garde seulement de l'artifice des Insulaires, qui ont trouvé le secret de l'altérer ou de le contrefaire, avec une sorte de gelée ou d'excrément que la mer jette sur leurs Côtes (m).

BONA-VISTA le céde à l'Isle de Sal pour le Poisson, excepté contre un Roc, qu'on a nommé *John Letton*, où il n'est ni moins bon, ni moins abondant qu'à Sal. Cependant il manque si peu dans les autres lieux, que d'un seul coup de filet, Roberts prit un jour cinquante-six Mulets, & quantité d'autres Poissons (n).

Deux Rades dans l'Isle de Bona-Vista.

Rade Angloise.

LA terre de l'Isle est basse dans sa plus grande partie, mais elle a des montagnes de rochers & des collines de sable. La Côte de l'Est & celle de la pointe Sud-Est, en tournant vers le Sud jusqu'à la Rade Angloise, ne sont composées que de sable blanc mêlé de quelques rocs noirs. Il y a deux Rades fréquentées par les Vaisseaux. La plus célèbre est la Rade Angloise, qui est au Sud de la petite Isle. Elle est belle & spacieuse, mais elle a quantité de petites Basses pierreuses, qui sortent du rivage du Nord. Cependant on y peut mouiller de tous

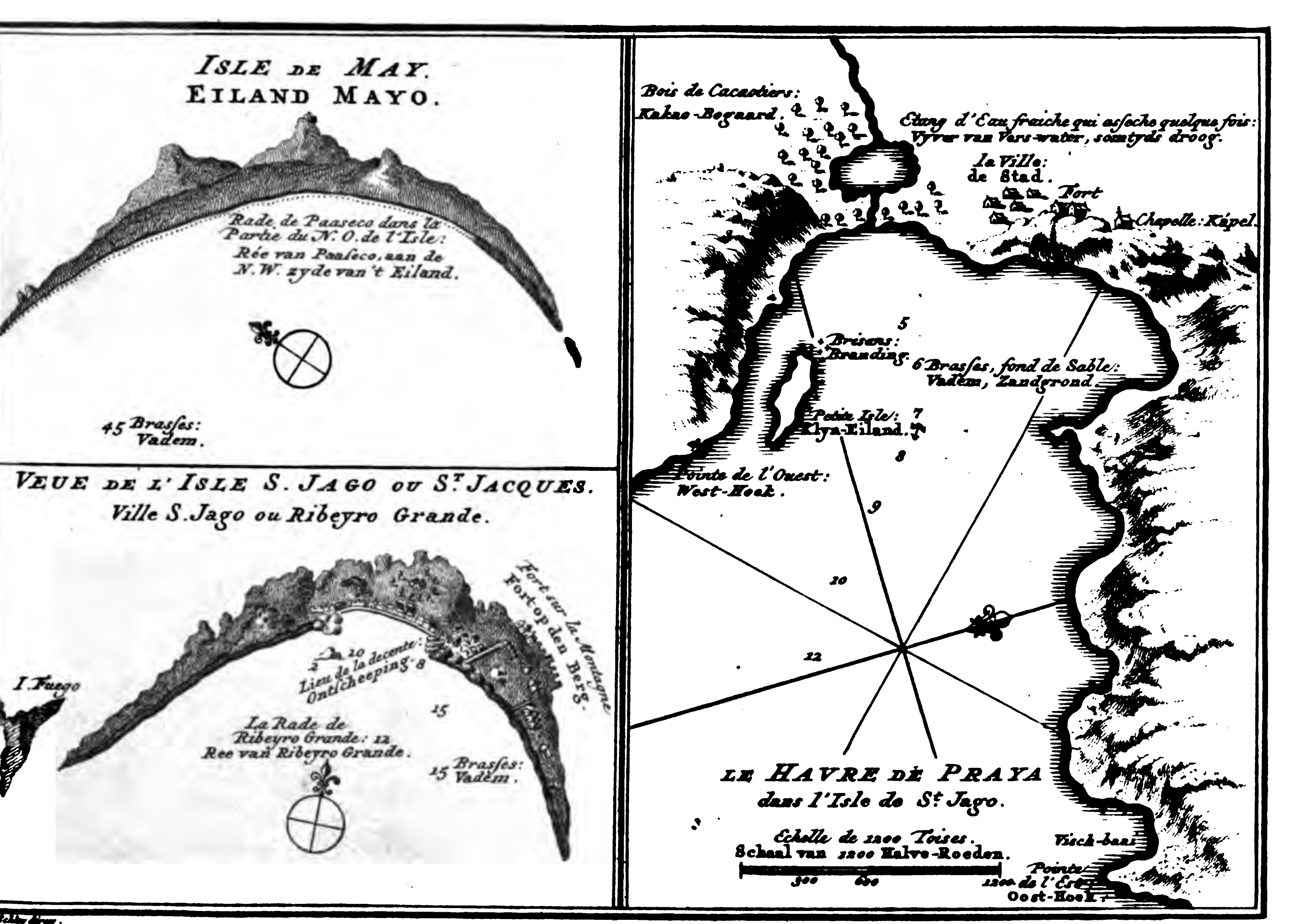
(i) Voyez le Voyage de Roberts, pag. 337. C'est plus qu'on n'en pourroit faire à Mayo, comme on le verra ci-dessous.

(k) Voyages de Roberts, pag. 397.

(l) Voyages de Roberts, pag. 402.

(m) *Ibid.*

(n) *Ibid.*



J. V. Schley direx.
GEZIGT van 't EILAND ST. JAGO, en de Stad ST. JAGO, of RIBEYRO GRANDE.

HAVEN van PRAYA, in 't EILAND ST. JAGO.

tous côtés sur un fond de treize brasses jusqu'à quatre, pourvû qu'on évite de s'engager dans les Basses. A la distance d'un mille de la pointe Sud de la petite Isle, on trouve un Rocher, qui s'étend plus d'un mille au Sud-Ouest, & qui est fort escarpé du côté même de l'Isle, quoiqu'il soit environné de Basses de tous les autres côtés. Entre l'Isle & ce Rocher, le canal est fort libre. On ne trouve jamais moins de neuf brasses de fond contre le roc; mais à mesure qu'on avance vers l'Isle, le fond se charge par degrés jusqu'à cinq brasses; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse jetter l'ancre en sureté. Cependant le meilleur ancrage est dans l'endroit où la pointe Sud de la petite Isle commence à se présenter au Nord-Ouest (*o*).

ROBERTS. En divers tems.

L'AUTRE Rade a pris le nom de Baye ou de Rade Portugaise. Sans être aussi bonne & aussi commode pour le débarquement que la première, elle a l'avantage d'être plus proche de la Ville. D'ailleurs elle n'a rien de nuisible aux Vaisseaux que son rivage, sur-tout lorsqu'on est au Sud des Basses de *Kalyete Saint-Georges*, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la pointe Sud-Est. Le Roc de Jean Letton est situé à cinq lieuës au Sud-Ouest de Kalyete Saint Georges. Dans le beau tems on peut voir Bona-Vista de ce roc. Sa pointe Nord s'élève au-dessus de l'eau, de la grosseur d'un Bâtiment de deux ou trois cens tonneaux. Du même côté, il est fort escarpé; mais il s'étend à l'Ouest-Sud-Ouest & à l'Est-Nord-Est d'environ une demi-lieuë. Roberts passa sur sa pointe Ouest-Sud-Ouest sans cesser d'avoir dix brasses. Il découvrit clairement le fond, qui lui parut couvert d'une prodigieuse quantité de Poissons. Après l'avoir passé, il jetta l'ancre dans une eau fort claire, où il fit une pêche si abondante, qu'il fut obligé d'en rendre une partie à la Mer. Il vit alors les flots se briser assez impétueusement contre le roc, mais il l'avoit passé dans la haute marée (*p*).

Rade Portugaise.

Roc de Jean Letton.

☩ IL observe [avec complaisance] que les Habitans de Bona-Vista aiment naturellement les Anglois, & sçavent tous quelques mots de leur langue. Les femmes mêmes font tous leurs efforts pour l'entendre. Le Gouverneur, qui se nommoit *Signor Pedro Letton*, étoit un homme d'honneur; & le Capitaine Manuel Domingo, avec la même probité, parut à Roberts un des plus nobles & des plus sensibles caractères qu'il eût jamais trouvé parmi les Négres. ☩ Il sçavoit lire en François & en Anglois. Il avoit [plusieurs Livres, entre lesquels Roberts vit] une Bible françoise (*q*).

Les Insulaires aiment les Anglois.

L'ISLE de Bona-Vista appartenoit au vieux Marquis das Minhas; mais depuis sa mort, le Roi de (*r*) Portugal l'a donnée à d'autres Seigneurs.

(*o*) *Ibid.*
(*p*) *Ibid.* pag. 399.
(*q*) *Ibid.* pag. 400.
(*r*) *Ibid.* pag. 394.

§. III.

Isles Mayo (*a*) ou *de May*.

CETTE Isle, suivant Roberts, est située à quinze degrés douze minutes de latitude du Nord, & cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude Ouest du Cap-Verd. Elle est à quatorze lieuës, Sud quart à l'Ouest de Bona-Vista.

Position de l'Isle de May.

(*a*) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut découverte au mois de May.

ROBERTS. En divers tems.

ta. La plus grande partie de sa terre est basse, mais elle est distinguée par trois montagnes, dont la plus Orientale & la plus haute se nomme *Pinosa*. La plus Septentrionale porte le nom de *Saint Antonio*.

Sa distance de Saint-Nicolas.

DAMPIERRE (*b*) dit que l'Isle de May est éloignée d'environ quarante milles, Est quart-Sud-Est, de celle de S. Nicolas; que sa circonférence est d'environ sept lieuës; que sa forme est ronde, avec quantité de pointes de rocs qui s'avancent d'un mille, ou plus, dans la Mer. Il observe, à l'occasion de ces pointes, qu'en faisant voile autour de l'Isle, on voit l'eau qui s'y brise & qui semble avertir du danger. Il fit ainsi le circuit des deux tiers de l'Isle de May en 1699, sans y découvrir d'autres obstacles à la Navigation. Cependant, quelques Ecrivains prétendent qu'au Nord & au Nord-Nord-Ouest de l'Isle, il y a des Basses dangereuses qui s'étendent assez loin dans la Mer. Ce témoignage est confirmé par le Capitaine Roberts, qui représente la partie du Nord comme remplie de Rocs & de Basses [dont quelques-uns s'étendent assez avant dans la Mer.] Le plus redoutable de ces écueils est une chaîne de rochers qui s'étend de la longueur d'une lieuë, & que le reflux laisse à sec dans plusieurs endroits. Mais entre cette chaîne & le rivage, il y a un Canal où les Bâtimens trouvent assez d'eau pour leur passage, quoiqu'il ne soit pas sans danger pour ceux qui ne le connoissent pas parfaitement (*c*).

Ecueils au Nord de l'Isle.

Sa sécheresse & sa stérilité.

TOUTE l'Isle est fort séche, & généralement si stérile, que dans les meilleurs Cantons la terre est fort mauvaise. C'est une sorte de sable, ou de pierre calcinée, sans aucune apparence d'eau qui puisse l'humecter, excepté dans la saison des pluyes, qui s'écoulent aussi rapidement qu'elles tombent. Cependant on trouve au centre de l'Isle une source, dont il se forme un petit (*d*) ruisseau, qui prend son cours dans une vallée entre deux collines. Mais elle suffit si peu pour la provision des Vaisseaux, que ceux qui viennent charger du sel dans l'Isle de May, sont obligés de toucher à S. Jago pour faire de l'eau. D'ailleurs ce ruisseau est éloigné de la Baye. On trouve seulement à un demi-mille du rivage, un petit puits d'eau fraîche, qui sert à désaltérer les Anes (*e*).

Bestiaux qu'elle nourrit.

QUOIQUE l'Isle de May n'ait pas moins souffert de la sécheresse que Sal & Bona-Vista, il s'y trouve un plus grand nombre de Vaches, qui passent même pour les plus grasses & les meilleures de toutes ces Isles. La plûpart des Négres y nourrissent aussi des Chèvres. Mais il y a moins de Poisson qu'à Bona-Vista. (*f*) Les Tortues n'y sont pas plus abondantes. Dampierre rend témoignage qu'il y a vû quantité de Bœufs, de Vaches & de Chèvres, mais fort peu d'Oiseaux. On y voit du bled, des Yams, des Patates & quelques Lataniers. En 1683, lorsque (*g*) Dampierre y fit quelque séjour, les Bœufs, les Chèvres & les Anes y étoient en plus grand nombre que dans toutes les autres Isles; mais lorsqu'il y retourna, quinze ans après, les Pyrates avoient ravagé l'Isle, diminué l'abondance des Bestiaux, & détruit même une partie des Habitans.

LES principaux fruits de l'Isle de May sont les figues & les melons d'eau; mais

(*b*) Dampierre met l'Isle de May à 15 degrés, Vol. I. pag. 75.
(*c*) Roberts, pag. 400.
(*d*) Dampierre, *ibid*, pag. 16.
(*e*) *Ibid* pag. 21.
(*f*) Roberts, pag. 401.
(*g*) Dampierre, Vol. I. pag. 75.

ROBERTS. En divers tems.

mais Dapper dit que les figuiers y ont si peu d'écorce, que le fruit en devient fort insipide. Les Négres s'y nourrissent de Pompions, & d'une sorte de légume, semblable aux féves, qu'ils nomment (h) *Callavance*. Ils ont aussi quelques arbres dans l'intérieur de l'Isle, mais on n'en apperçoit point vers les Côtes, à la réserve de quelques (i) buissons dispersés qui se présentent sur le dos des Collines. Entre les Végétaux, on compte la pierre dont on a vû la description dans l'article de Bona-Vista (k).

Ses fruits & ses légumes.

Coton de l'Isle de May.

Le Coton est beaucoup moins abondant à May qu'à Bona-Vista, mais les Insulaires en auroient plus qu'ils n'en ont besoin pour leur usage, s'ils n'étoient pas atteints du même vice (l) que leurs voisins. Dampierre dit qu'il en a vû quelques arbrisseaux près du rivage; mais qu'il s'en trouve davantage au milieu de l'Isle, où les Insulaires ont (m) leurs habitations. On y voit aussi une sorte de soye de coton, qui croît sur les Côteaux (n) sabloneux des Salines, sur un arbrisseau fort tendre, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une ☞ cosse de la grosseur d'une pomme [mais plus longue.] Lorsqu'elle est parvenue à sa maturité, la cosse s'ouvre d'elle-même & se partage insensiblement en quatre quartiers. Cette soye n'est pas plus précieuse que l'autre, & ne sert qu'à couvrir des oreillers (o) & d'autres coussins. L'Auteur ayant mis quelques-unes de ces cosses dans une armoire avant qu'elles fussent tout-à-fait mûres, fut surpris de les voir s'ouvrir & jetter leur coton en deux ou trois jours. Il en lia d'autres, assez fort pour les empêcher de s'ouvrir; mais les ayant un peu desserrées quelques jours après, le coton se fit un passage pour en sortir par degrés, comme la poulpe sort d'une pomme qu'on fait rôtir. Dampierre trouva, dans la suite, du coton de la même espèce à Timor (p), aux Indes Orientales, où le tems de sa maturité est le mois de Novembre. Il n'en n'a vû dans aucun autre lieu (q).

Soye de coton & ses propriétés.

Oiseaux de diverses espèces.

Pintades, où Poules de Guinée.

Le même Auteur assûre qu'il y a plusieurs sortes de petits & de grands Oiseaux dans l'Isle de May; tels que des Pigeons, des Tourterelles, des ☞ *Miniotes* qui sont de la grosseur du Corbeau & de couleur grise; [mais bons à manger] des *Crusias*, autre sorte d'oiseaux gris, de la grosseur du Corbeau, qui ne paroissent que pendant la nuit; & qui servent de reméde contre la *Consomption*, mais qu'on ne mange que dans cette maladie; des *Rabekes*, espèce de Hérons gris, qui sont une bonne nourriture; des *Corlues*; des Poules de Guinée, que nous nommons Pintades, d'après les Portugais qui les ont nommées *Galinhas Pintadas*. Elles sont de la même nature que les Perdrix, mais plus grosses que les Poules d'Angleterre, avec de longues jambes qui leur servent à courir assez vîte, & de courtes aîles qui ne leur permettent pas de voler bien loin. Elles sont si fortes qu'un homme auroit peine à les tenir. Leur bec est épais, ☞ mais tranchant; [leurs jambes longues;] leur col long & mince, & leur tête fort petite pour la grosseur du corps. Le mâle a sur la tête une sorte de petite crête, de la couleur d'une noix séche, & fort dure. Des deux côtés, on

(h) Dampierre. Vol. III. pag. 17.
(i) *Ibid.* pag. 16.
(k) Roberts, pag. 422.
(l) Voyez l'article précédent. pag. 157.
(m) Dampierre, Vol. III. pag. 16.
(n) Sur les mêmes Côteaux il croît une plante qui serpente sur la terre comme la vigne, avec de larges feuilles. C'est peut-être la Patate d'Espagne.
(o) Dampierre en trouva de deux sortes au Brésil, Vol. I. pag. 164.
(p) Voyez ci-dessus.
(q) Dampierre, Vol. III. pag. 15.

ROBERTS. En divers tems.

on lui voit une eſpèce d'oreille ou d'oüye rouge. Mais la Poule n'a aucun de ces ornemens. Le plumage des Pintades eſt tacheté fort régulièrement de gris clair & foncé. Elles ſe nourriſſent de vers, ou de Cigales, qui ſont en abondance, dans l'Iſle de May. Leur chair eſt douce, tendre & fort agréable. Les unes l'ont blanche; d'autres, noire; mais les deux eſpèces ſont également bonnes. Les Habitans n'employent que des chiens [dont ils ont un grand nombre] pour les prendre; & cette chaſſe eſt d'autant plus aiſée, qu'outre la peſanteur de leur vol, elles ſont ordinairement deux ou trois cens dans une ſeule bande. Si on les prend jeunes, elles s'apprivoiſent autant que les Poules (r).

Poiſſons.

QUOIQUE le Poiſſon ne ſoit pas dans la même abondance à May qu'à Bona-Viſta, le Dauphin, la Bonite, le Muller, le *Snapper*, le Poiſſon d'argent, &c. ne manquent pas dans la Baye. L'Auteur obſerve même que la Mer a peu de lieux plus favorables pour le Filet. D'un ſeul coup, il amena un jour au rivage ſix douzaines de grands Poiſſons, la plûpart d'un pied & demi ou deux pieds de longueur. Il s'y trouve auſſi des Tortues (s); & chaque jour on y voit (t) paroître quelques petites Baleines.

Pêche d'Atkins.

ATKINS raconte qu'étant dans l'Iſle de May, en 1721, il prit à la ligne, des Brêmes, que les Portugais nomment *Porgas*, des *Sauteurs*, des *Groupes*, un *Roc-Fish*, & pluſieurs de ceux qu'on nomme *Juifs*. Le *Roc-Fish* eſt épais, court, d'un jaune foncé ſous le ventre, aux oüyes & à la gueule. Le *Juif* a la gueule double. Celle d'en haut ne lui ſert pas pour avaller; mais elle eſt remplie de petits Canaux qui pompent l'air. Il a les nageoires de la Morue, & ſa chair eſt excellente (v), [auſſi-bien que celle des autres eſpèces.]

DAMPIERRE remarque qu'aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, il vient ſur les Côtes de l'Iſle de May une eſpéce ſingulière de petites Tortues de Mer pour y faire leurs œufs; mais elles n'ont pas la chair ſi bonne que celle des Indes Occidentales. On doit obſerver que dans les latitudes du Nord comme dans celles du Sud, les Tortues font leurs œufs dans la ſaiſon de la pluye (x), quoiqu'il ſemble que tombant avec tant d'impétuoſité & d'abondance elle ne dût être propre qu'à les corrompre. Mais quelque violente que ſoit la pluye, elle ſe perd auſſi-tôt dans le ſable, fort au-deſſous ſans doute des œufs que les Tortues y enſeveliſſent; où, ſi elle ne va point au-delà, le Soleil qui vient l'échauffer, ne la rend que plus propre (y) à les faire éclore (z).

Remarque ſur la ponte des Tortues.

Chair & peaux de Chèvres.

L'INDIGO & l'ambre gris ne ſont pas inconnus dans l'Iſle de May, quoique l'un & l'autre y ſoient rares. Barbot nous apprend que les Inſulaires ſalent la chair des Chèvres & la tranſportent dans des tonneaux. Ils préparent les peaux avec beaucoup de propreté [comme on fait en Turquie.] Dapper aſſûre qu'ils en vendent tous les ans plus de cinq mille (a).

MAIS

(r) Roberts, pag. 402.
(s) *Angl.* des Marſouins. R. d. E.
(t) Dampierre, *ibid.* pag. 17.
(v) Atkins Voyage en Guinée. pag. 32.
(x) Dampierre, Vol. I. pag. 75. a toûjours obſervé la même choſe, non-ſeulement pour les Tortues, mais encore pour les Crocodiles, les Alligators, les Guanos, & tous les autres Amphibies qui font des œufs.
(y) Dampierre, Vol. III. pag. 19.
(z) *Angl.* la pluye s'imbibe auſſi-tôt dans le ſable, & ne pénétre, peut-être, pas juſques aux œufs, ne ſervant ainſi qu'à concentrer la chaleur, dans le ſable. R. d. E.
(a) Roberts, pag. 402.

MAIS leur principale richesse est le Sel. L'Isle de May est la plus célèbre de celles du Cap-Verd pour cette utile Marchandise, dont les Anglois viennent charger annuellement plusieurs Vaisseaux (*b*). Le tems de leur cargaison est ordinairement l'Eté. Dampierre dit que malgré la difficulté de l'abordage, l'Isle de May est extrêmement fréquentée pour le Sel (*c*). En 1699, il ne lui fallut que six jours pour en ramasser quatre-vingt tonneaux (*d*) & dans le même tems, il vit arriver dans la Rade plusieurs Bâtimens, qui venoient faire la même cargaison pour Terre-neuve, où Barbot assûre que les Anglois en font un grand commerce. Le même Auteur ajoûte que l'Isle de May pourroit en fournir tous les ans la cargaison de mille Vaisseaux.

ROBERTS. En divers tems. Richesses de l'Isle de May en Sel.

DAMPIERRE a décrit la manière de faire & de charger le Sel, avec un détail plus éxact qu'on ne le trouve dans aucun autre Voyageur. A l'Ouest, c'est-à-dire dans la partie de l'Isle où la Rade est située (*e*), la nature a formé une grande Baye sabloneuse qui est traversée par un banc de sable, large seulement d'environ quarante pas, mais long de deux ou trois milles. Entre ce banc, & les Collines qui lui répondent sur la Côte, on voit une Saline, ou un étang de Sel, d'environ deux milles de longueur, sur un demi-mille de largeur. La moitié de cet espace est presque toûjours à sec, mais la partie qui est au Nord ne manque jamais d'eau. C'est dans cette dernière partie que depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de May, c'est-à-dire dans toute la saison de la sécheresse, on trouve toûjours du Sel. L'eau dont il se forme est amenée de la Mer, par de petits aqueducs pratiqués (*f*) dans le banc de sable. Cette opération ne se fait qu'aux marées vives, & remplit plus ou moins la Saline, suivant la hauteur de la marée. S'il s'y trouve déja du Sel lorsque l'eau de la mer y est introduite, il se dissout aussi-tôt; mais deux ou trois jours suffisent pour renouveller la congellation; & l'on recommence la même chose, chaque fois qu'on emporte le Sel & que l'étang se vuide. On avoit la marée d'une Nouvelle-Lune lorsque l'Auteur fit sa cargaison. Tout le monde l'assûra que c'étoit le tems le plus favorable; mais il ne put s'en imaginer la cause. (*g*).

Manière dont le Sel s'y fait.

CEUX qui viennent charger du Sel le prennent à mesure qu'il se forme, & le mettent en tas dans quelque endroit sec avant qu'on introduise de l'eau nouvelle. Il est fort remarquable que dans cet étang, le Sel ne commence à se congeler (*h*) que dans la saison séche; au lieu que dans les Salines des Indes Occidentales, c'est au tems des pluyes, particulièrement (*i*) dans l'Isle de la Tortue.

LES Anglois font un grand commerce de Sel dans l'Isle de May; & communément ils y ont un Vaisseau de guerre pour la garde des Vaisseaux (*k*), & des Barques, qui s'y rendent de toutes leurs Colonies. Le nombre de ces Bâtimens monte

Commerce de Sel par les Anglois.

(*b*) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 32.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 75. & Vol. III. pag. 21.
(*d*) *Angl.* en 1699, il s'arrêta six jours à Mayo, où il prit sept ou huit tonneaux de Sel pour son Voyage. R. d. E.
☞(*e*) Ce doit être la Rade Angloise décrite ci-dessous. Celle dont il parle Vol. I. pag. 75 & située au Nord-Ouest doit être *Paa-Seco.*
(*f*) *Angl.* par un trou, comme celui d'une Ecluse. R. d. E.
(*g*) Dampierre Vol. I. pag. 12.
(*h*) C'est ce qu'assûre Barbot dans sa Description de la Guinée (pag. 538.) mais Roberts fit sa cargaison à Bona-Vista dans la Saison des pluyes.
(*i*) Dampierre, Vol, I. pag. 56.
(*k*) Barbot dit la même chose, *ubi sup.*

ROBERTS. En divers tems.

monte quelquefois jusqu'à cent dans une année, sans autre dépense que celle de faire ramasser le Sel dans la Saline, & de le faire transporter à bord. Il ne leur en coûte pas beaucoup, parce que les Ânes étant fort communs dans l'Isle, ils en sont quittes pour les louër des Négres, & que la pauvreté du Pays ne leur fournissant pas d'autre (*l*) occupation, ils prennent la peine eux-mêmes de conduire les Ânes. La Saline n'est pas à plus d'un demi-mille de la Rade, de sorte que les mêmes Ânes font plusieurs fois le voyage dans un jour. On a réglé (*m*) le nombre de ces courses & les Négres ne permettent pas qu'on en fasse davantage. Il y a dans la Saline une sorte de Ponton, que les Anglois nomment *Frape Boat*. [L'on y met d'abord le Sel; & il est fait pour cet usage. Il y a un tillac, qui s'étend depuis la poupe jusques à un tiers de la longueur du Bâteau,] au milieu duquel on a élevé des ais de séparation, pour (*n*) garantir des vagues les Esquifs qui viennent y recevoir le Sel; car la mer est toûjours agitée [au rivage, quoiqu'elle soit fort tranquille dans la Baye.] On a pourvû de même par des estaccades & des cordages à tous les inconvéniens qui pourroient interrompre le travail (*o*). Dampierre s'est fort étendu sur toutes ces précautions de l'art pour l'utilité des lieux où la Mer est violente. On y est, dit-il, moins heureux qu'en Amérique, où le Sel se fait ordinairement en pleine Baye, sans (*p*) qu'il y ait jamais vû d'estaccades (*q*)

Précautions qu'on a prises dans la Saline.

ROBERTS

(*l*) Fryer, dans ses Voyages (pag. 6.) dit qu'on amene le Sel au rivage dans des brouettes poussées par le vent.

(*m*) Dampierre, Vol. III. pag. 13.

(*n*) *Angl.* bateau. Là s'éléve une espèce de tambour, non pas du fond de cale, mais de l'extrémité du tillac à deux pieds de hauteur, ou environ, qui est bien calfaté partout. Cela sert à. R. d. E.

(*o*) Le Traducteur a extrêmement abrégé tout cet article, que nous croyons devoir donner dans toute son étendue, & tel qu'il se trouve dans l'Original. Le voici. Pour tenir le bateau le Cap contre terre & la pousse à la Mer, il y a deux perches plantées en dedans, l'une à la tête & l'autre au milieu, vis-à-vis du Tambour, mais qui sont d'un pied plus hautes que cette séparation; au sommet de chacune de ces perches, il y a une entaille assez grande pour recevoir une petite corde, dont l'un des bouts est attaché à un poteau sur le rivage, & l'autre à un grapin, ou à une Ancre qui est assez loin dans la Mer; cette petite corde sert à haler le bateau de part & d'autre; & les perches le tiennent ferme, en sorte qu'il ne sçauroit branler, si la corde est bien tendue. Mais pour l'affermir d'autant mieux, il y a des cordes, dont les unes partagent la longueur du bateau en trois parties, & en serrent les côtés contre les bancs des rameurs; & les autres sont placées de telle maniére, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bâteau de s'écarter les unes des autres. Pour cet effet il y a des trous à certaine distance tout le long de la quille au dedans du bateau par lesquels on passe ces cordes qu'on ajuste le long des côtes & qu'on y attache avec des Rabans. De cette maniére, quand même il y auroit des clous & des chevilles, qui viendroient à sauter par le choc des vagues, les cordes pourroient toûjours retenir les membres du Bateau unis ensemble. C'est ainsi qu'on a soin de renforcer ces Bateaux, & c'est à cause de cela qu'on les appelle *Frape-boat*, c'est-à-dire *Bateau-cordé*. Deux hommes suffisent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verser le Sel qu'on y apporte du rivage dans des sacs. D'abord que le Bateau est assez près de terre, un de ces hommes, qui se tient de bout proche du tambour, plie aussi-tôt la petite corde autour de la perche qui est-là, & arrête par ce moyen le bateau avant que la Mer puisse le détourner. Lorsque ces deux hommes ont reçu leur charge, ils halent en Mer, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la violence des houles, & ensuite ils déchargent leur Sel dans une autre Barque, qui le transporte à bord du Navire. Sans le secours d'un pareil Bateau, il n'est pas trop sûr d'y aborder en quelque tems que ce soit; car quoique la Mer soit d'ordinaire fort calme dans la Rade, néanmoins elle bat avec violence contre le rivage; & il seroit à-propos que tous les Navires qui vont-là eussent un de ces *Bateaux cordes*, ou qu'ils en empruntassent un des autres Vaisseaux qui s'y trouvent, car les habitans n'en ont point. R. d. E.

(*p*) Dampierre Vol. III. pag. 13.

(*q*) *Angl.* Pour l'utilité des lieux, où la Mer est violente; comme, par exemple, en diverses

ROBERTS. En divers tems.

ROBERTS observe que l'Isle a deux Rades, où les Vaisseaux peuvent être en sûreté; outre plusieurs Criques, qui ne reçoivent que des Barques, & qui ne méritent pas d'être observées. La Rade du Nord se nomme *Pasego* ou *Paceco*. On y peut mouiller sur six, sept ou huit brasses. Le fond est pierreux, mais sans être fort nuisible aux cables, excepté entre les rochers de corail, qu'on peut éviter en amenant la pointe la plus Orientale de la Baye au Nord-Ouest ou au Nord-Ouest quart au Nord. Au long de la Côte, jusqu'à la pointe de *Yingdost* on trouve quantité de Rocs & de Basses, dont quelques-unes (*r*) s'étendent jusqu'à deux milles du rivage.

Rades de l'Isle de May.

Pointe de Yingdost.

C'EST après la pointe de Yingdost qu'est située la Rade Angloise, où s'arrêtent les Bâtimens (*s*) qui viennent charger du Sel. Le fond en est généralement fort mauvais, & parsemé de rocs vers la pointe Sud de la Baye. Celle du Nord n'est pas moins propre à couper les cables, mais il n'y a pas tant de rocs qui puissent arrêter les ancres & causer leur perte. On prétend que ce sont les Anglois mêmes qui ont rendu cette Baye si mauvaise, en y jettant leur lest. Le centre de la Baye est beaucoup meilleur pour le fond, & n'a pas moins de huit brasses jusqu'à douze. Mais le mouillage (*t*) n'y est pas sûr à la fin du mois de Juin & dans le cours de Juillet, où les vents deviennent ☞ fort variables: [Alors il vaut mieux mouiller hors de la Rade à quinze ou dix-huit brasses de profondeur].

Rade Angloise.

Ses qualités.

DAMPIERRE dit que les Habitans vivent au milieu de l'Isle, assez près de cette Baye, dans trois petites Villes, qui ont chacune leur Eglise & leur Prêtre. Il ne compte que six ou sept milles de leurs habitations jusqu'au rivage. *Pinosa*, qui est la principale, a deux Eglises. Les deux autres se nomment *Saint Jean* & *Lagoa*. Rien n'est si misérable que leurs Maisons. Elles sont bâties de bois de figuier, qui est le seul arbre qu'ils y puissent employer; & couvertes (*v*) d'une sorte de canne sauvage. Les Insulaires, sans en excepter leurs Gouverneurs & leurs Prêtres, sont des Négres, qui tirent vrai-semblablement (*x*) leur origine d'Afrique; quoiqu'étant soûmis au Portugal, ils en ayent la Religion & la Langue. Ils sont bien-faits, robustes, gras & charnus. Cependant l'Isle paroît si stérile & si pauvre aux yeux d'un Etranger, qu'il a peine à comprendre d'où les Habitans peuvent tirer leur embonpoint. A la vérité, Dampierre assûre après de justes informations, que leur nombre ne surpasse pas deux cens trente (*y*).

Habitations & vie des Insulaires.

Leur nombre.

ROBERTS observe qu'ils différent peu de ceux de Bona-Vista, mais qu'ils ☞ ont moins d'inclination pour les Anglois [ils sont habillés de même manière; mais

diverses Rades des Indes Orientales & Occidentales, où elles seroient fort utiles, quoiqu'il n'y ait jamais vû aucun de ces Bateaux. R. d. E.

☞(*r*) Voyez les Voyages de Roberts pag. 401.

☞(*s*) Ce doit être la Rade, dont Dampierre fait mention, située à la partie Occidentale de l'Isle; tout comme celle qu'il dit être au Nord-Ouest doit être celle de *Paceco*. Voyez ci-devant.

(*t*) Roberts, pag. 401.

☞(*v*) Dampierre, Vol. III. pag. 17. [Le toît des Maisons Espagnoles de la Jamaïque est bâti de même.]

(*x*) C'est une vérité dont on ne peut douter. Voyez ci-dessus la Description générale.

(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 19. Dapper dit qu'en 1505, il y avoit deux cens vingtcinq Habitans, & qu'en 1628, il n'y en avoit plus que cent cinquante.

ROBERTS. En divers tems.

mais il n'y en a que peu qui ayent un habit complet pour les jours de Fête.] Pendant le séjour qu'il y fit en 1722, il vérifia que l'Isle n'avoit pas beaucoup plus de deux cens Habitans, presque tous Négres, ou du moins avec beaucoup moins de Mulâtres & de Blancs que les autres Isles (z).

DAMPIERRE prétend que les Insulaires de May, quoique fort mal en alimens, vivent mieux que ceux des autres Isles, à l'exception seulement de (a) S. Jago. Ils tirent, dit-il, la plus grande partie de leurs vivres, des Anglois, qui leur donnent, pour récompense de leurs services, tout ce qu'ils peuvent retrancher de leurs provisions, avec quelque argent, & de vieux habits. Aussi s'en trouve-t'il plusieurs qui sont vêtus assez honnêtement, quoique la plûpart soient presque nuds. Ils profitent de la saison des Anglois pour gagner quelque chose, parce qu'ils n'ont aucun Bâtiment qui puisse leur servir au commerce, & que les Vaisseaux Portugais ne venant point dans leur Isle, ils n'ont que les Anglois pour ressource (b). [Ainsi c'est à l'Intérêt, qu'il faut rapporter l'estime que Roberts leur attribue pour sa Nation.]

Ressource qu'ils ont pour les alimens.

DANS la saison des Tortues, ils veillent pendant la nuit sur le sable de leurs Côtes, pour surprendre ces animaux. [Pour cet effet, ils ont de petites huttes dans certains endroits, où ils sont à couvert de la pluye & où ils peuvent dormir.] C'est encore un secours qu'ils ont contre la faim; car il vient un grand nombre de Tortues aux Isles du Cap-Verd. Mais lorsque cette saison est passée, il ne leur reste que la chasse des Poules de Guinée, & le soin de leurs petites Plantations. S'ils ont envie de passer dans l'Isle de S. Jago, il faut qu'ils obtiennent la permission du Gouverneur, & le passage sur quelque Bord Anglois. Le Gouverneur de l'Isle de May prend sa commission du Gouverneur Portugais de S. Jago. Celui qui occupoit cet emploi, en 1699, (c) étoit d'un excellent caractère, & fort généreux dans sa pauvreté, comme les Habitans sont presque tous. Il s'attend à recevoir un petit présent de tous les Commandans de Vaisseaux qui viennent charger du Sel. Il se fait honneur d'être invité à bord; & cette saison étant comme celle de sa récolte, il ne (d) quitte pas un moment les Anglois. En 1725, Roberts trouva pour Gouverneur, un Négre, nommé le Capitaine *Vincent Alva* (e), mais beaucoup plus connu des Anglois sous le nom de *Peter Vincent*.

L'Isle de May est exposée aux Pyrates.

LES Pyrates, qui descendent souvent dans cette Isle, en ont quelquefois enlevé les Bestiaux & même les Habitans. En 1683, sept ou huit jours avant l'arrivée de Dampierre, il y aborda un Vaisseau Anglois, dont l'Equipage étant descendu sous ombre d'amitié, se saisit du Gouverneur & de quelques autres Insulaires. Ils furent conduits à bord, d'où on les força d'envoyer chercher leurs meilleurs Bestiaux pour racheter leur liberté. (f) Mais c'étoit un artifice, qui n'aboutît qu'à les enlever eux-mêmes avec ce qu'ils avoient de plus précieux; & peut-être n'ont-ils jamais revû leur Isle. Le Capitaine Anglois qui commit cette indigne action, étoit de Bristol, & se nommoit

(z) Roberts, pag. 402.
(a) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(b) *Ibid.* Vol. III. pag. 20.
(c) *Ibidem.*
(d) *Ibidem.*
(e) Roberts, pag. 402.
(f) Les Habitans n'avoient pas voulu permettre aux Matelots de débarquer.

PLAN DE LA VILLE ET DES FORTS DE St. YAGO.

Echelle de 200 Toises.

50 100 150 200

Schaale van 200 Toises, of 100 Roeden.

Fort St. Philippe:
Fort St. Filippus.

LA VILLE DE STAD

S. Blaise

St. Marthe

S. Antoine

Le Cavalier:
Schietkat.

Brige

5 5 5 6 6 6 12 18 30 33 30 36 36 40

J. v. Schley direx.

GRONDTEKENING van de STAD en FORTEN van St. IAGO.

ROBERTS. En divers tems.

nommoit *Band*. Il avoit failli de brûler le Vaisseau de Dampierre dans la Baye de Panama (*g*). Le même Voyageur, étant à May en 1699, fut témoin du retour d'un Gouverneur, qui avoit été pris de même (*h*) par les Pyrates, & qui avoit passé un an ou deux dans leurs chaînes.

Elle fit partie de la dot de Catherine d'Arragon.

L'Isle de May, avec *Tanger*, & *Bombay* dans l'Inde, avoit fait partie de la dot de Catherine d'Arragon, lorsqu'elle fut mariée en Angleterre. On doit présumer que les Anglois n'auroient point abandonné leurs prétentions sur cette Isle, s'ils avoient crû qu'elle méritât d'être conservée.

(*g*) Dampierre, Vol. I. pag. 75. (*h*) *Ibid.* Vol. III. pag. 18. & suiv.

§. IV.

Isle de S. Jago, de Santiago, ou *de Saint Jacques.*

Origine du nom.

LA découverte de cette Isle étant arrivée le premier jour de May, comme celle de la précédente, elle reçut le nom de Saint Jacques, dont la Fête se célèbre le même jour. Suivant Roberts, elle est située à quinze degrés de latitude du Nord, & six degrés cinq minutes de longitude (*a*) Ouest du Cap-Verd. Le Capitaine *Philips* la place à quinze degrés (*b*) vingt-cinq minutes de latitude, en prenant sa régle apparemment de *Praya*, où il avoit abordé.

Grandeur de l'Isle.

S. Jago est la plus grande de toutes les Isles du Cap-Verd. Sa longueur, suivant *Beckman* (*c*), est d'environ quarante-cinq lieuës; sa largeur de dix; & son circuit de quatre-vingt-cinq (*d*). Philips ne lui donne qu'environ vingt lieuës de longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest; & dix de largeur, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest (*e*). Elle est éloignée, suivant Dampierre, de quatre ou cinq lieuës de Mayo, à l'Ouest; & sur le même témoignage c'est la principale, la plus fertile & la mieux peuplée des Isles du Cap-Verd (*f*), quoiqu'elle soit montagneuse & qu'elle ait quantité de terres stériles. Philips dit qu'elle est remplie de montagnes hautes & désertes (*g*).

Qualités de l'air & du terroir.

A l'égard de l'air, Roberts observe que dans les saisons pluvieuses elle est plus mal-saine & plus dangereuse pour les Etrangers que toutes les autres Isles. Si l'on excepte *Cachao*, dit-il, la Guinée même n'a pas de lieu plus funeste à la santé que S. Jago. Il compare cette Isle aux Pays où la peste fait ses ravages (*h*).

Suivant Beckman (*i*), le terroir de S. Jago est extrêmement agréable, & produit également ce qu'il y a de plus utile & de plus délicieux pour la vie. Ovington juge néanmoins qu'elle n'est pas si agréable que Madère, ni si montagneuse; d'où il conclut qu'elle est plus propre aux Plantations (*k*).

Roberts observe que toute la partie Sud-Est de l'Isle est une terre plate;

(*a*) Roberts, pag. 403.
(*b*) Voyage de Philips en Afrique & à la Barbade, fait en 1693. pag. 183.
(*c*) Voyage à Borneo, pag. 9.
(*d*) *Angl.* quatre vingt-quinze. R. d. E.
(*e*) Philips, *ubi sup.*
(*f*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(*g*) Philips, *ubi sup.*
(*h*) Roberts, pag. 335.
(*i*) *Ubi sup.* pag. 12.
(*k*) Voyage à Surate, pag. 40.

ROBERTS. En divers tems.

te; & qu'à la réserve de Campo de *Terrafal* tout le reste s'éleve en montagnes. La plus haute est celle de *Saint Antonio*, qui est vers le centre de l'Isle. Lorsqu'on voit la haute terre de Terrafal à l'Est ou à l'Ouest, on la prendroit pour une Isle, jusqu'à ce qu'on soit assez proche pour appercevoir la terre basse, qu'on a nommée *Campo*, (*l*) & qui joint cette partie à tout le reste. C'est dans ce dernier lieu que les Portugais formèrent leur premier établissement (*m*), parce qu'ils le trouvèrent, non-seulement le plus agréable, mais encore le plus fertile & le mieux réglé pour les saisons; sans compter qu'il est arrosé par un grand nombre de ruisseaux.

Mont Saint Antonio.

Abondance de pâturages & de bestiaux.

L'ISLE de S. Jago ayant beaucoup (*n*) d'eau fraîche ne peut manquer d'excellens (*o*) pâturages. Ses animaux les plus considérables sont les Bœufs & les Vaches, qui sont en grand nombre, suivant Dampierre, quoiqu'ils se vendent jusqu'à vingt dollars. Les Chevaux, les Anes, les Mulets, les Daims les Chèvres & les Porcs n'y sont pas en moindre abondance. On y trouve des Singes, qui ont le (*p*) visage noir & la queuë fort longue.

SIR Richard Hawkins dit qu'on y trouve des Civettes, & qu'il n'a (*q*) vû nulle part des Singes d'une aussi belle proportion. Roberts assûre que de toutes les Isles du Cap-Verd celle de S. Jago est la seule qui (*r*) produise des Singes, & qu'elle en a dans toutes les parties. Philips les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les (*s*) montagnes, où il en a vû un fort grand nombre. Beckman parle d'une abondance (*t*) extrême de Bœufs, de Porcs, & de Chèvres. Mais, suivant Cornwal, (*v*) les Chèvres y sont fort maîgres. Philips assûre qu'il en a vû trois ou quatre troupeaux de cinq cens, qui s'avançoient sur la Côte vers (*x*) son Vaisseau. [Il ajoûte ☞ que les Moutons n'y sont pas exquis & que les Porcs n'y valent pas grand chose.]

Oiseaux de diverses couleurs.

ENTRE les volatiles de S. Jago, Dampierre nomme les Parakises, les (*y*) Perroquets, les Pigeons, les Tourterelles, les Hérons, les Faucons, l'Oiseau qui vit de Crabbes, les *Galdens*, qui sont plus grands, mais de la même espèce, les Corlues, &c; mais sur-tout des Coqs & des Poules, privés & sauvages. Roberts dit qu'on y trouve des Oiseaux de toutes les espèces, surtout des Poulets de Guinée ou des Pintades, des Paons; & des Poules domestiques, qui vont le matin, en troupes, chercher leur nourriture dans les montagnes, d'où elles reviennent (*z*) le soir aux lieux habités, comme les Pigeons en Europe. Cornwall ajoûte (*a*) que S. Jago a des Poules d'Inde. Beckman y joint des Oyes & des Canards, avec cette circonstance remarquable (*b*), que la plûpart des Oiseaux de l'Isle ont les os aussi noirs que le Jais, & la

Propriété des oiseaux de Saint Jago.

(*l*) Roberts, pag. 409.
(*m*) *Ibid.* pag. 403.
(*n*) Dampierre dit que l'eau est bonne à S. Jago, mais difficile à transporter, & que le ☞ bois y est rare & cher, pag. 3. Vol. IV. [Le Capitaine Cornwall remarque que l'Isle est abondante en sources d'eau-fraîche, & qu'on en peut aussi trouver en creusant des puits. Voyez *les Observations sur divers Voyages aux Indes*. pag. 7.]
(*o*) Roberts, pag. 404.
(*p*) Dampierre, Vol. III. pag. 25.
(*q*) Voyage à la Mer du Sud, pag. 31.
(*r*) Page 411.
(*s*) Voyage en Afrique, &c. pag. 183
(*t*) Voyage à Borneo. pag. 13.
(*v*) Observations sur divers Voyages aux Indes pag. 7.
(*x*) Voyage en Afrique, &c. pag. 187.
(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 25. Hawkins dit que ce sont des Perroquets gris, pag. 31.
(*z*) Roberts, pag. 404.
(*a*) Observations &c. pag. 7.
(*b*) Voyages à Borneo. pag. 13.

ROBERTS. En divers tems.

la peau de la même couleur que celle des Négres, quoique la chair en soit aussi blanche que celle des Oiseaux de l'Europe, & ne soit pas moins bonne. Philips dit en général que la volaille de S. Jago est (c) d'une bonté médiocre.

CETTE Isle porte en abondance, du maïz, du bled de Guinée, des plantains, des bananes & des courges (d), des oranges, des limons, des tamarins, des pommes de Pin, des melons d'eau. La noix de coco, la guave, & la canne de sucre n'y croissent pas moins abondamment. On fait peu de sucre dans l'Isle, & l'on s'y contente de la melasse. La vigne n'y croît pas mal, & l'Auteur est persuadé qu'avec un peu de culture on feroit de fort bon vin, si le Roi de Portugal ne s'y opposoit par (e) des raisons d'Etat. Ovington dit qu'il y a peu de vignes à S. Jago, & que le vin qu'on y boit vient (f) de Madère. Dapper prétend qu'il vient de Lisbonne. Le même Auteur met le cèdre entre les arbres de l'Isle, & nous apprend que les herbes & toutes les plantes de l'Europe y croissent fort bien, mais qu'elles demandent d'être renouvellées tous les ans.

Vignes de Saint-Jago.

Coton.

LE coton y croît aussi, & reçoit plus de culture que dans les autres Isles, puisque Dampierre assûre que les Habitans en recueillent assez pour se faire des habits & pour en faire passer une grande (g) quantité au Brésil. Le Capitaine Cornwall parle de l'abondance de (h) leur coton, & de leurs provisions; mais il ravalle beaucoup leur sucre. Entre leurs fruits, Dampierre relève une sorte de pomme que les Anglois ont (i) nommée *Coustarde* (Custard apple), de la grosseur d'une grenade & presque de la même couleur. Sa peau tient le milieu, pour la substance & l'épaisseur, entre celle de la grenade & celle de l'orange de Séville; plus souple que celle-ci, & plus cassante que la première. Ce qui la rend fort remarquable, c'est qu'elle est toute environnée de petits nœuds comme d'autant de clous. La chair en est blanche, tendre, douce & agréable, avec la couleur & le goût si semblable à la Coustarde Angloise, que c'est ce qui lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou de petites glandes. L'arbre qui la porte est de la grandeur d'un Coignassier, avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrémité, & pend par son propre poids au bout d'une queuë de neuf ou dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de vingt ou trente pommes (k). Dampierre a vû le même fruit dans toutes les parties de l'Amérique, Isles & Continent. Il ne le représente pas moins commun aux Indes Orientales. On trouve aussi dans toutes ces Contrées, suivant le même Auteur, le *Papa*, qui est un fruit de la grosseur du Melon muscat, creux de même, avec autant de ressemblance, au-dedans & au-dehors, pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée

Deux fruits estimés; la Coustarde, sorte de pomme.

Le Papa.

(c) Voyag. en Afrique, pag. 187.

(d) Ovington dit que les Bananes de S. Jago sont meilleures que celles de Madère, pag. 40. Dampierre ajoûte des Dattes. Philips met les Oranges au-dessus de celles du Portugal. Elles s'y donnent presque pour rien.

(e) Roberts, pag. 404.

(f) Dampierre prétend qu'ils ont du vin de leur cru, mais qu'ils le négligent, parce qu'ils en reçoivent des Vaisseaux de l'Europe, & que d'ailleurs ils en boivent fort peu. Vol. III. pag. 23.

(g) Voyage à Surate, pag. 40.

(h) Observations sur divers Voyages, pag. 7.

(i) Dampierre, Vol. III. pag. 24. A la Jamaïque on l'appelle *Sweet Sops*.

(k) *Ibid.* Vol. III. pag. 25.

ROBERTS. En divers tems.

poignée de graine noirâtre, de la grosseur d'un grain de bled, d'un goût presqu'aussi chaud que celui du poivre. Le fruit est fort agréable dans sa maturité; mais il n'a pas la moindre saveur avant ce temps-là. On le fait cuire alors avec la viande, comme les navets; & les Européens mêmes en mangent volontiers.

L'ARBRE qui porte le Papa a dix ou douze pieds de hauteur, son tronc, près de la terre, n'a pas moins d'un pied & demi ou deux pieds de diamètre. Mais il s'élève en diminuant jusqu'au sommet. Il est entièrement sans branches. Ses feuilles qui sont fort grandes, sortent immmédiatement du tronc, au bout d'une tige, qui augmente en longueur à mesure que la feuille est plus éloignée de la cime de l'arbre. Leur forme est ronde & dentelée. Elles commencent à sortir six ou sept pieds au-dessus de la terre, & elles deviennent plus épaisses en montant vers le sommet, elles sont très larges, & serrées contre le tronc. Le fruit croît entr'elles, avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaisseur; de sorte qu'à la cime il est en si grand nombre que l'un tient à l'autre; mais sa grosseur alors ne surpasse pas celle des Navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en-bas, qui croît entre des (*l*) feuilles moins épaisses.

Poissons de S. Jago.

DAMPIERRE dit que le Poisson est le même à S. Jago qu'à May & dans (*m*) les autres Isles. Philips se vante d'en avoir pris en grand nombre & d'excellent dans la Baye. Ses hameçons n'étoient pas oisifs un moment; & lorsqu'il eut employé le filet, sa pêche se trouva si abondante, que ses gens ne pouvant la manger, en salèrent une grande partie.

Fossiles.

DE tous les Voyageurs qui ont écrit sur les Isles du Cap-Verd, Roberts est le seul qui ait parlé des productions souterraines de S. Jago. Il en remarque deux principales. L'une qui s'y trouve en abondance est cette espéce de Marcassite que les Portugais nomment *Beurre d'or*. Il est généralement opaque, quoiqu'il s'en trouve d'un peu transparent. A l'ombre, sa couleur est un bleu foncé; mais au Soleil, il a la vraye couleur de l'or. L'Auteur apprit de quelques personnes (*n*) intelligentes, qui avoient résidé long-tems dans différens Cantons du Brésil & qui avoient été mêlées dans les entreprises des Mines, qu'il y a une mine d'or où l'on trouve une grande quantité de ce *Beurre-d'or*. Les mêmes personnes assurèrent Roberts que la peinture qu'on fait avec cette Marcassite est aussi brillante que la véritable dorure. Le second Fossile est une Pierre rouge, ou une espéce d'Ocre fort curieux, qui se trouve sur une montagne du côté du Nord. Elle est de la nature de la craye d'Angleterre, mais plus molle, & toûjours un peu plus pesante que sa poudre, qui a l'odeur de la plus belle farine. Elle s'étend dans la terre par différentes veines, & quoiqu'à la surface elle paroisse semblable au roc ordinaire, elle change à mesure qu'elle s'en éloigne, jusqu'à prendre entièrement la couleur du souffre. La couche qui succède est d'un jaune clair; & celle qui suit, est couleur de chair. Après celle-ci, on en trouve une où le rouge prévaut. Enfin la dernière est rouge foncé, mais vif & brillant (*o*).

Marcassite, nommé *Beurre d'or*.

Sorte d'ocre, & ses différences.

ROBERTS

(*l*) *Ibidem*.

(*m*) Voyage en Afrique & à la Barbade, pag. 187.

(*n*) *Angl.* apprit d'une personne. R. d. E.

(*o*) Il avoit pris des essais, [de l'un & de l'autre de ces minéraux] qu'il perdit à S. Nicolas avec sa Barque. pag. 312.

Roberts vit à Terrafal une pierre de roc (*p*) d'un jaune gris fort lumineux, mêlé de paillettes brillantes, qui reluisoit au Soleil comme le cristal. [Il n'explique pas ici ses conjectures.]

Roberts. En divers tems.

L'Isle de S. Jago a le privilége d'être comme la Douäne Portugaise, pour tous les Vaisseaux [de cette Nation] qui vont commercer au Nord de Sierra Leona jusqu'en Guinée. Cet avantage, joint à la commodité de sa situation pour le commerce, y avoit conduit quantité de Marchands, qui faisoient fleurir une Manufacture de *Barrafouls*; mais leur entreprise ayant décliné par les raisons (*q*) qu'on a déja fait remarquer, [la plûpart ont pris le parti de retourner à Lisbonne, ou de s'établir dans d'autres Colonies.] Cependant l'Isle en a conservé plusieurs, & cette occasion lui a procuré un grand nombre d'autres Habitans qui ont fort bien servi à la peupler. La Cour de Portugal, pour les encourager par ses bienfaits, n'a pas fait difficulté de leur accorder la propriété des terres à perpétuité, sans se réserver (*r*) aucune rente ni la moindre espéce de taxe. L'Isle de Saint Philippe est la seule, qui jouisse de cette faveur avec S. Jago. Cependant une distinction de cette nature n'a point été capable d'y attacher long-tems les Portugais. Quoique les terres leur appartiennent, ils en laissent l'usage aux Négres, pour aller jouir du revenu dans leur Patrie. Il y avoit si peu de Blancs à S. Jago lorsque Roberts y passa (*s*), qu'il n'en compta pas plus de trois pour quarante Négres.

Pierre lumineuse.

Priviléges de S. Jago & de ses Habitans.

Il s'y trouve peu de Blancs.

Dampierre assûre que les premiers Habitans de S. Jago furent des Portugais bannis pour vol, pour meurtre, & pour d'autres crimes de la (*t*) même infamie. Le Capitaine Cornwall les traite (*v*) de Malfaiteurs transportés (*x*) qui, s'étant mêlés avec la race de leurs Colonies de Guinée, n'ont conservé qu'une ressemblance imparfaite de figure & de langage avec les Portugais de l'Europe, quoique leur ambition continuelle soit de n'en être pas distingués. Ils sont devenus vrais Mulâtres, de haute taille, mais mal proportionnés; sur-tout les femmes, qui ont les lèvres grosses, le nez plat, & les inclinations aussi déréglées que leur visage est difforme. [Le Commerce qu'ils ont avec leurs Esclaves qui sont des Négresses de Guinée, fait que,] si l'on excepte le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & les Religieux (*y*), qui sont envoyés de Lisbonne, tout le reste est de la même couleur & de la même difformité. Le Capitaine Beckman ajoûte à cette peinture, qu'ils sont pauvres, paresseux, portés au larcin, Catholiques de nom, mais la plûpart d'une ignorance & d'une stupidité qui leur fait ignorer jusqu'aux premiers (*z*) principes de leur Religion. Cependant il faut observer que Beckman n'ayant tiré ce portrait général des Habitans de l'Isle, que d'après ceux de Praya, on y doit mettre quelque exception, sur-tout pour l'article du vol; car Dampierre qui reconnoît ce vice dans les Habitans de Praya, rend un meilleur témoignage à ceux de S. Jago. Ils ne sont guères moins pauvres, dit-il,

Leur origine.

Leurs qualités.

(*p*) Roberts, pag. 414.
(*q*) Voyez ci-dessus la Description générale.
(*r*) Roberts, pag. 403.
(*s*) *Ibid.* pag. 404.
(*t*) Dampierre, Vol. IV. pag. 4.
(*v*) Observations, &c. pag. 6.
(*x*) *Angl.* Cornwal dit qu'ils ne sont pas meilleurs que des Malfaiteurs transportés. R. d. E.
(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 23. & IV. pag. 4.
(*z*) Voyage à Borneo, pag. 12.

ROBERTS. En divers tems.

dit-il, parce qu'ils ont peu de commerce; mais la présence d'un Gouverneur Portugais les contient (*a*) dans l'ordre.

Ecclésiastiques de S. Jago.

L'ÉVÊQUE & les Chanoines doivent être Portugais de naissance; mais pour le service des autres Isles, & pour les fonctions subalternes de celles même de S. Jago, on admet les Mulâtres & les Négres aux degrés ecclésiastiques. Ceux qui se présentent pour le Sacerdoce reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; & si l'on ne parvient pas à les rendre fort sçavans, on s'efforce du moins de leur inspirer du respect pour leur état & du zéle pour les fonctions de leur Ministère. Philips fait entendre (*b*) que les plus ignorans & les plus déréglés ne sont pas toûjours les Négres. Si les Sociétés ecclésiastiques du Portugal ont quelque Sujet scandaleux dont elles veulent se défaire, c'est à S. Jago qu'elles trouvent le moyen de l'envoyer; & l'on se figure aisément que, dans un lieu où la discipline est moins sévère qu'à Lisbonne, il n'arrive guéres d'amandement pour les vices. Cependant il s'y trouve, suivant le témoignage de Roberts (*c*), des Ecclésiastiques vertueux, qui font honneur à leur profession (*d*).

LE

(*a*) Dampierre, *ubi sup.*

(*b*) Voyage de Philips en Guinée, pag. 188.

(*c*) Roberts, pag. 405. & suiv.

(*d*) [Tout ce Paragraphe n'est qu'un Abrégé très imparfait de ce que disent les Auteurs Anglois; comme on peut s'en assûrer par la Traduction qu'on en va donner dans cette Note. Le Clergé de Portugal, dit l'Original, passe généralement pour le plus ignorant de toute la Chrétienté. Il a la coûtume d'envoyer dans les Colonies les plus mauvais de ses Membres, qui, ayant eu le bonheur d'échaper des mains de l'Inquisition, feroient peu d'honneur à leur ministère dans les endroits où ils sont connus. Ces Ecclésiastiques mènent d'ordinaire une vie si relâchée & si scandaleuse, qu'ils ne peuvent qu'être très désagréables à l'Évêque, homme d'un caractère fort doux. Aussi leur préfère-t'il les Négres, quoiqu'ils n'ayent d'autre éducation que celle qu'ils ont reçu à *S. Jago*, parce qu'ils sont de mœurs plus réglées; c'est ce qui fait que la plûpart des Prêtres de ces Isles & de la Côte de Guinée sont de cette couleur. Cependant aucun d'eux n'est jamais admis à la dignité d'Évêque, de Chanoine, ou de Chapelain de l'Évêque; ces postes devant toûjours être remplis par des Blancs. Il est possible que, parmi ces mauvais Prêtres, il s'en trouve quelques-fois d'un meilleur caractère. Il arrive souvent que le défaut d'Amis pour obtenir un Bénéfice en Portugal, oblige un honnête-homme à rechercher une Mission hors du Pays, qui lui donne de quoi vivre.

Cette préférence, que l'Evêque donnoit aux Négres de bonnes mœurs sur les Blancs qui menoient une vie déréglée, lui attira des chagrins de la part des Cordeliers de *S. Jago*, quoiqu'il fut de leur Ordre. Ces bons Pères s'avisoient de tourner en ridicule l'ignorance des Prêtres Négres toutes les fois qu'ils en avoient l'occasion. Pour remédier aux inconvéniens qui en pouvoient naître, l'Evêque leur fit défendre, sous peine d'être renfermés dans leur Cloître, de se mêler de rien de ce qui se passoit hors de leur Couvent.

On amene à *S. Jago* un grand nombre de jeunes Négres pour en faire des Prêtres. Dès qu'ils ont pris ce parti, on tâche, soit par recommandations soit par présens, de les mettre sous la protection de quelqu'un de ceux qui possédent les principales dignités de la Cathédrale. Ceux-ci, sans se donner beaucoup de peine pour leur instruction, les présentent ensuite à l'Evêque, qui, après un éxamen & un discours sérieux sur la dignité, l'importance, & les grandes difficultés des Fonctions Sacerdotales, éxige d'eux qu'ils s'engagent solemnellement à avoir une bonne conduite & leur donne sa Bénédiction. Tout cela les met en droit de porter l'habit d'Etudiant, qui consiste dans une soutane & un manteau de bayette noire. Achetant ensuite une Grammaire latine & quelques Catéchismes où sont contenus les élémens de leur Religion, ils travaillent à s'en fourrer dans la tête autant qu'ils en ont besoin pour disputer sur les questions qu'ils renferment; & c'est pour ce genre d'éxercice qu'ils s'assemblent le soir dans quelque rue où ils peuvent être à l'ombre. Mais rarement leurs Disputes grammaticales s'élevent-elles au dessus de la déclinaison des noms, n'y en ayant qu'un très petit nombre qui ayent poussé leurs Etudes jusques à pouvoir conjuguer un verbe dans tous ses modes & tous ses tems.

Quand

ROBERTS. En divers tems.

LE même Voyageur ayant fait deux fois le tour de l'Isle & visité tous les Ports, nous en a laissé deux Relations; l'une dans le Journal de son voyage, l'autre dans sa Description particulière de toutes les Isles. Elles doivent trouver place ici successivement, parce que l'une sert à jetter du jour sur l'autre, & que les moindres différences sont importantes pour la Géographie: [au reste le premier est écrit dans le même ordre qu'il fit cette petite Navigation.]

Ports de l'Isle de S. Jago.

(*f*) DE *Furno* ou *Fuerno*, à l'Est de Saint Philippe, Roberts traversa le Canal & se rendit à *Rivera das Bharkas*, Baye de l'Isle de S. Jago. Là, il prit la résolution de gagner la pointe Nord de l'Isle, pour passer dans l'Isle de May; & quoiqu'en apparence cette route fût la plus longue, il sçavoit au fond qu'elle est la plus courte. Il fit donc voile vers la rivière de *Prata* ou *Plata*, & de-là à Terrafal; ensuite à *Porto Faciendo*, & à *Porto Signore Georges*, sans mettre ordinairement d'autre intervalle, dans sa course que celui des marées. [C'est l'unique moyen par lequel il supplée à l'omission des distances.] La Baye Porto Signore Georges, [qui est ici la seule qu'il décrive,] est petite, & cachée par quantité de rocs de différentes grandeurs, dont le plus grand néanmoins n'est pas plus long que d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-dessus de l'eau. Ils s'étendent à la distance d'une demi-lieuë du rivage,

Quand ils ont assez feuilleté ces Livres, l'Evêque leur fait subir un second éxamen, à l'issue duquel il permet aux plus avancés de lire quelques Ouvrages d'un genre plus relevé. Ils s'éxercent quelque tems sur ceux-ci comme ils ont fait sur les précédens; après quoi ils sont éxaminés une troisième fois par le Vicaire général de l'Evêque, qui est en même-tems premier Juge de l'Inquisition avec le titre de Dr. en Théologie, Science dont il ne sçait peut-être rien. Cet Officier donne aux Candidats un certificat, dont la teneur dépend beaucoup du présent, &c. qu'on lui fait. C'est sur ce Certificat que l'Evêque leur donne d'abord l'Ordre de sous-Diacre, en leur faisant prêter serment de garder le secret, tant sur les mystères dont on les a déjà instruits, que sur ceux qu'on leur révèlera dans la suite. Ils restent dans cette classe jusqu'à ce que leur mérite ou leur crédit les mette en état de recevoir le second Ordre, qui est celui d'Evangéliste. Cette Dignité leur donne le privilége de lire la Liturgie, & ils peuvent assister le Prêtre qui dit la messe, en lisant les Epitres & les Evangiles.

Ce n'est cependant pas assez, ils ambitionnent tous l'Ordre de Prêtrise qui leur donne droit de dire la Messe; & pour l'obtenir, ils mettent tout en usage. Mais avant que d'y être admis, on leur fait jurer, de la manière la plus solemnelle, de persévérer dans l'obéïssance au S. Siége, se soûmettant à croire & à faire tout ce qu'il jugera-à-propos de commander; & de tenir secrets tous les Mystères de la Religion que l'Eglise trouve bon de ne pas révéler aux Laïques. C'est-là tout ce que quelques Prêtres Négres en ont dit à l'Auteur; ce qui suppose bien d'autres choses dont ils n'ont pas crû devoir l'instruire. Quoiqu'il en soit, dès qu'ils ont reçu l'Ordre de Prêtrise, ils travaillent à obtenir un Bénéfice, le plûtôt qu'il leur est possible.

Le Capitaine Roberts fait ensuite remarquer la manière dont les Supérieurs profitent de l'ignorance de ces pauvres-gens. Ils leur font accroire que s'ils commettoient quelque faute contre l'Inquisition ou l'Evêque, ils seroient perdus sans ressource. Et pour les en persuader d'autant mieux, ils les assûrent que s'ils s'en alloient après la faute commise, ils ne seroient reçus chez aucune Nation Chrétienne, & que s'ils se retiroient parmi les Hérétiques, ils seroient éternellement damnés dans l'autre vie, & sûrement Esclaves dans celle-ci. Ce même principe les empêche d'écouter rien qui soit contraire aux sentimens de l'Eglise Romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut. Ils refusent même le nom de Chrétiens à ceux qui n'en sont pas membres; & plusieurs de leurs Prêtres aussi-bien que la plus grande partie du Peuple, croyent qu'ils ne sont pas batisés. Sur quoi l'Auteur observe que, non-seulement dans ces Pays, où l'ignorance est sur le trône, mais encore en *Espagne* & en *Portugal*, il est ordinaire, dans l'incertitude si un homme est Protestant ou Catholique Romain, de lui demander, s'il est Chrétien,]

(*e*) Voyag. de Roberts, pag, 306. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

vage, & rendent l'accès de la Baye fort difficile: mais lorsqu'on y est entré, c'est un lieu aussi sûr qu'agréable, où l'on est à couvert de toutes sortes de vents, & si bien enfermé qu'on n'apperçoit pas même la Mer. Le fond est d'un sable limoneux depuis cinq jusqu'à trois brasses.

Bighude.

Porto sine Nome.

Porto Formoso.

PortoMadera.

Praya Formosa.

S. Domingo.

Porto Lobo.

DE-LA, Roberts s'étant avancé dans la matinée jusqu'à *Bighude*, qui fait la pointe Nord-Est de S. Jago, quitta la Côte à midi avec un vent Nord-Est, & découvrit, vers trois heures, le Mont Pinose dans l'Isle de May. De Kalyete dans la même Isle, il revint à San Jago, où il tomba dans une grande & belle Baye au Sud, à laquelle il donna le nom de *Porto sine Nome*. Il y mouilla, dans la partie du Nord, sous la haute terre. Ayant ensuite sondé une petite Crique sabloneuse, il y trouva tant d'eau qu'il ne sentit le fond que fort près du rivage; [ce qui devoit lui paroître d'autant moins ☞ surprenant,] qu'il n'avoit pour sonde qu'une pierre, au bout d'une ligne qui lui servoit à la Pêche. Quoiqu'il eût trouvé [une grande pointe formée par ☞ de petits cailloux] marques d'un excellent fond, la terre est si haute qu'appréhendant d'être surpris par quelque vent de Mer qui lui eut fermé la sortie de la Baye [& qui, soufflant alors, alloit en augmentant à mesure que le ☞ jour étoit sur son déclin,] il remit à la voile (*f*) pour se rendre à *Porto Formoso*; & du même vent il gagna ensuite celle de *S. Jago*. De-là il se rendit à *Porto Madera*. Mais ne trouvant pas d'Habitans dans cette Baye, il continua de s'avancer vers *Praya Formosa*, où il toucha; de-là à *Saint Domingo*, & à *Porto Lobo*, d'où il alla par terre à (*g*) la Ville, qui en est éloignée de vingt milles, du plus mauvais chemin du monde. [Il y apprit du ☞ Seigneur *Pedro Baldera Vesla*, que *Kalyetes* passoit pour le meilleur Port de *S. Jago*, contre l'opinion de Roberts qui avoit donné la préférence à *Porto Lobo*.] De Porto Lobo, il suivit la Côte, en passant à la vûe des Bayes de *San Francisco* & de *Portate*; & le jour lui manquant pour gagner Kalyete, il mouilla jusqu'au lendemain à *Villa Praya*, d'où il se rendit à (*h*) *Kalyete*. Mais attendant bien-tôt un vent Sud, il résolut de gagner la Côte Est de l'Isle, parce que non-seulement la navigation est plus aisée avec le vent de Sud ou d'Ouest; mais que les Rades de cette Côte sont beaucoup plus sûres; car de l'autre côté il n'y en a pas une où l'on puisse être en sûreté, à l'exception de Kalyete Saint Martin; mais avec ces vents on n'en sçauroit sortir, quoiqu'ils soient les seuls avec lesquels on puisse gagner le côté de l'Est. Roberts se rendit donc de Kalyete à *Porto Praya*.

S. Francisco.

Portate.

Kalyete S. Martin.

DANS sa Description générale des Isles du Cap-Verd, il commence par celle de Porto Praya, qui est au Sud de l'Isle de San Jago; & tournant par l'Ouest, il fait encore une fois le tour de l'Isle pour revenir au même lieu.

Descriptions particulières.

Porto Praya est situé proprement à la pointe Sud-Ouest de S. Jago. C'est le 1er. Port de l'Isle & le plus célébre. Il offre une perspective charmante. La Ville & le Fort se présentent au milieu de la Baye, sur une terre assez haute, mais plate, avec une Vallée des deux côtés, où les Palmiers & les Cocotiers forment encore une vûe fort agréable. Le meilleur ancrage est au-delà de l'Isle, dans la

(*f*) *Angl.* il sortit en ramant. R. d. E.

(*g*) Roberts entend sans doute la Ville capitale de l'Isle, qui s'appelle S. Jago, ou Ribeira Grande, au Sud-Ouest de l'Isle.

(*h*) Il y a plusieurs Kalyetes dans les différentes Isles. R. d. T.

la partie Nord-Ouest de la Baye; quoique dans la partie ouverte on puisse mouiller aussi sur un fond de beau sable, depuis quinze jusqu'à cinq ou six brasses. L'eau fraîche ne manque pas sur la Côte (*i*).

Roberts. En divers tems.

Celle de Kalyete S. Martin.

A deux lieuës de Praya, Ouest-Nord-Ouest, on trouve *Kalyete S. Martin*, petite Crique, qui n'est large que de la longueur d'un [demi] cable, & qui ne laisse pas d'avoir seize ou dix-huit pieds d'eau. [Vous pouvez y mouiller sur une Ancre, & la poupe attachée à un Arbre qui est au milieu de la pointe de terre, laquelle est toute remplie de petites pierres.] On peut y demeurer sûrement à l'ancre pendant toute la saison des pluyes, & l'eau fraîche n'y manque pas non plus. Mais quoique le lieu soit sans danger, on ne le découvriroit pas aisément si (*k*) l'on ne prenoit un Négre à Porto Praya, pour s'y faire conduire. L'Auteur observe seulement que malgré tous les avantages de cette petite Baye, c'est l'endroit de l'Isle le plus pernicieux à la santé pendant (*l*) les pluyes. De Kalyete à la Ville de Saint Jago ou de Ribeyra grande, on ne compte que quatre milles par terre, d'un chemin assez uni, mais fort pierreux. Par mer, cette Ville n'est pas à plus d'une lieuë du rivage, au Nord-Ouest de Kalyete. Sa Rade n'a rien d'extraordinaire que la mauvaise qualité du fond, qui est si tranchant qu'on n'y demeure pas long-tems sans perdre quelque ancre entre les rocs, ou sans y avoir quelque cable endommagé. Cet accident a causé la perte de plusieurs Vaisseaux. Aussi n'y voit-on qu'un petit nombre de Portugais, qui n'y font pas même un long séjour. Les Hollandois y relâchoient autrefois pour les rafraîchissemens; mais il ne touchent à présent qu'à Porto Praya (*m*).

Celle de la Baye de S. Jago.

Celle de Rivèra de Plata.

Rivéra de Plata est une fort longue Baye, d'un fond très-net, depuis douze & quatorze brasses jusqu'à trois. Elle est plus commode que Porto Praya, pour faire de l'eau, parce que le ruisseau coule jusqu'au bord de la Mer [dans lequel on peut jetter les tonneaux, qui s'y remplissent d'eux-mêmes par leur ouverture, sans qu'il soit nécessaire d'y employer des seaux.] On y trouve d'ailleurs toutes sortes de rafraîchissemens, tels que des Fruits, des Racines, des Oiseaux, des Chèvres, & des Vaches, à meilleur prix qu'à Porto Praya & qu'à la Ville (*n*).

Terrafal.

Terrafal est un Port estimé, mais il ne fournit aucune provision; & quoiqu'on y soit fort sûrement lorsqu'on y est entré, l'accès en est fort difficile.

Porto Faciendo.

On trouve ensuite la Baye de *Porto Faciendo*, qui est grande & nette, avec un bon fond, depuis dix jusqu'à quatre brasses. L'eau fraîche y est en abondance; mais comme cette partie de l'Isle ne consiste qu'en pâturages, on ne peut s'y procurer d'autres provisions que des Vaches & des Chèvres, qui y sont à la vérité moins chères (*o*) que dans aucun autre Canton de l'Isle. L'Auteur y obtint un jeune Taureau, d'environ deux ans, pour une vieille chemise qui n'auroit pas valu six sols en Angleterre.

Entre cette Baye & Bighude, qui est la pointe la plus septentrionale de S.

(*i*) Roberts, pag. 409.
(*k*) *Ibid.* pag. 410.
(*l*) *Ibid.* pag. 340.
(*m*) *Ibid.* pag. 410.
(*n*) *Ibid.* pag. 410. & suiv. En 1593, lorsque le Chevalier Hawkins étoit à S. Jago, il y avoit dans l'Isle, une Cité, dit-il, & deux Villes. *Voyage à la Mer du Sud*, pag. 29.
(*o*) *Angl.* à la vérité à aussi bon marché. R. d. E.

ROBERTS, En divers tems.

Pointe de Bighude.

Porto Formoso.

S. Jago, on trouve plusieurs autres petites Rades, mais le Pays est désert & stérile, la Côte dangereuse & parsemée de rocs, dont quelques-uns sont cachés sous l'eau. Ceux qui se font appercevoir ne sont pas à plus d'un mille du rivage (*p*). Quand on a doublé la pointe de Bighude, la Côte tourne au Sud de *Porto sine Nome*, dont a déja lû la Description. La Baye suivante est celle de *Porto Formoso*, à laquelle il ne manque rien pour la beauté, suivant l'origine de son nom. Vers la pointe, un petit Bâtiment peut être à couvert de toutes sortes de vents. Mais, sans expliquer ce qui lui manque, l'Auteur déclare qu'elle n'est pas favorable au commerce.

Baye & Ville de S. Jago.

LA Baye de S. Jago est aisément reconnue par l'Eglise de la Ville, dont les murs sont blancs, & le toît de tuiles fort rouges. La Ville est située au milieu de la Baye, sur un terrain qui s'élève; avec deux Vallées, l'une au Sud & l'autre au Nord, toutes deux fort bien plantées de Cocotiers & de Palmiers. Le fond de la Baye est d'un beau sable. L'ancrage y est sûr, depuis dix brasses jusqu'à douze. Un peu au Nord de l'Eglise, la Mer est ordinairement fort agitée au long du rivage. C'est d'ailleurs un des Cantons de l'Isle où toutes les commodités qu'elle produit se trouvent avec plus d'abondance.

Porto Madera.

AU Sud quart à l'Est de cette Baye, on rencontre, à deux ou trois milles, celle de Porto Madéra, dont l'entrée n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, entre deux pointes de rocs fort escarpées, où la profondeur de l'eau est depuis neuf jusqu'à six brasses. Après avoir passé la pointe Nord, on tombe sur quatre brasses & trois brasses & demie; mais on y est à couvert de tous les vents. On n'y conserve pas même la vûe de la Mer. Un cable de trois pouces y tient ferme à l'ancre un Bâtiment de trois cens tonneaux. Le fond est de sable mêlé de craie; mais, plus haut, il est de limon fort doux. Enfin le Port est excellent quand on y est entré, & l'accès n'en est pas difficile: mais il n'est pas aisé de l'appercevoir, parce qu'une pointe cache tellement l'autre, qu'on ne découvre l'ouverture qu'après l'avoir passée. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable. Ainsi la seule ressource pour ne pas s'y tromper, c'est de prendre (*q*) à S. Jago un Négre qui puisse servir de Guide.

ON trouve, après Porto Madera, plusieurs petites Bayes jusqu'à *Porto Lobo*; mais il n'y en a point qui n'ayent quelque danger pour les Vaisseaux, parce que la Côte est remplie de rocs à fleur d'eau, quoiqu'ils ne s'étendent point à plus d'un mille du rivage.

Porto Lobo.

PORTO LOBO est un Port des plus sûrs, quand on y est entré. Il est à l'abri de toutes sortes de vents. Mais l'entrée en est fort étroite, & bordée de part & d'autre par une chaîne de rocs abîmés, qui la rendent fort dangereuse pour les Etrangers, s'ils ne sont bien sûrs de leurs Pilotes. L'intérieur de cette Baye a l'apparence d'un Lac, [par la tranquillité qui y régne continuellement.] Son étendue de tous côtés est d'environ trois-quarts de mille; sa profondeur de douze ou quatorze pieds seulement, excepté vers la pointe Nord, où l'on trouve dix-huit ou vingt pieds. Le fond est limoneux jusqu'à l'extrémité du Lac, où le limon se change en un fort beau sable. La partie

(*p*) Voyage de Roberts. pag. 411.

(*q*) Roberts, pag. 311. 411. & suiv.

partie montagneuse de l'Isle de S. Jago se termine un peu au Nord de Porto Lobo; & si l'on excepte quelques Collines, on ne trouve plus que des campagnes plates jusqu'à Porto Praya.

ROBERTS. En divers tems.

Fin de la partie montagneuse de l'Isle.

ENTRE Porto Lobo & Praya, on rencontre la Rade de *San-Francisco*, qui est une petite Baye sabloneuse, avec une Vallée plantée de Palmiers & de Cocotiers. Mais le fond en est fort mauvais, & l'on n'y trouve pas d'eau fraîche. Une lieuë au-delà de San-Francisco, on arrive à la petite Baye de *Portate*. C'est une station fort commode pour les petits Bâtimens & les Chaloupes; mais inaccessible pour les grands Vaisseaux, à cause d'un roc abîmé qui en fait tout le danger. La Rade suivante est celle de *Porto Praya*, qu'on a déja décrite.

San Francisco.

ON ne s'accorde pas bien sur la situation & le nombre des Villes de S. Jago. Hawkins (*r*) n'y comptoit qu'une Cité, & deux Villes en 1593. Dampierre (*s*) ne parle que de deux grandes Villes, & de quelques Villages fort bien peuplés. Roberts compte quatre Villes, & les nomme, *San Jago*, *San Domingo*, *San Domingo Abacace*, & *Villa de Praya*. Il y joint une Cité, qu'il appelle *Cidada de Rebeyra grande*, en faisant entendre clairement que c'est la Capitale de l'Isle. Cependant tous les autres Voyageurs donnent indifféremment à la Capitale le nom de Ribeyra grande & de S. Jago; d'où il faut conclure qu'elle n'a ces deux noms que pour la distinguer de l'autre S. Jago, qui est dans la partie Orientale de l'Isle, & qui est une des quatre Villes de Roberts, avec un Port qu'il a décrit. On ne doit pas faire difficulté de s'en rapporter à lui, puisqu'ayant vû toutes ces Places, à la réserve de San Domingo, Ville intérieure, dit-il, à douze milles de la Capitale par les terres; il parle ici sur le témoignage de ses propres yeux. C'étoit à S. Jago que le Gouverneur, l'Evêque, & les autres personnes de distinction faisoient leur demeure en 1585, lorsque l'Amiral (*t*) *Drake* attaqua l'Isle. Il marcha vers cette Ville à la tête de six cens Hommes; & les Habitans ayant pris la fuite, il la réduisit en cendres. Elle avoit déja été saccagée en 1582 par *Manuel Peradez* (*v*), Portugais, qui commandoit une Flotte Françoise.

S. Jago brûlée par l'Amiral Drake.

Saccagée par une Flotte Françoise.

☞ [LA plûpart des Voyageurs ne font mention que de *S. Jago* & de *Porto Praya*, parce que c'est les seuls Ports de cette Isle fréquentés par les Européens. Mais ils compensent cette négligence par le grand nombre de remarques utiles, qu'ils nous fournissent & sur le Pays en général & sur ses Habitans. Nous en allons extraire ce qu'il y a de plus important.]

LA Ville de S. Jago, ou de *Ribeyra grande*, est située à trois lieuës de Praya, vers l'Ouest. Dampierre la place dans la partie Sud-Ouest de l'Isle, à quinze (*x*) degrés de latitude du Nord; mais Cornwal prétend avoir observé qu'elle est à quinze degrés (*y*) cinq minutes. Cette Ville, suivant le premier de ces deux Voyageurs, est appuyée contre deux montagnes, entre lesquelles on découvre une belle Vallée, qui se rétrécit beaucoup en s'éloignant

(*r*) Voyage à la Mer du Sud, pag. 29.
(*s*) Vol. I. pag. 76.
(*t*) Voyez le Livre intitulé, *le Héros Anglois*, ou *Drake ressuscité*, pag. 129.
(*v*) Hawkins, *ubi sup*. pag. 27.
(*x*) Dampierre, Vol. III. pag. 22.
(*y*) Cornwall, *ubi sup*. pag. 6.

ROBERTS. En divers tems.

gnant de la mer. (z) Le même Ecrivain donne le Plan de la Ville & de la Baye.

Différentes Descriptions de cette Ville.

D'UN autre côté, l'Auteur des Voyages de Drake (a) raconte qu'en 1585, lorsque son Héros prit cette Ville, elle étoit de forme triangulaire, & située dans une Vallée fort étroite entre deux montagnes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, qui sembloient pancher sur elle, & sur lesquelles on avoit fait différentes fortifications pour la sûreté de la Place. Il ajoûte qu'elle étoit environnée d'un mur, & baignée par la Mer, du côté du Sud, avec un Fort sur le rivage. Il y avoit cinquante piéces de canon dans la Ville & dans les Forts. La Vallée étoit divisée par un petit ruisseau d'eau douce, qui formoit assez près du rivage un étang, où les Vaisseaux pouvoient aisément faire leur provision. A l'extrémité de la Ville, du côté du Nord, la Vallée s'ouvroit assez pour former quantité de Vergers & de Jardins qui étoient remplis d'orangers, de citroniers, de cannes de sucre & de diverses sortes d'arbres & de fruits. [On ne peut concilier ces deux Descriptions, qu'en supposant que la Ville a changé de place & de forme en se relevant de ses ruines.]

DANS le Voyage du Chevalier Antoine Sherley à S. Jago & aux Indes Occidentales, en 1569, on trouve la Description (b) suivante. „ S. Jago „ est située entre deux montagnes fort roides, & commandée par trois ex- „ cellens Forts. Le principal est placé au sommet de la montagne qui est à „ l'Est, & pend en quelque sorte sur la Ville; de sorte qu'elle n'a point une „ rue où l'on puisse être à couvert du mousquet. Les deux autres Forts sont „ sur le rivage: mais ils commandent tous trois & la Ville & la Rade. On „ ne peut gagner le sommet des deux montagnes que par un petit sentier, où „ il ne peut passer qu'un Homme à-la-fois. La Mer vient battre le front de „ la Ville.

A l'égard du ruisseau, Dampierre observe (c) qu'il y a dans la Vallée, du côté de la Mer, une rue au long de laquelle passe un filet d'eau, qui va se décharger dans un bel étang, ou dans une petite Baye sabloneuse, ordinairement fort tranquille; de sorte que les Vaisseaux peuvent s'en approcher sans péril & faire aisément leur provision d'eau, [quoique la Rade soit pleine de rochers & mauvaise pour les Vaisseaux.] Le Capitaine Philips donne une autre (d) description du même ruisseau. Il passe, dit-il, au travers de la Ville, un petit ruisseau, large de douze ou quinze pieds, & d'un pied de profondeur, qui en sort sous le pied du mur; & qui va se rendre dans la Mer, après avoir arrosé un beau Verger, planté de Cocotiers & d'Orangers (e).

DAPPER dit plus simplement que la rivière de S. Jago prend sa source à deux milles de la Ville, & se décharge dans la Mer par une embouchure, qui peut avoir une portée d'arc de largeur. [*Durret* l'appelle *Ribeira Corea*; & dit que ses bords sont couverts de Cèdres, de Cocotiers & d'autres arbres fruitiers (f).]

DAMPIERRE donne à la Ville (g) deux ou trois cens maisons, toutes bâties

(z) Dampierre, *ubi sup.*
(a) Le Héros Anglois, pag. 128.
(b) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 599.
(c) Dampierre, Vol. III. pag. 22.
(d) Philips, *ubi sup.* pag. 187.
(e) Voyages de Fryer, pag. 7.
(f) Voyage de Durret à Lima, pag. 85.
(g) Dampierre, Vol. III. pag. 22.

bâties de pierres brutes; avec un Couvent & une Eglise. Philips ne fait pas monter le nombre des (*b*) Maisons au-delà de deux cens; mais il compte deux Couvents, l'un d'hommes, & l'autre de filles, avec une grande (*i*) Eglise près du Château. Cette Eglise est apparemment la Cathédrale, que Roberts nous représente comme un fort bel Edifice. Il nomme un Couvent de Cordeliers, en faisant remarquer, qu'ils sont presque les seuls dans l'Isle qui mangent du pain frais, parce qu'ils reçoivent tous les ans de Lisbonne une provision de farine. Ils ont un des plus beaux Jardins du monde & rempli des meilleurs fruits. Un petit bras de la rivière, qu'ils ont eu la permission de détourner, leur fournit continuellement de l'eau pour la fraîcheur de leurs parterres & pour les commodités de leur Maison. Après l'Eglise Cathédrale, il n'y a pas d'Edifice dans la Ville & au-dehors, qui approche (*k*) de la beauté de leur Couvent. La Maison du Gouverneur est dans un lieu élevé, d'où il a tellement la vûe de toutes les autres, que leur sommet est de niveau avec les fondemens de la sienne (*l*). S'il faut juger de tous ces Bâtimens, par la description que le Docteur Fryer nous fait de ceux ☞(*m*) qu'il a vûs [sur le sommet de la montagne,] ils n'ont qu'un étage; ils sont couverts de branches & de feuilles de Cocotiers; les fenêtres sont de bois, & les murs de pierres, liées avec de la vase. Leur grandeur, dit-il, n'est que d'environ quatre aunes, dont la moitié est occupée par la porte. L'ameublement répond à la grandeur & à la forme.

ROBERTS. En divers tems.

Fortifications de la Ville.

Il ne paroît pas que les Fortifications de la Ville ayent été fort augmentées, depuis le tems de l'Amiral Drake & du Chevalier Sherley. Dampierre observe que près du lieu où l'on débarque, on voit presqu'au niveau de la Mer, un petit Fort, où la garde se fait soigneusement. Au sommet de la montagne, il y a un autre Fort, qui doit être plus grand, si l'on en juge par le mur qu'on apperçoit de la Rade. Il n'est pas sans artillerie; mais l'Auteur ne put sçavoir le nombre des piéces (*n*) ni de quel usage peut être cette Forteresse. Philips assûre qu'elle contient douze canons; qu'elle est située à l'Est de la Ville, & qu'elle (*o*) se présente fort bien du côté de la Mer. Il eut le tems d'observer la garnison. Cependant, sans nous apprendre si elle étoit nombreuse, il ne parle que de sept ou huit petites maisons, prêtes à tomber, & d'une Eglise qui est proche du Corps-de-garde. Sur le bord de la montagne, il remarqua un parapet, muni de six petits canons de fer, en si mauvais état (*p*) ☞qu'ils ne se soûtenoient pas sur leurs affuts. Près du rivage [& sur le panchant d'un précipice,] on apperçoit six autres petites piéces, qui sont braquées vers le Port, & qui saluèrent le Vaisseau sur lequel le Docteur Fryer alloit aux Indes Orientales. A peu de distance de cette batterie, on voit un Corps-de-garde qui fait face à la terre, & d'où l'on observe les (*q*) Vaisseaux qui ☞s'approchent du Port. [La promenade que ce Dr. fit depuis le rivage de la Mer

(*b*) Voyag. en Afrique & aux Barbades. *ubi supra.*

(*i*) Barbot donne cinq cens maisons à la Ville. Voyez la Description de la Guinée, pag. 538.

(*k*) Roberts, *ubi sup.* pag. 405.

(*l*) Philips, pag. 187.

(*m*) Fryer, pag. 8.

(*n*) Dampierre, Vol. III. pag. 22. On a déja vû que le Fort commande le Port & la Ville.

☞(*o*) Vol. I. pag. 76. Ailleurs il dit que le Fort commande la Rade.

(*p*) *Ibid.* pag. 187.

(*q*) Fryer, pag. 8.

ROBERTS. En divers tems.

Mer jusqu'au sommet de la Montagne répandra encore plus de jour sur cette Description. Après être débarqué, il passa par le bois, d'où, sortant par une porte pratiquée dans un mur fait de boue & de pierres & élevé jusqu'à hauteur d'appui, il entra dans une cour au pied de la Montagne, où il trouva une Compagnie de Milice levée pour y être en garnison. Leurs mousquets, leurs piques & leurs drapeaux étoient appuyés contre le mur, qui n'auroit pas pû supporter ce poids, si lui-même n'avoit été soûtenu par quelques arbres. Les Soldats qui s'y promenoient avoient la pique à la main & une longue épée liée sur le dos. Ils tirèrent le chapeau aux Anglois, leur faisant une révérence jusqu'à terre. La Montagne est fort escarpée; & cependant, à la grande surprise de l'Auteur, les gens du Pays y grimpent montés sur des ânes avec un singe en croupe, & passent par des précipices où il n'y a qu'eux & des Chèvres qui puissent aller. Ils trouvèrent un autre mur au sommet de la Montagne, sur la porte duquel étoit peinte une Croix. Au de-là & sur la gauche, ils virent un Bâtiment qui devoit être une prison ou un Corps-de-garde. A peu de distance de-là & du même côté, il y avoit une rangée de Maisons dont on a déja parlé. Avançant toûjours, le chemin se trouva meilleur & tout uni ils apperçurent sur la droite une Croix & un peu plus loin une Chapelle, desservie par un de leurs Pères Négres. Pas loin de-là étoit le Corps-de-garde, qui devoit fournir des sentinelles du côté de la Mer; les six petits Canons & un autre Corps-de-garde dont on a déja parlé.]

Le même Auteur ajoûte qu'aux environs de la Ville, le Pays est montagneux & rempli de rocs; mais que plus loin dans les terres il est fort agréable, bien arrosé, & fourni de toutes les commodités nécessaires à la vie (r).

Il ne sera point inutile de joindre à la Description de Roberts, les remarques de quelques autres Ecrivains sur la Baye ou le Port de S. Jago.

Observations sur la Baye de S. Jago.

Le Docteur Fryer dit que sa forme est un demi-cercle d'environ quatre milles d'étendue; que sa pointe la plus avancée (s) regarde le Sud-Ouest, demi-Ouest; & l'autre, [où il y a une entrée dans la Mer,] l'Est quart au Sud & Sud; que le fond est couvert de corail de toutes les espéces; le rivage (t) sabloneux, [& commode pour le débarquement.] Le Capitaine Philips dit que la Baye de S. Jago est plus petite & plus exposée que celle de Praya, & que (v) le fond est pierreux & fort mauvais. Dampierre déclare que c'est la plus mauvaise Rade où il soit jamais entré. Il n'y a pas, dit-il, d'ancrage sûr, pour plus de trois Vaisseaux à la fois; encore doivent-ils être fort près l'un de l'autre. [La meilleure place est celle qui est près de terre, où il faut s'amarrer; mais le Bâtiment doit être petit. Ceux qui dirent à l'Auteur que la Baye étoit bonne, le trompèrent; & quand il y fut, il auroit été charmé d'en être dehors.] Un Bâtiment Anglois, commandé par le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller dans le même-tems, perdit bientôt deux de ses ancres; & l'Auteur même (x) en perdit une. L'Isle de Fuego s'apperçoit clairement de la Baye de S. Jago, dont elle n'est éloignée que de sept ou huit lieuës.

(r) *Ibid.* pag. 7. & suiv.

(s) *Ibid.* pag. 6.

(t) Il a donné un Plan de la Baye, & de la Côte à l'Ouest.

(v) Voyage en Guinée, pag. 187.

(x) Cela s'accorde avec la Description de Roberts, dont on a déja parlé.

lieuës. Pendant la nuit, on (*y*) voit des flammes qui s'élevent du sommet de sa montagne, & de la fumée pendant le jour (*z*).

ROBERTS. En divers tems.

PHILIPS remarque qu'on appréhende si fort à S. Jago, qu'il ne s'échape quelque Habitant sur les Vaisseaux Etrangers, qu'on ne souffre aucune Barque dans l'Isle. Il n'en vit pas une à S. Jago ni à Praya (*a*). On fait même la garde (*b*) dans cette vûe, tandis qu'il s'y trouve quelque Bâtiment. L'Auteur raconte à cette occasion qu'un vieil Officier Flamand, qui commandoit dans le Château, souhaitoit beaucoup de partir avec lui; mais qu'il n'eut pas la hardiesse de tenter cette entreprise.

Contrainte des Habitans de l'Isle.

DAPPER appelle le Port de S. Jago. *Porto Reibeira Corea*, & le place au Nord-Ouest de *Cabo Tubarao*. Ce Cap est apparemment la pointe Est de la Baye. Le *Pilote Anglois* dit que le Cap *Tubarao* est au Sud-Ouest de Praya, & le Port *Reibeira* à l'Ouest de cette pointe.

Autre nom de S. Jago.

Cap Tubarao.

SUIVANT le Capitaine *Philips*, la plus grande partie des Habitans de la Ville est composée de Portugais; mais dans le reste de l'Isle, le (*c*) nombre des Négres l'emporte de vingt pour un. *Fryer* dit que les Naturels du Pays sont d'un beau noir; qu'ils ont les cheveux frisés; qu'ils sont de belle taille; mais si Voleurs & si effrontés qu'ils regardent un Etranger en face tandis qu'ils coupent quelque morceau de son habit ou qu'ils lui prennent sa bourse. Leur habillement, comme leur langage, est une mauvaise imitation ☞ des Portugais. [Il y en a peu assez bien vêtus pour avoir le corps entièrement couvert; l'un a les jambes, l'autre les épaules, un troisième le dos, & quelques-uns tout le corps, nuds.] Celui qui peut se procurer un vieux chapeau garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes blanches, & des hautes-chausses, avec une longue épée, quoique sans bas & sans souliers, marche d'un air fier, en se contemplant, & ne se donneroit pas pour le premier Seigneur de Portugal (*d*).

Habits & caractère des Habitans.

LES femmes ne sont pas si bien faites que les hommes. Elles ont les lèvres plus grosses, le corps plus épais avec une taille plus courte, les mamelles pendantes, & les mains fort larges. Leur habillement consiste dans un pagne, ou une piéce d'étoffe dont elles sont enveloppées depuis la ceinture jusqu'en bas. Le reste du corps est nud, sans excepter les pieds. Cependant les plus distinguées (*e*) portent des colliers & des bracelets, avec de fausses pierreries aux oreilles. Elles ont une sorte de voile qui leur tombe depuis la tête jusqu'aux genoux, avec un corset & des manches pendantes.

LE Docteur Fryer ayant été invité par quelques Habitans, trouva, pour toute galanterie, du tabac à fumer. L'instrument qui leur sert de pipe s'ap☞pelle *Hubble buble* [à cause du bruit qu'il fait.] C'est un long roseau, que la fumée rend fort brun, & qui passe au travers d'une coque de coco remplie d'eau. Il s'applique contre une espèce de fourneau où l'on allume du tabac sans

Fête qu'ils donnent aux Etrangers.

(*y*) Dampierre Vol. III. pag. 36.
(*z*) Voyag. de Fryer pag. 10.
(*a*) Dampierre dit qu'ils sont si absolument sans Barques, qu'ils sont obligés d'acheter ☞ même leur Sel des Vaisseaux étrangers. [Sans dire la raison pourquoi ils n'en n'ont point, il ajoûte qu'il en a vû à S. Nicolas.]
(*b*) Philips *ubi sup.* pag. 188.
(*c*) Philips, *ibid.* pag. 187.
(*d*) Fryer. pag. 9.
(*e*) Fryer, *ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

ſans le hacher (*f*), & chacun ſuce la fumée auſſi long-tems qu'il y prend plaiſir. Ce n'eſt pas la bonne chère qu'il faut ſe propoſer chez les Habitans de S. Jago, car ils ne boivent, que de l'eau, & leurs alimens ſont les fruits de la terre (*g*). [Cette Iſle a été pillée deux ou trois fois. Le 16 de Novembre 1585, le Chevalier *François Drake*, ayant mouillé entre la Ville & *Praya*, débarqua au de-là de mille hommes ſous les Ordres du Lieutenant général *Carliſle*. S'avançant enſuite du côté de la Place, ils deſcendirent dans la Vallée par la Colline qui eſt à l'Orient; mais les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Anglois, ils plantèrent leurs Etandarts ſur le Fort qui eſt vers la Mer. Ils y reſtèrent quinze jours, durant leſquels ils amaſſèrent des proviſions, mais ils n'y firent aucun butin, après quoi ils y mirent le feu, pour vanger la mort d'un Anglois que les habitans avoient cruellement maſſacré (*h*).

AU mois de *Septembre* de l'an 1696, le Chevalier *Antoine Sherley* alla de *Praya* à *S. Jago* avec deux-cens quatre-vingt hommes. Quand ils en furent aſſez près, ils ne trouvèrent d'autre chemin qu'un ſentier ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer qu'un homme de front. Les Anglois furent ſurpris de la force de la Place; & les Ennemis attendoient qu'ils fuſſent deſcendus dans la Vallée, à une demi-portée de mouſquet au de-là, dans la penſée qu'alors ils ſeroient obligés de ſe rendre. Le Général, s'apperçevant qu'il étoit coupé dans ſa retraite, prit le ſeul parti qui lui reſtoit, ſçavoir celui de deſcendre hardiment. Il fut pourſuivi par l'Ennemi, qui, de côté & d'autre, l'accabloit de pierres: Mais ceux qui voulurent attaquer ſon arrière-garde furent ſi bien reçus qu'ils n'oſèrent plus l'approcher. Il y avoit encore un demi-mille de-là juſqu'à la Ville, où leurs Piquiers s'oppoſérent au paſſage des Anglois. Les Portugais, ayant alors été renforcés juſqu'au nombre de trois mille, les attaquèrent, en tuèrent pluſieurs & les incommodèrent beaucoup depuis le Fort le plus élevé. Ils étoient réduits à une grande extrémité, lorſque leurs Vaiſſeaux parurent dans la Rade, où ils attirèrent le feu du Fort, & contre lequel ils tirèrent toute la nuit tant de la Flotte que des Forts inférieurs. Les Portugais, s'imaginant que le deſſein des Anglois étoit de l'emporter d'Aſſaut, abandonnèrent la Ville pour aller le défendre; ce qui donna moyen aux gens de *Sherley* de ſe retirer à leurs Vaiſſeaux, après avoir été Maîtres de la Ville deux jours & deux nuits (*i*).

BECKMAN, qui étoit dans cette Iſle en 1713, dit que les François l'avoient priſe, peu d'années auparavant, avec quatre-vingt ou cent hommes. Ils l'abandonnèrent bien-tôt après, emportant tout ce qu'ils pûrent (*k*).

BARBOT remarque qu'ils prirent & pillèrent la Ville en 1712; ce qui, autant qu'on peut le conjecturer, eſt la même choſe que ce que veut dire Beckman (*l*).]

Gouvernement de l'Iſle.

A l'égard du Gouvernement, on a déja fait remarquer que l'Iſle de S. Jago

(*f*) *Angl.* la ſurface en eſt preſſée par un fort vilain Godet, qu'ils rempliſſent de tabac ſans le hacher. R. d. E.

(*g*) *Ibid.* pag. 8.

(*h*) Voyez les Voyages de *Drake* pag. 129.

(*i*) Voyez la Collection de *Hackluyt* pag. 599. & ſuiv.

(*k*) Voyage à *Borneo* pag. 13.

(*l*) Deſcription de Guinée pag. 538.

S. Jago n'a jamais cessé d'appartenir au Roi de Portugal. Le Gouverneur qui commande au nom de ce Prince, étend sa Jurisdiction non-seulement sur toutes les Isles du Cap-Verd, mais encore sur tous les Domaines du Portugal dans la haute Guinée (*m*). ROBERTS. En divers tems.

LA Ville de S. Jago est un Siége Episcopal. L'Evêque, qui est Suffragant de Lisbonne (*n*), compte toutes les Isles du Cap-Verd [& toutes les Côtes de Guinée] dans son Diocése. Il est [nommé par le Roi, &] toûjours envoyé du Portugal. Outre le Palais qu'il a dans la Ville, il jouit d'une fort belle maison de Campagne à trois ou quatre milles dans les terres, qui se nomme *Trinidade* (*o*). [C'est à S. Jago où résident le Gouverneur & l'Oyder, ou le Juge; & c'est-là où est l'Audience, ou les Cours de Justice.]

EN 1689, le Gouvernement ecclésiastique & civil étoit entre les (*p*) mains de l'Evêque. Mais en 1693, lorsque Philips passoit à S. Jago, le Gouverneur étoit un Laïque, qui soûtenoit sa dignité avec assez d'éclat. Sa Maison étoit spacieuse, accompagnée d'une belle cour, ornée d'un balcon de fer, d'où la vûe s'étendoit sur la Mer. Il offrit une colation à Philips. Elle consistoit dans une boëte de marmelade & du pain blanc, avec une bouteille [à moitié pleine] de vin de Madére [si mauvais & si chaud qu'il fut sur le point de faire rendre au Capitaine tout ce qu'il avoit dans l'estomac.] Il refusa d'aller à bord, parce qu'il étoit arrivé à quelques-uns de ses Prédécesseurs d'être arrêtés par des Pyrates, qui leur avoient fait racheter leur liberté à grand prix, ou qui avoient éxigé d'eux des provisions. Sa naissance étoit distinguée, & ses qualités naturelles [& acquises] fort estimables; [mais il étoit tout déguenillé, & portoit une longue perruque qui lui descendoit jusques au milieu du corps, & à laquelle il ne restoit pas la moindre frisure (*q*).] Beckman, qui étoit à S. Jago en 1713, trouva moins de difficulté à persuader au Gouverneur de ce tems-là de se rendre sur son Vaisseau, où il le traita fort bien [& lui fit présent de quelques fusils.] Mais il en fut mal récompensé. Ayant accepté un dîner au Château, le jour suivant, il se trouva si malade en retournant à bord, lui & tous les Anglois qui l'avoient accompagné, qu'il eut recours aux contre-poisons. Mais soit qu'il fut déja trop tard, ou que la force du mal l'emportât sur les remèdes, tous les convives eurent des vômissemens terribles, avec des convulsions & des tranchées insuportables. [Le Chirurgien, qui avoit été du repas, & qui ne pût vomir que le troisième jour, enfla prodigieusement par tout le corps.] Ils commencèrent à se rétablir le cinquiéme jour; mais il y en eut deux qui tombèrent dans une langueur, dont ils ne furent délivrés que plusieurs mois après, par la mort. Beckman partit désespéré de n'avoir pû se vanger d'une si noire perfidie (*r*).

Maison du Gouverneur.

Plusieurs Anglois empoisonnés dans une collation.

QUOIQUE la Ville de S. Jago soit fort pauvre, & qu'elle n'ait presque aucun commerce, Dampierre observe qu'outre les Vaisseaux étrangers que le

Commerce de S. Jago.

(*m*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.

(*n*) *Ibid.* [Vol. III. pag. 22. Voyez aussi *Barbot*, Description de Guinée, pag. 538. *Philips* Voyag. en Guinée, pag. 187. & Hawkins Voyag. à la Mer du Sud, pag. 29.]

(*o*) Roberts, pag. 404.

(*p*) Ovington, pag. 41. du Voyage de Surate.

(*q*) Philips *ubi sup.* pag. 185.

(*r*) Beckman, dans le Voyage de Borneo, pag. 14. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

le hazard y amene, il y vient tous les ans un ou deux Bâtimens Portugais, dans leur route pour le Brésil. Ils y vendent quelques marchandises de l'Europe, & se chargent des étoffes de coton qu'ils trouvent dans l'Isle. Les Marchands de Lisbonne y envoyent chaque année un autre Vaisseau, qui prend le sucre, & qui (s) retourne directement en Portugal avec cette cargaison. Dampierre trouva dans le Port deux Bâtimens Portugais qui devoient faire voile au Brésil, & une Pinque Angloise qui avoit acheté, dans une autre Isle, des Anes pour la Barbade (t).

Comment les Provisions s'y vendent.

On ne peut acheter la moindre provision dans l'Isle de S. Jago sans une permission expresse du Gouverneur; & le droit de vendre les Bestiaux appartient à lui seul. Dampierre étant venu de Praya pour se procurer des rafraîchissemens, le Gouverneur fit publier le sujet de son arrivée par un Crieur public; après quoi il lui fut aisé de trouver du maïz & de la volaille, en échange pour le Sel qu'il avoit apporté. Mais ce fut du Gouverneur même qu'il acheta des Bestiaux, avec la nécessité (v) de les payer argent comptant. Philips fut traité de même, avec cette différence, qu'étant sans argent, il ne put obtenir ni Veaux ni Bœufs, & qu'on lui fit beaucoup valoir la permission qu'il obtint de prendre quelques Chèvres & quelques Moutons en échange pour du Sel. Mais, dès le lendemain de son arrivée, il vit le rivage couvert de Marchands, qui lui présentèrent des Oranges, des Limons, des Cocos (x), des Singes, &c. L'un tenoit une Chèvre entre les jambes, l'autre un Porc lié au poignet, celui-ci un Singe sur ses genoux, un autre quelques Poules de Guinée entre ses bras; & les Matelots Anglois s'empressant de faire avec eux des échanges pour de vieilles chemises, de petites boëtes & d'autres meubles, car rien n'est inutile à S. Jago, cette scène formoit un spectacle fort amusant. [Le Capitaine Philips ayant demandé à ☞ un des habitans, qui étoit venu lui offrir des provisions, de lui fournir quinze Chèvres, dix Moutons, quatre Porcs, soixante Poules, cinq-cens Oranges & autant de Citrons, il trouva tout cela au bord de la Mer, & il l'acheta à un prix fort raisonnable. Il en donna environ trois livres sterlings en monnoye d'Espagne, qui est tout ce qu'il avoit pû ramasser parmi l'équipage, & paya le reste en fusils, corail & toile-peinte (y).]

Excellent marché de vieux habits.

Tous les Voyageurs conviennent que rien ne se vend si bien dans cette Isle que les vieux habits. Ovington dit que c'est la marchandise (z) la plus courante, & celle dont la vanité des Habitans n'est jamais rassasiée. Aux vieux habits, Cornwal ajoûte les coûteaux & les cizeaux, qui rapportent plus de profit que (a) l'argent comptant. Beckman a vû les Habitans de S. Jago accourir au Port avec leur volaille & ce qu'ils ont de meilleur, disputer entr'eux la préférence pour un couteau de deux sols, & pleurer de chagrin en le voyant donner à celui dont (b) les Anglois agréoient la marchandise

(s) Dampierre, Vol. III. pag. 23.
(t) *Ibid.* pag. 21.
(v) *Ibid.* pag. 22.
(x) Le Docteur Fryer observe qu'en arrivant à S. Jago il fut surpris de la quantité de Singes qu'il se vit offrir. On ne lui demandoit qu'un lambeau d'habit, ou quelques aunes de mauvais ruban pour un Singe.
☞ (y) Philips Voyage en Guinée, pag. 187. & suiv.
(z) Ovington Voyage à Surate, pag. 41.
(a) Observations sur divers Voyages, pag. 6. & suiv.
(b) Voyage à Borneo, pag. 13.

Roberts. En divers tems.

☞chandise (c) [il n'est pas étonnant que le beurre & le fromage soient de bon débit à *S. Jago*, puisqu'au raport d'Ovington les habitans ne sçavent pas le faire (d). Mais peut-être n'en font-ils point parce qu'ils n'ont pas de pain pour manger avec; au moins n'en avoient-ils point alors.] Autrefois ils avoient chez eux un célèbre Marché d'Esclaves, qui étoient transportés immédiatement de-là aux Indes Occidentales. Mais ce commerce a pris un autre cours.

Situation de la Ville de Praya.

Praya, ou Playa, comme l'appelle Hawkins, signifie dans la langue Portugaise, grève ou rivage. Le même Auteur dit que la Ville de ce nom est à trois lieuës de S. Jago, vers l'Est, au fond d'une (e) Baye qui se nomme aussi Praya. Beckman place le Port de Praya à quinze degrés de latitude du Nord, & vingt degrés trente minutes (f) de longitude, de Londres. Mais Dampierre marque quatorze degrés cinquante (g) minutes de latitude, & vingt-quatre degrés quarante-sept minutes de longitude Ouest de Londres. C'est le premier de ces deux calculs qui paroît le plus éxact. Il ne diffère de nôtre Carte, pour la longitude, que de cinquante-cinq minutes; au lieu que celui de Dampierre excéde de deux degrés dix minutes. Praya, suivant le témoignage de Sherley (h), étoit une fort jolie Ville en 1596, avec un Fort monté de six ou huit piéces d'artillerie. Mais ce n'est à présent qu'une misérable habitation. En 1713, Beckman y trouva pour Eglise un mauvais Bâtiment qui n'avoit que l'apparence d'une grange. Les maisons étoient séparées à beaucoup de distance, sans aucune forme de rues. On voyoit (i) les ruines d'un vieux Château, où il restoit encore sept ou huit canons de fer sans affuts. Philips raconte qu'en 1699, les Soldats du Château de Praya avoient l'air de ☩ gens qui meurent de faim. L'Officier qui les commandoit [ne paroissoit guères mieux nourri.] C'étoit un vieux (k) Flamand, qui devoit avoir été fort ☞ maltraité par la fortune, pour regarder ce poste comme une récompense. [il demeuroit dans une vieille Maison & rendoit de grands respects au Lieutenant du Gouverneur, jeune-homme de vingt-ans, parce qu'il étoit Portugais.] Manuel Parades, dont on a déja cité le nom, saccagea la Ville de Praya en 1582 (l) comme celle de S. Jago. L'Amiral Drake (m) la brûla trois ans après; & Sherley (n) la prit en 1596. Elle tomba ensuite, avec toute l'Isle, au pouvoir des François en 1712.

Ce qu'elle est aujourd'hui.

Porto Praya.

Sir Jean Narborough, qui étoit à Porto Praya en 1659 (o), dit que ce n'est pas proprement un Port, mais seulement une fort belle Baye, dont la forme est ronde, avec des montagnes fort roides du côté de l'Est. Il ajoûte qu'au fond de la Baye il y a une autre montagne, où le Château étoit situé; qu'il étoit défendu par quatre piéces de canon; mais peu capable de résistance. Au sommet

☩(c) *Angl.* Beckman dit que les Habitans apportent au Port leur bétail & leur volaille pour l'échanger contre de vieux habits, des étuis noirs, des chapeaux, des couteaux, de l'huile, du beurre, du fromage, & en général contre tout ce qui est du crû & des Manufactures des Etrangers. R. d. E.

(d) Ovington *ubi sup.*

(e) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud. pag. 27.

(f) Beckman, *ubi sup.* pag. 11.

(g) Dampierre, Vol. IV. pag. 3.

(h) Hackluyt, Vol. I. pag. 599.

(i) Beckman, *ubi sup.* pag. 12.

(k) Voyage de Philips en Guinée, pag. 184.

(l) Hawkins, pag. 27.

☞(m) Voyage de Drake *ubi sup.* pag. 130.

☞(n) Sherley *ubi sup.* pag. 599.

(o) *Angl.* en 1669, R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

met de la même montagne, il y avoit un autre Fort muni de trois canons. Dans la partie Nord-Ouest de la Baye, le rivage est de sable & de gravier, mais couvert d'un bois de Cocotiers qui rend la perspective agréable. Une rivière d'eau douce, qui sort de la Vallée, vient se perdre dans la Mer au travers du sable. Cette eau est non-seulement en abondance, mais de si bonne qualité qu'elle se conserve long-tems en Mer. Du côté de l'Ouest, & fort près du rivage, la nature a placé une Isle couverte d'herbe, que Narborough fit couper pour nourrir ses Bestiaux. La Rade n'est pas une retraite fort sûre contre la violence; car un Pyrate, ou tout autre Vaisseau de guerre, y peut enlever les Bestiaux (*p*) sans rien craindre des Forts; & la plus belle Flotte ne pourroit pas s'y garantir de quelques Brûlots qui entreprendroient sa ruine, parce qu'il y souffle tous les jours un vent de Mer, & que toute la Baye étant ouverte de l'Est à l'Ouest-Sud-Ouest, elle a deux pointes, par (*q*) lesquelles on n'y peut guères éviter la surprise.

Danger de la Baye de Praya.

PHILIPS ayant sondé soigneusement Porto Praya, trouva par-tout un bon fond de sable, depuis dix jusqu'à sept brasses. Il y jetta l'ancre entre le rivage & la petite Isle, avec le Fort & l'Eglise au Nord-Ouest quart-d'Ouest. Les vents de commerce y soufflent entre Nord-Nord-Est, & Est-Nord-Est. La nuit est calme, & les matinées sont rafraîchies (*r*) par un petit vent de terre extrémement doux. Barbot dit que la Rade est assez grande pour contenir à l'ancre, sur quatorze brasses, une Flotte de cent Vaisseaux (*s*) derrière la petite Isle. Quelques Voyageurs, tels que Dampierre & Cornwall l'appellent par corruption *Baye de Prior*. Narborough lui donne le nom de *Pryam*, si l'on n'aime mieux rejetter cette faute sur l'Imprimeur. [On conseilla au Capitaine Philips, d'aller faire de l'eau dans une espèce d'étang qu'il y a dans le Verger de Cocotiers près de la Mer; mais n'y ayant point trouvé d'eau, il fut obligé de remplir ses tonneaux à un puits, qui en est éloigné de trois bons cables & situé au milieu de plusieurs quartiers de roc. On est obligé d'en puiser l'eau avec des baquets, ce qui la rend un peu trouble & fait qu'elle n'est bonne que pour cuire les alimens (*t*).] Dampierre relève beaucoup la bonté du Port. Dans les tems de paix, dit-il, il est rarement sans Vaisseaux. C'étoit autrefois un usage comme établi pour les Anglois, les François & les Hollandois, d'y mouiller dans leurs Voyages aux Indes Orientales, aux Côtes de Guinée, ou à Surinam. Les Portugais y relâchoient même en allant au Brésil. Mais peu de Vaisseaux y touchoient au retour (*v*).

Sa grandeur.

Corruption de son nom.

BECKMAN nous apprend qu'un mille à l'Est du Port, il y a une autre Baye si semblable à celle-ci, que sans des instructions certaines, on peut s'y méprendre. Il y fut trompé lui-même, quoique plusieurs de ses gens eussent déja vû l'une & l'autre: [elle n'est pas si bonne que la première.] Dans l'une, on a l'Isle de May ouverte à la pointe Est de la Baye, au lieu que dans celle de Porto Praya, on perd quelque-tems la vûe de cette Isle, jusqu'à ce qu'on soit assez avancé

Autre Baye qui lui ressemble beaucoup.

(*p*) *Angl.* enlever les Bâtimens. R. d. E.

(*q*) Voyage de Narborough au détroit de Magellan, pag. 748.

(*r*) Philips. *ubi sup.* pag. 183. Il a donné un Plan de cette Baye. Cornwall en a donné un aussi, mais moins bon.

(*s*) Description de la Guinée par Barbot pag. 538.

(*t*) Philips. *ibid.* pag. 183.

(*v*) Voyages de Dampierre, Vol. I. pag. 76. & Vol. III. pag. 21.

Roberts.
En divers tems.

vancé pour jetter l'ancre. Dans la première encore, on a le sommet de l'Isle de Fuego vis-à-vis la pointe Ouest de la Baye. Il y a beaucoup d'apparence que cette Baye, à l'Est de Porto Praya, n'est que *Porto Portate*, dont parle Roberts. Beckman, dans le séjour qu'il fit à Praya, prit une prodigieuse quantité de Poissons (*x*), tels que des Mulets, des Brêmes, de grandes Ecrevisses, & particulièrement de celui qu'on a nommé *le Soldat*, apparemment parce que sa couleur est d'un rouge de sang, avec des écailles de la grandeur d'un écu, rangées comme celles de la carpe. Il s'en trouva qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres. La Baye, d'ailleurs, a d'autres Poissons de toutes les espèces.

Poisson nommé le Soldat.

Commerce de Praya.

Le commerce de Praya consiste dans les Bestiaux, la Volaille, & les Fruits, que les Habitans apportent aux Vaisseaux, pour les échanger, comme à S. Jago, contre de vieux habits, & sur-tout contre du linge. En 1683, dans le Voyage de Dampierre, ils avoient encore la liberté de vendre ainsi (*y*) leurs gros Bestiaux; & quelquefois, ils ne les donnoient que pour de l'argent. Mais dix ans après, c'est-à-dire, en 1693 dans le Voyage de Philips, on ne pouvoit plus acheter leurs Bestiaux sans la permission du Gouverneur (*z*) de S. Jago.

Vices & misère des Habitans.

Les Habitans de Praya se distinguent par leur orgueil & leur paresse. Ils sont si paresseux, que malgré la fertilité de leur Canton, ils aiment mieux se réduire à recevoir leurs alimens & les autres nécessités de la vie comme du hazard, que de tourner leur travail & leur industrie à la culture de la terre. A l'égard de l'orgueil, si vous demandez au plus vil Habitant du Canton, qui n'a pas souvent de quoi rassasier sa faim, qui il est & comment il se nomme? il vous répondra aussi-tôt qu'il est proche parent de quelque Seigneur Portugais; que lui, ou ses Pères, ont été bannis par une Sentence injuste, sur de simples soupçons. Le plus modeste (*a*) est fils d'un Capitaine ou d'un Colonel. Cependant ces gens si nobles n'ont pas honte de se revêtir du vieil habit d'un Etranger. C'est un spectacle curieux de leur voir endosser fièrement les guenilles qu'ils viennent d'échanger pour leurs fruits & leur volaille, & jusqu'à la camisole d'un simple Matelot. Leurs femmes sont extrémement libertines (*b*). Il n'est pas surprenant qu'avec tous ces vices, ils languissent dans la misère. Leurs Officiers mêmes ne sont pas plus à-couvert de la pauvreté. Ovington rend témoignage qu'en 1689, ayant offert au Commandant deux fromages & quelques autres provisions de Mer, dans l'espérance d'en obtenir du pain frais, son présent fut reçu avec avidité; mais qu'il ne se trouva pas dans tout le Canton un morceau de pain à lui vendre où à lui donner, & que les Habitans regardoient au contraire comme une précieuse faveur de recevoir de lui quelques piéces de biscuit. Mais tous les Voyageurs s'accordent à leur attribuer un vice encore plus odieux, qui est l'inclination au larcin. Dampierre avertit ceux qui relâcheront dans leur Baye, d'être continuellement sur leurs gardes, ou de s'attendre (*c*) à voir disparoître tout ce qu'ils ont autour d'eux. Il observe dans un autre endroit (*d*) qu'il n'a vû nulle part le vol si commun qu'à Praya. Ils prendroient votre chapeau, dit-il, en plein-midi, à la

Leur inclination & leur habileté pour le vol.

(*x*) Beckman, *ubi sup.* pag. 12.
(*y*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(*z*) Philips, *ubi sup.* pag. 184.
(*a*) Beckman, *ubi sup.* pag. 13.
(*b*) Ovington, *ubi sup.* pag. 41.
(*c*) Dampierre, Vol. III. pag. 23.
(*d*) Dampierre, Vol. IV. pag. 3.

ROBERTS. En divers tems.

la vûe d'une compagnie nombreuſe; & la fuite les dérobe auſſi-tôt à vos pourſuites. Ovington dit que s'accordant enſemble pour voler (e) les Etrangers, deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par leurs diſcours, tandis qu'un autre vous arrache votre chapeau ou votre épée. S'ils trouvent quelqu'un ſeul dans le voiſinage de la Ville, ils ne manquent pas de le dépouiller entièrement. Beckman remarque qu'ils n'ont pas moins de légèreté dans les jambes que d'adreſſe & de ſubtilité dans les mains. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, en ſe fiant à leur agilité pour s'échaper (f).

Friponnerie plaiſante.

ILS n'ont pas plus d'honnêteté & de bonne-foi dans le commerce. Dampierre déclare que ſi les marchandiſes d'un Etranger paſſent dans leurs mains avant qu'il ait reçu la leur, il eſt ſûr de perdre ce qui eſt ſorti des ſiennes. A peine peut-il s'aſſûrer que ce qu'il a reçu d'eux ne lui ſera point enlevé (g). Beckman parle d'une friponnerie qui leur eſt (h) fort ordinaire dans la vente de leurs Beſtiaux. Ils les amenent par les cornes ou par les jambes, avec une corde pourrie. Lorſqu'ils en ont reçu le prix, ſuivant les conventions, & qu'ils les ont délivrés, ils ſe retirent à quelque diſtance, où ils font enſemble un bruit terrible, par leurs cris & leurs ſiflemens. Les Beſtiaux, que la vûe d'un viſage blanc, dit l'Auteur, n'a déja que trop effrayés, s'épouvantent encore plus & ſe donnent tant de mouvemens qu'ils rompent leur corde. Alors ils ne manquent pas de prendre la fuite vers les montagnes, d'où ils ſont venus.

Cauſes de ce penchant au Vol.

DAMPIERRE s'imagine que les Habitans de Praya ont reçu l'inclination au Vol, de leurs Ancêtres, qui étoient des Criminels tranſportés (i), & qu'elle eſt paſſée chez eux comme en nature. On peut auſſi préſumer que la corruption de leurs mœurs vient de leur commerce avec les Pyrates, qui fréquentent beaucoup ce Port (k).

(e) Ovington, Voyage à Surate, pag. 41.
(f) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 14.
(g) Dampierre, *ubi ſup.*
(h) Beckman, *ubi ſup.*
(i) Dampierre, *ubi ſup.*
(k) Beckman, *ubi ſup.* pag. 11.

§. V.

Iſle de S. Philippe ou *de Fuego.*

Origine du nom.

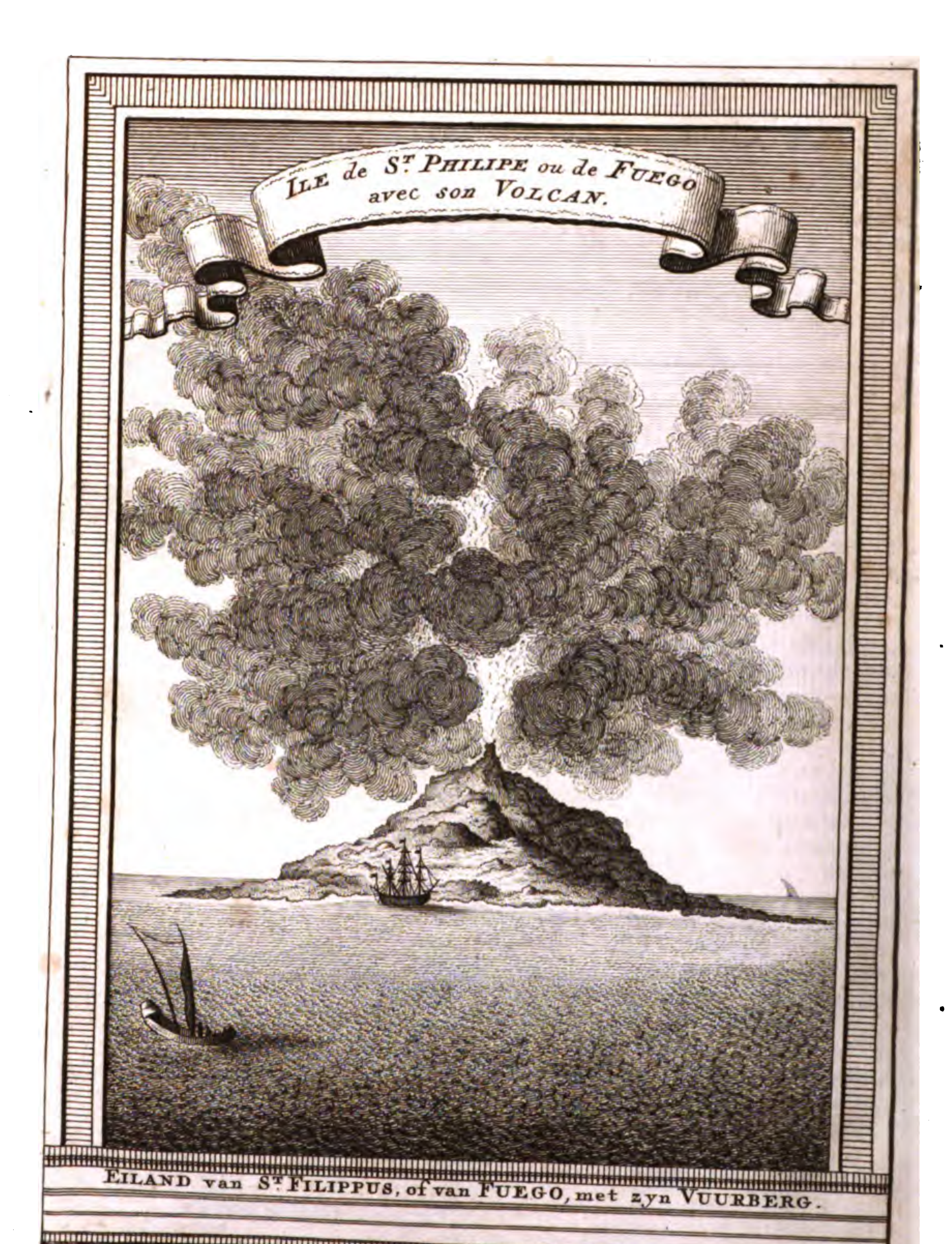
CETTE Iſle ayant été découverte par les Portugais le premier jour de May, qui eſt la Fête de Saint Jacques & de Saint Philippe, a reçu le nom d'un de ces deux Saints, comme S. Jago a pris le nom de l'autre, & Mayo celui du mois, pour avoir été découverte le même jour. Cependant on la nomme plus ordinairement l'Iſle de *Fuego* ou de *Feu*, à cauſe de ſon Volcan.

Situation.

SA pointe Nord-Eſt eſt à ſeize lieuës de la pointe de Terrafal dans l'Iſle de S. Jago. On la place à quinze degrés vingt minutes de latitude du Nord, & ſix degrés cinquante-quatre minutes de longitude, Oueſt du Cap-Verd (a).

ROBERTS obſerve que l'Iſle de Fuego & celle de Saint Jean étant fort petites,

(a) Voyages de Roberts, pag. 415.



EILAND van ST. FILIPPUS, of van FUEGO, met zyn VUURBERG.

J. V. Schley, direx.

Roberts. En divers tems.

tites, & peu fréquentées par les Anglois, les plans qu'ils en ont publiés sont fort imparfaits. Leurs descriptions ne le sont pas moins. Elles représentent les Côtes de ces deux Isles comme fort dangereuses, l'Isle de Fuego en particulier comme déserte, & les Rades comme très-mauvaises (*b*); autant d'erreurs que Roberts a reconnues par expérience.

Erreurs d'un grand nombre de Voyageurs.

La terre de l'Isle de Fuego est la plus haute de toutes les Isles du Cap-Verd, ou plûtôt n'est qu'une montagne continuée depuis le rivage jusqu'au centre de l'Isle, qui en est le sommet. De la Mer, on n'y découvre pas la moindre Vallée. Les ouvertures ne paroissent au plus que des ravines, formées par l'eau qui découle dans le tems de pluye. Cependant lorsqu'on est à terre, ces ravines sont de profondes Vallées, & leurs bords de très-hautes montagnes (*c*). Ainsi l'on ne peut justifier ceux qui s'étant contentés d'en juger par les apparences, ont prétendu que l'Isle entière est une seule montagne. *Froger* (*d*) dit que ce n'est qu'un Volcan; Dampierre, que c'est une grande montagne (*e*) assez haute.

Montagnes de Fuego.

Entre plusieurs monts, qui sont en effet dans cette Isle, le plus haut est le Pic. Il contient le Volcan. Mais il n'est guéres supérieur (*f*) à une autre montagne, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, & qui fait les limites de la Jurisdiction du Capitaine *Montainbu*.

Description du Pic.

Le Pic ou le Volcan, qui fait donner à l'Isle le nom de *Fuego*, est situé au centre. On peut dire qu'il est au second étage des nues, parce que l'Isle a des montagnes inférieures, dont la cime s'y cache souvent (*g*) comme la sienne. Le Volcan brûle sans cesse, & jette des flammes qui (*h*) se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. *Froger* dit qu'il a vû la flamme dans les ténébres, & (*i*) la fumée pendant le jour. C'est un spectacle horrible, suivant Beckman, que les flammes qui s'élevent pendant la nuit, dans des tourbillons de fumée. Il continua, dit-il, de les voir ensuite pendant le jour, quoiqu'il en fût encore à plus de soixante milles (*k*).

Horribles effets du Volcan.

Roberts, qui avoit passé quelque tems dans l'Isle, raconte qu'il sort du Volcan des rocs d'une grosseur incroyable, & qu'ils s'élancent à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant & se brisant sur le penchant de la montagne, peut s'entendre aisément de huit ou neuf lieuës, comme il l'a vérifié par sa propre expérience. Il le compare à celui du canon, ou plûtôt, dit-il, à celui du tonnerre. Il a vû souvent rouler des pierres enflamées; & les Habitans l'ont assûré qu'on voyoit quelquefois couler du sommet de la montagne des ruisseaux de souffre, comme des torrens d'eau, & qu'ils en pouvoient ramasser une grande quantité. Ils lui en donnèrent plusieurs morceaux, qu'il trouva semblables au soufre commun, mais d'une couleur plus vive, & qui jettoit plus d'éclat lorsqu'il étoit enflamé. Il ajoûte que le Volcan jette aussi quelquefois une si étrange quantité de cendres, que non-seulement elles couvrent tous les lieux voisins, mais qu'elles étouffent toûjours quelques Chèvres (*l*). Cette circonstance est confirmée par

(*b*) *Ibid.* pag. 131.
(*c*) *Ibid.* pag. 417.
(*d*) Froger, Voyage de la Mer du Sud, fait en 1695. pag. 57.
(*e*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.
(*f*) Voyages de Roberts, pag. 418.
(*g*) Ovington, pag. 42.
(*h*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.
(*i*) Froger, *ubi sup.* pag. 57.
(*k*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 10.
(*l*) Voyez Roberts, pag. 417.

ROBERTS. En divers tems.

par d'autres témoignages. L'Auteur du Voyage d'Antoine Sherley à S. Jago & aux Isles Orientales, assûre (*m*) qu'en passant la nuit près de l'Isle de Fuego, il tomba tant de cendre sur le Vaisseau, que chacun pouvoit écrire son nom avec le doigt sur toutes les parties du Tillac. Ovington observe qu'il sort du même lieu tant de pierres de ponce, qu'on les voit nager sur la surface de la Mer, & portées bien loin par les Courans. Il en a vû jusqu'à S. Jago (*n*).

Origine du Volcan.

Il ne faut pas oublier qu'au tems de la première découverte, l'Isle de Fuego n'avoit pas de Pic ni de Volcan. Le Pic s'est formé par degrés, depuis l'éruption des flammes; & si l'on en croit divers récits, il ne fait qu'augmenter tous les jours (*o*).

Fable des Insulaires.

Les Insulaires de Fuego ont une tradition fort singulière sur l'origine de ce monstrueux Phénomene. Ils racontent que les premiers Habitans de l'Isle furent deux Prêtres (*p*), qui s'y étoient retirés pour passer le reste de leur vie dans la solitude. On ignore s'ils étoient *Minéralistes*, Métallistes, Alchimistes, [mais on dit qu'ils étoient] Sorciers. Pendant leur séjour, ils trouvèrent une Mine d'or, près de laquelle ils établirent leur demeure. Lorsqu'ils eurent amassé une bonne quantité de ce précieux métal, ils perdirent le goût de la vie solitaire, & cherchèrent l'occasion d'un Vaisseau pour se rendre en Europe. Mais l'un des deux, qui s'attribuoit quelque supériorité sur l'autre, se saisit de la meilleure partie du trésor, ce qui fit naître entr'eux une querelle si vive, qu'ayant éxercé tous leurs sortilèges, ils mirent l'Isle en feu, & périrent tous deux dans les flammes qui étoient leur ouvrage. Cet incendie s'éteignit dans la suite, excepté vers le centre, où le feu n'a pas cessé d'agir furieusement (*q*).

Productions de l'Isle de Fuego.

Roberts est presque le seul Ecrivain de qui l'on ait reçu quelque éclaircissement sur la Géographie & l'Histoire civile ou naturelle de Fuego. Quoique cette Isle soit sans rivières, & qu'elle ait si peu d'eau douce que les Habitans sont obligés dans plusieurs Cantons de faire sept ou huit milles pour en trouver, elle ne laisse pas d'être assez fertile (*r*) en maïz, en courges, & en melons d'eau; mais [comme l'on n'y trouve point de Vallées (*s*)], elle ne produit pas de bananes, de plantains, ni presque d'autre fruit que des figues sauvages. Cependant on y trouve quelques guaves, plantées dans les Jardins, quelques orangers & quelques pomiers sauvages, avec une assez bonne quantité de vignes, dont les Habitans font quelques (*t*) muids d'un petit vin, qu'ils boivent avant qu'il ait achevé de (*v*) cuver. L'Isle n'a pas d'autre Canton désert que le Pic & l'autre grande montagne qui la traverse. Lorsque les Portugais

(*m*) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(*n*) Ovington, *ubi sup.*

(*o*) Roberts, *ubi sup.* pag. 416.

(*p*) *Angl.* deux Moines. R. d. E.

(*q*) Roberts, pag. 416.

(*r*) Dampierre dit que la nourriture des Habitans est à peu près la même que dans les autres Isles, & qu'ils ont des Chèvres, de la Volaille, des Plantains, des Noix de Cocos, &c. Vol. III. pag. 17. Mais Roberts assûre expressément qu'ils n'ont pas de Plantains, & qu'il n'a pas vû de Cocotiers.

(*s*) Il a cependant dit auparavant qu'il y a de profondes Vallées, ce qui donne lieu de croire que l'Auteur entend par-là ce qu'on nomme à la Jamaïque des *Ravines séches*, pour les distinguer de celles qui ont été formées par des Torrents.

(*t*) Voyages de Roberts, pag. 417. & suiv.

(*v*) Barbot dit que Fuego & Brava produisent le meilleur vin du Cap-Verd. *Ubi sup.* pag. 538.

Portugais commencèrent à l'habiter, ils y transportèrent avec eux des Esclaves Négres, & quelques troupeaux de Vaches, de Chevaux, d'Anes & de Porcs. Le Roi y fit mettre des Chèvres, qui furent abandonnées sur les montagnes, où elles sont devenues fort sauvages. Le profit de leurs peaux appartient à la Couronne, & celui qui est chargé de cette ferme porte le titre de Capitaine de la montagne, avec tant d'autorité que personne n'ose tuer une Chèvre sans sa permission (*x*).

ROBERTS. En divers tems.

L'Isle de Fuego n'ayant jamais été fréquentée par les Vaisseaux Etrangers, de-là est venue l'opinion qu'elle étoit absolument déserte. Froger se fiant trop à cette fausse idée n'a pas fait difficulté de dire que les Portugais ont tenté plusieurs fois de la peupler (*y*), mais que la grande quantité de Rocs & les cendres du Volcan ont été des obstacles insurmontables. Dampierre s'est contenté d'observer que l'Isle est de peu d'importance (*z*) & qu'elle a quelques Habitans, qui vivent, dit-il, près de la Mer, au pied de la montagne. Il est certain au contraire, qu'elle n'en a pas moins de trois (*a*) ou quatre cens. Roberts, qui avoit cherché à s'instruire par de continuelles informations, raconte qu'à la vérité elle étoit demeurée déserte pendant plusieurs années; ☞ mais que, [le feu s'étant éteint par-tout ailleurs qu'au Pic, &] le Roi de Portugal ayant accordé à ceux d'entre ses Sujets qui voudroient s'y établir, la (*b*) propriété des terres qu'ils entreprendroient de cultiver, il y en étoit passé ☞ plusieurs. Comme c'est une coutume établie à S. Jago [de même qu'ici] d'accorder en mourant la liberté aux Esclaves Négres, il est assez vrai-semblable qu'un grand nombre de ces Affranchis ont choisi leur retraite dans l'Isle de Fuego, comme on l'a fait observer de quelques autres Isles; tandis que ☞ les Portugais l'ont quittée par des raisons qu'on a déja (*c*) expliquées, [de sorte que le nombre des Négres est dans cette Isle à celui des blancs, comme un à cent.] Cependant la plûpart de ces Négres libres tiennent leurs terres des Blancs, qui ont conservé la propriété des meilleurs Cantons, sur-tout vers les bords de la Mer. Il s'y trouve des Blancs, qui ont jusqu'à trente & quarante Esclaves. Plusieurs Négres en achetent aussi, pour du coton, qui tient lieu ☞ d'argent dans l'Isle, comme le tabac [faisoit autre-fois] à Maryland & dans ☞ la Virginie (*d*). [Une piéce d'étoffe a cours pour mille Réaux.]

Erreur de quelques Ecrivains sur cette Isle.

Origine de l'établissement des Portugais.

La plûpart des Habitans de Fuego font profession de la Religion Romaine, mais avec un mêlange de superstitions qu'ils ont tirées des Négres. Ils ont une extrême aversion pour les Pyrates, depuis qu'ils ont essuyé les pilla☞ges de ces Brigands (*e*), [il y a environ une trentaine d'années.]

Religion de l'Isle.

Fuego étoit autrefois le plus grand marché de coton qu'il y eut dans toutes les Isles du Cap-Verd. Les Vaisseaux Portugais s'y chargeoient aussi de Barrafouls, pour la Guinée. Mais ils en ont tant tiré que la source en est comme târie (*f*) de sorte que ce qui étoit autrefois la principale Production de l'Isle, y manque

Ancien commerce de Fuego.

(*x*) Roberts *ibid.*

(*y*) Voyage de la Mer du Sud, pag. 58.

(*z*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.

☞ (*a*) Un Négre dit au Capitaine Roberts que, vers l'an 1700, il y avoit dans l'Isle de *St. Jean* autour de deux cens Habitans & trois ou quatre fois autant dans celle de *St. Philippe*. Voyez ses Voyages pag. 137. Puis donc que Roberts fait monter à deux cens le nombre des Habitans de *St. Jean*, il doit y en avoir suivant cette proportion, six ou huit cens à St. Philippe.

(*b*) *Idem*, pag. 415. & 418.

(*c*) *Ibid.* pag. 418.

(*d*) Roberts, pag. 419.

☞ (*e*) *Ibid.* pag 295.

(*f*) *Angl.* Mais la dernière sécheresse a presque fait périr tous leurs Cotoniers. R. d. E.

ROBERTS.
En divers tems.

que aujourd'hui. Cette rareté du coton dans les Isles de S. Jago & de Fuego, a porté les Portugais à défendre sous de rigoureuses peines aux Habitans de ces deux Isles d'en vendre aux François & aux Anglois, qui en venoient prendre aussi des cargaisons entières pour la Guinée. Ce Réglement continue de s'observer à S. Jago; mais comme Fuego est sans Douäne, il y est fort négligé (*g*). [Pour suppléer au défaut de commerce de Coton, ces Insulaires ont vendu un grand nombre d'Esclaves aux Portugais qui viennent chez eux. Cependant ils reviennent à leur ancien Négoce, & plantent beaucoup de Cotoniers, quoiqu'ils ne réussissent pas aussi-bien qu'autrefois par le manque de pluye.]

Anes & Mulets.

Les Habitans de cette Isle faisoient autrefois un fort bon commerce d'Anes & de Mulets, qu'ils nourrissoient en grand nombre, & qu'ils vendoient à très-bon marché. Mais une longue sécheresse les a tellement détruits, que peu d'années avant le Voyage de Roberts, il n'en restoit que deux dans l'Isle entière. Cependant ils recommençoient à multiplier, & les Insulaires souhaitoient beaucoup que les Vaisseaux de l'Europe vinssent renouveller ce commerce. C'étoient autrefois les François qui le faisoient fleurir; mais soit qu'ils trouvent autre part des Anes à meilleur marché, soit que leurs Colonies n'en ayent plus le même besoin, ou qu'ils ignorent peut-être que l'Isle de Fuego peut encore leur en fournir, leurs Vaisseaux ne s'y sont pas présentés depuis qu'elle en a manqué (*h*).

Le seul Habitant que Roberts y ait trouvé propre au commerce, se nommoit le Capitaine Thomas *Santée* ou *Santi*; [homme intelligent qui veilloit soigneusement au progrès de ses Plantations.] Mais il n'y avoit personne dans l'Isle qui parlât ou qui entendît un mot d'Anglois; ce qui n'empêchoit pas que les Insulaires ne souhaitassent beaucoup de voir des Vaisseaux de cette Nation, jusqu'à promettre à Roberts de leur vendre tout le coton de leur Isle, au mépris des défenses du Portugal (*i*).

Propriété des Côtes.

L'Accès de l'Isle est sûr & commode du côté du Nord-Ouest, de l'Ouest & du Sud. Mais au Sud-Est, à l'Est & au Nord-Est, il se trouve beaucoup de rocs, qui s'étendent à un mille du rivage, & qui sans être fort près l'un de l'autre, se montrent en divers endroits, les uns au-dessus de l'eau, d'autres à la surface. A quatre milles de la pointe Nord de l'Isle, il y en a un qui est couvert de dix ou douze pieds d'eau, contre lequel Roberts a vû la Mer battre furieusement dans les tems d'orage, mais d'autant plus dangereux dans les autres tems qu'il faut en être fort près pour l'appercevoir (*k*). Il n'est pas grand, & la Mer est fort nette aux environs.

Deux Rades.

Fuego n'a pas beaucoup de lieux où les Vaisseaux puissent mouiller. Elle n'en a même que deux, qui doivent porter le nom de Rade l'un nommé *Fonte de Villa*, l'autre *la Ghate*. [A l'exception de deux ou trois autres endroits,] toutes les Côtes sont si roides & si escarpées (*l*) qu'il paroît impossible d'y prendre terre. L'Ecrivain du Voyage d'Antoine Sherley dit que Fuego est une petite Isle que la nature a rendue inaccessible, & que ce ne fut pas sans

(*g*) *Ibid.* pag. 418. & suiv.
(*h*) *Ibid.* pag. 419.
(*i*) *Ibid.* pag. 420.
(*k*) *Angl.* Mais dans tout autre tems elle y est tranquille. R. d. E.
(*l*) *Ibid.* pag. 425.

ROBERTS. En divers tems. Rades visitées par Roberts.

ſans une extrême difficulté (*m*) que Sherley trouva une petite ouverture pour y débarquer.

ROBERTS, faiſant voile de Furno dans l'Iſle de Saint Jean, gagna celle de S. Philippe ou de Fuego, en tombant d'abord au-deſſous de *Villa* (*n*); d'où il s'avança juſqu'à la Baye ſabloneuſe qui porte le nom de *Fonte de Villa*. Enſuite continuant de ranger le rivage, il doubla la pointe de *Noſſa Singora*, autre Baye ſabloneuſe, où il jetta l'ancre un peu au Nord de l'Egliſe. Là, Signor Thomas *Santé* parut avec la Cavalerie de l'Iſle, par l'ordre du Gouverneur, que l'approche de (*o*) l'Auteur avoit allarmé. Un peu plus bas, il s'engagea avec ſa Barque dans la Baye de la *Ghate*. Il ne nomme pas d'autres lieux où il ait abordé.

Fonte Villa.

LA principale Rade de Fuego eſt celle de Fonte Villa, qui eſt vis-à-vis (*p*) de la Ville. Elle eſt fort ſabloneuſe, excepté pendant les vents du Nord, qui chaſſent quelquefois le ſable juſqu'à laiſſer les rocs tout-à-fait nuds. Ces vents ſoufflent régulièrement aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. La Navigation n'eſt pas ſûre alors (*q*) vers la pointe de Noſſa Singora, qui eſt au Sud de la Ville. C'eſt-là qu'on voit ſur la montagne une Egliſe dédiée à Notre-Dame, d'où la pointe & la (*r*) Baye ont tiré leur nom. Ses murs ſont auſſi blancs que ſi l'on achevoit de la bâtir. Le toît eſt de tuiles rouges comme celui des maiſons de la (*s*) Ville. Mais dans ſa forme elle n'a que l'apparence d'une grange.

Noſſa Singora.

☞ LA Baye de Noſſa Singora eſt aſſez bonne pendant les vents [de Nord, & meilleure encore pendant la mouſſon des vents de] Nord-Eſt ou Nord-Eſt quart au Nord. Ceux du Sud, quand ils ſont violens, comme il arrive aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, chaſſent (*t*) le ſable des rocs, & les rendent auſſi nuds juſqu'aux pieds, que le vent du Nord à Fonte de Villa. Dans l'une & l'autre de ces deux Bayes, on trouve un bon fond de ſable depuis quatorze braſſes juſqu'à dix, & l'on y peut mouiller aſſez ſûrement, excepté dans les deux ſaiſons qu'on vient de remarquer. Plus loin au Sud, on trouve une autre petite Baye ſabloneuſe, près d'une pointe de rocs bas & briſés (*v*), & vis-à-vis une fauſſe Vallée, qui n'eſt qu'une grande ravine, creuſée par l'écoulement de l'eau dans la ſaiſon des pluyes. L'ancrage y eſt fort bon, & le rivage aſſez commode pour le débarquement. On y trouve d'ailleurs de l'eau douce fort près de la Côte, avantage qui manque dans les deux autres ☞ Bayes, [où d'ailleurs la Mer eſt fort agitée près du rivage.] Il faut mouiller directement vis-à-vis l'ouverture de la ravine, ſi l'on ne veut trouver un fort mauvais fond au Sud & au Nord. Il n'y a de place commode (*x*) que pour deux Vaiſſeaux à l'ancre.

La Ghate.

QUOIQUE Roberts n'ait pas nommé cette Rade, il paroît certain que c'eſt

(*m*) Hackluyt, Vol. III. pag. 600. C'eſt-à-dire, que la Relation de ce Voyage ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt. R. d. T.

(*n*) C'eſt apparemment la Capitale, que Roberts nomme ailleurs (pag. 422.) Villa de S. Philippo, dont Fonte de Villa eſt le Port.

(*o*) Roberts, pag. 394 & ſuiv.

(*p*) Il faut entendre la Capitale.

(*q*) *Angl.* Janvier. Alors il n'eſt pas auſſi ſûr de mouiller dans cette Baye que vers. R. d. E.

(*r*) Roberts, pag. 421.

(*s*) *Ibid.* pag. 294.

(*t*) *Ibid.* pag. 421.

(*v*) Il y a de l'apparence que c'eſt ici la Ghate.

(*x*) Roberts, *ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

c'eſt celle de *la Ghate*, par la Deſcription qu'il en fait dans un (*y*) autre lieu.

Séjour des Blancs & leur revenu.

La plûpart des Blancs font leur ſéjour dans la Ville (*z*) avec le Gouverneur; ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent des maiſons de Campagne dans les terres qu'ils poſſédent & qu'ils font cultiver par des Eſclaves. Le principal revenu de ces Plantations étoit autrefois le coton; mais depuis que l'Iſle en eſt dépourvûe, les Propriétaires font nourrir des Troupeaux de Porcs, de Volaille, & d'autres Animaux (*a*) que leurs Négres ont l'art d'élever. Le Gouverneur de Fuego étoit un Portugais, qui avoit commandé auparavant dans un Fort ou un Comptoir du Portugal, ſur la Côte de Guinée (*b*).

Ville de Saint-Philippe. Deſcription de ſa Rade par Dapper.

Il eſt ſurprenant que Roberts n'entre ici dans aucune explication ſur ce qu'il appelle *Villa*, ni ſur la ſituation & le nom propre de cette Place (*c*). Il a parlé, dans le Journal de ſon voyage, d'un Fort de l'Iſle de Fuego (*d*), mais il n'en dit pas un ſeul mot dans ſa Deſcription. Cependant il ne paroît pas douteux que *Villa* ne ſoit ici le même lieu que Dapper cite dans ſa Deſcription de l'Afrique, où il dit qu'à l'Oueſt de l'Iſle de Fuego, il y a une Rade, avec un Château bâti au pied d'une montagne; mais qu'un Courant fort impétueux, qui paſſe devant cette Rade, la rend fort incommode pour les Vaiſſeaux: que ceux qui font voile de l'Eſt vers ce lieu doivent porter au Nord lorſqu'ils en approchent, ſans quoi ils n'y arriveroient qu'avec beaucoup de peine, parce que non-ſeulement ils auroient toûjours le vent à combattre, mais que le fond eſt d'une inégalité qui peut tromper ſans ceſſe, & qu'il n'y a de repos & de ſûreté que dans la Rade même & ſous le Château (*e*).

L'Iſle de Fuego priſe par les Anglois.

L'Isle de Fuego ou de Saint Philippe fut priſe au mois de Septembre 1596 par le Chevalier Antoine Sherley, qui fut long-tems à trouver un lieu propre au débarquement, & qui ne put mettre ſes gens à terre, qu'avec une extrême difficulté. L'Ecrivain de ſon Voyage dit qu'à la réſerve de l'eau fraîche, il ne trouva dans l'Iſle que de la miſère & de l'infection (*f*).

(*y*) Roberts, pag. 295.
(*z*) *Angl.* à *Villa*. R. d. E.
(*a*) *Ibid.* pag. 421. & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* pag. 295.
☞(*c*) Dans ſa Deſcription de *S. Jean*, il l'appelle *Villa* de *S. Philippe*.
☞(*d*) Voyage de Roberts pag. 388.
(*e*) Deſcription de l'Afrique par Dapper, pag. 729.
(*f*) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

§. VI.

Iſle de S. Jean ou *Brava*.

Nom & ſituation.

L'ISLE de Saint Jean eſt ſituée à quinze degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & ſept degrés deux minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. On compte environ ſix lieuës, à l'Eſt, de la Baye de Fuerno dans l'Iſle de Saint Jean, à Villa de Saint Philippe. On donne auſſi à l'Iſle de Saint Jean le nom de Brava, qui ſignifie ſauvage; apparemment parce qu'elle a été fort long-tems déſerte (*a*). Sa terre eſt fort haute, & compoſée de montagnes qui s'élèvent

(*a*) Roberts, pag. 422. & ſuiv.

s'élevent l'une ſur (*b*) l'autre en Pyramide. Cependant, à ſi peu de diſtance de Saint Philippe ou de Fuego, elle paroît baſſe (*c*) en comparaiſon. Elle eſt fertile en maïz, en courges, en melons d'eau, en bananes & en patates. Les Vaches, les Chevaux, les Anes & les Porcs y ſont en fort grande abondance (*d*).

ROBERTS. En divers tems.

FRANCKLIN, dont on doit ſe ſouvenir d'avoir lû les avantures dans le Journal de Roberts, dit que l'Iſle entière n'étoit qu'un rocher ſtérile, diviſé par quelques Vallées couvertes d'une légère couche de terre, où les bananes, les courges & les patates croiſſent fort bien; qu'on y trouve quantité de figues ſauvages, qui ſervent de nourriture aux Habitans (*e*); qu'il y vient des papas, & que ceux qui prennent la peine d'y cultiver le maïz en recueillent aſſez abondamment; mais que les pareſſeux languiſſent dans une extrême pauvreté: que pluſieurs Habitans nourriſſent des Vaches, des Chevaux, des Anes & des Porcs; que les Porcs ſur-tout y ſont en fort grand nombre, parce que les Inſulaires n'en mangent la chair qu'aux jours de fête; & que les Chèvres ſauvages s'y ſeroient multipliées à l'infini, ſi la plus grande partie n'avoit été détruite (*f*). Une ſi grande diminution a fait porter une loi qui ne permet d'en tuer qu'au (*g*) Gouverneur, dans la vûe d'en conſerver du moins l'eſpéce; & les *Cauſſadars* ſont les ſeuls qui puiſſent entretenir des Chiens de Chaſſe avec la permiſſion du Gouverneur (*h*).

Idée de l'Iſle S. Jean ſur le récit de Francklin.

LORSQUE le Gouverneur veut faire une Chaſſe générale, tous les Inſulaires ſont avertis, & reçoivent ordre de raſſembler tous les Chiens de l'Iſle. Ils en ont une eſpéce qui ſemble tenir le milieu entre le Baſſet & le Lévrier, qui ne reſſemble pas mal au Mungrel d'Angleterre, mais qui a les jambes plus courtes, le corps plus peſant & les oreilles plus grandes. Après la Chaſſe, tous les Inſulaires s'aſſemblent, & le Gouverneur diſtribue entr'eux une partie de ſa proye. Il envoye le reſte chez lui, mais c'eſt pour le partager encore entre les vieillards & les pauvres. Il donne auſſi quelques peaux, & toutes les autres demeurent aux Seigneurs des terres où l'on a pris l'amuſement de la Chaſſe. Lorſque le Gouverneur chaſſe ſeul, on n'employe que ſes Domeſtiques, il diſpoſe à ſon gré de la venaiſon & des peaux. C'eſt même un des principaux (*i*) avantages de ſon emploi. Roberts apprit des Habitans, que le Roi de Portugal avoit donné depuis peu leur Iſle à une Dame de ſa Cour. On amaſſoit pour elle toutes les peaux de Boucs & de Chèvres, dans un magaſin bâti exprès [depuis que les Portugais étoient maîtres de l'Iſle.] Mais Roberts a ſçu dans la ſuite qu'on les y avoit laiſſées pourrir ſans en faire aucun uſage (*k*).

Chaſſe des Chèvres Sauvages.

Préſent que le Roi de Portugal fit de l'Iſle Saint-Jean.

LA chair de Chèvres, comme celle de tous les autres Animaux de l'Iſle, eſt d'une maîgreur extrême. On a déja vû que l'Auteur manquant de ſuif pour calfater ſa Barque, le Gouverneur, qui vouloit lui procurer ce ſecours, avoit ordonné une Chaſſe générale. De quarante Chèvres ou Boucs qui furent tués dans

Maîgreur des beſtiaux.

(*b*) Voyez ci-deſſus le Journal du même Voyageur.
(*c*) Roberts, pag. 428.
(*d*) *Ibid.* pag. 422.
(*e*) Dapper dit qu'elle produit du maïz, du millet, des melons d'eau, des figues, des meures, & d'autres fruits.
(*f*) Roberts, pag. 195. & ſuiv.
(*g*) Dapper dit que la propriété des Chèvres appartient au Gouverneur de S. Jago, & qu'elles ſont en petit nombre.
(*h*) Roberts, pag. 264.
(*i*) *Ibid.* pag. 265.
(*k*) *Angl.* Quelques-unes y étoient depuis ſi long-tems, que l'Auteur en remarqua pluſieurs qui étoient réduites en poudre. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

dans cette occasion, on ne tira que quatre ou cinq livres de suif. Une Vache du Gouverneur, la plus grasse qu'il eût dans son troupeau, n'en produisit pas davantage (*l*).

L'Isle de Saint Jean est fort abondante en salpêtre. Le Gouverneur offrit à Roberts de lui en procurer la cargaison d'une Felouque aussi grande que celle qu'il avoit perdue, c'est-à-dire du port de soixante tonneaux. Le salpêtre croît dans les caves, où tous les murs en sont couverts [comme d'une blanche gelée assez épaisse, & dans quelques lieux même il forme une congélation comme celle de la glace qui pend aux gouttières] & dans le creux des Rochers, où il se trouve de l'épaisseur de deux doigts. Roberts eut la curiosité de faire divers essais de la terre de l'Isle. Il tira de certains endroits $\frac{1}{11}$ de nitre; & dans d'autres, depuis $\frac{1}{8}$ jusqu'à $\frac{1}{17}$. Il trouva que la plus grande partie des rocs est impreignée de ce minéral, & cimentée de nitre comme d'une sorte de glue; car dans la saison pluvieuse, où l'humidité (*m*) dissout les sels, il remarqua que les rocs s'encroutoient, & que la sécheresse les faisoit tomber ensuite en poussière (*n*). Il est persuadé aussi que cette Isle est riche en Mines de cuivre, & peut-être en Métaux plus fins. Ses preuves sont qu'il trouva plusieurs fontaines acides, qui ne manquoient pas de vitriol, ce qu'il vérifia facilement en y mettant un couteau fort net, qui se couvrit, en moins d'une minute, de parties de cuivre très-épaisses, & d'une couleur presqu'aussi belle que celle de l'or. Il l'y laissa plus long-tems; & l'ayant fait sécher il en fit tomber, en le grattant, une véritable poudre. Les endroits grattés conservoient même quelque tems l'apparence du vermeil doré (*o*). Dans quelques Fontaines, les couteaux se coloroient plus vîte que dans les autres, & l'acidité diminuoit à proportion que la Source étoit éloignée.

Salpêtre & Métaux de l'Isle de Saint-Jean.

Expériences de l'Auteur.

Roberts trouva différentes espéces de sable pesant; l'un d'un bleu noirâtre, l'autre tirant sur le pourpre, l'autre clair & brillant, l'autre d'un rouge foncé, &c. Il en trouva qui surpassoit le fer en pesanteur, & presqu'aussi pesant que le plomb.

Autres expériences.

Un jour qu'il grimpoit sur les rocs au Sud de l'Isle, il découvrit un rocher qui brilloit au Soleil dans l'éloignement, comme de l'or bruni, & qui lui parut, de près, comme revêtu d'une dorure fort épaisse. L'ayant frotté de la main, il n'y fit aucun changement; mais, avec un couteau, il en fit tomber une poudre si menue, qu'à peine en put-il ramasser quelque partie. Il observa que le roc, sous cette surface dorée, paroissoit d'une couleur noirâtre; & par d'autres observations, il trouva qu'il ne se doroit que dans les tems de pluye, lorsque l'eau avoit commencé à découler des montagnes (*p*).

Un autre jour, ayant remarqué un roc qui brilloit de même, d'une infinité de paillettes d'or, il les trouva presque toutes comme autant de petites fibres de la grosseur d'un cheveu. Cependant il en découvrit aussi qui n'étoient pas moins grosses qu'une éguille ordinaire, & se servant de son cou-

(*l*) *Ibid.* pag. 286.

(*m*) Roberts en a fait la remarque dans son Voyage, comme on la vû ci-dessus.

(*n*) *Ibid.* pag. 428.

(*o*) Voyez ci-dessus dans le Journal de Roberts.

(*p*) Il renouvella plus d'une fois la même observation. On doit pourtant remarquer ici que si les apparences étoient aussi fortes qu'il les représente, sur-tout pour les métaux dont il va parler, les Anglois n'auroient pas manqué de tirer parti d'une si belle découverte. R. d. T.

ROBERTS. En divers tems.

couteau, il en recueillit le poids d'une dragme, qu'il ne put méconnoître pour de l'or solide, autant du moins, qu'il fut capable d'en juger par ses yeux. Il ajoûte qu'en poussant ses recherches, il en trouva une partie plus compacte, de la longueur du doigt, qu'il ne tira pas aisément du roc, où la veine s'enfonçoit beaucoup plus, & qu'il fut obligé de plier de différentes manières, après l'avoir cernée avec son couteau, pour l'en arracher. Elle étoit de la grosseur du fil d'archal commun. Mais son couteau s'étant rompu dans l'opération, il fut obligé d'abandonner son entreprise pour rejoindre ses Négres, auxquels il se garda bien de communiquer ce qu'il avoit vû. Cependant il en dit quelque chose au Gouverneur, avant que de quitter l'Isle, mais sans lui apprendre le lieu; & comme on n'avoit jamais fait cette découverte avant lui, il est persuadé, dit-il, que personne n'aura poussé la curiosité & le succés plus loin (q). Il trouva aussi dans plusieurs endroits, le *Beurre-d'or* dont on a parlé dans la Description de l'Isle de S. Jago, mais en moindre abondance, quoiqu'aussi brillant, avec la même apparence d'or (r).

Beurre d'or.

☞ L'Isle Saint Jean est d'une abondance extrême en Poisson, [sur-tout aux environs des petites Isles.] Il y vient aussi quantité de Tortues, qui y laissent leurs œufs dans la saison des pluyes. Mais les Habitans ne les employent pas plus à leur nourriture que ceux de S. Jago & de S. Philippe; quoique dans toutes les autres Isles elles passent pour un mets délicieux, & que (s) Roberts en juge de même. Le principal éxercice des Insulaires ☞[au rapport de *Francklin* (t)] est la Pêche à la ligne. C'est ce qui les rend si attentifs au naufrage des Vaisseaux, & si avides des moindres instrumens de fer qu'ils peuvent sauver. Il y avoit alors dans l'Isle un vieux Né☞gre, [Originaire de S. Philippe,] qui étoit pourvû d'un marteau, & qui avec du charbon de figuier, avoit trouvé l'art de former un hameçon d'un clou. Il vendoit l'hameçon pour un autre clou, & pour la provision de poisson dont il avoit besoin. Roberts ajoûte que le poisson de l'Isle est si vorace, qu'on le prendroit avec un simple crochet sans amorce (v).

Abondance de poisson.

Il est remarquable que presque tous les Poissons de l'Isle Saint Jean ont ☞les dents grandes & tranchantes, [& plûtôt semblables à celles des Animaux voraces, qu'à celles des poissons des Côtes d'Angleterre,] de sorte que les Insulaires employent beaucoup de précautions pour les empêcher de couper leurs lignes. Les amorces ordinaires sont la crabbe, & la chair des autres coquillages, ou celle même du poisson qu'on a déja pris. Mais la crabbe est l'amorce la plus sûre (x).

Amorce dont se servent les Négres.

Roberts n'ayant pris, pendant long-tems, d'autre plaisir que celui de la Pêche, eut l'occasion d'observer comment les Insulaires ramassent le Sel. Il se forme, par la chaleur du Soleil, dans les trous des rocs où il est resté de l'eau de Mer. Les Négres ne manquent pas d'y en mettre eux-mêmes lorsque le tems

Manière dont se servent les Négres.

(q) Roberts, pag. 429. & suiv.
(r) Roberts, *ibid.* pag. 444.
(s) *Ibid.* pag. 430. & suiv.
☞(t) Quel que soit ce Francklin, il semble avoir été fort curieux. Il apprit à Roberts qu'il avoit fait plusieurs recherches sur la nature des Métaux & des Minéraux, & que, pendant son séjour en *Guinée*, il avoit fait des expériences sur les terres, pierres, sables, &c. qui tiennent du minéral. Le succès de ses recherches étoit rédigé par écrit.
(v) Roberts, pag. 195. & suiv.
☞x) Leur Ligne est composée d'un roseau sauvage, d'un fil de coton bien tordu, & d'un vieux clou courbé. Voyez Roberts pag. 261.

ROBERTS. En divers tems.

tems est trop calme. Il ne faut pas plus de deux ou trois heures au Soleil pour cette opération: [lorsque les trous ne sont pas bien profonds, l'eau s'y change en Sel dans le tems qui s'écoule d'une marée à l'autre.] Roberts étoit surpris de trouver du Sel, de l'épaisseur de deux pieds, dans des lieux où il n'avoit vû que de l'eau, & d'en voir tirer quatre boisseaux d'un trou qui n'avoit pas plus de douze ou quinze pieds d'étendue. Il est porté à croire que certains rocs ont une qualité qui hâte la formation du Sel, & que d'autres au contraire ont quelque chose qui l'empêche. Dans quelques-uns il a vû qu'après l'exhalaison de l'eau, il ne reste qu'un sédiment bourbeux, mais fort salé, & quelquefois une croute fort mince qui repose dessus comme de la crême de tartre: [mais salée jusqu'à être corrosive;] au lieu que d'autres produisent un quart ou un tiers de Sel, à proportion de leur grandeur & de l'eau qu'ils contiennent.

Les Habitans commencent par recueillir le Sel; ensuite ils s'occupent le soir à saler le poisson qu'ils ont pris; & le laissant pendant toute la nuit dans le tas de Sel, ils l'étendent le lendemain au matin pour le faire sécher au Soleil. Ils peuvent alors le manger si la faim les presse; ce qui n'arrive guères qu'à la fin du jour, lorsqu'ils ont fini leur pêche. Dans les lieux où ils pêchent le plus souvent, leur usage est de laisser des pots de terre, qui leur servent à faire bouillir le poisson; car ils en aiment beaucoup le bouillon, jusqu'à le préférer à celui de Chèvre & même de Bœuf (y).

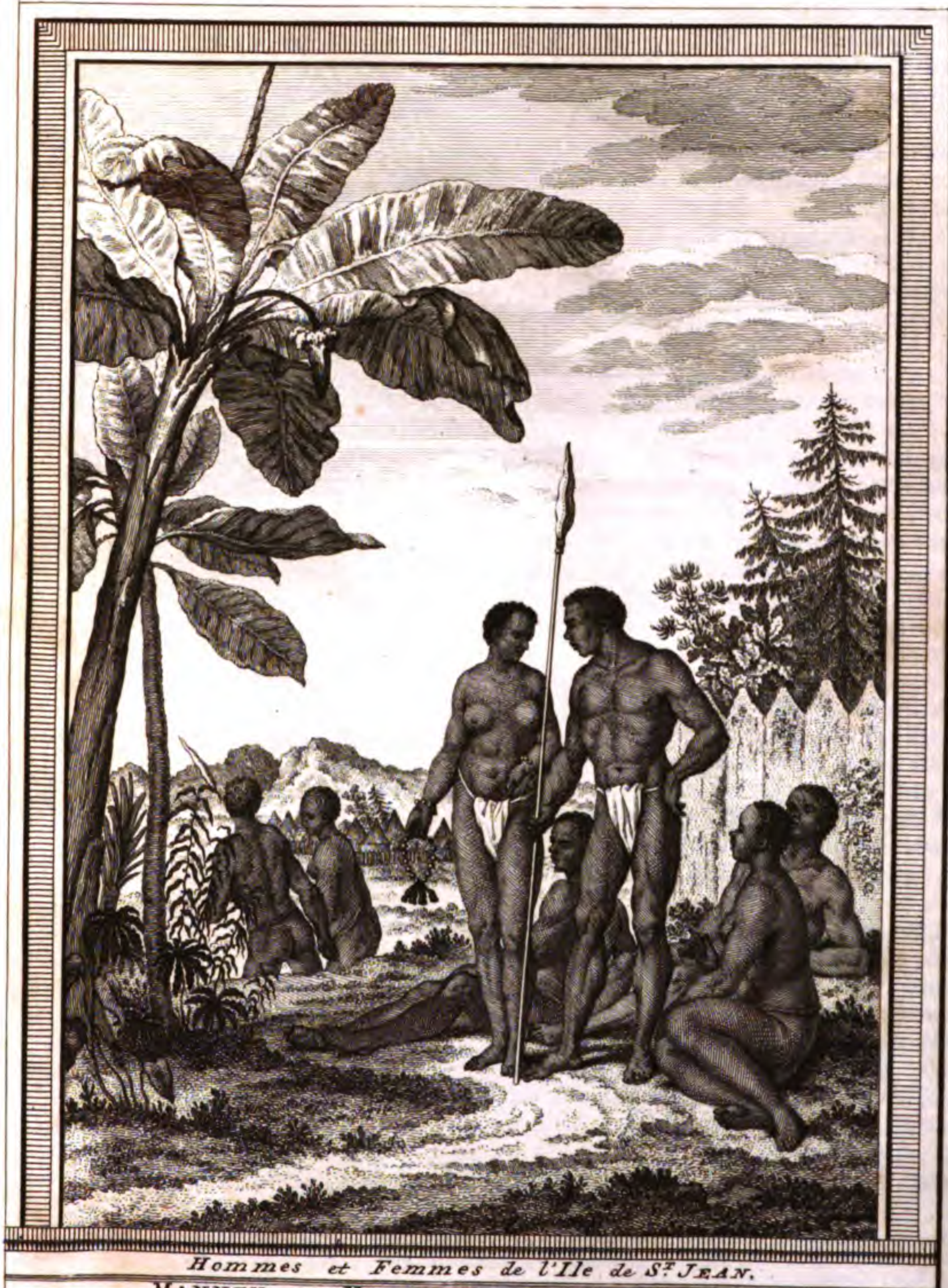
Baleas, sorte de Baleine.

Les Baleas, qui sont une espéce de Baleines, viennent dans les tems ordinaires de leur fray, aux environs des Isles de May & de S. Jago, mais sur-tout de celle de Saint Jean. Roberts a vû, dans la Baye de Fuerno, un mâle & une femelle prendre leurs amusemens pendant trois jours. Ils rentroient le soir dans la Mer, & le lendemain à huit ou neuf heures ils revenoient dans la Baye Ils y dormoient quelquefois deux heures entières, avec l'immobilité d'un Vaisseau à mâts & à cordes, joints ensemble dans un état qui auroit donné beaucoup de facilité à percer l'un ou l'autre, ou même tous deux ensemble. Roberts ajoûte que le mâle n'est pas aussi gros de la moitié que la femelle. Ces Baleas sont fort communs aussi sur les Côtes du Brésil. On employe, pour les prendre, la même méthode que pour les Baleines de Groenland, & l'on en tire de l'huile. Quelques-uns prétendent que l'ambre gris n'est que le sperme de ce Poisson, dont il se répand une partie dans leur accouplement, & qui n'étant d'abord qu'une sorte de gelée blanchâtre acquiert en flottant dans l'eau sa couleur & sa dureté. Ils ajoûtent que le sperme vierge, ou le premier répandu, est blanc & transparent, & que dans sa congélation il conserve la même couleur. Roberts rend témoignage qu'il a vû de cet ambre gris blanc, mais il n'a pû découvrir la cause de sa blancheur ni son origine (z). On trouvoit autrefois beaucoup d'ambre-gris aux environs de l'Isle de Saint Jean. [Une trentaine d'années avant que Roberts vint dans ces Isles,] un Portugais nommé Jean Carneira, qui avoit été banni de Lisbonne pour quelque crime, & qui s'étant procuré une petite Chaloupe éxerçoit le commerce aux Isles du Cap-Verd,

Opinions sur l'ambre gris & l'ambre blanc.

(y) *Ibid.* pag. 263.

(z) Le P. Labat, dans son Histoire d'Afrique Occidentale, tourne cette opinion en ridicule: mais si ce n'est pas le sperme de la Baleine, on ne doute plus que ce ne soit quelque substance odoriférante, formée dans quelque bourse voisine de ses testicules. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 387. pag. 256. ou l'Abrégé, Vol. VII. pag. 429.



Hommes et Femmes de l'Ile de St. JEAN.

MANNEN en VROUWEN van 't EILAND St. IAN.

J.V. Schley sculp. 1747.

Cap-Verd, trouva dans ses courses une piéce d'ambre gris d'une grosseur incroyable. Non-seulement cette heureuse pêche le fit rappeller dans sa Patrie, mais il acheta, du fruit de son trésor, des terres considérables en Portugal. Le roc auprès duquel la Fortune l'avoit favorisé porte encore son nom (*a*).

ROBERTS. En divers tems.

LE nombre des Insulaires (*b*) ne monte pas à plus de deux cens. Roberts les représente comme les plus ignorans, les plus simples & les plus humains (*c*) de toutes les Isles. Dans un autre lieu il loue beaucoup leurs vertus morales, sur-tout leur charité, leur humilité & leur hospitalité. C'est les offenser que de refuser leurs bienfaits. Leur respect pour l'âge avancé mériteroit, dit l'Auteur, de servir d'éxemple à tous les hommes du Monde. Ils le (*d*) rendent aux vieillards de toutes sortes de rangs & de Nations. Francklin fit à Roberts, dès le premier jour de leur rencontre, une peinture du caractère des Habitans, que l'expérience ne cessa pas de vérifier. Il l'assûra qu'il n'auroit pas besoin de pêcher ni de se donner le moindre embarras pour sa nourriture, parce que les Insulaires lui offriroient volontairement toutes les commodités de l'Isle. Ils avoient fait les mêmes offres à Francklin, qui n'avoit pris le parti de s'éxercer lui-même à la Chasse & à la Pêche, que pour dissiper sa mélancolie (*e*).

Nombre des Insulaires de Saint-Jean.

Leur humanité.

PENDANT que l'Auteur fut malade (*f*) parmi eux, l'attention ne se relâcha jamais pour lui fournir ce qui étoit nécessaire à sa situation. Il ne se passoit pas de jour qu'il ne reçût la visite de quelque Habitant, qui s'informoit soigneusement de sa santé, & qui lui apportoit quelque piéce de volaille ou quelque fruit. Le Gouverneur même le visitoit presque tous les jours, & lui ☞envoyoit deux ou trois fois la semaine un quartier de chevreau, [souvent une moitié ou un entier.] Dans le même intervalle, il fut continuellement logé chez un des principaux Négres de l'Isle; & lorsque sa santé fut rétablie, il lui restoit cinquante & une piéces de volaille des présens qu'il avoit reçus (*g*), entre lesquelles il se trouva deux cailles; sans parler d'une grande quantité de lait, & de plusieurs gâteaux de bananes, qui sont une composition (*h*) de bananes & de maïz.

LE Poisson fait une grande partie de leur nourriture, sur-tout le bouillon qui reste après qu'il est cuit. Ils pressoient Roberts d'en user dans sa maladie, comme du meilleur reméde qu'il pût prendre contre (*i*) la fiévre. Ils ont la méthode d'en faire des soupes de courges (*k*), qu'ils font bouillir assez longtems pour leur donner une certaine épaisseur. La fleur de manyoke & de maïz leur sert encore au même usage. Ils font aussi de l'un & de l'autre une fort bonne sorte de pain (*l*).

Leur nourriture.

ILS

(*a*) Roberts, pag. 431. & suiv.
(*b*) Vers l'année 1700, l'Isle n'avoit que la moitié de ce nombre, suivant le témoignage d'un Négre de Saint Nicolas qui y étoit venu alors, & qui vivoit encore lorsque Roberts y arriva. *ibid.* pag. 137.
(*c*) *Ibid.* pag. 422.
(*d*) *Ibid.* pag. 228.
(*e*) *Ibid.* pag. 197.
(*f*) Voyez ci-dessus le Journal de Roberts.
(*g*) *Ibid.* pag. 244. & 258.
(*h*) *Ibid.* pag. 185.
(*i*) *Ibid.* pag. 260. & 356.
☞(*k*) Roberts dit qu'on fait à *S. Jago* une espèce de bouillie avec des Courges & du *Sberry* qui est la plus grosse sorte de *Maïz*. Elle ressemble à la bouillie d'Orge. Voyez Roberts, pag. 318.
(*l*) *Ibid.* pag. 152. 164. & 334.

ROBERTS. En divers tems.

ILS ont une autre pâtisserie, qu'ils appellent *Kuskus* (*m*), composée de farine de bled d'Inde bouillie dans l'eau fraîche jusqu'à ce qu'elle prenne consistance. Alors ils la coupent en tranches, qu'ils font sécher au Soleil. Elle se conserve pendant plusieurs mois lorsqu'elle est bien séchée, & ressemble beaucoup au biscuit de mer. Roberts assûre que dans l'occasion, elle peut servir sur un Vaisseau jusqu'à la Barbade (*n*). [Les Insulaires de St. Jean donnèrent un éxemple de leur adresse à fendre du bois pour des planches, en construisant une Chaloupe pour l'Auteur. Après avoir coupé un arbre de la longueur qu'ils souhaitoient c'est-à-dire d'environ sept ou huit pieds, ils firent avec des haches, au long de cette piéce de bois, deux espèces de rainures, vi-à-vis l'une de l'autre, aussi étroites & aussi profondes qu'ils pûrent. Affermissant ensuite cette piéce, ils remplirent les rainures de Coins, sur lesquels ils jèttèrent de grosses pierres, & le bois fut bien-tôt fendu; ils coupèrent après cela le côté rond, pour donner à la planche l'épaisseur requise, & la polirent assez bien (*o*).]

En quel tems & comment l'Isle s'est peuplée.

IL n'y a pas plus d'un Siécle (*p*) que l'Isle de Saint Jean est peuplée. Pendant plusieurs années, ses Habitans se réduisirent à deux familles Négres [qui suivoient encore la Religion de leur Pays,] jusqu'en 1680, que la famine ravageant l'Isle de Fuego, quelques pauvres Habitans de cette Isle passèrent dans celle de Saint Jean sur un Bâtiment Portugais. Ils furent reçus avec joye par les Négres de Saint Jean, qui avoient déja fort augmenté le nombre de Chèvres, de Vaches, & sur-tout de Porcs, que les Portugais avoient laissés dans l'Isle en la découvrant. [Ayant appris que les Portugais avoient amené dans leur Isle, ces Négres nouvellement débarqués, pour les empêcher de mourir de faim dans celle de Fuego,] la compassion naturelle porta les Négres, à leur donner une partie de leurs Bestiaux (*q*). [Cette générosité ayant beaucoup diminué le nombre de leurs Porcs,] il arriva de-là que chacun entreprit de nourrir séparément les siens, & que le goût de la propriété prenant naissance, celui qui eut l'habileté d'en élever & d'en nourrir un plus grand nombre passa pour le plus riche. Il n'y eut que les Chèvres, [qui, appartenant au Seigneur de l'Isle,] furent laissées dans les montagnes, & continuèrent d'être sauvages.

LES nouveaux Habitans de Saint Jean apprirent aux autres l'art de filer le coton, qui croissoit naturellement dans l'Isle, & d'en faire une sorte d'étoffe pour se couvrir; car ils étoient nuds auparavant, comme la plûpart des Négres de la Côte de Guinée. Ils leur communiquèrent aussi les principes de la Religion Romaine, autant du moins qu'ils avoient été capables de les prendre eux-mêmes dans l'Isle de Fuego, dont ils étoient sortis. Mais un Prêtre de cette Isle se sentit assez de zèle pour se faire conduire à Saint Jean (*r*), où il s'efforça de cultiver ces premières semences de l'Evangile. [A son arrivée, il publia qu'il étoit venu avec le pouvoir de pardonner les péchés, promettant de leur indiquer une route sûre & aisée pour aller au Ciel quelque mauvaises

La Religion s'y établit.

(*m*) Il ressemble tant pour le nom que pour la manière de le préparer au *Kuskus* de Maroc.

(*n*) Roberts, pag. 289.

(*o*) *Ibid.* pag. 270.

(*p*) *Angl.* pas plus de deux Siécles. R. d. E.

(*q*) *Angl.* Ils leur offrirent de charger leur Vaisseau de Porçs en récompense de la charité qu'ils avoient eue pour des gens de la même couleur qu'eux. R. d. E.

(*r*) Voyage de Roberts, pag. 423.



Hommes et Femmes de l'Ile de St. Jean dans leurs habits.

MANNEN en VROUWEN van 't EILAND St. JAN, in hun GEWAAD.

ROBERTS. En divers tems.

mauvaises qu'eussent été leurs actions; & déclarant, en même-tems, qu'il leur seroit impossible d'y aller, quelque bonnes qu'elles fussent, sans y être admis par l'absolution du Prêtre. N'ayant pas eu beaucoup de peine à leur persuader ces choses, dont ils étoient déja instruits en bonne partie, il les batisa tous sans ultérieures instructions. Il suffisoit pour eux de croire, qu'ils étoient devenus Chrétiens par le batême, qu'ils iroient sûrement au Ciel, qu'à la Résurrection ils deviendroient blancs, &c. après quoi il leur disoit la Messe, que ni eux ni lui n'entendoient. C'est ce dont il s'embarrassoit fort peu. En effet, on eut lieu de douter de la bonté des motifs de son Voyage,] lorsqu'il parut éxiger des récompenses trop mercenaires pour le service qu'il leur avoit rendu. Il tira de l'un des étoffes de coton, de l'autre du coton cru & de l'Indigo, enfin de chacun ce qu'il avoit de meilleur, jusqu'aux Bestiaux, dont il se fit donner une grande partie. [Il leur persuada que tout ce qu'ils lui donnoient étoit autant de présens faits à Dieu, dont il n'étoit que le Receveur. C'est-là un préjugé, dont ils sont imbus, non-seulement dans cette Isle, mais encore dans toutes les autres, où les Prêtres ont aussi eu le talent de se faire reconnoître pour Receveurs des Saints. En quittant *Brava*, celui-ci] accorda pour dernière faveur aux Insulaires, une Messe, qu'il leur dit dans une caverne de la Baye, qui en a pris le nom de Fuerno de Padre. [& une absolution générale de tous les péchés qu'ils commettroient pendant son absence.] Il leur promit de revenir tous les ans, & cette promesse fut éxécutée plusieurs années consécutives. Mais un jour qu'il étoit à leur dire la Messe dans la même caverne, une partie du roc, qui vint à se détacher, ensevelit le Prêtre & trente des Assistans sous ses ruines. On entendit pendant trois jours le bruit de leurs gémissemens, sans qu'il fût possible de leur donner le moindre secours. Ainsi l'Isle de S. Jean demeura longtems sans aucun Ministre Ecclésiastique; ce qui donna lieu à la naissance & au mêlange de quantité de superstitions [qui sont encore si intimement unies entr'elles qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'on vienne à bout de les séparer.] Dans la suite du tems, l'Évêque de S. Jago ayant entrepris la visite de toute sa Province, laissa des Ministres fort ignorans dans chaque Isle; & celle de Saint Jean eut pour son partage un Prêtre Négre, dont celui que Roberts y trouva étoit le quatrième Successeur. Roberts assûre qu'il n'entendoit pas la Langue Latine; ce qui n'empêchoit point qu'ayant appris à lire dans le Missel, il ne célébrât les saints Mystères & qu'il n'administrât les Sacremens. [Il prenoit ce Missel pour *l'Ecriture Ste.* & lorsque Roberts lui disoit que ce nom ne convenoit qu'à la Bible, & que les Anglois s'étoient séparés de l'Eglise Romaine, parce qu'elle enseignoit plusieurs Dogmes contraires à ce qui est contenu dans ce sacré Livre, il repondoit, qu'il pouvoit bien être que la Bible fût le meilleur Livre des Anglois, parce que, dans le tems de leur Apostasie, le Pape n'avoit eu garde de leur donner le Missel, Livre infiniment supérieur à tout autre, & que personne, n'a droit de lire qu'un Prêtre légitimement ordonné par un Evêque de la Communion de Rome. Roberts lui objectant, que, n'entendant pas le Latin, il devoit ignorer la plus grande partie du contenu de ce Livre; il lui répondit que cette connoissance étoit réservée à des Ecclésiastiques d'un ordre plus relevé, & que l'intelligence de ce Livre étoit un si grand Mystère, qu'il ne sçavoit pas qu'on l'eut jamais donnée à aucun Prêtre Négre. Il ajoûta qu'il en entendoit

Arrivée d'un Missionaire.

Mêlange de superstitions.

ROBERTS. En divers tems.

entendoit assez pour sçavoir ce qu'il devoit lire quand il s'agissoit de Batiser, de Marier, de Célèbrer une Fête ou le jour du Dimanche: & que soit qu'il l'entendît ou ne l'entendît pas, Dieu ne manqueroit jamais de faire produire aux Sacremens leur effet: Que dailleurs, il étoit sûr de bien lire les paroles Sacramentales pour transubstantier l'Oublie dans la personne du Sauveur, & que, sans qu'il fut nécessaire de les entendre, il suffisoit d'avoir intention de consacrer. Il soûtenoit le même Systême au sujet de l'efficace de son absolution, du pardon des péchés, des Messes pour les morts, le rachat des ames hors du Purgatoire & autres choses semblables. Malgré tout cela, il y en a parmi eux qui ont assez de bon sens pour avoir des doutes la-dessus, & ne respecter qu'extérieurement ces prétendus Mystères. Au reste, le Prêtre de S. Jean] souffroit l'usage des Superstitions établies, telles que de faire laver les enfans avant le Batême; [de couvrir la nouvelle Mariée de fleurs & de guirlandes, de lui rendre une espèce de culte le jour du Mariage, de la déshabiller & de mettre de la terre sur sa tête,] pour marque de sujettion; d'arroser d'eau les fosses des Morts, & quelquefois d'une quantité de jus de melons d'eau, &c. [C'est un Protestant, qui fait cette Relation, & qui ne manque pas d'y joindre des réflexions injurieuses pour l'Eglise Romaine (s).]

Mêlange de superstitions.

L'ISLE de Saint Jean est si négligée pour le Commerce, que dans l'espace de sept ans (t) on n'y avoit vû que deux Vaisseaux étrangers. Roberts apprit de Francklin & des Négres que les Matelots de quelques Vaisseaux François, qui venoient charger des Mulets à Saint Philippe, avoient quelquefois touché à Saint Jean dans leurs Chaloupes, pour y acheter de la volaille, & d'autres rafraîchissemens; mais comme il n'en étoit venu aucun depuis plusieurs années, les Insulaires concluoient que les François avoient abandonné (v) le Commerce de Saint Philippe, ou qu'ils trouvoient ailleurs qu'à Saint Jean les provisions dont ils avoient besoin.

Autorité du Gouverneur.

LE Gouverneur de l'Isle y éxerce la Justice (x), & décide les petits différends qui s'élèvent entre les Habitans. S'ils refusent d'obéïr à ses ordres, il a le pouvoir de les faire mettre dans une Prison, qui n'est qu'un parc découvert comme ceux où l'on renferme les Bestiaux en Europe. Là, dit l'Auteur, ils demeurent [quelquefois des jours entiers,] sans entreprendre de se mettre en liberté. Il est rare du moins de voir des rebelles. Lorsqu'il s'en trouve, le Gouverneur est en droit de les faire reprendre, & de leur faire lier les pieds & les mains dans la même prison, avec une garde pour les y retenir jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait à leur adversaire, & qu'ils ayent demandé pardon au [Gouverneur, qui peut les tenir en prison autant qu'il lui plaît.] Son autorité ne s'étend pas plus loin, dans le cas même de meurtre. Mais Roberts n'apprit aucun éxemple d'un crime si noir. On l'assûra seulement qu'un Meurtrier seroit gardé dans les chaînes pour attendre la sentence du Gouverneur de S. Jago ou de la Cour de Portugal (y). Quelquefois, pour les fautes légères, sur-tout lorsque le Coupable est d'un âge avancé, on ne lui donne que sa cabane ou celle d'autrui pour prison; ce qui est regardé comme une grande

Docilité des Insulaires.

(s) Roberts pag. 428.
(t) Voyez ci-dessus le Journal.
(v) Roberts, pag. 266. & suiv.
(x) *Ibid.* pag. 264.
(y) *Angl.* que les Amis du meurtrier sont tenus de le représenter lorsqu'il vient un Juge de Portugal. R. d. E.

de faveur; car la prison publique est un châtiment aussi redouté à Saint Jean que le dernier supplice en Angleterre. En 1722, le Gouverneur se nommoit Leonel Consalvo. Il tenoit son emploi de Thomas Santi, qui avoit le titre de Procurador de l'Isle Saint Jean, & qui faisoit ordinairement sa demeure dans celle de Fuego (z).

ROBERTS. En divers tems. Nom du Gouverneur.

Erreurs des Cartes & des Pilotes, sur l'Isle de S. Jean.

LES Cartes & les récits des Pilotes sont remplis d'erreurs sur tout ce qui appartient à l'Isle de S. Jean. Ils n'y reconnoissent qu'une bonne Rade, dont ils présentent même l'entrée comme fort difficile, à cause de l'abondance des rocs (a). Saint Jean néanmoins a plusieurs Bayes ou Rades, qui peuvent servir de retraite aux Vaisseaux. La principale & la meilleure est à la vérité celle de Fuerno, qui signifie un four ou une cave, soit qu'elle ait tiré ce nom de l'avanture tragique qu'on a rapportée (b) ou de sa forme même, qui la met à couvert de toutes sortes de vents. En effet, si l'on s'avance jusqu'au roc de Kaay, où l'on trouve assez d'eau pour un Vaisseau du premier rang, on y est tellement environné de la terre qu'on n'y peut ressentir qu'un léger souffle des vents Sud quart à l'Est, & Sud quart à l'Ouest, dont tout l'effet est de précipiter quelquefois l'eau de la Mer dans la Baye (c).

Marques que Roberts donne pour connoître la Baye de Fuerno.

COMME il est assez difficile d'en trouver l'entrée, quand on n'y a jamais relâché, Roberts donne les marques suivantes. Lorsque vous êtes vers la pointe Nord de Saint Philippe ou Fuego, si le tems est clair vous découvrez l'Isle de Saint Jean. Mais, dans un tems obscur, qui est assez ordinaire, portez au Nord quart à l'Ouest jusqu'à deux lieuës de Saint Philippe, où vous trouverez les petites Isles. De-là prenez vers la plus Orientale, dont vous vous approcherez assez pour en appercevoir la pointe Nord, & continuez d'en suivre la Côte à la distance d'un mille, jusqu'à ce que vous soyez vis-à-vis la pointe du Sud. Ensuite, portant directement vers la pointe Nord-Est de l'Isle Saint Jean, qui est une pointe basse & platte, à laquelle vous ne sçauriez vous méprendre, élargissez-vous seulement d'environ un demi-mille, jusqu'à ce que vous tombiez au Sud de l'Isle, où vous commencerez à suivre la Côte à la distance de la longueur d'un cable. Vous arriverez devant une grande Caverne qui se présente dans les rocs, & vous verrez bientôt, à moins d'un quart de mille devant vous, une basse pointe de roc qui s'avance médiocrement. C'est après cette pointe que vous trouverez Fuerno. Prenez un peu le large pour doubler cette pointe, parce que la Baye en est si proche que tournant en coude il seroit difficile autrement d'y entrer. Vous y pourrez jetter l'ancre dans toutes ses parties; mais le meilleur endroit est le côté de l'Est.

☞ [LE meilleur est d'amarrer le Vaisseau à terre, au moyen d'une petite hansière, qui tenant à la poupe, est attachée sur le rivage du côté du Nord, & qui assûrera le Bâtiment comme s'il étoit dans un four.] Si vous veniez de l'Est à Saint Jean, prenez garde de ne pas vous avancer trop vers la pointe Sud de Saint Philippe; car avec un vent commun il vous seroit impossible de gagner Fuerno, ni même aucune partie de l'Isle (d).

Au

(z) Roberts, *ibid.* pag. 298.
(a) *Ibid.* pag. 131.
(b) *Angl.* des divers Antres, qui sont aux environs. R. d. E.
(c) Roberts, pag. 432.
(d) *Ibid.* pag. 433.

ROBERTS. En divers tems.

Autres Bayes de Saint-Jean.

Au Nord-Oueſt de Saint Jean, on trouve une autre Baye, qui ſe nomme *Faciend de Agua*, & qui eſt reconnoiſſable à quantité de Bananiers. D'ailleurs il n'y a pas d'autre Vallée qui ſe préſente du côté de la Mer. Le rivage de cette Baye n'eſt pas commode; mais on peut y mouiller ſûrement vers le centre, du côté du Nord, ſur huit, neuf & dix braſſes d'un fort bon fond. On apperçoit un Ruiſſeau d'eau fraîche, qui coule preſque juſqu'à la Mer.

Baye de Ferrier.

Plus bas, au côté Sud-Oueſt de l'Iſle, près d'une pointe baſſe & unie, qui s'élève tout d'un coup, on trouve la Baye de Ferrier, qui eſt double, c'eſt-à-dire, diviſée par des rocs d'une grande hauteur. Cette Rade eſt fort belle, & le Rivage très-commode pour le débarquement. Derrière l'endroit le plus Sud-Eſt de la Côte, la Nature a formé un Lac, ou un Baſſin d'eau douce, qui eſt conſtamment rempli de l'eau qui découle des Montagnes. [Le fond de cette Baye eſt par tout bon; dans quelques endroits c'eſt du ſable; mais en général il eſt de terre graſſe, & la Mer eſt ordinairement tranquille vers le rivage.] Il y a dans la partie Nord-Eſt de la Baye, un roc, qui forme une ſorte de Quai, dont les Chaloupes peuvent s'approcher. Cette ſtation ſeroit excellente, ſi elle n'étoit expoſée aux ſouffles violens qui ſortent des Vallées, ſur-tout aux mois de Novembre, Décembre & Janvier, & qui ont quelquefois tant d'impétuoſité qu'ils enlevent un Vaiſſeau de deſſus ſes ancres. Cette diſgrace étoit arrivée quelques mois auparavant à une Frégate Portugaiſe. La Baye n'eſt pas plus sûre dans la ſaiſon pluvieuſe & dans celle des vents incertains. Elle eſt ouverte aux vents Sud-Eſt, Sud & Sud-Oueſt, qui y ſoulèvent quelquefois les vagues, juſqu'à pouvoir briſer un Bâtiment contre les rocs de la Côte. Mais pendant le reſte de l'année, l'ancrage eſt fort bon; ſur-tout aux mois de Mars, d'Avril & de May, où l'on n'a le ſoir que des vents doux de mer; &, toute la nuit juſqu'à dix heures du matin, de petits vents de terre fort agréables. Roberts ajoûte que la Baye de Ferrière eſt plus fréquentée que celle de Fuerno, parce que celle-ci eſt beaucoup moins connue (*e*).

Baye de Scio.

Scio eſt une autre Baye de l'Iſle de Saint Jean, belle & ſabloneuſe, mais dont l'entrée eſt difficile, & qui n'a pas d'eau douce. Celle de *Sal-Point* ou de *la Pointe de Sable*, ſe trouve décrite dans le Journal de Roberts, & malheureuſement célèbre par ſon naufrage. L'Iſle a quelques autres Bayes; mais qui méritent peu d'attention. A l'extrémité des petites Iſles, vers la pointe la plus Sud-Oueſt, on trouve une petite Crique, [en forme de boulin], dans laquelle un petit Vaiſſeau peut mouiller. Quoiqu'elle ait quantité de rocs & de groſſes pierres on y voit clairement le fond, qui eſt-[là, de même que preſque par-tout ailleurs autour de ces Iſles,] depuis ſept juſqu'à douze braſſes, & la diſpoſition du lieu fait qu'on y peut entrer & qu'on en peut ſortir ſans danger (*f*).

Petite Baye à l'extrémité des petites Iſles.

(*e*) Roberts pag. 434. & ſuiv.

(*f*) *Ibid.* pag. 435. Avec quelque netteté qu'on s'efforce de rendre les idées de Roberts, il eſt difficile que le Lecteur ne s'apperçoive pas ſouvent de ſa négligence. Mais on a mieux aimé lui laiſſer quelquefois ſon obſcurité que de ſuppléer témérairement à des noms, ou à des choſes ſur leſquelles on n'a pas d'autre témoignage que le ſien. R. d. T.

§. VII.

ROBERTS. En divers tems.

§. VII.

Isle de Saint Nicolas.

Sa situation & sa grandeur.

SUIVANT le Capitaine Roberts, Saint-Nicolas, ou *San-Nicolao*, qui est le nom en usage parmi les Habitans, s'étend plus en longueur que les autres Isles du Cap-Verd, à l'exception seulement de S. Jago. *Paraghisi*, son principal Port, est éloigné (*a*) d'environ trente lieuës à l'Ouest de Palmera dans l'Isle de Sal. Elle est à 16 degrés 45 minutes de latitude du Nord, & à 6 degrés 52 minutes de longitude Ouest du Cap-Verd (*b*).

DAMPIERRE dit que sa forme est triangulaire; que le plus long de ses trois côtés, qui est à l'Est, n'a pas moins de trente lieuës, & les deux autres, vingt lieuës chacun. Il ajoûte qu'elle est montagneuse, & que toutes ses Côtes sont stériles (*c*).

ROBERTS la représente généralement comme une terre (*d*) fort haute ☞[avec plusieurs grandes Vallées.] Sa partie la plus élevée est une sorte de pain de sucre, qu'on peut nommer une montagne, dont le sommet forme un pic, mais qui ne se termine pas en pointe. On l'appelle *Monte Gourda*. Sa situation est au Nord-Ouest de l'Isle, (*e*) mais assez loin dans les terres. De quelque côté qu'on arrive par la Mer, on le découvre à la distance de neuf ou dix lieuës (*f*).

Monte Gourda.

LA Côte de Saint-Nicolas est si libre & si nette, que depuis la pointe Est jusqu'à une demi-lieuë de celle du Sud-Ouest, un Vaisseau peut suivre le rivage à la portée de la voix (*g*).

Disposition d'une partie des Côtes.

DANS la saison des vents variables, l'Isle n'a pas de Rade qui soit sûre; Mais lorsque le véritable vent de commerce est arrivé, elle a deux ou trois Bayes d'une bonté médiocre. La plus voisine de la Ville est celle de Paraghisi, où l'on peut mouiller assez sûrement, parce que le vent n'y souffle jamais que du rivage. Elle a même une Crique, où l'on peut jetter l'ancre (*h*) entre quatre amarres de terre. Mais Roberts décrit une autre Baye, où il aima mieux mouiller, pour se mettre à couvert de l'importunité des Habitans. Quoiqu'il ne la nomme pas, il y a beaucoup d'apparence que c'est celle du *Puerto Velho*. Celle de Paraghisi n'est qu'un boyau fort étroit entre deux pointes de roc, où les Bâtimens peuvent demeurer en effet comme dans une Rivière, soit sur une seule ancre, soit à l'appui d'une simple amarre; & cette situation les expose à se voir sans cesse incommodés par le concours des Habitans. Le chemin de Paraghisi à la Ville est presque uni; ce qui est fort rare dans toutes ces Isles, où la terre est coupée de toutes parts (*i*) par des rochers & des montagnes. Au Nord de Paraghisi, à la distance d'une demie-lieuë, on trouve un petit banc de sable, qui n'est couvert que de quatre brasses d'eau (*k*).

Baye de Paraghisi.

Puerto Velho.

ON

(*a*) Dampierre dit que S. Nicolas est environ ☞vingt-deux lieuës à [l'Ouest] Sud-Ouest de Sal. Vol. I. pag. 74.
(*b*) Roberts, pag. 436.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.
(*d*) Roberts, pag. 23.
(*e*) *Ibid.* pag. 441. Roberts dit, vers la Pointe Ouest.
(*f*) *Ibid.* pag. 115.
(*g*) *Ibid.* pag. 442.
(*h*) *Ibid.* pag. 441.
(*i*) *Ibid.* pag. 21 & suiv.
(*k*) *Ibid.* pag. 344.

ROBERTS. En divers tems.

ON rencontre ensuite la Rade de *Porto Lappa*, sur laquelle on ne peut se tromper, parce qu'elle se présente d'elle-même au Sud de l'Isle. Mais le fond y est fort mauvais pour les cables & les ancres.

Porto Lappa. Currisal.

A l'Est de Porto Lappa, presqu'à moitié chemin entre cette Rade & la Pointe Est de l'Isle, on trouve celle de Currisal (*l*), qui a de l'eau fraîche en abondance, & dans une situation fort commode pour les Vaisseaux. Le meilleur endroit pour jetter l'ancre, est à l'Est, où l'on est fort à couvert. On a devant soi *Petra de Looma*, ou le Roc terrible, contre lequel la Mer vient se briser avec un bruit continuel, ce qui a servi vrai-semblablement (*m*) à lui faire donner ce nom. Cette Rade n'est pas favorable au Commerce, parce qu'elle est située à seize ou dix-huit milles de la Ville, & le chemin parsemé de rocs, avec la nécessité de descendre & de monter sans cesse (*n*).

Petra de Looma.

Ces Bayes sont peu fréquentées.

TOUTES les Bayes qu'on vient de nommer, sur-tout celles de Paraghisi & de Currisal, sont peu fréquentées par les Etrangers; & la seule raison que Roberts en ait pû trouver, c'est qu'elles n'ont aucune marque à laquelle on puisse les reconnoître. Cependant si l'on excepte la saison des *Tornados*, il se trouve toûjours au long de la Côte, des Pêcheurs ou d'autres Insulaires, entre lesquels on peut se procurer un Pilote. D'ailleurs, en faisant voile avec un peu plus de lenteur à la vûe du rivage, on donne le tems aux Habitans de s'assembler près des Bayes, en assez grand nombre pour en faire remarquer l'ouverture (*o*).

Baye de Terrafal ou Trefal.

LA plus célébre Rade de l'Isle Saint Nicolas est celle de Tarrafal, ou Trefal, qui est située à l'Ouest de l'Isle. Elle est aisée à distinguer par la multitude de grandes Barques que les Insulaires y ont sans cesse, & qui entrent ou sortent continuellement. Cette Baye est fort nette. On y trouve partout un excellent fond, particulièrement dans la partie du Nord. Du côté de la Mer, à la distance d'un quart de mille du rivage, la Nature a placé un rocher pointu, & des deux côtés de cette Pointe, deux Vallées aussi étroites que profondes, d'où le vent sort quelquefois fort impétueusement. Si l'on veut se garantir de ces dangereux souffles, il faut jetter l'ancre vis-à-vis cette Pointe, c'est-à-dire entre les deux Vallées, où l'on trouve depuis seize jusqu'à trois brasses.

ROBERTS remarque encore que l'entrée de la Baye est traversée par un grand Banc de sable, mais couvert d'environ dix brasses d'eau; & qu'après l'avoir passé, on se trouve sur un fond de douze, treize & quatorze brasses, qui diminue graduellement jusqu'à quatre ou cinq (*p*).

L'eau commune à Saint-Nicolas.

IL n'y a presqu'aucun endroit dans la basse terre de l'Isle, où l'on ne puisse trouver de l'eau en creusant; excepté lorsque la saison des pluyes a manqué. Mais on n'a pas besoin de ce secours, parce qu'à un demi-mille de la Mer, on a toûjours de fort bonne eau dans la Vallée, d'où les Habitans l'apportent à très-bon marché sur le dos de leurs Anes. De la Baye de Tréfal

(*l*) Sur la position que Roberts donne ici à Currisal, & sur d'autres circonstances, on est porté à croire que cette Baye devroit être placée dans la Carte, proche du lieu où l'on a mis *Porto Ghacy*. Sur ce qui regarde Currisal Voyez Roberts, pag. 17. 120.

(*m*) Roberts, pag. 441.

(*n*) *Ibid.* pag. 25.

(*o*) *Ibid.* pag. 443.

☞ (*p*) Voyage de Cawley, pag. 4. [on le trouve dans le IV. Volume du Recueil de Dampierre. Ce Capitaine, ayant mouillé au Sud-Est de l'Isle, y trouva de l'eau fraîche en creusant des puits.]

ROBERTS. En divers tems.

fal on peut découvrir, dans un jour ferain, toutes les *Isles* qui font fous le vent. Si le tems eft un peu obfcur, on n'apperçoit pas celle de *Chaon*, ou des *Chiens* (*q*).

Etat de la Ville.

LA Ville de Saint-Nicolas eft une des mieux bâties & des plus peuplées de toutes les Ifles du Cap-Verd. Cependant les maifons n'y font pas fi grandes qu'à S. Jago, fi bien cimentées, ni fi bien couvertes. Les toîts, & celui même de l'Eglife, n'y font que de chaume, ou de feuilles d'arbres. A l'égard du refte, & fur-tout de la régularité des rues, Saint-Nicolas l'emporte fur S. Jago même. Mais quelque tems avant le Voyage de Roberts, un Pyrate Anglois, nommé le Capitaine Avery, ayant relâché dans l'Ifle, brûla une partie de la Ville, fur quelques fujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des Habitans (*r*).

Silence de Roberts fur fa fituation.

ON eft étonné avec raifon que Roberts n'ait placé, ni la Ville de Saint-Nicolas, ni celle de S. Jago dans fa Carte. Il ne donne pas même dans fa Relation, d'autre nom à la Ville de Saint-Nicolas, que celui de l'Ifle; & quand il dit que Paraghifi en eft plus proche que toute autre Rade, il ne la faut ☞ connoître que par le nom général de la Ville (*s*) [de même quand il dit que *Terrafal* en eft éloigné de feize à dix-huit milles, & *Porto Lappa* de douze; on n'en peut conclure autre chofe finon qu'elle eft à huit milles de Paraghifi, comme nous l'avons placé dans nôtre Carte.]

Elle eft dans une Vallée.

DAMPIERRE, qui aborda au Sud de l'Ifle en 1683, raconte (*t*) que le Gouverneur l'étant venu voir au rivage, lui dit que fa Ville Capitale étoit dans une Vallée, à quatorze milles de la Baye où le Vaiffeau avoit jetté l'ancre; qu'elle contenoit plus de cent familles, outre quantité d'autres Habitans qui étoient difperfés dans des lieux plus éloignés.

JANNEQUIN dit que de toutes les Ifles du Cap-Verd, il n'y avoit de fon tems (*v*) que May & Saint-Nicolas qui fuffent habitées. C'eft peut-être fur fon autorité qu'Ovington compte dix Ifles défertes, entre douze qui font le nombre de ces Ifles (*x*).

Nombre des Habitans de Saint-Nicolas.

ROBERTS affûre qu'avant la famine, Saint-Nicolas avoit plus de deux mille Habitans, & que le nombre ne furpaffe pas aujourd'hui (*y*) treize ou quatorze cens. Ils ont un Prêtre Portugais pour le Gouvernement eccléfiaftique; car ils font tous profeffion de la Religion Romaine. Mais quoiqu'elle y foit plus pure que dans les autres Ifles, & qu'à S. Jago même, c'eft-à-dire mêlée de moins de fuperftitions, ils font d'un caractère fi dur & fi peu docile, que ce Guide fpirituel a beaucoup de peine à les conduire. Ils font tous ou noirs, ou couleur de cuivre, avec les cheveux frifés, à l'exception d'un petit nombre de race Françoife, qui ont été laiffés dans l'Ifle (*z*) par le Pilote (*a*) Maringoüin, & de trois vieux Portugais, avec deux ou trois vieilles

(*q*) On ne trouve en aucun autre endroit l'*Isle des Chiens*, mais c'eft apparemment la même que l'*Isle Chaon*.

(*r*) *Ibid.* pag. 439.

(*s*) Roberts, pag. 352. 25. 43.

(*t*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.

(*v*) Voyage de Lybie par Jannequin. pag. 215.

☞ (*x*) Voyage à Surate, pag. 38.

(*y*) Roberts dit que dans l'efpace d'onze ou douze mois avant fon arrivée, il en étoit mort cinq-cens de faim. Dapper rapporte qu'en 1625. il n'y avoit dans l'Ifle que dix-neuf perfonnes, fçavoir huit hommes, fept femmes & quatre filles.

(*z*) Environ vingt ans avant l'arrivée de Roberts, pag. 156.

(*a*) *Angl.* par le Pirate. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

vieilles femmes de la même Nation (*b*). Dampierre observe que le Gouverneur, dont il reçut la visite, avec celle de trois ou quatre Insulaires des plus distingués, étoit le plus blanc de ceux qu'il avoit vûs, mais qu'il ne laissoit pas d'être fort bazané. Ils étoient vêtus assez honnêtement, & tous armés d'épées & de pistolets. Mais leur cortége, qui étoit composé de trente ou quarante hommes, ne paroissoit qu'un tas de misérables, dont la nudité n'étoit cachée que par quelques vieux lambeaux d'habits (*c*).

Adresse & modestie des Femmes.

LES Femmes de l'Isle ont beaucoup plus de hardiesse à se servir de leurs mains & de leurs éguilles, que celles de toutes les autres Isles. Celle qui se présente en Public avec une coeffe sans broderie, dans le goût des femmes de Bona-Vista, est accusée de paresse & de grossiéreté. Elles sont aussi plus modestes, & jamais on ne les voit paroître nues devant les Etrangers, comme elles en ont l'habitude à Saint-Jean. Si elles ne sont point à travailler aux champs, on les trouve toûjours occupées à coudre ou à filer (*d*).

Caractère des Habitans.

C'EST dans l'Isle de Saint-Nicolas qu'on parle la Langue Portugaise, avec une éxactitude qui est rare dans les meilleures Colonies de cette Nation. Mais si les Habitans ont cette ressemblance avec les Portugais par le langage, ils ne ressemblent pas moins à la Populace du Portugal par leur inclination à voler les Etrangers, & par leur soif pour le sang, lorsqu'ils sont animés par quelque sujet de haine. Ils se servent de leurs couteaux avec autant de cruauté que d'adresse. Roberts prouve leur goût pour le larcin, par son propre éxemple. Lorsqu'il se trouva dans leur Isle avec un seul Matelot, en 1722, ils entrèrent dans sa Barque en assez grand nombre, & remarquant l'endroit, où Roberts avoit placé ce qui lui restoit de plus précieux, ils prirent droit de son infortune pour s'en saisir, en lui disant avec une impudence extrême, que sa Barque & tous ses biens étoient à eux, parce qu'il n'auroit pû éviter de périr sans leur secours, & qu'ils lui avoient apporté quelques bouteilles d'eau fraîche. „ Double fausseté, ajoûte Roberts, car j'étois en sûreté sur mon an-„ cre; & l'eau qu'ils avoient apportée pour moi, ils l'avoient employée à „ leur propre usage (*e*). „

Productions naturelles de Saint-Nicolas.

A l'égard des productions naturelles de cette Isle, Roberts observe qu'on y trouve les mêmes sortes de sable & de pierres qu'à Saint Jean; & les Habitans prétendent sur une ancienne tradition, qu'elles contiennent de l'argent & de l'or, qu'ils ignorent la manière d'en tirer. L'Isle produit aussi du Salpêtre & du Beurre d'or, mais en moindre quantité que S. Jago & Saint-Jean.

DAMPIERRE raconte que malgré les montagnes de Saint-Nicolas & la stérilité de ses Côtes, il y a au centre de l'Isle des Vallées où les Portugais ont leurs vignobles & leurs plantations, (*f*) avec du bois pour le chauffage. Le terroir, suivant Roberts, est fertile pour le maïz, pour les plantains, les bananes, les courges, les melons d'eau & muscats, les limons, les limes, & les oranges douces & amères. On y voit quelques cannes de sucre, dont les Habitans font de la mélasse. Ils ont des vignes, dont ils tirent, dans les bonnes

(*b*) Roberts pag. 444.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 74. & suiv.
(*d*) *Ibid.* pag. 437.
(*e*) Roberts, pag. 444. & 125. & suiv.
(*f*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.

nes années, soixante ou quatre-vingt pipes d'un vin (*g*) tartreux. Roberts en apprit la quantité par la dîme du Prêtre. Le prix ordinaire est de trois livres sterling par pipe; mais il est rare qu'on en trouve encore vers le tems de Noël; & la vendange (*h*) de l'Isle se fait au mois de Juin & de Juillet.

ROBERTS En divers tems. Vignes & vin qu'on en tire.

ON y trouvoit autrefois beaucoup de Sang-de-dragon, mais l'arbre qui le produit y est devenu si rare, que Roberts doute si l'on recueille annuellement vingt ou trente livres de cette gomme, & le plus souvent (*i*) corrompue & falsifiée. Les Habitans attribuent la ruine de leurs arbres au Pyrate *Avery*, qui ayant brûlé leur Ville & coupé leurs figuiers pour faire des Chaloupes & des Esquifs à sa Flotte, les mit dans la nécessité d'employer leurs dragons à faire les lambris & les planchers de leurs nouveaux édifices. En effet, on ne voit guères d'autre bois dans leurs maisons; quoiqu'étant creux, avec peu de dureté dans sa substance, il ne soit pas extrêmement propre à bâtir. [L'on a deux méthodes pour tirer de cet arbre la gomme qu'on nomme *Sang-de-Dragon*. D'abord, c'est par incision, comme cela se pratique dans les autres espèces d'arbres dont on tire des résines. La seconde méthode est de faire bouillir dans l'eau les branches de cet arbre, dont ces Insulaires ont l'art de séparer la gomme; Mais alors elle n'est, ni si claire ni si bonne que celle qui se tire par incision.]

Sang-de-dragon.

AVANT la dernière famine, les chèvres, les porcs & la volaille (*k*) étoient fort communs à Saint-Nicolas; mais quoique cette disgrace n'eût duré que trois ans, Roberts assûre qu'elle y avoit causé plus de ravages que dans toutes les autres Isles, parce que le Pays n'ayant guères d'autre commerce que celui (*l*) des Anes, il n'y paroissoit pas souvent un Vaisseau dans l'espace de deux ans, sur-tout depuis que le besoin de ces animaux étoit diminué aux Indes Occidentales. C'est ce qui avoit rendu les Habitans plus industrieux que tous leurs voisins (*m*). Dans un tems plus heureux, ils avoient une si grande abondance de Chèvres & de Vaches, que sans diminuer le fond, parce qu'ils ne les tuoient qu'à proportion du produit, ils embarquoient ordinairement sur les Vaisseaux annuels du Portugal, deux milles peaux de Chèvres, des trois Isles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent, & cent peaux de Vaches qui ne venoient que de Saint-Nicolas. Mais la famine y avoit réduit le nombre des Vaches à quarante; & celui même des Chèvres sauvages étoit tellement diminué, que le Gouverneur dit à Roberts, qu'il ne falloit pas espérer, de trois ans, qu'on en pût faire passer en Portugal (*n*).

Bestiaux & Volaille.

ROBERTS avoit emporté de Bona-Vista dans sa Barque une Genisse de l'année, dont le Capitaine Manuel Domingo lui avoit fait présent, pour la tuer dans le voyage, & lui servir de nourriture. L'ayant conservée vivante, il voulut la donner dans l'Isle de Saint-Jean à Nicolas Gonsalvo, chez qui il avoit logé. Mais le Gouverneur s'y opposa, sous prétexte que le droit d'élever &

(*g*) Cawley dit que le vin est mauvais. Dampierre observe (Vol. I. pag. 74.) que le vin tire, pour le goût, sur celui de Madère, mais qu'il est pâle & épais.

(*h*) Roberts, pag. 436.

(*i*) *Ibid.* pag. 438. & suiv.

(*k*) Dampierre dit que les Chèvres n'y sont pas aussi bonnes que dans la plûpart des autres Isles, mais qu'elles sont meilleures qu'à Sal. Vol. I. pag. 74.

(*l*) Il dit ailleurs que S. Nicolas est l'Isle la plus célèbre pour les Anes, pag. 342.

(*m*) Roberts. pag. 436. & suiv.

(*n*) *Ibid.* 437.

ROBERTS. En divers tems.

& de nourrir des Vaches n'appartenoit qu'au Seigneur Propriétaire [& dans la réalité parce que Gonsalvo étoit parent de son prédécesseur, qu'il n'aimoit point.] Roberts proposa de faire ce présent à *Manuel Souar Gum*, parent du Gouverneur. Alors, l'intérêt propre se déguisant sous un autre prétexte, le Gouverneur accorda son consentement, parce qu'on pouvoit espérer, disoit-il, que cette Genisse serviroit à produire un nouveau troupeau pour le Propriétaire (*o*).

Réparation nécessaire dans l'Isle.

L'INDUSTRIE des Habitans de S. Nicolas sembloit promettre, au jugement de Roberts, que leur Isle seroit bientôt repeuplée des espèces d'animaux qui s'accommodent le mieux du Pays, sur-tout de Porcs & de Volaille, dont il y avoit déja peu de familles qui ne fussent assez bien pourvûes. Cette réparation, s'étoit faite dans l'espace d'environ trois ans [avec dix porcs seulement, autant de piéces de volaille, & la moitié moins de chèvres,] & le succès en avoit été si prompt (*p*) qu'on auroit déja pû charger à fort bon marché un Bâtiment, de Volaille, de Porcs; & même de Chevaux, dont la race étoit venue de Bona-Vista, depuis quatorze ans, par les soins d'un Capitaine François, nommé *Rolland* (*q*).

Industrie des Habitans pour se vêtir.

LES Habitans de Saint-Nicolas se font des habits d'étoffe de coton, dans la même forme que ceux de l'Europe, & sçavent travailler les boutons sur tous les modéles qu'on leur présente. Ils se font des bas de fil de coton, & d'assez bons souliers, du cuir de leurs Vaches & de leurs Chèvres, qu'ils ont l'art de tanner fort proprement. Ils faisoient aussi de leur coton plusieurs sortes de draps, & de matelats, qui étoient trop bons pour le commerce de Guinée, & que les Portugais venoient prendre pour celui du Brésil. Mais à force d'en tirer, ils ont (*r*) rendu le coton aussi rare que dans toutes les autres Isles du Cap-Verd (*s*), à l'exception de Bona-Vista. D'ailleurs S. Nicolas n'a jamais été d'un grand commerce. Ses Anes & son Coton, avec quelques rafraîchissemens pour les Vaisseaux, ont toûjours été ses principales richesses. Le Capitaine Cawley, qui y étoit en 1613, acheta des Habitans une provision (*t*) de plantains, de bananes & de vin. Il semble qu'aujourd'hui la meilleure partie de leur Commerce se réduit aux Tortues, dont ils prennent un grand nombre, & à quelques autres poissons, dont la pêche les exerce beaucoup. Leur Isle est la seule du Cap-Verd où l'on trouve une multitude de Barques, qui leur servent à pêcher entre les Isles de *Chaon*, *de Branca*, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent. Ils vendent leur poisson argent comptant, ou pour les commodités dont ils ont besoin. Les Portugais, qui prenoient dans l'Isle, des draps de coton & des matelats pour le commerce du Brésil, payoient ordinairement ces marchandises en monnoye de Portugal, parce qu'ils n'appportoient pas de commodités qui satisfissent les Habitans. C'étoient les François & les Anglois qui leur fournissoient des ustanciles & d'autres marchandises de leur goût, pour lesquelles ils tiroient d'eux en échange des Anes & des rafraîchissemens. Mais la même famine qui détruisit leurs bestiaux, fit sortir aussi de l'Isle tout l'argent que les Portugais y avoient laissé; car, dans

Leur Commerce présent.

(*o*) Roberts, pag. 439. & suiv.
(*p*) *Ibid.* pag. 441.
(*q*) *Ibid.* pag. 439.
(*r*) *Angl.* Mais la sécheresse y a rendu. R. d. E.
(*s*) *Ibid.* pag. 437.
(*t*) Dampierre, Vol. IV. pag. 4.

dans le besoin où ils étoient de toutes sortes de secours, un Vaisseau qui leur apportoit les moindres provisions étoit sûr de se les faire payer à grand prix (v).

ROBERTS. En divers tems. Ancien Seigneur de Saint Nicolas.

C'ÉTOIT autrefois le Marquis *das Minhas*, qui étoit Seigneur propriétaire de l'Isle de Saint Nicolas, comme de celles de Sainte Lucie, Saint Vincent Saint Antoine. Mais, après sa mort, le Roi se remit en possession des trois premières, parce que Saint Antoine étoit la seule qui fût héréditaire dans la Maison das Minhas. Le Marquis envoyoit, chaque année, un Vaisseau dans ces trois Isles, pour en apporter les peaux de Chèvres & les cuirs; seul avantage qu'il ait jamais tiré de la Concession du Roi (x).

Isles de Chaon, de Branca & de Sainte Lucie.

Trois Isles désertes & sans eau.

CES trois Isles sont également dépourvûes d'Habitans & d'eau douce; & les deux premières n'ont pas meme de Bestiaux. L'Isle, ou plûtôt le Roc de *Chaon*, est éloignée d'environ trois lieuës, au Nord-Ouest, de Terrafal. Les Habitans de Saint Nicolas y vont à la pêche dans leurs Barques. Le fond est fort mauvais entre Chaon & Branca.

Description de Branca.

ILHA BRANCA (y), ou l'Isle blanche, est un Roc fort haut & fort escarpé, à deux ou trois milles de Chaon, entre Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. On y vient pêcher aussi de l'Isle Saint-Nicolas. Au Sud de l'Isle ou du roc, la Nature a formé une sorte de Crique ou d'ouverture, qui peut recevoir les Barques, mais si dangereuse dans les grands vents, que les Pêcheurs de Saint Nicolas la fréquentent peu, quoique le poisson y soit dans une extrême abondance. Roberts suppose que cette Isle a tiré son nom d'une veine blanche qui s'étend au long de la Côte du Sud, & qui présente de loin comme des Collines de sable blanc. Entre Branca & Sainte Lucie le fond est inégal, & brisé par quantité de rocs dans l'eau & dehors. Cependant, avec beaucoup de précaution, un Vaisseau peut y passer sans péril; mais l'entreprise est dangereuse pour ceux qui sont étrangers dans ces Isles. Branca produit le *Guana*, animal fort connu dans les Indes Occidentales; mais qui ne se trouve dans aucune autre Isle du Cap-Verd. Sa forme ressemble beaucoup à celle du Lézard. On en voit, à Branca, de quatre ou cinq pieds de long (z).

Guana, sorte de lézard.

Description de Sainte Lucie.

SAINTE Lucie est située à l'Ouest-Nord-Ouest de la partie Nord-Ouest de Saint Nicolas, à la distance de trois ou quatre lieuës. Elle a deux fort bonnes Bayes, l'une au Sud-Ouest, l'autre au Sud-Est de l'Isle. Les Chèvres & les Anes y sont en assez grand nombre (a), mais elle n'a pas d'autres Habitans. Le Canal qui la sépare de Saint Vincent est si rempli de rocs, qu'un Vaisseau ne peut s'y engager sans témérité (b).

FRÉZIER observe (c) que la Mer aux environs de ces Isles, est brillante & comme enflamée pendant la nuit, jusqu'à jetter des espéces d'étincelles pour peu

(v) Roberts, pag. 440. C'est-à-dire, que tout leur manquant pour les échanges, il falloit qu'ils donnassent leur or & leur argent. R. d. T.

(x) Roberts, pag. 437. & suiv.

(y) *Branca*, est une corruption de *Blanca*. Les Cartes la nomment *Ilha Ronda*.

(z) Roberts, pag. 445. & suiv.

(a) Barbot s'est bien trompé dans la Description de la Guinée (pag. 538) lorsqu'il a dit que cette Isle est la plus peuplée après S. Jago.

(b) Roberts, pag. 446.

(c) Voyage à la Mer du Sud, pag. 9. & suiv.

ROBERTS. En divers tems. Phénoméne Propre à cette Mer.

peu qu'elle soit agitée par le mouvement des Poissons ou par celui d'un Vaisseau. Quoiqu'il eût vû, dit-il, quelques explications de ce Phénomene dans Rohault & dans quelques autres Philosophes, il n'auroit pas cessé de le trouver incroyable, s'il n'eût été convaincu par le témoignage de ses propres yeux.

§. VIII.

Isles de Saint Vincent & de Saint Antoine.

Bayes de Saint Vincent. Desghat.

SAINT Vincent, que les Portugais nomment *San-Vicente*, est une Isle basse & sabloneuse du côté Nord-Est, mais haute dans la plûpart de ses autres parties, & fort riche en Rades & en Bayes.

LA principale de ses Bayes au Nord, est celle *Desghat*, qui s'étend vers le Nord-Est entre deux Pointes [sabloneuses] assez belles; ce qui n'empêche pas que la Mer n'y soit tranquille, & que les Vaisseaux n'y puissent mouiller sûrement contre le rivage; mais l'entrée en est si difficile avec le vent de Commerce, qu'elle est peu fréquentée. Cependant les Pêcheurs de Saint-Nicolas y vont à la chasse des Tortues, & saisissent le calme du matin pour y entrer à la rame.

Porto-Grande.

DU côté Nord-Ouest, vis-à-vis l'Isle Saint Antoine, on trouve *Porto-Grande*, qui est une grande & belle Rade, où l'on peut mouiller sur un excellent fond de sable à l'abri de tous les vents. Elle se fait reconnoître aisément par un roc fort élevé, qui a l'apparence d'une tour, à l'entrée même de la Baye, & près duquel on peut passer des deux côtés sans aucune crainte; [Mais si l'on a dessein d'entrer dans la grande Baye, le meilleur est d'aller avec la marée contre le vent, en laissant le Rocher à droite.] Si le vent souffle au long de la haute terre, on y essuye des bouffées fort violentes; mais on le trouve plus égal lorsqu'on est au-delà. On ne manque point d'eau fraîche ni de bois dans la Baye; ni de Chèvres sauvages, si l'on veut prendre la peine de les tuer (*a*).

Description de cette Baye.

FROGER & Frézier, qui mouillèrent tous deux dans cette Rade, l'appellent Baye *S. Vincent*, & donnent le nom de *Pain de sucre* au Roc ou à l'Isle (*b*) qui est à l'entrée. Ils n'en passèrent qu'à la portée du mousquet. Frézier dit qu'il y trouva vingt-sept brasses de fond, & qu'il n'est éloigné du rivage que de la longueur de deux cables; qu'en tournant pour le passer, les Vaisseaux sont exposés au souffle d'un vent fort impétueux qui vient des montagnes du Nord-Est, & que plusieurs Bâtimens de l'Escadre de M. Dugué y perdirent leur Perroquet; que ce Roc, & la basse terre du côté du Nord, qui s'étend du pied des montagnes vers le Nord-Ouest, & fort près de l'Isle Saint Antoine, furent les signes qui leur firent distinguer, du Nord, l'entrée du Canal entre les deux Isles (*c*).

ILS jettèrent l'ancre dans la Crique, Sud quart à l'Est, sur dix brasses d'un beau fond de sable & de gravier, un peu à l'Est du Roc [& à l'Est de la pointe

(*a*) Roberts, pag. 446. & suiv.

(*b*) Voyage de Frézier à la Mer du Sud pag. 51. [*Froger* l'appelle un *grand roc* & *Frézier* le qualifie de *petit*.]

(*c*) *Ibid*. pag. 9. & suiv.



GEZIGT van PORTO GRANDE, in 't EILAND S.T VINCENT.

J. V. Schley direx.

te de ſtribord en entrant.] Ils deſcendirent au rivage, pour tirer leur proviſion d'eau d'une petite rivière, qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite Crique, la plus enfoncée au Nord de la Baye; mais qui étoit alors à ſec (*d*).

ROBERTS. En divers tems.

Différence entre les Cartes.

DANS la Carte de Roberts, la forme de Porto-Grande diffère beaucoup du plan de (*e*) Frézier. Au contraire ce plan s'accorde avec les vieilles Cartes Hollandoiſes, excepté qu'elles font le roc de l'entrée beaucoup plus grand que Frézier ne le repréſente. La poſition que Roberts donne à la même Baye ne répond pas mieux à la latitude de Frézier, qui la place à ſeize degrés cinquante minutes du Nord, c'eſt-à-dire, vingt-cinq degrés moins (*f*) que Roberts. Si le calcul de Frézier eſt éxact, on doit accuſer auſſi d'erreur la latitude que Roberts donne à Paraghiſi, & par conſéquent la poſition des trois autres Iſles au Nord, qu'il a réglée ſuivant cette latitude. Mais comme aucun de ces deux Ecrivains n'avertit que ſon jugement ait été le réſultat d'une obſervation actuelle, on balance en faveur duquel on doit ſe déterminer.

Porto San-Pedro.

PORTO San-Pedro eſt une Baye fort libre & fort nette de l'Iſle Saint Vincent, vers la pointe Sud-Oueſt. On y peut mouiller ſur un fond de ſable, à la profondeur qu'on veut choiſir. Mais dans les ſaiſons douteuſes, il eſt dangereux d'y faire un long ſéjour, à cauſe des vents imprévûs qui ſortent impétueuſement de la Vallée.

A l'exception de Sal, il n'y a pas d'Iſle entre celles du Cap-Verd, où l'on prenne autant de Tortues qu'à Saint Vincent. Les Chèvres & les Anes y ſont auſſi en abondance, & le Salpêtre auſſi commun qu'à Saint Jean, mais moins eſtimé dans ſon eſpèce. Roberts fit au feu l'eſſai de l'un & de l'autre, & trouva que le premier laiſſoit toûjours quelque ſel fixe; au lieu que l'autre ſe diſſipe entièrement, à la réſerve du moins de celui qui ſe forme près de la Mer (*g*).

Pêche de l'Iſle Saint Vincent.

LA Flotte de M. de Gennes, qui toucha à Porto-Grande en 1695, y fit une pêche fort abondante. Entre pluſieurs ſortes de Poiſſons, Froger en remarque un (*h*) qu'il appelle *Bourſe*, d'une beauté extraordinaire, des yeux duquel il ſort des rayons, & qui a le corps marqueté de taches éxagonales d'un bleu fort brillant. L'unique rafraîchiſſement du Vaiſſeau le Saint Joſeph, lorſque Frézier étoit à Saint Nicolas en 1712, fut une quantité extraordinaire de Poiſſon que l'équipage prit dans la Baye. Cependant il n'y a qu'une Crique, entre deux petites pointes à l'Eſt-Sud-Eſt, où l'on puiſſe employer le filet. Les ☞ autres lieux ſont ſi pleins de rocs qu'on ne s'y ſert que de l'hameçon [L'on y trouve des Mulets, des Carangues, des Machorans, des Poules d'eau, des Sardines, des Grondeurs, des Bécumes à dent blanche, & d'une eſpèce qui ont une queuë de rat, & des taches rondes par-tout.] Frézier donne la figure d'un de ces Poiſſons, qui étoit de la longueur de ſix pieds, & qui reſſembloit beaucoup au *Pertinbuabo* du Bréſil. Frézier parle auſſi de la *Bourſe*, qu'on a déja nommée (*i*) d'après Froger. Il fut aiſé de juger à la quantité d'écailles & de petites ſquelletes de Tortues, dont le rivage étoit parſemé, qu'il y en vient un très-grand nombre. Les Habitans de Saint Antoine s'y rendent tous les ans pour cette

Poiſſon de Saint-Vincent.

(*d*) Frézier pag. 4.
(*e*) Voyez la planche.
(*f*) *Angl.* vingt-cinq minutes moins R. d. E.
(*g*) Roberts, pag. 448.
(*h*) Froger, Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, pag. 57.
(*i*) *Frézier* ubi ſup. pag. 12. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

cette pêche, qui fait également leur nourriture & le fond de leur commerce (*k*).

Tortues.

FROGER assûre qu'il se trouve, à S. Vincent, des Tortues qui pèsent jusqu'à trois & quatre cens livres. Il ne faut que dix-sept jours à leur œufs pour acquérir toute leur maturité dans le sable; mais les petites Tortues qui en sortent, ont besoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la Mer; ce qui fait que les deux tiers sont ordinairement la proye (*l*) des Oiseaux. Froger vit arriver un Vaisseau de Nantes, qui venoit charger (*m*) des Tortues pour la Martinique. Suivant le témoignage de Frézier, il y a beaucoup de Baleines dans les Bayes de Saint Vincent (*n*).

Baleines.

L'ISLE est fort montagneuse & mal pourvûe (*o*) d'eau fraîche & de bois. L'Equipage du Saint Joseph ayant trouvé la petite rivière à sec, pénétra un peu plus loin & ne découvrit d'abord que des marais salés. A la fin, vers la pointe Sud de la Baye, on trouva un petit ruisseau qui descendoit des rochers (*p*) vers la Mer. On creusa la terre pour y ramasser plus d'eau; mais on eut beaucoup de peine à la transporter à bord, parce que la Mer étoit fort agitée. Quoique cette eau fût très-douce & très-fraîche, elle se corrompit en moins de huit jours. A deux cens pas du ruisseau, il y avoit un Bois d'une sorte de Tamarin, assez aisé à couper, & fort proche du rivage (*q*).

Rareté de l'eau douce.

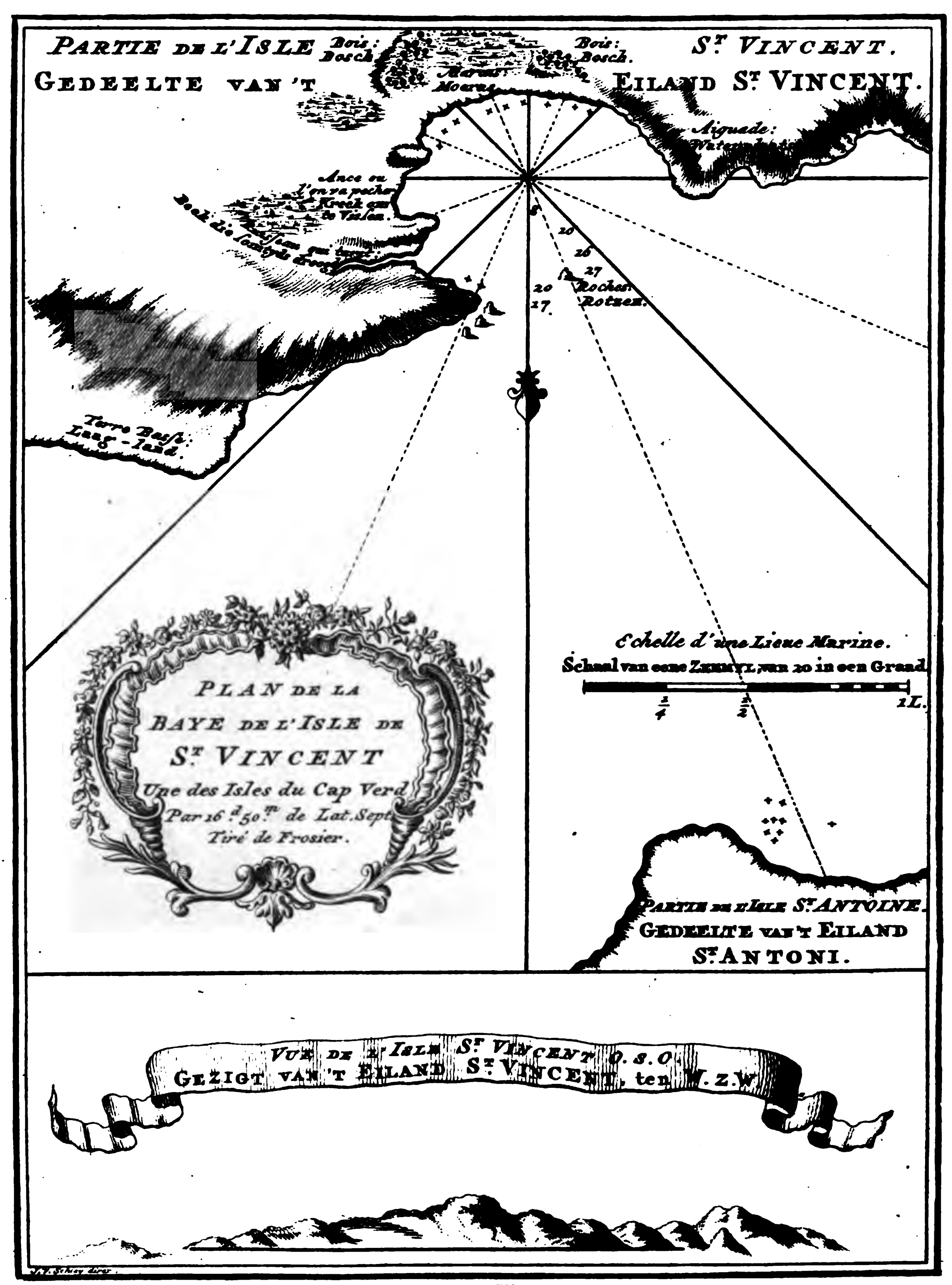
SAINT Vincent est une Isle déserte. M. de Gennes y trouva vingt Portugais de Saint Nicolas, qui s'y occupoient depuis deux ans à tanner des peaux de Chèvres, dont le nombre est fort grand. Ils ont des Chiens dressés pour cette Chasse. Un seul prend ou tue chaque nuit douze ou quinze de ces (*r*) animaux. Frézier raconte qu'il trouva dans la Baye quelques Cabanes, dont les portes étoient si basses qu'on n'y pouvoit entrer qu'en rampant sur les mains. Pour meuble, il y vit de petites bougettes de cuir, & des écailles de Tortues, qui servoient de siéges, & de vases pour l'eau. Les Habitans, qui étoient des Négres, avoient pris la fuite à la vûe des François [quoique ceux-ci eussent ☞ eu la précaution de mettre pavillon Anglois.] On en découvrit quelques-uns dans les Bois, mais sans pouvoir les joindre & leur parler. Ils étoient tout-à-fait nuds (*s*).

L'Isle est déserte. Habitans passagers qu'on y trouve.

A l'exception des [Anes &] Chèvres sauvages, dont il est fort difficile ☞ d'approcher, on ne trouva point d'autres animaux qu'un petit nombre de Pintades. La terre est si stérile qu'elle ne produit aucun fruit. Seulement on rencontre, dans les Vallées, de petits bois tamarins, [des limoniers] ☞ & quelques arbustes de coton. M. de Gennes (*t*) y découvrit aussi quelques plantes curieuses, telles que le *Tithymallus-arborescens* ou l'Espurge à branches; l'*Abrotanum-mas*, d'une odeur & d'une verdure admirables;

Plantes curieuses.

(*k*) Frézier pag. 13.
(*l*) Froger, *ubi sup.* pag. 52.
(*m*) *Ibid.* pag. 55.
(*n*) Frézier, pag. 13.
(*o*) Froger, pag. 52. Dapper dit qu'on ne ☞ trouve d'eau qu'au Sud de l'Isle; [il y coule un ruisseau de bonne eau fraîche de la plus haute Montagne; mais toutes les autres eaux sentent le soufre & sont saumâches]. Celle qu'on tire des puits est douce mais peu agréable.
(*p*) *Angl.* des terres escarpées vers la Mer. R. d. E.
(*q*) Frézier, pag. 12.
(*r*) Froger, pag. 52.
(*s*) Ces Négres n'étoient apparemment que des Passagers, venus pour tanner des peaux, car il ne paroît, par aucun Auteur, que l'Isle ait jamais été habitée. Voyez le Voyage de Lybie par Jannequin, pag. 200. & Frézier. pag. 11.
(*t*) *Angl.* Mr. Frézier. C'est en effet lui qui fit cette découverte. R. d. E.



OPPERVLAKTE van de BAAIJE van 't EILAND St. VINCENT, een der KAPO-VERDSE EILANDEN, op 16 Graaden 50 Minuuten, Noorderbreedte. Getrokken uit Frazier. M. Roberts, plaatst deeze Baai 25 Min. hooger.

ROBERTS. En divers tems.

mirables ; une fleur jaune dont la tige eſt ſans feuilles ; le *Palma-Chriſti*, ou le *Ricinus-Americanus*, que les Eſpagnols du Pérou appellent *Pillerilla*, & dont ils prétendent que les feuilles appliquées ſur le ſein des Nourrices attirent le lait, [& ſur les reins le fait paſſer.] Sa ſemence reſſemble éxactement au pepin de la pomme des Indes. On en fait de l'huile au Paraguay. M. de Gennes (v) trouva auſſi [quantité de *Sedum* de différentes eſpèces, dont il y en a qui ont les feuilles groſſes & ſphériques comme une Aveline] des pommes de coloquinte (x), & du *Limonium-maritimum* fort épais; du chiendent, de la lavande ſans odeur [&c.] Il ajoûte que près du roc qui eſt à l'entrée de la Baye, on pêche quelquefois de l'ambre gris, & que les Portugais en vendirent quelques piéces aux Vaiſſeaux de la Flotte Françoiſe (y).

Iſle de Saint-Antoine.

Sa ſituation.

II. L'ISLE de Saint Antoine, ou *Sant-Antonio*, eſt ſituée à [dix] ſept degrés dix-neuf minutes de latitude du Nord, & huit degrés deux minutes de longitude, Oueſt du Cap-Verd. C'eſt tout-à-la-fois la plus Occidentale & la plus Septentrionale de toutes ces Iſles. Frézier ne la met qu'à deux lieuës de Saint Vincent, d'autres la mettent à ſix lieuës. Sa terre eſt fort haute, & ne le céde guères de ce côté-là à celle de Saint Philippe ou de Fuego. D'un autre côté, ſi l'on conſidère (z) la hauteur de ſes montagnes & la profondeur de ſes Vallées, elle n'a guéres moins de terrein que S. Jago. L'eau fraîche y eſt en abondance (a).

Elle n'a que deux Rades. Terrafal.

S. ANTOINE n'a que deux Ports ou deux Rades, qui puiſſent recevoir les Vaiſſeaux à l'ancre. Le meilleur, qui eſt à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle, ſe nomme *Terrafal*. De cette Rade à la Ville & aux Cantons habités du Pays, le chemin eſt ſi difficile & ſi long qu'un Vaiſſeau peut y demeurer long-tems ſans que les Inſulaires en ſoient informés. Suivant leur propre témoignage, il y a quatre ou cinq jours de marche (b).

Praya Simone.

LA ſeconde Rade, qui eſt moins une Baye qu'une Côte ſabloneuſe, porte le nom de *Praya Simone*. Elle n'eſt à l'abri d'aucun vent; mais on y eſt exposé ſur-tout à celui qui ſouffle avec beaucoup de violence dans le Canal qui eſt entre cette Iſle & celle de Saint Vincent. [de ſorte qu'un Vaiſſeau eſt ſouvent obligé de lever l'ancre, avant que d'avoir fini ſes affaires.] La ſeule reſſource, dans les dangers preſſans, eſt de gagner *Porto-Grande*, Rade ſûre, dont on a donné la Deſcription dans l'article précédent. Cependant l'ancrage eſt aſſez commode à *Praya-Simone* dans les tems favorables. On diſtingue cette Baye par un petit Village, avec une petite Chapelle, qui ſe préſentent du côté du Nord [& qui ſont les ſeules marques viſibles auxquelles on puiſſe reconnoître ce côté de l'Iſle.] Une lieuë plus loin, en ſuivant la Côte, on découvre la Rade, où (c) l'on peut mouiller, dans la partie Nord-Eſt, ſur douze braſſes juſqu'à ſept.

AU

(v) *Angl.* Mr. Frézier.

(x) Suivant Dapper la coloquinte s'y eſt tellement répandue qu'il ſeroit impoſſible de la détruire.

(y) Frézier, pag. 14.

(z) Dapper donne à Saint Antoine deux hautes montagnes, dont l'une, dit-il, eſt preſqu'auſſi haute que le Pic de Ténérife, & cache ordinairement ſa tête dans les nues.

(a) Roberts, pag. 448. & ſuiv.

(b) C'eſt au mauvais chemin que cela doit être attribué, car l'Iſle n'a pas plus de trente-cinq ou quarante milles de longueur, du Nord au Sud.

(c) Roberts, pag. 452.

ROBERTS. En divers tems.

Crique nommée Rivera de Trafa.

Au Nord de la Chapelle, à la distance d'une demie-lieuë, on trouve une petite Crique, nommée *Rivera de Trafa*, où l'on peut être en sûreté avec une Barque. La Mer y est tranquille, & le rivage fort doux [de sorte qu'on peut aisément y décharger & charger les Marchandises.] Le bois & l'eau fraîche ne manquent pas dans la (*d*) Vallée. Dapper parle d'une autre Rade au Nord de l'Isle, à seize degrés cinquante minutes de latitude.

Fertilité de l'Isle.

La multitude de ruisseaux dont l'Isle est arrosée rend les Vallées si fertiles, que Saint Antoine le dispute à toutes les autres Isles du Cap-Verd pour le Maïz, les Bananes, les Plantins, les Patates, les Courges, les Melons d'eau & les Melons musqués, les Oranges, les Limons, les Limes & les Guaves. On y trouve aussi plus de Vignes; & si le vin n'est pas le meilleur de ces Isles, il n'y en a point (*e*) où il soit en plus grande abondance ni à meilleur marché. Froger dit néanmoins que l'Isle Saint Antoine a de bons vins & d'excellens fruits; & que l'air y étant fort sain & fort tempéré, elle peut passer pour (*f*) un lieu délicieux.

Indigo de Saint-Antoine. Sa description.

Il y croît beaucoup d'Indigo. Les Marquis das Minhas y ont formé plusieurs grandes Plantations, sous la conduite d'un Portugais qui a trouvé de bonnes méthodes pour la séparation de la teinture. La plante, ou l'arbuste qui porte l'Indigo, croît avec assez de ressemblance au Genêt, mais elle a moins de grandeur. Ses feuilles sont petites, pâles, vertes [remplies de suc &] assez semblables à celles du Bouis. On les cueille aux mois d'Octobre & de Novembre, pour les broyer en bouillie, dont on fait des tablettes & des boules pour la teinture. [De vertes qu'elles sont d'abord, elles deviennent en séchant d'un bleu obscur.]

Coton. Sa description.

Le Marquis das Minhas a formé aussi des Plantations de coton, qu'il cultive avec soin, & des Manufactures dont il sort de bonnes étoffes. L'arbuste qui produit le coton est à peu près de la grosseur d'un Rosier; mais s'étend beaucoup davantage. Ses feuilles sont d'un verd d'herbe, & ressemblent à l'épinard [pour la figure, mais elles sont plus grosses & plus douces.] La fleur est d'un jaune pâle. Lorsqu'elle tombe, il lui succéde une cosse ronde, où le coton est renfermé dans trois cellules, qui contient aussi la semence, qui est noire & de forme ovale, de la grosseur à peu près de ces féves que les François nomment haricots (*g*).

Les Vallées de l'Isle Saint Antoine sont couvertes de bois. Entre plusieurs sortes d'arbres, on y trouve en abondance celui qui produit la gomme, nommée [Adragante, ou] *Sang de Dragon* (*h*).

Sang de Dragon.

Les Anes & les Porcs y sont non-seulement en grand nombre, mais plus grands [& plus forts] que dans les autres Isles du Cap-Verd. Les Vaches n'y sont pas moins communes, & les montagnes sont remplies de Chèvres sauvages (*i*).

Pierre transparente.

Sur une des montagnes de l'Isle, on trouve une pierre transparente que les Habitans appellent *Topaze*; mais (*k*) Froger (*l*), qui parle, n'ôse assûrer que ce soit la véritable pierre de ce nom.

L'Isle

(*d*) Roberts pag. 453.
(*e*) *Ibid.* pag. 449.
(*f*) Froger, pag. 54.
(*g*) Roberts, pag. 450. & suiv.
(*h*) *Ibid.* pag. 449.
(*i*) Froger dit qu'ils élevent un grand nombre de Bœufs, d'Anes, de Chèvres & de Porcs.
(*k*) Roberts, pag. 419.
(*l*) *Angl.* Mais Roberts qui. R. d. E.

L'ISLE de Saint Antoine appartient au Marquis das Minhas, créé depuis peu Marquis de *Ghore*, qui envoye un Vaisseau tous les ans aux Isles du Cap-Verd, pour apporter en Portugal les revenus de son Domaine. Il jouit des principales richesses de l'Isle; c'est-à-dire, que les vaches, les chèvres sauvages, le sang-de-dragon, les pierres précieuses, le beurre d'or, & l'ambre gris sont à lui sans partage. Il y a des peines rigoureuses pour ceux qui seroient convaincus d'avoir caché de l'ambre gris. Cependant Roberts observe qu'avec un peu de connoissance de la langue du Pays, il n'est pas difficile d'obtenir des Habitans, à fort bon marché tout ce que l'Isle produit. On envoye tous les ans au Roi de Portugal une certaine quantité de beurre d'or; mais l'Auteur ignore pour quel usage (*n*).

ROBERTS. En divers tems.

L'Isle appartient aux Marquis das Minhas.

ON assûre dans l'Isle, qu'il s'y trouve une Mine d'argent; mais que dans la crainte que le Roi ne s'en saisisse, les Marquis das Minhas diffèrent toûjours à la faire ouvrir. On ajoûte qu'un Particulier, qui s'étoit retiré dans les montagnes pour y mener la vie Héremetique, en tira de l'or jusqu'à la charge d'un Ane (*o*).

Mines d'or & d'argent.

Caractère des Insulaires.

FROGER dit que les Portugais de Saint Antoine, comme ceux des autres Villes, sont d'une couleur sombre & bazanée; mais qu'ils ont (*p*) le caractère fort doux & fort sociable. Roberts confirme cet éloge. Il nous apprend que leur Isle est une espèce de magazin d'Esclaves. Dans le tems, dit-il, que les Portugais faisoient le commerce des Esclaves pour l'Espagne, le Marquis das Minhas, qui vivoit alors, fit acheter en Guinée une cargaison de Négres, & les établit à ses frais dans son Isle, où ils apprirent bientôt des Négres libres du Pays, la manière de former les Plantations, & de fournir à leur propre entretien. Ces Esclaves multiplièrent si vîte, qu'indépendamment de ceux que le Marquis fit transporter en Portugal & au Brésil, ils font les quatre cinquiémes des Habitans, dont le nombre total monte à deux mille cinq cens (*q*). Ils ont non-seulement leurs maisons & leurs femmes, comme les Négres libres, mais encore des biens qu'ils cultivent pour eux-mêmes, avec la dépendance naturelle du Seigneur, sous l'autorité d'un Inspecteur, qui est ordinairement un Portugais Européen & qui porte le titre de *Capitaine More*. Ainsi l'Isle est divisée en deux sortes de Négres, entre lesquels ils s'élève quelquefois des querelles, dont la fin est toûjours sanglante. Les Négres libres font valoir leur liberté. Les autres leur reprochent de n'être que des Fermiers, qui peuvent être déplacés au gré du Maître, & fixés même à l'esclavage, par la nécessité, ou par la souveraine volonté du Marquis. Ces injures se terminent ordinairement par des coups, & les Négres libres qui sont fort inférieurs en nombre ne remportent jamais l'avantage. L'Inspecteur même a souvent beaucoup de peine à réprimer l'insolence des Esclaves. Mais comme ils sont plus utiles que les autres à l'intérêt du Maître, la faveur panche de leur côté (*r*).

Négres de Guinée établis à S. Antoine.

Leurs querelles avec les Naturels de l'Isle.

L'ABONDANCE des provisions rend l'Isle de Saint Antoine un lieu fort agréable pour les Vaisseaux. Froger raconte qu'y ayant envoyé sa Chaloupe de Saint Vincent, ses gens n'eurent que la peine de gagner quelques Maisons fort voisines

Abondance de provisions à S. Antoine.

(*n*) Roberts. pag. 449. & suiv.
(*o*) Roberts *ibid.*
(*p*) Roger *ubi sup.* pag. 54. & pag. 450.
(*q*) On assûra Frézier que l'Isle contenoit environ deux mille Habitans. pag. 12.
(*r*) Roberts, pag. 451. & suiv.

ROBERTS. En divers tems.

voisines de la Rade, d'où ils rapportèrent plusieurs piéces de volaille (s), avec quantité de fruits, tels que des figues, du raisin, des bananes, des oranges, & des melons d'eau. Quelques jours après, il les envoya au même lieu, suivant le conseil des Habitans mêmes, qui avoient promis de donner avis de leur arrivée à la Ville. Les Chaloupes revinrent chargées de douze cens piéces de volaille, de cent Porcs, & de vingt-cinq Bœufs, avec une grosse provision de fruits, pour lesquels ils n'avoient donné que de vieilles chemises, des grains de verre, des chapelets, de petits miroirs, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles, que les Insulaires préfèrent à l'argent, parce qu'il passe peu de Vaisseaux dans leur Isle (t).

Le Saint-Joseph, sur lequel Frézier fit le voyage de la Mer du Sud, fut beaucoup moins heureux. Du Port Saint-Vincent, il donna le signal de son arrivée par un coup de canon; mais il ne lui vint personne de Saint Antoine. On apperçut seulement pendant la nuit quelques feux, qui sembloient répondre à ceux que les Matelots du Bâtiment avoient allumés aussi. Deux autres Vaisseaux de la même Flotte, le Saint-Clement & le Saint-Malo, qui relâchèrent ensuite au même lieu, ne laissèrent pas de recevoir la visite des Habitans de Saint-Antoine, qui leur apportèrent des bœufs, des chèvres, des figues, des bananes, des limons & du vin fort agréable (v) (x).

Silence des Voyageurs sur la Ville Capitale.

Roberts, avec sa négligence ordinaire pour les Villes Capitales, ne s'explique pas sur la situation de la Ville de Saint-Antoine & se contente de la nommer *Villa* en parlant de la Baye de Terrafal. Froger, qui avoit abordé à Praya Simone, ou à Rivera des Trafa, car il ne fait pas connoître la Baye par son nom, dit que la Ville est située au milieu des montagnes; ce qui en rend l'accès fort difficile. Il ajoûte qu'elle contient environ cinq cens Habitans, capables de porter les armes, outre un grand nombre d'Esclaves Négres, & qu'elle a un Couvent de Cordeliers (y).

Frézier rend témoignage qu'au-dessus de la Rade où il jetta l'ancre, & qui doit être une des deux précédentes, il y a un petit Fort, monté de quatre piéces de canon (z), commandé par un Gouverneur Portugais. [En 1624 ☞ deux Prêtres gouvernoient l'Isle au nom du Marquis das Minhas (a).]

Dapper parle d'un Village situé à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle, & composé de vingt cabanes, qui étoient habitées vers le milieu du dernier Siécle par cinquante familles. Elles avoient pour Chefs un Capitaine, un Prêtre, & un Maître d'école, qui parloient fort bien la langue Portugaise, mais qui vivoient dans une grande pauvreté. L'Auteur ne nous apprend pas si cette habitation étoit alors la Ville Capitale.

Fragmens du Capitaine Roberts.

Avant que d'abandonner les Isles du Cap-Verd, il nous reste à recueillir quelques fragmens du Capitaine Roberts, qui peuvent être utiles aux Voyageurs & à la Navigation, & qui n'ont pû trouver place dans l'extrait de sa Description ni dans son Journal.

Le premier regarde *Potter*, l'un des deux Matelots que les Pyrates lui avoient

(s) Le même Auteur dit qu'on fait dans l'Isle une sorte de pain mêlé de maïz & de bananes.

(t) Froger dit ici mal-à-propos que la propriété de l'Isle appartient au Roi de Portugal. pag. 53. & 56.

(v) *Angl.* fort doux. R. d. E.

(x) Frézier, *ubi sup.* pag 12.

(y) Froger, *ubi sup.* pag. 54.

(z) Frézier, *ubi sup.* pag. 12.

☞(a) Voyez Roberts pag. 352.

ROBERTS. En divers tems.

voient laissés, & qui fut séparé de la Felouque en arrivant (b) à Saint-Nicolas. Cet homme, après avoir embrassé la profession de Potier à Kinston sur la Tamise, s'étoit senti du penchant pour la Mer. S'étant adressé dans cette vûe à ceux qui engagent des Matelots & des Domestiques au service des Vaisseaux, il avoit été trompé par un Perfide, qui sous divers prétextes avoit eu l'adresse de le vendre en qualité d'Ouvrier pour servir cinq ans dans les Colonies de l'Amérique. Potter ne fut pas plûtôt à bord qu'il s'apperçut de cette trahison. Mais on répondit à ses plaintes qu'on avoit fait de la dépense pour son entretien pendant quelques semaines, & pour lui acheter les nécessités de son voyage; de sorte que sans employer la violence, qui auroit mal réussi dans un Port d'Angleterre, ses seules dettes qu'il n'étoit pas en état d'acquiter, devinrent une raison qui le fit consentir volontairement à partir. Il arriva à la Barbade, où il fut revendu. Roberts, qui étoit alors dans cette Isle, apprenant son avanture de lui-même, & lui trouvant de l'intelligence avec un bon caractère, se laissa engager par ses instances à le racheter pour la somme de douze livres sterling, & le prit entre les Matelots de sa Felouque. Il lui trouva toûjours, non-seulement du zèle pour ses intérêts, mais de l'affection même pour sa personne; ce qui le disposa, dit-il, à le regarder moins comme un Valet que (c) comme son propre Fils. Il le perdit à Saint-Nicolas, par une suite d'infortunes qu'on a rapportées. Quelques expressions du Journal font juger qu'il le retrouva dans la suite; mais on n'apprend pas dans quel lieu (d), ni s'il le laissa derrière lui dans les Isles, ou s'il le reprit à son service en retournant en Europe. On a crû que cet exemple devoit trouver place ici, pour servir à précautioner les jeunes-gens contre la perfidie de ceux qui les engagent, & pour leur apprendre en même-tems que l'honnêteté & la droiture ne demeurent jamais sans récompense.

Histoire du Matelot qu'il perdit à Saint-Nicolas.

ON se reproche en second lieu d'avoir passé trop légèrement sur les moyens que Roberts employa dans l'Isle de Saint-Jean pour composer une Barque des débris de sa Felouque. Il y a de l'utilité à tirer ici, disent les Auteurs de ce Recueil, non-seulement pour les Voyageurs qui peuvent se trouver réduits à la même extrémité, mais pour les Nations les plus polies de l'Europe, qui prendront dans l'exemple des Barbares de Saint Jean une bonne leçon de douceur & d'humanité.

Adresse de Roberts à se faire une Barque.

ROBERTS ne voyant aucune apparence de pouvoir quitter l'Isle de Saint-Jean pour retourner en Europe, demanda au Gouverneur la permission de se faire une Barque dont il vouloit être lui-même le Charpentier (e), dans l'espérance de gagner du moins l'Isle de Fuego ou de Saint-Philippe. Les débris de sa Felouque étoient encore sur le sable, où le zèle des Insulaires les avoient rassemblés; mais pendant deux ans qu'ils y avoient été négligés, les planches avoient achevé de pourrir, ou s'étoient fendues par l'ardeur du Soleil. C'étoit néanmoins sur ces misérables restes que Roberts comptoit d'exercer son industrie. Il avoit sauvé la plus grande partie des cloux de sa Felouque; & s'il ne lui restoit pas de voiles, il se proposoit d'en faire de ses habits. Mais le Gouverneur

Unique ressource qui lui restoit.

(b) Voyez ci-dessus le journal de Roberts.
(c) Roberts, pag. 110. & suiv.
(d) *Angl.* & il l'y retrouva dans la suite; mais il n'en dit qu'un mot, sans nous apprendre, s'il le laissa derrière. R. d. E.
(e) *Angl.* demanda au Gouverneur sa vieille barque, offrant de la racommoder lui-même, dans l'espérance. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

verneur rejetta sa prière par un pur sentiment de tendresse. Il lui représenta qu'il ne pouvoit faire le moindre fond sur des planches tout-à-fait pourries d'autant plus que le péril est toûjours grand dans le Canal par la violence des vents & des Courans.

Offres du Gouverneur.

CEPENDANT il ajoûta que si Roberts se croyoit capable de fabriquer un Vaisseau, l'Isle ne manquoit pas de bois pour en faire un neuf, & qu'il ne doutoit pas que tous les Insulaires ne l'aidassent dans cette entreprise, [& qu'ils ne se chargeassent volontiers de l'ouvrage le plus pénible, tandis que lui & Francklin s'attacheroient à ce qui demande plus de génie.] Il y avoit dans l'Isle, lui dit-il, trois ou quatre haches dont on se serviroit pour couper des figuiers, & pour les fendre. Son frère, qui avoit demeuré quelque tems à S. Jago, en étoit revenu si bon Charpentier, qu'il avoit fait des portes pour la plûpart des maisons de Saint-Jean, sans parler d'un lit pour lui-même, & d'une chaise pour le Prêtre. Roberts marquant la crainte où il étoit de ne pas avoir assez de clous, parce qu'on n'en avoit pû sauver que six ou sept mille, tant brisés qu'entiers, avec quelques pointes, & quelques verroux ou quelques crochets, le Gouverneur lui garantit que le vieux Négre, qui faisoit les hameçons, étoit capable avec un peu d'instruction, de forger des clous de tout ce qui restoit de vieux fer. Comme on voyoit encore l'Esquif de Roberts, qui étoit tombé en pourriture sur le rivage: Faites une Barque, lui dit-il, qui n'ait que le double de cet Esquif en longueur & en largeur: elle sera capable de vous conduire sûrement à Saint-Philippe, & vous aurez assez de fer pour un Bâtiment de cette grandeur. Roberts [avec toute sa Géométrie] ne put jamais faire comprendre à son Excellence, qu'une Barque qui seroit plus longue & plus large du double, que l'Esquif, feroit beaucoup plus que le double de toute sa grandeur, [& par conséquent que le double des clous qui avoient suffi pour l'Esquif, ne suffiroient pas pour une Barque de la grandeur qu'il jugeoit nécessaire.]

Fer qui restoit à Roberts.

Fer qui se trouvoit dans l'Isle.

CEPENDANT après avoir pris la résolution de l'entreprendre, ils pensèrent à faire la visite de toutes les parties de l'Isle, pour chercher du bois (*f*), & ce qui se présenteroit de plus utile. Les trois haches furent apportées, avec les autres instrumens de fer qui étoient entre les Insulaires. Les haches n'étoient que des couperets de Boucher. Elles se trouvèrent accompagnées de deux forets, & de trois marteaux, dont l'un du poids d'environ trois livres paroissoit un marteau de Cordonnier, & les autres de Tonnelier. Ces préparatifs furent suivis d'une assemblée générale des Habitans. Le Gouverneur leur apprit dans quelle vûe il les avoit appellés, & combien il seroit honorable pour leur charité d'assister un Etranger qui avoit besoin de leurs secours. Ils répondirent d'une seule voix qu'il pouvoit disposer d'eux, & qu'ils ne lui refuseroient aucun service; qu'ils regrettoient à la vérité que ce qu'ils alloient faire pour lui, ne dût servir qu'à les priver de sa présence; mais que n'ignorant pas que son Pays étoit un séjour plus agréable que leur Isle, ils ne pouvoient s'offenser de l'impatience qu'il avoit pour son départ, & que sans cette raison ils l'auroient retenu malgré lui. Ensuite faisant entr'eux la distribution du travail, ils convinrent que chacun manieroit la hache à son tour; que

(*f*) *Angl.* pour chercher les Outils. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

que les autres porteroient le bois au rivage, & qu'on lui laisseroit quelque tems pour sécher jusqu'à ce qu'il fût en état d'être mis en œuvre.

Secours que la Providence fournit à Roberts.

L'EXÉCUTION répondit à ce plan. On avoit déja transporté une bonne quantité de bois, lorsque les flots amenèrent sur la Côte près de *Scio* les débris d'un Bâtiment qui avoit fait naufrage. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour les vûes de Roberts. Les rocs ne lui permettant pas d'attirer cette masse au rivage, trente ou quarante Négres y attachèrent leurs lignes, & la conduisant à la nage, ils la firent aborder avec beaucoup de difficulté dans une petite Crique qui est entre *Scio* & *Piscari Picuana*. Ces restes d'un assez grand Vaisseau fournirent quantité de planches, de solives, de cloux, de chaînes & de pointes de fer, outre le mât de misène qui étoit entier avec ses agrets, & dont Roberts prit aussi-tôt la résolution de faire une Quille à sa Barque.

Obstacle qui l'arrête.

IL avoit vû construire quelques Vaisseaux en Angleterre; mais n'étant pas Charpentier, il commençoit à douter de sa propre habileté pour un métier qu'il connoissoit si peu. Cependant la honte d'abandonner une entreprise dans laquelle il s'étoit engagé avec tant de confiance & qui avoit déja causé tant de fatigue aux Négres, l'attacha plus que jamais à sa résolution. Il prit sept ou huit Négres des plus intelligens, avec plusieurs autres qui devoient servir d'aides à ses Ouvriers & s'occuper par intervalles à la pêche, pour la provision commune. Mais lorsqu'il étoit prêt à commencer l'ouvrage, il fut arrêté par un nouvel obstacle. Le Gouverneur l'étant venu trouver sur le rivage, lui défendit de pousser plus loin son travail, parce que la Barque qu'il vouloit construire lui paroissant trop petite & trop foible pour s'exposer aux dangers du Canal, il jugeoit que le seul désespoir lui avoit inspiré ce dessein, & le portoit à mépriser la mort. Dans le chagrin d'un si cruel contretems, Roberts fut obligé de promettre que sa Barque seroit plus grande au double que l'Esquif; & ☩ de s'engager [par un serment formel] à demeurer dans l'Isle, s'il lui donnoit moins de grandeur. Cependant il ne fit sa quille que de vingt-cinq ☞ pieds [priant ses ouvriers de n'en rien dire au Gouverneur.] Dans le cours de son ouvrage, il sentoit à tous momens le besoin d'une scie; car les haches allongeoient extrémement le travail. Les Négres, à qui il fit comprendre ses desirs en avoient une fort rouillée, qu'ils lui apportèrent. Elle étoit accompagnée d'une vieille lime, dont il se servit pour l'éguiser.

Il n'est pas aidé par Francklin.

☞ IL seroit trop long de le suivre dans le détail de ses opérations. [Nous nous contenterons de remarquer qu'il fit deux Compas de bois; que les clous commençant à lui manquer, il se borna à clouër les extrémités des planches, mettant des chevilles dans le milieu; qu'il enfonçoit des moitiés de clous par le moyen d'une autre moitié, de façon qu'ils pouvoient tenir un peu aux deux planches; qu'il se servit de vieilles cordes, mais sur-tout de coton & de mousse pour mettre entre les jointures des planches, les enduisant de suif jusqu'à ce que l'eau n'y trouvât plus de passage; qu'il fit des Voiles avec celles qu'il avoit sauvé de son Naufrage, & les toiles de coton que lui donnèrent les Habitans; en un mot qu'il se procura par adresse la plûpart des choses qui lui manquoient.] Les Négres admiroient son industrie, en voyant prendre sous ses mains une nouvelle forme au bois & même au fer. Francklin, sur le secours duquel il avoit compté, étoit tombé malade au commencement de l'entreprise, & ne parut au rivage que lorsqu'elle approchoit

ROBERTS. En divers tems.

choit de sa perfection. Il s'étoit vanté de pouvoir construire régulièrement un Vaisseau. Mais quoiqu'il fût homme d'esprit, & qu'il eût reçu assez d'éducation pour faire juger avantageusement de sa naissance, Roberts s'apperçut bientôt qu'il avoit plus de théorie que d'expérience. Il est vrai aussi que les Négres le soupçonnant d'avoir fait naître à Roberts les premières idées de son ouvrage & lui en sçachant fort mauvais gré, la crainte de les offenser davantage ne lui permettoit pas d'exercer ouvertement son sçavoir.

Adresse des Négres à construire son ancre.

Il ne manquoit plus à la Barque que d'y apporter l'ancre de la Felouque. Elle étoit restée sous un roc dans la Baye de Salt-Point. Quatre ou cinq Négres s'y rendirent par les montagnes. Ils attachèrent à l'ancre une corde, avec laquelle ils eurent l'adresse de la dégager d'entre les rocs; & lorsqu'elle fut en Mer, ils la conduisirent à la nage sur la surface de l'eau, avec une facilité qui surprit beaucoup Roberts. Il n'auroit pas crû qu'une masse de ce poids put être soutenue par moins de douze ou quinze Nageurs; car le bois seul, après avoir été si long-tems dans l'eau, pesoit plus d'un quintal.

Roberts lance sa Barque.

Le Gouverneur, le Prêtre & les Femmes de l'Isle se trouvèrent au rivage le jour que la Barque fut lancée. Cette opération se fit encore heureusement. Mais Roberts s'apperçut aussi-tôt que son Bâtiment prenoit eau par divers endroits, quoiqu'il n'y eut aucune apparence de ce qui s'appelle proprement une voye d'eau. Il resserra la charpente autant qu'il lui fut possible, & ne se hazarda pas moins à gagner la Baye de Ferrier, pour y pêcher une ancre qu'un Vaisseau Portugais y avoit laissée depuis peu dans une tempête. Plusieurs Négres, qui lui offrirent volontairement leur secours, plongèrent avec tant d'adresse & de bonheur, qu'ils tirèrent l'ancre du fond de la Baye, entre un grand nombre de rocs.

Après l'heureux succès de son travail, Roberts attendit la Chasse générale que le Gouverneur avoit ordonnée, pour lui procurer du suif de Chèvre, qu'il se proposoit de faire servir à calfater sa Barque. On a déja vû que les Chèvres étant fort maigres, il n'en pût tirer assez de suif pour ses besoins, non plus que d'une Vache que le Gouverneur eut la générosité de faire tuer dans la même vûe. Il prit le parti d'y mêler de la fiente d'Ane brûlée & réduite en poudre; invention dont il tira le double avantage de garantir son suif de l'ardeur du Soleil & de la morsure des Poissons.

Son départ de l'Isle Saint-Jean.

Roberts partit enfin, mais extrêmement surpris de voir refuser à Francklin l'occasion de quitter avec lui l'Isle de Saint-Jean. Après l'impatience qu'il lui avoit vûe d'en sortir, il ne put attribuer le changement de ses desirs qu'à la crainte de la Mer dans une Barque si fragile & si mal équipée. Ayant tourné ses misérables voiles vers les basses Isles, qu'il visita successivement, il se rendit à celle de Saint-Nicolas, où il relâcha d'abord à Porto Ghuy. C'est-là [vraisemblablement] qu'il retrouva *Potter*, son Matelot; [car il le nomme ensuite plusieurs fois, sans nous apprendre autrement le lieu de leur rencontre.] Les Habitans du Canton achetèrent tout le Sel qu'il avoit pris dans les basses Isles, & la saison ne pouvoit être plus favorable, puisque c'étoit alors celle des Tortues.

Rencontre qu'il fait d'un jeune Anglois.

Il passa de Porto Ghuy à Paraghisi, où il trouva un jeune Anglois, nommé *Georges*, qui se disoit né dans la Province de Dévon. Il racontoit qu'ayant été

ROBERTS. En divers tems.

été pris, dans un voyage à la Virginie, par le Capitaine Loo, il s'étoit sauvé depuis quelques mois d'entre ses mains, à Saint-Vincent, pendant que ce Pyrate y faisoit radouber le *Merry-Christmas*, Vaisseau de Londres, dont il s'étoit saisi dans le même voyage. Roberts prit assez de confiance à ce jeune homme pour lui laisser la garde de sa Barque pendant la nuit, & se trouvant fort incommodé, il se fit transporter à terre dans un lieu où les Négres prirent soin de lui. Potter (*g*), dont la santé n'étoit pas meilleure, se trouva néanmoins assez bien le soir pour retourner à bord. Dans le cours de la nuit, le vent devint si impétueux du Sud-Ouest, avec une pluye si violente, que l'inquiétude saisissant Roberts, il s'avança sur le rivage pour donner à Georges [& à Potter] des ordres convenables aux circonstances. Mais après avoir crié long-tems, il revint encore plus inquiet de n'avoir pû se faire entendre. Un de ses Négres, qui lui étoit fort affectionné, s'offrit à chercher sa Barque à la nage, par la seule raison qu'il ne pouvoit souffrir, disoit-il, qu'un Bâtiment qui l'avoit apporté avec tant de bonheur, pérît près du Port, faute d'entendre les ordres du Capitaine. Et malgré tous les discours des autres Négres, qui lui représentoient la violence de la Mer & le danger de se mettre la tête en piéces contre les rocs, il s'élança du haut d'un rocher qui n'avoit pas moins de cinquante pieds au-dessus de l'eau. Ce qui augmentoit son ardeur étoit un cri qu'il venoit d'entendre de la Barque, & qui étoit échappé à Potter (*h*) dans la crainte d'une vague qu'il avoit crue capable de l'abîmer. L'intrépide Négre gagna heureusement le Bord. Mais le cable s'étant brisé presqu'aussi-tôt, les ordres qu'il portoit furent inutiles. La Mer jetta la Barque si loin sur le rivage, que Georges, Potter (*i*) & le Négre en sortirent facilement. Ils voulurent y rentrer lorsqu'ils furent revenus de leur effroi (*k*); mais des flots encore plus furieux la rentraînèrent avec tant d'impétuosité, qu'elle s'alla briser en piéces contre les premiers rocs. L'arrivée du jour fit voir à Roberts les piéces de sa Barque, qui flottoient au long du rivage, & la ruine d'un ouvrage qui lui avoit couté presqu'un an de travail. Sa santé étoit déja fort mauvaise. Le chagrin de cette nouvelle disgrace, joint (*l*) à la fatigue incroyable qu'il avoit essuyée pendant la nuit, augmentèrent tellement ses incommodités, qu'elles se changèrent dans une maladie habituelle, dont il ne fut délivré qu'après son retour en Angleterre. [c'est à cette maladie que nous sommes redevables de l'Histoire de ses Voyages.]

Roberts perd sa Barque.

Secours qu'il trouve dans sa maladie.

ON a vû dans son Journal qu'il avoit pris quelques lettres de recommandation de l'Evêque de S. Jago [pour deux Religieux Gouverneurs de l'Isle S. Antoine de la part du Marquis das Minhas] & de l'ancien Prêtre de Saint-Nicolas [pour son successeur.] Elles lui attirèrent tant de considération, que s'étant rendu à la Ville, le Gouverneur lui offrit à dîner, & le logea chez le Signor Gonsalvo, qui avoit commandé autrefois dans l'Isle. Il y vêcut dans une langueur extrême, mais avec tous les secours qu'il pouvoit desirer de l'affection des Insulaires (*m*).

A

(*g*) *Angl.* son petit garçon dont la. R. d. E.

(*h*) *Angl.* échapé au jeune garçon. R. d. E.

(*i*) *Angl.* George, le jeune garçon & le R. d. E.

(*k*) *Angl.* Quand ils furent revenus de leur premiére frayeur, George y rentra; mais la Mer devenant plus grosse, il se hâta d'en sortir sans avoir le tems d'emporter qu'une bouteille de vin de *Bona Vista*. R. d. E.

(*l*) Voyez ci-dessus le Journal de Robert.

(*m*) Le Traducteur n'a pas jugé-à-propos de traduire les diverses espèces de Mets dont Roberts

ROBERTS. En divers tems.

Dénouement des avantures de Georges.

A l'arrivée du Capitaine Harfoot (*n*), il lui rendit des services considérables, par la connoissance qu'il avoit des Rades, & de la Langue du Pays. Ayant pris le parti de saisir l'occasion de son Vaisseau pour retourner en Europe, il lui proposa d'accorder aussi le passage à Georges, qui étoit capable de se rendre utile à bord par différentes sortes de services. Harfoot y consentit; mais à peine eut-il mis à la voile, qu'observant ce jeune homme avec plus d'attention, il crut se remettre son visage. L'embarras de Georges & le soin qu'il affectoit de se cacher, confirmèrent ses soupçons. Il se souvint qu'ayant été pris dans un voyage précédent par le Pyrate Loo, il avoit vû ce Matelot au nombre des Corsaires, aussi empressé que les autres à le piller. Dans le premier mouvement de son indignation, il lui demanda d'un ton furieux comment il avoit eu l'imprudence d'attendre de lui quelque faveur. Georges fort consterné s'excusa sur sa qualité de Prisonnier, qui l'avoit mis dans la nécessité d'obéïr aux ordres du Pyrate. Mais rien ne fut capable de fléchir Harfoot. Il crut faire assez pour un homme de cette sorte, en le sauvant du dernier supplice, dont rien n'auroit pû le garantir s'il eut été livré à quelque Vaisseau de guerre Anglois. Il le fit remettre à terre, en protestant qu'il ne lui accordoit la vie qu'à la considération de Roberts (*o*).

Roberts fut régalé à dîner; ni la nature du soin qu'on eut de lui pendant sa Maladie. Sans vouloir suppléer à cette omission peu importante, nous remarquerons seulement, que Roberts sua si abondamment durant sa maladie, qu'on exprima un matin de son lit, la valeur de trois huitièmes d'une pinte mesure Angloise de sueur. Il se loue beaucoup du soin qu'on avoit de changer les draps de son lit chaque matin, & quelques-fois pendant la nuit. R. d. E.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Voyez dans le Journal comment Roberts prit le parti de quitter Harfoot pour monter sur un autre Vaisseau qui se proposoit de retourner droit en Europe, mais qui fut obligé de relâcher à la Barbade. Il employa ce tems, & tout celui de sa maladie, à composer l'Histoire de son Voyage. R. d. T.



HISTOIRE



J. V. Schley direx.

KAART van de WESTKUST van AFRIKA, van KAAP BLANCO tot aan TANIT.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE SIXIÈME (a).

VOYAGES AU LONG DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP-BLANCO JUSQU'À SIERRA-LEONA.

Contenant la Description de plusieurs Pays, & de leurs Habitans.

CHAPITRE PREMIER.

Etablissemens des François entre le Cap-Blanc & Sierra-Leona.

INTRODUCTION.

☞ [CE que nous allons dire des Etablissemens des François sur les Côtes d'Afrique, est tiré principalement d'un Livre intitulé, *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, &c. publiée *par Jean Baptiste Labat* de l'Ordre des Frères Prêcheurs; imprimée à Paris en 1728, en cinq Volumes, in 12. Cet Ouvrage, n'est que le commencement d'un plan beaucoup plus vaste; car Labat nous dit dans sa Préface, qu'il se proposoit de donner une Description entière du reste de l'Afrique,

(a) C'est le I. Livre du II. Tome de l'Original. R. d. E.

INTRODUCTION.

l'Afrique, dès qu'on lui auroit fourni des Journaux aussi éxacts, que ceux de Mr. Brue, sur lesquels il a travaillé. En 1731, il a publié une suite de cet Ouvrage, sçavoir une Description de la Guinée, en 4 Volumes in 12. Mais depuis lors, nous n'avons pas appris qu'il ait rien fait de plus pour l'éxécution de son projet (*b*); apparemment parce qu'on ne lui a pas communiqué les Mémoires dont il avoit besoin.

Le premier Volume de son Afrique Occidentale contient un détail succinct des Découvertes qui ont été faites sur ces Côtes par diverses Nations de l'Europe, & des différentes Compagnies Françoises qui ont fait le commerce du Sénégal, l'Histoire des Etablissemens des François depuis le Fort d'Arguim, jusqu'à la Rivière de Sierra Leona; une Description éxacte de ce Fort, & de la manière dont il a été pris & repris plusieurs fois tant par les François que par d'autres Nations; une Description de la Baye de Portendic; & enfin quelques remarques sur les Arabes & les Mores qui font le commerce de la Gomme, & de l'Or; le tout est entremêlé de divers Articles qui appartiennent à l'Histoire naturelle. Le second Volume contient plusieurs descriptions d'Animaux & de Végétaux; avec celle du Sénégal, depuis son Embouchure jusqu'aux cataractes de Felu, & des Nations qui habitent près de cette Rivière; & le livre se termine par quelques observations d'Histoire naturelle. Dans le troisième Volume on trouve la Relation de trois Voyages de Brue, sur le Sénégal, mêlée de remarques géographiques, & d'observations sur la manière de vivre des Négres, & sur l'Histoire naturelle. Le quatrième Volume contient les Découvertes du Royaume de Bambuk, par le Sieur Compagnon, avec une Description de ce Pays, des Mines qui s'y trouvent, de l'Isle de Gorée & du Cap-Verd, & enfin des Royaumes des Négres situés entre la Rivière de Sénégal & celle de Gambra. Le cinquième Volume comprend le Voyage que Brue a fait par terre depuis la Gambra jusqu'à Cachao, & celui qu'il a fait depuis Albreda jusqu'à l'Isle de Bissao, & aux autres Isles voisines, avec son retour en France. A cela Labat a ajoûté une Description des Isles Açores, & quelques Mémoires sur le gouvernement civil du Portugal, & la Cour de Lisbonne: le tout tiré des Mémoires de Brue.

Cet ouvrage est orné de Cartes générales & particulières des Côtes d'Afrique depuis le Cap d'Arguim, jusqu'à celui de Sierra Leona; outre les plans & les profils des principaux Forts, & des figures qui représentent les Habitans, les Quadrupédes, les Oiseaux & les Végétaux des Pays dont il est parlé. Toutes ces Planches montent à soixante-seize.

Quant au Plan de l'Auteur, il n'est pas fort régulier. Il n'a suivi ni ordre ni méthode dans l'arrangement de ses matériaux. Les différens Chapitres, dans lesquels il a partagé son ouvrage, contiennent indistinctement des Articles d'Histoire naturelle, de Géographie, des Avantures & des Journaux, placés confusément. Cela ne diminue en rien l'autorité des Témoins qui sont cités; cependant l'éxécution du plan en souffre. Comme notre dessein est d'insérer dans cette Collection les différens journaux que Labat a publiés, & qui contiennent des Découvertes faites dans l'intérieur de l'Afrique, où jusqu'à

(*b*) Labat a publié encore ses propres Voyages dans les Isles de l'Amérique, en 6 Volumes; on en trouvera l'extrait dans la suite de cette Collection. Le même Auteur a fait aussi imprimer ses Voyages en Espagne & en Italie.

qu'à présent les Européens n'avoient pas pénétré, nous les rangerons dans un ordre plus convenable, & nous les accompagnerons des meilleures cartes, plans & figures qui se trouvent dans le Livre de Labat.]

INTRODUCTION.

QUOIQUE les Portugais s'attribuent les premières découvertes sur les Côtes Occidentales d'Afrique, cet honneur leur est disputé par la Nation Françoise. Dès l'année 1364, on trouve que les Vaisseaux de Normandie portoient leurs entreprises à Rufisco, & jusqu'à Sierra Leona. Les François produisent (c) un Traité d'association entre les Négocians de Dieppe & ceux de Rouen, du mois de Septembre 1365, pour l'éxercice de ce commerce; & l'année suivante en fit éclater les effets. Un nombre de Vaisseaux, plus grand qu'on ne l'avoit encore vû sur les Mers de l'Europe (d), mit à la voile pour l'Afrique, dans la vûe d'étendre leur trafic au long des Côtes, & de le confirmer par la fondation de plusieurs Comptoirs, (e) où les Habitans du Pays pussent trouver constamment une vente ouverte, & les Vaisseaux François des cargaisons toûjours prêtes. Ce fut dans la même vûe, qu'après avoir augmenté leurs Etablissemens au Sénégal, à Rufisco, & sur la rivière de Gambra, ils en formèrent d'autres à Sierra Leona, & sur la Côte de Malaguete, avec deux Villes, ou deux Forts, dont l'un fut nommé le petit Paris, & l'autre le petit Dieppe. Ils étendirent ainsi leur Commerce en continuant de bâtir d'autres Forts, tels que celui de la Mine d'or, ou de *Mina*, sur la Côte de Guinée, qu'ils élevèrent en 1382, & ceux d'Acra, & de Cormantin. Ces nouvelles sources de richesses en jettèrent d'immenses dans la Monarchie Françoise, qui n'auroient pas manqué de croître sans cesse par de nouveaux progrès du Commerce, si les guerres civiles qui succédèrent à la malheureuse catastrophe de Charles VI. en 1392, n'eussent interrompu de si belles entreprises.

Les François ont découvert la Côte Occidentale d'Afrique avant les Portugais.

Commerce des Normands, & leurs Comptoirs en Afrique.

LA part que les Ducs de Normandie (f) prirent aux troubles de la France, exposa les Normands aux mêmes disgraces. Ces fatales conjonctures causèrent bientôt la décadence du Commerce d'Afrique. La mort des principaux Négocians acheva de mettre les affaires de la Compagnie dans la dernière confusion. Mais la principale cause de sa ruine fut l'ambition de ceux qui s'étant enrichis par le Commerce, dédaignèrent bientôt la source de leur fortune, & s'allièrent avec la Noblesse pour faire perdre le souvenir de leur origine. Ainsi la fameuse Compagnie Normande s'affoiblissant par degrés, ses plus florissans Comptoirs tombèrent aussi successivement. Les plus éloignés furent les premiers abandonnés; & de tant d'Etablissemens, il ne restoit à la fin du seizième Siécle que celui du Niger, qui fut nommé ensuite l'Isle de *Sanaga*, (g) ou du Sénégal, & qui s'appelle aujourd'hui l'Isle de Saint-Louis. On peut croire

Décadence & ruine de leur Compagnie.

(c) L'Original de ce Traité fut brûlé dans l'Incendie de Dieppe en 1694. mais on en trouve des témoignages [irrécusables] dans un ancien Manuscrit des Annales de la même Ville.

(d) *Angl.* plus grand qu'à l'ordinaire. R. d. E.

(e) Le Père Labat a fort bien expliqué ces Antiquités dans son Afrique Occidentale, Volume I. pag. 8. & suiv. [Ce n'est pas sur des faits de cette nature que son autorité doit être suspecte, puisqu'il apporte des preuves autentiques. On éxaminera le caractère de ses Ecrits dans un autre lieu.]

(f) Ces Ducs de Normandie doivent avoir été les Rois d'Angleterre.

(g) Ce qu'on appelle ici le Niger est la Rivière même de *Sanaga*, dont les François ont fait par corruption *Sénégal*. Voyez ci-dessus Tome I. Chap. I. [On éxaminera dans la suite si c'est en effet le Niger.]

INTRODUCTION.

croire que la raison qui le fit subsister après la ruine des autres, fut non-seulement qu'il se trouvoit le plus proche de l'Europe, mais encore qu'étant couvert par l'embouchure de la rivière du Sénégal, dont le passage est fort difficile, il étoit mieux défendu contre l'invasion des Etrangers. Aussi les Successeurs de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen, n'ont-ils pas cessé de conserver ce Poste, & d'y entretenir des Directeurs & des Facteurs pour la conduite de leur commerce. Labat nous en donne la succession depuis Thomas Lombard en 1626, jusqu'à M. du Boulay en 1664, c'est-à-dire, jusqu'au tems où la Compagnie fut obligée de renoncer à ses droits.

Succession de plusieurs Compagnies Françoises.

Il ne doit donc rester aucun doute que les François ne fussent établis à l'embouchure de la rivière du Sénégal en 1626 (*b*). La direction de leur commerce étoit alors entre les mains de la Compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir jusqu'en 1664. Mais, par l'autorité du Roi, elle fut obligée d'abandonner & de vendre ses droits pour la somme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle Compagnie qui prit le titre de Compagnie des Indes Occidentales. Cette Compagnie des Indes ménagea si mal ses intérêts, qu'en 1673, le Roi l'obligea de céder ses Patentes à une autre Compagnie de nouvelle création, pour la somme de soixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manquèrent encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ses prétentions à une autre Société pour un million dix mille livres. Le Roi confirma cette troisième Compagnie par des Lettres qui limitoient son Commerce entre le Cap-Blanc, & Sierra Leona, parce que le privilége de commercer au Sud du Cap de Bonne Espérance avoit été accordé à d'autres Négocians, associés sous le titre de Compagnie de Guinée.

En 1694, cette dernière Compagnie voyant ses affaires en désordre, vendit, avec la permission du Roi, dix-neuf ans qui lui restoient de son Privilége, à M. d'Apougny, pour la somme de trois cens mille livres. Dix-huit autres Négocians, qui s'associèrent à M. d'Apougny, formèrent une quatrième Compagnie d'Afrique, sous le nom de Compagnie du Sénégal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles Patentes. Mais n'ayant pas plus de succès que leurs Prédécesseurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la somme de deux cens cinquante mille livres, à une Compagnie de Marchands de Rouen, en se reservant néanmoins, sous certaines conditions, la moitié du Commerce. Ces conditions furent si mal observées, que les Marchands de Rouen furent confirmés exclusivement par le Roi, sous le titre de cinquième Compagnie du Sénégal. Enfin la nouvelle Compagnie des Indes, ou de Mississipi, formée à Paris en 1717, acheta des Marchands de Rouen, pour la somme d'un million six cens mille livres, le Commerce d'Afrique, dont elle est encore en possession (*i*).

Remarques sur toutes ces Compagnies.

Il ne sera point inutile de joindre ici quelques remarques sur la naissance & le progrès de toutes ces Compagnies Françoises. La première qui avoit acheté les droits des Normands associés, & ceux des Seigneurs Propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Christophe, de Sainte-Croix, de la

(*b*) Il paroît cependant par les Voyages de Jannequin, que nous donnerons à la suite de cette Introduction, que les François n'eurent aucun Comptoir dans ces quartiers-là, avant 1638.

(*i*) Recueil des Edits, Ordonnances & Déclarations du Roi. Labat, *ubi sup.* pag. 19. & suiv.

la Grenade & de Marigalande, reçut du Ministère toute l'assistance & tout l'encouragement qu'elle pouvoit desirer. Elle fut aidée des Vaisseaux & des Troupes du Roi. Enfin ne manquant de rien pour le succès de ses entreprises, il étoit impossible qu'elle ne parvînt pas à son but, si elle avoit sçû se renfermer dans de justes bornes. Mais par une espèce de Monopole, en s'efforçant, sous le titre de Compagnie des Indes Occidentales, de faire tourner tout le Commerce du Royaume en Afrique & en Amérique, elle ruina ses propres affaires. [Son ambition, & l'envie de trop avoir lui firent perdre tout.] On peut la considérer comme la première Compagnie d'Afrique établie par autorité, car l'ancienne Compagnie Normande n'étoit qu'une association privée. Quoiqu'elle eût obtenu la disposition des trente années qui restoient de son Privilége, avec une clause de redemption, lorsque ce tems seroit expiré; elle fut rompue long-tems avant le terme; & dès 1674 (*k*), les Isles de l'Amérique furent réunies à la Couronne.

INTRODUCTION.

Première Compagnie.

LES Patentes de la seconde Compagnie étoient pour trente ans, & ses Priviléges exclusifs pour le Commerce, s'étendoient depuis le Cap-Blanco jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Cette Compagnie se trouvant incommodée par l'Etablissement des Hollandois à Gorée & dans la Baye d'Arguim, obtint des ordres du Roi pour le départ d'une Escadre, sous le commandement du Comte d'Etrées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques Vaisseaux, dont elle donna la conduite à M. du Casse, & qui se saisirent du Fort d'Arguim au mois d'Août de l'année suivante. D'un autre côté, elle fit en 1679 des Traités avantàgeux avec les Rois de Rufisco, de Portodali, & de Joal, par lesquels ces Princes lui cédoient la propriété de toutes les Côtes entre le Cap-Verd & la rivière de Gambra, c'est-à-dire d'un espace d'environ trente lieuës de Côte, & de six lieuës dans les terres. Tous les Etrangers étoient exclus du Commerce dans cette étendue de Pays, & les Vaisseaux de la Compagnie affranchis de toutes sortes de droits. Dans le cours de la même année, la Compagnie s'engagea par contrat, avec le Roi, à fournir chaque année, pendant l'espace de huit ans, deux mille Négres aux Isles de l'Amérique qui appartenoient à Sa Majesté, & le même nombre, ou plus s'il étoit nécessaire, pour le service des Galéres. Avec tant de sujets d'espérance, qui n'auroit pas cru le succès presqu'infaillible? Mais les pertes que la Compagnie essuya par les guerres, & les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour se soûtenir, la réduisirent à la nécessité de composer avec ses Créanciers, qui se crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les disgraces de deux Compagnies consécutives donnèrent tant d'éloignement pour en former une troisième, que le Ministère eut beaucoup de peine à rassembler un nombre d'Associés suffisant. Il y avoit néanmoins assez de différence entre le prix de la seconde & celui de la première, pour faire juger que les fonds étoient considérablement augmentés dans la dernière des deux Administrations (*l*).

Seconde Compagnie.

LA troisiéme Compagnie qui fut formée en 1681, se promettoit plus de bonheur, lorsque le Ministère jugea qu'il étoit à-propos de diviser le Privilége,

Troisième Compagnie.

(*k*) Histoire des Antilles par du Tertre. R. d. T.

(*l*) Labat *ubi sup.* pag. 19. & suiv.

INTRODUCTION.

lége, en le restraignant pour la Compagnie, depuis le Cap-Blanc, jusqu'à la rivière de Gambra inclusivement, & formant pour le reste une nouvelle Association sous le titre de Compagnie de Guinée. [On commençoit à s'appercevoir à la Cour, qu'il n'étoit pas possible qu'un petit nombre de personnes, avec des fonds assez limités, pussent pousser vivement le Commerce dans une si grande étendue de Pays. Cette réfléxion étoit très juste, & il y avoit long-tems qu'on auroit dû l'avoir faite. Mais comme il n'étoit pas honorable, qu'on eut été toute l'année sans s'appercevoir d'une chose, qui sautoit d'elle-même aux yeux des moins clairs-voyans] le Marquis de Seignelay, qui avoit alors l'Administration générale du Commerce, ne manquoit pas de prétexte. Il reprochoit à la Compagnie de n'avoir pas rempli ses engagemens pour les deux mille Négres qui devoient être envoyés tous les ans aux Isles de l'Amérique. Il se plaignoit d'ailleurs que la Compagnie n'avoit pas apporté d'Afrique autant d'Or qu'on s'y étoit attendu. En vain les Directeurs lui représentèrent qu'ils ne s'étoient pas engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, & qu'ils avoient compté (*m*) de jouir paisiblement des droits qu'ils avoient acquis; qu'il leur en avoit coûté quatre-cens mille livres pour rétablir & pour étendre le Commerce; que d'ailleurs ils avoient fait plus qu'ils n'étoient engagés par le Contrat, puisque dans les deux dernières années & demie, ils avoient transporté en Amérique quatre mille cinq-cens soixante & un Négres, [ce qui étoit plus que n'éxigeoit le contrat, & que les habitans n'en avoient besoin] & qu'il paroissoit par les Registres de la Monnoye, qu'en trois ans ils avoient fait entrer dans le Royaume quatre-cens marcs d'Or. Toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent seulement que les limites de la Concession fussent élargis depuis le Cap-Blanc, jusqu'à Sierra Leona, la possession de Gorée & d'Arguim confirmée, & leur droit continué pour fournir des Négres aux Isles Françoises de l'Amérique (*n*).

Quatrième Compagnie.

LA fortune ne fut pas plus favorable à cette troisiéme Compagnie. Ses affaires tombèrent dans une décadence, qui l'obligea de demander la permission de la Cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui restoient de son Privilége, au sieur d'Apougny, un de ses Directeurs. Il se forma aussi-tôt une nouvelle Association. L'éxemple du passé devant servir de régle à cette quatriéme Compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ses prédécesseurs, & les mesures furent prises avec toute la sagesse qui convenoit à cette vûe. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tombèrent dans un tel désordre, que le sieur Brue, qui fut envoyé au Sénégal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté sans succès, on fut forcé de vendre le Privilége en 1709, à une nouvelle Compagnie de Marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réussirent pas mieux, y renoncèrent en 1717, & le revendirent à la Compagnie de Mississipi, qui a réuni le Commerce des Indes Orientales & Occidentales, & celui de l'Afrique, sous une seule Direction (*o*).

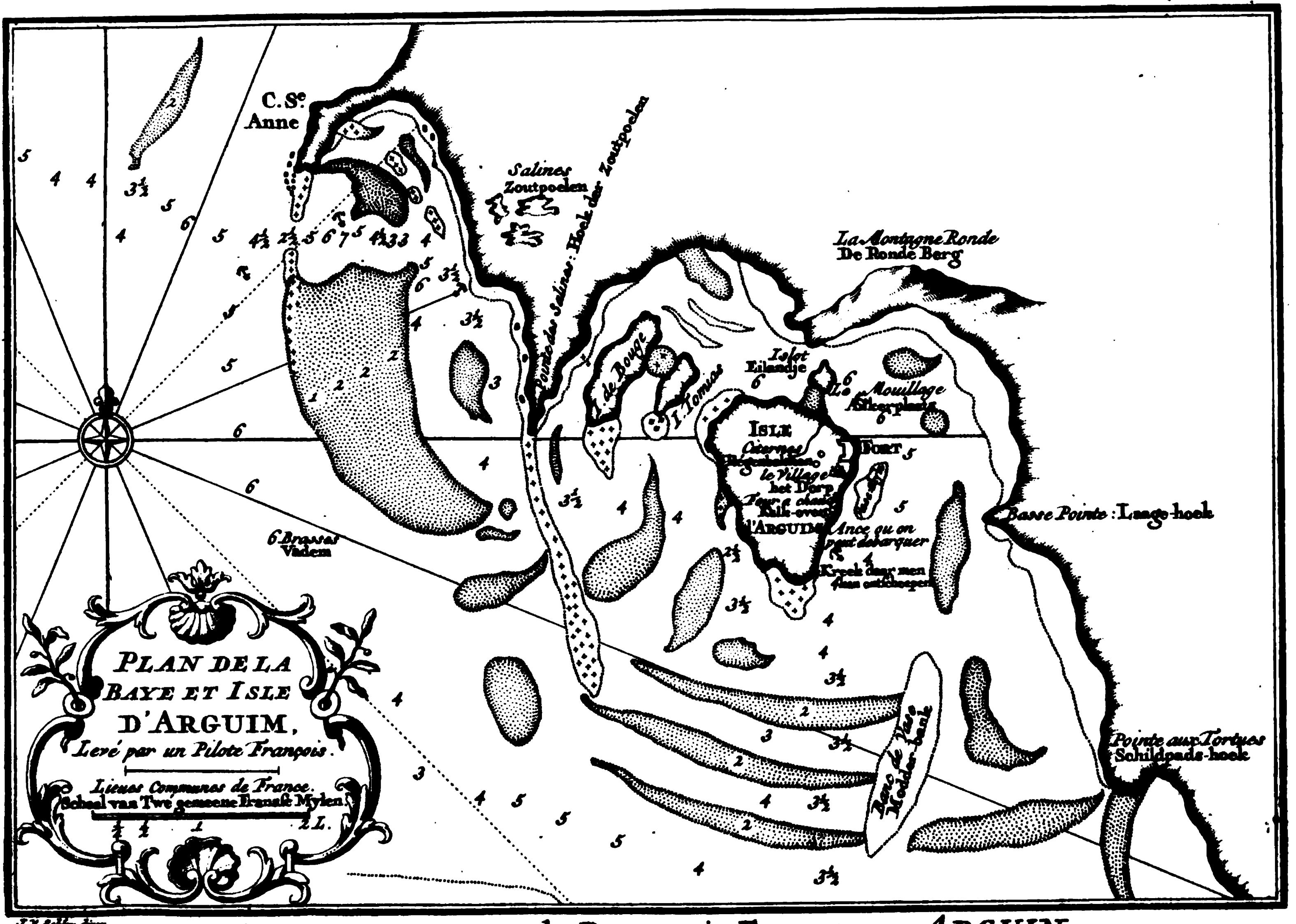
Cinquième & sixième.

LES bornes assignées à la troisième Compagnie par ses Lettres Patentes, s'étendent

(*m*) *Angl.* qu'ils ne s'étoient engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, que parce qu'ils avoient compté &c. R. d. E.

(*n*) Labat. pag. 24. & suiv.

(*o*) *Ibid.* pag. 30.



OPPERVLAKTE van de BAAI en 't EILAND van ARGUIN,
Getekend door eenen Franschen-Stuurman.

INTRODUCTION.

Bornes assignées par les Lettres Patentes.

s'étendent depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra-Leona. Dans cet espace, la France a les Etablissemens suivans:

I. L'ISLE & le Fort d'*Arguim*, près du Cap-Blanco. Elle a dans sa dépendance la Rade & le Comptoir de *Portendic*, ou Portodali, qui est au Nord du Cap-Verd.

II. L'ISLE & le Fort du Sénégal, ou de *Saint-Louis*, à l'embouchure de la rivière du Sénégal. C'est la résidence du Directeur général.

III. LE Fort & le Comptoir de *Saint-Joseph*, près de *Mankanet*, sur le bord du Sénégal, à 300 lieuës de son embouchure, près des Cataractes de Felu dans le Royaume de *Galam*. Il a dans sa dépendance un petit Comptoir, & un Fort nommé *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la rivière de *Falemé*, dans le même Pays, mais appartenant au Royaume de *Bambuck*.

IV. L'ISLE & le Fort de *Gorée*, près du Cap-Verd.

V. Le Comptoir de Joal, sur la Côte, entre l'Isle de Gorée & l'embouchure de la Rivière de Gambra.

VI. LE Comptoir d'*Albreda*, au Nord de la même Rivière, vis-à-vis *Jamesfort*.

VII. *Vintain* ou *Bintam*, Comptoir sur la Rivière du même nom, au Sud de la Rivière de Gambra, & fort près de l'embouchure.

VIII. Un Comptoir dans l'Isle des Bissages ou de Bisso, près de *Cachao*.

IL reste à donner quelque idée de ces Etablissemens, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

Description de la Baye, de l'Isle & du Fort d'Arguim.

LE Fort d'Arguim est situé dans une petite Isle, un peu au Sud du Cap-Blanc, qui est situé lui-même sur la Côte Occidentale d'Afrique, à vingt degrés trente minutes de latitude. C'est une pointe basse, qu'on ne découvre pas aisément de la Mer, qui se termine au Sud par un Cap, long, bas & stérile, sans verdure, sans arbres, & sans aucune marque qui puisse servir de régle aux Pilotes. Il a tiré son nom de la couleur blanche de sa terre, qui est séche & sabloneuse. Son extrémité est ronde, & défendue par quantité de Bancs de sable & de Basses, qui rendent le débarquement (*p*) fort dangereux. Il se présente au Nord & au Sud; mais lorsqu'on a doublé la pointe du Sud, la Côte s'étend au Nord, & forme avec le Cap Sainte-Anne, qui est dans le même parallèle, à la distance de huit lieuës à l'Est, une profonde Baye, où l'on trouve quantité de Criques & de petites rivières. Cette Baye n'a pas moins de douze lieuës au Nord & au Sud. Le fond est inégal. Elle a une petite Isle & plusieurs Bancs de sable. Ses Côtes sont séches & stériles, absolument désertes & hors des voyes du Commerce. Du Cap Sainte-Anne jusqu'aux Salines, la Côte prend du Nord-Ouest au Sud-Est l'espace d'environ six lieuës, & présente vers le milieu de cet espace une petite Baye, près de laquelle on trouve quelques Salines naturelles, qui donnent abondamment du sel dans les tems secs.

Baye de Sainte-Anne.

ASSEZ près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre Baye, de la même grandeur à peu près que la première. Elle a trois Isles, dont la plus grande

(*p*) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix brasses d'eau près du rivage, & que le Courant y est au Sud-Ouest. *Description de la Guinée*, pag. 529. [La Description de Labat s'accorde assez avec celle-ci, *ubi sup.* pag. 57.]

INTRODUCTION.

Baye d'Arguim.

grande est nommée *Ghir* par les Arabes, & par les Européens *Arguim*. La longueur de l'Isle d'Arguim est d'environ une lieuë & demie, & sa largeur d'une lieuë. Les deux autres Isles sont moins grandes, mais sont aussi stériles. C'est de l'Isle d'Arguim que le Golfe, ou la Baye, tire son nom. Il commence au Cap-Blanc & finit au Cap (q) Mirik, à l'embouchure de la Rivière de Saint-Jean. La Baye entre ces deux Caps, qui sont à quarante lieuës l'un de l'autre, est défendue par un (r) Banc de sable, long de vingt-cinq lieuës & large de deux ou trois, sur lequel la Mer est toûjours fort grosse.

Bancs fort dangereux.

Ce banc, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui se trouvent aux environs, rendent l'entrée de la Baye fort dangereuse. La seule voye sûre pour les Vaisseaux pesans, est entre le Cap-Blanc & l'extrémité Nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze brasses. La largeur du Canal est d'environ quatre lieuës. On trouve dans la Baye d'Arguim toutes sortes de Poissons en abondance, & sur-tout celui que les Hollandois nomment *Dicken Stockfish*, ou grosses Morues, & les François *Vieilles*. Il y est d'une grandeur si extraordinaire, qu'on en a pris qui pesoient deux cens livres (s).

Situation de l'Isle d'Arguim.

L'ISLE d'Arguim est à vingt-huit degrés (t) trente minutes de latitude du Nord, à la distance d'une lieuë du Continent d'Afrique. Les deux autres Isles n'en sont qu'à la portée du mousquet. Mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les Chaloupes. Le meilleur endroit pour y descendre est du côté du Sud, sur un rivage plat, de gravier. Un Bâtiment, qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mousquet. Entre l'Isle & le Continent, on trouve un Canal où une Frégate de vingt piéces de canon peut [naviger, faire ses bordées, &] demeurer ferme à l'ancre sous le Fort, qui est situé sur la pointe du roc, au Nord-Ouest. Il a vingt toises (v) de face. Les murs sont de brique & de pierre brute, cimentés ensemble, de l'épaisseur de quatre pieds, sur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux Tours, dont celle qui tient la droite est quarrée. L'autre l'étoit aussi; mais elle a été revêtue du côté de la Mer par un nouvel Ouvrage qui la fait paroître ronde. La courtine qui joint ces deux Tours forme un angle assez saillant (x). La porte qui est au centre, est défendue par un fossé, [sur lequel est le pont-levis,] & par un Ouvrage de pierre de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embrazures. [Il y a quatorze embrazures sur la Courtine & sur les tours; avec deux Mortiers, l'un à bombe & l'autre à grenades sur la Terrasse, qui régne tout autour du Fort, & sous laquelle sont les logemens de la garnizon & les (y) Magazins.] Le reste du Fort est environné par la Mer, [& est percé de vingt embrazures.] Il a une cîterne, & un Magazin à l'épreuve de la bombe (z).

Son Fort.

Ses cîternes.

L'ISLE a d'ailleurs deux cîternes, [qui sont ce qu'il y a de meilleur dans ce Pays:] la plus grande est à deux cens pas de la porte du Fort. C'est un creux,

(q) Labat le nomme *Ciric*; mais si ce n'est pas une faute d'impression, c'en est une de l'Auteur.

(r) Les Portugais l'appellent Secca de Gracia, & les François, Banc d'Estein.

☞(s) Labat, pag. 58. & suiv.

(t) Cela ne peut être vrai, puisqu'elle est plus Sud que le Cap Blanco de dix ou douze minutes.

(v) *Angl.* Il a quarante toises. R. d. E.

(x) Labat dit au contraire qu'elle forme un angle un peu rentrant. R. d. E.

☞(y) Au dessous du Fort il y a une petite Ville, habitée par des Mores qui sont presque tous pêcheurs.

(z) Labat. pag. 151. & suiv.

creux, qu'on prendroit pour une carrière, & qui semble avoir été ouvert à force de travail, ou en faisant sauter le roc avec de la poudre. Il a dix toises de largeur & seize de longueur. Sa profondeur est de quinze ou seize pieds. Il forme une voûte fort spacieuse, où quantité de personnes pourroient être à couvert du Soleil & de la pluye. Dans le centre est un grand puits, [profond de quatorze à quinze pieds, &] où l'on descend par plusieurs degrés, dont le plus bas est au niveau de l'eau. Ce puits, lorsqu'il est plein, contient mille quatre cens tonneaux. [Les déblais que l'on a tiré en creusant cette cîterne, sont répandus autour, & font comme une enceinte élevée qui la garantissent des sables volans, que les vents y porteroient, & qui la rempliroient.] La petite cîterne est au Nord de celle-ci, à sept ou huit cens pas du Fort. On s'imagineroit, au premier coup d'œil, que c'est l'ouvrage de la Nature; mais en l'observant de près on reconnoît aisément qu'il vient de l'Art, & vrai-semblablement de celui des Portugais, qui se sont établis les premiers dans cette Isle. L'ouverture est longue de dix toises & large de six (*a*). On trouve, au fond, deux bassins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau se ramasse après s'être filtrée au travers du roc. [Cette eau est excellente. On descend dans la cîterne par une rampe de sept pieds de large, où il y a encore quelques marches de pierre de taille, que le tems a fort maltraitées (*b*).]

INTRODUCTION.

L'Isle d'Arguim possédée par divers Maîtres.

L'ISLE d'Arguim fut découverte par les Portugais (*c*) en 1444. Alfonse y fit commencer en 1455, un Fort qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II. son Successeur. Trois Vaisseaux de Hollande étant entrés dans la Baye en 1638 (*d*), reconnurent la foiblesse de la Place. [Ils s'en approchèrent le 29 Janvier, & mirent leur monde à terre sans trouver aucune opposition. Ils dressèrent trois batteries contre le Fort,] & s'en rendirent maîtres le 5 de Février. Les Hollandois augmentèrent les Fortifications & s'y maintinrent jusqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort considérable; mais ils en furent chassés par les Anglois après un siége de dix jours. Cependant l'importance d'une telle situation les fit revenir l'année suivante avec une puissante Escadre; & comme les Anglois avoient négligé de réparer les Fortifications, ils se remirent facilement en possession du Fort. Ils travaillèrent aussi-tôt à le rendre capable d'une bonne défense; & s'étant liés par un Traité avec les Mores, ils les engagèrent à venir former une petite Ville sous la protection du Fort.

Elle passe à la Compagnie Françoise du Sénégal, en 1678.

LA Compagnie Françoise du Sénégal s'apperçut bientôt combien cet Etablissement étoit nuisible à son Commerce [de la Gomme.] Elle équipa un Vaisseau de cinquante-six piéces de canon, & de quatre cens cinquante hommes, [nommé l'Entendu] dont elle donna le Commandement au fameux du Casse. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'Avril 1678; & paroissant devant Arguim le 10 de Juillet, il débarqua ses Troupes sans la moindre opposition. Le Gouverneur Hollandois, qui étoit dans le Fort avec cent hommes, n'avoit

(*a*) *Angl.* L'Ouverture de cette grotte a six toises de largeur; le dedans en a dix, dans son plus grand diamètre. Sa voûte est surbaissée comme celle d'un four. R. d. E.

(*b*) Labat, pag. 153. & suiv.

(*c*) Barbot prétend qu'elle fut découverte en 1440, & le Fort bâti en 1441. Descript. de la Guinée, pag. 530.

(*d*) Barbot dit en 1633.

INTRODUCTION.

voit ôsé se présenter hors de ses murs; mais comptant sur le secours des Mores, il parut disposé à se défendre vigoureusement. Du Casse manquoit de mille choses nécessaires pour un siége. Il prit le parti de rappeller ses Troupes à bord, & de faire voile au Sénégal, où Fumechon, Directeur Général, lui fournit des munitions, & quatre petites Barques montées de soixante-dix hommes, qu'il commandoit lui-même. Ils partirent ensemble du Sénégal le 12 d'Août. Dans l'espace de dix jours, ils arrivèrent devant l'Isle d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'opposition que la première fois. Le Gouverneur, sommé de se rendre, répondit qu'il feroit son devoir. Mais du Casse ayant fait dresser deux batteries de quatorze piéces de canon fort près du Chemin-couvert, fit un feu si brusque que la Contrescarpe fut emportée le 26, & la brêche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire sauter une partie du Fort. Drelincour, Gouverneur pour les Hollandois, crut qu'il étoit tems de proposer une Capitulation (e). Elle fut signée le 29, avec des conditions honorables. La Garnison Hollandoise devoit sortir avec tous ses effets, pour être transportée en Hollande sur une Galiote de cinquante tonneaux; & les Mores qui étoient établis dans l'Isle, obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la Compagnie n'étant point alors assez florissantes pour fournir à la réparation du Fort & à l'entretien d'une Garnison suffisante, elle prit le parti de le raser entièrement, en se réservant le droit de renouveller les Fortifications dans un autre tems. La paix de Nimegue, confirma les François dans la possession d'Arguim. En 1685, les Hollandois se ressentant d'une perte si préjudiciable à leur commerce, & ne voulant pas violer ouvertement le Traité de Nimegue, entreprirent de se rétablir dans la Baye d'Arguim sous le (f) Pavillon de Brandebourg. Leur Vaisseau fut pris, & leurs vûes renversées. Mais ils recommencèrent bientôt cette entreprise avec plus de succès; & lorsque la guerre fut allumée en 1688, ils réparèrent les anciennes Fortifications de l'Isle (g).

Elle demeure à cette Compagnie par la paix de Nimegue.

Les Hollandois s'y établissent.

Ils s'y maintinrent sans trouble jusqu'en 1721, que la Compagnie Françoise des Indes, qui avoit acheté en 1717 les droits de la cinquiéme Compagnie du Sénégal, équipa (h) trois Frégates, sous le commandement de M. de Salvert, pour se remettre en possession d'Arguim. Cette petite Escadre partit de l'Orient le 6 de Janvier 1721, & se rendit à Ténérife, où elle devoit attendre trois autres Vaisseaux qu'on armoit au Havre, & qui avoient ordre de la suivre. M. de Salvert arriva aux Canaries le 3 de Février, mais lorsqu'il étoit prêt à jetter l'ancre dans le Port de Ténérife, on lui tira une volée de canon du Fort ou du Château de Saint André. Au signal qu'il donna pour en apprendre la raison, il vit venir une Barque qui portoit le Pavillon (i) de Saint Roc, & qui s'approcha de la Flotte Françoise avec les précautions qu'on observe dans les tems de peste. Elle apportoit une Lettre du Consul François, pour informer le Commandant que le Roi d'Espagne avoit

La Compagnie Françoise des Indes s'en remet en possession.

(e) Labat, *ubi sup.* pag. 70. [Drelincour étoit un Réfugié François.]

(f) De-là l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685. une Compagnie Brandebourgeoise s'établit dans la Baye d'Arguim.

(g) Labat. pag. 76.

(h) Labat, pag. 95. & suiv.

(i) C'est un Pavillon particulier dont on se sert sur Mer en tems de peste.

avoit défendu tout commerce avec les Vaiſſeaux François, à cauſe de la peſte qui ravageoit alors la Provence; & qu'on fourniroit néanmoins à la Flotte toutes les proviſions qui lui étoient néceſſaires, pourvû qu'elle ſe tînt au large à quelque diſtance. En effet M. de Salvert reçut le lendemain les rafraîchiſſemens qu'il avoit demandés, mais on éxigea qu'il gardât la Barque avec les proviſions.

INTRODUCTION.

Le déſagrément de cette ſituation lui fit prendre le parti de laiſſer dans l'Iſle, un ordre aux Vaiſſeaux qu'il attendoit, de le rejoindre au Cap-Blanc; & remettant à la voile, il arriva le 13 de Février à Portendic, où il trouva un des trois Vaiſſeaux du Havre, qui étoit arrivé la veille ſans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la Barre ſur ſept braſſes & demie. [Il s'attendoit d'y trouver des Interlopes, mais il fut trompé; il n'y en avoit aucun.] Sa Chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux Bâtimens Hollandois de ſeize piéces de canon, & un Anglois de vingt-ſix, y étoient venus faire leur cargaiſon & s'étoient remis en Mer le 24 de Décembre, mais qu'on n'y avoit pas vû d'autres Vaiſſeaux depuis, quoique cette année, les gommes fuſſent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiſer ſa courſe aux Mores; & portant vers le Cap-Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reſte de ſon Eſcadre n'y étoit point encore. Il découvrit ſeulement, à une lieuë & demie du Cap, une Barque qui gagnoit la terre (k) dans une petite Baye. Tandis que ſes Chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conſeil, pour chercher le moyen d'entrer ſûrement dans la Baye, parce qu'entre ſes Pilotes & ſes Matelots, il n'y avoit perſonne qui connût cette Côte. Il fut obligé d'avancer la ſonde à la main, en ſe faiſant précéder de la Barque & de ſes quatre Chaloupes.

M. de Salvert Commandant d'une Eſcadre Françoiſe arrive devant l'Iſle d'Arguim.

Il arriva le 24 de Février, au ſoir, à cinq lieuës d'Arguim, où il fut obligé d'amarrer; & le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver du paſſage pour s'approcher plus près de l'Iſle. Le jour ſuivant, il mit dans la Barque & dans les Chaloupes, les Troupes qu'il deſtinoit à faire le ſiége; & partant à leur tête, il alla deſcendre dans une petite Baye, où il vit un Corps de quarante ou cinquante hommes, qui paroiſſoient retranchés dans le deſſein de s'oppoſer à ſa deſcente. Mais ils s'éloignèrent, après avoir tiré quelques coups de fuſil, & s'étant placés ſur une éminence, ils tinrent ferme juſqu'au premier mouvement que les François firent pour s'avancer. Alors, s'étant encore retirés, ils ſe poſtèrent dans un lieu qui devoit être un retranchement, puiſqu'on ne leur voyoit que la tête, & le bout de leurs fuſils. Il fut aiſé à M. de Salvert de reconnoître qu'il n'avoit à faire qu'à des Mores, & que les prétendus Brandebourgeois avoient confié le Fort à la défenſe des Naturels du Pays. Il leur envoya un Trompette, pour les ſommer de rendre la Place. Mais loin d'écouter les propoſitions, deux d'entr'eux ſortirent du retranchement le ſabre à la main, & conſeillèrent au Trompette de ſe retirer. Le Commandant François ne douta pas qu'ils ne fuſſent réſolus de ſe défendre, à la faveur de l'artillerie du Fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; mais dès la première décharge, on vit les Mores ſe précipiter vers le Fort, d'où ils tirèrent auſſi-tôt deux coups de canon à mitrailles, qui ne firent aucun mal

Il la trouve défendue par les Mores.

(k) *Angl.* une Barque échouée. R. d. E.

INTRODUCTION.

mal aux Assiégeans. Au lieu du retranchement que M. de Salvert avoit supposé, il trouva une grande cîterne, capable de contenir quatre cens hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraîchissement pour ses Troupes. Il renvoya de-là son Trompette aux Mores, qui firent feu sur lui.

Il les force de se retirer dans le Fort.

Lorsqu'il se vit réduit à former une attaque régulière, il fit reprendre un repos de quelques heures à ses Gens; & les divisant en trois Corps, il envoya le premier pour se saisir d'une seconde cîterne, qui n'est qu'à deux cens pas du Fort, & le second pour apporter les munitions qui étoient restées dans les Chaloupes. Le troisième eut ordre de chercher une troisième cîterne, qu'on supposoit encore plus près du Fort, & qui ne se trouva point. Les Mores voyant ce dernier détachement si près de leurs murs, firent une sortie, dans laquelle ils repoussèrent d'abord les François; mais le Piquet du Camp s'étant raproché, les força de se retirer, en laissant derrière eux un de leurs Gens blessé, & les poursuivit jusqu'à la porte du Fort. La nuit du 26, les François s'occupèrent à démolir les maisons des Mores, à la portée du pistolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon & de leur mousqueterie. Ils auroient pû les détruire plus facilement par le feu; mais ils avoient besoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres [dresser leurs batteries.] ☞ M. de Salvert renvoya le lendemain son Trompette aux Mores, pour leur déclarer qu'ils seroient traités sans ménagement. Cette menace en fit sortir un, qui répondit en langue Hollandoise, que le Fort ayant été remis à la garde des Mores, il alloit prendre les ordres de son Chef, dont il promettoit d'informer les François dans une heure. Il revint en effet, avec la réponse du Chef, qui ordonnoit à ses Gens de défendre le Fort jusqu'à la dernière pierre, [parce qu'il se souvenoit des mauvaises manières des François, lorsqu'ils ☞ l'avoient pris sur les Hollandois.]

Attaque du Fort.

Le vingt-sept au soir, ils firent sortir à la faveur des ténébres, un Parti, qui s'étant glissé au long du rivage auroit surpris infailliblement le détachement qui devoit apporter, dans le cours de la même nuit, les provisions des Chaloupes, si M. de Salvert n'eut découvert assez-tôt leur dessein pour faire avancer du même côté une partie de ses Gens & se poster lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faisant craindre qu'on ne leur coupât le passage, ils profitèrent de l'obscurité pour rentrer dans leurs murs, [d'où ils firent un terrible feu, mais sans effet.] ☞

Le dernier jour de Février & les deux premiers de Mars furent employés à faire amener au Camp l'artillerie. On dressa une piéce (l) de six livres de bale, derrière des barrils remplis de sable qui servirent de Parapet, à la portée du mousquet de l'angle du Bastion du Sud. Le feu commença le 5 de Mars, à la pointe du jour. Il fut grand du côté des Assiégés, mais de leur seule Mousqueterie, car ils faisoient peu d'usage de leur canon; & leur manière de s'en servir marquoit beaucoup d'ignorance. M. de Salvert ayant remarqué qu'ils recevoient des secours du Continent par leurs canots, & par une Barque qui étoit à l'ancre au pied du Fort, du côté de l'Est, entreprit de surprendre la Barque ou de la brûler. Mais les Mores la mirent en sûreté du côté du Nord. Cependant les parapets des deux Bastions

(l) *Angl.* On mit en batterie six canons R. d. E.



J.V. Schley direx.

KAART van de KUST van AFRIKA, van TANIT tot aan de RIVIERE van SENEGAL.

tions étoient déja tout-à-fait ouverts, & le canon du Sud démonté. Il ne restoit qu'à faire approcher les Batteries pour agrandir la brêche, & d'y planter les échelles. Le Mardi 8, l'artillerie recommençoit, lorsqu'on avertit M. de Salvert qu'il ne paroissoit plus personne sur le rempart. Il envoya aussi-tôt deux Officiers avec quelques Soldats pour s'assûrer de la vérité. Ils s'avancèrent, en rampant sur le sable, jusqu'au pied de mur, où ils apperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter; & de s'introduire dans le Fort, où ils ne trouvèrent que deux Négres, une vieille femme du Pays, & les deux enfans de *Nicolas Both*, ancien Gouverneur d'Arguim, [& qui étoit alors Prisonnier dans le Camp des François.] Il apprirent d'eux que tous les Mores avoient pris le parti de la retraite, avec quatre Blancs qu'ils avoient avec eux.

INTRODUCTION.

Les Assiégés s'échapent par la fuite.

M. DE SALVERT prit immédiatement possession du Fort, au nom de la Compagnie. Les munitions & les vivres y étoient encore en abondance; mais il n'y restoit ni marchandises, ni meubles. Les brêches furent réparées; & M. du Bellay nommé Gouverneur, avec une Garnison suffisante: après quoi M. de Salvert ayant fait embarquer son canon, ne tarda point à retourner à bord.

Les François prennent possession du Fort & y laissent un Gouverneur.

LE 19, il apperçut un Bâtiment, qui avoit jetté l'ancre pendant la nuit à une demie lieuë de l'Escadre. Il envoya une Frégate pour le reconnoître. C'étoit un Vaisseau Hollandois de vingt-deux piéces de canon & de quatre-vingt hommes d'Equipage, chargé de marchandises pour la Côte, & d'une grosse quantité de poudre. Il apportoit un Gouverneur pour le Fort d'Arguim. Une Galiote, qui étoit venue avec lui, pour le service du Fort, avoit été séparée par le mauvais tems. Si ces deux Vaisseaux étoient arrivés plûtôt, il y a beaucoup d'apparence que les Mores se seroient défendus plus long-tems. Comme les Hollandois n'avoient à bord aucune marchandise de contrebande, M. de Salvert ne pensa point à les chagriner; mais il envoya par sa Barque, un renfort d'hommes & de munitions dans l'Isle d'Arguim, avec ordre d'observer les mouvemens des Hollandois après son départ, & de voir sur-tout s'ils n'entreprendroient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau Gouverneur d'Arguim ne s'y arrêta que pour faire l'inventaire des provisions du Fort. Il laissa le sieur Duval, pour commander à sa place, & s'étant rendu le 19 à bord du Jason (*m*), il arriva le 25 de Mars au Sénégal avec M. de Salvert.

M. de Salvert arrête un Vaisseau Hollandois.

PEU de tems après, on y reçut avis par des Lettres envoyées du Désert (*n*), qu'il y avoit à Portendic deux Vaisseaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommes; l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux piéces de canon. M. de Salvert partit le 25 de Mai sur le Jason, accompagné d'une autre Frégate, dans l'espérance de les surprendre. Mais la Frégate, dont il s'étoit fait accompagner, ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voye d'eau, il arriva seul à Portendic le 8 de Juin. Il y trouva deux Vaisseaux à l'ancre; mais ce n'étoient pas ceux qu'il espéroit. L'un étoit une petite Barque échapée d'Arguim; & l'autre, cette même Galiotte qui venoit à la suite

Il se rend à Portendic pour en surprendre deux autres.

(*m*) C'étoit le Vaisseau que montoit M. de Salvert.

(*n*) C'est une Commune du Sénégal, où l'on s'assemble tous les ans pour le Commerce.

INTRODUCTION.

suite du Bâtiment Hollandois. La Barque se sauva heureusement, en côtoyant de fort près le rivage. La Galiote, après quelque légére résistance, tomba entre les mains des François. Elle appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, & sa cargaison étoit composée d'ustenciles & d'autres commodités pour les établissemens de Hollande. Jean *Vine*, qui avoit abandonné Arguim sur la Barque avec quatre Mores, étoit déja dans cette Galiote; & vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avoit à bord la rendoient d'ailleurs une fort bonne prise (*o*).

Bonté de cette prise.

Découverte importante que fait M. de Salvert.

M. DE SALVERT en éxaminant les Officiers, trouva qu'ils avoient ordre de porter des provisions au Fort d'Arguim, & qu'ils avoient à bord le nouveau Gouverneur qui arrivoit pour cette Isle nommé *Jean Reers*, avec trente-deux Soldats de recrue pour la Garnison. Le Vaisseau que les François avoient laissé dans la Baye d'Arguim étoit destiné pour la Côte de Guinée. Il devoit seulement mettre le Gouverneur à terre; ou, s'il trouvoit le Fort pris, il avoit ordre de le laisser sur la Galiote, comme il avoit déja fait avant que le mauvais tems l'en eût séparé. Reers étant venu dans la Galiote depuis le Cap Sainte-Anne, avoit relâché dans l'Isle de *Tidre*, ou de *Ner* (*p*). Il y avoit trouvé Jean Vine, qui s'y étoit retiré avec les Mores, après avoir abandonné le Fort d'Arguim; &, profitant de l'occasion, il avoit insinué aux Mores que la Compagnie Hollandoise ayant appris que le dessein des François étoit d'envahir leur liberté, l'avoit envoyé exprès pour faire un établissement sur leur Côte, dans la vûe de protéger leur Commerce & de les défendre des insultes de leurs Ennemis; que s'ils étoient disposés à le seconder, il avoit apporté des matériaux pour bâtir un nouveau Fort, & des marchandises pour le Commerce; qu'ils devoient faire fond sur les secours constans de la Hollande, dont ils avoient éprouvé depuis long-tems l'affection: enfin, par ces artifices, il avoit gagné une grande partie de ces Peuples.

Adresse d'un Gouverneur Hollandois pour gagner les Mores.

ENSUITE étant arrivé à Portendic, il avoit écrit au Prince *Alischandora*, Chef More de la Tribu d'*Etaraza* (*q*), qui avoit été de ses amis dans un autre tems; car Reers avoit déja commandé dans l'Isle d'Arguim au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg. Il parloit d'ailleurs aussi parfaitement l'Arabe que sa propre Langue, & sa conduite lui avoit attiré l'estime & l'affection des Mores. Aussi avoit-il si bien usé de cet ascendant, qu'Alischandora, malgré le Traité qu'il avoit conclu avec les François en 1717, lui avoit accordé la permission de bâtir un Fort à Portendic, lui avoit promis de le secourir contre ceux qui entreprendroient de s'y opposer, & lui avoit même fourni des hommes pour débarquer ses marchandises, & pour commencer la Construction de son Fort. Les Hollandois avoient déja sur le rivage quatre canons de quatre livres de bale, & trois cens quintaux de poudre, avec les affuts (*r*) & des boulets, une Garnison bien armée & fournie de provisions, dix mille briques, quatre cens planches de vingt pieds de long, des solives pour les plates-formes, [des poutres de chêne] & une maison de bois qu'il avoient apportée en piéces, & qui n'attendoit que d'être montée. La Galiote étoit remplie d'autres commodités, qu'ils avoient débarquées à mesure qu'ils

Nouveau Fort que les Hollandois veulent bâtir.

(*o*) Labat. Tom. I. pag. 106. & suiv.

(*p*) Cette Isle est à dix-huit lieuës d'Arguim, au Sud. On la trouve aussi nommée *Naire*.

(*q*) D'autres le nomment Roi du Pays d'Addi.

(*r*) *Angl.* trois milliers de poudre, des ustenciles. R. d. E.

qu'ils avoient chargé leur gomme; de sorte que les François y trouvèrent encore seize bales de toile [baftas, trois cens planches de Prusse, quelques caisses de quincaillerie,] huit caisses d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cens quintaux de tabac (*s*), & des matériaux pour construire deux Barques (*t*).

INTRODUCTION.

Mesures que les François auroient dû prendre.

LA prise de ce Bâtiment, que M. de Salvert envoya au Sénégal, & la découverte du projet d'un nouveau Fort, devoit suffire pour allarmer les François, & leur faire prendre de nouvelles mesures. Les plus pressantes étoient de regagner, s'il leur étoit possible, l'esprit d'Alisehandora & des principaux Mores de sa Tribu; ou, si l'on ne réussissoit pas par les voyes de la douceur, d'y employer la force, en se joignant aux Mores d'Ebreghener leurs plus irréconcilfables Ennemis. Il n'étoit pas moins nécessaire d'avoir dans l'Isle d'Arguim un Gouverneur prudent, & capable par de bonnes manières de rappeller les Mores qui s'étoient retirés, ou de former un nouveau Parti contre les Hollandois. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux besoins, on avoit laissé dans la personne de Duval, l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupoit. Il étoit capricieux, violent, présomptueux, incapable de recevoir un conseil, aussi foible néanmoins & aussi irrésolu dans le danger, que fier & arrogant dans le succès. Loin d'employer la douceur pour gagner les Mores, il commença par les irriter. Ils étoient retournés volontairement de l'Isle de Ner à celle d'Arguim dans l'espérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau Gouverneur; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui, fut une volée de toute son artillerie & de sa mousqueterie. Il ne se borna point à cette hostilité. Etant sorti du Fort avec sa Garnison, il fit plusieurs Prisonniers qu'il massacra inhumainement. Sa barbarie alla jusqu'à les faire couper en piéces, & faire exposer des lambeaux de leurs Cadavres sur des poteaux autour de l'Isle, pour faire connoître à ceux qui s'étoient échapés, sur quel traitement ils devoient compter s'ils tomboient entre ses mains. Il n'est pas surprenant qu'une si monstrueuse conduite ait rendu les Mores incapables de réconciliation. Ils sont naturellement portés à la vengeance; & les Hollandois, avec leur adresse ordinaire, ne manquèrent pas d'exciter leur ressentiment. Aussi la Garnison d'Arguim en éprouva-t'elle bientôt les effets. N'ôsant mettre le pied hors du Fort, elle y fut attaquée de la dissenterie & du scorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les François n'étoient point accoutumés au climat. La cruauté & la mauvaise foi de leur Commandant leur avoient coupé toutes sortes de secours. En un mot, le Fort devint bientôt un Hôpital.

Imprudence du nouveau Gouverneur d'Arguim.

Ses tristes effets sur la Garnison.

LA triste situation où ils se trouvèrent réduits est représentée fort au long dans un Journal du sieur *Melay*, Magasinier d'Arguim, dont on se borne à donner ici l'extrait (*v*).

Misère des François.

LE sieur Roberts, alors Directeur Général, apprenant le facheux état du Fort d'Arguim, qui se trouvoit bloqué par une Troupe de Mores furieux, envoya une Barque, nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes & de munitions. Melay, Auteur du Journal, étoit du nombre. Ce secours arriva au

(*s*) *Angl.* 2000 livres de tabac. R. d. E.

(*t*) Labat *ubi sup.* pag. 111. & suiv.

(*v*) Il se trouve dans l'Afrique Occidentale de Labat, Tome. I. pag. 116.

INTRODUCTION.

au Fort le 7 Juillet 1721. Il trouva que de quarante François qui avoient composé la Garnison, vingt-huit étoient morts; & que des douze qui restoient, la plûpart étoient si malades qu'en moins d'un mois il en mourut six. Nicolas Both, ancien Gouverneur Hollandois, qui étoit venu de France avec M. de Salvert, étoit resté dans le Fort. Duval auroit étendu son commerce & maintenu sa Garnison, s'il eût été capable de suivre ses avis. Cependant les malheurs dans lesquels il s'étoit précipité & les réprimandes du Directeur Général l'ayant rendu un peu plus traitable, il sentit enfin de quelle importance il étoit pour lui de se réconcilier avec les Mores; &, de concert avec Both, il résolut de se rendre dans l'Isle de Ner, où les Mores étoient retournés, pour leur faire des propositions de paix. Le jour du départ fut réglé; mais Duval se rappellant tous les excès auxquels il s'étoit emporté, manqua de courage au moment qu'il devoit s'embarquer.

Le Gouverneur cherche à se réconcilier avec les Mores.

Both se rend dans l'Isle de Ner & regagne les Mores.

Both partit seul, le 12 de Juillet, accompagné d'un Sécretaire, d'un More nommé *Eman*, qui avoit échapé à la fureur de Duval, & de sept Soldats de la Garnison. Il fut reçu civilement par les Mores, qui lui promirent de retourner à Arguim lorsqu'ils auroient appris qu'il en seroit Gouverneur; mais ils protestèrent qu'on ne les y reverroit pas sous le commandement de Duval. Both s'efforça de les adoucir par ses promesses. Il les engagea même à lui prêter deux Barques; l'une pour la pêche des Tortues, l'autre pour procurer des vivres à la Garnison du Fort. La seconde étant revenue la premiére, il l'envoya aussi-tôt à Arguim, chargée de trente Moutons qu'il avoit achetés, sous la conduite de deux Soldats François & de cinq Mores, Il écrivit en même-tems à Duval de traiter humainement les Mores, & de réparer ses cruautés par des caresses. Ce conseil fut suivi fidélement. Mais Duval dégoûté d'une Commission dans laquelle il s'étoit conduit si mal, prit le parti de se décharger du Commandement sur Both, & de se rendre au Sénégal, [avec trois hommes de la Garnison, & quelques Négres Esclaves, qu'il prit ☞ pour suppléer à l'équipage de la Barque, qui devoit le transporter.]

Ils retournent à Arguim.

Après son départ, les assûrances que Both donna aux Mores qu'il ne reviendroit jamais, en attirèrent un grand nombre dans l'Isle d'Arguim. Ils y recommencèrent leurs Etablissemens. Le Commerce prit bientôt une nouvelle forme, & l'abondance qui régna dans le Fort servit à rétablir la Garnison. On comptoit déja trois cens Mores dans l'Isle, & les affaires n'auroient pas cessé de prospérer, sans l'imprudente conduite d'un Officier nommé *le Riche*. Cet homme, qui ressembloit à Duval par le caractère, leur donna tant de sujets de mécontentement, qu'abandonnant les Habitations qu'ils avoient sous le Fort, ils allèrent se placer beaucoup plus loin, c'est-à-dire, hors de la portée du canon, pour assûrer la liberté de leur retraite lorsqu'ils y seroient forcés par les événemens. Cette défiance causa beaucoup d'inquiétude à Both, dis que le Riche continua de se rendre odieux par de nouveaux sujets de plainte. Enfin les Chefs des Mores déclarèrent à Both qu'ils étoient déterminés à se retirer encore dans l'Isle de Ner, avec d'autant plus de raison que le Riche se vantoit d'obtenir bientôt le Commandement, & qu'ils le connoissoient aussi méchant que Duval.

Nouveaux mécontentemens.

Cependant comme Both avoit entr'eux beaucoup d'amis, ils lui donnèrent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever son Fort à Portendic, avoit équipé une grande Barque pour venir surprendre Arguim. Il parut

parut en effet, le 30 d'Août; mais, les Mores amis de Both ayant contenu les autres dans la soûmission (x), il manqua son entreprise. Quelque tems après, Both fut informé par d'autres avis qu'il étoit arrivé à Portendic cinq Vaisseaux Hollandois, auxquels on supposoit la même vûe. Il n'en pouvoit douter, depuis que le 15 de Septembre, il avoit vû dans la Baye d'Arguim une autre Barque avec Pavillon Hollandois, conduite hors d'usage, & dont le but étoit sans doute de s'assûrer si le Fort étoit encore entre les mains des François. Aussi-tôt que leur Pavillon avoit paru sur le Fort, la Barque avoit fait divers mouvemens, après lesquels elle avoit enfin jetté l'ancre. Both y avoit envoyé un Charpentier Hollandois du Fort, avec deux François, pour sçavoir ses intentions. Ils avoient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenoit à un Vaisseau Hollandois de 24 piéces de canon, qui étoit à l'ancre près du Cap Sainte-Anne, chargé de provisions pour Reers, que les Hollandois croyoient déja maître d'Arguim.

INTRODUCTION. Entreprises des Hollandois sur Arguim.

Quoique le Prince Alischandora eût assûré Both de son amitié pour les François, & qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendic, ces avis demandoient beaucoup de vigilance & de précautions contre une surprise. Both envoya au Sénégal, pour solliciter le Directeur Général de lui fournir du secours. Mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un More, nommé *Hamar Vonal*, à qui Duval avoit accordé pendant son Gouvernement, la permission de commercer sur les Côtes avec le Pavillon de la Compagnie, ayant rencontré *la Curieuse*, Barque Françoise qui étoit partie du Sénégal pour Arguim, & qui avoit échoué près de *Texoli*, ☞ [petite Isle de roches,] à cinq lieuës d'Arguim, avoit massacré le Patron, nommé *Georges du Boc*, & sept Matelots. Duval même eut le malheur de tomber entre les mains de ce Brigand, qui lui fit porter la peine de son arrogance & de ses cruautés. Il venoit du Sénégal, dans une Barque chargée de munitions. Hamar, s'étant joint avec deux petits Bâtimens Moresques, étoit à la pêche aux environs du Cap-Blanc, lorsqu'il vit paroître la Barque Françoise. Il s'en approcha; & montrant à Duval ses propres Passeports, il obtint de monter dans la Barque, où les Mores tuèrent Duval avec seize Matelots François. Ce tragique événement arriva le 16 d'Octobre 1721.

Feinte réconciliation d'Alischandora avec les François.

Prise d'une Barque Françoise, & Matelots massacrés.

Duval est tué dans sa Barque.

Les François d'Arguim reconnurent facilement leur Barque, lorsqu'ils la virent paroître à la Pointe Sud du Cap-Blanc avec trois Barques Moresques; mais ne se défiant pas d'une si cruelle trahison, ils n'en furent informés (y) que plusieurs jours après. Both fit mettre aussi-tot sa Garnison sous les armes. Il se saisit de cinq parens de Hamar & de deux femmes de la même Nation. Il arrêta deux Barques qui appartenoient aux Mores, & qui étant leur seule ressource pour quitter l'Isle, lui donnèrent le pouvoir de les faire rapprocher sous le canon du Fort. Ensuite il dépêcha le *Marbut* (z) ou le Prêtre de l'Isle, avec trois Mores, pour aller déclarer au perfide Hamar que s'il ne se hâtoit de restituer la Barque, ses parens seroient envoyés dans les cachots du Sénégal.

Précautions du Gouverneur d'Arguim.

(x) *Angl.* mais les Mores, auxquels on permit d'entrer dans le Fort, trouvant la Garnison sous les armes, renoncèrent à leur entreprise. R. d. E.

(y) *Angl.* & ils ne doutèrent plus de la perfidie des Mores, mais ils ne furent informés du massacre qui y avoit été fait &c. R. d. E.

(z) Les François l'appellent *Marabou*. Quelques Auteurs Anglois écrivent *Marabouts*, & Jobson *Margbucks*. *Marbut* ou *Morâbet*, en Arabe, signifie un Hermite ou un Religieux.

INTRODUCTION.

négal. Mais la Fortune préparoit au Commandant d'Arguim une disgrace beaucoup plus sensible.

Alischandora se déclare contre les François.

ALISCHANDORA, levant enfin le masque, parut devant l'Isle le 26 d'Octobre, avec des forces considérables, & fit dire à Both qu'étant venu dans la Barque de Duval, avec son frère qui se nommoit Cherigny, & sept Mores, ils le prioient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'étoit pas l'usage pour un Gouverneur de s'éloigner si fort de sa Place, mais que le Prince seroit reçu avec honneur s'il vouloit prendre la peine de venir dans le Fort. La nuit suivante, quelques Mores se glissèrent sur les Barques qui étoient au pied du Fort, &, malgré le feu de la Garnison, les enlevèrent, avec tous les Canots qu'ils purent trouver. Après cette éxécution, Alischandora ne gardant plus de mesures, débarqua un Corps de quinze cens hommes, & se saisit des deux Cîternes. Les Mores qui avoient leurs Habitations près du Fort, les quittèrent pour se joindre à leurs Compatriotes; & la seule vengeance que Both en put tirer fut de démolir leurs maisons & de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'Octobre jusqu'au 16 de Novembre, Alischandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le Fort & de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'étoit déja saisi de le Riche. Une Barque qui arrivoit du Sénégal fut prise aussi par les Mores, quoiqu'au signal qu'elle reçut du Fort elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Alischandora débarque 1500 Mores.

BOTH voyant son eau & ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyoit sa défense assûrée par de nouveaux soins, les Mores firent jouër une Mine, qu'ils avoient creusée sous une vieille voûte qui est à l'Est du Fort, sans qu'on se fût apperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la première Fortification; & l'ébranlement fut si furieux dans le Fort, que les portes des maisons & des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avoit à redouter d'autres périls de la même nature, & qui perdoit l'espérance d'être secouru du Sénégal, sans compter que les vivres & les munitions commençoient à lui manquer, fit proposer enfin au Prince Alischandora de lui remettre le Fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordés à la Garnison, avec une Barque pour se rendre au Sénégal. Alischandora y consentit; mais le jour suivant, il rétracta sa promesse. Dans une situation si désespérée, Both prit le parti de faire construire secrettement une Barque, pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le Fort à son départ.

Mine que les Mores font jouër.

REERS, Gouverneur de Portendic, qui étoit d'intelligence avec Alischandora, fut informé de ce terrible dessein, & se crut obligé de prévenir la ruine du Fort par une composition modérée. Alischandora se livrant à ses conseils, demanda une conférence avec les François, à la portée du pistolet de leurs murs, On y convint que la Place seroit rendue, pourvû que Reers parût en personne & se rendît garant de la fidélité des Mores. Mais soit que Reers eût déja quitté leur Camp, où il étoit venu secrettement avec eux, soit qu'il ne fût pas empressé de paroître dans une occasion de cette nature, il envoya un de ses Officiers, à qui Both fut obligé de remettre le Fort. Alischandora prit possession du peu de munitions & de vivres qui restoient aux François, & leur fournit une Barque, dans laquelle ils se rendirent à Portendic.

Reddition du Fort d'Arguim.

Ils

Ils étoient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, suivant les articles, *la Prompte*, ancienne Barque de Duval, qui les transporta au Sénégal le 18 de Janvier 1722 (*a*).

INTRODUCTION.

La Compagnie des Indes entreprend de s'y rétablir.

La Compagnie Françoise des Indes, qui étoit en possession du Commerce d'Afrique depuis 1717, n'eût pas plûtôt appris la perte du Fort d'Arguim, qu'elle résolut non-seulement de s'en remettre en possession, mais encore de chasser les Hollandois de Portendic. Elle équipa, au Port de l'Orient, une Escadre de quatre Frégates & d'une Galiote, sous le Commandement du Sieur Froger de la Rigaudière. Le Sieur Brue, nommé Commissaire Général pour le réglement des affaires de la Compagnie en Afrique, s'embarqua sur la même Escadre. On nomme les Vaisseaux & leurs forces:

Escadre qu'elle y envoye.

	Canons.	Hommes.	Capitaines,
L'Apollon,	44	327	M. de la Rigaudière.
Le Duc du Maine,	24	200	M. de Joganville.
Le Maréchal d'Estrées,	22	140	M. de Landouine.
La Mutine,	18	143	M. de la Clisse.
L'Espérance,	8	23	M. Hory.

Cette petite Flotte partit de l'Orient le 8 Décembre 1722. Mais elle fut arrêtée par les vents contraires jusqu'au 13 de Janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieuës de Madère, elle rencontra une Flotte Hollandoise de douze Vaisseaux, qui alloient aux Indes Orientales. De part & d'autre on arbora son Pavillon, mais on passa sans se saluer. Le 30 de Janvier, M. de la Rigaudière arriva heureusement à Gomera, une des Canaries, & fit complimenter le Gouverneur par son Major d'Escadre, en lui faisant demander la liberté de renouveller sa provision d'eau. Mais quoique les François produisissent leurs billets de santé, ils trouvèrent cet Officier infléxible, à cause de la peste qui régnoit encore en Provence. Il leur répondit qu'il y alloit de sa tête, & que ses ordres portoient peine de mort. L'Escadre se trouva forcée de porter vers le Cap-Blanc, où elle arriva le 6 de Février.

On lui refuse de l'eau à Gomera.

Elle y trouva une Galiote, une Frégate & deux Chaloupes, qui étoient parties du Sénégal dès le 2 de Décembre, par l'ordre du Directeur Général, mais qui avoient employé deux mois à doubler le Cap-Blanc. Il leur manquoit une Corvette, nommée *la Bonne-Avanture*, qui avoit été séparée par le vent, & qu'on supposoit retournée au Sénégal, ou jettée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudière apprit ici que les Hollandois avoient à l'ancre, sous le Fort d'Arguim, un Vaisseau de vingt-deux piéces de canon, & fut informé par les Lettres du Directeur Général de tout ce qui s'étoit passé au Siége de cette Place. On lui marquoit aussi que le Gouverneur Reers se soûtenoit à Portendic avec une petite Garnison, & que les Hollandois avoient reçu avis du dessein des François quatre mois avant leur arrivée. Son inquiétude fut que les quatre Bâtimens du Sénégal ayant consumé toute leur eau, ne prissent ce prétexte pour retourner sur leurs traces, si les cîternes d'Arguim leur manquoient. L'événement justifia ses craintes. Cependant il entra dans la Baye

Elle trouve un renfort du Sénégal au Cap-Blanc.

(*a*) Labat, pag. 125. & *suiv.*

INTRODUCTION.

Elle entre dans la Baye d'Arguim.

Baye d'Arguim, malgré la difficulté du passage, où l'Apollon échoua sur le Banc, & ne put se dégager qu'à la faveur de la marée suivante. Le 12 de Février, toute l'Escadre jetta l'ancre devant l'Isle, à la distance de cinq lieuës (b).

Dès le lendemain, on mit dans les petits Bâtimens, les munitions, l'artillerie & tout ce qui étoit nécessaire pour le Siége. Mais lorsqu'ils s'approchèrent du rivage, ils virent paroître, au Nord-Ouest de l'Escadre, un Vaisseau qui les obligea de retourner vers leur Flotte. Le Commandant détacha aussi-tôt une Chaloupe, pour l'aller reconnoître & pour observer ses mouvemens. Elle revint le matin du jour suivant; & le Vaisseau étranger parut avoir jetté l'ancre à trois lieuës au Nord-Ouest. Alors M. de la Rigaudière envoya une Barque avec la même Chaloupe, pour l'observer de plus près. Ces deux Bâtimens s'étant avancés à moins d'une lieuë du Vaisseau, virent venir à eux sa Chaloupe. Ils en prirent les Matelots pour mettre à leur place quelques-uns de leurs propres gens, & continuèrent de faire voile vers le Vaisseau. Mais étant au-dessous du vent, il lui fut aisé de s'échaper à toutes voiles en leur lâchant sa bordée. Ils apprirent des Matelots qu'ils avoient pris, qu'il se nommoit le Flessingue; qu'il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales; que le nom du Capitaine étoit Jacob Vanderstolk; que l'Equipage étoit de trente-trois hommes, & l'artillerie de dix-huit piéces; enfin qu'il avoit à bord vingt Soldats & un Caporal pour le Fort d'Arguim. Il étoit parti d'Amsterdam le 30 de Novembre 1722. Il avoit relâché le 17 de Décembre à Plymouth, d'où il avoit remis à la voile le 10 de Janvier.

Un Vaisseau Hollandois leur échape.

Les Barques, avec les Munitions & les Troupes destinées pour sa descente, partirent le seize au matin; mais les vents & les marées devinrent si contraires, que n'ayant pû gagner la pointe Sud de l'Isle avant le soir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachemens, chacun de deux-cens hommes, descendirent sans résistance. Ils s'avancèrent vers le Fort, jusqu'à la portée du canon; & Careron, Commis de la Compagnie, fut envoyé avec un Trompette pour sommer le Gouverneur de se rendre. On fit dire en même tems au Capitaine d'un Vaisseau Hollandois qui étoit sous le Fort, de se retirer, & d'aller mouiller librement près de l'Escadre Françoise, parce qu'il n'y avoit pas de guerre entre la France & la Hollande. Careron avoit ordre de réclamer cinq prisonniers François qui étoient dans le Fort.

Descente des François dans l'Isle d'Arguim.

Reers, qui en étoit le Gouverneur, répondit que la garde de cette Place lui ayant été confiée, il étoit résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité; que Both la lui avoit vendue, & qu'il la tenoit du Roi de Prusse pour la somme de trente mille risdales. A l'égard des cinq François que M. de la Rigaudière faisoit réclamer, il protesta que trois d'entr'eux s'étoient engagés volontairement dans la Garnison; que les deux autres, qui étoient MM. le Riche & de Vaux, lui avoient été remis par Alischandora pour la somme de six-cens risdales qu'ils lui devoient, & qu'en payant cette dette, on pouvoit compter d'obtenir leur liberté.

Ils somment le Fort de se rendre.

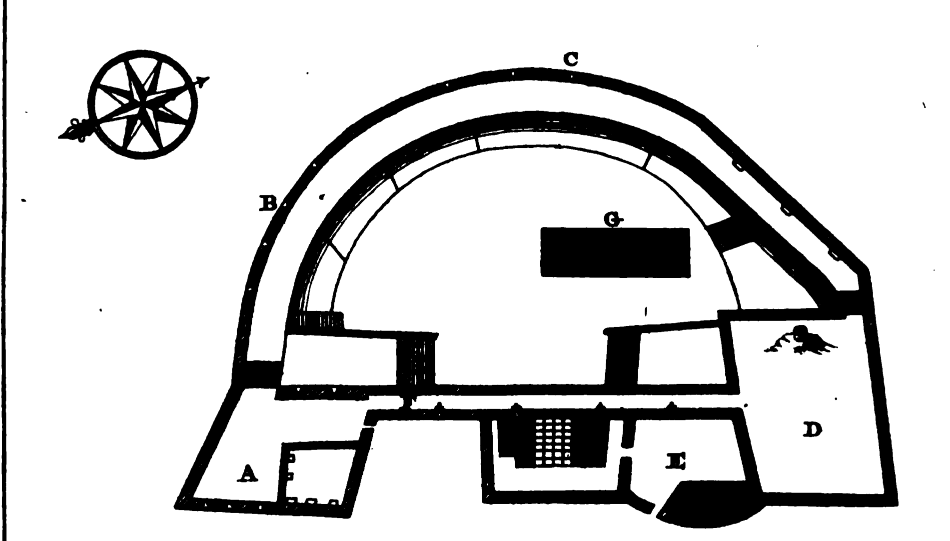
Le même jour, M. de la Rigaudière fit avancer ses Troupes au Nord de l'Isle, & détacha trois Compagnies pour prendre possession des Citernes. En passant

(b) Labat. pag. 133 & *suiv.*

PLAN DU FORT D'ARGUIM

Pris par Mr. Perrier de Salvert le 8 Mars 1721.





Echelle de 20 Toises.
Schaal van 20 Halve-roeden.

5 10 15 20

A. Bastion de la Droite qui a 4 faces 4 Canons de 8 ℔ de Bale, et 3 de 3 ℔.
Bolwerk aan de Regte-Zyde, hebbende 4 Zyden, 4 Agtponders, en 3 Drieponders.
B. Batterie de 4 Canons de 4 ℔, de Bale qui battent a la Mer.
Battery van 4 Vierponders, bestrykende de Rée.
C. Batterie de 4 Canons de 6 ℔, avec 4 autres petits de 8 onces, une Guerite au milieu de la Batterie, de plus 3 Pierriers d'une livre qui battent a la Mer.
Battery van 4 Zesponders, 4 Klyne Stukjes van 8 Oncen-bals, met een Schilderhuisje in 't Midde, en 3 Basſen van 1 ℔, bestrykende de Zee.
D. Bastion qui a 4 faces, 2 Canons de 24 ℔, et cinq autres de 8 ℔, de plus un Mortier de fonte de 50 ℔, de Bombe, sur le Bastion une Plateforme.
Bolwerk van 4 Zyden, 2 Stukken van 24 ℔, 5 Agtponders, en een Mortier van 50 ℔, Bombs. Op 't Bolwerk is een Bedding.
E. Dans la demy Lune 2 Canons de 12 ℔.
In de Halvemaan, 2 Twaalfponders.
F. Sur le Fossé le long de la muraille de la fausse porte il y a 4 Pierriers d'une livre.
Boven de Gragt, langs den Muur van de Sluipdeure, zyn 4 Basſen van 1 ℔.
G. Les Cisternes.
De Régenbakken.

J.V. Schley direx.

PLATTE-GROND en GEZIGT van 't FORT van ARGUIN,

geligt door den Hr. de SALVERT, den 8 Maart 1721.

passant devant le Fort, elles essuyèrent huit ou dix coups de canon, mais sans aucune perte. Elles trouvèrent la grande Cîterne remplie de pierres, de sable, & de carcasses de bêtes. Il restoit un peu d'eau dans la petite, mais qui sentoit le sel. Le tems ayant manqué aux Assiégés pour la remplir, ils n'avoient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des François entreprit de nettoyer la grande Cîterne, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandois firent une sortie la nuit suivante, dans l'espérance d'enlever deux piéces de canon, qui étoient près des Cîternes; mais ils furent contraints de se retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les Cîternes, les Officiers de la Flotte jugèrent dans un Conseil, que la disette d'eau ne permettoit pas d'entreprendre un Siége long & difficile. M. de la Rigaudière fit signer cette délibération par tous les Officiers Généraux, ce qui n'empêcha pas M. Brue de protester au nom de la Compagnie des Indes contre treize articles du Mémoire, en répondant particulièrement à celui de l'eau, qu'il auroit été facile d'en tirer du Sénégal. L'artillerie & les Troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour suivant. Cependant l'Escadre continua de demeurer à l'ancre dans la Baye jusqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le Cap-Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir passé trois jours à l'ancre, elle fit voile à Portendic, pour ruiner le Fort Hollandois dans sa naissance, & cette expédition lui ayant mieux réussi que la première, elle se rendit de-là au Sénégal. (*c*).

INTRODUCTION.

La disette d'eau les force de se retirer.

CEPENDANT le mauvais succès de celle d'Arguim rebuta si peu la Compagnie des Indes, qu'ayant équipé une nouvelle Escadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'étoit rendu maître de ce Fort en 1721. Il partit de France au mois de Janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvoient assûrer son entreprise; sur-tout avec d'excellens Officiers & trois Compagnies de Marine. Le mauvais tems l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraîchissemens; après quoi remettant à la voile le 7 Février, il arriva le 14 devant l'Isle d'Arguim. Il fit sa descente avec tant de diligence, que les Hollandois surpris, n'eurent le tems, ni de faire des retranchemens, ni de corrompre les Cîternes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour se saisir de la plus grande, & pour reconnoître la cause d'un feu qu'on avoit apperçu devant le Fort. Il revint avant la nuit. La Cîterne n'avoit pas reçu d'altération. Les Assiégés n'avoient pas de Garde avancée; & les flammes qu'on avoit vûes venoient de l'Habitation des Mores, que les Hollandois avoient pris le parti de réduire en cendres.

Nouveaux préparatifs des François contre Arguim.

M. de Salvert est chargé de l'entreprise.

LE 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ses Troupes sur une seule colonne, & se campa vis-à-vis du Fort, à la portée du canon, derrière la courtine, où M. de la Rigaudière s'étoit campé l'année précédente. Il détacha quelques Soldats, pour se saisir de la petite Cîterne, & lui-même il alla choisir un lieu pour y dresser ses batteries. En s'avançant dans cette vûe, il découvrit un Corps de Mores qui marchoient vers la petite Cîterne; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Tremigan avec quinze Grenadiers, pour soûtenir son détachement. Cet Officier trouva les Mores déja repoussés. Les Cîternes étoient remplies d'excellente eau; secours qui contribua beaucoup au succès du

Il met le Siége devant le Fort.

(*c*) Labat *ubi sup.* pag 139. & *suiv.*

INTRODUCTION.

du Siége. A quatre heures après-midi, les Troupes Françoises se postèrent dans un lieu à couvert de l'artillerie du Fort. Le 16, un Officier, nommé M. de la Rue, avec toutes les Barques de l'Escadre, prit possession d'une petite Crique au Sud-Ouest de l'Isle, & si voisine du camp, qu'on y pouvoit faire passer aisément les provisions. Le même jour, M. de Salvert fit l'essai de quelques piéces de Campagne d'une nouvelle forme, & trouva qu'elles portoient au de-là du Fort. Pendant la nuit suivante, M. Belugard fut employé à dresser les batteries.

Le 17, à huit heures du matin, les Mores firent une sortie; & s'étant divisés en deux corps, ils allèrent attaquer les Cîternes à la faveur de l'artillerie du Fort. Mais ils furent repoussés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux Chaloupes commandées par les sieurs Dupuis & Courtois, pour croiser au Nord de l'Isle, & couper la communication du Fort avec le Continent. Le travail des batteries fut si ardent le 18, que les canons & les mortiers furent en état de jouër le 19. Alors le Commandant François envoya un Trompette aux Assiégés, pour leur proposer de se rendre. Ils demandèrent jusqu'au lendemain pour délibérer. Ce tems fut employé par les François à perfectioner leurs batteries. Le jour suivant, qui étoit le 20, M. de Saint Pierre déguisé en Trompette, se présenta devant la porte du Fort, pour recevoir la réponse à laquelle on s'étoit engagé. Il avoit ordre de faire des observations qui surpassoient les lumières d'un simple Soldat; mais on le pressa de retourner au camp pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que si l'on tardoit un moment de plus à se rendre, le feu des batteries alloit commencer. Dans le chagrin d'un ordre si précis, le Gouverneur répondit brusquement qu'il se pendroit plûtôt que de se déshonorer par une lâcheté, & qu'il se défendroit jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Le Gouverneur fait mine de vouloir se défendre.

On commença sur le champ à tirer. Le feu fut si vif, que dès la troisième bombe, le Gouverneur arbora le Pavillon blanc. Messieurs de Belugard & de Barilly furent envoyés pour sçavoir ses intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour délibérer. Mais cette proposition ayant été rejettée, il délivra le Riche & de Vaux, qui étoient prisonniers dans le Fort, & donna des ôtages tandis qu'on régla la Capitulation. Les articles furent, 1°. Que les appointemens dûs à la Garnison par la Compagnie des Indes, seroient payés sur les effets qui se trouvoient dans le Fort. 2°. Qu'elle sortiroit immédiatement avec son seul bagage. Aussi-tôt que le Traité fut signé, M. de Salvert s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à la porte du Fort, trouva le Gouverneur qui lui présenta les clefs. Mais comme la porte étoit encore bouchée, les François furent obligés de passer sur le mur avec des échelles, tandis qu'on travailloit à rendre l'entrée libre.

Arguim repris par les François.

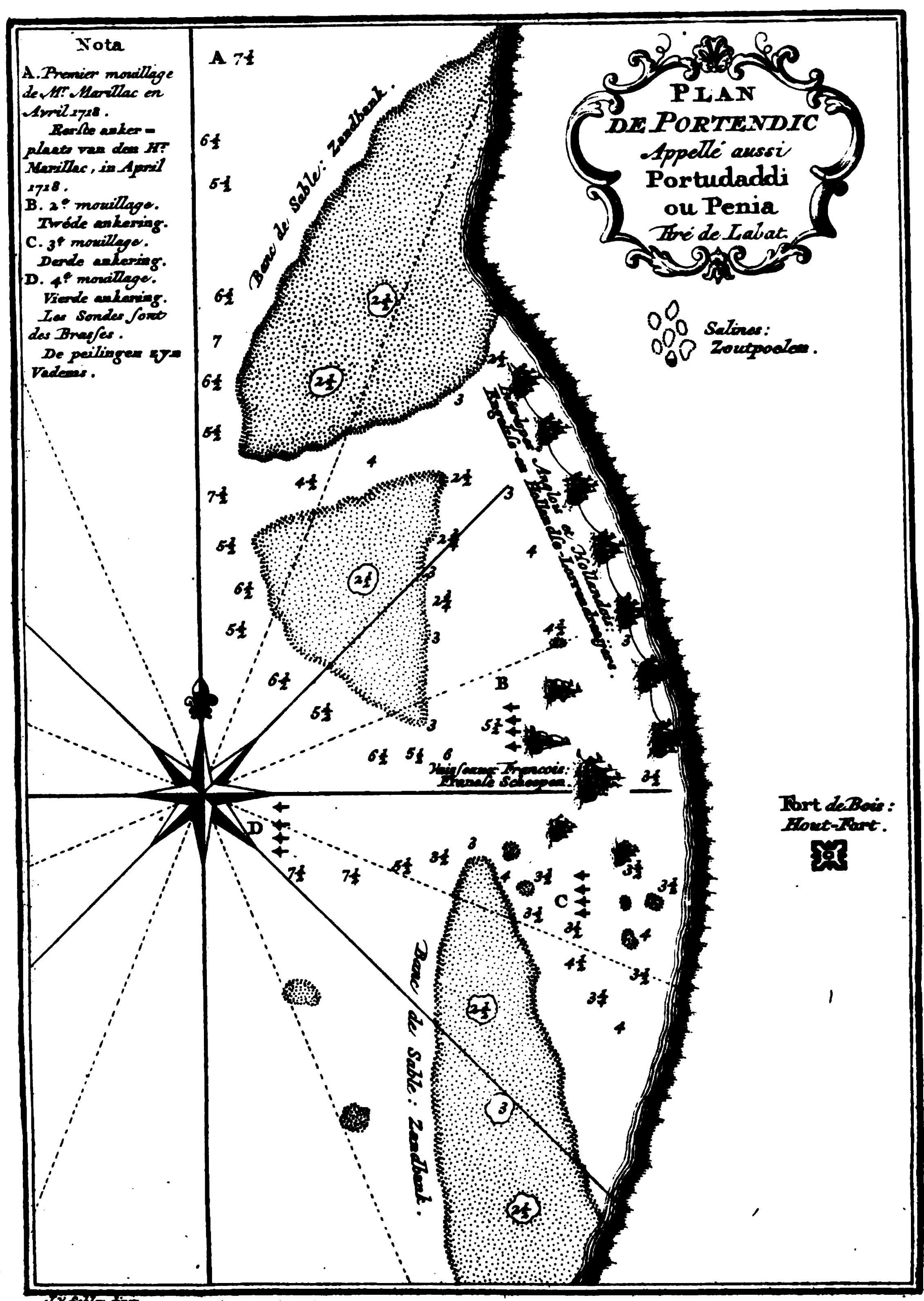
Capitulation.

M. de la Motte, nommé Gouverneur par la Compagnie, fut laissé dans l'Isle d'Arguim avec une Garnison, un Major, un Magasinier, trois Sécretaires & un Chirurgien; après quoi l'Escadre Françoise fit voile à Portendic, où elle arriva le 1 de Mars 1724 (*d*).

M. de la Motte nommé Gouverneur.

Portendic, ou plûtôt *Portodali* (*e*), que les Mores nomment (*f*) *Goura*, est

(*d*) Labat, pag. 224. & suiv.
(*e*) *Angl.* Porto d'Addi. R. d. E.
(*f*) Ou Jura, ou Gioura. C'est le même lieu que *Penba* ou Pensa, appellé aussi Rasalgat, qui, suivant Barbot, est à sept lieuës au Sud des Sept-montagnes, & quarante cinq lieuës



OPPERVLAKTE van PORTENDIC, ook genoemd PORTUDADDI, of PENIA, uit LABAT getrokken.

est une Baye située entre Arguim & le Sénégal. Elle est à dix-huit degrés six minutes de latitude du Nord. Deux grands Bancs de sable, qui n'ont que deux ou trois brasses d'eau, & qui joignent des deux côtés le Continent, lui servent de défense naturelle, & forment, au milieu, un Canal d'environ quatre-vingt brasses de largeur, où la profondeur de l'eau est depuis cinq jusqu'à sept brasses. Celle de la Baye est depuis quatre jusqu'à six; mais [le fond est inégal &] pendant une grande partie de l'année, la violence de la Mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort considérable. C'est qu'un Vaisseau qui manque la latitude en venant du côté de l'Ouest, ne trouve pas facilement le Canal. Du côté du Sud, on s'y trompe moins, parce qu'entre l'embouchure du Sénégal & Portendic, il n'y a pas de Baye, ni même de Crique remarquable, & qu'on n'y voit qu'une Côte brisée, avec de petites hauteurs par intervalles, jusqu'à trois lieuës de Portendic, où la terre venant à s'abbaisser, offre un rivage uni, & forme une petite Crique, que les François ont nommée le petit Portendic. Au Nord de cette Crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe Sud de la grande Baye. Quand on est vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieuës Nord quart Nord-Est (*g*).

INTRODUCTION.

Description de la Baye de Portendic.

Difficulté de la connoître.

Au Nord des éminences qu'on vient d'observer, on a trois lieuës d'un rivage bas & uni, au milieu duquel il se trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au Nord, il s'en trouve un quatrième, qui est seul, près de deux Collines rondes, qu'on prendroit, dans un espace si bas, pour deux Vaisseaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du Sud. Mais on ne les distingue pas si facilement du côté de l'Ouest, parce que la terre est fort basse, & que les Bancs ne permettent pas de s'approcher assez du rivage. A l'Est & à l'Ouest de Portendic, on trouve, à la distance de cinq lieuës, huit ou neuf brasses d'eau. A deux lieuës & demie, on trouve encore sept brasses; mais c'est-là que commence le Banc, qui s'étend Nord-Ouest quart d'Ouest, & Ouest-Nord-Ouest, & qui n'a guères que trois brasses & demie de fond. Au Sud de la Baye, on découvre encore dix ou douze petites éminences; & la terre, du côté du Nord, paroît verte & unie, [comme si c'étoit un bois tailli,] avec un Palmier sur une pointe, à une lieuë du rivage. Pour reconnoître ces marques, il faut nécessairement tenir un Matelot au Perroquet, d'où il appercevra aussi une Saline qui se présente comme un Lac, à deux cens pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toûjours la sonde à la main, & qu'on se fasse même précéder d'une Barque, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le Canal, & qu'on l'ait entièrement passé.

Marques de terre.

Aux mois de Novembre, de Décembre, & de Janvier, les vents sont Nord-Ouest dans la Baye, & rendent la Mer si grosse, qu'un Vaisseau perd quelquefois deux ou trois cables dans une nuit, & n'éviteroit pas d'être jetté sur le rivage, s'il n'avoit toûjours d'autres cables prêts. Le parti le plus sûr est d'amarrer au Nord-Est ou au Sud-Ouest. Aux mois de Février, de Mars, d'Avril & de May, les vents sont ordinairement de terre depuis le lever du Soleil

Vents qui régnent dans la Baye de Portendic.

lieuës au Nord du Sénégal. Il dit aussi que c'est-là que les Hollandois alloient prendre des Gommes, après avoir perdu le Port d'Arguim. *Description de la Guinée*, pag. 531.

(*g*) Labat. *ubi sup.* pag. 212. & *suiv.*

INTRODUCTION.

Soleil jusques vers midi, que ceux de Mer s'élèvent généralement du Nord-Nord-Ouest au Nord-Ouest. C'est la meilleure saison pour le Commerce de la Baye, & celle où la Contrebande y est dans sa plus grande chaleur. [Quelques jours avant la nouvelle & pleine-Lune, les brizes sont beaucoup plus fortes que dans d'autres tems, & elles empêcheroient absolument la navigation des Chaloupes, qui vont à terre & qui en reviennent, si chaque Vaisseau ne mouilloit pas au Nord de la Baye, une petite Ancre de deux ou trois cens livres, avec un greslin de trois pouces & de cent brasses de longueur, dont le bout doit être arrêté à terre à un bon pieu. On doit mettre le long du cable d'espace en espace des bouées pour le soûtenir, afin que les gens, qui sont dans la Chaloupe le puissent attraper & s'en aider, soit pour aller à terre soit pour en revenir, les avirons sont alors assez inutiles.] Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui sont ici la saison des orages, les vents d'Ouest-Sud-Ouest, Sud-Ouest, & quelquefois Sud, rendent la Baye absolument inaccessible. Les flots s'enflent si furieusement sur la Barre, que l'approche en est également dangereuse & terrible.

Elle manque d'eau, mais le poisson y abonde.

UN autre défaut de la Rade de Portendic, c'est qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Aussi prend-on le parti d'en acheter des Mores, qui la vendent cher, quoique fort mauvaise. En récompense, la Baye a beaucoup de poissons de diverses espèces, telles que la Dorade, la Sole, la Parque & la Vieille. Les Vaisseaux qui s'y arrêtent en sont toûjours bien fournis, & les Hollandois y envoyent souvent des Barques chargées de sel, qui prennent leur cargaison de poisson pour les Côtes de Guinée (*b*).

Expédition des François contre les Hollandois de Portendic.

LORSQU'ILS eurent perdu l'Isle d'Arguim en 1721, ils se retirèrent à Portendic, où l'on a vû qu'avec le secours de quelques Vaisseaux arrivés de Hollande, ils bâtirent un Fort de bois sous la conduite du Gouverneur Reers, & sous la protection des Mores. C'étoit une ressource pour leur commerce dans le Pays, mais fort préjudiciable à celui des François. Reers, par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit d'Alischandora, Chef des Mores, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, sans abandonner l'Etablissement de Portendic. M. de la Rigaudière ayant manqué de succès contre Arguim en 1723, tourna vers Portendic, dans l'espérance d'y attaquer plus heureusement les Hollandois. Il y jetta l'ancre le 4 de Mars, vis-à-vis l'Habitation des Mores, auxquels il fit annoncer par le sieur Both, qu'il étoit venu pour renouveller paisiblement le Traité de 1717. Deux Mores, qui se rendirent aussi-tôt à bord du Commandant, lui dirent qu'Alischandora n'étoit éloigné que de deux journées avec ses Troupes, & que les Hollandois ayant abandonné le Fort, les Mores s'en étoient mis en possession. Comme la nuit approchoit, ils promirent de revenir à bord le jour suivant. Ils furent fidèles à cette promesse. L'un d'entr'eux, qui se nommoit Ibrahim, ayant reconnu M. Brue, témoigna une vive joye de le revoir, & confirma tout ce qu'il avoit dit la veille. Là-dessus, M. de la

M. de la Rigaudière entre dans la Rade.

Rigaudière prit la résolution d'entrer dans la Rade, sur le *Maréchal d'Estrées*, accompagné seulement de quelques Chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec *Bovali*, ou *Abu-Ali*, [Maître de l'Escalle, &] qui com-

(*b*) Labat pag. 214. & *suiv.*

commandoit dans le Fort. Le Both étant descendu au rivage, revint bientôt avec deux ôtages, de la part de Bovali, qui en demandoit aussi de celle des François. On lui envoya le sieur le Berg (*i*). La joye de Bovali fut extrême à la vûe de M. Brue, qu'il nomma son père, en protestant que son arrivée lui faisoit oublier tout ce qu'il avoit souffert de l'injustice & des cruautés de Duval. Brue prit avantage de cette disposition pour renouveller le Traité en quatre Articles. 1°. Qu'Alischandora restitueroit à la Compagnie Françoise le Fort de Portendic, alors entre les mains des Mores, avec la liberté d'y mettre une Garnison. 2°. Qu'il rappelleroit les Mores qui étoient dans l'Isle d'Arguim avec les Hollandois. 3°. Que dans toutes les occasions il protégeroit les François & leur Commerce. 4°. Qu'il ne vendroit, & ne permettroit que ses gens vendissent de la gomme, qu'à la Compagnie. Du côté des François, la Compagnie promettoit d'envoyer tous les ans deux Vaisseaux, avec des marchandises, pour le commerce des gommes, chaque quintal devant peser sept cens livres; & de payer les droits ordinaires. Ce Traité fut signé le 6 de Mars 1723 (*k*).

INTRODUCTION. Il entre dans le Fort. Son traité avec les Mores.

LE même jour, M. de la Rigaudière, avec six Officiers & vingt Soldats, prit possession du Fort. Mais il en trouva la situation fort désavantageuse. Cet Ouvrage des Hollandois étoit dans un marais salé, cinq cens toises à l'Est de l'Habitation des Mores. De l'autre côté, à deux cens toises du Fort, il y avoit une autre Habitation; & ces deux Villages, ou ces deux Villes ensemble, contenoient trois ou quatre cens Habitans. Le Fort étoit bâti de bois, & consistoit dans un double enclos de planches, qui avoit huit pieds de hauteur en ☞dehors, [& quatre & demi en dedans.] Le pied de cette palissade étoit joint par deux solives, & le haut par une seule, mais les planches étoient si serrées, qu'elles paroissoient à l'épreuve du mousquet (*l*). Le sommet étoit gar☞ni de pointes de fer. [Cette clôture étoit percée de trois en trois pieds de crenaux triangulaires, comme sont ceux des guérites de bois.] A chaque angle du Fort il y avoit deux embrasures, pour autant de piéces de canon. Cependant il ne s'en trouva que cinq piéces sur les platte-formes, qui étoient des terre-plains revêtus de pierre (*m*). Au centre de la Place, les Hollandois avoient élevé une grande Maison de bois, avec des magasins & plusieurs sales ☞pour servir de logement à la Garnison. Le Fort étoit [un quarré de dix toises de face par le dehors, &] environné de deux fossés, larges de six pieds & de la même profondeur, séparés par une levée très-étroite & demi-pleins d'une eau fort puante,

Situation du Fort Hollandois.

DIVERSES raisons portèrent le Conseil à garder ce poste; mais la principale vûe des François fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglois, qui traitoient depuis quelque tems avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudière donna le Gouvernement au Sieur Marion, contre l'inclination de M. Brue, qui lui connoissoit l'humeur trop vive

Les François prennent le parti de le garder.

(*i*) Labat l'appelle le Begue. R. d. E.

☞(*k*) Labat, *ubi sup.* pag. 156. & suiv.

(*l*) *Angl.* le bas de cette palissade étoit renforcé par des montans doubles, & le haut de simples, si près les uns des autres, que cette clôture étoit assez forte pour résister à la mousqueterie. R. d. E.

(*m*) *Angl.* qui étoient de bois, & dont le milieu étoit rempli de terre & de maçonnerie. R. d. E.

INTRODUCTION.

vive pour le commerce des Mores. Mais on lui devoit ce dédommagement pour le Gouvernement d'Arguim, qui lui avoit été promis. Ses appointemens annuels furent réglés à dix mille quatre-vingt livres, outre deux mille cent livres pour sa table (*n*). On lui laissa, pour Garnison, trente-deux Soldats François, [y compris la femme d'un Soldat,] & six Esclaves Négres. Sa Commission fut signée le 9 de Mars; & le même jour, M. Brue régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du Fort. Mais l'expédition d'Arguim ayant été différée de quelque tems, M. Marion qui se voyoit enlever ses espérances, s'ennuya bientôt à Portendic, & demanda instamment d'être rappellé. M. Brue, alors Directeur Général, lui envoya pour Successeur le Sieur de l'Escaude, à bord du Vaisseau de M. de Landouine. Ils arrivèrent à Portendic le 15 d'Avril 1723. M. de Landouine y trouva la Garnison si mécontente du Pays, que personne n'ayant voulu se charger du Commandement, ni même demeurer plus long-tems dans un lieu si triste & si mal-sain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord. Mais ce ne fut pas sans avoir encloué le canon & démoli le Fort, ce qui désobligea beaucoup les Mores & devint fort nuisible aux intérêts de la Compagnie (*o*).

Ils l'abandonnent en 1723.

Les Hollandois le rétablissent.

Il paroît par la Relation du second Voyage de M. de Salvert à l'Isle d'Arguim en 1724, que les Hollandois rétablirent le Fort de Portendic. Après avoir remis les François en possession d'Arguim, ce Commandant fit voile à Portendic, où il arriva le premier de Mars. Tandis qu'il cherchoit un lieu commode pour sa descente, les Hollandois firent feu sur lui du Fort, & d'une batterie de cinq canons qui étoit postée sur le rivage. Mais les Troupes Françoises ayant débarqué dans une petite Baye, une lieuë au Nord-Ouest du Fort, ils y mirent le feu & l'abandonnèrent, quoiqu'Alischandora n'en fût qu'à deux lieuës avec six cens Mores, & qu'il n'attendît qu'un renfort pour les secourir. Le nouveau Fort étoit de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, sur un espace de cinquante pieds quarrés. Il avoit été bâti près de l'ancien Fort, mais dans une situation plus avantageuse. Depuis cette expédition, les François ont entretenu constamment un Comptoir à Portendic, sous la dépendance de celui d'Arguim (*p*).

Il est repris par les François.

Etablissement des François au Fort Saint Louis.

Leur second Etablissement sur la même Côte, est celui du Fort Saint Louis dans l'Isle du Sénégal. Cette Isle est située à l'embouchure de la rivière du même nom. C'est la résidence du Directeur Général, & le centre des affaires de la Compagnie. La situation du Fort est avantageuse, quoiqu'il soit fort petit. Barbot le représente comme un lieu si mal fortifié, qu'il n'a pour sa défense (*q*) qu'une palissade avec un mur de bouë, & trois batteries de canon, au nombre de quinze piéces. Mais il a changé de face depuis la Description de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reste (*r*) que quatre vieilles tours des anciennes Fortifications; qu'elles sont de bonnes pierres, & couvertes de tuile. Aux murs de boue, on en a fait succèder de plus solides, avec plusieurs ouvrages avancés. L'artillerie est d'environ trente piéces, & la Garnison convenable

(*n*) *Angl.* réglés à mille quatre vingt livres de fixe, & deux mille cent livres de gratification outre sa table. R. d. E.

(*o*) Labat, pag. 166.

(*p*) Labat, pag. 206.

(*q*) Description de la Guinée, pag. 18. On trouvera ici, à l'article du Sénégal, des observations plus étendues sur cette Isle.

(*r*) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 230.

venable à l'importance de la Place. Suivant la Relation de Barbot, James Booker, Agent général de la Compagnie Royale d'Afrique à Gambra, s'empara le 1 de Janvier 1692, de l'Isle du Sénégal, dont les François étoient en possession depuis cinquante ans. Desmoulins leur Gouverneur se rendit sans résistance; mais Booker n'y trouva que les quinze piéces de canon, dont parle Barbot. Il donna au Fort le nom de *William-Mary* (s).

INTRODUCTION.

LABAT assûre que le Fort du Sénégal (t) n'a jamais changé de Maître. Cependant, quelques pages après, il reconnoît qu'il fut surpris par les Anglois, & qu'ils en conservèrent la possession pendant cinq ou six mois. Mais il ajoûte que sans leur laisser le tems de s'y fortifier, & de gagner les Habitans naturels du Pays, un Capitaine François, nommé Bernard, les en chassa, avec un seul Vaisseau, qu'il nomme *le Leger*.

Etablissement des François au Fort Saint Joseph.

LE troisième Etablissement des François est le Fort & le Comptoir de Saint Joseph, à trois cens lieuës dans la rivière du Sénégal, près d'un Village des Négres, nommé *Mankanet*. Ils en avoient formé un autre de même nom, plus loin encore sur la même rivière, dans le second voyage de M. Brue en 1699. Mais Labat raconte que les *Marbuts* ou les Mores de Dramanet, Village voisin, s'appercevant qu'ils se rendoient les maîtres du Commerce, se repentirent bientôt d'avoir contribué à leur Etablissement. Leurs artifices, soûtenus secrétement par les Anglois (v) de Gambra, altérèrent tellement les dispositions des Négres du Pays, que s'étant soûlevés en grand nombre, ils investirent le Fort de Dramanet. Dans l'impossibilité de défendre un si mauvais poste, les François y mirent le feu, & s'étant embarqués sur la rivière au travers de mille dangers, ils regagnèrent l'Isle de Saint Louis. Cette disgrace leur arriva le 23 de Décembre 1702.

Formé par M. de Richebourg en 1717.

EN 1713, M. de Richebourg, Gouverneur de Gorée, forma le nouvel Etablissement de Mankanet, qui porte le nom de Fort de *Saint-Joseph*, & qui est bien fortifié. Il a dans sa dépendance le petit Fort de *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, sur la rivière de Falemé, dans le Royaume de Galam; poste important, parce qu'il commande l'entrée du Royaume de Bambuck, qui est riche en Mines d'or (x).

Quatrième Etablissement des François à Gorée.

LES François ont un quatrième Etablissement sur la Côte Occidentale d'Afrique, qui se nomme l'Isle & le Fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Ville de Hollande (y). Mais suivant Barbot, (z) les Habitans du Pays le nomment *Barsaguiche*. Reynolds, dans son Voyage, le représente comme un lieu de commerce, sous le nom de (a) Besaguiche.

Description de cette Isle.

L'Isle n'a pas plus de quatre cens vingt toises de longueur, & sa plus grande largeur n'est que de cent vingt; de sorte que sa circonférence ne surpasse pas deux mille d'Angleterre. Elle s'étend Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est, à une portée de canon du Continent. Sa situation la rend presque inaccessible par la multitude de rocs qui l'environnent. Elle n'est ouverte qu'à l'Est-Nord-Est,

(s) Barbot, *ubi sup.* pag. 483.
(t) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 108.
(v) Labat ne dit pas d'où étoient ces Anglois, & ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvoit être que les Anglois de Gambra.
(x) Labat Vol. II. pag. 121. & suiv. Vol. IV. pag. 23.
(y) *Angl.* de Zeelande. R. d. E.
(z) Description de la Guinée, pag. 20.
(a) Voyez ci-dessus au Vol. I.

INTRODUCTION.

Est, par une petite Baye d'environ vingt (*b*) toises de largeur [sur soixante de profondeur;] entre deux pointes, dont l'une nommée *la Pointe du Cimetière*, est assez élevée; & l'autre, beaucoup plus basse, est défendue par une pointe de sable, où la Mer bat avec tant de violence, qu'on s'en apperçoit de fort loin au bruit & à l'écume des flots. L'ancrage est fort bon autour de l'Isle, & sur-tout dans la Baye. Barbot dit que la partie montagneuse de l'Isle ne laisse pas d'être platte au sommet; mais qu'elle ne produit que des roseaux & des joncs, qui servent de retraite à quantité de pigeons sauvages. Le fond du terroir est une sorte de sable rougeâtre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les Citernes sont remplies de l'eau qu'on apporte du Continent (*c*). La Garnison ordinaire du Fort est d'environ trois cens hommes, en y comprenant les *Laptots*, ou les Négres libres. L'Isle de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès de ce lieu même est fort difficile (*d*).

Ses différens Forts.

LABAT observe qu'elle fut cédée aux Hollandois en 1617, par *Biram*, Roi du Cap-Verd. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils nommérent *Nassau*, sur un roc situé au Nord-Ouest; mais ne le trouvant pas capable de défendre la Rade, ils en bâtirent un second, sous le nom de Fort d'Orange, un peu plus bas, & dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conservèrent cet Etablissement jusqu'en 1663, que l'Amiral Holmes les en chassa. Cependant les Anglois s'y maintinrent si mal, que dès l'année suivante, Ruyter s'étant présenté avec une puissante Escadre, obligea le Gouverneur, nommé *Abercromby* (*e*), de se rendre à discrétion. Les Hollandois augmentèrent leurs Fortifications & vécurent paisibles jusqu'en 1677. Mais une Escadre d'onze Vaisseaux de guerre François, sous le commandement du Comte d'Estrées, vint troubler leur repos le trente d'Octobre. Dès le jour suivant, Hapsac, Gouverneur Hollandois, fut sommé de se rendre; & sur son refus, les François se préparèrent à faire leur descente sous le canon de leurs Vaisseaux. A cette vûe les Hollandois abandonnèrent le Fort d'en-bas pour se retirer dans l'autre, où demandant bientôt à capituler, ils se rendirent à discrétion.

LE Comte d'Estrées trouva la Place en fort bon état. Le Fort inférieur étoit monté de quarante-deux piéces de canon, & les Fortifications soigneusement entretenues. Mais ses instructions ne portant pas de le conserver, il démolit le Fort d'en-haut & démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Casse, qui étoit alors sur la Côte d'Afrique avec un Vaisseau de guerre de quarante piéces de canon & de deux cens cinquante hommes, ayant appris la résolution du Comte d'Estrées, se rendit à Gorée le 5 de Novembre 1677, & prit possession de l'Isle au nom de la Compagnie Françoise du Sénégal. Il conclut un Traité de Commerce avec les Rois Négres de *Rufisco*, de Joal & de Portodali, aux mêmes conditions que les Hollandois lorsqu'ils étoient en possession de Gorée. A son retour en France, sa conduite fut approuvée de la Cour, qui le renvoya l'année suivante en Afrique, avec des présens pour les Rois Négres. La paix de Nimégue, qui fut conclue la même année, assûra aux François toutes leurs Conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir

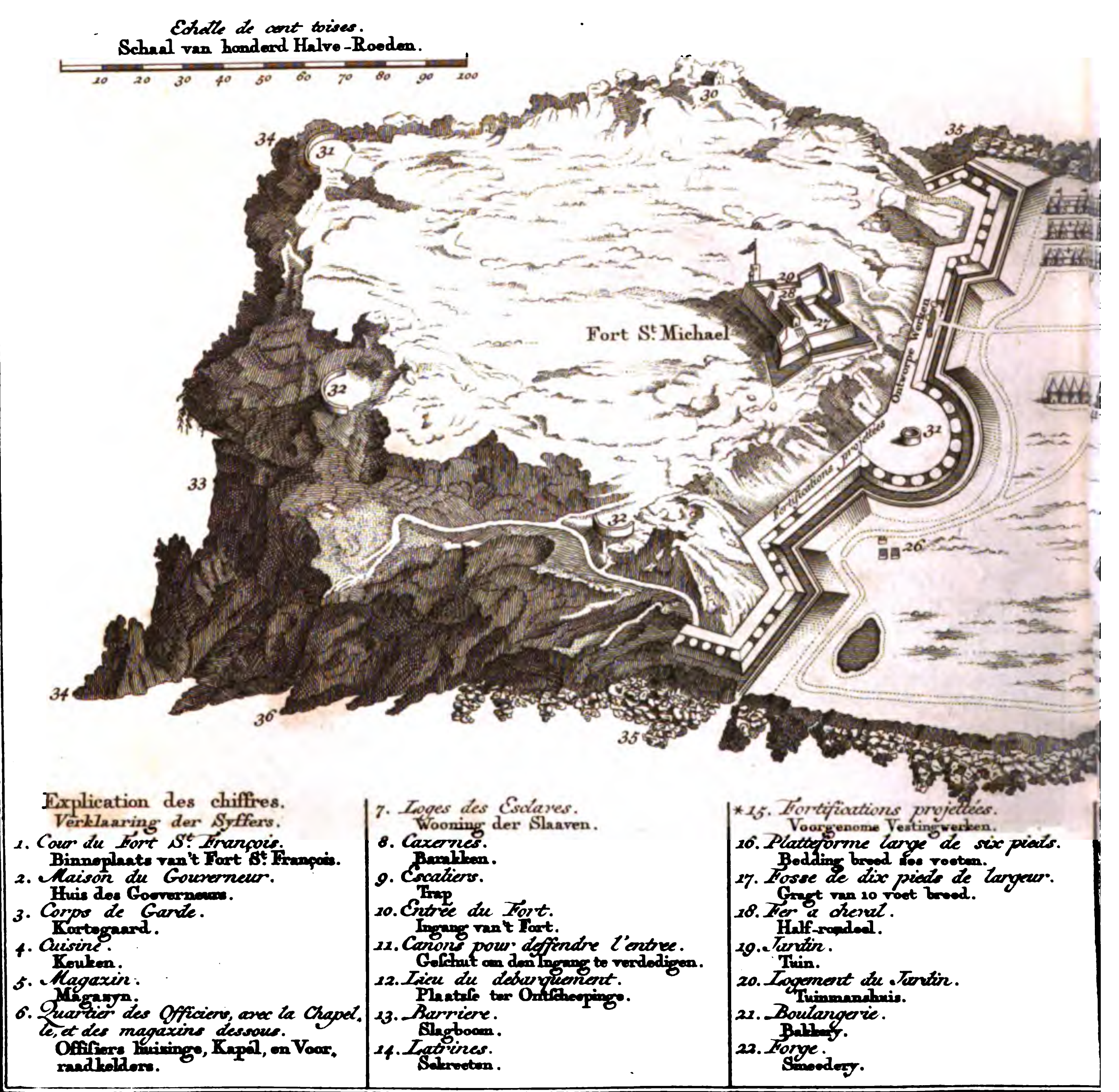
(*b*) Labat lui donne cent-vingt toises de largeur. R. d. E.

(*c*) Barbot & Labat, *ubi sup.*

(*d*) Voyage d'Issiny, par Loyer, en 1701. pag. 41.

(*e*) Labat le nomme George Abekerom. R. d. E.

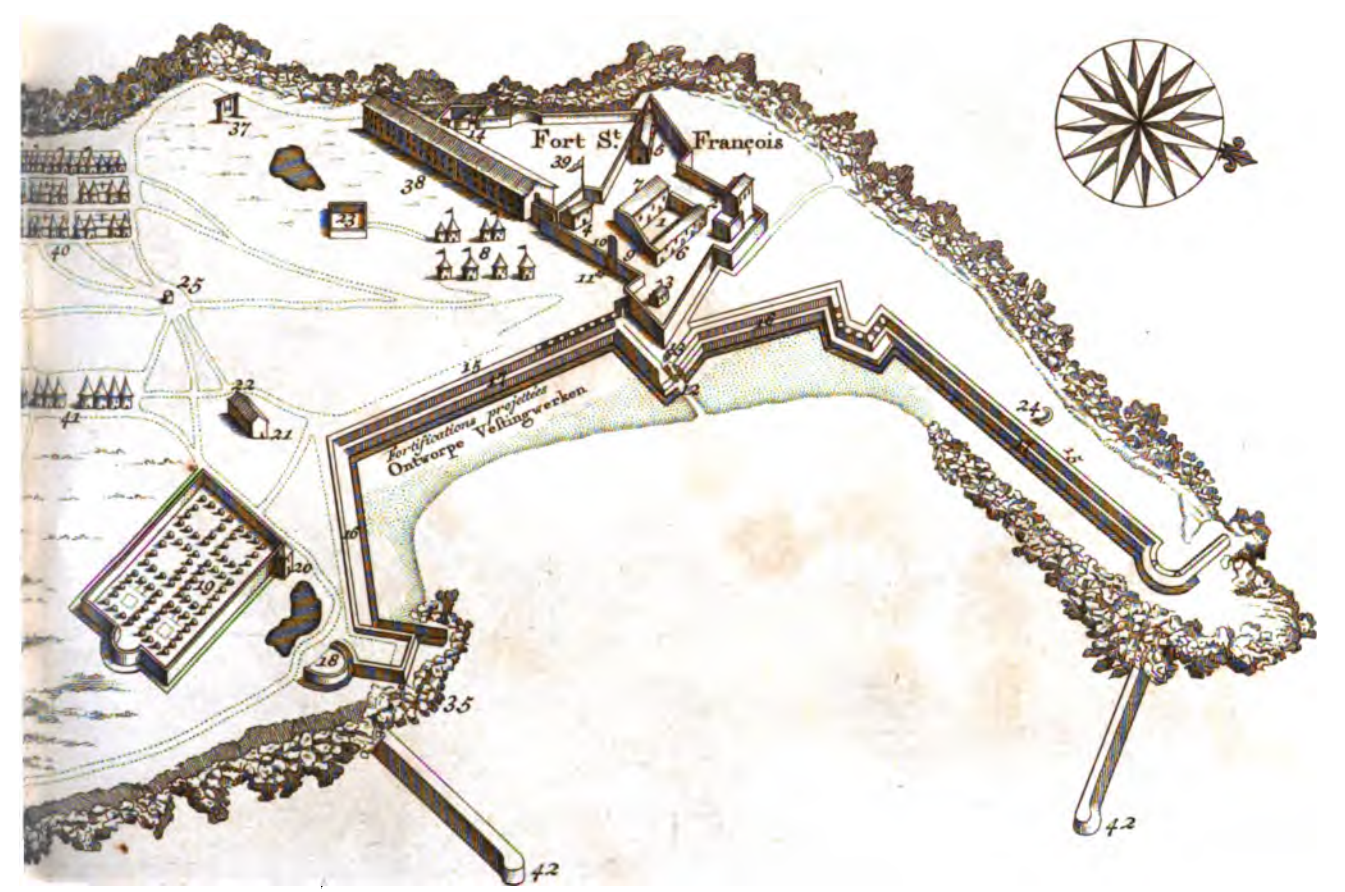
PLAN DE L'ISLE DE GOR.



J. v. Schley direx.

Plattegrond van 't Eiland GOERÉE, *volgens*

ÉE, ſur les deſſeins du S.r Compagnon.

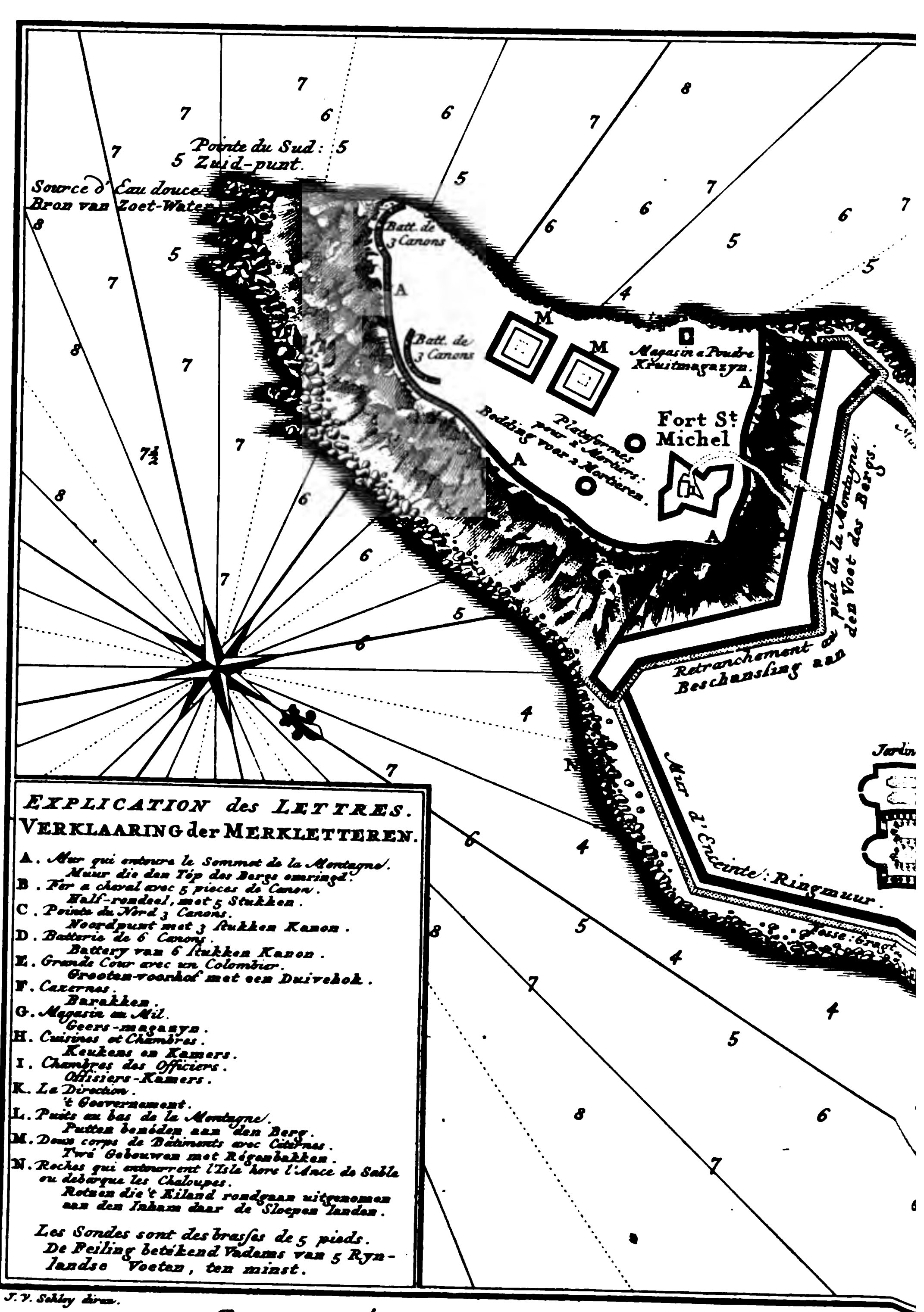


23. *Cimetiere.*
Kerkhof.
24. *Colombier abattu.*
Duive-kot, geſlogt.
25. *Petite Citerne.*
Klyne-Regenbak.
26. *Grande Citerne.*
Groote-Regenbak.
27. *Cour du Fort S.t Michel.*
Binneplaats van't Fort S.t Michiel.
28. *Corps de Garde, et deux petits Magazins au deſſus.*
Kortegaard en twé klyne Magasyns daaronder.
29. *Porte d'entree du Fort.*
Poort van 't Fort.
30. *Magazin a poudre.*
Kruit-magasyn.
31. *Fer a cheval.*
Half-rondeel.
32. *Batteries.*
Batteryen.
33. *Roc perpendiculaire.*
Regtſtandige Rotz.
34. *Pointes de rochers qui avancent sur la mer.*
Overhangende Hoeken van de Rotze.
35. *Amas de rocs.*
Ophooping van Rotzen.
36. *Rocs a fleur d'eau.*
Rotzen, Waterpas.
37. *Puits necessaire.*
Noodige Waterputten.
*38. *Loges des Esclaves et Magazins necessaires.*
Wooning der Slaaven, en Magasynen.
39. *Cour des Esclaves.*
Binneplaats der Slaaven.
* 40. *Loges des Negres libres.*
Hutten der vrye Negers.
* 41. *Loges des Bambarras, et puits necessaire.*
Hutten der Bambarras, en noodsaaklyke Putten.
* 42. *Jettée projettée.*
Ontworpe Zeehoofden.

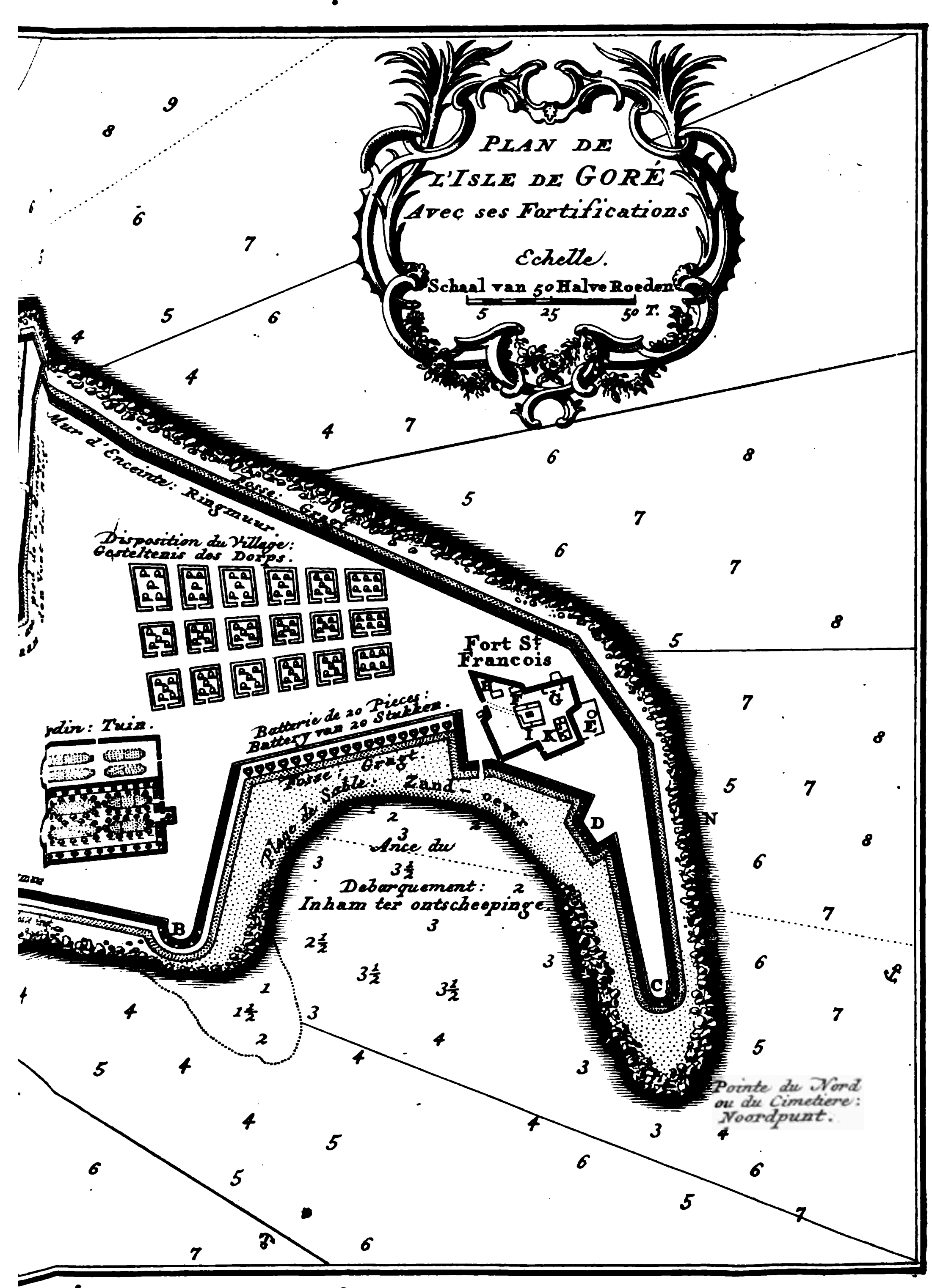
*N. B. Les endroits marqués d'une * paroissent n'avoir eté tracés que comme des choses projettées.*

De plaatsen gemerkt met een * ſchynen alleen ontworpen, en dus hierin maar geſchetst te zyn.

de *Aftékeningen van den H.r Compagnon*



GRONDTÉKENING van 't EILAND GOERÉ



ERÉE, met deszelfs VESTINGWERKEN.

blir le Fort inférieur de Gorée sur ses anciens fondemens. Les Courtines & les Demi-Bastions furent élevés à la hauteur de seize pieds. Le Fort d'en-bas reçut le nom de *Vermandois*, (*f*) [& l'autre, celui de *Saint-Michel.*]

INTRODUCTION.

Elle demeure aux François par la paix de Nimégue.

EN 1679, les Hollandois tentèrent de se remettre en possession de Gorée. Ils envoyèrent un grand Vaisseau, nommé *le Château de Carossel*, sous le Commandement du Sieur *Huybert*, avec ordre de surprendre l'Isle de Gorée & tous les Etablissemens des François sur la même Côte. Malheureusement pour Huybert, du Casse étoit déja dans ces Mers avec son Escadre. Après avoir employé la douceur pour engager le Commandant Hollandois à se retirer, s'apperçevant qu'il entretenoit des intelligences avec les Négres, & qu'il s'efforçoit de les exciter à la révolte, il se crut obligé de saisir son Vaisseau, dont il envoya l'Equipage au Château de Mina. Un autre Vaisseau Hollandois, qui arriva dans la même vûe, eut la prudence de se retirer au premier avis. Quelque tems après, Hapsac, ancien Gouverneur de Gorée, parut sur la Côte, avec un Vaisseau de guerre, pour encourager les Négres à se soûlever contre les François, & les porta effectivement à piller les Comptoirs de Portodaly & de Joal. Mais du Casse, revenant à-propos de la Gambra, mit Gorée à (*g*) couvert, & rendit ses représailles si vives, que les Rois Négres n'eurent plus d'empressement que pour la paix. En 1697, le sieur Brue, envoyé à Gorée par la Compagnie, trouva les deux Forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le tems permettoit. Le Fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre piéces de canon; & l'autre, qui prit le nom de Saint-François, de vingt-huit piéces. Les Fortifications ayant continué d'être entretenues soigneusement, l'Isle de Gorée est aujourd'hui presque imprenable.

Les Hollandois tentent inutilement d'y rentrer.

Elle est devenue presqu'imprenable.

CETTE Isle est célébre par les Observations Astronomiques (*h*) de M^rs^. des Hayes, Varin & de Glos, Membres de l'Académie Royale des Sciences, que le Roi Louis XIV. y envoya dans cette vûe. Ils observèrent en 1682, plusieurs émersions du premier Satellite de Jupiter. Les Astronomes François en ayant observé deux autres à l'Observatoire de Paris, la différence du tems qui résulta de la première fut d'une heure dix-sept minutes trente-quatre secondes; & celle de l'autre, d'une heure dix-sept minutes, quarante secondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée & Paris est de dix-neuf degrés vingt-cinq minutes. Comme le lieu de l'observation étoit d'environ cinq minutes plus Est que la pointe Ouest du Cap-Verd, il s'ensuit que cette pointe est à dix-neuf degrés trente minutes Ouest de Paris, ou trente minutes Est du Méridien de l'Isle de Fer.

Observations Astronomiques à Gorée.

Longitude de Gorée.

LA latitude de Gorée fut prise d'un grand nombre de hauteurs du Soleil & des étoiles fixes; entr'autres de la hauteur solstitiale du Soleil le 21 de Juin, qui étoit de quatre-vingt un degrés trente-neuf minutes cinquante-une secondes: d'où résulte la latitude de quatorze degrés trente-neuf minutes cinquante

Sa latitude.

(*f*) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 113. & suiv.

(*g*) Barbot dit que le 4 de Février 1692. les Forts de Gorée furent pris par *Booker*, Général des Anglois de la Gambra, & que *Felix*, Gouverneur de l'Isle se rendit à discrétion, mais qu'elle fut reprise en 1693. par les François. *ubi sup.* pag. 424. qui rebâtirent alors le Fort de S. Michel.

(*h*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Tom. VII. pag. 447. R. d. T.

INTRODUCTION.

quante & une secondes. Mais en accordant quelque chose pour l'Instrument, les Astronomes François la déterminèrent à quatorze degrés quarante minutes, différence qui n'est que de quelques secondes. La pointe la plus Occidentale du Cap-Verd étant de trois minutes plus au Nord que Gorée, sa latitude est par conséquent de quatorze degrés quarante trois minutes, Ainsi celle de quatorze degrés vingt-cinq minutes, que Barbot donne au (*i*) Cap-Verd, n'est pas plus juste que celle de quatorze degrés quinze minutes qu'il suppose à Gorée.

Observations sur le Pendule à Gorée,

LES mêmes Astronomes trouvèrent, dans cette Isle, la longueur du pendule de trente-six pouces six lignes $\frac{5}{9}$, ce qui faisoit deux lignes moins qu'ils n'avoient trouvé à Paris, & $\frac{3}{4}$ de ligne moins que M. Richer ne l'avoit observé à la Cayene. Depuis le 31 de Mars jusqu'au 4 de Juin, ils remarquèrent que le Mercure ne s'étoit pas élevé dans le Barometre plus de vingt-sept pouces trois lignes $\frac{3}{4}$; de sorte que sa variation n'étoit que de six lignes: ce qui diffère peu de ce qu'elle est dans la même saison à l'Académie Royale, quoique dans le cours de l'année, elle aille depuis vingt-[sept] pouces deux lignes, jusqu'à vingt-huit pouces & demi. Ils observèrent qu'à Gorée, le Barometre étoit ordinairement plus haut lorsque le Thermometre étoit plus bas; & que généralement la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, & recevoit plus d'altération (*k*) du matin au soir que du soir au matin.

&, sur le Barometre.

Variation de l'aiguille aimantée.

LA variation de l'aiguille est incertaine à Gorée. Dans une si petite Isle, on la trouve différente, suivant les Cantons, d'un degré jusqu'à quatorze, mais toûjours déclinant au Nord-Ouest. On en attribue la cause à quelques Mines de fer, dont on croit voir effectivement des marques dans plusieurs pierres qui ressemblent au mache-fer. Lorsqu'on les approche de l'aiguille, sur-tout si l'on en ôte le verre, elles y causent un mouvement sensible. Une autre cause de cette différence dans les variations, est une source d'eau minérale, qui distillant goute à goute d'un roc, ne laisse pas de remplir un muid dans l'espace de trois jours. Les Pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la rade de Gorée.

ENFIN les Astronomes François observèrent que les plus hautes & les plus basses marées y arrivent un jour ou deux après la pleine-Lune & son changement. La différence des marées est d'environ cinq pieds. Rarement s'élèvent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorsque les vents soufflent du Continent avec violence.

LE cinquième Etablissement des François est le Comptoir de *Joalla*, ou de *Joal*, qui n'a rien de remarquable que son Commerce d'Esclaves, de cuirs, de dents d'Eléphans, & de cire. Suivant Barbot (*l*) le Fort est situé sur la Rivière nommée Rio de la Gracia, qui sépare les Royaumes de Joalla & de Portodali. Son embouchure est couverte par un banc de sable, qui n'en permet l'accès qu'aux Canots & aux petites Barques. Cependant elle a une Rade, où les Vaisseaux peuvent mouiller sur cinq & six brasses. Une lieuë au Nord de la Place, on rencontre en Mer quelques Basses, vis-à-vis une Pointe sabloneuse

Ecueils aux environs de Joalla.

(*i*) Description de la Guinée, pag. 20.

(*k*) Voyages au Cap-Verd, &c. pag. 65. dans le Recueil d'observations faites en plusieurs Voyages, *in-fol. Paris* 1693.

(*l*) Barbot, *ubi sup.* pag. 24.

sabloneuse que les François ont nommée la *Pointe-blanche*, & les Portugais *Fazucho*. Au Sud de cette Pointe, l'espace d'environ trois lieuës en Mer, on trouve d'autres Basses, qui se nomment *Baixos de Domingo Ramos*. Deux lieuës au Nord-Ouest de la même Pointe, on découvre sous l'eau une chaîne de rocs, qui s'appellent *Baixo de Barbocim*. Le Fort a du côté du Sud une autre rivière nommée *Rio das Ostres* ou la Rivière des huîtres. Les François ont un fort bon Comptoir à Joalla; & le chemin du Fort à *Rufisco* est assez commode par terre, au travers des Villages qui bordent la Côte.

INTRODUCTION.

Etablissement d'Albreda.

LE Comptoir d'*Albreda*, sixième Etablissement des François, est au côté du Nord de la Rivière de Gambra, presque vis-à-vis *Jamesfort*. Il doit son origine au Sieur Brue en 1698, pendant que les François étoient en possession de Jamesfort, & qu'ils commandoient toute la rivière. Mais la paix de Ryswick ayant rendu cette dernière Place à l'Angleterre, ils sont demeurés maîtres d'Albreda (*m*).

EN 1717, ils furent obligés de l'abandonner par la violence & les extorsions du Roi de Barra, à qui leurs forces présentes ne leur permettoient pas de résister. Le Sr. Brue envoya vers ce Prince le Sr. de *Sains*, ancien Gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de son injustice. Il désavoua le fait, parce qu'il n'ignoroit pas que les François commençoient à se fortifier par un autre Comptoir qui se formoit à *Vintain*. Ainsi celui d'Albreda (*n*) fut rétabli avec certaines précautions. *Moore* nous apprend (*o*) que le 17 de Novembre 1730, il fut consumé par un Incendie.

Etablissement de Vintain, ou Bintam.

VINTAIN, ou *Bintam* est un septième Etablissement des François sur la Rivière de *Jereja*, nommée aussi Rivière de Vintain ou de *Saint-Grigou*, qui se décharge dans celle de Gambra du côté du Sud, huit ou dix milles au-dessus de Jamesfort. Le Comptoir de Jereja, qui est sept lieuës (*p*) plus haut, dépend de celui de Vintain; mais ces deux Places sont mal fortifiées & n'ont pas besoin de l'être mieux. Leur Commerce est considérable. Le Sieur Brue, dans un Voyaye qu'il fit par terre d'Albreda à Kachao, trouva le Canton de Vintain fort avantageux pour un Comptoir. A son retour au Sénégal, en 1714, il obtint de l'Empereur, ou du Roi de Fogny, par un Traité, la permission de s'y établir en 1718 (*q*).

Situation de la Ville des Négres.

LA Ville Négre de Vintain, est située sur la rive droite de la rivière, au revers d'une Colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a plusieurs Maisons bâties à la Portugaise, dont la principale est le Comptoir des Anglois. Les Portugais y ont une fort belle Eglise, & la Ville étoit autrefois plus considérable qu'aujourd'hui (*r*). Moore parle d'une belle Mosquée que les (*s*) Mahométans y ont bâtie, avec un gros œuf d'Autruche au sommet. Il ajoûte que les provisions y sont à bon marché.

Etablissement de Bissos.

ENFIN, le dernier Comptoir des François sur cette Côte est celui de l'Isle de *Bissao*, ou *Bissos*. C'est encore au Sr. Brue qu'ils ont l'obligation de cet Etablissement,

(*m*) Labat, *ubi sup.* pag. 294.

(*n*) *Ibid.* Vol. I. pag. 314.

(*o*) Voyage de Moore dans l'intérieur de l'Afrique, pag. 51.

(*p*) Labat dit ailleurs qu'il n'est qu'à trois lieuës de Vintain par terre.

(*q*) On trouvera, ci-après, le Voyage du Sieur Brue à Kachao.

(*r*) Labat. Tom. V. pag. 4. & 307. & suiv.

(*s*) Moore, *ubi sup.* pag. 74.

INTRODUCTION.

Etabliſſement, pendant qu'il étoit Directeur Général en 1698. Il avoit obtenu le conſentement du Roi Négre; mais les Portugais de Kachao s'y étant oppoſés, le Gouverneur François qu'il y avoit établi, fut obligé de ſe retirer en 1699. Un ſecond voyage, que le Sieur Brue entreprit pour rétablir ſon ouvrage, ne ſervit qu'à faire naître des différends avec le Gouverneur de Kachao, dont la déciſion fut renvoyée à la Cour de Portugal (*t*).

BARBOT rapporte que ce Comptoir eſt environné d'une Courtine, défendue par ſix ou huit canons de fer, & qu'en 1702, les François, pour augmenter leur ſûreté, érigèrent un Fort dans une Iſle, près de l'embouchure de la Rivière de Kachao, revêtu auſſi d'une Courtine & muni de huit piéces d'artillerie. En 1694, un Prince Négre du Pays fut baptiſé à Liſbonne avec beaucoup de pompe, & reçut le nom d'Emmanuel (*v*).

(*t*) Labat. *ubi ſup.* pag. 89. & *ſuiv.*

(*v*) Deſcription de la Guinée, pag. 428.

CHAPITRE II.

Voyage en Lybie, particulièrement au Royaume du Sénégal ſur le Fleuve Niger.

JANNEQUIN. 1637.

Obſervations préliminaires.

CET Ouvrage, compoſé par *Claude Jannequin*, Sieur de Rochefort, fut publié à (*a*) Paris en 1643. L'Auteur ſe juſtifie ſur deux points dans ſa Préface; 1o. D'avoir mis le Sénégal & le Cap-Verd dans la Lybie, qui de ſon propre aveu eſt fort éloigné de cette Côte. Si c'eſt une faute, dit-il, il y eſt tombé les yeux ouverts, & pour ſe conformer à l'uſage des Navigateurs, qui depuis deux Siécles, ont nommé la même Côte *Lybie Maritime* ou *les Sables brûlés*. Il entend ici ſans doute *Zarra* ou le *Déſert*, dans l'étendue duquel les Contrées dont il parle ſont ſituées. Le nom de Niger qu'il donne à la Rivière du Sénégal paroît lui cauſer moins de ſcrupule; car il ne fait aucune Apologie de cette imitation des Modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Le Sénégal & le Cap-Verd nommés Lybie maritime.

SA ſeconde juſtification regarde la négligence de ſon ſtyle, dont il promet qu'on ſera dédommagé par la fidélité de ſes Relations. Il aſſûre qu'elles contiennent des remarques ſi curieuſes, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ſes Lecteurs. Un Ecrivain qui remplit des promeſſes de cette nature, a droit ſans doute de demander quelque indulgence pour ſon ſtile. Mais il ſemble que le Sieur Jannequin n'en a pas moins beſoin pour ſes Remarques. A parler naturellement la plûpart ſont fort ſuperficielles. Quoique de ſon propre aveu, par éxemple, il ait remonté la Rivière du Sénégal l'eſpace de ſoixante-dix lieuës, il ne nomme pas un ſeul Village ou une

Défauts reprochés à Jannequin.

(*a*) Chez Charles Rouillard, *in*-12. Il contient 228 pages, outre la Préface, & l'Epître dédicatoire à M. de Lyonne. Jannequin étoit natif de Châlons ſur Saone. Il fit ſes Voyages en qualité de Soldat. [On l'accuſe ici mal-à-propos de n'avoir pas mis d'autre datte que celle de ſon titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de ſa narration.]

JANNEQUIN. 1637.

une ſeule Place de cette Rivière, ni même d'aucune autre partie d'un ſi grand Pays; à la réſerve néanmoins de *Terrier-rouge* où ſe termina ſon Voyage, & de *Biyurt* où il débarqua. Il eſt d'ailleurs ſi peu éxact qu'il ne garde aucune apparence de Journal, & qu'il ne marque pas même la datte de ſon retour en France; de ſorte qu'on n'en n'a pas d'autre que la datte générale de ſon titre, qui eſt l'année 1639. Ainſi l'on peut douter avec raiſon qu'un Auteur à qui la Géographie du Pays qu'il viſite, paroît ſi indifférente, ſoit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par ſa Préface. Cependant il faut reconnoître que s'il n'avoit pas tant promis, on pourroit lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devoit l'eſpérer d'un Soldat. Ses obſervations ſur les mœurs & les uſages des Négres ſont aſſez inſtructives, & ſouvent fort éxactes & fort judicieuſes. Reconnoiſſons un autre mérite dans ſon Livre; c'eſt d'être la première Relation d'un Voyage François dans la Rivière du Sénégal, [& par-là même très-propre à nous ſervir d'Introduction à ce que nous allons dire ſur les Voyages & les Etabliſſemens des François au long de cette Rivière.]

Motifs & commencement de ſes Voyages.

JANNEQUIN diviſe ſon Ouvrage en vingt-neuf Chapitres, précédés d'une ſorte d'Introduction, où il rend compte des motifs de ſon Voyage. Il avoit accompagné en Angleterre M. de Bellièvre, Ambaſſadeur de France, envoyé par Louïs XIII. pour renouveller l'amitié entre les deux Couronnes. [Il avoit débarqué à Rye, dans le Comté de Suſſex, d'où il s'étoit rendu à Londres, Ville, dit-il, très magnifique, & ſuperbement bâtie.] Mais ſa jeuneſſe lui faiſant deſirer de courir un peu le Monde, il quitta Londres & le ſervice de l'Ambaſſadeur, après avoir aſſez bien appris la Langue Angloiſe. Il paſſa à Dieppe, où ſe promenant un jour ſur le quai, il vit un Bâtiment, de deux-cens tonneaux, prêt à faire voile. Quelques Religieux, qui étoient dans le même lieu, lui apprirent que ce Vaiſſeau alloit au Sénégal, en Afrique, près du Cap-Verd; & s'appercevant qu'il marquoit de l'inclination pour ce Voyage, ces bons Pères, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune Libertin, fugitif de ſa famille, employèrent pluſieurs argumens pour lui faire perdre ce deſſein. Mais il avoit déja pris ſon parti. Sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demeuroit le Capitaine. Il lui offrit ſon ſervice en qualité de Soldat, dans une Compagnie qu'il avoit à bord. Cet Officier, qui ſe nommoit Lambert, lui découvrant quelque capacité accepta ſes offres, & le fit ſon Ecrivain, ou ſi l'on veut, ſon Sécretaire.

Il s'embarque à Dieppe pour le Sénégal.

En qualité de Soldat & d'Ecrivain.

ILS quittèrent le rivage, le 5 de Novembre 1637 (*b*); mais ils s'arrêtèrent quelques jours dans la Rade, pour ſe fournir de quelques néceſſités qui manquoient encore au Bâtiment. Dans ce court intervalle, ils faillirent d'être enlevés de deſſus leurs ancres par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un Vaiſſeau, dont tout l'Equipage périt. Le tems ayant changé, ils mirent à la voile, & dans l'eſpace de deux jours, ils gagnèrent (*c*) Oueſſant & les Sorlingues. Mais ils y furent ſurpris d'une ſeconde tempête, qui dura trois jours, & qui leur enleva leur Vergue d'Artimon. Lorſque le tems ſe fut éclairci, ils furent ſurpris de ſe trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur Bâtiment

(*b*) Pag. 14.

(*c*) Jannequin écrit *Ouexen*, [& les Traducteurs Anglois *Uſchant*.]

JANNEQUIN. 1637.

Bâtiment faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques Soldats yvres, qui mirent le feu à un barril d'eau-de-vie.

ILS apperçurent bientôt l'Isle de Palma, une des (d) Canaries. Le Matelot qui faisoit la garde sur le hunier avertit qu'il découvroit près des Isles de *Grosseur* (e) un Vaisseau d'environ deux-cens cinquante tonneaux, qui faisoit voile vers la Côte de Barbarie. On porta droit à lui; & l'ayant joint facilement, on trouva que c'étoit un Navire Marchand qui alloit des Canaries en Espagne.

Cérémonie du Baptême de Mer.

LE jour suivant, on vit le Pic de Ténérife. L'Auteur fait la même Description qu'on a (f) déja vûe, de l'arbre merveilleux de Ferro; mais il ne la fait que sur le témoignage d'autrui. Il s'étend aussi sur la cérémonie du *Baptême de Mer* [dont nous insérerons ici la description par déférence pour l'Auteur, qui la regarde comme une curiosité propre à réveiller l'attention du Lecteur.] Ce bizarre usage est d'un établissement immémorial parmi les Matelots dans certains endroits de la Mer, tels que le Détroit de Gibraltar, le Tropique du Cancer, la Ligne; & tous les Etrangers qui passent dans ces lieux pour la première fois, sont forcés de s'y soûmettre. Le Pilote se met en robe de chambre, ou se couvre de quelqu'autre robe; & prenant entre les mains son Livre de Cartes, il somme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui. Ensuite il leur fait faire serment, sur son Livre, que toutes les fois qu'ils passeront dans le même lieu, ils observeront l'ancienne coûtume. Un autre homme, qui l'assiste dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée sur le col. Après quoi, leur ayant demandé quelque petit présent pour les Pauvres, il les abandonne aux Matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, & qui leur en jettent quelquefois quelques seaux sur le corps pour rendre le Baptême plus complet. [Cela fait, il faut leur donner quelques bouteilles d'eau-de-vie, ou de vin, pour leur peine.] Jannequin prétend que personne n'est exempté de cet usage; & pour confirmer son opinion, il raconte que le Roi Henri IV. passant de Saint-Malo à la Rochelle, & se trouvant dans un Canal dangereux, qui se nomme le *Raz*, où il vit pratiquer cette cérémonie à ses Matelots, demanda sur quel droit elle étoit fondée; & qu'apprenant qu'elle est si ancienne qu'on n'en connoît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y soûmettre, [la regardant comme une pratique très louäble, puisque l'argent qu'on retiroit par-là étoit employé en aumones pour les Pauvres.]

Témoignage de quelques autres Voyageurs sur le Baptême de Mer.

COMME il manque plusieurs circonstances au récit de Jannequin, ce qu'on lit ici de lui semble demander d'être éclairci par le témoignage des autres Voyageurs. Durret, dont on a déja vû plusieurs fois le nom, a décrit pleinement (g) les usages du Baptême sous la Ligne. Les Matelots se déguisent de diverses façons. L'un se noircit le visage, l'autre se fait un masque de pâte. D'autres paroissent armés de mousquets & d'épées, de hallebardes,

(d) En nommant les Canaries (pag. 32.) Jannequin compte Madère dans leur nombre, [& omet la grande Canarie.]

(e) On ne sçait ce que l'Auteur entend par ces Isles. Ce sont vrai-semblablement les *Salvages*.

(f) Voyez ci-dessus la Description de l'Isle de Ferro.

(g) Voyage à Lima par Durret, pag. 92. & suiv.

JANNEQUIN. 1637.

des, de broches & de poëlons. Le Pilote, pour se faire distinguer, tourne la doublure de son habit en dehors, & prend, en manière d'écharpe, la première guenille qui se présente. Dans cet équipage, ils marchent ensemble vers la chambre du Capitaine, précédés par les trompettes, les timbales & tous les instrumens qui se trouvent à bord. Après quelques fanfares, le Pilote monte sur le tillac, & donne ordre que les pavillons soient déployés. Il se place dans un fauteuil, pour présider à la solemnité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverse & dont les bouts sont soûtenus par deux Matelots; [on la met au pied du grand mât.] Les Passagers de distinction paroissent les premiers & s'asseyent sur le bâton, tandis qu'on leur présente un bassin, dans lequel ils ont la liberté de mettre quelqu'argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette espèce de rançon est réglée suivant la qualité des personnes, depuis un écu jusqu'à douze, & chaque somme est enregistrée. En même-tems un Matelot tient son coutelas suspendu sur le col du Candidat, & le Pilote présentant son Livre de Cartes lui fait jurer, avec la main posée sur l'endroit où l'on suppose que le Vaisseau se trouve alors, qu'il obligera ceux qui passeront désormais avec lui dans le même lieu, d'observer la même cérémonie. On se contente, pour les personnes de quelque distinction qui rachetent leur liberté par un présent, de leur faire une petite croix noire sur le front & de les arroser de quelques goutes d'eau. Mais s'ils n'ont pas satisfait au Tribut, les deux Matelots lâchent le bâton qu'ils soûtiennent sur la cuve, & les laissent tomber dedans, avec le soin de les y arroser encore de quelques seaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un Amiral même n'est pas dispensé de ce ridicule usage, avec la seule différence qu'il n'est pas rançonné pour le présent. Lorsque la cérémonie est achevée, le Charpentier & les gens qui travaillent sous lui se présentent au Capitaine, chacun tenant à la main quelqu'instrument de leur profession. Ils lui représentent que, suivant l'ancienne coûtume, tous les Vaisseaux qui n'ont point encore passé dans le même lieu, doivent payer; & si le sien est de ce nombre, ils le prient de se conformer à cette régle. S'il leur fait un présent, la solemnité finit à la satisfaction de tout le monde. Mais s'il refuse de payer, ils se prétendent en droit de couper la figure du Beaupré. Les Mousses, qui n'ont jamais fait le voyage, sont dispensés du Baptême, lorsqu'ils aiment mieux souffrir une autre cérémonie, qui est de recevoir sur leurs épaules nues un certain nombre de coups de fouët, au gré du Pilote. [Pour cela on en attache trois par une main au Cabestan; & dans l'autre main ils tiennent un fouët, dont ils se frappent les uns & les autres, jusqu'à ce que le Président mette fin au jeu].

Peinture qu'en fait Durret.

Baptême du P. Labat.

Le Père Labat, qui étoit Religieux Jacobin, raconte la manière dont il reçut le Baptême (b) dans son passage en Amérique. Son premier Pilote, vêtu ridiculement, avec une grande épée de bois dans une main, & dans l'autre son Livre de Cartes, somma tous les nouveaux Passagers de paroître devant son Tribunal. Il étoit environné de douze ou quinze de ses Officiers, dans un habillement aussi ridicule que le sien. Labat, conduit par le Capitaine, qui devoit lui servir de Parrain pour la cérémonie, trouva le Pilote assis sur une espèce

(b) Voyage aux Isles de l'Amérique, Volume I. pag. 34. & suiv.

JANNEQUIN. 1637.

pèce de trône couvert de peaux de mouton. Ses Officiers étoient debout des deux côtés, & son Sécretaire attendoit, la plume à la main, pour enregistrer les présens des Candidats. On avoit placé devant lui une cuve d'eau, avec un croc de fer qui la traversoit, sur lequel on fit asseoir Labat. Alors le Pilote lui tenant la main sur la Carte Marine, lui fit promettre de faire observer la même cérémonie, à ceux qui passeroient le Tropique avec lui pour la première fois. Lorsque cette promesse fut achevée, le Pilote se leva gravement, & demanda au Capitaine quel nom il donnoit au Candidat. On lui donna le nom de *Prêcheur*, d'un Roc de la Martinique qui s'appelle de même. Après quoi le Pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ses doigts, & marqua Labat au front. S'étant remis ensuite sur son trône, il lui demanda quel présent il vouloit faire à l'Equipage. Labat donna trois écus, avec un barril d'eau-de-vie. Plusieurs Candidats, qui ne payèrent point, furent plongés sans ménagement. [Cette digression ne sçauroit passer pour inutile dans un Ouvrage qui appartient proprement à la Marine.]

Jannequin relâche sur la Côte de Barbarie.

Le Vaisseau de Jannequin continuant, sa course arriva sur la Côte de Barbarie, qu'il ne cessa pas de suivre pendant cinquante ou soixante lieuës, jusqu'au Cap-Blanc. Elle est basse; & le rivage, qui est de sable brûlé, paroît continuellement fort uni. On relâcha au Cap-Blanc, dans la vûe d'y construire quelques Barques, qui sont nécessaires pour entrer dans la Rivière du Sénégal; car les Vaisseaux sont obligés de demeurer à l'ancre dans la Rade. Comme l'Auteur ignoroit encore les raisons qu'on avoit de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du séjour qu'on lui fit faire dans un Pays qui lui parut maudit du Ciel. L'eau manquoit à bord, & l'on n'en put trouver sur la Côte, à quelque profondeur qu'on ouvrit la terre, ou plûtôt le sable, qui est véritablement brûlé, & si mol qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les Gens de l'Equipage étoient obligés de porter aux Ouvriers tous les secours dont ils avoient besoin. Leur fatigue auroit été soulagée s'ils avoient trouvé les Habitans plus sociables; mais ces Barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'osoient s'approcher pour faire l'échange de leur poisson, qu'ils prennent avec des fléches, contre le tabac, l'eau-de-vie & le biscuit des Matelots. Ils prenoient la fuite au moindre bruit qui partoit du Vaisseau, ou du chantier des Barques. Les François ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque distance ce qu'ils vouloient donner pour leur Poisson, & de se retirer, en attendant à quoi ils se détermineroient. Ils comprirent cette manière de traiter; & prenant les marchandises qu'on leur offroit, ils laissèrent à la place une bonne quantité de poisson. Mais se défiant sans doute de quelqu'artifice, ils regagnèrent leurs cabanes avec autant de précipitation que s'ils eussent été poursuivis. Ils mènent une vie si misérable, qu'on les prendroit pour des squellettes, ressuscités d'entre les Morts, plûtôt que pour des créatures humaines. L'unique soutien de leur vie est le Poisson [séché au soleil,] avec un peu de maïz & de tabac. A la vérité, le Poisson est si abondant sur leur Côte que la mémoire de l'Auteur n'a pu lui faire rappeller la quatrième partie des noms. Les gens du Vaisseau prirent d'un seul coup de filet, trois cens Mulets, outre quantité d'autres espèces, telles qu'un Corbin & un Pantouflier, deux Poissons de la grandeur d'un homme, des Bonites, des Dorades, des Barbues, des Soles, des Carpes, des Bars, des Capitaines, des Machorans, des Rachaos, des Moines, des Nègres,

Férocité des Mores de cette Côte.

Différentes espèces de Poissons au Sénégal.

JANNEQUIN. 1637.

gres, tirant tous leur nom de leur couleur ou de leur forme. Après avoir construit une seule Barque, le désagrément de ne pas trouver d'eau fraîche, fit remettre en Mer pour le Sénégal, où l'on arriva dans peu de jours.

Les François construisent une maison.

LE Vaisseau fut laissé à l'ancre près de la Barre; & le Capitaine, avec la plus grande partie de l'Equipage, entra dans la rivière, où il aborda au Village de Byurt, ou Biévre, [qui appartenoit à Jean (*i*) Barre] comme l'Auteur le nomme, à trois lieuës de l'embouchure. Là, les François, avec le secours des Négres, bâtirent une maison pour se mettre à l'abri des grandes rosées (*k*), qui sont si dangereuses dans le Pays, qu'on ne peut dormir l'estomac nud sans s'exposer à mourir le jour suivant. Pendant qu'une partie de l'Equipage faisoit cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occupérent à décharger les marchandises, à payer les droits qui revenoient à quatre Princes du Pays, & à trafiquer avec les Négres. D'autres furent employés dans les Bois à couper des branches fourchues, pour bâtir, sur la rivière, un Pont, qui devoit servir à recevoir les cuirs des Négres & à charger les Barques. Enfin d'autres allèrent à la chasse des Cerfs & des Sangliers, & le reste demeura pour jetter les fondemens de la maison. Cette dernière occupation fut la plus pénible, à cause de l'excessive chaleur, & de la difficulté qu'on avoit à trouver de l'eau.

Ils reçoivent deux Ambassadeurs Négres.

Damel & Brack, Rois Négres.

QUATRE ou cinq jours après leur arrivée, les François virent venir deux Alkades (*l*) Négres, fort bien montés, avec la qualité d'Ambassadeurs; l'un de la part du *Damel* (*m*), avec qui le Capitaine avoit contracté des liaisons d'amitié dans un autre voyage, pour l'assûrer de sa protection sur son territoire; l'autre de celle du *Brack*, avec qui le Capitaine avoit eu quelque différend, mais pour le féliciter néanmoins de son arrivée, lui proposer une réconciliation, & lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le Capitaine, que Jannequin nomme ici pour la première fois *Lambert*, ne balança point à choisir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la seule vûe de procurer du succès à son Commerce. L'Auteur observe à cette occasion que la crainte de l'artillerie faisoit tant d'impression sur les Sauvages, que soixante François bien retranchés auroient été capables de faire tête à six mille Négres, [qui n'avoient pour armes que des Fléches & des Zagayes.]

L'AMBASSADEUR du Damel fut congédié avec les droits ordinaires, & des présens pour son Maître, qui consistoient en quelques barres de fer, du linge, quelques aunes de Frize rouge & bleue, de l'eau-de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du cristal & du papier. Il fut chargé de dire à son Maître que ses Sujets pouvoient se rendre librement sur la Côte pour le trafic. L'Envoyé du Brack reçut aussi des présens pour le sien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le Capitaine avoit eu depuis peu le malheur de perdre un Vaisseau. Le Brack ne se fit pas presser pour accorder cette faveur; mais l'Auteur remarque que s'il l'eut refusée, Lambert étoit résolu de ne lui rien donner, & n'en seroit pas entré moins hardiment dans les terres de son Domaine.

LA

(*i*) Il sera parlé dans la suite de ce Jean Barre, & de sa Famille.

(*k*) Il paroît par ce passage, que les François n'avoient pas encore alors un Fort ou Comptoir sur la rivière de Sénégal, quoique Labat semble dire le contraire. Vol. I. pag. 19.

(*l*) L'Auteur dit *Alkati*.

(*m*) L'Auteur semble regarder les noms de *Damel* & de *Brack* comme des noms propres; mais ce sont des titres.

JANNEQUIN. 1637.

Fatigues des François.

LA Maison, ou le Fort, fut achevé avec beaucoup de peine, à cause des chaleurs excessives, & du trouble qu'on recevoit sans cesse d'un prodigieux nombre de petites mouches qui s'appellent *Marignons* ou *Maringouins*. D'un autre côté, les provisions commençant à manquer, on étoit forcé de se réduire à la nourriture des Sauvages. Lorsqu'on eut vû la fin d'un ouvrage si difficile, on remonta la rivière dans la Barque, en commençant, à mesure qu'on avançoit, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommes, des plumes d'Autruche, de l'ambre-gris & de l'or. Les deux rives, jusqu'à *Terrier-rouge* (*n*) sont d'une verdure continuelle, & revêtus de beaux arbres, aussi verds que les Orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais sans aucun fruit. Ces arbres, que l'Auteur appelle *Paretuviers* (*o*), ont de petites racines qui sortent de la terre, & qui sont si fortes & en si grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les Forêts sont remplies d'échos, dont l'Auteur ne veut attribuer la cause qu'à la profondeur d'une si vaste solitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui sert à rafraîchir le vent, la beauté de la perspective, & le son des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étoient pas une petite consolation pour les François dans ces climats brûlés du Soleil. Dans tous les lieux de leur passage, les Chefs des Négres venoient leur rendre des civilités, & leur apportoient pour présens, des Sangliers, qu'ils tuent avec leurs zagayes, ou qu'ils prennent dans des filets & dans des trapes. Enfin les Négres leur furent utiles en mille occasions, soit pour la Pêche ou la Chasse, soit pour leur servir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin est persuadé que la crainte avoit plus de part à leurs services que l'affection. Les principaux Princes dont il rapporte les noms, sont le Damel, Roi des Négres de *Lybie* (*p*), le Brack, Roi des *Foulis*; le *Kamalingo*, Roi ou Chef des Mores de Barbarie; & le grand *Samba Lamma*, Roi des Mores & des Barbariens (*q*), dit l'Auteur, qui bordent Tombuto. Les trois premiers sont Tributaires du Samba Lamma (*r*), dont la Couronne est héréditaire. Les Seigneurs Négres sont les *Alkhadhis* (*s*), ou Chefs de Villages, & les *Marbuts* ou les Prêtres.

Agrément des rives du Sénégal.

Arbres nommés Paretuviers.

Echos en grand nombre.

Principaux Princes du Pays.

JANNEQUIN n'eut aucune avanture extraordinaire dans ce Voyage; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le Kamalingo, & un Lion terrible. Ce Prince voulant faire connoître son courage & son adresse aux François, les fit monter sur quelques arbres, près d'un Bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montoit un excellent Cheval, & ses armes n'étoient que trois javelines, que les Négres appellent *Zagayes*, avec un coutelas à la Moresque. Il entra dans la Forêt, où rencontrant bientôt un Lion, il lui fit une blessure à la fesse. Le fier animal accourut vers son ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avoit placé les François. Alors le Kamalingo tournant tout-d'un-coup l'attendit d'un air ferme, & lui lança

Combat d'un Prince Négre contre un Lion.

(*n*) Ce lieu est sur la Rive du Nord, à 70 lieuës du Fort Louis. Voyez la Carte du Sénégal.

☞(*o*) Ou Paletuviers, sorte de Mango.

(*p*) Jannequin entend les Négres voisins du Sénégal. Voyez ci-dessus l'Introduction de ce Voyage.

(*q*) On ne sçait ce que l'Auteur entend ici par Barbariens. On verra d'ailleurs qu'il se trompe sur tous ces titres.

☞(*r*) C'est peut-être le même qui est appellé par d'autres *Siratic*.

(*s*) On sçait que Khadi, ou al Khadi, signifie Juge chez les Mahométans. Les François, au lieu de Marbuts disent Marabouts.

JANNEQUIN. 1637.

lança une seconde javeline, qui lui perça le corps. Il descendit aussi-tôt, & prenant un épieu, il alla au devant du Lion, qui venoit à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugissement. Il lui enfonça son épieu dans la gueule même. Ensuite sautant sur lui, le sabre à la main, il lui coupa la gorge. Après sa victoire, qui ne lui coûta qu'une légère blessure à la cuisse, il prit quelques poils du Lion, & les attacha comme un trophée à son Turban (t). Jannequin confesse que les Négres de ce Pays l'emportent tellement sur les Européens pour la force & le courage, qu'un de ces Barbares renversoit aisément d'une seule main le plus robuste des François; de sorte que s'il étoit question d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toûjours aux Négres. [On doit tenir compte à l'Auteur de ce qu'il a bien voulu rendre, à cet égard, justice aux Négres. Il n'est point porté à dire du bien d'eux, parce qu'ils étoient d'une croyance différente de la sienne. Jannequin étoit un zélé Catholique, ou plûtôt un Bigot, qui ne pouvoit pas se résoudre à reconnoître quelque bonne qualité dans ces Peuples.] Il parle ailleurs de leur commerce avec le Diable, dans des termes qui ne font pas un honneur extrême à ses lumières; sur-tout lorsqu'il déclare que les jeunes Négres ne peuvent (u) apprendre à lire & écrire l'Arabe, sans le secours de l'Esprit malin, [qu'ils appellent *Kamata*;] & qu'il paroît persuadé que leurs Marbuts ou Marabouts reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations sur les choses (x) dérobées. [Il traite de superstitions ridicules & diaboliques leurs *Grisgris*, ou charmes; qui cependant, de son propre aveu, ressemblent beaucoup aux agnus Dei, qui sont en usage parmi les Catholiques, & dont ce ne sont que des imitations.] Cependant si l'on passe à l'Auteur cette grossière crédulité, qui paroît venir d'un défaut d'éducation, il paroît que ses observations sur les Négres sont exactes & fidèles. Mais on les remet, suivant la méthode qu'on s'est proposée dans cet Ouvrage, à la Description du Pays même, qui ne sera pas éloignée de cet article & l'on se borne ici à suivre l'Auteur dans l'Histoire de son Voyage.

Force des Négres.

Crédulité de l'Auteur.

Oeuf d'Autruche qui produit sans être couvé.

IL raconte qu'un Négre lui ayant fait présent de deux œufs d'Autruche, pour les porter en France, il les envelopa fort soigneusement dans de l'étoupe, & les mit dans sa cassette. Quelque tems après, le hazard lui ayant fait jetter les yeux sur ce dépôt, il fut surpris de voir remuer l'étoupe, & d'appercevoir qu'un de ses œufs étoit cassé. Il cherchoit avec surprise la cause de cet événement, lorsqu'il apperçut une jeune Autruche, qui s'efforcoit de rompre la membrane intérieure qui étoit encore entière (y). Il lui ouvrit aussi-tôt le passage, & la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même chose ne fût arrivée au second œuf, s'il n'eût pris soin de le vuider, pour en porter l'écaille en France. [Mais il laisse droit de conclure, que les œufs d'Autruche n'ont

(t) Pag. 148.
(u) pag. 118.
(x) pag. 120.
(y) Ce que Jannequin trouvoit surprenant ne l'est pas aujourd'hui pour nous. Toutes sortes d'œufs réussissent avec le secours d'une chaleur constante & modérée. [Mais ce qu'il y a ici de singulier c'est que la coque de l'œuf fut cassée, pendant que la membrane intérieure étoit restée entière.]

JANNEQUIN. 1637.

n'ont pas besoin d'être couvés pour la formation des poussins, & pour les faire éclore.]

Effets du tonnerre & de la pluye au Sénégal.

DANS le Chapitre où l'Auteur parle des Saisons, il se plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat, où le tonnerre & la pluye produisent non-seulement de grandes inondations de rivières, mais encore des vers sur les Hommes & sur les animaux. C'est particulièrement aux mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, quelquefois même jusqu'au commencement de Novembre. Aussi les Négres bâtissent-ils leurs maisons dans des lieux élevés. Les François, qui avoient négligé cette précaution, eurent le désagrément de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette saison, & de ne pouvoir sortir sans avoir l'eau jusqu'aux épaules. Ce contretems leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyèrent à bord une partie des marchandises qu'ils s'étoient procurées par leurs échanges. Les cuirs & les peaux n'étant pas tannées, demandoient beaucoup de soin pour les garantir de l'humidité de la Mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau salée. Ensuite les étendant au Soleil, on les fit sécher à demi. Après quoi les ayant doublées, on acheva de les faire sécher entièrement dans cette situation, pour les mettre dans l'endroit le plus sec du Vaisseau. Jannequin prend occasion de tous ces embarras, pour condamner les Européens, qui se laissent conduire, par le desir du gain, dans des Contrées où il prétend que les Négres seuls peuvent résister à la chaleur & à l'intempérie du climat.

Départ du Vaisseau de Jannequin.

LES incommodités de la saison, qui ne faisoient qu'augmenter, ayant fait prendre aux François la résolution de quitter un Pays si mal-sain, l'Auteur se croit obligé d'apprendre à ses Lecteurs que les Royaumes dont il a parlé sont arrosés par le Niger; qu'après avoir traversé le Royaume de Tombuto, ce fleuve se divise en trois branches: que la première passe en Barbarie, sous le Tropique du Cancer; que la seconde arrose les quatre Royaumes qu'il a nommés, & se jette dans la Mer entre la Barbarie & le Sénégal; & que la troisième, dont le cours est plus long que celui des deux autres, se décharge près de la Côte de Guinée (z). Il ne donne pas plus d'étendue à sa Description, sous prétexte que les Géographes ont assez parlé de ces rivières; de sorte que n'ayant parlé qu'après eux, ce qu'il dit ne peut servir à prouver que le Sénégal soit une branche du Niger. Il sembloit néanmoins, par le titre de son Livre, qu'on en pouvoit espérer d'autres éclaircissemens.

Ses remarques Géographiques.

Maladie de l'Equipage, & leur remède.

LAMBERT mit à la voile pour les Isles du Cap-Verd. Il y prit des rafraîchissemens, sans lesquels il auroit perdu douze ou quinze Matelots, affligés de différentes maladies. Les uns étoient attaqués dans les nerfs, & ressentoient des accès de foiblesse qui ressembloient beaucoup au mal caduc. D'autres étoient tourmentés du scorbut, & n'auroient pas conservé une de leurs dents, s'ils n'avoient trouvé un reméde souverain dans la graisse des Tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les Isles de Saint-Nicolas & de Saint-Vincent, qui sont à sept lieuës l'une de l'autre, avant que de pouvoir entrer dans la Baye de Saint-Vincent, où l'on trouva les

(z) Pag. 190.

JANNEQUIN. 1637.

les restes d'un Equipage François, dont le Vaisseau avoit péri quelque tems auparavant par l'ignorance du Pilote. Il s'étoit noyé trois Matelots. Ceux qui étoient échapés au naufrage, & qui avoient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une Isle inhabitée, y avoient trouvé des Tortues. Avec le secours d'une pierre & d'un briquet, qu'un d'entr'eux avoit sauvé dans sa poche, ils avoient eu l'art de les préparer. Ils avoient vêcu de cette manière, jusqu'à ce qu'ils avoient découvert un Vaisseau Anglois qui faisoit voile aux Isles de Peru, & qui avoit envoyé sa Chaloupe au rivage. Le Capitaine, quoique disposé à les secourir, n'avoit pû recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ses provisions n'étoient pas suffisantes. Ils avoient tiré au sort, & les plus heureux étoient passés sur le bord Anglois, tandis que les autres avoient continué de vivre dans la même misère jusqu'à l'arrivée de Lambert.

Naufrage d'un Vaisseau François.

L'ÉTAT déplorable où il les trouva réduits, le toucha d'une vive compassion. Tous les gens de l'Equipage étant entrés dans les mêmes sentimens, chacun s'empressa de leur donner des vestes, des bas & des hautes-chausses, pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avoient essuyées dans une situation si misérable, on considéroit qu'ils avoient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il falloit que la pitié de Lambert & de ses gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençoient eux-mêmes à manquer de vivres, & que depuis quatre jours, l'OEconome du Vaisseau avoit diminué la mesure ordinaire du biscuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en restoit que pour deux mois, qui étoient le plus court espace dans lequel ils pussent espérer d'arriver en France. Aussi se ressentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du Voyage.

Secours que les Matelots reçoivent du Vaisseau de Jannequin.

LES Tortues qu'ils trouvèrent en abondance à Saint-Vincent, servirent non seulement à rétablir les Malades, mais à prolonger leurs provisions, par le soin qu'ils eurent d'en saler quelques barrils. Ils carénèrent aussi leur Vaisseau, & la provision d'eau fut renouvellée.

LES vents furent si peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendu. Trois semaines avant qu'ils arrivassent à la vûe des Côtes de France, leurs provisions se trouvèrent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biscuit par jour; encore étoit-il si moisi, qu'ils étoient obligés de le tremper dans la graisse de leurs Tortues pour le pouvoir avaller. [Leur eau étoit si mauvaise, & ils en avoient si peu, que pendant huit jours, ils furent réduits à n'avoir qu'une petite quantité d'eau-de-vie tous les matins.] La faim, qui devint le mal commun, réduisit les plus robustes à la figure d'autant desquellettes. Jannequin proteste qu'en se mettant au lit, il se trouvoit si maigre, qu'il n'étoit pas reconnoissable à ses propres yeux. Il ajoûte qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les Soldats & les Matelots se hâtèrent de vendre leurs habits, leur linge & tout ce qu'ils ne portoient pas actuellement sur eux, pour acheter des vivres; & qu'ils se remplirent si avidement l'estomac qu'en retournant à bord, ils étoient incapables de se remuer pour le service du Vaisseau. Ils passèrent huit jours dans cette Baye, autant pour se remettre de leurs souffrances, que pour attendre quelques Vaisseaux du Canada & des Isles de Peru, qui y avoient aussi relâché par la crainte des Armateurs de Dunkerque, dont cette Côte étoit infestée. Les Capitaines de tous ces Bâtimens

Triste état où le sien se trouve réduit.

Jannequin relâche à Camaret en Bretagne.

JANNEQUIN. 1637.

timens convinrent de mettre ensemble à la voile, & choisirent Lambert pour les commander jusqu'à Dieppe, où ils arrivèrent heureusement dans l'espace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce Port, par l'inadvertance de leurs Pilotes, qui ne se croyoient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace, lorsqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étoient proche de Saint Valery. Ils entrèrent au Port de Dieppe avec la marée suivante.

Il arrive à Dieppe.

[POUR mettre le Lecteur bien au fait de ce que contient le Livre de Jannequin, nous joindrons ici le contenu des Chapitres. L'ouvrage commence par une Introduction, où l'Auteur s'étend sur l'inclination qu'il a eu dès sa jeunesse pour les Voyages, & sur son arrivée en Angleterre pag. 1. Dans le I. Chap. il parle de son départ de Dieppe, & du séjour qu'il fit dans la Rade pag. 13. Le II. Chapitre contient une Relation des Isles Canaries, avec la description du Baptême de Mer, pag. 31. Le III. l'arrivée de l'Auteur au Cap-Blanc, avec quelques particularités, sur les Mores, pag. 41. Le IV. Ce que firent les François après leur arrivée, & quelques Descriptions du Pays, pag. 57. Le V. une Ambassade de Damel & de Brack, deux Rois Négres au Capitaine Lambert, pag. 61. Le VI. un détail des droits qu'il faut payer aux Rois du Pays, pag. 66. Le VII. une énumération des Marchandises qui sont de débit parmi les Négres; une Description de la beauté de leur Pays, & de la civilité des Habitans, pag. 66. Le VIII. traite des Bâtimens des Négres, de leur manière de vivre, & de quelques autres particularités, pag. 72. Le IX. des Rois dont l'autorité s'étend au long du Sénégal, pag. 82. Le X. de la manière dont ils élisent leurs Rois. Le XI. de la manière dont ils font la guerre, & de leur habileté à nager, pag. 86. Le XII. des raisons pourquoi les Négres ont le Nez plat; de leurs habillemens, & de la manière dont leurs Rois traitent les Etrangers de distinction, pag. 92. Le XIII. parle de la manière dont ils administrent la Justice, pag. 103. Le XIV. de leur Religion, de leurs prières & de leurs absolutions, pag. 105. Le XV. de leur Ramadan ou Jeûne, & de l'éxactitude avec laquelle ils l'observent, & des Cérémonies qui se pratiquent parmi eux aux nouvelles Lunes, pag. 109. Le XVI. de leur Circoncision, pag. 115. Le XVII. de leur Superstition, de leurs Grisgris, & autres Sortilèges, pag. 119. Le XVIII. de leurs Enterremens, pag. 123. Le XIX. de leurs Mariages, pag. 128. Le XX. traite de quelques Animaux, & particulièrement des Crocodiles & de la manière de les prendre, pag. 136. Le XXI. de la Chasse de l'Eléphant, pag. 144. Le XXII. décrit un combat singulier entre un Prince Négre, & un Lion, & parle de la force des Négres, pag. 147. Le XXIII. traite des Exercices & des Divertissemens des Seigneurs Négres, pag. 154. Le XXIV. traite des Autruches, la facilité avec laquelle on les apprivoise, & de la manière dont les Négres les prennent. A cette occasion l'Auteur rapporte ce qui lui est arrivé avec deux œufs de ces Oiseaux, pag. 157. Le XXV. roule sur la pêche des Négres, pag. 173. Le XXVI. sur la manière dont ils prennent les Chevaux-Marins, pag. 175. Le XXVII. sur les mauvais effets de l'air de ce Pays, pag. 180. Le XXVIII. contient la Relation du Naufrage d'un Vaisseau qui échoua contre l'Isle de S. Vincent, & dont l'équipage eut beaucoup à souffrir, pag. 196. Le XXIX. le retour de l'Auteur en France, & de l'extrémité où fut réduit tout l'Equipage du Vaisseau, parce que les provisions manquèrent avant qu'on arrivât à Dieppe. pag. 208.]

JANNEQUIN a joint trois Figures à sa Relation. 1°. Celle du Poisson que les François nomment *Pantouflier*, & les Anglois *Hammerfish*, pag. 45. 2°. Une Ville des Négres, fort mal dessinée, pag. 75. 3°. Un Négre, vêtu à la mode du Pays, pag. 94.

CHAPITRE III.

Voyages du Sieur André Brue au long des Côtes Occidentales d'Afrique.

BRUE. 1697.

Observations préliminaires.

C'EST au Père Labat qu'on doit la publication de ces Voyages dans sa *Nouvelle Relation* de l'Afrique Occidentale, ou plûtôt son Ouvrage est composé presqu'uniquement sur les Mémoires qui lui avoient été fournis par le Sieur Brue. Quand on considère avec quelle prudence ce Directeur Général du Commerce François au Sénégal, ménagea les affaires de la Compagnie, & quelle considération il s'attira des Rois Négres dans tous ses Voyages, on prend nécessairement une haute idée de son esprit & de son habileté. Un si long séjour en Afrique, avec une réputation si juste, ne put manquer de lui fournir les meilleures occasions pour s'instruire des mœurs & des usages du Pays, & doit donner, par conséquent, autant d'autenticité que d'agrément à ses Relations.

Mérite de M. Brue.

Ses différens emplois au service de la Compagnie Françoise.

IL fut nommé pour succéder en 1697 au Sieur Jean Bourguignon, premier Directeur de la quatrième Compagnie Françoise du Sénégal. Les affaires de la Compagnie, qui étoient en fort mauvais état, changèrent avantageusement sous sa direction, & seroient devenues encore plus florissantes, s'il eût reçu les secours nécessaires à ses entreprises. Il fit deux voyages sur la rivière du Sénégal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la Compagnie chez tous les Princes voisins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambra à Cachao, & de-là celui de l'Isle de Bissao, [ou (*a*) des Bissages] pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner par divers contretems, il fut rappellé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ses vûes sur le moyen de les rétablir. La cinquième Compagnie du Sénégal le pria de reprendre la Direction générale en 1714, après avoir perdu le Sieur Mustelier, qui étoit mort en 1711 à Tuabo. M. Brue passoit pour le seul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des François en Afrique. Mais ses propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette Commission, il proposa, pour remplir sa place, M. de Richebourg, alors Gouverneur de Gorée, que la Compagnie reçut à sa recommandation.

CE nouveau Directeur eut le malheur de se noyer le 2 de Mai 1713, en traversant la rivière du Sénégal. Alors M. Brue fut si vivement sollicité par la Compagnie de reprendre son ancien poste, qu'il ne pût refuser d'y consentir. Il partit de Nantes le 15 de Mars 1714; & le 20 d'Avril, il arriva heureusement

(*a*) Labat écrit *Bissaux*, *Cachaux*, en affectant toûjours les terminaisons Françoises. On sera souvent obligé de relever ses fautes. R. d. T.

BRUE. 1697.

reusement au Fort Saint-Louis. Le succès de sa conduite répondit aux espérances de la Compagnie. En 1715, il fit le voyage du Sénégal au Désert, pour le commerce des gommes. La même année, il en fit un autre pour découvrir le Lac de Kayor. Ensuite la Compagnie des Indes ayant acheté avec l'approbation du Roi, les droits de la cinquième Compagnie du Sénégal, les Directeurs de ce nouvel Etablissement, qui connoissoient le mérite de M. Brue, l'engagèrent par des offres fort avantageuses à conserver la Direction générale, jusqu'au mois de Juin 1720, que ses affaires l'obligèrent de retourner en France, après avoir résidé, en deux fois différentes, onze années entières en Afrique.

L'Editeur de ses Mémoires y mêle d'autres témoignages.

Aux Mémoires de M. Brue, le Père Labat a joint ce qu'il a pû trouver de conforme à ses vûes dans les autres Auteurs. Mais n'ayant pas toûjours pris soin de citer ses autorités, il nous laisse souvent embarrassés à distinguer les informations qu'il avoit reçues de M. Brue, de ses propres réflexions. Ainsi l'on ignore, assez ordinairement, à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions font partie de son Ouvrage. A la vérité lorsqu'il parle des Végétaux, des Oiseaux, & des autres Animaux, il cite souvent les Anciens & quelquefois les Modernes. Mais il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à M. Brue; & dans les endroits mêmes où l'on pourroit croire que c'est d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend soin de citer personne, nous avons fait remarquer dans nos Notes, qu'il emprunte quelquefois, mot-à-mot, des passages entiers de plusieurs Ecrivains modernes.

Embarras qui résulte de ce mêlange.

En un mot, on ne peut s'assûrer qu'il ait donné aucune partie des Mémoires de M. Brue sans mêlange, à la réserve des Journaux, des Négociations, & des Descriptions. Cependant, quoiqu'il ait publié son Ouvrage pendant la vie de cet illustre Voyageur, il n'a pas fait difficulté de le donner pour garant de la vérité de ses Relations.

Autre confusion qu'on se propose ici d'éviter.

On peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confusément dans sa narration les Journaux & les matières, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable par la variété des sujets. Mais faisant profession dans ce Recueil de regarder l'utilité comme notre première régle, nous ne balançons pas à suivre ici la méthode dont nous nous sommes fait une loi, en réduisant notre narration à l'ordre du tems. Ainsi nous commencerons l'article de M. Brue par son voyage de Rufisco au Fort Louis, que l'Editeur place le dernier; & nous en placerons même un autre, [tiré de Barbot] dans l'intervalle, parce ☞ qu'on en peut tirer, pour la Géographie du même Pays, des éclaircissemens qui ne doivent pas être rejettés plus loin.

§. I.

Différends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor.

Affection du Damel pour Brue.

Il n'y avoit pas long-temps que Brue étoit arrivé au Fort Louis, en 1697, avec la qualité de Directeur & de Gouverneur Général pour la Compagnie, lorsqu'à l'occasion de cent cinquante Esclaves, qu'il acheta dans l'espace de trois semaines à Rufisco, il fit connoissance avec *Latirfal Saukabé*, Roi de (a) Kayor,

(a) Villault écrit Kayllor.

Kayor, qui porte le titre de (*b*) *Damel*. Les présens du Général François, joint aux marques de respect avec lesquelles il traita ce Prince, le mirent si bien dans son esprit, qu'il ne se faisoit point une partie de plaisir à laquelle il ne fut invité. Le Damel fit danser ses femmes en sa présence, & ne pouvoit être un instant sans le voir. Cette familiarité devint suspecte au Général. Elle pouvoit couvrir quelque trahison; ou du moins ce pouvoit être un artifice, pour amener insensiblement quelque demande extravagante, qui pouvoit devenir l'occasion d'une querelle. [Cependant il fut obligé d'user de dissimulation, en affectant de vivre dans une grande familiarité avec ce Prince.] L'événement justifia ses soupçons. Le Damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'instances, une certaine quantité de marchandises qui ne pouvoit être accordée sans nuire au Commerce François; & le Général embarrassé eut besoin de toute son adresse pour se défendre.

BRUE 1697.

Naissance de leurs différends.

AVEC quelques civilités qu'il eût adouci son refus, il en resta beaucoup de mécontentement au Roi Négre. Ce commencement de mésintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du Gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des Officiers du Damel, que le Général n'avoit pas fait voir ses plus belles marchandises à son Maître, & qu'au lieu de lui présenter des piéces de drap d'onze aunes, il ne lui en avoit donné que de cinq aunes & demie. C'étoit assez pour faire éclater le ressentiment de ce Prince. Il reprocha vivement au Général de l'avoir trompé, & le menaça de sa vengeance. Il ajoûta, en grinçant les dents, que les François devoient considérer de qui dépendoient leurs Comptoirs au Sénégal & à Gorée, qu'il pouvoit les en chasser, ou les y faire mourir de faim, en défendant à ses Sujets de leur fournir des vivres; que si ses Prédécesseurs avoient eu la foiblesse de faire des Traités désavantageux avec les François, & de leur céder une partie de leurs Côtes, rien ne l'obligeoit à se couvrir de la même honte; qu'il étoit le Maître dans ses Etats; & qu'ayant le droit de commercer avec toutes les Nations du Monde, il ne manqueroit pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendroient de s'y opposer.

Ils ont ensemble une explication fort vive.

BRUE lui représenta que s'il étoit résolu de violer la foi d'un Traité qui avoit été jurée si solemnellement, il pourroit bientôt s'en repentir, parce que la Compagnie étoit assez puissante pour le forcer d'exécuter ses promesses; que le Roi de France se ressentiroit de l'outrage qu'il verroit faire à ses Sujets, & non-seulement ravageroit ses Côtes, mais les assujettiroit par des Forts, dont toutes les Puissances d'Afrique ne pourroient secouër le joug; qu'à l'égard du Commerce, la Compagnie auroit toûjours soin de lui fournir les marchandises convenables, & seroit toûjours prête à les échanger pour les siennes. Ensuite, pour modérer son ressentiment, il lui fit présent de quelques piéces de drap d'onze aunes; [& il acheta de lui quelques esclaves à cinq piéces de toiles de onze aunes chacune par tête, au lieu qu'auparavant on les avoit à cinq piéces de toile de cinq aunes & demie chacune.] La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorsque Brue quitta Rufisco, le Damel le fit conduire jusqu'au rivage par ses principaux Officiers, au bruit des tambours & des trompettes.

Leur racommodement.

QUELQUE

b) On ne nous apprend pas ce que ce titre signifie. R. d. T.

BRUE. 1697.

Guerre du Damel, & secours qu'il demande aux François.

QUELQUE tems après, l'Alkade (*c*) de Rufisco fut envoyé au Général pour lui apprendre que Damel avoit résolu de déclarer la guerre au *Burbaghiolof* (*d*), c'est-à-dire, au Roi des Jalofs, & pour lui demander de sa part un secours de douze *Laptots* (*e*), qui entendissent l'usage des armes à feu. Brue, qui connoissoit les caprices de ce Prince, & qui ne vouloit lui donner aucun sujet de plainte, fit assembler tous les Laptots qui étoient au service de la Compagnie, & laissa au Député la liberté de choisir. Mais comme la plûpart n'étoient pas Sujets du Damel, & n'avoient aucune obligation de le servir, ils refusèrent d'accompagner l'Alkade; de sorte que ce que le Général put faire de mieux, fut de lui donner deux de ses Interprêtes, qu'il pourvut d'armes & de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le Damel renvoya ces deux hommes au Général, avec beaucoup de remercimens & de civilités.

IL s'étoit mis en campagne avec deux mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, entre lesquels il en avoit deux cens qui portoient des armes à feu. Le reste n'étoit armé que de zagayes, de sabres & de fléches. Son équipage consistoit en soixante-dix Chameaux, dont l'un portoit deux piéces de campagne, un autre sa charge de mousquets, un troisième de la poudre & des bales, un quatrième les zagayes du Prince; & le reste, de l'eau & des provisions. Il avoit fait trente lieuës à la tête de cette armée; mais la Princesse *Linghera*, sa Mère, lui ayant représenté qu'il s'exposoit à périr avec toutes ses Troupes, dans les Déserts arides qu'il falloit traverser pour gagner les Etats du Burbaghiolof, & les Grands [qui avoient fait agir cette ☞ Princesse] s'étant joints à elle pour lui faire changer de résolution, il avoit pris le parti d'abandonner son entreprise.

Circonstances de la guerre du Damel.

D'UN autre côté, le Burbaghiolof qui avoit assemblé ses forces pour résister à l'invasion, n'apprit pas plûtôt cette retraite, qu'il fit marcher un Détachement sous la conduite de *Biram Ruba*, son Lieutenant Général, pour ravager les Etats du Damel. Ce Général Négre prit & brûla six ou sept Villages, enleva des Esclaves, & fit un butin considérable sans trouver la moindre opposition au succès de ses armes. Le Damel, informé de sa disgrace, se contenta de répondre que Biram Ruba, n'étant point Monarque, il dédaignoit de se mesurer avec un si vil ennemi. Cette excuse donna fort mauvaise opinion de son courage. Ses Sujets auroient desiré du moins qu'il eût fait marcher un de ses Officiers à sa place. Mais il avoit appréhendé, sans doute, que celui qu'il auroit revêtu du Commandement de ses forces, n'eût abusé de sa confiance pour s'emparer de la Couronne, [qu'il avoit usurpée.] ☞ Cette idée, jointe à celle qu'il avoit du mécontentement de ses Peuples, lui inspira tant de jalousie & de soupçons, qu'il n'ôsoit se fier à personne autour de lui, & qu'à l'exception des voyages qu'il faisoit à Rufisco pour le Commerce, il se tint constamment renfermé à *Saram*, sur les limites de *Kayor* & de *Joal*,

Il est soupçonné de manquer de courage.

(*c*) Les Auteurs Anglois après avoir décidé, comme on l'a vû dans l'article précédent, qu'il faut mettre Alcadhis, ne laissent pas de suivre ici l'Auteur François. Mais je m'attacherai au plus grand nombre qui écrit *Alcade*. R. d. T. L'Auteur François écrit Alquier. R. d. E.

(*d*) Labat écrit *Bourbaguiolof*, d'autres *Bourguiolof*.

(*e*) Ce sont des Négres libres. D'autres François écrivent *Lapsots*, Les Anglois appellent ces mêmes Négres *Gremettes* & *Gumets*.

Joal, avec un petit nombre d'Officiers & d'Esclaves à qui il avoit donné sa confiance.

BRUE. 1697.

TANDIS qu'il étoit dans cette retraite, Brue ayant reçu par les Vaisseaux de France un assortiment de marchandises, se hâta, suivant sa promesse de lui donner avis que s'il avoit un nombre suffisant d'Esclaves, les François du Comptoir étoient prèts à traiter avec lui. Les Princes Négres ont toûjours une ressource commode pour se procurer des supplémens d'Esclaves; c'est de vendre leurs propres Sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour justifier leur violence & leurs rapines. Le Damel eut recours à cette méthode, parce que devant déja beaucoup à la Compagnie, il n'espéroit pas que le crédit fut continué. Il se saisit de trois cens Négres, ☩ [qui ne s'attendoient pas à cette injustice; & pour s'épargner les frais de leur entretien,] il fit avertir aussi-tôt les François qu'il avoit des Esclaves à leur livrer, & que si le Général vouloit se rendre à Rufisco, il s'y trouveroit pour le recevoir.

Manière dont il se procure des Esclaves pour le commerce.

BRUE s'y rendit & fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits & les présens, qui accompagnoient toûjours la première visite, mirent le Prince en bonne humeur. Il avoit demandé un lit assez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le Général lui faisoit apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de son goût, il refusa de l'acheter quand on en eut mis le prix à vingt Esclaves. Il s'étoit flatté qu'on lui en feroit un présent. La Compagnie n'étoit pas assez contente de ses bons offices pour lui accorder cette gratification. Il se revêtit de l'armure, pour en faire l'essai; il la trouva trop pesante. D'ailleurs ses (*f*) Marbuts lui avoient persuadé que leurs Amulets, qu'ils appellent *Gris-gris* (*g*), le garantiroient de toutes sortes de blessures, à l'exception des bales, que les Négres appellent *poufs*, & contre lesquelles leurs Prêtres confessoient que les enchantemens n'ont pas de vertu. Cependant le Damel regrettoit beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandises qu'il n'avoit d'Esclaves à livrer. Brue lui proposa d'accorder aux François la permission d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en falloit pour se payer. Mais il n'eut pas la hardiesse d'y consentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi, malgré son chagrin, il fut obligé de se passer pour cette fois, de ce qu'on ne voulut pas lui donner à d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de ressentiment. Il dit au Général François qu'il se reprochoit de s'être relâché trop facilement sur plusieurs droits dont la perte diminuoit son revenu, particulièrement sur celui d'une barre de fer pour chaque Esclave transporté, & sur quelques impôts qui regardoient les provisions. A la vérité ce Prince avide s'étoit efforcé d'augmenter les droits; mais la Compagnie avoit toûjours réclamé contre ses prétentions, & demandé qu'ils demeurassent sur l'ancien pied. Cependant il accompagna ses plaintes de tant de menaces, que le Général, soûtenu alors par trois Vaisseaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la Compagnie le forceroit d'exécuter ses Traités, & que si lui ou ses Alliés entreprenoient quelque innovation,

Marchandises que les François lui présentent.

Autre querelle entre le Damel & Brue.

(*f*) Ecrivant d'après les Anglois, je conserve *Marbuts* qu'ils donnent pour le vrai nom au lieu de *Marabouts*. R. d. T.

(*g*) Les Anglois les appellent *Gregories*, mais ils conviennent que c'est une corruption.

BRUE. 1697. Feinte réconciliation.

novation, ils devoient s'attendre à voir ravager leur Pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par du Caſſe. Comme le Damel n'ignoroit pas que les effets pouvoient répondre aux menaces, il prit le parti de dévorer ſon chagrin, en attendant l'occaſion de le faire éclater. [De ſorte que le Général & lui ſe ſéparèrent aſſez bons amis.]

§. II.

Voyage, par terre, de Rufiſco au Fort Saint Louis (a).

Brue obtient des ſecours du Damel pour voyager par terre.

QUELQUE tems après cette conteſtation, Brue qui étoit à Gorée, ſe trouvant appellé au Sénégal par des raiſons preſſantes, & ſe défiant de la Mer dans une ſaiſon peu favorable; prit la réſolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de ſon deſſein au Damel, qui étoit alors à Rufiſco. Ce Prince lui promit toutes ſortes de ſecours & de commodités pour ſon entrepriſe, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le Général y conſentit; & dès le même jour, il ſe rendit à Rufiſco, qui eſt ſitué ſur la Côte, à trois lieuës de l'Iſle de Gorée.

Deſcription de Rufiſco.

SES Mémoires ne contenant aucune deſcription de cette Ville, il eſt naturel ici d'y ſuppléer par les Relations de quelques autres Ecrivains. Barbot obſerve que ſon véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, eſt *Rio-freſco*, c'eſt-à-dire, *Rivière fraîche*, d'une petite rivière qui traverſant des bois fort épais, conſerve en tout tems beaucoup de fraîcheur. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Vishers Dorp*, du grand nombre de Pêcheurs qui l'habitent. Mais les François s'étant tenus au nom Portugais, ſe ſont contentés de le corrompre, en faiſant de *Rio-freſco*, Rufiſco ou Rufiſque (*b*).

A l'Oueſt-Sud-Oueſt de la Ville, il y a un (*c*) Cap; & vis-à-vis du Cap, à quelque diſtance, un grand rocher, environné de Baſſes fort dangereuſes, qui a reçu des Hollandois le nom de *Kampaen*, à l'honneur de *Claes Kampaen*, célebre Avanturier de leur Nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le Canal entre ce rocher & le Continent, ne manque pas de profondeur, & les Vaiſſeaux ordinaires peuvent y paſſer ſans péril. Barbot aſſûre que toutes ſortes de Vaiſſeaux peuvent mouiller dans la Rade de Rufiſco (*d*) ſur un excellent fond de ſable, entre ſix & ſept braſſes, [à deux milles du rivage.]

Bois de Comore. Cette Ville.

LA Ville de Rufiſco eſt entièrement couverte par un grand bois de Palmiers & d'autres arbres, au-delà duquel (*e*) on trouve des plaines à perte de vûe. Le bois, la plaine, & les petites Dunes ſabloneuſes qui ſont entre la Mer & la Ville, forment une perſpective fort agréable pour les Bâtimens qui s'approchent du rivage, ſur-tout dans la baſſe marée (*f*).

LE

(*a*) Labat, Tom. IV. pag. 151.

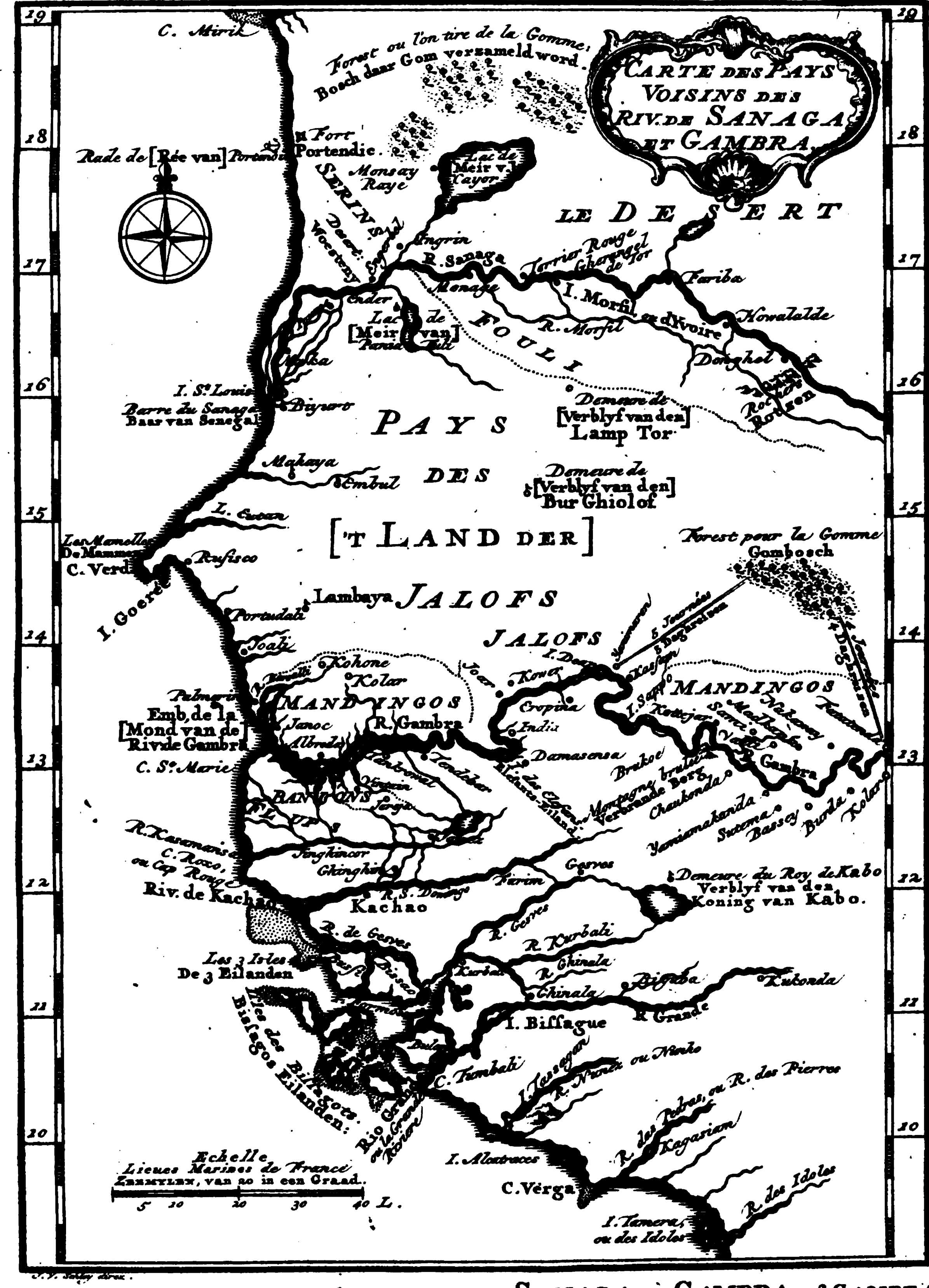
(*b*) Jobſon l'appelle Traviſco.

(*c*) C'eſt ici apparemment le Cap Bernard, près duquel eſt un Village, à deux lieuës de Rufiſco, Voyage d'Iſſiny par Loyer en 1701. pag. 54.

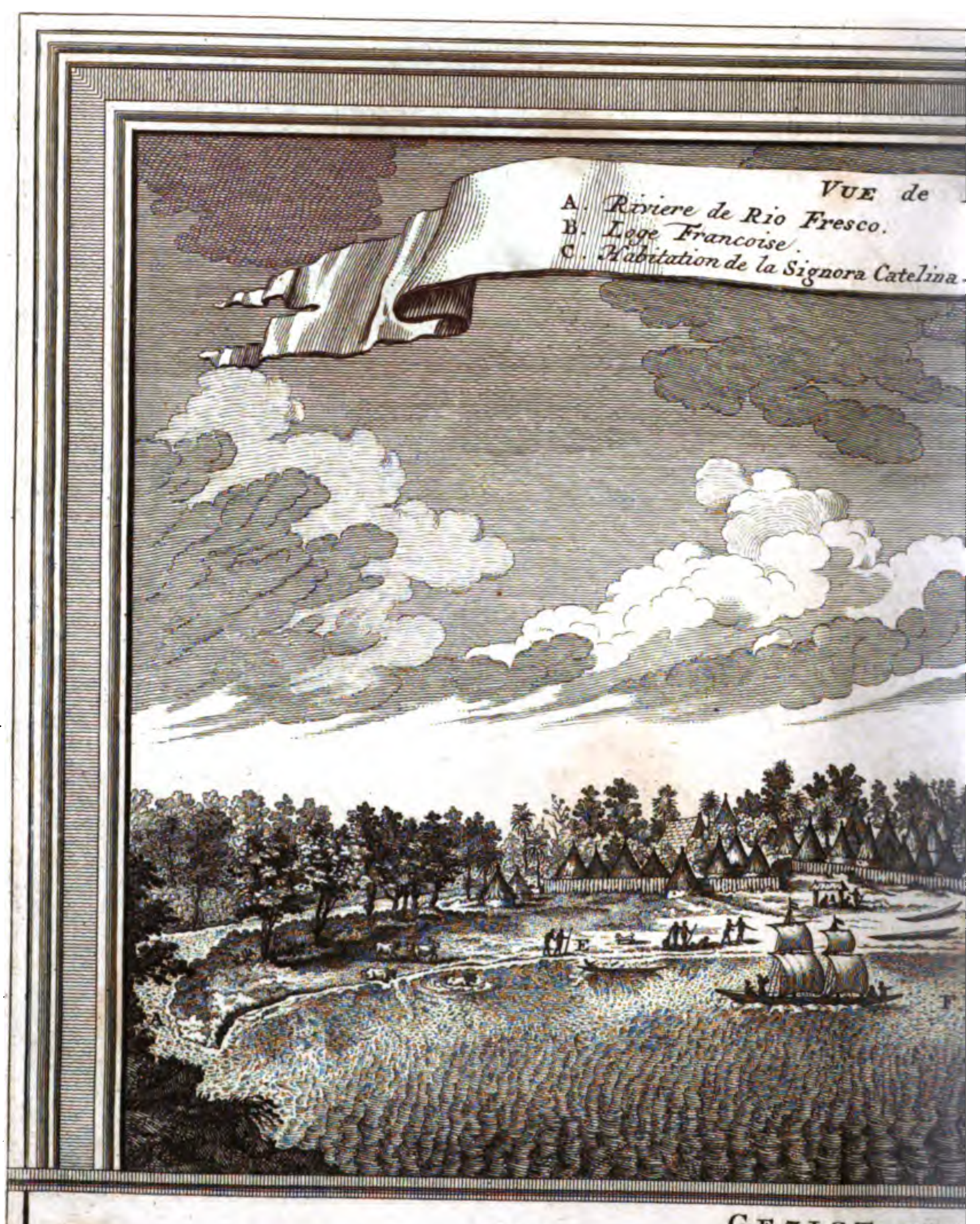
(*d*) Deſcription de la Guinée, pag. 22.

(*e*) Villault dit que la Ville eſt couverte à l'Eſt par un grand Bois, au-delà duquel s'étant avancé l'eſpace de quatre ou cinq cens pas, il découvrit des Plaines immenſes. Voyage de Guinée, pag. 25.

(*f*) Barbot en donne la figure.



KAART van de OMMELANDEN der *RIVIEREN* SANAGA en GAMBRA, of GAMBEA.


VUE de
A. Riviere de Rio Fresco.
B. Loge Francoise
C. Habitation de la Signora Catelina.
GEZIGT VAN
A. Rivier van Rio FRESCO.
B. Fransſe-Loots.
C. Woonplaats v
D. Woonplaats va
J. V. Schley direx.



VAN RUFISCO.
van Vrouw CATELINA. E. Zand-Oever.
van den ALCADE. F. Fransse-Baai.

BRUE. 1697.

LE Damel a plusieurs Officiers (g) qui font leur résidence à Rufisco, sous un Chef de la même Nation, que les Portugais nomment *Alcayde*. Ce Gouverneur est en même tems Juge de la Ville, avec un Lieutenant qui se nomme *Jerafo*. Ces deux Commandans ont l'administration de toutes les affaires, & la commission de recevoir tous les Droits du Prince pour l'ancrage & les marchandises. Cependant on appelle de leur Tribunal à celui du *Kondi*, c'est-à-dire, du Viceroi & Capitaine Général de toutes les Troupes de Kayor (h).

Les Officiers du Damel y résident.

(i) LA chaleur est insuportable à Rufisco pendant le jour, sur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre (k). Du côté de la Mer, le calme est ordinairement si profond qu'on n'y ressent pas le moindre souffle; & le bois arrête aussi le mouvement de l'air du côté des terres. Aussi les Hommes & les Animaux n'y peuvent-ils respirer; sur-tout au long de la Côte dans la basse marée, car la réverbération du sable y écorche le visage & brûle jusqu'à la semelle des souliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur d'une prodigieuse quantité de petits Poissons pourris que les Négres y jettent & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laisser tourner en pourriture, parce que les Négres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le sable leur donne une sorte d'odeur nitreuse, qu'ils estiment beaucoup (l).

Chaleur excessive du Pays.

Comment les Négres aiment le poisson.

LA Baye, que les François ont nommée *Baye de France*, abonde en plusieurs sortes de grands & de petits Poissons. Quantité de Pêcheurs en fournissent la Ville, & rendent le même service aux Villages voisins dans leurs Canots. La Ville de Rufisco est précisément (m) au fond de la Baye. Il s'y fait un commerce considérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue guères que de jeunes bêtes (n). Le Pays voisin est rempli de bestiaux & de volailles de différentes sortes, sur-tout de Pintades. Le vin de Palmier n'y est pas en moindre abondance, & les Négres le changent volontiers pour de l'eau-de-vie, qu'ils appellent *Sangara*, & qu'ils aiment excessivement. On a communément un Veau gras & de bonne taille pour deux piéces de huit, en marchandises ou en argent; une Vache pour la moitié de ce prix, & quelquefois moins. Les troupeaux y sont si nombreux, que l'Auteur en ayant vû quelquefois venir d'eux-mêmes sur le bord de la Mer, dans la basse marée, & demeurer dans l'eau jusqu'au ventre pour se rafraîchir pendant des heures entières, s'est efforcé inutilement de les compter.

Baye de France.

Abondance ce des troupeaux.

CHAQUE Vaisseau François donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandises dont on est convenu, pour le droit de prendre du bois

(g) Rufisco est le Port de Commerce du Royaume de Kayor, comme Portodali est celui de Baol. Labat, Tom. IV. pag, 199.

(h) Le Roi de Kayor, en 1666, se nommoit le *Damel Biram*. Villault, *ubi sup.* pag. 24.

(i) Barbot, *ubi sup.*

(k) Villault en parle plus favorablement au mois de Novembre. Il dit que l'air y est aussi bon & aussi chaud qu'en aucun endroit de la Côte, quoique Rufisco soit à quatorze degrés de la Ligne. *Ubi sup.* pag. 25.

(l) Barbot, *ubi sup.*

(m) Villault, qui mouilla dans cette Baye, dit que le fond en est ferme & graveleux, & qu'il n'a pas moins de six brasses après la marée. Il ajoûte que la Ville a un petit Port à l'Ouest, où une Frégate peut être en sûreté. *Ubi sup.* pag. 20. & 25.

☞ (n) Du tems de Reynold, il se faisoit aussi là un bon commerce de dents d'Eléphans.

BRUE. 1697.

bois & de l'eau. Les Négres qu'ils employent ordinairement à leur fournir ces provisions, & qui les apportent sur leur dos jusqu'aux Chaloupes, se croyent bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *Sangara*, c'est-à-dire d'eau-de-vie (*o*).

Nombre des Maisons & des Habitans.

En 1666, Rufisco, suivant le témoignage de Villault, avoit environ deux cens maisons, habitées par trois cens hommes, sans y comprendre les femmes & les enfans. Il compare les édifices à ceux des Villages de Normandie. Mais *Loyer*, qui y étoit en 1710, assûre que cette Ville (*p*) valoit beaucoup mieux que celle du Cap-Bernard, & qu'elle contient entre deux & trois cens maisons, bâties de roseaux & de feuilles de Palmiers. Il ajoûte qu'étant la Capitale du Royaume de Kayor, les édifices y sont plus grands & plus commodes que dans tout autre lieu du même Pays. Les François y font leur résidence lorsqu'ils viennent du Sénégal ou du Fort Saint-Louis (*q*).

Figure & caractère des Habitans.

Villault trouva fort surprenant que sans sçavoir lire ni écrire, tous les Habitans parlassent fort bien la Langue Portugaise. L'*Alcayde* sçavoit également le François, l'Anglois & le Hollandois. Les Négres du Canton sont d'assez belle taille, & la plûpart n'ont pas le nez écrasé. Ce sont les meilleurs Esclaves de l'Afrique. Ils sont nuds comme dans toutes les autres parties de la Côte; & lorsqu'ils montent dans leurs Canots ils ne font pas difficulté de se défaire d'une petite piéce d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes & les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, sont si lascives, qu'elles invitent les Etrangers jusqu'au milieu des rues. Un Homme peut prendre autant de femmes qu'il se croit capable d'en nourrir. La jalousie tourmente si peu les Négres de Rufisco, qu'ils prostituent leurs femmes pour une bagatelle, & qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés sur la tête, & couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand préservatif contre l'ardeur du Soleil (*r*).

Quoique le Pays soit bien fourni de Bœufs, de Vaches, de Moutons, de Chèvres, de Poules, de Pigeons, de Pintades, & d'un grand nombre d'Oiseaux, la principale nourriture des Habitans est le poisson. Les autres productions, pour le Commerce, sont les peaux, les gommes, l'yvoire, les plumes d'Autruche, l'indigo, & les étoffes de coton rayées de blanc & de bleu; de sorte qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à dire du Pays, s'il n'étoit pas si chaud; & même des Habitans, si les hommes n'étoient extrémement menteurs, & les femmes trop libertines.

Réception du Général François à Rufisco.

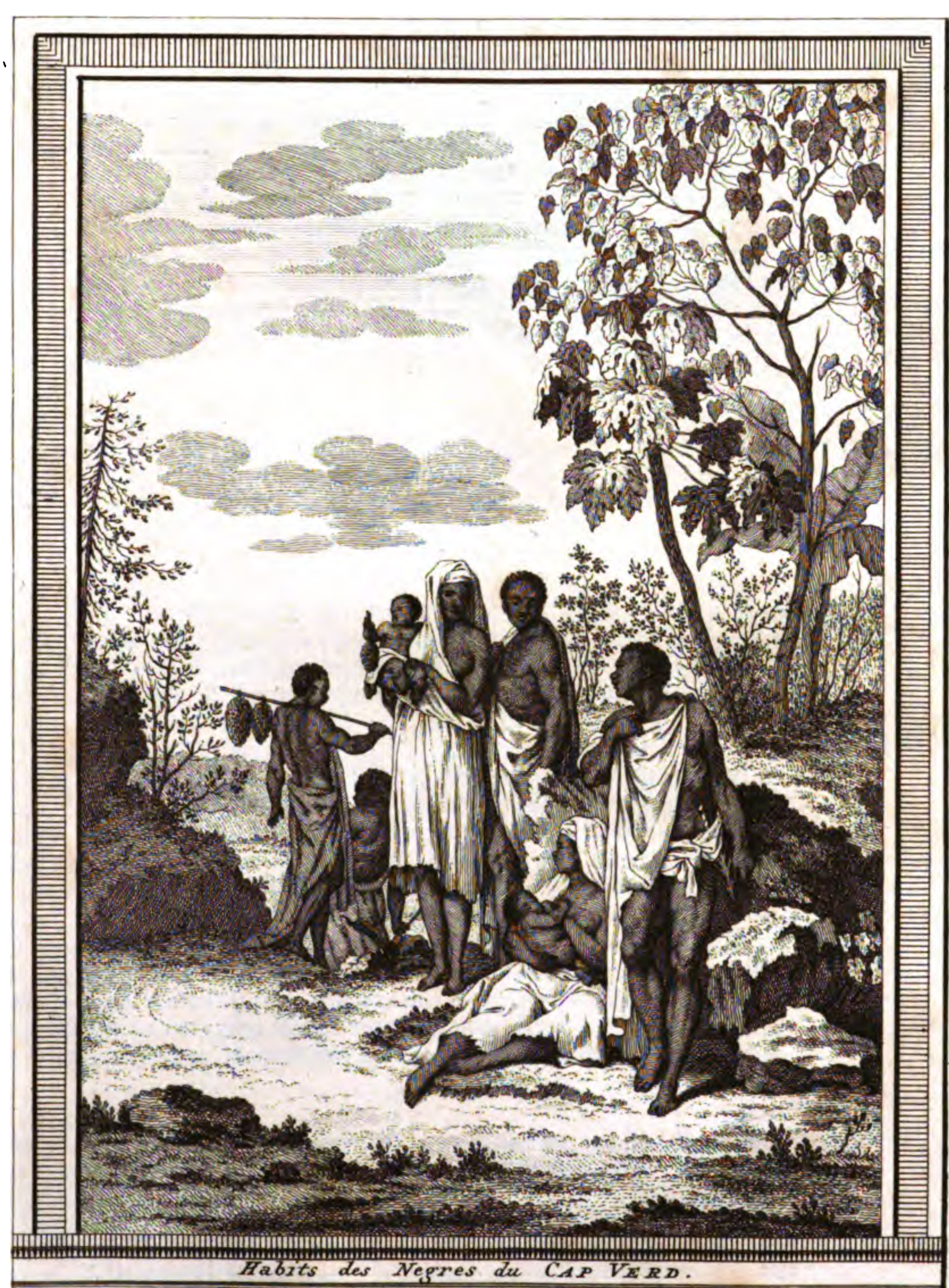
Brue fut reçu par l'Alkayde du Roi, & par une femme mulâtre, nommée *Signora Katti*, qui avoit part aussi à l'administration. Il fut logé dans les maisons du Roi, avec toute sa suite, qui étoit composée de quatorze ou quinze Négres & d'autant de Laptots. L'Alkayde & la Signora Katti lui envoyèrent quelques nattes pour meubles; mais il fut fort surpris, en s'éveillant pendant la nuit, de les voir couchés tous deux dans sa chambre, & de trouver la Signora à son côté. Il étoit tard, le lendemain, avant que les Chevaux & les Chameaux qui étoient commandés pour lui & pour son bagage fussent prêts à se mettre en marche; de sorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la maison du *Kondi*, Général des Troupes du Royaume. Ce Seigneur Négre vint au devant

(*o*) Barbot. *ubi sup.* pag. 22. & *suiv.*

(*p*) Loyer, *ubi sup.* pag. 25.

(*q*) *Ibid.*

(*r*) Villault, *ubi sup.* pag. 24. & 29.



Habits des Negres du CAP VERD.

KLEEDY der NEGERS, aan KABO VERDE.

J.V. Schley sculp. 1747.

vant de lui à quelque distance, avec vingt-cinq ou trente Chevaux, & le conduisit à sa maison, qu'il lui abandonna, pour lui faire passer la nuit avec plus de commodité. Il avoit fait préparer un grand souper, qui consistoit en un Bœuf entier, du *Kuskus*, des Poules, des Canards, & quantité de lait frais.

BRUE. 1697.

Il est traité dans sa marche par le Kondi.

LE jour suivant, Brue fit dix lieuës, dans un Pays sabloneux, qui ne paroissoit pas néanmoins sans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand Lac d'eau somache, formé par un petit ruisseau dont l'eau ne laissoit pas (*s*) d'être fort douce, & sur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir son cortége. Ce Lac, suivant le témoignage des Habitans, se décharge dans la Mer entre le Cap-Verd & le Cap-Manuel. Il est rempli de Poisson, qui est pêché par une sorte de Faucon avec autant d'adresse que par les Négres. Brue tua un de ces animaux, dans le tems qu'il prenoit son vol, avec un Poisson entre ses serres, de la forme d'une Sardine, & du poids de trois ou quatre livres. Le Lac s'appelle *Sérères*, du nom de quelques Tribus de Négres qui habitent les lieux voisins.

Lac des Sérères.

Nation des Sérères.

CES Sérères, qui se trouvent principalement répandus autour du Cap-Verd, sont une Nation libre & indépendante, qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils forment, dans les lieux de leur retraite, plusieurs petites Républiques, où ils n'ont pas d'autres loix que celles de la nature. Ils nourrissent un grand nombre de Bestiaux. L'Auteur prétend que la plûpart n'ayant aucune idée d'un Etre suprême (*t*), croyent que l'ame périt avec le corps. Ils sont entièrement nuds. Ils n'ont aucune correspondance de Commerce avec les autres Négres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine se transmet à leur postérité, & tôt ou tard elle produit une rigoureuse vengeance. Leurs voisins les traitent de Sauvages & de Barbares. C'est outrager un Négre que de lui donner le nom de *Sérère*. Cette Nation d'ailleurs est simple, honnête, douce, généreuse, & très-charitable pour les Etrangers. Elle ignore l'usage des liqueurs fortes. Un si bon caractère, sans aucunes lumières de Religion, les rendroit peut-être plus capables de celles du Christianisme que les Négres Mahométans, auxquels il est impossible de les faire goûter, lors même qu'ils sont transportés en Amérique (*v*). Ils enterrent leurs Morts hors de leurs Villages, dans des hutes rondes, aussi bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une espéce de lit, ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roseaux qui servent de murs, jusqu'à l'épaisseur d'un pied. L'édifice se termine en pointe, de sorte que ces lieux de sépulture, paroissent comme un second Village, & que les tombes des Morts sont en beaucoup plus grand nombre que les Maisons des vivans. Comme les Sérères n'ont point assez d'industrie pour faire des inscriptions ou d'autres marques sur ces Monumens, ils se contentent de mettre au sommet, un

Nation des Sérères.

Elle est divisée en République.

Caractère des Sérères.

Singularité de leurs Tombeaux.

(*s*) Il faut supposer que le terrain du Lac même avoit quelques parties nitreuses, qui changeoient la nature de cette eau.

☞ (*t*) C'est-là vrai-semblablement une erreur, qui doit son origine aux préjugés, ou au défaut d'attention dans les Voyageurs. Si le fait étoit vrai, il détruiroit un sentiment généralement reçu, c'est qu'un Peuple d'Athées ne seroit pas susceptible de probité & de vertus.

☞ (*v*) Labat témoigne souvent de la mauvaise humeur contre l'obstination des Négres Mahométans, qui ne veulent pas embrasser la Religion Catholique: Il affecte de n'en pas comprendre la raison, il est cependant aisé de la trouver ; c'est la forte aversion qu'ils ont pour l'Idolatrie & la Superstition.

BRUE. 1697.

un arc & quelques fléches sur ceux des hommes, & un mortier, avec le pilon, sur ceux des femmes: le premier marque l'occupation des hommes, qui est presqu'uniquement la Chasse; & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel est de piler du ris ou du maïz.

Leur industrie à cultiver la terre.

IL n'y a pas de Négres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sérères. [Ils marquent en cela qu'ils ne sont point paresseux, ce qui est le vice dominant de toute la Nation noire.] Si leurs voisins les traitent de Sauvages, ils sont bien mieux fondés à regarder les autres Négres comme des Insensés, qui aiment mieux vivre dans la misère & souffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour assûrer leur subsistance. Leur langage est différent de celui des Jalofs, & paroît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boisson le vin de *Latanier*. Leur Canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la Description vers la fin de ce Livre, avec celle du Latanier. Ils l'appellent *Bomba*; & les Portugais l'ont nommé *Capivard*, apparemment parce qu'ils l'avoient vû pour la première fois aux environs du Cap-Verd.

Accueil qu'ils font à Brue.

LES Sérères reçurent le Général François avec beaucoup d'humanité, & lui présentèrent du *Kuskus*, du Poisson, des Bananes, avec d'autres alimens du Pays. Il partit si tard de leur Village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieuës. N'en ayant pu faire que sept dans le cours de la journée, il arriva le soir dans un Village des Jalofs, qui étoit la résidence d'un des plus grands Marbuts du Pays. Ce saint Négre avoit compté de recevoir la visite & des présens du Général François; mais il vit ses espérances trompées. L'Alkayde de Rufisco & la Signora (*v*) Katti, qui étoient du voyage, ne manquèrent pas de le visiter, accompagnés de quelques François, que la seule curiosité y conduisit. Ils se mirent à genoux devant lui, & lui baisèrent les pieds; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Ensuite la lui faisant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de sa salive, le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques prières en Arabe. Il reçut leurs présens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de sa superstition, à son retour, & de s'être laissée oindre de la salive du vieux Marbut. L'Alkayde du Village, avec plus de politesse pour les Etrangers, vint audevant du Général, & lui offrit un Bœuf, du Kuskus, quelques piéces de volaille, du lait, du vin de Palmier, & un morceau de chair d'Eléphant (*x*), en s'excusant de n'en avoir pas apporté davantage, sur ce que n'étant tué que depuis deux jours, il n'étoit pas encore en état d'être mangé; car les Négres ne trouvent la chair bonne que lorsque les vers commencent à s'y mettre. Brue répondit à cette civilité par divers présens, sur-tout d'eau-de-vie. Quelques François ayant dit à l'Alkayde qu'ils n'aimoient pas la chair si vieille, il envoya aussi-tôt six de ses gens, chargés d'un quartier d'Eléphant, qui fut cuit à l'eau, & servi avec différentes sauces. Il est certain que la chair de cet animal fait un assez bon aliment, lorsqu'elle est bien préparée. Mais elle n'est pas si bonne rôtie. La trompe passe pour l'endroit le plus délicat. Ce festin fut suivi d'une danse, que les Négres nomment *Folgar*, & qui dura une partie de la nuit pour l'amusement du Général. Lorsqu'il croyoit pouvoir prendre un peu de repos,

Cérémonies d'un Marbut.

La chair des Eléphans assez bonne à manger.

(*v*) Barbot l'appelle *Catalina*.

(*x*) *Angl.* & une trompe d'Eléphant. R d. E.

repos, son sommeil fut encore troublé par les Enfans du Village, qui s'assemblérent autour de la cabane du Marbut, pour répéter des versets de l'Alcoran qu'ils avoient appris par cœur. Cet éxercice se fait à si haute voix, que le bruit est capable de rendre le maître sourd. BRUE. 1697.

On partit du Village assez tard, le jour suivant. Comme la marche étoit fort lente, Brue se donnoit le plaisir de la Chasse en chemin. Au milieu des Bois, il découvrit les traces de quelques Eléphans, & bientôt il en apperçut 18 ou 20, les uns couchés comme un troupeau de Vaches, d'autres occupés à baisser des branches d'arbres, dont ils mangeoient les feuilles & les petits rameaux. La Caravane n'en étoit pas à la portée du pistolet. Cependant comme il ne paroissoit pas qu'ils y fissent d'attention, les Gens du Général leur tirèrent quelques coups de fusil, auxquels ils ne parurent pas plus sensibles qu'à la piquure des mouches, apparemment parce que les bales ne les touchèrent qu'aux côtes ou par derrière. Le même soir, on arriva sur les terres de la Signora Katti, où quelques Esclaves faisoient le commerce pour elle. Le Général y fut bien traité avec toute sa suite. On lui apprit qu'un quart de lieuë plus loin, il trouveroit le Village de *Makaya*, une des résidences du Damel, qui s'y étoit rendu pour y recevoir les François.

Brue rencontre un troupeau d'Eléphans.

Makaya, maison du Damel.

Ils y arrivèrent, le jour suivant, à huit heures du matin. Devant la porte du Palais, ils trouvèrent une garde de quarante ou cinquante Négres, avec un grand nombre du *Guiriots*, ou de Musiciens, qui se mirent à chanter les louanges du Général, aussi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le *Tagaraf* & le grand *Bukenet* (y) se présentèrent pour le recevoir, & l'introduire à l'audience du Roi. Il ne fut pas aisé à Brue, qui étoit d'une taille puissante, de passer par la première porte de ce Versailles du Royaume de Kayor. Le guichet étoit si bas, qu'il fut obligé de se courber beaucoup. L'enclos contenoit quantité de Bâtimens, entre lesquels il y avoit un *Kalde* ou une sale d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y étoit assis sur une petite couche dont la Compagnie lui avoit fait présent. Il se leva lorsque Brue fut entré; & lui présentant la main, il l'embrassa, avec beaucoup de remercimens de s'être détourné si loin de la route pour le voir. Le Général lui fit son Compliment & lui offrit les présens de la Compagnie avec deux barrils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufisco les Chevaux & les Chameaux qu'il y avoit loués. Il fut conduit ensuite à l'audience des femmes du Roi. Ce Prince en avoit quatre de légitimes, suivant la loi de Mahomet; mais ses concubines étoient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbuts. Un jour qu'ils lui reprochoient cette intempérance, il leur répondit que la loi étoit faite pour eux & pour le Peuple; mais que les Rois étoient au-dessus.

Brue y est bien reçu.

Intempérance du Damel.

Les femmes du Damel ayant pris soin de fournir des provisions au Général, il se crut obligé de leur faire quelques présens. C'étoit le Roi qui se chargeoit lui-même de ces détails, lorsqu'il avoit la raison libre: mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment sans en boire, il étoit yvre aussi long-tems qu'il avoit de cette liqueur. Quatre jours se passèrent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ses deux barrils étoient déja presqu'épuisés. On parla de Commerce dans cette audience; & les François achetèrent

Son yvrognerie.

(y) Labat écrit Jagaraf & Bouquenet. [On ne nous apprend pas la signification de tous ces titres. Les Anglois disent:] „ Peut-être Bukenet signifie-t'il grand Trésorier.

BRUE. 1697.

achetèrent quelques Esclaves & quelques dents d'Eléphans. Mais comme il étoit entré quelques Flacons d'eau-de-vie dans le marché, le Damel en remit la conclusion au jour suivant. Il fit venir ses femmes pour danser devant Brue; & lorsqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danser avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de distinction; mais il remit de jour en jour l'affaire du Commerce. Les Chameaux & les Chevaux furent aussi différés.

Il force le Général de danser.

L'IMPATIENCE saisit Brue. Un jour au soir, après avoir souhaité une heureuse nuit au Roi, [qui crut qu'il ne pourroit pas partir sans chevaux,] il prit la résolution de partir à pied, & de faire porter son bagage par ses Esclaves. En effet il se mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine étoit-il sorti de Makaya, qu'il vit venir après lui le Yagaraf, qui le pressa de retourner. Cependant il résista si constamment, que cet Officier se réduisit à lui demander le tems de donner avis au Roi de son départ. Ce Prince réveillé, par une démarche si brusque, l'envoya prier aussi-tôt d'attendre quelques momens, avec promesse de lui envoyer des Chevaux & des Chameaux. Brue commençoit à trouver la route si mauvaise, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les Gens du Roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce Prince lui avoit fait espérer pour son voyage. Les bagages furent chargés & l'on partit sous la conduite du Yagaraf, qui accompagna la Caravane une partie du chemin.

Brue part sans l'en avertir.

ON arriva le soir dans un Village, où les gens du Roi prirent un Bœuf au milieu du 1er. troupeau qui se présenta. Ils enlevèrent de même une Vache & un Veau. La chair en étoit excellente. Mais les maîtres de ces Animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les consoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour suivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire reposer l'Equipage. Le hazard fit trouver un grand troupeau de Vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable qu'on n'avoit apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaise. On arriva de bonne heure dans le Village d'un Parent du Roi, qui étant averti de l'approche du Général, vint au devant de lui avec un cortége de vingt Cavaliers fort bien montés. Il montoit lui-même un Barbe de haute taille, qui lui avoit couté vingt Esclaves. L'accueil qu'il fit aux François répondit à cette galanterie. La journée suivante fut fort longue, mais au travers d'un beau Pays, dont la plus grande partie étoit cultivée. On y voit des plaines entières couvertes de tabac. Le seul usage que les Négres fassent du tabac est pour fumer; car ils ne sçavent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

Continuation de sa route.

ON arriva le soir à Biurt (z), où le Chef de la Ville vint recevoir le Général, & le logea dans sa maison. Quoique la fatigue du voyage lui rendît le repos fort nécessaire, il ne put se refuser aux empressemens de son Hôte, qui fit tuer un Bœuf pour le traiter. Le lendemain, on se rendit à l'Isle de *Jean Barre*, d'où le Général renvoya les Gens & les Chevaux du Roi. Il trouva dans ce lieu une Barque & quelques Canots, qui le transportèrent au Fort-Louis, après un voyage de douze jours, en y comprenant le séjour qu'il avoit fait à Makaya.

DE

(z) Labat varie entre Bievert & Bieurt. Barbot met constamment Biurt.

BRUE. 1697.

De la Barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieuës, mais par Rufisco & Biurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs Brue fit des journées très-courtes, & le détour qu'il fit par Makaya rendit sa route encore plus longue. Cependant, il apprit par l'événement que c'étoit l'avoir beaucoup abrégée; car les Vaisseaux qui étoient partis de Gorée dans le même tems que lui, arrivèrent au Sénégal quinze jours après. Il n'avoit pas perdu ses peines dans une marche si fatiguante. Outre un assez bon Traité pour le Commerce des Esclaves, qu'il n'auroit jamais obtenu du Damel sans le voir personnellement, il avoit fait plusieurs Observations qui méritent de trouver place ici.

Mesure du voyage du Brue.

(a) Quoique les Négres du Pays, Payens & Mahométans, ayent l'usage de la Poligamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux sœurs. Latirfal Saukabé se croyant dispensé de cette loi avoit deux sœurs entre ses femmes. Les Marbuts & les Mahométans zelés en murmuroient, mais secrétement, parce que ce Prince n'étoit pas traitable sur ce qui pouvoit blesser ses plaisirs. Il ne doutoit pas de l'existence d'un Paradis; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'espéroit pas d'y être reçu, parce qu'il avoit été fort méchant, & qu'il ne se sentoit, disoit-il, aucune disposition à devenir meilleur. Effectivement, il s'étoit rendu coupable de mille actions cruelles. Il avoit dépouillé, banni, ou tué ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Comme il possédoit deux Royaumes, il se croyoit plus grand que tous les Monarques de l'Europe; & faisant quantité de questions à Brue sur le Roi de France, il demandoit comment il étoit vêtu, combien il avoit de femmes, quelles étoient ses forces de terre & de Mer, le nombre de ses Gardes, de ses Palais, de ses revenus, & si les Seigneurs de sa Cour étoient aussi bien vêtus que les Seigneurs Négres. Brue avoit beaucoup de peine à lui persuader que le Roi son maître avoit douze mille Soldats pour la garde ordinaire de sa maison, qu'il pouvoit mettre en campagne une Armée de trois cens mille Hommes d'Infanterie & de cent mille Chevaux, entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens Vaisseaux de guerre & quarante Galères, sans parler d'une quantité innombrable de petits Bâtimens; & que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de deux cens millions de livres. Mais ce qui paroissoit le plus incroyable au Damel, c'étoit de s'entendre assûrer qu'un si grand Roi n'avoit qu'une femme. Il demandoit comment il pouvoit faire lorsqu'elle étoit enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendoit qu'elle se portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Négre, il a trop d'esprit pour être capable de tant de patience.

Observations qu'il fit dans cette route.

Opinion que le Damel avoit de sa propre grandeur.

Un jour, il fit présent au Général, d'une femme, qui paroissoit d'une condition supérieure à l'Esclavage. En effet elle avoit été l'épouse d'une des principaux Officiers de la Cour. Son mari, la soupçonnant de quelque infidélité, auroit pû se faire justice de ses propres mains; mais comme elle étoit d'une famille distinguée, il avoit pris le parti de porter ses plaintes au Roi, qui l'ayant jugée coupable, l'avoit condamnée à l'Esclavage, & l'avoit donnée à Brue. Les parens de cette malheureuse femme vinrent solliciter les François en sa faveur, & supplièrent le Général d'accepter en échange une Esclave beaucoup plus jeune, dont il auroit par conséquent plus de profit à tirer. Il y consentit; &

Ce qui rend sages les femmes des Seigneurs Négres.

(a) Labat Tom. IV. pag. 187. & suiv.

BRUE. 1697.

& l'autre fut conduite auſſi-tôt par ſa famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des Grands aſſez chaſtes, ou du moins leur cauſe beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au Roi après leur conviction, elles ſont ſûres de ne jamais trouver en lui qu'un Juge inéxorable, qui accorde toûjours une prompte juſtice aux Maris dont il reçoit les plaintes.

Curioſité du Damel pour voir un grand Vaiſſeau.

LE Port de Rufiſco ne recevant guères que des Barques & des Chaloupes, le Damel, qui ſouhaitoit beaucoup de voir un Vaiſſeau, pria le Général d'en faire venir un près de cette Ville. Brue lui répondit qu'il étoit fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avoit point aſſez d'eau pour un Bâtiment tel qu'il le deſiroit; mais qu'il en feroit venir un de dix piéces de canon, qui ſerviroit à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent juſqu'à cent piéces. Il fit amener effectivement une Corvette, appareillée dans toute ſa pompe, avec les Pavillons déployés. Le Damel & tous ſes Courtiſans ſe rendirent ſur le rivage pour joüir de ce ſpectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit Vaiſſeau, & les François s'étoient attendus que le Roi monteroit à bord. Mais ſoit qu'il craignît la Mer, ou qu'ayant à ſe reprocher ſes extorſions & ſes violences il appréhendât qu'ils ne le retînſſent Priſonnier, il n'ôſa ſe procurer cette ſatisfaction. Lorſqu'il eut raſſaſié ſa curioſité, il demanda au Général de combien les grands Vaiſſeaux ſurpaſſoient celui qu'il avoit vû. Sans répondre directement à cette queſtion, Brue lui conſeilla d'envoyer un de ſes Officiers, pour être plus ſûr de ce qu'il vouloit ſçavoir, par le témoignage de ſes propres gens. L'ordre fut donné à quelques Négres d'aller prendre les meſures. Ils revinrent, les bras remplis des cordes qu'ils avoient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel Canot! s'écria-t'il, & que la ſcience de Blancs eſt prodigieuſe.

Revûe de ſes Troupes.

POUR donner de l'amuſement au Général, ce Prince fit un jour en ſa préſence la revûe d'une partie de ſes Troupes, ſous la conduite du *Kondi* ſon Lieutenant-Général. Ce Corps d'armée montoit à cinq cens Hommes, armés de ſabres, d'arcs & de fléches, & couverts de cottes de maille, qui conſiſtoient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une Dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge ou d'autres couleurs, parſemé de caractères Arabes que les Marbuts croyent également propres à jetter l'effroi parmi leurs Ennemis & à garantir ceux qui les portent de toutes ſortes de bleſſures; à la réſerve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t'on dit, eſt poſtérieure au tems de Mahomet. Sous ces cotes de maille les Négres ont une multitude d'Amulets, qu'ils appellent Griſgris; & celui qui en eſt le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Exercice que le Kondi fait faire aux Troupes.

LE Kondi s'étant mis à la tête de ſa Troupe, la diſpoſa ſur quatre rangs, & fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Ce Prince étoit dans le magaſin que la Compagnie avoit fait bâtir à Rufiſco. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite Armée, il monta à cheval, & prenant ſa lance il fit les mêmes mouvemens que s'il eût été prêt à combattre. Brue fut obligé de prendre un Cheval auſſi pour l'accompagner. Ils s'avancèrent juſqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vûe de ſon Maître, ôta ſon turban, [dépouilla ſa chemiſe, qu'il laiſſa pendre ſur ſon bras gauche,] & ſe jettant à genoux, ſe couvrit trois fois la tête de pouſſière. Mais le Roi, qui n'étoit plus qu'à ſix pas, lui fit porter ſes ordres par un de ſes Guiriots militaires. Le Kondi, après les avoir

BRUE. 1697.

avoir reçus dans la même situation, se couvrit la tête, [remit sa chemise,] & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa première posture, en attendant de nouveaux ordres, qu'il reçut encore, & qui ne produisirent que [des cris & quelques] mouvemens fort irréguliers; de sorte qu'il seroit difficile de rallier des Troupes si mal disciplinées si leurs rangs étoient une fois rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures; après quoi le Roi reprit le chemin de la Ville, au bruit des tambours, & précédé par ses Guiriots, qui chantoient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Serpens du Royaume de Kayor.

LES Serpens sont fort communs dans tout le Pays, depuis Rufisco jusqu'à Biyurt. Ils sont extrémement gros, & leur morsure est fort dangereuse. Les Grisgris passent dans l'esprit des Négres pour un charme tout-puissant contre ces terribles animaux. La vérité est que les plus redoutables peuvent être chassés facilement, mais que cette race d'Hommes imbécilles aime mieux attribuer leur sûreté aux impostures de leurs Marbuts, qu'à leurs propres soins (c). D'ailleurs Labat remarque qu'il y a une espèce de simpathie entre les Serpens & les Négres. On voit ces affreux monstres se glisser librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Négre soit mordu, il applique aussi-tôt le feu à la partie blessée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle dessus. Il s'y fait une cicatrice (d) qui fixe le venin, lorsque le reméde est assez promptement employé; mais s'il vient trop tard, les parties nobles sont bientôt attaquées, & la mort est infaillible. La Nation des Sérères n'est pas si familière avec les Serpens que les autres Négres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de Grisgris (e), elle ne se fie qu'à ses précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trapes qu'elle tend avec beaucoup d'adresse & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Leur familiarité avec les Négres.

Leur grandeur monstrueuse.

PLUSIEURS de ces Serpens ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long, sur un pied & demi de diametre. Mais les Négres prétendent que les plus grands sont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaisseur & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parce qu'ils peuvent être apperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verds, qu'on a peine à distinguer dans l'herbe. D'autres sont tachetés, ou semblent briller du moins de différentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les blessures sont incurables. Mais Labat s'imagine que la plûpart de ces récits sont autant de fables des Marbuts, pour relever le prix & la nécessité de leur Grisgris; car la couleur, dit-il, peut-elle rien changer (f) à la qualité du poison? Cependant il confesse que si l'artère est blessée, le poison passe si vîte au cœur, que tous les remédes arrivent trop tard; au lieu que s'il ne pénétre que dans les chairs [ou dans les veines,] il est beaucoup plus facile de l'arrêter. Les plus grands ennemis de ces Serpens sont les Aigles, dont le nombre est fort grand dans le Pays. Il ne s'en trouve

Aigles en grand nombre.

(c) *Angl.* Mais les Négres n'ont pas assez d'habileté pour cela, & d'ailleurs que gagneroient les Marbuts si leurs Grisgris devenoient inutiles? R. d. E.

(d) *Angl.* une escarre. R. d. E.

(e) Labat, quoiqu'Ecclésiastique, ne peut pas s'empêcher de décrier, ces artifices des Prêtres; n'auroit-il point ici en vûe les agnus Dei, dont les gens de sa profession font si souvent usage?

(f) Labat, *ubi sup.* pag. 195. & suiv. Ce raisonnement est mauvais. La couleur ne change point la qualité, mais elle marque le changement. R. d. T.

BRUE. 1697.

trouve pas de si gros dans aucune autre Région du monde. Mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos soit moins troublé; car la pointe des fléches ne fait pas plus d'impression sur eux que la morsure des Serpens. Il faut que leurs plumes soient extrémement fermes & serrées. Ils portent un Serpent entre leurs griffes, & le mettent en piéces pour servir de nourriture aux Aiglons, sans en recevoir le moindre mal. Les Aigles du Cap-Verd ressemblent si fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas crû devoir en parler.

§. III.

Route de Rufisco à Biyurt, & du Fort Louïs à Kayor, suivant Barbot (a).

Différens Villages des Négres de Kayor. Beer. Jandos.

EN partant de Rufisco, on trouve à la distance d'une lieuë, au Nord-Est, le Village de *Beer*, & deux lieuës plus loin celui de *Jandos* qui appartient à un Vassal du Roi de Joala. Les Palmiers y sont abondance. De Jandos, on compte trois lieuës, au Nord, jusqu'au bord d'un Lac (*b*) que les Habitans nomment *Eutan*, & les Portugais *Alagoas;* deux noms qui signifient Lacs dans les deux Langues. Il a quatre milles de longueur; & sa largeur est d'une demie lieuë. Dans la saison des pluyes, il en sort plusieurs petites rivières. L'abondance du Poisson y est prodigieuse, quoiqu'en Eté il soit presque à sec. Le fond est couvert d'une sorte de petites écailles (*c*), que les Habitans nomment *Simbos*, & qui ressemblent beaucoup à celles qui servent de monnoye dans le Royaume d'Angola. De ce Lac, la route tourne au Nord-Est vers *Enduto*, Village où le Gouvernement demeure toûjours dans la plus ancienne famille. C'est un lieu commode, & les Voyageurs s'y arrêtent ordinairement pour y passer la nuit. Après Enduto, la route tourne au Nord-Ouest, & conduit dans un Village, où les Prêtres (*d*) des Cantons voisins font leur résidence ordinaire (*e*). On prend ensuite à l'Est pour gagner un autre Village, nommé *Endir*, d'où l'on se rend à *Sanyeng*, lieu que plusieurs familles Portugaises avoient choisi autrefois pour leur demeure. Il y reste encore deux de leurs maisons, qui sont fort grandes, & dont chacune a devant elle un arbre d'une grosseur extraordinaire, sur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu, un puits profond de dix brasses, qui fournit à tout le Canton de l'eau fraîche, & d'un goût si délicieux qu'on la croiroit mêlée de miel. Les Négres assûrent que l'eau de certains torrens, près de ce Village, est pernicieuse aux Chameaux & aux Dromadaires, quoiqu'elle soit bonne pour tous les autres animaux.

Lac d'Eutan.

Enduto.

Endir.

Sanyeng.

Mangor, séjour du Damel.

DE Sanyeng, la route conduit à *Mangor*, résidence du Damel pendant une partie de l'année; & de Mangor à *Emboul*, où ce Prince tient une partie de ses femmes (*f*). Leur demeure est un spacieux édifice, séparé de la Ville

(*a*) Description de la Guinée, pag. 26.

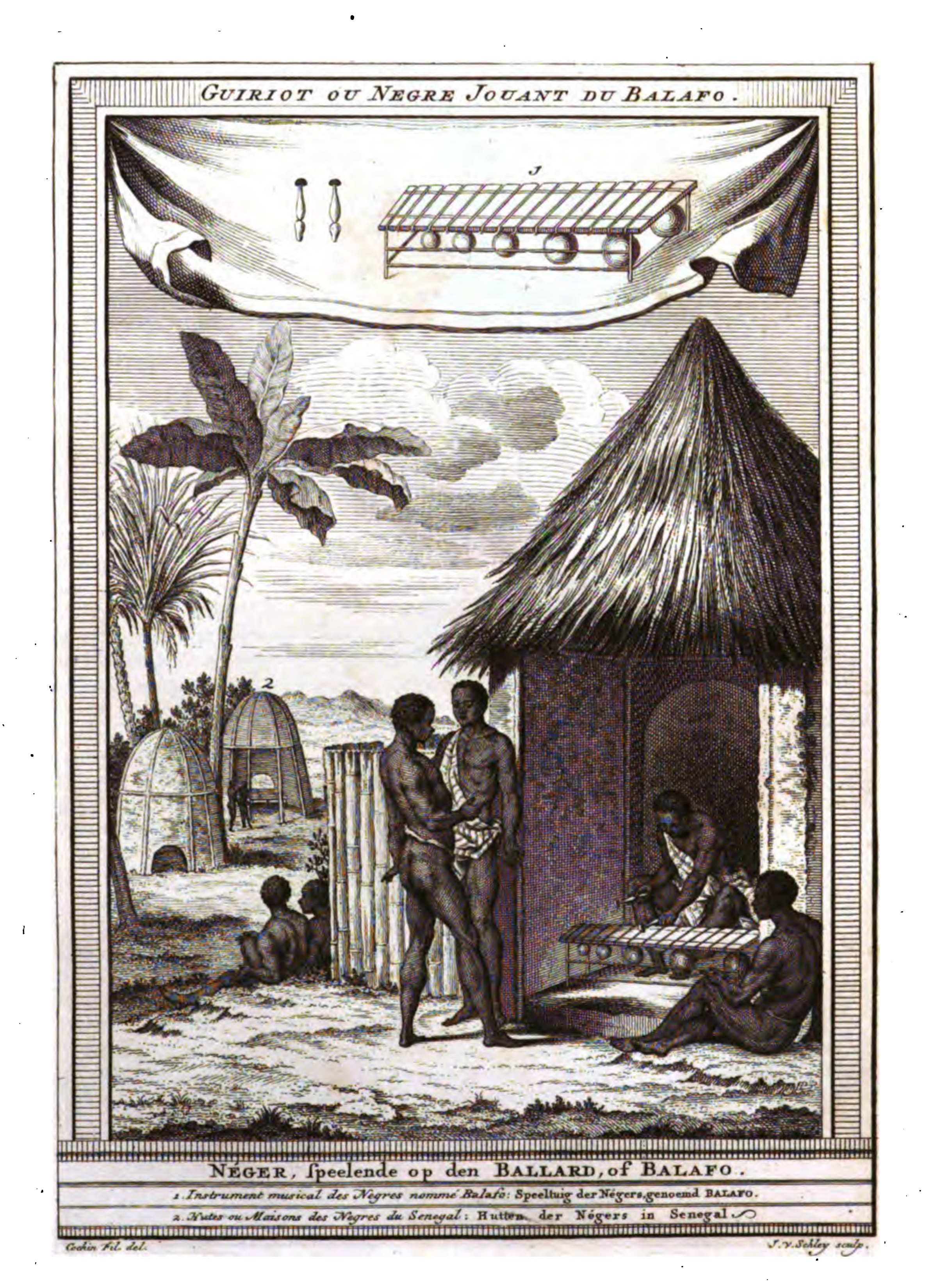
(*b*) C'est vrai-semblablement le Lac des Sérères.

(*c*) *Angl.* Coquilles. R. d. E.

(*d*) Les Négres les appellent *Lycberius*, & les Mores les nomment *Bysberines*.

(*e*) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Village, où demeuroit le Marbut dont on a parlé dans l'article précédent.

(*f*) Cela s'accorde avec la Relation de Cada Mosto. Voyez ci-dessus.


GUIRIOT OU NEGRE JOUANT DU BALAFO.
1
2
NÉGER, speelende op den BALLARD, of BALAFO.
1. Instrument musical des Negres nommé Balafo: Speeltuig der Négers, genoemd BALAFO.
2. Hutes ou Maisons des Negres du Senegal: Hutten der Négers in Senegal.
Cochin Fil. del.
J. v. Schley sculp.

Ville par une paliſſade, ou une haye de roſeaux. Les avenues ſont plantées de grands Palmiers, où les Négres font des courſes à cheval. C'eſt l'habitation des principales femmes du Roi, qui ſont diſtinguées des autres par le nom de *Sogona*. Il eſt défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

BRUE. 1697.

Emboul, réſidence de ſes femmes.

A dix lieuës de Mangor, on arrive au Village d'*Embar*, réſidence du plus proche héritier de la Couronne; d'où l'on gagne *Biyurt*, Ville (g) ſituée ſur le Sénégal, preſque vis-à-vis l'Iſle de Saint-Louïs. C'eſt le ſéjour des Officiers du Roi pour les droits & les taxes. Les Habitans de ce lieu ſont ſi pareſſeux, qu'ils ne s'occupent d'aucune ſorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce ſoin à leurs femmes; & dans leur oiſiveté, ils cherchent l'occaſion de faire la débauche avec les Matelots de l'Europe.

Embar.

OUTRE les lieux qu'on vient de nommer, on apperçoit des deux côtés de la route quantité de Hameaux ou d'autres Villages diſperſés. Mais les Voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur eſt inſupportable dans ce Pays, à l'exception des mois de Novembre & de Décembre, où elle reçoit quelque diminution; & que ſi l'on ne trouve quelques arbres, ſous leſquels on puiſſe ſe mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques momens, il ne faut pas penſer, du matin juſqu'au ſoir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ſes proviſions ſur le dos des Anes, qui ſont des animaux fort peſans dans le Royaume de Kayor. Cependant les Agens François, qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domeſtiques que des Anes ſans ſelles, ce qui rend leur route fort lente & fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque Village, où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plûpart des Habitans vivent de racines, faute de bled & d'autres grains. Ils pourroient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étoient d'une pareſſe égale à leur pauvreté.

Autres Villages du Royaume de Kayor.

LEURS maiſons, ou leurs hutes, ſont de paille; mais plus ou moins commodes, ſuivant l'induſtrie de ceux qui les habitent. La forme en eſt ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four; de ſorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumière, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaiſſe fumée, il n'y a au monde que des Négres qui puiſſent les habiter, ſur-tout à cauſe de la chaleur, qui vient également de la voute & d'un fond de ſable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits ſont compoſés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints enſemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, ſervent à ſoûtenir tout l'édifice. Les Négres de quelque diſtinction mettent une natte ſur ces riches chalits.

Maiſons ou hutes des Négres de ce Pays.

ON voit encore à Biyurt les ruines d'un Fort que les Portugais avoient preſque achevé en 1483, ſous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Biſagudo, que le Roi Jean II. avoit envoyé dans cette vûe avec une Flotte de vingt Caravelles, chargées d'hommes & de matériaux. Ce Prince s'étoit laiſſé engager dans cette entrepriſe par *Bemoy*, Souverain du Pays, & Succeſſeur (b) de *Bur Biram*

Ruines d'un Fort Portugais & ſon origine.

(g) Barbot écrit toûjours Byhurt, quoique les autres varient ſur ce nom. De l'Iſle, dans ſa Carte, nomme cette Ville *Ganguel*, & remarque que c'eſt la réſidence du *Petit-Arak*, Roi Négre qui porte ce titre.

(b) Il étoit le Frère, mais non le Succeſſeur

BRUE. 1697.

Biram Roi des Jalofs, qui ayant été chassé par ses Sujets, s'étoit rendu à pied au long de la Côte, jusqu'à l'Isle d'Arguim, il s'étoit embarqué avec un petit nombre de ses Sujets pour aller solliciter le secours du Roi de Portugal. Bemoy retourna dans son Pays avec cette Flotte, descendit au rivage, & commença l'édifice du Fort; mais le Pays parut si mal-sain aux Portugais, & la situation du lieu si mauvaise à cause du courant impétueux de la rivière, que d'Acunha craignant d'en être nommé Gouverneur, prit la cruelle résolution de massacrer (*i*) ce malheureux Prince sur son Vaisseau, & de retourner à Lisbonne avec tous ses gens, sans avoir fini son entreprise. Le Roi Jean fut extrémement irrité de sa conduite & du meurtre de Bemoy; mais il laissa le coupable sans punition.

Pourquoi les routes de terre furent ouvertes dans le Pays de Kayor.

LA route de Rufisco par terre, aux bords du Sénégal, fut ouverte par les François, pour la commodité de leur commerce entre Gorée & l'Isle S. Louis, parce que la voye de la Mer est fort ennuyeuse & fort incertaine. Ce voyage prenoit souvent un mois entier, quoique la distance au long des Côtes ne soit que d'environ quarante lieuës. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les Courans sont contraires (*k*).

Autres routes à Lambaya.

ON a formé une autre route de Rufisco à *Lambaya*, Capitale du Royaume de Baol, vingt lieuës à l'Est de *Kamina*; & de-là à *Sangbay*, résidence du Roi de Baol, trois lieuës, Nord-Ouest, au-delà de Lambaya. Jamesil est à cinq lieuës de la même Ville, à l'Est; & Borsalo, située sur une branche de la rivière du même nom, est trente lieuës plus loin.

QUOIQUE la route de Rufisco à Biyurt soit au travers des Bois & des Forêts, elle est bien moins mauvaise que celle du Comptoir de Saint-Louis jusqu'à la Ville de Kayor. Les François font ce voyage sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes, dans l'espace de six jours; mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'est qu'une vaste & épaisse Forêt, remplie de Voleurs & de Bêtes féroces, sans un seul endroit où l'on puisse passer commodément la nuit (*l*).

Leurs difficultés.

cesseur de ce Prince; celui-ci n'avoit fait que lui confier l'administration des affaires; & ce fut la raison qui engagea ses deux autres Frères, *Sibita* & *Kamba*, à le tuer, pour se venger de la partialité qu'il avoit témoignée en faveur de Bemoy.

(*i*) Voyez cette histoire fort au long dans l'Afrique de Marmol. Vol. III. Liv. IX. Chapitre XIX.

(*k*) Barbot, Description de la Guinée, pag. 27.

(*l*) *Ibid.* pag. 26.

§. IV.

Révolution du Royaume de Kayor en 1695.

Six Royaumes depuis le Cap-Verd jusqu'à la rivière de Gambra.

LA Côte qui dépend du Comptoir de Gorée s'étend depuis le Cap-Verd jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gambra; & dans cet espace on compte six Royaumes, qui ont la Mer à l'Occident. Le premier est celui de *Kayor* ou de *Kayllor*, à qui le Cap appartient, & dont le Souverain se nomme Damel. Son étendue est d'environ trente lieuës au long de la Côte. Elle est terminée par un Village, que les François ont nommé le *Grand Brigni* (*a*).

LE

(*a*) Labat, nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 130. & suiv.

BRUE. 1695.

Le second Royaume est celui de Baol ou de Baul, dont le Roi porte le titre ☞ de *Tin*. Il commence au [petit] Brigni, & se termine à la Pointe de *Serena*, qui en est éloignée de quinze lieuës. Le troisième est le Royaume de *Sin*, dont le Roi s'appelle *Bur*, c'est-à-dire *Roi* dans la Langue du Pays. Il s'étend depuis la pointe de *Serena*, jusqu'à la Rivière de *Brusalem* ou *Borsalo*, mais il ne renferme pas plus de douze (*b*) lieuës de Côtes. Le quatrième est celui de *Brusalem* ou *Borsalo*, ou plus communément *Barsalli*, qui tire son nom de la rivière où il commence, & qui finit après quatre ou cinq lieuës de Côtes à la Rivière de *Betonda* ou *Battonte*. Le cinquième est *Barra*, qui commence à la Rivière de Betonda, & qui se termine d'un côté à celle de *Gignac* ou de *Janock*, & de l'autre à la pointe du Palmier, qui fait l'embouchure de la Rivière de Gambra. Le Royaume de Barra n'a de recommandable que la bonté du mouillage, au long de sa Côte, qui est d'environ cinq lieuës. Cet avantage procure à son Roi quelques présens, & donne aux Sujets de ce Prince la commodité de vendre leurs provisions.

Kayor.

Baol ou Baul.

Sin.

Borsalo, ou Barsalli

Barra.

Les Royaumes de Kayor & de Baul, qui avoient été gouvernés par des Rois différens jusqu'à l'année 1695, tombèrent alors sous la puissance d'un seul Maître. Un Roi nommé le (*c*) *Burba Ghiolof*, Prince Puissant, dont les Etats étoient situés au Sud-Est du Lac de *Pami Fide*, & à l'Est de Kayor, se trouva si chargé de la grandeur de sa domination qu'il prit le parti de la diviser en plusieurs Provinces, dont il abandonna le Gouvernement à ses Généraux. Le Gouverneur de Kayor fut le plus prompt à se révolter, & prit le titre de Roi. D'autres suivirent son éxemple. Enfin Burba se trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ses vastes Etats, & même à la plus méprisable, parce qu'elle étoit la plus éloignée de toutes les occasions du Commerce. Mais ☞ son ambition s'étant réveillée, [& cherchant à faire valoir ses prétentions, qu'il avoit toûjours conservées sur les Royaumes de Kayor, de Siratic, & autres qui faisoient autrefois partie de ses Etats,] il trouva le moyen de susciter, dans le Royaume de Kayor, des différends qui lui donnèrent l'occasion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ses Troupes, il défit l'Armée du Damel & le tua lui-même dans une Bataille. Enfin, si sa prudence eût égalé son courage, il se seroit remis en possession de ce Royaume. Mais au lieu d'engager le Peuple par ses bienfaits à le reconnoître volontairement pour leur Maître, il ne pensa qu'à le punir de sa révolte. Cette rigueur obligea les Grands de recourir à la protection du *Tin*, Roi de *Baul*, & de lui demander du secours pour chasser leur Vainqueur, & pour se remettre en état de choisir un Souverain, par une élection libre, suivant l'ancien usage de leur Nation. Latir-Fal-Saukabé, qui régnoit alors à Baul, écouta facilement leur prière; soit qu'il eût déja conçu le dessein qu'il éxécuta dans la suite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proye du Conquérant, s'il lui donnoit le tems d'assûrer ses conquêtes. Il leva une Armée nombreuse, qui fut augmentée par les Mécontens de Kayor. Il livra battaille au Burba, il lui tua la fleur de ses Troupes; & ce malheureux Prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le Peuple de Kayor se vit encore sans Roi.

Décadence du Burba Ghiolof.

Latir-Fal usurpe la Couronne de Kayor.

LE

(*b*) *Angl.* onze. R. d. E.

(*c*) Labat nomme ce Prince *Bourbaguiolof*; mais mal-à-propos. *Bur* en langage Mandingo signifie Roi, & *Ba* ou *Bau* signifie grand. *Ghiolof* est la même chose que *Jalof*.

BRUE. 1695.

Le Tin ne se trouva pas plûtôt à la tête d'une Armée victorieuse, qu'il fit éclater les vûes de son ambition. Après avoir servi ses Voisins en qualité de Protecteur, il leur déclara qu'il pensoit à devenir leur Maître. Cependant, pour éloigner les idées d'usurpation, il résolut de se faire élire dans une Assemblée de tous les Grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avoit campé ses Troupes. Il représenta ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour le rétablissement de la liberté publique; que son dessein étoit encore de leur procurer un Roi capable de les gouverner avec équité & de les défendre contre leurs Ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, personne ne lui avoit paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs espérances; enfin, leur déclarant qu'il regardoit comme ses Ennemis tous ceux qui n'approuveroient pas ses vûes; il conclut par ces terribles mots, *Desoulé Sabay*, qui sont entre les Négres une imprécation solemnelle, & un défi contre toutes sortes d'oppositions.

Voye qu'il prend pour assûrer son élection.

Cette expression passe dans le Pays pour un si cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le sang. Les Electeurs se seroient portés sur le champ à la violence, s'ils n'eussent été retenus par la présence de l'Armée. Ils se virent forcés non-seulement au silence, mais encore à reconnoître Latir-Fal pour leur Roi, à l'exclusion des enfans du Burba, qui regardèrent comme une grace que l'Usurpateur leur accordât la vie. Aussi-tôt qu'il fut proclamé, il se mit en possession du Gouvernement, sans s'être fait laver dans une fontaine, suivant l'ancien usage de l'inauguration. Il récompensa ceux qui l'avoient favorisé dans l'élection; & prenant le titre de Damel, il se fit rendre par tous les Grands l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner à quelque distance, sans autre habit que des hautes-chausses, & à se mettre ensuite trois fois à genoux en se jettant de la poussière sur la tête. Latir-Fal continua toûjours d'éxiger avec rigueur ces marques de soûmission, & ne permit qu'aux Marbuts d'être couverts en lui parlant. Il nomma deux de ses Généraux pour gouverner les Royaumes de Kayor & de Baul, tandis qu'il passeroit alternativement une année dans l'un & dans l'autre. Ces Gouverneurs, qui portent le nom de Vambors, furent les deux personnes pour lesquelles il avoit le plus de confiance.

Il humilie les Grands.

Dans la suite, il plaça ses enfans dans ces deux postes. Comme sa cruauté ne l'avoit pas rendu moins odieux que son usurpation, & qu'il avoit raison de craindre que les Grands n'excitassent le Peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui assûrèrent pendant toute sa vie la possession du Trône; l'une, d'ôter la vie, sous divers prétextes, à ceux qu'il croyoit capables de lui causer de l'embarras; l'autre, de gagner le Peuple, en le mettant à couvert de l'oppression des Grands. La Noblesse se vit contrainte de chercher un azile dans les Etats du Burba-Ghiolof, ou des Princes voisins, & d'abandonner ses biens au Damel, qui mettoit encore entre les principes de sa Politique le soin d'appauvrir ses Sujets, pour leur ôter le pouvoir de se révolter. Il suffisoit d'être riche pour devenir l'objet de sa haine. La mort suivoit le moindre soupçon. Il étoit rusé, avare, cruel jusqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant & vindicatif. La seule personne qui eût quelqu'ascendant sur son esprit étoit la Princesse Linghera, sa Mère, à laquelle il n'avoit jamais ôsé désobéïr, ni même parler avec la tête couverte. Mais comme il ne pouvoit souffrir un Censeur toûjours prêt à l'observer, il la tenoit éloi-gnée

Rigueur de sa Politique.

Son caractère.

gnée de sa Cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de sa prudence & de ses soins pour contenir ses Sujets dans la soûmission.

BRUE. 1699.

CETTE Princesse avoit obtenu de lui la vie d'un Seigneur Négre, dont il avoit conçu quelque défiance. Mais n'en étant pas moins résolu de s'assûrer de sa personne, il l'envoya au Général François, qui étoit alors à Gorée, en le faisant prier de se charger de la garde de ce Prisonnier. La qualité de Geolier flattant peu Brue, il fit dire au Damel, que si ses soupçons étoient justes, il feroit mieux d'envoyer le Coupable en Esclavage dans les Colonies d'Amérique, d'où il ne devoit pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conseil ne parut point assez sûr au Damel. Il retira son Sujet des prisons de Gorée; mais dans l'absence de sa Mère, il chargea ses Gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds & les mains; & cet ordre cruel fut éxécuté. Un caractère si dangereux obligeoit les François d'être continuellement sur leurs gardes, & d'éviter les moindres différends avec le Roi Négre. Cependant la Compagnie, qui s'étoit prévenue mal-à-propos en sa faveur, vouloit que Brue lui confiât les marchandises du Comptoir. Depuis deux ans & demi, il avoit fallu combattre sans cesse, pour lui refuser des sommes considérables qu'il vouloit emprunter continuellement. Enfin le Général ne put se défendre de tomber dans le piége.

Ascendant que sa Mère avoit sur son esprit.

Ménagemens auxquels Brue étoit obligé.

ON a déja fait remarquer que Rufisco est le Port du commerce pour le Royaume de Kayor, comme Portodali pour le Royaume de Baul. Latir-Fal, qui avoit réuni les deux Couronnes, étoit intéressé à faire établir des Comptoirs dans ces deux Ports. Quelque tems après le voyage que Brue avoit fait par terre, de Rufisco au Sénégal, les François reçurent avis que le Damel étoit allé à Portodali. Cette démarche, dont les apparences n'étoient pas favorables à leur Commerce, obligea le Général de retourner à Gorée & d'envoyer une Frégate, nommée la *Vigilante*, avec un Facteur & des marchandises, pour s'assûrer tous les Esclaves que le Damel avoit alors, & prévenir l'interlope. Le Facteur revint (*d*) avec quelques Esclaves, mais chargé des plaintes du Damel qui renouvelloit ses anciennes demandes, & qui lui avoit ordonné de déclarer de sa part au Général, que si les magasins de Rufisco & de Portodali n'étoient pas constamment remplis de marchandises, il arrêteroit absolument son Commerce. Après cette marque de chagrin, le Damel s'étoit rendu à Kaba, une de ses maisons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit Bâtiment Anglois commandé par *Plüman*, avoit mouillé à Portodali, il étoit retourné aussi-tôt dans cette Ville, où il traitoit de Commerce avec le Capitaine Anglois. Sur cet avis, Brue envoya de Gorée un Flybot, nommé le *Gaillard*, avec ordre de saisir & de confisquer le Bâtiment Anglois.

Différends à l'occasion des Anglois.

LE même jour que le Flybot mit à la voile, Brue vit arriver un Officier du Damel, avec un Député des Anglois, qui venoit le prier de ne pas causer de mal à leur Bâtiment. Il répondit à l'Officier Négre que la Compagnie ayant fourni soigneusement au Roi & à ses Sujets toutes les marchandises dont ils avoient besoin, il étoit bien étrange qu'au mépris des Traités conclus avec ses Prédécesseurs & renouvellés par lui-même, ce Prince entre-prît

(*d*) Suivant l'Original, le Facteur ne revint pas, mais il écrivit au Général les plaintes du Damel. R. d. E.

BRUE. 1699.

prît de se lier avec des Etrangers ; que si les Anglois continuoient de commercer sur la Côte, son devoir & l'obéissance qu'il devoit aux ordres de sa Compagnie l'obligeoient de se saisir de leur Vaisseau. Il tint le même discours au Député Anglois, en l'assûrant néanmoins que si son Bâtiment manquoit de provisions, il pouvoit venir à Gorée, où rien ne seroit refusé à ses besoins. Il renvoya ces deux Officiers à Portodali sur une Caiche armée, dont le Capitaine fut chargé de répéter le même compliment au Capitaine Anglois. Cette fermeté, [accompagnée d'autant de politesse,] engagea Pluman à quitter la Côte pour faire voile à Gambra.

Les Anglois se retirent.

Ressentiment du Damel contre Brue.

MAIS le Damel s'en crut offensé. Il renvoya son Alkayde au Général, pour le presser instamment d'écrire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit revenir à Portodali, à condition qu'il ne fît rien de préjudiciable au commerce des François. Cet Officier avoit ordre d'ajoûter que le Damel se croyoit maître dans son Pays, & ne souffriroit jamais qu'on entreprît de lui faire la loi, ou de le borner dans son commerce ; que si les François avoient eu la hardiesse de se saisir du Bâtiment Anglois, il la leur auroit fait payer bien cher ; qu'il entendoit que ses Ports fussent ouverts à toutes les Nations, sans quoi il commenceroit par en exclure les François. Brue répondit qu'il ne dépendoit pas de lui d'accorder aux Anglois la liberté que le Damel paroissoit desirer, parce que ce seroit violer des Traités dont il étoit obligé de maintenir l'éxécution ; qu'au reste l'exclusion dont on le menaçoit, ne pouvoit manquer d'être beaucoup plus nuisible au Royaume de Kayor qu'à la Compagnie, qui pouvoit procurer, par d'autres voyes, des vivres à ses Garnisons : au lieu que le Damel ne pouvoit tirer des marchandises que de la Compagnie, puisqu'elle avoit le pouvoir d'arrêter tous les Vaisseaux qui voudroient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ses limites. Il ajoûta que le meilleur conseil qu'il pût donner au Damel étoit de vivre en bonne intelligence avec les Ministres de la Compagnie, conformément au Traité qui subsistoit entre eux. Cette réponse fut appuyée d'un barril d'eau-de-vie, c'est-à-dire de l'argument le plus propre à persuader le Damel.

Fermeté du Général François.

IL parut s'appaiser, aussi long-tems du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittoit pas Portodali, le Général y envoya un Négre de confiance, qui lui rapporta qu'un des Officiers de Pluman étoit demeuré dans ce Port, où il faisoit espérer l'arrivée d'un autre Vaisseau Anglois, assez fort pour éxercer le Commerce malgré les François. En effet ce Vaisseau arriva bientôt à Portodali. Il se nommoit le *William Jane*, de deux cens cinquante tonneaux & de vingt piéces de canon, commandé par le Capitaine Bedfort, Officier de réputation. La joye du Damel fut extrême. Il se hâta de commencer le Commerce. Mais ce plaisir dura peu. Brue détacha un Vaisseau de la Compagnie, nommé le *Maupeou*, qui se saisit du Vaisseau Anglois, sans tirer un coup de canon, & qui l'amena au Port de Gorée le 15 de Mars 1699. On ne peut se représenter quelle fut la rage du Damel en voyant enlever ce Bâtiment à ses yeux. Elle éclata par toutes sortes d'injures & de menaces. Cependant le William-Jane fut confisqué & mené en France, comme de bonne prise. La plûpart des Esclaves qu'il avoit à bord étoient des Pêcheurs libres de la Côte, que le Damel avoit trompés en les appellant à Portodali, sous prétexte d'employer leurs canots au transport de ses Troupes pour assiéger Gorée. Quoique ce Prince n'eût pû les vendre

Il se saisit d'un Vaisseau Anglois à la vûe du Damel.

dre aux Anglois sans une injustice criante, ils furent envoyés aux Colonies d'Amérique (*e*). BRUE. 1699.

Ses liaisons avec la Mère de ce Prince.

Brue avoit toûjours entretenu des correspondances fort étroites avec la Princesse Linghera, Mère du Damel. Il avoit gagné son amitié dans le premier voyage qu'il avoit fait à la Cour de ce Prince. Comme il la connoissoit obligeante & généreuse, & qu'il n'ignoroit pas l'ascendant qu'elle avoit sur son fils, il s'étoit soûtenu dans ses bonnes graces par des présens conformes à son goût, & lui-même en avoit reçu plusieurs fois d'elle, en tabac, en étoffes de coton [en pipes,] & en fruits. Quelquefois même elle lui avoit envoyé de jeunes Esclaves des deux séxes. Un jour, elle avoit fait conduire à Gorée un jeune Négre de ses Parens, en faisant prier le Général de lui apprendre la Langue Françoise, afin qu'elle pût avoir près d'elle une personne fidèle, qui fût dans le secret de leur correspondance. Ce jeune-homme avoit tant de dispositions pour toutes sortes d'éxercices, qu'en peu de Mois, il apprit non-seulement à parler, mais à lire, à écrire, [à monter à cheval,] & à tirer fort adroitement. En le renvoyant à sa Maîtresse, Brue le fit habiller proprement à la manière des Négres; il lui donna une zagaye, un fusil, un sabre, [un cofre avec des hardes,] & le chargea d'un présent pour la Reine Mère, qui consistoit dans une cassette remplie de parfums, de gands (*f*), & d'autres galanteries à l'usage des femmes. Dans la suite, lorsque cette Princesse apprenoit de son Confident les différends qui s'élevoient entre le Damel & le Général, elle marquoit une inquiétude presqu'égale pour l'un & pour l'autre. Les aimant tous deux, disoit-elle, comme ses Enfans, elle auroit souhaité que Brue, qui étoit le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, & qu'il en pardonnât un peu à son Fils, dont la jeunesse demandoit cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'allarmer trop vîte sur l'article du Commerce; parce qu'elle prenoit sur elle-même d'envoyer un Exprès au Roi son Fils, pour lui faire reconnoître sa faute, & de ne rien épargner pour ménager leur réconciliation.

Jeune Négre qu'elle le prie d'instruire.

Services qu'elle rend aux François.

Cette promesse fut éxécutée fidélement. L'Alkayde de Rufisco, accompagné d'un autre Officier, vint informer Brue que la Princesse avoit convoqué une Assemblée de Seigneurs, pour représenter au Damel que la défense du Commerce entraîneroit la ruine du Pays, parce qu'il seroit toûjours facile aux François de s'opposer à l'arrivée des Etrangers; de sorte que pour son propre avantage, il devoit préférer leur amitié à celle des autres Nations, dont il pouvoit être beaucoup plus mal-traité. Il avoit répondu que s'il étoit choqué contre Brue, c'étoit uniquement parce qu'il avoit empêché que les Anglois débarquassent leurs marchandises; après quoi il n'auroit pas trouvé mauvais que les François se fussent saisis du Vaisseau: & que si le Général vouloit faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends seroient bientôt terminés. Brue remercia la Princesse Linghera du témoignage d'affection qu'elle donnoit à la Compagnie; mais il déclara librement aux deux Officiers du Roi, qu'il ne pouvoit entrer dans les vûes de ce Prince, parce que ses instructious y étoient absolument opposées. Il ajoûta qu'il s'engageoit à fournir au Pays toutes les marchandises, dont il auroit besoin, de meilleure

Voye qu'elle prend pour les réconcilier avec le Damel.

(*e*) Labat, pag. 199. & suiv.

(*f*) *Angl.* de clouds de girofle. R. d. E.

BRUE. 1699.

meilleure qualité, en plus grand nombre & à meilleur marché que tous les Bâtimens d'interlope. Son dessein étoit d'accompagner cette déclaration d'un barril d'eau-de-vie pour le Damel; mais l'Alkayde n'ôsant rien accepter sans l'ordre de son Maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au Général un présent de tabac, qui lui étoit envoyé par *Issa-Fal*, principale femme du Damel, avec beaucoup de complimens de la part de cette Dame & des autres femmes de la Cour.

Le même Officier revint à Gorée, dix ou douze jours après. Il trouva le Général à bord d'un Vaisseau d'interlope Hollandois, nommé le *Piter*, qui avoit été pris par l'*Eléonore de Roye*, Vaisseau de la Compagnie, à quelque distance de l'Isle de Bissao. Il lui apprit que le Damel étoit enfin disposé à vivre en bonne intelligence avec le Comptoir François, aux conditions qui lui avoient été proposées, mais qu'il souhaitoit que pour les confirmer, le Général fit faire une décharge de son artillerie, qui pût être entendue de *Kaba*, où la Cour étoit alors. Brue lui accorda volontiers cette satisfaction. Le canon de Gorée & du Vaisseau fut éxercé avec beaucoup d'éclat, & ce bruit devint comme le signal d'un heureux renouvellement du Commerce. Les François envoyèrent au Roi un barril d'eau-de-vie, pour boire à la prospérité de la Compagnie. Ils firent présent d'un sabre à chacun de ses Députés, & leur firent entendre que c'étoit la mauvaise humeur & l'inconstance du Roi qui les avoient empêchés de former des Comptoirs à Rufisco & à Portodali, comme ils l'avoient toûjours desiré.

Accommodement & condition que le Damel éxige.

Ainsi le Commerce & l'amitié furent rétablis, sans le secours d'aucun nouveau Traité & sans proclamation. Un présent, parmi les Négres est une ratification pour toutes sortes de promesses; mais souvent c'est un prétexte aussi pour les violer, parce qu'ils sont persuadés que les Européens ne peuvent se passer de leur commerce, & qu'une nouvelle paix est toûjours accompagnée d'un nouveau présent.

Les Anglois s'insinuent à la Cour & dans les Etats du Damel.

Les Anglois de Gambra n'ayant pû voir l'augmentation du Commerce François sans jalousie, s'efforcèrent d'abord de le troubler par l'interlope; mais cette voye leur ayant mal réussi, & la plûpart de leurs Bâtimens ayant été confisqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations secrétes, ils obtinrent enfin du Damel la permission d'établir des Comptoirs à Portodali & à Brigni. Le Roi de *Sin*, dont le Pays touche à celui de *Borsalo*, ou *Barsalli*, leur accorda la même faveur dans ses Etats. Outre ces Etablissemens, ils envoyèrent à la Cour du Damel quelques personnes de leur Nation pour y résider, & pour suivre ce Prince dans ses différentes courses avec les marchandises dont il avoit besoin. En même tems ils établirent un nouveau Tarif, beaucoup plus favorable aux Négres que celui des François; ce qui servit beaucoup à réfroidir le Damel pour Brue & sa Nation. Cependant, soit de dessein formé, ou par le hazard des circonstances, il leur causa cette année beaucoup de fatigue & d'embarras en changeant sans cesse de demeure. Il les obligea de faire jusqu'à soixante lieuës, pour le suivre de Portodali à *Ambul* (g), dans le Royaume de Cayor. C'étoit pour eux une dépense considérable. Il falloit louër neuf ou dix Chameaux pour transporter leurs marchandises,

(g) Ou *Embul*, sur la route qui conduit au Fort-Louis.

BRUE. 1697.

marchandises, sans compter d'autres frais indispensables. Leurs marchandises consistoient [en or en poudre & en or travaillé,] en piastres, en vaisselle, en cotons fins, corail, drap d'Ecosse (*b*), fusils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins & merceries.

Ils sont cruellement dupés par ce Prince.

LE Damel les avoit traités d'abord avec tant de civilité & de distinction, qu'ils n'avoient pas donné de bornes à leurs espérances. Il ne leur promettoit pas moins que le commerce exclusif dans tous ses Etats. Mais pendant qu'ils se laissoient amuser par une si belle perspective, il prenoit leurs marchandises, & les Seigneurs Négres suivoient son éxemple. Lorsque le terme du payement étoit arrivé, il naissoit une affaire qui forçoit le Roi de changer de demeure. Les Marchands le suivoient; mais ces voyages les obligeoient à se procurer de nouvelles audiences, qui demandoient toûjours de nouveaux présens. Le Damel continua ses voyages pendant trois ou quatre Mois, sans qu'ils pussent obtenir d'être payés; jusqu'à ce que leurs marchandises étant épuisées, il commença bientôt à leur donner d'autres sujets de chagrin, en leur faisant refuser par ses Officiers, des Chevaux, des Voitures & des Provisions. Enfin leur dernière ressource fut de revenir sur leurs pas avec beaucoup de difficultés, sans avoir été payés, & sans sçavoir par quels moyens ils pourroient l'être. Pour comble de disgrace, le Damel étant retourné à Kaba leur fit défendre d'approcher de sa Cour.

ILS reconnurent clairement qu'ils avoient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs Comptoirs de Portodali (*i*) & de Brigni, assez heureux de pouvoir sauver ce qui restoit dans leurs Magasins; car le Damel n'auroit pas manqué de prétexte pour s'en saisir, s'il avoit pû pénétrer leur dessein. Ils retournèrent à Jamesfort dans le tems que Brue y étoit à négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations. Mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le succès.

Le Damel entreprend de tromper les François.

LA facilité que le Damel avoit eue à tromper les Anglois, lui fit espérer que les François ne se défendroient pas mieux contre ses artifices. Il renouvella ses anciennes prétentions, & les différends furent poussés jusqu'à lui faire interrompre entièrement le Commerce. Brue, pour ne lui rien devoir, observa de si près les Vaisseaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voyes du trafic étranger. Dans le même-tems, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le *Bur-Sin* & le *Bur-Salum*, c'est-à-dire, avec les Rois de Sin & de Salum, par les rivières de Palmerin & de Salum, qui conduisirent ses Barques jusqu'à Kahone, Capitale de Bur-Salum, située sur la rivière de Gambra (*k*), où il commença le commerce de l'Or, de l'Yvoire & des Esclaves avec les Mandingos, qui en apportent tous les ans de Galam, de Bambuck, & des Régions intérieures de l'Est (*l*).

Ses guerres contre ses Voisins.

CEPENDANT les entreprises du Damel furent interrompues par d'autres soins. Les Mécontens qui avoient quitté sa Cour pour se réfugier sous la protection du Burbaghiolof, faisoient des courses fréquentes dans ses Etats, & retournoient toûjours chargés d'Esclaves & de butin. Il prit enfin le parti d'assembler ses Troupes, pour attaquer l'Ennemi à son tour. Mais le Burbaghiolof

(*b*) *Angl.* toiles d'Ecosse. R. d. E.

(*i*) *Angl.* de Joal. R. d. E.

(*k*) Kahone, est située sur une rivière de même nom au Nord de celle de Gambra.

(*l*) Labat *ubi sup.* pag. 210. & *suiv.*

BRUE. 1700.

lof & ses Généraux n'ayant osé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques Villages & à ravager le Pays. Entre ses Prisonniers, il se trouva quelques Négres *Foulis*, Sujets d'un Prince nommé le *Siratick*, qu'il renvoya libres après leur avoit fait voir son Armée & sur-tout ses Mousquetaires. A peine fut-il rentré dans ses Etats, que *Biram Vouba*, Général du Burbaghiolof reprit la campagne, & recommença ses hostilités avec d'autant plus de confiance, que les Troupes du Damel ne pouvoient pas être sitôt rassemblées. C'est ainsi que les Rois Négres se font ordinairement la guerre. Il est rare qu'ils en viennent à des batailles décisives. La Campagne se passe en incursions & en pillages. Ils s'enlévent mutuellement un grand nombre de leurs Sujets, qu'ils vendent pour l'Esclavage aux Marchands qui viennent les acheter sur leurs Côtes. Il est certain que si les Mécontens de Kayor, qui s'étoient retirés chez les Princes voisins, s'étoient bien entendus avec leurs Protecteurs, il auroient détrôné facilement l'Ennemi commun; mais leurs divisions faisoient sa sûreté.

Le succès augmente sa fierté.

CETTE ombre de succès, qui avoit accompagné les armes du Damel, releva tellement sa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propositions de la Compagnie. Brue avoit écrit à ses Maîtres que l'unique méthode pour traiter avec un Prince également avare & rusé, étoit de le forcer à l'éxécution des Traités qu'il avoit violés tant de fois. Il leur avoit fait voir que l'interruption du Commerce n'avoit pas été nuisible à leurs intérêts. Mais ses représentations furent inutiles. La guerre dont la France étoit menacée avoit allarmé si vivement les Directeurs, qu'ils lui envoyèrent ordre d'acheter à toutes sortes de prix l'amitié des Princes Négres, dans tous les Pays où la Compagnie avoit des Etablissemens [c'est-à-dire les Comptoirs d'Albreda, sur la ☞ Rivière de Gambra, de Gereges sur celle de Bintam, & de Joal sur la Côte de Bur-Sin; mais sur-tout ils vouloient qu'il gagnât l'amitié.] du Damel, à cause de l'important Comptoir de Gorée. Ils lui recommandèrent de laisser peu de marchandises dans les Forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les Rois voisins, [dès qu'on auroit nouvelle de la Déclaration de la guerre.] ☞ C'étoit faire présent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie, car les Négres ne connoissent pas de loi qui les oblige à la restitution.

Guerre entre la France & l'Angleterre.

LES hostilités entre la France & l'Angleterre commencèrent sur la Côte de Gorée au mois d'Avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la Déclaration de Guerre en Europe. Un Vaisseau François de vingt piéces (*m*) de canon ayant rencontré un Anglois de cinquante, à la hauteur de Portodali, on se canona quelques momens, & le combat n'auroit pas fini sitôt, si la partie eût été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux Nations détermina Brue à faire quelques démarches pour engager le Damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce Prince lui fit proposer de se rendre à Rufisco, où il promettoit d'arriver incessamment avec un grand nombre d'Esclaves, & de conclure un nouveau Traité, qui feroit oublier tous les anciens ressentimens. Le Général François ne fit pas difficulté d'y consentir. Il se trouva au rendez-vous, & le Damel y arriva le 30 de Mai 1701. Après les protestations mutuelles de confiance & d'amitié, il se passa peu de jours où Brue ne vît familièrement le Roi, en attendant l'arrivée des Esclaves. Enfin le jour qui avoit été marqué pour les échanges du Commerce, ce Prince

Brue est trahi par le Damel.

(*m*) *Angl.* de trente piéces. R. d. E.

Prince proposa au Général François de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée sans affectation. Brue partit, accompagné de deux Facteurs; & le Damel, suivi de ses Officiers ordinaires. Ils marchèrent l'espace d'une lieuë, jusqu'au Village de *Teynier*, qui appartenoit au *Kondi*.

BRUE. 1701.

Il est arrêté prisonnier.

LA, étant entrés dans la maison, ils s'assirent avec la même tranquillité. Mais le Damel s'étant levé aussi-tôt, pria Brue d'attendre un moment son retour. A peine fut-il sorti, que le Kondi paroissant avec plusieurs Negres armés, déclara au Général qu'il avoit ordre de s'assûrer de sa personne. En même-tems les Négres lui ôtèrent ses armes & traitèrent de même les deux Facteurs.

Prétexte de cette violence.

LE même jour, qui étoit le 6 de Juin 1701, tous les François qui se trouvoient à Rufisco & au Cap Bernard furent arrêtés; sans oublier leurs effets & leurs marchandises, jusqu'aux habits que Brue avoit laissés à Rufisco. Le prétexte de cette violence fut, que, s'étant saisis des Vaisseaux Etrangers qui étoient venus pour commercer sur cette Côte, il devoit des dédommagemens au Damel pour le tort que cette conduite avoit causée à ses Peuples. Il auroit répondu facilement à cette accusation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au Roi, ni celle même de voir ses propres gens.

Il court risque de perdre la vie.

LE Conseil des Négres s'étant assemblé, on y proposa de lui couper la tête; & ce sentiment fut fort appuyé par l'Alkayde de Rufisco, qui craignoit, qu'en rendant la liberté au Prisonnier, on n'exposât sa Ville au pillage & à l'Incendie. Mais les plus sages se déclarèrent pour le parti de la modération, & proposèrent de faire payer une grosse rançon. Le Damel entra d'autant plus volontiers dans cette vûe, qu'elle flattoit son avarice. On commença une négociation avec les Officiers François de Gorée. Ils avoient été si allarmés de la détention de leur Général, qu'au défaut des autres voyes, ils étoient déja résolus d'employer la force pour le remettre en liberté (*n*).

Il obtient la liberté pour une grosse rançon.

LES conditions du Damel furent d'abord excessives. Il demandoit non-seulement qu'on lui laissât tous les effets dont il s'étoit saisi, mais qu'on lui abandonnât l'or; les Esclaves & toutes les marchandises de Gorée, sans en excepter la cargaison du Saint-François de Paule, Vaisseau nouvellement arrivé de France. Après de longues disputes, il consentit à recevoir un présent, qui joint aux effets qu'il avoit entre les mains, montoit, suivant le Tarif établi, à la somme de vingt mille sept cens soixante dix-neuf livres en marchandises; ce qui revenoit à sept mille francs, sur le pied de leur valeur en France. La perte particulière du Général, en habits, en meubles, en vaisselle & en bijoux fut évaluée à six mille livres. Il avoit été resserré pendant douze jours dans une étroite prison, sans aucune communication avec ses gens ni même avec son Interpréte. Mais les femmes & la Mère du Kondi l'avoient visité tous les jours, & lui avoient porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenoient beaucoup de part à sa disgrace. L'arrivée de deux Vaisseaux François, & la vûe de quelques autres Bâtimens qui parurent dans la Rade de Rufisco, contribuèrent beaucoup à sa liberté. Le Damel s'étant hâté de conclure l'accommodement, reçut le prix de sa trahison, & partit de Rufisco le 17 de Juin

(*n*) Labat, pag. 220. & *suiv.*

BRUE. 1701.

Juin à l'entrée de la nuit. Brue, à qui l'on n'ouvrit les portes de sa prison qu'à deux heures après minuit, s'embarqua aussitôt sur un des Vaisseaux de la Compagnie, & rendit la joye au Comptoir de Gorée par son retour.

Complimens qu'il reçoit des Rois Voisins, & de la Princesse Linghera.

Le Brack & le Siratick, le Burbaghiolof, le Bur de Sin & le Bur de Salum, le firent complimenter sur le bonheur qu'il avoit eu de sortir des mains du Damel, & lui marquèrent de la disposition à se liguer contre un Voisin si détesté. La Princesse de Linghera même lui envoya son fidèle Négre, pour lui déclarer qu'elle avoit la conduite de son Fils en horreur, & qu'elle alloit tout employer pour rendre la paix solide. Brue la remercia beaucoup de ses bontés, & de ses intentions; mais sur l'article de la paix, il lui fit une réponse équivoque. En effet le Damel éprouva bientôt les effets de son ressentiment. Les Côtes furent gardées avec tant de soin, qu'aucun Vaisseau étranger n'en put approcher pour le Commerce. Toutes les Barques de Pêcheurs furent enlevées; & les Villages de la Côte furent obligés, sous peine d'éxécution militaire, de fournir Gorée d'eau & de bois. Les Sujets mêmes du Damel continuèrent, malgré lui, d'apporter de l'Yvoire & des Esclaves au Comptoir. Comme il vouloit tirer d'eux un prix éxhorbitant pour ses marchandises, ils trouvoient leur avantage à tourner secrétement vers les François.

Vengeance de Brue.

Les affaires demeurèrent dans cette situation pendant huit mois. Enfin le Damel, qui voyoit tous ses Peuples prêts à se révolter, commença sérieusement à desirer la paix. Il envoya l'Alkayde de Biyurt au Général, qui se trouvoit alors au Fort de Saint-Louïs, pour lui proposer une réconciliation durable, & le prier de lui envoyer un de ses Facteurs, nommé Moreau, qui parloit fort bien la Langue Jalof. Brue demanda, pour première condition, que l'Alkayde demeurât en ôtage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Kaba, où le Damel s'étoit retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de caresses. On ne parla du passé que pour l'ensevelir désormais dans l'oubli. En confessant que Brue avoit reçu de justes sujets de plainte, le Roi Négre prétendit qu'il étoit assez vengé, par le mal qu'il lui avoit causé en ravageant ses Côtes & lui enlevant un grand nombre de ses Sujets. Il ajoûta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offense, il ne le haïssoit pas personnellement; qu'un Chirurgien François qui avoit donné quelque reméde à une de ses femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir se venger du Coupable, il avoit fait tomber son ressentiment sur toute la Nation; mais qu'il demandoit en grace que le passé fût oublié, & l'amitié rétablie sur des fondemens inébranlables.

Le Damel est forcé de demander la paix.

Cause de sa haine contre les François.

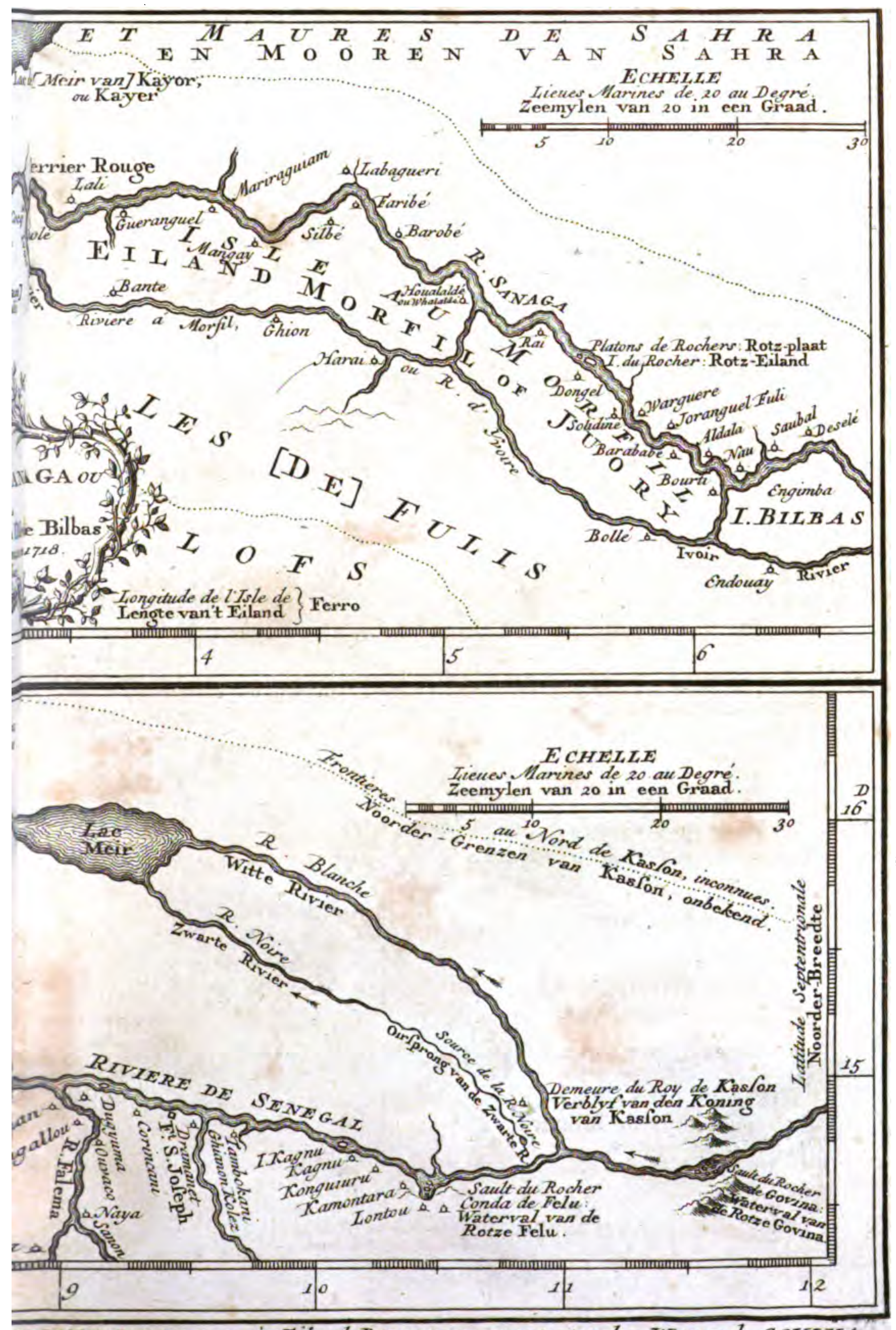
Brue, sur le récit que Moreau lui fit à son retour, fit appeller l'Alkayde de Biyurt, & lui dit qu'il trouvoit fort étrange que le Damel l'eût rendu responsable des fautes d'un Chirurgien; qu'il falloit commencer par des plaintes, & s'assûrer qu'il auroit obtenu de justes satisfactions; que les François néanmoins étoient disposés à bien vivre avec lui, s'il vouloit être plus fidéle à l'éxécution des Traités; qu'il devoit restituer d'abord tout ce qu'il avoit pris injustement à la Compagnie, suivant le Mémoire qui lui avoit été présenté par Moreau, ou trouver bon que la Compagnie enlevât un assez grand nombre de ses Sujets pour se dédommager de ses pertes.

Réponse de Brue.

Le Damel avoit peu de penchant pour la restitution; & Brue pensoit bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occasion de se saisir du Tyran, dans la résolution

Projet de se saisir du Damel.


ARABES
ARABIERS
SERINS
Lac
Queda
Ingrin
Haré
Le Desert
De Woesteny
Rouen
Le Cocq
Pume
Enghiagnet
Ender
Ghemoy, ou Themoy
Lac de
Meir van
Pania Fuli
I. Bifeche
R. de Gios ou Jor
R. de Saqueray
Ghilakar
Enda
I. St. Louis
Pointe de Barbarie
Punt van Barbarye
Barre du Senegal
Baar van Senegal
Bieurt, ou Biyurt
Latitude Septentrionale
Noorder Breedte
17
16
1
2
3
COURS
DE LA RIVIERE DE SA
SENEGAL
Depuis son Embouchre. Jusqu'a l'Isle
Levé par un Ingenieur François
Et Publié par Labat
Platons de Rochers: Rotz-plaat
I du Rocher: Rotz-Eiland
Dongel
Warguere
Joranguel Fuli
Solidine
Aldala
Saubal
Desele
Laka
Gumel
Grand Marais
Groot Moeras
Demeure du Roy Siratik
Verblyf van den Siratik
Kahayda
Ghiorel
Barababe
Nau
Bourti
Engimba
Jool
Le Cap
I. BILBAS
Guiabe
Guian
Dinge
Kendel
R. d'Yvoire
Bolle
Sadel
Sinie
Endouay
Ivoir-Rivier
R. SANAGA
Saligne
Dolole
Laide
Vde
Gayaye
Bapalet
Bitel
Garanguel
Wandé
Juabo
Deblai
Konan
SUITE DU COURS
DE LA
RIVIERE DE SENEGAL
Depuis l'Isle de Bilbas
Jusqu' au
Sault du Rocher de Govina
J. V. Schley direx.
Longitude de l'Isle de
Lengte van 't Eiland
Ferro
6
7
8
KAART van den LOOP der Riviere SANAGA, of SENEGAL, van derzelver Ui
Geligt door een Fransch Ingenieur



ET MAURES DE SAHRA
EN MOOREN VAN SAHRA
[Meir van] Kayor, ou Kayer
ECHELLE
Lieues Marines de 20 au Degré.
Zeemylen van 20 in een Graad.
5 10 20 30
Terrier Rouge
Lali
Mariraguiam
Labagueri
Faribé
Gueranguel
Silbé
Barobé
Mangay
ISLE
EILAND MORFIL
AU MORFIL OF JUORY
R. SANAGA
Bante
Houalaldé ou Whalaldé
Riviere a Morfil,
Ghion
Rai
Platons de Rochers: Rotz-plaat
I. du Rocher: Rotz-Eiland
Harai
ou R. d'Yvoire
Dongel
Warguere
Solidine
Joranguel Fuli
Aldala
Saubal
Deselé
Barababe
Nau
Bourti
Engimba
I. BILBAS
LES [DE] FULIS
LOFS
Bolle
Ivoir
Endouay
Rivier
Longitude de l'Isle de
Lengte van't Eiland
Ferro
4 5 6
ECHELLE
Lieues Marines de 20 au Degré.
Zeemylen van 20 in een Graad.
5 10 20 30
Frontieres au Nord de Kasson, inconnues.
Noorder-Grenzen van Kasson, onbekend.
Lac Meir
R. Blanche
Witte Rivier
R. Noire
Zwarte Rivier
Source de la R. Noire
Oorsprong van de Zwarte R.
Latitude Septentrionale
Noorder-Breedte
16
15
Demeure du Roy de Kasson
Verblyf van den Koning van Kasson
RIVIERE DE SENEGAL
R. Falema
Duguuma
Coringani
Drimanet
Fᵗ. S. Joseph
Tambekani
Ghiamon Kolez
I. Kagnu
Kagnu
Konguiuru
Kamontara
Lontou
Sault du Rocher
Conda de Felu:
Waterval van de Rotze Felu.
Sault du Rocher de Govina:
Waterval van de Rotze Govina
Naya
Samon
9 10 11 12
WATERINGE tot aan 't Eiland BILBAS, en voorts tot den Waterval GOVINA.
Aº. 1718. en uitgegeeven door LABAT.

solution de l'envoyer en Amérique. Mais son dessein fut interrompu par un ordre de la Compagnie qui le rappelloit en France, où elle avoit besoin de le consulter sur la décadence de ses affaires.

Brue. 1702.

Il partit le premier de Mai 1702, en laissant pour Directeur Général, à sa place, le Sieur Louïs le Maître. Le Damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans le Maître un homme d'un caractère si différent, qu'ayant interdi à ses Sujets tout commerce avec Gorée, il réduisit ce nouveau Directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois & d'autres provisions du Continent (*o*).

Brue est rappellé en France.

Cet événement fut bientôt suivi de la mort de Latir-Fal Saukabé. Il laissa ses deux Royaumes à ses deux Fils. L'aîné, qui se nommoit *Mar-Issa-Fal*, lui succéda au Royaume de Kayor & au titre de Damel. Le partage du plus jeune, nommé *Que Komba*, fut la Couronne de Baul, avec le titre de Tin. L'intérêt de la Compagnie est d'empêcher que ces deux Etats ne se réünissent encore sur la même tête (*p*).

Mort du Damel.

(*o*) Labat. pag. 225. & *suiv*.

(*p*) Ibid. pag. 250.

CHAPITRE IV.

Description de la Rivière du Sénégal, tirée des Mémoires de M. Brue.

Où l'on examine si cette Rivière est le Niger ou un de ses bras.

Le cours du Sénégal est d'environ huit-cens lieuës de l'Est à l'Ouest, depuis le Lac de *Burnu*, où cette rivière prend (*a*) sa source, jusqu'à deux lieuës & demie de l'Océan Occidental. Là, faisant un coude, elle tourne tout-d'un-coup au Sud; & n'étant séparée de la Mer que par une langue (*b*) de terre, qui n'a pas dans quelques endroits plus de cent toises de largeur, & qui s'élargit dans d'autres depuis une lieuë, jusqu'à deux & demie, elle coule encore l'espace de vingt-cinq lieuës du Nord au Sud, pour se perdre enfin dans l'Océan à quinze degrés cinquante-cinq minutes de latitude (*c*).

Cours de la rivière du Sénégal.

Cette rivière, qui divise presque continuellement la Région des Négres de celle des Mores de Zarra, ou du Désert, s'avance l'espace de trois cens lieuës par divers détours, de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire, depuis les Cataractes de Galam, au-delà desquelles les François n'ont pas encore pénétré, jusqu'à son embouchure près de *Biyurt* ou *Bieurt* (*d*), dont on a déja vû la description.

(*a*) Brue, ou Labat, parlent ici sans doute d'après l'opinion des Géographes, puisqu'il ajoûte qu'aucun François n'a pénétré si loin.

(*b*) Nommée la *Pointe de Barbarie*.

(*c*) Si ce n'est pas une faute d'impression dans Labat, il s'est fort trompé en mettant vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes.

(*d*) Voyez la Carte, qui est copiée d'après celle que Brue fit lever sur les lieux par un habile Ingénieur, en 1718. On doit la regarder, par toutes sortes de raisons, comme une piéce autentique.

BRUE.

tion. Ses eaux sont fort rapides, ce qu'on attribue à la longueur de son cours dans un Canal fort étroit.

Difficultés de son embouchure.

SON embouchure est large d'une demie-lieuë; mais elle est masquée par une Barre, ou un Banc qui s'est formé de l'abondance du sable que le Courant y amene, & qui est repoussé par la marée. Cette barre est doublement dangereuse, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que tous les ans, les flots impétueux qui sortent de la rivière, au tems des inondations, lui font changer de place. L'entrée du Sénégal seroit inaccessible, si la force de son cours & celle de la marée n'avoient ouvert deux passages, dont le plus large est ordinairement de cent cinquante ou deux cens toises sur deux brasses de profondeur. Aussi ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'est que pour les Canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de situation. L'Isle de Saint-Louïs est quelquefois à quatre lieuës de la Barre, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les Bâtimens de quatre ou cinq cens tonneaux d'entrer dans la rivière & d'y pouvoir débarquer leurs marchandises, devient une sûreté pour le Fort, & rend le commerce des François fort tranquille. La Compagnie entretient une Barque & des Négres également adroits & robustes pour décharger ses propres Vaisseaux.

Elles servent à la sûreté du Commerce François.

Saisons où l'on passe la Barre du Sénégal.

LA saison la plus commode, pour passer la Barre, est depuis le mois de Janvier jusqu'au mois d'Août, parce que les vents sont alors variables & que la direction des marées est au Nord. Mais dans cet intervalle même, les mois les plus favorables sont Avril, Mai, Juin & Juillet. La mauvaise saison est depuis Septembre jusqu'à la fin de Décembre, parce que les vents d'Est enflent beaucoup la Mer, & rendent le Commerce absolument impossible (e).

Intérieur de cette rivière.

APRÈS avoir passé la Barre, on trouve une rivière d'une belle largeur, d'une eau fort claire & fort unie, dont le cours est aussi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur est depuis dix-huit pieds jusqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, est une pointe de sable basse & stérile. Elle n'a pas plus de cent toises de largeur à l'entrée de la Barre; mais on a déja fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieuës, sa largeur augmente, dans cet espace, d'une lieuë jusqu'à deux & demie. Cette Péninsule est remplie d'une sorte de petites crabbes, que les François appellent *Tourlouroux* dans les Isles sous le vent, & d'une espèce d'oiseaux qu'ils ont nommés *Grands-Goziers* ou *Pélicans*. Une lieuë au-delà de la Barre, la même Péninsule devient moins stérile, & présente des pâturages, où la Compagnie fait nourrir des troupeaux de Moutons & de Chèvres, à la garde desquels elle entretient quelques Laptots armés. Mais le côté droit de la rivière, aussitôt qu'on a passé la Barre, forme un meilleur & plus beau Pays, qui se nomme (f) *Terre de Ghinée*, c'est-à-dire en Langue Négre, *Pays du Diable*: Il est uni, couvert de verdure & de petits Bois de différens arbres, entremêlés de Palmiers & de Cocotiers, qui forment une charmante perspective. Ce Canton appartient au territoire de *Biyurt* ou *Bieurt*, & fait partie du Royaume de Kayor, qui a de ce côté-là pour bornes la Pointe de Bisescha, éloignée de la Barre d'environ six lieuës.

Tourlouroux.

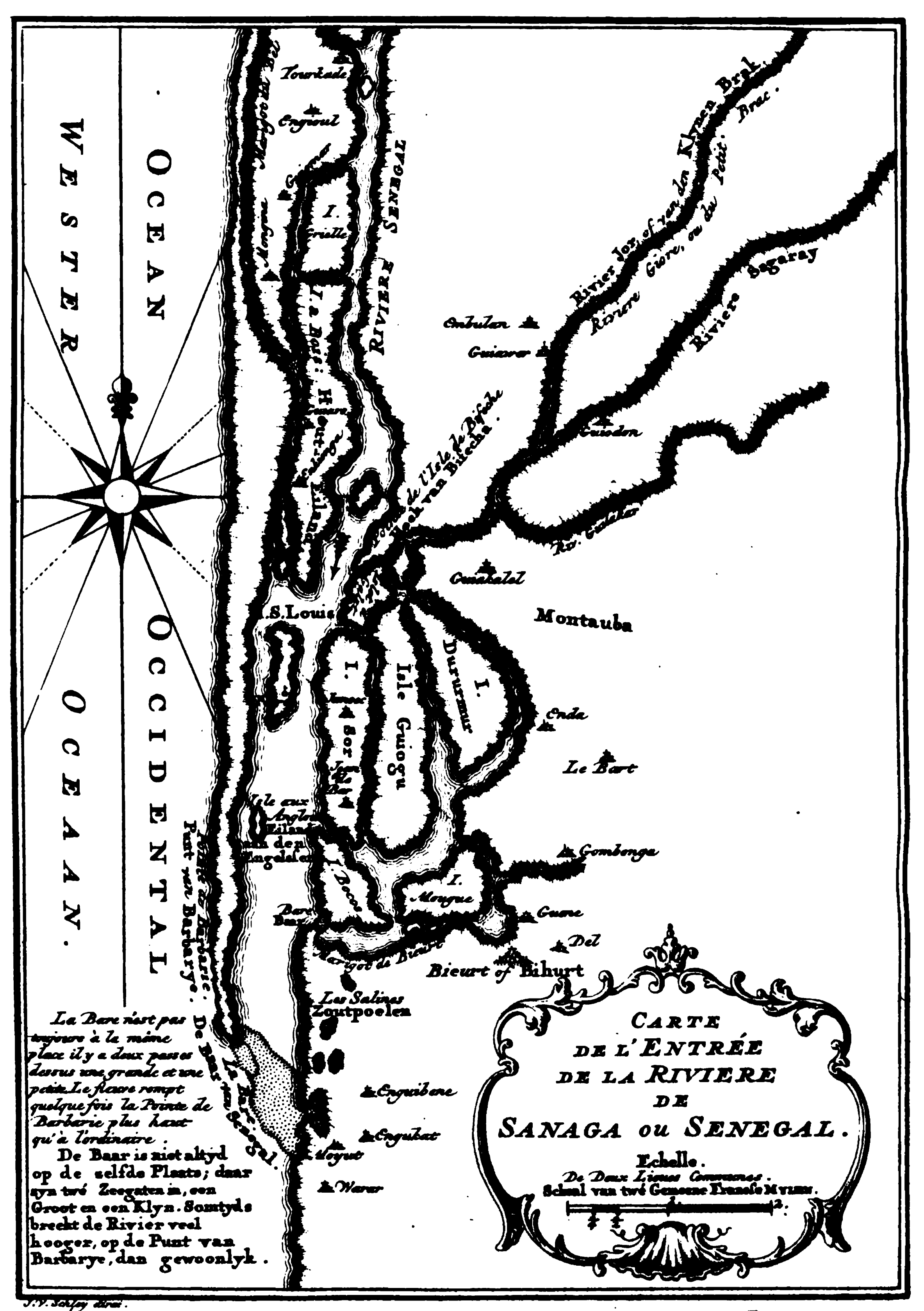
Grands-Goziers, ou Pelicans.

Terre de Ghinée.

Du

(e) Labat. Tom. II. pag. 127 & *suiv*.

(f) Il y a de l'apparence que c'est un reste du Pays de *Ghinea* de *Gebenoa*, qui, suivant Leon & Marmol, étoit situé vers l'embouchure du Sénégal, au côté du Sud.



KAART van 't INKOOMEN der RIVIERE SANAGA, of SENEGAL.

BRUE.

Canal de Biyurt.

Du même côté, deux lieuës au-dessus de la Barre, on trouve un Canal ou un bras de la rivière, qui remonte jusqu'à Biyurt. L'entrée est bouchée par une Basse, qui la rend quelquefois fort dangereuse. Elle contient aussi deux petites Isles, dont la plus proche de la grande rivière se nomme *Bokos*. C'est dans cette Isle que la Compagnie Françoise avoit établi son premier Comptoir. On en voyoit encore les restes en 1724. Le terrain est bas, & fort mal-sain, parce qu'il est sujet (*g*) aux Inondations; ce qui obligea les François de l'abandonner. L'Isle de *Moghera* (*h*), qui est derrière celle de Bokos, est déserte & sans culture. Au long de cette Crique, ou du rivage de ce Canal, la nature a formé des Salines fort riches & dans une situation fort singulière. On en compte huit, éloignées d'une lieuë ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales sont celles de *Guianeau*, où la Compagnie fait ses cargaisons, de *Dambur*, de *Luiango*, de *Guingba* & de *Quiert*. Les plus petites se nomment *Tunja* (*i*), *Matay*, & *Kak*. Ce sont de grands étangs d'eau salée, au fond desquels le sel se forme en masse. On le brise avec des crocs de fer pour le faire [monter sur l'eau &] sécher au soleil. A mesure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en sert pour saler les cuirs. Il est corrosif, & fort inférieur en bonté au sel de l'Europe. Chaque étang a son Fermier particulier, qui se nomme *Ghiodin* ou *Komessu*, sous la dépendance du Roi de Kayor. La même Crique est fort abondante en Huitres, dont les écailles servent aux Négres, pour composer une sorte de chaux qu'ils employent à leurs Bâtimens. Ces Huitres sont fort grandes. On les fait sécher, pour servir d'aliment; & l'usage en est fort commun dans le Canton.

Salines extraordinaires.

Huitres. Usage de leurs écailles.

Différentes Isles du Sénégal.

Entre l'Isle de *Bokos* & la grande Isle de *Bifescha*, il y a une autre Isle de cinq ou six lieuës de tour, nommée l'Isle de *Jean Barre*. [Sa partie Occidentale est sur la principale branche du Sénégal.] Le terroir en est fertile, & couvert, dans quelques endroits, de fort gros arbres. Il appartient à deux Chefs des Négres, *Jean Barre* & *Tansuk*, qui y possédent chacun leur Village. Le premier de ces deux Négres est Interpréte héréditaire de la Compagnie au Fort S. Louïs. Près de la même Isle, il y en a deux autres plus petites, qui appartiennent aussi à des Chefs Négres. L'une se nomme *Ghiogu*, & l'autre *Doremur*. Un peu au-dessus de *Jean Barre*, on en trouve une autre, qui s'appelle l'Isle *du Galet*; nom tiré d'une sorte de cailloux fort durs, fort pésans & fort unis, dont la forme est un ovale plat. On s'en sert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à-vis l'Isle de Bokos, on voit encore une Isle que les François ont nommée (*k*) *l'Isle aux Anglois*; basse, marécageuse, & qui n'a rien de recommandable. Enfin, trois quarts de lieuë plus loin vers l'embouchure du Sénégal, est située l'Isle qui porte le nom même de cette rivière, ou celui de S. Louïs, qu'elle tire de son Fort, résidence ordinaire du Directeur Général (*l*).

L'Isle

(*g*) Ces Inondations sont causées, comme celles du Nil, par les pluyes qui tombent dans les Pays situés entre les Tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. On en parlera ci-dessous. [Voyez aussi la Relation de Dom Juan de Castro au Tome I.]

(*h*) *Angl.* Mogha; Labat la nomme Mogue. R. d. E.

(*i*) Labat l'appelle *Jungé*.

(*k*) Labat prend beaucoup de peine à prouver que les Anglois n'ont jamais possédé cette Isle; [& enfin il laisse la question sans la décider.] Mais pourquoi n'en auroient-ils pas été les Maîtres dans le peu de tems qu'ils l'ont été de l'Isle S. Louis?

(*l*) Labat Tom. II. pag. 146. & *suiv*.

BRUE.
Isle de S. Louïs.

L'Isle du Sénégal, ou de Saint Louïs, est à seize degrés cinq minutes de latitude du Nord. Sa situation est au milieu de la rivière, à deux, trois, ou quatre lieuës de l'embouchure, suivant les variations de la Barre. Quelques Voyageurs lui donnent une lieuë de circonférence. Froger qui la mesura, en 1705, compte onze cens cinquante toises du Nord au Sud, c'est-à-dire dans sa longueur; mais comme sa largeur est inégale, il ne l'a pas déterminée. Un Ingénieur, qui prit le même soin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la Barre, quatre-vingt-dix toises; cent quatre-vingt-douze du coté opposé; & cent trente dans l'endroit où le Fort est situé. Le bras Oriental de la rivière est large de trois cens quatre-vingt toises; & celui de l'Ouest, de deux cens dix. On ne trouve dans l'Isle qu'une terre plate, sabloneuse, & stérile. Le côté du Sud étoit autrefois sujet aux Inondations; mais la marée & les vents du Nord y ont poussé tant de sable, qu'il s'en est formé des Dunes, qui couvrent le Fort & qui le font paroître dans un creux. Cependant il est resté vers cette Pointe un *Marigot* ou un étang d'eau salée. La Pointe du Nord est couverte de grands arbres, qui ont l'apparence d'une Forêt; mais ce ne sont que des *Mangles* (*m*), qui demandent, pour croître, d'avoir toûjours leurs racines dans l'eau. Il se trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'Isle; avec un petit Bois voisin, qui sert à donner de l'ombre aux Moutons & aux Chèvres du Fort: car le fond sabloneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croisse une herbe courte, qui engraisse les Bestiaux, & qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs sont peuplés de Porcs, qui s'y rafraîchissent dans la boue, [& qui y passent à couvert du soleil une bonne partie de la journée. ☞ Mais les hommes ne peuvent pas y prendre le frais, parce que ces endroits servent de retraite pendant le jour à des millions de Moustiques & de Cousins ou Maringoins, & qui se répandent de tous côtés dès que la nuit approche.]

Son étendue.

Ses propriétés.

Elle manque d'eau. Comment on y supplée.

L'Isle manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni source ni puits, & que durant la mousson du Sud, c'est-à-dire depuis Décembre jusqu'au mois de Juillet, la rivière est salée. Dans le tems des Inondations, l'eau est assez bonne; mais, dans les saisons séches, on est forcé d'ouvrir, au milieu du sable, des puits d'une eau somache dont on ne peut faire usage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir, on la met dans des pots de terre qui ne soient pas vernis, dans lesquels on l'expose aux vents du Nord, [dans des lieux qui ☞ ont du côté du Nord des Ouvertures étroites par dehors, & qui s'élargissent considérablement en dedans. Il faut de plus que ces lieux soient voutés, & couverts d'un toît qui ne touche point la voute.] On admire avec raison que l'eau devienne salée dans ces puits lorsque celle de la rivière devient douce; & qu'au contraire la rivière commence à devenir salée lorsque les puits cessent de l'être (*n*).

Ses Fortifications.

Il ne reste aujourd'hui de l'ancien Fort de Saint Louïs que quatre Tours rondes, [qui ne sont pas sur une même ligne, mais qui font un angle obtus, ☞ dont

(*m*) Labat dit, Mangles ou Peletuviers. Les Anglois, *Mangroves*. Ces arbres reparoîtront souvent.

(*n*) Labat. *ubi sup.* pag. 220. & *suiv.*

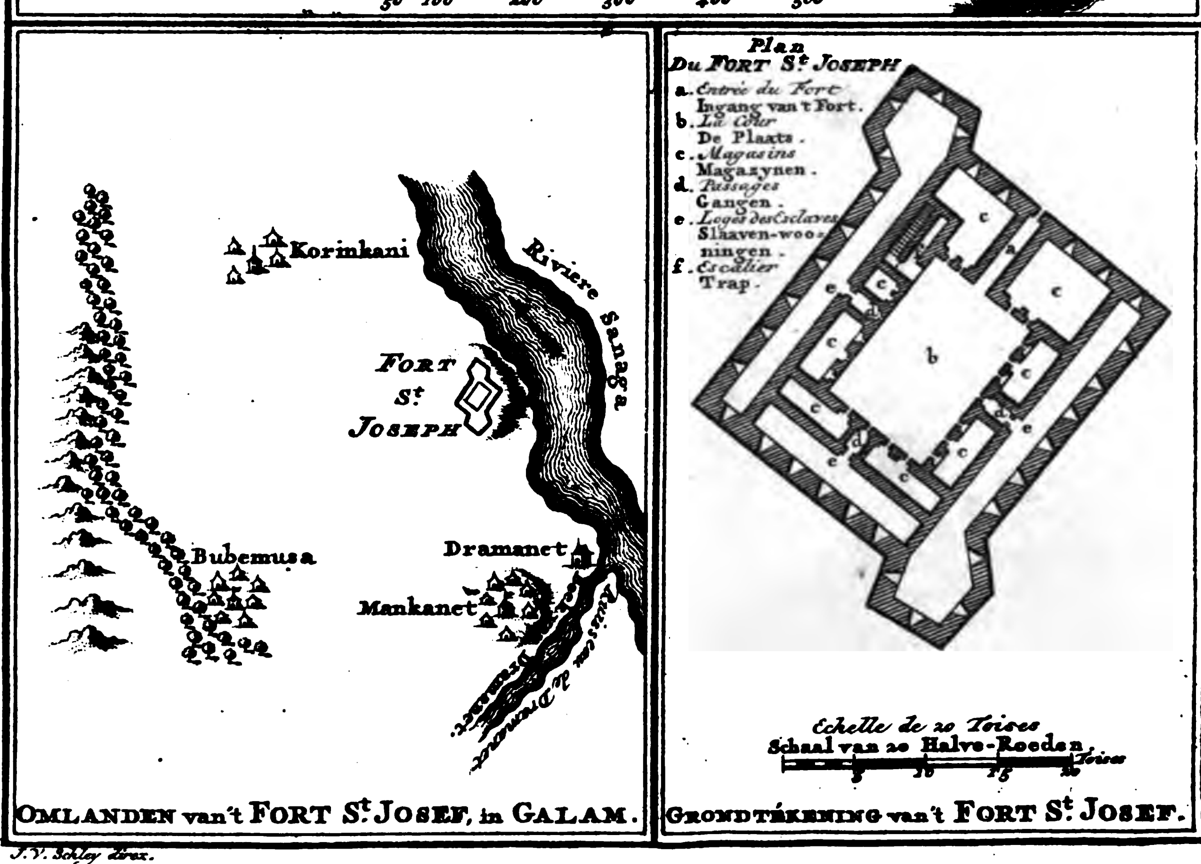
PARTIE DE L'ISLE DE SOR
GEDEELTE VAN 'T EILAND SOR

RIVIERE DU SENEGAL
RIVIER DE SANAGA.

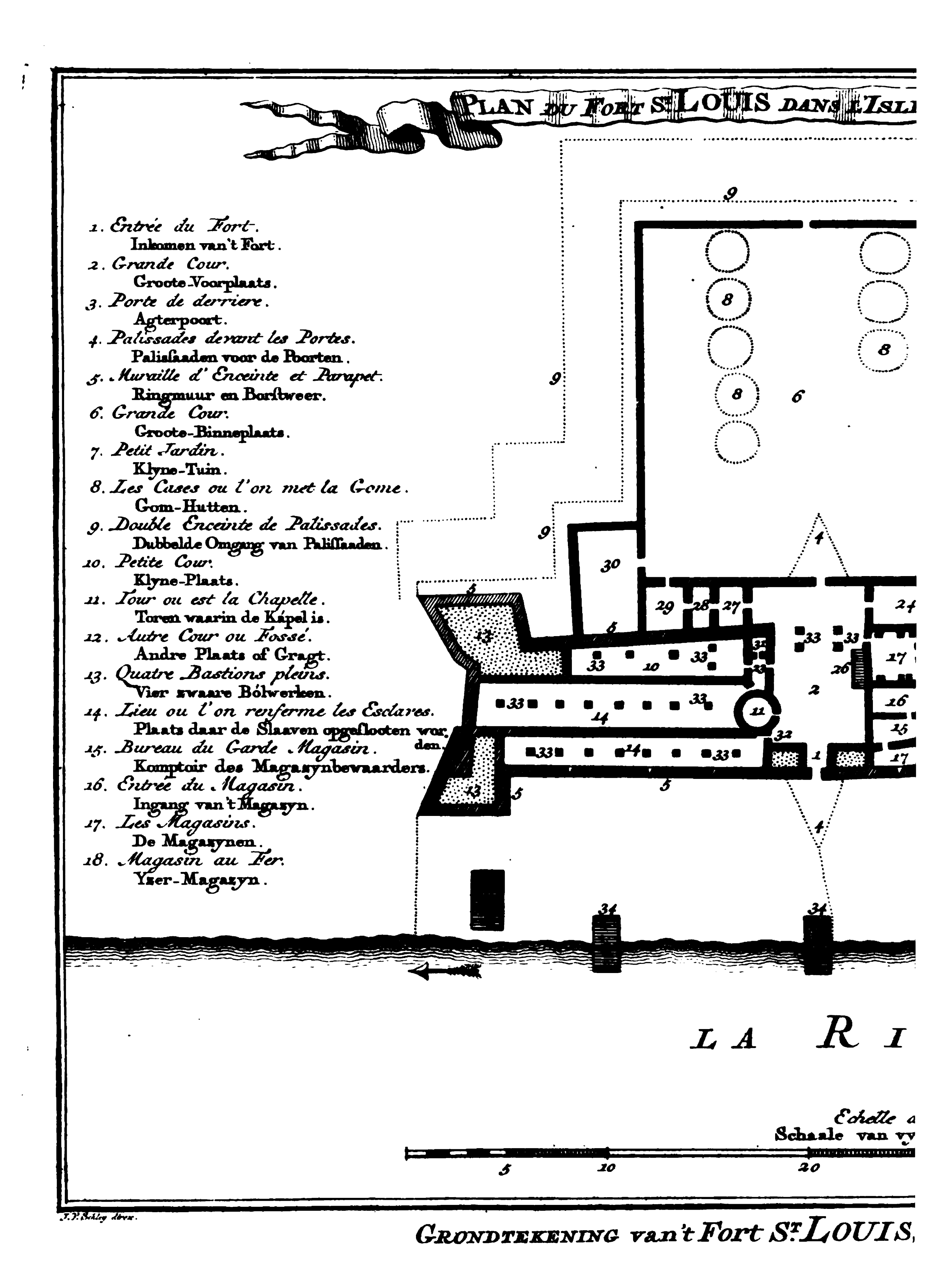
ISLE SAINT LOUIS
Petit Etang
Klyn Poel
Poel
F.t S.t Louis
Dunes
Duinen
EILAND S.t LOUIS

PETIT BRAS DU SENEGAL
KLYNE-ERM van den SANAGA.

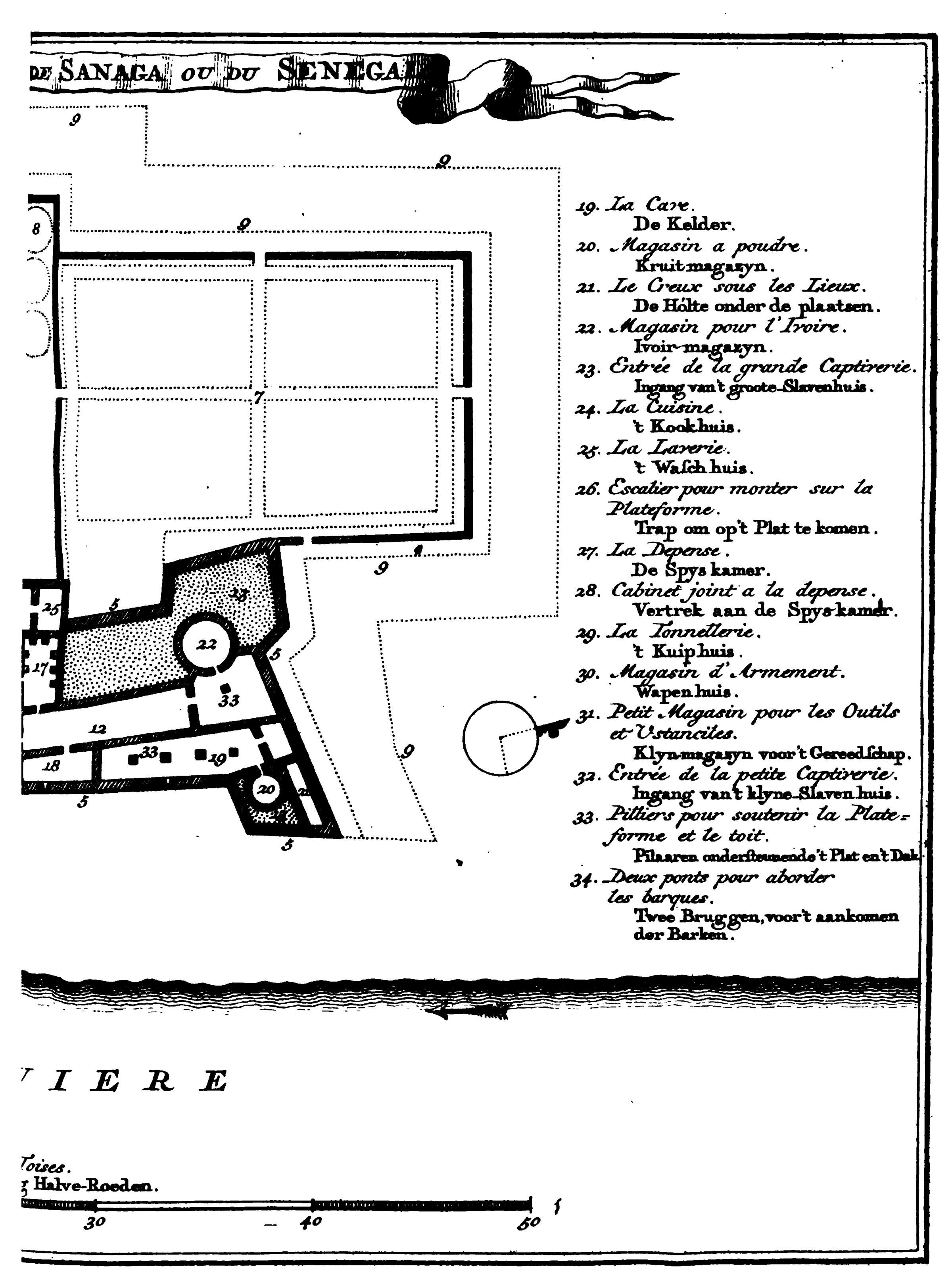
Langue de Sable fin et mouvant qu'on appelle Pointe de Barbarie
Landtong van fyn en driftig Zand, die genoemd word Punt van Barbarye.
Echelle de 500 Toises
Schaal van 500 Halve-Roeden.
50 100 200 300 400 500



J. V. Schley direx.



GRONDTEKENING van't Fort ST. LOUIS,



't Eiland van SANAGA, of SENEGAL.

dont les deux du milieu ne ſont éloignées l'une de l'autre, que de quatre toiſes & demie, & celles des deux bouts en ſont éloignées d'onze toiſes.] Elles ſont fort bien bâties à l'antique, & couvertes de tuiles en piramides (o). Elles ont été jointes aux murailles, & renfermées par une Fortification de paliſſades revêtue de terre, au-deſſous de laquelle ſont les Magaſins, & quelques Baſtions mal formés; de ſorte que le Fort n'a pas de meilleure défenſe que ſa ſituation naturelle. Son artillerie eſt de trente piéces, diſtribuées en pluſieurs batteries. L'Arſenal eſt bien fourni de petites armes & de munitions. On ne nous apprend pas ſi la Garniſon eſt nombreuſe; mais on fait obſerver que la Compagnie employe ordinairement deux cens hommes dans les ſix Etabliſſemens qu'elle a ſur cette Côte, & qu'ils ſont diſperſés ſuivant les ordres du Gouverneur.

BRUE.

Manière dont le Gouverneur François reçut un Prince Négre.

On peut juger de la figure que le Directeur Général fait dans ce Pays par la manière dont le ſieur Brue reçut, en 1691 (p), un Prince Négre nommé le Petit-Brak. Ce Prince s'étant rendu, de *Maka*, dans l'Iſle de Biſeſcha, avec un cortége de quinze ou vingt Négres, envoya un Canot dans celle de Saint Louïs, pour donner avis de ſa viſite au Général, & pour le prier de le faire prendre dans une Chaloupe. Lorſqu'il fut arrivé à la porte du Fort, il s'aſſit à terre avec ſa ſuite, qui étoit armée de zagayes, de ſabres & de targetes. Il demeura dans cette poſture, en attendant le retour de ſon Interpréte, qui étoit allé ſçavoir du Général François s'il étoit diſpoſé à le recevoir. L'Interpréte revint auſſi-tôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduiſit à la Sale de l'audience, accompagné ſeulement de deux de ſes Officiers & de deux *Guiriots* (q), ou Muſiciens Poëtes, qui dans ces occaſions ne s'éloignent jamais de leur Maître. Le Général étoit aſſis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ſes Officiers autour de lui. En entrant dans la Sale, le Prince Négre ôta ſon bonnet, s'approcha de Brue, & mit ſa main dans la ſienne, qu'il leva trois ou quatre fois juſqu'à ſon front, ſans prononcer un ſeul mot. Brue fit la même choſe; mais ſans ſe lever & ſans ſe découvrir (r).

Habillement & figure du Prince.

Le Prince s'aſſit ſur un tabouret. Ses deux Officiers ſe placérent à ſes côtés dans la même poſture, & les deux Guiriots ſe mirent à terre derrière lui. C'étoit un Vieillard de fort bonne mine. Il avoit la barbe & les cheveux gris, & le viſage maigre & ridé; mais beaucoup de vivacité dans les yeux, & le ſon de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquoit celle de ſa naiſſance. Sa robe, qui lui tomboit juſqu'aux genoux, étoit d'une étoffe (s) blanche de coton, à rayes bleues, avec de grandes manches, de la forme des ſurplis de l'Oratoire. Par-deſſous, il avoit des hautes-chauſſes de la même étoffe, mais ſi larges qu'elles ne contenoient guères moins de ſix aunes, & pliſſées par derrière, de manière à pouvoir lui ſervir de couſſin. Sur ſa robe il portoit un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel ſon ſabre étoit ſuſpendu. La poignée & le fourreau étoient travaillés en argent, avec un art ſurprenant

(o) Voyez on Plan.

(p) *Angl.* en 1691. R. d. E.

(q) Jobſon en parle beaucoup dans ſon Voyage à la Gambra. [Il les nomme Juddies.]

☞ (r) Une telle conduite nous paroît tenir beaucoup de l'inſolence, & ne peut qu'aigrir ces Princes Afriquains, dont le moindre eſt plus reſpecté par ſes ſujets qu'aucun Roi de l'Europe ne l'eſt par les ſiens.

☞ (s) Ces étoffes de coton s'appellent Pagnes, du mot Portugais *Panna*.

BRUE.

surprenant pour un ouvrage des Négres. Toutes les parties de la robe & du baudrier étoient garnies d'Amulets, ou de Grisgris, cousus proprement dans de petites piéces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, & de peau des Bêtes sauvages du Pays. Mais la forme de toutes ces piéces étoit différente. Les unes étoient quarrées, d'autres rondes, ou longues, ou poligonales ; & chacune attachée sur la partie du corps qu'elle avoit la vertu de préserver. Les hautes-chausses étoient sans poches; mais le Prince portoit, au côté droit, un petit sac qui contenoit son trésor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée à nos surplis, étoit échancrée par devant comme une chemise de femme, & relevée autour du col par une broderie de drap rouge, qui représentoit des boutons & d'autres figures. Son bonnet étoit de la même étoffe que la robe, étroit par le bas, mais large au sommet; de sorte que ne pouvant se soûtenir il panchoit beaucoup à côté de la tête. Au lieu de plumes, il étoit orné de la tête d'un Paon d'Afrique, qui contenoit un Grisgris. Le Prince avoit d'ailleurs les jambes nues, avec des sandales aux pieds, telles qu'on représente celles des Romains.

Harangue du Prince Négre.

Il demeura quelque tems en silence, regardant le Général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adressa un discours, qui fut expliqué par l'Interpréte, & qui portoit en substance, „ Qu'ayant appris l'arrivée du Sieur Brue au „ Sénégal, avec la qualité de Général pour la Compagnie, & n'ayant en„ tendu que des éloges de son caractère, il s'étoit fait un devoir de le pré„ venir par sa visite, & de lui offrir son amitié; qu'il s'étoit toûjours senti „ de l'inclination pour les François, & qu'il leur avoit rendu tous les services „ qui dépendoient de lui; qu'il promettoit de persévérer dans les mêmes dis„ positions, & que Brue pouvoit compter en particulier sur son affection, „ dont il vouloit lui donner un témoignage en lui faisant présent d'un Es„ clave.

Il est fort bien traité par Brue.

Les deux Officiers & les Guiriots firent aussi leur compliment, que le Général reçut d'un air civil & gracieux. Il fit ensuite apporter de l'eau-de-vie; car si la qualité de Mahométans rend quelques Négres fort réservés sur l'usage de cette liqueur, le plus grand nombre ne regarde le précepte de l'Alcoran que comme un conseil, & se livre sans scrupule au plaisir de boire. Le Prince vit paroître avec plaisir sa bouteille. Un de ses Officiers remplit un verre, en fit l'essai, & le présenta joyeusement à son Maître, qui se leva, but à la santé du Général, & rendit le verre à l'Officier avec un petit reste de liqueur; ce qui passe pour une faveur entre les Négres. Après le premier coup, il alluma sa pipe & se mit à fumer. Ses deux Officiers suivirent son exemple; tandis que les Guiriots commencèrent à chanter, en accompagnant leur voix du son d'un petit instrument, qui n'a que trois cordes & ressemble assez à nos luts.

Instrumens & chansons de ses Musiciens.

Le ventre est composé d'une piéce de calebasse, avec un manche qui y est attaché. Le chevalet en est fort bas, & les cordes sont de crin de Cheval. Ils les pincent & les frappent en mesure. Cette musique n'a rien de désagréable. Leurs chansons sont martiales, & roulent sur les louanges de leur Prince. Ils relevent sa naissance, [& disent en François corrompu qu'il est *de grand gent.*] ☞ Ils disent qu'il est Seigneur de la Mer, qu'il a vaincu tous ses Ennemis, & qu'ils n'ont jamais eu de Maître si magnifique & si libéral. Ils finissent par des vœux pour sa santé & pour la prolongation de sa vie; [& parmi les louanges ☞ qu'ils lui donnent, ils ne manquent pas de mêler quelques petits mots pour l'exciter à leur faire ressentir les effets de sa libéralité.]

Le

BRUE.

LE concert des Guiriots n'interrompit pas la converſation. Comme il étoit aſſez tard, Brue propoſa au Prince de loger dans le Fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement ſéparé, parce que les Négres ne mangent pas volontiers avec les Blancs. On lui envoya du kuskus & diverſes viandes, que ſes gens préparérent à leur manière. Le vin de Palmier & l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avoit attiré dans l'Iſle quantité de Négres, qui paſſèrent toute la nuit à danſer. Le lendemain, il prit congé du Général, après avoir reçu le *Tago*, c'eſt-à-dire un préſent, qui valoit beaucoup mieux que ſon Eſclave. Brue fit auſſi quelques libéralités à ſes Officiers & à ſes Muſiciens; [ſans cela ils auroient donné autant de maledictions au Général, qu'ils lui avoient donné de (*t*) louanges.]

Deſcription continuée.

POUR reprendre notre Deſcription, la Pointe de la grande Iſle de Biſeſcha eſt d'environ deux lieuës au-deſſus du Fort Saint-Louïs, du côté droit de la rivière. Elle fait, des deux côtés, les limites du Royaume de Kayor & de Hoval; car le premier eſt à droite, & l'autre à gauche de la rivière. Cette Région étoit connue autrefois ſous le nom de Jalofs, nom général, qui comprenoit pluſieurs Nations différentes, [à peu près comme nous voyons dans les Royaumes de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, où les Peuples prennent les noms particuliers des Provinces où ils demeurent, ſous le titre général de François, d'Eſpagnols & d'Anglois.] Le Royaume de Hoval s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, l'eſpace d'environ quarante-ſix lieuës. Ses bornes ſont incertaines au Nord, parce qu'il eſt fort expoſé de ce côté-là aux incurſions des Mores, [qui s'avancent ou ſe retirent ſuivant les occaſions qu'ils trouvent d'y exercer leurs pillages.] Le Roi de Hoval porte le titre de *Brak*, qui ſignifie Roi des Rois. C'eſt purement un nom de Majeſté, comme le *Damel*, le *Siratik*, & plus anciennement celui de Pharaon & de Ceſar. Ses Etats ont plus d'étendue au Sud du Sénégal qu'au Nord. A l'Eſt ils ſont ſéparés du Royaume des *Eulis* ou *Foulis* par le Lac de *Kayor*, & s'étendent au long du Sénégal juſqu'au Village d'*Embakana* ou *Embakan*, ſur les frontières du Royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt ſeize lieuës d'étendue de l'Eſt à l'Oueſt, mais dont les bornes ſont encore inconnues au Sud. L'Empereur ou le Roi de Galam porte le titre de Siratik.

Royaumes de Hoval & de Kayor.

Royaume de Galam, dont le Roi ſe nomme Siratik.

DIX ou douze lieuës au-deſſus du Fort Saint-Louïs, on trouve une Pointe où la fertilité du terroir a porté les Négres à bâtir ſept ou huit Villages, dont le principal ſe nomme Buckſar. Plus on s'avance vers la Mer, plus le Pays au long de la rivière ſemble fertile & cultivé. Il abonde en maïz, & cette ſorte de grain n'y manque jamais (*v*).

Village de Buckſar.

L'ISLE de Biſeſcha n'a pas moins de vingt-huit lieuës de long, ſur huit dans ſa plus grande largeur. Elle eſt fermée par un bras du Sénégal, qui la ſépare du Village d'*Enſcboie*, & qui ſe diviſe en deux autres bras au Village d'*Auſchafur*. Le dernier de ces deux bras ſe ſubdiviſe encore au Village de *Pama*; de ſorte que l'Iſle de Biſeſcha eſt bornée à l'Eſt par un bras du Sénégal, qui ſe nomme la Rivière de *Sagheray*, à l'Oueſt par le Sénégal même, & ſe trouve diviſée en trois parties par la petite Rivière de Jor (*x*) & le Kora ou le Bekio. Le terroir en eſt riche & fertile, ce qu'on attribue principalement aux Inondations du Sénégal. Il abonde en maïz des deux eſpèces, en ris, en légumes, en

Iſle de Biſeſcha.

Diviſions du Sénégal.

(*t*) Labat. pag. 241 & *ſuiv.*

(*v*) Labat. *ubi ſup. pag.* 152. & *ſuiv.*

(*x*) Appellée auſſi *le petit Brak.*

BRUE.

en tabac & en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la seconde moisson; comme s'il avoit besoin de se naturaliser au terroir. Le coton y est aussi en fort grande abondance. On y voit de vastes prairies, qui nourrissent quantité de grands & de petits Bestiaux, tous excellens dans leur espèce. La volaille & le gibier y foisonnent, sur-tout les Perdrix, les Pigeons ramiers, & les Pintades. Outre les Forêts, il s'y trouve de grands Bois de Palmiers; & & les Villages, qui sont fréquens sur la rivière, rendent témoignage que le Pays est bien peuplé.

Isles de Buckfar & des Palmiers.

AU-DESSUS de l'Isle de Bifescha est celle de *Buckfar* (y), que les François ont nommée *l'Isle aux Bois*, parce qu'elle en est remplie. Elle est située à demie-lieuë de la pointe Nord de l'Isle Saint-Louïs. Sa longueur est d'environ trois lieuës & demie, sur trois quarts de lieuës de largeur. L'Isle *Bichon* ou *des Palmiers*, est à neuf lieuës de Saint-Louïs, & ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieuës de longueur. Ces deux Isles sont habitées & cultivées par les Négres. Ils ont bâti leurs Villages sur des terrains élevés, pour se garantir des inondations annuelles de la rivière (z).

Serinpeta.

EN continuant de remonter le Sénégal, le premier endroit remarquable qui se présente à gauche est le Village de *Serinpeta*, nommé aussi *Serimfalli*, où la rivière, qui a coulé, de-là, du Nord au Sud, descend désormais de l'Est à l'Ouest. Entre ce lieu & Buckfar, le Pays n'offre que des Pâturages où les Mores de la Tribu de *Sargentes* viennent nourrir leurs Chameaux & leurs autres Bestiaux dans le tems de sécheresse, en payant un tribut au Brak. C'est à Serinpeta que se font les meilleurs Canots du Sénégal. Ce Village appartenoit en 1715. à un Seigneur Négre, nommé Caye, neveu du Brak. Quelques lieuës au-dessus de Serinpeta, au Nord de la rivière, commence le *Désert*, Canton célèbre par le commerce des gommes, que les Mores de la Tribu de Had-al-Agi y viennent éxercer. C'est une Plaine vaste & stérile, bornée par des montagnes de sable rouge, & qui n'a pour arbres que quelques buissons, sans aucune sorte de verdure.

Désert, lieu célébre pour le commerce des gommes.

Angherbel & Ingherbel.

DEUX lieuës plus haut sur la rivière, on trouve *Angherbel*, résidence du grand Brack, Roi de Hoval. C'est une grande Ville, qui a, vis-à-vis, sur l'autre rive, un Village nommé *Ingherbel*. Du côté du Sud, le Sénégal reçoit une rivière qui vient du Lac *Pania Fuli* ou *Fouli*, & qui se nomme Rivière Portugaise. Elle est à trente-sept lieuës de l'embouchure du Sénégal. C'est une espèce de Canal naturel, par lequel les eaux de cette rivière montent dans le Lac au tems des inondations, & reviennent ensuite lorsque ce déluge est fini. Il a cinq ou six lieuës de longueur. Ses rives sont plantées d'arbres, & couvertes de Villages. Le terroir en est aussi fertile que les Habitans sont paresseux. L'entrée de cette Rivière Portugaise est embarassée par un petit Banc de sable, que sa situation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même est ovale dans sa forme. Sa longueur est de six lieuës, du Nord au Sud, & sa largeur de trois, de l'Est à l'Ouest. Il est fermé par deux pointes & par une petite Isle qui présente une Crique formée par un assez grand ruisseau dont les rives disparoissent pendant l'Inondation du Sénégal. Lorsque les flots se sont retirés, la plus grande partie du Lac demeure à sec, & produit d'abondantes moissons de maïz, de ris, de tabac & de légumes. Mais cette fécondité de la terre

Rivière Portugaise.

Lac de Pania Fuli.

(y) Labat la nomme *Bottxar*.

(z) Labat *ubi sup.* pag. 164. jusqu'à 191.

BRUE.

terre & l'abondance de ses Habitans n'empêchent pas que le Pays ne soit souvent désolé par la famine; ce qui vient autant de la paresse des Négres, que du ravage des Sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes & tous les fruits. Les Négres mangent ces insectes; mais le nombre en est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, & qu'il ne reste plus la moindre verdure dans les lieux où elles ont passé (*a*).

Rivière de Kayor.

Un peu plus haut du côté du Nord, le Sénégal reçoit le *Marigot* ou la petite rivière de Kayor, qui sort du Lac de même nom. Il est à cinquante lieuës du Fort Saint-Louïs; & comme celui de *Paniafuli*, il s'est formé par les débordemens du Sénégal. A trois lieuës, sur la rive gauche de ce Canal, on trouve le Village de *Grain* ou *d'Ingrin*, qui est gouverné par un Seigneur Négre, Sujet du grand Brack. Le Pays est agréable & bien cultivé. Quatre lieuës plus loin, sur la rive droite, est le Village de *Queda*, de la dépendance du Siratick, Roi des Foulis. Dans le tems de la sécheresse, il ne faut pas espérer de remonter plus haut vers le Lac, à cause des roseaux qui bouchent le reste du Canal. Quelques lieuës au-dessus, dans la rivière du Sénégal, on trouve une petite Isle nommée par les François *Menage*, d'un lieu du même nom qui est à l'opposite, sur la rive méridionale de la rivière. Cette Isle est agréable & fertile; mais si basse qu'elle est couverte tous les ans par l'inondation. Aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Négres y font leurs Lugans, c'est-à-dire leurs Plantations de tabac, de ris, de millet & de légumes, qui leur rendent une riche moisson. Cinq lieuës plus haut, du côté du Sud, est le Village de *Cock*, directement opposé à la Pointe Est de l'Isle du *Morfil* (*b*) ou d'Yvoire, & au Village de *Niolé* qui est situé sur cette pointe.

Ingrin.

Queda.

Menage.

Isle d'Yvoire ou de morfil.

L'Isle d'Yvoire est longue de quatre lieuës (*c*), sur trois, quatre, cinq ☞& six de largeur. Elle est formée par un bras du Sénégal, [qui se partage en deux aux Villages de *Nau*, & de *Bouray*, &] qui la sépare de l'Isle de *Bilbas*, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand Canal de la rivière est du côté du Nord & conserve le nom de Sénégal. Celui du Sud prend le nom de *Rivière d'Yvoire*.

Au Sud de la rivière d'Yvoire, le Pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, & divisé par des Prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'Eléphans qu'on y voit paître tranquillement, en troupeaux de quarante & cinquante. Mais lorsqu'ils peuvent entrer dans les plantations des Négres, ils y font de terribles ravages. A dix lieuës de la pointe Ouest de l'Isle d'Yvoire, sur la rive Nord du Sénégal, est le Village de *Lali*, près duquel on trouve un Village nommé par les François *Terrier-rouge*, d'où l'on compte soixante-dix lieuës jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Ce lieu est célébre par le commerce des gommes, qui sont apportées par les Mores de la Tribu d'*Ebraghena*, & dont les échanges se font comme au Désert. Depuis Terrier-rouge jusqu'à *Hovolalda*, les deux côtés de la rivière présentent une perspective charmante. Ce sont de vastes Plaines, remplies de toutes sortes de bestiaux, mais

Lali.

Terrier-rouge.

Hovolalda.

☞(*a*) Labat. Tom. III. pag. 88 & 107. & Tom, II. pag. 174.

(*b*) L'Yvoire même est nommée *Morfil* par les Marchands. R. d. T.

(*c*) *L'Anglois dit* de quarante-quatre lieuës; & Labat, Tom. II. pag. 192. qu'elle a quatre-vingt lieuës de longueur, sur cinq, dix & quinze lieuës de largeur; mais, dans le Tom. III. pag. 179. il ne lui donne que trois, quatre, cinq ou six lieuës de largeur. R. d. E.

BRUE.

mais exposées à d'étranges ravages dans le tems des Inondations. Les Habitans sont alors obligés de se retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux & tous leurs effets. Quinze lieuës au-dessus de Hovalalda, on rencontre au milieu de la rivière, une chaîne de rocs qui la traverse. Elle se nomme *Platon de Donghel*. Dans les tems secs, l'eau y est si basse, qu'à peine le passage est-il sûr pour les Canots. Un peu au-delà de cet écueil, est une petite Isle, si haute dans une de ses parties, qu'on y est à sec dans les plus grandes Inondations. Les François y avoient autrefois un petit Comptoir qu'ils ont abandonné. L'Isle d'Yvoire a du côté du Sud, un Village nommé *Dongbel*, où il se fait quelque commerce. Vers la pointe Ouest, elle a le Village de *Burti* (*d*) vis-à-vis l'Isle de *Bilbas*, dont elle n'est séparée que par un petit bras du Sénégal. Bilbas n'est pas si grande, à beaucoup près, que l'Isle d'Yvoire. [Elle n'a que trente-cinq lieuës en longueur, sur trois *ou quatre* de largeur.] Elle est formée par deux bras (*e*), qui se divisent près d'un Village nommé le Cap, au Nord de cette rivière. Elle ressemble, pour le terroir & les productions, à l'Isle d'Yvoire, & n'est pas moins peuplée. Plus haut, sur la rive Nord du Sénégal, est le Village de *Kahaydé*, qui étoit autrefois la dernière borne des Voyages François. Un peu plus loin, on trouve une Isle qui produit du coton, du tabac, & des légumes en abondance. Au-dessus de cette Isle, le Sénégal reçoit une grande rivière qui vient de Gumel, résidence du Siratik, Roi des Foulis. Cette rivière s'enfle beaucoup dans les Inondations du Sénégal; & surpassant ses bords, elle forme un Lac d'une étendue considérable. Ensuite, elle laisse, en se retirant, une espèce de glaire qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle se joint au Sénégal, il y a du côté du Nord, un grand Village, nommé *Ghiorel*, qui est le Port du Siratik. L'espace, qui est d'environ dix lieuës entre Gumel & ce Village, est extrémement fertile, & fort peuplé (*f*).

Rocs de Platon Donghel. Donghel. Burti. Isle de Bilbas. Kahaydé. Gumel, résidence du Siratik. Ghiorel.

QUARANTE lieuës au-dessus de Ghiorel & du même côté, on trouve *Layda*, Ville ou Village d'un grand commerce. Plus haut, le Village d'*Embakana* près duquel, au côté du Nord, est le Village de *Betel* (*g*), sur la frontière du Royaume de Galam. Betel est un lieu remarquable par l'abondance de toutes sortes de volailles. *Ghilda*, première Ville des Etats de Galam, est située du même côté à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude du Nord. A l'opposite de Ghilda, du côté du Sud, est *Tuabo*, résidence ordinaire du Roi de Galam, & renommée par quelques carrières de beau marbre. On trouve ensuite le Village de *Yaferé*, au-dessus duquel, sur la rive droite (*h*) du Sénégal, est celui de *Burnaghi*, dont la latitude est de quatorze degrés neuf minutes du Nord. Quelques lieuës plus haut, du côté du Sud, est la Ville de *Tafalisga*, fort bien peuplée & célébre par son commerce. On y voit une petite Mosquée, bâtie, si l'on en croit les Négres, sur le modèle de celle de la Mecque; & près de la Ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches (*i*).

Layda. Embakana. Betel. Ghilda. Yaferé. Burnaghi. Tafalisga.

UN

(*d*) Ce Village ne se trouve pas dans la première Carte.

(*e*) Ici & dans plusieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Sénégal.

(*f*) Labat Tom. III. pag. 195. & *suiv.*

(*g*) Les Anglois & Labat écrivent Bitel.

(*h*) *Angl.* sur la rive méridionale: *c'est-à-dire sur la rive gauche.* R. d. E.

(*i*) Labat Tom. III. pag. 308. & *suiv.*

BRUE.

UN peu au-dessous de Tafalisga, près du Village de *Dongiama*, la rivière de *Falemé*, après avoir traversé le Pays de *Bambuk*, vient se décharger dans le Sénégal du côté du Sud. Au-dessus de Tafalisga, on trouve le Village de *Buba Segalle*. Plus haut, du côté du Sud, on arrive à *Dramanet*, Ville grande & bien peuplée. Le nombre de ses Habitans est d'environ quatre mille, la plûpart Mahométans, qui vivent indépendans du Roi de Galam. Ils ont un génie particulier pour le Commerce, qu'ils portent jusqu'au Royaume de Tombuto, & jusqu'aux Etablissemens des Anglois sur la rivière de Gambra. Tout le Pays, au Sud du Sénégal, est fort bien peuplé; mais du côté du Nord, on ne rencontre pas de Villages au dessus de Ghilda, parce que cette partie est sans cesse exposée aux incursions des Mores. C'est à Dramanet que les François avoient bâti leur Fort de Saint-Joseph, qui fut surpris en 1702 & détruit par les Négres. Ils l'ont transporté à *Mankanet*, Village un peu au-dessous, du côté Sud de la rivière. Entre Dramanet & *Kaygnu*, le Pays est rempli de Villages, & le Sénégal reçoit du côté du Sud plusieurs petites rivières, dont la plus considérable est celle de *Ghianon*. Elle a quarante lieuës de cours au Sud-Sud-Est, & porte des Canots (*k*).

Rivière de Falemé.

Buba Segalle.

Dramanet, Ville d'un grand commerce.

Rivière de Ghianon.

DE Dramanet, on compte vingt-cinq lieuës par terre jusqu'à l'Isle de *Kaygnu* ou *Kagnou*, nommée par les François *Orléans* ou *Pontchartrain*. Elle est si haute, qu'elle n'est jamais entièrement couverte dans les Inondations. Le terroir est bon & fertile. A l'opposite, du côté Sud du Sénégal, on trouve la Ville de Kaygnu ou *Gonghiru*, qui contient cinq mille Habitans Négres, & qui jouit d'un commerce considérable, occasionné par le passage des Caravanes qui prennent cette voye pour se rendre à la rivière de Gambra. Les Cataractes de Felu, qui ne sont pas loin au-dessus de cette Ville, sont les limites du Royaume de Galam à l'Est, comme Ghilda du côté de l'Ouest. Le Sénégal tombe ici de la hauteur de trente toises, après avoir coulé quelque tems dans un Canal étroit, entre les montagnes. Ses limites, Nord-Ouest, sont des Déserts habités par les Mores, dans des Villages mobiles, c'est-à-dire dans des tentes.

Isle de Kaygnu.

Ville du même nom.

Cataractes de Felu.

AU Nord-Est, on trouve le Royaume de *Kassan* ou *Kassu*, dont le Souverain porte le titre de Segadora & réside au Nord du Sénégal, dans une grande Isle ☞qui commence entre les cataractes de Felu & *Govina* [qui sont éloignées de quarante lieuës l'une de l'autre.] Cette Isle est formée par deux bras du Sénégal, qui prennent le nom de *Rivière Noire* & *Rivière Blanche*, & qui après soixante lieuës de cours vont se décharger dans le Lac de Kassan, peu connu jusqu'à présent des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la rivière de Gumel, qui tombe dans le Sénégal à Kahaydé, vient du même Lac; parce que les débordemens du Lac arrivent en même-tems que ceux de cette rivière. L'Isle de *Kassan* n'a pas moins d'environ soixante lieuës de longueur, sur six de largeur. Elle est fort peuplée, extrémement fertile & bien cultivée. Le Roi est si puissant & si respecté, que la plûpart des Rois voisins lui payent un tribut, sans en excepter celui de Galam (*l*).

Isle & Royaume de Kassan.

Sa longueur, & puissance de son Roi.

☞(*k*) Ibid. pag. 330. & *suiv*. ☞ Labat Tom. III. pag. 355. & *suiv*.

§. II.

Recherches sur le Niger.

Où l'on éxamine si les Rivières du Sénégal & de Gambra en sont des bras.

Témoignages incertains de CadaMosto & de Leon.

AVANT que de finir la Description du Sénégal, le sujet nous porte à chercher si cette rivière est la même que le Niger, comme un grand nombre d'Ecrivains modernes en paroissent persuadés. Cada Mosto, le premier qui ait voyagé sur ses bords, étoit (*a*) de cette opinion. Leon, dans sa Description de l'Afrique, l'assûre avec certitude, & s'explique ensuite sur son origine d'une manière qui rend ses lumières fort douteuses. Il déclare que cette rivière commence à l'Est d'un Désert que les Habitans nomment *Seu*. D'autres assûrent, dit-il aussitôt, que sortant d'un Lac elle coule vers la Mer à l'Ouest. Les Géographes Afriquains prétendent qu'elle vient du Nil, & qu'ayant coulé long-tems sous terre, elle reparoît dans ce Lac. D'autres s'imaginent qu'elle prend source à l'Ouest, & qu'après avoir coulé vers l'Est, elle forme elle-même ce grand Lac. Mais cette opinion, continue-t'il, est peu probable, parce que naviguant à l'Ouest depuis Tombuto jusqu'à Gheneva & Melli, *nous* (*b*) *suivimes le cours de l'eau*. Dans un autre endroit, il dit que le lieu où les Marchands s'embarquent est *Kabra*, Ville sur le Niger, à douze lieuës de (*c*) Tombuto; de sorte que ses suppositions n'ont pas d'autres fondemens.

On n'a parlé que d'après eux.

C'EST néanmoins sur l'autorité de ces deux Auteurs, que sans autre discussion, la plûpart des Voyageurs & des Géographes ont regardé ce point comme accordé. *Atkins*, dans son Voyage de Guinée, en 1721, ne fait pas difficulté d'assûrer (*d*) que les rivières du Sénégal & de Gambra sont deux bras du Niger. *Moore*, dans sa Relation des Régions intérieures de l'Afrique, publiée en 1738, est non-seulement de la même opinion, mais ajoûte que le Niger (*e*) est un bras du Nil. Cependant il ne parle pas sur ses propres informations, mais sur le témoignage des Ecrivains qui l'ont précédé. Il en cite quatre; Hérodote, la Géographie Nubienne, Leon l'Afriquain, & Ludolf dans son Histoire d'Ethiopie. Mais le premier ne dit rien qui favorise ce sentiment. Le Géographe de Nubie a peu d'autorité, quand on considère combien ces Régions étoient inconnues aux Arabes; & Ludolf fonde l'opinion que le Niger est un bras du Nil, sur l'autorité du Géographe Nubien & sur le rapport des Abyssins, [qui est apparemment la seule raison sur laquelle le sentiment de ce Géographe est établi.] ☞

Hérodote. Géographie Nubienne. Ludolf.

DE ces quatre Auteurs, Leon est le seul qui eût voyagé sur le Niger; & l'on voit néanmoins qu'il ne dit rien de certain touchant la source de cette rivière.

(*a*) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(*b*) *Noi navigammo scorrendo per l'acqua. Descrit. de l'Africa*, Part. I. dans la Collection de Ramusio, Vol. I. pag. 1.]

(*c*) *Ibid.* Part. VII. pag. 78.

(*d*) Voyage d'Atkins, pag. 35.

(*e*) Labat rejette toutes ces notions. En effet elles sont détruites par les Relations de plusieurs Jésuites qui ont été dans l'Abyssinie, [tels que Manuel d'Almeyda, Baltazar Tellez, &c.] ☞

rivière. Il ne se fonde que sur divers rapports, qui paroissent d'un poids fort médiocre. A l'égard de son cours, il s'explique plus positivement. Depuis Kabra, dit-il, le cours de la rivière est à l'Ouest; les Marchands le suivent de cette Ville jusqu'aux Régions de Ghinea & de Melli; & ces deux Pays sont situés sur le Niger, & vers l'Océan Occidental où le Niger se décharge. C'est prendre un ton de certitude. Mais Leon ne produit aucune autorité. Il ne parle pas non plus sur le témoignage de ses propres yeux; & quiconque examinera sa Description la trouvera superficielle & défectueuse, pour ne pas dire remplie d'erreurs sur plusieurs points de Géographie. En particulier, il assûre que la Contrée de Melli s'étend l'espace de trois cens milles au long d'une rivière qui se jette dans le Niger; tandis qu'on est sûr aujourd'hui que cette rivière n'éxiste pas. Mais quoiqu'il en soit, le Niger, suivant sa Description, ne sçauroit être la rivière de Gambra, & ne peut être que le Sénégal, du moins si c'est l'une ou l'autre. On se persuadera moins encore que la *Ghinea* ou *Gheneoa* de Leon, à laquelle il donne cinq cens mille d'étendue, & deux cens cinquante au long du Niger, puisse être, comme Moore le suppose, le petit Royaume de (*f*) *Yani*, sur la rivière de Gambra.

BRUE. Leon avoit voyagé sur le Niger.

Il n'en parle pas avec plus de certitude.

LES Etablissemens & les Voyages des François sur le Sénégal leur ont donné plus d'occasions qu'aux autres Européens d'approfondir ce secret. Mais après bien des recherches, il paroît qu'ils en ont tiré peu de fruit. Les témoignages des Habitans n'ont jamais pû s'accorder; soit que cette opposition vienne de leur ignorance, ou d'un dessein formé d'ôter aux Etrangers le pouvoir & l'envie d'étendre plus loin leur commerce.

BRUE, qui avoit fait trois Voyages sur le Sénégal, en a rapporté quelques lumières que Labat a publiées. Les *Mandingos*, qui voyagent beaucoup, & qui sont les plus habiles Commerçans de toutes les Nations des Négres, prétendent, suivant cet Ecrivain, que le Niger (*g*) sort d'un Lac nommé *Maberia*, dont la situation ne peut être bien déterminée sur leur rapport, parce qu'ils n'ont aucune connoissance des longitudes & des latitudes. Ils ajoûtent que dans un lieu qui se nomme Barakota, il se divise en deux bras; que celui du Sud, appellé Gambra, va se perdre, après un fort long cours, dans un Lac marécageux, & rempli d'herbes & de roseaux qui en rendent le passage impossible; & qu'en sortant de ce Lac, il recommence à couler dans un fort beau lit jusqu'à *Barakonda*, où les Portugais & les Anglois, qui ont formé plus bas des Etablissemens, se rendent pour commercer avec les Marchands Mandingos; qu'elle est navigable, pour les Canots, depuis Barakonda jusqu'au Lac; mais que dans la saison même des pluyes, les Barques n'y peuvent remonter, à cause des Bancs & des Rocs qui coupent le passage, ou qui ne laissent que de fort petits intervalles (*h*).

Lumières que Brue a tirées des Mandingos.

LES Mandingos disent encore qu'au dessus de *Barakota*, où le Niger forme la Gambra, il se divise en deux autres canaux; que celui qui traverse le Pays de Bambuk au Sud-Est, s'appelle la rivière de *Falemé*, & se rejoint au Niger

(*f*) Le *g*, ou plûtôt le *gh*, est une lettre fort gutturale chez les Arabes, qui ne ressemble point à notre consonante *j*; & bien moins à l'y grec.

(*g*) C'est-à-dire, la rivière que l'Auteur nomme le Niger, car les Négres ne connoissent pas ce nom, ni celui de Sénégal ou Sanaga.

(*h*) Le Journal de Stibbs, qu'on verra dans la suite, s'accorde avec cette circonstance.

BRUE. ger un peu au dessus de Ghion, dans le Royaume de Galam; qu'après avoir formé la Gambra, le Niger se divise encore en deux bras, pour former une grande Isle, à laquelle ils donnent le nom de *Baba Degu*; que le Canal gauche se nomme *Rivière noire*, & celui de la droite, *Rivière blanche*; que ces deux bras se réunissent à *Kassan*, environ vingt lieuës au-dessus de la cataracte de Govina, & forment la continuation du Niger.

SUIVANT les mêmes témoignages, à l'Est du Lac Maberia est situé le Pays ou le Royaume de Ghinbala, gouverné par un Prince Négre qui se nomme *Tonka Quata*. Ce Pays est arrosé par la rivière de Ghien, qui passe au travers de *Tombuto*, Ville considérable par le commerce de l'Or, de l'Yvoire & des Esclaves. On compte soixante journées, ou le chemin de deux mois, depuis le roc de Felu jusqu'à cette Ville; ce qui fait environ quatre cens cinquante lieuës (*i*).

LES Marchands Négres que Brue interrogea sur la situation du Royaume de Tombuto ou Tombuktu, dont ils avoient fait plusieurs fois le voyage, l'informèrent que la Ville n'est pas située sur le Niger, & qu'elle en est même assez loin dans les terres; que pour s'y rendre ils avoient d'abord *suivi* pendant plusieurs jours le côté Sud de la rivière; & qu'après l'avoir quitté, ils avoient eu cinq jours de marche pour arriver à la Ville.

DE Kaignu, dernier endroit où la rivière est navigable, jusqu'à *Jaga*, il y a cinq journées de chemin. Il y en a une ensuite jusqu'à *Bayogne*; une de Bayogne à *Konguru*; & continuant cette route, une à *Sabaa*, deux à *Baramaga*, une à *Goury*, une à *Galama*, & quinze à *Timbi*. Là, quittant la rivière, & prenant au Sud-Est, on arrive dans l'espace de cinq jours à Tombuto. Là, disent les Mandingos, on voit arriver tous les ans une grande Caravane de Blancs, avec des armes à feu, qui apportent des marchandises, & qui en prennent d'autres, particulièrement de l'or. Il faut entendre apparemment les Mores de Barbarie. Ces trente-deux journées, à dix lieuës par jour, donnent trois cens vingt lieuës depuis le roc de Felu jusqu'à Tombuto. La raison qui fait quitter le Niger aux Mandingos, vers Timbi, est pour abréger le chemin, parce que cette rivière fait alors un grand détour vers le Nord. Ils y virent des Barques près de Tombuto; & l'Auteur juge qu'elles pouvoient avoir amené les Marchands de Tripoli, qui viennent à Tombuto tous les ans (*k*).

Réfléxions sur les deux Descriptions précédentes.

CES deux Descriptions sont extrémement différentes. Suivant la première, la source du Niger est au Sud-Ouest de Tombuto (*l*), à beaucoup de distance; & la rivière qui passe dans cette Ville, ou fort près, coule à l'Est, au lieu de l'Ouest, conformément à l'opinion de ceux dont Leon cite le témoignage. *De l'Isle* a suivi cette hypothèse dans ses dernières Cartes, en donnant à cette rivière le nom de *Sénégal* ou *Niger*, après qu'elle a passé le Lac *Maberia*. Mais la seconde Description s'accorde avec l'opinion même de Leon, & suppose tout-à-la-fois que le Niger vient de l'Est, & qu'il est le même que le Sénégal. Lequel des deux sentimens doit prévaloir? Ce qu'il y a d'étrange, c'est

(*i*) Labat, Tom. II. pag. 162 & *suiv.*
(*k*) *Ibid.* Tom. III. pag. 361 & *suiv.*
(*l*) Cette situation de la rivière obligeoit aussi de la traverser pour aller à Tombuto, après l'avoir cottoyée du côté du Sud, au lieu que dans l'autre situation, cela n'est pas nécessaire, & s'accorde avec le Journal.

BRUE.

c est que malgré de si justes sujets d'incertitude, Labat regarde comme une vérité hors de doute, que le Niger est le Sénégal, & que la Gambra en est une branche; quoique le Canal de la Gambra, étant beaucoup plus large, méritât bien mieux d'être regardé comme le lit principal.

Carte de De l'Isle fondée, l'on ne sçait sur quoi.

IL est difficile de juger sur quelles autres lumières De l'Isle s'est déterminé pour l'opinion contraire. A la vérité il s'efforce de concilier les deux Descriptions, en plaçant Timbi sur le Lac Maberia, à quarante milles de la source du Ghien, qu'il fait sortir d'un autre Lac. Mais les distances qu'il assigne dans sa Carte ne répondent pas au Journal Mandingo. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il arrive jamais aucune Barque de Tombuto par le Sénégal, & que les Marchands fassent le voyage par eau comme par terre; d'où il faut conclure que le Niger, ou la rivière de Tombuto, n'a pas de communication avec le Sénégal, ou qu'elle est coupée par des cataractes & des bancs de sable. A quelque parti qu'on s'arrête, le récit de Leon & celui de Marmol doivent être faux, lorsqu'ils rapportent que les Marchands suivoient le Niger jusqu'aux Royaumes de Ghinea & de Melli, puisque les cataractes du Sénégal, dont on connoît quelques-unes à neuf cens milles de la Mer, devoient nécessairement les arrêter.

Moyen pour éclaircir la difficulté.

IL paroît assez, par la différence de ces Descriptions, que si les Européens veulent éclaircir la difficulté, ils ne doivent s'en fier qu'à leurs propres soins. Labat propose un moyen. (*m*) Ce seroit d'envoyer d'*Arguim* & de *Galam* quelques Facteurs éclairés jusqu'à Tombuto, avec les Marchands Arabes ou Mandingos. Mais il est douteux que les Mandingos voulussent le permettre; car jusqu'à présent rien n'a pû les y faire consentir (*n*). Cependant on a peine à se persuader que ce secret eût pû demeurer si long-tems caché, si les Marchands & les Facteurs qui résident dans ces Contrées avoient fait quelques efforts pour le découvrir. Labat, parlant des Arabes qui font le commerce de l'or à Tombuto, dit que ce n'est pas leur ignorance, ni leur mauvaise volonté, qui empêche les Européens d'en tirer les lumières nécessaires pour entrer dans le même commerce; mais que les Facteurs de l'Europe se renferment dans les entreprises où ils se trouvent engagés, sans avoir la curiosité de pousser plus loin leurs vûes & leurs recherches. Il en rejette la faute sur les Compagnies de Commerce, qui ne donnent point cette Commission à leurs Agens, & qui ne pensent jamais à les récompenser, lorsqu'ils se portent d'eux-mêmes à faire quelque nouvelle découverte (*o*).

Raison qui empêche qu'on ne l'employe.

Origine du nom de Niger.

A l'égard du nom de *Niger*, Marmol le fait venir des Arabes, qui nomment cette rivière (*p*) *Hued*, ou plûtôt *Wad Nickar*, c'est-à-dire, la *rivière Noire*. Mais cette étimologie paroît forcée, car on ne connoît pas, dans la Langue Arabe, de mot tel que *Nikar* ou *Nijar*, comme l'écrit *Ortelius*, qui signifie *noir*. Le nom que leurs Auteurs lui donnent est *Nil ad Sudau*, ou le *Nil des Noirs*. Il est certain d'ailleurs que *Wad Nickar* est un nom inconnu à tous ses Habitans. Ils connoissent bien moins celui de *Sanaga*, ou de Sénégal, qu'il a reçu des Nations de l'Europe qui se sont établies sur ses bords. Marmol, après avoir observé qu'il a pris le nom de *Sanaga* d'un Seigneur du Pays

(*m*) Labat, Tom. I. pag. 301. & *suiv.* & Tom. III. pag. 367.

(*n*) Labat, Tom. IV. pag. 5. & *suiv.*

(*o*) Labat, Tom. I. pag. 301 & *suiv.*

(*p*) Afrique de Marmol en François, Volume I. pag. 35.

BRUE.

Pays avec qui les premiers Portugais s'étoient liés, ajoûte que les Azanaghis (*q*) ou Seneghis l'appellent *Senedeck*; que les Jalofs, les Denghis & les Tukorons, ou Tukorols, qui habitent plus loin dans les terres, lui donnent le nom de *Maye*; les Saragols, ou Sarakolez, qui sont encore plus loin, celui de (*r*) *Kolle*; les Peuples encore plus à l'Est, celui de *Zimbale*; & que dans le Royaume de Tombuto, on lui donne celui d'*Iza*, qu'il porte jusqu'à sa source.

Divers noms de la même rivière.

La trace de tous ces noms pourroit devenir utile à prouver que le Sénégal est le Niger, si l'on pouvoit y prendre quelque confiance. Mais Marmol ne nous apprend pas comment cette connoissance lui est venue; & si l'on supposoit qu'il l'eût reçûe de ceux dont il parle (*s*), il ne s'ensuivroit pas que cette opinion fût sans erreur; car puisqu'ils se trompent sur le cours de la même Rivière, ils ne doivent pas être plus infaillibles sur le nom (*t*).

(*q*) Voyez ci-dessus Tome. I. Chap. I. R. d. T.

(*r*) Kolez est un nom général de Rivière de la Langue de Mandingo.

(*s*) Marmol, *ubi sup.* Vol. III. pag. 47.

(*t*) On verra dans la suite d'autres remarques sur le Niger, à l'occasion de la Gambra, au Volume IV. R. d. T.

CHAPITRE V.

Premier Voyage du Sieur Brue sur le Sénégal en 1697.

La curiosité eut moins de part à ce premier Voyage, que le mauvais état des affaires de la Compagnie, & la nécessité d'éclairer les fraudes & les malversations des Agens qu'elle avoit sur cette Rivière. Brue entreprenoit de rétablir le Commerce & le crédit de sa Nation dans tous les Etats voisins.

Tems de son départ.

Dans ce dessein, il partit du Fort St. Louis le 28 Juillet 1697 (*a*) avec trois Barques & quelques petites Chaloupes, bien pourvûes de marchandises & de vivres; sans avoir oublié de rendre les cabanes commodes, parce que l'expérience avoit appris combien cette précaution étoit nécessaire. Il se fit précéder d'une Barque & de deux Canots, pour donner avis de son voyage, & particulièrement pour annoncer au Siratik (*b*), Roi des Foulis (*c*) qu'il venoit lui payer les droits, c'est-à-dire remplir un devoir que les Directeurs de la Compagnie avoient long-tems négligé. Ses avant-coureurs avoient ordre aussi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, & de s'avancer jusqu'à *Galam* pour y attendre son arrivée. Il étoit résolu de rendre sa Navigation fort lente. Le Sénégal étoit alors navigable dans toutes ses parties; & la saison des pluyes ne faisant qu'expirer, les arbres & les prairies commençoient à se revêtir de tout leur éclat. Brue visita soigneusement

(*a*) Dans l'Original, il y a 1698, mais il est clair que c'est une erreur d'impression.

(*b*) D'autres écrivent *Schiratik*, [& Labat *Siratique.*]

(*c*) Labat (Vol. III. pag. 168.) rapporte plusieurs remarques de M. Brue sur les Foulis. On les renvoye ici à la Description générale.



J. v. Schley direx.

LOOP der Riviere SANAGA, van derzelver MOND tot de WOESTENYE; met alle haare TAKKEN en EILANDEN, welken zy daartussen maakt.

gneusement les deux côtés de la rivière, s'arrêtant dans les endroits les plus célèbres pour le Commerce, achetant les marchandises que les Négres lui apportoient, & faisant des présens aux Chefs de chaque Village (*d*). BRUE.

Beauté des rives du Sénégal.

RIEN ne pouvoit surpasser la beauté du Sénégal dans cette saison. Il n'avoit pas moins d'une demie-lieuë de large. Ses rives étoient couvertes de grands arbres de toutes les espèces, chargés de verdure, & peuplés d'une grande variété d'Oiseaux, aussi-bien que de Singes & d'Ecureuils, dont les mouvemens & les tours comiques faisoient un spectacle amusant. Entre les Oiseaux, les uns étoient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la grosseur des Linottes, & bigarés des plus brillantes couleurs. Un peu au-dessous de *Donay*, Village où les Mores de la Tribu d'Ebraghena viennent faire quelquefois le commerce des gommes, on trouve une Isle que les François appellent *Menage*, du nom d'un Village qui est situé vis-à-vis sur la rive droite de la Rivière. Elle est basse, & par conséquent sujette aux Inondations. Mais aussi-tôt que l'eau s'est retirée, les Négres y forment des Plantations, qu'ils appellent (*e*) *Lugans*, & la moisson est toûjours fort abondante. Cinq lieuës plus haut on trouva un autre Village, nommé *le Coq*, avec une petite Isle du même nom, qui est à la Pointe Ouest de la grande Isle d'Yvoire ou du Morfil, & vis-à-vis un Village de cette Isle, qui se nomme *Niolé*. L'Isle d'Yvoire est d'une grandeur considérable. Sa longueur est de quarante-quatre lieuës, sur trois, quatre, cinq & six de largeur. Son nom lui vient de la quantité de dents d'Eléphans que les François y achetent. Le terroir est riche & bien cultivé. Il nourrit un grand nombre d'Eléphans, qui forment des troupeaux paisibles de quarante ou cinquante, mais qui, sans nuire aux Habitans, font quelquefois de grands ravages dans les Plantations. Les Négres n'ayant pas la hardiesse de les attaquer ouvertement, employent l'artifice pour se venger. Ils creusent de grandes fosses, qu'ils couvrent de branches & de feuilles d'arbres. Lorsqu'un Eléphant y est tombé, ils le tuent facilement à coups de fléches, & font un délicieux festin de sa chair, après lui avoir laissé le tems de se mortifier.

Village du Coq.

Isle d'Yvoire.

DIX lieuës au-dessus de la Pointe Ouest de l'Isle d'Yvoire, sur la rive Nord du Sénégal, on rencontre le Village de Laly, près duquel est un lieu célébre pour le commerce des gommes avec les Mores de la Tribu d'Ebraghena. Les François l'ont nommée Terrier-rouge, & comptent de-là soixante-six lieuës jusqu'au Fort St. Louïs. Depuis Terrier-rouge jusqu'à Hovalalda, les deux côtés de la rivière sont charmans. On n'apperçoit que de vastes Prairies, couvertes de bestiaux. Mais dans les Inondations annuelles du Sénégal, le Pays est si rempli d'eau, que les Habitans sont forcés de se retirer dans des lieux plus élevés avec leurs troupeaux & leurs effets. Brue fut reçu, à Hovalalda, par le (*f*) *Farba*, ou le Chef du Village. C'étoit un ancien ami de la Nation Françoise. Il apporta un présent au Général, qui lui fit aussi le sien, & qui le remercia du soin qu'il avoit pris de l'Equipage d'une Barque Françoise qui avoit été submergée par une sorte d'ouragan, ou de vent subit, qui s'appelle *Puchot*.

Laly & Terrier-rouge.

Barque Françoise submergée.

(*d*) Labat Tom. III. pag. 173.

(*e*) Atkins les appelle *Lugars*, & dit que ce sont des Plaines semées de ris.

(*f*) Farba est un titre Négre de dignité, qui signifie *Seigneur* ou Chef d'un Village. Dans les Royaumes de Galam & de Bambuck, c'est *Farim* & *Elemanni*.

BRUE. 1697.

chot (*g*) dans le Pays. Cette partie du Sénégal y est fort exposée, autant par sa largeur que par la disposition naturelle de ses bords & par l'immense étendue des Plaines. Le Farba de Hovalalda étoit fort riche en troupeaux. Il aimoit passionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les François, qui étoient sûrs d'entretenir son amitié par cette voye. Il donnoit volontiers un Bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brue remarque qu'il n'est jamais à-propos de donner aux Négres une bouteille à demi-pleine, parce que, soit orgueil ou simplicité, ils préfèrent un petit vase plein à un barril auquel il ne manqueroit qu'un pouce de sa mesure. En général, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'est toûjours la meilleure marchandise qu'on puisse leur proposer pour les échanges. On peut juger par-là des immenses profits de la Compagnie, quand ses Magasins en sont bien remplis. L'eau de-vie ne lui revenant qu'à vingt sols la pinte, elle y gagne cent pour cent (*h*).

Passion des Négres pour l'eau-de-vie.

Oiseaux nommés Kubalots.

LES bords du Sénégal, près de Hovalalda, abondent dans cette saison, en *Kubalots*, qui sont une espèce d'oiseaux dont le nombre est toûjours fort grand lorsque celui des poissons l'est aussi dans la rivière. Ils font leurs nids (*i*) à l'extrémité des branches qui sont suspendues sur la rivière, pour éviter les poursuites des Singes, que la crainte de tomber dans l'eau empêche de les chercher si loin. Quinze lieuës au-delà de Hovalalda, on rencontre une chaîne de rocs, nommée *Platon de Donghel*, qui traversent la rivière, mais au travers desquels on pourroit ouvrir facilement un passage, en les faisant sauter. On trouve, au-dessus, une petite Isle, que sa hauteur préserve des Inondations. La Compagnie s'y étoit formé autrefois un Comptoir, pour le millet, les cuirs, les bestiaux & l'Yvoire. La rivière étant alors navigable, Brue n'eut pas de peine à passer. Il laissa dans l'Isle un Facteur & quelques Laptots, pour saisir toutes les occasions du Commerce.

Observation sur les Comptoirs.

LA multiplication des Comptoirs auroit été d'un grand avantage pour la Compagnie, si les Agens qu'elle y employoit eussent été en plus petit nombre, ou s'ils eussent été plus honnêtes-gens. [La plûpart des Officiers qui ☞ sont à ses gages, au lieu d'être des surveillans, qui s'empêchent réciproquement de mal faire, s'accordent souvent à faire leur profit aux dépens de ceux de qui ils dépendent.] Le projet du Directeur Général pour augmenter le Commerce auroit été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la Compagnie auroit encouragé l'établissement sur les bords du Sénégal en leur donnant des terres, en leur fournissant des marchandises; en un mot, de les attacher par nécessité aux intérêts de la Compagnie.

BRUE reçut dans son voyage (*k*) un Exprès du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis, pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avoit de le voir, ou plûtôt de recevoir le payement de ses droits. Il continua sa navigation jusqu'au

☞(*g*) On appelle Purchot un tourbillon de vent qui en tournant avec une violence & une force extraordinaire, entraine tout ce qu'il rencontre, pour peu qu'il lui fasse obstacle.

(*h*) Labat *ubi sup.* pag. 183. & *suiv.*

(*i*) Les Négres appellent ces rangées de nids, *des Villages d'Oiseaux*. [Ces nids sont ☞ en grand nombre, & fort près les uns des autres.]

(*k*) Ces Courriers vont fort vîte, parceque la route est excellente & que leurs Chameaux ou leurs Chevaux sont très-prompts.

qu'au Village de Burty, à l'extrémité Orientale de l'Isle d'Yvoire, & séparé de l'Isle de Bilbas par un bras du Sénégal. L'Isle de Bilbas est longue d'environ trente-cinq lieuës, sur deux & quatre de largeur. Le terroir ressemble beaucoup à celui de l'Isle d'Yvoire. Son principal commerce consiste aussi dans la multitude des dents d'Eléphans, qui s'achetent sur le pied de six sols pour le poids de dix livres. Les cuirs se donnent à quarante sols piéce ; les Moutons & les Chèvres pour trois sols, & les autres alimens à proportion. Mais si les Négres font un présent, ils s'attendent à recevoir le double. Par éxemple, s'ils vous donnent un Bœuf, ils comptent de recevoir cinq ou six aunes d'étoffe; au lieu que si vous l'achetiez au Marché, il ne vous coûteroit que vingt-cinq ou trente sols.

BRUE. 1697. Grandeur & fertilité de l'Isle de Bilbas.

BRUE fit voile ensuite à *Kahaydé*, où il fut visité par le Chef de ce Village, qui étoit accompagné de sa femme & de ses enfans. Ce Seigneur Négre étoit monté sur un fort beau Cheval; & pour cortège il avoit vingt hommes bien équipés & chargés de Grisgris. Sa femme & ses filles, suivies de leurs servantes, étoient sur des Anes fort gras, & vêtues d'étoffes de coton. Ce Village faisoit autrefois les bornes des Voyages & du Commerce des François. Cette raison leur y faisoit entretenir un Comptoir & payer des droits au Chef; mais depuis l'extension de leur Commerce, cet Etablissement leur est devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-dessus de Kahaydé, on voit une Isle fort riche en coton, en tabac & en toutes sortes de légumes. Elle n'a rien à souffrir des Inondations; & l'on auroit peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un Comptoir, si dans le tems de la sécheresse, lorsque la rivière est fort basse, elle n'étoit ouverte aux incursions des Négres & des Mores, qui insultent souvent cette Contrée. Elle est trop voisine aussi de la résidence d'un Roi Négre. Tous ces Princes se rendent si importuns par leurs demandes, que les Mandians les plus effrontés de l'Europe pourroient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obtenir à titre de présent, ils prennent le parti d'emprunter; & pour le moindre refus, ils défendent le Commerce ou le chargent de nouveaux impôts. Aussi leur voisinage est-il fort incommode. Ils s'attendent sans cesse à de nouveaux présens; & du premier qu'ils reçoivent, ils se font un droit pour demander qu'il soit renouvellé constamment.

Visite que Brue reçoit d'un Chef & de sa Famille.

Isle fort fertile.

Avarice des Rois Négres.

A Kahaydé, Brue reçut un second Courrier du Siratik, pour presser son arrivée. Comme la petite Flotte n'étoit plus qu'à deux lieuës de Ghiorel, Port de ce Prince sur le Sénégal, le Général François y arriva bientôt. Ghiorel est un grand Village, dont le Siratik a fait le centre de son commerce. Sa résidence est dans celui de Gumel, qui en est à dix lieuës vers l'Est-Nord-Est, sur les bords d'une fort belle rivière, qui s'enfle beaucoup pendant les Inondations du Sénégal, & qui porte les siennes dans tout le Pays voisin. Ces grands débordemens ne contribuent pas peu à rendre la terre plus grasse, par une sorte d'écume qu'ils y laissent & qui produit consécutivement deux récoltes. Celle du ris, sur-tout, est d'une abondance extraordinaire dans un si bon terrain. Elle se fait immédiatement à l'arrivée des eaux; [& celle du millet & du ris, après qu'elles se sont retirées.] Le tabac n'y est pas moins excellent; & si les Habitans étoient accoûtumés au travail, il est certain que la France en pourroit tirer beaucoup d'avantage. Mais tous les efforts de la Compagnie pour engager les Négres à cultiver une plante si pré-

Port & Capitale de Siratik.

BRUE. 1697.

cieuse, ont produit peu d'effet jusqu'aujourd'hui. Brue fit convenir plus d'une fois Jean Barre & Yamsec de l'utilité qui leur reviendroit d'en planter dans leur Isle. Ils lui promirent même de l'entreprendre. Mais lorsqu'on en vint à l'éxécution, ils trouvèrent des difficultés de la part des Négres, qui s'excusèrent sur l'éxemple de leur Ancêtres.

Plan du Général François pour le commerce.

En arrivant à Ghiorel, Brue fit tirer trois coups de canon, pour annoncer son arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la visite du Farba. Ce Négre, qui étoit Oncle du Siratik, & qui avoit toûjours eu beaucoup d'affection pour les François, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité, [& salué de quelques coups de pierriers quand il retourna à terre.] Il promit au Général de dépêcher sur le champ un Exprès au Roi son neveu. Dès le même soir, *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avoit ses terres entre Ghiorel & Gumel, se rendit à bord, & répondit au Général de l'amitié que son Père avoit conçue pour lui, sur la seule réputation de son mérite. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux Bœufs gras & d'une petite boëte d'or [fort bien travaillée,] du poids d'une once. Le Général fit aussi ses présens au Prince, & le salua de plusieurs coups de canon à son départ. Ensuite ayant fait descendre ses Facteurs pour commencer le Commerce, il trouva dans le Village tant d'avidité pour ses marchandises, que ses Barques furent bientôt chargées de celles du Pays.

Son arrivée à Ghiorel & sa réception.

Le Siratik n'eut pas plûtôt appris l'arrivée des François, qu'il fit complimenter Brue par son grand *Bouquenet*, c'est-à-dire par le Grand-Maître de sa Maison. Cet Officier étoit un Vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Négres une vieillesse fort avancée. Mais il n'en paroissoit pas moins vigoureux, ni moins vif & moins poli. Son nom étoit *Baba Milé* (*l*). Après les premiers complimens, il reçut le payement des droits, & les présens annuels. C'étoient des étoffes noires & blanches de coton, quelques piéces de drap & de serge écarlate, [de la laine filée & teinte,] du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du sucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaisselle, & quelques piéces de monnoye d'argent au coin d'Hollande, avec un surtout de drap écarlate à la manière du Brandebourg [avec des agrémens d'argent, qui se boutonnent par derrière,] & deux boëtes pour renfermer la plus précieuse partie du présent. Le Bouquenet reçut aussi les droits qui revenoient aux femmes du Prince, & qui montoient à la moitié des premiers; sans oublier ce qui lui revenoit à lui-même, [& qui étoit à peu près de la même valeur que le présent destiné aux Reines.] Le Kamalingo, ou le Lieutenant Général du Roi, qui est ordinairement l'Héritier présomptif de la Couronne, vint recevoir à son tour le présent ou le droit annuel qui lui devoit être payé. Tous ces présens peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Ensuite le Bouquenet (*m*) offrit au Général, de la part du Roi, trois grands Bœufs; & l'ayant invité à se rendre à la Cour, il fit paroître les Officiers qui étoient nommés pour le conduire. On avoit déja préparé un grand nombre de Chevaux pour les gens de sa suite, & des Chameaux pour transporter son bagage.

Le Siratik lui envoye son grand Bouquenet.

Valeur des présens.

LE

☞(*l*) ou *Père Milé*. Le nom de Baba se donne par honneur chez les Négres à tous les vieillards.

(*m*) *Angl.* Le Kamalingo. R. d E.

BRUE. 1697.

LE jour suivant, Brue prit terre au bruit de son propre canon, & se mit en marche pour la Cour du Siratik. Son cortége étoit composé de six de ses Facteurs, deux Interprétes, deux Trompettes, deux Hautbois, & quelques ☞ Domestiques, avec douze Laptots, ou Négres libres, bien armés. [Son escorte s'étant partagée en deux Corps, marchoit une partie à la tête, & l'autre à la queuë après le bagage.] Il traversa un Pays fort uni & bien cultivé, plein de Villages & de petits Bois. En approchant de *Bukar*, ou *Buksar*, il découvrit de vastes prairies, dont les parties basses se sentoient déja de l'Inondation qui commençoit à gagner dans le Pays. Ce qui restoit de terrein sec étoit si couvert de toutes sortes de Bestiaux, que les Guides du Général avoient peine à lui faire trouver un passage. Le convoi ne put arriver à Buksar qu'à l'entrée de la nuit (*n*).

Arrivée des François à la Cour du Siratik.

LE Prince Siré, à qui ce Village appartenoit, vint au-devant des François à la tête de trente Chevaux. Aussi-tôt qu'il eut apperçu le Général, il s'avança au grand galop, en secouant sa zagaye, comme s'il eut voulu la lancer. Brue l'aborda de la même manière, c'est-à-dire avec le pistolet en joue. Mais lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrassèrent. Ensuite, étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le Village, & le Prince conduisit son Hôte dans une maison qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul, mais au même moment le Général fut conduit à l'audience de la Princesse. Elle lui parut d'une taille médiocre; mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs & bien fendus; la bouche petite, & les dents extrémement blanches. Son teint couleur d'olive auroit beaucoup diminué les agrémens de sa figure, si elle n'eut pris soin de le relever avec un peu de rouge.

Ils passent à la Cour du Prince Siré.

Accueil qu'on y fait à Brue. femmes du Prince.

ELLE reçut Brue fort civilement, & le remercia de ses présens avec beaucoup de grace. Il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du Prince; après quoi retournant auprès de lui, il y passa le tems jusqu'à l'heure du souper. Il fut reconduit alors dans son appartement, où il trouva plusieurs plats de kuskus, du Sanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étoient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par un Cuisinier de sa Nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mêts Afriquains. Après qu'il eut soupé, le Prince vint, s'assit sans cérémonie, mangea quelque chose du dessert, but plusieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le Folgar ou le Bal. L'assemblée étoit composée de toute la jeunesse du Village, qui danse & chante, tandis que les plus âgés sont assis sur des nattes autour de celle où se fait le Folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; & cette conversation, dont ils font un de leurs plus grands plaisirs, s'appelle *Kalder*. Chacun parle librement. C'est dans ces cercles qu'on remarque aisément l'étendue surprenante de leur mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les Sciences, si leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes ☞ fort nobles; [& ils ont des manières polies;] ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des personnes de distinction, tels que les Seigneurs, les Officiers

Folgar, ou Bal des Négrés.

(*n*) Labat, *ubi sup.* pag. 208 & *suiv.*

BRUE. 1697.

ciers & les Marchands; car les Paysans, les Ouvriers, & les Pâtres n'y sont pas moins ignorans & moins grossiers que dans les autres Pays du monde.

Situation de Bukfar.

Le Village de Bukfar est situé sur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y est fort sain. Les maisons ressemblent à toutes celles du Pays. Elles sont rondes & se terminent en pointe, comme nos glacières de France: les fenêtres en sont fort petites, apparemment pour se garantir des Moucherons, qui sont extrémement incommodes dans tous les lieux bas. Le Folgar auquel Brue fut invité se tint au centre du Village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluye violente, qui força tout le monde de se mettre à couvert.

Le lendemain, on vint, de la part du Prince, s'informer de la santé du Général. Cette politesse fut suivie du déjeuner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut aussi-tôt lui-même, & se mit à table avec Brue, contre l'usage des Négres. Ensuite ils partirent ensemble, escortés d'environ quarante Chevaux. La route se trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'étoit rassemblée de tous les lieux voisins pour voir les Européens & pour entendre leur musique. En approchant de Gumel, Brue vit venir à sa rencontre le Kamalingo, suivi de vingt Cavaliers, qui le complimenta au nom du Siratik. Ce grand Officier de la Couronne portoit des hautes-chausses fort larges, avec une chemise de coton dont la forme ressembloit à celle de nos surplis. Autour de la ceinture il avoit un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendoit un cimetère, dont la poignée étoit garnie d'or (*o*). Son chapeau & son habit étoient revêtus de Grisgris; & dans sa main il portoit une longue zagaye. Le Général le reçut avec une décharge de sa mousqueterie. Ils continuèrent leur marche, & traversèrent le Village de Gumel pour se rendre au Palais du Roi, qui en est éloigné d'une demie-lieuë.

Le Kamalingo vient au devant du Général.

Cour du Siratik.

La demeure de ce Prince est composée d'un grand nombre de cabanes, qui sont environnées d'un enclos de roseaux verds, entrelacés, & défendus par une haye vive d'épines noires, si serrée que le passage en est impossible aux Bêtes sauvages. Le Roi, informé de l'approche du Général, envoya les principaux Seigneurs de sa Cour au-devant de lui; de sorte qu'en arrivant au Palais, son train étoit d'environ trois-cens Chevaux. Tout ce cortège descendit à la première porte, excepté le Général, le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrèrent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la sale d'audience (*p*).

Audience de ce Prince.

Discours du Général François.

Brue trouva le Siratik assis sur un lit, avec quelques-unes de ses femmes & de ses filles, qui étoient à terre sur des nattes. Ce Prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna plusieurs fois la main, & le fit asseoir à son côté. On appella un Interpréte. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveller l'Alliance qui subsistoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la Compagnie Françoise. Il protesta que dans toutes sortes d'occasions la Compagnie étoit prête à l'aider de toutes ses forces. Il insista sur les avantages que les Sujets du Prince tiroient de cet heureux Commerce; & pour conclusion, il l'assûra de ses sentimens particuliers de respect & de zèle. Pendant que l'interpréte expliquoit ce discours,

(*o*) *Angl.* garnie d'argent. R. d. E.

(*p*) Labat, *ubi sup.* pag. 214 *& suiv.*

discours, Brue observa que la satisfaction du Siratik s'exprimoit sur son visage. Il prit plusieurs fois la main du Général, pour la presser contre sa poitrine. Ses Femmes & ses Courtisans répétoient avec la même joye: *les François sont une bonne Nation; ils sont nos amis.* BRUE. 1697.

Réponse du Siratik.

LE Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendoit graces au Général d'être venu de si loin pour le voir; qu'il avoit une véritable affection pour la Compagnie, & pour sa personne en particulier; qu'il vouloit oublier quelques sujets de plainte qu'il avoit reçus des Agens de la Compagnie; que dans la confiance qu'il prenoit à son caractère, il lui accordoit la liberté d'établir des Comptoirs dans toute l'étendue de ses Etats, & de bâtir des Forts pour leur sûreté. Enfin, il conclut en assûrant les François de sa faveur & de sa protection.

Faveur importante accordée aux François.

L'ARTICLE des Forts étoit une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut observer qu'à la vérité les Rois Négres aiment passionément le Commerce des Européens, sur-tout celui des François, qui ont plus de complaisance pour eux que toutes les autres Nations de l'Europe; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des Etablissemens dans leurs Etats, parce qu'ils ne sçauroient oublier la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais & les Hollandois. Cette défiance pour leur liberté, les dispose à regarder toûjours avec horreur tout ce qui a l'apparence de Fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magasins pour y placer des marchandises. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur Commerce en Afrique, mais qui ont reconnu l'avidité des Princes du Pays, & la mauvaise foi des Négres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandises aux insultes qu'ils ont toûjours à redouter. Ainsi la liberté de fortifier les Comptoirs étoit la plus grande faveur que les François pussent espérer. Le Général, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le Siratik, & lui fit divers présens en son propre nom. Ils consistoient en quelques riches étoffes de l'Inde (*q*), en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de pistolets fort bien travaillés, de quelques telescopes, de quelques verres ardens, & d'autres curiosités. Le Siratik en fut d'autant plus satisfait qu'ayant été payé de ses droits, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le Général de caresses. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans sa propre pipe. Enfin, il le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la sale.

Observation sur les Forts d'Afrique.

Audience des Princesses.

DEUX Officiers, qui étoient à l'attendre, le menèrent ensuite à l'audience des Reines, & des Princesses filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des présens moins considérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant observé que pendant l'audience du Siratik, il avoit regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princesse de dix-sept ans, qui étoit sa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & proposa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y consentit aussi-tôt, & fit offrir au Général les premiers Postes de son Royaume, avec un grand nombre d'Esclaves. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa Religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Cette réponse fit naître quantité de réfléxions & de discours entre les Dames

Elles veulent marier le Général en Afrique.

(*q*) *Angl.* en quelques piéces d'Indienne fort belles. R. d. E.

BRUE. 1697.

mes Négres, sur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demandèrent à Brue comment il pouvoit vivre si long-tems sans la sienne, & ce qu'il pensoit de sa fidélité dans une si longue absence.

Portrait du Siratik.

Le Siratik avoit alors près de cinquante-six ans. Il étoit d'une taille médiocre. Ses cheveux & sa barbe commençoient à blanchir. On l'auroit pris à son teint pour un Mulâtre plûtôt que pour un Négre. Il avoit le nez aquilin & fort bien-fait, la bouche petite, & les dents belles. Quoiqu'il eût les yeux petits, sa physionomie étoit belle, avec l'air vif & ouvert. Il étoit vêtu fort simplement d'une chemise de coton noir [par dessus ses culottes], avec un bonnet de la même couleur & de la même étoffe, des botines de cuir d'Espagne, & un sac de velours rouge sur l'estomac, qui contenoit son Alcoran. Il étoit déja fort zèlé pour la Religion de Mahomet, & son zèle augmenta dans la suite jusqu'aux derniers excès de la superstition.

Complimens des Seigneurs Négres.

Il étoit fort tard lorsque le Général sortit de l'appartement des Princesses. Elles l'avoient arrêté long-tems par mille questions sur les usages de France. A son retour, il trouva trois des principaux Officiers du Roi, qui l'attendoient pour lui faire leur compliment. L'un se nommoit l'*Amadi Ardé*, Surintendant de la Maison Royale; & les deux autres *Lam Ghiondé Bulu*, & *Lam Ghiondé Honté*, tous deux Gouverneurs de Province. Ils étoient vêtus d'une étoffe à rayes blanches & noires, que les Négres tirent des Mores, à qui elle vient des Hollandois. Brue leur offrit de l'eau-de-vie; mais étant fort attachés à leur Religion, ils refusèrent d'y toucher. Il leur fit quelques petits présens, avec lesquels ils se retirèrent fort satisfaits. Quelques momens après, on lui apporta de la part des Reines un grand souper, dans des plats de bois & dans des calebasses. Les mêts étoient les mêmes que le soir du jour précédent. Il en goûta par respect, comme il avoit fait la veille. Pendant qu'il étoit à table, le Roi lui envoya un jeune Esclave, dont il lui faisoit présent (*r*).

Revûe de la Cavalerie Négre.

Le jour suivant, ce Prince, après avoir fait demander des nouvelles de sa santé, entra dans sa chambre, & s'étant assis familièrement sur son lit, prit long-tems plaisir à l'entretenir pendant qu'il s'habilloit. Il lui proposa d'aller faire la revûe de sa Cavalerie. On amena aussi-tôt des Chevaux pour le Roi, pour le Général, & pour les Officiers de leur suite. Ils se rendirent dans une grande plaine à trois quarts de mille du Palais. Le Général François se fit accompagner de ses Trompettes & de ses Hautbois, qui imposèrent silence à ceux de la Cavalerie Négre. Les instrumens du Pays sont d'Yvoire & de différentes grandeurs; mais ils rendent un son fort désagréable. La Cavalerie consistoit en sept cens hommes, bien-faits, & fort bien montés. Ils passèrent deux ou trois fois (*s*) devant le Roi & le Général; après quoi se divisant en deux corps ils firent plusieurs évolutions à leur manière, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les Chevaux étoient Barbes, ou, sortis de cette race. Leur grand défaut est de n'avoir pas de bouche, [ce qu'il faut attribuer vrai-semblablement à leurs mords qui sont mal-faits.] Les étriers des Négres sont forts courts, comme ceux des Mores. Entre les Chevaux

Les Négres ont des Chevaux Barbes.

(*r*) *L'Original Anglois dit d'après Labat* que le Roi envoya à Brue un jeune Esclave pour son souper; ce qui signifie qu'il le lui donna en pur don, & sans prétendre en recevoir aucun payement. R. d. E.

(*s*) *Angl.* deux à deux. R. d. E.

BRUE.
1697.

Chevaux du Roi, Brue en vit plusieurs d'une grande beauté, qui étoient de véritables Barbes, & dont chacun valoit quinze Esclaves (*t*).

APRÈS la revûe, qui dura trois heures, le Roi revint au Palais, & prit la peine de conduire le Général à son appartement. De-là il se rendit à la sale d'audience, pour y administrer la Justice à ses Sujets. Brue curieux d'assister à ce nouveau spectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix Vieillards, qui écoutoient les Parties séparément, & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu. Après quoi ce Prince, sur l'avis des mêmes Conseillers, prononçoit la décision. Elle étoit éxécutée sur le champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur (*v*). Chacun plaidoit sa propre cause. Dans les Causes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Négres. Le meurtre & la trahison sont les seuls qui soient punis de mort. La punition ordinaire est le bannissement; c'est-à-dire que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & dispose de leurs effets à son gré. Un Débiteur insolvable est vendu avec toute sa famille, jusqu'à la pleine satisfaction du Créancier; & le Roi tire son tiers de cette vente.

Administration de la Justice par le Siratik.

BRUE, à son retour, trouva un dîner qui lui avoit été envoyé par les Reines, comme le souper du jour précédent. De son côté il leur envoya quelques piéces de pâtisserie à la Françoise, telles que ses gens les avoient pû faire sans four. Il passa une partie de l'après-midi avec le Roi, & l'autre avec les femmes de ce Prince, qui lui parurent fort satisfaites de ses tartes, & qui prirent soin de lui envoyer son souper. Le lendemain, le Roi se trouvant fort incommodé des Moucherons, que l'eau sembloit amener en se débordant, & qui commençoient à remplir l'air, prit la résolution de se retirer plus loin dans le Pays avec sa Cour. Il fit appeller Brue en public; &, dans la présence de tous ses Courtisans, il l'assûra de son amitié & de sa protection. Il ajoûta que si les François recevoient quelque tort ou quelque outrage de ses Sujets, il leur permettoit de se faire justice en les tuant sans aucune forme de procès. Il embrassa le Général, & lui ayant fait présent de quelques Esclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le Commerce. Après quoi lui permettant de se retirer, il donna ordre au Grand Bouquenet de lui procurer les Chevaux & les Chameaux dont il avoit besoin pour son équipage. Brue prit congé immédiatement du Siratik, des Reines, & des principaux Seigneurs. Ensuite, il fut conduit sous une escorte de trente Chevaux, dans un endroit de la route, où il souhaita de s'arrêter, pour voir passer la Maison du Roi.

Le Roi congédie Brue avec de nouvelles faveurs.

CETTE marche commença par un corps de cent-soixante Chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'Yvoire, & des timbales de cuivre, couvertes d'un parchemin grossier, qui rendoit un son fort bruyant, mais sans aucune harmonie. Les Reines & les Princesses venoient après cet avant-garde, montées sur des Chameaux, & renfermées dans de grands paniers d'osier, où l'on ne leur voyoit que la tête. La croupe des Chameaux & les paniers étoient couverts de tapis de coton, [avec des parasols de Jonc.] Chaque

Brue voit la marche de la Maison Royale.

(*t*) Labat, *ubi sup.* pag. 227. & *suiv.*
☞(*v*) A cette occasion Labat s'écrie. *Heureux Peuple qui ne ressent point encore ce fleau de la colère de Dieu!* Les gens de Loi ne pourroient-ils pas en dire autant en parlant des gens de sa profession?

BRUE. 1697. Monture des femmes.

que Chameau portoit deux Dames, sous la conduite de deux hommes, qui tenoient les paniers, pour les empêcher de tourner. Les Dames Suivantes étoient sur des Anes; & marchoient autant qu'il leur étoit possible à côté de leurs Maîtresses, pour les amuser par leur entretien, allumer leur pipe, & leur rendre d'autres services. Cette troupe galante salua le Général avec beaucoup de politesse & lui souhaita un heureux voyage. Elle étoit suivie d'un long train de Chameaux, de Bœufs & d'Anes, chargés du bagage de la Cour. [Chaque Chameau étoit conduit par deux hommes.] Un corps de trois cens Chevaux formoit cette première partie du convoi.

A peu de distance, les tambours, les trompettes & les timbales du Roi se firent entendre, à la tête d'un autre corps de Cavalerie, bien armé, d'environ deux cens hommes. Le Roi suivoit seul, à cheval, vêtu d'un surtout d'écarlate, avec le ceinturon & l'épée à la Françoise. Il portoit sur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brue lui avoit donné. Il avoit deux Pistolets au pommeau de la selle, & la zagaye au poing. En approchant du Général, qui le reçut, la tête découverte, il mit aussi le Chapeau à la main. Après quelques complimens, ils prirent enfin congé l'un de l'autre. Le Roi étoit suivi de quatre ou cinq cens Chevaux, qui marchoient sur quatre de front. Les premiers rangs étoient composés des principaux Seigneurs de sa Cour, tous fort bien montés. Outre le sabre & la zagaye, chacun avoit son arc & son carquois, passés en sautoir sur le dos, avec une écharpe de plusieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette Noblesse salua civilement le Général, qui lui rendit quelques fanfares de sa musique, avec une décharge de sa mousqueterie. Les équipages du Roi suivoient en bon ordre, sur des Chameaux, des Bœufs & des Anes, & même sur le dos de quelques Négres. Cette longue marche étoit fermée par deux cens Chevaux, qui composoient l'arrière-garde.

Derniers adieux du Général François.

LE Siratik peut mettre en campagne une Armée fort nombreuse, parce que ses Gouverneurs des Provinces & ses autres Officiers sont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend sa puissance redoutable à tous les Rois voisins. Mais comme ces Troupes sont mal disciplinées, & qu'elles sont mal pourvûes d'armes à feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. *Brue* ayant continué sa route, rencontra bientôt la Princesse *Buksar Siré*, belle-fille du Roi, qui étoit en chemin pour aller joindre la Cour. Elle étoit, avec une de ses filles, sur un Chameau, environné de plusieurs suivantes dont les unes étoient à pied, d'autres montées sur des Anes, avec une escorte de cent Chevaux, & de plusieurs Chameaux qui portoient le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les complimens du Général, auxquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brue fut surpris de se voir joindre par le Prince son mari, accompagné de dix Cavaliers fort lestes. Il avoit ordre du Roi son Père de le conduire jusqu'aux bords du Sénégal. En chemin, les gens du Général tuèrent un Oiseau bleu, d'une espéce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, & le plumage du plus beau bleu céleste. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette sorte, & le Prince assûra Brue qu'il s'en trouvoit fort peu; excepté vers l'Isle de *Sadel*, où ils se rendent dans une certaine saison, & où l'on observe qu'il viennent du côté du Nord.

Il est escorté par le jeune Prince.

ON arriva le soir à Buksar. Le Prince y traita Brue comme la première fois, lui fit l'honneur de souper avec lui, & lui donna un grand *Folgar*, qui dura pendant

Brue. 1697.

pendant toute la nuit. Quatre ou cinq heures de danse sont un rafraîchissement pour les Négres après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chasse, où Brue trouva beaucoup d'amusement. Le jour d'après, on quitta Buksar; & le soir on arriva au Port de Ghiorel. Là, Brue qui se trouvoit au milieu de ses gens, reçut galamment le Prince à bord, & se mit en devoir de le bien traiter à son tour. Enfin le quittant, après des civilités & des présens mutuels, il le salua d'une décharge de toute son artillerie. (*x*)

Il le traite à Bord.

En arrivant à Ghiorel, Brue fut témoin d'une singulière espéce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étant imaginé que l'eau qu'on pompoit dans les Barques avoit la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux & la surdité, apportoient du lait en échange pour ce remède. Un Chirurgien, nommé *Berenger*, s'étoit rendu le Directeur de ce trafic, & le ménageoit si habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il éxigeoit d'elle, il remit gravement son eau dans la pompe, comme s'il eut fait beaucoup de cas de cette liqueur. [Labat remarque à cette occasion, qu'il feroit à-propos de faire quelques épreuves en France de ce nouveau remède; les femmes y sont aussi foibles qu'en Afrique, & les Charlatans aussi avides du gain, & aussi peu scrupuleux que le Sr. Berenger.] Le Général même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la Pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, de petites écailles (*y*) plates, qui paroissoient argentées, il en donna d'abord à quelques Négres, pour les récompenser de plusieurs petits services. Mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils y attachoient beaucoup de prix, parce qu'ils étoient éloignés de la Mer, [pour laquelle ces Peuples ont beaucoup de vénération,] qu'ils les tailloient en rond comme des médailles, ou que leur donnant d'autres formes, ils y gravoient des caractères pour leur servir de Grisgris, il résolut d'en partager le profit avec les Marbuts, qui leur attribuoient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Commerce puéril de quelques François.

Quelques jours après son arrivée à Ghiorel, il y avoit vû arriver les deux Barques qu'il avoit envoyées devant lui à Galam, mais qui ne s'étoient pas avancées au-delà de *Laydé* sur les frontières de ce Royaume, parce qu'elles y avoient trouvé à se charger si promptement d'Esclaves, d'or & de coton, que leurs propres marchandises étant épuisées, elles se trouvoient obligées de retourner au Fort Saint-Louïs pour y renouveller leur cargaison. Brue loua la conduite de ses Facteurs. Comme il venoit d'établir un Comptoir à Ghiorel, après y avoir ouvert un Commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux Barques au Fort Saint-Louïs, & d'attendre leur retour.

Succès d'un Commerce plus utile.

Pendant le séjour qu'il fit à Ghiorel, le *Kamalingo*, ou le Lieutenant-Général du Roi, le fit inviter à passer quelques jours avec lui dans le lieu de sa résidence, qui se nommoit *Laka*, grand Village à quatre lieuës de Ghiorel vers le Nord. Il se crut obligé à cette complaisance pour un Seigneur qui étoit dans une haute faveur à la Cour; d'autant plus que le Kamalingo lui faisoit offrir des Chevaux & toutes sortes de commodités pour son voyage. Dans cette route il traversa plusieurs Villages; & de toutes parts il remarqua que le Pays

Visite que Brue fait au Kamalingo.

(*x*) Labat, *ubi sup.* pag. 43 & *suiv.*

(*y*) *Angl.* de petites coquilles. R. d. E.

BRUE. 1697.

Pays étoit fort bien cultivé. La maison du Kamalingo étoit à cinq cens pas de Laka, sur une éminence, & couverte de grands arbres au Sud & au Sud-Est, avec une esplanade devant sa principale face. C'étoit une multitude de Bâtimens, qui ressembloient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve plusieurs cours entourées d'édifices. Il y en avoit trois fort spacieuses; la première, environnée d'une double haye de roseaux & d'épines, contenoit des étables pour toutes sortes de Bestiaux. La seconde servoit de logement au Kamalingo, à ses femmes, à tous ses domestiques, & contenoit aussi ses greniers & ses magasins. La troisième étoit un vaste enclos, derrière les deux autres.

Maison de ce Seigneur Négre.

Le Général & tous les gens de son cortége furent logés dans la seconde, près du Kamalingo, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la satisfaction dans cette visite. Les Dames furent charmées de la musique Françoise, & ne se lassoient pas de l'entendre. Brue observa ici qu'elles se couvroient le visage devant lui, lorsqu'il étoit amené dans leur appartement par le Kamalingo, & qu'elles paroîssoient à découvert dans l'absence de leur Mari.

Usage de ses femmes.

Quoique ce Canton ne fût pas le plus fertile du Pays, l'excellence de la culture y faisoit régner l'abondance. Les Habitans sont beaucoup plus laborieux que le commun des Négres. Ils font un Commerce considérable avec les Mores du voisinage; & le Général auroit souhaité de le pouvoir détruire, parce qu'il emportoit beaucoup d'or & d'yvoire, qui seroit venu dans les magasins de la Compagnie. La seule voye étoit d'établir quantité de Comptoirs dans le Royaume du Siratik, & de fournir les Foulis, ses Sujets, non-seulement de marchandises Françoises, mais encore de calicos rayés, de fer, de *baiks* (z), de cuirs d'Espagne, rouges, jaunes & noirs, & de les vendre à meilleur marché que les Mores, qui les apportent de Maroc & de Barbarie. Les Hollandois d'Arguim en fournissant aussi, c'étoit le moyen de ruiner en même tems leur Commerce.

Projet de Brue pour l'avancement de son commerce.

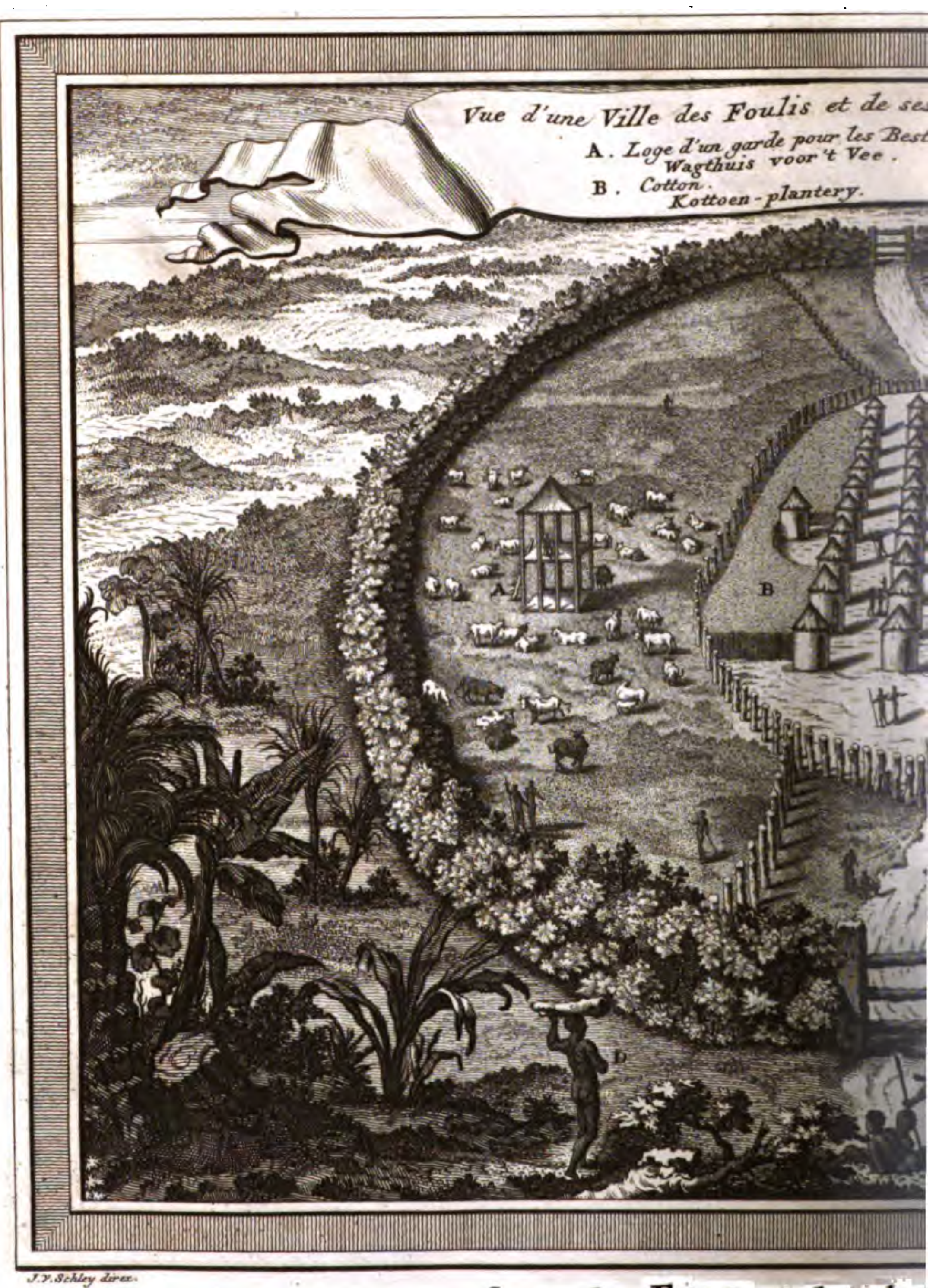
L'or qui se trouve dans le Pays des Foulis leur vient de Galam; car il ne paroît pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik. Mais ils ont l'yvoire en abondance. Le Pays, au Sud de la rivière, est rempli d'Eléphans, comme le côté du Nord l'est de Tigres, de Lions, & d'autres Animaux féroces. Ces Peuples ont aussi quantité d'Esclaves, autant de leur propre Contrée que des Régions voisines. Quoiqu'ils les employent à cultiver leurs terres, la nécessité les force quelquefois de les vendre.

Richesses des Foulis.

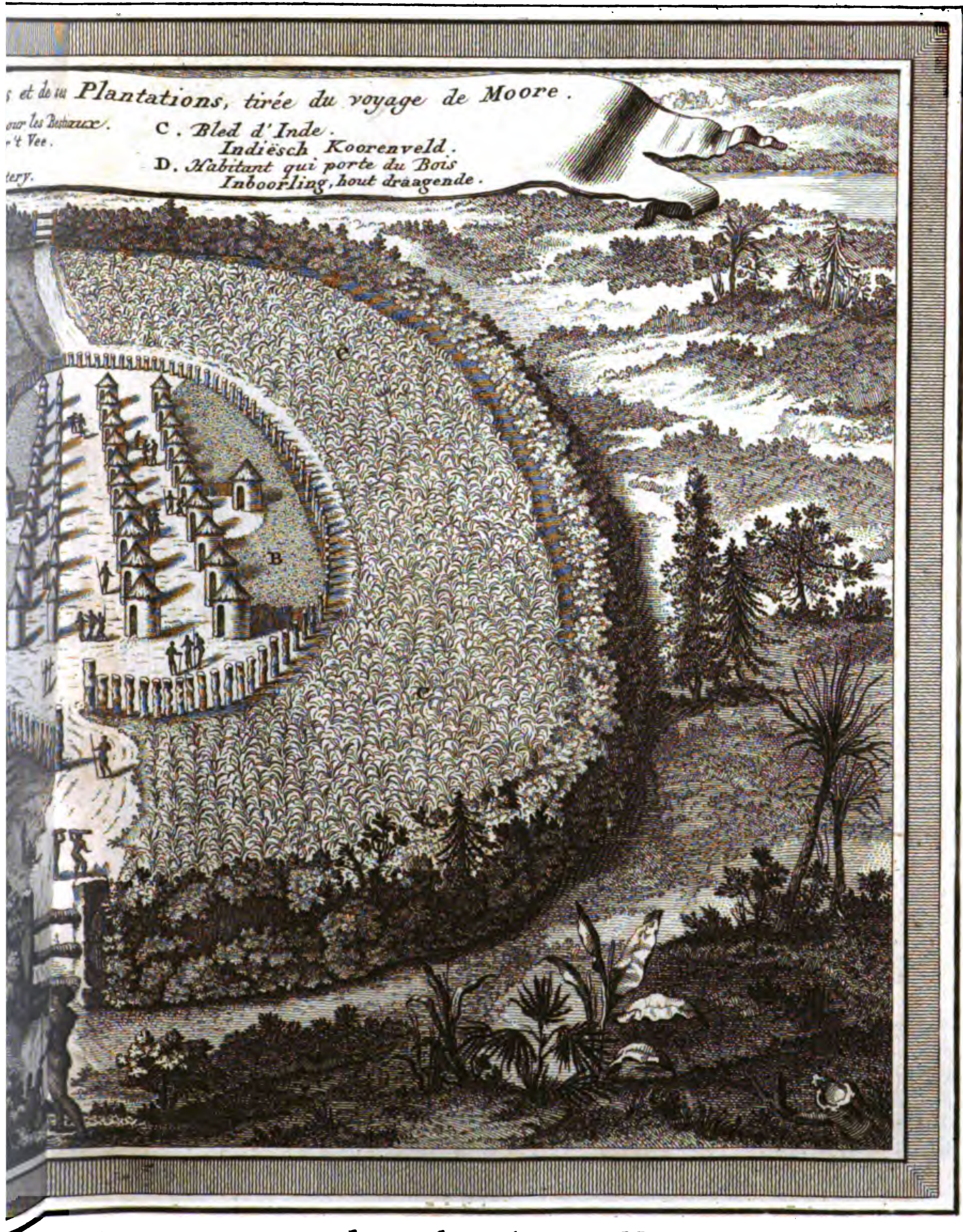
Les Barques Françoises revinrent du Fort S. Louïs avec de nouvelles marchandises, pour continuer leur commerce sur les bords de la rivière jusques dans le Pays de Galam. Mais l'arrivée d'un Vaisseau de France à la Barre du Sénégal empêcha le Général d'exécuter lui-même ce projet. Il en laissa la Commission à ses Facteurs, & reprenant la route du Fort S. Louïs, il la fit en six ou sept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à se rendre à Ghiorel, sans y comprendre le séjour qu'il avoit fait dans plusieurs autres Villages. La raison qui l'avoit arrêté si long-tems, c'est que les bords de la rivière étant couverts d'arbres, il est impossible d'employer des Chevaux pour la remonter. On n'avance qu'avec le secours des Négres Laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les

Difficultés à remonter le Sénégal.

(z) Habillement à la Moresque.



GEZIGT van eene STAD der FULI, en derzelve



PLANTERYEN, volgens de Reize van MOORE.

les Barques lorſque le fil de l'eau les pouſſe au milieu du Canal. A la vérité on va fort vîte avec un vent d'Oueſt; mais il ſouffle rarement, & tous les autres ſont contraires, ou ſouvent dangereux, parce que l'eſpace eſt trop petit pour louvoyer. Mais la deſcente eſt fort aiſée, quelque vent qui puiſſe ſouffler. Le cours de l'eau eſt toûjours aſſez fort pour entraîner les Barques; & l'on avance nuit & jour ſans aucun obſtacle (*a*).

BRUE. 1697.

A l'occaſion du voyage de Galam, que les Facteurs François devoient faire pour le Commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paroîtra pas déplacé. Il le rapporte d'après un Gentilhomme François, qui fut amené priſonnier de guerre à Southampton, en 1711, & qui avoit été longtems au ſervice de la Compagnie Françoiſe en Guinée, pour le commerce des Négres. „ Dix ou douze ans auparavant, un autre François, nommé „ *Des Marchais*, qui avoit demeuré long-tems au Fort-Louïs, entreprit de „ paſſer les Cataractes de Galam, par le moyen de quelques Barques plates; „ & ſurmontant en effet cet obſtacle, il continua de remonter la rivière „ l'eſpace de cinq cens lieuës. Il y établit un Commerce très-avantageux, „ par un grand nombre de Comptoirs qu'il forma ſur ſes bords. Il y trouva „ quelques Nations preſque blanches. Enfin, pour récompenſer des travaux „ ſi pénibles, & faire naître de l'ardeur à ſes Sujets pour les mêmes entrepriſes, le Roi de France honora Des Marchais de la qualité de Chevalier „ de S. Lazare (*b*).

Des Marchais paſſe les Cataractes de Galam.

ON eſt porté à s'imaginer, ſur ce récit, que le Chevalier Des Marchais fut l'Agent employé par Brue pour remonter juſqu'à Galam, quoique ce Pays ſoit moins éloigné de deux-cens lieuës que Barbot ne le repréſente. Cependant il manque quelque choſe à cette conjecture, puiſque Des Marchais n'eſt pas ici nommé dans les Mémoires du Sieur Brue, & qu'il ne paroît pas même qu'il ait jamais fait de voyage ſur le Sénégal. On a de lui la Relation d'un Voyage de Guinée, qui trouvera place dans la ſuite de ce Recueil; mais Labat, à qui l'on en doit la Préface, ne nomme pas non plus le Voyage du Sénégal entre ceux qu'il lui attribue (*c*).

Doutes ſur ce fait.

(*a*) Labat pag. 260. & *ſuiv.*
(*b*) Deſcription de la Guinée par Barbot, pag. 424.
(*c*) Barbot aſſûre d'après le même témoignage que l'expédition de Des Marchais ſur le Sénégal, fut imprimé par ordre du Roi. ✠[Cependant on ne connoît pas cet Ouvrage. Voyez ci-deſſous ſa Relation d'un Voyage en Guinée.]

§. II.

Remarques ſur la Nation des Foulis, ſur leur Pays, & ſur leur Gouvernement.

LE Lac de Kayor ſépare le Royaume des Jalofs, dont le Roi porte le titre de Brak, du Royaume des Foulis, qui donnent à leurs Souverains le nom de Siratik. Ces deux titres ſont des noms d'honneur & de dignité, comme ceux de Roi & d'Empereur en Europe (*a*).

LE Pays des Foulis a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le Lac de

✠ (*a*) Labat Tom. III. pag. 168. & *ſuiv.*

BRUE. 1697.

Etendue du Royaume des Foulis.

de Kayor jusqu'au Village d'*Embakané*, [sur les frontières de Galam] c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, on lui donne environ cent quatre-vingt-seize lieuës (*b*). Mais ses dimensions sont moins connues du Nord au Sud, parce que les François ont borné jusqu'à présent leur commerce aux rives du Sénégal, sans avoir cherché à pénétrer dans les terres. [Le Commerce étant la seule chose pour laquelle la Compagnie s'intéresse, ses Employés ont fait peu de découvertes sur la Géographie ou l'Histoire Naturelle de ce Pays.] On sçait seulement qu'il s'étend beaucoup plus au Sud qu'au Nord. Le Pays est fort peuplé, le terroir fertile; & si les Habitans avoient plus d'industrie, ils pourroient tirer, des productions de leurs propres terres, le fond d'un commerce fort avantageux avec les Etrangers.

Figure & caractère des Habitans.

On ignore l'étymologie de leur nom. La plûpart sont d'une couleur fort bazanée; mais on n'en voit pas qui soient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la rivière. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur esprit d'une teinture de Mahométisme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne sont pas non plus si hauts & si robustes que les Jalofs. Leur taille est médiocre, quoique fort bien prise & fort aisée. Avec un air assez délicat, ils ne laissent pas d'être propres au travail, bons Fermiers, & capables de se procurer d'abondantes moissons de millet, de coton, de tabac, de pois & d'autres légumes, & d'entretenir un grand nombre de bestiaux, dont la plus grande partie sert à leurs propres besoins. Aussi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs Chèvres & leurs Moutons sont d'une bonté extraordinaire, leurs Bœufs fort gras, & la Compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marché que ceux qu'elle tire de cette Contrée (*c*).

Leurs inclinations & leurs éxercices.

Les Foulis aiment la chasse, & l'éxercent avec beaucoup d'habileté. Leur Pays est rempli de toutes sortes d'animaux, depuis l'Eléphant jusqu'au Lapin. Outre le sabre & la zagaye, ils se servent fort adroitement de l'arc & des fléches. Ceux qui ont appris des François l'usage des armes à feu, s'en servent aussi avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalofs, & les manières plus civiles. Ils sont passionnés pour les Merceries de l'Europe, & cette raison les rend fort caressans à l'égard de tous les Marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils sont tous fripons & trompeurs. La différence n'est que dans le degré.

Leur goût pour la musique & la danse.

Ils aiment la musique; & les personnes du premier rang se font honneur de sçavoir toucher quelque instrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet éxercice comme un opprobre. Ils en ont de plusieurs sortes, & leur symphonie n'est pas sans agrément. Leur inclination pour la danse leur est commune avec tous les Négres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chasse pénible, trois ou quatre heures de danse servent à les rafraîchir.

Leur habillement.

Leur habillement ressemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils sont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; & quoique leurs voisins donnent la préférence au rouge, le jaune est leur couleur favorite.

Les femmes ne sont pas d'une haute taille; mais elles sont bien faites, belles,

(*b*) Labat. Tom. II. pag. 154. & *suiv.* comparé avec Tom. II. pag. 154.
(*c*) Labat ubi sup. Tom. III. pag. 169.

belles, & d'une compléxion délicate. La musique, la danse & la parure sont leurs plus fortes passions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des François & des Mores. Il est surprenant que l'usage de la soye ne s'y soit pas encore introduit. Labat est persuadé qu'elles le recevroient avec joye. [Car en ce Pays comme en Amérique, elles sçavent fort bien avoir recours aux Vapeurs & autres maladies de cette espèce, quand leurs Pères ou leurs Maris, ne leur donnent pas aussi abondamment qu'elles le souhaiteroient, les parures dont elles ont envie.] Elles sont passionnées pour l'ambre jaune, [les drogueries ou perles d'Or] & les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds & des garnitures, qu'elles entrelassent dans leurs cheveux, ce qui relève beaucoup leurs agrémens. La plûpart ont l'esprit vif, les manières douces & polies; & si l'on en croit (*e*) Labat, elles sont aussi propres qu'aucunes autres femmes du monde à tirer parti de la foiblesse des hommes pour les ruiner.

BRUE. 1697. Caractére de leurs femmes.

LES grands avantages que la Compagnie Françoise tire du Commerce des Foulis, & de celui de Galam, où ses Facteurs ne peuvent aller qu'en traversant les Etats du Siratik, l'obligent de traiter ce Prince avec beaucoup de considération. Il permet aussi aux François le commerce des gommes avec les Mores de Bakkard, dans cette partie de son Royaume qui s'appelle *Terrier-rouge*. C'est ce qui porte la Compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandises de l'Europe, à titre de droits ou de présent.

Avantages que les François tirent du commerce des Foulis.

LE Siratik est un Prince puissant. Entre ses Vassaux, il compte le grand Brak & tous les Seigneurs du Royaume de Hoval, qui lui payent tous les quatre ans un tribut de quarante-trois Esclaves & d'un certain nombre de Bœufs. Son Armée n'est pas moins forte en Cavalerie qu'en Infanterie; car les Mores, ses voisins, lui fournissent autant de Chevaux qu'il en desire. Les armes de ses Troupes sont l'arc & le sabre. Sa Noblesse est dispersée dans les Provinces, pour y éxercer les diverses fonctions du Gouvernement. Le premier Emploi du Royaume est celui de *Kamalingo*, ou de Lieutenant-Général [qu'on regarde comme devant succéder au Roi.] Ensuite les principaux Offices (*f*) sont ceux de *Solidiné*, *Ardobude*, *Gheri Samba*, *Lama de Bossé*, *Farma Vovalardé*, *Akson*, *Boukar*, *Lauktor*, *Lali*, *Lamenage*, *Ardogbedé*, *Farba Voagali*, *Boniveré*, *Siratik de Belle*, & *Siratik de Klayé*. Les Seigneurs qui sont revêtus de ces titres, fournissent, à l'ordre du Roi, leur contingent de Troupes, pour former son armée, & se remboursent de leur dépense par le droit de faire Esclaves tous les Négres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Provinces ou de leurs Seigneuries; privilége dont le Roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui sont convaincus de quelque crime, ou accusés de sorcellerie, c'est-à-dire, parmi les Négres, d'empoisonnement.

Puissance du Siratik.

Seigneurs du Pays.

SUIVANT les Loix des Foulis, & de la plûpart des Etats Négres, quoiqu'il n'y ait que les Princes du Sang qui soient appellés à l'héritage de la Couronne, elle ne descend pas néanmoins du Père au Fils, mais au frère ou au neveu;

Loix de succession.

(*e*) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 171. & *suiv.*

(*f*) Il seroit à souhaiter qu'avec ces noms de dignité on eût pû nous expliquer ce qu'ils signifient. R. d. T.

BRUE. 1697.

neveu; & si le Roi n'a pas de Frère, c'est à son neveu par sa sœur, ou même par sa sœur utérine, parce que la voye des femmes est regardée comme la plus sûre. A l'égard des enfans du Roi, leur sang est toûjours fort incertain, car les Reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en sont pas crues sur leur parole; & s'il est vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la vérité, ces anciens usages ne subsistent plus. Le seul cas où les Princes Fils d'un Roi puissent prétendre à sa succession, est lorsqu'il s'est marié à quelque Princesse du même sang, parce qu'alors on se croit sûr, de part ou d'autre, de l'origine des enfans. [Cela oblige les ☞ Princes qui montent sur le Trône, à épouser des Princesses du Sang Royal, afin que les Enfans qu'ils en auront puissent leur succéder, si les Grands du Pays les en jugent dignes.]

Histoire du Prince Sambaboa.

Le Siratik Siré, qui régnoit à la fin du dernier siécle, entreprit, sans respect pour cette loi, de faire monter son Fils sur le Trône; & dans cette vûe, il le revêtit de la dignité de Kamalingo, qui est toûjours réservée pour l'héritier présomptif. C'étoit le Prince Sambaboa, son neveu, qui possédoit alors cet Office. Ses bonnes qualités le faisoient aimer également de la Noblesse & du Peuple, qui le regardoient déja comme leur Maître. Il étoit d'une belle figure. Ses inclinations étoient nobles; son caractère doux & libéral, & son courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendoit parfaitement. Le Siratik l'ayant dépouillé de son titre entreprit de l'emprisonner. Mais Sambaboa s'éloigna de la Cour & se tint sur ses gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des Négres, qui devoient être ses Sujets, il redoutoit les Mores, que le Roi son Oncle avoit fait entrer dans ses intérêts & dans ses vûes. S'étant donc retiré sur la frontière, pour épargner à sa Patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne pût empêcher que la plûpart des Grands, avec une partie de la Nation, ne se rassemblassent autour de lui. Cette espèce de révolte à laquelle il n'avoit pas contribué, irrita si vivement le Siratik, que levant une armée nombreuse, il s'avança pour châtier son neveu & ses Partisans. Mais Sambaboa, résolu de ne pas tirer l'épée contre son Oncle, auquel il avoit toûjours donné le nom de Pére, continua de se retirer avec son parti. Cependant lorsqu'il eut appris que le Fils du Siratik, son Compétiteur, étoit chargé du Commandement, sous le titre même qu'il avoit usurpé; il chercha l'occasion d'en venir aux mains, & le défit entièrement avec les Mores qui composoient l'Armée Royale (*g*).

Son excellent caractère.

Sa modération dans une longue suite d'infortunes.

Enfin, considérant que la guerre ne pouvoit servir qu'à la ruine de sa Nation, & qu'à faciliter la conquête du Royaume aux Mores, qui étoient déja maîtres du cœur du Roi, il prit la résolution de passer dans quelque Pays éloigné, & de laisser finir ses jours en paix à son Oncle, qui étoit dans un âge fort avancé; après quoi il espéroit de rentrer facilement en possession de ses droits. Une conduite si modérée faisoit autant d'honneur à sa bonté qu'à sa prudence. Mais le Siratik, dont l'esprit s'affoiblissoit avec le corps, tomba tout-d'un-coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'Etat à son Fils. Sous prétexte de se perfectionner dans la Loi de Mahomet, il se retira parmi les Marbuts, que les Mores avoient placés près de

☞(*g*) Labat, Tom. II. pag. 195. & *suiv.*

de lui, pour le disposer à les laisser maîtres du Gouvernement. Ce foible Prince devint si passionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit constamment à son col, dans un gros *in-folio* qui contenoit le Texte & la Glose; & quoiqu'il soutînt à peine cet énorme volume, [qui étoit couvert de plaques d'argent, & renfermé dans un magnifique sac de velours,] il ne voulut jamais souffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs & de bienfaits les Marbuts qui trouvèrent de l'accès près de lui sous ombre de piété. Un pélerinage à la Mecque étoit à ses yeux un titre infaillible de sainteté; & le Saint n'étoit pas moins sûr d'être enrichi que respecté. En 1701, il envoya dans le Royaume de Kayor *Barba Voalgali*, un de ses principaux Ministres, pour lui amener un célébre Marbut, à qui l'on attribuoit des vertus extraordinaires (*b*). L'Officier & le Marbut rendirent une visite, dans l'Isle de Saint-Louïs, au Directeur François, qui, par respect pour le Roi, les reçut avec de grands témoignages de distinction.

BRUE. 1697.

LA disgrace du Prince Sambaboa dura trente ans, dont il passa une partie sur les frontières du Royaume, sans cesse sous les armes, pour se défendre tout-à-la-fois contre la violence & les piéges du Siratik. Mais il fit demander enfin au Roi de Galam une retraite dans ses Etats, pour y vivre sous sa protection avec tous ses Partisans. Ce Monarque, qui connoissoit la valeur de Sambaboa, se seroit volontiers dispensé de recevoir un Hôte si dangereux. Cependant il fut rassûré par la noblesse de son caractère, qu'il ne connoissoit pas moins. Il lui assigna des terres, & loin de se voir trompé dans ses espérances, il lui trouva autant d'attachement & de fidélité, que de reconnoissance. Sambaboa laissa même passer plusieurs années sans causer la moindre inquiétude à son Oncle. Mais quand il le vit entièrement affoibli par l'âge, il s'avança par degrés vers l'héritage dont on avoit voulu l'exclure. En 1700, il se mit en possession d'environ trente lieuës de Pays au long du Sénégal; & le Siratik étant mort en 1702, il monta sur le Trône sans opposition.

Sambaboa monte sur le Trône des Foulis.

SON régne commença par l'expulsion des Mores, qui s'étoient établis, & qui commençoient à se fortifier dans plusieurs Cantons du Royaume. Ensuite il réforma plusieurs abus qui s'étoient introduits par la foiblesse de son Prédécesseur. Son dessein étoit de rendre ses Sujets heureux, & de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'Avril 1707. Les François ne doutèrent pas qu'il n'eût été empoisonné, ou suivant les idées des Négres *ensorcelé* par les Mores. Il eut pour successeur *Samba Dondé*, qui fut défait & tué dans une bataille par Bubaka Siré son propre Frère. L'Usurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Ghelonghaya qu'il avoit choisi pour son Kamalingo, se souleva contre lui, le força de fuir devant une Armée de Rebelles, & se saisit de ses Etats dont il jouissoit paisiblement en 1720.

Sagesse de son régne.

Sa mort & ses Successeurs.

LE Prince Sambaboa avoit reçu deux sujets de plainte de la Compagnie Françoise: l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ses affaires. Etant à la veille d'un combat général dont le succés étoit fort incertain, il avoit mis son trésor, qui consistoit dans la somme de mille écus, entre les mains d'un

Deux sujets de plainte qu'il avoit contre la Compagnie Françoise.

(*b*) *Angl.* qui sçavoit prier Dieu d'une manière toute particulière. Sur cela les Auteurs Anglois remarquent que Labat a tort de tourner en ridicule ces sortes de pratiques, qui passent pour des marques distinguées de piété dans sa propre religion. R. d. E.

BRUE. 1697.

d'un Facteur, pour le garder jusqu'à la décision du sort. Cet infidéle dépositaire s'étoit hâté de transporter le dépôt au Fort Louïs, d'où le Prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le Sieur Chambonneau, Directeur du Commerce François, avoit enlevé une des femmes du Prince, qui se nommoit Veragha, Sœur du grand Brak, & l'avoit fait conduire à son frère, parce qu'elle se plaignoit des froideurs de son Mari, qui avoit donné sa tendresse à quelque autre femme.

Ces deux raisons avoient réfroidi le Prince pour la Compagnie, & si son caractère l'eût porté à la vengeance, il auroit pû satisfaire son ressentiment tandis qu'il résidoit dans les Etats de Galam. Brue, qui prévit les conséquences de son mécontentement lorsqu'il seroit monté sur le Trône, eut la prudence de les prévenir en 1720, par une lettre d'excuse, qui fut accompagnée d'un présent. Le Messager fit connoître au Prince que la Compagnie n'avoit pas eu de part à la friponnerie de son Facteur; qu'il s'étoit dérobé au châtiment par la fuite; mais que si le Prince pouvoit le faire retrouver, on abandonneroit le coupable à sa justice. Quant à la Princesse Veragha, on reconnut que le Sieur Chambonneau avoit été trop crédule; mais on prétendit que le Brak avoit assûré lui-même que la retraite de sa Sœur se faisoit du consentement secret de Sambaboa, & Brue offrit de la ramener entre les bras de son Mari quand il voudroit la recevoir.

Il reçoit les justifications de la Compagnie.

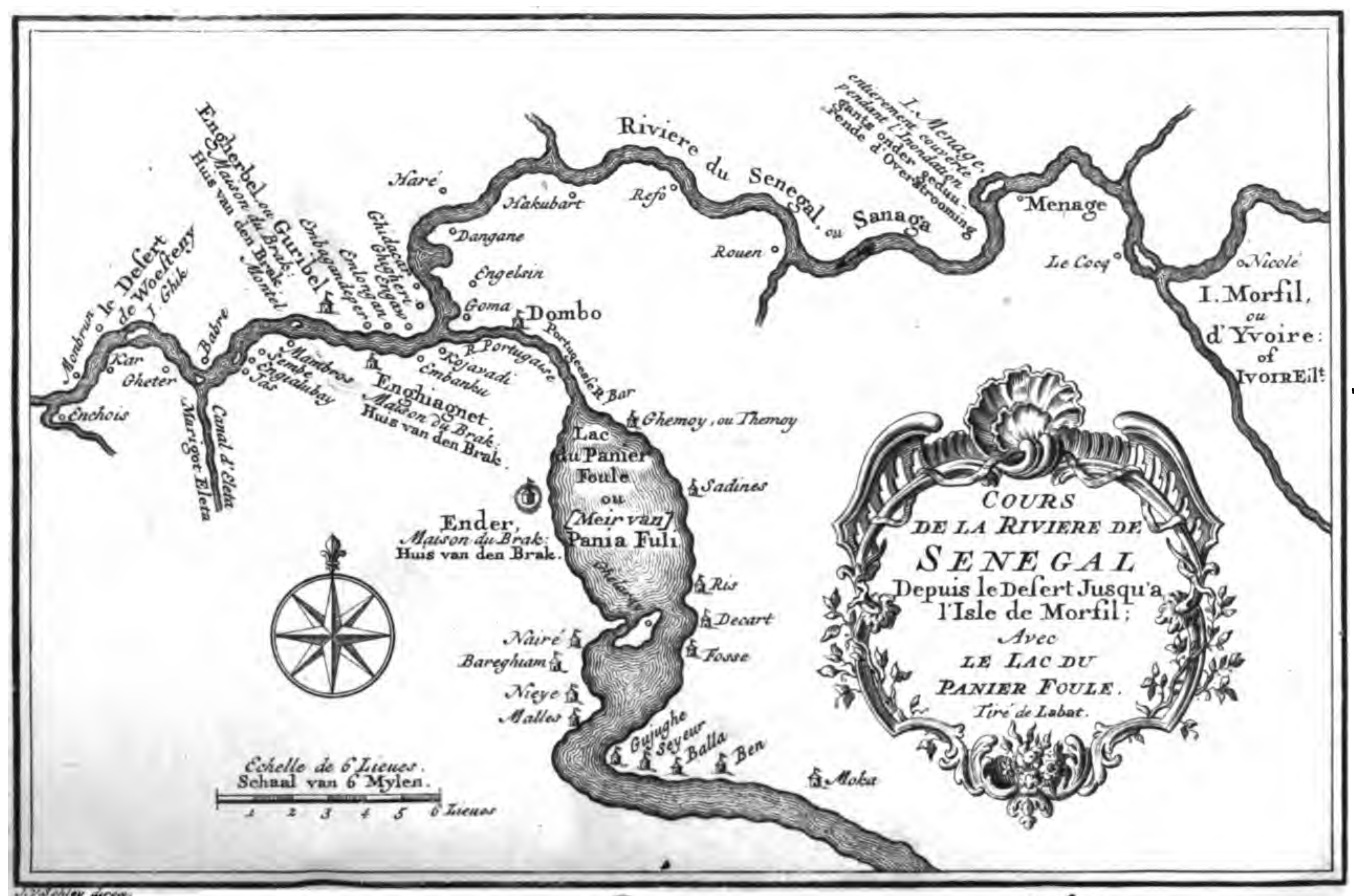
Sambaboa reçut fort civilement les justifications de la Compagnie, & remercia Brue de ses offres; mais il déclara qu'il se croyoit heureux d'être défait d'une femme, dont la conduite avoit marqué qu'elle se sentoit peu d'affection pour lui, & qu'il ne félicitoit pas moins la Compagnie d'être délivrée d'un fripon qui la déshonoroit; qu'il promettoit d'oublier le passé, & d'assister la Compagnie dans le dessein qu'elle avoit de s'établir à Galam. Il ajoûta qu'il conserveroit les mêmes sentimens lorsqu'il seroit sur le Trône.

Négociation qui fait honneur à Brue.

Brue entreprit dans le même tems une autre négociation, qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la Compagnie. Il sçavoit que par jalousie ou par inconstance une des filles du Siratik Siré, femme de *Lali*, Seigneur du Terrier-rouge, avoit quitté son Mari & s'étoit retiré chez son Père, qui, approuvant la conduite de sa fille, ne vouloit pas consentir à la rendre. Brue étoit lié si étroitement avec Lali, qu'au mois de May 1720, il avoit obtenu par ses bons Offices un Contrat de trois mille six cens quintaux de gomme dans son Port; c'est-à-dire, la moitié plus que la Compagnie n'en avoit jamais tiré. Il se chargea de le reconcilier avec sa femme & son beau-Père. Cette entreprise ne lui coûta qu'une Lettre au Siratik, avec le payement des droits & quelques présens. La Princesse fut renvoyée à son Mari sur une des Barques de la Compagnie, & Lali, dans sa reconnoissance, accorda aux François, non-seulement la permission d'établir des Comptoirs dans tous ses Etats, mais encore le Domaine absolu de l'Isle de *Sadel*, pour y former une Colonie, avec la liberté d'y bâtir un Fort. La Mère de la Princesse ne fut pas moins sensible au service du Directeur. Elle lui envoya des présens considérables, [par une de ses suivantes & deux de ses valets,] en le faisant assûrer qu'elle s'efforceroit toûjours d'entretenir la bonne intelligence entre le Roi & la Compagnie. [Lali lui envoya aussi son propre Fils pour lui faire ses remercie-mens.] Les Reines de cette Contrée soûtiennent la grandeur de leur rang avec une majesté singulière. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention

Elle vaut l'Isle de Sadel & d'autres avantages aux François.

Majesté des Reines du Pays.



LOOP der Riviere SANAGA, van de WOESTENYE tot aan 't Eiland MORFIL; Als mede het Meir van Pania-Fuli. Getrokken uit Labat.

tention à ce qui se fait autour d'elles. Quand elles se sentent quelque demangeaison à la tête, elles ne se gratent jamais qu'avec une éguille d'or. Leur titre est *Galami*, c'est-à-dire, Souveraine (*i*). BRUE. 1697.

(*i*) Labat, pag. 200--209.

CHAPITRE VI.

Second Voyage du Sieur Brue sur le Sénégal, jusqu'au Royaume de Galam, en 1698.

TOUS les Directeurs qui avoient précédé Brue, avoient formé le dessein de pénétrer jusqu'au Royaume de Galam, & d'y établir un Comptoir, pour le progrès d'un commerce qui avoit été commencé avec beaucoup d'avantage. Mais soit que les forces ou les informations leur eussent manqué, soit qu'ils eussent été rebutés par les obstacles, ils n'avoient pas poussé leurs voyages & leur trafic au-delà de *Laydé*, & de *Bitel* ou de *Ghildé*, sur les frontières de cet Etat. Ils n'avoient pas même entrepris de former des Etablissemens dans ces deux lieux. Quelques Barques qu'ils s'étoient contentés d'y envoyer, n'avoient pas eu jusqu'alors d'autre commission que d'y prendre les Esclaves, l'or & l'yvoire, que les Marchands Mandingos ne jugeoient pas à propos de transporter sur la rivière de Gambra. L'Etablissement de Galam étoit réservé aux soins d'un Directeur aussi intelligent que Brue. Au premier moment de son arrivée sur les bords du Sénégal, dans le cours du mois d'Août 1697, il prit la résolution de faire le voyage de Galam. Mais les affaires de la Compagnie ne lui permettant pas de s'absenter si promptement, il passa cette année & la moitié de la suivante à faire ses préparatifs pour une entreprise de cette importance. Le Journal de sa navigation est si curieux, & la Compagnie en tira tant d'avantages, qu'on ne peut en rapporter trop éxactement les circonstances (*a*). 1698.

Brue entreprend de pénétrer jusqu'au Pays de Galam.

IL partit du Fort Saint-Louïs avec deux Barques, une grande Chaloupe, & quelques Canots chargés des marchandises les plus propres au commerce, & d'une provision de vivres pour trois mois. Les gens de son cortège étoient choisis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandises particulières, stipulées dans les articles du Traité, pour le payement des droits, & que les Princes Négres soient scrupuleusement attachés à ces conventions, il se flatta que la réputation qu'il s'étoit établie par sa conduite, leur feroit agréer tout ce qu'il voudroit leur offrir.

LES vents ayant été favorables à l'Est & au Sud-Est, il arriva le jour suivant à l'Isle du Désert, où il fit tuer quelques Bœufs qu'il y avoit fait engraisser. Ils furent salés, pour augmenter la provision. Le 29, il continua son voyage; mais les vents qui l'avoient si bien servi commencérent à lui manquer. Il arriva néanmoins à Maka, résidence du Brak, à qui il fit faire aussitôt

(*a*) Labat Tom. III. pag. 293. & *suiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698. Il arrive à Maka, résidence du Brak. Isle de Roc.

tôt son compliment. Ce Prince monta sur le champ à cheval, pour lui rendre une visite à bord, & lui fit un reproche obligeant de n'être pas venu dans le dessein de s'arrêter quelque tems avec un ami si fidéle. Il reçut les droits & les présens, tels qu'il plût à Brue de les offrir.

La petite Flotte alla mouiller ensuite dans l'Isle de *Roc*, où le Général François avoit établi un Comptoir l'année d'auparavant. Mais trouvant que les Mores étoient venus, & qu'ils avoient emporté toute la charpente du magasin, il prit le parti d'abandonner un poste si dangereux, pour transporter le Comptoir à Hovalalda.

Vallées remplies de Lions & d'Eléphans.

Entre ces deux lieux, le Pays est coupé par de profondes Vallées, où les Lions & les Eléphans se rassemblent en grand nombre. Les Eléphans y sont si peu farouches, qu'ils ne s'effrayent pas de la vûe des hommes; & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne sont attaqués les premiers. Ces fonds, ou ces terres basses, produisent des épines d'une prodigieuse hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant presque la même que celle de l'écorce, toutes les fleurs ne laissent pas d'avoir une parfaite ressemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il étoit possible d'en jouir sans être cruellement tourmenté par les chenilles (*b*) rouges dont elles sont couvertes, & qui forment des pustules sur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le seul reméde est de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui dissipe tout-à-la-fois l'enflure & la douleur. Le bois des épines est si dur & si serré, que l'Auteur le prit pour une espèce d'ébéne.

Epines singulières.

La nécessité & la fatigue de faire remonter les Barques à force de bras, fit prendre à Brue le parti de s'arrêter au Village d'*Engkinuba*, dans l'Isle de *Bilbas*, pour attendre un vent plus favorable. Le Chef du Village s'empressa de venir à bord, & d'inviter le Général à prendre sa maison pour logement. Brue descendit à terre & prit son fusil pour se faire en chemin un amusement de la Chasse. Vers l'entrée du Village il trouva un grand arbre couvert de Singes. Comme ces animaux sont fort nuisibles aux Plantations, & qu'entrant même dans les cabanes, ils y gâtent tout ce qu'ils rencontrent, les Négres qui leur font continuellement la guerre ne peuvent concevoir pourquoi les Européens les achetent, lorsqu'ils ne paroissent propres qu'à nuire. Quelques-uns d'entre eux en ont pris occasion d'apporter des Rats à vendre aux Comptoirs François, dans l'opinion qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les Singes, puisqu'ils n'étoient pas moins pernicieux. Les femelles des Singes portent leurs petits sur le dos, à l'imitation des femmes du Pays. Brue en tua plusieurs, qui tomboient avec leurs petits [encore cramponnés sur leur dos.] ☞ On observe, en tirant sur eux, de les blesser au visage, parce que portant aussi-tôt leurs pattes à la blessure, ils se rendent si aveugles qu'ils tombent de l'arbre à terre. Autrement ils montent jusqu'aux dernières branches, qu'ils ne quittent que lorsqu'ils tombent en pourriture. Les François du Sénégal, plus délicats que ceux de l'Amérique, se font un scrupule

Singes du Pays.

(*b*) Ces Chenilles sont des Fourmis, dans l'Original & dans Labat. R. d. E.

fcrupule d'en manger. Pour les Négres, ils en trouvent la chair excellente. Il y a plufieurs efpèces de Singes, qui ne fe mêlent jamais les unes avec les ☞autres, [de manière que dans un même Canton on n'en trouve jamais de deux fortes (c) d'efpèces.]

BRUE. II. Voyage. 1698. Les Négres en mangent la chair.

LE 9 d'Août, Brue arriva à Ghiorel, où il apprit qu'une Barque dont il s'étoit fait précéder, avoit paffé cinq ou fix jours auparavant. Il rendit une vifite au Siratik, qui reçut pour droits & pour préfens les marchandifes qu'on voulut lui donner. S'étant arrêté trois jours avec ce Prince, il apprit que depuis fa dernière vifite les Hollandois avoient fait quelques démarches pour fupplanter les François. Ils avoient envoyé dans cette vûe un homme de leur Nation au Siratik, avec un préfent de deux bracelets travaillés en or, d'une courtepointe de fatin jaune & d'une piéce de mouffeline brochée. ☞[Mais il avoit paru difpofé à demeurer ferme dans l'Alliance des François.]

Démarches des Hollandois auprès du Siratik.

IL pria le Général de lui prêter quelques Laptots, pour l'accompagner à la chaffe d'un Lion, qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le Pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux Chaffeurs du Roi, ils trouvèrent ce furieux animal, qui fe défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux Négres. Il en bleffa dangereufement un troifième, qu'il auroit achevé, fi du coup le plus heureux du monde, un des Laptots du Général ne l'eût tué fur le champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit préfent de fa peau au Général. C'étoit un des plus grands Lions ☞qu'on eût jamais vûs dans le Pays. [Il égaloit en hauteur un Poulain de deux ans.] Foulé Diné, Seigneur Négre dit à Brue dans une vifite qu'il lui rendit, qu'il avoit voulu lui faire préfent d'un jeune Eléphant, mais que les François de fa Barque ayant refufé de le recevoir à bord, il avoit été obligé de le tuer & de le manger. A la prière du Général, il promit de faire fes efforts pour en prendre un autre, qui lui feroit payé au même prix qu'un Efclave. Ses Chaffeurs avoient pris le premier après avoir tué fa mère. Il étoit demeuré tranquille auprès du Corps; & fe laiffant attirer par la nourriture qu'on lui avoit préfentée, il avoit fuivi les Chaffeurs jufqu'à l'enclos de leur Maître, où il étoit devenu auffi familier que les animaux domeftiques.

Combat contre un Lion.

BRUE partit de Ghiorel le 15 d'Août, & continua de remonter le Sénégal jufqu'au Village d'Embakané, près des frontières du Royaume de Galam. Il y arriva le 21; mais il eut dans cet intervalle un fpectacle fort étrange. Tout-d'un-coup le Soleil fut éclipfé par un nuage épais, qui dura prefqu'un quart d'heure (d). Les François reconnurent bientôt que c'étoit une légion de Sauterelles. En paffant au-deffus de la Barque, elles la couvrirent d'excrémens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entièrement verds, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents affilées & très propres à la deftruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverfer la rivière. Brue n'apprit pas qu'elle eût caufé beaucoup de mal dans le Pays. Il fuppofa qu'un vent Sud-Eft, qui fe leva auffi-tôt, & qui devint fort violent, la pouffa vers le Défert,

Le Soleil s'éclipfe par les fauterelles.

☞(c) Labat *ubi fup.* pag. 295. & *fuiv.*

☞(d) Un femblable Phénomene fe fit voir fur la rivière de Gambra, pendant le Voyage du Capitaine Stibbs, dont on donnera le Journal dans la fuite.

BRUE. II. Voyage. 1698.

sert, au Nord du Sénégal, où elle périt apparemment faute de subsistance.

AVANT son arrivée à Bitel, le Général rencontra la Barque qu'il y avoit envoyée devant lui. L'Officier qui la commandoit avoit été jusqu'à Konan, & n'avoit osé pénétrer plus loin, effrayé par les menaces du Prince Sambaboa, qui sembloit vouloir tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu de Chamboneau. Mais Brue, supérieur à ces craintes, s'avança jusqu'à Bitel, le Canton de toute l'Afrique où la volaille est en plus grande abondance. Les Poulets y valent mieux que les meilleurs Chapons de l'Europe. Une Poularde grasse s'y donne pour une feuille de papier. Le 26 d'Août, la Flotte Françoise arriva au Village de Ghildé, première Place du Royaume de Galam, à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude Nord. Les Habitans s'appellent *Saracolez* (*e*), Peuple léger & turbulent. En 1689, *Sendigha*, Chef de ce Village trompa le Directeur Chamboneau, en se faisant passer pour le Roi de Galam, & tirant des François les droits & les présens ordinaires pour la liberté du Commerce. L'Erreur avoit continué jusqu'en 1697, que Brue secoua le joug de cette imposition.

Extrême abondance de volaille à Bitel.

Les François trompés par un Négre.

A son arrivée, le Successeur de Sendigha vint le recevoir au bord de la rivière, dans l'espérance de recevoir aussi les présens; mais lorsqu'il s'apperçut que l'artifice étoit découvert, il abandonna ses prétentions, par la seule raison sans doute qu'il manquoit de force pour les faire valoir (*f*).

LES rives du Sénégal, depuis *Embakane* jusqu'à *Tuabo* sont couverts de ronces fort picquantes, [que les François à l'imitation des Négres ont appellé des Diables, parce qu'elles sont remplies d'épines & de crochets.] Elles ont la forme de l'If (*g*) & le nombre en est si grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la rivière pour tirer les Barques contre le courant. En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle espèce de Singes, d'un rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. Ils sont fort gros & moins adroits que les autres Singes. Les Négres les nomment *Patas*, & paroissent persuadés que c'est une sorte d'hommes sauvages, qui refusent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'Esclavage. Rien n'est si divertissant. Ils descendoient du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les Barques à leur passage. Ils les considéroient quelque tems; & paroissant s'entretenir de ce qu'ils avoient vû, ils abandonnoient la place à ceux qui arrivoient après eux. Quelques-uns devinrent familiers jusqu'à jetter des branches séches aux François, qui leur répondirent à coups de fusil. Il en tomba quelques-uns; d'autres demeurèrent blessés, & tout le reste tomba dans une étrange consternation. Une partie se mit à pousser des cris affreux; une autre à ramasser des pierres pour les jetter à leurs ennemis; quelques-uns se vuidèrent le ventre dans leurs mains, & s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux Spectateurs; mais s'appercevant à la fin que le combat étoit du moins inégal, ils prirent le parti de se retirer.

Espèce de Singes rouges.

Ils se défendent contre les François.

UN Marbut que le Général avoit rencontré à Tuabo, & qui avoit consenti à

(*e*) Quelques-uns écrivent *Saracolets*.

(*f*) Labat Tom. III. pag. 303. & *suiv.*

(*g*) *Angl.* du lierre; *ou plutôt*, de ces lianes, qu'on appelle croc de chien aux Isles de l'Amérique. R. d. E.

à l'accompagner, parce qu'il sçavoit plusieurs Langues de différentes Nations du Pays, lui apprit qu'il étoit arrivé depuis peu une grande révolution dans le Royaume de Galam, par la déposition de Tonka Mouka, dernier Roi de cette Contrée, & par l'élévation de Tonka Bukary sur le Trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux Concurrens (*b*).

BRUE. II. Voyage. 1698.

CEPENDANT il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à *Ghiam*. Mais il fut beaucoup plus frappé de la visite d'un homme qui se faisoit nommer *le Roi des Abeilles*. [Ici, sans rien perdre de la confiance qu'on croit devoir au témoignage du Général François, on est porté à craindre que son Editeur n'ait mêlé ses propres imaginations au récit de la vérité.] A quelque secret, lit-on dans le Journal, qu'on veuille attribuer la vertu de cet homme extraordinaire, il est certain que dans quelque lieu qu'il allât, les Abeilles le suivoient comme les Moutons suivent leur Berger. Il en avoit le corps si couvert, sur-tout la tête, qu'on auroit cru qu'elles en sortoient. Elles ne lui faisoient aucun mal, ni à ceux qui se trouvoient avec lui. Lorsqu'il se sépara des François, elles le suivirent comme leur Général; car outre celles qui fourmilloient sur son corps, il en avoit des millions à sa suite. [Ghiam fut un lieu de merveilles pour la Caravane Françoise.] On leur fit voir, sur les mêmes arbres que les Patas fréquentoient, un grand nombre de Serpens de l'espèce des Vipères. Le Chirurgien du Général en tua un, & l'ayant mesuré il lui trouva neuf pieds de long sur quatre pouces de diamétre. Les Négres s'imaginent que les Serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger sa mort sur quelque parent du Meurtrier. Mais les Singes vivent en parfaite intelligence avec ces monstrueux reptiles. La rivière abonde ici en Crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui se trouvent à l'embouchure. Les Laptots du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joye extrême des Habitans, qui se figurèrent que c'étoit le père de tous les autres, & que sa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monstres de sa race.

Homme extraordinaire qui se faisoit nommer le Roi des Abeilles.

Serpens monstrueux.

Crocodile fort gros.

BRUE ayant jetté l'ancre à Ghiam pour faire reposer ses gens, reçut à bord deux Négres, qui l'assurèrent que Tonka Bukari avoit été reconnu Roi de Galam. Il leur répondit que son dessein n'étoit pas de refuser les droits à ce Prince s'il étoit réellement sur le Trône, mais qu'il vouloit en être éclairci dans le lieu même de sa résidence. Les deux Négres étant partis avec cette réponse, un autre Messager vint dire à Brue que Tonka Bukari étoit dans un Village voisin, & qu'il demandoit les droits qui avoient été payés à ses Prédécesseurs; sans quoi il déclareroit la guerre aux François pour empêcher qu'ils ne pénétrassent plus loin sur la rivière. Le Général répondit encore qu'il prendroit de justes informations; mais qu'il méprisoit d'ailleurs les menaces de Tonka Bukari: qu'il continueroit malgré lui son voyage, & que, si ce Prince lui déclaroit la guerre, il ravageroit le Pays. Cependant une sage précaution lui fit jetter l'ancre au milieu de la rivière, pour se garantir des fléches des Négres.

Brue est sollicité par le nouveau Roi de Galam.

BIENTÔT

(*b*) *Angl.* Brue feignit de ne pas croire ce récit, pour éviter de payer les droits aux deux Prétendans. R. d. E.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

Menaces des Négres.

BIENTÔT, il remarqua ſur le rivage une foule & des mouvemens extraordinaires. Un de ſes Négres, qu'il y avoit envoyés, lui rapporta qu'il y avoit vû quantité de gens armés, & qu'on y avoit raſſemblé des Canots qui ſembloient menacer la Flotte Françoiſe. Comme Brue ne vouloit pas pouſſer les choſes à l'extrémité, il prit le parti de demeurer ſur la défenſive. Cependant il envoya ſes tambours & ſes trompettes, dont le bruit fut accompagné de quelques coups de canon ſans boulets, dans la ſeule vûe d'intimider les Négres. Cet expédient eut tant de ſuccès, qu'après avoir paſſé tranquillement la nuit, la Flotte partit le lendemain ſans obſtacle; & le vent ſe trouvant favorable, elle arriva dans peu d'heures à *Taferé*.

Brue ſe détermine à payer les droits.

BRUE envoya prendre ſur le champ des informations. Le Chef du Village & le Marbut l'aſſûrèrent tous deux que Tonka Bukari étoit en poſſeſſion du Trône, & qu'il n'y avoit aucune apparence que Tonka Mouka y remontât jamais, parce que les *Bagheris*, ou les Seigneurs du Pays, étoient réſolus de ſoûtenir leur nouvelle élection. Le même jour il s'éleva un orage ſi violent, que les Barques furent arrachées de deſſus leurs ancres. Brue perſuadé enfin que Tonka Bukari étoit en poſſeſſion de la Couronne, prit la réſolution de lui payer les droits; & ſûr de la paix à cette condition, il fit voile droit à *Burnaghi*, réſidence du nouveau Monarque. Ce Village eſt à quatorze degrés neuf minutes de latitude du Nord.

Députation qu'il fait au Roi de Galam.

A ſon arrivée, il fit deſcendre un de ſes Facteurs qui ſe nommoit *Perere*, & qui parloit fort bien le Mandingo, accompagné de deux Marbuts & de deux Interprétes, avec ordre de complimenter le Roi ſur ſon Election, & de l'aſſûrer que dans l'eſpérance d'obtenir ſon amitié, la Compagnie Françoiſe étoit diſpoſée à lui payer les droits. Les Officiers du Prince Négre voulurent obliger Perere à lui parler derrière une ſorte d'eſtrade couverte d'un drap de coton, qui auroit donné au Roi le moyen de l'entendre ſans être vû. Mais ayant rejetté cette propoſition, il obtint une audience à découvert. Le Roi parut à cheval, environné de pluſieurs femmes qui chantoient ſes louanges. Après avoir fait faire quelques courbettes à ſon cheval, il deſcendit pour s'aſſeoir ſur une natte. Perere ſe plaça près de lui. Au compliment qu'il lui fit en Mandingo, ce Prince répondit en Langage Sarakolez, dialecte du Pays, qu'il ſe réjouiſſoit de l'arrivée des Etrangers, & qu'il iroit voir le Général. Enſuite ayant reçu les droits, il congédia Perere avec de nouvelles marques de ſatisfaction. Les Barques Françoiſes eſſuyèrent dans cet intervalle des vents fort impétueux, qui les obligèrent de jetter deux ancres; & les Négres qui étoient à bord regardèrent cet orage comme l'effet des enchantemens ou des Griſgris de Tonka Mouka, qui ſe vengeoit de l'hommage que les François étoient venus rendre à ſon Rival. Le Roi de Galam envoya le lendemain au Général un préſent de quelques Bœufs & de volaille. Le jour ſuivant, il ſe rendit lui-même au bord de la rivière avec une ſuite nombreuſe. Brue détacha une Pinaſſe, pour l'amener ſur ſa Barque avec cinq de ſes Officiers. Il le reçut la tête couverte, mais avec divers témoignages de confiance & d'amitié. Enſuite l'ayant fait entrer dans ſa cabane, ſans autre ſuite que les deux Interprétes, il s'entretint familièrement avec lui. Entre pluſieurs rafraîchiſſemens, il lui fit préſenter du chocolat. Le Roi qui n'en avoit jamais goûté, parut y prendre plaiſir; mais ce ne fut qu'après s'être fait aſſûrer qu'il n'y entroit pas de vin ni de graiſſe de Porc.

Viſite qu'il reçoit de ce Prince.

Cependant

BRUE. II. Voyage. 1698.

Cependant après avoir marqué tant de ſcrupule ſur ces deux points, il ne fit pas difficulté de boire de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs. En prenant congé du Général, il lui demanda un préſent. Brue lui promit de le ſatisfaire lorſqu'il lui rendroit ſa viſite.

Il lui rend la ſienne à ſon tour.

ELLE ne fut pas remiſe plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Les tambours & les trompettes de la Flotte commencèrent la marche, à la vûe de tous les Habitans du Canton, que ce ſpectacle avoit attirés. Les Officiers du Roi amenèrent un Cheval à Brue, quoique le Palais ne fût qu'à deux-cens pas de la rivière. Il n'étoit différent des autres maiſons du Pays que par ſes fondemens, qui étoient compoſés de grands quartiers brutes de marbre rouge, & qui s'élevoient d'environ trois pieds au-deſſus de la terre. Le pavé étoit auſſi de marbre. Tonka Bukari reçut le Général à la porte, ou plûtôt au guichet, car elle étoit ſi baſſe que Brue fut forcé de ſe mettre à genoux pour y entrer. Il jugea que dans une élévation ſi récente, ce Prince n'avoit pas encore eu le tems de ſe loger avec plus de dignité. Il étoit alors fort pauvre, ſans pouvoir cacher ſa miſère.

Forme du Palais Négre.

APRÈS les premiers complimens, Brue lui fit un préſent, qui conſiſtoit dans une écharpe de ſoye cramoiſie, bordée de franges d'or & d'argent. Il la reçut avec de vives marques de reconnoiſſance, mais il n'offrit rien en retour; ce que les François attribuèrent à ſa pauvreté. Le vent étant devenu Oueſt, c'eſt-à-dire favorable pour la continuation du voyage, Brue prit congé du Roi, pour rentrer auſſi-tôt dans ſes Barques. Il arriva dans peu d'heures à *Tafaliſga*, Village fort peuplé & d'un grand commerce. Il y obſerva une petite Moſquée de terre, que les Négres Mahométans croyoient bâtie ſur le modéle de la grande Moſquée de la Mecque. Près du même Village, il vit une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches fort brillantes, & de la dureté du caillou. Il en prit quelques morceaux pour ſervir de montre à la Compagnie. Le ſoir du même jour, il jetta l'ancre à *Babe Segaglié*, réſidence de Tonka Mouka, Roi dépoſé; & ſans entrer dans la diſcuſſion de ſes droits, il lui fit faire un compliment, accompagné de quelques petits préſens. Ce Prince reçut les civilités des François, ſans paroître irrité de ce qu'ils avoient reconnu ſon Compétiteur. Mais il envoya ſon fils au Général, pour l'aſſûrer qu'il avoit été trompé; qu'à la vérité quelques Rebelles s'étoient ſouſtraits à l'autorité de ſon Père, mais qu'ils ſeroient bientôt forcés de rentrer dans le devoir; qu'en attendant il conſeilloit aux François de payer les droits, s'ils n'aimoient mieux que le Roi ſon Père interrompît leur commerce, & leur coupât le retour ſur la rivière. Ces menaces irritèrent Brue juſqu'à lui faire répondre, non-ſeulement qu'il ne payeroit aucun droit, & qu'il éxerceroit le Commerce à ſon gré, mais que ſi le Roi entreprenoit de lui faire la moindre inſulte, il brûleroit ſa Ville & l'enverroit Eſclave en Amérique. Un ton ſi ferme (*i*) réduiſit le jeune Prince à la raiſon. Il proteſta que ſon Père avoit toûjours eu de l'inclination pour les François & n'aimoit pas à ſe faire des querelles avec ſes amis. Cependant il revint encore à demander, ſinon les droits, du moins quelque préſent qui pût ſatisfaire le Roi. Mais voyant l'inutilité de ſes inſtances, il prit le parti de ſe retirer

Moſquée à Tafaliſga.

Conférence du Général avec le Fils du Roi dépoſé.

☞ (*i*) *Il auroit fallu dire*, un langage auſſi impertinent, tenu avec une inſolence qui n'eut jamais ſa pareille. Mais c'eſt l'Offenſeur même qui raconte le fait.

BRUE. II. Voyage. 1698.

retirer. Brue fit voile le même jour vers Dramanet, où il arriva le premier jour de Septembre.

Ville de Dramanet, & Commerce de ses Habitans.

C'EST une Ville fort peuplée, sur la rive Sud du Sénégal. Elle n'a pas moins de quatre mille Habitans, la plûpart Mahométans (*k*); les plus justes & les plus habiles Négocians qu'on connoisse entre les Négres. Leur commerce s'étend jusqu'à *Tombuto*, qui suivant leur calcul est cinq cens lieuës plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des Esclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du Pays de *Bambarra Kana*, d'où ils sont amenés. C'est une grande Région située entre Tombuto & Kasson, fort peuplée quoique stérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les Marchands de Dramanet font quelque trafic d'or, avec les François du Sénégal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglois de la rivière de Gambra. Aussi-tôt que les Barques eurent jetté l'ancre, le Chef de la Ville s'empressa de venir voir le Général à bord, & parut charmé d'y trouver le Facteur Perere, qu'il avoit connu dans une autre occasion. Cette visite fut suivie de celle de plusieurs autres Chefs, qui prièrent tous le Général d'ouvrir incessamment le Commerce, en promettant de lui fournir de l'Or, des Esclaves & de l'Yvoire en abondance. Ils l'assurèrent qu'il n'avoit rien à craindre du ressentiment de Tonka Mouka, tandis qu'il s'arrêteroit dans leur Ville, parce qu'avec le secours de leurs Alliés, ils étoient en état de résister aux forces réunies des deux Rois de Galam. Le Commerce fut ouvert dans cette confiance. Les François reçurent en six jours deux cens quatre-vingt Esclaves, avec une grosse quantité d'or; mais peu d'yvoire. Dans d'autres tems néanmoins, il s'en trouve beaucoup à Dramanet. Il y est apporté des Pays intérieurs, car les Mahométans de ce Canton s'éxercent peu à la chasse & laissent leurs Eléphans fort tranquiles (*l*). Ils croyent même que la chair en est impure; suivant la Glose apparemment de quelques-uns de leurs Marbuts, puisque l'Alkoran ne met pas l'Eléphant au nombre des animaux immondes. La Compagnie Françoise pourroit établir dans ce lieu un commerce d'autant plus avantageux, qu'il épargneroit aux Négres la fatigue de porter leurs marchandises par terre jusqu'à la rivière de Gambra. Leur méthode constante est de faire régler le prix de leurs commodités par deux ou trois de leurs principaux [Maîtres des chemins, ☞ c'est-à-dire des principaux] Négocians, & ce tarif devient une loi pour tous les autres. En 1698, un Esclave mâle, entre dix-huit & trente ans, se donnoit pour la valeur de vingt livres de France en marchandises; l'once d'or, pour la valeur de douze francs; & l'yvoire à quatre sols la livre.

Les François y ouvrent le Commerce.

Prix des marchandises.

AU Sud du Sénégal, jusqu'aux Cataractes de *Felu*, on trouve plusieurs Villages Mahométans (*m*), entre lesquels Dramanet tient le premier rang. Tous ces petits Peuples forment une République, dont on prétend que la Capitale se nomme *Konyur*, Ville dont les édifices sont de pierre & couverts de tuiles, [& qui est la demeure des principaux Marchands du Pays.]

Distribution du Pays.

ILS sont indépendans des Princes Négres; & la multitude de leurs Marbuts

(*k*) *Angl.* la plûpart Marbuts. R. d. E.

☞(*l*) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit ci-devant.

☞(*m*) Il y a dans l'Original *plusieurs Villages de Marbuts*, surquoi les Auteurs Anglois remarquent que la république, que ces Marbuts forment, n'est pas aussi riche que celle qui a été fondée par une autre sorte de Prêtres, sçavoir les Jésuites, dans le Paraguay. R. d. E.

buts les rend redoutables à leurs voisins, parce qu'avec tant de Prêtres ils ne manquent pas de Grisgris. Le côté de la rivière, au Nord, est couvert de Lataniers & d'autres arbres, mais tout-à-fait désert, à cause des incursions continuelles des Mores qui viennent du Royaume de Maroc. Le Sénégal leur sert de frein, parce qu'ils n'ont aucune méthode pour traverser cette rivière (*n*).

BRUE. II. Voyage. 1698.

TANDIS que Brue éxerçoit heureusement le Commerce à Dramanet, il fut informé que Tonka Mouka s'avançoit avec un corps de troupes. Le Chef de la Ville, de qui il reçut cet avis, l'assûra que tous les Habitans perdroient plûtôt la vie que de lui laisser faire la moindre insulte, & que pour se mettre en état de le défendre ils avoient demandé le secours des Villages voisins. Quelque mépris qu'il eût pour un Roi si foible, il rappella tout ce qu'il avoit de gens à terre, il fit disposer son artillerie, & se tint prêt contre toutes sortes d'attaques. Tonka Mouka arriva le soir, avec environ trois cens hommes. Il s'arrêta quelque tems à l'entrée de la Ville, comme si les Habitans eussent fait difficulté de le recevoir. Cependant il entra malgré eux, au bruit de ses tambours. Mais dans le même tems il y arrivoit près de mille hommes, qui étoient envoyés à leur secours par les Villages confédérés. Enfin Tonka Mouka voyant la partie inégale, eut la sagesse de se retirer à mille pas de la Ville où il assit son camp.

Tonka Mouka poursuit les François à Dramanet.

LE lendemain il fit renouveller aux François la demande de ses droits, en les menaçant de la guerre. Brue rejetta ses prétentions, & lui offrit le combat. Le Marbut qui avoit été chargé de cette députation revint bientôt, & lui déclara que le Roi de Galam aimoit mieux se retirer que d'en venir aux mains avec les François. Il s'éloigna effectivement dès le premier jour, sans qu'on pût pénétrer d'où lui venoit cette crainte ou cette modération. Le Commerce recommença fort tranquillement; & Brue se crut obligé de récompenser, par quelques présens, les services qu'il avoit reçus des Chefs de la Ville. Une si bonne preuve de leur affection lui inspira le dessein d'établir un Comptoir dans le Pays. Il chercha un lieu commode; & son choix étoit prêt à se déclarer pour une des petites Isles de la rivière, qui, dans un tems où l'Inondation avoit toute sa hauteur, lui paroissoit inaccessible aux flots. Mais en consultant quelques-uns des principaux Négres, il reconnut qu'elle convenoit mal à ses vûes, parce que dans les tems secs l'eau du Canal du Nord se trouvoit si basse, que la crainte des Mores les empêchoit eux-mêmes d'y mettre leurs troupeaux. Ce Canal néanmoins [avoit six ou sept brasses d'eau, &] étoit alors aussi large que la Seine l'est à Paris devant le Louvre. Le Général, déterminé par cette raison pour le côté du Sud, choisit entre Dramanet & Mankanet une place également éloignée de ces deux Villes, qui lui parut tout-à-la-fois à couvert de l'Inondation & capable d'être aisément fortifiée. Il y forma le plan d'un Fort, dont il confia l'éxécution à son Ingénieur.

Il se retire sans qu'on sçache pourquoi.

Brue établit un Comptoir & bâtit un Fort à Dramanet.

PENDANT que ses Facteurs continuoient le Commerce, & qu'il attendoit le retour d'un Officier qu'il avoit envoyé avec deux Marbuts pour reconnoître la Rivière de Falemé, il prit la résolution de visiter les Villes qui sont au

Il pénétre jusqu'aux cataractes de Felu.

(*n*) Labat, *ubi sup.* pag. 335. & *suiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

au long du Sénégal jusqu'aux Cataractes de Felu. Ces Cataractes sont formées par un Rocher qui coupe entiérement la rivière, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante brasses. Les montagnes qui préparent cette chute d'eau, commencent à une demie-lieuë du Village de Felu, & rendent le Pays presque inaccessible. Le courant même de la rivière, au-dessus de la Cataracte, est interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les Canots, sur-tout pour ceux des Négres qui sont ordinairement fort mauvais Matelots. Brue laissa ses Barques deux lieuës au-dessous du Rocher de Felu, & fit le reste du chemin à pied jusqu'aux Cataractes. A son retour, il visita l'Isle de *Kaygnu*, ou *Kaygnoux*, qui porte à présent les deux noms de Pontchartain & d'Orleans. Ce lieu lui parut d'autant plus commode pour y bâtir un Fort, qu'il est voisin de *Ganghiuru*, grande Ville où passent les Caravanes des Esclaves Bambarras, & riche par le commerce de quatre ou cinq mille Mahométans (*o*) qui l'habitent. Le seul obstacle qui réfroidit le Général pour cet Etablissement, fut la distance de la rivière de Falemé. Il en revint au projet du Fort de Dramanet.

Il visite l'Isle de Kaygnu.

DANS le voyage qu'il avoit entrepris, il s'étoit proposé de pénétrer jusqu'aux Cataractes de *Govina*, & les Guides ne lui manquoient pas pour l'exécution de ce dessein. Il auroit visité en chemin le Roi de *Kasson* ou de *Kassou*. Mais l'eau du Sénégal diminua si promptement, qu'en vingt-quatre heures, elle se trouva baissée de dix-huit pieds; & pour peu que cette diminution continuât, il pouvoit devenir fort difficile de repasser les Rocs de Donghal. Une grosse pluye, qui survint, fit remonter la rivière de huit pieds. Ces variations obligèrent le Général de retourner à Dramanet, où il trouva que Perere avoit acheté une assez bonne quantité d'Or & d'Yvoire, avec un grand nombre d'Esclaves Bambarras, jeunes & bien-faits, mais d'une maîgreur qui faisoit pitié. Leur Pays avoit été affligé d'une si furieuse famine, que les Marchands d'Esclaves en avoient perdu plusieurs, pour n'avoir pû leur donner chaque jour une poignée de bled verd. Il ne fut pas facile aux François de rétablir ceux qu'ils avoient achetés. Des diarrhées violentes, qui les prenoient aussi-tôt qu'on leur donnoit quelque nourriture, en firent périr plusieurs. Mais ceux qui échapèrent à cette maladie, devinrent les plus beaux Esclaves qu'on eût jamais tirés de l'Afrique.

Variations de la rivière du Sénégal.

UN homme de la suite du Général tua un Oiseau extraordinaire, que les François nommèrent *Quatr'aîles*. Il étoit de la grosseur d'un Cocq d'Inde, le plumage blanc (*p*), le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes *griffes*, avec toutes les autres marques d'un Oiseau de proye. Comme le tems de sa chasse est la nuit, on ne put juger qu'elle est sa proye; mais il étoit si gras, & son ventre étoit si plein, qu'il ne paroissoit pas avoir manqué d'alimens. Il avoit les aîles très-grandes, très-fortes; & bien garnies de plumes; mais dans la partie qui touchoit à l'épaule, les plumes de dessous étoient nues (*q*), & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premières, qui, à la longueur de quatre ou cinq pouces, portoient une sorte de poil long &

Oiseau nommé Quatr'aîles.

(*o*) *Angl.* Marbuts, ou Marchands. R. d. E.
(*p*) *Angl.* le plumage noir. R. d. E.
(*q*) *Angl.* Mais les plumes du fouet étoient sans barbe. R. d. E.

& épais (r), de forte qu'une aîle, en s'étendant, paroiffoit en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un efpace vuide entre les deux, ☞[que les tuyaux du fouet laiffoient voir au-deffus des premières plumes, & des plus voifines du Corps de l'Oifeau.] De-là vint le nom de Quatr-aîles, que les François donnèrent à cet Oifeau, & tout le monde auroit cru qu'il n'en avoit pas moins. Comme il eft robufte, elles jouent parfaitement. Il doit voler fort haut & fort long-tems. Brue fe flattoit d'en rapporter un vivant, fi les Négres euffent éxécuté leur promeffe.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Députation de Tonka Bukari au Général.

LE Kamalingo de Tonka Bukari attendoit les François à Dramanet, tandis qu'ils faifoient le voyage de Felu. Il vint voir le Général à fon retour, & lui offrit fes fervices. Mais fa commiffion étoit de demander un préfent ou des droits, que le Général lui accorda, tels qu'il crut les devoir. Cet Officier avoit rempli la dignité de Kamalingo fous Tonka Mouka, ce qui le rendit un peu fufpect aux François, jufqu'à ce qu'ils eurent appris que la haine étoit mortelle entre fon ancien Maître & lui. D'ailleurs, étant proche parent de Tonka Bukari, il devoit avoir naturellement plus de zèle pour fes intérêts. Auffi promit-il fa protection aux Agens de la Compagnie qui devoient s'établir à Dramanet, ou qui viendroient enfuite dans le Pays. ☞[Le Général de fon côté lui promit que fes droits feroient bien payés, & que la Compagnie lui tiendroit compte de fes bons Offices.] On a dû remarquer que le nom de Tonka eft un ☞titre de dignité pour les Rois de Galam [& que ceux de Mouka ou Bukari font des noms propres.] Après avoir terminé fes affaires à Dramanet, la Flotte Françoife retourna droit au Fort Saint-Louïs.

Retour des François au Fort Saint-Louïs.

☞ [LATITUDES obfervées dans ce Voyage

	deg.	min.
Ghildé, Village	14	57.
Burnagui, Village	14	9]

(r) portoient des barbes longues & épaiffes. R. d. E.

§. III.

Obfervations fur le Royaume de Galam, & fur les découvertes des François au-delà, avec quelques recherches fur le Pays de Tombuto.

Etendue & fituation du Pays de Galam.

LA fituation du Royaume de Galam eft à l'Eft du Pays des Foulis, ou du Siratik. Il commence au Village de Ghildé, à deux cens quarante-deux lieuës de la Barre du Sénégal; une lieuë au-deffous de Tuabo. Son étendue, de l'Oueft à l'Eft, en remontant la rivière, eft d'environ quarante-cinq lieuës. Il fe termine au Rocher de Felu, où le Sénégal ayant comme forcé le paffage entre deux montagnes fe précipite d'environ quarante braffes de hauteur (a). Cependant Brue raconte dans un autre endroit que le Pays de Galam commence au Village d'Embakané, qui eft de trois ou quatre lieuës à l'Oueft de Ghildé; ce qui ne lui fait pas compter néanmoins plus de quarante-cinq lieuës jufqu'aux

☞(a) Labat, Afrique Occidentale. Tom. III. pag. 289. & fuiv.

BRUE. II. Voyage. 1698.

qu'aux Cataractes de Felu. Il ajoûte au même endroit, que le Royaume au-delà de Felu s'étend du côté de l'Est (*b*).

Au Nord & au Nord-Ouest, il est borné par ces Déserts sabloneux qui portent le nom de Sarra, ou Désert de Barbarie; Région fort vaste où les Mores ont des habitations mobiles; & par quelques Villages fixes des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Est & au Nord-Est, ses bornes sont le Royaume de *Kasson* ou *Kassou* (*c*). Suivant la Carte posthume de M. de l'Isle la partie du Royaume de Galam ou des *Sarakolez*, qui est au Nord du Sénégal, est occupée par les Négres de *Heré*, Nation fugitive d'un autre Pays; le même Géographe place les Foulis à l'Ouest, & le Pays de Bambuk au Sud. Mais, suivant les Mémoires employés par Labat, le Royaume de Bambuk *fait* partie de celui de Galam; & dans cette supposition, Galam aura les Jalofs aussi pour limites à l'Ouest; & les Mandingos du Nord de la rivière de Gambra, au Sud.

Différence d'opinions entre de l'Isle & Labat.

Le titre du Roi de Galam est Tonka, qui signifie Roi. Les Principaux Seigneurs du Pays, qui sont autant de petits Rois lorsqu'ils ont pû parvenir au gouvernement d'un Village, se font nommer *Siboyez*. Le commun des Habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré sans doute du lieu même de leur habitation, parce-qu'en langage du Pays *Kolez* signifie rivière. On a déja fait remarquer qu'ils sont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois sous les moindres prétextes; paresseux d'ailleurs, & si peu portés à s'éloigner de leur Pays que leurs plus longues courses ne vont guères au-delà de Jaga, cinq journées au-dessus du Rocher de Felu; ou de Bambuk, grande Contrée au Sud qui mérite des observations particulières dans son propre article, quoiqu'elle soit regardée comme une partie du Royaume de Galam. Ils amenent des Esclaves de Jaga; & de Bambuk, ils apportent de l'or.

Noms particuliers des Seigneurs & des Habitans de Galam.

La Nation qu'on appelle les *Mandingos* est originaire de Jaga; mais elle s'est établie dans le Pays de Galam, où elle est devenue fort nombreuse, avec assez d'union pour former une espèce de République, qui n'a pas plus de considération pour le Roi qu'elle ne juge-à-propos. Tout le commerce du Pays est entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les Royaumes voisins; & n'étant pas moins ardens pour la Religion de Mahomet que pour les richesses, ils font gloire d'être tout-à-la-fois Marchands & Missionaires. Ils se qualifient tous du nom de Marbuts, que les François ont changé en *Marabous*; c'est-à-dire Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Négres, il y a peu de reproches à faire à leur Nation. Elle est douce, civile, amie des Etrangers, fidelle à ses promesses, laborieuse, industrieuse, capable de tous les Arts & de toutes les Sciences. Cependant tout leur sçavoir consiste à lire & écrire. On a peine à juger si c'est par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le Commerce.

Eclaircissemens sur les Mandingos.

Caractère singulier de cette Nation.

Les Habitans naturels du Pays de Bambuk, qui se nomment *Malinkops*, ont reçu aussi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux jusqu'à ne former qu'une même Nation, où la Religion, les mœurs & les usages des Mandingos ont si absolument prévalu, qu'il n'y reste aucune trace des anciens Malinkops.

MAIS

(*b*) Labat. Tom. II. pag. 156.

(*c*) *Ibid.* Tom. III. pag. 290.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Grand Pays qui se nomme Mandingo.

MAIS outre le Pays de Jaga, d'où sont venus les Mandingos du Royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaste Contrée, ou un Royaume qui porte leur nom. Cette Région de Mandingo est extrémement peuplée, autant parce que les femmes y sont d'une rare fécondité, que parce qu'on n'y fait aucun Esclave du Pays, comme dans tous les Etats voisins. On n'y vend du moins que les Criminels. L'abondance des Habitans s'est quelquefois trouvée si excessive, qu'il s'en est formé des Colonies dans diverses parties de l'Afrique, sur-tout dans les Pays où le Commerce est en honneur. Telle est l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk, & de plusieurs autres lieux (*d*).

Cataractes de Felu & de Govina.

DES Cataractes de Felu jusqu'à celles de Govina, qui sont encore plus hautes & plus inaccessibles, la distance est d'environ quarante lieuës, suivant le calcul des Facteurs François qui firent ce voyage en 1719. Brue dit ici que la Cataracte de Felu a plus de trente toises de hauteur, quoiqu'on ait déja rapporté d'après lui qu'elle a quarante brasses. La rivière se trouve comme pressée entre deux hautes montagnes; non que le Canal n'ait assez de largeur; mais il est rempli [dans l'espace de plus de quatre à cinq lieuës] de Rocs au travers desquels il semble que l'eau se soit ouvert un passage en chariant toute la terre qui les environnoit. Elle coule ainsi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paroît navigable. Au-delà de ces Détroits, on trouve une belle Isle sans nom, vis-à-vis le Village de *Lantu*, qui est sur la rive droite de la rivière. La situation de cette Isle seroit fort commode pour un Etablissement, & pour un magasin de marchandises, d'où le Commerce pourroit s'étendre sur les deux bords de la rivière, & plus haut jusqu'au dessus des Cataractes de Govina.

Entreprises des François pour découvrir les Pays voisins.

BRUE avoit conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'étoit proposé de la faire lui-même avec celle de tout le Pays qui est aux environs: mais d'autres affaires l'ayant obligé de mettre des bornes à son absence, il engagea quelques-uns de ses plus courageux Facteurs à tenter une si belle entreprise. Ils se rendirent du Fort Saint-Louïs au Fort [de Dramanet, qui avoit reçu le nom] de *Saint-Joseph*, sous la conduite de quelques Négres qui connoissoient le Pays. Ensuite s'étant avancés jusqu'au pied des Cataractes de Felu, ils y quittèrent leurs Chaloupes. Les bords du Sénégal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés sur la droite, c'est-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du passage, en se faisant des amis par leurs présens. Après avoir suivi à pied le bas de la montagne, ils arrivèrent à Lantu, ils visitèrent l'Isle dont on a parlé, & s'étant procuré quelques mauvais Canots par l'entremise de leurs Guides, ils poussèrent leur navigation jusqu'au pied d'un Roc, nommé *Govina* par les Habitans, à quarante lieuës de Lantu.

LA Cataracte de Govina leur parut plus haute que celle de Felu. Comme la rivière y est assez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une épaisse bruine, qui, des différens points d'où elle peut-être observée, réfléchit différens Arcs-en-Ciel. Les Avanturiers François, encouragés par le succès

(*d*) Labat, Tom. III. pag. 370. *& suiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

succès de leur route, cherchèrent de quel côté de la rivière ils pouvoient espérer de franchir plus facilement les montagnes qui font la Cataracte. Mais les Négres qui leur servoient de Guides refusèrent constamment de les accompagner plus loin, sous prétexte qu'ils étoient en guerre avec les Peuples du Pays supérieur, & qu'ils n'entendoient pas leur langage (e). Les Facteurs se virent dans la nécessité de retourner au Fort S. Louïs sans avoir exécuté leur dessein.

Elle manque par le caprice des Négres.

Avantages qu'on en pouvoit espérer.

QUOIQUE ces Cataractes rendent le passage de la rivière fort difficile, elles ne mettent point d'obstacle insurmontable au Commerce. Les Habitans ne manquent ni de Bœufs ni de Chevaux pour le transport des marchandises. Ils ont aussi des Chameaux en abondance; de sorte que si ces Régions étoient une fois bien connues, & l'ouverture assûrée par de bons Etablissemens, on pourroit entreprendre un riche commerce avec le Royaume de Tombuto & les Pays du même côté (f).

Royaume de Kasson, son étendue & sa puissance.

A l'Est & au Nord-Est de Galam, on trouve le Royaume de *Kasson*, ou de *Kassou*, qui commence à la moitié du chemin entre les Rochers de Felu & de Govina. Le Souverain s'appelle *Sagedova*. Il fait sa résidence ordinaire à Gumel, dans une grande Isle, ou plûtôt une Péninsule, formée par deux rivières au Nord du Sénégal, qui après un cours de plus de soixante lieuës vont se perdre dans un grand Lac du même nom que le Royaume. La plus méridionale de ces deux rivières, qui forment l'Isle de Kasson, se nomme la Rivière noire, de la couleur sombre de ses eaux, & ne prend pas sa source à plus d'une demie-lieuë de celle du Sénégal; mais à moins d'une lieuë de son origine, elle devient si forte qu'elle cesse d'être guéable. L'autre, qui est au Nord, porte le nom de Rivière blanche, parce que la terre blanchâtre & glaireuse où elle passe, lui fait prendre cette couleur; fort différente de celle du Sénégal, d'où elle sort; à demie-lieuë, au plus, de la source de la Rivière noire.

L'ISLE, ou la Péninsule de Kasson, qui est longue d'environ soixante lieuës, n'en a guères que six dans sa plus grande largeur. Le terroir en est fertile, & bien cultivé. Elle est si peuplée, & son Commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi passe pour un Prince puissant, qui n'est pas moins respecté de ses Voisins que de ses Sujets. Galam & la plûpart des Royaumes voisins sont ses tributaires. On connoît peu ses limites au Nord; mais il est certain qu'au Sud il s'étend jusqu'aux Pays de Godova & de Jaga; & que les Mandingos de Bambuk & de Tombuto sont ses Tributaires, s'ils ne sont ses Sujets. On prétend que les Habitans de Kasson étoient Foulis dans leur origine, & que leur Roi possédoit anciennement tout le Royaume de Galam & la plûpart des Pays qui forment aujourd'hui les Etats du Siratik. Peut-être faut-il rapporter à cette cause le tribut que ces Peuples lui payent encore. On assûre qu'il a des Mines d'or, d'argent & de cuivre en fort grand nombre, & si riches que le métal paroît presque sur la surface; de sorte que, si délayant un peu de terre dans un vase, on le vuide avec un peu de précaution,

Abondance des Mines qui s'y trouvent.

(e) Ce sont-là des excuses dont ils se servent pour abandonner les Européens, lorsque ceux-ci veulent faire des découvertes, dans lesquelles ils ne pourroient les assister sans imprudence.

(f) Labat, Tom. II. pag. 156. & suiv.

tion, ce qui reste au fond est le métal pur. C'est ce qu'on appelle l'or de lavage.

BRUE. II. Voyage. 1698.

Recherches sur le Commerce de Tombuto, & sur les entreprises des Européens.

COMME les François n'ont pas pénétré plus loin, à l'Est, que les Cataractes de Govina, toutes les lumières qu'on a sur les richesses du Royaume de Kasson viennent des Marchands Négres du Pays, qui ont beaucoup de passion pour les Voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres Peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend plusieurs journées au-delà du Rocher de Govina, & qu'il est borné à l'Est par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto; Pays qu'on cherche depuis si long-tems (g).

COMME l'opinion qui s'est répandue des richesses de Tombuto & le desir d'entrer en partage ou plûtôt de se saisir du commerce de l'or, est le principal motif qui a porté les Européens à s'établir sur la Côte Occidentale d'Afrique, il ne sera pas inutile de faire ici quelques recherches sur l'état de ce commerce & sur les progrès qu'on a fait jusqu'à présent dans cette découverte.

NOUS n'assûrerons pas que Cada Mosto soit le premier qui ait fait connoître en Europe le nom de Tombuto & son Commerce; mais il est en effet le premier Voyageur qui nous en ait donné de justes idées dans sa Relation. Il avoit fait en 1455 le voyage des deux rivières du Sénégal & de la Gambra. Suivant les lumières (h) qu'il s'étoit procurées, l'Or venoit de l'Empire de Melli, Région des Négres à trente journées de Tombuto au Sud-Ouest. De Tombuto il passoit, par les Caravanes, en Egypte, à Tunis, à Hoden, (*Guiden* ou *Whaden*) six ou sept journées à l'Est d'Arguim. De Hoden, il étoit transporté à Oran, Fez, Maroc, & dans les Ports de ce dernier Royaume, où les Italiens & les autres Nations de l'Europe l'alloient prendre; tandis que les Portugais le recevoient des Mores qui l'apportoient directement de Hoden dans (i) la Baye d'Arguim. Hoden, suivant le même récit, est situé au Nord-Ouest de Tombuto, à quarante [ou cinquante] (k) journées de distance, & lui fournissoit du sel, d'une Ville ou d'un Canton nommé *Teggazza*, dont Hoden n'est qu'à six journées au Nord-Est.

Témoignages de divers Auteurs.

LEON, qui étoit à Tombuto vers l'année 1500, en parle comme d'un Pays fort riche en Or, mais s'étend peu sur son commerce. Cependant l'occasion lui fait toucher quelque chose d'une correspondance établie par les Marchands avec divers Cantons de Barbarie. Il parle (l) aussi de la possibilité de communiquer avec l'Océan par le Niger, qui est dans ses idées la même rivière que le Sénégal. Marmol fit aussi le voyage de Tombuto, quelques années après Leon; mais il ne donne pas plus d'éclaircissemens sur les voyes du Commerce.

EN

(g) Labat, Tom. III. pag. 296. & *suiv*.

(h) Voyez ci-dessus la Relation de Cada Mosto.

(i) Une Lettre écrite d'Arguim à Lisbonne en 1591, parle des riches Mines du Royaume de Darba, soixante lieuës dans les terres, mais se plaint que les Portugais d'Arguim n'ayant pas de marchandises pour attirer ces richesses de leur côté, les Mores les transportent à Fez en Barbarie, quoiqu'ils en soient éloignés de deux cens cinquante milles; & à Tombuto, qui est à trois cens lieuës d'eux au Midi. Il paroît par cette Lettre, que les Portugais avoient alors un Fort dans la Baye d'Arguim, mais sans commérce. Voyez la Collection de Hackluyt, Vol. II. Part. II. pag. 188.

(k) Leon met cinq cens milles, & Marmol six cens.

(l) Voyez son Histoire d'Afrique Liv. 7.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

En 1594, un Marchand (*m*) nommé Antoine *Dassel*, envoya jusqu'à Maroc, pour y recevoir de son Correspondant, Laurent *Madoc*, des informations sur Tombuto & Gago, & sur la conduite des Mores qui avoient fait depuis peu la conquête de ces deux Pays sous *Alkayd Hamet*. Madoc confirma l'idée qu'on avoit de la richesse de ces Contrées, & rendit témoignage qu'il en avoit vû arriver, au mois de Juillet de la même année, trente mulets chargés d'Or.

L'Ecrivain anonyme d'une Lettre, qui se trouve jointe au voyage de Fréjus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque détail (*n*) sur le commerce de l'Or entre Maroc & Tombuto, & sur la manière dont on traverse les Déserts de sable. Il donne pour distance huit cent milles au Sud. Il représente les deux rivières du Sénégal & de Gambra, comme deux branches du Niger, & place le lieu de leur division à quatre cens milles à l'Ouest du Royaume de *Gago*, dont il regarde Tombuto comme la Capitale. Il observe que suivant l'opinion de quantité de personnes, on peut arriver au Royaume de Gago par ces deux rivières, que les Anglois en ont formé l'espérance plus que toute autre Nation; mais que toutes leurs entreprises ont manqué parce qu'ils n'ont pû remonter leur rivière au-delà de quatre ou cinq cens milles. Il ajoûte qu'il avoit souvent demandé aux Habitans des bords du Sénégal si cette rivière est plus navigable que celle de Gambra, & s'il n'étoit pas possible de remonter plus de quatre ou cinq cens milles; qu'ils l'ont assuré qu'on ne pouvoit remonter plus loin, par trois raisons insurmontables; les maladies causées par le climat, la méchanceté des Mores, & les Rochers qui traversent la rivière (*o*). On doit remarquer que cet Auteur attribue aux trois mêmes causes, le mauvais succès des Anglois sur la rivière de Gambra; quoiqu'au fond le grand obstacle, sur les deux rivières, soit la hauteur des rocs & des cataractes qui les rend peu propres à la navigation.

Obstacles qui arrêtent les Européens.

Mouette qui voyageoit en 1670 dans les Royaumes de Fez & de Maroc, explique la manière dont se faisoit alors le Commerce des Arabes à (*p*) *Sudan*, en Guinée & dans le Pays de Tombuto. Ils apportoient de ce dernier lieu du *Tibir* ou de la poudre d'or, qu'ils y recevoient en échange pour du Sel; & la vendant aux Mores & aux Juifs, ceux-ci la revendoient dans les Ports de *Zafy*, ou *Asafy* & d'*Agader* ou *Santa-Cruz*, aux Marchands de l'Europe, qui la transportoient dans leur Pays (*q*).

On pourroit citer quelques autorités plus modernes, si tous ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver que le commerce de l'Or dans la Nigritie n'est pas imaginaire, & que pendant trois cens ans les Arabes & les Mores l'ont éxercé de Barbarie à Tombuto & à Gago. Depuis qu'on a sçu dans l'Europe que c'étoit effectivement delà que venoit tout l'Or de l'Afrique, on s'est efforcé d'y pénétrer, dans la vûe de partager avec les Arabes & les Mores un Commerce si utile, ou plûtôt de le faire passer de leurs mains dans les nôtres. Les Portugais formèrent les premiers cette entreprise; & quoiqu'ils l'ayent négligée

(*m*) Collection de Hackluyt, Vol. II. Partie II. pag. 192.

(*n*) Page 13. de cette Lettre.

(*o*) *Angl.* & les Oziers dont la rivière est remplie. R. d. E.

(*p*) C'est plûtôt *Belad al Sudan*, qui signifie *Terre des Negres*.

(*q*) Voyez les Voyages de Mouette, pag. 80. & *suiv.* [dans la Collection de Stephens, in 4°. Vol. II.

négligée du côté d'Arguim, parce qu'ils déſeſpérèrent de pouvoir arriver à Tombuto par terre, Marmol nous apprend qu'ils penſèrent enſuite à s'ouvrir une route par la rivière de Gambra, en faiſant ſauter le roc de Barakonda. Mais il eſt à préſumer qu'ayant été découragés par la grandeur de l'obſtacle, ils abandonnèrent entièrement leur entrepriſe (*r*).

BRUE. II. Voyage. 1698.

Les Portugais veulent faire ſauter un Roc ſur la rivière de Gambra.

LES Anglois formèrent enſuite le même deſſein par la même rivière, dans la ſuppoſition qu'elle ſortoit du Niger. Ils conſervent encore cette idée, ſans pouvoir l'éclaircir avec certitude, ni pénétrer plus loin que les rocs de Barakonda.

Tentative des Anglois.

ENFIN les François ont pouſſé leurs découvertes par le Sénégal, mais avec auſſi peu de ſuccès que les autres Nations pour le principal objet de leur entrepriſe. Ils ont trouvé des rocs inſurmontables à trois cens lieuës de l'embouchure de cette rivière. Ils ſont encore incertains s'ils doivent la prendre pour le Niger; & quand ce le ſeroit en effet, ils ignorent ſi dans la ſuppoſition qu'il fut navigable au-deſſus de Govina, il les conduiroit à Tombuto.

Et des François.

MAIS tandis que pluſieurs autres Nations cherchoient comme eux à découvrir Tombuto par les rivières, ils ont pris des informations ſur les routes par terre. Brue faiſant conſtruire ſon Fort à Dramanet demanda ſoigneuſement la ſituation de Tombuto à divers Marchands Négres qui en avoient fait pluſieurs fois le voyage. Ils lui apprirent que la Ville de ce nom n'eſt pas ſur le Niger, mais à quelque diſtance de ſes bords; que pour s'y rendre, ils avoient ſuivi pendant pluſieurs jours la rive du Sud, & qu'ayant quitté cette rivière à Tombir où elle tourne vers le Nord, ils avoient mis ſix jours de marche pour arriver à Tombuto. Trente-deux jours qu'ils avoient employés dans tout le voyage, en les comptant à dix lieuës par jour, font trois cens vingt lieuës depuis les cataractes de Felu juſqu'à cette Ville. Les Négres ajoûtèrent qu'il venoit tous les ans à Tombuto une groſſe Caravane d'hommes blancs, armés de fuſils, pour faire l'échange de leurs marchandiſes, & qu'ils emportoient beaucoup d'Or. Brue ne douta pas qu'ils ne parlaſſent des Mores de Barbarie.

Informations ſur les routes par terre.

ETANT lui-même à Tripoli en Barbarie, il eut pluſieurs fois l'occaſion de voir partir les Caravanes des Mores pour un Pays méridional qu'ils appellent *Faiſon*, *Faiſan*, ou *Faiſaon* & *Faïzzan* (*s*). Ces Caravanes étoient cinquante jours en chemin, ſans y comprendre les jours de repos; d'où l'Auteur conclut que Faiſan n'étant qu'à cent ou cent-vingt lieuës de Tripoli, il y a beaucoup d'apparence qu'au-lieu de Faiſan les Caravanes alloient à Tombuto. D'ailleurs les Marchands Mandingos qui ont fait le voyage de Tombuto, racontent qu'outre l'Or de ce Pays, ils en apportent auſſi du Royaume de Zanfara, & que les Marchands de ce Royaume employent cinquante jours dans leur voyage; or Zanfara n'eſt pas à plus de deux cens lieuës de Faiſan. Ainſi l'on doit conclure que les Caravanes de Tripoli vont à Tombuto, & que leur voyage eſt de quatre cens cinquante lieuës, qui peuvent fort bien prendre cinquante jours de marche. Les Marchands de Zanfara y employent le même tems, parce que leur diſtance eſt à peu près la même. Il eſt probable que les Barques à mâts

Lumières que Brue ſe procure à Tripoli.

(*r*) Le Roi de Portugal envoya des Ingénieurs pour faire ſauter un roc au-deſſus de Cantor. La peine & la dépenſe furent perdues. Marmol, Vol. III. pag. 74. Ce fut apparemment environ l'an 1520.

☞ (*s*) Labat prétend que ce Pays eſt le même que celui auquel les anciens donnoient le nom de *Faſanea Regio*.

BRUE.
II. Voyage.
1698.

mâts dont on a parlé, & que les Mandingos voyent sur le Niger à quelques lieuës de Tombuto, sont celles que les Tripolitains employent depuis le premier endroit où ils rencontrent cette rivière, & qu'ils laissent aussi dans l'endroit le plus proche de Tombuto, qui suivant l'opinion de plusieurs Géographes n'est qu'à six lieuës du Niger. La Caravane de Tripoli est ordinairement composée d'environ mille hommes, assez bien armés pour se défendre contre les bêtes farouches ou les Voleurs qu'ils peuvent rencontrer dans les Déserts. Ils y trouvent de l'eau & du fourage pour leurs Chevaux & leurs Chameaux. Les Marchandises qu'ils portent à Tombuto sont presque les mêmes que les François portent à Galam; des draps & des serges de diverses couleurs; bleu, verd, violet, jaune & rouge, mais rouge sur-tout, jusqu'à la valeur de vingt mille écus; des cristaux & des glaces (*t*), pour la même somme; du corail travaillé de différentes sortes, pour douze mille écus; du papier, du cuivre, des bassins & des vases pour dix mille. Toute la cargaison peut monter ainsi à soixante-deux mille écus, & l'on jugera de leur profit par les marchandises qu'ils prennent en retour. C'est ordinairement trois mille quintaux de dattes, qu'ils vendent dans leur Pays à deux écus le quintal; douze-cens quintaux de Séné, dont il tirent quinze écus pour chaque quintal; des plumes d'Autruche pour la valeur de quinze mille écus; huit-cens, ou mille Esclaves, & mille marcs d'Or. L'article seul de l'Or monte à cent mille écus; & comptant les Esclaves à cinquante écus par tête, c'est encore quarante mille écus. Ainsi les cinq articles ne font pas moins de cent soixante-dix-neuf mille écus; desquels, si l'on déduit les soixante-deux mille où l'on a fait monter le premier fond des marchandises, il reste pour profit cent dix-sept mille écus, gagnés dans l'espace de cinq mois. Les François pourroient se procurer ce gain avec plus de facilité, & par conséquent avec encore plus d'avantage (*v*).

Marchandises qu'elle porte. Caravane de Tripoli.

Marchandises qu'elle tire, & ses profits.

Richesse & fertilité du Royaume de Tombuto.

IL est certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'Or. Mais on y en apporte aussi de Gago, de Zanfara, & de plusieurs autres Régions; ce qui ajoûte aux avantages de la Ville de Tombuto, qui est déja riche en elle-même, celui d'être le centre du Commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son Pays a d'ailleurs en abondance toutes les nécessités de la vie. Le maïz, le ris, & toutes sortes de grains y croissent en perfection. Les bestiaux y sont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des Palmiers de toutes les espéces. Enfin le seul bien qui leur manque est le Sel. Comme la chaleur du climat le rend absolument nécessaire, il y est aussi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achettent des Européens & des Mores. L'Auteur regrette qu'un si beau Pays *soit si* peu connu. Il est persuadé qu'on parviendroit plus aisément à cette découverte aujourd'hui, parce que la Compagnie Françoise ayant des Etablissemens dans le Royaume de Galam, il ne feroit pas difficile d'engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque Agent François. Mais il faudroit choisir, pour cette entreprise, un homme de sçavoir & d'expérience, capable de dresser une Carte du Pays & de lever, sur son passage, le plan des Villes & des routes. Il feroit même à souhaiter qu'il fût versé dans

Vûes & conseils pour étendre les découvertes.

(*t*) *Angl.* toutes sortes de verroteries qu'on leur apporte de Venise, & autres lieux de l'Europe. R. d. E.

(*v*) Labat. Tom. III. 361. & *suiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

dans la Physique, la Botanique & la Chirurgie; qu'il sçût les Langues Arabe & Mandingo; & qu'il fût excité à courir les dangers d'une si grande entreprise par des espérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendroit bientôt, par cette voye, une parfaite connoissance, non-seulement de Tombuto, mais encore de toutes les Régions intérieures de l'Afrique, dont on n'a publié jusqu'aujourd'hui que des Relations puériles & fabuleuses.

Utilité que la Compagnie en pourroit tirer.

APRÈS une découverte de cette importance, il seroit aisé à la Compagnie de pousser son commerce par ses propres Facteurs, avec un bon nombre de Négres armés pour la sûreté de leur voyage. Elle pourroit former un Etablissement au-dessus des cataractes de Govina, où elle entretiendroit de petits Bâtimens propres à naviguer sur le Niger (x) jusqu'à l'opposite de Tombuto, & s'épargner ainsi les trois quarts de la peine & des frais du voyage par terre. Cette méthode la mettroit en état d'acheter sur les lieux, à très-bas prix, l'or, l'yvoire & les Esclaves qu'elle achete à présent des Mandingos, & lui épargneroit les profits qu'ils font sur les marchandises Françoises. Elles excluroit les autres Nations du même commerce. Elle couperoit le cours à celui qu'ils portent sur la rivière de Gambra.

TELLES étoient les vûes de Brue. La juste opinion qu'on a de son courage & de ses lumières fait juger qu'il les auroit exécutées, si le changement des affaires de la Compagnie ne l'eût obligé d'abandonner son entreprise (y).

(x) L'Auteur parle toûjours dans la supposition que le Sénégal est une branche du Niger, [que cette rivière est navigable au dessus de Govina, & que venant de l'Est de Tombuto, elle passe à quelques lieuës de cette Ville. Mais nous avons prouvé ci-devant, dans nos Recherches sur le Niger, que ce sont-là trois articles, dont la certitude, peut être révoquée en doute.]

(y) A cette occasion Labat blâme l'inconstance ordinaire de sa Nation, qui est cause, dit-il, que les François, après avoir essuyé les premières difficultés, ont ouvert un chemin que leurs Voisins & leurs ennemis ont suivi.

CHAPITRE VII.

Différends entre les François & les Anglois pour le Commerce de la Rivière de Gambra.

Ignorance des Anglois sur l'origine de leurs propres Etablissemens.

IL n'est pas aisé de fixer le tems où les Anglois commencèrent à s'établir sur la Rivière de Gambra. Ce seroit d'eux-mêmes qu'on (a) devroit l'apprendre, si les fréquentes interruptions de leur commerce & les changemens des différentes Compagnies qui se formèrent pour cette entreprise, n'avoient jetté de la confusion dans un événement déja fort obscur. Il est certain que les Marchands de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen avoient connu

(a) Il n'est pas plus surprenant que les Anglois n'ayent rien de certain sur l'origine de leurs Etablissemens en Afrique, qu'il ne l'est de les trouver dans la même ignorance sur d'autres points de leur ancien commerce & de leurs premières Navigations. On en a déja fait remarquer la raison. C'est l'ignorance & la grossièreté de leurs Marchands, qui n'avoient de recommandable alors, que leur avidité pour le gain. R. d. T.

BRUE. 1698.

connu & fréquenté la Rivière de Gambra long-tems avant les découvertes des Portugais, [tant en Afrique (b) qu'en Asie. Il est très probable que] ces Voyageurs Normands trouvant plus d'avantage pour leur commerce en Guinée que sur la Gambra, négligèrent leurs premiers Etablissemens sur cette Rivière pour en former de plus solides à *Mina* ou *la Mina*, au *Petit-Dieppe*, *au Grand & au Petit-Paris*, & dans d'autres Parties de la Côte Méridionale. Le commerce des Esclaves n'étoit point encore commencé, & les Marchands Mandingos n'avoient pas pris l'habitude d'apporter vers la Mer, l'or l'yvoire & les autres richesses qu'ils tirent des Royaumes de Tombuto, de Galam & de Bambuk (c).

Succession des François, des Portugais & des Anglois sur la rivière de Gambra.

LES Portugais, qui vinrent ensuite, remplirent la place que les Normands avoient quittée, & firent divers Etablissemens sur la Côte, depuis le Cap Blanco, & dans l'intérieur même du Pays. Il en reste des témoignages dans leurs Forts & leurs Comptoirs, dont les ruines subsistent encore; & malgré la décadence de leurs affaires, ils en ont conservé quelques-uns, à Kachao, à Bintam & Bissao, sans parler de ceux de la Rivière de Gambra, où ils font, par commission, un commerce assez considérable, pour les François, les Anglois & les Hollandois (d).

LES Anglois, qui succédèrent aux Portugais, les chassèrent de plusieurs lieux dont ils étoient en possession, & choisirent pour leur principal Etablissement une petite Isle au milieu de la Rivière, entre Albreda & Jilfray, à quatorze lieuës de l'embouchure. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils auroient pû défendre aisément, s'ils y avoient eu des Citernes & des Magasins à l'épreuve des bombes. Mais le défaut de ces deux avantages l'ayant exposé aux incursions des François & des (e) Pyrates, il fut pris plusieurs fois, pillé, démoli, & les affaires de la Compagnie Angloise réduites si bas, qu'elles n'auroient jamais pû se rétablir sans l'assistance du Parlement. Cet Etablissement portoit le nom de Jamesfort, & le tems de sa plus grande disgrace fut l'année 1695, où il fut pris & rasé par le Comte de Genes.

Jamesfort bâti par les Anglois.

Pris & rasé par les François.

AUSSI-TÔT que cette nouvelle fut arrivée en France, la Compagnie Françoise d'Afrique envoya ordre au Sieur Bourguignon son Directeur Général au Sénégal, de prendre possession des ruines du Fort Anglois, & d'établir un commerce réglé sur la Rivière de Gambra. Il éxécuta la première partie de cette commission (f) au mois de Septembre 1696; mais négligeant l'autre, il ne laissa personne dans le Fort pour y résider. Le Sieur Brue, qui retourna au Sénégal le 20 d'Août 1697, avec la qualité de Directeur, s'appliqua plus sérieusement au progrès du Commerce sur la Gambra. Il y envoya, au mois de Septembre de la même année, une Barque qui éxerça le Commerce sur la Rivière jusqu'à Guioches, & qui fit les Traités nécessaires avec le Roi de Barra & les autres Princes du Pays. L'année suivante, il y établit des Comptoirs à Albreda & à Jereja sur la Rivière de Bintam ou Vintain, où il mit un

Brue établit des Comptoirs sur la Gambra.

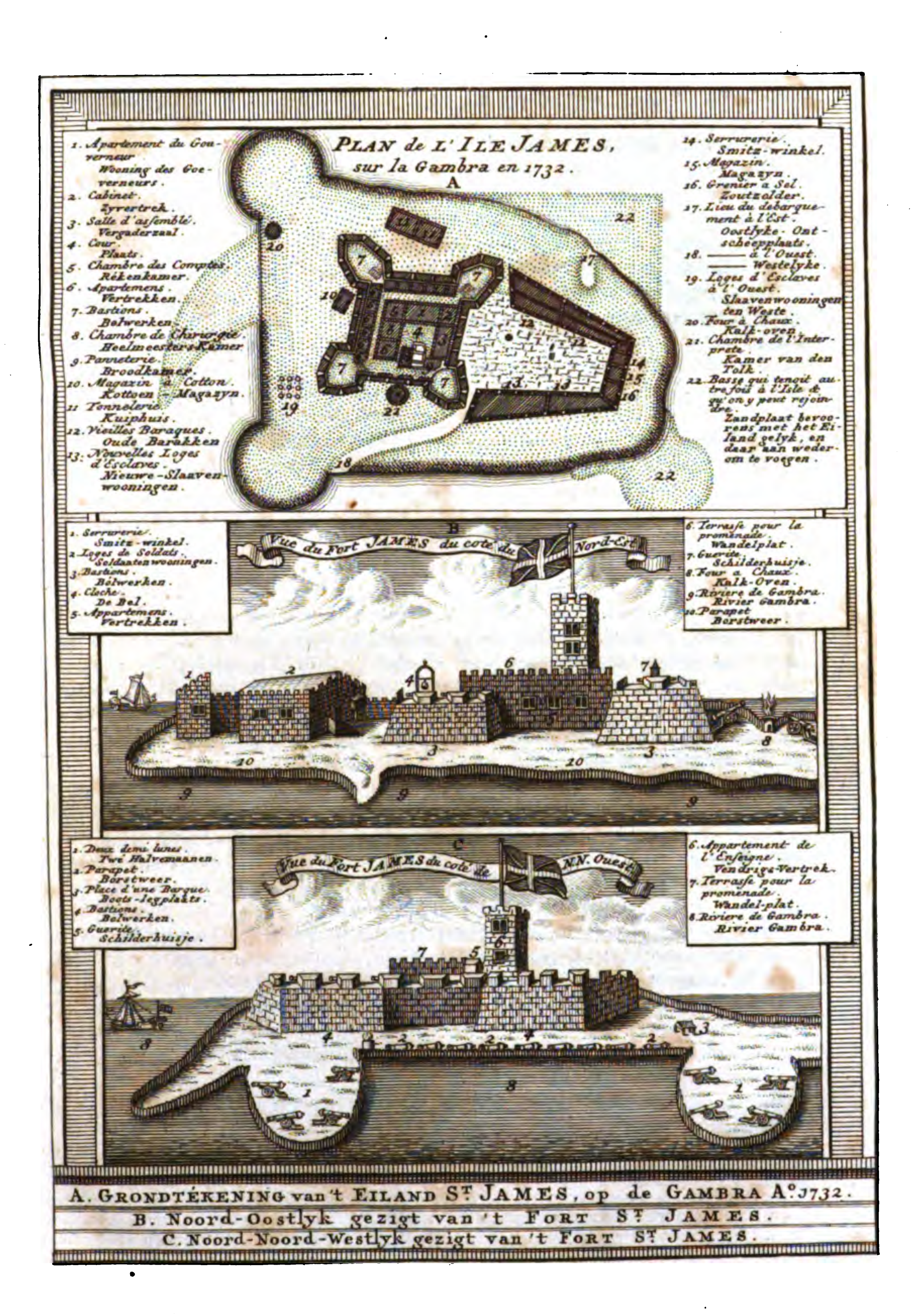
(b) Si cela est vrai, comment est-il arrivé que les Portugais ont été si long-tems embarrassés à trouver la route de Guinée & même à doubler le Cap Bojador?

(c) Labat, Afrique Occidentale. Tom. IV. pag. 274. & suiv.

(d) Voyez la confirmation de cela dans le Voyage d'Afrique par M. Moore.

(e) Johnson, Histoire des Pyrates, pag. 231. & 262.

(f) Labat, Vol. IV. pag. 276.



A. GRONDTÉKENING van 't EILAND ST. JAMES, op de GAMBRA Ao. 1732.
B. Noord-Oostlyk gezigt van 't FORT ST. JAMES.
C. Noord-Noord-Westlyk gezigt van 't FORT ST. JAMES.

un Facteur avec quatorze François. Plusieurs Chaloupes Françoises remontèrent assez loin la Rivière de Gambra, & renouvellèrent le Commerce avec les Nations qui en habitent les bords. BRUE. 1698.

ON pourroit s'étonner que les François n'eussent pas choisi pour leur établissement la Ville même de Bintam, dont la situation est plus favorable au Commerce que celle de Jereja. Mais lorsque M. de Genes avoit pris Jamesfort, il avoit brûlé deux Chaloupes Angloises qui se carénoient près de cette Ville; ce qui avoit tellement irrité l'Empereur de *Foigny* ou *Fonia*, dont Bintam est la Capitale, qu'il fut long-tems sans vouloir souffrir qu'ils s'établissent dans ses Etats. Ils se firent une autre querelle avec le Roi de Barra, dont ils prévinrent sagement les suites. Brue ayant donné des ordres rigoureux pour arrêter l'Interlope, un Vaisseau de la Compagnie Françoise, nommé *la Marianne*, se saisit d'un Bâtiment Anglois sur lequel ce Prince avoit quelque intérêt. Mais le Facteur [fut obligé de rendre le Vaisseau &] lui restitua de bonne grace cent Esclaves qui se trouvèrent à bord. La conduite de cet Officier, après avoir été blâmée par la Compagnie, obtint ensuite des éloges lorsqu'elle fut mieux approfondie. Il avoit jugé qu'il valoit mieux renoncer au petit avantage d'une saisie, que de fournir au Roi de Barra un prétexte pour piller le Comptoir François.

Querelle des François avec deux Rois Négres.

LA Compagnie de France continua de jouir du Commerce jusqu'à la Paix de Ryswick, où Jamesfort fut restitué à la Compagnie Royale d'Afrique qui n'avoit pas cessé de subsister en Angleterre. Elle y envoya M. *Corker* pour Gouverneur, au commencement de l'année 1699. Le Parlement d'Angleterre voulant rétablir ce Fort sans aucune dépense pour l'Etat, rendit le Commerce libre dans la Rivière de Gambra, sous la seule condition de payer au Directeur de la Compagnie dix pour cent à l'arrivée de chaque Vaisseau, ou vingt pour cent à leur retour en Angleterre. Il est impossible de représenter quelle multitude de Vaisseaux Anglois cette permission conduisit en Afrique, & quelle confusion elle mit dans le Commerce. Chaque Capitaine se hâtant de prévenir les autres, pour être plûtôt chargé, le prix d'un Esclave monta [à Jilfray] jusqu'à quarante barres. Les Marchands Mandingos, qui n'en tiroient que quinze ou dix-sept de la Compagnie de France & de celle d'Angleterre, à Barakonda ou à Guioches (*g*), furent attirés à l'embouchure de la Rivière par l'espérance d'un profit qui compensoit avantageusement leurs peines. Ainsi les Agens des deux Compagnies se virent forcés de demeurer oisifs, & d'attendre patiemment la fin de ce ruineux commerce. Depuis le mois de Janvier 1699 (*h*) jusqu'au mois de Juin, tous ces Négocians particuliers ne transportèrent pas moins de trois mille six cens Esclaves, répandirent dans le Pays plus de marchandises qu'il n'en falloit pour plusieurs années.

1699. Le Commerce de la Gambra est restitué aux Anglois.

Imprudence de la Compagnie Angloise.

LA Compagnie Angloise ouvrit enfin les yeux sur son imprudence. Elle sentit qu'il auroit mieux valu ne rien recevoir du Parlement pour les réparations de Jamesfort, que d'accepter un bienfait pernicieux, dont l'effet manifeste étoit de ruiner son propre Commerce. Elle avoit espéré de nuire, par cette méthode,

(*g*) Autrement *Joar*. [On ne doit pas être surpris de voir porter deux, trois noms, & quelquefois plus au même lieu; c'est-à-dire celui qu'il a dans le Pays, & celui qu'il a reçu des François, des Portugais, des Anglois, &c.]

(*h*) *Angl.* 1698. R. d. E.

BRUE. 1699.

méthode, au Commerce des François, & les plus grandes pertes tombèrent sur elle-même. Cependant M. Corker avoit établi des Comptoirs dans plusieurs endroits où sa Compagnie n'en avoit jamais eu. Outre ceux des bords de la rivière, & de Jereja, il en avoit à *Joval* (*i*), & à *Portodali*. Il avoit envoyé au Roi de Kayor, qu'on a vû paroître tant de fois sous le titre de Damel, quelques-uns de ses Facteurs, avec des marchandises, & l'ordre de les vendre à ce Prince avide fort au-dessous de leur prix, en les accompagnant de présens considérables. Ces libéralités avoient eu si peu de succès, que le Damel après avoir promené les Facteurs Anglois de Ville en Ville, comme il avoit déja fait dans une autre occasion, les avoit renvoyés sans payement, & fort heureux d'être échapés de ses mains. Corker avoit fait beaucoup plus. Il avoit vendu les marchandises de la Compagnie au même prix, c'est-à-dire, aussi bas que les Vaisseaux d'Interlope; il avoit employé la force pour fermer l'entrée de la Rivière aux Bâtimens de la Compagnie Françoise; il en avoit arrêté quelques-uns; & fait feu sur les autres, sous prétexte qu'ils étoient sans Passeport. En un mot, il avoit déclaré dans toutes les occasions une haine ouverte aux François.

Son Directeur Général y met le comble.

Il s'apperçoit de sa faute.

Il reconnut enfin son erreur, & dans le chagrin de tant d'imprudences, il écrivit à la Compagnie Royale qu'il valoit mieux renoncer au dix pour cent, réparer le Fort William (*k*) à ses propres frais, & vivre en bonne intelligence avec la Compagnie Françoise, que de s'exposer tôt ou tard à la nécessité d'abandonner le Commerce. D'un autre côté, il proposa au Directeur François un accommodement, par lequel le prix des marchandises devoit être réglé de concert entre les deux Compagnies, avec des mesures unanimes pour arrêter le commerce d'Interlope aussi-tôt que l'Acte de 1695 auroit été révoqué par le Parlement d'Angleterre. Il envoya dans cette vûe un Officier au Fort Saint-Louïs, le 10 de Novembre 1699, chargé de ses complimens pour Brue, & d'un projet de Concordat dont on nous a conservé les articles.

Projet d'un Concordat avec les François.

I. Que la Compagnie Françoise conserveroit sur la Rivière de Gambra le même commerce dont elle avoit joui avant la guerre, c'est-à-dire, le droit d'entretenir des Comptoirs à Albreda & Jereja; & que les Agens vivroient, comme auparavant, en bonne intelligence avec ceux de la Compagnie Royale d'Angleterre.

II. Que la Compagnie Angloise, ayant eu avant la guerre des Comptoirs à Joal & à Portodali, elle continueroit de jouir des mêmes Privilèges.

III. Que la Barque Françoise du Sieur *Desnos* étant la seule qui eût *été* saisie par les Anglois, elle seroit restituée à l'ordre du Sieur Brue; & que s'ils s'étoient portés à cette violence, c'étoit uniquement parce que le Sieur Desnos, sous prétexte de se rendre à *Guikar* (*l*) pour se faire payer de quelques dettes, avoit éxercé un Commerce illicite, & menacé outrageusement le Général Anglois de détruire son Fort.

IV. Que comme il venoit encore un si grand nombre de Vaisseaux d'Angleterre, il paroissoit impossible d'établir actuellement un Tarif pour les Esclaves;

(*i*) Joal, Juali, *ou* Joala.

(*k*) ou plûtôt William-Mary; c'est le qu'on donnoit alors à Jamesfort.

(*l*) Ce lieu est nommé ailleurs Ginhor; c'est vrai-semblablement le même que *Joar*.

claves; mais que cet article feroit réglé aussi-tôt que le Général Anglois auroit reçu les ordres de sa Compagnie.

BRUE. 1699.

V. QUE la Compagnie Royale d'Angleterre ne pouvant chagriner les Marchands particuliers, tant qu'ils feroient autorisés par l'Acte du Parlement, le Général François ne devoit pas prendre en mauvaise part qu'elle leur accordât son secours dans l'occasion.

BRUE envoya cette réponse aux Anglois, par le même Officier.

Réponse du Général François.

I. QU'ON étoit convenu, par la Paix de Riswick, que les Conquêtes feroient restituées de part & d'autre, & toutes les affaires rétablies dans le même état où elles étoient avant la guerre. Qu'avant la guerre, le Commerce de la Compagnie Angloise étoit borné à la Rivière de Gambra; au lieu que celui des François s'étendoit par Lettres Patentes depuis le Cap-Blanco jusqu'à la Rivière de Sierra Leona; que la Compagnie Françoise avoit toûjours eu le même droit que les Anglois de commercer sur la Rivière de Gambra, témoins les Comptoirs qu'elle avoit toûjours entretenus à Albreda & à Jereja: qu'assurément on ne pouvoit lui contester d'en avoir autant que les Interlopiers Anglois & Portugais: qu'il étoit de l'intérêt mutuel des deux Comagnies de s'unir dans un commerce libre, & d'établir pour les marchandises un Tarif auquel les Négres feroient forcés de se soûmettre, lorsqu'ils ne pourroient plus prendre avantage de la mauvaise intelligence des deux Nations pour troubler le Commerce.

II. QUE la Compagnie Angloise étant limitée à la Rivière de Gambra, il n'étoit pas raisonnable qu'elle prétendît s'établir à Joal & à Portodali, puisque c'étoit empiéter sur les Droits de la Compagnie Françoise.

III. QUE le Sieur Brue se promettoit de l'équité du Général Corker qu'il restitueroit au Sieur *Marchand*, Magasinier de la Compagnie Françoise à Albreda, la Chaloupe & les effets qui avoient été saisis, suivant l'Inventaire qui feroit délivré: qu'à l'égard du Sieur Desnos, le Sieur Brue auroit rendu au Général Anglois la justice qui étoit dûe à son caractère, s'il eût pris la peine de la demander; que le Sieur Brue avoit déja rappellé Desnos pour lui faire rendre compte de sa conduite; mais qu'il prioit le Général Anglois d'éviter à l'avenir toutes les voyes violentes, qui ne pouvoient servir qu'à rompre l'harmonie & l'amitié que les François souhaitoient d'entretenir.

IV. QU'IL souhaitoit ardemment que le Général Anglois voulût représenter à sa Compagnie la nécessité de faire, pour le prix des Esclaves, un Tarif qui fût commun aux deux Nations, & que les Officiers des deux Compagnies fussent obligés d'observer fidellement.

V. QU'AVEC toute la déférence qui étoit dûe au Parlement d'Angleterre, il ne faisoit pas difficulté de dire, qu'il y avoit eu de l'injustice à donner la liberté du Commerce aux Marchands particuliers, au préjudice non-seulement de la Compagnie d'Angleterre, mais de celle même de France, dont les interêts dans cette occasion n'étoient pas différens.

BRUE finissoit en exhortant M. Corker à presser sa Compagnie d'employer tout son crédit pour faire supprimer la permission du Commerce particulier; & lui promettoit d'engager la sienne à s'unir, pour représenter au Parlement l'importance de cette suppression (*m*).

L'INCLI-

(*m*) Labat, Tom. IV. pag. 302. & *suiv.*

BRUE. 1699.

Voyage que Brue fait à la rivière de Gambra.

1700.

L'INCLINATION que Brue avoit à fixer, avec la Compagnie d'Angleterre, un Tarif ou un prix réglé pour les marchandises, sur un pied dont les deux Nations pussent tirer autant de satisfaction que d'avantage, lui fit naître la pensée d'entreprendre un voyage à la rivière de Gambra, sur la *Princesse*, Vaisseau de trente-deux piéces de canon. Il entra dans cette rivière le 10 de Févriér 1700. Son premier soin fut d'envoyer faire des complimens au Général Corker. Mais apprenant qu'il étoit allé à *Kachao*, il prit ce tems pour visiter les Comptoirs d'Albreda, de Jereja & de Bissao (*n*). En chemin il se saisit d'un Vaisseau Hollandois nommé l'*Anne*, qui faisoit le Commerce sur cette Côte. Comme il falloit passer devant James pour se rendre avec sa prise au Comptoir d'Albreda, il salua les Anglois de neuf coups de canon, & leur envoya un de ses Officiers pour sçavoir quand leur Général pourroit recevoir sa visite. Ils répondirent à son artillerie coup pour coup. Le lendemain un Capitaine de Vaisseau, nommé *Joanes* (*o*), vint faire les complimens de M. Corker au Général François, & l'assûrer qu'aussitôt qu'il seroit délivré de sa goute, il s'empresseroit de l'aller voir à Albreda.

Il se présente devant James-fort.

Politesses qu'il reçoit des Anglois.

CEPENDANT on convint que Joanes iroit prendre Brue à Albreda, lorsque Corker commenceroit à se porter mieux. Il s'y rendit trois jours après, avec deux magnifiques Barques, au bruit des trompettes & des hautbois. Sept Vaisseaux Anglois, qui étoient à l'ancre dans la rivière, déployèrent leurs pavillons au passage du Général François & le saluèrent de leur artillerie. En descendant, il trouva le Lieutenant du Fort & tous les Capitaines des Vaisseaux assemblés pour le recevoir. La Garnison étoit sous les armes. Corker, qui n'étoit pas encore bien remis de sa goute, ne laissa pas de venir en pantouffles au-devant de lui jusqu'à la porte. Après le premier compliment, les deux Généraux entrèrent dans une grande sale, où la table du festin étoit déja préparée. Elle étoit faite en longueur. Corker fit placer Brue au sommet. Il se mit à sa droite, & le Lieutenant du Fort à sa gauche. Les Officiers François furent placés d'un côté, & les Capitaines Anglois de l'autre. On servit beaucoup de grosse viande, & des pâtés de différentes sortes. Le vin, *le punch*, le *sangris* (*p*) & l'eau-de-vie brûlée ne furent point épargnés. Les santés des Rois de France & d'Angleterre, des Compagnies Angloise & Françoise, & des deux Généraux furent bûes avec autant de décharges de l'artillerie du Fort. Enfin, la fête ayant duré jusqu'à deux heures après minuit (*q*), Brue fut reconduit à Albreda & salué comme en arrivant par tous les Vaisseaux Anglois.

Il reçoit leur visite à son tour.

DEUX jours après cette visite, il reçut celle de Corker, qui s'étoit promis de le surprendre, mais qui se trouva fort loin de ses espérances. Les Anglois furent surpris de la magnificence avec laquelle ils furent traités, & tout prévenus qu'ils sont en faveur de leurs propres usages, ils convinrent que rien n'approchoit de la galanterie des François. A l'égard du cérémonial, il fut le même qu'à Jamesfort. Le Général Anglois & ses Officiers se retirèrent fort satisfaits à une heure après minuit, après être convenus avec Brue de se revoir le lendemain sur le Vaisseau Anglois du Capitaine *Brown*, qui

(*n*) Voyez son Voyage à Bissao.

☞(*o*) Peut-être faut-il lire *Jones*.

☞(*p*) Labat renvoye à son Voyage dans les Isles de l'Amérique pour la description du Punch & du Sangris.

(*q*) *Angl.* jusqu'à deux heures de nuit.

qui étoit entre Albreda & Jilfray. Mais la fête & les plaisirs avoient été poussés si loin, qu'on fut obligé de remettre cette assemblée au 19 d'Avril, & de régler qu'elle se feroit sans cérémonie dans le Fort. BRUE. 1700.

Conférence dans le Fort Anglois.

BRUE s'y rendit, & la conférence s'ouvrit après le dîner. Corker parut fort disposé à suivre toutes les vûes du Général François; mais ses pouvoirs n'étant pas assez étendus pour rien conclure sans le consentement des Capitaines qui étoient à l'ancre dans la rivière, il devint nécessaire de les faire inviter à l'assemblée, quoiqu'il fût aisé de prévoir qu'ils ne goûteroient pas des résolutions qui devoient mettre fin à leur Commerce. Cependant ayant été appellés, Brue leur représenta le préjudice extrême que les Marchands particuliers apportoient au Commerce des deux Nations, en fournissant aux Négres des marchandises au-dessous de l'ancien prix; ce qui leur avoit donné l'occasion d'augmenter à l'excès celui des Esclaves & des provisions. Pour remédier à ce désordre & rétablir le Commerce sur l'ancien pied, il leur demanda la permission de proposer quatre articles (r).

Articles proposés par Brue.

I. QUE si l'on vouloit couper désormais la source à toutes les contestations, il falloit nécessairement fixer les lieux où les deux Compagnies avoient le droit du Commerce, soit ensemble, soit séparément; que, dans cette vûe, il falloit que les Comptoirs des deux Compagnies à Joal & à Portodali commençassent par se retirer de ces deux lieux, jusqu'à ce que le fond des affaires fût ajusté entre les Supérieurs respectifs.

II. Que si les Anglois persistoient, après cette convention, à faire le Commerce du côté de Joal & de Portodali, les François auroient la même liberté sur la rivière de Gambra.

☞ III. QU'IL paroissoit [peu] convenable aux intérêts des deux Compagnies que le Gouverneur Anglois fit saisir & confisquer les Vaisseaux Portugais qui ☞viendroient commercer dans la Gambra; [seulement parce qu'ils sont munis des marchandises de France, puisqu'il doit être libre aux François de leur en vendre comme aux Négres, qui autrement se rebuteroient, & cesseroient de venir traiter avec eux, si leurs marchandises ne pouvoient pas être transportées avec sûreté.]

IV. QUE si le Tarif n'étoit pas bientôt réglé, suivant le quatrième article du Mémoire qu'il avoit envoyé au Général Anglois, le Commerce de l'Europe étoit perdu sans ressource, puisque les Négres ne cessoient pas d'augmenter de jour en jour le prix de leurs marchandises & de diminuer celui des marchandises de l'Europe. Il en donnoit pour exemple le prix des Esclaves, qui étoit monté à trente ou quarante barres par tête, tandis que celui de la Compagnie n'avoit jamais surpassé vingt ou vingt-deux Barres.

Difficultés de la part des Anglois.

BRUE reconnut bientôt que ses propositions ne s'accordoient pas avec les intérêts de la plus nombreuse partie de l'Assemblée. Les Capitaines étant sortis un moment avec leur Général, rentrèrent presqu'aussi-tôt, & Corker répondit à Brue en leur nom, que sans un ordre exprès de la Compagnie d'Angleterre, autorisé par le Parlement, ils ne pouvoient consentir au Ta-☞rif proposé entre les deux Nations, [ni empêcher les Anglois de venir trafiquer dans la Rivière, dès qu'ils seroient munis de la permission du Parlement, &

(r) Labat, Tom. IV. pag. 310 *& suiv.*

BRUE. 1700.

& en payant les dix pour cent.] qu'ils ne troubleroient pas les François dans la possession de leur commerce à Albreda & à Jereja, mais qu'ils ne leur accorderoient jamais la liberté de remonter plus haut dans la rivière, puisque les François la leur avoient ôtée dans celle du Sénégal; qu'à l'égard de la Felouque du Sieur Desnos, qui n'avoit été qu'arrêtée, elle seroit rendue au Sieur Brue lorsqu'il voudroit la demander: que la proposition d'interdire aux Anglois le commerce de Joal & de Portodali regardoit le Parlement d'Angleterre, qui prendroit soin sans doute de régler cet article; & que la restitution du Vaisseau de William-Jane (s) contribueroit à terminer là-dessus tous les différends.

TELLE fut la fin de la conférence. On prit de part & d'autre le Mémoire de ce qui s'y étoit passé; & les deux Généraux se séparèrent avec de grands témoignages d'amitié & de civilité.

La Compagnie Angloise nomme un nouveau Gouverneur.

BRUE s'étant apperçu que le Général Anglois favorisoit secrétement son opinion, se flatta qu'il employeroit son crédit auprès de la Compagnie Angloise pour avancer le succès de ses intentions. Mais Corker fut rappellé vers la fin d'Avril, & le Sieur Pinder nommé pour lui succéder. La Compagnie d'Angleterre envoya dans le même tems à Jamesfort une Compagnie de Grenadiers, avec des Ouvriers pour la réparation du Fort, qui portoit encore des marques de l'expédition de M. de Genes. Brue ne manqua point d'écrire au nouveau Général pour le complimenter sur son élévation, aussi-bien qu'au Sieur Corker, pour le féliciter du bonheur qu'il avoit de quitter un climat si préjudiciable à sa santé, & d'aller jouir dans sa Patrie (t) des richesses qu'il avoit acquises en Afrique. Pinder en recevant la Lettre du Général François, lui envoya son Lieutenant, avec son Chapelain & le Capitaine du Vaisseau qui l'avoit amené pour lui rendre ses politesses. Ils s'assemblèrent plusieurs fois; & cherchant tous deux les véritables intérêts de leur Compagnie, ils formèrent enfin un plan de paix & de commerce, qu'ils entreprirent de faire approuver à Paris & à Londres. En même tems Pinder communiqua au Général François un Mémoire (v) présenté au Parlement d'Angleterre par la Compagnie Royale d'Afrique, en lui apprenant qu'il y avoit lieu d'espérer que les soins des Ambassadeurs des deux Couronnes dans les Cours respectives produiroient bientôt une parfaite intelligence.

Espérances d'accommodement.

Raisons qui les font manquer.

APRÈS beaucoup d'efforts, Brue perdit l'espérance de réussir dans ses vûes. Quoique le Gouverneur Anglois les approuvât, les Marchands particuliers, dont les intérêts étoient fort différens de ceux de la Compagnie, ne cessèrent pas de s'y opposer; &, par leur crédit ou leurs libéralités, ils obtinrent du Gouvernement d'Angleterre un Vaisseau de guerre de cinquante piéces de canon pour assûrer leur Commerce.

Un Vaisseau Anglois se présente devant Gorée.

AUSSITÔT que ce Vaisseau, nommé le *Rochester*, fut arrivé dans la rivière (x) de Gambra, le Capitaine *Mayn*, qui le commandoit, écrivit à Brue que sur diverses plaintes des Sujets de l'Angleterre, qui accusoient la Compagnie

(s) Le Vaisseau qui étoit commandé par le Capitaine Betfort, fut enlevé par les François à Portodali, & confisqué par un arrêt du Conseil, donné à Paris, le 24 d'Avril 1700.

(t) Il avoit gagné en peu de tems treize mille cinq cens livres sterling.

(v) Ce Mémoire se trouve au long dans Labat, Tom. IV. pag. 328. jusqu'à 334.

(x) Il étoit arrivé le 12 de Mars 1701.

Compagnie Françoise de les troubler dans leur commerce, & d'avoir fait saisir plusieurs Bâtimens Anglois, contre les articles formels du Traité de Ryswick, le Roi son Maître l'avoit envoyé pour protéger le Commerce Anglois sur cette Côte, & pour demander la restitution des Vaisseaux saisis, particuliérement celle du Brigantin le *Saint-Georges*. La réponse du Général François n'étant pas venue aussi-tôt que Mayn l'attendoit, il sortit de la rivière pour aller mouiller devant Gorée, hors de la portée du canon, & dépêchant un de ses Officiers à Brue avec le pavillon blanc, il lui fit demander si sa Nation étoit en paix ou en guerre avec les Anglois. [On répondit qu'on étoit en paix. Alors] le Député déclara aux François que le Vaisseau qui avoit mouillé dans leur Rade étoit un Vaisseau de guerre Anglois de cinquante piéces de canon; que si le Fort lui faisoit l'honneur de le saluer, les Anglois rendroient coup pour coup; mais qu'ils demandoient du moins que le Fort fit feu de deux piéces, pour leur faire connoître qu'on n'étoit pas en guerre avec eux. Brue répondit que ce n'étoit pas l'usage des Forts Royaux de saluer les premiers; mais que si les Anglois vouloient commencer, on leur rendroit coup pour coup. L'Officier Anglois n'espérant plus de faire tomber Brue dans le piége, lui demanda une réponse à la Lettre du Capitaine. Elle lui fut accordée sur le champ. Brue lui marquoit qu'il lui avoit envoyé la copie (*y*) d'un Arrêt du Conseil d'Etat, datté le 24 d'Avril 1700, dans lequel il trouveroit les explications qu'il demandoit, sur-tout par rapport au Vaisseau le *William-Jane*, qui malgré les représentations du Lord Manchester, Envoyé d'Angleterre à Paris, & quoiqu'il eût payé dix pour cent à la Compagnie Angloise, avoit été déclaré de bonne prise; que le Brigantin le *Saint-Georges*, que Mayn réclamoit, ayant été pris sans permission & sans passeport, étoit encore plus sujet à confiscation. Il ajoûtoit que toute sa passion étoit de vivre en bonne intelligence avec les Anglois, suivant les ordres du Roi son Maître & ceux de sa Compagnie, pourvû que les Anglois ne fissent rien de propre à la troubler. Après avoir reçu cette Lettre, Mayn leva l'ancre & s'éloigna de Gorée.

BRUE. 1700.

Artifices des Officiers.

Ils se retirent.

LES Officiers de la Compagnie Angloise furent bientôt forcés de reconnoître que les propositions de Brue, étoient ce qu'ils pouvoient accepter de plus utile. La guerre ayant éclaté dans l'Europe, toute la diligence qu'ils apportèrent à mettre Jamesfort en état de se défendre, ne l'empêcha point d'être pris au commencement de 1703 par le Sieur de la Roque avec un seul Vaisseau; & l'année suivante, il fut pillé par Henri Baton, Armateur de la Martinique, qui montoit un Brigantin nommé *le Fanfaron*, avec cent vingt hommes. Ainsi le Commerce de la Compagnie Angloise fut réduit si bas sur cette Côte, qu'elle se vit obligée de proposer à la Compagnie Françoise un Traité de neutralité, dont les articles furent signés à Londres le 8 Juin 1705 par les Agens des deux Partis. On nous en a conservé la substance.

Jamesfort pris & pillé.

Neutralité proposée par la Compagnie Angloise.

I. QUE les deux Compagnies ordonneront à leurs Gouverneurs & leurs Officiers dans tous leurs Etablissemens sur la Côte d'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à la rivière de *Sierra Leona*, de vivre en bonne intelligence & de s'aider réciproquement contre les Négres ou quiconque entreprendroit de troubler

Articles dressés.

(*y*) Voyez cette Copie dans Labat Tom. IV. pag. 339. jusqu'à 345.

BRUE. 1700.

troubler leur Commerce. II. Que la Compagnie Angloise s'engage à ne pas permettre qu'aucun de ses Officiers, de ses Agens, & de ses Commandans de Vaisseaux, attaque ou chagrine, par Mer ou par Terre, aucun Fort, aucun Comptoir, ni aucun autre Etablissement de la Compagnie Françoise, depuis le Cap Blanc jusqu'à la rivière de Sierra Leona; ni aucune Barque, Vaisseau, ou Bâtiment de la même Compagnie, éxerçant le Commerce dans les rivières ou sur la Côte. III. Que la Compagnie Françoise du Sénégal promet les mêmes égards pour la Compagnie Angloise entre le Cap Blanc & les rivières de Sierra Leona & de Scherbaro inclusivement. IV. Que si quelque Vaisseau de l'une ou l'autre Compagnie étoit pris par les Armateurs, les Pyrates, ou les Vaisseaux de guerre de la Nation opposée, cette violence, qu'aucune des deux Compagnies ne peut prévenir, ne sera pas regardée comme une infraction du Traité. V. Que les deux Compagnies s'employeront auprès de leurs Cours respectives pour obtenir que les Vaisseaux de guerre de l'une & l'autre Nation ne commettent pas d'hostilités dans les bornes qu'on a nommées. VI. Que pour l'éxécution de ces articles, le Traité sera déposé entre les mains du Sieur André de la Porte à Leyden, & qu'on s'engage de part & d'autre à le signer & le ratifier aussi-tôt que la défense du Commerce sera levée par les deux Cours. VII. Qu'on promet aussi de ne rien négliger des deux côtés auprès du Ministre de chaque Nation, [pour que cet accord ait son entier effet.] ☞ VIII. Que les deux Compagnies donneront ordre à leurs Gouverneurs, leurs Facteurs & leurs Agens de se rendre fidélement les Déserteurs (z).

Deux Avantures de Brue.

PENDANT que Brue étoit au Comptoir d'Albreda, il eut deux Avantures remarquables. La première fait honneur à sa continence, dans l'attaque qu'elle reçut d'une fameuse Courtisane du Pays. C'étoit une femme de distinction, fille d'un Roi, & veuve d'un Portugais. Elle n'avoit pas été moins galante pendant son mariage que depuis qu'elle étoit veuve; & ses charmes ayant fait impression sur le Roi de Barra, elle avoit fait avec lui quelques marchés fort avantageux. L'Auteur loue la beauté de sa taille & celle de son visage. Elle étoit adroite & rusée. Elle parloit en perfection les langues Françoise, Angloise & Portugaise. Elle sçavoit même écrire dans ces trois langues. Ses richesses, la beauté de sa maison & la multitude de ses Domestiques relevoient encore l'éclat de ses qualités personnelles. Elle se nommoit *la Signora Belinguera*. Jamais femme ne fut plus éxercée dans l'art de plaire & ne connut mieux celui de ruiner ses Amans. Plusieurs Européens en ont fait une expérience qui leur a coûté bien cher. Cependant l'intérêt de la Compagnie obligeoit les Facteurs d'entretenir son amitié par des présens.

Caractère d'une Courtisane du pays.

BRUE n'ayant pû se dispenser de lui rendre une visite, elle le reçut dans une grande sale, ouverte de trois côtés, à la manière des Portugais, & fort bien ornée de fauteuils & de tapisseries (a). Il ne paroît pas qu'il eut dessein de rendre sa visite fort longue. Mais la Signora, qui pensoit à le mettre au nombre de ses conquètes, le retint à dîner avec les caresses les plus flateuses. Le repas fut servi fort proprement. D'abord il ne manquoit rien à la beauté du linge. Le premier service consistoit en fruits du Pays, tels que des citrons, des oranges, des melons, & deux ou trois sortes de bananes & de kurbatis.

Repas qu'elle donne à Brue.

(z) Labat, pag. 345. & *suiv.*

(a) *Angl.* & de rideaux. R. d. E.

kurbatis. Il fut relevé par trois Poulets au ris, où le poivre dominoit beaucoup, & par deux Pintades désossées, & farcies. [On les écorche pour se servir de la peau qu'on remplit de leur chair hachée, avec des jaunes d'œufs, des épiceries, & autres assaisonnemens, qu'on fait cuire dans de bon bouillon.] Pour rôti, c'étoient des Poulets gras, du Mouton & d'autres viandes, accompagnées de Jambons & de Langues à l'Européenne. Les liqueurs furent d'excellent vin de palmier, & du punch. La Signora ne but que de l'eau pendant le dîner, mais elle prit un peu de punch au Dessert. Elle entretint la Compagnie avec tout l'agrément possible. [Brue, ou son Editeur, passe modestement sur les efforts qu'elle fit pour plaire, & se contente de remarquer que] si elle perdit ses peines, ce ne fut pas pour les avoir épargnées.

Sa parure.

ELLE étoit vêtue d'une chemise d'homme, fort fine, avec des boutons d'or au col & aux poignets. Par-dessus, elle portoit un corset de satin à la Portugaise; & pour jupe une de ces belles étoffes du Cap-Verd, qui se nomment *Pagne alte*. Sa coeffure étoit une sorte de turban de mousseline blanche brochée d'or, qui s'élevoit un peu sur le front. Elle avoit un colier de grains d'or entremêlés d'ambre & de corail; & de très-belles bagues presqu'à tous les doigts. Cette parure ne contribuoit pas peu à relever ses charmes naturels. Brue lui fit un fort beau présent, & se crut fort heureux d'être échapé aux piéges d'une femme si dangereuse (*b*).

Avanture d'un Imposteur Négre.

SA seconde Avanture fut avec un Imposteur Négre, qui se donnoit pour Prophéte, & qui se prétendoit inspiré du Ciel pour découvrir les secrets les plus cachés. Il se vantoit de pouvoir se rendre invisible, & faire entendre sa voix à toutes sortes de distances. Ses disciples & ses Partisans attestoient la vérité de ses miracles, & la confirmoient par cent relations fabuleuses; de sorte que le Peuple, toûjours crédule & passionné pour les nouveautés, donnoit avidement dans le prestige. Ce Charlatan se disoit envoyé du Ciel pour rétablir l'ordre & la justice; & prenoit le titre de *Mamayenbuk*, c'est-à-dire de grand Justicier. Il étoit sans cesse accompagné d'une multitude armée de ses Disciples. On n'approchoit de lui qu'avec des marques extraordinaires de soûmission. S'il parloit, tous les Assistans demeuroient dans un profond silence. Il auroit été dangereux de le contredire ou de révoquer en doute la vérité de sa Mission. Enfin la faveur du Peuple l'avoit rendu si redoutable, que si sa prudence & sa conduite avoient répondu à son imprudence, il n'auroit pas eu de peine à s'élever sur le Trône. On voyoit courir de toutes parts des troupes de Négres, pour se mettre sous sa protection; car ceux à qui il donnoit une fois le titre de ses enfans ne se croyoient plus soumis à l'oppression du Roi & des Grands. Dans sa marche, il se faisoit précéder d'un petit tambour. S'il ouvroit la bouche pour prêcher ou pour parler, c'étoit avec un ton d'autorité qui faisoit trembler le Peuple, & qui disposoit tous ses Partisans à lui rendre une obéissance aveugle.

BRUE, passant un jour près d'un Bois, fut surpris d'y voir une nombreuse Assemblée. S'étant avancé vers un grand arbre, qui sembloit attirer les regards de cette Populace, il apperçut des habits suspendus. C'étoient ceux de l'Imposteur; & les Négres paroissoient persuadés qu'il y étoit lui-même, quoique

(*a*) Labat, Tom. IV. pag. 377.

BRUE. 1700.

que par la vertu de ses secrets il se rendit invisible. Brue, qui étoit à cheval, voulut s'approcher davantage, pour éxaminer mieux en quoi consistoit l'artifice; mais tout le Peuple s'efforça de l'arrêter par de grands cris, en le menaçant d'une mort certaine, s'il avoit la hardiesse de toucher aux habits. Ses Laptots mêmes, le voyant sourd aux priéres & aux menaces, se mirent à pleurer, comme s'ils eussent déja perdu leur maître. Cependant il arriva au pied de l'arbre, & frappant les habits d'une canne qu'il avoit à la main, il fit voir à l'assemblée qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire (*b*). Le Prophéte apprenant cette insulte, déclara qu'il avoit pardonné au Général François, parce qu'il se sentoit de l'affection pour lui, & qu'il sçavoit qu'un jour il devoit se convertir. Après cet incident, Brue eut la curiosité de le voir. Quelques présens qu'il lui envoya le déterminérent à se rendre au Comptoir, mais suivi d'un grand cortége. Sa robe d'écorce d'arbre étoit si longue qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il s'en enveloppât la tête pour se cacher la moitié du visage, & qu'il eût aussi les mains couvertes de ses grandes manches. Brue lui fit faire diverses questions par ses Interprétes. Mais il ne fit aucune réponse. De tems en tems il se mettoit à danser au son de son tambour. La couleur de sa peau étoit fort noire, & son âge paroissoit d'environ trente ans.

Brue détruit ses prestiges.

Il reçoit une visite au Comptoir.

☞(*b*) C'étoit-là sans contredit une preuve incontestable que l'Imposteur n'étoit pas en Corps dans ces habits. Mais cette preuve n'a-t'elle pas la même force contre la présence corporelle de Jesus-Christ dans l'Hostie, où l'on ne voit pas plus d'apparence d'un Corps que dans les Habits de cet Imposteur? Disons vrai; on s'expose à un grand ridicule quand on méprise chez les autres ce qu'on fait profession de croire dans son Pays.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao.

PENDANT le séjour que Brue fit au Comptoir d'Albreda, il forma le dessein de quitter les bords de la rivière pour s'avancer par terre jusqu'à Kachao (*a*); moins dans la vûe de satisfaire sa curiosité, que dans la résolution d'y établir un nouveau Commerce, & d'éxaminer, par ses propres yeux, ce qu'il avoit à se promettre du Pays, sans se fier aux Officiers subalternes, qui ont toûjours beaucoup d'intérêt à cacher une partie de la vérité à leurs Supérieurs.

Défiance nécessaire à l'égard des Subalternes.

Départ du Général.

IL partit d'Albreda, sans autre suite que deux Facteurs, son Chirurgien, ses Domestiques, & un petit nombre de Laptots, pour le transport de son bagage & de quelques marchandises dont il vouloit faire des présens sur la route. En traversant la Rivière de Gambra, il rendit une visite au Gouverneur Anglois de Jamesfort, qui le reçut fort civilement, & qui lui donna pour guide un de ses Officiers, fort versé dans la connoissance du Pays, & des

(*a*) Les François prononcent *Kachau*. Les Portugais écrivent *Chacheo*. [Les Anglois écrivent *Kachevo*, & prononcent *Kachiou*.]

BRUE. 1700.

des différentes langues des Négres. [Il fit aussi mettre dans les Chaloupes Françoises, de la Bierre, des Liqueurs, des Jambons, des Langues fumées, & des Fromages d'Angleterre.]

DE Jamesfort, il entra dans la Rivière de Vintain, ou Bintam, qui se jette dans la Gambra du côté du Sud, une lieuë au-dessus du Fort Anglois. Les Européens l'ont nommée la Rivière de *Saint-Grigou*. L'entrée en est facile & le Canal profond. Ses rives offrent, sur la droite, des Collines chargées de grands Bois; & sur la gauche, de vastes plaines, ou des prairies qui s'étendent à perte de vûe. La Ville du même nom est située sur la rive droite, au pied d'une Colline, & couverte d'arbres qui garantissent les maisons de l'ardeur du Soleil. Brue prit son logement au Comptoir Anglois.

Situation de la Ville de Vintain ou Bintam.

IL trouva dans cette Ville quantité de Portugais, qui s'y sont fait des établissemens, & qui ont une plus belle Eglise qu'à Jilfray (*b*). Leurs Chefs se rendirent auprès du Général François en habits de cérémonie; c'est-à-dire, vêtus de longues robes noires, avec l'épée au côté, le poignard à la ceinture, de grands chapelets à la main gauche, qui pendoient sur le pommeau de leurs épées, des chapeaux plats comme ceux des Quakers, & de longues moustaches. Ils firent un compliment fort grave, qui fut suivi de présens & d'offres de service. L'Alkade, ou le Chef Négre de la Ville, vint faire aussi sa cour au Général, qui le renvoya fort satisfait avec quelques flacons d'eau-de-vie. Le soir, Brue rendit visite à ceux de qui il l'avoit reçue, & crut en devoir une aussi à la femme d'un Capitaine Anglois, nommé Agis. C'étoit une Mulâtre, qui n'avoit pas encore trente ans, grande, bien-faite, & d'une figure agréable, mais sans beauté. Elle avoit épousé en premières nôces un Portugais, qui l'avoit laissée veuve dans une grande jeunesse, avec un bien assez considérable. Aussi sa maison & le nombre de ses domestiques répondoient-ils à sa fortune. Brue la trouva sous son portique, assise sur une natte, avec trois servantes Négres qui filoient du coton autour d'elle. Aussi-tôt qu'elle eut apperçu la Compagnie du Général, elle se fit apporter un pagne pour se couvrir. Ses fileuses se retirérent. Il ne resta qu'une de ses filles, & deux Esclaves Négres qui se tinrent debout derrière sa chaise; car elle en prit une, après en avoir fait donner à toute la Compagnie. Elle parloit fort bien les Langues Portugaise & Angloise, elle ne sçavoit le François que pour l'entendre (*c*).

Portugais qui s'y sont établis.

Visite que Brue rend à Madame Agis.

APRÈS les premiers complimens, une de ses Esclaves, jeune & fort jolie, mais vêtue avec peu de modestie, présenta au Général du *Kola* dans un bassin d'étain. C'est un fruit fort estimé des Portugais. Il est amer, & jaunit les dents & la salive. La même Esclave lui offrit ensuite, dans une coupe de terre de Portugal, de l'eau fraîche, qu'il ne trouva pas meilleure après avoir mangé du Kola, quoique les Portugais en ayent cette opinion. Madame Agis fit voir au Gouverneur deux petits canons de cuivre, qui avoient appartenu à son premier Mari. Brue promit de les acheter. Elle l'invita à dîner le jour suivant. Comme il lui reconnut l'esprit adroit, & qu'il avoit appris qu'elle étoit fort bien à la Cour de l'Empereur de Foigny ou Fonia, il accepta volontiers son invitation. Le Capitaine Agis [étoit un homme entreprenant;

(*b*) cet endroit est à deux milles d'Albreda. (*c*) Labat, Tom. V. pag. 1. & *suiv.*

BRUE. 1700.

entreprenant ; on la vu jusques sur la Rivière de Falemé, à une journée du Fort Saint Pierre de Kaniura. Il] étoit alors à Barakonda. Quelques mois après, ayant trouvé à son retour que sa femme étoit accouchée d'un petit Négre, & la soupçonnant de l'avoir eu de l'Alkade, avec lequel il prétendoit avoir découvert qu'elle étoit en commerce de galanterie ; il poussa la rage jusqu'à écraser l'enfant dans un mortier, & le jetter ensuite aux chiens. Sa femme, épouvantée de cette barbarie, prit pendant quelque tems le parti de se cacher ; mais ils se réconcilièrent enfin, & recommencèrent à vivre ensemble.

Effet barbare de la jalousie.

VERS le soir, Brue fit une promenade autour de la Ville, pour observer les bords de la rivière, & le grand nombre de ruisseaux qui s'y jettent. Il y vit une si prodigieuse quantité d'Abeilles, [sur les Mangles ou Paletuviers, ☞ dont les bords de la rivière sont couverts,] qu'il ne fut pas surpris que le Pays produise tant de cire. Les Habitans de cette Contrée sont distingués par le nom de *Flups* ou *Floupes*. Ils ont une langue, ou plûtôt un dialecte qui leur est propre. Leur Religion n'a pas d'objet fixe ; ou s'ils ont quelques Divinités, ils ne leur rendent que des adorations arbitraires. Ceux qui habitent l'intérieur des terres sont farouches, & souvent cruels pour les autres Négres qui passent dans leur Pays, à moins qu'ils ne soient à la suite de quelque Européen. A Bintam, & dans les lieux voisins, ils ont le naturel beaucoup plus doux. Ils aiment les Etrangers, ils sont de bonne foi dans le Commerce ; mais comme ils ne sont pas capables de tromper, ils n'aiment pas non plus qu'on abuse de leur simplicité. Brue passa quatre jours à Bintam, pour y jetter les fondemens d'un Comptoir, qui reçut bientôt sa perfection. Elle ne fut d'abord retardée que par l'absence de l'Empereur, qui étoit allé secourir le Roi de Komba contre ses Sujets rébelles.

Caractère des Habitans du Pays.

Etablissement d'un Comptoir François.

[LE cinquième jour après son arrivée,] le Général François quitta Bintam ☞ pour se rendre à *Jereja*. La distance n'étant que de sept lieuës, il étoit à peine six heures lorsqu'il y arriva ; mais les Crépuscules sont si courts dans ces Régions Equinoxiales, que la nuit le surprit tout-d'un-coup. Il fut reçu dans cette Ville avec de grands honneurs, par l'Alkade Négre, par les Portugais, & par les Facteurs des Comptoirs Anglois & François. Le lendemain, il se rendit au Palais du Roi, qui n'est qu'à une demie-lieuë de la Ville. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il se procura des Chevaux pour son cortège. Ils sont non-seulement rares dans le Pays, mais petits & fort mal-faits. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau.

Brue se rend à Jereja.

LES cabanes du Roi sont en assez grand nombre pour former un petit Village. Brue trouva ce Monarque sur le seuil de sa porte. C'étoit un petit homme d'une figure assez agréable, les yeux vifs, la bouche riante, & les dents fort blanches. Son habillement n'étoit pas différent de celui des Négres ; excepté qu'il portoit sur la tête un chapeau à la Portugaise, & qu'il tenoit à la main une longue épée Espagnole, sur laquelle il s'appuyoit. Après les premiers complimens, il conduisit le Général François dans sa sale, & s'assit avec lui sur des siéges de bois. La conversation dura jusqu'à l'heure du dîner. Le Roi fit passer ses femmes, mais en laissant une place entre la Reine & lui, qui fut remplie par le Général. Il ne parut que des femmes, pour servir à table. Le dîner consista dans une grande fricassée de poulets & quelques plats de ris, de kuskus, & de biscuit. On prodigua le vin de palmier ; &

Il fait sa cour au Roi qui le traite à dîner.

Brue

BRUE. 1700.

Brue ayant fait apporter de l'eau-de-vie, du vin de l'Europe & des confitures; le repas fut poussé jusqu'au soir avec de grands témoignages d'une satisfaction mutuelle. Le Général fit divers présens au Roi & à la Reine. Mais ceux qu'il fit au Roi lui furent si agréables, que ce Prince avoua qu'il n'avoit jamais rien vû de si magnifique. Il étoit passionné pour les armes à feu, & l'adresse ne lui manquoit pas pour s'en servir. Ses Sujets ne sont pas moins belliqueux. De bons Officiers en feroient d'excellentes Troupes; & les Anglois l'ont reconnu par plus d'une expérience. Quelques mois avant l'arrivée du Général Brue, sur quelques sujets de plainte qui regardoient les droits & les présens, ils envoyèrent une Chaloupe bien armée jusqu'à *Jereja*. Le Roi qui avoit mis ses gens en embuscade, derrière quelques arbres, sur le bord de la rivière, reçut ses Ennemis avec un feu si vif, que pendant deux heures ils n'ôsèrent paroître sur le pont; & vrai-semblablement il auroit abîmé la Chaloupe, si le reflux de la marée n'étoit arrivé à-propos pour tirer les Anglois d'embarras. Bientôt la paix fut conclue à l'avantage du Roi, qui fut bien payé de la poudre & des bales qu'il avoit employées à se défendre. Outre quantité de Portugais qui vivent dans ses Etats, & qui lui payent un tribut annuel, ses Sujets sont composés de deux Nations Négres, les *Bagnons* (*d*) & les *Flups*. Les premiers habitent la rive Sud de la Rivière de Gambra, & forment une Nation civilisée, brave & industrieuse. Leurs femmes paroissent entièrement livrées à l'œconomie domestique, & au soin de leurs familles, avec une application qui n'est pas ordinaire aux Négres. On rapporte que pour éviter la médisance & l'inutilité des discours [ordinaires à leur séxe], elles se remplissent la bouche d'eau pendant qu'elles sont au travail. Le Roi fait sa résidence au Nord (*e*) de Kasamansa. Il est idolâtre, lui & tous ses Sujets (*f*), & par conséquent plus facile à convertir que les Mahométans. C'étoit du moins l'opinion de Dom *Juan Felipe* (*g*), Gentilhomme Espagnol établi depuis long-tems dans le Pays, & si agréable au Roi, que ce Prince lui avoit donné en mariage une de ses filles, qui ne manquoit ni de jeunesse, ni d'agrémens.

Bravoure de ce Prince & de ses Sujets.

Sagesse de leurs femmes.

Espagnol marié à la fille du Roi.

DOM Juan assûra le Général qu'il avoit converti sa femme, & que le Roi son Beau-père avoit embrassé secrettement le Christianisme (*h*). Il racontoit même que le Ciel avoit confirmé cette conversion par un miracle. Un jour que le Roi étoit tombé dans un précipice, par un faux pas que son Cheval avoit fait sous lui, il ne fit que prononcer avec confiance, Seigneur Jesus, ayez pitié de moi; & par la vertu de cette prière, il se retrouva dans son chemin, à l'étonnement extrême des témoins de sa chûte; & sans sçavoir lui-même comment cette merveille étoit arrivée. D. Juan avoit offert aux Portugais

Conversion secrette de ce Monarque.

(*d*) Autrement *Bannons* ou *Baneays*. Moore écrit *Banyans* dans son Voyage d'Afrique, pag. 40.

(*e*) A douze ou treize lieuës de la Mer, dit l'Auteur anonyme de la Relation qui est à la fin de Le Maire, pag. 125.

(*f*) Le même Auteur dit qu'ils adorent les Bois & les Forêts, parce que ces lieux sont remplis de Voleurs, & qu'ils les craignent beaucoup.

(*g*) C'est une remarque qu'on fait très communément, & dont on a donné la raison ci-devant.

(*h*) Si l'on en croit les Missionnaires, tous les Rois & les Grands-Seigneurs des Pays où ils voyagent, sont secrettement de bons Catholiques, & ce n'est que par politique qu'ils font profession ouverte de la Religion dans laquelle ils ont été élevés.

BRUE. 1700.

Juifs Portugais établis en Afrique.

Portugais du Pays de partager les frais d'une Mission. Ils avoient refusé d'entrer dans une si pieuse intention; ce qui lui faisoit croire que c'étoit autant de Juifs déguisés, que la crainte de l'Inquisition avoit chassés du Portugal. Quoiqu'ils portent de grands chapelets, il est certain, ajoute l'Auteur, qu'ils ne ménent pas une vie fort chrétienne.

POUR remercier le Général de ses présens, le Roi donna ordre à l'Alkade de *Jereja* de lui fournir des Chevaux, & lui prêta trois des siens. Après s'être arrêté six jours, Brue partit accompagné de seize personnes bien armées, de cinq Chevaux de bagage, & de deux Chevaux de main, [outre ceux qui portoient les Blancs de sa Compagnie; car pour ses Négres ils étoient tous à pied.] Le premier jour, sa marche fut de dix lieuës. Il arriva le soir à *Paska*, grand Village de Négres Bagnons, dont l'Alkade le reçut fort civilement. On avoit préparé, par l'ordre du Roi, trois grandes maisons pour le loger avec son cortége, & du fourage pour ses Chevaux. Il trouva un Bœuf & un Mouton tués pour son souper, un quartier de Cheval marin, de la volaille, du poisson, du kuskus & du miel; enfin plus qu'il n'auroit fallu pour traiter cinquante personnes. Outre de l'eau excellente & du vin de palmier, on lui servit une liqueur (i) qui se nomme *Farob*, & qui a quelque ressemblance avec la biére. Elle se fait avec certains fruits [nommés Kurbaris,] dont on trouvera la description dans l'article des productions naturelles du Pays. On en met plus ou moins, à proportion de la force qu'on veut donner à la liqueur. Après l'avoir fait bouillir, on la passe au clair dans de grands vaisseaux de terre, où la fermentation lui fait jetter une sorte d'écume ou de lie. Elle a l'odeur & le goût du pain de gingembre. Brue la trouva beaucoup plus agréable que le vin de Latanier, dont les Serères font usage; mais elle enyvre facilement.

Brue continue son voyage. Il arrive à Paska.

Liqueur nommée Farob.

Fertilité du Pays.

IL avoit été surpris, dans sa marche, de voir le Pays si bien cultivé que rien n'y paroissoit en friche. Les Cantons bas étoient divisés par de petits Canaux, & semés de ris. Au long de chaque Canal, l'art des Habitans avoit élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produisoient du millet, du maïz & des pois de différentes espèces, particuliérement une espèce noire qui s'appelle *Pois négre*, & qui fait d'excellentes soupes. Les melons d'eau de ce Canton sont d'une bonté parfaite. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à soixante livres. Leur graine est couleur d'écarlate, & le jus en est extrémement doux & rafraîchissant. Le Bœuf du Pays est excellent, mais le Mouton est si gras qu'il sent le suif. La Volaille & toutes les nécessités de la vie y sont en abondance.

Cabanes des Habitans.

ENTRE Jèreja & Paska, Brue rencontra une Caravane de Négres & de Négresses, qui attendoient son arrivée pour se garantir, par sa protection, de l'insulte des Flups, qui ne manquent guères de piller les Passans. Leurs Cabanes sont fortifiées par un enclos de palissades, de sept ou huit pieds de hauteur, qui a plusieurs entrées dans différens endroits du cercle. [Il y a plusieurs rangées de ces Palissades, à quatre à cinq pieds les unes des autres. Les portes ne sont pas directement l'une devant l'autre, mais quand on est entré dans une enceinte; il faut faire la moitié ou environ de la circonféren-

ce;

(i) Labat, Tom. I. pag. 20. & *suiv.*

BRUE. 1700.

ce, pour trouver l'entrée de la seconde.] Les Cabanes sont au centre, fort bien couvertes de feuilles de Palmier (k). Celle où le Général fut logé avoit environ vingt pieds de largeur. Elle étoit composée de six chambres. Le Propriétaire lui dit que l'usage des enclos leur venoit également de la nécessité de se défendre contre les bêtes farouches & contre leurs Ennemis. Dix hommes y soutiendroient l'attaque de cent. Près d'un de ces enclos, Brue rencontra un *Guiriot*, c'est-à-dire un Poëte-Musicien du Pays, avec un bonnet de la forme d'une tête de Bœuf, couvert de certains grains jaunes (l), & défendu par deux grandes cornes. Cet Histrion s'approcha du Général, lorsqu'il l'eut reconnu pour le Chef de la Troupe. Il se mit à genoux devant lui, à trois pas de distance, en le regardant d'un œil fixe. Ensuite se levant de même, il se retira sans avoir prononcé une parole.

Poëte musicien Négre.

LES Chauves-souris du Pays sont de la grosseur de nos Pigeons, avec de longues aîles pointues, qui leur servent à s'attacher aux arbres, où elles se tiennent suspendues, en formant ensemble des espèces de gros pelotons. Les Négres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croyent que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte, est un poison. C'est le seul de tous les Volatiles connus, à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ses petits.

Chauves-souris monstrueuses.

BRUE ayant remarqué, en chemin, des pyramides de terre dans plusieurs endroits, les avoit prises d'abord pour des tombeaux. Mais l'Alkade, qui lui servoit de Guide, l'assûra que c'étoit la retraite des Fourmis, & l'en convainquit aussi-tôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors étoit uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un Masson. Ces Fourmis sont blanches, de la grosseur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont qu'une seule ouverture, vers le tiers de leur hauteur, d'où elles descendent sous terre par une sorte d'escalier circulaire. Brue fit jetter, près d'un de ces terriers, une poignée de ris, quoiqu'il ne parut aucune Fourmi hors du trou. Mais dans l'instant il en sortit une légion, qui transportèrent ce trésor dans leur magasin, sans en laisser le moindre reste, & qui rentrèrent dans leur azile lorsqu'elles n'en trouvèrent plus. Ces espèces de ruches sont si fortes qu'il n'est pas facile de les ouvrir.

Retraites singulières des Fourmis.

LE Roi de Jereja entretient à Paska une Garnison de cent Mousquetaires Négres, pour contenir les Flups sauvages dans la soûmission, & lever le tribut auquel ils sont assujettis. La Ville, dont le nom signifie en langage Négre, *Arbre* ou *Pavillon du Roi*, contient environ trois cens Habitans. Ses Fortifications consistent en six rangs de palissades. Brue y passa un jour & deux nuits, pour se donner le tems de renvoyer les Chevaux qu'il avoit amenés de Jereja, & pour s'en procurer d'autres. Il employa cet intervalle à visiter le Canton, qu'il trouva rempli de Négres occupés de l'agriculture, & les bords de la Rivière, qui sans être fort large ni profonde (m) nourrit un grand nombre de Crocodiles. Avec beaucoup de peine, il trouva des Chevaux, pour lui & pour les Blancs de son train; & deux Canots, conduits par

(k) *Angl.* de Latanier. R. d. E.

(l) C'est la parure de ceux qui sont nouvellement circoncis.

(m) *Angl.* qui sans être large est fort profonde. R. d. E.

BRUE. 1700.

par des Négres, servirent au transport de son bagage. Mais l'après-midi du troisième jour étoit arrivé avant qu'il fût en état de partir.

Belle maison d'un Espagnol.

Il s'arrêta la nuit suivante dans la maison d'un Espagnol, à une lieuë de Paska, & située sur la même rivière. Elle étoit commode, défendue par une quadruple palissade, dont la plus intérieure étoit flanquée de terre, & montée de huit piéces de canon. Le Maître se nommoit *Dom Juan Maldonado*, natif de l'Isle de Cube, & si respecté des Négres, qu'il n'en passoit pas un qui ne vînt lui faire son compliment. Il ne manquoit jamais de reconnoître cette civilité par quelque petit présent, ne fut-ce qu'une aiguillée de fil (n) de la couleur que ces Peuples aiment le plus, & dont ils ornent le colet & les manches de leurs chemises. Le Pays, autour de sa maison, présentoit une fort belle perspective. Les terres qui étoient sans culture consistoient en vastes prairies, entremêlées de petits bois de palmiers & de (o) *polons*. Dom Juan n'étoit pas marié, mais il profitoit de l'usage du Pays, qui permet d'avoir autant de femmes qu'on le desire. Brue admira ici l'adresse d'un Négre, qui tenoit son arc & ses fléches d'une main, tandis que de l'autre il conduisoit un Canot. S'il appercevoit un poisson, il étoit sûr de le percer; & sur le champ il retiroit la fléche avec sa proye. Entre les arbres, qui bordent les deux rives, Brue trouva des Oiseaux de la grosseur des *Truscbes* (p), dont la chair est fort grasse & de très-bon goût. Leur cri consiste à répéter les deux sillabes *ba*, *ba*, aussi distinctement que la voix humaine (q).

Il avoit plusieurs femmes sans être marié.

Oiseaux à voix humaine.

En quittant cet agréable Canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un Pays qui n'est habité que par des Flups. C'est une espèce de Négres indépendans, qui se sont établis entre la rivière de Gambra & celle de Cachao. Ceux qui ont été subjugués par le Roi de Jereja & les Portugais, sont assez civilisés; mais les autres, qui habitent les bords (r) de la rivière de Kasamansa, forment une Nation sauvage & barbare (s) qui ménage peu les Etrangers, comme l'expérience l'a fait connoître aux Anglois & aux François. Ils ont peu de commerce avec les Blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs Voisins, contre lesquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Négres des autres Nations n'auroient pas la hardiesse de traverser le Pays des Flups, s'ils ne trouvoient l'occasion des Voyageurs Européens, qui n'y passent pas même sans se mettre en état de ne craindre aucune insulte (t). A cette peinture que Brue fait d'un Peuple si farouche, on peut joindre ici le témoignage de deux autres Ecrivains. Le premier est un Voyageur anonyme, qui a publié de curieuses remarques sur cette Côte, à la fin du Voyage de Le Maire en 1728. Il observe que les Flups (v) possédent, jusqu'à six lieuës dans les terres, tout l'espace qui est depuis la pointe Sud de l'embouchure de la Gambra jusqu'au Village de Bulol, à l'entrée de la rivière de San-Domingo. Ceux, dit-il, qui habitent l'embouchure de la rivière de Zamenée, qui est la même que celle de Kasamansa, sont

Nation des Flups ou Flouppes.

Singularités de son caractère.

(n) *Angl.* de laine. R. d. E.

(o) C'est l'arbre qui s'appelle *Fromage* en Amérique; & que du Tertre, dans son Histoire des Antilles, nomme Fromage de Hollande. On en donnera la description.

(p) *Angl.* des merles. R. d. E.

(q) Labat, Tom. V. pag. 39. & *suiv.*

(r) *Angl.* qui habitent vers l'embouchure. R. d. E.

(s) Les Portugais les appellent *Bravos.*

(t) Labat, Tom. V. pag. 12. 45 & 52.

(v) Il les appelle *Flouppes.*

font si sauvages, qu'aucune Nation n'entretient de commerce avec eux. Chacun d'eux a sa Divinité, qui est l'ouvrage de son imagination. L'un adore des cornes de Taureau, l'autre une bête, ou un arbre, & leurs sacrifices se font avec autant de bizarrerie. Leur habillement ressemble à celui des Négres du Cap-Verd & des Habitans de la Gambra; c'est-à-dire, qu'il consiste dans une piéce d'étoffe de coton, rayé suivant la coutume du Pays, pour cacher uniquement leur nudité à la ceinture. Ils n'ont pas de succession établie pour les Rois. C'est le plus puissant qui se met en possession de l'autorité souveraine. Ils cultivent assez bien leurs terres, pour y semer du ris & du millet. Leurs richesses sont de grands troupeaux de Vaches & de Chèvres. Leurs Villages sont bien peuplés, & ne sont éloignés que d'un quart de lieuë l'un de l'autre.

BRUE 1700.

Les Flups qui habitent le côté du Sud de la rivière, sont d'une cruauté barbare. Ils n'accordent point de quartier aux Blancs qui tombent entre leurs mains, & l'on raconte même qu'ils en mangent la (x) chair. Cette Côte est mieux peuplée que celle de la Gambra. On ne compte que deux lieuës d'un Village à l'autre; & le plus proche de la Mer n'en est qu'à un quart de lieuë.

J'ai promis le témoignage de deux Ecrivains. Le second est (y) un Voyageur Anglois, (z) qui parlant des Flups, Habitans naturels du Sud de la Gambra, les représente comme un Peuple tout-à-fait sauvage, mortel ennemi des Mandingos. Leur Contrée, dit-il, est d'une grande étendue, & leur Villes sont fortifiées de pieux flanqués de terre. Quoiqu'ils vivent dans l'indépendance & qu'ils n'ayent pas de Rois, l'union est si bien établie parmi eux, que les Mandingos, en quelque nombre qu'ils soient, n'ont jamais pû les subjuguer. Leur caractère les rend également capables & d'oublier les bienfaits & de ne jamais pardonner les injures. Le même Auteur ajoûte qu'en 1731, une Chaloupe envoyée pour le Commerce à Kachao, par le Gouverneur de Jamesfort, ayant échoué malheureusement à vingt lieuës dans la Gambra, fut attaquée par ces cruels ennemis de l'humanité. L'Equipage, qui étoit composé de cinq Blancs & de sept Esclaves, se battit avec un courage extrême & tua un grand nombre de Flups. Mais la Chaloupe & tout ce qui lui restoit de défenseurs, auroient été la proye de ces Barbares, si le reflux de la marée ne les eut délivrés d'un si grand danger. En arrivant à Jamesfort, le Gouverneur Anglois leur fit présent à chacun d'un habit neuf, pour récompenser leur valeur. Ce trait confirme ce qu'on a déja rapporté d'après ☞Brue; [si ce n'est pas le même événement, avec quelque altération dans les circonstances.]

Admiration des femmes pour Brue.

En traversant ce dangereux Pays, les François eurent à passer deux petites rivières, qui tombent dans celle de Paska. Ils s'arrêtèrent deux nuits dans les cabanes de quelques Bagnons, qui se trouvent mêlés avec les Flups. Les femmes du Pays, n'ayant jamais vû d'hommes blancs, s'assembloient en foule

(x) C'est une opinion qui a peu de fondement en Afrique, & dont on ne laisse pas d'être frappé de part & d'autre. Certains Négres croyent que les Blancs sont capables de les manger, comme les Blancs craignent de l'être par les Négres.

(y) Voyage de Le Maire aux Isles Canaries, pag. 124. & suiv. Barbot, Description de la Guinée, pag. 82. Mais il est clair que Barbot a copié le Maire & plusieurs autres, ☞[qu'il ne cite point. Cela est cause qu'on ne peut pas faire fond sur ce qu'il dit.]

(z) C'est Moore, dans son Voyage d'Afrique, pag. 36. Il écrit Floops.

BRUE. 1700.

foule autour du Général, pour admirer sa couleur, ses habits, ses armes, & sur-tout ses cheveux, qu'ils ne pouvoient croire naturels, parce qu'ils étoient fort longs. Il arriva le troisième jour à *James*, (*a*) à quatorze lieuës de Paska. Jamez est l'endroit du Pays qui produit le plus de cire. Il s'y tient deux fois la semaine un marché pour le Commerce. Les Portugais, qui l'achettent sans préparation, la purifient & la font transporter à Kachao. On trouve ici moins de férocité à la Nation des Flups. Elle forme une espéce de République, sous le Gouvernement de ses Anciens. Les terres y sont bien cultivées; & les Portugais qui s'y sont établis ont des maisons fort agréables. Mais ils y sont infestés par les *Mosquites* (*b*). Ce fut de-là que Brue renvoya ses Chevaux & qu'il prit des Canots pour le conduire jusqu'à Kachao.

Rivière de Kasamansa.

UNE lieuë au-dessous de Jamez, il entra dans la rivière de Kasamansa, deux lieuës au-dessus d'un Fort Portugais qui est sur la rive droite de cette rivière, en la remontant, c'est-à-dire au Sud. La Kasamansa va porter ses eaux dans la Mer, au Nord de Rio San-Domingo. Elle est assez large & assez profonde pour recevoir de gros Vaisseaux; mais la barre est si dangereuse à son embouchure, qu'il n'y peut entrer que des Canots, des Chaloupes & d'autres petits Bâtimens, qui n'y sont pas même éxempts de dangers. Le Pays est divisé par plusieurs rivières, ou plûtôt par des torrens sortis d'un grand Lac qui se forme dans la saison des pluyes, & qui se séchant ensuite, comme les torrens, ne compose plus qu'un marais. Brue passa par le Fort Portugais. Il consiste en deux demi-bastions, qui font face à la rivière, & deux bastions du côté de la terre, montés de quelques piéces d'artillerie. Une lieuë plus loin, il trouva le Village de Bayto, où les Portugais ont une redoute ou un magasin palissadé, avec quinze petits canons. La Garnison est de quinze hommes, en y comprenant deux Officiers qui la commandent; mais il étoit aisé de juger, à la pâleur de leur visage & à l'enflure de leur ventre, que la situation de la Place est fort mal-saine. Le Commandant reçut les François avec beaucoup de civilité, & les pressa de s'arrêter; mais Brue aima mieux s'avancer vers un Village de Négres Bagnons, situé sur un ruisseau qui passe par *Ghingbin*, & qui se jette dans la rivière de Kachao. Cependant il se repentit d'avoir refusé les offres de l'Officier Portugais, car à peine eût-il fait cinq cens pas qu'il se vit engagé dans des marais fort humides, & percé jusqu'à la peau par une pluye qui le força d'entrer dans quelques cabanes de Négres, & d'y passer une fort mauvaise nuit. Le jour suivant, il gagna un Village où le Roi des Bagnons fait sa résidence. Quoique ce Prince fût absent, ses Officiers fournirent au Général François autant de Chevaux & d'Anes qu'il en avoit besoin. Avec ce secours il arriva le même soir à Ghinghin, qui n'est qu'à cinq lieuës de Bayto (*c*).

Fort Portugais & sa Garnison.

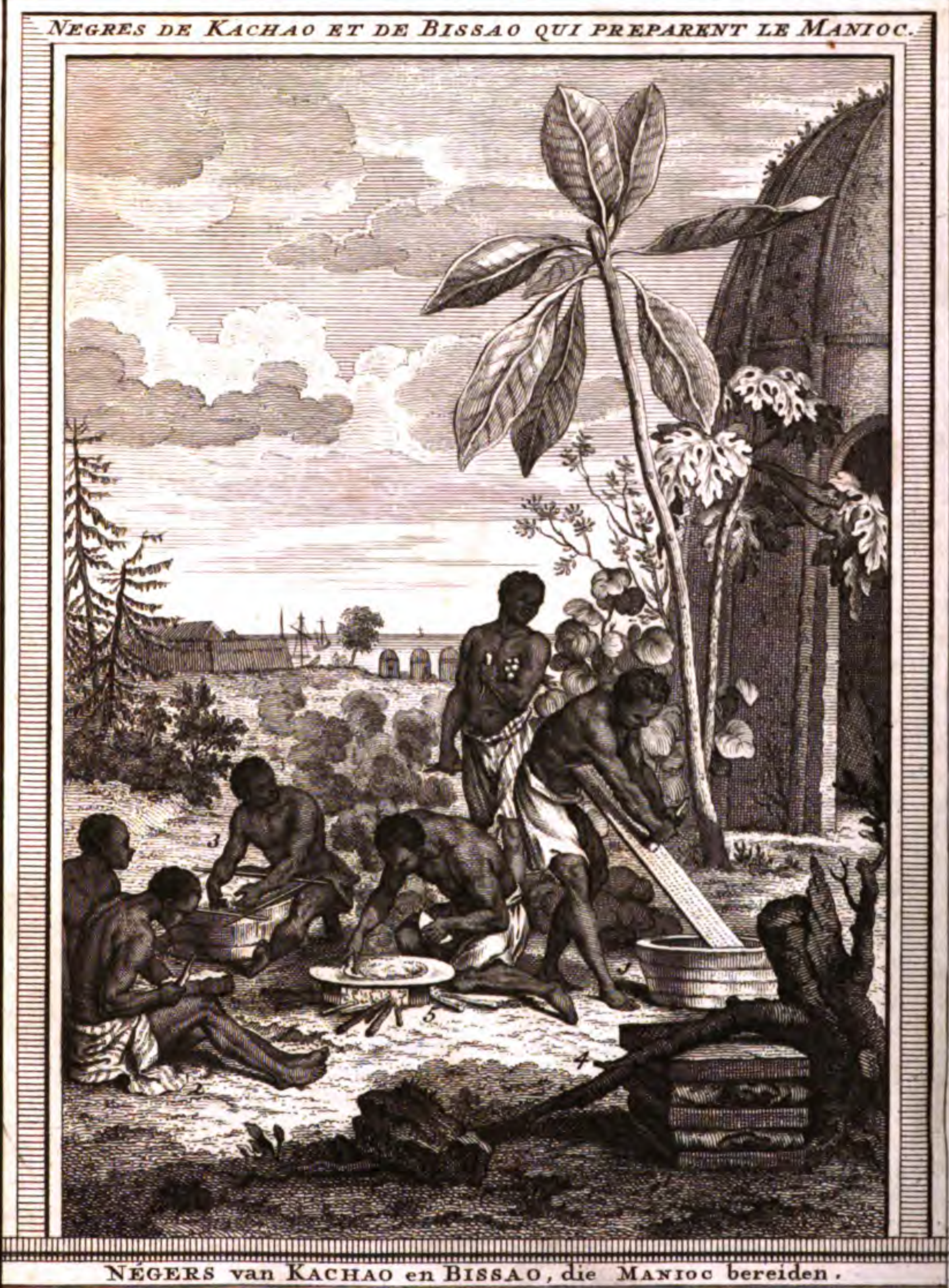
LE Village ou la Ville de Ghinghin, est situé à la source d'un ruisseau qui sort

(*a*) Autrement *Jam* ou *Tam*. L'Auteur anonyme, qui est à la fin de le Maire, appelle ce lieu *Jam*, & le place à sept ou huit lieuës de l'embouchure de Rio San-Domingo. Il dit que les Portugais y ramassent beaucoup de cire, qu'ils envoyent à Kachao & sur la Gambra.

(*b*) Espéce de Mouches, que les Matelots François appellent *Maringouins*. R. d. T.

(*c*) Labat, Tom. V. pag. 42. & *suiv.*

NEGRES DE KACHAO ET DE BISSAO QUI PREPARENT LE MANIOC.



NÉGERS van KACHAO en BISSAO, die MANIOC bereiden.

1. *Négre qui ratisse la racine de Manioc*: Néger die den Wortel Manioc schrapt. 2. *Négre qui la rape*: Néger die dien raspt. 3 *Négre qui la sasse*: Néger die het zift. 4 *Presoir pour la farine en Sacs*: Pers van't Meel in Zakken. 5 *Négre qui fait cuire la Pate*: Néger die het Deeg bakt.

Cochin Fil. del. *J. V. Schley sculp.*

ſort de la rivière de Kaſamanſa, & qui tombe dans celle de San-Domingo trois lieuës au-deſſus de Kachao, dont Ghinghin (d) n'eſt qu'à cinq lieuës. C'eſt un lieu bien peuplé, moitié de Bagnons, moitié de Portugais qui s'y ſont établis, & qui font cultiver leurs Plantations par les Gromettes, Eſclaves Négres, qu'on employe au commerce de la cire. Le Pays eſt agréable. Il porte des fruits en abondance; & de toutes parts on y voit des Abeilles. Les Singes y ſont en ſi grand nombre qu'ils y cauſent beaucoup de déſordre; mais ils n'oſent attaquer les ruches. [Le Marigot ou] la rivière de Ghinghin, eſt diviſée en deux bras par une Iſle longue & étroite, au-deſſous de laquelle ils ſe réuniſſent pour entrer dans la Kaſamanſa. Les Flups rendent le plus grand de ces deux Canaux fort dangereux. Un Capitaine François qui s'y étoit engagé dans une Chaloupe bien armée, avec vingt-cinq hommes, pour retourner à Ghinghin par cette voye, découvrit une embuſcade de cent Flups qui l'attendoient au paſſage. Avec toute la diligence qu'il fit pour avancer, il ne put éviter d'être pourſuivi par ces Barbares, les uns à la nage, d'autres dans leurs Canots. Ils attaquèrent la Chaloupe avec une extrême furie, & les François ne ſe virent libres qu'après les avoir tués preſque tous à coups de fuſil.

BRUE. 1700.

Ghinghin & ſa ſituation.

Grand commerce de cire.

Furie des Flups.

CES deux bras de la rivière ſont bordés d'une eſpèce ſingulière de citroniers, dont le fruit eſt tout-à-fait rond & la peau auſſi fine que du parchemin. Il eſt rempli de jus, mais il ne porte aucune ſorte de pepin ou de ſemence. Une lieuë au-deſſous de l'endroit où les deux bras réunis ſe jettent dans la rivière de San-Domingo, on trouve la Ville de Cachao.

BRUE s'étoit attendu de trouver, à Ghinghin, une Pinaſſe dont il s'étoit fait précéder; & n'en apprenant aucune nouvelle il envoya, dans un Canot, un de ſes Facteurs avec un Interpréte, pour ſe procurer des informations. Ils rencontrèrent un Vaiſſeau Anglois, arrivé nouvellement de Lisbonne, & chargé de fruits & de vins, dont le Capitaine envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe au Général, pour le délivrer d'inquiétude. En effet dans la joye qu'il eut d'apprendre que ſa Pinaſſe étoit à l'ancre près de Kachao, il ſe rendit immédiatement ſur le Vaiſſeau Anglois, où il fut reçu avec toute la diſtinction due à ſon caractère. Il y paſſa même la nuit. Le lendemain, on lui fit voir un eſſein d'Abeilles qui s'étoient établis à bord & qui y faiſoient leur travail.

Brue rencontre un Vaiſſeau Anglois.

Abeilles qui s'y trouvent.

LE Capitaine Anglois conduiſit Brue à Kachao. Ils rencontrèrent la Pinaſſe Françoiſe, qui attendoit les ordres de ſon Général; & le ſoir du même jour ils arrivèrent à la Ville, où Brue prit ſon logement chez Dom *Manuel Perere*, Officier Portugais. Le jour ſuivant, il envoya complimenter le Gouverneur par un de ſes Officiers, & dans le cours de l'après-midi il reçut ſa viſite. Ce Gentilhomme Portugais, qui ſe nommoit Dom *Antonio de Barros*, étoit né à Madère. Il offrit ſa maiſon au Général, & lui fit porter quantité de rafraîchiſſemens. Après avoir paſſé quelques jours à Kachao, Brue monta ſur la Pinaſſe, qu'il avoit fait partir avant lui dans ce deſſein, & retourna directement dans la rivière de Gambra.

Arrivé des François à Kachao.

KACHAO eſt une Ville & une Colonie Portugaiſe, ſituée ſur la rive Sud de Rio San-Domingo, à vingt lieuës de ſon embouchure. C'eſt le principal Etabliſſement que les Portugais ayent dans ce Pays, quoique les Habitans, qui ſont

Deſcription de cette Ville.

(d) Dans l'Appendix au Voyage de Le Maire, ce lieu eſt nommé *Guanguin*. [Mais chacun ſe fait là-deſſus des régles arbitraires.]

BRUE. 1700.

ſont diſtingués par le nom de Négres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Auſſi n'ont-ils rien négligé pour ſe fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien paliſſadé, avec une bonne artillerie. La Ville conſiſte en deux longues rues, traverſées de pluſieurs autres. Elle eſt environnée de marais, avec quelques petits cantons de terre labourable, où l'on recueille un peu de maïz & de ris, mais en ſi petite quantité qu'il ne peut fournir à l'entretien des Habitans (*e*). Comme il ne ſe trouve aux environs ni fermes, ni prairies, les Bœufs & les Vaches y ſont auſſi chers que rares. On y voit quelques Chèvres, mais ſans Porcs & ſans Moutons.

Les maiſons de la Ville ſont de terre glaiſe, blanchies dedans & dehors. Elles ſont fort grandes, mais leur hauteur n'eſt que d'un étage. Pendant la ſaiſon des pluyes, elles ſont couvertes de feuilles de Lataniers; mais dans les tems ſecs, on ne les couvre que d'une ſimple toile, qui ſuffit pour les garantir du Soleil & de la roſée. Le climat eſt ſujet à des roſées fort abondantes, ſur-tout près d'une ſi grande rivière & dans un Canton ſi marécageux. [Le changement de couvertures ſe fait à cauſe du Feu, qui ne manqueroit pas de prendre aux Maiſons, ſi pendant la ſaiſon ſèche elles étoient couvertes de quelque matière que la chaleur, ou les Voleurs pourroient allumer aiſément.] Il y a dans la Ville une Egliſe Paroiſſiale & un Couvent de Capucins. La Paroiſſe eſt déſervie par un Curé & deux Prêtres, d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenoit que deux, qui étoient entretenus par le Roi de Portugal. Ils ſont ſoûmis à l'Evêque de S. Jago.

Sa Garniſon & ſes Fortifications.

La Garniſon eſt compoſée de trente hommes [qui ſont ordinairement des Criminels, bannis de Portugal,] ſous un Capitaine-Major, qui prend le titre de Gouverneur, & qui a ſous lui un Lieutenant, un *Alfere* ou un Enſeigne, & un Aide-Major. Dom Antonio de Barros occupoit (*f*) ce poſte depuis longtems. L'uſage eſt de changer la Garniſon tous les trois ans, terme qu'elle attend toûjours avec impatience; car elle eſt ſi mal payée que la plûpart des Soldats ne font pas ſcrupule de voler pendant la nuit. Pour Officiers civils, le Roi (*g*) de Portugal a dans Kachao un Intendant, qui ſe nomme *Sindiquante*, un Receveur des droits [appellé *Faitor*,] un Notaire & quelques Commis. Le droit d'entrée [& de ſortie] pour les Vaiſſeaux eſt de dix pour cent (*h*).

La Ville eſt défendue à l'Oueſt par un Fort triangulaire qui ſe nomme *Caſaforte*. Un de ſes baſtions fait face à la rivière; mais n'ayant qu'une paliſſade, ſans foſſé, ſans glacis & ſans chemin-couvert, étant même très-mal pourvu de munitions, il eſt peu capable de défenſe. La rivière a plus d'un quart de lieuë (*i*) de largeur devant la Ville. Elle eſt aſſez profonde pour recevoir des Bâtimens de la première grandeur, ſi les dangers de la barre ne les arrêtoient à l'embouchure. Les deux rives ſont couvertes d'arbres (*k*); mais ceux de la rive du

(*e*) L'Auteur anonyme qui eſt à la fin de Le Maire n'en fait monter le nombre qu'à deux ou trois cens, pag. 128.

(*f*) Il revint en Europe avec le Capitaine Roberts en 1725.

(*g*) Labat, Tom. V. pag. 57.

(*h*) L'Auteur anonyme dans Le Maire, page 128.

(*i*) *Angl.* à trois quarts de lieuë. R. d. E.

(*k*) *Angl.* de Mangles ou Paletuviers. R. d. E.



GEZIGT van de STAD en 't FORT van KACHAO, van de Noordzyde.

J.V. Schley direx.

du Nord sont les plus beaux de toute l'Afrique, (*l*) autant par l'excellence du bois, que par leur hauteur & leur grosseur. On feroit de leur tronc un Canot d'une seule piéce, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieuës au-dessus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le pot de chambre de l'Afrique; comme Rouen, dit l'Auteur, est celui de la Normandie. Sa situation est à l'onzième degré de latitude du Nord (*m*).

BRUE. 1700.

Arbres d'une beauté singulière.

L'INDOLENCE des Portugais est extrême à Kachao. Quoique les vivres y soient chers, ils ne veulent pas prendre la peine d'élever de la volaille. Ils sont obligés pour leurs moindres besoins, jusqu'à celui de l'eau, de sortir de leurs remparts avec une Garde; sans quoi ils seroient exposés aux insultes des Papels, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Barbares se sont familiarisés avec eux, & demeurent même dans la Ville, dont ils composent environ la cinquiéme partie. Cette raison a fait donner à leur quartier le nom de *Villa Quinta*. Ils sont Idolâtres; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris la plûpart des usages Portugais, comme les Portugais ont adopté quelques-uns des leurs; sur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux ☞ Nations poussent à l'excès. [de sorte que le Visitador est quelques-fois obligé de sortir des bornes de la tolérance qu'on a pour ce péché, & de condamner à des amendes pécuniaires, ceux qui y tombent avec trop de scandale.] Ils ne mangent de la chair qu'une fois par jour, au repas qu'ils appellent *jentar*, ou dîner. Leur rassiar, ou leur souper, est toûjours maigre; & la rivière, quoique remplie de *Legartos* ou d'*Alligators*, leur fournit du poisson en abondance. Tous leurs repas commencent par les fruits, dont le Canton produit différentes sortes, sans culture & sans soins; tels que des guaves, des oranges, des citrons, des ignanes, des patates, des kurbatis, &c.

Indolence des Portugais de Kachao, & leur régime.

QUOIQU'ON ne puisse sortir pendant la nuit à Kachao, sans courir quelque danger, & qu'on ait soin de s'armer lorsqu'on est appellé dans la Ville par quelque affaire pressante, il s'y trouve une espèce de gens qui s'en font comme un métier. L'Equipage de ces Avanturiers nocturnes est fort remarquable. Ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une demi-cuirasse ou une cotte de mailles. Ce tablier, qui ne passe la ceinture que de quelques doigts, est plein de trous, auxquels sont attachés deux ou trois paires de pistolets de poche & plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier. Au-dessous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout-d'un-coup par le moyen d'un ressort, pour épargner la peine & le tems de la tirer. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, & seulement pour se réjouir, ils sont couverts, par-dessus toute cette parure, d'un manteau noir, qui leur pend jusqu'aux mollets. Mais s'ils se proposent quel- ☞ que avanture, c'est-à-dire, un Duel à la Portugaise, [ou un Assassinat,] ils ajoûtent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez une grande paire de lunettes, qui est attachée des deux côtés à l'oreille.

Singulière espèce d'Assassins.

Leur Habillement.

(*l*) Les Portugais appellent cette Rive *Matta formosa*.

(*m*) L'Auteur ne dit pas que cette latitude ait été observée.

BRUE. 1700.

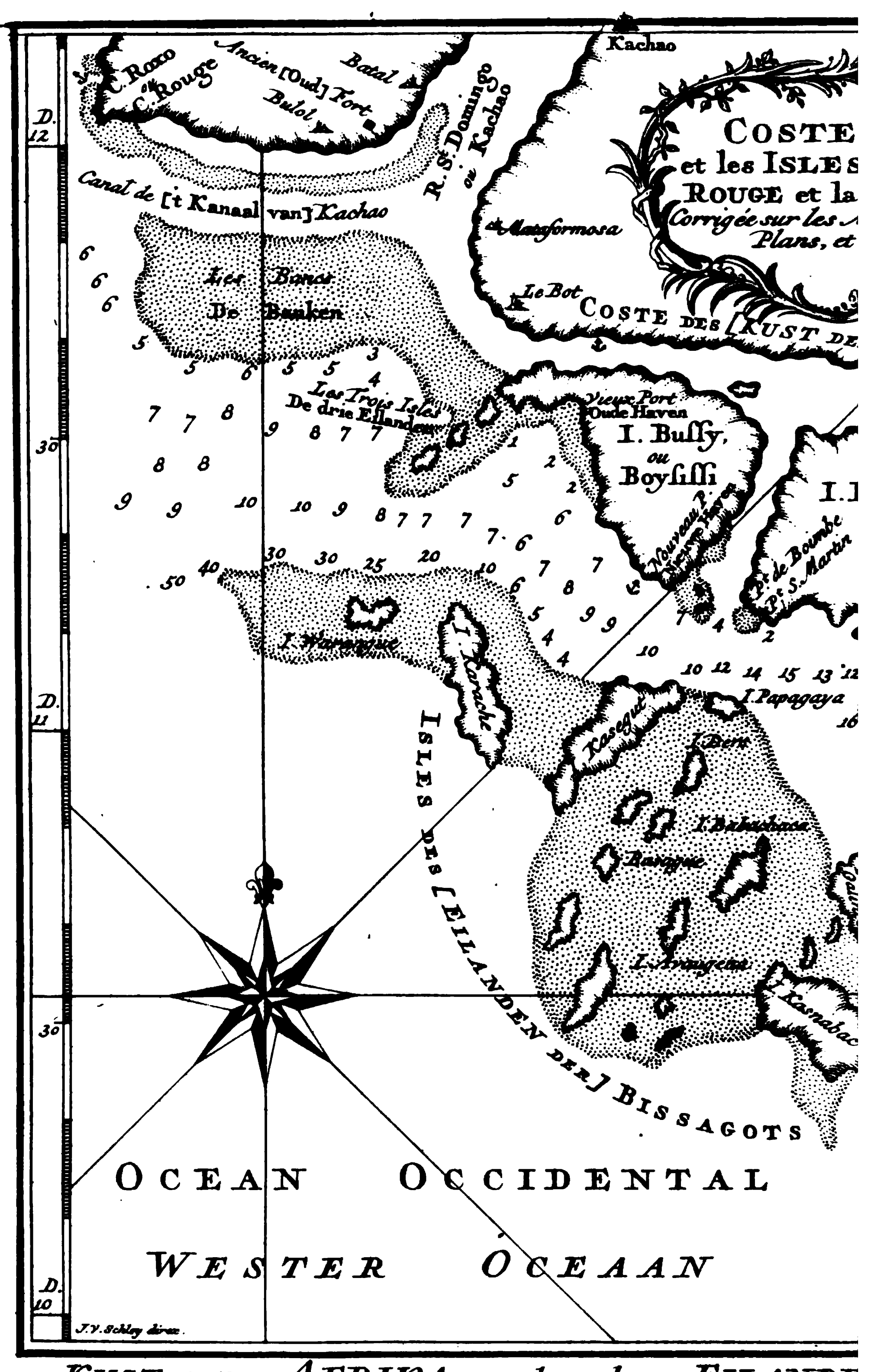
Manière dont ils tuent leurs Ennemis.

l'oreille. En arrivant au lieu de l'éxécution, le Brave commence par planter sa carabine, rejette son manteau sur le bras gauche, prend son épée de la main droite, &, dans cette posture, attend courageusement l'homme qu'il veut tuer & qui ne pense point à se défendre. Aussi-tôt qu'il le voit, il fait feu, en lui disant de prendre garde à lui. Il lui seroit fort difficile de le manquer, car cette espèce d'arme à feu écarte tellement les bales qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si l'Infortuné qui reçoit le coup n'est pas tout-à-fait mort, le Meurtrier s'approche, en l'exhortant à dire *Jesus-Maria*, & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides Assassins trouvent la partie égale, & qu'ils sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie (*n*). Mais ils se tirent d'embarras en protestant qu'ils se sont trompés, & qu'une autre fois ils sçauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toûjours très-dangereux à Kachao de sortir la nuit, & l'Auteur ajoûte qu'il n'y a pas beaucoup plus de sûreté dans toutes les autres Colonies Portugaises. [Il n'est pas permis de porter ni flambeau ni lanterne; on s'exposeroit à recevoir un coup de fusil: toute la civilité que vous pouvez attendre, c'est que le premier Amant, Assassin, ou chercheur d'avanture qui vous apperçoit, vous crie *Smorcar*, c'est-à-dire éteignez, à quoi il faut obéir sans réplique, si l'on ne veut dans le moment même entendre siffler les bales à ses oreilles. Il faut donc marcher dans les ténébres, & quand on entend le son d'une guitarre, il faut rebrousser chemin, & chercher une autre rue. Cet Instrument tient lieu de Carabine à ceux qui vont en bonne fortune. Ils se placent de manière qu'ils peuvent être entendus de leur Belle, & même lui parler. En attendant cet heureux moment, ils font le pied de grue, leur grande épée nue à la main, & quand quelqu'un vient à passer, ils lui disent, en lui présentant la pointe de l'épée, à gauche ou à droite, selon qu'il leur convient, & il est de la prudence & de la politesse d'obéir.] Cependant le Gouverneur fait marcher dans les ténébres une patrouille de quelques Soldats, pour arrêter les vols & les autres désordres. Ce soin pourroit être de quelque secours au public, si les Gardes n'étoient eux-mêmes des Voleurs, d'autant plus redoutables qu'ils sont en grand nombre & comme privilégiés. Les maisons ne sont guères plus sûres que les rues, parce qu'étant fort légères, il est aisé d'en forcer l'entrée. Aussi ne manque-t'on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des Chiens de l'Europe, pour avertir par leur aboyement. Ceux du Pays n'aboyent presque point. On fait veiller aussi les Domestiques, avec ordre de tirer sur tout ce qui paroît autour de la maison.

Précautions dont on use contr'eux.

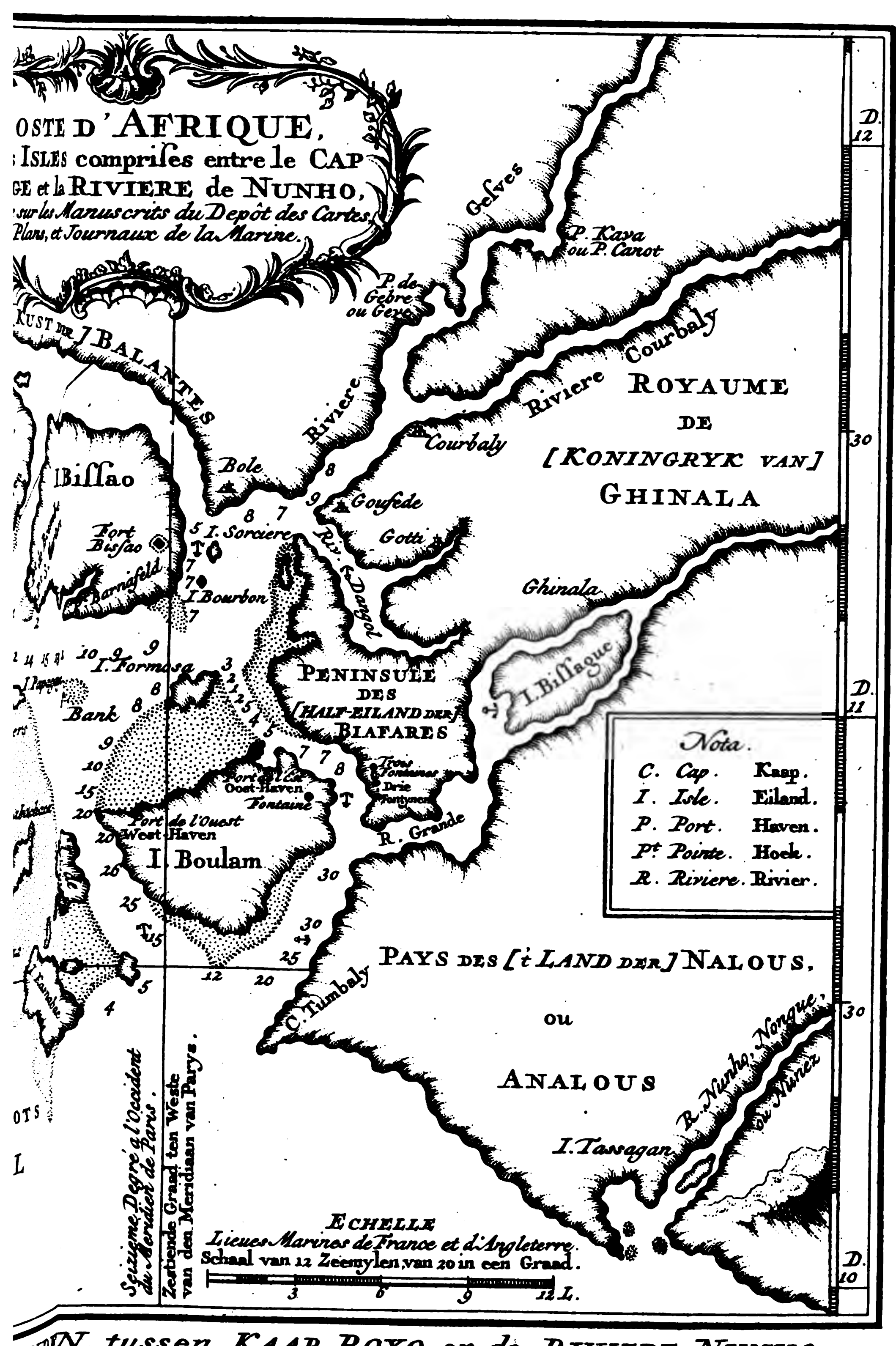
Il y a peu de familles Portugaises, à Kachao, qui méritent véritablement ce nom. La plûpart sont de race mêlée, & même si noirs qu'à peine les distingue-t'on des Négres. Ces Portugais, soit blancs ou bazanés, mulâtres ou noirs, ont des femmes légitimes, & les tiennent fort resserrées dans leurs maisons. Celles qui sont blanches n'en sortent jamais pendant le jour, pas même

(*n*) Labat ne parle point de cette prétendue égalité de partie, qui fait ici un sens assez bizarre; il dit simplement, que ceux qui vont la nuit sont exposez à des qui pro quo, c'est-à-dire à être pris pour d'autres, & qu'alors le Brave en est quitte pour dire que c'est un accident, ou qu'il s'est trompé; mais que cela l'engagera à chercher avec plus de soin son Ennemi, qui est la cause de cette méprise. Voyez Labat Tom. V. pag. 62.



KUST VAN AFRIKA, en derzelver EILANDE

Verbéterd op de Handschriften van de Bewaarkamer der Kaar



AADEN, tussen KAAP ROXO en de RIVIERE NUNHO,
der Kaarten, Grondtekeningen, en Daghregisters, der Fransse-Zeemagt.

même pour aller à l'Eglise. L'usage des personnes de distinction est d'avoir des Chapelles domestiques pour les éxercices de la Religion. Cependant les Dames d'une autre couleur, c'est-à-dire, noires ou mulâtres, ont la liberté de sortir voilées. Les mantes, qui les couvrent, ne laissent voir de toute leur figure qu'un œil & les pieds. La jalousie des maris passe pour une marque d'estime & de tendresse. Dans les visites qu'on rend aux Portugais, on se garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur santé. Ce seroit assez pour s'exposer à quelque duel, [de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer,] ou pour exposer une femme au poignard ou au poison. Les filles des Papels & les Esclaves sortent librement, sans autre habit qu'une piéce d'étoffe, de la longueur d'un pied & de six ou sept pouces de largeur, pour cacher leur principale nudité, mais ornées néanmoins de bracelets, de pendans d'oreilles & de ceintures de grains de verre. Lorsqu'elles sont mariées, elles portent le pagne.

BRUE. 1700.

Femmes de Kachao.

LES Portugais de Kachao voudroient se réserver tout le Commerce; mais comme le Portugal ne leur fournit point assez de marchandises pour les enrichir, ils ont la prudence d'entrer en composition sur cet article. En sauvant un peu les apparences, les Etrangers sont sûrs d'être bien reçus; & les Officiers même de la Ville se prêtent facilement à ces petits artifices. Ainsi l'on y trouve toûjours quelque Vaisseau François, Anglois, ou Hollandois, qui feint de manquer d'eau, ou d'avoir besoin de quelque autre secours.

Facilité que les Portugais y donnent aux Etrangers pour le Commerce.

CHAPITRE IX.

Voyage du Sieur Brue aux Isles de Bissao & des Bissagos.

LES François avoient reconnu les avantages du commerce de *Bissao* (*a*) avant que de s'y être fait un Etablissement. Dès les années 1685 & 1686, *Lafond*, qui avoit fait le voyage de cette Isle en qualité de Facteur, en avoit tiré dix-huit cens Esclaves & près de quatre-cens quintaux de cire. En 1686 & 1687, Bourguignon s'y étoit procuré sept-cens Esclaves dans l'espace de 18 mois; & Lafond n'avoit eu besoin que de trois mois, en 1687 (*b*), pour en acheter trois cens. Mais ce commerce étoit tombé dans la suite, jusqu'à l'arrivée du Sieur Brue au Sénégal, en 1697. Il n'avoit pas trouvé un seul des Agens de sa Compagnie, qui eût été à Bissao par terre ou par mer. Cependant il reconnut bientôt que cette Isle méritoit l'attention d'un Directeur, & qu'année commune, elle pouvoit fournir en échange, pour les marchandises de l'Europe, quatre-cens Négres, cinq-cens quintaux de cire, & trois ou quatre-cens quintaux d'yvoire. C'est à sa situation qu'elle doit ces richesses. Elle est au centre de plusieurs autres Isles fort

Introduction, ou motif de ce Voyage.

Ancien Commerce des François à Bissao.

(*a*) Labat, [qui affecte de donner à tous les lieux d'Afrique des terminaisons Françoises,] écrit *Bissaux*. Barbot met *Bissos*. Mais, chez tous les autres, c'est *Bissao*, qui est le nom Négre.

(*b*) *Angl.* en 1689. R. d. E.

BRUE. 1701.

fort peuplées, & proche de plusieurs rivières navigables, qui sortent du Continent.

Projet d'une Colonie à Bulam.

Le premier dessein de la Compagnie Françoise étoit de former un Comptoir dans une petite Isle, nommée l'*Isle de Bourbon*, à peu de distance de celle de Bissao. Mais après l'avoir examinée plus soigneusement, Brue la trouva trop petite, & se détermina d'abord pour celle de *Bulam*, où il se proposa d'établir une Colonie, [comme celle qu'on venoit d'établir dans l'Isle à la Vache, sur la Côte de Saint Domingue.] Le 10 de Janvier 1699, il y envoya l'*Eléonor le Roye*, Vaisseau de la Compagnie, avec les Corvettes, *la Mignone* & *l'Hirondelle*, chargées de plusieurs Facteurs, d'un Chapelain, d'un Ingénieur, d'un Chirurgien, & de quelques Soldats avec leurs Officiers. Ces trois Bâtimens firent heureusement le Voyage, & trouvèrent l'Isle inhabitée ; mais le Sieur Cartaing, qui avoit la direction du projet, jugea dès la première vûe qu'elle étoit trop grande pour être défendue par le petit nombre d'hommes qu'il avoit sous ses ordres. Il envoya proposer aussi-tôt cette objection au Général, qui lui fit dire de former son Etablissement dans l'Isle même de Bissao, & d'y prendre possession du Fort des Portugais, s'ils prenoient le parti de l'abandonner, comme le bruit s'en étoit répandu.

Il est changé en celui de s'établir à Bissao.

Cartaing éxécuta une partie de ces ordres. Il fit voile à Bissao. Il y fut bien reçu du Roi, qui lui prêta quelques maisons pour y déposer ses marchandises, & qui lui permit d'ouvrir un commerce fort avantageux avec les Habitans. Mais quelques mois après, on fut extrémement surpris de le voir arriver à Gorée. Il s'étoit vû forcé d'abandonner son entreprise par la mort d'une partie de ses gens, & par le triste état où la maladie avoit réduit les autres ; sans compter les éxactions du Gouverneur Portugais, qui prétendoit lever sur les marchandises Françoises un droit de dix pour cent. Brue, plus rempli que jamais de la nécessité de cet Etablissement, résolut de se rendre lui-même à Bissao ; mais si bien accompagné, qu'il n'eut rien à redouter des Portugais & des Nègres (c).

Mauvais succès de l'entreprise de Cartaing.

Brue entreprend de l'éxécuter lui-même.

Il étoit revenu depuis peu de Kachao & d'Albreda (d) Après avoir employé jusqu'au 21 de Février 1701 à faire ses préparatifs, il mit à la voile avec deux Vaisseaux de la Compagnie, *la Princesse* & *l'Eléonor de Roye* ; les deux Corvettes *la Mignone* & *l'Hirondelle* ; *la Sirene*, Galiote à bombes ; *le Saint-Georges*, Brigantin, & *la Christine*, Barque de provisions. Cette petite Flotte mouilla [sur les onze heures du matin, vis-à-vis l'Isle aux Chiens, &] le lendemain près de la Pointe de *Bagnon*. Le soir, ayant levé l'ancre avec la marée, elle continua sa course jusqu'au 28. Elle étoit à la vûe de Saint-Martin, Pointe Ouest-Sud-Ouest de l'Isle de Bissao (e), lorsque l'Eléonor avertit, par un signal, qu'il paroissoit un Bâtiment. *De la Rue*, qui commandoit la Princesse, entreprit aussi-tôt de lui donner la chasse, & le suivit en effet au Sud-Sud-Ouest, vers le Canal qui sépare les Isles de Kazegut & de Carache. Mais s'étant fié à son Pilote, qui croyoit y trouver assez de fond, il échoua doucement

(c) Labat, *ubi sup.* Tom. V. pag. 85. & *suiv.*

(d) *Angl.* de Kachao à Albreda. R. d. E.

(e) Labat, dit qu'elle étoit à l'Ouest-Sud-Ouest d'une des Pointes de l'Isle de Bissao, appellée Saint-Martin. R. d. E.

Brue. 1701.

doucement fur le fable. La même difgrace étoit arrivée au Vaiffeau qu'il pourfuivoit, [à deux portées de canon à leur Avant.]

Il prend un Vaiffeau Danois.

Elle n'empêcha pas le Capitaine François d'armer auffi-tôt fes Chaloupes; mais l'autre fe rendit fans réfiftance. C'étoit un Bâtiment Danois, commandé par *Louis Batman*, François de Dieppe, établi à Saint-Thomas, une des *Ifles Vierges*. Après avoir affûré cette prife, & remis la Princeffe à flot, la Flotte Françoife alla mouiller, le 4 de Mars, fous la Pointe de *Bernafel*, dans l'Ifle de Biffao, fix lieuës à l'Oueft du Fort Portugais. La même nuit, Bruë apperçut des feux en Mer; ce qui lui fit juger qu'il y avoit fur la Côte d'autres Bâtimens d'Interlope. Il découvrit en effet, avec la lumière du jour, deux Vaiffeaux à l'ancre, fous le vent de la Flotte. S'étant avancé pour les obferver, il les reconnut en moins d'une heure pour des Hollandois. La Princeffe arbora fon Pavillon, &, portant droit au plus gros, tira un coup de canon pour le fommer de fe rendre. Mais le Hollandois fit bonne contenance & parut difpofé à fe défendre. Alors de la Rue ceffant de le ménager, lui envoya quelques bordées qui lui ôtèrent l'envie de combattre. Dans le même tems l'Eléonor donnoit la chaffe à l'autre, qui fe défendit vigoureufement; mais l'Equipage Hollandois défefpérant à la fin de pouvoir s'échaper, fe fit échouër volontairement, & fe fauva dans fes Chaloupes. Les Négres, qui étoient à bord, profitèrent de l'occafion pour brifer leurs chaînes. Ils pillèrent même une partie des marchandifes, avec lefquelles ils gagnèrent la terre en fautant dans la vafe. Il fut impoffible aux Barques Françoifes d'arriver affez-tôt pour prévenir ce défordre. Elles trouvèrent le Vaiffeau abandonné, & le tillac couvert des reftes du pillage. Les Négres de l'Ifle, voyant un Vaiffeau à fec, s'approchèrent avec leurs arcs pour attaquer les François; mais la chûte de quelques-uns de leurs compagnons arrêta leur ardeur, & le Bâtiment fut remis à flot par la première marée. Le plus confidérable de ces deux Vaiffeaux fe nommoit *l'Anne*, de vingt-deux piéces de canon. L'autre, nommé *le Peter* [& *Jean* de Fleffingue], en avoit feize. Les deux Capitaines, *Vandernotte* & *Jacob Kenoque*, étoient morts de maladie fur la Côte.

Et deux Vaiffeaux Hollandois.

Il arrive à Biffao.

Brue alla jetter l'ancre, avec fes prifes, fous le Fort Portugais de Biffao. Quoique la Flotte Françoife y fût arrivée avec fes pavillons déployés, le Gouverneur lui fit tirer un coup de canon à bale; ce qui irrita fi vivement De la Rue, que fans les inftances du Général, il auroit battu fur le champ la Place avec toute fon artillerie. Mais Brue lui ayant fait fufpendre fon reffentiment, envoya la Mignone, commandée par le Sr. *Le Cerf*, avec ordre d'entrer dans une Crique fort proche du Fort; réfolu de ne garder aucun ménagement avec les Portugais, s'ils continuoient de tirer fur cette Corvette ou fur la Flotte. Le Cerf mouilla fi près du Fort, que le Gouverneur, nommé *Dom Rodrigo de Olivera de Alfonça*, prit le parti de lui envoyer demander qui il étoit, & de le faire prier de defcendre au rivage. Le Cerf defcendit, & fe laiffa conduire dans le Fort, où le Gouverneur feignant d'apprendre qu'il étoit François, lui demanda fi Cartaing étoit à bord. Sans s'expliquer nettement, Le Cerf répondit que Cartaing feroit bientôt dans l'Ifle. Alors le Portugais prenant un ton fort haut, déclara que fi Cartaing paroiffoit à Biffao, on le forceroit d'en fortir plus vîte qu'il n'y feroit entré, & que les François ne devoient pas efpérer d'être foufferts dans l'Ifle, ni même d'obtenir la liberté d'y defcendre. Là-deffus, il confeilla

Mauvais accueil qu'il reçoit du Fort Portugais.

BRUE. 1701.

conseilla au Capitaine de se retirer, & de faire voile où ses affaires l'appelloient.

Il députe au Gouverneur & le ménage peu.

Au retour de Le Cerf, & sur le récit des rodomontades Portugaises, Brue fit monter Cartaing sur une Barque bien armée, pour aller complimenter de sa part le Gouverneur, lui faire des plaintes du coup de canon qu'il avoit fait tirer, & lui déclarer que le Général François du Sénégal étoit venu précisément dans la vûe de s'établir à Bissao. Cette députation rendit les Portugais plus modérés. Dom Alfonse reçut Cartaing fort civilement, & s'excusa sur l'accident du boulet. Cependant il continua de prétendre que les François ne pouvoient être reçus dans l'Isle, parce qu'elle étoit comprise dans les limites de la Compagnie Portugaise en Afrique, & qu'il avoit une défense expresse du Roi son Maître d'y souffrir l'Etablissement d'aucune autre Nation. Le soir du même jour, il envoya son Alfere, ou son Enseigne, au Général, avec des explications dans la même vûe, & de grandes offres de service.

Réponse qu'il fait au Messager du Gouverneur.

Brue répondit qu'il étoit fort surpris qu'après avoir résidé si long-tems dans le Pays, il oubliât que les François y avoient éxercé le commerce avant que les Portugais y eussent bâti leur Fort (*f*); qu'il devoit apprendre à mettre de la distinction entre la Compagnie Françoise & les Interlopiers, puisque la Compagnie avoit un droit établi par Lettres Patentes d'éxercer le Commerce au long des Côtes, depuis le Cap-Blanco jusqu'à Sierra Leona; droit qui excluoit toutes les autres Nations, comme il pouvoit en juger par les prises que la Flotte Françoise venoit de faire à ses yeux; que le meilleur parti qu'il eut à prendre, étoit de bien vivre avec la Compagnie, & de faire son commerce sans apporter d'obstacle à celui d'autrui.

Il demande une audience à l'Empereur de l'Isle.

Comme il falloit s'attendre qu'il employeroit tout son crédit auprès de l'Empereur de Bissao, pour empêcher l'Etablissement François, Brue envoya De la Rue & Cartaing à la Cour de ce Prince, pour lui faire demander une prompte audience. Ils furent reçus fort civilement. L'Empereur promit de se rendre dans un jour ou deux à sa Capitale, & de délibérer avec le Conseil sur l'Etablissement que le Général proposoit.

Marche des François en allant à l'Audience de l'Empereur.

Le 9 de Mars, ce Prince arriva de grand matin dans une maison qu'il avoit près du rivage, & fit donner avis de son arrivée à la Flotte Françoise. Brue se disposa aussi-tôt à descendre. Il entra dans sa Chaloupe au bruit de toute l'artillerie de sa Flotte. En touchant à terre, sa marche fut ordonnée avec beaucoup d'appareil. Elle commença par deux Trompettes & deux Hautbois. Un Capitaine d'Infanterie, nommé *De Segonzac*, suivoit armé du sponton, à la tête de 25 Soldats, avec deux Sergens & deux Tambours. Les Facteurs de la Compagnie marchoient ensuite, deux à deux, devant le Général, qui avoit à ses côtés les deux principaux Capitaines de la Flotte. Les autres Officiers venoient après lui, suivis des Domestiques de sa Livrée, & d'un Corps de Matelots armés. L'artillerie fit une seconde décharge lorsque cette Troupe se mit en mouvement. Elle s'avança vers un grand arbre, entre le Fort Portugais & le Couvent des Franciscains. Là Brue trouva l'Empereur de Bissao, assis sur un fauteuil. Ce Prince portoit un habit de moire verte, orné de quelques dentelles d'argent, [sur les tailles & aux manches.] Ses hautes-☞ chausses

☞(*f*) Ils n'y avoient point eu de Fort avant 1694.

BRUE. 1701.

chausses étoient d'une belle étoffe de coton. Il avoit la tête couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de sucre, & bordé par le bas d'un double rang de corde de chanvre. Ce bord de corde est la marque de son pouvoir absolu sur la liberté de ses Sujets. Quatre de ses femmes étoient assises à ses pieds; & les Seigneurs de sa Cour se tenoient debout en cercle, mais à quelque distance. Derrière eux, trois Négres d'une taille fort haute, jouoient d'un instrument qui ressemble à la flute Allemande. Il y avoit quelques fauteuils placés vis-à-vis de l'Empereur.

Cérémonies de l'Audience.

BRUE s'étant approché, l'Empereur se leva pour le recevoir. Ils se saluërent en se serrant plusieurs fois les mains; & l'Empereur répéta chaque fois, d'un air riant, *Vous êtes le bien venu*. Lorsqu'ils se furent assis tous deux, Brue commença son compliment, qui fut expliqué aussi-tôt par l'Interpréte de la Compagnie, à genoux entre l'Empereur & le Général. Il contenoit en substance que la grande réputation de S. M. n'étant pas moins répandue en Europe qu'en Afrique, la Compagnie qui avoit appris en même-tems sa bonté pour les Etrangers, & le soin qu'il prenoit de rendre son Peuple riche & florissant (*g*), par les encouragemens qu'il donnoit au Commerce, souhaitoit ardemment & lui demandoit la permission d'établir un Comptoir dans ses Etats, & d'y bâtir les Magasins nécessaires à cette entreprise, avec l'espérance que S. M. lui accorderoit tout-à-la-fois son consentement & sa protection (*h*).

Réponse de l'Empereur à la harangue du Général.

L'EMPEREUR répondit civilement, qu'il remercioit le Général de sa visite, & qu'il souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec les François; mais qu'à l'égard de l'Etablissement, il ne pouvoit se déterminer sans avoir consulté ses Dieux, en présence du Gouverneur Portugais, qu'il alloit faire appeller. Brue jugea que cette réponse avoit été concertée, car le Gouverneur arriva ☞ immédiatement, accompagné de son Alfere & de six Fusiliers Négres, [après avoir été auparavant à l'Eglise de la Paroisse pour y faire ses dévotions.] Cependant il profita de ce court intervalle pour représenter à l'Empereur les grands avantages qu'il pouvoit tirer de l'ouverture du Commerce, sur-tout ☞ avec la Compagnie Françoise. [Le Prince écouta ce discours avec attention, & parut y prendre plaisir, de même que tous ceux qui étoient avec lui.] Le Gouverneur en arrivant salua Brue, & fit une profonde révérence à l'Empereur, qui le reçut d'un air familier, sans se lever de son fauteuil, & qui le pria de s'asseoir.

Il fait appeller le Gouverneur Portugais & le ménage peu.

APRÈS un moment de silence, l'Empereur lui dit d'un ton févère: „ Vous „ m'avez soutenu que le dessein des François étoit de bâtir ici, non-seulement un „ Comptoir, mais encore un Fort. M'avez-vous dit la vérité, ou n'est-ce „ qu'une fable de votre invention? Le Gouverneur ne pouvant prouver ce qu'il avoit avancé, demeura quelque tems dans l'embarras. Enfin il répondit que les François ne pouvoient penser à bâtir un Comptoir sans le fortifier d'une manière qui assurât la conservation de leurs marchandises; que le Roi son Maître ne le souffriroit jamais, & qu'une entreprise de cette nature étoit contraire aux Traités du Portugal avec S. M. Imp. & ses Prédécesseurs. Brue prit la parole, pour expliquer hautement que ce qu'il demandoit n'étoit

☞(*g*) Labat remarque, pag. 132. que ce compliment dût être fort désagréable aux Assistans qui éprouvoient tous les jours combien la conduite de ce Prince étoit dure & injuste.

(*h*) Labat, pag. 97. & *suiv.*

BRUE. 1701.

n'étoit pas une nouvelle faveur, mais le renouvellement d'une ancienne Alliance entre les deux Nations; que les injustes prétentions des Portugais avoient forcé le Sieur Cartaing de se retirer l'année d'auparavant; que la Compagnie ne pensoit point à bâtir un Fort ni même des Magasins de pierre, & qu'elle croiroit ses marchandises assez assûrées par la protection de l'Empereur; que ce Prince étant le Maître dans son Isle, pouvoit accorder les faveurs qu'il jugeoit-à-propos, & n'avoit pas besoin de consulter des Nations Etrangères. Cette réponse parut plaire à l'Empereur. Il se leva, & regardant le Gouverneur Portugais d'un air sombre, il lui dit qu'il trouvoit fort étrange qu'on prétendît lui imposer des loix dans son Royaume; qu'il feroit voir s'il étoit le Maître, & qu'il sçavoit comment il devoit traiter ceux qui entreprendroient de s'opposer à ses volontés. Ensuite prenant Brue par la main, il le pria de le suivre. Il s'avança vers la Mer avec ses femmes & ses principaux Courtisans, précédé de ses trois Jouëurs de flute. Il s'arrêta près d'un grand arbre, que les Habitans regardent comme une espèce de Divinité, parce qu'il contient les images de leurs Dieux. Tout le cortége fit un grand cercle autour de cet arbre, tandis que l'Empereur & ses femmes s'approchèrent du tronc. Un Prêtre des Idoles, vêtu d'un habit de plusieurs couleurs, d'où pendoient quantité de petites sonnettes, présenta au Monarque une coupe de calebasse, remplie de vin de Palmier. Ce Prince la reçut sur la paume de sa main droite, & ses femmes y joignirent aussi leur main pour la soûtenir. Tous les Seigneurs, qui purent trouver place, firent la même chose, & ceux qui n'en purent trouver, soûtinrent le coude des autres.

Adresse du Général.

L'Empereur consulte ses Dieux. Cérémonies du Sacrifice.

ALORS l'Empereur s'adressant aux Divinités qui étoient placées dans les niches de l'arbre, leur répéta la demande du Général François, & leur demanda gravement leur avis. Brue avoit peu d'embarras pour la réponse. Il avoit pris soin de se la rendre favorable par les présens qu'il avoit faits secrettement au Prêtre, aux femmes de l'Empereur & à ses principaux Courtisans.

L'EMPEREUR, après avoit arrosé l'arbre d'une partie de la liqueur, & versé le reste au pied, donna ordre qu'on amenât un Bœuf, destiné pour le Sacrifice. Le Prêtre se saisit de la Victime, lui coupa la gorge; & recevant le sang dans la même calebasse, il la présenta encore à l'Empereur, qui recommença ses aspersions. Ensuite ayant trempé un de ses doigts dans le sang, il s'approcha du Général, & lui toucha la main; mistère sacré, qui emporte un serment d'Alliance perpétuelle. Après toutes ces formalités, il prit Brue par la main & le reconduisit au premier lieu de l'audience. On s'y assit. La musique cessa, & fut suivie, pendant quelques momens, d'un profond silence. Enfin l'Empereur s'adressa au Général dans ces termes: „ Vous êtes „ le bien venu. Vous avez la liberté d'établir ici un Comptoir & des Magasins, dans les lieux que vous voudrez choisir. Je fais une Alliance perpetuelle avec vous & votre Nation. Je vous reçois sous ma protection; „ & jusqu'à ce que vos maisons soient bâties, je vous prêterai les miennes. Lorsque l'Empereur eut fini ce discours, ses femmes, les Grands, & tous les spectateurs, poussèrent un cri de joye, auquel les François répondirent par une décharge de leur mousqueterie & de tout le canon de leur Flotte.

La réponse des Dieux est favorable au Général.

BRUE s'étant levé aussi-tôt rendit graces à l'Empereur de ses bontés, & fit

Brue. 1701.

fit apporter les présens de la Compagnie. C'étoient de fort beaux calicos, de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs, du corail, des verres ardens, des telescopes, des cristaux & plusieurs belles paires de pistolets, avec une épée à monture d'argent, & le ceinturon brodé, [que le Prince mit à son côté au moment même.] Les femmes de l'Empereur eurent aussi leurs présens, qui consistoient en petites galanteries de l'Europe. Toute l'Assemblée fut traitée avec de l'eau-de-vie; ce qui produisit de nouvelles acclamations. En se retirant, l'Empereur donna plusieurs fois la main au Général, & le fit conduire jusqu'à sa Barque par ses Joueürs de flute, & par une partie de ses Courtisans. Le Gouverneur Portugais, qui avoit quitté l'Assemblée en apprenant la réponse de l'Oracle, rejoignit Brue en chemin, & lui fit un compliment fort froid sur l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Brue lui répondit que ce qu'ils avoient à faire de mieux l'un & l'autre étoit de vivre en amis, jusqu'à ce que leurs différends fussent terminés par leurs Supérieurs en Europe. Le Gouverneur s'y engagea nettement par sa promesse. Il pressa même les Officiers François d'accepter un dîner dans le Fort. Brue ne fit pas difficulté d'y consentir. On l'y reçut avec une décharge de treize canons. Mais il arriva malheureusement qu'une piéce étant chargée à boulet, brisa quelques pierres, qui blessèrent le fils du Roi & quelques Seigneurs du Pays. Quoique ce fût le simple effet du hasard, les Négres en firent un crime aux Portugais, & l'attribuèrent au ressentiment de ce qui s'étoit passé. Il s'éleva de grands cris, on courut aux armes, & les Habitans du Canton commençoient à s'assembler. Brue envoya Cartaing à l'Empereur pour l'informer de la vérité, & le supplier d'arrêter le désordre. Sa prière eut l'effet qu'il avoit espéré. Après le festin, il fut conduit par le Gouverneur au Couvent des Cordeliers, où il fut traité avec de nouvelles politesses.

Présens qu'il fait à l'Empereur.

Le Gouverneur Portugais prend le parti de la politesse.

Le Fort Portugais de Bissao est peu considérable. C'est un quarré d'assez grande étendue, qui n'a que trois bastions, parce que le quatrième est demeuré imparfait; sans fossés, sans chemin-couvert & sans palissades. Les courtines étoient fort basses & fort mal entretenues. L'artillerie consistoit en vingt piéces de campagne; mais il n'y avoit dans l'Arsenal que vingt fusils, outre ceux de la Garnison, qui étoit ou qui devoit être composée de quinze (i) *Gromettes*, c'est-à-dire de quinze Négres gagés. Le Gouverneur, son Lieutenant & son Alfere étoient les seuls Blancs. Ils avoient pour Sergent un vieux Créole noir de S. Jago.

Etat du Fort de Bissao.

Brue ne perdit pas un moment pour commencer l'édifice du Comptoir. Tous ses gens furent employés au travail. Il se servit des Négres pour couper le bois de la charpente; mais au lieu de paille & de feuillage, il couvrit les toîts de fort bonnes tuiles, qu'il avoit apportées pour lest. Il fit un grand cabinet de briques, avec la précaution de les enduire de terre glaise & d'en blanchir les dehors, pour aller au devant de toutes les défiances des Négres.

Brue se hâte de bâtir un Comptoir.

L'ouvrage fut pressé avec tant de diligence, que dans l'espace d'un mois le Comptoir fut en état, non-seulement de recevoir les marchandises &

(i) Labat les appelle *Gourmets*; mais Barbot, Atkins, &c. s'accordent pour *Gromettas*, qui est le nom Portugais. Ces Négres sont les mêmes qu'on appelle Laptots sur le Sénégal & la Gambra.

BRUE. 1701.

& les Facteurs, mais de se défendre même en cas d'attaque. On avoit ménagé, autour de la maison, des embrasures bouchées de terre & blanchies. Sous prétexte de se procurer de l'eau pour les Ouvriers & de se précautionner contre les accidens du feu, on avoit environné le Comptoir d'un fossé large de six pieds, sur autant de profondeur, avec une double haye d'épine, qui en défendoit l'approche. Brue n'avoit pas manqué, tandis qu'on travailloit aux embrasures, de prodiguer l'eau-de-vie aux Ouvriers Négres, pour écarter leur attention (*k*).

Son habileté dans cet édifice.

Après l'heureuse éxécution de son projet, il se rendit à la maison de campagne de l'Empereur, qui n'est pas à plus d'un quart de lieuë du Fort Portugais. Le grand nombre de ses cabanes lui donne l'apparence d'un petit Village. [Il est enfermé dans un enclos de paille, si bien ajustée, qu'elle paroit de loin comme un mur.] La première porte étoit gardée par vingt-cinq ou trente Négres, armés de sabres, d'arcs & de fléches. On entre dans un labyrinte de bananiers, entremêlé de cabanes fort propres, qui font la demeure des Femmes, des Enfans, & des Esclaves domestiques. Au centre est une grande Place, au milieu de laquelle est un Oranger d'une si prodigieuse grosseur, qu'il couvre toute la place de ses branches. Brue trouva l'Empereur assis sous cet arbre, avec une douzaine de ses femmes & de ses enfans. Il étoit en déshabillé. Un pagne faisoit toute sa parure; mais il avoit son diadême sur la tête, c'est-à-dire, le bonnet bordé de corde. [Les Princesses ses filles avoient les Cheveux assez ras, & coupés en fleurs d'une manière fort propre.] Après avoir fait donner au Général & à ses Officiers des chaises de bois, telles que la sienne, il se servit de la Langue Portugaise, qu'il parloit fort bien, & que Brue entendoit parfaitement. Ses discours furent civils. Il présenta du vin de palmier à la Compagnie. Il but à la santé du Général. On apporta des pipes, & la conversation dura trois heures (*l*).

Palais de l'Empereur de Bissao.

(*k*) Labat, pag. 109. & *suiv.* Voyez aussi pag. 215.

(*l*) *Ibid.* pag. 121. & *suiv.*

§. II.

Description de l'Isle de Bissao & des usages du Pays.

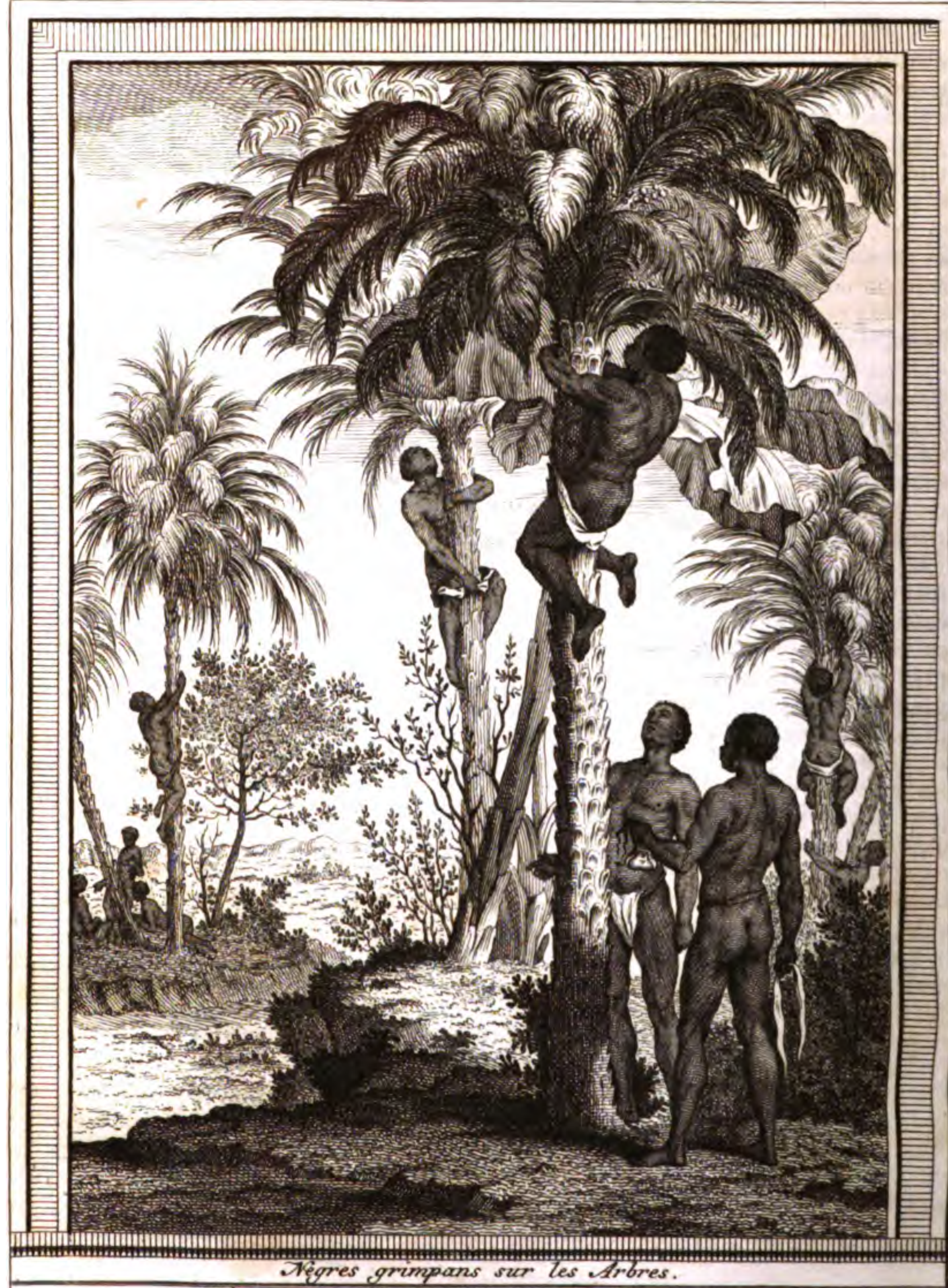
Grandeur de l'Isle.

LA circonférence de cette Isle est de trente-cinq ou quarante lieuës. Sa perspective est d'autant plus agréable de la Mer, qu'elle s'éleve insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre plusieurs hauteurs, qui sont moins des montagnes que des collines, entre lesquelles il se trouve des vallées & des sources d'eau assez fortes pour former des rivières, qui vont se perdre dans l'Océan après avoir fertilisé toutes les parties de l'Isle. Aussi est-elle entièrement cultivée, avec un mélange de petits bois de Palmiers (*a*), qui servent d'abris contre la chaleur. Les Orangers y sont en abondance, avec les autres espèces d'arbres qui sont propres au climat [& particulièrement les Mangles.] Il y a peu de cabanes qui ne soient environnées de Bananiers, de Guaviers [de Citronniers & d'autres arbres.]

Sa beauté & sa fécondité.

LE

(*a*) *Angl.* de Polons ou Fromagers. R. d. E.



Négres grimpans sur les Arbres.

NÉGERS op de PALMBOOMEN klimmende.

Cochin filius inv. *J. V. Schley sculp.*

Le terroir est si riche & si fécond, qu'à la grandeur du ris & du maïz, on les prendroit pour des arbustes. Il s'y trouve, avec le maïz des deux espéces, un autre sorte de grain qui lui ressemble. Il est blanc, & se réduit aisément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graisse, pour en faire une pâte qu'ils nomment *Fondé*. Le maïz ne leur sert pas, comme au Sénégal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaisseur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la cassave en Amérique. Cette sorte de pâtisserie excite l'appétit, sur-tout lorsqu'on la mange fraîche, avec du beurre. Ils préparent le ris avec du beurre, ou sous la volaille. Les femmes du Roi en firent manger à Brue, qu'il trouva délicieux.

BRUE. 1701.

Alimens des Insulaires.

Les Bœufs & les Vaches sont d'une grosseur extraordinaire dans l'Isle de Bissao, & se vendent assez cher. Mais le lait & le vin de palmier sont en si grande abondance qu'ils ne peuvent être à meilleur marché, de même que les bananes, les guaves & les autres fruits. L'Isle est si remplie de Bananiers, qu'une de ses parties en a tiré son nom. Les Portugais y ont planté du Manioc, dont ils faisoient d'aussi bonne farine qu'au Brésil. On ne remarque pas que les Négres en prennent le goût, apparemment parce que leur paresse leur fait craindre la peine de le préparer. Cependant il s'en trouve quelques-uns qui le cultivent; mais ce n'est pas pour en faire de la cassave ni de la farine. Ils le mangent grillé sur les charbons, ce qui le purge de son jus, qui passe pour nuisible. Les patates & les ignames font une grande partie de leur nourriture. Ils ont une grande quantité de Chèvres grasses à courtes jambes; mais ils manquent de Moutons & de Chevaux. On prétend même que les Chevaux meurent aussi-tôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'Isle. On n'y voit pas de Porcs. Les Portugais & les Négres paroissent les mépriser également, sans qu'on puisse soupçonner ceux-ci d'être arrêtés par des scrupules de religion, puisqu'ils ne sont ni Juifs ni Mahométans; mais que faut-il penser des premiers (*b*)? Leurs Vaches leur servent de monture au lieu de Chevaux. On leur fait un trou dans les narines, par lequel on passe une corde qui leur sert de bride; & si leur pas n'est pas fort vîte, il est extrêmement doux.

L'Isle n'a pas de Porcs ni de Chevaux.

Les Habitans demeurent dans des cabanes dispersées; car, excepté deux petits Villages qui se sont formés autour de l'Eglise paroissiale & du Couvent des Portugais, il n'y a rien dans l'Isle qui ait l'apparence d'une habitation régulière. Le Couvent & sa Chapelle ont un grand air de pauvreté; mais ils étoient entretenus proprement. La Paroisse, qui est entre le Fort & le Couvent, regarde la Mer, & n'est pas mieux bâtie que les maisons des Portugais, qui sont de terre blanchie & couvertes de paille. Elle a deux ou trois petites cloches, mais si peu de revenu qu'il ne peut suffire à l'entretien de ses Ministres. Les Paroissiens sont environ cent cinquante Négres & quatre-cens femmes, qui se disent Portugais, quoiqu'ils soient aussi noirs que des Corbeaux. Brue vit à Bissao une Négresse blanche, née d'un père &

Logemens des Insulaires.

Négresse blanche.

(*b*) Labat est très-promt à décider que ces pauvres Portugais Négres sont des Juifs.

BRUE.
1701.

& d'une mère noirs. Elle fut mariée à un Négre, dont elle eut des enfans aussi noirs que leur père.

L'Isle de Bissao est fort peuplée, & le seroit beaucoup plus si elle n'étoit exposée aux incursions des Négres *Biafaras*, *Balantes*, *Bissagos*, qui infestent souvent ses Côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs Prisonniers aux Blancs, & sacrifient le reste à leur Divinité, qui se nomme China (c).

Les Habitans de Bissao sont *Papels*. Cette Nation occupe une partie des Isles & des Côtes voisines, sur-tout au Sud de Kachao. Elle est mal disposée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs usages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton, avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entièrement nues. Si leur naissance est distinguée, elles ont le corps régulièrement marqué de fleurs & d'autres figures, ce qui fait paroître leur peau comme une piéce de satin travaillé. Les Princesses filles de l'Empereur de Bissao étoient couvertes de ces marques, sans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

Habillement des Insulaires.

L'habillement des Seigneurs est peu différent de celui des conditions inférieures. C'est une peau de Chèvre passée entre les jambes, qui leur couvre le derrière & le devant du corps. (d) Ils portent à la main un sabre nud, & deux grosses bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils se servent comme de castagnetes. L'une est au pouce & l'autre au doigt du milieu. En les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choses qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les Négres de Bissao sont excellens Mariniers, & passent pour les plus habiles Rameurs de toute la Côte. Ils employent au lieu de rames, de petites pelles de bois, qu'ils nomment pagales; & le mouvement qu'ils font pour s'en servir produit une sorte de musique, avec un faux-bourdon, qui n'est pas sans harmonie. Ils ont un langage qui est propre aux Papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le Commerce n'a pas servi peu à les civiliser. Ils sont Idolâtres; mais leurs idées de religion sont si confuses, qu'il n'est pas aisé (e) de les démêler. Leur principale Idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs se fait une Divinité suivant son caprice. Ils regardent certains arbres consacrés, sinon comme des Dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur sacrifient des Chiens, des Cocqs & des Bœufs, qu'ils engraissent & qu'ils lavent avec beaucoup de soin avant que de les faire servir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arrosent de leur sang les branches & le pied de l'arbre. Ensuite ils les coupent en piéces, dont l'Empereur, les Grands & le Peuple ont chacun leur partie. Il n'en reste à la Divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes (f).

Castagnetes qui forment un langage.

Religion de l'Isle.

Il

☞ (c) Labat, Tom. V. pag. 118. & *suiv.* Voyez aussi pag. 139.

(d) Barbot dit que c'est une peau d'Agneau préparée & peinte en rouge. Description de la Guinée, pag. 88.

(e) L'Auteur a dit ci-dessus qu'ils adorent particulièrement les Bois & les arbres.

☞ (f) Labat, pag. 121. & *suiv.* Voyez aussi pag. 74. & 139.

BRUE. 1701.

Il ne paroît pas que l'Isle de Bissao ait jamais été troublée par des guerres civiles; preuve assez honorable de l'humanité des Habitans & de leur soûmission pour leur Prince. Cependant ils sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, qu'ils troublent, comme ils en sont troublés, par des incursions continuelles. Les *Biafaras*, les *Bissagos*, les *Balantes*, & les *Nalus* (*g*), qui les environnent de toutes parts, sont des Nations fort braves, qui se battent avec la dernière furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces Barbares, il n'y a jamais beaucoup de correspondance entre eux dans les intervalles mêmes de repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir souvent aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des Esclaves (*h*). Mais ordinairement les incursions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou six jours.

Nations voisines & leurs guerres.

Lorsque l'Empereur prend la résolution de porter la guerre chez ses Voisins, il fait sonner le *bonbalon*, qui est une sorte de tocsin; & ce signal rassemble en certains lieux les Officiers & les Soldats. Ils y trouvent la Flotte Royale, qui est ordinairement de trente Canots. Chaque Canot reçoit vingt hommes, dont le Commandant répond. Il est rare que l'Empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions; mais il consulte ses Dieux avant l'entreprise par le sacrifice de plusieurs victimes, dont la chair ne se partage qu'entre lui, les Prêtres & son armée. Comme les Divinités de bois sont toûjours dans les intérêts du Prince, la réponse ne manque point de lui être favorable. Alors les Troupes s'embarquent avec une vive confiance, & la course est tellement réglée qu'elles arrivent sur le terrain ennemi pendant les ténébres. Elles débarquent sans bruit. S'il se trouve quelque cabane écartée & sans défense, elles l'environnent, la surprennent; & se saisissant des Habitans & des effets, elles se rembarquent aussi-tôt. Si les Habitations sont capables de se défendre, l'attaque n'est pas si brusque. On se met en embuscade du côté de quelque rivière ou de quelque fontaine, & l'on cherche l'occasion d'enlever furtivement quelque ennemi. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, & l'on retourne en triomphe. La moitié du butin appartient à l'Empereur. Le reste se divise entre ceux qui l'ont enlevé. Tous les Esclaves sont vendus aux Européens, à moins que dans le nombre il ne se trouve quelque Négre d'un rang distingué, qui est ordinairement racheté par sa famille ou ses amis, en donnant à sa place deux autres Esclaves ou cinq ou six Bœufs. Les Guerriers de l'expédition font parade de leurs avantages dans toutes les parties de l'Isle. Ils montrent leurs blessures. Ils se font suivre de leurs Prisonniers. Leur usage n'est pas de les maltraiter, comme dans le Nord de l'Amérique; mais de les accabler de reproches, & de les forcer à chanter les louanges de leurs Vainqueurs. [On leur fait des présens de pagnes, & d'autres choses qu'ils vendent aussi-tôt pour avoir du vin de Palme, & faire la débauche.] C'est une espèce d'Ovation qu'ils appellent *Cavalarze*; nom tiré apparemment des Portugais. Mais s'il arrive au contraire que l'entreprise soit malheureuse, les Prisonniers courent grand risque d'être sacrifiés; sur-tout lorsqu'on a perdu

Manière dont la guerre se fait entre ces Barbares.

Leurs triomphes & les honneurs qu'ils rendent aux morts.

(*g*) La Carte de l'Afrique Françoise par De l'Isle les appelle *Anallus*. [D'autres les nomment *Naloux* & *Analloux*.]

(*h*) Cette conduite des Européens, qui font négoce d'Esclaves, est très criminelle.

Brue. 1701.

perdu quelque personne riche ou d'une famille puissante. Ceux qui périssent dans ces occasions, reçoivent des honneurs publics, par des chants, & des danses au son du tambour. Les femmes, qui sont les principales actrices de la pompe funèbre, expriment leur douleur d'une manière qui inspire la compassion. Elles s'arrachent les cheveux, elles se déchirent la peau, & leurs cris ne peuvent être représentés. Lorsqu'elles sont fatiguées d'un si rude éxercice, on leur donne du vin de Palmier en abondance. Ce rafraîchissement les met en état de recommencer la scene, & leur fournit une nouvelle source de larmes, jusqu'à ce que le corps ait reçu la sépulture (*i*).

Pouvoir despotique de l'Empereur.

L'Empereur de Bissao jouit d'une autorité fort despotique. Il a trouvé une voye fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ses Sujets, sans qu'il lui en coûte jamais rien (*k*). C'est d'accepter la donation qu'un Négre lui fait de la maison de son voisin. Il en prend aussi-tôt possession, & le Propriétaire se trouve dans la nécessité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de se venger est facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puisqu'il ne hazarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent dans l'Isle. Un jour, l'Empereur de Bissao avoit confié à la garde des Portugais, un Esclave qui se pendit. C'étoit lui, naturellement, qui devoit supporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre Esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux Esclaves qu'il avoit vendus s'échapèrent de leurs chaînes, & furent repris par ses Soldats. L'équité sembloit demander qu'ils fussent restitués à leur Maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étoient à lui, puisqu'ils s'étoient remis en liberté, & les revendit sans scrupule à d'autres Marchands. Le Sieur De La Fond, Agent de la Compagnie Françoise, s'étoit procuré un Négre qui jouoit excellemment d'un Instrument du Pays, nommé *Balafo*. L'Empereur, qui entendit louër le talent de cet Esclave, souhaita de l'acheter; & l'Agent, pour l'intérêt de sa Compagnie, consentit à le vendre. Mais le Négre s'étant échapé de la maison de l'Empereur, retourna sur le Vaisseau de La Fond, qui lui demanda avec surprise pourquoi il avoit abandonné son Maître. L'Esclave répondit que l'usage de la Cour étoit de tuer les Musiciens à la mort du Prince, pour l'accompagner & le réjouir dans l'autre monde; & que les Blancs n'ayant pas cette cruelle coûtume, il préféroit leur esclavage à celui de l'Empereur. Cependant il fut réclamé par ce Maître impérieux, qui ne craignit pas de démentir son propre éxemple; & l'Agent François n'ôsa refuser de payer le prix de l'Esclave.

Exemples.

Usages barbares à la mort des Rois de Bissao.

A la mort des Empereurs de Bissao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs Esclaves les plus familiers sont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la sépulture près de leur Maître, pour le servir dans un autre monde. [Après cela on met le Corps du Prince dans une biere faite de ☞ roseaux,

(*i*) Labat, Tom. V. pag. 133. & *suiv.*

☞ (*k*) Cet Empereur paroit être aussi despotique que le dernier Prince de Maroc, Muley Ismaël, qui vendoit les grands Seigneurs de sa Cour les uns aux autres.

roseaux, très proprement tressés, & quatre des principaux Seigneurs le portent en cérémonie, au lieu de la sépulture. Quand ils y sont arrivés, ils font sauter la biere en l'air, & la retiennent sans la laisser tomber à terre, jusqu'à ce qu'après lui avoir fait faire plusieurs sauts, ils la laissent enfin tomber sur les Grands qui sont prosternés aux environs du lieu de la sépulture, & celui qui se trouve accablé sous ce poids, est sur le champ reconnu pour Roi. Mais cette élection ne peut être limitée entre ceux qui sont de la famille royale.] L'usage étoit autrefois d'enterrer des Esclaves vivans avec le Monarque mort. Mais il paroît que cette coûtume est abolie. Le dernier Roi n'eut qu'un Esclave enterré avec lui; & celui qui régne à-présent paroît disposé à détruire entièrement une Loi si barbare. Un Seigneur du Pays avoit donné ordre en mourant qu'on enterrât près de lui trois jeunes filles, qu'il avoit choisies pour cet affreux sacrifice. L'Empereur les vendit, & donna l'argent aux héritiers du mort (*l*). BRUE. 1701.

Tocsin militaire nommé Bonbalon.

EN parlant de la guerre, on a nommé le tocsin qui sert à rassembler la milice des Négres. Il porte dans cette Isle le nom de *Bonbalon*. C'est une sorte de trompette marine, mais sans corde, avec beaucoup plus de grosseur & le double de la longueur. Elle est d'un bois léger. On frappe dessus avec un marteau de bois dur, & l'on prétend que le bruit se fait entendre de quatre lieuës. L'Empereur a plusieurs de ces instrumens au long des Côtes & dans l'intérieur de l'Isle, avec une Garde pour chacun; & lorsque le sien a donné le signal, les autres répétent autant de fois les mêmes coups & sur les mêmes tons; de sorte que ses volontés sont connues, en un moment, par la maniére de les communiquer. Si quelqu'un refuse d'obéir, il est vendu pour l'Esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soûmission; & l'Empereur, pour qui la désobéissance est utile, se plaint quelquefois de trouver ses Sujets trop ardens à le servir.

Le Roi de Bissao qualifié d'Empereur, & pourquoi.

AU lieu de la qualité de Roi, la plûpart des Ecrivains lui donnent celle d'Empereur, parce que l'Isle étant divisée en huit ou neuf Provinces, ils prétendent que le titre des Gouverneurs répond à celui de Rois. [Mais pour confirmer cette remarque, il auroit fallu nous apprendre quels titres ils portent en effet dans la Langue du Pays, & ce qu'ils signifient dans les Langues de l'Europe.]

☞(*l*) Labat conclud de-là que ce Prince pourroit être aisément converti; d'autant plus que ces Peuples sont idolâtres, & qu'ils n'ont aucun culte fixe & réglé; car ajoute-t-il, s'ils étoient Mahométans, la chose seroit presque impossible: mais la facilité qu'on auroit à les convertir, ne viendroit-elle point de ce qu'ils adorent les Images?

§. III.

Voyage dans l'Isle de Bulam.

Motifs de ce voyage.

TANDIS que le Comptoir se formoit à Bissao, Brue entreprit de visiter l'Isle de Bulam, où son premier dessein avoit été d'établir une Colonie. La grandeur de l'Isle l'avoit fait renoncer à ce projet; mais il lui restoit des impressions avantageuses du Pays, & quelque espérance d'en tirer de l'avantage pour les intérêts de la Compagnie. Dans cette vûe, il prit deux Barques, montées par les Laptots de Gorée, & par quelques Papels qui avoient traversé

BRUE. 1701.

traversé les Détroits dans leurs expéditions, avec deux Pilotes François qu'il se proposoit de laisser à Bissao après son départ, pour examiner les Côtes & pousser le Commerce.

Isles des Sorciers & de Bourbon.

Il mit à la voile entre l'Isle des Sorciers & celle de Bourbon, portant au Sud, pour doubler la Pointe de l'Isle Formosa. Les apparences de celle-ci répondent fort bien à son nom. Elle est couverte de grands arbres, excepté sur les Côtes, qui sont basses & qui ne présentent que des arbrisseaux (*a*). Le terroir paroît uni & fertile; mais il manque d'eau fraîche, & c'est apparemment ce qui le rend désert. Brue se sentoit beaucoup de penchant à descendre au rivage, pour observer un si beau Pays. Quelques raisons lui firent remettre ce dessein à d'autres tems. Il remarqua seulement que la longueur de l'Isle est d'environ deux lieuës, sur une de largeur. On en compte cinq depuis la Pointe Sud-Est de Bissao jusqu'à la Pointe Nord-Est de l'Isle Formosa.

Isle Formosa.

Observation sur les Détroits de ces Isles.

En doublant cette Pointe, on entre dans le bras d'une grande rivière, qui sépare la Péninsule de Biafaras de l'Isle de Bulam. L'entrée de ce Canal peut avoir une bonne lieuë de largeur. Ses rives sont hautes, & la Mer y bat avec assez de violence, à proportion de la force des marées. Comme le dessein du Général étoit de reconnoître soigneusement tous ces passages, il avançoit la sonde à la main. Entre la Pointe Ouest de la Péninsule de Biafaras & la Pointe Est de l'Isle Formosa, il trouva depuis deux & trois jusqu'à sept brasses, & qu'il est nécessaire de suivre le milieu du Canal pour éviter les bancs qui le resserrent beaucoup, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la pointe Nord-Est de l'Isle de Bulam.

Dangers de la plûpart des Biafaras.

En fondant, avec trop peu d'attention pour le reste, les deux Barques échouèrent vis-à-vis l'une de l'autre. Le reflux, qui est d'une extrême rapidité dans le Canal, les laissa si vîte à sec, qu'on n'eût pas d'autre parti à prendre que d'y faire la garde, en attendant le retour de la marée. Il est dangereux de demeurer exposé aux Négres de Biafaras. Leur avidité pour le butin les rend attentifs à tous les Bâtimens qui s'approchent de leur Côte, & rarement manquent-ils de les insulter. Ils attachent à leurs pieds, dans ces occasions, des semelles d'écorce d'arbre, longues de deux pieds & larges de sept ou huit pouces, avec lesquelles ils marchent sur la vase sans enfoncer; à peu près comme les Sauvages du Canada font pour marcher sur la neige. Quoique les deux Barques fussent trop bien armées pour craindre des Ennemis si méprisables, l'Equipage demeura sous les armes jusqu'à l'arrivée des flots.

Bons ancrages autour de Bulam.

En doublant la Pointe Nord-Est de Bulam, on trouve une Crique large d'une lieuë, & d'environ la même profondeur, au milieu de laquelle il y a toûjours trois ou quatre brasses d'eau, & dont les bords sont couverts d'arbrisseaux (*b*). Dans le mauvais tems, c'est une fort bonne retraite pour les petits Vaisseaux. De cette petite Baye jusqu'à la Pointe Sud, le mouillage est sûr & commode au long de la Côte, pour les plus grands Bâtimens. Mais il faut connoître la nature des marées, [& les avantages ou désavantages qu'elles peuvent produire.] ☞ Brue en sentit la nécessité par son expérience; car à peine eut-il gagné la Pointe Est, que la même marée qui l'y avoit conduite lui

Contrariété des marées & des courans.

(*a*) *Angl.* des Mangles. R. d. E.

(*b*) *Angl.* de Mangles. R. d. E.

lui devenant contraire, produisît le même effet que le reflux. Il n'eut pas d'autre ressource que de gagner aussi-tôt le rivage, & d'amarrer contre les arbres, à l'éxemple d'un Canot de Bissagos, qui se trouvoit dans le même cas. Il passa la nuit dans ce lieu. Ses tentes n'empêchèrent pas qu'il n'y fût fort mouillé, & qu'il n'eût beaucoup à souffrir d'un violent ouragan, accompagné de tonnerre & de pluye; outre l'irrégularité des Courans, qui lui firent craindre d'être enlevé de dessus ses ancres, & de se briser sur la Côte. L'obscurité d'ailleurs étoit si épaisse, que les objets les plus proches ne pouvant être distingués qu'à la lueur des feux, il n'étoit pas possible de se hazarder en Mer. Le jour suivant ramena un tems plus tranquille. Les Bissagos, qui avoient passé la nuit sur le rivage, avec beaucoup d'inquiétude pour leur Canot, s'approchèrent des Barques Françoises après les avoir long-tems observées. Brue les y encouragea par des signes d'amitié, & leur fit parler par ses Interprétes. Il en vint trois à bord, qui furent traités civilement. On les fit boire. On leur offrit quelques petits présens. Enfin tous les autres s'avancèrent, au nombre de quinze.

BRUE. 1701.

Rencontre de quinze Bissagos.

BRUE leur ayant déclaré le dessein qu'il avoit de traverser l'Isle, & de chasser en chemin, ils s'offrirent volontairement à lui servir de Guides. Il en prit sept, & laissa le reste dans ses Barques, sous prétexte d'assister ses gens; mais en effet pour lui servir d'ôtages pendant sa course. Après avoir doublé la Pointe Est de Bulam, il découvrit une belle rivière, de la largeur d'une lieuë, & d'une profondeur à recevoir les plus gros Vaisseaux. Ce fut-là qu'il reconnut la cause de cette contrariété qui l'avoit surpris dans les marées & les courans. Le Canal, ou la rivière, qui est entre l'Isle de Bulam & la Péninsule de Biafaras, fait partie de la grande rivière, nommée *Rio Grande*, qui se divise en deux bras à la Pointe Sud-Est de Bulam. Il arrive de-là que la marée entrant par deux ouvertures, les flots du Canal du Sud, qui vont impétueusement à l'Est, forcent ceux du Canal du Nord, qui est plus étroit & plus creux (c) que l'autre, à retourner sur eux-mêmes, & forment des Courans rapides & incertains, qui obligent de jetter l'ancre pour ne pas perdre, par le reflux, ce qu'on a gagné à la faveur de la marée (d).

Explication des Courans.

DEPUIS la Pointe Nord-Est de Bulam jusqu'au Sud-Est, l'ancrage est excellent, entre douze & vingt brasses d'un très-bon fond. La Côte est unie, & couverte de grands arbres. Les terres intérieures sont cultivées en plusieurs endroits, & présentent une perspective agréable. Quatre gros ruisseaux se déchargent dans la Baye, qui est large d'environ deux lieuës. Elle forme un Port très-commode pour toutes sortes de Vaisseaux.

DANS la Péninsule de Biafaras, à l'opposite du lieu où les Barques Françoises avoient jetté l'ancre, on trouve trois sources d'eau fraîche qu'on a nommées *les Trois Fontaines*. La rivière en est éloignée d'une lieuë.

Les Trois Fontaines.

BRUE laissant ses deux Barques amarrées avec le Canot des Bissagos, descendit au rivage, accompagné de dix-huit Blancs, de douze Laptots, & de plusieurs Négres armés, sans compter les sept Bissagos. Il laissa un Officier avec le reste de ses gens, pour garder les deux Barques, & tenir l'œil ouvert sur le Canot & sur les huit hommes qui y étoient restés. Après avoir marché l'espace

Brue descend dans l'Isle de Bulam.

(c) *Angl.* & moins profond. R. d. E.

(d) Labat, Afrique Occidentale. Tom. V. pag. 141. & *suiv.*

BRUE. 1701.

l'espace de six cens pas, & s'être dégagé des Bois qui bordent la Côte, il trouva un Pays fort agréable, qui paroissoit avoir été habité, & qui est encore cultivé tous les ans par trois ou quatre cens Bissagos, qui viennent y semer leur ris, leur maïz & leurs légumes, & qui se retirent dans leur Pays après la moisson. Le terrain s'éleve insensiblement jusqu'au pied de quelques Collines, qui servent comme de base à des montagnes plus élevées. Mais les plus hautes ne sont ni escarpées ni stériles. Elles sont couvertes de grands arbres. Les côtés sont capables de culture; & l'on voit sortir, des fréquentes Vallées qui les séparent, quantité de petits ruisseaux, qui, suivant le témoignage des Bissagos, ne târissent jamais dans les plus grandes chaleurs.

Description de cette Isle.

Sa fertilité.

Le terroir est gras, riche & profond, autant qu'on en peut juger par la hauteur des arbres qu'il produit. Il s'y trouve des Palmiers de toutes les espèces. On y voit aussi des chênes verds, les uns droits, d'autres tortus, qui paroissent très-propres aux édifices; & des poiriers de la même espèce que dans les Isles de l'Amérique. Le bois en est fort bon pour toutes sortes d'usages, pourvû qu'on apporte un peu de soin à le garantir de certains insectes qui l'altèrent beaucoup. [Ces Insectes sont des fourmis blanches, connues aux Isles de l'Amérique sous le nom de poux de bois.] Le rivage offre une pierre grise d'un beau grain, [& des moîlons, tant qu'on veut.] Toutes les rivières ont du sable fort net; & la Mer jette sur les Côtes une si grande quantité d'Huîtres & d'autres coquillages, qu'on ne sçauroit manquer de ciment (e). La Pointe Sud de l'Isle est une Prairie naturelle, où le pâturage est excellent. On y voit des troupeaux de Vaches & de Chevaux sauvages. Les Chevaux sont petits; mais les Taureaux & les Vaches paroissent d'une grosseur extraordinaire. Les Cerfs, les Daims, les Bufles ne sont pas en moindre abondance. On rencontre même quelques Eléphans, qui viennent sans doute du Continent (f).

Pourquoi elle est déserte.

L'Isle de Bulam appartenoit anciennement aux Biafaras; mais les Bissagos, leurs ennemis, [qui trouvoient que ce beau terrain étoit tout-à-fait à leur bienséance,] leur ont fait une guerre si cruelle, qu'après en avoir enlevé un grand nombre pour l'Esclavage, ils ont forcé le reste de se renfermer dans leur Pays. Cependant les Vainqueurs n'ont jamais entrepris de se mettre en possession de leur conquête. Ils s'y rendent, chaque année, au nombre de trois ou quatre cens, pendant les mois de Février, de Mars, d'Avril & de Mai, pour y faire leurs *Lugans*, ou leurs Plantations; & la fin de la moisson est le signal qui les rappelle chez eux. S'il s'y en trouve dans d'autres tems, comme à l'arrivée du Général François, ce sont ou des Avanturiers qui vont ravager les Côtes des Biafaras, ou des Chasseurs qui viennent tuer des Eléphans. Ces animaux sont toûjours une riche proye pour les Négres, qui, outre le profit des dents, se nourrissent long-tems de la chair. C'est cette destruction qui empêche les Eléphans de multiplier, comme ils feroient nécessairement dans une Isle où il ne se trouve pas de Lions, ni d'autres bêtes de proye qui leur fassent la guerre. [Si les François, dit Labat, étoient une fois établis sur cette Isle, ils verroient bientôt la fin de toutes ces bêtes. Car leur méthode est de ravager tout, dans les endroits où ils viennent. On en voit la preuve dans les Isles de l'Amérique, où ils ont trouvé le moyen de détruire en

(e) *Angl.* de chaux. R. d. E.

(f) Labat, 146. & *suiv.*

en peu de tems, ce qui devoit servir à la nourriture d'un grand peuple, pendant des siécles entiers.]

Brue. 1701.

Bulam ne manque pas d'Oiseaux, soit de passage, soit naturels au Pays. La Mer y est remplie de Poissons. Les Tortues & les coquillages de toute espèce y sont en si grande abondance que l'homme le plus paresseux y peut vivre avec peu de travail. Brue, & tout son cortège, qui n'avoient avec eux que du biscuit, du vin & de l'eau-de-vie, ne laissèrent pas de faire fort bonne chère pendant quelques jours, qu'ils employèrent à faire le tour de l'Isle. Ils la trouvèrent charmante dans toutes ses parties, & fort propre à l'établissement d'une Colonie, qui ne manqueroit pas de devenir bientôt riche & florissante. Le Commerce y seroit avantageux avec les Portugais & les Négres des Pays voisins, non-seulement en marchandises de l'Europe, mais même en productions du Pays, telles que le sucre, le rum, le coco, l'indigo, le coton, le roucou, &c. qui n'y réussiroient pas moins que dans les Isles de l'Amérique. Il seroit d'autant plus aisé d'y établir des Manufactures de sucre, que les cannes viennent en perfection au Sénégal, d'où l'on pourroit en tirer facilement; & la plus grande partie de l'Isle étant déja défrichée, les Plantations s'y feroient sans peine. Les Esclaves qui sont si chers en Amérique, se trouveroient ici à bon marché. On pourroit s'assûrer la possession tranquille du Pays, soit par un Traité avec les Bissagos, ou par la voye de la force, en les châtiant s'ils entreprenoient de s'y opposer.

L'Isle de Bulam fort propre à l'Etablissement d'une Colonie.

Brue mit quatre jours à faire le tour de l'Isle. Quoique fatigué en retournant à ses Barques, il s'applaudit beaucoup d'un voyage, qui le confirmoit dans la résolution d'établir une Colonie à Bulam, semblable à celle de l'Isle *das Vaccas*, ou *des Vaches*, sur la Côte d'Hispaniola. Suivant son calcul, l'Isle de Bulam a huit ou dix lieuës de longueur, de l'Est à l'Ouest; cinq de largeur, du Nord au Sud, & vingt-cinq ou trente de circonférence.

Brue en fait le tour par Mer.

Après avoir fait ses observations par terre, il entreprit d'en faire le tour sur ses Barques, pour reconnoître parfaitement les Bayes, les Rocs, les Ports & les profondeurs. Il partit avec des provisions fraîches, en suivant la même direction qu'il avoit prise pour venir. La sonde, qu'il n'abandonnoit pas, ne put lui faire trouver de passage entre l'Isle de Bulam & l'Isle Formosa. C'est un banc continuel, où le moindre vent met la Mer dans une grande agitation. Il y envoya les Bissagos dans leur Canot, avec la précaution d'en retenir quatre, pour la sûreté de deux Pilotes dont il les fit accompagner. Quoique la marée fût pleine, le Canot toucha le fond dans plusieurs endroits, & les Négres furent obligés de se jetter dans l'eau pour le tirer au travers des Rocs, sur une Basse de la plus dure espèce. Il rejoignit les Barques à la Pointe Ouest de Formosa, où elles s'étoient rendues par un passage plus sûr. Les Rocs continuent d'une Pointe à l'autre, en formant un demi-cercle jusqu'à celle du Nord-Ouest dans l'Isle de Bulam. Cependant, à la distance de deux cables de ces Rocs, on trouve de l'eau depuis huit jusqu'à dix brasses (g).

Passage impossible entre Bulam & Formosa.

En avançant entre l'Isle de Bulam & celle des Bissagos, que les Portugais ont

(g) Labat, pag. 150. & suiv.

BRUE. 1701.

Isle des Bissagos, ou das Gallinas.

ont nommée l'Isle *das Gallinas*, parce qu'elle produit beaucoup de volaille, on rencontre un canal d'une lieuë de large, qui a l'apparence d'une rue fort droite, & qui a cinq lieuës de long au Sud-Est, [Nord-Ouest.] Le fond est depuis douze jusqu'à trente-six brasses (*b*). Entre les Bancs & les Basses qui commencent à la Pointe de l'Isle des Bissagos, & qui continuent jusqu'à une Isle déserte qui est à l'Est-Sud-Est de Kasnabak, [Une des principales Isles des Bissagos,] on trouve au long du rivage, à deux cables de distance, un fond de gravier entre quatre & cinq brasses.

Bancs & Basses.

LES Basses de l'Isle de Bulam commencent à deux lieuës de sa Pointe Nord-Ouest. Cet espace forme la Rade de l'Ouest, qui n'est pas moins sûre & moins commode pour l'ancrage que celle de l'Est. Les Bancs reparoissent & forment un angle droit, à deux lieuës de la Pointe de l'Isle, par une ligne qui retourne & qui va se terminer à la Pointe Sud-Sud-Est. Entre cette Pointe des Rocs & celle de Tombali au Continent, qui est habitée par les Négres *Nalous* ou *Anallus*, on découvre le plus grand bras de *Rio Grande*, qui a, dans toutes ses parties, depuis vingt jusqu'à trente brasses d'eau. Brue s'engagea dans ce bras, entre la Pointe des Nalous & celle de Troisfontaines. Rio-Grande a deux lieuës de largeur dans ce lieu. Après avoir coulé pendant quelques lieuës à l'Est & à l'Ouest, & fait un grand détour au Sud, il prend un autre cours au Nord-*Est*, jusqu'à ce qu'il soit divisé en deux bras par l'Isle de Bisague.

Rio Grande & ses bords.

TOUT le Pays, aux deux côtés de cette rivière, est fort bien peuplé. Brue entendit, pendant la nuit, les tambours qui battoient dans chaque quartier, soit par simple amusement, soit que les deux Barques fussent suspectes aux Habitans, & qu'ils voulussent faire connoître qu'ils étoient sur leurs gardes. Les bords de Rio Grande sont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la pensée d'y venir construire des Vaisseaux. Celui qu'on nomme *le Misheri*, donne d'excellentes planches, qui sont fort aisées à travailler, & qui ont la propriété d'être à l'épreuve des vers, non-seulement sur cette Côte où les Vaisseaux s'en ressentent beaucoup, mais encore dans toutes les Parties de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique. La résine onctueuse, dont cet arbre est rempli, a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas sa vertu à d'autre cause. Il n'est pas fort haut, & rarement surpasse-t'il vingt ou vingt-deux pieds; mais il a le tronc d'une grosseur surprenante.

SUR les bords des ruisseaux & dans les terrains marécageux, on trouve certains arbres d'une hauteur médiocre, qui ressemblent par le bois & par les feuilles au Mahot de l'Amérique, dont l'écorce sert au-lieu d'étoupe, pour calfater les Vaisseaux. Les Habitans, au défaut de godron, qui leur manque souvent, employent l'huile de palmier, mêlée avec de la glue vive (*i*), & bouillie jusqu'à la consistence nécessaire. Pour suppléer aux cables, la nature a donné au Pays certains roseaux, nommés *Bumbus*, qui croissent dans les lieux marécageux. On les coupe, on les laisse rouir dans l'eau; après quoi les ayant bien battus, pour en séparer les parties les plus grossières, on les file en corde. Ce qui manque au Pays, c'est du bois propre à faire des mâts. Le Misheri est trop court, le Palmier trop pesant, & tous les autres arbres

(*b*) *Angl.* vingt-six brasses. R. d. E.

(*i*) *Angl.* avec de la chaux vive. R. d. E.

arbres trop faciles à se fendre (*k*), de sorte qu'on est réduit à se servir du Palmier: mais pour corriger sa pesanteur, on n'y met pas de perroquets, & l'on fait généralement les mâts fort courts. Il est étrange que l'Isle produisant un si grand nombre de Cocotiers, on ne s'y serve pas, comme aux Indes Orientales, des cosses pour en faire des cordes.

BRUE. 1701.

Ce qui manque au Pays pour l'équipement des Vaisseaux.

APRÈS avoir passé l'Isle de Bisaghe, d'où les Bissagos ont peut-être tiré leur nom, Brue trouva, une lieuë plus loin, sur la gauche, un *Marigot* (*l*) ou une petite rivière, dans laquelle s'étant avancé l'espace d'une lieuë, il arriva près de *Ghinala*, grand Village habité depuis long-tems par les Portugais. Il y trouva un petit Vaisseau Anglois de Sierra Leona, commandé par le Capitaine *Glick*, [qui étoit Catholique &] qui s'étoit marié dans ce Pays avec une riche Négresse. Outre une grosse somme d'argent, elle lui avoit apporté la propriété d'une grande Isle dans la rivière de Sierra Leona; & tandis qu'il faisoit cultiver son bien par des Esclaves, il éxerçoit un commerce avantageux sur les Côtes voisines. Son Vaisseau étoit un Brigantin de 50 ou 60 tonneaux, construit à Sierra Leona. A l'arrivée des François, il se hâta de venir faire des civilités au Général. Le Signor *Patricio Paresse*, un des principaux Habitans, ne fut pas moins empressé dans les siennes, & lui offrit sa maison, qu'il accepta. Cet honnête Afriquain étoit né d'un père Hollandois & d'une Mulâtre Portugaise. Il étoit blanc, mais avec un cercle noirâtre autour des yeux (*m*), qu'il tenoit apparemment de sa mère. Il avoit hérité la gravité du Portugal, & la propreté de la Hollande. Il étoit riche. Sa maison étoit fort belle. A peine Brue y fut-il entré, qu'il y reçut la visite du Chef des Portugais & de tout les *Fidalgos* du voisinage, personnages fort remarquables par la longueur de leurs noms & de leurs titres.

Isle de Bisague.

Anglois marié avec une riche Négresse.

LE Village de Ghinala est situé sur la rive droite du Marigot ou de la rivière du même nom. Elle donne aussi son nom au Royaume, qui porte également celui de Biafaras. Cette Région est considérable par le nombre des Portugais blancs, noirs, bazanés & mulâtres, qui y jouissent d'une fortune aisée; & qui sont assez bien logés. L'antichambre, qu'ils appellent le portique de leurs maisons, est agréable & fort bien meublé. Nul étranger ne pénétre plus loin dans un Pays où la jalousie est le vice général. Femmes & Maîtresses, tout est renfermé sous une même clef. A l'exception de ce point, les Portugais de Ghinala sont civils & complaisans. Brue employa trois (*n*) jours à rendre ses visites & à prendre des informations sur l'état du Commerce.

Situation de Ghinala.

IL partit escorté de vingt hommes de sa suite & de plusieurs Gentilshommes Portugais, qui se firent honneur de l'accompagner, l'espace d'une lieuë, jusqu'à la Cour du Roi de Ghinala ou de Biafaras; car ce Monarque est également connu sous ces deux noms. Il le trouva informé de son approche, & déja prêt à le recevoir, sous un arbre qui est vis-à-vis de son enclos. Son habillement étoit un pagne noir, qui lui tomboit jusqu'au milieu des jambes, avec

Brue rend visite au Roi.

(*k*) *Angl.* trop cassans. R. d. E.

(*l*) Ce nom signifie proprement l'eau qui reste dans les terres lorsque la marée se retire; mais les François le donnent sans distinction à toutes les rivières qui sont sur cette Côte.

(*m*) Labat dit qu'il avoit simplement un peu de tanné dans le blanc des yeux. R. d. E.

(*n*) *Angl.* deux, R. d. E.

BRUE. 1701.

avec [un jupon à la Portugaise, &] un manteau de la même couleur; des sandales noires, sans bas; & sur la tête un grand chapeau noir; de sorte qu'à la réserve de ses dents & de ses yeux, on n'appercevoit rien que de noir dans sa figure.

Civilités & offres qu'il reçoit de ce Prince.

Il reçut avec beaucoup de civilité le compliment & les présens du Général François, en lui touchant plusieurs fois la main, & l'assûrant qu'il verroit volontiers des François dans ses Etats; qu'il leur accorderoit une protection particulière, & qu'il prendroit plus de plaisir à commercer avec eux qu'avec toute autre Nation; qu'il leur donnoit la permission de s'établir dans les lieux qu'ils voudroient choisir, & d'y bâtir des Magasins & des enclos. Enfin Brue lui témoignant quelque desir de former un Etablissement dans l'Isle de Bulam, dont il n'ignoroit pas, lui dit-il, que le Domaine étoit à lui, il répondit que rien ne pouvoit lui être plus agréable que de voir les Bissagos, ses ennemis, chassés pour jamais de cette Isle; qu'il en faisoit présent de tout son cœur aux François, & que si cet espace de Pays ne leur suffisoit pas, il y joindroit volontiers d'autres terres, du côté de Trois-fontaines. Ensuite il examina curieusement les présens du Général; & pour lui témoigner qu'il en étoit satisfait, il fit apporter du vin de palmier, dont il lui fit boire, après avoir bû lui-même à sa santé.

Il prit tant de plaisir dans sa conversation, qu'il parut chagrin de ne pouvoir le retenir quelques jours de plus à sa Cour. Il lui donna un dîner dans le goût du Pays; c'est-à-dire, que l'abondance y tint lieu de la délicatesse. Cependant le ris étoit fort bien préparé; & la volaille bouillie, qu'on servit dessus, étoit coupée en quartiers avec assez de propreté. Après le repas, Brue visita le Village, qu'il trouva fort grand. Le Pays, aux environs, lui parut délicieux. Les Bananiers & les autres arbres dont les maisons sont entourées, les enclos de roseaux, les hayes d'épine, forment des perspectives charmantes. La situation du Village est sur le bord d'une rivière médiocre, qui venant de l'Est, va se jetter dans celle de Kurbali. Elle répand la fécondité dans un terroir déja riche & fertile, qui le deviendroit encore plus s'il étoit cultivé par d'autres mains. La cire, les Esclaves & l'yvoire y entretiennent un commerce considérable. Les Eléphans y sont en grand nombre, malgré les persécutions des Négres, [qui en aiment autant la chair que les dents.]

Beauté du Pays.

Les François retournèrent le soir à Ghinala, & prirent le reste du jour pour se reposer. Le lendemain Brue eut la curiosité de faire six lieuës sur la rivière, pour visiter un Village où l'excellence du bois porte divers Européens à faire construire des Vaisseaux. Il y en trouva un sur les chantiers, d'environ cent tonneaux. Le seul désavantage du Pays est de manquer de mâts.

Lieu où les Européens construisent des Vaisseaux.

La plûpart des Villages, au long de la rivière, sont habités par des Portugais, quelquefois entremêlés de Négres; mais on distingue aisément leurs maisons par la forme & la grandeur. Outre la cire, les Esclaves & l'yvoire, le Pays produit, pour le Commerce, de grands cuirs séchés, du coton, quelques plumes d'Autruche & des gommes de différentes sortes. Il fournit même de l'or, qui vient des terres intérieures au Sud & à l'Est, mais sans qu'on connoisse autrement les lieux.

Rio Grande est navigable jusqu'à cent cinquante lieuës de son embouchure,

re, du moins pour les Barques & les autres petits Bâtimens. Brue assûre que si l'Etablissement de Bulam étoit une fois formé, & qu'on n'y laissât pas manquer les marchandises de l'Europe, on pourroit s'ouvrir un commerce fort étendu dans toutes ces Régions. Les Portugais de Bissao & des rivières de *Gesves*, de Nunez, de Kurbali, de Rio Grande, &c. s'empresseroient d'y venir prendre les commodités dont ils auroient besoin, & d'y apporter en vente ou en échange leurs propres richesses (*o*).

BRUE. 1701. Commodité de Rio Grande pour le Commerce.

(*o*) Labat, Tom. V. pag. 160. & *suiv.*

§. IV.

Voyage à Kazegut, une des Isles des Bissagos.

APRES avoir fait toutes les Observations convenables à ses vûes, Brue revint à Bissao, où il trouva les édifices du Comptoir fort avancés. Comme il n'y avoit rien qui demandât nécessairement sa présence, il remonta aussi-tôt dans sa Barque, pour visiter quelques Isles des Bissagos. On en compte treize ou quatorze, dont les principales & les plus fréquentées sont Kasnabak, las Gallinas, Kazegut, Karache, Aranghena, Papagago, ou l'Isle des Perroquets, Formosa, Babachoka, Bissague, & Warange. Il y en a quelques autres moins connues, parce qu'elles sont peu fréquentées. Chacune de ces Isles est gouvernée par un Chef, qui est revêtu de l'autorité souveraine. Tous ces petits Monarques sont indépendans l'un de l'autre, & se font même souvent la guerre; mais ils s'unissent pour la faire sur le Continent aux Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chassés de l'Isle de Bulam. Leurs Canots sont assez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des provisions & leurs armes, qui sont l'arc & le sabre.

Nombre des Isles des Bissagos.

LES Négres de ces Isles sont grands & robustes, quoique leurs alimens ordinaires soient le poisson, les coquillages, l'huile & les noix de palmier (*a*), & qu'ils aiment mieux vendre leur ris, leur maïs & leurs légumes aux Européens, que de les réserver pour leur usage. Ils sont Idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proye pour l'écorcher, & faisant sécher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maisons comme d'un trophée. Au moindre sujet de chagrin, ils tournent aussi facilement leur furie contre eux-mêmes. Ils se pendent, ils se noyent, ils se jettent dans le premier précipice. Leurs Héros prennent la voye du poignard. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croyent qu'un Vaisseau leur en apporte, ils se disputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour se procurer de cette chère liqueur. Alors le plus foible devient la proye du plus fort. Dans ces occasions, ils oublient les loix de la nature. Le père vend ses enfans; & si ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adresse, ils traitent de même leurs pères & leurs mères.

Qualités des Habitans.

Leur passion pour l'eau-de-vie. A quoi elle les porte.

FORMOSA est la plus Orientale de toutes leurs Isles, mais elle est inhabitée. Celles das Gallinas & de Kasnabak, qui sont situées à la tête des Bancs &

(*a*) *Angl.* & les noyaux de Palmier, qu'on appelle Chevaux. R. d. E.

BRUE. 1701.

& des Baſſes qui environnent cette chaîne d'Iſles, ſont également fertiles & peuplées. L'eau fraîche y eſt en abondance. Les Côtes ſont remplies de poiſſon & de coquillages. Avec un peu plus d'induſtrie pour cultiver leurs terres, les Habitans pourroient faire un commerce conſidérable, car le terroir eſt excellent dans toutes les Iſles.

Deſcription de Kazegut.

KAZEGUT eſt une des plus grandes & des plus fertiles. Elle eſt renfermée dans un cercle de Bancs de ſable & de Baſſes, excepté aux deux pointes du Nord-Eſt & du Sud-Oueſt, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller en ſûreté. On compte dix ou douze lieuës depuis la pointe de Bernaſel dans l'Iſle de Biſſao, juſqu'à la pointe Nord-Eſt de Kazegut, & cinq ſeulement juſqu'à celle de Saint-Martin. En partant de la pointe de Bernaſel, il faut ſuivre de près l'Iſle des Perroquets; ſans quoi les [Ras de] marées & les Courans écartent beaucoup un Vaiſſeau, & l'obligent de louvoyer long-tems pour regagner ce qu'il a perdu. Les Habitans de Kazegut ſont les plus civils de tous ces Inſulaires, & doivent cet avantage au Commerce. Mais il y a néanmoins des précautions néceſſaires pour traiter avec eux. Brue qui en étoit bien informé les obſerva ſoigneuſement. Lorſqu'il eut amarré ſa Corvette, il fit arborer ſon pavillon & tirer une petite piéce d'artillerie. Trois Biſſagos, qui parurent auſſitôt ſur le rivage, firent connoître par des ſignes qu'ils ſouhaitoient d'être conduits à bord. On les prit dans l'Eſquif. C'étoit un des Grands de l'Iſle & des plus proches parens du Roi, accompagné de deux perſonnes de ſa famille. Il n'avoit qu'un pagne autour de la ceinture, & un chapeau ſur la tête. Ses cheveux étoient graiſſés d'huile de Palmier, ce qui les faiſoit paroître rouges. Il ſalua civilement Brue, en ſe découvrant la tête; & l'ayant pris par la main, il lui demanda des nouvelles du Sieur De la Fond, dont il avoit été l'ami particulier (*b*).

Brue y arrive.

Seigneur Négre.

Cérémonie bizare d'un Négre.

TANDIS que le Général traitoit ce Seigneur Négre avec de l'eau-de-vie, on vit paroître un Canot chargé de cinq Inſulaires, dont l'un étant monté à bord s'arrêta ſur le tillac, en tenant un Coq d'une main, & de l'autre un couteau. Il ſe mit à genoux devant Brue, ſans prononcer un ſeul mot. Il y demeura une minute; & s'étant levé, il ſe tourna vers l'Eſt & coupa la gorge au Coq. Enſuite s'étant remis à genoux, il fit tomber quelques goutes de ſang ſur les pieds du Général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât & de la pompe; après quoi retournant vers le Général, il lui préſenta ſon Coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda la raiſon de cette conduite. Il répondit que les Habitans de ſon Pays regardoient les Blancs comme les Dieux de la Mer; que le mât étoit une Divinité qui *faiſoit* mouvoir le Vaiſſeau; & que la pompe étoit un miracle, *puiſqu'elle faiſoit* monter l'eau, dont la propriété naturelle étoit de deſcendre (*c*).

Maiſon d'un Seigneur de l'Iſle.

BRUE renvoya le Seigneur Négre après lui avoir fait un préſent. Comme la nuit s'approchoit, il remit ſa deſcente au lendemain. Le premier Inſulaire qu'il rencontra ſur le rivage fut ce même Seigneur, qui venoit au devant de lui pour le conduire dans ſon Habitation. Elle étoit à trois cens pas du rivage, bâtie à la manière des Portugais, & blanchie en dehors, avec un porche ouvert,

(*b*) Le Sr. De la Fond étoit fort connu dans ce pays, & il y auroit bien fait ſes affaires & celles de la Compagnie, ſi la jalouſie de quelques Officiers n'avoit pas empêché de le continuer dans ſon emploi.

(*c*) Labat, Tom. V. pag. 167. & *ſuiv.*



Femmes de Kazegut en differens habits.

VROUWEN van KAZEGUT, in onderscheide GEWAAD.

ouvert, qui étoit environné de grands Palmiers, & garnie de chaises de bois assez propres. Après quelques momens de conversation, le Négre conduisit Brue vers un édifice, qui étoit à cinquante pas de la maison, & que les François reconnurent avec beaucoup d'étonnement pour une Chapelle, qui avoit son Autel, ses bancs, & même une cloche d'environ trente livres, suspendue près de la porte à un grand arbre. Le Seigneur Négre fit sonner la cloche, & dit à Brue qu'aimant les Chrétiens sans l'être lui-même, il avoit fait bâtir cette Chapelle pour l'usage de ceux qui pourroient venir dans l'Isle; & que si quelque Prêtre vouloit s'y établir avec lui, il s'engageoit à ne le laisser manquer de rien.

BRUE. 1701.

Chapelle qu'il avoit bâtie sans être Chrétien.

ENSUITE ils se rendirent ensemble à la Maison, ou si l'on veut, au Palais du Roi, qui n'étoit éloigné que d'un mille. Ce Prince parut charmé de la visite qu'il recevoit du Général. C'étoit un vénérable vieillard d'environ soixante-dix ans. Sa barbe étoit frisée, & presque blanche. Il avoit la bouche & les yeux agréables, & l'air majestueux. Son habillement n'étoit qu'un pagne & un chapeau. Il se découvrit pour saluer Brue; & lui ayant pris la main en répétant plusieurs fois qu'il étoit le bien venu, il lui offrit la liberté de s'établir dans son Isle. Brue lui fit présent de quelques curiosités de l'Europe & de ☞ deux barrils d'eau-de-vie. [Le Roi en but, & la trouva meilleure que celle des Portugais, qui n'est que de l'eau-de-vie de cannes, toûjours altérée par l'eau qu'on y met.] Sa maison n'étoit pas si commode que celle de son parent; mais elle ne manquoit ni de chaises ni de tables. Il retint le Général à dîner. Les mêts furent de la Volaille bouillie dans du ris, de la Venaison, du ☞ Mouton & du Bœuf, [assez bien accommodés.] Le vin de palmier étoit excellent, & l'eau-de-vie du Général ne fut pas épargnée. Ensuite le Roi proposa de fumer, & pressa Brue de se servir de sa pipe. Le tuyau n'avoit pas moins de cinq pieds de longueur, & la tête étoit assez grande pour contenir un quarteron de tabac. Elle étoit ornée de divers anneaux & d'autres bijoux de cuivre blanc. Le Roi fit présent au Général de deux coqs; ce qui passe à Kazegut pour la plus haute marque de distinction, parce que cet animal est consacré particulièrement aux Divinités de l'Isle.

Visite que Brue rend au Roi de Kazegut.

LA Longueur de Kazegut surpasse trois fois sa largeur. Le terroir est ☞ riche & bien cultivé. Il produit en abondance [des Polons,] des Lataniers, des Palmiers, & des Orangers, du maïz, du ris, des courges, des pois & d'autres espèces de légumes. Brue remarqua près du Palais quarante ou cinquante Négres armés de sabres, qu'il prit pour la Garde du Roi. Kazegut, Karache, Kosnabak, & Las Gallinas sont les seules Isles des Bissagos où le Commerce soit sans péril pour les Etrangers. Dans toutes les autres, il faut être dans une défiance continuelle, & ne pas se hazarder témérairement au rivage. Les Portugais se sont repentis plusieurs fois d'avoir négligé les précautions. A bord même, c'est-à-dire sur son propre Vaisseau, un Etranger ne peut être trop sur ses gardes, particulièrement dans les ténèbres; & l'ancre doit être jettée dans un lieu, où l'on ne puisse pas craindre que la marée laisse jamais un moment le Vaisseau à sec. Brue donne des avis fort utiles pour la conduite qu'il faut tenir ensuite avec les Insulaires. Après avoir arboré les couleurs & tiré un coup de canon, il conseille d'envoyer au rivage un Interpréte, avec des essais de marchandises, & une bouteille d'eau-de-vie pour le Roi ou le Chef de l'Isle. Pour cette Députation,

Propriétés de l'Isle.

BRUE. 1701.

tion, il recommande que la Chaloupe soit bien armée, & n'approche pas plus du rivage qu'il n'est nécessaire pour débarquer l'Interpréte. Les Insulaires le reçoivent & le conduisent à leur Roi, qui se trouve souvent sur le bord de la Mer, dans la foule de ses Sujets. Leurs complimens sont fort ennuyeux, & consistent à répéter mille fois, *Bon-jour, soyez le bien venu.* On convient néanmoins assez promptement du prix des Esclaves, de l'yvoire, & des autres marchandises. La Chaloupe ramene l'Interpréte, qui rend compte de sa négociation. Si les Habitans ont des Esclaves ou d'autres biens à vendre, ils s'empressent bientôt de les amener à bord dans leurs Canots. C'est alors qu'il faut redoubler la garde, tenir l'Equipage sous les armes, & pointer même le canon, pour forcer les Négres d'entrer l'un après l'autre. Malgré le danger, il n'y a pas d'année où l'on ne tire de ces Isles trois ou quatre-cens Esclaves, dont le prix est depuis quinze jusqu'à vingt barres; & ce Commerce pourroit recevoir beaucoup d'augmentation s'il étoit bien ménagé. Les marchandises qui conviennent à ces Isles, sont l'ambre jaune, les étoffes de laine jaunes & rouges, l'eau-de-vie en abondance, les sonnettes (*d*), les armes à feu, sur-tout pour la chasse; les paremens de lit rouges & jaunes (*e*), les étoffes de coton ou les pagnes, la vaisselle d'étain, les bassins de cuivre, des toiles de différentes sortes, & des grains de verre rouges & noirs.

Avis sur la manière de se conduire avec les Insulaires.

Plaintes du Roi de Kazegut contre les François.

Le Roi de Kazegut avoit eu de grands sujets de plainte, qu'il promit d'oublier en faveur du Général Brue. En 1687, le Sieur De la Fond, qui étoit venu commercer dans ces Isles, avoit perdu quelques marchandises par le pillage des Habitans. Pendant qu'il cherchoit à se vanger, il arriva sur la Côte un Vaisseau de guerre François nommé le *Lion*, sous le commandement du Sieur de Montisier. Les deux Capitaines convinrent de piller l'*Isle*, & débarquèrent, dans cette vûe, deux-cens hommes qui n'y trouvèrent aucune résistance. Le Roi, qui se nommoit *Dukermenay*, se voyant surpris dans sa maison, sans espérance de pouvoir se sauver par la fuite, prit le parti d'y mettre le feu de ses propres mains & de se brûler vif. Les Négres se retirèrent si promptement dans les montagnes, que de deux ou trois milles Habitans, il fut impossible aux François d'en prendre plus de dix ou douze. Le mauvais succès de cette entreprise fit craindre à La Fond que le Commerce ne fût interrompu pour jamais avec tous ces Peuples; mais il eut l'habileté de leur persuader qu'il n'avoit pas eu de part au pillage, & qu'ils ne devoient en accuser que les Corsaires.

Usages des Habitans de Kazegut.

Les Habitans de Kazegut, sur-tout ceux qui sont distingués par le rang ou les richesses, se frottent les cheveux d'huile de Palmier; ce qui les fait paroître tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une espéce de frange épaisse, composée de roseaux, qui leur tombent jusqu'aux genoux. Dans la saison du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, & qui descend jusqu'à la ceinture, [comme un peignoir.] Quelques-unes en ajoûtent une troisième sur la tête, qui pend jusqu'aux épaules. Rien n'est si comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre

(*d*) *Angl.* les grelots de fonte & de cuivre. R. d. E.

(*e*) *Angl.* les laines filées rouges & jaunes. R. d. E.

cuivre d'étain aux bras & aux jambes. En général les deux séxes ont la taille belle, les traits du visage assez réguliers & la couleur du jais le plus brillant, sans avoir le nez plat, ni les lévres trop grosses. L'esprit & la vivacité ne leur manquent pas. Il ne seroit pas difficile de les instruire dans toutes sortes d'Arts, si leur indolence n'étoit un obstacle insurmontable; mais ils souffrent l'Esclavage avec tant d'impatience, sur-tout hors de leur Patrie, qu'il est dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. La Fond, après en avoir acheté plusieurs, avoit pris toutes sortes de précautions pour les tenir sous le joug, en les enchaînant deux-à-deux par le pied, & mettant des menotes aux plus vigoureux. Ils n'en trouvérent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du Vaisseau, & l'eau pénétra si vîte, qu'il auroit coulé à fond, si le Capitaine n'eût rencontré fort heureusement une vieille voile qui servit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Insulaires, & leur paresse obstinée, sont des vices si connus en Amérique, qu'on ne les y achette qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils se dérobent souvent par la fuite, & quelque-fois ils se détruisent eux-mêmes (*f*).

Leur paresse & leur fierté dans l'Esclavage.

(*f*) Labat. Tom. V. pag. 178. & *suiv.*

§. V.

Affaires de Bissao.

En arrivant de Kazegut, le Général trouva ses édifices presqu'achevés. Le fossé demandoit encore quelque travail; mais la haye étoit entiérement plantée; & deux ou trois nuits paroissoient suffire pour la perfection de l'entreprise. Son premier soin fut de se rendre auprès de l'Empereur, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié & de nouvelles assûrances de protection. Les femmes de ce Prince & les Seigneurs de la Cour lui firent mille offres de service. Enfin dans cette occasion, comme en 1723, lorsqu'il retourna au Sénégal avec la qualité de Directeur, toutes les apparences devoient lui persuader que l'Empereur & ses Peuples étoient de bonne-foi dans ses intérêts.

Le Comptoir François s'achéve à Bissao.

Il se crut obligé de rendre une seconde visite au Gouverneur Portugais, avec lequel il vivoit aussi-bien qu'on pouvoit l'attendre de l'un & de l'autre dans l'opposition de leurs intérêts. Dom Rodrigo apprenant que Brue se proposoit de loger dans son nouveau Comptoir, le pressa de prendre un appartement dans le Fort. Il s'en défendit, parce que le Fort étoit trop éloigné de ses Bâtimens. Le Gouverneur lui offrit le Couvent des Cordeliers, que Brue refusa par la même raison. Enfin il accepta un magasin dont la situation lui parut plus commode, & les Portugais le firent aussi-tôt meubler pour l'y recevoir. Le Dimanche suivant, Brue étant à la Messe avec le Gouverneur, qui l'y avoit invité, observa qu'une des peintures de l'Autel portoit les Armes de la Compagnie Françoise, c'est-à-dire, *argent semé de fleurs de lys d'or*, ☞ avec deux Négres pour support, [& une couronne tréflée.] Il les fit remarquer au Gouverneur, comme une preuve que sa Nation avoit eu des Etablissemens dans l'Isle avant les Portugais, ou du moins aussi-tôt qu'eux, puisque

Armoiries de la Compagnie Françoise dans l'Eglise des Portugais.

BRUE. 1701.

que cette peinture paroissoit aussi ancienne que l'Eglise. Dom Rodrigo répondit qu'il n'entreprenoit pas de décider cette difficulté; mais il protesta qu'un Empereur de Bissao avoit envoyé son fils au Roi de Portugal, pour le reconnoître en qualité de Souverain, & s'étoit engagé par un Traité exclusif à recevoir les Portugais dans son Isle, & à leur permettre d'y élever un Fort. Ce récit parut d'autant plus fabuleux à Brue, que le Gouverneur ne put lui citer le tems dont il parloit, ni sous quels Rois de Portugal & de Bissao le Traité s'étoit conclu, ni même la datte (*a*) de l'érection du Fort. Aussi n'abandonna-t'il pas le projet d'établir son Commerce & de ruiner celui des Portugais, [comme cela arriva effectivement peu de tems après.]

Explications du Gouverneur.

Amitié politique entre les deux Chefs.

L'AMITIÉ fut entretenue extérieurement par des visites, des présens, & des festins mutuels. Cependant lorsque Brue fut à la veille de son départ, il reçut de la main d'un Officier du Fort, une Protestation formelle au nom du Roi de Portugal contre l'Etablissement des François. Le parti qu'il prit, sans rien changer à ses politesses, fut de répondre par une contre-Protestation (*b*) dattée à bord de l'*Anne*, dans la Rade de Bissao, le 16 d'Avril 1701. (*c*) Malgré cette espèce d'hostilité, les deux Chefs ne cessèrent pas de se voir avec leurs civilités ordinaires, & convinrent de laisser la décision du différend aux deux Cours.

L'Empereur visite Brue.

L'EMPEREUR de Bissao n'eût pas plûtôt appris que Brue se disposoit à partir, & lui faisoit demander son Audience de congé, qu'il se rendit avec toute sa Cour au nouveau Comptoir. Les François allèrent le recevoir à quelque distance, & le saluèrent de toute l'artillerie de la Flotte. Ils lui rendirent tous les honneurs dont ils ne pouvoient craindre aucune conséquence. L'Empereur demanda civilement à Brue s'il étoit satisfait de son Etablissement, en lui offrant la liberté de le changer ou de l'augmenter à son gré. Le Général lui fit des remercimens fort vifs, & lui marqua beaucoup de confiance à sa protection. Entre plusieurs présens, il lui donna un bonnet de velours cramoisi, brodé d'or, que ce Prince mit aussi-tôt sur sa tête.

Il

(*a*) On trouve dans la Gazette de Paris du mois de Novembre 1694. un article de Lisbonne, en date du 26 Octobre, où l'on raconte qu'il étoit arrivé un Vaisseau de Kachao avec un Prince Négre, nommé *Batonto*, fils de *Bacompoloco* Empereur de l'Isle de Bissao; que son père l'avoit envoyé à la Cour de Portugal pour se faire baptiser, pour en amener des Missionnaires, pour demander la protection du Roi & pour lui promettre la liberté de bâtir un Fort dans son Isle. La Gazette de la même Ville, du 18 de Décembre, dit dans un autre article de Lisbonne du 9 Novembre, que ce jeune Prince avoit été baptisé dans la Chapelle du Château par Contarini, Nonce du Pape; que le Roi lui avoit servi de Parrain, l'avoit nommé Emmanuel, & lui avoit fait présent d'un joyau de huit cens pistoles. *Voyez Barbot*, dans sa Description de la Guinée, pag. 428. On ne peut contester ce fait; [Mais Brue pouvoit fort bien l'ignorer : peut-être n'avoit-il pas fait attention à cette nouvelle quand elle parut dans la Gazette, ou qu'il n'étoit pas alors en France; quant à Labat, s'il en avoit été instruit, il n'auroit pas manqué d'en parler, & on ne sauroit lui faire un crime de cette ignorance, puisqu'il s'agit d'une chose qui s'est passée trente ou quarante ans avant qu'il écrivit. Quoiqu'il en soit,] il paroît si peu que les Portugais eussent profité des offres du Prince, que *Le Maire* dans son Voyage publié en 1694. déclare positivement [qu'ils avoient bâti autrefois un Fort dans cette Isle, mais que les Négres ne l'ont pas souffert; d'où il semble qu'on peut conclure] qu'ils n'avoient point alors de Fort dans l'Isle de Bissao. [Mais en quelque année qu'eut été bâti celui que Brue y trouva, le droit des François, qui portoit sur un Traité de Commerce plus ancien, n'en pouvoit recevoir d'affoiblissement.]

(*b*) La Protestation, & la Contre-Protestation se trouvent dans Labat, Tom. V. pag. 199. & 202.

(*c*) *Angl.* 1700. R. d. E.

BRUE. 1701.

Son habillement.

Il étoit vêtu fort bizarrement ce jour-là. Ses hautes-chauſſes étoient un pagne fort long. Il portoit ſur le corps un manteau de gros drap ſans forme, ſous lequel on ne voyoit ni veſte ni chemiſe. Ce manteau étoit long, & par derrière il avoit un capuchon qui pendoit juſqu'au milieu des épaules. Sa tête étoit couverte d'un grand chapeau noir à forme haute, ceint d'un ruban rouge, ſans ſa bordure ordinaire de corde de chanvre. Il avoit les pieds nuds; ce qui ne l'empêcha point de marcher dans cet état l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au Comptoir François. Il auroit pû venir à cheval; car à l'exception de la taille, qui eſt fort baſſe, il ſe trouve d'aſſez jolis Chevaux dans l'Iſle. Mais il n'en avoit pas aſſez pour tout ſon train.

Brue prend congé de la Cour.

Brue ſe rendit à ſon Palais de campagne le 26 d'Avril, pour lui faire ſes derniers adieux. On ſervit des chaiſes au Général, & à ſon cortége, ſous un arbre fort près de la porte de l'enclos. L'Empereur parut immédiatement, couvert, ſur ſon pagne, d'un manteau d'écarlate doublé de calico, avec un bonnet gris ſur la tête. Brue lui renouvella ſes remercimens pour toutes ſes faveurs, & lui préſenta le Sieur Cartaing, qu'il laiſſoit pour Chef du Comptoir, avec ſix autres Facteurs qui devoient demeurer dans l'Iſle, & pour leſquels il lui demanda ſa protection. Elle lui fit accordée, avec des vœux pour le ſuccès de ſon voyage, & pour le plaiſir de le revoir. Le même jour une partie (*d*) des Courtiſans & des femmes de l'Empereur l'allèrent complimenter ſur ſon départ & lui portèrent des proviſions. Ils l'amuſèrent par des danſes, au ſon des tambours Impériaux. Enfin ce Prince, qui marque tant de hauteur pour toutes les autres Nations, traita Brue, avec des témoignages extraordinaires de conſidération (*e*).

Ordre qu'il met au Comptoir François.

Avec les Facteurs, Brue laiſſa dans le Comptoir un Chirurgien, deux Interprétes & quelques Laptots. Il leur donna une Barque, un Brigantin, une excellente Chaloupe, avec des Pilotes & des Matelots. Dans le Comptoir, il mit des armes, des munitions, des marchandiſes pour le Commerce, & des proviſions de l'Europe. Il donna au Sieur Cartaing toutes les inſtructions qui pouvoient ſervir à régler ſa conduite. Mais il le chargea particuliérement de reconnoître avec ſoin les Côtes voiſines; & ſi les Portugais abandonnoient leur Fort, comme on ne ceſſoit pas de le publier, il lui recommanda de s'en mettre en poſſeſſion avant que les Négres puſſent le détruire.

Politeſſes qu'il reçoit des Portugais à ſon départ.

Le 30 d'Avril, il ſe rendit dans le Fort, pour rendre ſes dernières civilités au Gouverneur. Il y fut reçu, comme il l'avoit toûjours été, au ſon des inſtrumens militaires & la Garniſon ſous les armes. Dom Rodrigo alla au-devant de lui juſqu'à la porte extérieure. Après quelques complimens, Brue lui préſenta les ſept Officiers de la Compagnie qui étoient deſtinés pour le Comptoir, en le priant de leur accorder ſon amitié juſqu'à la déciſion de leur différend. Elle lui fut promiſe, & Dom Rodrigo voulut l'accompagner juſqu'au Port. L'artillerie du Fort le ſalua de neuf coups à ſon embarquement. Comme il avoit envoyé devant lui ſes deux plus grands Vaiſſeaux, pour faire leur

(*d*) Les Portugais, pour flater les Seigneurs de l'Iſle, leur avoient donné le nom de *Fidalgos*, qui ſignifie Gentilshommes. [Les François ſe gardoient bien de leur refuſer ce titre, lorſqu'il étoit queſtion de ſe les attacher & d'aſſûrer leur protection au nouveau Comptoir.]

(*e*) Labat, Tom. V. pag. 208. & *ſuiv.*

BRUE. 1701.

leur cargaison au Sénégal & à Gorée, il partit de Bissao le 11 (f) de Mai avec ses trois prises & les petites Barques, fort satisfait du succès de son Voyage.

Artifices qu'ils employent pour le faire entrer dans leurs vûes.

Les civilités du Gouverneur Portugais & la parole qu'il avoit donnée d'attendre la décision de ses Maîtres en Europe, ne l'empêchèrent pas d'employer secrettement toutes sortes d'artifices pour engager Brue à payer les dix pour cent, dont il s'attribuoit le droit sur les marchandises. Le Gouverneur Portugais de Kachao écrivit à Gorée, pour représenter au Général François que c'étoit le moyen de vendre plus de marchandises en quinze jours, qu'il ne pouvoit l'espérer dans une année. Il lui offrit même de rabatre quelque chose de ce droit, en lui rappellant que le Sieur La Fond avoit fait des profits considérables dans l'Isle de Bissao, parce qu'il ne s'étoit pas fait un scrupule de le payer. Il ajoûtoit que le Roi son Maître lui ayant permis de commercer avec les Etrangers, il souhaitoit que les François voulussent saisir une si belle occasion, avant qu'il l'offrît aux Marchands d'Angleterre & de Hollande.

Sa réponse.

Brue répondit qu'il ne manqueroit pas de communiquer ces propositions à sa Compagnie; quoique suivant ses propres lumières il les trouvât préjudiciables au Commerce des François & contraires à leurs priviléges: que l'exemple de La Fond n'étoit pas une raison qui leur pût faire abandonner leurs droits, parce qu'il s'étoit conduit en Négociant particulier, qui n'avoit en vûe que son propre intérêt. Bientôt le Commerce des Portugais à Bissao tomba dans une décadence qui ne leur permit plus de fournir aux frais d'un Commandant & d'une Garnison. Leur Magasinier fut rappellé, & le Gouverneur de Kachao conseilla au Roi de Portugal d'abandonner & de raser le Fort. Brue se hâta d'en donner avis à sa Compagnie, qui écrivit aussi-tôt au Président Rouillé, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal. En 1703, Brue se rendit lui-même à Lisbonne, & joignit ses instances à celles de l'Ambassadeur, pour obtenir du Ministère Portugais que le Fort fût vendu à la Compagnie Françoise. Mais la Cour de Lisbonne prit le parti de le faire démolir; ce qui fut éxécuté au mois d'Octobre de la même année.

Les Portugais abandonnent le Fort de Bissao.

Le Couvent appartenoit à l'Ordre de Saint-François; mais il avoit été rempli successivement par des Cordeliers, des Capucins & des Recolets. La Paroisse étoit gouvernée par des Prêtres Séculiers, qu'on y envoyoit de S. Jago; & s'ils venoient à manquer, c'étoient les Religieux du Couvent qui suppléoient à leurs fonctions. Ils n'étoient que trois pendant le séjour que Brue fit à Bissao. Mais quoique leur zèle fût fort ardent, ils pensoient à se retirer, rebutés du champ stérile qu'ils avoient à cultiver (g). Le mauvais éxemple des Blancs, leurs débauches & leurs vices, sont un obstacle presqu'invincible à la conversion des Négres. Cependant un Insulaire de quelque distinction se fit baptiser. Mais ayant bien-tôt renoncé à sa nouvelle religion, il mourut sans aucun signe de pénitence. Ses parens ne laissèrent pas d'apporter

Zèle des Prêtres Catholiques dans cette Isle.

(f) Il est dit pag. 114. que Brue partit de Bissao le 11 d'Avril, c'est sans doute une faute.

(g) Ceci ne paroît pas s'accorder avec ce que Labat dit souvent, c'est que les Idolâtres embrassent aisément la Religion Catholique. Et qui croira, en voyant l'endurcissement de ce Peuple, que le Roi se seroit déclaré Chrétien, s'il n'avoit pas craint les Grands de son Royaume & s'il n'avoit pas fallu renoncer à la Polygamie? subterfuges qu'on employe ordinairement en pareille occasion.

ter son corps à l'Eglise Portugaise. Les Recolets qui éxerçoient alors l'Office de Curé, refusèrent de l'enterrer, à cause de son Apostasie & de son impénitence finale; ce qui fit naître un tumulte qu'il ne fut pas aisé d'appaiser. Les amis du mort enterrèrent le corps dans l'Eglise, malgré la résistance des Récolets, qui interrompirent le Service divin, & regardèrent l'Eglise comme profanée. Cette sévérité, que les Portugais mêmes traitèrent de contre-tems, rendit les Prêtres fort odieux dans l'Isle. Ils furent accablés de reproches par les Seigneurs Négres, & la vengeance auroit été poussée plus loin, s'ils n'eussent été sous la protection du Roi de Portugal. Enfin le Vicaire Général de Kachao, allarmé pour les suites de cette affaire, envoya un Commissaire Ecclésiastique à Bissao pour terminer le différend. Après de longues délibérations, l'expédient auquel on s'arrêta, fut d'enlever secrettement le corps pendant la nuit, & de purifier l'Eglise par une nouvelle consécration. Mais cette démarche satisfit si peu les Récolets, qu'ils publièrent un Manifeste pour justifier leur conduite. Ils accusèrent d'irreligion tous les Chrétiens qui tenoient d'autres Chrétiens dans l'Esclavage, quoique Négres & Barbares. Ils firent un crime de vendre des Esclaves aux Anglois & aux Hollandois, parce qu'il n'y avoit point avec eux de sûreté pour l'éxercice de la Religion. Ils s'emportèrent ouvertement contre leurs Compatriotes, en leur reprochant d'arrêter par leurs irrégularités les progrès de la Foi Catholique. Ils firent répandre des copies de ce Mémoire en Espagne & en Portugal. Enfin l'excès de leur zèle les ayant fait chasser de Bissao par les Négres & par les Portugais mêmes, qui les obligèrent de s'embarquer dans un Vaisseau de la Compagnie Françoise, qui faisoit voile à la Martinique, ils s'efforcèrent de faire approuver leur conduite & leurs sentimens aux Négocians François de cette Isle. Mais le Gouverneur les pria de garder leur Apologie pour eux-mêmes, & de ne pas ouvrir la bouche sur cette matière, pendant le séjour qu'ils devoient faire parmi les François en attendant l'occasion de repasser dans leur Patrie. Ils eurent des Cordeliers pour Successeurs à Bissao (*b*).

BRUE. 1701.

Différend des Insulaires avec les Recolets.

Les Recolets sont chassés de l'Isle. Leur manifeste.

(*b*) Labat, Tom. V. pag. 212. & *suiv.*

§. VI.

Voyage à Geves, avec une Description Historique & Géographique des Pays & des Isles jusqu'à Sierra Leona.

LA rivière de *Kasamanza* ou Kasamansa (*a*) est une branche de la Gambra (*b*). Son cours est fort long & fort rapide. Elle le prend entre les rivières de *Saint Juan* & de *San-Domingo*, dont la dernière est souvent nommée *Rivière de Kachao*, parce que cette Ville est située sur ses bords.

Les Portugais ont deux petits Forts sur la rivière de Kasamansa, tous deux sur la rive droite en remontant. Le premier, qui n'est qu'à dix-huit ou vingt lieuës

Deux Forts Portugais sur la rivière de Kasamansa.

(*a*) Ce nom lui vient de celui d'un Seigneur du Pays. Il semble que son vrai nom soit *Zamenée* ou *Jameni*, tiré de la Ville de *Jam* ou *Jamez* qui est fort loin sur ses bords. Du moins l'Auteur anonyme, à la fin de Le Maire, ne la nomme pas autrement, pag. 124.

(*b*) Labat avance la chose sans la prouver.

BRUE. 1701.

lieuës de son embouchure, s'appelle *Zinkinchor*. Le second, presqu'à la même distance de l'autre, est ce même Fort de *Ghingin* dont on a déja vû la description dans le voyage de Kachao. Ces deux Places ne sont proprement que des magasins, environnés d'un mur ou d'un enclos de terre garni de fascines. Leur principale force consiste dans la difficulté de l'accès, à cause des marais & des arbres au milieu desquels ils sont situés; quoiqu'ils soient assez défendus par des Légions de mouches, qui suffiroient pour détruire une armée.

Commerce de cire.

C'est dans ce triste séjour qu'on trouve dix ou douze misérables Bannis Portugais, avec deux ou trois piéces d'artillerie pour exclure les autres Nations du Commerce de cette Contrée. Les Portugais tirent annuellement de ces deux lieux cent ou cent-vingt quintaux de cire jaune, aux mois d'Avril, de Mai & de Juin. Lorsqu'ils ne peuvent la vendre aux Bâtimens étrangers qui s'approchent de la Côte, ils la transportent à *Sommers*, Village sur la gauche de leur rivière, d'où elle passe à Jereja, & de-là dans la Gambra. Quelquefois ils la portent à Kachao; mais c'est lorsqu'ils désespèrent de trouver d'autres voyes, parce qu'il y a des droits à payer au Gouverneur de cette Ville, & que ceux qui achetent la cire en baissent d'autant plus le prix, qu'ils ne peuvent trouver autrement de profit à la revendre.

[On traite avec eux cette cire sur le pied de seize barres le quintal; à ☞ payer les trois quarts ou le tout, en fer effectif, & quelques-fois un quart en gros verrot blanc, ou en ambre jaune moyen. C'est de ces deux endroits que la Compagnie Françoise tire une bonne partie de la cire qu'on apporte aux Comptoirs de Gorée & du Sénégal. Si on l'achetoit de la première main, comme on le peut faire depuis l'Etablissement d'un Comptoir fixe à Bissao, il est certain qu'elle ne reviendroit qu'à huit ou dix barres le quintal.]

Royaume de Cabo.

A cent cinquante lieuës de son embouchure, la rivière de Kasamansa forme, en tournant, un coude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voisin. Il étoit gouverné au commencement de notre siécle par un Roi Négre, nommé *Briam Mangare*, qui vivoit avec plus de faste que tous les autres Princes de la même Côte. Sa Cour étoit nombreuse. Il se faisoit servir dans de la vaisselle (*c*), dont il avoit jusqu'à quatre mille marcs. Il entretenoit constamment six ou sept mille hommes bien armés, avec lesquels il tenoit ses voisins dans la soûmission, & les forçoit de lui payer un tribut. La Police étoit si bien établie, dans ses Etats, que les Négocians auroient pû laisser sans crainte leurs marchandises sur le grand chemin. A force de Loix & par la rigueur de l'éxécution, il avoit corrigé dans ses Sujets le penchant au Vol, qui est un vice comme naturel aux Négres. Jamais ses Esclaves n'étoient enchaînés. Lorsqu'ils avoient reçu la marque du Marchand, il ne falloit plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde étoit éxacte sur les frontières & la discipline rigoureuse dans le Gouvernement. Ce Prince faisoit chaque année,

Bonnes qualités du Roi. Excellence de son Gouvernement.

(*c*) L'Auteur ayant omis la qualité du métal, on n'ôse y suppléer, quoique ce soit apparemment de l'or: cela est même assez confirmé quelques lignes plus bas par le Présent d'or que le Roi fait aux Etrangers. *C'est ici une Remarque du Traducteur qui n'a pas fait attention que le mot Anglois signifie ordinairement de la Vaisselle d'Argent; & d'ailleurs pour lever son scrupule, il n'avoit qu'à consulter Labat, qui dit positivement que cette Vaisselle étoit d'Argent. Et qu'elle apparence y a-t-il qu'un Prince Négre, eut quatre mille marcs, c'est-à-dire deux mille livres de seize onces, en Vaisselle d'Or?* R. d. E.

année, avec les Portugais, un commerce de six cens Esclaves, à quinze ou dix-huit barres (*d*) par tête, en différentes espèces de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées, des selles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Isle de Rhé, de l'eau de canelle, du rossolis, &c. Lorsqu'il recevoit la visite de quelque Blanc, il le faisoit défrayer dès l'entrée de ses Etats; & ses Sujets ne pouvoient rien éxiger d'un Etranger, sous peine d'être vendus pour l'Esclavage. Il étoit toûjours prêt à donner audience. A la vérité on étoit obligé, pour l'obtenir, de lui faire un présent de la valeur de trois Esclaves; mais il rendoit toûjours plus qu'il n'avoit reçu. Ces civilités continuoient jusqu'à ce que l'Etranger eût disposé de ses marchandises. Alors si dans son audience de congé il demandoit au Roi un présent pour sa femme, ce Prince ne manquoit jamais de donner un Esclave ou deux marcs d'or (*e*). Il mourut en 1705, également regretté de ses Peuples & des Etrangers (*f*).

BRUE 1701.

Sa générosité pour les Etrangers.

L'ISLE de *Bussi*, *Busi* ou *Boissisi*, est située à l'Est de Bissao. Elle en est séparée par un canal large & profond, dont l'entrée, du côté du Sud, est devenue fort dangereuse par deux Basses qui se sont formées à l'embouchure. C'est tout ce qu'on a pû découvrir de cette Isle, parce que ses Habitans, qui sont Papels comme ceux de Bissao, ont le caractère si farouche & si méchant, qu'on n'ôse se fier à leur commerce. Cependant on tire d'eux quelques bestiaux, & des noix de Palmier, qu'on fait servir à la nourriture des Esclaves, après en avoir exprimé l'huile. Cinq barrils de ces noix ne coûtent que deux barres, en grains de verre. Leurs Bœufs reviennent à quatre ou cinq barres. L'Isle de Bussi a deux Ports, où l'ancrage est sûr & commode. Celui du Nord porte le nom de *Vieux-Port*, & l'autre celui de *Port-Neuf*. On n'y peut trop apporter de précaution contre la surprise & la fraude. La plus sûre est de ne recevoir qu'un Canot à la fois, & de faire feu sur les autres, s'ils ne se retirent pas après avoir été avertis.

Isle de Bussi. Férocité de ses Habitans.

Ses deux Ports.

AU Nord de l'Isle de Bussi, de l'autre côté du Canal ou de la Rivière de Geves, on trouve un Canton de dix ou douze lieuës de longueur, habité par des Négres, nommés *Balantes*, qui n'ont aucune correspondance avec leurs Voisins, & qui ne souffrent pas que les Etrangers pénètrent dans leur Pays. Ils ne contractent leurs Alliances qu'entr'eux, sans se relâcher jamais de cette loi pour les mariages. Leur Religion est l'Idolâtrie; & leur Gouvernement une espèce de République, dont le Conseil est composé des Anciens. Ils ne font aucun Esclave, dans leur Pays, mais ils sont méchans à l'excès pour leurs voisins; & comme ils cherchent souvent leur proye, ils ont surpris plusieurs Barques Portugaises. Dans ces occasions, ils ne font pas de quartier aux Blancs. Pour les Négres, ils les vendent à leurs Voisins, ou les échangent pour des bestiaux. Leurs armes sont le sabre, la zagaye, & les fléches. Ils eurent la hardiesse, le 23 d'Avril 1700 (*g*), d'attaquer un Brigantin François de quatre piéces de canon, [& six pierriers, qui venoit de l'Isle de Bussi.] Ils l'environnèrent avec trente-cinq Canots, dont chacun ne portoit

Canton des Négres nommés Balantes.

Singularité de cette Nation.

Elle attaque un Brigantin François.

(*d*) Le mot de barre est une évaluation imaginaire de marchandises qui sert de régle pour le Commerce. Elle a déja été expliquée.

(*e*) Labat dit une Marc. R. d. E.

(*f*) Labat, Tom. V. pag. 230. & *suiv.*

(*g*) Brue étoit alors à Bissao.

BRUE. 1701.

portoit pas moins de quarante hommes. Heureusement les François, à la vûe de cette Flotte, eurent le tems de se couvrir d'un double mur de peaux de Bœufs, qui les garantit de la première grêle des fléches. Les Négres tentèrent plusieurs fois d'aborder le Brigantin; mais le Capitaine François fit un usage si bien entendu de son artillerie, que prenant plusieurs files de Canots, avec sa mitraille, il en détruisit une grande partie. Le combat dura néanmoins plus de six heures, & rien ne peut être comparé à la furie des Sauvages. Enfin leur courage diminuant avec le nombre, ils se retirèrent, en marquant par des cris effroyables la grandeur de leur perte & leur consternation.

Raisons qui font croire qu'elle a des mines d'or.

C'est l'opinion commune du Pays que les Balantes ont des Mines d'or dans leur terroir, & qu'ils n'ont pas d'autre raison pour en interdire l'entrée aux Etrangers. Cette persuasion est fondée sur deux ou trois argumens: 1°. Que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille sur cette Côte, ont trouvé de l'or dans presque tous les geziers. 2°. Que ces Peuples payent en or leur tribut annuel au Roi de Kasamansa, dont le territoire est entre la Rivière de ce nom & celle de Geves. 3°. Que leur or est différent de celui de Galam & de Tomba-Aura, quoique les Mangos n'ayent aucun commerce avec eux.

Quant à la première raison, quoique les François n'ayent jamais trouvé d'or dans la volaille de cette Contrée, parce qu'elle leur venoit peut-être d'un autre Canton, les Portugais étoient si persuadés de la vérité du fait, que s'étant assemblés à Bissao, au mois de Juillet 1695, ils partirent avec trois cens Négres pour la Conquête de la Toison d'or, & débarquèrent sans opposition. Mais comme on étoit alors au milieu de la saison des pluyes, leurs armes & leurs munitions furent si mouillées, qu'elles se trouvèrent hors d'état de servir. Ils furent attaqués par les Balantes & repoussés avec beaucoup de résolution jusqu'à leurs Barques, en laissant à leurs ennemis une bonne partie de leur bagage & de leurs Négres auxiliaires.

Les Balantes sont laborieux, autant du moins qu'on en peut juger par cette partie de leur Côte qu'on découvre de la Mer, car aucun Voyageur n'a pénétré assez loin pour en donner la Description. S'ils font quelque commerce avec leurs Voisins, il ne consiste qu'en ris, en maïz, en légumes, en bestiaux, & en volaille. On juge de la fertilité de leur terroir par l'abondance de leur volaille & de leurs bestiaux (*b*).

Embouchure de Rio S. Domingo, & ses difficultés.

Rio S. Domingo, autrement nommé la Rivière de Kachao, a son embouchure à trois lieuës au Sud de celle de Kasamansa. L'accès en est *difficile*. Après avoir doublé le Cap Rouge (Cabo Roxo), qui est à onze degrés trente-six minutes de latitude du Nord, il faut mouiller sur quatorze ou quinze brasses, à deux lieuës de ce Cap, Nord & Sud. On envoye de-là sa Chaloupe, pour observer l'état présent de la Rivière, parce qu'une partie des Rocs & des Basses se faisant voir à découvert dans les basses-marées, on juge plus aisément du péril. On doit passer fort près de ceux du Nord, si l'on veut éviter ceux du Sud, qui sont les plus dangereux. Ces Bancs ont environ trois lieuës de longueur. Il ne faut pas espérer d'y pouvoir louvoyer, parce que le Canal

(*b*) Labat, Tom. V. pag. 178. & *suiv*.

Canal n'a qu'une demi-lieuë de large. Lorsqu'on a mis au Nord & Sud un gros arbre qu'on a nommé l'*Arbre Couronné*, pour la forme de ses branches, on peut s'avancer droit vers la Rivière, sans s'embarrasser des battemens de la marée, que ceux qui connoissent mal ce lieu peuvent prendre pour autant d'écueils, & qui leur feroient chercher des dangers réels pour en éviter d'imaginaires.

BRUE. 1700.

KACHAO, Colonie Portugaise, dont on a déja vû la Description, est située sur la rive droite de la Rivière, à vingt lieuës de son embouchure. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cens Esclaves, à trente barres par tête; de cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; & d'autant d'yvoire, à dix-huit barres le quintal.

Commerce de Kachao & de Farim.

FARIM, est un autre Marché sur la rive droite, c'est-à-dire, au Sud de Rio San-Domingo. Cette Ville est environ quarante-cinq lieuës au-dessus de Kachao, & n'a guères que la moitié du même commerce.

MAIS revenant à l'embouchure de Rio San-Domingo, on trouve entre sa rive Sud & le Canal de Geves, un Village nommé *Le Bot*, où le ris est excellent & dans une extrême abondance. On l'achete avec de l'ambre jaune, des cristaux, du fer, des sabres, du cuivre, & de l'étain, des bassins, des sonnettes (*i*) de différentes grandeurs, des couteaux, & d'autres sortes de mercerie. On remarque, avec étonnement, dans la Rivière de Rio San-Domingo, que les *Caymans*, ou les Crocodiles, qui sont ordinairement des animaux si terribles, ne nuisent ici à personne. Il est certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouët, jusqu'à leur monter sur le dos & les battre même, sans en recevoir aucune marque de ressentiment. Cette douceur leur vient peut-être du soin que les Habitans prennent de les nourrir, & de les bien traiter. Dans toutes les autres parties de l'Afrique, ils se jettent indifféremment sur les hommes & sur les animaux. Cependant il se trouve des Négres assez hardis pour les attaquer à coups de poignards. Un Laptot du Fort Saint-Louïs s'en faisoit tous les jours un amusement, qui lui avoit long-tems réussi; mais il reçut enfin tant de blessures dans ce combat, que sans le secours de ses Compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monstre.

Le Bot, Village.

Crocodiles privés.

UN peu au-dessus du Bot, & du même côté, sur la Rivière de Geves, au Nord de Bissao, est le Village de *Bole*, où les Habitans donnent du maïz & des Bœufs pour du fer, du cuivre, des bassins, des grains de verre noir, des couteaux, & du cristal. Le barril de maïz écossé, se vend quatre barres; & le plus gros Bœuf ne passe pas le même prix. Ces Négres sont Papels, & font un commerce assez considérable. La Rivière de Geves est au Nord-Nord-Est de l'Isle de Bissao. [Le Village qui porte le même nom est à soixante & dix lieuës de son embouchure, & à quarante de Bissao.] Ses Habitans sont Biafaras & Mandingos; les premiers Idolâtres, & ceux-ci Mahométans. Les Portugais ont un Comptoir dans ce Canton, avec un Officier qu'ils appellent Sergent. Ils y ont aussi une Eglise, déservie par deux ou trois Prêtres.

Bole, Village.

Fort Portugais.

LA Rivière de Geves est extrémement rapide. Outre la pente du Canal, on attribue la vîtesse de son cours à l'irrégularité de la marée, qui après avoir employé six heures à monter, descend en trois heures (*k*), & quelquefois plus

Rapidité de la rivière de Geves.

(*i*) *Angl.* des grelots de fonte & de cuivre. R. d. E.

(*k*) *Angl.* qui après avoir employé six heures à descendre, remonte en trois heures R. d. E.

Brue. 1701.

plus vîte, avec une si furieuse violence, que les vagues s'élèvent comme autant de montagnes. Il est à-propos de jetter l'ancre de manière qu'on soit toûjours à flot, & que les Bâtimens obéïssent au mouvement de la marée. On employe dix marées pour se rendre de Bissão à Geves. Les Barques qui sont destinées pour ce voyage, ne doivent prendre que quatre pieds d'eau. Elles ne peuvent partir que depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Septembre, c'est-à-dire, pendant que la Rivière est accessible; car depuis Octobre jusqu'au mois de Janvier, les marées sont si fortes, que la Navigation est trop dangereuse, sur-tout lorsqu'il n'y a pas d'espérance d'être aidé sur les rives.

Description de la Ville de Geves.

La Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille ames, entre lesquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reste est noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais sans autre garand que leur parole. Geves est située sur une éminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maisons sont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Eglise Paroissiale est fort belle. C'est un Prêtre mulâtre de S. Jago, qui éxerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres sont à présent fort négligées, & les Habitans tirent leurs provisions des Villages voisins. Années communes, il s'y fait un commerce de deux cent cinquante Esclaves, à trente barres par tête; de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à seize barres le quintal; d'autant d'yvoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui se donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. [On a deux Guluzans pour une chemise commune, deux autres, pour quatre milliers de rassade jaune, deux pour une paire de souliers, &c.] Ces Guluzans sont absolument nécessaires, pour le commerce des Bissagos & de la plûpart des Négres. Comme ils se vendent sur le pied de trois livres piéce, il y auroit peu de profit sur cette vente, si l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante sols la pinte. [Outre les Guluzans, il y a encore des Pagnes jongoutardes, ils sont blancs; on les traite à peu près au même prix, soit d'achat ou de vente que les (*l*) Guluzans.]

Son Commerce.

Réfléxions sur les moyens de l'étendre.

La meilleure voye & la plus sûre pour étendre ici le Commerce, seroit d'avoir un grand nombre de petites Barques qui fussent répandues continuellement dans les Marigots & dans les autres lieux où les Négres se présentent. On pourroit faire un établissement fort avantageux avec deux Facteurs & quelques Gromettes, au Village de Malanpagne, qui est vis-à-vis celui de Geves. Ce Pays est habité par les Biafaras, dont le Souverain se nomme *Tamba* (*m*). Celui qui occupoit alors le Trône, étoit un Prince des plus affables de cette Côte, porté d'inclination pour les Blancs, sur-tout pour les François. La Compagnie Françoise employe dans ses Comptoirs & pour le service de ses Barques, un grand nombre de Gromettes, dont elle tire beaucoup d'avantage. Les uns servent d'Interprétes. Ceux qui ont plus de lumières & d'habileté, sont chargés du Commerce intérieur pour la cire, l'yvoire, l'or, & les Esclaves. Outre leurs gages, elle leur accorde un certain profit sur les marchandises. De cette manière, elle est sûre que tout ce qu'elle achete est de la première main, & son profit est de cent pour cent.

(*l*) Labat, Tom. V. pag. 236. & *suiv.* ☞ (*m*) Il semble que c'est le Roi de Ghinala.

cent. Lorſque ces Facteurs Négres ont raſſemblé de quoi charger une Barque ou deux, la Compagnie leur envoye de nouvelles marchandiſes pour remplir leurs Magazins, & fait tranſporter celles qu'ils ont achetées.

Malanpagne. Mal Formoſa.

DIX-SEPT lieuës au-deſſus de Malanpagne, on trouve un Village nommé *Mal Formoſa* (*n*), dont le terroir produit les plus beaux Arbres du monde pour la Conſtruction des Vaiſſeaux. Il eſt facile de les couper & de les tranſporter à bord. Le Chef du Village donneroit la moitié de ſa Forêt pour un barril d'eau-de-vie.

Gonfede. Kurbali.

APRÈS avoir tourné le coude, pour entrer dans la véritable embouchure de la Rivière de Geves, qui a ſon cours au Nord-Eſt, on découvre ſur la rive droite un Village nommé *Gonfede*, habité par les Biafaras civiliſés, qui font un Commerce aſſez conſidérable de millet, de ris, d'yvoire, de beſtiaux, & d'Eſclaves. [Un peu plus haut, il y a un Village nommé Kurbali, où l'on fait un trafic conſidérable de Sel. On y traite auſſi de quelques Eſclaves & de l'Yvoire.] Plus au Sud du même coude, dans un grand Marigot, qui ſe nomme *Rivière de Dongol*, & qui eſt plûtôt un bras de Mer, ou une Baye qui ſépare du Continent la Péninſule des Biafaras, on voit le Village de *Golli*, où l'on achete des Eſclaves, depuis dix juſqu'à quinze barres par tête, de l'yvoire à huit ou dix barres le quintal, & des guluzans pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Mais c'eſt à condition que votre commerce ſe borne aux Négres du Canton; car [s'ils apprennent que vous] ayez quelque relation avec les Portugais qui s'y ſont établis, ils font monter le prix des Eſclaves juſqu'à trente barres, & celui du quintal d'yvoire à dix-huit. Les Négres Biafaras de Golli, ſont d'un naturel aſſez doux, & l'on peut traiter ſûrement avec eux ſur le rivage. Cependant il ne faut jamais perdre les marchandiſes de vûe; car l'occaſion les porte quelquefois à tromper.

Rivière de Dongol. Golli.

Rivière de Kurbaly.

LE Village de *Kurbaly*, donne ſon nom à la Rivière qui paſſe au long de ſon enclos, & qui venant de l'Eſt va ſe perdre dans celle de Geves. Ses bords ſont fort unis des deux côtés, & cultivés avec beaucoup de ſoin. Mais les Habitans ſont obligés de veiller nuit & jour, pour garantir leurs Plantations des Eléphans & des Chevaux-Marins. Cette Rivière de Kurbaly conduit dans un Village où le Roi de Ghinala fait quelquefois ſa réſidence. Il eſt fort commun de voir dans le Pays des troupeaux de quarante ou cinquante Eléphans. Lorſqu'ils ſont couchés dans la fange, pour s'y rafraîchir, ils ne jettent pas les yeux ſur les paſſans, & l'on n'a pas d'exemple qu'ils ayent jamais attaqué perſonne; à moins qu'on ne faſſe feu ſur eux & qu'on ne les irrite par quelque bleſſure, car ils deviennent alors des ennemis ſi dangereux, qu'il eſt fort difficile de leur échaper. Mais ſi l'on parvient à les effrayer aſſez pour leur faire prendre le parti de ſe retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur. Ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche.

Abondance des Eléphans.

QUELQUES Matelots François remontant la Rivière dans une Barque, virent un Eléphant ſi embarraſſé dans la fange, qu'ils ſe promirent d'en faire aiſément leur proye. Comme ils ne pouvoient s'en approcher aſſez pour le

(*n*) Il y a de l'apparence que c'eſt plûtôt Matta Formoſa, à l'embouchure de Rio San-Domingo.

BRUE. 1701.

le tuer, leurs bales ne servirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant aussi s'avancer vers eux, il n'eût pas d'autre moyen pour se venger, que de remplir sa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une si grosse pluye qu'elle faillit de les abîmer dans leur Barque. Ils furent contraints de se retirer; & la marée qui revint bientôt, mit l'Eléphant en état de regagner la rive à la nage.

Chevaux-Marins, & leurs ravages.

Les Chevaux-Marins sont en nombre prodigieux dans toutes ces Rivières, comme dans celles du Sénégal & de Gambra; mais ils ne causent nulle part tant de désordre qu'entre celles de Kasamansa & de Sierra-Léona. Les Plantations de ris & de maïz que les Négres ont dans les Cantons marécageux, sont exposées à des ravages continuels, si la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils sont plus timides & plus aisés à chasser que les Eléphans. Au moindre bruit, ils regagnent la Rivière, où ils plongent d'abord la tête; & se relevant ensuite sur la surface, ils secouent les oreilles, & poussent deux ou trois cris si hauts, qu'ils peuvent être entendus d'une lieuë (o).

Portugais établis à Kurbaly.

Il se trouve quantité de Portugais établis sur les deux rives de la Rivière de Kurbaly. Leur occupation pendant tout le jour est de demeurer assis sur des nattes à l'entrée de leurs maisons, sans autre habillement que leur chemise & des hautes-chausses, & d'y passer le tems à discourir & à fumer. Ils se promenent rarement. Ils ne chassent jamais. Enfin ils paroissent avoir renoncé à toutes sortes d'éxercices. Après avoir mangé du Kola, ils boivent de l'eau, que l'amertume de cette noix leur fait trouver plus agréable. [Le Commerce des deux côtés de la rivière de Kurbaly est considérable, ☞ mais il est difficile à cause de la quantité de Bancs & de Roches dont son lit est semé.] Cela n'empêche pas les Portugais d'y trafiquer continuellement, par le ministère de leurs Gromettes. On y voit sans cesse descendre & monter leurs Canots, quoique la marée soit si violente qu'elle s'approche avec un bruit horrible & qu'elle arrive en un moment. Il s'y trouve des Serpens d'une grandeur prodigieuse. On en a vu de vingt-cinq & trente pieds de long. On assûre même qu'ils sont capables d'avaler un Bœuf entier, à la seule exception des cornes. Mais comme ces récits viennent des Portugais, ils sont d'autant plus suspects, qu'on n'ignore pas que la nature apprend aux Serpens, lorsqu'ils dévorent quelque animal, à commencer par la tête. Ainsi, dire qu'ils ne peuvent avaler les cornes d'un Bœuf, c'est donner lieu de conclure qu'ils ne nuisent pas plus au corps.

Fausse idée sur les Serpens.

Pendant le Voyage que Brue fit à Geves, la mort y enleva le Capitaine *Manuel Alvas*, Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Portugal. C'étoit un Chrétien Négre, Chevalier de l'Ordre de Christ, & le plus généreux Cavalier du Pays; qualité rare parmi les Négres, & qu'il portoit si loin, qu'outre l'accueil agréable qu'il faisoit aux Etrangers, personne ne sortoit de sa maison sans avoir reçu de lui un présent d'or, plus ou moins considérable, suivant la qualité de ses Hôtes. Brue, en arrivant dans la Ville, ne manqua point d'aller faire ses complimens de condoléance à la Veuve & aux Enfans du mort. Aussi-tôt qu'il parut à la porte de la maison, les Pleureuses gagées pour cette

(o) Labat, Tom. V. pag. 242. & *suiv.*

cette cérémonie, commencèrent leurs lamentations, comme si le Gouverneur eut expiré le même jour. BRUE. 1701.

Cérémonies funébres communes aux Portugais & aux Négres.

LES usages des Portugais & des Négres sont à-peu-près les mêmes à la mort des Chefs d'une famille. Il seroit difficile de juger laquelle des deux Nations emprunte les siens de l'autre. Lorsque la principale personne d'une Maison a rendu l'ame, toutes les femmes du voisinage s'assemblent; & si le nombre n'en n'est pas assez grand, on en prend d'autres à gages. Ces femmes tiennent compagnie pendant quelque tems à la Femme & aux Enfans du mort, & font leurs gémissemens en cadence. Ces cris funébres, accompagnés de soupirs & de larmes, sont capables de toucher vivement ceux qui ne les prendroient pas pour de simples grimaces. A la fin de chaque scene, on sert aux Pleureuses de l'eau-de-vie & du vin de palmier, qu'elles boivent d'aussi bonne grace que si elles n'avoient fait que rire pendant tout le jour. Elles se réjouissent ainsi jusqu'à l'arrivée de quelques nouveaux spectateurs, devant lesquels cette comédie recommence.

LES Enfans du Capitaine Manuel étoient assis sur des nattes, en deuil profond, avec tous leurs Parens autour d'eux. Lorsque Brue leur eut fait son compliment, il s'assit près d'eux, & pendant quelques momens il régna dans la compagnie un profond silence. Ensuite on servit du vin de Palmier. Tous les assistans en bûrent quelques verres, après quoi la conversation tourna sur les nouvelles, tandis que les Pleureuses, qui étoient dans une chambre voisine avec la Veuve, crioient de toutes leurs forces, bûvant dans les intervalles & récitant les grandes actions du mort. Après avoir assisté une heure entière à cette triste cérémonie, Brue se leva & fut conduit à la porte par les Parens; car l'usage oblige les Enfans de demeurer sur leur natte, dans la même posture, c'est-à-dire, à demi étendus, & la tête appuyée sur le bras, ☞ [excepté quand il faut boire. On recommence les cérémonies à chaque Compagnie qui arrive; & quand il en arrive plusieurs, c'est une nécessité de beaucoup boire, pour pouvoir pleurer beaucoup.]

BRUE fut invité aux Obséques du Capitaine. Tous les Portugais du Canton y assistèrent en habits longs, avec leurs longues épées & leurs poignards. On avoit placé devant la maison du Mort huit petites Piéces de canon, dont on fit une décharge au départ du Convoi. On continua de tirer successivement chaque Piéce, à mesure que la Procession défiloit. Après l'Enterrement, on fit encore une décharge générale. Ensuite le Cortège étant retourné à la Maison, on y distribua du vin de Palmier, & tout le monde se retira.

Brue accepte un logement chez Dom Francisco Collea.

LE Capitaine Manuel avoit toûjours donné un appartement dans sa Maison aux Facteurs François que leurs affaires amenoient à Geves. Mais l'état de sa famille ne permettoit pas au Général d'en attendre cette civilité. Un Officier Portugais, nommé Dom *Francisco Collea*, le fit prier d'accepter un logement près de sa Maison. Il profita de cette offre; mais ayant cru devoir une visite à son Hôte, il fut surpris en approchant de sa Maison d'entendre des cris si aigus, que s'il avoit distingué plus d'une voix, il les auroit pris pour quelque nouvelle cérémonie d'Enterrement. Etant entré, il trouva un grand homme maigre, dans un Hamac, ou un Branle, qui faisoit une pénitence forcée pour les péchés de sa jeunesse. Sa femme, qui étoit une Négresse du Pays, ne manquoit ni d'agrémens ni de politesse. Elle avoit préparé l'appartement

Etat où il le trouve.

BRUE. 1701.

tement du Général avec autant de propreté qu'elle avoit pû, c'eſt-à-dire qu'elle y avoit mis un branle, des chaiſes, des nattes, une table, du bois & de l'eau, & qu'elle y avoit laiſſé des domeſtiques pour lui faire ſon ſouper. Heureuſement, il avoit apporté des proviſions & du linge, parce qu'il s'étoit attendu à n'en pas trouver aiſément dans la Ville. C'eſt un embarras extrême lorſqu'il faut ſe procurer un chevreau ou quelques poulets. Les Portugais, qui ſont établis depuis long-tems dans un Pays ſi fertile & ſi capable de culture, ſe laiſſent manquer des choſes les plus néceſſaires à la vie, & ſe traitent plus miſérablement que les Négres.

Tempérance forcée des Portugais.

CETTE diſette générale de proviſions les force à la tempérance. Leur nourriture la plus ordinaire, eſt la chair des Chevaux-Marins; viande, qui avec l'apparence du Bœuf, n'a qu'un goût ſauvage de poiſſon. Ils n'ont guères d'autre vin que celui de Palmier, ni d'autres liqueurs que le *Rum*. Encore leur Rum eſt-il ſi fort & d'une odeur ſi déſagréable, que dans les Iſles voiſines, il n'y a que les Négres & la plus vile populace qui en veuillent faire uſage. La Chaſſe pourroit ſuppléer au défaut de la volaille & des beſtiaux, car le Pays eſt rempli de Singes, de Gazelles, de Daims, & d'autre gibier. Il s'y trouve auſſi des Oiſeaux de toute eſpèce, & dans une grande abondance. Mais le ſoin de les tuer ſeroit un éxercice trop pénible, pour des gens qui préfèrent l'oiſiveté & l'inaction à tous les plaiſirs.

Flamingos, oiſeaux fort révérés des Négres.

LES *Flamingos* ſont en grand nombre dans le Canton, & ſi reſpectés par les Mandingos d'un Village à demi-lieuë de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers. Ces Oiſeaux ſont de la grandeur d'un Coq-d'Inde. Ils ont les jambes fort longues. Leur plumage eſt d'un rouge de feu, mêlé de quelques plumes noires. Mais leur chair a le goût huileux, & fait un mêts très-médiocre pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumés. Les Habitans du même Village portent le reſpect ſi loin pour ces animaux, qu'ils ne ſouffrent pas qu'on leur faſſe le moindre mal. Ils les laiſſent tranquilles ſur des arbres, au milieu de leur Habitation, ſans être incommodés de leurs cris, qui ſe font entendre néanmoins d'un quart de lieuë. Les François en ayant tué quelques-uns dans cet azile (*p*), furent forcés de les cacher ſous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Négres de venger ſur eux la mort d'une bête ſi révérée.

Oiſeaux nommés *Spatules*.

DANS pluſieurs endroits de la Côte, ſur-tout aux environs de Geves, on trouve une ſorte d'Oiſeaux de Rivière, de l'eſpèce des Oyes ou des Canards. On l'a nommé *Spatule*, parce que leur bec a beaucoup de reſſemblance avec cet inſtrument de Chirurgie (*q*). Ils ont la chair beaucoup meilleure que les Flamingos (*r*).

Différentes rivières ſur la Côte ou qui ſe jettent dans Rio Grande.

RIO-GRANDE n'eſt qu'à dix ou douze lieuës au Sud de la Rivière de Geves. Dans l'intervalle, on trouve deux autres petites Rivières qui ſont peu fréquentées. Le Commerce des Eſclaves eſt plus ou moins riche dans cette Contrée, ſuivant les guerres des Habitans & leurs divers ſuccès. On en tire auſſi de l'yvoire, de la cire, & de l'or.

EN remontant Rio-Grande, quatre-vingt lieuës au-deſſus de ſon embouchure, on arrive dans le Pays des Nalus ou des Analoux, Négres qui ont beaucoup

(*p*) *Angl.* quelques-uns qui étoient ſortis de cet azyle. R. d. E.

(*q*) Voyez ſa Deſcription au Tome ſuivant, dans l'Hiſtoire Naturelle de ces Régions.

☞ (*r*) Labat, Tom. V. pag. 248. & *ſuiv.*

BRUE. 1701.

beaucoup de passion pour le Commerce. Leurs richesses sont l'yvoire, le ris, le maïz, & les Esclaves.

Rivière de Nogne ou Nunez.

A seize lieuës de Rio-Grande, vers le Sud, on trouve la Rivière de Nogne (s) ou Nunez, sur les bords de laquelle on fait un Commerce annuel de trois cent quintaux d'yvoire, à huit ou dix barres le quintal, & d'une centaine d'Esclaves, depuis dix jusqu'à quinze barres par tête. Le ris y est excellent & à fort bon marché. Les cannes de sucre & l'Indigo, y croissent naturellement. Ce Commerce se fait depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, pour se ménager l'avantage des vents du Sud au retour.

Espèce de sel, qui est un contre-poison.

Le Pays, aux environs de la Rivière de Nogne, produit un Sel que les Portugais estiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poison. Ils ont l'obligation aux Eléphans de leur en avoir découvert la vertu. Les Négres qui vont à la chasse de ces animaux, leur tirent des fléches empoisonnées; & lorsqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la fléche a touché, & vuident le corps de ses boyaux, pour en manger la chair. Des Chasseurs qui avoient blessé un Eléphant, furent surpris de le voir marcher & se nourrir, sans aucun ressentiment de sa blessure. Ils cherchoient la cause de ce prodige, lorsqu'ils le virent s'approcher de la Rivière & prendre dans sa trompe quelque chose qu'il mangeoit avidement. Ils trouvèrent, après son départ, que c'étoit un sel blanc, qui avoit le goût de l'alun. Un autre Eléphant, qu'ils blessèrent encore, s'étant guéri de la même manière, les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, firent diverses expériences de ce sel, & le reconnurent pour un des plus puissans antidotes qui ayent jamais été découverts. Que le poison soit intérieur ou extérieur, une dragme du *Sel de Nogne*, délayée dans de l'eau chaude, est un remède spécifique.

Cinq rivières.

On compte cinq Rivières entre celles de Nogne & de Sierra-Léona. Leurs noms sont (t) *Ponghé*, *Tafali*, *Samos*, & *Casseres*. Les Peuples qui en habitent les bords, se nomment les *Zapez*, les *Foulis*, les *Kokolis*, & les *Nalus*. Les Zapez sont divisés en quatre Tribus, distinguées par autant de noms; les Zapez *Errans*, les Zapez *Volumez*, les Zapez *Rapez*, & les Zapez *Sosez*. Toutes ces Nations sont Idolâtres, & n'en reconnoissent pas moins un Etre suprême, auquel ils ne rendent aucun culte, parce qu'ils se fient à sa bonté. Ils empoisonnent si habilement leurs fléches, que la moindre blessure cause la mort dans l'espace d'une demi-heure. Mais ils n'entendent pas moins l'art des Contre-poisons. Leur principal Commerce est celui de l'yvoire, & d'un certain fruit nommé *Kola*, dont les Portugais font beaucoup d'usage, pour relever le goût de l'eau, comme on l'a déja fait observer.

Ancien Fort Anglois.

Les Anglois ont un petit Fort sur la Rivière de Sierra-Léona, d'où leur Commerce s'étend dans l'intérieur du Pays, jusqu'à celui des Foulis, à l'Est. Ils en tirent des Esclaves, de l'yvoire, & même un bonne quantité d'or (v). Mais

(s) On lit [mal-à-propos] *Nongue* dans la Carte de De l'Isle, [puisqu'il est certain que le nom vient de *Nunnez* ou *Nugnez*.] D'autres veulent *Nunbò*.

(t) L'Auteur n'en nomme que quatre. Les Cartes en mettent six, [qui sont *das Padras*, *Pichel Jafali*, ou *Tafali*, *Pugne* ou *Pogona*, *Kagranga*, & *das Casas*;] & dans la Description de Sierra-Léona l'Auteur même en met dix.

(v) Les Anglois ont depuis abandonné ce Fort.

BRUE. 1701. Mais on n'a point encore appris d'où cet or vient comme de sa première source. La Rivière de Sierra-Léona borne au Sud la Concession de la Compagnie du Sénégal (x).

(x) Labat, Tom. V. pag. 257. & suiv.

§. VII.

Supplément au Voyage de Bissao, par un Voyageur Anonyme.

INTRODUCTION. On a l'obligation de la Relation suivante aux Observations d'un François, qui fit le Voyage de cette Partie de l'Afrique dans le même tems que Le Maire, & qui le vit à Gorée en 1682. Aussi l'a-t'on publiée en 1696, à la suite du Voyage de Le Maire aux Isles Canaries; mais il semble que contenant des Remarques curieuses sur les Rivières & les Habitans des Côtes qu'on vient de représenter, il ne peut être placé plus naturellement qu'après le Voyage du Sieur Brue à Bissao.

ANONYME. 1695. Royaume des Barbessins. Le Royaume des Barbessins, qui sont presque tous Mahométans, & qui touchent au Pays des Jalofs, n'a pas plus de six ou sept lieuës d'étendue sur la Côte. Il commence au Village de Jual, & n'est habité dans cette partie que par un petit nombre de Mulâtres & de Portugais. Il a dans sa dépendance, près du Cap-Verd, un autre petit Village nommé *Koringbe*, où se fait le principal Commerce du Pays.

Au Sud, on trouve à sept ou huit lieuës la Rivière de *Brusalem* ou de *Borsali* (a), dont l'embouchure est fort large, mais remplie de bancs de sable qui ferment l'entrée aux Canots, aux Chaloupes, & aux petites Barques. Le Commerce y est de peu d'importance. Cependant les Portugais y achetent du sel & des provisions de vivres.

Sur la même Côte, deux lieuës plus bas, est la Rivière de Gambra, qui offre deux passages aux Vaisseaux, l'un au Nord & l'autre au Sud. Elle peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux; mais auparavant il est à-propos de sonder le canal, si l'on veut se garantir des Bancs. En entrant dans la rivière on trouve au Nord le Royaume de Barra, dont le Roi fait sa résidence à un quart de lieuë de la Mer. Les Habitans sont Mandingos, & la plûpart Mahométans.

Royaume de Barra.

L'Isle des Chiens ou Charles. L'Isle *des Chiens*, qui se nomme aujourd'hui l'Isle *Charles*, où l'on peut passer à pied sec dans les basses marées, est vis-à-vis de cette Région. Elle étoit autrefois habitée par les François, qui se laissèrent surprendre & massacrer par les Négres. Depuis leur infortune, elle est demeurée sans Habitans, & ses avantages ne sont pas assez considérables pour en attirer. Les Négres Flups, ou Floupes, sont précisément à l'entrée, sur la Pointe Sud. Six lieuës plus haut dans la rivière, on voit le Village d'Albreda, où les François avoient autrefois (b) un Comptoir. Les Anglois en ont un à Jilfray, qui est une lieuë plus loin sur la même rive. Ils ont aussi un Fort régulier dans l'Isle, qui n'est pas à plus d'un demi-quart de lieuë de Jilfray (c).

Ce

(a) L'Auteur met *Bresalme*.

(b) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'Auteur.

(c) *Angl.* qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de tour. R. d. E.

Anonyme. 1695.

Ce Fort [, bâti sur une roche pourrie & graveleuse est muni de plus de cinquante pièces de canon.; mais faute de mains [ou d'habileté] pour les employer, elles ne sont pas d'un grand usage. Les Anglois sont obligés de faire venir leur bois & leur eau du Continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette rivière, qui consiste en Esclaves Négres, en cire & en yvoire. Elle est navigable l'espace d'environ deux cens lieuës.

La rivière *Zamenée* (*d*) est habitée par différentes sortes de Négres. Ceux qui habitent l'embouchure sont de la race des Flups, Nation extrémement sauvage (*e*) qui occupe toute la Côte jusqu'à *Bulol*, à l'entrée de Rio San-Domingo. Cette Côte est beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambra.

Sept ou huit lieuës plus haut, la marée forme un ruisseau, qui conduit à la Ville de Jam, où les Portugais font une grosse quantité de cire, qu'ils transportent à Kachao & sur les bords de la Gambra. Les Pays voisins sont habités par les Négres, nommés *Bagnons*, dont le Roi fait son séjour ordinaire à douze ou treize lieuës de la Mer.

Divers lieux sur les bords de Rio San-Domingo.

Le cours de Rio S. Domingo est de l'Est à l'Ouest, mais il fait différens tours pendant plus de deux cens lieuës. Ses rives ont aussi différentes sortes d'Habitans, Négres & Portugais, qui sont rassemblés dans plusieurs Villages. A l'embouchure, du côté du Nord, les Portugais ont un Fort, muni de quatre piéces de canon, & commandé par un Sergent, avec quatre Soldats. Quatre lieuës plus loin, sur la même rive, près du Village de Bulol, on rencontre la petite rivière de Linghin, qui n'a que huit ou dix lieuës de cours dans les terres, & qui est occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle se perd dans celle de S. Domingo, le Village de *Quongain* (*f*) habité par quantité de Portugais & de Gromettes, qui ramassent beaucoup de cire.

Rivière de Bujind.

La rivière de *Bujind* vient se décharger du même côté, trois lieuës au-dessus de l'endroit jusqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieuës dans les terres,. & ses bords sont habités par la même Nation, qui fait aussi le commerce de la cire. C'est la route ordinaire de *Jam* à Kachao.

A l'entrée de la rivière de S. Domingo, du côté du Sud, 'on trouve un grand Bois, nommé (*g*) *Matta formosa*, qui renferme un Village habité par des Flups, mais moins barbares qu'on ne les a représentés dans leurs autres Cantons. On fait avec eux le commerce des Esclaves & des provisions, surtout du ris, que leur terroir produit en abondance. Deux lieuës plus loin, en continuant de remonter, on rencontre une petite rivière qui n'est pas navigable, & qui sépare le Pays des Flups de celui des Papels.

Les Négres qui se nomment *Papels*, sont Idolâtres comme les Flups, & gouvernés par un Roi qui fait sa résidence à cinq ou six lieuës de cette rivière. A la mort des personnes considérables, ils sacrifient des Veaux, des Chevreaux & des Chapons à leurs Dieux, qui sont généralement des arbres, des cornes de Taureaux & d'autres substances inanimées. Dans le même Canton, trois

(*d*) Ou *Jam*, ou *Jameni*. C'est la même rivière que la Kasamansa.

(*e*) On a déja cité cet endroit de la Relation.

(*f*) La même sans doute que Guinguin ou Ghinghin.

(*g*) Suivant ce récit, Matte Formose devroit être placée, dans la Carte, à l'endroit où est *Bulol* ou *Bulot*, comme l'Auteur l'appelle, qui devroit être reculé plus loin au côté Nord de la rivière.

ANONYME. 1695.

Observations sur les Villes de Kachao & de Farim.

trois ou quatre lieuës plus loin, est située la Ville de Kachao (*h*), Colonie Portugaise. Cette Ville a trois Forts, dont le premier contient dix ou douze piéces de canon, & les deux autres chacun deux ou trois. Elle est commandée par un Capitaine-Major, qui dépend du Gouverneur Général des Isles du Cap-Verd. Sa Garnison est recrutée tous les ans par trente ou quarante Soldats Portugais, dont la plûpart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des Habitans est de deux ou trois cens hommes, sans y comprendre leurs femmes & leurs Concubines. [La plûpart sont mulâtres.] Le Roi de Portugal entretient à Kachao un Receveur des droits, qui sont de dix pour cent sur tous les Vaisseaux Marchands qui arrivent & qui partent; avec un Ecrivain ou un Sécretaire, qui éxerce tout-à-la-fois l'Office de Notaire & de Chérif (*i*). C'est au Gouverneur qu'appartient l'administration de la Justice. Il y a dans la Ville une Eglise Paroissiale, qui a son Curé, dépendant d'un Visiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand Vicaire, pour l'Evêque Diocésain de S. Jago. Les Capucins ont un Couvent à Kachao, mais on y voit rarement plus de trois ou quatre Religieux. Les Habitans de la Ville ont de petites Barques, avec lesquelles ils éxercent le Commerce sur les rivières de Nogne, de Pouque, de Sierra Léona, & dans les Isles des Bissagos, d'où ils tirent beaucoup de cire & d'Esclaves, ont une petite quantité d'yvoire.

Les Portugais ont plus haut sur la même rivière une autre Ville, nommée *Farim*, à cent cinquante lieuës (*k*) de Kachao, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour Fortifications qu'un enclos de palissades. Les principaux Habitans de Kachao ont des maisons à Farim, où leurs Gromettes font des étoffes de coton & de la cire. La Ville est gouvernée par un Capitaine-Major, dépendant de celui de Kachao. On appelle Mandingos, les Négres qui habitent les Contrées voisines. Tous les Villages entre Kachao & Farim sont peuplés de Gromettes Portugais, qui s'employent à ramasser du coton.

Isles au Sud de Rio San-Domingo.

En quittant la rivière de S. Domingo pour s'avancer vers le Sud, on rencontre plusieurs Isles. La première, nommée *Trois-Isles*, parce qu'elle en a (*l*) l'apparence, est possédée par des Gromettes Négres, qui se sont délivrés de l'esclavage des Portugais. La plûpart, quoique baptisés, ont renoncé au Christianisme. Cette Isle, qu'ils cultivent soigneusement, produit une extrême abondance de coton, dont ils se font des habits. Ils ont des Canots, sur lesquels ils vont commercer avec les Négres du Continent, dans un Village nommé (*m*) *le Bot*. Mais ils ne permettent pas l'accès de leur Isle aux Canots étrangers.

Vis-à-vis les *Trois-Isles*, on découvre celle de Bussi, ou Bussisi, qui est occupée par les Papels, sous un Roi de peu d'autorité. Le canal qui sépare ces deux Isles a si peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau jusqu'aux genoux. Mais le commerce

(*h*) L'Auteur écrit toûjours Cacheau & Gambie. [On a fait remarquer l'erreur de cette ortographe.]

(*i*) Le Titre de Chérif, doit signifier ici un Greffier. R. d. E.

(*k*) Cette distance est une erreur. On l'a marquée ci-dessus plus juste.

(*l*) Ce sont en effet trois Isles, & l'Auteur s'est trompé en les prenant pour une seule.

(*m*) Ce Village, dont on a déja parlé, est placé dans la Carte à trois lieuës de l'embouchure de Rio San-Domingo.

commerce n'en est pas moins dangereux avec les Insulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance & la jalousie. L'Auteur rend témoignage que, de sa connoissance, plusieurs Négocians Anglois & Hollandois ont péri par la trahison de ces Barbares. Ils ont des provisions en abondance, telles que du ris, du millet, des bestiaux, de la volaille & des Faisans, mais d'une bonté médiocre. L'Isle de Bussi a de circonférence environ dix lieuës. On lui connoît deux Ports; l'un à l'Est, nommé le *Port-Vieux*; l'autre au Sud-Est, qui se nomme (*n*) *Port des Pierres blanches*. Vis-à-vis est l'Isle de Kazelut (*o*), & plusieurs autres petites Isles qui ne sont pas habitées.

ANONYME. 1695.

Observations sur l'Isle de Bissao.

CELLE de Bissao est à deux lieuës de Bussi. Le canal est si bien connu entre ces deux Isles, qu'un Bâtiment de trois cens tonneaux y passe sans danger. Bissao n'a pas moins de quarante lieuës de circuit. Les Papels qui l'habitent sont Idolâtres, & sacrifient souvent à leurs Dieux des Veaux, des Chevreaux & des Chapons. Elle a plusieurs Ports, dont le principal porte le nom de *Port Bissao*. Plusieurs Vaisseaux de soixante piéces de canon y peuvent mouiller sans incommodité. Les Portugais y ont une Eglise & un Couvent de Capucins. Ils se marient sans difficulté avec les femmes du Pays, & plusieurs jeunes Papels ont reçu le Baptême.

L'ISLE a neuf Rois, dont huit reconnoissent l'autorité du neuviéme, & ne sont proprement que des Gouverneurs de Province. Lorsqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente personnes pour l'accompagner au tombeau, sur-tout les jeunes filles & les Esclaves qui lui ont été les plus fidéles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, & l'on renferme dans le même tombeau son or, son argent, son ambre gris, ses étoffes & ce qu'il avoit de plus précieux. Il ne se présente pas d'autres concurrens pour le Trône que les Jeagres, dont la dignité peut être comparée à celle des Ducs & Pairs en France. Ils s'assemblent en cercle, autour de la tombe du Roi mort, qui est composée de roseaux & de bois fort léger. Elle est soulevée par quantité de Négres qui l'élancent dans l'air; & le Jeagre sur qui elle retombe, obtient la Couronne.

LE Palais de l'Empereur n'est éloigné du Port de Bissao que d'une lieuë. Ce Monarque a ses Gardes, son Armée & ses femmes autour de lui. Sa Flotte est composée d'environ cinquante Canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La seule arme de la Milice est un cimeterre attaché au bras. Pour habillement, les Insulaires de Bissao portent une peau de Chevreau, qui pend derrière eux, & qui passant entre leurs jambes, se relève pardevant pour cacher leur nudité. Leurs guerres sont contre les Biafaras, qui habitent le Continent à l'opposite de leur Isle. Elles se renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

LES Portugais avoient autrefois bâti un Fort dans l'Isle de Bissao, & l'avoient monté de huit piéces de canon, pour interdire le commerce de l'Isle aux Etrangers; mais les Négres ne le souffrirent (*p*) pas long-tems. Ils ont toûjours entretenu la liberté de leur Pays, en recevant dans leurs Ports les Etrangers qui s'y présentent pour le Commerce, & leur accordant la permission

(*n*) Il s'appelle aussi *Port-neuf*. Voyez cy-dessus.

(*o*) Erreur, pour *Kazegut*.

(*p*) Voyez ci-dessus le Voyage de Brue à Bissao. R. d. T.

ANONYME. 1695. permiſſion de l'éxercer dans l'Iſle avec une parfaite ſûreté. Mais avant que de les laiſſer deſcendre au rivage, leur Roi conſulte les Dieux par un ſacrifice ſolemnel.

Iſle Sortières. VIS-A-VIS de Biſſao eſt une Iſle nommé *Sortières*, couverte d'arbres, où les Négres vont faire tous les ans leurs grands ſacrifices. Les Vaiſſeaux y ſont en ſûreté ſur leurs ancres.

LA rivière de Geves coule environ ſoixante-dix lieuës dans le Continent par divers détours au Nord-Eſt & au Sud-Eſt. Tous les Villages qu'elle a ſur ſes bords, à une lieuë de la Mer, ſont habités par les Biafaras. A l'entrée, ſur la rive de l'Eſt, on trouve le Village de Gonfede (q), où les Veaux & la Volaille ſont en abondance. Les Négres y vendent auſſi de l'yvoire & quelques Eſclaves. (Confede.)

Geves. CINQ lieuës plus haut dans la rivière, on arrive à la Ville de Geves, dont la plûpart des Habitans ſont Portugais & Gromettes. Cette Ville eſt défendue par un enclos de paliſſades. Elle a ſon Egliſe, ſon Curé; & pour Commandant, un Capitaine qui dépend du Gouverneur de Kachao. Les lieux voiſins ſont poſſédés par les Biafaras.

LES Portugais ont quantité de Barques, ſur leſquelles ils portent leur commerce juſqu'à Sierra Léona. Ils les envoyent auſſi dans la rivière Nogne, pour en apporter de l'yvoire & de l'*Indigo* en feuilles, qui leur ſert à teindre leurs étoffes. Il ſe fait un grand commerce de *Kocters* (r) fruit qui par ſa forme & ſon goût reſſemble beaucoup aux marons de l'Inde. Il y en a de rouges & de blancs. Le principal tranſport eſt dans le Pays des Biafaras & des Mandingos.

LES Barques ne peuvent aller plus loin que la rivière de Geves; mais avec les Canots on pénétre dans pluſieurs petites rivières qui coupent le Pays. Vis-à-vis cette Côte (s), on rencontre pluſieurs Iſles, particulièrement celle de Bulam, qui eſt fort riche en arbres, mais ſans aucun Habitant. Elle eſt à l'Embouchure de Rio-Grande, & ſon circuit eſt d'environ ſix lieuës. Les autres Iſles ne méritent pas qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'il en parle. (Iſle de Bulam.)

(q) *Angl.* Gouffade. R. d. E.

(r) C'eſt vray-ſemblablement le Kola, dont on a parlé pluſieurs fois.

(s) *Angl.* vis-à-vis le Port. R. d. E.

CHAPITRE X.

Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des Obſervations ſur le Commerce de Gorée.

BRUE. 1714. INTRODUCTION. LE Lac de *Kayor*, de *Kayer*, ou de *Kaillor*, n'eſt pas à plus de cinquante lieuës du Fort Saint-Louïs, c'eſt-à-dire, de l'embouchure du Sénégal. Il eſt formé par les Inondations de cette rivière, au Nord de laquelle il eſt ſitué; mais lorſque les flots ſe retirent, il demeure à ſec dans une grande partie de ſon étendue, & les Mores ou les Négres qui habitent ſes bords y font leurs Plantations de millet & de ris, qui réuſſiſſent merveilleuſement dans un

BRUE. 1714.

un terrein engraiſſé par les eaux de la rivière (a). Ce Lac n'avoit pas été fort connu des François, ou du moins leurs principales lumières venoient des Mores & des Négres, dont le témoignage eſt toûjours ſuſpect. On ſçavoit, ſur leurs récits, que le Lac de Kayor eſt fort grand, & que pour y naviguer on étoit obligé d'employer la Bouſſole. Quoique cette circonſtance parût douteuſe, on étoit ſûr, du moins par l'accord de tous les témoignages, qu'il eſt plus grand que celui de Panier Fouli; que le Commerce s'y étoit fait autrefois avec beaucoup d'avantage, & que les Pays voiſins ſont habités par des Mores & des Négres ſujets du Siratik (b).

Récits incertains ſur le Lac de Kayor.

LES changemens qui étoient arrivés dans la Compagnie Françoiſe ayant fait perdre toutes les idées de ce commerce, Chamboneau, Directeur au Sénégal en 1693, entreprit de les faire revivre. Il fit partir du Fort Saint-Louïs, une Barque, avec un Facteur & des marchandiſes. Les François chargés de cette commiſſion arrivèrent au Lac & n'y entrèrent pas ſans difficulté. Ils eurent à traverſer une forêt de roſeaux, qui rendoient le paſſage preſqu'impoſſible. Cependant après avoir ſurmonté cet obſtacle, ils furent effrayés par la vûe d'un corps de Négres armés, qui ſe préſenta ſur la Côte, près d'un Village où ils ſe propoſoient de débarquer. Ils revinrent ſans aucun fruit de leur voyage; & les récits qu'ils en firent ayant paru terribles, le Directeur ne trouva perſonne qui voulut tenter la même entrepriſe.

Entrepriſe de Chamboneau pour les vérifier.

Elle réuſſit mal.

BRUE, qui ſe trouva revêtu de la qualité de Directeur en 1697, entra d'abord ardemment dans les vûes de ſon Prédéceſſeur; mais d'autres affaires le forcèrent de les ſuſpendre juſqu'en 1699. Enfin, ſon caractère lui faiſant mépriſer les difficultés, il envoya une Barque bien armée, ſous la conduite d'un Facteur habile, avec les Marchandiſes convenables & des préſens pour les Chefs Mores. Il avoit eu la précaution de mettre dans ſes intérêts quantité de Marbuts ou de Prêtres, qui lui avoient promis de faire goûter ſes propoſitions de commerce aux Chefs de pluſieurs Nations. La Barque gagna heureuſement la rivière de Kayor. C'eſt un Canal naturel par lequel les eaux du Lac communiquent avec la rivière du Sénégal, & celles du Sénégal vont groſſir le Lac dans leurs débordemens. Sa largeur eſt de ſeize ou dix-huit toiſes, & ſa profondeur de douze ou quinze pieds. La Navigation n'y eſt pas difficile juſqu'au Port de Graine, ou d'*Ingrin*, Village éloigné du Lac d'environ huit lieuës, où les Négres ont un commerce établi pour le millet, les pois & d'autres légumes. Mais, un peu au deſſus de ce Village, les François commencèrent à trouver le Canal ſi bouché par l'épaiſſeur & la force des roſeaux, qu'avec un fort bon vent & de l'eau dans une juſte hauteur, leur Barque fut arrêtée. Le Facteur, qui s'étoit fait accompagner par pluſieurs Canots du Village d'Ingrin, en prit un pour aller reconnoître de plus près la grandeur de l'obſtacle & s'ouvrir un paſſage. Mais ne trouvant pas plus de facilité à pénétrer, & les roſeaux s'élevant dans pluſieurs endroits, de deux toiſes au-deſſus de l'eau, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur ſes traces.

Brue la tente auſſi avec peu de ſuccès.

CETTE confirmation des premiers récits fit abandonner l'entrepriſe juſqu'en

(a) Labat, Afrique Occident. Tom. III. pag. 53. & *ſuiv.*

(b) Ce ſont les Foulis.

BRUE. 1714. Seconde tentative du sieur Brue.

qu'en 1714, que Brue prit la résolution de la tenter lui-même. Il semble que la meilleure méthode auroit été de mettre le feu aux roseaux dans le tems de la sécheresse, & de les brûler ainsi jusqu'à la surface de l'eau; après quoi il auroit été moins difficile de les déraciner; [sur-tout avec le secours des Négres qui habitent les bords du Canal, & que leur propre intérêt auroit attachés au travail.] Les terres des deux côtés appartiennent à un Chef Négre, nommé *Riquet*, qui a plusieurs Villages au long des rives. Il est Vassal du Siratik (*c*). Son terroir est fertile, & les Habitans y vivent dans l'abondance. [Le Lac de Kayor sépare le Royaume de Hoval, ou du Brac, d'avec celui des Foulis ou du Siratik.]

La saison des pluyes ayant fini tard cette année, & les eaux étant plus grosses qu'à l'ordinaire, Brue se flattoit de trouver les passages plus ouverts, ou du moins les roseaux plus faciles à forcer. [Au pis aller, s'il lui arrivoit de ne pouvoir pas pénétrer jusqu'au Lac, il visiteroit les Etablissemens qui sont sur le Sénégal, & renouvelleroit l'amitié qu'il avoit eue avec les Rois de ces quartiers.] Il se mit dans une Barque de vingt tonneaux, commandée par *Gaudebou*, ancien Officier de la Compagnie, qui connoissoit la rivière & le Pays. [Il étoit arrivé à ce Maître de Barque une Avanture singulière. Il venoit du Terrier-Rouge, où il étoit allé traiter de la gomme. Comme il étoit occupé à faire bouillir la marmite sur le bord de la rivière, il se vit envelopé tout-d'un-coup par un parti de deux cens Mores qui étoient un Détachement d'un Corps assez considérable, envoyé par le Roi de Maroc, pour faire des Esclaves Négres. Gaudebou ne jugea pas à-propos de se fier aux signes d'amitié qu'ils lui faisoient: mais s'étant promtement retiré à sa Barque, il s'éloigna assez de terre pour ne pouvoir pas être insulté, & pour défendre sa chaudière qui étoit restée sur le bord de la Rivière. Les Mores lui criérent plusieurs fois de ne rien craindre, & de venir traiter avec eux; mais voyant qu'ils ne pouvoient le persuader, ils s'approchèrent de la chaudière pour l'enlever. Gaudebou leur cria de se retirer, & accompagna ses paroles de quelques coups de fusil. Les Mores lui répondirent sur le même ton & les choses s'échaufèrent si bien de part & d'autre, qu'il y eut une escarmouche, qui dura plus de quatre heures, qui coûta la vie à un Blanc & à deux Laptots de la Barque, outre deux autres Blancs & deux Laptots qui furent blessés. Les Mores n'en furent pas quittes à si bon marché; ils perdirent dix-huit à vingt hommes, & eurent un plus grand nombre de blessés. Enfin ils se retirèrent, & laissèrent le champ libre aux François qui remportèrent la chaudière en triomphe.] Brue & sa suite étant partis du Fort Saint-Louïs au commencement de Novembre, ils arrivèrent le soir du même jour à Buksar, ou Buxar, qui en est à 15 lieuës. Cette Habitation est un composé de plusieurs Villages, dans une grande Plaine qui aboutit aux bords du Sénégal. Les Négres y nourrissent un grand nombre de bestiaux & mènent une vie fort aisée. [Les Blancs, qui sont un peu délicats, ne s'accommodent guères de la manière mal-propre dont ces Négres tirent leur lait; & quand ils passent à quelque Coral (*d*), c'est-à-dire à quelque troupeau de vache, ils ont soin de porter

Il part dans une Barque de vingt tonneaux.

(*c*) *Angl.* du Brac. R. d. E.

(*d*) Kolben dans sa Description du Cap de Bonne-Espérance. Vol. II. pag. 176. dit qu'un Kraal est un Village de forme circulaire, avec une entrée étroite; & que les Hottentots renferment pendant la nuit leur menu bétail dans

porter avec eux un vaisseau bien net. Avec cette précaution ils sont sûrs d'avoir du lait excellent, au lieu que celui que les Négres tirent dans leurs calebasses, s'aigrit d'abord, parce qu'ils ne les nettoyent jamais, s'imaginant que le vieux lait, qui reste au fond, fait crêmer le nouveau plus facilement. On prétend que le lait de ce Pays est plus chargé & plus sucré que celui d'Europe. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les Vaches de ces quartiers, c'est qu'elles cessent d'avoir du lait, dès qu'elles cessent d'allaiter leurs veaux; c'est ce qui fait qu'on y mange peu de veaux, afin de ne se pas priver du lait des vaches. Ces Négres font des fromages assez bons, mais ils ne peuvent pas conserver leur beurre frais pendant longtems; cela les oblige à le fondre & à le saler.] On remarque que de Buksar jusqu'à la Mer, les bestiaux sont petits, & qu'on les trouve plus gros à mesure qu'on remonte la rivière. [Pendant la nuit on attache les Vaches par un pied de derrière à des piquets, qui sont plantés en cercle, & l'on fait entrer dans le centre les Veaux, les Moutons & les Chèvres.] Ils y sont infestés par certains Oiseaux qui s'attachent sur leur dos, & qui leur mangeroient la chair jusqu'à l'os, si l'on ne prenoit soin de les en délivrer. Brue, sans s'arrêter à Buksar, continua de remonter, avec le secours de ses Laptots, jusqu'à l'Isle des Palmiers. C'est un peu plus haut, du côté Nord de la rivière, qu'on trouve le Marigot ou le Canal de Kayor. Il a quinze lieuës de longueur, du Nord au Sud. Dans l'endroit où il se joint au Sénégal sa largeur est d'environ huit toises. Le 4 de Novembre, il avoit quatre toises de profondeur, ce qui fit connoître au Général que l'eau étoit beaucoup plus diminuée qu'il ne devoit s'y attendre dans la saison. Cependant sa résolution n'en fut pas réfroidie. En avançant, il observa que le Canal devenoit plus large & plus creux. Il jetta l'ancre près du Village de Graine ou d'Ingrin, à trois lieuës du Sénégal, contre la rive gauche du Canal (*e*).

Brue. 1714.

Il arrive au Canal de Kayor.

Ce Village appartient à *Riquet*, Seigneur Négre du Royaume de Hoval, & parent du grand Brak. Quoiqu'il n'y fasse pas sa principale résidence, il y a des femmes & des Esclaves, pour ne pas manquer de compagnie lorsqu'il y vient. Il s'y trouvoit à l'arrivée du Général. Il lui fit présent d'un Esclave, & Brue descendit sans difficulté, pour tirer quelques pintades avec lui. Il trouva le Pays agréable, bien cultivé, & libre de ces moucherons importuns qui remplissent les Cantons bas & marécageux. Le ris & le maïz promettoient une riche moisson sur les bords du Canal. Les pompions n'y étoient pas moins abondans. C'est le nom que les Négres donnent aux melons d'eau, que les Espagnols appellent *Pasteques*. Les melons de France & d'Espagne, c'est-à-dire, les rouges & les verds croissent ici parfaitement. On en ramasse la graine; & les Négres s'en font un mêts qu'ils aiment beaucoup, en la rôtissant dans des poëles pleines de trous.

Riquet, Seigneur Négre.

Richesse de son pays.

Brue passa la nuit dans sa Barque; mais le jour suivant, Riquet lui rendit une seconde visite, accompagné d'une de ses femmes, qui fit présent d'un Bœuf gras au Général. Cette Dame avoit la taille bien prise, le visage agréable,

dans la place qui reste vuide au milieu tandis que le gros bétail est attaché autour des Habitations. Ainsi Labat paroît s'être trompé en donnant le nom de Coral, qui est le même que celui de Kraal, aux troupeaux, & non aux Villages.

(*e*) Labat, Tom. III. pag. 54. & *suiv.*

BRUE. 1714.

ble, & les dents d'une blancheur surprenante. Brue lui demanda quelle étoit sa méthode pour les conserver si belles. Elle lui dit qu'elle se les frottoit avec un certain bois, dont elle lui donna quelques piéces. Ce bois se nomme *ghelele*. Il croît sur le bord de l'eau & ressemble beaucoup à notre ozier; mais il est d'un goût fort amer. L'âge de Riquet paroissoit d'environ soixante-quinze ans: mais il jouissoit d'une parfaite santé, il avoit l'air martial & robuste, avec beaucoup de vivacité dans les yeux. Son courage avoit éclaté dans les guerres des Négres contre les Mores Mahométans, où il avoit battu plus d'une fois les troupes du Roi de Maroc.

Belles dents de sa femme & son secret pour les conserver.

Village de Queda.

BRUE ayant levé l'ancre, se rendit, quatre lieuës plus loin, dans un Village nommé *Queda*, sur la rive droite du Canal, & de la dépendance du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis. Le Canal & le Lac de Kayor séparent ses Etats de ceux des Jalofs & du Brak. Ici le Canal se rétrécit beaucoup, & l'eau s'abaisse visiblement. Vis-à-vis du Village, il s'est formé une crique fort profonde où de gros Vaisseaux pourroient être à flot toute l'année; mais lorsqu'on en est sorti, à peine trouve-t'on assez d'eau pour les plus petites Barques dans les tems de sécheresse. Le Chef du Village vint faire les complimens ordinaires à Brue & les accompagna d'un présent. Il lui déclara que s'il ne finissoit pas son voyage dans l'espace de quarante-huit heures, il falloit y renoncer jusqu'à la saison suivante, parce que les eaux se retiroient avec une promptitude dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Seigneur de Kayor, qui vint rendre le lendemain ses civilités au Général, lui tint le même langage, en paroissant fort affligé de ce que la retraite des eaux lui ôtoit l'espérance de le recevoir dans son Village. Il l'assûra que si les Barques Françoises venoient à la fin de Juillet ou d'Août, elles trouveroient le passage plus libre, & qu'elles feroient un Commerce avantageux dans le Pays, où les Habitans seroient charmés qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandises à Arguim, à Portendic & aux Comptoirs du Sénégal. Il ajoûta que si le Général vouloit s'arrêter deux ou trois jours à Queda, on lui fourniroit assez de maïz & de ris (*f*) pour charger sa Barque. Brue accepta cette offre, qui fut éxécutée fidélement.

Obstacles aux progrès vers le Lac de Kayor.

Visites que Brue reçoit à bord.

LE même jour il reçut à bord un Seigneur More, accompagné de deux autres, avec une suite qui annonçoit son rang. Les trois Seigneurs étoient fort bazanés. Ils avoient la tête nue, les cheveux frisés au sommet & tressés par derrière. Leur barbe & leurs moustaches étoient fort longues. Ils étoient vêtus comme les Négres; mais leurs pagnes étoient d'une étoffe très-fine & d'un noir brillant. Sans avoir beaucoup d'embonpoint ni la taille fort haute, ils étoient de fort bonne mine & leurs manières fort polies. Le Principal fit un compliment au Général & lui présenta deux Bœufs d'une grosseur extraordinaire, mais si farouches que pour les empêcher de nuire, il fallut les tuer sur le champ. Les présens des deux autres Seigneurs furent quelques beaux pagnes. Brue leur fit aussi les siens, & les ayant retenus à dîner avec quelques Seigneurs Négres, il ne leur épargna pas l'eau-de-vie. Mais par un scrupule de religion, les Mores ne burent que de l'hydromel. Ils étoient venus sur des Chevaux barbes d'une grande beauté, qu'ils estimoient la valeur de quinze Esclaves, c'est-à-dire quatre cens cinquante livres.

Scrupule religieux des Mores.

LE

(*f*) *Angl.* & de fèves. R. d. E.

BRUE. 1714.

Commerce des François avec les Habitans du Pays.

Le lendemain au lever du Soleil, on vit arriver plus de cinq cens Marchands, Négres ou Mores, avec du maïz, du ris & des fèves en cosse (g), chargés sur des Chameaux, des Chevaux & des Anes. Les Chefs de Queda & de Kayor réglèrent les prix du marché. Leur mesure [se nomme Matas, c'est un cube qui] contient environ le minot de Paris. Le Commerce se fit à bord, avec la précaution de n'y recevoir à la fois qu'un petit nombre de Marchands, pour éviter la confusion. Ils étoient si empressés à se procurer des marchandises de l'Europe, que plusieurs tombèrent dans l'eau; & le bruit auroit été capable d'effrayer, si l'on en avoit ignoré la cause. Cependant il n'arriva aucun désordre. Les François achetèrent quatre-vingt barrils de maïz, de ris & de fèves, [qui ne coutèrent pas cent livres. On traita encore] de l'yvoire, des plumes d'Autruche & quelques livres d'Ambre gris; mais, avec si peu d'espace pour placer les marchandises, ils furent obligés de renvoyer plus de quatre cens Marchands.

Funérailles d'un Négre auxquelles Brue assista.

Pendant le séjour qu'ils firent à Queda, il arriva un accident qui retarda leur départ de quelques heures. Un des principaux Habitans du Village mourut subitement, & sa femme n'eût pas plûtôt mis la tête à sa porte, pour donner avis de sa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte surprenant dans toute l'Habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémissemens. Les femmes accoururent en foule; & sans sçavoir de quoi il étoit question, elles commencèrent à s'arracher les cheveux, comme si chacune eut perdu toute sa famille. Ensuite lorsqu'elles eurent appris le nom du mort, elles se précipitèrent vers sa maison, avec des hurlemens qui n'auroient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les Marbuts arrivèrent, lavèrent le corps, le revêtirent de ses meilleurs habits, & le placèrent sur son lit, avec ses armes à son côté. Alors ses parens entrèrent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent plusieurs questions ridicules, & lui offrirent leurs services; mais ne pouvant recevoir aucune réponse, ils se retiroient comme ils étoient entrés, en disant gravement, il est mort. Pendant cette cérémonie, ses femmes & ses enfans tuèrent ses Bœufs, & vendirent ses marchandises & ses Esclaves pour de l'eau-de-vie; parce que l'usage, dans ces occasions, est de faire un Folgar, c'est-à-dire, de donner une fête après l'enterrement.

Le Convoi fut précédé des Guiriots, avec leurs tambours. Tous les Habitans suivoient en silence, chargés de leurs armes. Ensuite venoit le corps environné de tous les Marbuts qu'on avoit pû rassembler, & porté par deux hommes. Les femmes fermoient la marche, en criant & se déchirant le visage comme autant de furieuses. Lorsque le mort est enterré dans sa propre maison, privilége qui n'appartient qu'aux Princes & aux Seigneurs, la procession se fait autour du Village. En arrivant au lieu destiné pour la sépulture, le principal Marbut s'approche du corps & lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes soûtiennent un drap de coton qui le cache à la vûe des Assistans.

Enfin les Porteurs le mettent dans la fosse, & le couvrent aussi-tôt de terre & de pierres. Les Marbuts attachent ses armes au sommet d'un pieu, qu'ils

(g) *Angl.* & des fèves dans des sacs de peau. R. d. E.

BRUE. 1714.

qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de kuskus, l'autre d'eau; [c'est-là sa provision pour un an.] Après ces formalités, ceux qui soûtenoient le drap de coton le laissent tomber; signal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, jusqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil cesse, & l'on ne pense qu'à se réjouir, comme si personne n'avoit fait aucune perte. Dans quelques endroits, on creuse un fossé autour du tombeau, & l'on plante sur le bord une haye d'épine. Sans cette précaution, il arrive souvent que le corps est déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux, la cérémonie funébre dure sept ou huit jours. Si c'est un Jeune-homme qu'on ait perdu, tous les Négres du même âge courent le sabre à la main, comme s'ils cherchoient leur camarade, & font retentir le cliquetis de leur armes lorsqu'ils se rencontrent. [Brue prit plaisir à ce spectacle.]

Il retourne au Fort Saint-Louïs.

QUOIQUE la Barque fut petite, il eut beaucoup de peine à retourner par le Canal de Kayor, jusqu'au Sénégal. [Les eaux s'étoient retirées avec une promptitude qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne l'eût reconnu par sa propre expérience. Dans le chagrin d'avoir manqué son entreprise,] il ne pensa qu'à retourner directement au Fort Saint-Louïs.

§. II.

Observation sur le Commerce de Gorée.

LE département, ou la division du Comptoir de Gorée, comprend le commerce des Royaumes de *Kayor*, de *Sin*, & de *Salum*.

ON a déja vû que le Royaume du Damel, ou de Kayor, est assez loin du Lac qui porte le même nom. Il est près du Cap-Verd & de Gorée; au lieu que le lac est dans le *Zarra*, ou le Désert, habité par les Mores, au Nord du Sénégal. Le commerce du Royaume de Kayor produit chaque année deux ou trois-cens Esclaves, vingt mille cuirs [en poil], & deux-cens cinquante quintaux de morfil ou d'yvoire. Les cuirs montoient autrefois jusqu'à quatre-vingt mille; mais les oppressions du Damel ont dépeuplé le Pays & diminué le nombre des Bestiaux.

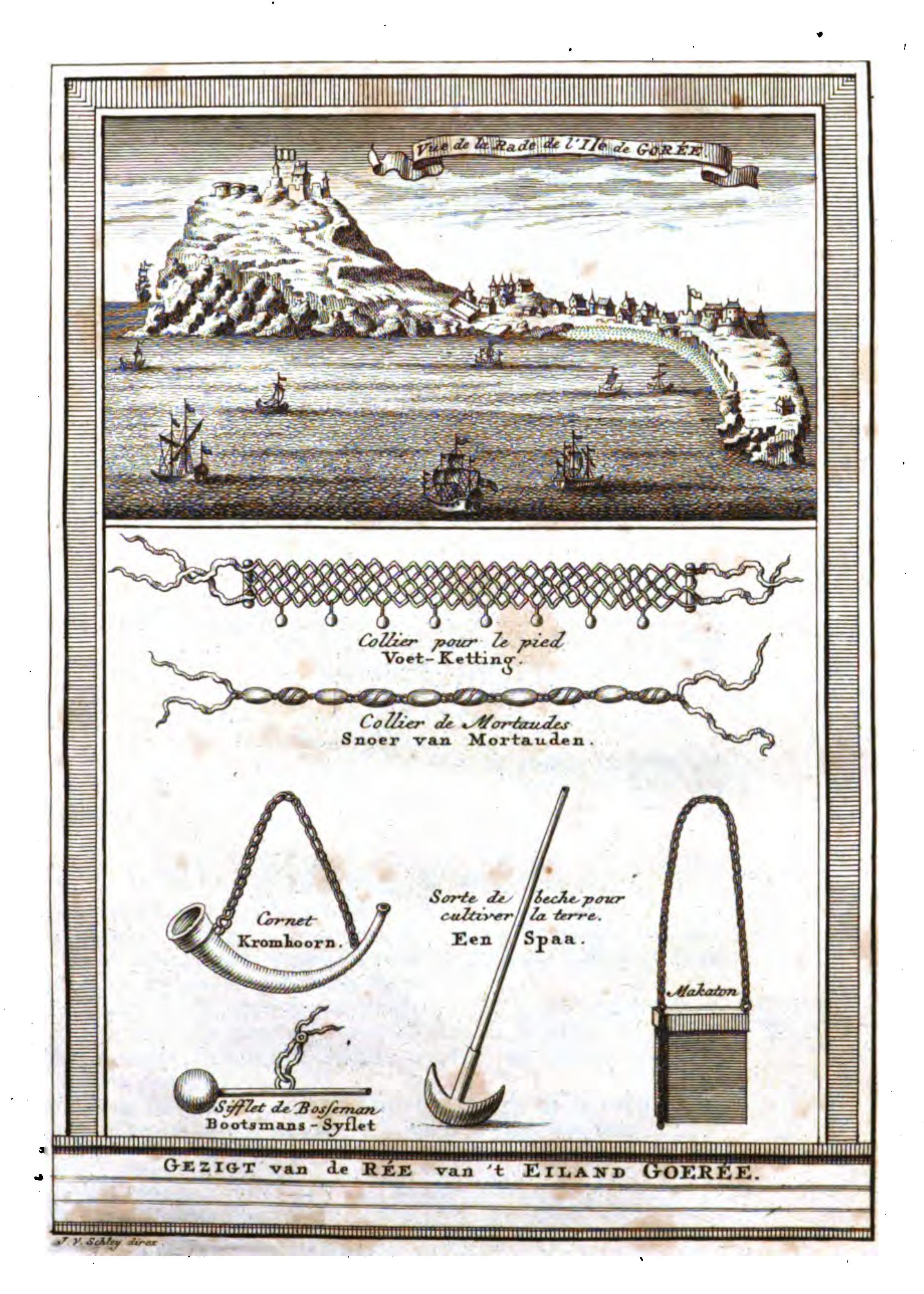
Trois Tarifs de la Compagnie Françoise.

LA Compagnie Françoise a trois tarifs pour le Département de Gorée; l'un qui sert de régle pour le Commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands du Pays, le troisiéme avec le Peuple. Le principal, qui regarde le Roi, est pour le commerce des Esclaves. [Lorsqu'ils sont piéce d'Inde, c'est-à-dire lorsqu'ils ne sont pas au dessus de trente ans, ni au-dessous de dix, & qu'il ne leur manque aucun membre, ou qu'ils ne sont point contrefaits,] on apporte beaucoup de soin à les examiner. Les moindres défauts suffisent pour les faire rejetter, ou du moins pour en diminuer le prix. Deux enfans passent pour un homme, ou trois pour deux, suivant leur âge & leurs forces. C'est dans le ménagement de cet article que consiste l'habileté des Facteurs.

LES principales marchandises, pour l'échange, sont [distinguées par des noms qui viennent apparemment des Négres.]

Le grand Makaton.

1°. LE grand *Makaton*. C'est une boëte d'argent quarrée, de trois pouces neuf lignes de hauteur, & de la même largeur; épaisse d'un pouce & quatre lignes,



GEZIGT van de RÉE van 't EILAND GOERÉE.

lignes, avec un couvercle de la même figure, & quatre anneaux aux quatre coins pour y attacher une chaîne ou un cordon de foye. La longueur de la chaîne eft ordinairement de quatre pieds fept pouces. Avec le Makaton, elle pèfe quatorze onces. Les Négres portent cet ornement en forme de bandoulière, & s'en fervent pour garder leurs parfums, leurs bagues, leur or, & d'autres chofes précieufes. Les Damels ne le portent pas eux-mêmes, car ils ne font cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter près d'eux par un de leurs principaux Officiers, qui eft toûjours prêt à leur préfenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le Makaton ne contient que des curedents, ou ne fert que pour la montre. BRUE, 1714.

2°. LE *Cornet d'argent*. C'eft effectivement une forte de cornet, dont le diametre eft de neuf ou dix pouces dans fa plus grande largeur, & de fept dans fa plus étroite partie. Avec la chaîne qui eft ordinairement longue de quatre pieds, il pèfe fix onces & quatorze grains. Les Négres s'en fervent comme du Makaton, pour garder leurs parfums. Ils font paffionnés auffi pour les fiflets d'argent, tels qu'on les a fur les Vaiffeaux. Le poids de ces fiflets eft ordinairement de deux onces deux grains. Avec la chaîne, qui eft longue de quatre pieds & demi, ils pèfent dix onces. Les femmes aiment certaines petites chaînes plates, qu'elles portent au-deffous de la cheville du pied. Elles les nomment chaînes de pieds. Leur poids eft de deux onces & demie. Le Cornet d'argent.

3°. LES *Mortaudes*. Ce font des grains d'argent, creux & de figure ovale, que les femmes mêlent dans leurs coliers avec les grains de corail & d'ambre. Les uns font unis, & pèfent depuis quarante jufqu'à cinquante grains. Les autres qui font travaillés & qui fe nomment *Mortaudes de Godené*, pèfent depuis foixante-dix jufqu'à quatre-vingt grains. Quelquefois les femmes fe fervent de petits grelots d'argent, tels que ceux des hochets, & fe les attachent aux pieds pour fe donner plus de grace en danfant. Ces grelots pèfent depuis foixante jufqu'à foixante dix grains. Mortaudes.

4°. LES *Bujis* (*a*), ou les *Kowris*. Ce font de petites coquilles qui viennent des Ifles Maldives, & qui fervent de petite monnoye au long des Côtes de Guinée, & depuis la rivière du Sénégal jufqu'à celle de Sierra Léona.

5°. DES *Barres de fer*. Celles qu'on porte au Royaume de Kayor doivent être plates, & longues de neuf pieds, fur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaiffeur. Les Négres les divifent en douze longueurs, chacune de fept pouces & demi, qu'ils appellent *pattes*; & chaque longueur eft fubdivifée en trois parties, nommées *dialots*. Un dialot fuffit pour faire l'épée ou le poignard, ou la bêche d'un Négre. Barres de fer, & manière d'en faire des épées.

6°. DES *Emaux & des Verres* de toutes fortes d'efpèces, de couleurs & de figures. Il s'en vend une incroyable quantité dans le Royaume de Kayor. Les Négres, hommes, femmes & enfans, s'en font des collers, des bracelets & d'autres parures (*b*). Emaux & Verres.

LE Tarif pour les Efclaves, avec le Damel, eft réglé de la manière qui fuit. Le coin d'argent, ou le *patacon*, eft évalué à vingt-huit fols.

Grand

(*a*) Labat dit les Bouges.
(*b*) Labat, Afrique Occident. Tom. V. pag. 237. & *fuiv.*

BRUE. 1714.

Tarif des Esclaves.

	Marchandises	Esclaves.
Grand Makaton avec la chaîne.	1	1.
Ambre jaune.	3 livres.	1.
Bales de Mousquet.	100	1.
Corail rouge.	9 oz.	1.
Couteaux de Hollande.	240	1.
Tambours.	2	1.
Echarpes de taffetas à franges fausses.	4	1.
Drap écarlatte.	4 aunes.	1.
Eau-de-vie.	100 pintes.	1.
Barres de fer.	30	1.
Fusils communs.	4	2.
Fusils garnis de cuivre jaune.	2	1.
Epices.	4 livres.	1.
Iris de Florence.	4 livres.	1.
Laine écarlate.	30 livres.	1.
Pistolets.	3 paires.	1.
Papier.	12 rames.	1.
Etoffes rouges & jaunes.	30 aunes.	1.
Petits Bassins de cuivre.	30	1.
Quintin.	6 pièces.	1.
Calicos de cinq aunes & demie	5 pièces.	1.
Grains de verre petits & gros, de mille au rang.	5 rangs.	1. (c)

Commrece de la Compagnie Françoise au Royaume de Sin.

Le Royaume de Sin n'a que deux Ports pour le Commerce, sur la Côte Occidentale d'Afrique; *Joal* & *Fakiyu*. Le plus considérable est le premier, parce que l'ancrage y est plus sûr, & le débarquement plus aisé. La Ville est grande & peuplée. Quoique les Habitans soient insolens & grossiers, ils aiment le Commerce; & lorsqu'on s'est accoûtumé à leurs manières, on peut trouver avec eux beaucoup d'avantages. Deux raisons avoient déterminé la Compagnie Françoise à s'y faire un Comptoir. 1°. La certitude de s'y procurer près de deux cens Esclaves, plus de trois mille cuirs, douze ou quinze cens quintaux d'yvoire, & quatre ou cinq cens quintaux de cire jaune, sur le même Tarif que celui du Damel; de sorte qu'en tenant ses Magasins bien remplis, la Compagnie étoit sûre d'y jouir de tout le Commerce, & d'éloigner par conséquent tous les Vaisseaux d'Interlope. 2°. La nécessité de tenir le Damel en respect, & de se garantir de ses caprices, dont les François avoient fait plusieurs fois l'expérience. Le *Bur*, ou le Roi de Sin, étant sans cesse en guerre avec le Tin & le Damel, ses deux voisins, les différends continuels de ces trois Princes tournent à l'avantage de la Compagnie, qui est en état, lorsqu'elle tient ses Magasins bien garnis, d'acheter tous les Prisonniers qu'ils font l'un sur l'autre, & qui s'enrichit ainsi de leurs pertes.

Avantages qu'elle trouve au Port de Joal.

Outre les marchandises qu'on a nommées, Joal est capable de fournir à l'Isle de Gorée & aux Vaisseaux qui viennent sur la Côte, toutes les provisions qui

(c) Labat. Tom. IV. pag. 234.

qui peuvent être nécessaires. Les Bœufs y sont en abondance; la volaille, commune & à bon marché. Six cens barrils de maïz, pesant chacun deux cens livres, s'y donnent pour une barre. Cinquante ou soixante mesures de ris, chacune du poids ordinaire de quatre cens livres, n'y coûtent pas plus de quatre barres, quand le ris est nettoyé, & se donnent autrement pour deux.

BRUE 1714.

A *Fakiyu*, treize ou quatorze lieuës au Sud de Joal, on ne paye le sel transporté à bord que trois livres le barril, c'est-à-dire la valeur de cette somme en fer, en *Bujis*, [en laine filée] en couteaux & verres rouges; de sorte que trois cens livres de sel ne reviennent qu'à trente-six francs (*d*). C'est encore une voye que la Compagnie prend pour mortifier le Damel, dont les revenus consistent dans les Salines de Biyurt (*e*).

Commerce de Fakiyu.

L'AUTEUR n'a pû se défendre, dit-il, de donner place ici à l'artifice des Négres d'un Village voisin de Joal. Ils avoient publié, dans le Canton, que tous les Chevaux qui entroient dans leur Village mouroient subitement. Les François & les Anglois s'étoient laissé persuader par ce bruit, sur-tout depuis qu'un Facteur François, nommé *Moreau*, y avoit perdu son Cheval par un accident qui l'auroit fait périr de même dans tout autre lieu. Enfin la mort de ce Cheval avoit confirmé le récit des Négres; jusqu'à ce que Brue s'informant de la vérité dans le Village même, découvrit que c'étoit une ruse des Habitans, inventée pour empêcher que le Bursin, leur Roi, ne leur rendît de si fréquentes visites, parce que ce Prince ne passoit jamais chez eux sans enlever tout ce qu'il trouvoit de son goût. Brue ayant traversé plusieurs fois le même Village à Cheval, sans avoir éprouvé le moindre accident, les Négres eurent encore la malice de répandre qu'il s'en étoit garanti par la vertu d'un Grisgris François. Le Bur, qui ne pouvoit se procurer un Grisgris si puissant, n'en eut que moins de hardiesse à visiter le Village; & vray-semblablement les Négres auroient empoisonné ses Chevaux, pour se délivrer de l'honneur dangereux de le voir; car les Rois Négres ne marchent jamais qu'à Cheval (*f*).

Artifice des Négres pour se dispenser de recevoir leur Roi.

DE Joal jusqu'à la rivière de Palmerin, on compte sept lieuës, qui font, à peu près toute l'étendue du Royaume de Sin au long de la Côte. Il est beaucoup plus large de l'Ouest à l'Est. Le terroir en est fertile & bien cultivé, à l'exception des Frontières, que les incursions des Sujets du Tin & du Damel ont rendues fort désertes. On trouve dans ce Pays une grande abondance de Palmiers, & de Bananiers, avec beaucoup de fruits & de coton. Les Négres de Joal sont fiers & brutaux. Le seul moyen de les tenir dans la soûmission est de se bien fortifier dans un Comptoir bâti de pierre, car ils n'ont point assez d'adresse & de force pour entreprendre un siége. Mais, pour leur inspirer plus de terreur, il seroit à-propos que les Vaisseaux qui font le commerce sur cette Côte, mouillassent quelquefois dans leur Port, qu'ils y prissent leur provision d'eau & de bois, & qu'ils chargeassent plus souvent les marchandises du Pays, qui demeurent dans les Magasins.

Moyen de tenir les Négres de Joal en respect.

LE principal Commerce du Royaume de Salum se fait au Village de Kahone,

(*d*) L'Original Anglois dit vingt-cinq livres, mais c'est encore beaucoup plus qu'il ne faut; Labat compte que le Barril de sel ne revient à la Compagnie que vingt-cinq sols, à cause du prix auquel elle fait monter les marchandises qu'elle donne en échange. R. d. E.

(*e*) Labat. Tom. IV. pag. 242. & *suiv.*

(*f*) Labat. Tom. IV. pag. 253. & *suiv.*

BRUE. 1714.

hone, ou Kohorne, près de l'endroit où la rivière de Gambra forme (*g*) celle de Salum. On y pourroit établir un bon Comptoir, parce que les Marchands Mandingos s'y arrêtent avec l'or, l'yvoire & les Esclaves qu'ils ont tirés des Royaumes de *Tombuto*, de *Bambara Kana*, & des autres Régions plus Orientales. Ils seroient fort satisfaits de trouver à Kahone, un Marché, qui leur épargneroit cinq ou six jours de chemin jusqu'aux Comptoirs d'Albreda & de Jilfray, sans compter les droits considérables qu'ils sont obligés de payer au Roi de Barra. La meilleure saison pour le Commerce de Kahone est depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, en ménageant sa route pour s'y trouver au commencement de Janvier, qui est le tems auquel on y voit arriver les Marchands Mandingos. Ils y amenent annuellement sept ou huit cens Esclaves. Ils y apportent une grosse quantité d'yvoire, & souvent quatre cens marcs d'or.

Commerce du Royaume de Salum qui se fait à Kahone.

LES Anglois qui sont établis sur la rivière de Gambra, & qui traversent autant qu'il leur est possible le commerce des François, vont jusqu'à Barakonda pour rencontrer les Mandingos. Mais comme ils manquent souvent de Facteurs pour entreprendre ce voyage, les Marchands Négres ne les trouvant point au rendez-vous sont alors obligés de descendre à Jilfray, où les Anglois ont un Comptoir, vis-à-vis Jamesfort. Il arrive de-là que les François du Comptoir d'Albréda partagent leur commerce, d'autant plus que sur la réputation d'avoir de meilleures marchandises, & d'être plus civils que leurs compétiteurs, les Mandingos les préfèrent toûjours aux Anglois. Mais l'Auteur observe qu'outre ces deux raisons, ils sont assez vengés par la mort presque certaine de trois ou quatre Agens du Comptoir Anglois, que leur intempérance & la saison des pluyes font périr tous les ans. Ensuite ces places étant remplies par de nouveaux Facteurs, qui ne sont accoûtumés ni au climat, ni au commerce du Pays, le tort qu'ils peuvent causer à la Compagnie Françoise n'est jamais fort redoutable.

Les François préférés aux Anglois dans le Commerce.

LA meilleure voye, continue l'Auteur, que le Comptoir de Gorée puisse prendre pour conserver son commerce, & l'étendre dans l'intérieur des terres, seroit, 1°. d'entretenir les Forts & la Garnison de Gorée dans un état qui ne lui laissât rien à craindre des Ennemis de l'Etat en tems de guerre, ni des Pyrates & des Négres pendant la paix; 2°. d'avoir ses Magasins toûjours bien fournis de marchandises de l'Europe; 3°. de n'être jamais sans quelques Vaisseaux bien armés, pour éloigner les Bâtimens d'Interlope, enfin d'être sans cesse en état de contenir les Négres par la terreur, & de les forcer à l'observation des anciens Traités. Il faudroit s'attacher sur-tout à nourrir les jalousies dont le fond subsiste toûjours entre le Damel & le Tin, & ne jamais permettre, s'il étoit possible, que les Couronnes de ces deux Princes se trouvent réunies sur la même tête. En conservant ces deux Puissances dans l'équilibre, la Compagnie Françoise sera toûjours en état de leur faire la loi, ou du moins d'empêcher qu'elles ne puissent imposer de nouveaux droits sur les marchandises, hausser le prix des provisions, ou retrancher la liberté de prendre de l'eau & du bois dans leurs Ports.

Conseils pour le succès du Commerce de France.

(*g*) Suivant les Informations des Anglois, la rivière de Salum ou de Borsali n'est pas un bras de celle de Gambra. [*Voyez* le Tome suivant.]

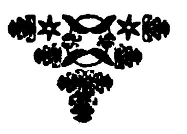
TARIF

TARIF des Echanges pour les Cuirs & les Esclaves, à Rufisco, Portodali & Joal, *avec le Damel, le Bursin & leurs Sujets.*

Tarif des Echanges.

MARCHANDISES D'EUROPE.		MARCHANDISES DU PAYS. Avec les Officiers des deux Rois.	Avec le Peuple.
Grains ou Perles d'argent uni.	2	2 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Perles d'arg. travaillées.	1	1 Cuirs & demi.	2 Cuirs.
Siflets d'arg.& la chaîne.	1	1 Esclave.	1 Esclave.
Cornets d'ar.& la chaîne.	1	1 Esclave.	1 Esclave.
Makatons & la chaîne.	1	1 Esclave.	1 Esclave.
Grands bassins de cuivre.	1	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Petits bassins.	1	3 Cuirs.	4 Cuirs.
Bujis, *ou* Kowris.	50	1 Cuir.	1 Cuir.
Corail.	1 once	18 Cuirs.	24 Cuirs.
Chapeaux communs.	1	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Chemises grosses.	1	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Couteaux de Flandres.	2	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
☞[Cardes.	1 paire	3 Cuirs.	4 Cuirs.]
Drap rouge de Berry.	1 aune	20 Cuirs.	30 Cuirs.
Eau-de-vie.	1 pinte	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
Echarpes de taff. à frang.	1	1 Esclave.	1 Esclave.
Barres de fer de 9 pieds.	1	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Papier commun.	2 mains	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.
☞[Laine rouge ou jaune filée.	2 onces	1 Cuir & demi.	2 Cuirs.]
Assiettes d'étain.	1	3 Cuirs.	4 Cuirs.
Etoffes rouges, jaunes, bleues.	1 aune	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Rubans de couleur.	1 aune	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Sabres.	1	8 Cuirs.	12 Cuirs.
Linge.	1 aune	6 Cuirs.	8 Cuirs.
Grains de verre.	1000	1 Cuir.	1 Cuir.
Petits grains de verre rouges.	10 rangs	1 Cuir & demi	2 Cuirs.
Grains rouges moyens.	6 rangs	1 Cuir & demi	2 Cuirs.
Gros grains rouges.	3 rangs	1 Cuir & demi	2 Cuirs(a)

(a) Labat, Tom. V. pag. 236.



CHAPITRE XI.

Troisième Voyage du Sieur Brue sur le Sénégal.

BRUE. III. Voyage. 1715.

A Son retour au Sénégal, en 1714, avec la qualité de Directeur Général du Commerce de France en Afrique, Brue prit la résolution de pénétrer dans le commerce des Gommes, qui étoit sujet à quantité de fraudes & d'artifices, dont on avoit accusé plusieurs Officiers de la Compagnie. Le 4 de Mars de l'année suivante, *Scham Schi*, Chef des Marbuts Mores, qui se nomment *Serins* (a), le fit avertir qu'il étoit tems d'envoyer ses Barques pour le Commerce. Il partit le 7, avec deux Barques & deux Canots Négres, accompagné de dix-huit Blancs & d'autant de Laptots, [avec trois Interprétes.] Dans sa route, il toucha au Port de *Maka*, résidence du petit Brak, qui lui envoya un Bœuf, pour lequel il lui fit présent d'un baudrier d'écarlate. Après l'avoir traité à bord, avec deux ou trois de ses Grands, il continua son voyage.

Brue est averti par un Marbut.

LE 10 de Mars, il jetta l'ancre à Serinfalli. Le Pays entre ce Village & celui de Maka, est fort uni, & consiste en vastes Plaines, qui feroient en France les plus belles Prairies du monde. Il étoit autrefois rempli de bestiaux, quoiqu'il s'y en trouve à présent fort peu. Mais à la place on voit de grands troupeaux de Daims & de Gazelles, qui traversent la rivière pour venir paître dans un si beau lieu, quoique les Négres leur fassent payer cette nourriture bien cher; car dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, au mois de Mars & d'Avril, ils mettent le feu aux herbes; & les flammes chassant tous ces animaux à l'extrémité de l'Isle, ils en font une prodigieuse boucherie. Leur chair est excellente.

Boucherie d'animaux.

LA fertilité du terroir, depuis Serinfalli jusqu'à Buksar, y attire, avec leurs troupeaux, les Négres (b) qui se nomment *Sargamts*. Ils donnent, pour cette permission, quelques marques de reconnoissance au Chef du Pays. On fait dans le même Canton les plus grands Canots que les Négres employent pour se rendre à Maka & à Biyurt, où ils vont charger du sel, qu'ils échangent pour leur maïz avec les Foulis. Quoique cette Région fût autrefois si abondante en troupeaux noirs, qu'il en sortoit tous les ans vingt-cinq ou trente mille Cuirs, à peine en fournit-elle aujourd'hui le tiers. Ce changement est venu des guerres que les Négres ont eues avec les Mores, & qui ont causé la ruine des deux Partis. L'occasion qui les avoit fait naître est trop remarquable pour ne pas demander une courte digression (c).

Guerre des Mores contre les Négres.

LES Mores qui introduisirent le Mahométisme parmi les Négres furent longtems l'objet de leur vénération. Cette prévention que leurs Marbuts ou leurs Prêtres remarquèrent en leur faveur, leur inspira le dessein de prendre, sur des

(a) Les Serins habitent au Nord du Sénégal.

(b) *Angl.* les Mores. R. d. E.

(c) Labat, Afriq. Occid. Tom. III. pag. 77. & *suiv.*

des hommes si simples, la même autorité dans le Gouvernement civil qu'ils s'étoient procurée dans la Religion. Ils commencèrent à s'emporter contre le pouvoir absolu que les Rois Négres éxerçoient sur leurs Peuples, & le traitèrent de tyrannie. D'un autre côté ils représentèrent la liberté comme le plus grand de tous les biens. Une doctrine de cette nature fut extrémement agréable aux Négres, qui sont les plus paresseux de tous les hommes. L'aversion qu'ils ont pour le travail leur fit embrasser toutes les propositions des Prêtres, sur-tout lorsque ces Imposteurs leur promirent que s'ils vouloient secouër le joug de leurs Rois, le ris & le millet croîtroient pour eux naturellement, par la vertu de leurs Grisgris.

BRUE. III. Voyage. 1715.

LA révolte commença par le refus qu'ils firent de travailler aux Lugans de leurs Rois. Les Princes du Pays s'étant efforcés de les faire rentrer dans la soûmission, ils appellèrent les Mores à leur secours. Ce fut alors qu'on vit paroître les Marbuts à leur tête. On en vint aux mains plusieurs fois. Le Brak & le Damel furent tués dans une sanglante bataille, & leurs Troupes entièrement défaites. Le Burba Ghiolof, qui avoit embrassé leur cause, fut vaincu à son tour & contraint de chercher un azile dans les Terres du Roi de Galam, dont les Sujets, comme ceux du Siratik, avoient refusé de prêter l'oreille aux séductions des Marbuts. La mort ou la fuite de ces trois Princes ayant laissé leurs Etats à la discrétion de leurs Ennemis, les Mores de Mavre (*d*) enlevèrent la plus grande partie des jeunes gens pour l'Esclavage, [& les conduisirent à leur Roi (*e*)] tandis que les Marbuts & leurs partisans pillèrent le Pays, sans mettre de distinction entre leurs Ennemis & ceux qui avoient imploré leur assistance. Pendant ce tems-là, il ne paroissoit aucun effet de ces promesses de bonheur & d'une abondante moisson, qui avoient fait prendre les armes à tant de misérables. La famine qui vint après la guerre, en fit périr un nombre incroyable. Le reste ouvrit enfin les yeux; & revenant de leurs folles espérances, ils choisirent de nouveaux Princes dans les plus anciennes familles du Pays. Ces Princes formèrent une armée du débris des trois Nations, & chassèrent les Marbuts, qui n'étant plus supportés par le Roi de Maroc, se trouvèrent trop foibles pour leur résister. C'étoit dans une si longue guerre, que Riquet, dont on a déja vû le nom, avoit signalé sa conduite & sa valeur.

Commencement de la révolte des Négres.

Trois Rois tués dans une Bataille.

Rétablissement des Royaumes Négres.

LE Pays s'est rétabli insensiblement, sur-tout en Bestiaux, par la défense d'en tuer, excepté dans certaines occasions. Comme ce sage réglement en a beaucoup augmenté le nombre, on peut espérer que les habitans seront bientôt en état de fournir l'ancienne quantité de cuirs. Le Seigneur ou le Prince du Canton où Brue aborda, se nommoit *Kaye*. Il étoit neveu du Brak, à la Cour duquel il se trouvoit actuellement. Ses femmes & les Chefs des Villages voisins ne manquèrent pas de faire au Général François leurs complimens & leurs présens. Il y avoit dans le même Canton un autre Seigneur nommé *Ker*, dont le Territoire nommé le *Petit-Buksar*, est situé à l'opposite du *Grand-Buksar*, sur le bord gauche de la rivière. Sans aucune sorte d'étude, il s'attribuoit des lumières extraordinaires en Médecine, & cette réputation lui attiroit

Médecin Négre.

(*d*) *Angl.* de Maroc. R. d. E.

(*e*) Ce Roi étoit le fameux, ou plûtôt le cruel *Muley Ismaël.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

attiroit quantité de malades, dont il ne faisoit pas scrupule de se faire payer à grand prix. Brue ayant à bord la femme d'un Chef Négre des environs du Fort S. Louïs, qui étoit attaquée depuis quelques années d'une facheuse infirmité, la mit entre les mains de Ker, comme la dernière ressource à tenter pour sa guérison. Il accompagna sa prière d'un flacon d'eau-de-vie, spécifique aussi agréable pour les malades Négres que pour le Médecin. [Mais en faisant entendre que la femme du Chef fut redevable de sa santé à ce remède (*f*), l'Auteur ne nous apprend pas pourquoi il en avoit réservé l'expérience au Docteur Négre.]

[On trouve sur les Côtes de cette Isle, une infinité de sarcelles, grises & noires. Elles sont grasses & d'un goût admirable; & ce qu'il y a de commode dans la chasse de ces Oiseaux, c'est qu'on en tue vingt-cinq ou trente d'un coup de fusil.] Le terrain, depuis Buksar jusqu'à la Rivière des Maringouins, est parfaitement au niveau de la Mer, pendant l'espace de trois lieuës, ce qui expose les Barques à des vents capables de les renverser. On trouve fort ordinairement sur la surface de la terre, dans cette étendue de Pays, une matière blanche & solide, d'un goût fort âcre & fort amer. Quelques-uns l'avoient pris pour du salpêtre, & fondoient de grandes espérances sur cette opinion: mais Brue jugea que ce n'étoit que l'écume des flots, qui étant poussée par le vent, reçoit sa condensation de la chaleur, & forme cette croute salée. La rivière des Maringouins n'a pas plus de quatre toises de largeur. Elle est si basse, qu'elle ne devient navigable que dans le tems des Inondations. Mais sa petitesse n'empêche pas qu'elle ne porte ses eaux jusqu'à la Mer. En 1645, un Bâtiment Espagnol arrivé sur cette Côte, y débarqua quelques hommes, qui bâtirent un Fort. Ils s'y maintinrent jusqu'à la fin de leurs provisions, mais lorsqu'elles vinrent à manquer, ils prirent le parti de s'engager au service du Sieur Collyer, qui étoit alors Directeur de la Compagnie Françoise au Fort Saint-Louïs. On se figura que c'étoient des Criminels transportés pour recruter quelque Garnison Espagnole en Afrique; mais ils s'accordèrent fidellement à cacher leur fortune & leurs noms. Les environs de la rivière des Maringouins forment un terroir marécageux, qui produit une espèce de maïz sauvage, nommé *Gernotta*. Brue vit environ deux cens femmes [entièrement nues,] qui s'occupoient à le recueillir. [C'est particulièrement en cet endroit qu'on trouve les Oiseaux (*g*), auxquels les François ont donné le nom de Peignez.]

Ecume de Mer changée en croute de sel.

Fort bâti par des Espagnols inconnus.

Il arriva le 14 de Mars à Serinpate, où il trouva une Barque de la Compagnie, qui ayant fait le Voyage de *Terrier-Rouge*, pour le Commerce des gommes, avoit eu quelques différends avec les Officiers du Siratik, au sujet des droits. Elle avoit pris le parti de retourner; mais elle apportoit deux cens Moutons & quatre-vingt Bœufs, pour les conduire au Fort Saint-Louïs. Chaque Mouton ne lui revenoit qu'à six ou sept sols, & chaque Bœuf à trente-cinq ou quarante. Brue se procura ici deux Autruches, qu'il fut surpris de trouver apprivoisées en arrivant au Fort Saint-Louïs. On lui fit aussi présent de douze de leurs œufs. Il les prit comme une bonne provision pour le Carême,

Autruches apprivoisées; grosseur de leurs œufs.

(*f*) Labat n'insinue point que cette Femme fut guérie. R. d. E.

(*g*) On trouvera la description de cette espèce de Maïz, & de ces Oiseaux, dans la suite, où l'on parlera de l'Histoire Naturelle de ce Pays.

Carême, parce que d'un ſeul on peut faire une omelette pour huit hommes (*b*).

BRUE. III. Voyage. 1715.

LE lendemain, c'eſt-à-dire le 15, il arriva au Déſert, Marché ordinaire des Gommes, qui y ſont apportées par les Mores de la Tribu d'*Alad-al-Haij*. De-là, il dépécha au Brak un Alkaïde, avec un préſent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce Prince à venir recevoir lui-même les droits établis. L'Alkaïde revint le 16, & déclara au Général que le Prince ſon Maître ayant commencé par s'enyvrer à l'arrivée du préſent, ne ſeroit pas en état de venir d'un jour ou deux; ſans compter qu'il étoit arrêté par la crainte des Mores, qu'il avoit pillés peu de jours auparavant, & qui cherchoient l'occaſion d'en tirer vengeance. Enfin le Député fit entendre au Général que s'il vouloit obliger beaucoup le Brak, il falloit lever l'ancre & l'aller jetter devant ſon Village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en ſortir.

Marché des gommes.

CETTE demande étoit ſi raiſonnable, que mettant à la voile auſſi-tôt, le Général alla mouiller devant le Village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, réſidence du Roi. Il fit connoître ſon arrivée par trois coups de canon. Le lendemain, ☞ [il fit charger toutes les armes & diſpoſa les deux barques qui étoient alors avec la ſienne de manière qu'elles puſſent ſe ſecourir réciproquement, s'il arrivoit quelque déſordre, comme il ne manque jamais d'en arriver, ſur-tout quand le Roi s'eſt enyvré. Après cela] ayant vû paroître ce Prince ſur le rivage, avec un cortége de trente Chevaux, il le fit prier de ne prendre que cinq ou ſix de ſes gens pour venir à bord. Le Brak y conſentit, & ne ſe fit accompagner que de *Mulo*, *Riquet*, *Kayé*, & *Menbros*, quatre de ſes Grands, avec ſes Guiriots, *Mantel*, ſon Amiral, deux Valets, & ſon Alkaïde. Brue le reçut ſous une Tente, qu'il avoit fait dreſſer ſur le tillac. Ils ſe ſerrèrent pluſieurs ☞ fois la main, [ſans ſe découvrir la tête.] Après quelques momens de ſilence, le Général déclara qu'il étoit venu pour payer les droits & renouveller le Traité de commerce & d'amitié: mais qu'il avoit trois faveurs à demander au Roi. 1°. Que le Commerce fut ouvert à Serinpate au-lieu du Déſert, parce qu'attendant de jour en jour des Vaiſſeaux de l'Europe, il auroit plus de facilité à renvoyer la Barque de la Barre (*i*), qu'il avoit amenée avec lui; 2°. Que Sa Majeſté ſe privât du plaiſir de boire pendant qu'elle ſeroit à bord, pour éviter tous les déſordres qui étoient capables de troubler leur bonne intelligence; 3°. Qu'elles ne demandât cette année aucun préſent, parce qu'il n'y avoit, dans les Magazins de la Compagnie, que les marchandiſes néceſſaires pour le Commerce.

Brue va mouiller à Ingherbel.

Il prie le Roi de ne pas boire de quelques jours.

LE Brak écouta paiſiblement ces propoſitions, & s'engagea ſans peine aux deux dernières; mais il répondit à l'autre, qu'il prioit le Général de trouver bon que le Commerce s'ouvrit au Déſert, parce que s'attendant à ſe voir attaqué par les Mores, il eſpéroit que les François lui accorderoient leur ſecours. Mulo, qui paroiſſoit le plus conſidérable de ſes Grands, appuya cette demande par des raiſons ſi fortes, que pour obliger le Roi, Brue promit d'ouvrir le Commerce, non-ſeulement au Déſert, mais au Port même d'Ingherbel, s'il le deſiroit, & de l'aſſiſter de toutes les forces de la Compagnie. Tous les Courtiſans pouſſèrent un cri de joye à cette promeſſe. Le Brak témoigna

Accord entre le Brak & Brue.

(*b*) Labat. Tom. III. pag. 88. & *ſuiv.*

(*i*) C'eſt une Barque entretenue par la Compagnie pour tranſporter les marchandiſes des Vaiſſeaux au Fort Saint-Louïs. R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

moigna lui-même beaucoup de reconnoissance pour les offres du Général; & se bornant à demander l'ouverture du Commerce au Désert, il l'assûra d'une parfaite amitié.

Age & figure du Brak.

Les droits furent payés sans aucune contestation. Mais le Roi ne se souvint pas long-tems de la parole qu'il avoit donnée de ne pas boire. Il demanda si souvent de l'eau-de-vie, que Brue se crut obligé d'en faire apporter. Contre sa coûtume, ce Prince but avec modération. Il paroissoit âgé d'environ 46 ans. Sa taille étoit haute, avec un embonpoint raisonnable. Il n'avoit rien dans ses habits qui le distinguât de ses Courtisans; mais il avoit l'air noble, & le son de la voix fort agréable. Lorsqu'il étoit sobre, c'étoit un des plus raisonnables & des meilleurs hommes du monde. Il se nommoit *Fara Pinda*, du nom de son Père & de sa Mère, suivant l'usage des Princes Négres du Pays. Les droits consistèrent en Makatons d'argent, en fer, linge (*k*), bassins, corail, ambre jaune, coliers de verre, eau-de-vie, & quelque argent en espèces; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le Brak fit présent au Général d'un jeune Esclave, pour lequel Brue lui donna huit piastres (*l*). Il souhaita d'être salué à son départ de quelques coups de canon. Cette satisfaction lui fit accordée d'autant plus volontiers qu'on étoit content de sa conduite. Toute sa Cour & le Peuple qui étoit en foule sur le rivage, marquèrent leur joye par de grandes acclamations (*m*).

Visite que Brue reçoit de deux Princesses.

Le même jour Brue reçut la visite des deux Sœurs du Brak. Le Roi leur Père, nommé *Fara Komba*, avoit été tué dans la guerre contre les Mores. L'une des deux Princesses étoit femme d'un Seigneur Négre qui se nommoit *Brieu*. L'autre étoit encore à marier. Elles étoient toutes deux jolies & bienfaites, sur-tout la plus jeune, qui, avec un teint aussi noir que le jais, avoit l'air vif & gracieux. Elles avoient à leur suite deux Esclaves & un *Guiriot* de leur séxe, dont les cheveux étoient chargés de Grisgris dans un grand nombre de petites boëtes d'argent, de différentes formes. Brue reçut ces deux Dames, le chapeau à la main, & les conduisit sous sa tente, où il leur présenta d'abord du biscuit blanc, qu'elles trempèrent dans de l'eau mêlée de miel. Ensuite il leur fit servir des Prunes de Brignoles & d'autres confitures.

Portrait de ces deux Dames.

Elles bûrent, à sa prière, un verre de malvoisie. A leur départ, elles lui firent des excuses de n'avoir aucun présent à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à son retour du Désert, elles ne manqueroient pas de lui témoigner leur reconnoissance. Leur habillement consistoit en deux pagnes noirs, à rayes blanches, l'un qui leur servoit de jupon, l'autre qui leur couvrant le corps en manière d'écharpe, tomboit par derrière avec une longue queuë. Ce pagne supérieur est une grande marque de distinction, & se porte différemment. Quelques femmes le passent en bandoulière, & laissent voir un bras nud, avec une partie du sein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entièrement, & demeurent nues jusqu'à la ceinture. Les deux Princesses avoient des coliers de corail, entre-mêlés de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faisceaux, qui leur tomboient sur la poitrine. A chaque bras elles portoient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, & des chaînes du même

(*k*) Il est bon d'avertir ici que les Négres mesurent la toile à la grande coudée des Mores, qui est depuis la hanche gauche, jusqu'à l'extrémité du bras droit.

(*l*) *Angl.* dix piastres. R. d. E.

(*m*) Labat, Tom. III. pag. 96. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

me métal. Leurs pieds étoient ornés de petits coquillages & de grelots au-dessous de la cheville. En arrivant à bord elles avoient des sandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles se les firent ôter, pour être plus à leur aise. Leurs cheveux tomboient par derrière en deux tresses, avec quelques brins d'or & de corail à l'extrémité. Sur la tête, ils étoient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les soûtenoit; & sur le front, ils étoient partagés comme ceux des Villageoises de France; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en tombât quelques boucles sur les temples & au long des oreilles, mais sans cacher les pendans, qui étoient deux anneaux d'or. Les Princesses mariées portent de grands morceaux de corail au-lieu d'anneaux. Leurs sourcils étoient fort noirs. Elles les entretiennent dans cette couleur, en se les frottant souvent avec un morceau de plomb. On leur remarquoit une affectation continuelle à montrer les mains; sur-tout leurs ongles, qu'elles avoient fort grands & rougis à l'extrémité. Leurs dents étoient extrémement blanches & bien rangées. Elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois de Ghelele, dont on a déja parlé. Apres une longue conversation, où elles marquèrent toutes deux beaucoup d'esprit & de bon sens, elles chantèrent un air du Pays, & firent danser leur Guiriotte, qui surprit Brue par son agilité, mais avec des postures lascives & indécentes, qui lui causèrent peu de satisfaction. Il fit présent d'une lunette d'approche (*n*) à chacune des deux Princesses, & les salua d'une décharge de son Artillerie à leur départ (*o*).

Autre visite que Brue reçoit du Brak.

LE 18, il reçut une seconde visite du Brak, accompagné d'une de ses femmes & de ses trois filles. Ce Prince s'assit sans façon sur une caisse, la jambe étendue sur les genoux de sa femme, qui étoit assise près de lui. Une de ses filles, qui se mit entre ses jambes, lui tenoit la cuisse accolée d'un bras. Les deux autres étoient à terre auprès de leur Mère, & firent quantité de petites singeries pour divertir le Roi. Leur situation, dit l'Auteur, auroit fait le sujet d'une peinture fort grotesque. Pendant que Brue entretenoit le Roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi* (*p*), Chef des Mores. Il se hâta de l'aller recevoir sur le tillac, & de l'introduire dans sa chambre avec ses deux fils & trois Marbuts. Schamchi lui fit un compliment fort civil; mais ayant apperçu le Brak, il évita de parler des affaires qui l'amenoient. C'étoit un petit homme, assez blanc, en comparaison des Négres, qui avoit une longue barbe grise, & qui paroissoit âgé de plus de soixante ans. Il portoit un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mousseline (*q*). Son habillement

Visite de Shamchi, Chef des Mores.

(*n*) *Angl.* il fit présent d'un Miroir. R. d. E.

(*o*) Labat. Tom. III. pag. 101. & *suiv.*

(*p*) Ce Personnage paroît être le même que celui que Barbot appelle *Schi-Schi-mi*, & qui habitoit à une trentaine de lieuës du Comptoir de *Terrier-Rouge*. Il faisoit les fonctions d'Arbitre entre les François, les Mores, & les Foulis qui apportoient de la gomme. Ce Shi-Shi-mi venoit ordinairement toutes les années dans le Pays des Mores, six semaines ou deux mois avant les débordemens du Sénégal, afin de les instruire du tems dans lequel se feroit la traite de la Gomme. Auparavant c'étoit un nommé *Alli*, qui étoit chargé de cet employ; aussi étoit-ce dans sa Ville, que se tenoit le Marché de la Gomme, Mais il perdit cet avantage pour s'être révolté contre son Souverain, en se joignant aux Mores Azoaghes. Voila ce que dit Barbot. pag. 46. surquoi il est à-propos de remarquer, qu'au-lieu du Sénégal il dit le Niger, & qu'en parlant des Mores, qu'il nomme ici Azoaghes, il les appelle dans les Paragraphes précédens, *Arabes*, ou Mores *Azgor*. Ainsi il confond les Arabes avec les Mores. Faute qu'il condamne dans un autre endroit.

(*q*) *Angl.* entouré d'un Matel ou pièce de Mousseline, *qui lui tenoit lieu de turban.* R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

ment étoit un pagne de coton, à la manière des Négres; mais il avoit pardessus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de soye rouge, [dont il étoit négligemment envelopé, à peu près comme les mauvais peintres représentent les Apôtres.] Les gens de sa suite étoient vêtus de même. Le Général lui fit quelques présens; & sçachant qu'il étoit venu pour le Commerce des Gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du Marché devoit se faire au Désert. [Le même jour Brue donna au Commis, qu'il renvoya au Terrier-Rouge, ce qui manquoit aux droits du Siratik, lui ordonnant de pousser la traite le plus qu'il pourroit; & dès qu'il le vit parti, il fit lever l'ancre & alla mouiller au Désert.]

Description du Désert.

Le Désert (r) est une plaine vaste & stérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites Collines de sable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaisseur. C'est dans ce lieu que se faisoit depuis longtems le Commerce des Gommes. Le Général, pour se garantir de l'attaque des Mores, fit entourer les Magazins qu'il éleva au long de la Rivière, d'un fossé large de six pieds & d'autant de profondeur, défendu par une haye d'épine. Il fortifia soigneusement la porte, & mit pour la garder deux Laptots bien armés, avec un Interpréte, pour éxaminer & pour introduire ceux qui viendroient s'y présenter. Près de la porte, [il y avoit une case qui servoit de Corps-de-garde, &] il éleva un Cavalier, sur lequel il plaça deux petites Piéces de canon. Les deux Barques furent rangées contre la rive, & l'artillerie pointée vers les Ouvrages du Fort. Le Brak & le Schamchi qui virent toutes ces préparations, & qui n'en ignoroient pas les motifs, approuvèrent les précautions du Général, comme la meilleure voye pour prévenir les désordres pendant la Foire.

Fort que Brue y bâtit pour la sûreté du Commerce.

Arrivée des Caravanes.

Le 1 d'Avril, Schamchi ayant reçu avis de l'approche des Caravanes, vint avertir Brue qu'il étoit tems de régler les prix. Après quelques contestations sur les mesures, sur la nature des échanges, & sur les frais de l'entretien des Mores, le Général se relâcha de quelque chose en faveur de la paix; mais il obtint en récompense que de trois-cens quatre-vingt livres dont la mesure avoit été composée jusqu'alors, elle monteroit à cinq-cens.

Engagement des François pour l'entretien des Mores.

Les François sont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent les Gommes, [dont ils se nourrissent pendant le Voyage.] Cet engagement les expose à quantité de fausses dépenses, parce que, sous prétexte de Commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue régla tellement cet article, qu'il n'étoit obligé de nourrir que ceux qui auroient apporté des marchandises, & dans la proportion même de ce qu'ils auroient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de Bœuf & autant de Kuskus pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis qui furent nommés pour la distribution, reçurent ordre de la finir aussi-tôt que les marchandises seroient délivrées. On parvint ainsi à purger la Foire de Voleurs & de gens oisifs (s).

On

☞(r) Barbot dit pag. 45. que les Mores appellent le Désert *Azgor*.

☞(s) Labat, Tom. III. pag. 306. *& suiv.*



Arabes et Mores montés sur leurs Chameaux, leurs Chevaux, et leurs bœufs, pour apporter des Gommes au Senégal.

ARABIËRS en MOOREN, zittende op hunne KAMEELEN, PÉÉRDEN, en OSSEN, om de Gommen naar SENEGAL te brengen.

Cochin Fil. inv. J. v. Schley sculp.

BRUE III. Voyage. 1715.

On commença le 5 d'Avril à mesurer les Gommes. Cette opération se fit sans désordre, parce qu'on ne reçut les Marchands que l'un après l'autre. Le Général y assista exactement, & fit veiller avec le même soin à tout ce qu'il ne pouvoit éclairer par sa présence. Aussi-tôt que le Commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles Caravanes, de dix, vingt, & trente Chameaux, ou de voitures traînées par des Bœufs & gardées par les Propriétaires des Gommes & par leurs domestiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de Sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chèvre autour des reins; & des sandales de cuir de Bœuf. Leurs armes sont de longues piques, des arcs, & des fléches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes, qui sont portées sur le dos des Chameaux, ont des chemises de coton blanc (*t*), & par-dessus, une piéce d'étoffe rayée, en forme de jupe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête; le reste est lié par derrière & leur tombe jusqu'à la ceinture. Cet habillement est modeste. Pour coëffure, elles ont une piéce de linge entrelassé (*v*). Les filles ne portent qu'une piéce d'étoffe rayée, autour des épaules; & plus bas une jupe de peau assez courte, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un tems calme; mais le moindre mouvement, ou le souffle du vent les met en désordre. Ces Moresques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs fort beaux & fort brillans, la bouche petite & les dents d'une blancheur extrême. Quoiqu'elles ayent l'air fort vif, elles ont plus de retenue que les femmes des Négres. Elles apportent leur provision de beurre & de lait dans des outres fort nettes, des boëtes à tabac, & des bourses de différentes sortes, composées de paille de ris ou de jonc, & tissues avec beaucoup d'art.

Exercice du Commerce.

Portrait des femmes Moresques.

Il n'est pas besoin de Sentinelles pour découvrir l'approche de ces Caravanes. Les Chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bien-tôt. Leurs *foulons* (*x*), c'est-à-dire les sacs dans lesquels ils apportent les gommes, sont ☞ des peaux de Bœuf sans couture; [dont les ouvertures tant des jambes, que du col sont liées avec des courroyes.] Les Mores n'ont pas d'autres commodités pour renfermer leurs marchandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avoit pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à la fois dans l'enclos, c'étoit un spectacle amusant que de voir leurs efforts & leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre; car les Motes sont une Nation fort bruyante (*y*).

Le premier jour de la foire, *Mahagni*, Interpréte More de Schamchi, vint trouver Brue & lui dit que les Officiers François qui avoient eu jusqu'alors la conduite du Commerce s'étoient toûjours accordés avec lui pour faire tourner à son avantage un huitiéme de profit, qui devoit revenir à son Maître; & que de son côté il leur avoit ménagé le commerce privé de l'or & de l'ambre gris que les Mores apportoient à la foire. C'étoit précisément ce que le Général s'étoit proposé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'Interpréte, que s'il continuoit cette injuste pratique, il en avertiroit son Maître; & cet honnête Agent, fâché de s'être trahi sans précaution, promit d'être à l'avenir plus fidéle.

Friponnerie des Officiers du Commerce.

A

(*t*) *Angl.* de coton noir. R. d. E.
(*v*) *Angl.* de linge roulé comme une couronne. R. d. E.

☞ (*x*) Labat dit Toulons. R. d. E.
(*y*) Labat, Tom. III. pag. 113. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

A l'arrivée du Général on lui avoit présenté une jeune Négresse d'une fort jolie figure, qui lui avoit offert diverses sortes de services, tels qu'elle étoit accoutumée de les rendre aux François qui étoient venus avant lui. Elle avoit soin, lui dit-elle, de leur laver les pieds, de les peigner & de les servir dans l'intérieur du Magasin lorsqu'ils revenoient fatigués du travail. Brue admira la délicatesse de ses Facteurs, & reçut la Négresse pour blanchir son linge, mais la dispensa du reste de ses offres.

Détail du Commerce.

La présence du Général entretint l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On mesura les gommes dans un Vaisseau cubique, que les Mores appellent *quantar*. Il en revenoit au Brak une certaine quantité sur chaque quintal. Ses Commissaires la mettoient dans un sac; & lorsqu'ils en avoient reçu le poids d'un quintal, ils laissoient aux Agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenoit. Un Officier de Schamchi prenoit le compte de tous les quintaux qui se mesuroient, parce que ce Chef More s'attribue le droit d'un huitième sur toutes les gommes qui sont vendues à la Compagnie. Comme c'est lui-même qui régle le prix des gommes & le poids du quintal, on trouve toûjours le moyen de faire tomber ce droit sur les Marchands Mores, [& non sur les acheteurs] [par des compensations qui sont à l'avantage de Schamchi ou de ses Officiers.]

Le Prince Addi allarme le Brak.

Le Brak, qui se reprochoit d'avoir pillé les Mores, étoit dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses Espions lui rapportèrent un jour au soir qu'ils avoient remarqué parmi eux des mouvemens extraordinaires, & qu'il en étoit arrivé quelques-uns avec des armes, de la part d'Addi, Prince More qui avoit son camp dans le voisinage. Cet avis l'avoit jetté dans une si vive allarme, qu'il étoit prêt à quitter Ingherbel, lorsque sur de meilleurs conseils il prit le parti de faire communiquer ses craintes au Général François & de lui demander du secours. Il étoit minuit lorsque son Courier arriva au Magasin. Brue éveillé brusquement & frappé lui-même de cette nouvelle, se détermina sur le champ à s'éloigner du rivage avec ses deux Barques, en laissant deux Facteurs & ses Laptots pour la garde du Magasin. Lorsqu'il se préparoit à partir, il lui vint un autre exprès pour lui apprendre que le Prince Addi ne s'approchoit d'Ingherbel que pour faire une visite de civilité au Brak, & qu'il en avoit fait demander la permission; mais qu'il étoit accompagné de vingt fusiliers, dont on pouvoit appréhender quelque violence. Sur quoi le Brak faisoit prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés, pour soûtenir sa réputation & faire connoître aux Mores qu'il avoit des amis. Brue lui envoya douze de ses Laptots, avec trois Officiers Négres. Le Prince Addi étant entré dans Ingherbel affecta de saluer le Brak par une décharge de sa mousqueterie. Elle lui fut rendue par treize Fusiliers Négres, que le Brak avoit à son service, & par les quinze Laptots du Général. Ceux-ci ayant tiré à bale, les Mores ne parurent pas contens d'une civilité de cette nature. Cependant les deux Princes eurent une longue & secrette conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur satisfaction. Addi présenta au Brak un Bœuf gras, & le Brak lui donna un jeune Esclave (z).

Secours que Brue envoye au Brak.

Le même jour Addi vint rendre sa visite au Général. La conversation dura long-tems

(z) Labat, pag. 119. & suiv.

BRUE III. Voyage. 1715.

long-tems. Le Prince More parloit Arabe. Schamchi, qui l'accompagnoit, répétoit ses discours en Langue des Négres à l'Interpréte, qui les rendoit en François à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandois, qui étoient alors en possession d'Arguim. Il vanta les droits & les présens qu'il recevoit d'eux. C'étoient cent fusils, cent pistolets, quatre barrils de poudre, quatre de bales, & cent écus pour chaque quintal de gomme; sans compter une grosse quantité de biscuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs & d'autres merceries. Brue répondit que les Hollandois s'étoient rendus coupables d'une injustice en se saisissant d'Arguim, & que les égards qu'ils avoient pour les Princes Mores cesseroient aussi-tôt qu'ils pourroient se passer de leur protection (*a*). Il retint le Prince à dîner. On ne lui servit d'abord que de l'eau & du miel pour liqueur. Mais ayant consenti à goûter du vin de Canarie, il ne se fit pas presser ensuite pour boire toutes sortes de vins François. Addi étoit d'une taille médiocre, mais fort bien prise. Il paroissoit extrémement robuste. Il avoit les traits réguliers, le nez aquilin, les dents belles, la barbe longue & les cheveux courts, Sa tête étoit nue, mais il avoit le corps entièrement couvert. Il portoit pour habit une sorte de chemise blanche, qui s'élargissoit sur ses hautes-chausses, avec une ceinture de mousseline, d'où pendoit un couteau en forme de poignard. Par dessus, il avoit une casaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendoit par derrière. Après le dîner, Brue lui fit présent de plusieurs choses qui paroissoient lui plaire. Il fuma, il prit du caffé. A son départ, il fut salué de cinq coups de canon. Brue, qui l'avoit reçu sur sa Barque, le conduisit jusqu'au rivage, dans l'espérance de voir son Cheval; mais il fut surpris de n'y trouver que des Chameaux, pour sa monture & celle de sa suite. Quoique les Mores ne manquent pas de Chevaux, ils les ménagent beaucoup, & les réservent particulièrement pour leurs expéditions.

Le Prince Addi se loue des Hollandois.

Sa figure & ses Habits.

Le Brak vint remercier le Général du secours qu'il lui avoit envoyé, & parut mettre beaucoup d'ardeur & de bonne-foi dans les témoignages de son amitié. Il lui amena plusieurs jeunes Esclaves, mais il n'en refusa pas le payement. Le même jour, un More, nommé *Barikala*, fit présent au Général d'une Aigle apprivoisée, de la grandeur d'un Coq-d'Inde, ☞ [de couleur fauve.] Elle n'avoit rien d'ailleurs qui la distinguât des Aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes alloit jusqu'à se laisser prendre par le premier venu, & dans peu de jours, elle prit l'habitude de suivre le Général comme un chien. Mais elle fut tuée malheureusement par la chûte d'un barril, qui l'écrasa sur le tillac (*b*).

Aigle apprivoisée.

Le 10 d'Avril, la principale femme du Brak rendit une visite au Général, accompagnée des Dames de sa Cour. Elles étoient montées sur des Anes, avec un cortége de dix ou douze femmes à pied & d'autant d'hommes, entre lesquels étoient deux Guiriots. Brue reçut la Sultane à l'entrée de sa Barque & la conduisit dans sa chambre, où elle s'assit d'abord sur le lit, avec trois de ses principales Dames. Les autres prirent les places que le hazard leur offrit, & le fauteuil demeura au Général. Toutes ces Dames étoient couvertes d'un fort beau pagne de coton noir, qui prenant depuis la tête avec la forme d'un turban

Visite que la Sultane rend à Brue, & les circonstances.

☞(*a*) N'est-ce pas là le cas de toutes les Nations, qui font des Etablissemens dans les Païs étrangers?

(*b*) Labat. pag. 126. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

turban, leur tomboit jusqu'à la ceinture. Plus bas, elles avoient un second pagne qui traînoit jusqu'à terre, & sous lequel il y en avoit un troisième qui leur servoit de jupon. Après les premières civilités, elles ôtèrent le pagne supérieur, & laissèrent voir leur tête, qui étoit coëffée comme celle des deux Princesses dont on a déja vû le portrait. Bientôt elles se défirent aussi du second pagne, qui les laissa presque nues. La Sultane n'étoit pas une beauté régulière, mais elle avoit le visage agréable, & la taille fine, avec un air de majesté & de douceur qui rendoit sa figure fort touchante: ses dents & celles de toutes les autres Dames étoient d'une grande blancheur. Elle fit présent au Général d'une boëte d'or de Filigrame, travaillée à la Moresque, remplie d'épices & de petits grains d'or.

Elle fit ensuite apporter des pipes, pour elle-même & pour les Dames de sa suite. Le tuyau est un roseau de dix-huit ou vingt pouces de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail & d'ambre. La tête est d'or ou d'argent. La Sultane remarquant que le Général ne fumoit pas, offrit de renvoyer les pipes, si la fumée l'incommodoit. Mais lorsqu'elle eut appris qu'il ne s'en dispensoit que pour lui donner une marque de respect, elle le força de recevoir sa propre pipe & s'en fit apporter une autre. La conversation fut fort vive, & Brue n'eut pas peu d'embarras à répondre aux questions qu'on lui faisoit de tous côtés par la bouche de son Interpréte. Elles roulèrent presque toutes sur les Dames de France, sur leur beauté, leur habillement, leur galanterie, sur la magnificence de la Cour de France, & sur la manière dont les femmes Françoises vivent avec leurs maris. Le bonheur de n'en avoir qu'un paroissoit leur faire envie. On servit le déjeuner, c'est-à-dire, de l'eau & du miel, des confitures & des biscuits de France, de l'eau-de-vie & du vin.

Sujet de leur entretien.

A l'heure du dîner, le Général qui sçavoit que les femmes du Pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de se retirer. Elles furent traitées suivant leurs usages. Mais Brue leur envoya quelques mêts de sa table, sur-tout plusieurs piéces de pâtisserie Françoise. La Sultane y fut si sensible qu'elle but à sa santé, & qu'elle le fit prier de venir boire à la sienne. Il passa aussi-tôt dans la chambre des Dames, où il acheva de dîner à leur table. Ensuite il leur fit servir du caffé, & du chocolat qu'elles trouvèrent délicieux. A leur départ il leur fit présent de miroirs, de corail, de cloux de girofle; & de coliers de verre aux femmes de leur suite. Il conduisit la Sultane au rivage, il l'aida à remonter sur son Ane, & la fit saluer de cinq coups de canon. Elle laissa passer peu de jours sans lui envoyer quelque présent. L'Auteur nomme deux Pintades, mâle & femelle, si privées qu'elles mangeoient sur son assiete, & qu'avec la liberté de voler au rivage, elles revenoient sur la Barque au son de la cloche pour le dîner & le souper. Pendant toute la foire, Brue ayant observé les jours de fête & les jeûnes de l'Eglise (*c*), & n'ayant pas manqué de faire réciter soir & matin les prières à bord, tous les Mores le prirent pour un Marbut François (*d*).

Galanterie qu'elle fait à Brue.

Pintades privées.

Le Désert est infesté par une sorte de Milans, que les Négres appellent *Ekufs*. Ces animaux sont si voraces, qu'ils venoient prendre les alimens des Matelots jusques dans les plats. [Il arriva un jour qu'un Matelot ayant fait griller sa ration, la mit sur un morceau d'écorce, pour la pouvoir porter, où il

(*c*) *Angl.* & les Dimanches. R. d. E. (*d*) Labat, pag. 132 & *suiv*.

il devoit l'aller manger, un Ekuf, s'abbattit dessus, & l'empoigna, mais cette viande brûlante lui grilla les Serres, & l'obligea de lâcher prise & de s'enfuir à vuide.]

BRUE. III. Voyage. 1715.

BRUE, qui ne se ménageoit pas dans l'exercice de ses fonctions, gagna une colique violente, pour avoir dormi à l'air après s'être extrémement fatigué. Ses Chirurgiens avoient employé vainement toute leur habileté à le soulager, lorsqu'un More, qui étoit venu lui rendre visite, lui conseilla, comme un reméde ordinaire à sa Nation, de faire dissoudre de la gomme dans du lait & d'avaller cette potion fort chaude. Il suivit ce conseil, & fut guéri sur le champ.

Remède More pour la colique.

LE 15 de May, il arriva au Désert un Marbut, qui prétendoit revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un imposteur, au récit qu'il faisoit de la tombe du Prophéte, qu'il avoit vu, disoit-il, suspendue dans l'air entre les mains de quatre Anges, qui se relevoient d'heure en heure, pour soûtenir ce précieux fardeau. Cependant il le retint à souper: après quoi le Marbut se présenta au Peuple, pour le conduire à la prière. Elle fut suivie d'un folgar, ou d'une danse, qui dura toute la nuit, avec un mélange de chants tirés des versets de l'Alcoran, à l'honneur de ce nouveau Saint. Le Général lui fit présent de quelques mains de papier, pour faire des Grisgris; qui sont le principal revenu des Prêtres Mores.

Marbut imposteur.

ON vit arriver, le 17 May, une nouvelle Caravane, avec des apparences qui annonçoient moins une troupe de Marchands, que des Voyageurs d'une haute distinction. Elle étoit précédée par un grand nombre d'hommes armés, les uns montés sur des Chameaux, d'autres à cheval, avec un tambour & deux trompettes à leur tête. Cette avant-garde étoit suivie de huit ou dix Chameaux, qui portoient sur leur dos des siéges couverts de drap bleu. Ensuite on voyoit un autre Chameau, beaucoup plus gros, chargé aussi d'un grand siége ouvert, mais ombragé par un parasol, sur lequel étoient assises deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre. Autour de ce Chameau marchoient plusieurs hommes à pied, armés de mousquets & de sabres. Dix ou douze Cavaliers bien montés fermoient la marche. Schamchi apprenant qui étoient les Dames, se hâta d'aller à leur rencontre, & fit dire en même tems à Brue, que c'étoient la mère & la femme du Prince Addi qui venoient pour le voir.

Visite que Brue reçoit de la Princesse Addi.

LE Général fit mettre aussi-tôt tous ses gens sous les armes, & prit la résolution de recevoir les Princesses dans son Magasin, parce que les deux Barques étoient si chargées qu'il n'y restoit plus d'espace libre. Un de ses Officiers les reçut d'abord à la porte du Fort, avec une décharge de mousqueterie, au son des hautbois & des tambours. Brue fit quelques pas hors du Bâtiment pour aller au-devant d'elles; & les ayant introduites dans la sale, il les plaça dans une alcove, couverte d'un beau tapis & de coussins. Elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois Dames de leur suite & d'un Guiriot. Les autres s'arrêtèrent dans une antichambre, & tout l'Equipage attendit dans la Cour, avec beaucoup d'ordre & de retenue.

LA Princesse mère de Sidi Addi avoit été très-belle femme, mais l'embonpoint avoit altéré ses traits. Son habillement consistoit dans une belle mante ☞ de toile noire des Indes, qui descendoit jusqu'à terre; [dont les épaulettes s'attachoient par devant avec des agrafes,] & dont les manches étoient si longues qu'elles lui couvroient les mains. Une partie de ses cheveux étoit ras-

Portrait de ces deux Princesses.

BRUE. III. Voyage. 1715.

ſemblée ſur le haut de la tête; le reſte lié d'un nœud de rubans tomboit négligemment ſur les épaules, avec un voile de mouſſeline rayée, qui flottoit pardeſſus. Elle avoit à chaque oreille un anneau d'or, dont le diametre étoit au moins d'un demi-pied. Son colier étoit d'or, mêlé de grains d'ambre. La femme du Prince paroiſſoit âgée d'environ dix-huit ans. Elle étoit plus grande que ne le ſont ordinairement les femmes de ſa Nation, mais parfaitement bien-faite, les traits réguliers, les yeux noirs, bien ouverts & remplis de feu; la voix douce, & toute la figure agréable. Elle avoit du rouge au viſage; mais ſon teint, qui étoit olivâtre, en tiroit peu d'avantage. Ses ongles étoient auſſi peints de rouge, & ſes mains fort belles. Elle étoit vêtue comme ſa mère, avec la ſeule différence que ſes cheveux étoient entremêlés de grains d'or, d'ambre & de corail, & qu'ils étoient rangés avec plus d'art. Les Dames de la ſuite n'étoient pas vêtues moins modeſtement; fort différentes des Négreſſes qui ont l'habitude de laiſſer voir la moitié de leur corps à découvert (*e*).

Leur converſation.

La vieille Princeſſe commença par un compliment fort civil. Elle dit au Général que ſur la réputation de ſon caractère, elle n'avoit pas fait difficulté de paſſer un peu ſur les loix de la bienſéance pour venir voir un Etranger. Enſuite elle lui préſenta une boëte d'or & une chaîne de filigrame, fort bien travaillées. La jeune Princeſſe lui fit auſſi ſon compliment & ſon préſent. Il leur fit à toutes deux une réponſe polie. La converſation devint fort agréable, & les deux Dames marquèrent beaucoup d'eſprit & d'enjouement. Brue ayant demandé à la Princeſſe Douairière ſi la jeune Dame, qu'elle avoit avec elle, étoit la Sultane, ou la première femme du Prince Addi (*f*), elle lui répondit que les Mores n'avoient qu'une femme légitime; & que ſi la Loi leur en permettoit d'autres, les perſonnes de diſtinction & de conduite ne les voyoient qu'en ſecret & comme à la dérobée.

Elles font dîner Brue avec elles.

A l'heure du dîner, le Général demanda aux deux Dames ſi elles étoient réſolues de manger ſuivant leurs uſages, où ſi elles lui feroient l'honneur d'accepter un dîner à la Françoiſe. Elles lui en laiſſèrent le choix, en le priant ſeulement qu'il n'y eût pas dans la ſale d'autre homme que l'interpréte. On mit auſſi-tôt une table fort baſſe. Brue s'aſſit, comme les Dames, en croiſant les jambes ſur un couſſin. Les plats furent apportés juſqu'à la porte par les Domeſtiques François, & les femmes des Princeſſes les alloient recevoir. L'Interpréte les plaçoit ſur la table, & faiſoit le reſte du ſervice autour du Général. On avoit eu ſoin de ſe pourvoir de kuskus, & de quelques autres mêts à la Moreſque. Mais les Dames eurent la complaiſance de ne toucher qu'aux alimens François. Elles imitèrent même, avec beaucoup de grace, l'uſage qu'elles voyoient faire au Général de ſa fourchette & des autres inſtrumens de table.

Leur chant & leurs Inſtrumens.

Pendant le dîner, la Princeſſe mère fit chanter quelques airs à ſa Guiriotte, qui étoit une jeune fille extrémement jolie, [& fort parée, c'eſt-à- ☞ dire

☞ (*e*) Labat, pag. 140. & *ſuiv.*

☞ (*f*) Il eſt fort extraordinaire, ce ſemble, que Brue ait fait cette queſtion. Un homme comme lui, qui avoit réſidé & converſé ſi longtems avec ces Peuples, n'auroit pas du ignorer une choſe auſſi remarquable. Cela nous fait voir combien ceux qui voyagent uniquement dans des vûes de commerce, ſont peu curieux des coutumes étrangères, qui n'ont pas un raport direct avec leur principal but.

dire que sa tête étoit couverte de quantité de petits colifichets d'or, d'argent, d'ambre & de corail.] Elle lui fit toucher un Instrument composé d'une calebasse couverte de parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de letton, dont le son ressembloit à celui de la harpe. Les deux Dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avoient reçu du Général. Elles acceptèrent quantité de confitures qu'il les pria d'emporter, & plusieurs paires de gants parfumés, qui étoient pour elles un présent d'autant plus agréable, qu'elles n'en avoient jamais vû. Brue les conduisit ensuite jusqu'à leur Chameau; & les fit saluer, à leur départ, d'une décharge générale de sa mousqueterie & de son canon.

Brue. III. Voyage. 1715.

Un Pêcheur lui apporta le même jour un jeune Crocodile vivant, long d'environ cinq pieds. Mais personne n'ayant voulu prendre la commission de l'apprivoiser, on prit le parti de lui casser la tête. Brue n'en trouva pas la ☞ chair désagréable, [elle n'a de mauvais qu'une odeur de musc, qu'il est difficile de lui ôter.]

Le 9 de May, un Officier François, qu'il avoit envoyé pour le Commerce à Terrier-Rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais sans yvoire & sans or, parce que les Mores avoient porté leur or & leur yvoire ☞ à Portendic [& à Arguim,] où il étoit arrivé quelques Vaisseaux Hollandois. Le tems du Commerce approchant de sa fin, & les eaux du Sénégal commençant à s'enfler, Brue renvoya ses Barques chargées au Fort Saint-Louis. Le 24, il jetta l'ancre devant Ingherbel, où rendant visite au Brak, il le trouva sous le portique de son Palais, occupé à juger un procès fort singulier. Un Marbut s'étoit engagé avec un Seigneur Négre à lui donner un Grisgris ou un charme qui le rendroit invulnérable à la guerre. Il avoit reçu, pour une faveur si précieuse, un Cheval d'une beauté rare. Mais ce merveilleux Amulete n'avoit point empêché que le Négre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses Héritiers, qui n'avoient pas ignoré le marché, redemandoient le Cheval au Marbut. Le Brak voyant arriver Brue lui demanda son opinion. Il parut clair au Général que le Grisgris ayant été sans vertu, le Cheval devoit être restitué aux Héritiers; & son jugement servit de Sentence (g).

Visite que Brue rend au Brak.

Il juge un Procès bizarre.

Après cette audience, il fut conduit dans l'appartement du Roi, qui ne différe de ceux de ses Sujets que par le nombre & la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice & les meubles sont à-peu-près les mêmes. Ce qui distingue seulement le Palais Royal, c'est qu'il est renfermé dans un vaste enclos de roseaux, qui reçoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour desquels sont les appartemens du Roi, ses magasins, ses étables, son chenil, & les logemens de ses femmes & de ses Officiers. La porte de cet enclos est gardée par cinq ou six Négres, armés de sabres & de zagayes. Après une longue conférence où les engagemens du Commerce & de l'amitié furent renouvellés, le *Tagaraf*, un des principaux Officiers du Palais, conduisit le Général à l'audience de la Sultane ou de la principale Reine. Cette Princesse étoit assise sur son lit. Sa chambre étoit couverte de nattes, sur lesquelles cinq ou six de ses femmes s'occupoient à filer. Elle fit asseoir Brue à son côté; & lorsqu'il

Palais du Brak. Ses Femmes & ses Chiens.

(g) Labat, Tom. III. pag. 148. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

lorsqu'il se leva pour se retirer, elle quitta aussi sa posture & le reconduisit jusqu'à la porte. Il rendit successivement sa visite à toutes les autres femmes, car le Brak en a plusieurs, qui ont chacune leur maison & leur famille. Retournant ensuite auprés du Roi, il le trouva dans sa cour, assis au pied d'un Latanier, d'où il voyoit faire l'éxercice à quelques Chevaux qu'on lui offroit à vendre. Les Mores qui les éxerçoient ne manquoient pas d'art & de grace pour les conduire; mais quoique ces animaux fussent de belle encolure, ils n'avoient pas de bouche; ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal-faites. Il vit aussi les Chiens du Brak. Ce Prince en avoit dix-huit, grands, les oreilles belles, & de l'espèce de nos lévriers; mais avec deux propriétés rares dans cette espèce, le nez & les yeux excellens. On les nourrissoit avec du son de maïz trempé dans du lait; & lorsqu'ils avoient tué quelque piéce de gibier, on leur donnoit les entrailles.

Départ du Général, & galanteries du Brak.

A l'heure du dîner, le Général fut conduit dans une chambre où le Roi l'attendoit. Toutes les femmes de ce Prince lui envoyèrent chacune un plat de leur cuisine. Comme il avoit apporté de l'eau-de-vie & du vin, le Brak fut de la meilleure humeur du monde, avec assez de modération pour ne pas s'enyvrer. Brue prit ensuite congé des femmes du Roi, de ses sœurs & de ses filles, qu'il n'avoit pas vues le matin, & qu'il ne quitta pas sans leur avoir fait quelques petits présens. Il en reçut aussi de toutes ces Princesses. Enfin lorsqu'il fut retourné pour faire ses derniers adieux au Brak, il fut surpris de le voir monter à cheval avec toute sa Cour, dans la résolution de conduire ses Hôtes jusqu'au bord de la rivière. Cette politesse fut accompagnée de toutes sortes de galanteries. Le Roi fit faire quantité de sauts & de courbettes à son Cheval. Quelquefois il le mettoit au grand galop; & retournant tout-d'un-coup, il se rapprochoit du Général en branlant sa zagaye d'un air libre & gracieux. On amena quelques Esclaves qu'il lui vendit, & dont il reçut le prix sur le champ. A son départ, Brue le salua de quelques coups de canon.

Droits de Schamchi.

LE jour suivant, les droits de Schamchi furent réglés. Il lui revenoit dix quintaux, des huitièmes qu'il s'attribuoit sur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avoit emprunté l'année d'auparavant. Il fit un nouvel emprunt, de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandises, qui devoit être pris sur les huitièmes de l'année suivante. Cette méthode le met en état de continuer le Commerce, & l'intéresse beaucoup à l'avantage de la Compagnie.

Richesse du Commerce François.

BRUE partit du Désert le 1 de Juin 1715, avec plus de sept cens quintaux de gomme, sans y comprendre ce qui étoit venu de Terrier-Rouge. Comme il avoit fait monter le quintal à sept cens livres, poids de Paris, sa cargaison se trouva de quatre cens mille livres de gomme, outre les Esclaves, l'yvoire, les plumes d'Autruche, l'or & l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jetter l'ancre plusieurs fois, & d'attendre le reflux des marées pour retourner au Fort Saint-Louïs, où toutes ces richesses arrivèrent heureusement (*b*).

(*b*) Labat. pag. 155. & *suiv.*

§. II.

§. II.

Observations sur la Gomme du Sénégal, & sur son Commerce.

QUOIQUE le Pays aux environs d'Arguim & de Portendic, soit fort mauvais, & la Côte très-dangereuse, les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empressement, & s'efforcent tous d'y établir leur commerce, parce que c'est le seul endroit, avec le Sénégal, où les Peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette marchandise est peu importante en apparence; mais deux raisons principales en font un objet considérable. 1o. Elle s'achete à fort bon marché dans le Pays, & se vend fort cher hors de l'Afrique. 2o. Elle occupe une grande partie des Manufactures de l'Europe, & sert ainsi à faire circuler l'argent. Elle fournit à l'entretien d'une infinité de personnes.

Importance du commerce des gommes.

Il n'est donc pas surprenant que les plus riches Marchands de l'Europe entreprennent de porter leur commerce du côté d'Arguim & de Portendic. Ils n'ont que cette voye pour empêcher que toutes les gommes ne tombent entre les mains des François, qui sont seuls en possession du Sénégal, c'est-à-dire, de tous les autres Ports où cette marchandise est apportée. C'est la véritable raison qui a jetté les Hollandois dans une si grosse dépense pour établir un Comptoir dans l'Isle d'Arguim, & qui leur a fait chercher une retraite à Portendic lorsqu'ils ont été chassés de cette Isle. Ils ont réussi, par cette voye, à partager d'abord le commerce des gommes avec les François. Ensuite ils l'ont attiré presqu'entièrement dans leur Comptoir, en payant les gommes fort cher, & faisant des échanges à perte, pour engager les Mores à tourner de leur côté. Lorsque ces artifices ne produisoient rien, ils employoient le Prince Alischandora & d'autres Seigneurs Négres à piller les gommes que les Mores portoient au Sénégal. C'est ce qu'on a vû plus d'une ☞ fois, malgré les Traités formels de ce Chef de la Tribu [qui s'apelle Terarza,] avec la Compagnie Françoise, qui n'a jamais manqué de lui payer les droits & de les accompagner de présens.

Efforts des Nations de l'Europe pour y participer.

Artifice des Hollandois.

La gomme s'appelle gomme du Sénégal, ou gomme Arabique, parce qu'avant que les François eussent des Comptoirs au Sénégal, elle ne venoit que de l'Arabie. Mais depuis que le Commerce est ouvert par cette voye, le prix en est tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle est meilleure que celle du Sénégal, par la seule raison qu'elle est plus chère; car au fond elles sont toutes deux de la même bonté. L'artifice consiste à trier la plus belle, c'est-à-dire la plus claire & la plus séche, & celle qui est en gros morceaux, qu'on fait passer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Origine & nature du commerce des gommes.

☞ Les Médecins prétendent que cette gomme est pectorale, [humectante,] anodine, & rafraîchissante; qu'elle épaissit les humeurs séreuses & les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre; qu'elle est excellente pour le rhume, sur-tout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'est un spécifique contre la Dissenterie & les Hémorragies les plus obstinées. On lu attribue quan☞tité d'autres effets, [que Labat ne veut pas rapporter, de peur de se brouil-

Qualités de la gomme du Sénégal.

 ler

BRUE. III. Voyage. 1715.

ler avec la Faculté. Ce qui l'étonne, c'est qu'on ne se soit pas encore avisé de la faire prendre en bol avec du liège; rien à son avis ne seroit plus propre à absorber les humeurs peccantes, & les empêcher de se répandre sur les poumons, & autres parties nobles où elles causent de si grands désordres. Pour prouver que ce qu'il dit n'est pas sans fondement, voici comment il argumente. Chacun convient que ce qui sert à la nourriture de l'homme, lui sert aussi de médicament. Or] il est certain, qu'un grand nombre de Négres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y sont pas réduits par nécessité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y employent pas d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la santé. Enfin, par sa simplicité & ses autres vertus, ils la regardent comme une diéte excellente. Si elle a quelque chose d'insipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on desire (a). Il paroît étrange, ajoûte l'Auteur, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cens milles dans l'intérieur des terres, n'ayent aucune provision de reste lorsqu'ils arrivent au Marché; mais il est bien plus surprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, & qu'elle ait été leur unique subsistance dans une si longue route. Cependant c'est un fait qui ne peut être contesté, & sur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont passé quelque tems au Sénégal. Brue, qui avoit goûté souvent de la gomme, la trouvoit agréable. Les piéces les plus fraîches, c'est-à-dire, celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mûr. Le dedans en est tendre, & ressemble assez à l'abricot par le goût (b).

Usage de la gomme du Sénégal.

On fait un grand usage de la gomme du Sénégal dans plusieurs Manufactures, particuliérement dans celles de laine, & de soye. Les Teinturiers s'en servent beaucoup aussi, [sur-tout de celle qu'ils appellent vermiculée c'est-à-dire de celle qui s'étant tortillée en tombant de l'arbre, a pris, quoiqu'un peu grossièrement la figure d'un ver.] Toute l'habileté dans le choix de cette gomme, consiste à choisir la plus séche, la plus nette & la plus transparente, car la grosseur & la forme des piéces n'y mettent aucune différence.

Arbre qui la produit.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, est une sorte d'*Acacia*, (c) assez petit (d) & toûjours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur blanche [composée de cinq feuilles,] en forme de vase, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piston (e) où la semence est renfermée. Ce piston [se change en une silique de trois à quatre pouces de longueur, &] est d'abord verd; mais en meurissant il prend une couleur de feuille morte. La semence ou la petite graine dont il est rempli, est ronde, dure & blanchâtre (f). On trouve entre le Sénégal & le Fort d'Arguim trois Forêts qui portent quantité de ces arbres. La première se nomme *Sabel*;

(a) Labat, Afriq. Occident. Tom. I. pag. 238. & *suiv.*

(b) Labat. Tom. III. pag. 114.

(c) Cet article n'appartient qu'au Commerce. Mais on trouvera d'autres détails dans l'Histoire Naturelle de toutes ces Régions, Tome suivant. R. d. T.

(d) Barbot dit que c'est un grand Arbre, qui ressemble assez à celui qu'on appelle *Mapput* en Amérique. Voyez sa Description de la Guinée. pag. 46.

(e) Ce piston, est le pistille de la Fleur. R. d. E.

(f) *Angl.* & noirâtre. R. d. E.

bel; la seconde & la plus grande, *Lebiar*; & la troisième *Afatak*. Elles sont à peu près à la même distance, c'est-à-dire à trente lieuës [d'une escalle du Sénégal, nommée le] Désert, qui est aussi à trente lieuës du Fort Saint-Louïs; & toutes trois, elles sont entr'elles à dix lieuës l'une de l'autre. De Sahel à Marsa ou Portendic, on compte soixante lieuës, & quatre-vingt jusqu'à la Baye [de Guie, d'Agnadir, ou] d'Arguim.

BRUE. III. Voyage. 1715. Trois Forêts où il s'en trouve.

LA récolte de la gomme se fait deux fois chaque année; mais la plus considérable est celle du mois de Décembre, où l'on prétend qu'elle est [en plus grands morceaux,] plus nette & plus séche. Celle du mois de Mars est plus gluante, avec moins de transparence. La raison en est sensible. C'est qu'au mois de Décembre elle se recueille après les pluyes, lorsque l'arbre est rempli d'une séve que la chaleur du Soleil vient épaissir & perfectionner, sans lui donner trop de dureté. Depuis cette saison jusqu'au mois de Mars, la chaleur devenant excessive & séchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des incisions pour en tirer cette séve; car la gomme n'étant que de la séve extravasée qui transpire par les pores de l'écorce, on est forcé, lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même, de blesser l'arbre pour l'en tirer (*g*).

Tems & manière de la recueillir.

ELLE se mesure, pour la vente, dans un vaisseau cubique nommé *Quantar*, ou *Quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens & les Mores. La mesure des Hollandois, lorsqu'ils étoient en possession d'Arguim, contenoit le poids de deux cent vingt livres de Paris, qui leur revenoient à la valeur d'une piastre d'Espagne [évaluée à trois livres, monnoye de France; &] en marchandises, [elle leur coutoit douze cadenats; ou deux (*b*) onces de Corail; ou quatre bassins de cuivre; ou une demi-aune de drap fin; ou trois quarts d'aune de drap commun; ou deux barres de fer plat; ou trois aunes de revêche; ou six aunes trois quarts de toile baftos, c'est-à-dire couteline bleue, ou six aunes & demie de toile platille (*i*).] Les Interlopiers, qui faisoient le Commerce à Portendic & dans la Baye d'Arguim avec la permission du Gouverneur Hollandois, avoient une mesure qui contenoit environ sept cent livres de Paris.

Manière dont elle se mesure.

IL ne sera point inutile de joindre ici les droits qu'ils payoient aux Hollandois, sur les marchandises qu'ils donnoient en échange dans le commerce des gommes, & les présens que le Prince Alischandora éxigeoit d'eux, pour mille quintaux du poids qu'on vient d'expliquer.

(*g*) Barbot explique autrement la manière de recueillir la gomme. Il prétend que dans la saison, les Mores dépouillent l'arbre de son écorce avec de petits instrumens de fer, & que peu de tems après, la substance aqueuse qui étoit dessous, s'endurcit & se gromele. Il ajoûte que les Arabes la conservent fraîche d'une année à l'autre, en la mettant sous terre. Mais il ne cite aucune autorité. Voyez sa Description de la Guinée, pag. 46. [Le même Auteur donne aussi une Description du commerce de Gomme que font les François, mais cette Description est fort imparfaite, en comparaison de celle que nous avons extrait de Labat.]

(*b*) Les Auteurs Anglois disent douze onces; mais nous avons suivi ici Labat. R. d. E.

(*i*) Labat, Tom. III, pag. 239. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

DROITS du Gouverneur Hollandois d'Arguim pour sa protection & le courtage de mille quintaux, à une demi-piastre par quintal, . . . 3000 l.

Prix des Gommes en Marchandises.

Tarif des Contrebandiers d'Arguim & de Portendic.

MILLE piéces de drap de laine bleue, nommé *Blaeukaten*, de vingt-cinq aunes de Hollande (*k*), à 17 *guilders* (*l*) ou 21 liv. 5. s. par piéce, ...	21250 liv.
CINQ cens douzaines de petits miroirs, à 7 sols la douzaine, . .	175
CINQ cens douzaines de peignes de bois, à 6 sols la douzaine, . .	150
DEUX mille cadenats . . . à 5 sols piéce, ...	500
DEUX mille couteaux de Flandres, à 5 sols piéce, ...	500
Total.	25575 l.

Droits du Prince Alischandora, pour la Cargaison d'un Vaisseau.

CE Prince a long-tems éxigé deux mille quatre cens piastres en espèces. Mais il pouvoit prendre la moitié de cette somme en marchandises, c'est-à-dire, en trois cens piéces de toile bleue, évaluées à douze cens piastres, quoiqu'au fond leur valeur soit de vingt & une liv. cinq sols par piéce; ce qui monte à neuf mille neuf cens soixante-quinze livres (*m*), [de façon qu'il reçoit en tout.]	9975 l.	sols.
LES présens en différentes sortes de marchandises montent à .	2870 -	10
LES appointemens de l'Interpréte, pour cent jours de service, à une demie-piastre par jour, payables, moitié en espèces, moitié en toile bleue, ...	150.	
LES gages de vingt Ouvriers Mòres, pour charger le Vaisseau pendant le même espace de tems, à un quart de piastre par jour, payables de la même manière que ceux de l'Interpréte, .	1418 -	15
Total.	14414 -	5
CETTE dernière somme ajoutée à la première de 25575 liv. sans y comprendre les autres frais du Vaisseau, fait celle de .	39989 -	5

CE qu'il y a de fort remarquable, c'est que les droits du Prince Alischandora regardoient toutes sortes de Vaisseaux, sans distinction de leur grandeur. Ainsi les Hollandois, au-lieu d'employer des Bâtimens de trois ou quatre cens tonneaux, auroient trouvé beaucoup d'avantage à n'en avoir que de mille ou douze cens (*n*).

EN 1715, Brue régla, au nom de la Compagnie Françoise, un Tarif des poids fort différent, tant au Désert qu'à Terrier-Rouge sur le Sénégal. Le quintal des Mores pesoit, dans ces deux lieux, cinq cens livres de Paris.

MAR-

(*k*) L'aune de Flandres, telle que l'employent les Hollandois, ne fait qu'environ la moitié de celle de Paris.

(*l*) Monnoye de Hollande que nous appelons *Florin*. R. d. T.

(*m*) *Angl.* à six mille trois cens soixante-quinze livres. R. d. E.

(*n*) Labat, pag. 246. & *suiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

Tarif des François réglé par Brue en 1715.

MARCHANDISES.	Nomb.	Quintaux de gomme.
Argent en Espèces, ou Piastres d'Allemagne, à 48 sols piéce.	4.	1.
Perles d'argent uni, à 5 f. 6 d. piéce.	24.	1.
Ambre jaune.	6 onces.	1.
Cadiz ou Serge noire & bleue.	8 aunes.	1.
Chaudières de cuivre, pesant 12 livres.	1.	1.
Chaudrons de cuivre de six livres.	2.	1.
Corail.	1 once.	1.
Coliers, nommés de Cornalines.	6.	1.
Drap rouge commun.	2 aunes.	1.
Drap bleu.	2 aunes.	1.
Barres de fer plates, de 8 à 9 pieds.	2.	2.
Cloux de girofle.	80.	1.
Mains de papier à 20 feuilles la main.	20.	1.
Pagnes de coton du Pays.	5.	1.
Reveches rouges ou bleues.	3 aunes & demie.	1.
Bassins de cuivre rouge.	4.	1.
☞[Spares, ou perches qui servent de mâts aux tentes.	2.	1.]
Bastos bleus.	12 aunes.	1.
Toile blanche.	12 aunes.	1.
Calico, ou Toile des Indes.	5. aunes & demie.	1.
☞[Cordes de] Grains de verre rouge, de moyenne grosseur.	40.	1.
☞[Cordes de] Grains de verre rayé.	18.	1.
Grains de verre jaune.	600.	1.
☞[Cordes de] Grains jaunes massifs.	40.	1.
Petits grains de différentes couleurs.	24000.	1.

Différence du prix des Marchandises en France & au Sénégal.

Différence des prix en France & au Sénégal.

	en France. liv.	sols	au Sénégal. liv.	sols
Piastres (o) d'Allemagne.	2	8	4	
Perles d'argent unies (p).	5	10	10	
Ambre jaune, l'once.	1		2	5.
Serge de Cadiz, l'aune.	1	10	4	
Bassins de cuivre rouge, la piéce.	1	10	3	
Corail la livre.	45		160	
Drap rouge ou bleu, l'aune.	12		16	
Barres plates de fer, la livre (q).		3		6
☞Cloux de girofle, [la livre].	8	10	32	

Papier,

(o) Ou plûtôt Pataques d'Allemagne. R. d. E.
(p) Labat les évalue à 5 sols 6 deniers en France à 10 Sols au Sénégal. R. d. E.
(q) *Angl.* la barre. 3liv. . . 6liv. R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

	en France.	au Sénégal.
	liv. sols	li. sols.
Papier, la rame.	2	8
Pagnes, ou étoffes de coton, la piéce.	1 10	4
Reveche l'aune.	1 10	4
[Chaudières de cuivre rouge la livre.	1 4	1 . 4].
Toiles diverses, l'aune.	18	2 (r).

(r) Labat. Tom. III. pag. 166.

CHAPITRE XII.

Etat des Pays, au Nord du Sénégal, d'où l'on tire la Gomme.

LE Pays au Nord du Sénégal, qui s'appelle *Zarra* ou *le Désert*, & que la plûpart de nos Géographes ont nommé *le Désert de Barbarie*, est habité, suivant le témoignage de Leon, par six Nations ou Tribus de Mores; les *Sanagas*, les *Souenzigas*, les *Fuergas*, les *Lamphins* (a), les *Bardoas* & les *Levatas*. Ces Peuples sont situés, depuis l'Océan vers l'Est, l'un aprés l'autre dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainsi les Sanagas, Zanajas, ou Zaneghas, car leur nom se trouve écrit différemment, sont les plus Occidentaux, bordent la Mer, & possédent le Pays où croît la gomme, & dans lequel Arguim & Portendic se trouvent renfermés. Quoiqu'ils ayent la même origine que les Mores de Barbarie, ils sont distingués d'eux par la différence des Pays qu'ils habitent, comme ils le sont des Arabes, qui viennent souvent commercer avec eux. Cependant les Ecrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces Peuples; & Labat sur-tout, est habituellement dans cette erreur. L'Espagne fut d'abord conquise par les Arabes, & dans la suite, arrachée de leurs mains par les Mores de Fez & de Maroc. Nos Historiens & nos Géographes modernes n'ayant pas mis de distinction entre ces deux conquêtes, employent souvent les noms de Mores & d'Arabes pour désigner indifféremment les deux Nations. D'autres se sont servis, avec la même indifférence, du nom de Mores pour signifier tous les Mahométans. C'est ainsi que pour suivre le langage des Portugais & des autres Nations de l'Europe aux Indes Orientales, nous n'avons pas donné d'autre nom, dans le premier Volume de ce Recueil, aux Mahométans de l'Asie. Enfin les Arabes mêmes de Barbarie, qui sont en grand nombre & qui n'admettent aucun mêlange, n'ont pas laissé d'être confondus sous le nom de Mores par la plûpart de nos Auteurs, qui paroissent ne pas connoître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat mérite quelque indulgence, lorsqu'il assûre (b) que la gomme est recueillie par trois Tribus de Mores ou d'Arabes, parce qu'il se trouve en effet quelques Tribus d'Arabes établis dans le Pays du Sénégal. Mais il confesse qu'il n'a jamais sçu à qu'elles Tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient.

Six Tribus Mores.

Erreur des Ecrivains de l'Europe sur le nom de ces Peuples.

Trois Tribus Arabes, & leur séjour.

LA première de ces familles ou de ces Tribus s'appelle en Arabe *Terarza*. Son Chef étoit Alischandora, dont on a vû plusieurs fois le nom. Ce Prince, fils

(a) *Angl.* les Lamptuns. R. d. E.

(b) Afrique Occidentale, Tom. I. pag. 254.

BRUE. III. Voyage. 1715

fils d'Addi (*c*), n'avoit pas d'autre demeure que ses Villages errans, au Nord de la Forêt de Sahel, vers Arguim & Portendic. Aussi portoit-il volontiers la gomme de sa Forêt dans ces deux Ports; parce qu'ils étoient plus proches de lui; mais sur-tout à Portendic, où il y avoit deux pauvres Villages, composés d'environ quatre cens personnes, qui y faisoient constamment leur résidence.

Le Chef de la Tribu d'*Aulad al Haji*, se nommoit *Chams*. Cette Tribu recueille la gomme de la Forêt de Hebiar, & quelquefois celle d'Afatak, & la ☞porte aux François dans le Désert [, Port ou Escalle dans les Etats du Roi Brak, sur la rive] du Sénégal. La Tribu d'*Ebraghena*, dont le Chef se nommoit *Barkar*, recueille la gomme de la Forêt d'Afatak, & la porte aussi à la Compagnie Françoise dans un Port du Sénégal, qui se nomme *Terrier-Rouge*, ☞de la dépendance du Siratik, à cinquante lieuës de la résidence de Bakar. [Ce lieu est sur les terres du Siratik (*d*).]

Religion des Mores dans ces Contrées d'Afrique.

La Religion des Mores est le Mahométisme, quoiqu'ils n'ayent pas de Mosquées, ni de lieu fixe pour leur culte. Ils prient dans leurs Tentes, ou dans quelque lieu qu'ils se trouvent, au tems marqué pour la prière, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, & s'être frottés de terre ou de sable si l'eau leur manque (*e*). Les Chefs des trois Tribus Arabes, les Principaux de cha-☩que Tribu, & celle d'Aulad al Haji presqu'entière, sont Marbuts, [ou Marabouts, comme les François les appellent par corruption.] A leur contenance grave & modeste, à leurs discours & leurs prières, qui commencent & & finissent toûjours par le nom de Dieu & de leur Prophéte, on s'imagineroit qu'ils sont les plus scrupuleux observateurs d'une Loi, qui, malgré les libertés qu'elle accorde, a des pratiques tristes & mortifiantes. Mais lorsqu'on les met à l'épreuve, sur-tout dans les affaires & le commerce, on n'y trouve que de l'hipocrisie, de la dissimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la superstition & de l'ignorance, sans aucun principe de vertu morale, ou ☞même d'honnêteté naturelle. Ce sont les Pharisiens du Mahométisme, [dit Labat.] Ils parcourent la Terre & les Mers pour faire des Prosélytes (*f*), ce qui leur réussit sans peine parmi les Négres (*g*).

Penchant des Arabes d'Afrique pour les longs Voyages.

La moindre espérance de gain engage aisément les Arabes dans de longs Voyages. Ceux qui habitent le Canton d'Arguim n'entreprennent guères le pélerinage de la Mecque, parce qu'il est long & dangereux; mais comme ils sont passionnés pour l'or, & que la nature n'en produit pas dans leur Pays, ils font volontiers le voyage de *Tombuto*, de *Gago* & de *Galam*, d'où ils le tirent quel-☞quefois en abondance, [car ils n'en reçoivent point des Européens.] Il est certain qu'ils y vont en Caravanes, sans craindre la fatigue & les dangers. Outre l'or, ils en apportent des dents d'Eléphans d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaires, de la civette, du bézoar, & des Esclaves, pour lesquels ils donnent en échange, du sel, du drap & des instrumens de fer. Il semble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent

☞(*c*) C'est du nom de cet Addi, que les François ont appellé Penia ou Portendic, *Port d'Addi*.

☞(*d*) Labat. Tom. pag. 244. & *suiv.*

☞(*e*) *Ibid.* pag. 292.

☞(*f*) Si cela est vrai nous en pouvons conclure que ces Ministres de la Religion ne sont pas moins corrompus que les autres hommes. Mais ne peut-on pas dire la même chose du Clergé Catholique; & ne peut-on pas lui appliquer avec raison ce que Labat dit ici des Marbuts?

☞(*g*) Labat. Tom. I. pag. 244. & *suiv.*

BRUE. 1715.

traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils ressemblent à ces Vaisseaux qui éxercent tout-à-la-fois le commerce & la guerre. Souvent ils se saisissent des Négres mêmes qui trafiquent avec eux, & s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent [aux Européens ou] aux Mores de Fez & de Maroc, [avec qui ils négocient quelquefois (*b*).]

Trois Tribus de Mores entre le Cap-Blanc & le Sénégal.

LES trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap-Blanc & le Sénégal ne reconnoissent pas de Souverains (*i*). Chaque Canton compose une petite République, gouvernée par un Chef, qui est ordinairement le plus riche & le plus considéré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaisent aussi facilement qu'ils s'élèvent. Ils ont un respect extrême pour les Marbuts, par la crainte de leurs Grisgris (*k*) & de leurs enchantemens, plûtôt que par un sentiment de Religion.

ON trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Ils nourrissent aussi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chèvres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chasse; mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur servent à transporter leur bagage, lorsque la disette du fourage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam & à Gago, pour le commerce des Esclaves, de l'or & des pagnes.

Armes des Mores. Pourquoi ils n'ont pas d'armes à feu.

LEURS armes ordinaires sont le sabre & la zagaye. [Ils lancent cette dernière avec beaucoup d'adresse & de force.] Ils ont quelques mousquets & quelques pistolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les négligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoûtumés à la guerre, ils seroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils sont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue. [En parlant des Peuples qui sont entre Capo-Blanco & le Sénégal, Labat les nomme indifféremment Mores ou Arabes, ne sçachant quel de ces noms leur convient le mieux. Si ce sont des Mores, il lui semble qu'ils doivent être descendus de ceux que les Arabes chassèrent, & qui parcoururent la Barbarie dans le septième siècle. Il croit cependant qu'on peut les appeller Mores à cause de leur pays, & Arabes eu égard à leur origine (*l*). Il observe de plus que dans plusieurs Auteurs le mot de More désigne la Religion, & signifie la même chose que celui de Mahométan (*m*).]

LES

☞(*b*) Voyez Labat, Tom. I. pag. 297. & *suiv.*

☞(*i*) Notre Auteur dit, Vol. I. pag. 152. qu'ils reconnoissent le Chérif de Maroc, sans lui payer néanmoins de Tributs, ni lui donner le titre de Roi, à moins qu'il ne leur en revienne quelque avantage. Ils sont trop éloignés de lui pour craindre son ressentiment.

☞(*k*) Labat, Tom. III. pag. 108. Ne seroit-ce point aussi les Grisgris & le pouvoir des Prêtres de certaines Sectes de Chrétiens, *qui* les rendent respectables à leurs Sectateurs?

☞(*l*) Cette distinction ne sauroit avoir lieu chez un peuple, qui se pique d'être separé de tout autre, & de n'avoir jamais mêlé son sang avec des Nations étrangères à la sienne.

☞(*m*) Labat Tom. I. pag. 252. & *suiv.* Cet Auteur ajoûte ici une Relation des Arabes, très peu exacte, & qui ne fait rien à son sujet

BRUE. 1715.

LES Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Sénégal, conservent inviolablement les usages de leurs Ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes sous les murs du Fort de Portendic, & vers le Sénégal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la Mer ou de la rivière, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leur Tentes & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières sont composées d'une toile grossière de poil de Chèvre & de Chameau, si bien tissue que malgré la violence & la longueur des pluyes, il est fort rare que l'eau les pénétre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne-heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins chargées de tous les travaux domestiques, jusqu'à celui de panser les Chevaux, de faire la provision d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens, où leurs maris les réduisent, ils les aiment & ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison; & les pères, les frères ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage. Aussi ne faut-il guères espérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs sabres.

Leurs tentes.

Leurs femmes.

LES femmes des Mores ne paroissent jamais sans un long voile, qui leur couvre le visage & les mains. Les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la physionomie fort belles. Quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils sont continuellement exposés. [Peut-être que leurs femmes sont moins noires; mais] Si la beauté du teint leur manque aussi, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie, & la fidélité pour les engagemens du mariage. Elles ne connoissent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non-seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage, lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui seroit assez pauvre pour n'avoir qu'une seule Tente, recevroit les visites & feroit toutes ses affaires à la porte, plûtôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilége n'est accordé qu'à leurs Chevaux, ou plûtôt à leurs Jumens, qu'ils préférent beaucoup aux mâles de cette espèce, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentes, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir

Leur figure & leur taille.

Leur familiarité avec leurs Chevaux.

BRUE. 1715.

sir à se voir baiser, & caresser; elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorsqu'elles sont en liberté elles s'en approchent & les suivent. Leurs Maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, & ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs pères, dont ils produisent un état éxact qui en rehausse beaucoup le prix, [sur-tout quand ils peuvent prouver qu'ils ont ☞ forcé une Autruche à la course.] Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint, mais, dans une taille médiocre, elles sont bien proportionnées. L'usage des Mores n'est pas de les ferrer. Ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu séchée. Au Printems ils les mettent au verd, & les laissent un mois sans les monter.

Leur habillement.

L'HABILLEMENT des Arabes est fort simple. Il n'y a que les personnes riches ou d'un rang distingué, qui portent des chemises de toile. Leurs hautes-chausses (n) tombent jusqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-dessus, une grande casaque sans boutons, [croisée sur l'estomac, &] liée d'une ceinture qui ☞ leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robe, qu'ils nomment *Caffetan* ou *Kaftan*, est d'un drap de laine, ou de serge [de couleur, fort ☞ souvent] de coton, bleu ou noir, mais rarement de soye. Les manches en sont longues & étroites. Dans la ceinture, ils passent un fourreau, qui contient un grand [couteau en forme de] bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont sur eux dans leur ☞ sein. Leur bourse est ordinairement suspendue à leur ceinture; c'est un petit sac [profond] d'un tissu de soye ou de coton, assez grand pour y mettre la ☞ main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux, & fort fin, assez proprement brodé par leurs femmes.

ILS portent aussi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur sert guères que pour s'essuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chausses leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des socs de cuir d'Espagne rouge, qui montent jusqu'au-dessus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matière & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc (o). Par-dessus tout cet habillement, ils ont une autre sorte de robe, sans manches, d'un beau drap de laine [bien moëleux & frisé] qu'ils nomment *Haïk.* ☞ Elle est ornée d'un grand capuchon [pointu,] de la forme de celui des Char- ☞ treux, [à la pointe duquel pend un long Cordon, avec une houpe.] Ils ne ☞ portent de sabre que dans les occasions de s'en servir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le passent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'usage des ceinturons ni des baudriers.

ILS montent à Cheval en botines de cuir d'Espagne rouge, avec une massue de guerre à l'arçon de la selle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont [point de chemises, & ils ne portent] par-dessus leurs hau- ☞ tes-chausses (p) qu'un morceau d'étoffe passé en forme de (q) ceinture, & la plûpart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Négres n'ont guères d'autre habillement que ces Barbares.

LES

(n) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.

(o) *Angl.* entouré d'une laisse de toile de coton blanche, qui fait leur turban. R. d. E.

(p) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.

(q) *Angl.* d'étoffe lié avec leur ceinture. R. d. E.

Les femmes ont des chemises & des hautes-chausses (r) fort longues. Les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de haïk, elles portent une piéce de drap qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets [de cuivre] aux jointures du bras, des chaînes [de même métal] à la cheville du pied, & d'autres ornemens (s).

Brue. 1715. Habillement de leurs femmes.

Un *Adouar* est un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toûjours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des surprises de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'allarme, qui est augmentée par l'aboyement des Chiens; & tout le Village pense aussi-tôt à se défendre. Ces Adouars sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément que les Mores ayant peu de meubles & d'ustenciles domestiques, ils [les mettent dans des sacs faits de poil ou de peau de Bêtes, &] chargent en un instant tout leur équipage sur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, [de nouvelles commodités] & de nouvelles perspectives, [ce qu'on n'a pas lorsque l'on est fixé dans un même lieu.] Leurs Tentes sont de poil de Chameau. Elles sont soûtenues par des pieux, auxquels ils ne les attachent qu'avec des courroyes de cuir. Dans le tems de la sécheresse, ils approchent leurs Camps des bords du Sénégal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la saison des pluyes, ils se retirent vers les Côtes de la Mer, où le vent les délivre de l'importunité des Moucherons. C'est à la fin de cette dernière saison qu'ils font leurs plantations [de millet &] de maïz.

Adouar ou Village des Mores.

Ils changent souvent de lieu.

[Pour l'ordinaire] ils n'ont pas d'autre boisson que l'eau & le lait. Leur pain est de farine de millet; non que la nature leur refuse d'autres grains, puisque le froment & l'orge croissent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils se servent quelquefois de ris. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait sécher, dans des puits fort profonds [& secs,] qu'ils creusent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par degrés à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds. On les nomme *Matamors*. Le fond & les côtés sont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & par-dessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils sément ou plantent quelque autre grain. Le bled se conserve fort long-tems dans ces greniers soûterrains.

Manière dont ils conservent leurs grains.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils se servent avec beaucoup d'industrie. Ils nettoyent fort soigneusement leur grain pour le moudre. [& pour

Leurs usages domestiques.

(r) *Angl.* des Caleçons fort longs. R. d. E. (s) Labat, Tom. I. pag. 261. & *suiv.*

BRUE, 1715. pour cet effet, ils ont toûjours des tamis avec eux.] Leur pain [qui est fait sans levain] se cuit sous la cendre, & leur usage est de le manger *chaud*. Ils font bouillir doucement leur ris dans un peu d'eau; & lorsqu'il est à demi-cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laissent ainsi comme en *digestion*. Dans cet état, il s'enfle, sans se coaguler (*t*). [N'ayant pas l'usage des cuillières,] ils se servent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre est réservée pour des éxercices qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes sont coupées en petits morceaux avant qu'elles soient cuites, pour éviter la peine de servir des couteaux à table. Mais si l'on prépare des Poules ou quelque autre piéce de volaille au ris, on les coupe en quartiers; après quoi il n'est plus besoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il présente à son voisin; & celui-ci tirant de son côté tandis que l'autre tire du sien, le partage est fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, assis à terre & les jambes croisées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent *qu'à la* fin du repas, lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'usage ordinaire est de manger deux fois le jour; le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas sont courts, & se font avec un grand silence. Mais la conversation vient ensuite, du moins entre les personnes de distinction, lorsqu'on commence à fumer, à boire du caffé, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour se procurer les amusemens que chacun peut tirer de son rang ou de ses richesses. Les Marbuts mêmes ne se refusent pas ces plaisirs, lorsqu'ils peuvent les prendre secrétement & sans scandale (*v*).

Leurs repas.

Ils n'ont pas de Médecins.

LES Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La santé, qui est un bien commun dans leur Nation, [sur-tout pour ceux qui n'ont pas d'habitude avec les Européens,] les délivre de cette servitude. S'ils sont sujets à quelques maladies, c'est à la Dissenterie & à la pleurésie, mais ils s'en guérissent eux-mêmes avec le secours des Simples. Barbot assûre nettement (*x*) qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, & que l'air de Zarra est si bon, qu'on y porte les Malades comme à la source de la santé & de la vie.

Superstition de leurs femmes.

ILS sont passionnés pour leurs enfans, & sans cesse attentifs à les garantir de toutes sortes de maux. Leurs femmes sont persuadées, comme celles d'Espagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empestés & *capables* de communiquer des Maladies par leur regard. Elles ne connoissent pas d'autre reméde que les Grisgris, c'est-à-dire des amuletes composés de quelques versets de l'Alcoran, que les Marbuts envelopent dans de petites boëtes ou de petits sacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Arabes établis en Syrie sont *esclaves* de la même superstition (*y*).

LES enfans mâles reçoivent la circoncision à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils se marient ensuite, aussi-tôt qu'ils sont en état d'acheter une femme.

UN

(*t*) C'est apparemment ce qu'on nomme Pillau.

(*v*) Labat, *ubi sup.* pag. 278. & *suiv.*

(*x*) Description de la Guinée, pag. 534.

(*y*) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans son Voyage en Palestine.

Brue. 1715.

Femmes qui s'achettent.

Un père qui a plusieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chèvres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que sa femme lui soit délivrée. S'il ne la trouve pas de son goût lorsqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir.

Funérailles des Mores.

Lorsqu'un More a rendu le dernier soupir, sa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pousse un horrible cri. A ce signal, toutes les femmes du voisinage se mettent à crier aussi de toute leur force; de sorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort est répandue dans l'*Adouar*. Tous les Habitans s'assemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du Mort. On s'imagineroit, aux témoignages d'un intérêt si vif, qu'ils sont tous ses parens ou ses intimes amis. Mais c'est une simple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne soit aussi prêt à rire qu'à pleurer. Ensuite on lave le corps, on l'habille, on le transporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuse une fosse dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le visage tourné à l'Est. On remplit la fosse, & l'on jette dessus quantité de pierres, pour la garantir des bêtes sauvages (z).

Leurs sciences & leurs plaisirs.

Les Marbuts sont presque les seuls qui sçachent lire l'Arabe. En général toute la Nation est ensevelie dans l'ignorance. Cependant il se trouve un grand nombre de particuliers qui connoissent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raisonnablement sur cette matière. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les Observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur Histoire est mêlée de tant de fables, qu'il est difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale est pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts (a). Ils sont adroits & trompeurs. Sans goût pour les arts, ils ne laissent pas d'aimer la musique & la poësie. L'instrument qui les amuse le plus, ressemble à nos guitarres. Ils composent des vers, qui ne paroissent pas méprisables à ceux qui connoissent le génie des ✠ Langues Orientales, [dont la leur est descendue.]

Leurs armes ordinaires sont la zagaye, dont ils se servent avec beaucoup ✠ d'adresse, le sabre [& le poignard.] On a déja remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur sont pas d'un grand usage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats se font à che- ✠ val. Ils sont excellens cavaliers. [Leur adresse ne paroît pas moins dans les ☞ services qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.] [Ils vont annuellement, pour les affaires de leur Commerce, en nombreuse Caravane, à Tombut, Gago, & les pays plus avancés dans le Continent (b).]

Chameaux de plusieurs espèces & leurs propriétés.

Cette partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une grosseur & d'une force extraordinaires. Ils ne sont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à se mettre à genoux pour recevoir leurs charges; mais lorsqu'ils se trouvent assez chargés, ils se lèvent d'eux-mêmes, & ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux aussi

(z) Labat *ibid.* pag. 285. & *suiv.*

(a) Barbot prétend au contraire qu'ils ont le cœur libre & ouvert, qu'ils sont fort sensibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Descript. de la Guinée, pag. 534.

(b) Labat pag. 291. & *suiv.*

BRUE. 1715.

aussi faciles à nourrir. Le Chameau se contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs (*c*), qu'il mâche à loisir. Il est capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en passer huit ou dix sans boire & sans manger (*d*). Sa nourriture commune est le maïz & l'avoine. Lorsqu'il est revenu de quelque long Voyage, ses Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toûjours de quoi se nourrir. Si l'herbe est fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le Chameau a le col fort long, à proportion de sa tête, qui est fort petite. Il a sur le dos une bosse assez épaisse, & sous le ventre une substance calleuse, sur laquelle il se soûtient lorsqu'il plie les jambes. Ses cuisses & sa queuë [semblables à celles de l'Ane] sont petites; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux besoins des hommes & peu incommode pour la dépense. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance; & s'il est maltraité sans raison par ses guides, il saisit la première occasion de leur marquer son ressentiment, par quelques coups de pieds, [qui heureusement *sont peu dangereux.*] Il aime la musique & le chant. La manière de lui *faire hâter* sa marche est de sifler ou de jouër de quelque instrument. On assûre que les femelles portent leurs jeunes une année presqu'entière, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Aussi-tôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds sous le ventre, & le couvrent d'un *drap*, sur les coins duquel ils mettent des pierres fort pesantes. Ils l'accoutument ainsi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux est un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorsqu'ils deviennent *vieux*, ou peu propres au service, & l'on assûre que malgré sa dureté elle *est* saine & nourrissante. Les Mores donnent à cette espèce de Chameau le nom de *Jimels* (*e*).

Chameaux nommés *Bechets*.

Ils en ont une autre espèce qu'ils nomment (*f*) *Bechets*, mais qui est rare en Afrique, & qui ne se trouve guères hors de l'Asie. Elle est plus foible que la première, quoiqu'elle ait deux bosses sur le dos.

Dromadaires.

La troisiéme espèce se nomme (*g*) *Dromadaires*. Elle est plus foible encore que la seconde, & ne sert ordinairement que de monture. Mais en récompense elle est extrêmement légère à la course; sans compter qu'elle résiste fort long-tems à la soif. Aussi les Mores en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide, qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter (*h*).

[Aristote & les Anciens Naturalistes ont dit que le chameau avoit l'estomac

(*c*) *Angl.* de Chardons, qu'il. R. d. E.

(*d*) Labat dit bien que ces Animaux peuvent passer dix jours sans boire; mais il ne dit pas qu'ils puissent rester aussi long-tems sans manger. R. d. E.

(*e*) Ou *Jam.* [Les Naturalistes Arabes disent que l'inclination à la vengeance, si forte parmi eux, vient de ce qu'ils mangent la chair de cet Animal.]

(*f*) C'est plûtôt *Bast* ou *Bist*, car *Bechet* signifie un Chameau en pâture avec son Poulain.

(*g*) Barbot dit que les Mores les appellent *Raguabils* & *Elmabaris*. Au reste on verra l'Histoire naturelle de ces Pays au Tome suivant.

(*h*) il faut aussi se faire lier sur la selle, & se couvrir la bouche pour n'être pas suffoqué.

l'estomac double. On remarque que les membranes de la bouche & de la langue de cet Animal sont ridées & dures, la nature l'ayant ainsi jugé-à-propos, afin qu'il pût se nourrir de ronces & de chardons.] Les Chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des Chameaux. Mais sa principale vertu est dans son urine, qui étant séchée & sublimée au soleil, produit le vrai sel ammoniac, drogue fort connue, & souvent contrefaite par les Hollandois & les Vénitiens. Ce sel, lorsqu'il n'est point altéré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'esprit de nitre, il dissout l'or (*i*). BRUE. 1715.

Autruches & leurs propriétés.

L'AUTRUCHE est le principal oiseau du même Pays. Il est si commun, qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'Est du Cap-Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & sur les bords de la rivière de *S. Jean*. Ces oiseaux ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il soit assez gros, & qu'ils ayent le derrière large & plat. Il semble qu'ils ne soient composés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille est de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une sorte de duvet jaune. La nature, qui est toûjours sage dans ses opérations, n'a pas cru devoir une défense plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur stupidité: [aussi l'Ecriture Sainte en fait-elle mention (*k*). Les yeux de l'Autruche sont [ovales,] fort grands, avec de longs sourcils (*l*). Les paupières supérieures sont aussi mobiles que celle de l'Homme. Elle a la vûe ferme. Son bec est court, dur & pointu. Sa langue est petite & fort rude. Son col, qui est aussi long qu'on l'a déja représenté, est couvert de petites plumes, ou plûtôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses aîles sont trop petites & trop foibles pour soûtenir dans l'air un corps si pesant; mais elles l'aident à courir avec une vîtesse surprenante, sur-tout avec la faveur du vent; elles lui servent de voiles, & rien n'égale alors sa légèreté, au-lieu que si le vent est contraire, les aîles & le corps demeurent immobiles (*m*). Les plumes du corps sont douces. Elles ressemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles sont plus blanches, plus longues & plus épaisses que celles des femelles, dont la couleur est ordinairement grise ou d'un brun foncé. Celles du derrière, quoique de la même espèce que celles des aîles, sont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queuë est toûjours blanche, du moins lorsque l'Autruche est parvenue à toute sa grandeur. Ses cuisses ressemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles sont grosses & charnues, couvertes d'une peau dure & épaisse, ridées, d'un blanc sale qui tire sur le rouge; ses jambes longues, grosses & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure supérieure jusqu'aux pieds, qui sont aussi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs; mais la corne est distinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui servent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la poursuit, elle prend des pierres qu'elle jette derrière elle avec beaucoup de force.

Forme des Autruches.

LES

(*i*) Labat Vol. I. pag. 270. & *suiv.*
(*k*) Voyez Job. XXXIX. *vers.* 17.
(*l*) *Angl.* avec de longs cils. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Si le vent est contraire, alors elle serre ses aîles. R. d. E.

BRUE. 1715.

Leur fécondité.

Les Autruches multiplient prodigieusement. Elles couvent leurs œufs plusieurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze *ou* seize à la fois. Ce n'est point en reposant dessus qu'elles leur rendent l'office de mères. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore; & les jeunes n'ont pas plutôt vû le jour qu'ils cherchent leur nourriture (*n*). Les œufs sont fort gros. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à quinze livres, & qui suffisent pour rassasier sept personnes. On assûre qu'ils sont de bon goût & fort nourrissans. L'écaille en est blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaisseur médiocre. On en fait des tasses, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Persans les suspendent à la voûte de leurs Mosquées [où ils servent d'Ornement, au milieu de leurs lampes.] L'extrémité de l'aîle des Autruches est armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Ses vertus.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'Autruche pour ses plumes, qui sont une marchandise recherchée, mais encore pour sa chair, qui toute dure qu'elle est, passe chez eux pour un mêts délicat. Comme ils ont peu d'adresse à tirer, qu'ils sont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la course, ils chassent les Autruches à cheval, en prenant soin de les pousser toûjours à contre-vent. Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à se fatiguer, ils fondent dessus au grand galop, & les achevent à coups de fléches & de zagayes (*o*).

Sa voracité.

L'Autruche est d'une voracité singulière. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre; herbe, bled, ossemens d'autres animaux, jusqu'aux pierres & au fer (*p*). Mais les corps durs passent au travers de son corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimistes attribuent à cet oiseau, on n'en connoît pas une assez avérée pour mériter un éloge sérieux. Son principal mérite consiste dans ses plumes. Elles sont en usage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funébres, & *sur-tout* pour les habillemens de theâtre. En Turquie, les Janissaires s'en servent pour orner leurs bonnets. On n'estime que celles qui sont arrachées à l'oiseau tandis qu'il est vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans lesquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle; c'est de presser le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, semblable à du sang, lorsque les plumes sont d'une Autruche vive. Autrement, elles sont légères, séches & fort sujettes aux vers (*q*).

Usage de ses plumes.

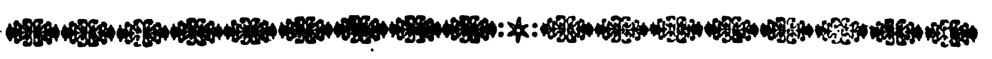
(*n*) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs sont remplis de petits vers qui servent de nourriture aux petits. [Mais on sçait qu'il faut se fier peu aux anciens Naturalistes.]

(*o*) Jannequin assûre qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de souiller leurs plumes de sang. Voyage de Lybie, page 158. Il ajoûte que les Autruches s'apprivoisent aisément dans leur jeunesse.

(*p*) Quelques-uns croyent qu'elle n'avale ces sortes de choses que pour lui servir de lest dans sa course.

(*q*) Labat, *ubi sup.* Tom. II. pag. 1. & *suiv.*

CHAPITRE



CHAPITRE XIII.

Relation de la Découverte du Royaume de Bambuk, ou Bambouc, & de ses Mines d'or, en 1716.

INTRODUCTION.

LES richesses du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françoises. Elles n'avoient pas eu de Directeur Général qui n'eût recommandé à ses Agens, d'employer tous leurs soins pour la Découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaise conduite d'une grande partie de ses Officiers, avoient besoin d'un secours si puissant pour se rétablir.

Premières tentatives pour la découverte de Bambuk.

CETTE découverte étoit réservée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui se procura les éclaircissemens nécessaires pour remonter jusqu'à la source des trésors que les Négres apportoient au Sénégal & sur les bords de la Gambra. Il avoit vû quelquefois jusqu'à quatre cens marcs (*a*) d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important secret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir plusieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui mérite justement le nom de terre d'or (*b*), puisqu'outre les rivières, il s'y trouve plusieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Obstacle de la part des Mandingos.

CE n'étoit pas une entreprise aisée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui sont les Habitans naturels du Pays, [& qui trafiquent à Bambuk,] comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'introduire des Etrangers, dont le premier soin seroit de faire tourner un si riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiroient peut-être dans le Pays que pour les en chasser. Ils consentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour Associés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Est. En un mot, leur jalousie allant jusqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voisins, leurs pareils en couleur & leurs frères en religion, il étoit aisé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoissoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuse.

Autres obstacles.

D'AILLEURS les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes sortes de Nations & de caractères étoient passionnés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans son sein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonstances. Par cette raison ils n'y recevoient aucun Etranger, sous quelque prétexte

(*a*) Le marc est de huit onces.
(*b*) Voyez Labat, Afrique Occid. Tom. IV. pag. 1. & *suiv.*

BRUE. 1715.

traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils ressemblent à ces Vaisseaux qui exercent tout-à-la-fois le commerce & la guerre. Souvent ils se saisissent des Négres mêmes qui trafiquent avec eux, & s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent [aux Européens ou] aux Mores de Fez & de Maroc, [avec qui ils négocient quelquefois (*b*).]

Trois Tribus de Mores entre le Cap-Blanc & le Sénégal.

Les trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap-Blanc & le Sénégal ne reconnoissent pas de Souverains (*i*). Chaque Canton compose une petite République, gouvernée par un Chef, qui est ordinairement le plus riche & le plus considéré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaisent aussi facilement qu'ils s'élèvent. Ils ont un respect extrême pour les Marbuts, par la crainte de leurs Grisgris (*k*) & de leurs enchantemens, plûtôt que par un sentiment de Religion.

On trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Ils nourrissent aussi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chèvres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chasse; mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur servent à transporter leur bagage, lorsque la disette du fourage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam & à Gago, pour le commerce des Esclaves, de l'or & des pagnes.

Armes des Mores. Pourquoi ils n'ont pas d'armes à feu.

Leurs armes ordinaires sont le sabre & la zagaye. [Ils lancent cette dernière avec beaucoup d'adresse & de force.] Ils ont quelques mousquets & quelques pistolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les négligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoûtumés à la guerre, ils seroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils sont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue. [En parlant des Peuples qui sont entre Capo-Blanco & le Sénégal, Labat les nomme indifféremment Mores ou Arabes, ne sçachant quel de ces noms leur convient le mieux. Si ce sont des Mores, il lui semble qu'ils doivent être descendus de ceux que les Arabes chassèrent, & qui parcoururent la Barbarie dans le septième siècle. Il croit cependant qu'on peut les appeller Mores à cause de leur pays, & Arabes eu égard à leur origine (*l*). Il observe de plus que dans plusieurs Auteurs le mot de More désigne la Religion, & signifie la même chose que celui de Mahométan (*m*).]

Les

(*b*) Voyez Labat, Tom. I. pag. 297. & *suiv.*

(*i*) Notre Auteur dit, Vol. I. pag. 152. qu'ils reconnoissent le Chérif de Maroc, sans lui payer néanmoins de Tributs, ni lui donner le titre de Roi, à moins qu'il ne leur en revienne quelque avantage. Ils sont trop éloignés de lui pour craindre son ressentiment.

(*k*) Labat, Tom. III. pag. 108. Ne seroit-ce point aussi les Grisgris & le pouvoir des Prêtres de certaines Sectes de Chrétiens, qui les rendent respectables à leurs Sectateurs?

(*l*) Cette distinction ne sauroit avoir lieu chez un peuple, qui se pique d'être separé de tout autre, & de n'avoir jamais mêlé son sang avec des Nations étrangères à la sienne.

(*m*) Labat Tom. I. pag. 252. & *suiv.* Cet Auteur ajoûte ici une Relation des Arabes, très peu exacte, & qui ne fait rien à son sujet

LES Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Sénégal, conservent inviolablement les usages de leurs Ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes sous les murs du Fort de Portendic, & vers le Sénégal, ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la Mer ou de la rivière, suivant les saisons & les besoins du commerce. Leur Tentes & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières sont composées d'une toile grossière de poil de Chèvre & de Chameau, si bien tissue que malgré la violence & la longueur des pluyes, il est fort rare que l'eau les pénétre. Ces toiles ou ces étoffes sont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne-heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins chargées de tous les travaux domestiques, jusqu'à celui de panser les Chevaux, de faire la provision d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens, où leurs maris les réduisent, ils les aiment & ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison; & les pères, les frères ou les autres parens d'une femme coupable la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage. Aussi ne faut-il guères espérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs sabres.

BRUE. 1715.

Leurs tentes.

Leurs femmes.

LES femmes des Mores ne paroissent jamais sans un long voile, qui leur couvre le visage & les mains. Les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la physionomie fort belles. Quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils sont continuellement ✠ exposés. [Peut-être que leurs femmes sont moins noires; mais] Si la beauté du teint leur manque aussi, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie, & la fidélité pour les engagemens du mariage. Elles ne connoissent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non-seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage, lorsqu'ils rencontrent une femme. Ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui seroit assez pauvre pour n'avoir qu'une seule Tente, recevroit les visites & feroit toutes ses affaires à la porte, plûtôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilége n'est accordé qu'à leurs Chevaux, ou plûtôt à leurs Jumens, qu'ils préfèrent beaucoup aux mâles de cette espèce, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentes, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laissent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles servent d'oreiller aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plai-

Leur figure & leur taille.

Leur familiarité avec leurs Chevaux.

BRUE. 1715.

ſir à ſe voir baiſer, & careſſer; elles diſtinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorſqu'elles ſont en liberté elles s'en approchent & les ſuivent. Leurs Maîtres gardent fort ſoigneuſement leur généalogie, & ne les vendent pas ſans faire valoir les bonnes qualités de leurs pères, dont ils produiſent un état éxact qui en rehauſſe beaucoup le prix, [ſur-tout quand ils peuvent prouver qu'ils ont forcé une Autruche à la courſe.] Elles ne ſont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint, mais, dans une taille médiocre, elles ſont bien proportionnées. L'uſage des Mores n'eſt pas de les ferrer. Ils les nourriſſent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu ſéchée. Au Printems ils les mettent au verd, & les laiſſent un mois ſans les monter.

Leur habillement.

L'HABILLEMENT des Arabes eſt fort ſimple. Il n'y a que les perſonnes riches ou d'un rang diſtingué, qui portent des chemiſes de toile. Leurs hautes-chauſſes (*n*) tombent juſqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-deſſus, une grande caſaque ſans boutons, [croiſée ſur l'eſtomac, &] liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robe, qu'ils nomment *Caffetan* ou *Kaftan*, eſt d'un drap de laine, ou de ſerge [de couleur, fort ſouvent] de coton, bleu ou noir, mais rarement de ſoye. Les manches en ſont longues & étroites. Dans la ceinture, ils paſſent un fourreau, qui contient un grand [couteau en forme de] bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont ſur eux dans leur ſein. Leur bourſe eſt ordinairement ſuſpendue à leur ceinture; c'eſt un petit ſac [profond] d'un tiſſu de ſoye ou de coton, aſſez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux, & fort fin, aſſez proprement brodé par leurs femmes.

ILS portent auſſi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur ſert guères que pour s'eſſuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chauſſes leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des ſocs de cuir d'Eſpagne rouge, qui montent juſqu'au-deſſus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matière & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc (*o*). Par-deſſus tout cet habillement, ils ont une autre ſorte de robe, ſans manches, d'un beau drap de laine [bien moëleux & friſé] qu'ils nomment *Haïk.* Elle eſt ornée d'un grand capuchon [pointu,] de la forme de celui des Chartreux, [à la pointe duquel pend un long Cordon, avec une houpe.] Ils ne portent de ſabre que dans les occaſions de s'en ſervir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le paſſent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'uſage des ceinturons ni des baudriers.

ILS montent à Cheval en botines de cuir d'Eſpagne rouge, avec une maſſue de guerre à l'arçon de la ſelle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont [point de chemiſes, & ils ne portent] par-deſſus leurs hautes-chauſſes (*p*) qu'un morceau d'étoffe paſſé en forme de (*q*) ceinture, & la plûpart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Négres n'ont guères d'autre habillement que ces Barbares.

LES

(*n*) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.

(*o*) *Angl.* entouré d'une laiſſe de toile de coton blanche, qui fait leur turban. R. d. E.

(*p*) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.

(*q*) *Angl.* d'étoffe lié avec leur ceinture. R. d. E.

Les femmes ont des chemises & des hautes-chausses (*r*) fort longues. Les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de haïk, elles portent une piéce de drap qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets [de cuivre] aux jointures du bras, des chaînes [de même métal] à la cheville du pied, & d'autres ornemens (*s*).

Brue. 1715. Habillement de leurs femmes.

Un *Adouar* est un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laissant dans le centre une place où leurs bestiaux & leurs animaux domestiques passent la nuit. Il y a toûjours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des surprises de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'allarme, qui est augmentée par l'aboyement des Chiens; & tout le Village pense aussi-tôt à se défendre. Ces Adouars sont mobiles & se transportent d'autant plus aisément que les Mores ayant peu de meubles & d'ustenciles domestiques, ils [les mettent dans des sacs faits de poil ou de peau de Bêtes, &] chargent en un instant tout leur équipage sur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, sur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'est pas sans agrémens. Ils se procurent ainsi de nouveaux voisins, [de nouvelles commodités] & de nouvelles perspectives, [ce qu'on n'a pas lorsque l'on est fixé dans un même lieu.] Leurs Tentes sont de poil de Chameau. Elles sont soûtenues par des pieux, auxquels ils ne les attachent qu'avec des courroyes de cuir. Dans le tems de la sécheresse, ils approchent leurs Camps des bords du Sénégal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la saison des pluyes, ils se retirent vers les Côtes de la Mer, où le vent les délivre de l'importunité des Moucherons. C'est à la fin de cette dernière saison qu'ils font leurs plantations [de millet &] de maïz.

Adouar ou Village des Mores.

Ils changent souvent de lieu.

[Pour l'ordinaire] ils n'ont pas d'autre boisson que l'eau & le lait. Leur pain est de farine de millet; non que la nature leur refuse d'autres grains, puisque le froment & l'orge croissent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils se servent quelquefois de ris. Lorsqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait sécher, dans des puits fort profonds [& secs,] qu'ils creusent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le passage d'un homme; mais ils s'élargissent par degrés à proportion de leur profondeur, qui est souvent de trente pieds. On les nomme *Matamors*. Le fond & les côtés sont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled jusqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & par-dessus ils forment une couche de terre, sur laquelle ils sément ou plantent quelque autre grain. Le bled se conserve fort long-tems dans ces greniers soûterrains.

Manière dont ils conservent leurs grains.

Les Mores ont des moulins portatifs, dont ils se servent avec beaucoup d'industrie. Ils nettoyent fort soigneusement leur grain pour le moudre. [& pour

Leurs usages domestiques.

(*r*) *Angl.* des Caleçons fort longs. R. d. E. (*s*) Labat, Tom. I. pag. 261. & *suiv.*

BRUE, 1715.

pour cet effet, ils ont toûjours des tamis avec eux.] Leur pain [qui est fait sans levain] se cuit sous la cendre, & leur usage est de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur ris dans un peu d'eau; & lorsqu'il est à demi-cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laissent ainsi comme en digestion. Dans cet état, il s'enfle, sans se coaguler (t). [N'ayant pas l'usage des cuillières,] ils se servent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre est réservée pour des exercices qui ont moins de propreté. Aussi ne se lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes sont coupées en petits morceaux avant qu'elles soient cuites, pour éviter la peine de servir des couteaux à table. Mais si l'on prépare des Poules ou quelque autre piéce de volaille au ris, on les coupe en quartiers; après quoi il n'est plus besoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il présente à son voisin; & celui-ci tirant de son côté tandis que l'autre tire du sien, le partage est fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, assis à terre & les jambes croisées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, sur laquelle on sert les alimens dans des plats de bois ou dans des bassins de cuivre. Ils mangent successivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorsqu'ils quittent la table pour se laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'usage ordinaire est de manger deux fois le jour; le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas sont courts, & se font avec un grand silence. Mais la conversation vient ensuite, du moins entre les personnes de distinction, lorsqu'on commence à fumer, à boire du caffé, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour se procurer les amusemens que chacun peut tirer de son rang ou de ses richesses. Les Marbuts mêmes ne se refusent pas ces plaisirs, lorsqu'ils peuvent les prendre secrétement & sans scandale (v).

Leurs repas.

Ils n'ont pas de Médecins.

LES Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La santé, qui est un bien commun dans leur Nation, [sur-tout pour ceux qui n'ont pas d'habitude avec les Européens,] les délivre de cette servitude. S'ils sont sujets à quelques maladies, c'est à la Dissenterie & à la pleurésie, mais ils s'en guérissent eux-mêmes avec le secours des Simples. Barbot assûre nettement (x) qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, & que l'air de Zarra est si bon, qu'on y porte les Malades comme à la source de la santé & de la vie.

Superstition de leurs femmes.

ILS sont passionnés pour leurs enfans, & sans cesse attentifs à les garantir de toutes sortes de maux. Leurs femmes sont persuadées, comme celles d'Espagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empestés & capables de communiquer des Maladies par leur regard. Elles ne connoissent pas d'autre reméde que les Grisgris, c'est-à-dire des amuletes composés de quelques versets de l'Alcoran, que les Marbuts envelopent dans de petites boëtes ou de petits sacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Arabes établis en Syrie sont esclaves de la même superstition (y).

LES enfans mâles reçoivent la circoncision à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils se marient ensuite, aussi-tôt qu'ils sont en état d'acheter une femme.

UN

(t) C'est apparemment ce qu'on nomme Pillau.

(v) Labat, *ubi sup.* pag. 278. & *suiv.*

(x) Description de la Guinée, pag. 534.

(y) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans son Voyage en Palestine.

Un père qui a plusieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chèvres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que sa femme lui soit délivrée. S'il ne la trouve pas de son goût lorsqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir.

BRUE. 1715.

Femmes qui s'achettent.

LORSQU'UN More a rendu le dernier soupir, sa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pousse un horrible cri. A ce signal, toutes les femmes du voisinage se mettent à crier aussi de toute leur force; de sorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort est répandue dans l'*Adouar*. Tous les Habitans s'assemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du Mort. On s'imagineroit, aux témoignages d'un intérêt si vif, qu'ils sont tous ses parens ou ses intimes amis. Mais c'est une simple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne soit aussi prêt à rire qu'à pleurer. Ensuite on lave le corps, on l'habille, on le transporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuse une fosse dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le visage tourné à l'Est. On remplit la fosse, & l'on jette dessus quantité de pierres, pour la garantir des bêtes sauvages (z).

Funérailles des Mores.

LES Marbuts sont presque les seuls qui sçachent lire l'Arabe. En général toute la Nation est ensevelie dans l'ignorance. Cependant il se trouve un grand nombre de particuliers qui connoissent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raisonnablement sur cette matière. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les Observations. Ils ont presque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur Histoire est mêlée de tant de fables, qu'il est difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale est pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts (a). Ils sont adroits & trompeurs. Sans goût pour les arts, ils ne laissent pas d'aimer la musique & la poësie. L'instrument qui les amuse le plus, ressemble à nos guitarres. Ils composent des vers, qui ne paroissent pas méprisables à ceux qui connoissent le génie des Langues Orientales, [dont la leur est descendue.]

Leurs sciences & leurs plaisirs.

LEURS armes ordinaires sont la zagaye, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, le sabre [& le poignard.] On a déja remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur sont pas d'un grand usage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats se font à cheval. Ils sont excellens cavaliers. [Leur adresse ne paroît pas moins dans les services qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.] [Ils vont annuellement, pour les affaires de leur Commerce, en nombreuse Caravane, à Tombut, Gago, & les pays plus avancés dans le Continent (b).]

CETTE partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une grosseur & d'une force extraordinaires. Ils ne sont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à se mettre à genoux pour recevoir leurs charges; mais lorsqu'ils se trouvent assez chargés, ils se lèvent d'eux-mêmes, & ne souffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux aussi

Chameaux de plusieurs espèces & leurs propriétés.

(z) Labat *ibid.* pag. 285. & *suiv.*

(a) Barbot prétend au contraire qu'ils ont le cœur libre & ouvert, qu'ils sont fort sensibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Descript. de la Guinée, pag. 534.

(b) Labat pag. 291. & *suiv.*

BRUE. 1715.

aussi faciles à nourrir. Le Chameau se contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs (c), qu'il mâche à loisir. Il est capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en passer huit ou dix sans boire & sans manger (d). Sa nourriture commune est le maïz & l'avoine. Lorsqu'il est revenu de quelque long Voyage, ses Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toûjours de quoi se nourrir. Si l'herbe est fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuse.

Le Chameau a le col fort long, à proportion de sa tête, qui est fort petite. Il a sur le dos une bosse assez épaisse, & sous le ventre une substance caleuse, sur laquelle il se soûtient lorsqu'il plie les jambes. Ses cuisses & sa queuë [semblables à celles de l'Ane] sont petites; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux besoins des hommes & peu incommode pour la dépense. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance; & s'il est maltraité sans raison par ses guides, il saisit la première occasion de leur marquer son ressentiment, par quelques coups de pieds, [qui heureusement sont peu dangereux.] Il aime la musique & le chant. La manière de lui faire hâter sa marche est de sifler ou de jouër de quelque instrument. On assûre que les femelles portent leurs jeunes une année presqu'entière, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Aussi-tôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds sous le ventre, & le couvrent d'un drap, sur les coins duquel ils mettent des pierres fort pesantes. Ils l'accoutument ainsi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux est un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorsqu'ils deviennent vieux, ou peu propres au service, & l'on assûre que malgré sa dureté elle est saine & nourrissante. Les Mores donnent à cette espèce de Chameau le nom de *Jimels* (e).

Chameaux nommés *Bechets*.

Ils en ont une autre espèce qu'ils nomment (f) *Bechets*, mais qui est rare en Afrique, & qui ne se trouve guères hors de l'Asie. Elle est plus foible que la première, quoiqu'elle ait deux bosses sur le dos.

Dromadaires.

La troisiéme espèce se nomme (g) *Dromadaires*. Elle est plus foible encore que la seconde, & ne sert ordinairement que de monture. Mais en récompense elle est extrêmement légère à la course; sans compter qu'elle résiste fort long-tems à la soif. Aussi les Mores en font-ils beaucoup d'estime. Le mouvement de cet animal est si rapide, qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter (h).

[Aristote & les Anciens Naturalistes ont dit que le chameau avoit l'estomac

(c) *Angl.* de Chardons, qu'il. R. d. E.

(d) Labat dit bien que ces Animaux peuvent passer dix jours sans boire; mais il ne dit pas qu'ils puissent rester aussi long-tems sans manger. R. d. E.

(e) Ou *Jam.* [Les Naturalistes Arabes disent que l'inclination à la vengeance, si forte parmi eux, vient de ce qu'ils mangent la chair de cet Animal.]

(f) C'est plûtôt *Bast* ou *Bist*, car *Becbet* signifie un Chameau en pâture avec son Poulain.

(g) Barbot dit que les Mores les appellent *Raguabils* & *Elmabaris*. Au reste on verra l'Histoire naturelle de ces Pays au Tome suivant.

(h) il faut aussi se faire lier sur la selle, & se couvrir la bouche pour n'être pas suffoqué.

l'estomac double. On remarque que les membranes de la bouche & de la langue de cet Animal sont ridées & dures, la nature l'ayant ainsi jugé-à-propos, afin qu'il pût se nourrir de ronces & de chardons.] Les Chimistes attribuent beaucoup d'effets aux diverses parties du corps des Chameaux. Mais sa principale vertu est dans son urine, qui étant séchée & sublimée au soleil, produit le vrai sel ammoniac, drogue fort connue, & souvent contrefaite par les Hollandois & les Vénitiens. Ce sel, lorsqu'il n'est point altéré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'esprit de nitre, il dissout l'or (*i*).

Brue. 1715.

Autruches & leurs propriétés.

L'Autruche est le principal oiseau du même Pays. Il est si commun, qu'on en voit souvent de grandes troupes dans les déserts qui sont à l'Est du Cap-Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & sur les bords de la rivière de *S. Jean*. Ces oiseaux ont ordinairement six ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il soit assez gros, & qu'ils ayent le derrière large & plat. Il semble qu'ils ne soient composés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille est de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une sorte de duvet jaune. La nature, qui est toûjours sage dans ses opérations, n'a pas cru devoir une défense plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur stupidité: [aussi l'Ecriture Sainte en fait-elle mention (*k*). Les yeux de l'Autruche sont [ovales,] fort grands, avec de longs sourcils (*l*). Les paupières supérieures sont aussi mobiles que celle de l'Homme. Elle a la vûe ferme. Son bec est court, dur & pointu. Sa langue est petite & fort rude. Son col, qui est aussi long qu'on l'a déja représenté, est couvert de petites plumes, ou plûtôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses aîles sont trop petites & trop foibles pour soûtenir dans l'air un corps si pesant; mais elles l'aident à courir avec une vîtesse surprenante, sur-tout avec la faveur du vent; elles lui servent de voiles, & rien n'égale alors sa légèreté, au-lieu que si le vent est contraire, les aîles & le corps demeurent immobiles (*m*). Les plumes du corps sont douces. Elles ressemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles sont plus blanches, plus longues & plus épaisses que celles des femelles, dont la couleur est ordinairement grise ou d'un brun foncé. Celles du derrière, quoique de la même espèce que celles des aîles, sont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queuë est toûjours blanche, du moins lorsque l'Autruche est parvenue à toute sa grandeur. Ses cuisses ressemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles sont grosses & charnues, couvertes d'une peau dure & épaisse, ridées, d'un blanc sale qui tire sur le rouge; ses jambes longues, grosses & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure supérieure jusqu'aux pieds, qui sont aussi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs; mais la corne est distinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui servent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la poursuit, elle prend des pierres qu'elle jette derrière elle avec beaucoup de force.

Forme des Autruches.

Les

(*i*) Labat Vol. I. pag. 270. & *suiv.*
(*k*) Voyez Job. XXXIX. *vers.* 17.
(*l*) *Angl.* avec de longs cils. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Si le vent est contraire, alors elle serre ses aîles. R. d. E.

BRUE. 1715.

Leur fécondité.

Les Autruches multiplient prodigieusement. Elles couvent leurs œufs plusieurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze ou seize à la fois. Ce n'est point en reposant dessus qu'elles leur rendent l'office de mères. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore; & les jeunes n'ont pas plutôt vû le jour qu'ils cherchent leur nourriture (*n*). Les œufs sont fort gros. Il s'en trouve qui pèsent jusqu'à quinze livres, & qui suffisent pour rassasier sept personnes. On assûre qu'ils sont de bon goût & fort nourrissans. L'écaille en est blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaisseur médiocre. On en fait des tasses, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Persans les suspendent à la voûte de leurs Mosquées [où ils servent d'Ornement, au milieu de leurs lampes.] L'extrémité de l'aîle des Autruches est armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Ses vertus.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'Autruche pour ses plumes, qui sont une marchandise recherchée, mais encore pour sa chair, qui toute dure qu'elle est, passe chez eux pour un mêts délicat. Comme ils ont peu d'adresse à tirer, qu'ils sont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la course, ils chassent les Autruches à cheval, en prenant soin de les pousser toûjours à contre-vent. Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à se fatiguer, ils fondent dessus au grand galop, & les achevent à coups de fléches & de zagayes (*o*).

Sa voracité.

L'Autruche est d'une voracité singulière. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre; herbe, bled, ossemens d'autres animaux, jusqu'aux pierres & au fer (*p*). Mais les corps durs passent au travers de son corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimistes attribuent à cet oiseau, on n'en connoît pas une assez avérée pour mériter un éloge sérieux. Son principal mérite consiste dans ses plumes. Elles sont en usage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funébres, & sur-tout pour les habillemens de theâtre. En Turquie, les Janissaires s'en servent pour orner leurs bonnets. On n'estime que celles qui sont arrachées à l'oiseau tandis qu'il est vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans lesquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaises. Dans la difficulté de les distinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle; c'est de presser le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, semblable à du sang, lorsque les plumes sont d'une Autruche vive. Autrement, elles sont légères, séches & fort sujettes aux vers (*q*).

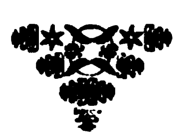
Usage de ses plumes.

(*n*) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs sont remplis de petits vers qui servent de nourriture aux petits. [Mais on sçait qu'il faut se fier peu aux anciens Naturalistes.]

(*o*) Jannequin assûre qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de souiller leurs plumes de sang. Voyage de Lybie, page 158. Il ajoûte que les Autruches s'apprivoisent aisément dans leur jeunesse.

(*p*) Quelques-uns croyent qu'elle n'avale ces sortes de choses que pour lui servir de lest dans sa course.

(*q*) Labat, *ubi sup.* Tom. II. pag. 1. & *suiv.*



CHAPITRE

COMPAGNON. 1716.

CHAPITRE XIII.

Relation de la Découverte du Royaume de Bambuk, ou Bambouc, & de ses Mines d'or, en 1716.

INTRODUCTION.

LES richesses du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françoises. Elles n'avoient pas eu de Directeur Général qui n'eût recommandé à ses Agens, d'employer tous leurs soins pour la Découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaise conduite d'une grande partie de ses Officiers, avoient besoin d'un secours si puissant pour se rétablir.

Premières tentatives pour la découverte de Bambuk.

CETTE découverte étoit réservée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui se procura les éclaircissemens nécessaires pour remonter jusqu'à la source des trésors que les Négres apportoient au Sénégal & sur les bords de la Gambra. Il avoit vû quelquefois jusqu'à quatre cens marcs (*a*) d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important secret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir plusieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui mérite justement le nom de terre d'or (*b*), puisqu'outre les rivières, il s'y trouve plusieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Obstacle de la part des Mandingos.

CE n'étoit pas une entreprise aisée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui sont les Habitans naturels du Pays, [& qui trafiquent à Bambuk,] comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'introduire des Etrangers, dont le premier soin seroit de faire tourner un si riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiroient peut-être dans le Pays que pour les en chasser. Ils consentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays ; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour Associés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Est. En un mot, leur jalousie allant jusqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voisins, leurs pareils en couleur & leurs frères en religion, il étoit aisé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoissoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuse.

Autres obstacles.

D'AILLEURS les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes sortes de Nations & de caractères étoient passionnés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans son sein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonstances. Par cette raison ils n'y recevoient aucun Etranger, sous quelque prétexte

(*a*) Le marc est de huit onces.
(*b*) Voyez Labat, Afrique Occid. Tom. IV. pag. 1. & *suiv.*

COMPAGNON. 1716.

texte qu'il se présentât, à la reserve d'un petit nombre de Négocians qui leur apportoient les commodités que la nature a refusées à leur climat; de sorte que si l'on excepte les occasions du Commerce, personne ne pouvoit se vanter d'avoir pénétré dans le Royaume de Bambuk. Ceux qui l'avoient tenté avoient payé leur curiosité bien cher, & l'on ne connoissoit pas de Voyageurs qui fussent revenus pour en faire le récit.

Préparatifs du Directeur François pour les vaincre.

CEPENDANT la Compagnie Françoise, qui n'entreprenoit rien qu'avec prudence, n'étoit pas disposée à risquer ses peines & son argent, sans être bien sûre que l'or dont les Mandingos & les Sarakolez faisoient un si riche trafic [avec les Fûlis, les Anglois & les François] venoit réellement de Bambuk, & n'étoit pas peut-être apporté de quelque Région beaucoup plus éloignée. Il falloit commencer par faire découvrir non-seulement les lieux, mais encore la quantité de métal qui s'y trouvoit; chercher le moyen d'y former des Etablissemens; s'en rendre maître, s'il étoit possible, autant du moins qu'il étoit nécessaire pour empêcher que les trésors du Pays ne passassent dans d'autres mains; projet dont l'éxécution n'avoit pas moins de difficultés que de dangers.

Difficultés qui l'arrêtent.

LA première démarche & la plus indispensable étoit de s'établir d'abord dans le Royaume de Galam. Brue se l'étoit proposé dès l'année 1698, près d'un lieu nommé *Dramanet*, où il avoit tracé le plan d'un Fort. Il avoit eu le même dessein dans l'Isle de *Kaygnu*, près des Cataractes de Felu; & cette double entreprise auroit réussi, particulièrement la première, s'il eût été libre alors de suivre ses vûes, & s'il avoit eu le nombre d'hommes & les matériaux nécessaires. Mais il lui falloit le consentement de la Compagnie, qui toute prévenue qu'elle étoit par les informations qu'il avoit pris soin de lui envoyer, marquoit tant de lenteur dans ses délibérations, que le renfort d'hommes & les autres secours qu'il lui demandoit n'arrivèrent point au *Sénégal* avant le milieu de l'année 1700.

A quoi il s'étoit réduit pendant deux ans.

LES soins du Directeur s'étoient bornés dans cet intervalle à cultiver le commerce de Galam, autant qu'il l'avoit pû avec la petite quantité de marchandises qu'il recevoit de France. Il n'avoit pas cessé d'y envoyer des Barques dans la saison. Ses présens & ses promesses lui avoient fait obtenir l'amitié des Princes [& des Grands] du Pays. Il s'étoit assûré de leur protection pour les Etablissemens qu'il méditoit; & dans leur faveur qu'il avoit acquise à leur Cour, il crut avoir trouvé l'occasion d'envoyer un de ses Facteurs à Bambuk, & d'approfondir enfin la situation & les richesses de cette Contrée.

Il employe le Frère Apollinaire. Caractère de ce Religieux.

ENTRE les François qu'il avoit laissés à Dramanet, il faisoit beaucoup de fond sur l'intelligence & l'habileté d'un Frère Augustin, nommé *Apollinaire*, Chirurgien de profession, qui avoit servi la Compagnie dans cette qualité, avant que d'embrasser l'état Religieux, & qui étoit rentré depuis à son service. Comme il joignoit des mœurs fort réglées aux qualités de l'esprit, il y avoit beaucoup d'apparence que la considération même qu'il s'étoit acquise parmi les Négres serviroit à lui ouvrir un passage libre dans leur Pays, & le feroit recevoir sans défiance [sous la conduite des Mandingos qui rendroient témoignage à son caractère. Il rapporta long-tems ses soins à ce grand projet.] Mais les Mandingos eurent l'adresse d'éluder toutes ses offres. Il fut obligé de réduire ses observations au Royaume de Galam; ou, s'il les étendit

tendit au-delà, ce ne fut que dans une partie de celui de Kaſſon, environ quatre lieuës au-deſſous de la Cataracte de Govina. Les Négres du Pays lui refuſèrent conſtamment la liberté de pénétrer plus loin, ſous prétexte de leurs guerres, qui ne leur permettoient, ni de lui ſervir de guides, ni de lui accorder le paſſage (*c*).

COMPAGNON. 1716. Ses entrepriſes.

CEPENDANT il fut plus heureux du côté de la rivière Falemé, qu'il remonta juſqu'à la chaîne de rocs qui eſt vis-à-vis de *Kaygnura*. Il y mit dans les interéts de la Compagnie, le Seigneur de ce Village, & l'attacha par des liens ſi forts, que les François ont tiré des fruits conſtans de ſon amitié. Brue avoit laiſſé au Frère Apollinaire un aſſortiment de marchandiſes pour le Commerce. Il l'avoit recommandé particulièrement au Chef des Marbuts de Dramanet qui ne ſe relâcha point de ſon zéle dans toutes les occaſions de lui rendre ſervice. Ce fut ſous ſa protection que Frère Apollinaire ſe procura une maiſon à Dramanet, & qu'en vendant ſes marchandiſes, il acquit beaucoup de lumières ſur tout ce qui regarde la ſituation & le commerce du Pays. Mais il n'exécuta rien de plus dans le cours d'une année; & raſſemblant toutes ſes connoiſſances, il en fit un Mémoire daté le 8 d'Octobre 1699, qu'il prit ſoin d'envoyer à la Compagnie. Il en reçut de nouvelles inſtructions, & diverſes demandes auxquelles on le preſſoit de répondre. Comme il n'excelloit pas dans l'art d'écrire, il crût qu'il lui feroit plus facile de faire le voyage de France que de ſatisfaire par ſes lettres aux queſtions de la Compagnie. Dans cette réſolution, il arriva au Fort Saint-Louis le 16 de Septembre 1700. Deux mois après, il s'embarqua pour l'Europe, avec des Lettres du Directeur Général, qui rendoient témoignage à ſon mérite, & qui exhortoient la Compagnie, non-ſeulement à le récompenſer avec diſtinction, mais à le retenir à ſon ſervice dans quelque poſte honorable.

Compte qu'il en rend à la Compagnie.

Il retourne en France.

BRUE avoit abandonné le deſſein du Fort dont il avoit tracé le plan à Dramanet; ou du moins, en ayant différé l'éxécution juſqu'à l'arrivée des ſecours de France, il commençoit à déſeſpérer de cette entrepriſe, depuis deux ans d'une attente inutile; lorſqu'en 1700, il reçut par les Vaiſſeaux de la Compagnie, ce qu'il n'avoit pas ceſſé de demander avec des inſtances continuelles. Il dépêcha auſſitôt un Facteur à Dramanet pour commencer le Fort. Mais cet Officier eut la préſomption de changer le terrain que le Général avoit marqué. Sous prétexte d'en prendre un plus commode pour charger & décharger les marchandiſes, il bâtit ſi près de la rivière, qu'à la première Inondation le Fort fut emporté par la violence des flots, avec une perte conſidérable pour la Compagnie. Cette diſgrace chagrina d'autant plus le Général, qu'elle rompoit toutes ſes meſures. Cependant il ſe hâta de la réparer par de nouveaux ordres. Comme la quantité des marchandiſes augmentoit à meſure que le Commerce acqueroit plus d'étenduë, il fit prendre un lieu plus élevé, & donner auſſi plus d'élévation aux édifices (*d*), pour mettre d'abord à couvert les biens de la Compagnie. L'enclos fut environné d'une bonne terraſſe, ſur laquelle on plaça quelques piéces de canon. Brue ſe diſpoſoit à s'y

Brue fait enfin bâtir un Fort à Dramanet,

On ſuit mal ſes vûes.

(*c*) Labat ibid. pag. 6. & *ſuiv.*
(*d*) *Angl.* & il y conſtruiſit des logemens, R. d. E.

COMPAGNON. 1716.

Il est rappellé en France.

s'y rendre, pour achever d'en faire un Fort régulier. Mais, contre son attente, il fut rappellé en France le 12 d'Avril 1702 (*e*).

Anglois, ou leurs Agens, qui s'approchent des Etablissemens François.

SUIVANT les informations des Mandingos, la rivière de Falemé sépare du Sénégal, un peu au-dessous de *Barakotta*, un Village où les Anglois de Gambra paroissent souvent, soit par eux-mêmes, soit par les Négres libres, & les Portugais qui leur servent de Gromettes, c'est-à-dire, de Messagers & de Facteurs. Ils se rendent dans ce lieu par la rivière de Gambra, qui est une branche (*f*) du Sénégal, mais qui n'est pas navigable au-dessus de Barakotta, parce qu'une chaîne de rocs dont elle est traversée y forme une de ces chûtes d'eau qu'on a nommées Cataractes. Les Gromettes, & quelquefois même un Capitaine Anglois nommé *Agis* (*g*), laissant leurs Barques à Barakotta, venoient avec une fatigue incroyable jusqu'à Kaygnura. Ils étoient obligés de faire à pied une route aussi dangereuse que difficile, sans ôser prendre à l'Est de Falemé, parce que les Négres y sont si défians qu'ils ne permettent à personne l'accès de leur Pays. Cette rivière de Falemé (*h*), après un cours dont la longueur n'est pas encore bien connue, vient se rendre dans la rivière du Sénégal à Dughiuma. Elle forme une grande Isle nommée *Babadegu*, qui renferme les Contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka, & de Gadda, partie des Royaumes de Galam & de Kasson, avec divers autres Pays à l'Est, dont les Européens n'ont point acquis la connoissance. On n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une chaîne de Rocs, près de Kaygnura; mais c'est assez pour y rendre la navigation impossible, dans tout autre tems du moins que celui des pluyes. [Son lit est étroit &] ses eaux sont fort rapides, avec beaucoup moins de profondeur que celles du Sénégal. Ses débordemens arrivent dans la même saison. Les lieux mêmes où elle est navigable sont d'un accès si difficile, par (*i*) la hauteur des rives qui sont en même tems escarpées & couvertes d'arbres ou de grandes bornes, qu'on n'y peut faire passer ni hommes ni animaux pour tirer les Barques. On ne va pas plus aisément à la voile, parce que les arbres coupent sans cesse le vent. [de sorte qu'il faut continuellement aller à la rame.] Cependant il se trouve sur les bords, quantité de Villages qui communiquent l'un à l'autre par des routes, & dont l'accès est fort aisé par terre (*k*).

Rivière de Falemé.

Les François attaqués à Dramanet dans leur Fort de Saint Joseph.

LE départ du Directeur Général l'ayant empêché de former à *Kaygnu* l'Etablissement qu'il s'étoit proposé, devint fatal à celui de Dramanet. Les Marbuts Mandingos se repentirent bientôt d'avoir reçu les François. Ils ne se crurent pas obligés, dans l'absence du Général, d'observer le Traité d'Alliance qu'ils avoient avec lui. On ignore si ce changement vint de la diminution du Commerce

(*e*) Labat ibid. pag. 11. & *suiv.* De L'Isle, dans son *Afrique Françoise*, appelle ce Fort Montarly.

(*f*) On suit ici l'Auteur, quoique cette supposition ait déja été combattue dans un article précédent, & qu'elle paroisse détruite dans le Tome suivant.

(*g*) Il en a été parlé ci-devant.

(*h*) Cet endroit n'est pas sans difficulté, car dans la supposition de l'Auteur, il paroît ici que la Gambra se sépare du Sénégal au dessous de Barakotta; mais si cela est, comment la Falemé, qui sort de cette rivière au-dessus du même Village, peut-elle y retomber, puisqu'elle doit rencontrer la Gambra qui l'en empêche.

(*i*) *Angl.* mais il est beaucoup plus difficile d'y naviguer en remontant, à cause de la hauteur de ses rives. R. d. E.

(*k*) Labat Tom. IV. pag. 20. & *suiv.*

Commerce ou des artifices des Anglois, qui insinuèrent aux Négres que la Compagnie Françoise n'avoit poussé si loin ses découvertes que pour leur imposer la loi, & remonter jusqu'à la source de l'or (*l*). [Quoiqu'il en soit, les Marbuts ajoutèrent foi à ce que leur disoient les Guinéas & autres Marchands qui vont en Caravane; que les François étoient dangereux, s'insinuant dans l'esprit des autres par des promesses & par des présens; mais que quand une fois ils seroient établis, ils leveroient le masque, & réduiroient, toute la Nation à l'Esclavage.] Ces discours furent soûtenus par une lettre qu'on prétendoit avoir reçu de Salé, & qui portoit que les François devoient se joindre aux Mores de Maroc, pour conquérir une partie de l'Afrique, réduire à l'esclavage tous les Négres qui étoient en état de porter les armes, & forcer le reste de travailler aux Mines. C'étoit assez pour soûlever contre eux tout le Pays. Aussi le Fort de Dramanet, qu'ils avoient nommé *Saint-Joseph*, fut-il assiégé par une multitude de Négres, avant que le Commandant pût s'en défier. Malheureusement il venoit d'abattre une partie de son enclos, dans la vûe de l'élargir; & le canon du Fort ayant été démonté, la Garnison se trouvoit exposée aux fléches empoisonnées des Assiégeans, qui ne cessoient d'en lancer jour & nuit. Les Facteurs & quelques Soldats employés par la Compagnie, se défendirent pendant plusieurs jours avec un courage extrême, & tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. Mais ces Barbares, irrités par leur perte, n'en furent que plus ardens à presser le Siége. Ils y employèrent une habileté qui n'est ordinairement que le fruit de l'expérience, s'avançant la nuit à couvert de leurs fascines, & paroissant se proposer de brûler le Fort. A la vérité leurs efforts eurent si peu de succès, qu'ils ne tuèrent [ni ne blessèrent] pas un homme aux Assiégés. Mais la fatigue de tant de jours & de nuits passés sous les armes, & la diminution de la poudre & des vivres, forcèrent enfin le Commandant de faire quelques propositions d'accommodement. [Les Ennemis ayant perdu plusieurs de leurs Chefs,] Elles furent si mal reçues que perdant toute espérance, il prit le parti de profiter des ténébres pour descendre dans une Barque qui étoit sous le Fort, avec ses gens, le reste de ses munitions & ses meilleures marchandises. Il mit le feu à tout ce qu'il laissoit derrière lui; & s'abandonnant au cours de la rivière, le 23 Décembre 1702, il ne pensa qu'à retourner droit au Fort Saint-Louïs. [C'est ainsi que les François perdirent le riche Commerce de ce Pays pour cinq ou six ans.]

COMPAGNON. 1716.

On les rend odieux aux Négres par divers artifices.

Ils se défendent vaillamment.

LES Négres ne perdirent pas la Barque de vûe. Ils s'obstinèrent à la suivre au long de la rivière, dans l'espérance que l'eau lui manquant au milieu du Canal, elle seroit forcée, dans quelque endroit, de s'approcher des rives. Mais les François aimèrent mieux s'exposer à toute autre sorte de danger; ce qui n'empêcha point que lorsqu'ils rencontroient des Basses ou des Bancs de sable, ils ne se vissent dans la nécessité de s'avancer quelquefois à la portée des fléches. Ils ne sortirent de cet embarras qu'en arrivant dans les Etats du Siratik.

Ils sont forcés d'abandonner leur Fort.

APRÈS ce fâcheux événement, les Affaires de la Compagnie tombèrent dans une langueur qui fit différer le rétablissement du Fort Saint-Joseph jusqu'à l'année

(*l*) *Angl.* qui n'eurent pas de peine à concevoir, que si les François formoient des Etablissemens de ce côté, ils seroient absolument les Maîtres du Négoce avec les Négres, & du Commerce de l'or. R. d. E.

COMPAGNON. 1716.

née 1710, lorsque le Sieur Mustellier, premier Directeur de la cinquième Compagnie, & le dix-neuvième depuis la concession du Sénégal [& des Côtes d'Afrique,] arriva au Fort Saint-Louïs dans le cours du mois de May. Il en partit l'année suivante, dans le dessein de relever le Comptoir de Dramanet; mais la mort l'arrêta dans ce voyage, le 15 du mois d'Août, à Tuabo sur le Sénégal.

Mort consécutive de deux Directeurs François.

Il eut pour Successeur le Sieur de Richebourg, Commandant de Gorée, qui ne posseda guères plus long-tems le même Office. Le 2 de May 1713, ayant voulu passer la barre du Sénégal, il eut le malheur de se noyer avec quelques Matelots [après avoir joüi de son emploi un peu plus d'un an & demi; Il avoit cependant,] établi un Comptoir & bâti un Fort dans le Royaume de Galam, une lieuë au-dessous de Dramanet, dans un lieu nommé (*m*) Mankanet. La situation en est agréable & l'air excellent. L'ancrage pour les Barques est sûr & commode, au pied d'une petite éminence, & défendu par l'artillerie & la mousqueterie du Fort. [Le Sr. Richebourg cherchoit à ne donner aucun ombrage pour ce qui regarde le Commerce aux Mandingos de Dramanet, jusqu'à ce que le Fort fût achevé: car quoique intéressés sur cet article, ils en usent plus honnêtement que les Sarakolez, qui sont cependant moins puissans qu'eux.]

Brue renouvelle ses efforts pour le Commerce. Forts qu'il bâtit.

Brue renvoyé au Fort Saint-Louïs dans le cours du mois d'Avril 1714, s'attacha beaucoup à remettre le commerce de Galam dans un état florissant. Il fit achever le Fort de Mankanet, sous l'ancien nom de Saint-Joseph, & dans le même tems il en éleva un à Kaygnura, qu'il nomma Fort de Saint-Pierre (*n*). Des commencemens si favorables sembloient lui promettre beaucoup de succès; mais il ne voyoit réussir qu'une partie de ses espérances, par la vente des marchandises qu'il envoyoit dans ses Comptoirs; sans aucun moyen de participer à des richesses beaucoup plus considérables, qu'il ne pouvoit se promettre qu'en les allant chercher à leur source [& en empêchant par-là que d'autres ne les partageassent avec lui.] Il falloit, comme on l'a déja fait remarquer, avoir acquis une parfaite connoissance du Pays & de ses Mines. Brue en avoit proposé l'entreprise à plusieurs de ses Facteurs. Il avoit joint des offres fort avantageuses à ses propositions. Quelques-uns s'y étoient engagés par des promesses formelles. Mais ils s'étoient crus tous en droit de les rétracter, lorsqu'ils avoient appris de quels dangers les Blancs étoient menacés à l'entrée du Royaume de Bambuk, où la jalousie des Négres n'épargnoit rien pour éloigner les Etrangers.

Entreprise du Sieur Compagnon.

Un Facteur, nommé (*o*) le Sieur Compagnon (*p*), qu'on a vû depuis Architecte à Paris, fut le seul qui ôsa risquer tous les périls d'une si grande entreprise.

(*m*) Les Auteurs François mettent *Macanet*, mais on trouve dans tous les autres & dans la Carte *Mankanet*.

☞ (*n*) Voyez Labat Vol. IV. pag. 22. & *suiv.*

(*o*) L'autorité de Labat m'ayant paru trop foible pour établir la vérité d'une Relation si merveilleuse, je me suis adressé à MM. de Prêmenil & David, actuellement Directeurs de la Compagnie des Indes, & chargés particulièrement des Affaires du Sénégal. Ils m'ont garanti toute l'histoire du Sieur Compagnon. R. d. T.

☞ (*p*) Dans les Voyages du Chevalier Des Marchais, Tom. I. pag. 125 publiés par Labat, ce Facteur est nommé Compagrion. On trouve dans cet endroit l'histoire d'une Lionne à laquelle il avoit sauvé la vie, & qui lui en témoigna sa reconnoissance, en le suivant par tout comme un Chien. Il en sera parlé dans la suite.

COMPAGNON. 1716.

treprise. Il s'étoit fourni de toutes les marchandises qu'il avoit crû convenables au Pays, & de présens pour les *Farims* ou les Chefs de Village qui pouvoient favoriser son dessein par leur protection. Toutes ses mesures furent prises avec tant d'habileté, qu'ayant réussi avec autant de bonheur, il fut le premier Européen qui pénétra dans cette rédoutable Contrée, & qui acquit assez de connoissance des lieux pour y retourner plusieurs fois.

La Carte qu'on ne manquera pas de joindre à ce Chapitre, est de sa propre composition. Après y avoir tracé les différentes routes qu'il avoit suivies dans ses divers Voyages, il a pris soin de les corriger ensuite & de rectifier la position, & les distances des Places, sur le Recueil général de ses propres observations.

Voyages qu'il fait au Royaume de Bambuk.

Son premier Voyage fut du Fort Saint-Joseph (q), en droite ligne, jusqu'à celui de Saint-Pierre sur la rivière de Falemé. Il en fit un second, en suivant la rive Est de cette rivière depuis Onneka jusqu'à Naye. Dans le troisième il traversa le Pays depuis Babiakolam sur le Sénégal, jusqu'à Netteko & Tamba Aura, lieux qui sont au centre de Bambuk & voisins des Mines les plus riches. Ainsi, dans l'espace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royaume, il le visita de tant de côtés différens, qu'il paroît n'avoir laissé aucun endroit à parcourir. Il porta ses observations sur tous les objets qui se présentèrent dans sa route, avec l'éxactitude dont son génie le rendoit capable; autant pour satisfaire sa curiosité, que pour répondre aux espérances de la Compagnie qui l'employoit, [& mériter les grandes récompenses qu'on lui avoit promises (r).]

Il doit ses succès à sa conduite.

La sagesse de sa conduite & ses présens lui gagnèrent aisément l'estime du Farim de Kaygnure, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie, que pour un [Artiste] curieux, dont le but étoit de s'instruire [d'un Pays dont il avoit tant entendu parler.] Il le fit conduire par son propre fils jusqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut extrémement surpris de voir un Blanc. Mais on ne le fut pas moins de la hardiesse de cet Etranger, & les Négres l'auroient fort mal reçu s'il n'avoit eu pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout étoit à craindre de la part d'un Peuple si jaloux de son or. Les plus passionnés proposèrent de lui ôter la vie. D'autres plus modérés voulurent qu'il fut renvoyé sans lui laisser le tems d'observer le Pays.

Obstacles qu'il trouve à vaincre.

Cependant le Farim de la Ville, sollicité par le Fils de son Ami, & peut-être gagné par les présens de Compagnon, trouva le moyen de persuader à ses Sujets que leurs allarmes étoient sans fondement. Il les assûra que ce Blanc étoit un honnête-homme, qui venoit leur proposer un Commerce avantageux, & qui pouvoit leur fournir d'excellentes marchandises à meilleur marché que les Négocians Mores ou Négres, auxquels ils permettoient l'entrée de leur Pays. Ces raisons, soûtenues de quelques présens, qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produisirent un changement merveilleux. La défiance parut se changer en affection. Le Peuple

(q) Labat Tom. II. pag. 122 donne pour latitude à ce Fort, 12 degrés 34 minutes. Il semble que c'est une erreur pour 14 degrés 34 minutes. Aussi ne dit-il pas qu'il l'ait appris par observation.

(r) Labat donne à ce sujet un coup de dent à la Compagnie. Il dit que comme ce Voyageur est plein de vie, il n'y a personne plus en état que lui, de nous apprendre s'il a lieu d'être content de son Voyage, & quelles récompenses il a eues pour les fatigues & les dangers auxquels il s'est exposé.

COMPAGNON. 1716.

ple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'Etranger. On lui trouva du sens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodoit à leurs manières, il s'insinua si heureusement dans leur estime, qu'il se vit bientôt autant d'amis qu'il avoit eu d'abord d'ennemis & de persécuteurs. On lui répétoit de toutes parts: „ Nous remercions le Ciel de vous avoir conduit ici. „ Nous souhaitons qu'il ne vous arrive aucun mal (s). „

Ils redoublent à mesure qu'il avance.

COMPAGNON auroit remercié la fortune, s'il n'avoit pas eu d'autre obstacle à surmonter. Mais il devoit s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque Ville qu'il avoit à traverser. A la vérité, il n'oublia pas de se faire accompagner, dans toute la suite de ses Voyages, par quelques Habitans du Pays qui lui avoient paru fort attachés à ses intérêts. Cependant les jalousies & les dangers renaissoient à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille questions ennuyeuses, d'essuyer des observations fort gênantes; & sans l'amorce de ses présens, il auroit désespéré plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin. Dans ce Pays, comme dans le reste du monde, c'est le plus sûr moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins plusieurs Villes, où les présens joints aux raisons furent trop foibles pour dissiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paroissoient disposés à ménager sa vie, ils n'en refusoient pas moins de le laisser toucher à la terre de leurs Mines. En vain leur offroit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudroient mettre, en les assûrant par lui-même & par ses guides qu'il n'avoit pas d'autre motif que sa curiosité, & que son dessein étoit d'en faire des *cassots* ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ses raisons, ils lui déclaroient que jamais il ne leur feroit croire qu'un homme pût voyager si loin par un motif si léger. Ils lui soûtenoient qu'il étoit venu dans quelque mauvaise intention; celle peut-être de voler leur or, ou de conquérir leur Pays après l'avoir reconnu; & la conclusion ordinaire étoit de le renvoyer sur le champ, ou de le tuer, pour ôter aux Blancs la pensée de suivre son éxemple.

Danger où sa vie est exposée.

Fermeté de Compagnon.

[LA fermeté de Compagnon servoit souvent à le tirer des plus dangereux embarras.] Etant à *Torako*, il envoya un de ses guides à *Silabali*, pour lui apporter du *ghingan*, ou de la *terre dorée*, & pour inviter le Peuple à lui vendre ses cassots, qu'il promettoit de payer libéralement. Son messager fut mal reçu. Non-seulement on rejetta ses demandes, mais il fut chassé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Torako, qu'il falloit être fol pour ouvrir l'entrée de ses terres à un Blanc, dont l'unique intention étoit de voler le Pays, après y avoir fait ses observations (t). Cette réponse fut rendue à Compagnon dans la présence du Farim; mais sans se déconcerter, il répliqua que le Farim de Silabali devoit être lui-même un fol, pour s'effrayer de l'arrivée d'un Blanc dans son Pays, & pour refuser de vendre quelques morceaux d'une terre dont il avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit jamais employer. Après ce discours, il paya le Négre avec autant de libéralité que s'il eût réussi dans sa commission.

CETTE

(s) Labat, Afrique Occidentale. Tom. IV. pag. 30. & *suiv.*

(t) Tous ces gens raisonnent fort bien avant d'être corrompus par des présens; & lorsque le *Farim* de *Torako* n'en avoit encore reçu aucun, il avoit des idées aussi justes sur le Voyage de *Compagnon*, que celui de *Silabali*.

COMPAGNON. 1716.

CETTE humeur généreuse fit tant d'impression sur les Habitans du Pays, qu'elle devint le sujet de tous les entretiens. Un autre Négre offrit à Compagnon de lui aller chercher de la terre pendant la nuit. Mais comme la politique du Facteur François le portoit toûjours à cacher ses vûes, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en se contentant de répondre que lorsqu'il seroit mieux connu, on ne feroit pas difficulté de lui vendre de la terre & des cassots.

Effet qu'elle produit sur les Négres.

IL parvint ainsi à s'en voir apporter plus qu'il n'en desiroit. Les Farims, & le Peuple même, prirent par degrés tant de considération pour lui, qu'ils lui rendirent des présens pour les siens, & qu'à la fin ils lui accordèrent la liberté de choisir lui-même la terre qui lui plaisoit le plus, & d'en faire autant de cassots qu'il desiroit. Brue, qui continuoit de commander au Fort Saint-Louïs, envoya (v) de ces cassots à la Compagnie, avec des essais de toutes les Mines, par le Vaisseau *la Victoire*, qui partit du Sénégal le 28 Juillet 1716 (x).

Mines de Bambuk & leur richesse.

LES Mines qui furent ouvertes en 1716 sont marquées de plusieurs petites croix dans la Carte. Ce sont celles où les Négres du Pays travaillent habituellement. La plûpart produisent de l'Or en si grande abondance, qu'il n'est pas besoin de creuser. On grate la superficie du terrain. On met la terre dans un vase, & l'ayant démêlée avec de l'eau, il suffit de pancher doucement le vase pour en faire sortir les parties terrestres, qui laissent au fond, de l'or en poudre, & quelquefois en assez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Négres s'arrêtant ainsi à l'extrémité des rameaux d'une Mine, ne parviennent jamais aux principales veines. A la vérité ces rameaux mêmes sont fort riches, & l'or en est si pur, qu'on n'y trouve aucun mélange de marcassite ni d'autres substances minérales. Il n'a pas besoin d'être fondu, & tel qu'il sort de la Mine, il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail. C'est ordinairement une sorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de sable ou de gravier; de sorte que dix hommes font plus ici que cent dans les plus riches Mines du Pérou & du Brésil.

Manière dont les Négres y travaillent.

LES Négres du Pays n'ont aucune notion des différences de la terre, ni la moindre régle pour distinguer celle qui produit de l'or d'avec celle qui n'en produit pas. Ils sçavent en général que leur Pays en contient beaucoup, & qu'à proportion que le sol est plus sec & plus stérile, il produit plus d'or. Ils gratent la terre indifféremment dans toutes sortes de lieux; & quand le hazard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal, ils continuent de travailler dans le même endroit jusqu'à ce qu'ils le voyent diminuer ou disparoître entièrement. Alors ils tournent leur travail d'un autre côté. Ils sont persuadés que l'or est un être malin, qui se plaît à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raison change souvent de domicile. Aussi, quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre, sans aucune plainte;

(v) On trouve de ces Cassots à Paris dans plusieurs Cabinets.

(x) Labat *ubi sup.* pag. 35. & *suiv.* & pag. 52.

COMPAGNON. 1716.

te: il est parti. Ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

L'industrie leur manque.

Si la Mine est fort riche, & que sans beaucoup de travail ils soient satisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creusent quelquefois jusqu'à six, sept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénétrent, plus ils le trouvent en abondance; mais parce qu'ils ignorent la manière de faire des échelles, & qu'ils n'ont point assez d'industrie pour soûtenir la terre & pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont seulement l'usage de tailler des degrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace, & n'empêche pas la terre de tomber, sur-tout dans la saison des pluyes, qui est ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont besoin d'eau pour séparer l'or. Lorsqu'ils s'apperçoivent que la terre menace ruine, ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à la même profondeur. On conçoit qu'avec si peu d'industrie, non-seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la Mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré; car ils ne s'arrêtent qu'aux parties sensibles qui demeurent au fond du vase, tandis qu'il en sort avec l'eau & la terre une infinité de particules qui feroient bientôt la fortune d'un Européen.

Dépendance où ils sont pour l'ouverture des Mines.

Cependant les Habitans de cette riche Contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tous tems la terre, ni de chercher des Mines quand il leur plaît. Ce choix dépend de l'autorité de leurs Farims ou des Chefs de leurs Villages. Ces Seigneurs font publier dans certaines occasions, soit en faveur du Public, soit pour leur intérêt particulier, que la Mine sera ouverte un certain jour. Ceux qui ont besoin d'or se rendent au lieu marqué, & commencent le travail. Les uns creusent la terre, d'autres la transportent; d'autres apportent de l'eau, & d'autres lavent le minéral. Le Farim & les principaux Négres gardent l'or qui est nettoyé, & prennent garde que les Ouvriers n'en détournent quelque partie, [ce qu'ils font assez souvent.] Après le travail, il est partagé; c'est-à-dire, que le Farim commence par se mettre en possession de son lot, qui est ordinairement la moitié, à laquelle il joint, par un ancien droit, tous les grains qui surpassent une certaine grosseur. L'ouvrage dure aussi long-tems qu'il le juge à-propos; & lorsqu'il est fini, personne n'a la hardiesse de toucher aux Mines. Ces interruptions sont la seule cause que l'or n'est point apporté régulièrement dans les mêmes saisons; car si les Négres avoient toûjours la liberté de travailler, leur paresse céderoit au besoin qu'ils ont des marchandises de l'Europe, & le travail seroit aussi continuel que la nécessité du Commerce. Leur Pays est si sec, qu'il ne produit aucune des nécessités de la vie, [manquant de toutes les choses dont on a besoin pour se vêtir & pour se mettre à couvert.] Les Mandingos, les Guinéas & d'autres Marchands, tirent avantage de leurs besoins pour leur faire attendre longtems les moindres secours, dans la vûe de les leur faire payer plus cher. Mais si les Européens s'établissoient une fois parmi eux, on les délivreroit de la tyranie de ces étrangers; & la connoissance qu'on leur donneroit des marchandises de l'Europe serviroit également à leur en faire consommer davantage & à nous procurer de l'Or avec plus d'abondance.

Cause pour laquelle l'Or ne vient pas régulièrement.

Misère des Peuples de Bambuk.

Dans cette vûe, il faudroit commencer par leur fournir sur leurs frontières

COMPAGNON. 1716.

res toutes les commodités dont ils ont besoin, parce qu'ils ont aussi peu de disposition à sortir de leur Pays, qu'à recevoir les Etrangers. D'ailleurs, s'ils entreprenoient de traverser celui des Sarakolez pour se rendre aux Etablissemens de France sur le bord du Sénégal, ces Peuples, qui sont pauvres, avides, méchans, & de mauvaise foi, ne manqueroient pas, au mépris de tous les Traités, de piller des passans qu'ils verroient chargés d'or. Ainsi les François se trouveroient engagés dans des guerres continuelles, pour soûtenir leur commerce. L'Auteur conclut que l'intérêt de la Compagnie Françoise est d'établir des Comptoirs bien fortifiés, dans un Pays dont elle a tant de richesses à se promettre (y).

Utilité qu'on en peut tirer.

☞ COMPAGNON, & ceux qui ont entrepris à son exemple [& par ordre du Sr. Brue] de pénétrer dans le Royaume de Bambuk, pour confirmer l'Alliance qu'il avoit commencée avec les *Farims*, n'ont pu trouver en remontant la rivière de Falemé, depuis sa jonction avec le Sénégal jusqu'au Village de Naye, c'est-à-dire dans l'espace de quatorze ou quinze lieuës, qu'un seul Village où ils ayent découvert quelques marques de Mines d'or. Ce lieu, qui se nomme *Furkarane*, est une Habitation ruinée, à deux lieuës de la rivière, au Nord-Est, près d'un Marigot ou d'un Ruisseau qui va s'y jetter. Ce Marigot a trop peu d'eau pour recevoir des Barques; mais n'étant qu'à deux lieuës de la rivière, il seroit fort aisé, si l'on y avoit formé un Etablissement, ☞ de transporter le minéral sur le dos des Chameaux [ou d'autres bêtes de charge.] ☞ Outre les apparences d'une Mine d'or, on y a trouvé [une Roche blanche avec des paillettes fort brillantes & dont la pierre est extrémement pesante, marques] d'une Mine d'Argent des plus riches. On prendroit facilement possession d'un lieu qui est abandonné, éloigné de toute habitation, & qui n'est pas à plus d'une journée du Fort de Saint-Joseph.

Noms & lieux des Mines connues.

Furkarane.

LA seconde Mine d'or, dont on doit la découverte à Compagnon, est à l'Est de la rivière de Falemé, à vingt-cinq lieuës de sa jonction avec le Sénégal, environ cinq lieuës dans les terres, entre les Villages de Sambanura & de Dallemulet. C'est un Canton haut & sabloneux, où les Négres trouvent de l'or, en lavant seulement la surface de la terre, qu'ils gratent au hazard, sans se donner la peine de la creuser.

Mine de Sambanura.

LES environs de *Segalla*, Village à cinq cens pas de la Rive droite de Falemé, en remontant cette rivière, & à cinquante lieuës de son embouchure, sont remplis de veines de la même couleur & de la même substance que celles des Mines d'or de *Ghingi-Faranna*; sans compter que les Négres y recueillent aussi de l'or en lavant seulement la terre. Il est d'une beauté extraordinaire, & facile à travailler. On ne doutera point que si ces terrains métalliques étoient ouverts par des mains habiles, ils ne produisissent beaucoup plus que les Négres n'en peuvent tirer.

Segalla.

LES Mines de Ghinghi-Faranna, sont cinq lieuës plus loin. Il semble que ce Canton soit uniquement composé d'Or. Le Farim de *Taroko*, qui en est le maître, ayant accordé à Compagnon la liberté d'enlever autant de terre qu'il en souhaiteroit, elle fut prise au hazard, & lavée dans un vase, au fond duquel Compagnon trouva une grosse quantité d'or pur, qu'il fit fondre fort aisément

Ghinghi Faranna.

(y) Labat, *ubi sup.* pag. 39. & *suiv.*

COMPAGNON. 1716.

aisément. Une autre preuve de la richesse de ce terroir, c'est que tous les marigots ou les ruisseaux qui l'arrosent & qui vont se jetter dans la rivière de Falemé, charient tant d'or dans leur sable, que les Négres voisins, lorsqu'ils ont besoin d'or pendant le repos de leurs Mines, viennent aux bords de ces marigots & de la rivière de Falemé, en prennent le sable, le lavent, & tirent quantité d'or. Cette manière de le ramasser n'est défendue dans aucun tems; & si les Négres étoient moins paresseux, elle suffiroit pour les enrichir.

Rivières qui charient de l'Or.

Les montagnes voisines de Ghinghi-Faranna, sont composées d'un gravier doux, qui paroît entièrement couvert de paillettes d'or. Brue en communiqua des essais à la Compagnie de France, après avoir fait lui-même diverses expériences qui lui réussirent heureusement. Sans le secours d'aucun dissolvan (z), il fit, avec le feu seul, des lingots d'or d'une excellente qualité, [sur lesquels l'eau forte ne produisit aucun effet, mais dont l'eau régale fit une dissolution d'un très-beau jaune, comme celle de l'Or a accoutumé d'être.] Dans le même lieu, on trouve des marcassites dorées, qui surpassent les espérances. On prétend que le Village de *Nian Sabanna*, sur la rivière *Sannon* (a), près de *Turet Kandat*, est un des premiers endroits où les Peuples de cette région ont découvert de l'Or. La Mine en est riche, & le travail facile. Mais le minéral demande d'être [broyé &] fondu, ouvrage dont les Négres n'ont aucune notion. D'ailleurs il est mêlé de souffres d'arsénic, qui produisent de fâcheux effets sur ceux qui n'ont pas l'art de s'en défendre. Les Négres, qui sont idolâtres de leur santé, & qui ont une extrême aversion pour le travail pénible, ont entièrement abandonné cette Mine. Il y a beaucoup d'apparence que le Farim de ce Canton céderoit volontiers un terrain dont il ne fait aucun usage.

Mine de Sabanna.

Tamba Aura & Nettoko.

La plus riche de toutes les mines où les Nègres travaillent actuellement, est presqu'au centre du Royaume de Bambuk, entre les Villages de *Tamba Aura*, & *Nettoko*, à trente lieuës de la rivière de Falemé à l'Est, & à quarante du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, sur la même rivière. Elle est d'une abondance surprenante, & l'or en est fort pur. Quoique tout le Pays, à quinze ou vingt lieuës, soit si rempli de mines qu'on n'auroit pû les marquer toutes dans la Carte, sans y mettre trop de confusion, il est certain que ce Canton de Bambuk surpasse tous les autres en richesse.

Situation de ces Mines.

Ces Mines sont environnées de montagnes, hautes, nues, & stériles. Les Habitans du Pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils se procurent avec leur Or, sont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voisins. Le besoin sert d'aiguillon à leur industrie. On trouve, dans cet espace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paroître merveilleux pour des Peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confessent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or se trouve en plus grande abondance qu'à la surface. Lorsqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque substance plus dure, l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briser la marcassite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens,

(z) *Angl.* d'aucun fondant. R. d. E.

(a) Elle traverse une partie du Royaume de Bambuk, & tombe dans celle de Falemé.

mens, & rassemblent ainsi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'industrie ils en tireroient infiniment d'avantage? Ajoûtons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer jusqu'aux principales veines.

COMPAGNON. 1716.

Qualités des terres.

TOUTES ces terres sont argilleuses, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de Mer, jaune de plusieurs nuances, bleu, &c. Les Négres de ce Canton l'emportent sur tous les autres pour la fabrique des cassots ou des têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils se servent, du sable d'or & des paillettes de diverses grandeurs, mais les paillettes sont fort minces. Ils appellent cette terre *Ghingan*, c'est-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoiqu'elle ait été lavée lorsqu'on l'employe pour les cassots, ☞ on en tireroit encore beaucoup d'or [par le moyen du Mercure.]

Mines près du Fort Saint-Pierre

ASSEZ près du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, on trouve un marigot dont le fond & les bords sont revêtus de rocailles colorées, ou de marcassites métalliques. La couleur & le poids semblent indiquer quelques mines aux environs; & la difficulté de les découvrir ne sçauroit être infinie à si peu de distance du Fort.

Mines de Naye.

LE Village de Naye a deux Mines d'or. Celle qui est le plus près de la rivière est abandonnée depuis long-tems, parce qu'elle est sujette aux Inondations, & que les Négres ne pensent guères à vuider les puits. Mais on en a découvert une autre, sur la droite de la rivière, & plus éloignée, qui n'a rien à redouter du débordement des eaux. Le Village de Naye est assez grand. Comme il n'est qu'à quatre lieuës du Fort Saint-Joseph, il ne feroit pas difficile de se saisir de cette Mine ou de l'acheter.

Mines de Tomana Niakanel.

VINGT lieuës au-dessus de Kaygnure, à gauche de la rivière de Falemé, on connoît une mine d'or dans les terres de *Tomana Niakanel* (*b*), où la pureté du métal ne le céde qu'à son abondance. Quoique le travail y soit aisé, les Négres l'ont abandonnée, par l'opinion superstitieuse qu'il n'y a que des Femmes ou des Blancs qui puissent y travailler sans mourir. Les Femmes n'osent y mettre la main, parce qu'elles se croyent menacées du même danger que leurs maris. Ainsi, conclut l'Auteur, elle paroît réservée aux Blancs, à qui l'intérêt seul est capable de faire mépriser les superstitions (*c*).

Mines de la Raque de Bois.

ON trouve, en différens lieux, des signes manifestes de Mines d'or, surtout à dix-sept lieuës de la jonction des rivières de Falemé & du Sénégal. L'Auteur désigne encore plus éxactement le lieu, en marquant la trente-sixième *Raque de bois* à main droite. Il nomme souvent ces *Raques*, sans expliquer leur usage; mais on croît comprendre que ce sont des poteaux, à distances égales, qui servent à marquer l'éloignement des lieux. La terre de ce Canton est séche, stérile, & chargée d'un gravier doux, divisé en plusieurs couches de couleurs fort vives, comme celle de Tamba Aura & de Nettoko. Quoiqu'on n'ait pas découvert d'autres mines jusqu'en 1720, on doit présumer que le même Pays en a quantité d'autres, qui demeurent inconnues par l'ignorance & la paresse des Négres.

Autres métaux de Bambuk.

OUTRE l'or & l'argent, dont la nature est si prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues (*d*), qu'on regarde

☞ (*b*) Ce lieu n'est pas marqué dans la Carte.

(*c*) *Angl.* qui à cause de cela n'auroient pas beaucoup de difficulté à en faire l'acquisition. R. d. E.

☞ (*d*) C'est peut-être, du *Lapis Lazuli.*

COMPAGNON.
1716.

regarde comme des signes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain. En effet on y a trouvé [de tous ces métaux, aussi bien que] d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris soin d'envoyer plusieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un Pays où l'on nous représente l'or si commun.

Fer extrémement commun dans toutes ces Contrées.

A l'égard du fer, ce n'est pas seulement dans les Contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne, & de Dramanet, qu'il est en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les (e) autres Pays en descendant le Sénégal, sur-tout à Joël & Donghel, dans les Etats du Siratik, où il est si commun [& si doux] que les Négres en font des pots & des marmites, sans autre secours que [le feu &] le marteau. Aussi n'en achetent-ils pas des François, à moins qu'il ne soit travaillé.

Autres Productions.

Le Royaume de Galam produit quantité de cristal de roche, de pierres transparentes, & de beau marbre. Il n'est pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes donneroient beaucoup d'éclat à la teinture de l'Europe. [On y trouve d'ailleurs des bois odoriférans.]

La Compagnie de France s'est fait apporter, du même Pays, des essais de Salpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du transport. Ce seroit épargner, à l'Europe, l'embarras [& les grands fraix] de l'apporter des Indes Orientales, d'où l'on en tire beaucoup (f).

Deux systêmes de Brue pour s'établir dans le Royaume de Bambuk.

Brue avoit formé différentes vûes pour l'établissement des François dans le Royaume de Bambuk. Il les réduisit à un seul systême, qu'il soûmit au jugement de sa Compagnie. Il vouloit d'abord qu'on n'épargnât rien pour se concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permission de bâtir des Forts dans leur Pays. Il proposoit d'en construire deux sur la rivière de Falemé, & d'en faire un troisième qui fut mobile, c'est-à-dire, de bois, pour le transporter de mine en mine, suivant les raisons qu'on auroit de préférer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens nécessaires à l'entreprise, auroient eû dans le Fort mobile une retraite toûjours sûre, dont la crainte des armes à feu auroit éloigné les Négres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenoient point à l'impatience de sa Nation, il en forma un second, qu'il présenta à la Compagnie le 25 Septembre 1723. Il y établissoit que douze cens hommes étoient une armée suffisante pour la conquête du Royaume de Bambuk, que l'entretien de ce Corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendroit qu'à deux millions de livres. Il comptoit que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourseroient toute la dépense, & que les mines fourniroient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'est point apperçu jusqu'à présent que ce systême ait été goûté (g).

Lumières qu'on a sur l'étendue & la situation de ce Pays.

[On ne peut se dispenser de donner ici quelque idée de l'étendue & de la situation d'un Royaume dont on a tant vanté les richesses.] Du côté du Nord, le Royaume de Bambuk s'étend dans une partie des Régions de Galam & de Kasson. A l'Ouest, il a la rivière de Falemé & les Royaumes de Kantu & de Kombregudu

(e) *Angl.* dans plusieurs autres Pays. R. d. E.
(f) Labat, Tom. IV. pag. 51. & *suiv.*
(g) Labat, ibid pag. 62. & *suiv.*

Kombregudu (*b*), au Sud, celui de Mankanna, & les Pays à l'Ouest de Mandingo. Ses bornes Orientales sont encore peu connues. On sçait seulement qu'elles touchent aux Pays de Gadda & de Guinée, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes.

COMPAGNON. 1716.

Gouvernement de Bambuk.

LE Pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'est gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avoit-il autrefois des Souverains. Mais à présent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des Villages, qui sont nommés *Farims*, vers la rivière de Falemé, avec l'addition du lieu dont ils sont les maîtres; comme *Farim Torako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du Pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres soient moins fastueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs Sujets vivent dans la même soûmission, aussi long-tems du moins qu'observant les anciens usages de cette Aristocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il seroit dangereux ici d'aspirer au pouvoir arbitraire. [Les Mandingos n'entendent pas raillerie sur ce sujet.] Le moindre châtiment qui menaceroit les Usurpateurs, seroit une honteuse déposition ou le pillage de leurs biens.

Le Pays est fort peuplé.

TOUS ces Farims ou ces Chefs, sont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de se réunir pour la défense du Pays, lorsqu'il est attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkups*. Ils sont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude de Villages qui sont à l'Est de la rivière de Falemé, quoiqu'on n'ait pû donner place dans la Carte qu'aux plus considérables. Le *Sannon*, le *Guianon*, la *Mansa* & d'autres petites rivières qui se rendent dans celle de Falemé ou du Sénégal, sont aussi bordées d'Habitations. Mais le centre du Pays n'est pas si peuplé, parce que les lieux qui n'ont pas de rivières sont secs & stériles. [Comme le sont tous ceux qui sont remplis de Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre, d'Etain & de Fer.] La terre n'y produit ni millet, ni ris, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maisons. Cette stérilité vient de la chaleur excessive du climat, non-seulement parce qu'il est entre le douze & treizième degré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, [stériles qui réfléchissent la chaleur, & empêchent les vents d'y souffler librement,] l'air n'y trouve aucun passage, & les vapeurs qui s'exhalent sans cesse d'un fond si rempli de métaux & de minéraux, y demeurent constamment renfermées. Aussi le séjour de ce Canton est-il fort mal-sain, & très-dangereux pour les Etrangers, quoique les Habitans naturels [& les autres Négres] n'en souffrent aucunes incommodités (*i*).

Il l'est moins au centre. Raison que l'Auteur en apporte.

COMME le Royaume de Bambuk produit quelques Animaux extraordinaires, & plusieurs Plantes qui lui sont propres, il est naturel de les placer ici, [sans les confondre dans l'article général de l'Histoire Naturelle.]

Singes blancs.

ON y trouve une espèce de Singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse; mais lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent

(*b*) Labat écrit *Kenton* & *Koutou*; *Cambegoudou* & *Cambegouda*; mais on a suivi l'Orthographe de la Carte.

(*i*) Labat, Tom. IV. pag. 1. & *suiv.*

COMPAGNON. 1716.

deviennent aussi méchans que les Singes des autres Pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louïs. Outre la délicatesse de leur constitution, ils paroissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur Pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toutes sortes de nourriture.

Le Renard (k) blanc est vn autre animal particulier au Pays de Bambuk, qui n'est pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur est un blanc argenté. Les Négres en mangent la chair, & vendent la peau aux Comptoirs François.

Pigeons verds.

Les Pigeons de Bambuk sont tout-à-fait verds; ce qui les fait prendre souvent pour des Perroquets. On trouve dans le même Pays & dans les Régions voisines, un Animal extraordinaire, nommé *Ghiamala*. Il se retire particulièrement à l'Est de Bambuk, dans les Cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vû prétendent qu'il est plus haut de la moitié que l'Eléphant, mais qu'il n'approche pas de sa grosseur. On le croit de l'espéce des Chameaux, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance par la tête & le col. Il a d'ailleurs deux bosses sur le dos comme le Dromadaire. Ses jambes sont d'une longueur extraordinaire, ce qui sert encore à le faire paroître plus haut. Il se nourrit, comme le Chameau, de ronces & de bruyères. Aussi n'est-il jamais fort gras. Mais les Négres n'en mangent pas moins la chair, lorsqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourroit devenir propre à porter les plus lourds fardeaux, si les Négres étoient capables de l'apprivoiser. Le Pays de Bambuk ayant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réserve de quelques Moutons & de quelques Chèvres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus secs. Le Ghiamala est extrémement féroce. La nature l'a pourvû de sept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur sont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied, noire & semblable à celle du Bœuf. Sa marche est prompte & se soûtient long-tems. Les Négres trouvent sa chair excellente (l).

Animal nommé Ghiamala.

Merles blancs & tachetés.

Quoique le Merle blanc passe pour une chimère, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le Pays de Bambuk & de Galam. On y en voit aussi de marquetés. Le *Monoceros* ou l'Oiseau du Paradis, n'y est pas rare. Sa grandeur est celle d'un Coq ordinaire, & son plumage varié, sur-tout aux aîles. Son bec est crochu, comme celui de l'Aigle; ses éperons gros & robustes. Il a sur la tête deux plumes, longues de trois ou quatre pouces, qui se joignent dans un point avec l'apparence d'une corne; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en étoit une.

Monoceros, ou l'oiseau du Paradis.

Espéce de pois singulière.

Les Cantons sabloneux du Royaume de Bambuk produisent une espéce de pois fort singulière. La cosse (m) en est ronde, d'environ deux pouces de diamettre [verte, polie & couverte d'une écorce épaisse.] La tige rampe & ☞ s'étend fort loin. Il est fort ordinaire de lui voir cinq ou six pieds de longueur. Ses feuilles, semblables au treffle, n'ont pas moins de six pouces de long, & sortent deux à deux, à cinq ou six pouces de distance. C'est entre les deux feuilles que se placent les fleurs; mais elles sont de différentes formes. Les premières forment un calice ouvert, composé de cinq feuilles bleues, longues de

(k) *Angl.* la Belette blanche. R. d. E.

(l) Labat, pag. 92. & *suiv.*

(m) *Angl.* la Tige. R. d. E.

de quinze ou seize lignes, & presque de la même largeur. Ce calice est supporté par cinq petites feuilles vertes, fort douces & fort brillantes. Le centre du calice contient quantité de filets, longs de six lignes, d'un jaune foncé ou couleur d'orange; mais il est sans piston (*n*). Les autres fleurs [qui occupent la partie de la tige opposée aux premières,] ressemblent à celles de nos pois. [La plus grande différence entre les unes & les autres, c'est que] les premières ne produisent point de cosse; au lieu que les autres en donnent une, [de cinq ou six pouces de long & d'environ un pouce de diamétre,] qui est partagée en petites cellules par une petite peau rouge. Chaque cellule contient un pois, de la grosseur d'une bale de mousquet, de seize à la livre. Les pois sont ronds, d'un gris marbré, durs, & difficiles à cuire, s'ils n'ont été trempés dans l'eau chaude pendant onze ou douze heures. Comme ils viennent sans culture, les Négres en font beaucoup de cas, & les préfèrent à de meilleures espèces qui leur couteroient plus de peine & de travail. Ce qui paroît fort extraordinaire dans cette Plante, c'est que ses différentes sortes de fleurs sont placées alternativement de chaque côté de la tige (*o*).

COMPAGNON. 1716.

L'ABEL-MOSH, nommé autrement la *Graine de Musc* ou l'*Ambrette*, croît en abondance & sans culture dans le Pays de Galam. Les Négres n'en font aucun usage. Leurs femmes mêmes, qui aiment beaucoup les odeurs & qui sont passionnées pour les cloux de girofle, dont elles portent des paquets autour du col, négligent cette graine, par la seule raison peut-être qu'elle est fort commune; car lorsqu'elle est cueillie (*p*) doucement, elle rend une [forte] odeur de musc qui est fort agréable. Il est vrai que cette odeur se dissipe; mais elle peut être renouvellée avec de la graine fraîche. Les Marchands ne doivent pas souhaiter que l'usage s'en établisse parmi les Négres, parce que le girofle, qu'ils achetent assez cher, leur deviendroit inutile.

Abel-Mosh ou graine de musc.

LORSQUE l'Abel-Mosh se trouve dans un riche terroir, & qu'il rencontre un arbre auquel il puisse s'attacher, il s'éléve jusqu'à six ou sept pieds de hauteur. Sans ce secours, il rampe sur la terre, & ne s'éléve à la fin que d'environ deux pieds. Ses cosses (*q*) sont rondes, blanches, tendres & couvertes d'un duvet [& de petits rejettons fort tendres.] Les feuilles [ressemblent à celles de la Mauve &] croissent deux à deux, mais d'inégale grandeur. Celles du côté supérieur sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont dentelées, & quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde, elle forme des angles si aigus qu'on les croiroit capables de piquer. [Elles sont charnues & un peu molasses; &] leur couleur est un verd brillant au-dessus, & plus pâle au-dessous. On prétend que ces feuilles, bouillies dans l'eau, & réduites en cataplasmes, sont un remède excellent pour les tumeurs, & qu'elles les font meurir en peu de tems. Elles ne sont pas moins estimées pour les contusions & les érésipelles (*r*). [Ces feuilles sont attachées à de longues queuës presque triangulaires & fort velues; &] c'est de leurs aisselles que sortent les

Description de cette plante.

(*n*) *Angl.* sans pistiles. R. d. E.

(*o*) Labat, Tom. IV. pag. 99. & *suiv.*

(*p*) *Angl.* Lorsqu'on la frotte doucement. R. d. E.

(*q*) *Angl.* sa tige est ronde. R. d. E.

(*r*) *Angl.* contusions & entorses. R. d. E. Au reste comme cette plante ne croît pas en Europe, Labat lui substitue un remède prompt, & qu'il dit être infaillible. Il faut prendre une poignée de persil, qu'on fera bouillir dans l'urine du Malade, quand il est à demi-cuit, faites-en un cataplasme, dont vous aurez soin de ne pas exprimer le suc; & appliquez-le sur la partie affectée, en prenant garde de ne pas la

COMPAGNON. 1716.

les fleurs, composées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors est de couleur d'Or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'élève plusieurs [petits] filets, au milieu desquels est un piston (*s*) blanc, qui se change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il est d'abord d'un verd pâle, ensuite brun & presque noir dans sa maturité. Ce fruit contient quantité de petite semence grise, plate d'un côté, de la forme d'un roignon, & d'une odeur d'ambre qui est fort agréable. On prétend que cette semence est extrémement chaude, & qu'elle est d'un excellent usage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos Parfumeurs. On les accuse même de s'en servir pour falsifier leur musc.

Bataufe ou beurre de Bambuk.

ENTRE les curiosités du Pays de Bambuk, Brue reçut des Marchands Mandingos plusieurs calebasses remplies d'une certaine graisse, qui sans être aussi blanche que celle du Mouton avoit la même consistence. On la nomme *Bataule* dans le Pays. Les Négres qui sont plus bas sur la rivière lui donnent le nom de *Bambuk Tulu*, ou beurre de Bambuk, parce qu'elle leur vient de cette Contrée. C'est un admirable présent de la nature. Cependant on assûre que la meilleure vient du Pays de *Gbiaora*, sur les bords du Sénégal, trois cens vingt lieuës à l'Est de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graisse, est d'une grosseur médiocre (*t*). Les feuilles sont petites, rudes, & en fort grand nombre. Si on les presse entre les doigts, elles rendent un jus huileux, les incisions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connoît pas d'autre propriété, parce que les Mores & les Négres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant on sçait d'eux que le fruit en est rond, de la grosseur d'une noix, & couvert d'une coque, avec un petite peau sèche, brillante, [peu adhérente à la chair qu'elle couvre.] Il est d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland (*v*), huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau est de la grosseur d'une muscade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noisette. Les Négres sont passionnés pour ce fruit. Après en avoir séparé une partie, qui tient de la nature du suif, ils pilent le reste & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graisse qui surnage. C'est ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard avec leurs légumes, & quelquefois sans aucun mélange. Les Blancs qui en mangent sur le pain ou dans les sauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la réserve d'une petite acreté qui n'est pas désagréable, [& à laquelle on s'accoutume bien-tôt.] Brue paroît persuadé que l'usage de cette graisse est fort sain. Les Négres l'employent d'ailleurs avec succès pour la guérison des Rhumatismes, des Sciatiques, des douleurs de nerfs, & des autres maladies de cette nature. Ils la préfèrent beaucoup à l'huile de Palmier. Leur méthode est d'en froter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénétrer la graisse autant qu'il est possible; de les couvrir ensuite avec du papier gris, le plus doux

Son Origine.

Description de l'Arbre qui le porte, & de son fruit.

Son usage pour diverses maladies.

la serrer trop fort. Si le Malade se tient au lit, il sera entièrement guéri au bout de sept ou huit heures, ou du moins, assez bien rétabli pour marcher sans douleurs. Il ajoûte que deux de ces cataplasmes suffisent pour guérir les plus violentes entorses.

(*s*) *Angl.* un pistile blanc. R. d. E.

(*t*) Il semble être l'Arbre qui produit le suif, commun à la Chine, ou une espèce semblable.

(*v*) *Angl.* comme le Maron d'Inde. R. d. E.

deux, & de les tenir chaudement sous quelque drap fort épais. [Les Chirurgiens François ont jugé-à-propos d'y mêler de l'eau-de-vie ou de l'esprit de vin; mais les Négres disent qu'il vaut mieux boire cette liqueur que de s'en servir à cet usage (x).] COMPAGNON. 1716.

(x) Labat *ubi sup.* Tom. III. pag. 341. & *suiv.*

§. II.

Suite des Affaires du Comptoir François à Mankanet.

C'EST ici qu'il faut joindre aux Transactions du Sieur Brue, ce qu'il rapporte de Mankanet, après le rétablissement du Fort en 1718, & ce qui regarde le projet qu'il avoit formé de bâtir un Fort à Kaygnu, pour couper le Commerce des Anglois sur la rivière de la Gambra. BRUE. 1718.

Démêlé avec un Alkaïde.

AUSSI-TÔT que le Fort de S. Joseph eut été rétabli à Mankanet, Brue reçut plusieurs plaintes, au Fort Saint-Louïs, des insultes continuelles que les Agens de la Compagnie recevoient d'un Chef Négre nommé *Budel*, Alkaïde de *Tonka Niama*. Cet Ennemi des François défendoit le Commerce, suivant les mouvemens de son caprice, dans la vûe de faire monter les droits aussi hauts que ceux du Siratik, ou de réduire les Agens à la nécessité de quitter le Pays. Brue prit la résolution, le 31 de Juillet 1718, d'envoyer au Sieur Charles, Gouverneur du Fort Saint-Joseph, l'ordre de rassembler toutes les munitions nécessaires pour sa défense & de commencer alors à punir rigoureusement Budel, non-seulement par le pillage & l'incendie de son Village, mais s'il en trouvoit l'occasion, en l'enlevant lui-même avec ses femmes & ses enfans. Il ajoûtoit à cet ordre, que si Tonka Niama prenoit le parti de son Alkaïde, au-lieu de le corriger, & refusoit de satisfaire la Compagnie, il vouloit que Charles engageât les *Bakarris*, ou les principaux Seigneurs de Galam, à déposer leur Roi, pour en élire un plus agréable aux François. Ces menaces, qu'on ne chercha point à tenir secrettes, allarmèrent si vivement le Roi, son Alkaïde & les Bakarris, qu'abandonnant toute leur fierté, ils devinrent extrémement civils. Mais c'étoit un masque, sous lequel ils vouloient attendre l'occasion d'exercer leur ressentiment.

Résolution du Directeur Général, & ses effets.

1722. Les troubles recommencent.

LA paix dura jusqu'en 1722, que l'Alkaïde & les Bakarris de Mankanet, soûtenus par Tonka Niama, recommencèrent leurs outrages, & les poussèrent si loin, qu'ils tuèrent un Facteur à son retour du Marché. Le Gouverneur de Saint-Joseph, qui se nommoit alors Charpentier, ne se trouvant point en état de penser à la vengeance, prit le parti d'attendre l'arrivée des Barques du Fort Saint-Louïs. A peine eurent-elles paru qu'il rassembla toutes ses forces; & tournant vers le Village de Mankanet, il battit en pleine campagne les Négres qui avoient pris les armes, il en tua soixante, il en blessa le double & fit quatre cens Esclaves. Ensuite il brûla le Village, après en avoir enlevé tous les Bestiaux. [Ceci se passa dans le mois de Décembre.]

Châtiment des Négres.

UN châtiment si juste & si sévère jetta la terreur dans tout le Pays, & força Tonka Niama & ses Bakarris d'implorer la clémence des Vainqueurs. Ils employèrent pour médiateurs les Marbuts de Dramanet, & les principaux Négocians Négres, qui s'étoient conservé l'amitié des François. Charpentier

BRUE. 1722.

se fit presser long-tems, & ne manqua pas, dans l'intervalle, de faire conduire ses Esclaves & son butin au Fort Saint-Louïs. Ensuite il se rendit aux sollicitations des Marbuts. Le Roi désavoua la conduite de ses Bakarris, qui reconnoissant leur faute, demandèrent pardon aux François, & se reconnurent Sujets de la Compagnie de France. Le Traité fut confirmé avec les cérémonies ordinaires, par le serment des deux Parties. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera d'être observé fidélement, comme il n'a pas cessé de l'être jusqu'aujourd'hui; sur-tout depuis que la Compagnie est devenue plus puissante dans ces Régions, & que son Commerce ne fait qu'augmenter de jour en jour (*a*).

Rétablissement du Traité & sa confirmation.

Remarques sur divers Etablissemens.

LORSQUE Brue avoit été rappellé en France, peu de tems après la perte du Fort de Dramanet en 1702, plusieurs Facteurs s'étoient fait un mérite d'écrire leurs sentimens à la Compagnie sur les lieux les plus propres à la construction d'un nouveau Fort. Mais la plûpart n'avoient pris pour guides que leur passion & leur intérêt. La différence des opinions tint long-tems la Compagnie en suspens. Quelques-uns proposoient de bâtir à l'embouchure de la rivière de Falemé, & cet avis n'auroit pas été le moins raisonnable, s'il avoit été possible de l'exécuter. D'autres furent pour Mankanet, sans considérer ce qu'il y avoit à craindre parmi des Négres factieux & turbulens. Enfin d'autres louèrent l'Isle de Kaygnu, & prirent parti pour l'opinion de Brue, qui avoit toûjours jugé ce lieu fort commode, pourvû qu'il y eût près de la rivière Falemé un autre Fort, tel que celui de Dramanet, pour soûtenir le principal Etablissement, & que le commerce pût suffire aux frais de ces deux Comptoirs; ce qu'on ne pouvoit connoître que par une expérience de plusieurs années.

Divers projets proposés à la Compagnie Françoise pour bâtir un Fort.

Projet du Frère Appollinaire. Ses raisons pour l'appuyer.

Le Frère Appollinaire ayant été consulté, comme un homme de probité & d'expérience, déclara qu'on ne pouvoit choisir de place plus favorable que le Canton de Dramanet. 1°. Parce que les provisions y sont en abondance; objet d'une importance égale pour la commodité des Agens de la Compagnie & pour l'entretien des Esclaves jusqu'à l'arrivée des Barques. 2°. Parce qu'on y pourroit toûjours compter sur un Commerce avantageux, & trouver pendant toute l'année l'occasion d'acheter des Esclaves, de l'Yvoire & de l'Or, pourvû que les marchandises ne manquassent point au Comptoir, que les Facteurs fussent des gens doux & civils [& que les Guinéas (*b*) & autres Marchands ☞ Négres trouvassent parmi eux la même justice & la même honnêteté qu'ils trouvoient chez les Anglois de la Rivière de Gambra, afin de les engager par-là à y transporter leur Commerce.] 3°. Frère Appollinaire représentoit qu'à la vérité les Sarakolez de Kaygnu desiroient de voir chez eux un Etablissement François; mais qu'étant une Nation maligne & turbulente, & leurs Chefs fort [pauvres & fort] avides, il seroit difficile, dans le cas d'une rupture, de retirer les marchandises d'entre leurs mains, que comme il étoit vrai ☞ néanmoins qu'on pouvoit tirer de [plus grands] avantages du commerce de ☞ Kaïgnu

(*a*) Voyez Labat *ubi sup.* Tom. IV. pag. 78. & *suiv.*

☞ (*b*) Le Pays des Guinéas fait partie de Bambuk, comme on l'a dit ci-dessus. Il est à l'Est entre le Sénégal & Gambra, & est différent du pays que les Européens nomment Guinée. C'est, peut-être, l'Ancienne Guinée, (ou Genehoa, comme les Arabes l'appellent) ou une partie de ce Pays; qui, selon toutes les apparences, a donné son nom à la Guinée que nous connoissons.

BRUE. 1722.

Kaignu [que de celui de Dramanet,] parce que les Caravanes de Bambara Kana s'y arrêtoient, & que les Marchands Négres seroient bien-aises qu'on leur épargnât la peine de porter leur Yvoire & leur Or jusqu'à la Gambra, il croyoit qu'en attendant que le Fort de Dramanet fût en état de soûtenir [les dépenses qu'éxigeroient l'entretien de] celui qu'on vouloit bâtir à Kaygnu, il falloit ne pas négliger ce dernier lieu, & prendre soin d'y envoyer des Barques pour le passage des Caravanes. Il ajoûtoit qu'il seroit plus aisé de soûtenir un établissement à Dramanet qu'à Kaygnu, parce qu'ici la paresse des Sarakolets rendoit les provisions toûjours rares; de sorte que dans toutes les suppositions, il étoit nécessaire d'avoir un Fort à Dramanet, ne fut-ce que pour fournir des provisions à l'autre.

Autres raisons.

D'AILLEURS il faisoit observer que dans les tems mêmes où la rivière est la plus basse, il y a toûjours devant Dramanet un Canal d'une demi-lieuë de largeur, avec six ou sept pieds d'eau; ce qui suffisoit pour les Barques: au-lieu que la rivière étant trop large à Kaygnu, il y avoit à peine assez d'eau pour les Canots; enfin que si les François vouloient pousser leur Commerce dans le Pays de Bambuk, il falloit absolument qu'ils eussent deux ou trois postes fortifiés sur la rivière de Falemé, particuliérement à Kaygnura; [ce qui établissoit encore la nécessité d'un Fort à Dramanet, pour les Provisions.] Kaygnura est situé dans un lieu fort avantageux, & dépend d'un Peuple ami des François. Il n'est qu'à dix-huit ou vingt lieuës de Dramanet par terre, sans être beaucoup plus éloigné par eau. C'est ce qui a fait prendre enfin le parti d'y bâtir un Fort sous le nom de Saint-Pierre, comme on l'a déja remarqué (*b*).

Conclusion en faveur de Kaygnu.

IL paroît par toutes ces raisons, qu'un Etablissement à Kaygnu a toûjours été regardé comme un objet fort important pour le Commerce des François sur le Sénégal. Aussi Brue n'avoit-il pas cessé de presser la Compagnie, depuis son premier voyage au Royaume de Galam en 1697. L'Isle de Kaygnu, ou de *Kaygneaux*, comme Labat l'a corrompu dans sa Langue (*c*), est située dans la rivière du Sénégal, un peu au-dessous des Cataractes de Felu, & vingt lieuës au-dessus de Mankanet. Sa longueur est d'environ une lieuë, & dans les plus grandes Inondations l'eau ne couvre que sa pointe Est. Les Pays voisins, habités par les Négres, sont bien cultivés & fournissent beaucoup de provisions. Mais le principal avantage de sa situation, est d'avoir à l'opposite une Ville du même nom, où les Mandingos & les autres Marchands de Tombuto, de Bambara Kana, & de plusieurs autres Contrées à l'Est & à l'Est-Sud-Est (*d*), ne manquent jamais de s'arrêter avec les Esclaves qu'ils amènent de l'intérieur des terres, pour les conduire sur la rivière de Gambra, où ils les vendent aux Anglois. On en doit conclure de quel avantage il seroit de pouvoir intercepter ces Marchands, & leur faire perdre l'envie d'aller plus loin, en leur fournissant ici des marchandises pour leur Or, leurs Esclaves & leur Yvoire. On composeroit avec eux d'autant plus facilement,

Situation avantageuse de ce lieu.

(*b*) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 15. & *suiv.*

(*c*) *Angl.* Comme les François l'appellent R. d. E.

(*d*) Ceci prouve que Kaygnu est à l'Est des Comptoirs que les Anglois ont sur la rivière de Gambra, & où ils trafiquent avec les Marchands de Tombuto. Ainsi cet endroit se trouve bien placé dans la Carte de l'Amérique Françoise de De L'Isle, publiée après la mort de ce Géographe.

BRUE. 1722.

Avantage que les François en peuvent tirer au préjudice des Anglois.

facilement, que ce feroit leur épargner près de deux cens lieuës qui leur reftent à faire jufqu'aux Etabliffemens Anglois fur la rivière de Gambra. Outre une nouvelle ouverture pour le débit de fes marchandifes, la Compagnie feroit affurée de trouver tous les ans une groffe quantité d'Or, & depuis quinze cens jufqu'à deux mille Efclaves. A la vérité les Anglois ont porté le prix des Efclaves trois ou quatre fois plus haut qu'il n'étoit anciennement, dans la vûe de ruiner le Commerce de France. Mais que deviendroit le leur fur la Gambra, fi la fource en étoit coupée à la diftance de deux cens lieuës? Ils feroient peut-être obligés d'abandonner tous les Etabliffemens qu'ils ont fur cette rivière.

On convient que ce Commerce avec les Mandingos ne peut procurer des Efclaves que de Bambara. Mais il eft certain que ces Négres font les meilleurs de l'Afrique pour le travail; qu'ils font robuftes, dociles & fidéles; enfin qu'ils ne font pas fujets, comme la plûpart des Négres de Guinée, à fe défefpérer de leur condition, jufqu'à vouloir s'en délivrer par la mort ou la fuite.

Ce projet demeure encore fans éxécution.

Le Sieur Courbe, que Brue eut pour Succeffeur en 1702, fuivit le plan qu'il lui avoit laiffé, & n'épargna rien pour engager la Compagnie à bâtir un Fort à Kaignu. Mais il fut rappellé avant l'éxécution; & le Sieur Muftelier, qui prit fa place en 1710, écrivit fi fortement contre ce projet, qu'il parvint à le faire abandonner. Brue ayant repris l'Emploi de Directeur Général en 1714, rentra auffi-tôt dans toutes fes anciennes vûes, & renouvella fes efforts pour les faire gouter, fans y avoir jamais pû réuffir. Il dreffa en 1727 un Mémoire, daté du Fort Saint-Louïs, le 27 de Février, où toutes fes raifons furent réunies avec beaucoup de force, mais avec auffi peu de fuccès (*d*). ✠ [On trouvera, dans la fuite de ce Recueil, les remarques de quelques autres Voyageurs fur l'état actuel du Commerce de France en Afrique.]

(*d*) Labat. Vol. IV. pag. 82. & *fuiv.*

Fin de la Troifième Partie.



De l'Imprimerie de PIERRE VOS, *à la Haye.*

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE V.

Voyages en différentes parties de l'Afrique & dans les Isles Adjacentes avec la Description des Pays & des Habitans.

LIVRE VI.

Voyages au long de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap-Blanco jusqu'à Sierra-Léona, contenant la Description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

Parag.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures & les Cartes Géographiques du

TROISIÈME VOLUME.

FIN DU III. VOLUME.



